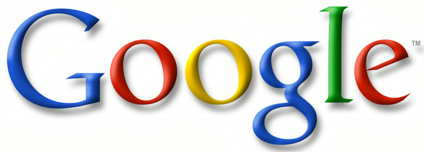




LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

LETTRES

A

ALFRED DE MUSSET[1]

AVANT-PROPOS

A MON AMI ÉMILE AUCANTE

Mon cher Émile,

Vous connaissez toutes les lettres qui m'ont été écrites par Alfred de Musset, et toutes celles qu'il a reçues de moi. Vous savez que cette correspondance est la meilleure réfutation des calomnies dont j'ai été l'objet. Parmi toutes ces calomnies, il en est quelques-unes qui m'ont blessée profondément, quelque habituée que je sois à tout supporter en ce genre : et voici celles que je tiens à réduire à néant : L'accusation de *jalousie littéraire !* Celle d'avoir été la cause d'une grave maladie, en suscitant à Alfred de Musset des chagrins antérieurs à cette maladie ; celle de l'avoir mal soigné, négligé, abandonné durant cette maladie ; de l'avoir affligé, *menacé*, chassé durant sa convalescence ; celle enfin de l'avoir rappelé et ramené à moi pour l'affliger et le menacer encore. Tout cela est odieux et stupide, et si étranger à mon caractère, si contraire à mes

1. Expressément chargé par George Sand, ainsi qu'on va le voir, de publier après sa mort, en tout ou en partie, sa correspondance avec Alfred de Musset, M. Émile Aucante a jugé le moment venu de remplir son mandat ; respectueux des volontés exprimées par la famille de Musset, il se borne à publier les lettres de George Sand, telles qu'il les a reçues de ses mains et dans l'ordre où elle-même les avait laissées. — Les notes qui suivent sont de M. Émile Aucante.

instincts, que je n'éprouve aucun besoin de m'en justifier durant ma vie. Il me semble que la plupart de mes contemporains se lèveraient pour me dire que c'est inutile, que l'œuvre de toute ma vie proteste contre la haine de quelques-uns, et que je n'ai rien à prouver devant la conscience publique. Mes contemporains ont su que si, à cause de *lui*, j'avais été mal jugée, à cause de *moi*, lui aussi, avait été accusé, parfois condamné. J'ai donc jugé à propos, pour *lui* comme pour *moi*, non de raconter notre histoire, mais de présenter, sous le voile de la fiction, une certaine situation, où d'autres que nous ont pu se trouver, et qu'il est facile d'expliquer avec logique, avec droiture, avec le sentiment de l'équité surtout.

Ce tableau d'une lutte morale, c'est *Elle et Lui*, un roman dont le sujet n'a rien de réel, mais dont le fond est profondément vrai et porte avec soi son enseignement utile pour tous : l'historique de certains états de l'âme, au siècle où j'ai vécu.

Mais l'appréciation de tout ceci peut devenir confuse pour ceux qui nous survivront. Quand notre présent sera leur passé, il en sortira un peu de légende, et la légende, qui n'est qu'un ensemble de versions diverses, s'emparera du fait actuel et n'y laissera peut-être plus rien de vrai. Voilà pourquoi je tiens, dans l'intérêt de la vérité, à ce que la correspondance que je vous confie puisse être publiée un jour.

C'est votre avis, c'est celui de tous les amis sérieux que j'ai consultés.

Avant toute autre mesure, il s'agissait de mettre les autographes en sûreté. Nous y avons pourvu ensemble.

Quant à la publication, vous avez bien voulu vous en charger. Pleine de confiance en votre amitié dévouée, je vous donne ce mandat avec reconnaissance.

Mais vous me demandez des instructions écrites, et vous désirez qu'elles soient nettes et précises, autant du moins qu'il est possible de les formuler en pareil cas, sans vous enlever toute liberté d'action.

Il ne faut pas, en effet, qu'on puisse jamais vous accuser d'avoir trahi mes véritables intentions.

Voici donc ce qui est, de ma part, l'expression d'une volonté réfléchie et arrêtée :

1° La correspondance ne pourrait être publiée de mon vivant qu'autant que je viendrais à y consentir. Je tiens, vous le savez, à ce qu'elle soit publiée le plus tard possible. Il ne s'agit pas pour moi de réduire mes ennemis actuels au silence. Je ne m'occupe pas d'eux : il s'agit de rétablir, au moyen de preuves irrécusables, le fait des choses accomplies.

2° Après ma mort, vous serez seul juge de la question de mode et d'opportunité de la publication. S'il vous paraît suffisant de ne faire paraître d'abord qu'une partie de la correspondance, sauf à la publier tout entière plus tard, vous serez libre de le faire. Vous conserverez aux lettres leurs véritables signatures, ou vous emploierez des noms fictifs, ou vous les publierez anonymes.

Au besoin, vous consulterez ma famille et mes autres amis ; mais vous resterez le maître de faire prévaloir votre propre appréciation.

3° Il ne devra être rien changé aux lettres, ni un mot, ni une virgule. Vous respecterez les suppressions, d'ailleurs peu nombreuses, que j'ai cru devoir faire de certains passages *relatifs à des tiers*, bien que vous me blâmiez énergiquement de ce que vous appelez, à ce propos, mon excès de mansuétude[1].

4° La publication faite, les lettres autographes devront être déposées, pour y rester à tout jamais, soit à la Bibliothèque impériale, soit dans telles autres archives publiques qu'il vous plaira de choisir, afin que toute personne puisse vérifier l'exactitude de la publication.

5° Les sommes formant le produit net de la publication, ou

1. Quatre lignes ont été biffées à la plume dans la lettre du 15 avril 1834 (dont une au moins relative à Pagello) ; — douze lignes coupées aux ciseaux, à la troisième page, dans la lettre du 29 avril 1834 (apparemment, elles avaient trait aux querelles de Pagello avec son ancienne maîtresse) ; — une ligne coupée aux ciseaux dans la lettre du 10 mai 1834 (évidemment, il s'agissait d'un tiers) ; — dix lignes coupées aux ciseaux, dans la lettre du 24 mai 1834 (il s'agissait de propos tenus par Gustave Planche) ; — onze lignes coupées aux ciseaux, à la première page, dans la lettre du 26 juin 1834 (il n'était question, évidemment, que des embarras d'argent éprouvés par George Sand à Venise et d'un affront qu'ils lui avaient attiré). — Au total, trente-huit lignes supprimées intentionnellement ; sur les trente-huit, trente-quatre supprimées aux ciseaux, de sorte que des suppressions à peu près équivalentes se sont trouvées faites de l'autre côté de la page. — D'une note de George Sand, il résulte que Musset lui avait donné l'exemple de ces coupures aux ciseaux : il en avait opéré deux dans ses lettres pour faire disparaître des noms propres.

représentant les *droits d'auteur*, seront versées par vous dans la caisse d'un bureau de bienfaisance ou employées à de bonnes œuvres quelconques.

6° En prévision du cas où vous viendriez à mourir avant d'avoir publié ces lettres, j'ai choisi M. Alexandre Dumas fils pour vous remplacer, et, par respect de la vérité autant que par attachement pour moi, il s'est empressé, comme vous, de m'engager sa parole.

Mais une autre éventualité est à prévoir: vous pouvez nous survivre à tous les deux, et cependant mourir vous-même avant d'avoir rempli la mission que je vous confie. Personne n'aurait plus alors aucun pouvoir pour publier.

Donc, je vous autorise, s'il arrivait que, de nous trois, vous fussiez le survivant, à déléguer à *M. Louis Maillard*, ou, à son défaut, à une personne de votre choix, après vous être assuré de son acquiescement, le mandat que contient cette lettre, afin que cette personne puisse au besoin, après vous, exécuter toutes mes instructions.

Si c'est, au contraire, M. Alexandre Dumas qui nous survit, ce sera lui qui prendra les mêmes précautions.

Tout ceci réglé je me repose sur vous, mon cher Émile, du soin d'accomplir avec une loyale affection pour moi, et un grand respect pour la mémoire d'*Alfred*, les volontés que je viens d'exprimer.

Signé : AURORE DUPIN

GEORGE SAND

Paris, 10 mars 1864.

I[1]

Non, ne pars pas comme ça ! tu n'es pas assez guéri, et Buloz ne m'a pas encore envoyé l'argent qu'il faudrait pour le voyage d'Antonio[2]. Je ne veux pas que tu partes seul. Pourquoi se quereller, mon Dieu ? ne suis-je pas toujours le frère George, l'ami d'autrefois.

II[3]

Trévise, dimanche, 30 mars 1834.

Je voulais te suivre de loin, mon enfant. En rentrant à Venise je devais partir pour Vicence avec Pagello et savoir comment tu as passé ta première et triste journée. Mais j'ai senti que je n'aurais pas le courage de passer la nuit dans la même ville que toi sans aller t'embrasser encore le matin. J'en mourais d'envie, mais j'ai craint de renouveler pour toi les souffrances et l'émotion de la séparation. Et puis, j'étais si malade en rentrant chez moi que je craignais de n'en avoir pas la force moi-même. M. Rebizzo[4] est venu me chercher et m'a emmenée malgré moi coucher chez lui. Ils ont été très bons pour moi et m'ont parlé de toi avec beaucoup d'intérêt, ce qui m'a fait un peu de bien. A présent je t'écris de Trévise. Je suis partie de Venise ce matin à 6 heures. Je veux absolument être à Vicence ce soir et aller à l'auberge où tu as couché. J'y dois trouver une lettre d'Antonio à qui j'ai recom-

1. Ces lignes sont écrites sur le verso d'une lettre d'Alfred de Musset, datée de Venise, à laquelle elles répondent. — Apparemment George Sand aura renvoyé la lettre elle-même, tout de suite, avec la réponse.

2. L'Italien qui devait accompagner Alfred de Musset comme domestique.

3. Adresse : *A Monsieur Alfred de Musset, poste restante, à Milan.*

4. Le vieux médecin qui, le premier, avait été appelé auprès d'Alfred de Musset.

mandé de me laisser de tes nouvelles. Je suis forcée de m'arrêter ici une heure ou deux parce que Pagello a une visite à faire et m'a priée de prendre cette route qui n'est pas plus longue que l'autre, à ce qu'il dit. Je ne serai tranquille que ce soir, et encore quelle tranquillité! Un voyage si long et toi si faible encore! Mon Dieu! mon Dieu! Je prierai Dieu du matin au soir, j'espère qu'il m'entendra. Je trouverai ta lettre demain à Venise, j'arriverai presque en même temps qu'elle. Ne t'inquiète pas de moi. Je suis forte comme un cheval, mais ne me dis pas d'être gaie et tranquille. Cela ne m'arrivera pas de sitôt. Pauvre ange, comment auras-tu passé cette nuit? J'espère que la fatigue t'aura forcé de dormir. Sois sage et prudent et bon comme tu me l'as promis. Écris-moi de toutes les villes où tu coucheras, ou fais-moi au moins écrire par Antonio, si cela t'ennuie. Moi je t'écrirai à Genève ou à Turin selon la route que tu prendras et dont tu m'informeras à Milan.

Adieu, adieu, mon ange, que Dieu te protège, te conduise et te ramène un jour ici si j'y suis. Dans tous les cas, certes, je te verrai aux vacances, avec quel bonheur alors! Comme nous nous aimerons bien! n'est-ce pas, n'est-ce pas, mon petit frère, mon enfant? Ah! qui te soignera, et qui soignerai-je? Qui aura besoin de moi, et de qui voudrai-je prendre soin désormais? Comment me passerai-je du bien et du mal que tu me faisais? Puisses-tu oublier les souffrances que je t'ai causées et ne te rappeler que les bons jours! le dernier surtout, qui me laissera un baume dans le cœur et en soulagera la blessure. Adieu, mon petit oiseau. Aime toujours ton pauvre vieux George.

Je ne te dis rien de la part de Pagello, sinon qu'il te pleure presque autant que moi, et que quand je lui ai redit tout ce dont tu m'avais chargée pour lui, il a fait comme avec sa femme aveugle. Il s'est enfui de colère et en sanglotant.

III

Venise, 15 avril 1834.

J'étais dans une affreuse inquiétude, mon cher ange. Je n'ai reçu aucune lettre d'Antonio. J'avais été à Vicence exprès pour savoir comment tu aurais passé cette première

nuit. J'avais appris seulement que tu avais traversé la ville dans la matinée. J'avais donc, pour toute nouvelle de toi, les deux lignes que tu m'as écrites de Padoue, et je ne savais que penser. Pagello me disait que certainement, au cas où tu serais malade, Antonio nous écrirait; mais je sais que les lettres se perdent ou restent six semaines en route dans ce pays-ci. J'étais au désespoir. Enfin j'ai reçu ta lettre de Genève. Oh! que je t'en remercie, mon enfant! qu'elle est bonne et qu'elle m'a fait de bien! Est-ce bien vrai que tu n'es pas malade, que tu es fort, que tu ne souffres pas? Je crains toujours que, par affection, tu ne m'exagères cette bonne santé. Oh! que Dieu te la donne et te la conserve, mon cher petit! cela est aussi nécessaire à ma vie, désormais, que ton amitié. Sans l'une et sans l'autre, je ne puis pas espérer un seul beau jour pour moi. Ne crois pas, ne crois pas, Alfred, que je puisse être heureuse avec la pensée d'avoir perdu ton cœur. Que j'aie été ta maîtresse ou ta mère, peu importe; que je t'aie inspiré de l'amour ou de l'amitié, que j'aie été heureuse ou malheureuse avec toi, tout cela ne change rien à l'état de mon âme à présent. Je sais que je t'aime, et c'est tout.[1]..... Veiller sur toi, te préserver de tout mal, de toute contrariété, t'entourer de distractions et de plaisirs, voilà le besoin et le regret que je sens depuis que je t'ai perdu. Pourquoi cette tâche si douce et que j'aurais remplie avec tant de joie, est-elle devenue peu à peu si amère et puis tout à coup impossible? Quelle fatalité a changé en poison les remèdes que je t'offrais? Pourquoi, moi qui aurais donné tout mon sang pour te donner une nuit de repos et de calme, suis-je devenue pour toi un tourment, un fléau, un spectre? Quand ces affreux souvenirs m'assiègent (et à quelle heure me laissent-ils en paix?) je deviens presque folle. Je couvre mon oreiller de larmes, j'entends ta voix m'appeler dans le silence de la nuit. Qu'est-ce qui m'appellera à présent? qui est-ce qui aura besoin de mes veilles? à quoi emploierai-je la force que j'ai amassée pour toi, et qui maintenant se tourne contre moi-même! Oh! mon enfant! mon enfant! que j'ai besoin de ta tendresse et de ton pardon! ne parle pas du mien, ne me dis jamais que tu as eu des

1. Ici trois lignes supprimées à l'encre.

torts envers moi ; qu'en sais-je ? Je ne me souviens plus de rien, sinon que nous avons été bien malheureux et que nous nous sommes quittés ; mais je sais, je sens que nous nous aimerons toute la vie avec le cœur, avec l'intelligence, que nous tâcherons, par une affection sainte, de nous guérir mutuellement du mal que nous avons souffert l'un pour l'autre. Hélas non ! ce n'était pas notre faute, nous suivions notre destinée, et nos caractères, plus âpres, plus violents que ceux des autres, nous empêchaient d'accepter la vie des amants ordinaires. Mais nous sommes nés pour nous connaître et pour nous aimer, sois-en sûr. Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée un matin, nous serions restés frère et sœur. Nous savions que cela nous convenait, nous nous étions prédit les maux qui nous sont arrivés. Eh bien, qu'importe, après tout ? nous avons passé par un rude sentier, mais nous sommes arrivés à la hauteur où nous devions nous reposer ensemble. Nous avons été amants, nous nous connaissons jusqu'au fond de l'âme, tant mieux. Quelle découverte avons-nous faite mutuellement qui puisse nous dégoûter l'un de l'autre ? Oh ! malheur à nous, si nous nous étions séparés dans un jour de colère, sans nous comprendre, sans nous expliquer ! c'est alors qu'une pensée odieuse eût empoisonné notre vie entière ; c'est alors que nous n'aurions jamais cru à rien ; mais aurions-nous pu nous séparer ainsi ? ne l'avons-nous pas tenté en vain plusieurs fois ? Nos cœurs enflammés d'orgueil et de ressentiment, ne se brisaient-ils pas de douleur et de regret chaque fois que nous nous trouvions seuls ? Non, cela ne pouvait pas être. Nous devions, en renonçant à des relations devenues impossibles, rester liés pour l'éternité. Tu as raison, notre embrassement était un inceste, mais nous ne le savions pas, nous nous jetions innocemment et sincèrement dans le sein l'un de l'autre. Eh bien ! avons-nous un seul souvenir de ces étreintes qui ne soit chaste et saint ? Tu m'as reproché, dans un jour de fièvre et de délire, de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche, je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs. Au moins, tu ne te sou-

viendras pas de moi dans les bras des autres femmes. Mais, quand tu seras seul, quand tu auras besoin de prier et de pleurer, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière, à ton ami, à quelque chose de mieux que tout cela ; car le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses qu'il ne peut se comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien. Tant mieux, nous nous aimerons et nous moquerons de lui.

A propos de cela, je t'ai écrit une longue lettre sur mon voyage dans les Alpes, que j'ai intention de publier dans la *Revue*, si cela ne te contrarie pas. Je te l'enverrai et si tu n'y trouves rien à redire tu la donneras à Buloz. Si tu veux y faire des corrections et des suppressions, je n'ai pas besoin de te dire que tu as droit de vie et de mort sur tous mes manuscrits passés, présents et futurs. Enfin, si tu la trouves entièrement *impubliable*, jette-la au feu, ou mets-la dans ton portefeuille, *ad libitum*. Je te fais passer une lettre de ta mère que j'ai reçue ces jours-ci, plus les vers que tu as oubliés dans mon buvard et que je recopie pour qu'ils tiennent moins de place.

Qu'est-ce que je te dirai de ma position ? Je suis encore sur un pied et ne sais précisément ce qui adviendra de moi. Je suis à Venise en attendant que j'aie l'argent et la liberté nécessaires pour aller à Constantinople. Mais je voudrais auparavant remplir mes engagements avec Buloz. C'est pourquoi je travaille du matin au soir. Mais je n'ai pas encore touché à *André*, car il y a bien peu de jours que j'ai la force de travailler, et ces jours-là je les ai employés à t'écrire cette lettre sur les Alpes. J'ai bien envie d'y retourner, mais alors quand finirai-je *André* ? Ce Tyrol me met des idées si différentes dans la tête ! J'irai certainement y composer le plan de *Jacques*. (Dis à Buloz que *Jacques* est commencé.) En attendant, je tâche de reprendre goût au travail, je fume des pipes de quarante toises de longueur ; je prends pour vingt-cinq mille francs de café par jour. Je vis à peu près seule. Rebizzo vient me voir une demi-heure le matin. Pagello vient dîner avec moi et me quitte à huit heures. Il est très occupé de ses malades dans ce moment-ci, et son ancienne maîtresse qui s'est reprise pour lui d'une passion féroce depuis qu'elle le croit infidèle, le rend véritablement malheureux. Il est si bon et si

doux qu'il n'a pas le courage de lui dire qu'il ne l'aime plus, et véritablement il devrait le faire, car c'est une furie et de plus elle lui *fait des traits*, mais qui lui conseillera d'être rigoureux? ce n'est pas moi. Cette femme vient me demander de les réconcilier, je ne peux pas faire autrement, quoique je sente bien que je leur rends à l'un et à l'autre un assez mauvais service. Pagello est un ange de vertu et mériterait d'être heureux ; c'est pourquoi je ne devrais pas le réconcilier avec l'*Arpalice*, mais c'est pourquoi aussi je partirai.

En attendant, je passe avec lui les plus doux moments de ma journée à parler de toi. Il est si sensible et si bon, cet homme! Il comprend si bien ma tristesse, il la respecte si religieusement! C'est un muet qui se ferait couper la tête pour moi. Il m'entoure de soins et d'attentions dont je ne me suis jamais fait l'idée. Je n'ai pas le temps de former un souhait, il devine toutes les choses matérielles qui peuvent servir à me rendre la vie meilleure[1].....

J'ai une espèce de siège à soutenir contre tous les curieux qui s'attroupent déjà autour de ma cellule. Je ne sais pourquoi il en est toujours ainsi quand on veut vivre seul. Mais les importuns sont déjà à ma porte. Je ne sais quelles chipies ont lu mes romans et ont découvert que je suis à Venise. Elles veulent me voir et m'inviter à leurs *conversazioni*. Je ne veux pas en entendre parler. Je m'enferme dans ma chambre et comme une divinité dans son nuage, je m'enveloppe dans la fumée de ma pipe. J'ai un ami intime qui fait mes délices et que tu aimerais à la folie. C'est un sansonnet familier que Pagello a tiré un matin de sa poche et qu'il a mis sur mon épaule. Figure-toi l'être le plus insolent, le plus poltron, le plus espiègle, le plus gourmand, le plus extravagant. Je crois que l'âme de Jean Kreyssler est passée dans le corps de cet animal. Il boit de l'encre, il mange le tabac de ma pipe tout allumée ; la fumée le réjouit beaucoup et tout le temps que je fume, il est perché sur le bâton et se penche amoureusement vers la capsule fumante. Il est sur mon genou ou sur mon pied quand je travaille ; il m'arrache des mains tout ce que je mange ; il foire sur le *bel vestito* de Pagello. Enfin, c'est un animal charmant.

1. Ici une ligne supprimée à l'encre.

Bientôt il parlera, il commence à essayer le nom de George.

Adieu, adieu, mon cher petit enfant. Écris-moi bien souvent, je t'en supplie. Oh! que je voudrais te savoir arrivé à Paris et bien portant! Souviens-toi que tu m'as promis de te soigner. Adieu, mon Alfred, aime ton George. — Je te prie de prendre chez moi un exemplaire d'*Indiana*, un de *Valentine* et un de *Lélia*. Je crois qu'il en reste deux, de *Lélia*, dont un en vélin, que je te prie de ne pas m'envoyer, parce que cet envoi peut se perdre. Joins à ce paquet les *Contes d'Espagne*, le *Spectacle*, *Rolla* et les autres numéros de la *Revue* où sont *Marianne*, *Andréa*, *Fantasio*, enfin tout ce que tu as écrit. Mais procure-moi des exemplaires non reliés et n'expose pas ceux que j'ai dans ma petite collection aux chances du voyage. Tiens ce paquet tout prêt chez toi à mon adresse : *San Fantin, casa Mezzani, corte Minelli*. On ira le prendre chez toi avec une lettre de Pagello ou de moi. Il est déjà question ici de traduire nos œuvres et on les demande à grands cris. Envoie-moi dans ta prochaine lettre tous les vers que tu as faits pour moi, depuis les premiers jusqu'aux derniers. Tu trouveras les premiers dans mon livre de cuir de Russie. Si tu ne veux pas aller chez moi, fais-toi remettre tout cela par Boucoiran[1]. Plus tard, tu m'enverras par la diligence plusieurs petits objets que je te demanderai, mais qu'il ne faut pas mettre avec les livres.

Pagello veut t'écrire, mais il est trop occupé aujourd'hui. il me charge de t'embrasser pour lui et de te recommander d'avoir soin de son malade.

17 avril.

IX

29 avril 1834.

Tu es un méchant, mon petit ange, tu es arrivé le 12 et tu ne m'as écrit que le 19. J'étais dans une inquiétude mortelle. Si j'avais eu au moins deux lignes d'Antonio, qui m'eussent appris ton arrivée et qui m'eussent rassurée sur ta santé, j'aurais attendu plus patiemment une lettre de toi. Mais ne

1. Ami de George Sand, ancien précepteur de son fils.

recevant pas signe de vie, j'ai beaucoup souffert et j'ai imaginé les choses les plus noires. Enfin te voilà installé. Tu souffres aussi, mais tu vis, mais tu as assez de force pour chercher, sinon pour trouver moyen de te distraire. C'est beaucoup mieux que tous les rêves affreux que j'ai faits. Ta lettre est triste, mon ange, mais elle est bonne et affectueuse pour moi. Oh! quelle que soit la disposition de ton esprit, je trouverai toujours ton cœur, n'est-ce pas, mon bon petit? Je viens de recevoir ta lettre il y a une heure, et, bien qu'elle m'ait émue douloureusement en plus d'un endroit, je me sens plus forte et plus heureuse que je ne l'ai été depuis quinze jours. Ce qui me fait mal, c'est l'idée que tu ne ménages pas ta pauvre santé. Oh! je t'en prie à genoux; pas encore de vin, pas encore de filles! C'est trop tôt. Songe à ton corps qui a moins de force que ton âme et que j'ai vu mourant dans mes bras. Ne t'abandonne au plaisir que quand la nature viendra te le demander impérieusement, mais ne le cherche pas comme un remède à l'ennui et au chagrin. C'est le pire de tous. Ménage cette vie que je t'ai conservée, peut-être, par mes veilles et mes soins. Ne m'appartient-elle pas un peu à cause de cela? Laisse-moi le croire, laisse-moi être un peu vaine d'avoir consacré quelques fatigues de mon inutile et sotte existence, à sauver celle d'un homme comme toi. Songe à ton avenir qui peut écraser tant d'orgueils ridicules et faire oublier tant de gloires présentes. Songe à mon amitié qui est une chose éternelle et sainte désormais et qui te suivra jusqu'à la mort. Tu aimes la vie et tu as bien raison. Dans mes jours d'angoisse et d'injustice, j'étais jalouse de tous les biens que tu pouvais et que tu devais me préférer. Aujourd'hui je t'aime sans fièvre et sans désespoir; je voudrais te mettre sur le trône du monde et t'inviter à venir quelquefois fumer et philosopher dans ma cellule. Te voir arrivé à l'éclat que doit avoir ta destinée, et te voler au monde de temps en temps pour te donner les joies du cœur, c'est ce que j'ambitionne et c'est ce que j'espère.

Je t'envoie la lettre dont je t'ai parlé[1]. Je l'ai écrite comme elle m'est venue et sans songer à tous ceux qui devaient la lire.

1. Première *Lettre d'un voyageur*, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*.

Je n'y ai vu qu'un cadre et un prétexte pour parler tout haut de ma tendresse pour toi et pour fermer tout à coup la bouche à ceux qui ne manqueront pas de dire que tu m'as ruinée et abandonnée. En la relisant, j'ai craint pourtant qu'elle ne te semblât ridicule. Le monde que tu as recommencé à fréquenter ne comprend rien à ces sortes de choses et peut-être te dira-t-on que cet amour imprimé est comique et anti-mériméen. Si tu m'en crois, tu laisseras dire et tu donneras la lettre à la *Revue*. S'il y a quelque ridicule à encourir, il n'est que pour ton oisillon qui s'en moque et qui aime mieux le blâme que la louange de certaines gens. Que les belles dames crient au scandale, que t'importe. Elles ne t'en feront la cour qu'un peu plus tendrement. D'ailleurs il n'y a pas de *nom* tracé dans cette lettre, on peut la prendre pour un fragment de roman, nul n'est obligé de savoir si je suis une femme. En un mot, je ne la crois pas trop inconvenante ; pour la forme, tu en jugeras, tu retrancheras ou changeras ce que tu voudras, tu la jetteras au feu si tu veux. Ne crains pas de me fâcher en me disant qu'il ne te plaît pas de la laisser publier. Je suis ici dans un monde si différent de celui où tu retournes ; toutes les idées que je comprenais là-bas, me semblent si étranges dans la solitude où je m'enfonce, que je ne puis être juge et que je m'en rapporterai absolument à toi.

Ne t'inquiète pas de mes projets de voyage, de mes tristesses, de mes *stranezze*. Je suis dans un singulier état moral, entre une existence qui n'est pas bien finie et une autre qui n'est pas encore commencée. J'attends, je me laisse aller au hasard, je travaille, j'occupe mon cerveau et je laisse un peu reposer mon cœur. J'ai été malade plusieurs jours. Pagello m'a soignée et je suis bien. Mais cette indisposition m'a empêchée de quitter Venise, et maintenant le manque d'argent me force d'y rester en attendant qu'il m'en vienne. J'ai eu à payer des petites dettes plus fortes que je ne croyais; mais je n'ai manqué de rien. Sois sans inquiétude. J'ai encore de quoi vivre une quinzaine, et la bourse de Rebizzo m'est ouverte à discrétion. Mon petit individu a besoin de si peu pour subsister que je n'y ai pas eu recours. Je ne veux pas faire de dettes pour mon plaisir, ainsi je ne voyagerai que si je le peux par moi-même. Il me faut très peu pour me pro-

mener à pied dans les montagnes; mais je ne m'y risquerai de nouveau que quand je serai bien sûre de ma force physique. Dors donc en repos sur mon compte. Ta tranquillité m'est sacrée, mon cher enfant, et j'aimerais mieux recevoir toutes les insultes de la terre que de donner lieu à d'injustes reproches contre toi. Tu n'entendras donc pas dire que je suis morte de désespoir ou de misère dans quelque coin. J'aurai soin de ma vie à condition que tu auras soin de la tienne, Conservons-nous tous deux pour nous retrouver, pour vieillir fraternellement en disant l'un de l'autre : nous nous sommes connus, nous nous sommes aimés et nous nous estimons.

Figure-toi que j'ai été jetée ici de prime abord dans un tissu d'aventures romanesques. M. Pierre Pagello est un don Juan sentimental qui s'est trouvé tout à coup quatre femmes sur les bras. Tous les jours tragédie et comédie nouvelle de la part de ses amantes et de ses amies. C'est un imbroglio à n'en pas finir et je t'en ferai le récit *épique* quand nous nous reverrons au mois d'août. Au milieu de tout cela, il a eu des tracasseries avec sa maîtresse de maison, et nous avons fait une association et un arrangement. Comme j'établis mon quartier général à Venise, j'ai pris le *primo piano*[1] d'une maison qui sera toute à nous. Pagello et son frère au second, et près de moi, Giulia P... — Ah! qu'est-ce que Giulia P...? Certainement M. Dumas dirait de belles choses là-dessus. On dit dans la maison Mezzani que c'est la maîtresse des deux Pagello, et qu'elle et moi sommes les deux amantes du docteur. C'est aussi vrai l'un que l'autre. Giulia est une sœur clandestine, fille non avouée de leur père. Elle est jolie comme un ange et chante comme un rossignol. Elle a quelque fortune et comme elle a vingt-huit ou trente ans, elle est indépendante. Elle a une affaire de cœur à Venise et vient s'y établir dans quelques jours. Elle avait lu mes romans et professait pour moi un enthousiasme de fille romanesque. Nous avons fait connaissance et elle me plaît extrêmement. Nous avons donc fait ce plan de pot-au-feu qui me sera, je crois, agréable. Avec mon caractère sérieux, mon travail de cinq ou six heures par jour, mes promenades solitaires et mes

1. « Premier étage ».

projets de voyages fréquents, je n'aurai pas à souffrir des tracasseries qui adviennent toujours entre amis. Pagello est dehors toute la journée et s'endort méthodiquement sur le sofa après le dîner, avec sa *pipetta* dans l'œil comme la flûte de Debureau. Roberto, son frère, est employé à la marine et ne passe à la maison qu'une heure ou deux le soir pour fumer et boire le café. C'est un assez drôle de garçon, la seconde épreuve de mon frère[1] pour l'insouciance et la gaîté, spirituel dans son patois vénitien, indifférent à tout et pour tous facile à vivre. Giulia est une créature sentimentale dont la figure ressemble effrontément à celle du père Pagello. C'est une pincée, demi-anglaise, demi-italienne, avec de grands cheveux noirs, de grands yeux bleus toujours levés au ciel, maniérée avec grâce et gentillesse, pleureuse, exaltée, un peu folle, bonne comme Pagello. Elle chante divinement, et je l'accompagne avec le piano. Le reste du temps elle fera l'amour ou lira des romans.

Tu vois, cher enfant, que mon isolement n'a rien d'effrayant et que quand je serai lasse de rêver sur les Alpes ou sur le Lido, je pourrai trouver des soins et le seul genre de société intime qui me convienne. Toute autre m'est antipathique. J'ai refusé obstinément toutes les connaissances que Rebizzo voulait m'amener. Je ne reçois que lui, qui vient tous les jours, et sa femme très rarement. Elle ne[2] . . . . passe depuis quelques jours une vie moins tranquille. M. S. Arp[3]... sa maîtresse, lui a arraché la moitié des cheveux et déchiré son *bel vestito*. L'autre jour, j'ai entendu un vacarme épouvantable dans sa chambre. J'ai cru qu'il faisait une opération à trente chats réunis, mais la porte s'est ouverte avec fracas, et j'ai entendu le docteur s'écrier : « *Carogna! io te amazo!*[4] » Sans moi, il la tuait en effet, elle ne m'en déteste qu'un peu plus. J'ai signifié que je ne voulais plus entendre parler d'elle, et comme elle me faisait

1. Laverdure Chatiron, frère naturel de George Sand.

2. Ici douze lignes coupées avec les ciseaux.

3. La fin du mot, qui se trouve au coin de la page, est coupée, sans doute par accident.

4. Pour *ammazzo* : « Carogne! je te tue! »

des menaces d'assassinat assez sérieuses, je l'ai fait menacer de mon côté de la recommander à la police. J'espère qu'elle me laissera tranquille. Ce n'est pas ma faute si Pagello ne peut plus la souffrir, elle fait tout ce qu'il faut pour cela, et je n'ai pas assez d'éloquence pour réparer des torts aussi graves que la perte de ses cheveux et de son *vestito*.

Dans cinq jours Buloz recevra la fin d'*André*. Je t'envoie un bon, que je te prie de faire toucher par Boucoiran chez Salmon. Si Boucoiran a (toutes mes dettes payées envers lui) quelque reste de mon mois d'avril, qu'il le joigne à ces trois cents francs du mois de mai. Tâche de tirer de Buloz deux ou trois cents francs à m'envoyer tout de suite. Emploie le reste plus tard à payer mes dettes. Pour le moment je serais bien aise de toucher une petite somme de sept ou huit cents francs pour faire ce voyage de Constantinople ou au moins pour me sentir le moyen de le faire, ce qui serait pour moi une pensée de liberté agréable au milieu de tout ce qui peut m'advenir de bon ou de fâcheux. Dans tous les cas envoie-moi ce que tu pourras récolter de Salmon et de Buloz, peu ou prou, ce sera toujours assez pour vivre à Venise. Je ne veux pas que tu songes à m'envoyer du tien, et ce que tu me dis à cet égard me fait beaucoup de peine. Ne te souviens-tu pas que j'ai ta parole d'honneur de ne pas songer à ce remboursement avant trois ans?

Je te l'ai fait donner plusieurs fois pendant ta maladie, et je ne te la rends pas. Songe que je n'ai à souffrir d'aucune manière, que mes affaires s'arrangeront parfaitement avec ce séjour de quelques mois à Venise et que tu ne peux te forcer au travail maintenant sans te faire beaucoup de mal et sans t'exposer à une rechute. Travaille pour t'amuser, pour te distraire, rien de plus, et si tu gagnes en t'amusant, quelques bons petits sous, dépense-les agréablement et sans songer à moi qui ne manque de rien et qui n'ai besoin de rien. Si j'avais cet argent et que je fusse auprès de toi, je ne l'emploierais qu'en courses, en toilettes et en spectacles avec toi, nous le mangerions[1]..... Si nous en avons quand nous nous verrons..... et nous monterons à cheval. Adieu.

1. La fin de la lettre est mutilée par l'effet de la coupure signalée p. 5.

V

12 mai 1834.

Non, mon enfant chéri, ces trois lettres ne sont pas le dernier serrement de main de l'amante qui te quitte. C'est l'embrassement du frère qui te reste. Ce sentiment-là est trop beau, trop pur et trop doux pour que j'éprouve jamais le besoin d'en finir avec lui. Es-tu sûr, toi, mon petit, de n'être jamais forcé de le rompre? Un nouvel amour ne te l'imposera-t-il pas comme une condition? Que mon souvenir n'empoisonne aucune des jouissances de ta vie, mais ne laisse pas ces jouissances détruire et mépriser mon souvenir. Sois heureux, sois aimé. Comment ne le serais-tu pas? Mais garde-moi dans un petit coin secret de ton cœur, et descends-y dans tes jours de tristesse pour y trouver une consolation ou un encouragement. Tu ne parles pas de ta santé. Cependant tu me dis que l'air du printemps et l'odeur des lilas entre dans ta chambre par bouffées et fait bondir ton cœur d'amour et de jeunesse. Cela est un signe de santé et de force, le plus doux certainement que la nature nous donne. Aime donc, mon Alfred, aime pour tout de bon. Aime une femme jeune, belle et qui n'ait pas encore aimé, pas encore souffert. Ménage-la, et ne la fais pas souffrir : le cœur d'une femme est une chose si délicate quand ce n'est pas un glaçon ou une pierre. Je crois qu'il n'y a guère de milieu, et il n'y en a pas non plus dans ta manière d'aimer et d'estimer. C'est en vain que tu cherches à te retrancher derrière la méfiance, ou que tu crois te mettre à l'abri par la légèreté de l'enfance. Ton âme est faite pour aimer ardemment ou pour se dessécher tout à fait. Je ne peux pas croire qu'avec tant de sève et de jeunesse tu puisses tomber dans l'*auguste permanence*, tu en sortirais à chaque instant et tu reporterais malgré toi sur des objets indignes de toi, la riche effusion de ton amour. Tu l'as dit cent fois, et tu as eu beau t'en dédire, rien n'a effacé cette sentence-là, il n'y a au monde que l'amour qui soit quelque chose. Peut-être est-ce une faculté divine qui se perd et qui se retrouve, qu'il faut cultiver ou qu'il faut acheter par des souffrances cruelles.

par des expériences douloureuses. Peut-être m'as-tu aimée avec peine, pour aimer une autre avec abandon. Peut-être celle qui viendra t'aimera-t-elle moins que moi et peut-être sera-t-elle plus heureuse et plus aimée. Il y a de tels mystères dans ces choses, et Dieu nous pousse dans des voies si neuves et si imprévues! Laisse-toi faire, ne lui résiste pas, il n'abandonne pas ses privilégiés. Il les prend par la main et il les place au milieu des écueils où ils doivent apprendre à vivre, pour les faire asseoir ensuite au banquet où ils doivent se reposer. Moi, mon enfant, voilà que mon âme se calme, et que l'espérance me vient. Mon imagination se meurt et ne s'attache plus qu'à des fictions littéraires. Elle abandonne son rôle dans la vie réelle, et ne m'entraîne plus au delà de la prudence et du raisonnement. Mon cœur reste encore, et restera toujours sensible et irritable, prêt à saigner abondamment au moindre coup d'épingle. Cette sensibilité a bien encore quelque chose d'exagéré et de maladif qui ne guérira pas en un jour; mais je vois aussi la main de Dieu qui s'incline vers moi et qui m'appelle vers une existence durable et calme. Tous les vrais biens, je les ai à ma disposition; je m'étais habituée à l'enthousiasme et il me manque quelquefois, mais quand l'accès de spleen est passé, je m'applaudis d'avoir appris à aimer les yeux ouverts. Un grand point pour hâter ma guérison, c'est que je puis cacher mes vieux restes de souffrances. Je n'ai pas affaire à des yeux aussi pénétrants que les tiens et je puis faire ma figure d'oiseau malade s'en qu'on s'en aperçoive. Si on me soupçonne un peu de tristesse, je me justifie avec une douleur de tête ou un cor au pied. On ne m'a pas vu insouciante et folle, on ne connaît pas tous les recoins de mon caractère, on n'en voit que les lignes principales; cela est bien, n'est-ce pas? Et puis ici je ne suis pas madame Sand. Ce brave Pierre n'a pas lu Lélia, et je crois bien qu'il n'y comprendrait goutte. Il n'est pas en méfiance contre ces aberrations de nos têtes de poètes. Il me traite comme une femme de vingt ans et il me couronne d'étoiles comme une âme vierge. Je ne dis rien pour détruire ou pour entretenir son erreur. Je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête; pour la première fois de ma vie, j'aime sans passion.

Tu n'es pas encore arrivé là, toi. Peut-être marcheras-tu en sens contraire, peut-être ton dernier amour sera-t-il le plus romanesque et le plus jeune. Mais ton cœur, mais ton bon cœur, ne le tue pas, je t'en prie ; qu'il se mette tout entier ou en partie dans toutes les amours de ta vie, mais qu'il y joue toujours son rôle noble, afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière et dire comme moi : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé ; c'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. J'ai essayé ce rôle dans les instants de solitude et de dégoût, mais c'était pour me consoler d'être seul, et quand j'étais deux, je m'abandonnais comme un enfant, je redevenais bête et bon comme l'amour veut qu'on soit. »

Que tes lettres sont bonnes et tendres, mon cher Alfred! la dernière est encore meilleure que les autres. Ne t'accuse de rien, n'aie pas de remords si tu ne peux surmonter certaines répugnances, certaines tristesses. Ne hasarde rien qui te fasse souffrir. tu as bien assez souffert pour moi. Ne vois pas mon fils si cela te fait mal. Si tu le vois, dis-lui qu'il ne m'a pas écrit depuis plus de deux mois et que cela me fait beaucoup de peine. Je suis triste de n'avoir pas ma fille, et à présent que j'ai fixé que je ne devais pas la voir avant le mois d'août, je pense à elle nuit et jour avec une impatience et une soif incroyable. Qu'est-ce que c'est que cet amour des mères? C'est encore une chose mystérieuse pour moi. Sollicitude, inquiétudes cent fois plus vives que dans l'amour d'une amante et pourtant moins de joies et de transports dans la possession. Absence qui ne s'aperçoit guère dans les premiers jours et qui devient cruelle et ardente comme la fièvre à mesure qu'elle se prolonge.

Je t'envoie une lettre pour Boucoiran que je te prie de lui faire passer tout de suite. Je lui dis d'aller te voir. Charge-le de celles de mes affaires et de mes commissions qui t'ennuieront ou que tu n'auras pas le temps de faire. Je t'envoie la liste de ces commissions. Paye-toi avec l'argent que Buloz ou Salmon te remettront pour moi et dis-moi au juste où en sont mes affaires, si je puis faire payer mon loyer, et surtout Sosthènes. Je crois que Buloz me doit encore quinze cents francs sans compter la *Lettre sur les Alpes* que je t'ai envoyée et que

je te supplie de ne pas lui donner si elle ne te plaît pas. — Je lui ai envoyé la fin d'*André;* aie la bonté d'en corriger les épreuves, veux-tu, mon enfant? Il y a deux choses à observer. D'abord que j'ai fait en plusieurs endroits de grosses bourdes à propos de l'âge de majorité. Il faut que tu t'assures de l'âge où un homme peut se marier sans le consentement des parents, et que tu fasses accorder les trois ou quatre passages où j'en parle. Il me semble que dans de certains endroits je lui donne vingt ans et que six mois après il s'en trouve avoir vingt-cinq. Ensuite il y a une grande portion de manuscrit, celle que tu as emportée, je crois, où j'ai oublié de faire la division des chapitres. Arrange cela et fais concorder les chiffres que j'ai laissés en blanc avec les précédents. Enfin, corrige les mots bêtes, les redites, les fautes de français. Tu sais que c'est un grand service à rendre à un auteur absent que de le sauver de la bêtise des protes et de sa propre inadvertance. *Jacques* est en train et va au galop. Ce n'est l'histoire d'aucun de nous. Il m'est impossible de parler de moi dans un livre, dans la disposition d'esprit où je suis. Pour toi, cher ange, fais ce que tu voudras, romans, sonnets, poèmes, parle de moi comme tu l'entendras, je me livre à toi les yeux bandés. Je te remercierai à genoux des vers que tu m'enverras et de ceux que tu m'as envoyés. Tu sais que je les aime de passion, tes vers, et qu'ils m'ont appelée vers toi, malgré moi, d'un monde bien éloigné du tien. — Mon oiseau est mort, et j'ai pleuré, et Pagello s'est mis à rire, et je me suis mise en colère, et il s'est mis à pleurer et je me suis mise à rire. Voilà-t-il pas une belle histoire? J'attends qu'il m'arrive quelques sous pour acheter une certaine[1]..... dont je suis éprise. Je ne me porte pas très bien, l'air de Venise est éminemment coliqueux, et je vis dans des douleurs d'entrailles continuelles. J'ai été très occupée d'arranger notre petite maison, de coudre des rideaux, de planter des clous, de couvrir des chaises. C'est Pagello qui a fait à peu près tous les frais du mobilier, moi j'ai donné la main-d'œuvre gratis et son frère prétend pour sa part s'être acquitté en esprit et en

1. La lettre est brûlée en cet endroit; c'est tout en bas de la page : il manque deux ou trois mots, et la brûlure est certainement accidentelle.

bons mots. C'est un drôle de corps que ce Robert, et il a des façons de dire très comiques. L'autre jour, il me priait de lui faire un rideau parce que le *popolo* s'attroupait sur le pont quand il passait sa chemise. Au reste, je vis toujours sous la menace d'être assassinée par madame Arpalice Pagello s'est brouillé tout à fait avec elle. Giulia prend la chose au sérieux et vit pour moi dans des inquiétudes comiques. Elle me supplie de quitter le pays pour quelque temps, parce qu'elle croit de bonne foi à une *coltellata*.

Voici les petits objets que je te prie de m'envoyer : douze paires de gants glacés; deux paires de souliers de satin noir et deux paires de maroquin noir chez Michiels au coin de la rue du Helder et du boulevard. Tu lui diras de les faire un peu plus larges que ma mesure. J'ai les pieds enflés et le maroquin de Venise est dur comme du buffle. Un quart de patchouly chez Leblanc, rue Sainte-Anne, en face le numéro 50: — ne te fais pas attraper, cela vaut deux francs le quart, Marquis le vend six francs. — Le cahier de nos romances espagnoles que Boucoiran prendra chez Paultre et te portera. — Quelques cahiers de beau papier à lettre, il est impossible d'en trouver ici. — Un paquet de journaux liés avec un cordon, qui se trouve dans une de mes armoires de boule, et que tu diras à Boucoiran de chercher. Ce sont les journaux qui ont parlé avantageusement d'*Indiana* et de *Valentine*. Pagello est en marché pour en vendre une traduction qu'il veut faire, et il espère en tirer le double s'il peut présenter à l'éditeur des journaux favorables. N'oublie pas de joindre aux livres que je t'ai demandés, *la Marquise*, *Aldo le rimeur* et *Métella*, parce qu'on demande une opérette pour commencer la publication. Le romantique est fort à la mode ici. *Aldo* aurait, je crois, du succès. *La Marquise* aussi, parce qu'on est curieux à Venise des histoires singulières, stupides et folles. Je serais bien aise de faire gagner quelques millions (de centimes) à Pagello, avec mes œuvres légères. Je crois qu'il pourrait traduire aussi *Marianne*, *Fantasio* ou *André*. Je sais assez d'italien à présent pour l'aider à comprendre ta prose, quoiqu'elle soit moins abordable que la mienne à un étranger. Il comprend très bien d'ailleurs le français imprimé et il écrit l'italien très remarquablement à

ce qu'on dit. Je crois que tes petites comédies en prose feraient rage, et cela m'amuserait de nous voir devenir célèbres à Venise. — Tu mettras toutes ces choses dans une caisse avec les livres (tout cela peut voyager ensemble sans inconvénient) et de mettre *(sic)* la caisse à la diligence à l'adresse de Pagello, *farmacia Ancillo*, à Venise, cela suffit et Pagello se charge de tout.

Adieu, mon petit ange. Écris-moi, écris-moi toujours de ces bonnes lettres qui ferment toutes les plaies que nous nous sommes faites et qui changent en joie présente nos douleurs passées. Je t'embrasse [1]... pour moi et le docteur.

Tu as [2] . . . .
est-il aussi mauvais que par le passé? As-tu entrevu le gigantesque col de chemise? Quelquefois je me mets à rire toute seule au souvenir de nos bêtises, et puis il se trouve que cela me fait pleurer. Oh! nous nous reverrons, n'est-ce pas?

Écris-moi à la *farmacia Ancillo*. C'est le plus prompt moyen d'avoir tes lettres dès le matin.

VI

Venise, 24 mai 1834.

Mon enfant chéri, je me soucie assez peu des propos que l'on tient sur mon compte; que *(nom effacé)* dise quelque cochonnerie pour se divertir à sa manière, cela m'est fort égal; que madame *(nom effacé)* n'ait pas pour moi toute l'amitié et le zèle que j'ai pour elle, cela m'étonne médiocrement. Mais que Planche dise ou donne à entendre que je t'accuse, que je te calomnie, et qu'il s'autorise d'une lettre de moi, où précisément je te justifie, voilà ce qui me révolte au point que je ne veux pas le croire. Avant qu'un propos arrive de la bouche de l'un à l'oreille de l'autre, il y a des intermédiaires, ou malveillants, ou stupides, qui le dénaturent. Aussi, quand

1. La lettre est brûlée en cet endroit, c'est la contre-partie de la brûlure signalée page 20 : il paraît manquer un ou deux mots.

2. Ceci est écrit tout à fait en tête de la lettre. La première ligne a été enlevée aux ciseaux.

il s'agit de moi, je hausse les épaules et j'attends de meilleures preuves. Je sais que pour ton propre compte, tu fais de même; mais je ne puis t'entendre calomnier sans m'agiter un peu plus. Ce qui m'indigne, c'est qu'on m'impute une phrase, une ligne, un mot contre toi. Je veux que Boucoiran te montre la lettre en question, la seule que je lui ai dit de montrer à Planche, la seule qu'il ait montrée certainement. J'ai autant de confiance en la discrétion de Boucoiran que dans celle d'un bloc de marbre. D'ailleurs je ne me souviens pas de lui avoir parlé [1]... . . . .

. . . .

... Je l'ai fait pour prévenir précisément les propos qui en résultent. Il faut ou que Planche soit un misérable ou que l'on ait misérablement menti en lui attribuant ces propos. Je ne peux pas croire la première hypothèse. J'ai eu de l'amitié pour lui, et de l'estime, quoi qu'on m'ait dit pour m'en empêcher. Il se conduisait bien avec moi et devant moi. Tu connais mon caractère. Crédule, absurde ou loyal, peu importe, mon cœur se refuse à repousser ceux qu'il a accueillis, sans des preuves flagrantes. Ces preuves, je ne les ai pas, et je suis vis-à-vis de Planche dans la situation la plus pénible du monde, entre le soupçon et la confiance. Je voudrais qu'il se justifiât, je voudrais pouvoir lui donner une poignée de main à mon retour à Paris. Non plus certainement le recevoir tous les jours, ni sortir avec lui, comme autrefois. J'ai bien des raisons pour m'en abstenir, quand ce ne serait que celle de ne pas t'exposer à rencontrer une figure qui te déplaît (car j'espère que nous nous reverrons tous les jours, nous deux, comme dans le temps où nous étions camarades). Mais, en vérité, il me ferait plaisir de voir ce pauvre diable justifié des vilaines choses qu'on lui attribue contre moi. Je l'ai éloigné de mon intimité d'une manière qui m'eût fait de tout autre un ennemi dangereux. Vois comme M... me traite. Certainement Planche aurait eu plus beau jeu pour débiter quelque infâme mensonge. Je savais que Planche était incapable de cela et je lui ai dit en le quittant : « Un jour viendra, j'espère, où les circonstances qui nous séparent ne seront plus

1. Ici onze lignes coupées aux ciseaux.

aussi impérieuses et où je pourrai vous voir. Je le désire et je reste votre amie. » — Il me semble que je dois tenir ma parole si Planche n'a pas démérité auprès de moi. Voilà ce qu'il m'importe d'approfondir et ce que je saurai à coup sûr avant mon retour à Paris. S'il est certain qu'il a parlé insolemment de moi et bassement de toi, sois sûr que je ne le reverrai de ma vie et qu'il saura pourquoi. Je t'envoie une lettre pour lui que je te prie de mettre à la poste quand tu l'auras lue. Tu verras que je parle de toi en termes positifs. S'il trahit mes intentions et mes paroles, ou s'il l'a déjà fait, je jure que c'est le dernier témoignage d'amitié qu'il recevra de moi [1]...

. . . .

... vaste que le monde? Et Dieu lui-même, ce que tu appelles ma chimère ce que j'appelle mon éternité, n'est-ce pas un amour que j'ai étreint dans tes bras avec plus de force que dans aucun autre moment de ma vie? J'ai là près de moi, mon ami, mon soutien, il ne souffre pas, lui; il n'est pas faible, il n'est pas soupçonneux, il n'a pas connu les amertumes qui t'ont rongé le cœur; il n'a pas besoin de ma force, il a son calme et sa vertu; il m'aime en paix, il est heureux sans que je souffre, sans que je travaille à son bonheur. Eh bien, moi, j'ai besoin de souffrir pour quelqu'un, j'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui sont en moi. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. Oh! pourquoi ne pouvais-je vivre entre vous deux et vous rendre heureux sans appartenir ni à l'un ni à l'autre! J'aurais bien vécu dix ans ainsi. Il est bien vrai que j'avais besoin d'un frère, pourquoi n'ai-je pu conserver mon enfant près de moi? Hélas! que les choses de ce monde sont vaines et menteuses, et combien le cœur de l'homme changerait s'il entendait la voix de Dieu! Moi, je l'écoute et il me semble que je l'entends, et pendant ce temps les hommes me crient : horreur, folie, scandale, mensonge! Quoi donc? Qu'est-ce? Et pourquoi ces malédictions? De quoi encore serai-je accusée? — Je me souviens du temps où j'étais au couvent. La rue Saint-Marceau passait derrière notre chapelle : quand les forts de la Halle et les maraîchères

1. Contre-partie de la coupure signalée à la page 23.

élevaient la voix, on entendait leurs blasphèmes jusqu'au fond du sanctuaire. Mais ce n'était pour moi qu'un son qui frappait les murs. Il me tirait quelquefois de ma prière dans le silence du soir, j'entendais le bruit, je ne comprenais pas le sens des jurements grossiers. Je reprenais ma prière sans que mon oreille ni mon cœur se fussent souillés à les entendre. Depuis, j'ai vécu retirée dans l'amour comme dans un sanctuaire et quelquefois les sales injures du dehors m'ont fait lever la tête, mais elles n'ont pas interrompu l'hymne que j'adressais au ciel, et je me suis dit comme au couvent : « Ce sont des charretiers qui passent. »

Il est trop tard pour que j'aille à Constantinople. Les chaleurs sont venues avant mon argent. J'irai dans une autre saison avec Pagello qui fonde avec raison peut-être des espérances de fortune sur ce voyage. Un bateau à vapeur s'organise pour porter les passagers de Venise et de Trieste dans toutes les îles de l'archipel. Sois donc tranquille pour le moment, je suis à Venise, et je me soigne, car je ne me porte pas absolument bien. Je suis toujours souffreteuse comme tu sais; mais toi, comment es-tu? J'espère que tu ne voyageras pas seul et que tu emmèneras Antonio. L'as-tu encore seulement? Es-tu content de lui? Il ne sait guère ce qu'il était pour moi en quittant Venise, ce perruquier qui me remplaçait! Hélas! hélas! c'est peut-être le sanglot le plus profond et le plus amer de ma vie que le bruit de cette vague qui m'a détachée de la rive de Fusine!

Oui, nous nous reverrons au mois d'août, quoi qu'il arrive, n'est-ce pas? Tu seras peut-être engagé dans un nouvel amour. Je le désire et je le crains, mon enfant. Je ne sais ce qui se passe en moi quand je prévois cela. Si je pouvais lui donner une poignée de main à celle-là! et lui dire comment il faut te soigner et t'aimer ; mais elle sera jalouse, elle te dira : « Ne me parlez jamais de madame Sand, c'est une femme infâme. » Ah! du moins, moi je peux parler de toi à toute heure sans jamais voir un front rembruni, sans jamais entendre une parole amère. Ton souvenir est une relique sacrée, ton nom est une parole solennelle que je prononce le soir dans le silence des lagunes et auquel répond une voix émue et une douce parole simple et laconique, mais qui me semble si belle alors!

— *io l'amo!* — peu importe, mon enfant, aime, sois aimé et que mon souvenir n'empoisonne aucune de tes joies. Sacrifie-le s'il le faut! Dieu m'est témoin pourtant que je mépriserais celui qui me prierait, non pas seulement de te maudire, mais de t'oublier.

Adieu, mon petit ange, si tu rejoins Dieu avant moi, garde-moi une petite place là-haut près de toi. Si c'est moi qui pars la première, sois sûr que je la garderai bonne. — Pagello me charge de te dire qu'il ne t'écrit pas dans la crainte de te faire de la peine, mais qu'il t'embrasse de toute son âme. Moi, mon enfant, je te presse sur mon cœur et je te bénis.

Je suis en train de t'écrire une autre lettre dans la *Revue*. Dis-moi à qui il faut s'adresser. Je voudrais que tu la lusses en manuscrit avant les autres; mais si tu es en Suisse, tous ces voyages compromettront beaucoup son existence. Si tu vas à Aix, écris-moi de là et je te l'enverrai là, tu l'enverras ensuite à Buloz. Envoie-moi, avec les objets que je t'ai demandés, des papiers à cigares, mes symphonies de Beethoven, la valse sentimentale de Weber et la *Juliette* de Vaccaï. Tu pourrais porter avec toi cette caisse et me l'envoyer de Lyon ou de Genève. Elle me coûterait moitié moins de port. — As-tu toujours nos petits oiseaux?

VII

Mon enfant, je suis horriblement triste et inquiète. Je ne sais ce qu'a Boucoiran, il y a deux mois qu'il ne m'a écrit. Depuis ce temps, je suis sans aucune nouvelle de mon fils. Mon inquiétude et mon chagrin augmentent tous les jours. Je n'ai pas voulu te demander une chose qui te causait de la répugnance, mais vraiment tu m'aurais fait le plus grand plaisir du monde en allant le voir et en me disant s'il se porte bien.

J'imagine à présent qu'il est mort et je suis comme folle toutes les nuits. A cela se joint la contrariété d'être absolument sans argent et de manquer des choses les plus nécessaires. Le tout par la négligence et l'apathie incroyables de

Boucoiran. Il y a plus de huit jours que j'ai reçu une lettre de Buloz qui m'annonce qu'il a *remis* 500 francs à Boucoiran, donc Boucoiran n'est pas malade: il est amoureux certainement, parce que d'ordinaire il est d'une exactitude extrême. Mais quand l'amour le tient, il est impossible d'en obtenir le moindre souvenir. Je le connais de longue date et je sais ce que j'ai souffert d'inquiétudes affreuses pour mon fils quand monsieur roucoulait tranquillement. Pagello a mis toutes ses pauvres *roba* au mont-de-piété. Je dois deux cents francs à Rebizzo et ne veux rien emprunter de plus. La semaine prochaine, il faudra que je fasse des économies sur mon estomac, car il m'est odieux de recevoir tout de la main d'autrui.

Tout cela me serait à peu près égal, s'il n'y avait pas moyen de l'éviter. Mais, quand j'ai travaillé, quand j'ai gagné et touché mon salaire et que, par la négligence d'un ami, je suis forcée de l'attendre indéfiniment et de demander l'aumône, cela me met un peu en colère. Je vais retirer toutes mes affaires des mains de Boucoiran, parce que je vois bien que ce retard d'argent n'est pas un simple accident, mais l'effet d'un oubli décidé. Sans cela, je ne serais pas depuis deux mois dans l'ignorance absolue de ce qui concerne mon fils. J'ai écrit à Papet, mais il est peut-être au pays. Paultre n'est pas d'un caractère exact et je ne suis pas assez liée avec Sainte-Beuve pour le prier de s'ennuyer de moi à ce point-là. Mon frère est parfaitement indifférent à tout ce qui me concerne, mon mari voudrait bien me savoir crevée. Toi tu vas quitter Paris, il va falloir que je retombe nécessairement dans les mains de Planche, sinon de près, du moins de loin, ce qui sera encore pis, car les cancans recommenceront sur notre prétendue passion. Je suis dans un chagrin et dans une irritation que je ne puis te dépeindre, mais que tu comprendras, toi qui as une mère et qui sais ce qu'elle a eu à souffrir dans sa vie.

Adieu, mon enfant, brûle ce billet de mauvaise humeur et pardonne-moi de te parler de mes ennuis; mais pour l'amour de Dieu, va voir mon fils, dis-moi comment il est, s'il se souvient de mon nom, s'il a figure humaine. Je rêve toutes les nuits qu'on m'apporte son squelette ou sa peau toute sanglante. Quelle vie! J'ai bien envie d'en finir, bien envie, bien envie! Tu es bon et tu m'aimes. Pietro aussi, mais rien ne

peut empêcher qu'on soit malheureux. Occupe-toi aussi de cet argent, que je paye au moins mes dettes. Ce sera un chagrin de moins. Peut-être la lettre de Boucoiran s'est-elle perdue à la poste. Il faudrait alors qu'il fît faire vite, vite, une autre *cambiale*[1] au banquier sur Papadopoli. Il y a un temps infini que je lui demande si l'on est content de mon fils au collège, s'il a vu ses notes; pas de réponse. Aie la bonté de savoir cela au moins par Sainte-Beuve qui voit souvent M. Gaillard.

VIII

15 juin 1834.

Mon enfant, je suis fâchée que tu aies si mal compris la lettre que j'écrivais à Planche. Je ne le priais pas de te ménager, ce me semble. Je lui ordonnais de respecter mes paroles et de ne pas s'en servir au rebours de la vérité et de mes intentions. J'aurai de vive voix avec lui une explication plus dure que ma lettre, non pour te défendre auprès de lui, mais pour me plaindre d'un tort très grave de lui envers moi, et s'il ne s'en lave pas bien, je ne le lui pardonnerai jamais. — N'en parlons plus, c'est un fait qui m'est personnel et dont j'aurai raison. — J'ai fixé mon départ d'ici au 25 août. Aide-moi à tirer de Buloz mille francs le 15 au plus tard, je tiens extrêmement à être à Paris le 16 septembre pour voir concourir mon fils et je voudrais arriver quelques jours auparavant pour me reposer. Je me recommande donc à toi si tu es à Paris à cette époque. Mon enfant, si tu n'y es pas, recommande cette affaire avant de partir à Tattet; tu sais comme ce mulet de Buloz a besoin d'être talonné; Boucoiran est mort, à ce que je présume; Papet quitte Paris le 30 juin, et Planche n'étant nullement justifié auprès de moi du tort que je lui impute, j'aimerais mieux crever de faim que de lui demander un service dans les circonstances actuelles. Je te demande pardon, mon cher enfant, de t'ennuyer de ces détails. Je suis un peu dans la position de ceux qui hésitent entre voler et mendier, grâce à l'inconcevable incurie de mes amis qui m'ont laissée depuis

1. Lettre de change.

le 1er avril sans autre secours que 100 francs, et j'ai depuis ce temps énormément travaillé, et j'ai de l'argent à Paris plus qu'il ne m'en faut pour payer les plus pressées de mes dettes et pour bien vivre ici. Fâche-toi donc, et fais à M. Boucoiran, à qui j'avais remis le soin de tout cela, une semonce un peu verte de ma part. Cet excès de misère empoisonne beaucoup ma vie et me force à de continuelles privations ou à des mortifications d'orgueil auxquelles je ne saurais m'habituer. Pagello est un ange pour moi, mais il est aussi pauvre que moi, et devoir à Rebizzo ne me plaît guère. Tu n'as pas d'idée de l'économie avec laquelle je vis et de l'assiduité avec laquelle je travaille, cela devient fantastique, mais j'aimerais mieux une existence un peu moins sublime. Pour ne plus revenir sur ces bavardages et pendant que j'y pense, ne m'envoye pas la caisse que je t'ai demandée, elle m'arriverait au moment de mon départ pour Paris.

Que Dieu te conserve, mon ami, dans la disposition où sont ton cœur et ton esprit. L'amour est un temple que bâtit celui qui aime à un objet plus ou moins digne de son culte, et ce qu'il y a de plus beau dans cela, ce n'est pas tant le dieu que l'autel. Pourquoi craindrais-tu de te risquer? Que l'idole reste debout longtemps, ou qu'elle se brise bientôt, tu n'en auras pas moins bâti un beau temple. Ton âme l'aura habité, elle l'aura rempli d'un encens divin, et une âme comme la tienne doit produire de grandes œuvres. Le dieu changera peut-être, le temple durera autant que toi. Ce sera un lieu de refuge sublime où tu iras retremper ton cœur à la flamme éternelle, et ce cœur sera assez riche, assez puissant, pour renouveler la divinité, si la divinité déserte son piédestal. Crois-tu donc qu'un amour ou deux suffisent pour épuiser et flétrir une âme forte? Je l'ai cru aussi pendant longtemps, mais je sais à présent que c'est tout le contraire. C'est un feu qui tend toujours à monter et à s'épurer[1]... C'est peut-être l'œuvre terrible, magnifique et courageuse de toute une vie. C'est une couronne d'épines qui fleurit et se couvre de roses quand les cheveux commencent à blanchir. Peut-être que Dieu mesure nos douleurs et nos travaux aux

1. Ici deux lignes biffées d'un trait de plume et lisibles, — sans intérêt : George Sand les aura biffées, sans doute, en écrivant la lettre.

forces de notre jeunesse et qu'il est un temps marqué pour se reposer et jouir des fatigues du passé. Quelle est la plus belle de ces deux époques de la vie morale : les larmes de l'espoir ou les hymnes du bonheur? Peut-être est-ce la première. J'entre dans la seconde et il me semble faire encore un rêve; mais la première est celle que Dieu chérit et protège parce que ceux qui la parcourent ont besoin de lui. C'est celle qu'il féconde des plus vives émotions et de la plus ardente poésie. N'en aie donc pas peur. C'est un sentier dans la montagne, dangereux et pénible, mais qui mène à des hauteurs sublimes et qui domine toujours le monde plat et monotone où végètent les hommes sans énergie. Tu n'es pas de ceux qu'une fatigue vaine doit décourager, ni qu'une chute peut briser. Tu n'es pas destiné à ramper sur la boue de la réalité. Tu es fait pour créer ta réalité toi-même dans un monde plus élevé, et pour trouver tes joies dans le plus noble exercice des facultés de ton âme. Va, espère et que ta vie soit un poème aussi beau que ceux qu'a rêvés ton intelligence. Un jour tu le reliras avec les saintes joies de l'orgueil. Tu verras peut-être derrière toi bien des débris, mais tu seras debout et sans tache au milieu des trahisons, des bassesses et des turpitudes d'autrui. Celui qui s'est toujours livré loyalement et généreusement peut avoir à souffrir, mais à rougir jamais, et peut-être que la récompense est là tout entière. Jésus disait à Madeleine : « Il te sera beaucoup remis, parce que tu as beaucoup aimé. »

Vois combien tu te trompais quand tu te croyais usé par les plaisirs et abruti par l'expérience! Vois que ton corps s'est renouvelé et que ton âme sort de sa chrysalide. Si, dans son engourdissement, elle a produit de si beaux poèmes, quels sentiments, quelles idées en sortiront maintenant qu'elle a déployé ses ailes! Aime et écris, c'est ta vocation, mon ami. Monte vers Dieu sur les rayons de ton génie et envoie ta muse sur la terre raconter aux hommes les mystères de l'amour et de la foi. Et n'aie pas peur, dirige mieux ton orgueil. Ne l'étouffe pas, tu n'en as pas trop, et à voir quels buts puérils tu lui donnais, j'ai souvent cru que tu n'en avais pas assez; mais il n'était qu'endormi, ce juste orgueil qui te fait dire maintenant : « Je vais me livrer, je vais me risquer. »

Oui, cela est beau et grand. Tous les sots ont l'orgueil de dire : « Je ne me risque pas, moi! » Ils tiennent à leur repos comme les inutiles à la vie. Un homme comme toi n'est complet que lorsqu'il s'est livré.

T'ai-je dit que j'avais fait mes adieux à l'enthousiasme? Si je l'ai dit, j'ai voulu parler de cet enthousiasme des premières années de la carrière, qui a besoin d'être si ardent pour en couvrir les difficultés. Cette force que j'avais pour fermer les yeux afin d'y conserver le rayon de mon soleil, alors même qu'il s'éteignait, je n'en ai plus besoin. Je contemple, les yeux toujours ouverts, une lumière toujours éclatante et pure. Tu m'as fait de grandes et belles prédictions dans les élans de ta plus vive amitié, alors qu'elle était déjà assez forte pour faire taire les intérêts de l'amour. Tu m'as dit qu'il était temps pour moi de recueillir le fruit de toute une vie de fatigues et que le dernier amour d'une femme était le plus beau. Tes prédictions se réalisent, mon enfant, et j'oublie jusqu'au nom des souffrances que je croyais autrefois inévitablement liées à l'affection. Je souffre encore souvent et beaucoup, mais jamais par lui. N'ayant pas une petite pièce de monnaie pour m'acheter un bouquet, il se lève avant le jour et fait deux lieues à pied pour m'en cueillir un dans les jardins des faubourgs. Cette petite chose est le résumé de toute sa conduite, il me sert, il me porte et il me remercie. Oh! dis-moi que tu es heureux et je le serai.

Ce mot si beau des deux êtres qui s'aiment sur la terre et font un ange dans le ciel, est de Latouche. Tu le trouveras imprimé dans *La Reine d'Espagne*, une comédie qui a été sifflée outrageusement quoiqu'elle méritât tout le contraire. A cette phrase si belle et si sainte, un monsieur du parterre a crié : « Oh! quelle cochonnerie! » — et les sifflets n'ont pas permis à l'acteur d'aller plus loin. C'est comme cela que le public de France comprend. Ces bons Italiens sont tout le contraire. Ils applaudissent tout, ils pleurent, ils rient, ils trépignent, ils s'émeuvent, ils s'exaltent. Le bon et le mauvais, tout leur va; pourvu que l'on touche leur fibre sensitive, peu importe que ce soit avec un sceptre ou avec un balai. [1]... leur plairait excessivement, et pourtant ils pleurent

1. Ici un titre effacé.

très à propos à un mot simple et touchant de Kotzebue. Hier, je voyais jouer une détestable traduction du[1]..... Au milieu des éternelles déclamations morales et philosophiques, il y eut un mot de rien qui fut très goûté, et avec raison, par le plus grossier public du monde. Un capitaine, jovial, bon, et beau parleur tend la main à un jeune aveugle en lui disant : « *Et toi, mon pauvre Cupidon?* » C'est un de ces mots qui plaisent sans qu'on puisse dire pourquoi, et que nous aimions tant à rencontrer parce qu'ils nous frappaient tous deux en même temps. T'en souviens-tu, mon bon petit?

A quelle époque vas-tu à Aix? Arrange-toi, je t'en prie, de manière à ce que je sache où tu seras, afin que si je ne te trouve pas à Paris, je te rencontre du moins en route. Dis-moi, toi qui as fait le voyage par Genève, combien il me faut d'argent pour le faire seule, afin que j'ordonne mes affaires en conséquence.

Adieu, mon bon enfant chéri. Je t'ai prié d'aller voir mon fils, cela t'a peut-être contrarié. J'étais si inquiète que je ne savais à quel saint me vouer. Enfin Papet m'a donné de lui d'excellentes nouvelles. Adieu, cher ange, porte-toi toujours bien. Pagello me dit qu'il est en train de t'écrire un sermon sur le vin de champagne; sois sûr que s'il en avait sous la main, il en boirait une bouteille à chaque point de son discours. Sois sûr aussi que tu es bien aimé. Adieu, adieu. Voilà l'heure du courrier. Écris-moi beaucoup. Si tu savais quels bons jours sont ceux qui m'apportent une lettre de toi!

IX

Venise, 26 juin 1834.

J'ai reçu, mon enfant chéri, ton billet il y a quelques jours, et ta lettre aujourd'hui. Je te remercie mille fois de m'avoir donné tout de suite des nouvelles de Maurice, et de t'être occupé de ce sot envoi d'argent qui m'est enfin arrivé, grâce à un employé de la poste qui s'est donné la peine d'examiner toutes les lettres des bureaux de la poste restante et qui a

1. Ici un titre effacé.

trouvé celle de Boucoiran dans la case de Londres. Le pauvre garçon, que tantôt j'accusais et que tantôt je pleurais comme mort et enterré, avait été d'une exactitude extrême. Enfin, j'ai payé mes dettes et j'ai de quoi dîner à discrétion. Tu ne peux pas t'imaginer, mon bon petit, par quelle série de souffrances et de déplaisirs mon destin s'est plu à me faire passer depuis quelque temps. Je t'en ai dit quelques-unes[1]. . . . . .
. . . .

Voilà ce que c'est que la misère. On a beau s'en moquer, avoir un corps de cheval pour la supporter, un courage d'esclave pour le travail, elle vous avilit, elle donne le droit aux butors qui ont de l'argent de vous insulter et de vous plaindre. J'ai toujours porté la mienne hardiment et fièrement, parce que j'ai dans le bras de quoi me passer des trésors de M. Demidoff; mais une combinaison malheureuse, un sot hasard, la négligence d'un employé de la poste m'expose à recevoir un affront, si affront il y a pour un orgueil aussi légitime que le mien, mais du moins une souillure, une fange dégoûtante que l'on jette devant moi pour m'empêcher de passer. Ce sont de ces choses-là qui me donnent le spleen et qui réveillent mon idée de suicide, la triste compagne cramponnée après moi. Mais il ne faut pas, mon enfant, que cela t'inquiète. Il est probable qu'elle me suivra toujours sans me faire aucun *bobo*, car, après tout, je n'ai ici aucun chagrin de cœur, et si j'ai pu résister à ceux que j'ai éprouvés par le passé, il est probable que les contrariétés et les dégoûts de la vie matérielle n'auront pas plus de pouvoir que les douleurs de l'amour et de l'amitié. Ma dernière lettre a dû te rassurer. Je serais un monstre si je trouvais un sujet de plainte contre l'ami auquel tu m'as confiée. C'est un ange de douceur, de bonté et de dévouement. J'aime la vie quand je suis dans mon bon sens; mais tu sais qu'il y a dans les choses extérieures des sujets de contrariété si poignante qu'ils nous en font sortir. J'ai donc des mauvais jours quand le mauvais destin me persécute. Mais le destin a aussi ses bonnes lunes et j'espère que je viens d'entrer dans une de celles-là. Je suis rassurée sur mon fils, j'ai de bonnes nouvelles de ma fille, je

1. Ici une coupure de onze lignes.



ne dois plus un sou à Venise et le mois prochain tout sera payé à Paris si Buloz ne me fait[1] . . . . au mois d'août, j'embrasserai mes enfants.

Tu as donc bien raison de te dire que mon bonheur a pris sa source dans tes larmes, non pas dans celles de ton désespoir et de ta souffrance, mais dans celles de ton enthousiasme et de ton sacrifice. Tu aimeras peut-être mieux par la suite, tu auras peut-être un caractère plus égal et plus heureux, mais tu ne seras jamais plus grand que tu ne l'as été dans ces tristes jours. N'en déteste pas la mémoire et quand l'ennui de la solitude te prend, rappelle-toi que tu m'as laissé un souvenir plus cher et plus précieux que tous les plaisirs de la possession.

Je ne veux pas que tu restes à Paris pour mes affaires. Si tu as de l'argent, si tu as envie de voyager, oh! je t'en supplie, prends du plaisir ou au moins de la distraction. Mes affaires vont bien à présent. Boucoiran n'étant ni amoureux, ni mort, il s'occupera de tout comme de coutume; seulement je te prie d'aller voir quelquefois mon fils pendant que tu seras à Paris, et de le faire sortir si tu vois qu'il soit négligé par Boucoiran. Mais, à ton défaut, Buloz me donnera bien de ses nouvelles et ma mère n'est pas capable, je pense, de lui laisser manquer ses sorties. Je ne veux avoir aucune relation avec Planche. Je vois, d'après la manière froide et réservée dont Boucoiran me parle de lui, qu'il y a beaucoup de vrai dans les rapports de Buloz. Buloz est fou de te rapporter les mauvais propos. Boucoiran ne me dit rien, mais me fait fort bien comprendre à quoi m'en tenir. J'aurai une petite explication avec Planche, qui se passera à huis clos, mais qui lui fermera la bouche pour longtemps. Quant à toi, la meilleure réponse que tu puisses faire, c'est de hausser les épaules et de dire comme autrefois : tra la la. Va donc où tu pourras et où tu voudras aller, pourvu que je te voie peu ou beaucoup comme tu l'entendras, mais au moins que je sache si tu es rose comme autrefois et gros comme tu t'en vantes, que je sois bien rassurée sur ta santé et que mon cœur se dilate en t'embrassant comme mon Maurice, et en t'entendant me dire que tu es mon ami, mon fils bien-aimé et que tu ne changeras jamais

1. Contre-partie de la coupure signalée p. 33.

pour moi. Je ne sais pas encore si Pagello pourra m'accompagner. Ce grand voyage toute seule, et le chagrin qu'il aura de me voir partir m'effrayent un peu. D'un autre côté, je sais qu'il n'acceptera pas de moi le plus simple prêt et qu'il dira bien des *Confiteor* avant de se décider à faire ailleurs une dette. Il a pourtant bien envie de ne pas me quitter[1]... et il se fait une joie de t'embrasser. J'espère que cela l'emportera sur les embarras de sa position.

Encore un mot sur Planche; Boucoiran me mande qu'il corrige les épreuves de tout ce que Buloz publie de moi. C'est fort bien si ça l'amuse, et comme je ne l'en ai pas prié, je ne l'en remercierai pas. C'est une affaire entre Buloz et lui. Mais Buloz ne me paraît pas fort prudent s'il lui confie les lettres que je t'écris dans la *Revue*. Tu sais comme ces choses se passent, comme Buloz relit les épreuves corrigées et tu sais aussi qu'une syllabe changée peut altérer entièrement le sens d'une phrase et même d'un paragraphe. Quelquefois la malice ou l'inadvertance font de singulières bévues, témoin le *ou* et le *où* de Figaro.

Comment pourrais-je m'étonner ou me fâcher de tes questions? O mon cher enfant, ne sais-je pas que tu me dis la vérité quand tu parles de donner ta vie pour moi? Qu'ai-je de plus précieux au monde que cette confiance, sur laquelle j'ai bâti mon nouveau bonheur? Ton amitié n'est-elle pas la base de tout ce qui peut m'arriver d'important désormais? Tu m'as remise dans les mains d'un être dont l'affection et la vertu sont immuables comme les Alpes. Les petits maux que je puis ressentir de la vie extérieure sont entièrement à part de lui et de toi; il ne faut pas y faire d'autre attention que de dire à Maurice : « Écris à ta mère », et à Buloz : « Envoyez de l'argent à George ». Ce qui pourrait me faire du mal et ce qui ne peut pas arriver, c'est de perdre ton affection. Ce qui me consolera de tous les maux possibles, c'est encore elle. Songe, mon enfant, que tu es dans ma vie à côté de mes enfants, et qu'il n'y a plus que deux ou trois grands coups qui puissent m'abattre, leur mort ou ton indifférence. Quant à Pierre, c'est un corps qui nous enterrera tous, c'est un cœur qui ne

1. Il manque ici trois mots environ; le papier a été déchiré par la cire.

s'appartient plus et qui est à nous comme celui que nous avons dans la poitrine.

Adieu, adieu, mon cher ange, ne sois pas triste à cause de moi. Cherche, au contraire, ton espérance et ta consolation dans le souvenir de ta vieille mignonne, qui te chérit et qui prie Dieu pour que tu sois aimé.

Fais-moi le plaisir de jeter la lettre ci-jointe au premier bureau de poste que tu trouveras sur ton chemin.

Demain, je mets à la poste la moitié du second volume de *Jacques*. Dis et redis à Buloz que le 15 juillet il aura reçu tout le roman et qu'il faudra qu'il m'envoye les derniers mille francs courrier par courrier. Je veux partir d'ici le 25. Tu me ferais bien plaisir de lire *Jacques* et d'en retrancher les choses les plus bêtes. J'espère que Buloz aura fait payer M. de La Rochefoucauld. On dit que Buloz a acheté la *Revue de Paris* et qu'il a fait une mauvaise affaire. Est-ce vrai?

X[1]

Oui, il faut nous quitter pour toujours. Il est inquiet et il n'a pas tort, puisque tu es si troublé, et il voit bien que cela me fait du mal. Est-il possible, mon Dieu, que cela ne m'en fasse pas? Mais je pars pour Nohant, moi, je vais passer là les vacances avec mes enfants. Je ne veux pas que tu t'exiles à cause de moi. Je *lui* ai tout dit. Il comprend tout, il est, bon. Il veut que je te voie sans lui, une dernière fois et que je te décide à rester, au moins jusqu'à mon retour de Nohant. Viens donc chez moi, je suis trop malade pour sortir et il fait un temps affreux. Ah! ton amitié, ta chère amitié, je l'ai donc perdue, puisque tu souffres auprès de moi.

1. Cette lettre, écrite au crayon, et qui a été fermée par un pain à cacheter, porte par erreur, à l'encre : *M. Alfred de Musset*, rue de Grenelle-Saint-Germain, 59.

XI[1]

Je t'écris sur un album, d'un petit bois où je suis venue me promener seule, triste, brisée, et où je lis ta lettre de Baden. Hélas! hélas! qu'est-ce que tout cela? pourquoi oublies-tu donc à chaque instant, et cette fois plus que jamais, que ce sentiment devait se transformer et ne plus pouvoir, par sa nature, faire ombrage à personne? Ah! tu m'aimes encore trop, il ne faut plus nous voir[2]. C'est de la passion que tu m'exprimes, mais ce n'est plus le saint enthousiasme de tes bons moments. Ce n'est plus cette amitié pure dont j'espérais voir s'en aller peu à peu les expressions trop vives. Et pourtant, je ne m'en inquiétais pas, de ces expressions, elles étaient la poétique habitude de ton langage de poète; et moi-même, est-ce qu'avec toi je pesais et mesurais les mots? Pour d'autres que pour nous, ils eussent peut-être signifié autre chose; je n'en sais rien. Je sais, je croyais savoir du moins, que pour *nous trois*, ils manifestaient un amour de l'âme où les sens n'étaient pour rien. Eh bien, voilà que tu t'égares et *lui aussi*. Oui, lui-même, qui dans son parler italien est plein d'images et de protestations qui paraîtraient exagérées si on les traduisait mot à mot, lui qui, selon l'usage de là-bas, embrasse ses amis presque sur la bouche, et cela sans y entendre malice, le brave et pur garçon qu'il est, lui qui tutoie la belle Cressini sans jamais avoir songé à être son amant; enfin, lui qui faisait à Giulia P... (je t'ai dit qu'elle était sa sœur de la main gauche) des vers et des romances tout remplis d'*amore* et de *felicità*, le voilà, ce pauvre Pierre, qui après m'avoir dit tant de fois : *il nostro amore per Alf*, lit je ne sais quel mot, quelle ligne de ma réponse à toi le jour du départ et s'imagine je ne sais quoi. Il croit que je me plaignais de lui à toi, quand

1. Cette lettre comprend quatre pages sur grand papier, dont une blanche. Elle est entièrement écrite au crayon par George Sand et ne porte aucune date, ni suscription. Une ligne qui se trouvait en marge a été biffée aussi au crayon, sans doute avant l'envoi de la lettre.

2. Ici était marqué le renvoi à la ligne biffée.

c'est lui qui s'est plaint à toi de ma tristesse et de mon dépérissement de santé. N'ai-je pas en dehors de lui et de toi des sujets de chagrin qu'il devrait apprécier? Tu m'as dit en partant: « Tu es donc malheureuse? » Et je te disais : « *Oui, du côté de mes enfants que je ne veux pas perdre, dussé-je tout briser dans ma vie.* » Mais lui qui comprenait tout à Venise, du moment qu'il a mis le pied en France, il n'a plus rien compris et le voilà désespéré. Tout de moi le blesse et l'irrite, et faut-il te le dire? il part, il est peut-être parti à l'heure qu'il est, et moi, je ne le retiendrai pas parce que je suis offensée jusqu'au fond de l'âme de ce qu'il m'écrit, et que, je le sens bien, il n'a plus la foi, par conséquent il n'a plus l'amour. Je le verrai s'il est encore à Paris, je vais y retourner, dans l'intention de le consoler, me justifier non, le retenir, non. Est-ce que l'amour élevé et croyant est possible? Est-ce qu'il ne faut pas que je meure sans l'avoir rencontré? Toujours saisir des fantômes et poursuivre des ombres! Je m'en lasse. Et pourtant je l'aimais sincèrement et sérieusement, cet homme généreux, aussi romanesque que moi, et que je croyais plus fort que moi. Je l'aimais comme un père, et tu étais alors notre enfant à tous deux. Le voilà qui redevient un être faible, soupçonneux, injuste, faisant des querelles d'Allemand et vous laissant tomber sur la tête ces pierres qui brisent tout!

Et moi, il ne me faut plus songer à vivre. Oh! que je suis malheureuse, je ne suis point aimée, je n'aime pas! Me voilà insensible, un être stérile et maudit! Et toi, tu viens me parler de transports d'ivresse, de désirs. Que t'ai-je fait, insensé, pour que tu brises tout dans mon âme, la confiance en toi et en moi-même! J'ai consommé mon suicide le jour où j'ai cru te sauver par l'amitié. Mais non, je suis injuste, je suis malade, j'ai tort. Tu étais sincère: quand nous nous sommes revus, tu étais bon et vrai. Tu voulais mon repos, ma dignité, mon bonheur avec lui. J'ai consenti à te voir seul, de l'avis et de l'aveu de Pierre. Les trois baisers que je t'ai donnés, un sur le front et un sur chaque joue, en te quittant, il les a vus, et il n'en a pas été troublé, et moi je lui savais tant de gré de me comprendre! Mais cette lettre d'aujourd'hui, pourquoi me l'as-tu écrite? S'il la voyait, lui, il croirait que je l'ai provoquée. Mais moi, qui vois bien que tu t'égares, je ne m'égarais

pas, le ciel m'en est témoin, et tu le sais bien, toi! Je n'avais rien, rien à me reprocher. Il y a une fatalité, car c'est toi-même qui as éveillé ses soupçons sur moi. Telle n'était pas ton intention, n'est-ce pas? Oh! non, mon enfant, c'est impossible! Enfin, il prétend que pendant que tu lisais ma lettre, il est entré chez toi et que ses yeux sont tombés sur ces mots : « *il faut que je sois à toi, c'est ma destinée* », et il ajouta : « *Non volli leggerdi più e lo poteva.* » Je ne puis rien expliquer, il n'y a rien de cela dans ma lettre, dont je ne me rappelle pourtant pas un mot, mais que je n'ai pas écrite sous l'impression d'un accès de délire, j'imagine! Non, je ne veux pas me justifier, car je suis outrée. Qu'il parte, je te redemanderai alors ma lettre et je la lui enverrai pour le punir... Mais non, pauvre Pierre, il souffre et je tâcherai de le consoler, et tu m'y aideras, car je sens que je meurs de tous ces orages, je suis tous les jours plus malade, plus dégoûtée de la vie, et il faut que nous nous séparions tous trois sans fiel et sans outrage. Je veux te revoir encore une fois et lui aussi, je te l'ai promis, d'ailleurs, et je te renouvelle ma promesse; mais ne m'aime plus, entends-tu bien! Je ne vaux plus rien. Le doute de tout m'envahit tout à fait. Aime-moi, si tu veux, dans le passé et non telle que je suis à présent. Mon cœur se glace, et tout ce que je te dis là, tout ce déchirement que je te révèle, c'est pour que si nous nous revoyons à Paris, tu ne prennes aucune idée de rapprochement avec moi. Il faut nous quitter, vois-tu, il le faut, puisque tu arrives à te persuader que tu ne peux guérir de cet amour pour moi, qui te fait tant de mal, et que tu as pourtant si solennellement abjuré à Venise avant et même encore après ta maladie. Adieu donc le beau poème de notre amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse. Ah! cette nuit d'enthousiasme où, malgré nous, tu joignis nos mains en nous disant : « Vous vous aimez, et vous m'aimez pourtant, vous m'avez sauvé, âme et corps! » Tout cela était donc un roman? Oui, rien qu'un rêve, et moi seule, imbécile, enfant que je suis, j'y marchais de confiance et de bonne foi! Et tu veux qu'après le réveil, quand je vois que l'un me *désire*, et que l'autre m'abandonne en m'outrageant, je crois encore à l'amour



sublime! Non, hélas! il n'y a rien de tel en ce monde, et ceux qui se moquent de tout ont raison.

Adieu, mon pauvre enfant. Ah! sans mes enfants à moi, comme je me jetterais dans la rivière avec plaisir!

XII[1]

J'en étais bien sûre, que ces reproches-là viendraient dès le lendemain du bonheur rêvé et promis, et que tu me ferais un crime de ce que tu avais accepté comme un droit. En sommes-nous déjà là, mon Dieu! Eh bien, n'allons pas plus loin, laisse-moi partir. Je le voulais hier. C'était un éternel adieu résolu dans mon esprit. Rappelle-toi ton désespoir et tout ce que tu m'as dit pour me faire croire que je t'étais nécessaire, que sans moi tu étais perdu. Et encore une fois, j'ai été assez folle pour vouloir te sauver; mais tu es plus perdu qu'auparavant puisque, à peine satisfait, c'est contre moi que tu tournes ton désespoir et ta colère. Que faire, mon Dieu! Ah! que j'en ai assez de la vie, mon Dieu! Qu'est-ce que tu veux, à présent, qu'est-ce que tu me demandes? Des questions, des soupçons, des récriminations déjà, déjà! Et pourquoi me parler de Pierre, quand je t'avais défendu de m'en parler jamais? De quel droit d'ailleurs m'interroges-tu sur Venise? Étais-je à toi, à Venise? Dès le premier jour, quand tu m'as vue malade, n'as-tu pas pris de l'humeur en disant que c'était bien triste et bien ennuyeux, une femme malade? et n'est-ce pas du premier jour que date notre rupture? Mon enfant, moi, je ne veux pas récriminer, mais il faut bien que tu t'en souviennes, toi qui oublies si aisément les faits. Je ne veux pas dire tes torts, jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là, jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée à mes enfants, à mes amis, à mon travail, à mes affections et à mes devoirs pour être conduite à trois cents lieues et abandonnée avec des paroles si offensantes et si navrantes, sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux abattus et la tristesse profonde où me

1. Ni date, ni adresse ; mais cette lettre, et celles qui vont suivre ont été écrites de Paris au cours de l'hiver de 1834-1835.

jetait ton indifférence. Je ne me suis jamais plainte, je t'ai caché mes larmes, et ce mot affreux a été prononcé, un certain soir que je n'oublierai jamais, dans le casino Danieli : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais *je ne t'aime pas.* » Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie; mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue et sans un sou. La porte de nos chambres fut fermée entre nous, et nous avons essayé là de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici, mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir, et un jour tu me dis que tu craignais[1]... Nous étions tristes. Je te disais : « *Partons*, je te reconduirai jusqu'à Marseille ». et tu répondais : « Oui, c'est le mieux, mais je voudrais travailler un peu ici puisque nous y sommes. » Pierre venait me voir et me soignait, tu ne pensais guère à être jaloux, et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi, qui m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je? Tu m'avais blessée et offensée, et je te l'avais dit aussi : « *Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes pas aimés.* »

Eh bien, à présent, tu veux l'historique jour par jour et heure par heure de ma liaison avec Pierre, et je ne te reconnais pas le droit de me questionner. Je m'avilirais en me laissant confesser comme une femme qui t'aurait trompé. Admets tout ce que tu voudras pour nous tourmenter, je n'ai à te répondre que ceci : Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre, et même après ton départ, après t'avoir dit que je l'aimais *peut-être*, que *c'était mon secret* et que *n'étant plus à toi je pouvais être à lui sans te rendre compte de rien*, il s'est trouvé dans sa vie, à lui, dans ses liens mal rompus avec ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables qui m'ont fait hésiter à me regarder comme engagée par des précédents *quelconques*. Donc, il y a eu de ma part une sincé-

1. Ici quatre mots effacés par George Sand au crayon bleu.

rité dont j'appelle à toi-même et dont tes lettres font foi pour ma conscience. Je ne t'ai pas permis à Venise de me demander le moindre détail, si nous nous étions embrassés tel jour sur l'œil ou sur le front, et je te défends d'entrer dans une phase de ma vie où j'avais le droit de reprendre les voiles de la pudeur vis-à-vis de toi. Le temps où nous sommes redevenus frère et sœur a été chaste comme la fraternité réelle, et à présent que je redeviens ta maîtresse, tu ne dois pas m'arracher ces voiles dont j'ai vis-à-vis de Pierre et vis-à-vis de moi-même le devoir de rester enveloppée. Crois-tu que s'il m'eût interrogée sur les secrets de notre oreiller, je lui eusse répondu? Crois-tu que mon frère eût bon goût de m'interroger sur toi? — Mais tu n'es plus mon frère, dis-tu? Hélas! hélas! n'as-tu pas compris mes répugnances à reprendre ce lien fatal! Ne t'ai-je pas dit tout ce qui nous arrive! N'ai-je pas prévu que tu souffrirais de ce passé qui t'exaltait comme un beau poème, tant que je me refusais à toi, et qui ne te paraît plus qu'un cauchemar, à présent que tu me ressaisis comme une proie? Voyons, laisse-moi donc partir. Nous allons être plus malheureux que jamais. Si je suis galante et perfide comme tu sembles me le dire, pourquoi t'acharnes-tu à me reprendre et à me garder? Je ne voulais plus aimer, j'avais trop souffert. Ah! si j'étais une coquette, tu serais moins malheureux. Il faudrait te mentir, te dire : « Je n'ai pas aimé Pierre, je ne lui ai jamais appartenu. » Qui m'empêcherait de te le faire croire? C'est parce que j'ai été sincère que tu es au supplice. Donc, on ne peut pas s'aimer dans les conditions où nous sommes et tout ce que j'ai fait pour revenir à l'amitié était illusoire! Que nous restera-t-il donc, mon Dieu, d'un lien qui nous avait semblé si beau! ni amour, ni amitié! mon Dieu!

XIII[1]

Certainement, j'irai, mon pauvre enfant[2]. Je suis bien

1. Sans date ni cachet de la poste. Adresse : *Monsieur Alfred de Musset*, de la main de George Sand.

2. Il était malade et la priait de venir le voir avec Papet et Rollinat.

inquiète. Dis-moi, est-ce que je ne peux pas t'aller soigner? Est-ce que ta mère s'y opposerait? Je peux mettre un bonnet et un tablier à Sophie[1]. Ta sœur ne me connaît pas. Ta mère fera semblant de ne pas me reconnaître, et je passerai pour une garde. Laisse-moi te veiller cette nuit, je t'en supplie, parle à ta mère, dis-lui que tu le veux.

XIV[2]

6 heures.

Pourquoi nous sommes-nous quittés si tristes? nous verrons-nous ce soir? pouvons-nous être heureux? pouvons-nous nous aimer? Tu as dit que oui, et j'essaye de le croire. Mais il me semble qu'il n'y a pas de suite dans tes idées, et qu'à la moindre souffrance, tu t'indignes contre moi, comme contre un joug. Hélas! mon enfant! nous nous aimons, voilà la seule chose sûre qu'il y ait entre nous. Le temps et l'absence ne nous ont pas empêchés et ne nous empêcheront pas de nous aimer. Mais notre vie est-elle possible ensemble? La mienne est-elle possible avec quelqu'un? Cela m'effraye. Je suis triste et consternée par instant; tu me fais espérer et désespérer à chaque instant. Que ferai-je? Veux-tu que je parte? Veux-tu essayer encore de m'oublier? Moi, je ne chercherai pas, mais je puis me taire et m'en aller. Je sens que je vais t'aimer encore comme autrefois si je ne fuis pas. Je te tuerai peut-être et moi avec toi; penses-y bien. Je voulais te dire d'avance tout ce qu'il y avait à craindre entre nous. J'aurais dû te l'écrire et ne pas revenir; la fatalité m'a ramené ici, faut-il l'accuser ou la bénir?[3]... Il y a des heures, je te l'avoue, où l'effroi est plus fort que l'amour et où je me sens paralysée comme un homme sur un sentier de montagne qui n'ose ni avancer ni reculer entre deux abîmes. L'amour avec toi et une vie de fièvre pour tous deux

1. La bonne de George Sand.

2. Sans date ni timbre de la poste. Adresse : *Monsieur Alfred de Musset, rue de Grenelle Saint-Germain, 59.*

3. Ici trois ou quatre mots effacés au crayon bleu par madame Sand.

peut-être, ou bien la solitude et le désespoir pour moi seule. Dis-moi, crois-tu pouvoir être heureux ailleurs? Oui, sans doute, tu as vingt-trois ans et les plus belles femmes du monde, les meilleures peut-être, peuvent t'appartenir. Moi, je n'ai pour t'attacher que le peu de bien, et le beaucoup de mal que je t'ai fait. C'est une triste dot que je t'apporte. Chasse-moi, mon enfant, dis un mot. Cette fois, tu n'auras rien à craindre de violent de ma part, et je ne te demanderai pas compte d'un bonheur auquel j'avais renoncé. Dis-moi ce que tu veux, fais ce que tu veux; ne t'occupe pas de moi, je vivrai pour toi aussi longtemps que tu voudras et le jour où tu ne voudras plus, je me résignerai sans cesser de te chérir et de prier pour toi. Consulte ton cœur, ta raison aussi, ton avenir, ta mère. Pense à ce que tu as hors de moi et ne me sacrifie rien. Si tu reviens à moi, je ne peux te promettre qu'une chose, c'est d'essayer de te rendre heureux. Mais il te faudrait de la patience et de l'indulgence pour quelques moments de peur et de tristesse que j'aurai encore sans doute. Cette patience-là n'est guère de ton âge. Consulte-toi, mon ange, ma vie t'appartient et, quoi qu'il arrive, sache que je t'aime et t'aimerai.

Veux-tu que j'aille là-bas à 10 heures?

XV[1]

Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons; mais notre cœur et notre vie servent d'enjeux, et ce n'est pas tout à fait aussi plaisant que cela en a l'air. Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart? Ce sera plus tôt fait.

Rozanne[2] a eu une petite larme sur la joue, quand je lui ai lu le paragraphe qui la concerne. Viens pour elle, si ce n'est pour moi, elle te donnera du lait et tu lui feras des vers. Je ne serai jalouse que du plaisir qu'elle aura à te soigner.

1. Un simple petit feuillet, sans date ni adresse.

2. Une amie de George Sand.

XVI[1]

...à mon billet, et tu n'as peut-être pas voulu me voir. J'ai désiré cette séparation tous les jours, au moins une heure par jour, depuis que tu es venu me chercher à mon retour de Nohant pour m'emmener dîner avec toi, au milieu de mes résolutions et de mes frayeurs. Je n'ai pu prendre confiance à cette vie, qu'avec des efforts de courage ou des élans d'amour. Oh ! ceux-là, pourquoi ne les sais-tu pas faire durer, pourquoi faut-il qu'avec toi, le cœur ne suffise pas? il y faut encore du caractère, de l'héroïsme, du dévouement, et je n'ai rien de tout cela, parce que je sens que tu ne t'y tromperais pas et que tu n'en voudrais pas. L'amour, c'est le bonheur qu'on se donne mutuellement.

O Dieu, ô Dieu, je te fais des reproches, à toi qui souffres tant! Pardonne-moi, mon ange, mon bien-aimé, mon infortuné, je souffre tant moi-même, je ne sais à qui m'en prendre. Je me plains à Dieu, je lui demande des miracles; il n'en fait pas, il nous abandonne. Qu'allons-nous devenir? Il faudrait que l'un de nous eût de la force, soit pour aimer, soit pour guérir; et ne t'abuse, nous n'avons ni l'une ni l'autre, et pas plus l'un que l'autre. Tu crois que tu peux m'aimer encore, parce que tu peux espérer encore tous les matins après avoir nié tous les soirs. Tu as vingt-trois ans, et voilà que j'en ai trente et un, et tant de malheurs, tant de sanglots, de déchirements derrière moi! Où vas-tu? qu'espères-tu de la solitude et de l'exaltation d'une douleur déjà si poignante. Hélas! me voici lâche et flasque comme une corde brisée, me voici par terre, me roulant avec mon amour désolé comme avec un cadavre, et je souffre tant que ne peux pas me relever pour l'enterrer ou pour le rappeler à la vie. Et toi, tu veux exciter et fouetter ta douleur. N'en as-tu pas assez comme cela?

1. Adresse, sans timbre de la poste : *Monsieur Alfred de Musset*. Au dessous de cette adresse se trouve le millésime *1835*, à l'encre bleue, écrit de la main de George Sand. La première partie de cette lettre manque : sans doute une feuille de quatre pages; George Sand ne l'avait pas et ne savait pas comment elle avait été égarée. La suite de la lettre a trois pages.

moi je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de pis que ce que j'éprouve.

Mais tu espères ? tu t'en relèveras peut-être. Oui, je m'en souviens, tu as dit que tu la prendrais corps à corps et que tu sortirais victorieux de la lutte, si tu n'y périssais pas tout d'un coup. Eh bien, oui, tu es jeune, tu es poète, tu es dans ta beauté et dans ta force. Essaye donc ; moi je vais mourir, adieu, adieu. Je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre, je ne veux rien, rien. J'ai les genoux par terre, et les reins brisés, qu'on ne me parle de rien. Je veux embrasser la terre et pleurer. Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer. Il n'y aurait qu'un coup de foudre d'en haut qui pourrait me guérir en m'anéantissant. Adieu, reste, pars, seulement ne dis pas que je ne souffre pas : il n'y a que cela qui puisse me faire souffrir davantage. Mon seul amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, mon sang, allez-vous-en, mais tuez-moi en partant.

XVII[1]

Non, non, c'est assez! pauvre malheureux, je t'ai aimé comme mon fils, c'est un amour de mère, j'en saigne encore. Je te plains, je te pardonne tout, mais il faut nous quitter. J'y deviendrais méchante. Tu dis que cela vaudrait mieux, et que je devrais te souffleter quand tu m'outrages. Je ne sais pas lutter. Dieu m'a faite douce et cependant fière. Mon orgueil est brisé à présent, et mon amour n'est plus que de la pitié. Je te le dis, il faut en guérir. Sainte-Beuve a raison. Ta conduite est déplorable, impossible. Mon Dieu, à quelle vie vais-je te laisser! l'ivresse, le vin! les filles, et encore et toujours! Mais puisque je ne peux plus rien pour t'en préserver, faut-il prolonger cette honte pour moi, et ce supplice pour toi-même? Mes larmes t'irritent. Ta folle jalousie à tout propos, au milieu de tout cela! Plus tu perds le droit d'être jaloux, plus tu le deviens! cela ressemble à une punition de Dieu sur

1. Sans date ni adresse.

ta pauvre tête. Mais, mes enfants, à moi, oh! mes enfants, mes enfants, adieu, adieu, malheureux que tu es, mes enfants, mes enfants!...

XVIII

1836 ou 1837[1].

Mon cher enfant, avec les gens qu'on n'aime ni n'estime, on peut avoir des exigences et ne pas se donner la peine de les motiver. De moi à toi, il n'en sera jamais ainsi, et je ne te demanderai jamais rien, sans savoir de toi-même à quel point tu approuves ma demande. Malgré ton reproche, je persiste à penser que j'ai dû te dire la cause d'une inquiétude qui ne me serait jamais venue, si la personne dont je t'ai parlé n'y avait donné lieu. Pouvais-je inventer un motif? Je ne pense pas que tu eusses trouvé fort agréable et fort délicate une réclamation impérieuse et sèche. J'ai dû tout te dire. C'est mon cœur qui me l'a conseillé: et il me semble qu'une injure par moi reçue en silence, et lavée entre toi et moi dans le secret d'une lettre, n'est pas subie sans modération et sans dignité.

Pour en finir au plus vite avec le chapitre des explications, je crois pouvoir affirmer qu'on s'est trompé en me supposant gratuitement de l'humeur à propos d'une lettre que tu ne m'aurais pas écrite. Je ne sais ce que cela veut dire. Je me souviens d'avoir été brisée, je ne me souviens pas d'avoir eu du dépit ou du mécontentement sur quoi que ce soit. Je me souviens de m'être éveillée à Nohant couverte de taches hépatiques de la tête aux pieds, et de n'avoir pas cessé depuis ce jour-là d'avoir mal au foie. C'est bien assez des maux réels sans y joindre des piqûres d'amour-propre. Je t'avoue qu'il n'y avait pas place en moi pour les petites choses à cette heure solennelle et décisive de ma vie.

J'approuve tout à fait ton idée relativement à nos lettres. Il m'eût été fort amer de te rendre les tiennes, et si je pouvais croire que les miennes ont le même prix à tes yeux, je ne te

1. Indication de George Sand, au crayon bleu.

les réclamerais pas. Mais tout cela est bien différent. N'importe. Tes lettres sont à la Châtre, chez une femme qui m'est dévouée[1] et qui croit avoir des bijoux en dépôt dans une cassette. Ces lettres sont cachetées et portent ta suscription. Je ne les ai jamais relues sans les recacheter aussitôt après et sans les replacer dans cet asile sûr et inviolable. Je ne les croirais pas assez bien gardées chez moi. La mort vous surprend à toute heure, et on ne sait quelle main ouvre vos tiroirs dès que vous avez fermé l'œil. Je puis donc être mieux que toi le gardien de ce double dépôt. En même temps que je le scellerai, je te donnnerai l'adresse et le nom de la femme à qui tu dois le réclamer, si, comme il est probable, je pars la première pour le grand voyage.

Avant tout, je t'enverrai tes lettres dès que je serai au pays, afin que tu en retranches ce que tu voudras. Si tu veux m'envoyer les miennes pendant que je suis ici, tu m'épargneras le port d'un fort gros paquet à la poste de La Châtre. Si tu aimes mieux attendre la réception du tien, fais comme tu voudras.

Adieu, mon enfant. Dieu soit avec toi.

GEORGE SAND

1. Certainement Ursule Josse, femme d'un cordonnier et amie d'enfance de George Sand, qui parle beaucoup d'elle dans l'*Histoire de sa vie*.

A GEORGE SAND[1]

I

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu!
J'ai cru, pendant trois ans, te vaincre et te maudire,
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
Au chevet de mon lit te voilà revenu.

Eh bien! deux mots de toi m'ont fait le roi du monde.
Mets ta main sur mon cœur, sa blessure est profonde;
Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé!
Jamais amant aimé, mourant pour sa maitresse,
N'a dans des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé!

2 août 1833.

1. Madame Lardin de Musset nous fait l'honneur de nous communiquer ces petits poèmes, extraits des lettres d'Alfred de Musset à George Sand; les deux premiers, qui ne figurent pas plus que les autres dans les œuvres de Musset, ont déjà été publiés par différents journaux et revues.

II

Puisque votre moulin tourne avec tous les vents,
Allez, braves humains, où le vent vous entraîne ;
Jouez, en bons bouffons, la comédie humaine ;
Je vous ai trop connus pour être de vos gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant votre scène,
Je garde contre vous ni colère ni haine,
Vous qui m'avez fait vieux peut-être avant le temps ;
Peu d'entre vous sont bons, moins encor sont méchants.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle maîtresse !
Faisons-nous des amours qui n'ont pas de vieillesse ;
Que l'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :

« Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie ;
Voilà le sentier vert, où durant cette vie,
En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux. »

1834.

III

Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus
De tout ce que mon cœur renfermait de tendresse,
Quand dans la nuit profonde, ô ma belle maîtresse,
Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus !

La mémoire en est morte, un jour te l'a ravie,
Et cet amour si doux qui faisait sur la vie
Glisser dans un baiser nos deux cœurs confondus,
Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus.

1834.

IV

Il faudra bien t'y faire, à cette solitude,
Pauvre cœur désolé, tout prêt à se rouvrir,
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.
Il faudra bien t'y faire ; et sois sûr que l'étude,

La veille et le travail ne pourront te guérir.
Tu vas pendant longtemps faire un métier bien rude,
Toi, pauvre enfant gâté, qui n'as pas l'habitude
D'attendre vainement et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon cœur, quand tu l'auras perdue,
Si tu vas quelque part attendre sa venue,
Sur la plage déserte en vain tu l'attendras.

Car c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée,
Cherchant sur cette terre une tombe ignorée,
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

Venise, 1834.

V

Porte ta vie ailleurs, ô toi qui fus ma vie,
Porte ailleurs ce trésor que j'avais pour tout bien.
Va chercher d'autres lieux, toi qui fus ma patrie,
Va fleurir au soleil, ô ma belle chérie,
Fais riche un autre amour et souviens-toi du mien.

Laisse mon souvenir te suivre loin de France :
Qu'il parte sur ton cœur, pauvre bouquet fané :
Lorsque tu l'as cueilli, j'ai connu l'Espérance,
Je croyais au bonheur, et toute ma souffrance
Est de l'avoir perdu sans te l'avoir donné !

10 janvier 1835.

ALFRED DE MUSSET

LA

TROISIÈME CHAMBRE[1]

V

UNE SÉANCE DE LA TROISIÈME CHAMBRE

Une foule nombreuse emplissait le vestibule et le bar d'Hilliard. L'attitude sans gêne de tous ces hommes, leurs éclats de rire et l'attention mutuelle avec laquelle ils s'absorbaient dans leurs causeries, montraient assez que c'était pour eux un rendez-vous habituel après les séances des Chambres.

Le garçon, qui était un personnage, servait à boire et épongeait le comptoir avec une aisance souriante, mais non sans apprêt. Tout le monde le connaissait et ses saillies étaient très goûtées des législateurs distingués qui allaient et venaient devant le peuple étincelant des verres. Il régnait là une atmosphère de liberté, d'insouciance joviale et de vie intense.

Tous ces personnages étaient bien mis, rasés de frais. Beaucoup avaient une sorte de beauté un peu rude et superficielle: presque tous, moins de quarante ans; çà et là cependant, un homme qui avait passé la cinquantaine secouait en riant sa figure empourprée, aux lèvres minces, sa tête rose sous

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

les cheveux blancs, lorsqu'un plus jeune « en racontait une bonne ».

Sur la plupart des visages, les veines gonflées disaient l'abus de la vie, qu'achevait de certifier le gilet bombant de plus en plus. Dans leurs yeux luisait, comme une braise à demi cachée, une insatiable convoitise.

Un chapeau mou gris perle, une chaîne d'or pendante, un élégant complet clair et une cravate voyante composaient d'ordinaire leur costume. Leurs mains ornées de bagues où s'enchâssaient des pierres étranges, tenaient à distance un cigare, et le trait saillant d'une anecdote ne venait d'ordinaire qu'après une pause expressive, tandis que le petit doigt secouait la cendre du cigare tendu délicatement.

La plupart de ces gens-là jouaient à la Bourse, plaçaient officieusement des actions minières ou vivaient d'expédients. D'autres étaient des législateurs, de ceux qu'on peut acheter, — ou tout au moins influencer. — Quelques-uns étaient des voyageurs de commerce, — rusés compères qui ne perdent jamais de vue une relation ni la manière de s'en servir; — et parmi cette foule groupée librement se glissaient les membres de la Troisième Chambre, les législateurs occultes du pays.

Leurs allures, leurs manières les trahissaient plutôt que leur costume. Chacun d'eux était invariablement le centre de petits groupes de députés qui l'écoutaient. Ils parlaient avec animation, gesticulaient du coude droit avec emphase, tandis que, sur la paume de la main gauche, ils figuraient le tracé qui devait, suivant eux, être adopté.

Ici, trois personnes étaient alignées contre le comptoir, tandis qu'un très grand et très bel homme donnait un ordre mystérieux au patron. Dans un coin, riait un petit homme en veston court, les yeux levés vers un groupe qui le dominait; sa figure large, ses favoris en côtelettes lui donnaient l'air d'un pasteur anglais bien nourri. En passant près d'un groupe qui riait aux éclats, on attrapait quelques mots sur l'histoire d'un sénateur qu'il avait fallu ramener chez lui, d'une certaine maison, « sans un sou dans la poche, ni une fausse dent dans la bouche ».

Plus loin, un autre groupe, évidemment formé de membres de la Seconde et de la Troisième Chambres, discutait le projet

de répartition en quartiers de la ville de Bradford, — de quoi favoriser les fraudeurs, — et il ne manquait pas de gens, çà et là, fronçant le sourcil à l'idée de ces abus.

Le bar et le café adjacent étaient envahis par l'odeur des boissons et le bourdonnement de la conversation, accompagné du heurt incessant des talons et du frottement rapide des semelles : tout ce monde allait et venait sans cesse du vestibule au bar, et réciproquement.

La scène était essentiellement américaine et moderne. C'est la réflexion que fit Radbourn à Tuttle. en s'asseyant dans le café qui ouvrait sur le vestibule.

— Une séance de la Troisième Chambre, fit Tuttle.

— En train de discuter votre prochaine attaque, sans doute?

— Oui, dit Tuttle avec un faible sourire, je suppose qu'il s'agit de moi dans quelques-unes de ces conversations. — Il était assis à une table voisine de la porte et lui tournait le dos. — C'est pour cela que je préfère m'asseoir le dos au mur. Ils ne s'inquiètent guère de la commission d'enquête que j'ai réussi à faire nommer, mais ils ne m'en aiment pas plus pour cela, j'imagine.

— Je comprends. Alors, voilà votre Troisième Chambre?

— Oui. Voyez-vous un homme à favoris blancs, en veston court, avec une cravate claire?

— Oui, mais comment pouvez-vous le voir?

— « Avec l'œil de l'esprit, Horatio... » Eh bien! c'est un ancien sénateur. Après Tom Brennan, c'est un de nos tripoteurs de couloir les plus éminents. Voyez-vous, plus un homme a d'influence politique, plus il est pour la Troisième Chambre un membre précieux. Celui-là est un républicain, mais peu importe dans les couloirs. Ils ne s'inquiètent guère des partis... Voyez-vous un petit homme, figure large, favoris en côtelettes?

— Je le voyais tout à l'heure: il a disparu.

— Eh bien, c'est Bob Merritt, ancien maire de Suncook, ancien représentant du comté du même nom... et ainsi de suite. Vous ne croiriez jamais, à entendre et à regarder ce groupe joyeux, que ce sont des criminels passibles de prison.

— Ils n'ont sans doute pas la même manière de voir que vous sur la criminalité. Ils se considèrent comme de bons vivants. On

les rencontre dans le vestibule de tous les grands hôtels d'Amérique. Je les ai étudiés de près. Vous aussi, sans doute. J'imagine qu'ils ne passent pas la nuit à se reprocher leurs méfaits.

— Pas précisément, dit Tuttle en riant. Tenez, prenez ce Tom Brennan lui-même... Je le rencontre chez des amis communs et je ne puis m'empêcher de le trouver sympathique personnellement. Et pourtant je sais qu'il est exactement comme ces bons vivants : il prête les mains à un marché infâme avec le sourire et la parole cordiale qu'il aurait pour vous tendre son porte-cigares.

— Ce qui m'épouvante particulièrement, Tuttle, c'est l'atmosphère morale dans laquelle vivent ces gens-là : elle gâte les jeunes législateurs bien intentionnés comme la malaria attaque et mine l'homme du Nord qui pénètre dans les marécages du Sud. Maint avocat, maint commerçant honnête entre dans ce monde politique avec l'intention de servir le peuple et non les partisans du monopole; mais il y perd toute notion du droit et de la justice. Les quatre années que j'ai passées à Washington m'ont fait voir cela. Chez beaucoup d'hommes, la vérité et la justice ne sont pas des convictions personnelles : ils subissent l'influence de leur milieu, et ce monde de fripons est funeste à la santé morale.

— Cependant ils sont heureux, dit Tuttle rêveur, et ils réussissent; voilà ce qui est démoralisant. Les affaires sont comme cela : le succès est plus facile quand on ne suit pas la grande route. — Son visage s'attrista. — Je n'aurais jamais pu réussir comme l'a fait Brennan, seul, sans appui, sans éducation. Il ira très loin, s'il ne tombe pas dans les mains de la justice... Il ira loin, et précisément par ces moyens peu scrupuleux dont il a l'habitude; et voilà le pis! Cela me décourage quelquefois.

Radbourn jeta un coup d'œil dans le vestibule.

— Ces gens-là, répliqua-t-il, sont des produits. On retrouve dans leur monde les dernières survivances de l'état de guerre universelle; on n'y voit pousser ni les fleurs de la pitié, ni celles du remords, mais les roses sans parfum de la convoitise et de l'avidité. La vie n'est que dérision et ironie. C'est une arène où, si vous étranglez ou terrassez votre adversaire selon les règles, aucune ombre de blâme ne s'attache à vous.

Chez eux, nulle philosophie n'a cours, sinon le cynisme cruel des roués et des joueurs.

— Et ces hommes se marient et ont des enfants, dit Tuttle quand Radbourn s'arrêta.

— Oui, et leurs femmes vivent de l'argent qu'ils extorquent ou filoutent aux autres, et elles ne demandent jamais d'où il vient. La conscience des femmes ne s'éveille que...

Il y eut une explosion de voix dans le bar.

— Ce doit être Brennan, dit Tuttle.

— C'est un beau garçon, de mine avenante, qui vient d'entrer... Une forte moustache brune.

— C'est Brennan, le roi de la Troisième Chambre.

Ils se pressaient tous autour de Brennan en criant gaiement :

— Eh bien, Tom, quoi de neuf?

— Un apéritif, Tom?

— Dites donc, connaissez-vous le plan de Tuttle?

— Non, qu'est-ce que c'est?

— Il a fait nommer une commission d'enquête pour examiner les agissements du Consolidé cet hiver.

— Ah! voilà tout? dit Brennan d'un air indifférent. Non, je ne prendrai rien.

Il s'éloigna du comptoir, on ne l'entendit plus.

Le visage de Tuttle prit une expression résolue.

— Vous voyez comme il est sûr de lui! Ils sont organisés. Tous les points défendables sont fortifiés. Mon unique espoir est de trouver parmi eux un homme pour débarricader la porte.

Radbourn regarda sa montre.

— J'aurais voulu rester et vous donner un coup de main, mais je ne peux pas. Il faut que je prenne mon train. Je lirai les journaux avec attention pour voir comment vous vous en tirerez.

— J'aurais voulu vous emmener à la campagne, mais si vous êtes obligé de partir...

— Oui, je suis obligé... Allons, au revoir. — Il lui tendait sa main puissante et Tuttle la prit en regardant ce visage sérieux et rude. — Continuez à pousser votre pointe. Avez-vous jamais essayé de faire démarrer une voiture chargée? Vous vous y appuyez de l'épaule et tendez tous vos muscles à les rompre.

Il semble que ce soit un roc; mais attendez! Tenez bon... Et lentement, imperceptiblement, le roc commence à s'ébranler. Concluez vous-même. Au revoir!

Et Radbourn s'éloigna d'un pas rapide en lui disant adieu de la main.

Tuttle gagna la rue, puis le steamer; il commençait à faire plus frais, et, des faubourgs, le courant humain affluait vers les gares et les bateaux. Il gardait l'impression de la poignée de main de Radbourn. « S'il était là seulement pour m'aider! » pensait-il, tout en se représentant la grandeur de son entreprise.

Il se sentait capable de braver le ridicule, mais échouer aujourd'hui, c'était échouer pour vingt-cinq ans. Si le Consolidé obtenait son privilège, c'en était fait peut-être de toute législation conforme à l'intérêt public.

C'était à la fois étrange et délicieux, après avoir respiré l'air brûlant de la ville, ébranlée par la trépidation et le grondement de la lutte commerciale, d'aller vers la senteur de l'eau où les bateaux venaient laper les franges mousseuses autour des embarcadères. La vue de l'eau, sa jolie teinte d'un jaune vert et le coup d'éventail de la brise détendirent le front inquiet de Tuttle, et il poussa un soupir de soulagement. Ses soucis s'étaient envolés.

VI

UNE PARTIE DE TENNIS

La chaleur extraordinaire de juin avait poussé à « Waterside[1] » plus tôt que de coutume ; tous les gens à leur aise : déjà le plus grand nombre des cottages étaient ouverts, et femmes et enfants installés pour l'été. Toutefois les maris et les pères, qui ne prennent jamais de repos, ne faisaient qu'aller et venir entre la plage et la ville, où la fièvre des affaires ne connaît ni chaud ni froid.

Des gens comme Davis rentraient pour dîner de temps en temps, le plus souvent à huit ou neuf heures, pour dormir à

1. — Bord de l'eau.

la maison, et y prendre le premier déjeuner tout en jetant un coup d'œil à la mer: mais se reposer, ils en étaient devenus incapables. Ils ne pouvaient plus rejeter l'habitude des affaires, ils retournaient au travail par le bateau de huit heures, en lisant la cote, sans prendre une minute pour voir la face fraîche et reposée de la nature.

Mais Brennan était encore jeune et n'avait pas perdu la faculté de dépouiller par moments son cynisme et ses projets sur le maniement des hommes et des capitaux. A l'occasion, il s'abandonnait au charme de la mer, des fleurs et de la coquette Hélène. Dans ces moments de répit, il se sentait le cœur léger, comme un enfant.

Il avait une chambre à l'hôtel le plus proche de la villa Davis, et il était déjà au mieux — en apparence — avec tout le monde, depuis le garçon de l'ascenseur jusqu'à la vieille veuve esseulée dont chacun évitait les histoires de douleurs et de maladies, les récits lamentables de morts et d'enterrements.

Dans ces courts voyages, Brennan envoyait littéralement promener les affaires aux quatre vents du ciel. Il chantait, apprenait à jouer du banjo, ne manquait pas une danse, aidait les enfants à raccommoder leurs joujous et, sans grand effort, gagnait les bonnes grâces de tout le monde.

Waterside était une vieille ville dont certaines rues bizarres, tournantes et basses, tout près de l'eau, étaient quelquefois envahies par la mer. On y trouvait encore, dans les rues hautes, de grandes habitations à toits plats et carrés, ornées de vérandas. Le long de la plage, les anciennes cabanes de pêcheurs avaient été supprimées, pour faire place à des villas élégantes.

Davis avait bâti la sienne sur le rivage, à côté du sénateur Ward; et sa famille, avant cela, pendant bien des années, avait passé l'été dans une vieille maison qui appartenait au père de sa femme: là s'était formée l'amitié d'Évelyne et d'Hélène.

Wilson Tuttle et sa vieille mère avaient loué un cottage de l'autre côté de la rue, juste en face, parce qu'il souhaitait se rapprocher d'Hélène; mais sa mère l'aidait à dissimuler, en établissant avec soin qu'elle avait toujours eu le plus vif désir de s'installer au bord de la mer, et précisément à cet endroit.

Quand Brennan quitta son hôtel et traversa la rue, il tenait

à la main une raquette de tennis. Une ceinture de couleur vive autour de sa taille souple et vigoureuse, un chapeau léger, une cravate négligemment nouée complétaient sa transformation. Il se métamorphosait comme un acteur et semblait changer de nature en changeant de costume. Tout en marchant il fredonnait. C'était mieux qu'un joli garçon : il y avait du caractère dans son nez droit et fort, de la résolution, avec de la gaieté. dans ses yeux bruns, et, quand il rencontra Hélène, il eut un mouvement d'allégresse intense, car aussitôt elle baissa les yeux, toute rose.

Un groupe nombreux était déjà sur la pelouse qui séparait la maison du sénateur Ward et la villa Davis.

— Oh! monsieur Brennan, fit Hélène avec une moue. vous êtes en retard.

— Désolé, mais je n'ai pu faire autrement. Les affaires, vous savez... mais je suis prêt à réparer cela... Venez! dit-il, prenant ainsi possession d'Hélène, — nous sommes ensemble. Qui joue contre nous?

— Évelyne et M. Tuttle, s'il veut jouer, dit Évelyne.

— J'essaierai, répliqua Tuttle, mais je ne suis pas très...

— Vous ferez des progrès avec l'âge.

Et Tom se mit à rire en sautant par-dessus le filet.

Tuttle était aussi en costume de tennis, mais sans la ceinture et le nœud flottant. Il avait des lunettes dont les branches s'accrochaient derrière les oreilles. Son corps mince était agile, mais gauche. D'autres jeunes gens étaient assis sur des bancs à l'ombre des arbres. Çà et là un banjo résonnait, et sur la baie, des bateaux, dont le soleil couchant dorait les voiles, glissaient lentement poussés par une brise légère. Partout ce n'étaient que rires et chants. Le lieu et l'heure étaient magiques.

Tout cela était délicieusement loin du vestibule de l'hôtel et de la Troisième Chambre, et Brennan s'y donnait tout entier avec cette facilité d'adaptation qui faisait de son activité, pour Tuttle, à la fois un mystère et un aiguillon. Il jouait au tennis comme il faisait toute chose, avec aisance et avec une adresse naturelle.

Il ne se laissait distraire que par Hélène. divinement séduisante avec son costume de flanelle lâche, sa petite toque bleue

crânement rejetée — peut-être à dessein? — sur l'oreille. La toque d'Évelyne était posée tout droit, immuable comme le casque d'un policeman.

Tuttle, avec cette perversité dont les belles âmes sont souvent capables, faisait de violents efforts pour égaler Brennan, au moins sur ce terrain, tandis qu'Hélène riait gaiement de ses maladresses et qu'Évelyne souriait, lorsqu'en essayant de relever une balle il manquait de briser sa raquette sur le sol.

Il sentait vaguement que sa connaissance de la littérature et des langues ne comptait pas pour cette jolie petite créature qui riait avec tant d'animation et d'insouciance de l'autre côté du filet.

A la fin, Brennan mit sa raquette sur son épaule, et dit, pour Hélène seule :

— Je crois que j'en ai assez : allons nous asseoir là-bas et laissons la place à d'autres. Il faut que je vous parle.

Hélène savait ce qui allait se passer, mais elle était fascinée par l'idée de l'entendre plaider sa cause, et si naturellement coquette qu'elle ne savait pas au juste qui elle préférait, de Tom Brennan ou de Wilson Tuttle. Brennan était si élégant en costume de tennis! Wilson était entouré par les autres joueurs... En tout cas, cela ne ferait de mal à personne.

— Venez, dit Tom en insistant, je n'ai pas eu l'occasion de causer avec vous depuis huit jours.

Hélène hésitait un peu, les yeux tournés vers la maison.

— Je devrais aller tenir compagnie à mon père. Il a l'air terriblement abandonné, là-bas... Il semble tourmenté depuis quelque temps. Savez-vous pourquoi?

— Oh! c'est peut-être cette affaire du chemin de fer. Mais il n'y a pas de quoi vous préoccuper. Nous y veillerons.

Hélène, la main posée sur le bout de sa raquette, et le menton sur sa main, regarda la baie d'un air rêveur.

— La mer n'est-elle pas tout à fait délicieuse, par ce soleil couchant qui illumine la face de l'eau?

— Tout à fait... mais je connais un visage de jeune fille encore plus délicieux.

Hélène le regarda avec malice, sans lever son menton de dessus sa main.

— Cela ne vous donne pas trop de mal de trouver ces choses-là?

— Non, pas trop. Pourquoi?

— C'est qu'autrement, j'aurais des inquiétudes pour vous. Vous en dites beaucoup depuis quelque temps... C'est pour blaguer que vous dites ça? fit-elle, imitant sa façon de parler.

— Pas du tout, répliqua Brennan, qui la dévisageait avec un sourire.

Un des joueurs avait lancé la balle par-dessus le filet clôture, et Tuttle accourait pour l'attraper. Quand il arriva tout près, il s'élança pour la ramasser avec les mains, et Brennan cria vivement :

— Eh bien, et la règle?

Tuttle rougit comme un coupable.

— Pardon; je ne savais pas que vous étiez au jeu!

Alors il essaya de ramasser la balle avec sa raquette et manqua son coup, à leur grand amusement.

— Bravo! s'écria Hélène en battant des mains quand il réussit.

Comme il courait après la balle, elle le suivit du regard. Comme M. Tuttle est gentil en costume de tennis! je trouve qu'il joue très bien pour un myope. Vous ne trouvez pas?

— Je ne puis vous répondre, n'ayant jamais été myope moi-même. Je voudrais qu'il eût consacré tout son temps au tennis : il jouerait mieux et cela ferait tout aussi bien notre affaire.

Hélène ouvrit de grands yeux étonnés, comme un enfant.

— Tiens, pourquoi dites vous cela? Je croyais que vous étiez bons amis, que vous aviez été copains au collège, etc.

— Oui, nous l'étions... mais — continua-t-il sur un ton de mélodrame — pourquoi se met-il en travers de mon chemin? Pourquoi vient-il me voler mon bien et m'arracher mon trésor? Qu'il prenne garde à lui!

Hélène fit semblant de frémir.

— Oh! vous me faites frissonner! On croirait entendre le traître du mélodrame anglais.

— Bon! C'est l'impression que je voulais vous faire... Oh! je suis capable de jouer les traîtres, mais je voudrais vous plaire davantage dans mon rôle d'amoureux, Hélène! — ajouta-t-il sérieusement.

Hélène se leva et prit un air de hauteur :

— Monsieur Brennan, qu'est-ce que vous?... Comment osez-vous?...

Brennan battit des mains et se mit à rire.

— Parfait! Impossible d'être plus nature.

— Je ne saisis pas, monsieur, dit-elle sévèrement.

— *Ingénue!* On appelle invariablement l'amoureux « Monsieur » et on lui demande ce qu'il veut dire, quand il se décide à faire la déclaration qu'on a cherché à tirer de lui pendant trois actes.

Hélène riait malgré elle.

— Alors c'est une répétition?

— Non, c'est une proposition, Hélène.

Il y avait dans sa voix un accent de sincérité qui fit vaciller les yeux de la jeune fille et monter une rougeur à ses joues.

— Je suis d'accord avec votre père. Maintenant, Hélène, quel est votre arrêt? Vous ne voulez pas me regarder?

Brennan croira toujours que le jeune Pierce, à ce moment précis, envoya sa balle par-dessus la clôture à seule fin de lancer à sa recherche Tuttle, qui cria :

— Hé! Brennan!... Passez-moi la balle, s'il vous plaît!

Quoi qu'il en soit, Tom ramassa la balle et la renvoya à Tuttle; celui-ci essaya de l'attraper avec sa raquette, et, manquant son coup, s'arrêta pour regarder Hélène qui faisait tourner nerveusement la sienne sur le bout de son soulier.

— Je voudrais que vous ne m'eussiez rien dit, Tom, vraiment! fit-elle, quand il revint.

— Pourquoi? demanda-t-il en se rasseyant auprès d'elle.

— Parce que je ne peux pas vous donner la réponse que vous désirez. Vous me plaisez, Tom, mais je n'ai encore pensé à épouser personne,... jusqu'à présent.

— Pas encore? J'en suis enchanté. Je vous en prie, promettez de commencer par moi. C'est tout ce que je demande.

— Oh! je ne peux pas, Tom. Je ne vous aime pas assez pour cela. Pourquoi venez-vous ainsi gâter tout notre plaisir? — s'écria-t-elle avec humeur, pour cacher ses larmes. — Pourquoi n'avez-vous pas pu vous tenir tranquille? Maintenant je n'oserai plus rester seule un instant avec vous, de crainte de vous entendre dire...

— Désolé! Je ne le ferai plus, mais je ne n'ai pas pu gar-

der mon secret plus longtemps. J'ai résisté tant que j'ai pu, mais... avec le soleil sur vos cheveux, ma chérie, et cette robe, et la toque, et ces petits souliers, ah! bien, non!

— Tom Brennan, vous êtes fou?

— D'amour! Oui, je le suis.

Puis il ajouta sérieusement :

— Je n'en ai pas parlé plus tôt parce que ma situation n'était pas suffisamment assurée, pas assez brillante. Mais aujourd'hui, vous savez, je suis le lieutenant du Duc du Fer.

— Oui, je le sais. Papa a très bonne opinion de vous; il le disait encore hier soir... Et moi aussi, Tom... seulement pas assez pour promettre rien de pareil à ce que...

— Très bien, dit gaiement Brennan. Prenez votre temps. Je puis attendre.

— Vous voulez dire que vous aurez à attendre, fit Hélène en riant.

— Oui, je fais de nécessité vertu. C'est ma manière de couvrir mes défaites... Où allez-vous maintenant, s'il vous plaît? demanda-t-il, comme Hélène se levait.

— Je vais aller trouver mon père. Venez-vous avec moi?

— Si je viens? certainement. Mais, attendez, vous avez oublié quelque chose... quelque chose d'important.

— Quoi donc?

— La promesse d'usage.

— La promesse?

— Oui, dit audacieusement Brennan : d'être désormais une sœur pour moi.

Et ils se mirent à rire tous les deux de si bon cœur, qu'une rangée de têtes curieuses se dressa par-dessus le filet du tennis.

— Je serai désormais une sœur.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi?

— Parce que vous changerez peut-être d'avis...

Il aperçut les têtes, fit un geste, et elles disparurent.

Comme Hélène allait s'éloigner, Tuttle revint, traversant la pelouse en toute hâte.

— Est-ce que vous rentrez? — demanda-t-il avec un regard sérieux, presque suppliant, — je voudrais vous parler.

Hélène donna sa raquette à Brennan.

— Portez-la à la maison, Tom. Je rentrerai tout à l'heure.

Comme Hélène se tournait vers Tuttle pour lui parler, un chant de jeunes gens qui se promenaient en mer s'enfla soudain et éclata comme un chœur imposant, auquel la distance donnait une douceur infinie. Debout dans le silence, dans la fraîcheur et la lumière du soir, en face de cette belle et charmante fille, qui, sa petite toque rejetée en arrière parmi l'auréole de ses cheveux, le teint animé, avait les yeux noyés d'une vague passion, Wilson Tuttle crut sentir la banale pelouse métamorphosée en quelqu'un de ces gazons de velours ensoleillé que célèbrent les vieilles romances. Hélène parla la première; — elle parla de cette musique.

— N'est-ce pas charmant? La vie est si belle parfois qu'on se sent triste. Avez-vous jamais éprouvé cela?

— Oui, quelquefois. Cela vient du contraste de ce qu'elle pourrait être avec ce qu'elle est.

Les chanteurs reprirent le chœur, et tous deux ils se turent jusqu'à ce que ces voix s'éteignissent au loin. Alors, Hélène soupira, et Tuttle dit lentement, doucement :

— Devant la beauté, sous les étoiles, les pensées de l'homme se changent en amour.

— De qui est-ce? demanda-t-elle finement, comme sur la défensive.

— C'est de Jean-Paul.

Alors, il se retourna et dit d'un ton grave, mais rude :

— J'ai vu Brennan causer avec vous : il avait bien l'air de vous faire la cour. Est-ce vrai? Je vous ai vue lui donner la main. Lui avez-vous donné votre cœur avec?

— Je ne crois pas que vous ayez le droit de me poser de pareilles questions, fit Hélène avec assez de raideur.

— Si vous n'êtes pas une coquette, j'en ai parfaitement le droit. Vous me l'avez donné, sinon en paroles, du moins en action.

— Je vous l'ai donné? demanda-t-elle, incrédule.

— Oui, Hélène.

Elle leva les sourcils.

— Où? Quand?

Tuttle sourit légèrement.

— Vous ne prétendez pas vraiment exiger que je précise?

— Oh! grand Dieu, non! répliqua-t-elle en rougissant un peu. A quoi pensais-je en disant cela?

— Qu'est-ce que signifie cette intimité avec Tom Brennan? Voilà ce que je voudrais savoir, après une année de... de quelque chose de mieux qu'une simple amitié entre nous, est-ce que vous allez?...

Hélène boudait, prête à pleurer.

— Je ne sais pas, dit-elle faiblement. Il est gentil, et je ne vous ai jamais fait de promesse sérieuse, et il ne me gronde pas, lui.

— Est-ce vous gronder que vous prier d'être loyale? Non, vous ne m'avez jamais rien promis. Mais j'ai peur de trouver en vous quelque chose que je déteste chez une femme, de la légèreté. C'est un malheur que vous me faites craindre malgré moi. — Hélène n'osait plus le regarder. — Et je sais que Tom Brennan est un hypocrite et une canaille.

— Monsieur Tuttle, comment osez-vous me dire de pareilles choses, à moi, et du secrétaire de mon père? Cela passe les bornes.

— J'ose parce que c'est la vérité, et que je suis sûr de ce que je dis; j'ose, parce que je veux que vous le sachiez, parce que je ne veux pas que vous vous perdiez avec ce misérable.

— Vous êtes vraiment bien bon et bien modeste! fit Hélène, l'interrompant avec dédain.

— Je sais ce que vous voulez dire. Je suis un plus honnête homme que Brennan; sinon, par le ciel, j'irais me pendre! Il n'a pas la moindre conscience. C'est le type de l'homme d'affaires moderne, dont les idées sur le bien et le mal sont atrophiées, faute de servir. Je ne puis supporter de vous voir subjuguée par l'audace et la grâce insinuante de cet homme. J'ai le devoir de vous dire ce que je pense, même au risque de vous offenser. Je vous mets en garde.

Hélène était émue de sa sincérité, de sa franchise, mais elle ne voulait pas le laisser voir.

— Merci bien. Supposez-vous que mon père garderait un pareil homme si...

— Non, je ne le crois pas. J'admire et je respecte trop le Duc du Fer pour croire cela, mais je crois que Brennan se sert de lui et que Fox est encore plus dangereux: il les engage dans une entreprise criminelle qui vous perdra tous.

— Voyons, Tom n'est qu'un enfant! s'écria Hélène, essayant

de rire. Il ne peut pas... vraiment, il est trop gai pour être si méchant. C'est absurde.

— Vous ne voyez qu'un côté de son caractère, le côté mondain. Il peut être terrible. Je vous accorde qu'il brille n'importe où; mais si vous le voyiez comme je le vois, avec des hommes, dans les vapeurs du whisky et la fumée de tabac, dans son rôle de roi des couloirs, il vous épouvanterait. Pour être le leader de la Troisième Chambre, il faut autant de ruse et de bonne humeur que de force. — Il changea de ton et étendit la main avec un geste involontaire de supplication. — Hélène, ne m'abandonnez pas pour un pareil homme, parce que je ne puis vous flatter et passer mon temps à faire des grimaces et des gentillesses !...

Elle se leva brusquement :

— Je ne vais pas rester à écouter vos sermons!

Tuttle l'arrêta d'un geste et d'un mot:

— Attendez!

Quand il parla, au bout d'un instant, ce fut sur un ton de tristesse profonde..

— Je vois maintenant que vous vous êtes jouée de moi. Vous êtes perdue pour moi, mais je puis parler en toute liberté maintenant. Tom Brennan vous aime; là, je lui reconnais du goût et de la sincérité...

Elle sourit et s'inclina d'un air piquant.

— Merci.

— Mais je vous déclare qu'il perdra votre père sans une hésitation, si cela lui est nécessaire pour s'élever lui-même. Jusqu'à quel point un tel homme peut être fidèle à une femme... Attendez! — dit-il, l'arrêtant une seconde fois. — Ne vous en allez pas, je m'en vais. Maintenant, j'ai dit tout ce que j'avais à dire. Seulement, pour l'amour du ciel, croyez à ma sincérité!... — Sa voix se brisait légèrement; le regard de ses yeux profonds plongeait dans ceux d'Hélène avec la force et la pureté d'un homme sûr de son fait. — Ne vous éloignez pas complètement de moi. Essayez d'agir exactement comme si je n'avais rien dit. Il est enfantin de se quereller et de passer l'un près de l'autre sans même s'adresser la parole. Ne m'infligez pas cela.

Hélène se jeta sur le banc et couvrit son visage de ses mains.

— C'est horrible ce que vous avez fait, tout à fait horrible ! Vous avez gâté toute notre soirée. Je ne vous pardonnerai jamais !

Évelyne arrivait lentement, traversant la pelouse, sans voir Hélène sur le banc. Elle ne l'aperçut qu'au moment où elle se trouva auprès de Tuttle. Alors, son visage eut une expression de surprise et d'inquiétude.

— Oh ! dit-elle en faisant un mouvement en arrière, j'espère que je ne suis pas... Je vous croyais seul, monsieur Tuttle. Je ne vous voyais pas, Hélène.

— Oh ! n'importe ! Restez, je m'en vais.

Il y eut un silence gênant ; puis cherchant, mais en vain, à reprendre son ton habituel :

— J'ai apporté une nouvelle mélodie, fit Tuttle. Voulez-vous que nous l'essayions ? Désirez-vous que j'aille la chercher ?

— Certainement, répondit Hélène sans le regarder, avec des larmes dans les yeux.

— Très bien. J'y vais tout de suite.

Évelyne le suivit des yeux un moment, puis s'assit à côté d'Hélène.

— Qu'y a-t-il, ma chère ? Vous vous êtes donc querellés ?

— Pis que cela ! répondit Hélène, cédant à la première approche de sympathie. Il m'a... gron... grondée et... et... raconté des horreurs sur... Tom.

— Sur Tom ? Pourquoi ? Comment ?

— Des choses affreuses : il l'a traité de canaille et m'a dit que je... flirtais avec lui.

— Ah ! je comprends. Eh bien ! c'est qu'il est jaloux. N'y faites pas attention. C'est naturel, et vraiment, d'où nous étions, Tom avait bien l'air de vous faire la cour !

— Je ne sais pas ce qu'a M. Tuttle. Cela ne lui ressemble pas. Il a toujours été si grave et si bon ! c'est ce qui me plaisait en lui, et maintenant, il parle comme... comme un... je ne sais comment dire.

— Mon Dieu ! Il a été si méchant que cela ? Eh bien ! ne faites pas attention à cette petite explosion. Il vous aime tendrement, c'est un homme remarquable, et parfaitement sincère, j'en suis sûre. Il vous aime très, très tendrement.

Elle avait de la peine à trouver pour son amie des paroles de consolation.

— Tom aussi... Tom aussi m'aime.

Évelyne lui lança un regard perçant.

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit aujourd'hui. — Hélène se leva avec un mouvement de colère. — J'ai horreur des observations, et Tuttle ne cesse pas de m'en faire. Je ne le supporterai pas.

Des éclats de voix parvinrent à leurs oreilles; Hélène dit précipitamment :

— Venez, je ne veux pas voir papa maintenant.

Comme elles tournaient le coin de la maison, Davis et Fox arrivaient sur la pelouse, chacun une chaise à la main. Davis tenait une liasse de journaux; il semblait de mauvaise humeur et sa voix était agressive.

— Oh ! ces journaux-là ! Ça n'a pas d'importance.

— Je vous dis que ces petites feuilles nous font du mal. C'est elles qui fabriquent l'opinion.

— Nous ne pouvons pourtant pas mettre la terre entière de notre côté! dit Fox en s'asseyant et promenant les yeux sur la mer.

— Il faut essayer! Il faut gagner ces feuilles aussi bien que les grands journaux quotidiens. Prises en masse, c'est une puissance.

L'autre obliqua vers lui et, le regardant avec une grimace :

— Avez-vous remarqué un changement dans les articles de la *Planète du Soir* ?

— Oui, c'est bizarre, n'est-ce pas ?

— Très bizarre, reprit Fox avec une toux sèche. Je n'y puis rien comprendre.

— Quant à Tuttle et à sa maudite commission, je vais avoir une explication avec lui, ce soir même, à l'instant.

— Ne faites pas cela, Lawrence. Tuttle est un homme dangereux. Laissez-moi plutôt...

— Voulez-vous me permettre de diriger mes affaires ? — Et Davis, furieux, se tourna vers lui. — Je ne suis pas un enfant.

Fox se leva avec plus de colère qu'il n'en avait jamais montré. Sa patience, inépuisable en apparence, était à bout.

— Très bien. Je n'ai plus rien à dire. Je vous avertis nettement que la situation est critique.

— Allons, asseyez-vous, fit Davis, radouci. Je n'avais pas

l'intention... Voyons, asseyez-vous. Est-ce que je ne vous ai pas toujours demandé conseil?

— Oui, mais dernièrement, — j'ai toujours admiré votre sang-froid, Lawrence, — mais dernièrement, pour une raison ou pour une autre, vous avez perdu votre empire sur vous-même. Enfin, vous êtes nerveux, et, à parler franc, j'ai peur que vous ne nous fassiez du tort dans un de ces accès. Vous n'avez pas conduit cette affaire avec votre adresse habituelle, s'il faut tout dire.

Davis baissa la tête, l'air pensif.

— Vous avez raison, Fox, je ne suis plus aussi maître de moi. Cet attrapage avec Brennan en est la preuve. Je deviens irritable. Si je me tire de ce mauvais pas, — fit-il avec une résolution qui avait quelque chose de pathétique, — je m'en tiendrai là. Je ne me lancerai plus jamais dans une lutte de ce genre. Je ne puis les supporter. Je deviens vieux et je... oui, j'en perds le sommeil. Si je sors de ce guêpier, j'emmènerai Hélène, nous irons en Europe.

Il faisait presque pitié, assis, le visage soucieux et sombre.

L'arrivée de Tuttle le rendit à lui-même.

— Bonsoir, messieurs, dit celui-ci en passant.

Davis lui tendit un journal.

— Eh bien, monsieur, qu'est-ce que tout ce bruit que vous avez soulevé contre moi à la Chambre?

— Je n'ai soulevé contre vous aucun bruit que je sache, monsieur Davis, répliqua Tuttle en le regardant bien en face.

— Allons! je veux dire : contre le Consolidé. Où voulez-vous en venir, somme toute?

— Eh bien, monsieur, laissez aller les choses, répliqua Tuttle avec tranquillité. Je cherche la vérité sur cette affaire, tout simplement. Je suis fâché de jeter, fût-ce une ombre de blâme, pour un moment...

Davis déplia la feuille et montra la première page.

— Je voudrais savoir au juste ce que vous avez dit. Le compte rendu est-il exact? Qu'avez-vous donc dit pour faire éclore tous ces titres à sensation?

— J'ai dit, répondit Tuttle avec une certaine solennité, que des faits entachant l'honneur des législateurs avaient été portés à ma connaissance, faits si probants qu'ils m'ont amené à

cette opinion que le Chemin de fer consolidé, dans son ardeur à s'assurer le privilège, avait eu recours à des moyens pécuniaires pour gagner les deux Chambres; que, les noms de ces sénateurs m'ayant été communiqués...

— Mensonge que tout cela, pur mensonge!

— C'est ce qu'on verra, monsieur, puisqu'une commission d'enquête a été nommée pour protéger l'honneur des législateurs. J'ai accepté la responsabilité personnelle des accusations de corruption que j'ai portées, et je vous garantis que je passerai tout cela au crible, jusqu'au dernier grain, jusqu'à l'absolue évidence.

Il prononça ces derniers mots avec une sorte de résolution farouche.

— Passez au crible! fit Davis d'un air méprisant. Vous ne trouverez rien. Pas un centime n'a jamais été payé par moi à aucun membre du Sénat ou de la Chambre basse.

— Je le crois, monsieur Davis, dit Tuttle avec une ardeur sincère, et c'est ce que je veux prouver, par égard pour votre fille... et pour ma propre tranquillité d'esprit.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends, monsieur, — il reprenait son ton oratoire et solennel, — que votre honneur, à vous, en tant que père d'Hélène et mon ami personnel, m'est aussi cher que le mien. J'ai porté ces accusations et j'ai vu instituer cette commission avec plaisir, parce que je sentais bien que vous n'étiez pas engagé directement dans cette affaire, et que votre nom sans tache sortirait de l'épreuve plus net encore. C'est l'épreuve du feu, monsieur, mais l'honneur de notre Sénat l'exige.

Davis, très ému, se tenait debout, les yeux fixés sur l'herbe, tandis que Fox marchait lentement derrière eux de long en large.

— Oui, c'est l'épreuve du feu, mon garçon, dit-il avec un soupir.

Fox intervint :

— Une épreuve, jeune homme, qui ne vaut rien pour les hommes d'affaires. Cela emporte la peau.

Davis mit la main sur l'épaule de Tuttle. Sa voix tremblait légèrement.

— Wilson, je vous ai toujours suivi depuis votre sortie du

collège. Je me suis réjoui de vos succès. Naturellement, je me suis un peu moqué de vos débuts en politique, mais j'ai admiré quand même votre intransigeance et votre honnêteté. Mais vous ne pouvez pas comprendre quel fardeau pèse sur les épaules d'un homme comme moi. On ne peut pas toujours faire tout ce qu'on veut. Je ne suis pas encore tout à fait décidé à me séparer d'Hélène; mais, à parler net, je ne connais pas un jeune homme à qui je la confierais plus volontiers... je veux dire, si...

— Merci! vos éloges me sont précieux. J'ai cherché à me rendre utile.

— Mais cette enquête, voyez-vous est une mauvaise affaire. Enterrez cela le plus tôt possible. Cela peut nous nuire, cela ne peut que nous nuire.

— En quoi, monsieur Davis?

— En nous faisant perdre ce privilège. La masse est toujours avide de convaincre quelqu'un de corruption. Les monopoles et les compagnies l'affolent, même quand elle en tire profit. Eh bien, Wilson, cette enquête nous fera du tort. Vous auriez dû la combattre.

— Si le Consolidé est ce que vous prétendez, l'enquête le justifiera. Il faut qu'elle se poursuive.

Davis commençait à s'irriter du ton que prenait Tuttle.

— Non, il ne faut pas qu'elle se poursuive.

— L'enquête se poursuivra, elle ne peut pas être arrêtée. Je ne peux pas l'arrêter.

Le soleil avait disparu, les figures des trois hommes s'effaçaient dans le crépuscule. Davis se tenait dans l'ombre.

— Il le faut pourtant: il faut que vous retiriez vos accusations.

— Je ne suis pas l'auteur des accusations. Je me suis contenté de les formuler quand elles m'ont été apportées, et j'ai demandé qu'on les réfutât pour l'honneur de mes collègues et pour le vôtre.

Fox intervint encore; il parlait avec lenteur et irritation :

— Vous êtes terriblement vétilleux sur la question d'honneur, Tuttle. Comme si vous ne saviez pas...

— Vous nous ruinerez, voilà ce que vous obtiendrez! fit Davis avec une colère croissante. Votre enquête nous ruinera!

— Si la lumière du jour doit vous ruiner, monsieur, répliqua Tuttle remontant sur son dada oratoire, très bien! laissez faire. Nous ne pouvons admettre qu'une compagnie, avec les meilleures intentions du monde, domine la législation du pays ou s'abrite sous le manteau de la Corruption.

— Alors, vous m'accusez de corruption? demanda Davis.

— Je vous dis, monsieur, que je n'accuse personne. Il m'est venu aux oreilles, de la part de gens dignes de foi, que le Consolidé exerçait une influence absolue sur toute la législation des voies ferrées. Il faut que notre Capitole soit débarrassé de sa Troisième Chambre, que son honneur soit vengé et, par le Ciel, ce sera fait, quelque sacrifice qu'il en puisse coûter!

La voix de Davis s'éleva pleine d'une fureur terrible.

— Par Dieu, je vous en réponds, ce n'est pas moi que vous sacrifierez, monsieur! Allez de l'avant avec votre enquête de malheur, et quand l'époque de votre réélection viendra, vous saurez ce que je peux. Mais comprenez donc que vous ne réussirez pas à me renverser. Maintenant, marche! Essayez! Faites ce que vous voudrez!

Hélène, qui de la terrasse avait entendu leurs éclats de voix, arrivait en courant.

— Eh bien, père, dans quel état vous êtes! Wilson, vous ne vous querellez pas avec mon père?

Wilson ne fit aucune attention à elle.

— Aucun homme honorable n'aura à souffrir de cette enquête, si elle se poursuit. Et on la poursuivra, ou je donnerai ma démission. L'élève en politique peut être un insensé, monsieur, mais il se battra pour les principes. Juste ciel! l'atmosphère de nos salles de séance m'épouvante. Les principes, on s'en moque, à moins qu'on en fasse étalage dans de beaux discours de large envergure... et c'est tout! Il me semble parfois, je vous le jure, qu'il ne faudrait rien moins qu'un cataclysme de la nature pour épurer nos cavernes politiques, tout empestées de fange!

— Écoutez-moi, jeune homme, interrompit Davis d'un ton mortellement sérieux. Vous retirerez vos accusations demain.

— Je n'en ferai rien, répondit Tuttle, inexorable dans sa résolution.

Les deux hommes se regardaient face à face, les dents serrées; enfin Davis reprit :

— Je lutterai jusqu'à ce que j'aie la victoire ou la mort.

Hélène, terrifiée, l'interrompit :

— Que signifie tout cela? Qu'est-il arrivé? Père, vous ne voulez pas me le dire?

Davis la repoussa durement.

— Allez-vous-en. Vous ne pouvez pas comprendre. C'est une affaire entre hommes. Mais si! vous pouvez comprendre, — dit-il, frappé soudain d'une odieuse pensée. — Vous voyez ce jeune homme? Il me traite de corrupteur, et menace de me faire arrêter.

Hélène poussa un petit cri d'épouvante.

Tuttle ne fit pas un geste, et ne cessa pas de regarder bien en face Davis qui continua :

— Il a porté des accusations contre moi. Il m'enverrait en prison, s'il pouvait.

— Oh! non... Vous ne feriez pas cela, vous! Cela ne peut pas être vrai!

Elle suppliait Wilson.

— C'est vrai, il ne peut le nier, fit Davis, insistant.

— Est-ce vrai, Wilson? demanda-t-elle.

Tuttle, en proie à une colère blanche, se contenait encore.

— Je répète que j'ai porté des accusations contre le Chemin de fer consolidé. Dites-lui, monsieur, pourquoi vous tremblez.

— Si je le fais, elle se retournera contre vous.

— Non pas. Et d'ailleurs, qu'importe! Je répète que vous êtes entraîné dans un tourbillon terrible par des hommes fourbes et sans scrupules, monsieur Davis. Débarrassez-vous de cet homme, — dit-il en désignant Fox, — débarrassez-vous de Brennan. Envoyez promener toute la Troisième Chambre. Mais surtout débarrassez-vous de Brennan!

— Je ne ferai pas cela, je ne le peux pas.

— Vous ne *pouvez* pas? Le Duc du Fer *ne peut* pas?

— Le diable vous emporte! Pourquoi me poursuivez-vous? Je ne veux ni ne peux. Il faut que je réussisse pour garder ce que j'ai acquis.

Il y eut un silence; et Tuttle réfléchissait à la portée de tout cela. Quand il reprit la parole, ce fut d'un ton décisif;

les mots sortaient lentement de ses lèvres, et les cordes basses de sa voix étaient tendues par la passion.

— Maintenant, je déclare irrévocablement que l'enquête doit continuer, et je témoignerai.

Hélène regardait tour à tour le jeune homme et son père avec une expression d'épouvante et de perplexité. Brennan apparut de l'autre côté d'un buisson, attentif à leurs paroles.

— Vous ne témoignerez pas contre mon père et contre Tom, dit Hélène.

— Contre le Chemin de fer consolidé, répéta Tuttle.

— Le Chemin de fer consolidé, c'est moi, dit Davis.

— Très bien, monsieur; contre vous, alors!

— Alors, vous êtes fou, dit Brennan, et vous n'aurez que votre folie pour votre peine.

Il jeta son cigare et vint se mettre à côté de Davis avec une résolution affectée.

— Quant à moi, je demeure, ou je tombe avec le Duc du Fer.

— Entendez-vous ce qu'il dit? demanda Hélène à Tuttle.

— Grands dieux, Hélène! Vous ne voyez donc pas que c'est justement lui que nous poursuivons, qu'il est la tête et l'âme de tout! Vous ne voyez donc pas pourquoi il....

— Je sais qu'il est avec mon père; c'est tout ce que je sais, — répliqua Hélène, obstinée dans son aveuglement, — et je sais que vous êtes contre nous.

— Ainsi, vous vous méfiez de moi, vous aussi! — dit Tuttle avec désespoir. — Et cela, parce que je suis honnête! Et vous croyez en lui quand il vient faire une offre théâtrale, éhontée!

— J'y crois, répondit Hélène en se rapprochant un peu de son père et de Brennan.

Après un moment de silence, Tuttle reprit possession de lui-même et releva fièrement la tête.

— Très bien, dit-il. Cette tentative infâme sur le Sénat sera connue et toute l'affaire examinée, quelles que doivent être les victimes. Bonsoir.

Tandis qu'il s'éloignait dans le jour déclinant, Hélène jeta ses bras au cou de son père.

Fox prit Brennan à part :

— Bien joué, Brennan.

— N'est-ce pas? J'ai saisi l'occasion de faire un coup de théâtre.

Dans le silence, le chœur lointain reprenait et les joueurs de tennis quittaient la pelouse, avec des rires et des chants.

Henri, exalté, Brennan prit le bras de Fox, et ils regagnèrent l'hôtel ensemble.

VII

LE SÉNATEUR WARD CHEZ LUI

Le sénateur Ward était né à la campagne; il avait gardé, dans la conversation, une certaine simplicité familière d'accent, touchant au patois, qui, avec une grande timidité de manières, trahissait par instants son origine. C'était le type écossais de la Nouvelle-Angleterre : grand, sec, la barbe longue, le nez mince, et de superbes yeux gris au regard profond. Il portait sa redingote avec dignité et conservait le respect de ceux qui le connaissaient, en dépit de sa terrible faiblesse. Comme tant d'autres, il était un exemple de l'inexorable loi de l'hérédité.

Dans le bon vieux temps « du rhum et des ripailles dans les granges », son père, un charpentier, était un gaillard dont chacun disait : « Un brave homme, Ben Ward, mais un peu buveur. »

C'était même plus qu'un brave homme, c'était une intelligence, et il avait légué à son fils, avec son maudit défaut, des qualités précieuses : le don oratoire et un cerveau qui, à ses bons moments, eut bientôt fait de Rufus Ward un personnage d'importance, et dans les affaires et dans la politique locale de son pays d'adoption.

Mais ce fut la nécessité où il se trouva de fraterniser avec des politiciens dans leurs salles de réunion, empestées par les vapeurs de l'alcool, qui le rendit bientôt esclave du vice, inné chez lui et d'abord latent.

Les camarades en riaient et disaient que « ça ne faisait

rien », mais ils virent bientôt qu'ils auraient une arme contre lui le jour où il dénoncerait quelqu'une de leurs infamies. Et sa timidité naturelle s'en trouvait encore accrue.

En affaires, il était irréprochable. Sa faiblesse était le seul défaut qu'on pût lui reprocher. Sa femme, originaire aussi de la Nouvelle-Angleterre, était sans éducation, mais d'une grande intelligence naturelle; elle était, à Shoharie, considérée comme la digne épouse du sénateur, bien qu'à Waterside son langage simple et ses manières primitives prêtassent à la critique. C'était une femme respectable, avec, en même temps, quelque chose de masculin, de la droiture et de la bonté.

Quand le sénateur rentra chez lui, le jour de son entrevue avec Brennan, elle le reçut comme si ses yeux troubles, sa face empourprée, ses jambes vacillantes ne dénotaient pas autre chose que l'excessive chaleur. Elle se hâta de l'emmener dans sa chambre; et là, silencieusement, elle baigna d'eau sa figure et ses mains, l'aida à enlever sa redingote et ses chaussures et le laissa étendu, prêt à dormir.

— Père est-il rentré? demanda Évelyne quand madame Ward ferma la porte derrière elle et revint dans le hall.

— Oui, il est là.

Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux, ni de tremblement dans sa voix, lasse et résignée. Le temps était passé des pleurs et des gémissements. Elle acceptait la chose comme une nécessité qu'il faut subir avec calme.

Évelyne soupira, mit son bras autour du cou de sa mère et posa la tête sur son épaule. Elle comprenait; pas besoin de s'expliquer davantage.

— Pauvre maman! Eh bien! il faut que nous descendions dîner.

Elles parlèrent peu. Elles ne parlaient pas ces soirs-là. Évelyne était assise, pensive, le front soucieux. Elle avait des yeux superbes, ceux de son père, tristes en ce moment, tandis qu'elle écoutait les bruits joyeux venus du dehors. On jouait au tennis, là-bas : des jeunes filles souples, en flanelle blanche, des jeunes gens élancés, avec des ceintures de couleur, des chapeaux légers... La baie était tachetée de voiles, et, des bateaux qui flottaient endormis sur l'eau moirée de bleu et de rose, s'élevait

le chant de voix jeunes ; et, faisant à tout cela une basse continue, le clapotement rythmé, le murmure des vagues sur la grève.

Elles restaient à l'écart, isolées de tout par leur souci.

— Eh bien, dit Mrs Ward quand le domestique fut sorti de la pièce, j'espère qu'ils vont bientôt s'ajourner, au Capitole ; alors père pourra rester avec nous?

— Je le crois. Nous voilà dans la première semaine de juin. On ne peut guère continuer plus longtemps.

Puis elles retombèrent dans leur silence.

— Bonsoir, dit à la fenêtre une voix familière.

— Oh! monsieur Tuttle, entrez donc! cria Évelyne, dont le visage s'éclaira d'un beau sourire.

— Le sourire s'évanouit aussitôt quand il répliqua :

— Merci. Le sénateur est-il chez lui?

— Oui, mais il n'est pas bien. A moins qu'il ne s'agisse d'une chose très importante, j'aimerais mieux ne pas...

— Oh non ! J'attendrai à demain. Ne le dérangez pas.

Il y eut un rapide échange de regards : Tuttle devina la vérité. Évelyne comprit qu'il comprenait.

— Si nous allions nous promener? Je suis un piteux joueur de tennis, dit-il après un silence.

— Volontiers... à moins que vous n'ayez besoin de moi, mère?

Cette question signifiait pour madame Ward : « à moins que mon père n'ait besoin de nous deux. »

— Oh! non, chérie, je n'ai pas besoin de vous. Allez, cela vous fera du bien.

Évelyne savait ce que serait pour elle cette promenade : elle jouirait d'une heure exquise, elle raviverait en son cœur le désir qui l'empêcherait de dormir, — et cependant elle ne pouvait résister. Elle alla dans sa chambre se parer d'un ruban ou d'une fleur, et resta un moment devant sa glace, immobile, sans amertume, mais avec le muet et indéfinissable regret de ne pas être plus séduisante.

Ils se dirigèrent vers la plage où les amoureux, les jeunes femmes et les bonnes d'enfants se promenaient sur le sable lisse et ferme, où les flots couraient en sifflant de leurs langues vertes frangées d'argent. Un vent frais soufflait de la mer, chargé

de sel et d'une odeur d'algues. Au large, s'inclinaient des voiles, dorées encore par le soleil, et des steamers passaient, laissant derrière eux de longs panaches de fumée brune qui traînaient dans l'air.

Tuttle était un peu absorbé; plus il marchait, plus il devenait sérieux. C'était un homme de vaste lecture, d'un enthousiasme profond, qui mettait la conversation au niveau de sa pensée ou réduisait son interlocuteur au silence par l'abondance de sa parole et la portée singulière de ses vues.

Évelyne parlait peu, mais elle avait l'art de toujours amener dehors les meilleures pensées de ses amis, et Tuttle causait, d'habitude, avec elle comme avec un camarade. Ses réponses, ses remarques, si brèves qu'elles fussent, montraient à quel point elle jouissait de son entretien, et comme elle suivait de près son esprit.

Quand elle rentra chez elle une heure plus tard, elle monta dans sa chambre et se jeta sur le sofa, en écrasant les fleurs de son corsage. Elle se souvenait à peine de ce qu'il avait dit; — elle se rappelait le sable étincelant, la musique, les voix jeunes et joyeuses, les silhouettes souples, le chuchotement de l'océan, et à travers tout cela, par-dessus tout cela, une voix d'homme grave et douce, qui résonnait à son oreille.

Elle ne se faisait aucune illusion; elle savait qu'il ne se détacherait pas d'Hélène pour venir à elle.

« Je lui plais, mais il aime Hélène. » Telle était la phrase qui passait et repassait dans son esprit comme si elle eût conté tout cela à sa mère. Il était près de minuit quand elle se leva et, exténuée, se déshabilla pour dormir. Elle prit la résolution de ne plus céder jamais à pareille tentation.

Le lendemain matin, au premier déjeuner, le sénateur Ward était pâle et silencieux : pas un mot n'indiqua seulement que ce n'était pas l'heure habituelle du déjeuner; les deux femmes l'accueillirent aussi gaiement que possible et Mrs Ward plaça une tasse de café très fort devant l'assiette de son mari. Il la but d'un trait.

— Je crois que vous feriez mieux de ne pas aller aujourd'hui au Capitole, Rufus. Il va faire bien chaud.

— Oh! il faut que j'y aille, mère, dit-il. Nous en sommes au moment décisif, maintenant: chacun cherche à faire passer

des projets de loi comme une muscade, et il faut que je sois là. Néanmoins, je rentrerai de bonne heure. Je reviendrai aussitôt après la séance.

— Eh bien, alors, ne vous fatiguez pas, et ne marchez pas dans ces rues brûlantes plus qu'il n'est nécessaire.

— Non, je rentrerai directement.

Elles l'entourèrent, attachant sa cravate, brossant son chapeau.

— Evy, il me semble que vous n'êtes pas très bien, ce matin, dit-il, au moment de partir.

— Oh! je vais très bien, père; un peu de paresse, peut-être. Dépêchez-vous, maintenant, si vous voulez prendre le bateau. Si vous le manquez, vous serez obligé de monter dans ce train où l'on étouffe. Allons, filez! ajouta-t-elle avec un sourire, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Il se pencha et l'embrassa.

— Tu es ma petite fille chérie. Je reviendrai de bonne heure, bien sûr.

Après son départ, il y eut peu de gaieté dans la maison. Mrs Ward s'occupait du ménage, — elle ne pouvait rester en place, — tandis qu'Évelyne tirait l'aiguille avec l'assiduité d'une ouvrière: à deux ou trois reprises, cependant, elle se renversa sur sa chaise, et ferma les yeux avec un air de lassitude. Mrs Ward s'en aperçut, mais n'osa rien lui dire. Une fois, tandis qu'Évelyne était ainsi affaissée, les yeux fermés, elle surprit une larme qui roulait sur la joue de la jeune fille. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter; elle se leva et sortit, laissant Évelyne seule.

VIII

LES JOURNAUX DU DIMANCHE

Les journaux du dimanche matin ne parlaient que de l'enquête : — vingt colonnes de comptes rendus sténographiques des travaux de la Commission, tandis que l'opinion des chefs de parti, des politiciens, et les commentaires de la rédaction remplissaient presque toute la partie du journal réservée aux

nouvelles. Mais il y avait un changement notable dans le ton des articles. Quand l'audition des témoins avait commencé, pendant un jour ou deux, les journaux, même ceux du parti opposé à Tuttle, bravaient doucement les « grandes compagnies qui dominent nos assemblées législatives », avaient une bonne parole pour « le courage de ce jeune radical résolu à voir ce qu'il y avait au juste dans ce pouvoir si vanté de la Troisième Chambre ».

Cette presse adverse alla même plus loin, jusqu'à dire : « S'il est vrai que la Troisième Chambre (dont tous les législateurs admettent l'existence), a commis les abus dont on l'accuse, aucun châtiment ne sera trop sévère pour les corrupteurs de la moralité publique. »

Mais cette vertueuse indignation alla diminuant de jour en jour, et quand Tuttle lut les journaux du dimanche matin, il se vit qualifié de « jeune âne bâté, plein de suffisance, qui, sur de simples commérages d'escrocs et d'aventuriers avait engagé le Sénat dans une misérable enquête, assurément faite pour exposer le corps entier des législateurs à la dérision du peuple américain. »

Les journaux de son parti eux-mêmes regrettaient qu'il ne se fût pas mieux assuré de son terrain avant d'engager une lutte si grave contre une grande compagnie. Ils repoussaient avec indignation l'idée qu'on pût les croire partisans de l'enquête et des poursuites, et laissaient Tuttle tout seul assumer la responsabilité de l'affaire, entreprise et poursuivie « contre l'avis de ses amis ».

A la vue de ces qualificatifs outrageants, de ces faux-fuyants perfides, le pauvre Tuttle devint pâle de colère.

— Vous voyez, dit-il à Hill, un de ses fidèles, qui déjeunait avec lui : mes propres journaux se retournent contre moi. Cela prouve bien le pouvoir de l'argent. Je ne veux pas dire qu'ils ont été achetés complètement, mais, du moment qu'un doute est possible, ils prennent le parti le plus sûr et condamnent l'homme dont l'amitié leur est le moins avantageuse.

Hill était assez d'humeur à voir les choses en noir.

— Renoncez-y, Tuttle... rien à faire ! Le public n'est pas encore prêt à nous soutenir. Lâchez cette maudite affaire, Nous pouvons bien supporter cela puisque le public l'accepte.

— Je ne lâcherai pas, — s'écria Tuttle, et son regard exprimait une volonté de fer. — Et je prouverai !

— C'est impossible, à moins que vous ne puissiez obtenir d'un représentant qu'il déclare sous la foi du serment avoir reçu des propositions de...

— Si je pouvais compromettre Brennan ou Fox... voilà bien l'homme qui parlerait, s'il se voyait pris. Alors le public...

— Oh! alors, le public vous suivrait bien vite. Il s'alarme terriblement lorsqu'on ose porter atteinte aux droits acquis; mais un homme n'a pas de droits acquis du moment qu'on le croit perdu. Mon idée serait de nous attaquer à Pat Murnahan ou à quelque autre.

Pour les membres de la Troisième Chambre, le dimanche était un jour de travail. Le vestibule d'Hilliard était plein de gens qui discutaient l'enquête, et dans le cabinet de Brennan se tenait un conseil de guerre.

Brennan était comme à l'ordinaire, mais Fox un peu nerveux: et l'honorable Robert Binney, leur avocat, avait l'air sérieux. C'était un petit homme très chauve. On lui avait dit autrefois qu'il ressemblait à Ingersoll; et, depuis lors, il était toujours complètement rasé. C'était un homme capable et très fort en droit, mais qui parlait d'une voix traînante « le patois de l'État d'York », comme disent les gens de l'Ouest, c'est-à-dire qu'il parlait fortement du nez avec beaucoup d'élisions.

— Et maintenant, ne m'en dites pas trop, — fit-il en interrompant Brennan. — Il arrive quelquefois qu'on est embarrassé à force de savoir... Vous voulez bien admettre que vous avez donné de l'argent à la Troisième Chambre... je comprends cela. Vous considériez cela comme légitime. Ce qu'ils faisaient ensuite, vous l'ignorez, naturellement.

— Voilà l'idée, dit Brennan.

— Parfait. Et maintenant, donnez-moi un instant.

C'était un procédé ingénieux de laisser entrevoir à l'avocat juste assez de vérité pour qu'il aperçût les points faibles, pas assez pour qu'on pût l'accuser de complicité. Une longue expérience avait familiarisé Binney avec ce genre de tours, et son intelligence vraiment puissante saisissait toute la situation avec cette « logique ailée » qui avait fait de lui un des plus fameux

avocats de son temps. Comme des milliers d'autres, il en était venu à s'enorgueillir de son habileté à dérouter la justice.

— Notre plan, dit-il enfin, doit être celui de la marmotte: rester dans notre trou et laisser le chien gratter la terre. Tenez-vous tranquilles et voyez-les venir.

— C'est un rôle bien passif, répondit Brennan. Personnellement, cela ne me va guère. Dans l'espèce, l'idée est bonne, mais cela porte sur les nerfs d'être assis au fond du trou et d'écouter le chien qui fait son travail.

— Eh bien, je crois qu'il faudra pourtant vous y résigner, dit Binney en sortant.

Restés seuls, les trois hommes parlèrent plus ouvertement. Davis était très nerveux.

— Ah! je voudrais envoyer tout au diable!

— Oh! que non! répondit Fox. Vous êtes un peu fatigué. Voilà tout. Vous feriez mieux d'aller passer la soirée à la plage et de vous reposer. Tom et moi nous allons nous assurer des autres et leur faire la leçon, puisqu'ils doivent témoigner. Je m'en charge... Notre système est d'admettre que nous avons donné de l'argent à la Troisième Chambre, en plaidant que les circonstances ont rendu cette mesure nécessaire.

— Et c'est vrai, d'ailleurs! interrompit Davis.

— Naturellement, c'est vrai! répéta Fox, comme un écho.

— Maintenant, tout va bien. Tom et moi nous allons veiller à ce que notre front de bataille ne soit pas rompu. Chaque témoin sera préparé. Pas un de ces gens-là ne saurait seulement se tirer d'affaire. mais rien n'est plus facile que d'attraper le pauvre public.

Tandis que ce « pauvre innocent de public » lisait ses journaux du dimanche matin, ou allait au temple avec sa femme et sa fille, la Troisième Chambre s'organisait, travaillait à perfectionner sa défense avec ce zèle qui fait de chaque effort un plaisir et un succès. La foule, indolente, routinière et bavarde est sans organisation, sans énergie, sans nerf et sans unité d'action: mais les forces mauvaises de la société sont toujours unies, toujours en haleine, et agissent comme un seul homme. Il est tout à fait exceptionnel de ne pas les trouver sur le qui-vive ou de les surprendre dans un moment de relâche.

Tuttle voyait parfaitement les positions de la défense; et,

dans son fauteuil, après le déjeuner, il passa le terrain en revue. Il serrait les dents, bien résolu à se justifier : puisqu'on le rendait personnellement responsable des accusations qui, en réalité, avaient été portées par tout le monde, il aurait l'honneur de prouver qu'elles étaient fondées.

Toute la journée, il étudia son plan, essayant de trouver un moyen d'attaque qui ne fût pas absolument désespéré.

Quelques amis passèrent chez lui, mais ils ne pouvaient pas grand'chose : en fait, la plupart lui conseillèrent de lâcher prise.

— Ils vous rendront ridicule, Wilson, et cela n'avancera à rien. Ils vont faire dégénérer l'affaire en querelle politique, si possible. Ils essaieront de vous perdre aux yeux de vos électeurs.

Mais Tuttle était lancé.

— Laissez-les faire. Je lutterai jusqu'à mon dernier souffle. Si seulement vous vouliez être avec moi !... Vous les croyez coupables ?

— Oui, nous n'en doutons pas.

— Alors, pourquoi ne me soutenez-vous pas ?

Ils levaient les épaules.

— Si vous faisiez votre devoir, vous et tant d'autres, s'écria Tuttle avec passion, nous pourrions défier le pouvoir du Consolidé et de n'importe quelle autre compagnie. C'est parce que les gens ne veulent pas se prononcer...

— A quoi bon se prononcer, si on n'a pas de preuves ? Et vous ne pouvez rien prouver, à moins de trouver quelqu'un qui témoigne contre ses complices, et c'est tout à fait impossible.

Ils laissèrent Tuttle en proie à ce problème : comment obtenir un témoignage irréfutable ? Dans l'après-midi, quand il prit le bateau pour Waterside, il se mettait encore l'esprit à la torture pour en trouver la solution.

Il s'était presque arrêté au projet grossier d'aller trouver Sheehan pour acheter son témoignage. Il était prêt à sacrifier la moitié de sa petite fortune. « Allons ! Quelle absurdité ! Il était en train de perdre la tête. » Il essaya de changer le cours de ses idées en jetant les yeux sur l'eau éblouissante, bordée de collines vertes qu'elle baignait et caressait amoureusement. Mais il ne pouvait y échapper. Un groupe d'hommes s'approcha de lui et l'interrogea sur le

procès. Tout le monde le montrait du doigt : il croyait les entendre qui se moquaient de lui.

Un de ceux qui l'avaient questionné, un commis-voyageur, resta seul avec lui tandis que les autres s'éloignaient.

— Pourquoi, dit-il, n'attaquez-vous pas plus vivement le vieux sénateur Ward? Je l'ai entendu parler assez haut, l'autre jour, et il disait des choses pas mal compromettantes. Naturellement, il avait bu, mais il ne dit pas de pareilles choses uniquement parce qu'il a bu... Moi, je n'ai aucun intérêt direct dans l'affaire: je ne suis pas d'ici; mais, le diable m'emporte! je ne peux pas supporter de voir toute une ville tomber à bras raccourcis sur un homme, quand je mettrais ma tête à couper que cet homme a raison.

— Comment savez-vous que j'ai raison? demanda Tuttle à ce commis-voyageur qui parlait si franc.

— D'après la nature des choses... celui qui combat un de ces monopoles doit avoir raison, voilà tout. Nous tapons tous dessus, mais nous n'avons pas le courage de les combattre. Si le sénateur a été l'objet de quelque tentative, on pourrait l'amener à parler. Cela vaut la peine d'essayer, en tout cas.

— Quel moyen pourrais-je bien employer pour amener Ward à s'accuser lui-même? répliqua Tuttle, avec une nuance ironique.

— Mon Dieu! je ne crois pas que le vieux ait été effectivement acheté, mais je pense qu'on a essayé, toujours... et qu'il en connaît d'autres qui l'ont été. Autrement dit, il doit être ce que j'appellerai le bon bout de l'écheveau. Voilà votre affaire. Vous n'avez besoin que de trouver ce bon bout, il vous mènera au cœur même de la chose. Un homme accusé en accusera un autre.

Ces mots firent sur Tuttle une impression profonde ; pendant le reste du trajet, absorbé dans ses réflexions, il ne vit plus que ce plan déterminé. S'il ne pouvait mettre la main sur un homme comme Ward, il était perdu.

Il résolut d'aller le trouver le soir même et d'avoir recours à lui.

HAMLIN GARLAND

(Traduction d'Alice Foulon de Vaulx.)

(A suivre.)

A

M. LE DOCTEUR TOULOUSE[1]

Mon cher docteur,

Vous me soumettez le travail que vous avez fait sur mon individualité physique et morale, et vous me demandez l'autorisation de publier ce travail. J'ai lu les bonnes feuilles, elles m'ont beaucoup intéressé, en me rappelant le plaisir que j'ai pris moi-même aux si nombreuses et si longues expériences que nous avons faites ensemble; et, certes, je vous donne bien volontiers l'autorisation que vous désirez, en contre-signant vos pages, comme authentiques et vraies.

Cette autorisation, je vous la donne d'abord, parce que je n'ai eu qu'un amour dans la vie, la vérité, et qu'un but,

1. M. le docteur Édouard Toulouse, chef de Clinique des Maladies mentales à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'Asile Sainte-Anne, va publier prochainement le premier volume d'une série intitulée : *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*; le premier volume a pour titre spécial : *Émile Zola* (1 vol. in-18 avec gravures; Société d'Éditions scientifiques, fondée sur la mutualité). — Voir plus loin, p. 88.

faire le plus de vérité possible. Tout ce qui tend à faire de la vérité ne peut être qu'excellent. Et quel vif intérêt présente une étude comme la vôtre, établissant sur des données certaines, par des expériences décisives, la vraie nature physique et psychologique d'un écrivain ou d'un artiste! Le fait est une certitude contre laquelle rien ne prévaut. La contribution que vous allez apporter ainsi est définitive. Si vous ne vous mêlez pas de critique littéraire, je défie bien pourtant qu'un critique puisse négliger, après vous, les documents que vous avez fournis sur les sujets soumis à vos expériences.

Et je vous donne aussi mon autorisation, parce que je n'ai jamais rien caché, n'ayant rien à cacher. J'ai vécu tout haut: j'ai dit tout haut, sans peur, ce que j'ai cru qu'il était bon et utile de dire. Parmi tant de milliers de pages que j'ai écrites, je n'ai à en renier aucune. Ceux qui pensent que mon passé me gêne se trompent singulièrement, car ce que j'ai voulu, je le veux encore, et à peine si les moyens ont changé. Mon cerveau est comme dans un crâne de verre, je l'ai donné à tous, et je ne crains pas que tous y viennent lire. Et, quant à ma guenille humaine, puisque vous croyez qu'elle peut être bonne à quelque chose, comme enseignement et comme leçon, prenez-la donc: elle est à vous, elle est à tous. Si elle a quelques tares, il me semble pourtant qu'elle est assez saine et assez forte, pour que je ne sois pas trop honteux d'elle. D'ailleurs, qu'importe! J'accepte la vérité.

Enfin, cette autorisation, je ne vous la donne pas sans quelque malin plaisir. Savez-vous que votre étude combat victorieusement l'imbécile légende! Vous ne pouvez ignorer que, depuis trente ans, on fait de moi un malotru, un bœuf de labour, de cuir épais, de sens grossiers, accomplissant sa tâche lourdement, dans l'unique et vilain besoin du lucre. Grand Dieu! moi qui méprise l'argent, qui n'ai jamais marché dans la vie qu'à l'idéal de ma jeunesse! Ah! le pauvre écorché que je suis, frémissant et souffrant au moindre souffle d'air, ne s'asseyant chaque matin à sa tâche quotidienne que dans l'angoisse, ne parvenant à faire son œuvre que dans le continuel combat de sa volonté sur son doute! Qu'il m'a fait rire

et pleurer des fois, le fameux bœuf de labour! Et, si je ris aujourd'hui, c'est qu'il me semble que vous l'enterrez, ce bœuf-là, et qu'il n'en sera plus question, pour les gens de quelque bonne foi.

Donc, merci, mon cher docteur. Merci d'avoir étudié et étiqueté ma guenille. Je crois bien que j'y ai gagné. Si elle n'est point parfaite, elle est celle d'un homme qui a donné sa vie au travail et qui a mis, pour et dans le travail, toutes ses forces physiques, intellectuelles et morales.

Bien cordialement à vous.

ÉMILE ZOLA

Paris, 15 octobre 1896.

OBSERVATION

DE

M. ÉMILE ZOLA[1]

I

EXAMEN PHYSIQUE

M. Zola est actuellement âgé de cinquante-six ans. C'est un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, d'apparence robuste et bien constitué. Le thorax est large, les épaules hautes et carrées; les muscles sont assez volumineux, bien que non exercés. Il existe un certain embonpoint. La peau est blanche, rosée, ridée en certains endroits; le tissu cellulaire est abondant. Les cheveux et la barbe étaient bruns; ils grisonnent aujourd'hui. Les poils sont très fournis sur tout le corps notamment sur la partie antérieure du thorax. La tête est

1. Ce premier volume de l'*Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle et de la névropathie* (voir plus haut p. 85) commence par une *Préface* où l'auteur dit sommairement son dessein :

« Ce livre et ceux qui suivront sont des œuvres uniquement scientifiques.

» J'ai pensé que l'on pouvait s'occuper des hautes personnalités intellectuelles comme de simples matières à observation... J'ai voulu savoir ce qu'étaient ceux auxquels la foule attribuait des qualités exceptionnelles; et je leur ai demandé à les examiner, comme j'ai examiné à l'asile des sujets moins illustres... »

Dans l'*Introduction générale* qui vient ensuite, l'auteur expose l'historique de la

grosse, la face large, les traits assez accentués. Le regard est scrutateur, doux et même rendu un peu vague par la myopie. L'ensemble de la physionomie exprime la réflexion habituelle et une certaine émotivité; M. Zola a un air sérieux, inquiet, chagrin, qui lui est particulier. La voix est assez bien timbrée; mais les finales sont quelquefois émises en fausset, et il existe un reste à peine appréciable du trouble de prononciation de l'enfance.

. . . .

Le système nerveux de M. Zola présente un ensemble de troubles morbides, spasmes cardiaques, crampes, tremblement, etc. Il est notamment sujet à des crises de douleur, qui datent de la vingtième année, mais qui, tout d'abord, entre vingt et quarante ans, se produisaient à de longs intervalles. C'était surtout, durant cette période, des coliques nerveuses. Plus tard, de quarante-cinq à cinquante ans, ces crises ont pris la forme d'angine de poitrine, de cystite aiguë, de rhumatisme articulaire. Actuellement les crises sont moins fortes, mais elles sont remplacées par un état de malaise chronique, de faiblesse et d'irritabilité presque constantes. Souvent les troubles gastriques sont l'occasion ou encore le signal des exacerbations nerveuses. Mais d'ordinaire — surtout actuellement — c'est l'effort, intellectuel ou musculaire, qui les provoque. D'ailleurs les moindres causes suffisent pour les éveiller. C'est ainsi que l'exercice du dynamomètre déterminait parfois, et pendant un temps assez long, des crises avec crampes musculaires. La pression d'un vêtement trop ajusté

question et discute les méthodes. Puis il en arrive à ce qui fait la matière propre de ce volume : *Observation de M. Émile Zola*, divisée en quatre chapitres : *Antécédents héréditaires*, *Antécédents personnels*, *Examen physique*, *Examen psychologique*.

L'*Examen physique*, qui a été fait avec la collaboration de douze médecins ou spécialistes, se divise lui-même en six parties : *Examen anthropologique*, *Appareil circulatoire*, *Appareil respiratoire*, *Appareil digestif et Annexes*, *Motricité*, *Système nerveux*; — nous n'en publions que les premières et les dernières lignes, ce chapitre étant trop spécialement médical.

L'*Examen psychologique* se divise en quinze parties : *Fonctions sensorielles*, *Fonctions motrices*, *Langage*, *Mémoire*, *Attention-Observation*, *Temps de réaction*, *Assimilation*, *Idéation*, *Imagination*, *Jugement et Suggestibilité*, *Emotivité*, *Volonté*, *Caractère*, *l'Œuvre*. — Nous en donnons de larges extraits; on trouvera dans le volume tout le détail des observations et des *tests* ou expériences par lesquelles sont justifiées, chacune à son tour, les assertions de l'auteur.

a eu quelquefois des effets analogues du côté du thorax. De même encore, le serrement dans une foule de mi-carême a une fois provoqué chez M. Zola une crise d'angoisse avec phénomènes pseudo-angineux graves. La piqûre d'un doigt a déterminé des douleurs dans le bras pendant plusieurs heures.

Il existe donc un certain déséquilibre nerveux, une émotivité exagérée, réellement morbide, qui provoque, sous l'influence d'excitations minimes, des réactions désordonnées et douloureuses. A ce point de vue et aussi à cause de certaines idées morbides qui seront décrites plus loin, on est en droit de dire que M. Zola est vraiment un névropathe, d'autant que ses algies paraissent être indépendantes de toute altération organique perceptible. Elles ne sont pas non plus — et c'est un point à retenir — rattachables à une névrose caractérisée comme l'épilepsie ou l'hystérie. On peut donc les dire subjectives, bien qu'elles soient très réelles. Ces troubles nerveux, dont la disposition originelle est prouvée par bien des faits, notamment par la contracture de l'orbiculaire droit, par une grande émotivité manifestée dès l'enfance, ont éclaté vers la vingtième année, au moment du premier surmenage intellectuel. Et depuis, ils n'ont fait que s'accentuer avec la persistance d'un travail psychique excessif, quoique réglé. On peut voir dans le cas de M. Zola la confirmation de cette idée, que la névropathie est la compagne fréquente de la supériorité intellectuelle et que, même lorsqu'elle est d'origine congénitale, elle se développe avec l'exercice cérébral qui tend à déséquilibrer peu à peu le système nerveux.

II

EXAMEN PSYCHOLOGIQUE

FONCTIONS SENSORIELLES. — *Perceptions tactiles.* — Les sensations tactiles (pression, contact, douleur) sont généralement exaltées chez M. Zola ; les perceptions correspondantes sont fines et exactes.

Perceptions visuelles. — L'acuité visuelle est faible chez

M. Zola, qui est myope et astigmate. Mais cela ne compromet pas la finesse et la justesse de ses perceptions visuelles.

Perceptions auditives. — M. Zola a une très mauvaise oreille musicale, peu éduquée et peu susceptible de l'être, à ce point qu'il n'a jamais pu chanter une gamme juste. Il a appris à jouer un peu de la clarinette et du piano, parce que ce sont des instruments à son fixe; mais il a été obligé d'abandonner, dès son enfance, l'étude du piston qu'il avait entreprise. Dans ces derniers temps, il s'est occupé de musique, ce qui n'a pas changé son oreille. Si M. Zola n'a pas le sens des intervalles musicaux, ni de l'harmonie des accords, il a, très développé, celui du rythme. Écolier, il triomphait, dit-il, dans la mesure. D'autre part, on constate dans ses phrases un rythme des plus nets, et l'on a pu quelquefois s'amuser à mettre sa prose sous la forme typographique des vers; enfin, un de ses agréables souvenirs de la ville d'Aix, qu'il a habitée dans son enfance, est celui de la retraite battue en cadence par les tambours de la garnison. M. Zola juge par l'oreille de la mélodie de ses phrases. D'autre part, les bruits et les sons laissent en lui des souvenirs qu'il utilise beaucoup dans la composition de ses œuvres. En résumé, ses fonctions auditives ne sont diminuées que pour la musique. J'ajouterai qu'il n'a pas d'audition colorée ni aucun trouble psychique analogue.

Perceptions olfactives. — L'odorat de M. Zola est quantitativement un peu au-dessous de la moyenne. Pour qu'il puisse sentir un parfum, il faut que ce dernier soit un peu plus concentré que pour la majorité des gens bien portants. En a-t-il été toujours ainsi? Voilà une question que l'on doit poser, étant donné l'âge de M. Zola; et il est possible que son acuité olfactive ait diminué dans ces derniers temps. Cette réserve, qu'il est juste de faire à propos de l'odorat, on doit la faire aussi pour les autres sens. C'est là une des difficultés que présente une enquête sur des gens célèbres qui, la plupart, ont dépassé l'âge mûr.

Mais, à côté de cette diminution quantitive de la sensation, M. Zola présente une finesse de l'olfaction que l'on peut comparer à celle des parfumeurs. Chez eux, en effet, a remarqué M. Jacques Passy, l'acuité s'émousse en même temps que la

finesse se développe. De même tel myope, fort au-dessous de la moyenne pour l'acuité visuelle, est sensiblement au-dessus lorsqu'il s'agit d'apprécier la forme des objets et leurs couleurs. La quantité n'est donc pas tout dans la sensation. Outre que M. Zola a une mémoire des odeurs très développée et que celles-ci agissent puissamment sur lui, il reconnaît, compare et distingue des sensations olfactives avec une sûreté qui a toujours étonné son entourage. C'est ainsi qu'une de ses distractions est de diagnostiquer à distance (par exemple de son cabinet de travail de Médan, situé au-dessus de la cuisine) les mets qu'on apprête pour le repas. Il peut dire si ce sont des tomates, un poulet ou un gigot, ou encore, du poisson, et quelle espèce de poisson, des sardines ou du hareng, de l'éperlan ou de la sole.

Perception de l'espace. — M. Zola s'oriente assez facilement; sa mémoire topographique est bonne et sa sensibilité musculaire paraît normale.

Perception du temps. — M. Zola apprécie assez bien la durée. Ainsi je lui demandai un matin quelle heure il était à sa montre qu'il avait regardée vingt minutes auparavant. Il me répondit exactement à une minute près.

. . . .

En résumé, les perceptions de M. Zola se caractérisent surtout par leur justesse (Tact, Vision, Temps), et aussi par leur finesse (Tact, Odorat); toutefois, celles tenant au sens musical sont grossières. Les perceptions sont en rapport avec des sensations physiques, qui, sauf celles du tact, sont actuellement — peut-être à cause de l'âge — d'une acuité plus ou moins au-dessous de la moyenne (Vision, Audition, Olfaction), ce qui n'empêche pas ces dernières d'être d'une excitabilité anormale (hyperesthésie rétinienne et auditive). Cela prouve que la finesse de la *perception*, phénomène plus spécialement lié à la vie psychique, est indépendante jusqu'à un certain point de la *sensation*, phénomène plus spécialement lié à l'état physique des organes. Peut-on tirer de ces premières observations une application à l'œuvre littéraire du romancier? Son réalisme, son besoin de vérité et d'animer les choses (Hennequin)[1]

1. Émile Hennequin, *Essais de critique scientifique.*

pourraient être en partie expliqués par la justesse de ses perceptions; de même son goût pour la clarté. L'étude des sensations et des perceptions ne permet pas de vérifier cette critique qu'on lui a adressée de grossir les objets (Hennequin). Il serait, a-t-on dit aussi, frappé surtout par les odeurs et les couleurs. Mes expériences sembleraient confirmer cette observation, en ce qui a trait aux odeurs.

FONCTIONS MOTRICES. — M. Zola a été et est encore vigoureux; ses muscles sont bien développés, quoiqu'il les ait rarement exercés. Il n'a d'ailleurs en aucun temps ressenti de goût prononcé pour les exercices musculaires. Quand il était jeune, il aimait la natation, mais il n'a jamais dansé, ni fait de l'escrime, ni monté à cheval, ni tiré des armes à feu. Dans ces derniers temps, il s'est adonné à la bicyclette, qui lui plaît non à cause des sensations d'exercice musculaire qu'elle procure, mais comme *un instrument de rajeunissement*. C'est là une impression qu'ont ressentie beaucoup d'hommes de l'âge de M. Zola, comme lui fervents bicyclistes.

M. Zola se fatiguerait d'ailleurs rapidement; son effort est brusque, il donne tout ce qu'il peut, puis la fatigue arrive vite. Enfin M. Zola est maladroit pour plusieurs raisons. A cause de son émotivité d'abord: ainsi, quand il lui arrive de chasser, l'idée d'avoir à presser la gâchette l'énerve et fait dévier l'arme. M. Zola est maladroit aussi parce qu'il est affligé d'un tremblement nerveux des doigts, parce qu'il est myope et peut-être pour d'autres raisons plus essentielles.

LANGAGE. — C'est une fonction mixte. Elle est sensorielle par la vision et l'audition verbales, et motrice par la parole et l'écriture. Elle a donc sa place naturelle après les fonctions sensitives et motrices, dont elle n'est qu'une spécialisation. Les souvenirs des mots et des phrases seront étudiés au chapitre de la mémoire.

Nature des images mentales. — Une des premières questions à discuter est celle-ci : « Quelle est la nature des images mentales qui servent le plus habituellement à M. Zola? »

M. Zola est un auditif verbal, c'est-à-dire que, dans l'acte de la pensée verbale, il se sert surtout des images auditives du mot. C'est aussi par l'audition interne qu'il juge de l'harmonie de ses phrases, qu'il ne relit pas à haute voix comme le faisait Flaubert. Et cependant il ne comprend bien que s'il lit des yeux : il serait par exemple incapable de suivre un discours. Cela s'explique par l'habitude professionnelle de l'écrivain dont les yeux sont les fenêtres par lesquelles les connaissances pénètrent.

Langage parlé. — M. Zola n'a pas les qualités nécessaires aux exercices oratoires. D'abord il est très nerveux et timide, et l'émotion paralyse ses moyens. D'autre part, il a une mémoire des mots, des phrases et des constructions plutôt faible. Il n'a d'ailleurs jamais pu apprendre à parler une autre langue que le français. Aussi a-t-il toujours une vive appréhension quand il se lève dans une réunion pour parler. Il a essayé d'apprendre ses discours par cœur et cela n'a fait que l'embrouiller davantage. Maintenant M. Zola réfléchit le moins possible à l'avance aux paroles qu'il doit prononcer. Dans la route qu'il fait pour aller au lieu de la réunion, il songe aux idées principales qu'il doit développer et les ordonne. Seule, la fin, le toast par exemple, est apprise par cœur. Voici une anecdote qui peint bien M. Zola à ce point de vue. Quand il alla, il y a quelques années, au Congrès des Journalistes à Londres, il sut qu'il aurait à faire un discours. Il en écrivit un qui avait environ soixante mots, et plusieurs jours à l'avance il s'entraîna à le répéter en se couchant. Enfin le moment venu de se prononcer, il se leva, tira un papier de sa poche et... lut sa harangue. Je crois que l'émotion est un facteur important dans cette incapacité oratoire ; car en particulier M. Zola parle clairement, d'abondance, et parfois avec un certain luxe d'images. Cependant l'élocution est souvent hésitante, le mot ne vient pas toujours spontanément, défauts qui tiennent en grande partie au manque d'exercice.

Langage écrit. — L'écriture est, ainsi qu'on le verra plus loin, la forme du langage que M. Zola emploie pour *penser* ses œuvres. Sans écrire, il ne peut guère faire un travail intellectuel utile. J'ai fait examiner son écriture par un savant connu, M. Crépieux-Jamin, auteur d'un livre très

remarquable[1] qui a fait entrer la graphologie dans le domaine scientifique.

Beaucoup des remarques de M. Crépieux-Jamin concordent parfaitement avec mes observations : nervosité, grande clarté. empire sur soi-même, intelligence des moyens, emploi de l'effort le plus utile, etc.... Mais d'autres ne cadrent pas aussi bien avec ce que j'ai vu et compris. Les sentiments d'amour et de haine par exemple ne paraissent pas chez M. Zola si profonds et si vivaces que M. Crépieux-Jamin dit les voir dans l'écriture. M. Zola affirme même que la haine lui est inconnue.

MÉMOIRE. — La mémoire passive de M. Zola paraît peu développée : tout ce qui ne l'intéresse pas fortement s'enregistre avec difficulté dans son cerveau. C'est un fait important à signaler, car il est fondamental dans l'organisation psychique du romancier. Chez lui la sélection des images est fondée sur l'utilitarisme, dont M. Zola a conscience et qui fait tout converger vers l'effort actuel à accomplir. Ce qui n'est pas utile à la réalisation du but cherché est écarté. Quand M. Zola compose un livre, il ne lit que ce qui peut lui servir. Toute sa pensée se concentre sur son œuvre et reste jusqu'au bout dans une sorte de monoïdéisme. Son attention étant fortement dirigée de ce côté, il existe une sorte de distraction pour tout le reste, et les faits qui n'entrent pas dans le champ du travail ont de la peine à laisser une trace en son cerveau. Voici un exemple bien propre à faire comprendre cette condition particulière. Dans une société qu'il présidait récemment, il n'est parvenu qu'au bout de trois mois à se rappeler les noms des 24 membres du bureau qu'il voyait très souvent et qu'il lui fallait fréquemment aussi appeler pour les votes.

La mémoire volontaire est plus développée chez M. Zola. Elle fixe rapidement et retient beaucoup de choses, mais pas durant un temps très prolongé ; comme l'éponge elle rend aussi vite qu'elle prend. C'est que, avec le développement de son œuvre, l'attention de M. Zola a bien souvent changé d'objet. Or, les faits passés ne sont plus aussi utiles que les

1. *L'Écriture et le Caractère.*

faits présents, et la sélection les écarte aussitôt. Ce qui prouve bien que tout chez M. Zola est à l'effort actuel, c'est que, lorsqu'il veut reproduire de mémoire des faits anciennement observés, par exemple dans la préparation de ses romans, il le peut avec facilité. Alors des choses qui paraissaient complètement perdues reviennent en pleine lumière. La lecture de courtes notes, écrites quelques mois et même quelques années auparavant, éveille de précis et très nombreux souvenirs de gestes, de physionomies, de voix. Et toujours les détails inutiles disparaissent dans cette sélection constante qui est très active chez M. Zola. En outre, les souvenirs s'organisent — c'est encore un des caractères du fonctionnement psychique du romancier — et forment un ensemble qui se tient solidement. Cela prouve le bon état de la faculté de conservation et aussi de la faculté de reproduction des souvenirs.

Mémoire des sensations tactiles. — Les sensations tactiles laissent des résidus que M. Zola utilise facilement, ainsi que le prouvent certains tests sur les perceptions tactiles qui ne sont, en somme, que des comparaisons avec des sensations anciennes.

Mémoire des sensations visuelles. — Les sensations visuelles peuvent se grouper sous trois chefs : la forme, la couleur et le mouvement. D'où trois sortes de mémoires, le plus souvent associées, mais quelquefois séparées.

(Forme et couleur associées.) — La mémoire des objets est une mémoire synthétique de la forme et de la couleur et parfois même du mouvement. Elle est très développée chez M. Zola. Les objets les moins importants — s'ils l'intéressent — laissent des souvenirs visuels ; cela est vrai pour les objets inanimés comme pour les physionomies et les paysages.

La mémoire topographique est bonne, et il a eu l'occasion d'en faire souvent l'épreuve dans ses courses en bicyclette.

Mémoire des sensations auditives. — La mémoire des sons musicaux est nulle. M. Zola ne peut chanter juste l'air le plus simple. Mais la mémoire des bruits et des sons non musicaux est bonne. M. Zola utilise beaucoup ses souvenirs auditifs, par exemple pour se rappeler une personne par sa voix.

Mémoire des sensations olfactives. — Les sensations olfactives sont très fines chez M. Zola et jouent un rôle important dans la reconnaissance des objets. C'est dire qu'elles laissent dans la mémoire des impressions fortes et durables. Quand il préparait le *Ventre de Paris*, il descendit dans les sous-sols des Halles, où sont entassés des poulets ; son odorat s'imprégna de cette odeur de volaille accumulée, et pendant un mois il l'eut présente à son nez. M. Zola évoque facilement les odeurs, et mieux que les couleurs ou toute autre sensation passée. Pour lui chaque objet a son odeur propre, chaque femme, certaines villes, comme Marseille ou Paris, et même certaines rues, le marché des petits centres urbains, chaque saison, etc. L'automne, par exemple lui paraît caractéristique avec son odeur de champignons et de feuilles mouillées.

. . . .

TEST. — *Reconnaître les textes suivants, dont le nom de l'auteur n'est pas donné :*

1° Je passe sur certaines petites taches de style. L'écrivain a dépouillé son manteau pompeux et semble écrire en robe de chambre. Mais, même dans cette familiarité des souvenirs racontés d'une plume un peu abandonnée, quel continuel arrangement des scènes et des mots ! L'émotion vraie fait absolument défaut. L'explication, telle qu'il la présente, entre lui et madame Yves, cette confusion d'une femme encore belle, ces baisers et ces larmes sur ses mains, cet évanouissement brusque qui termine la scène, sont avant tout du domaine du théâtre. Le « Je suis marié ! » est amené avec une science parfaite de l'effet dramatique ; il ferait très bien comme baisser de rideau d'un quatrième acte. (Ém. Zola, extrait d'une critique inédite destinée à la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, 1876).

M. Zola ne peut dire quel est l'auteur de cette critique qui ne lui rappelle, dit-il, ni la bonhomie de Sarcey, ni la fantaisie de Jules Lemaître.

2° Au matin d'une nuit
D'ardente volupté, qu'une maîtresse est belle !
Sa bouche, de baisers toute chaude, sourit ;
Son œil, demi-voilé, de bonheur étincelle :
Un désir gonfle encore sa gorge de frisson,
Et l'odeur de l'amour sort de sa chevelure.

Une cavale, jeune et fougueuse d'allure,
Après un long combat, à la voix du clairon,
Généreuse, oubliant sa récente blessure,
Relève avec ardeur la tête, et, se cabrant,
Hennit, frappe le sol et bondit en avant.

(Vers inédits d'Ém. Zola, cités par Paul Alexis, *Émile Zola*, 1882, p. 241.)

M. Zola attribue d'abord ces vers à Musset, puis, au 7e, les reconnaît comme étant de lui.

. . . .

En résumé, la mémoire présente chez M. Zola les caractères suivants. La mémoire involontaire est beaucoup plus faible que la mémoire volontaire ; et celle-ci n'est pas très développée quantitativement et élémentairement. Elle est plus en surface qu'en profondeur et elle est surtout précise. Dans la fixation, la conservation et le rappel des souvenirs, c'est leur plus ou moins grande utilité *actuelle* qui les fait retenir. Cette dernière condition permet à M. Zola de tirer de sa mémoire le meilleur parti avec le minimum de déchet. Chez lui, la mémoire est surtout synthétique, groupant les résidus de toutes les sensations ; et, sauf pour les odeurs, qui semblent tenir dans ses souvenirs une place plus grande que chez les autres personnes, il y a harmonie, équilibre parmi les différents éléments des souvenirs.

Pour le langage, bien qu'il n'appartienne pas à un type analytique pur et que ses procédés mentaux varient un peu avec les mots et l'exercice intellectuel, il se sert des images auditives, et probablement des images d'articulation, plutôt que des images visuelles. Le fait est assez curieux à constater, étant donné que, pour retenir les mots par exemple, il faut qu'il les voie et que, d'autre part, il n'a pas du tout l'oreille musicale. C'est cependant par l'audition qu'il juge ses phrases et qu'il retient les mots. Et cependant ses habitudes d'écrivain, c'est-à-dire de lecteur habituel, influent sur la manière dont il s'assimile les souvenirs verbaux. Chez lui la vue est la porte du souvenir, et l'oreille en est le fixateur ou le révélateur. M. Zola est un visuel pour les objets et un auditif pour les mots.

ATTENTION-OBSERVATION. — L'attention peut être étu-

diée quantitativement (durée) ou qualitativement (modes). Son étude se confond avec celle de la mémoire volontaire, pour le choix des choses retenues, et elle n'est autre chose que ce qu'on a appelé la faculté d'observation.

Le temps pendant lequel M. Zola peut concentrer son attention sur un sujet n'est pas très long. Il ne travaille guère avec profit durant plus de trois heures. Au bout de ce temps, l'exercice intellectuel devient très pénible. Ces trois heures ne représentent pas évidemment la durée véritable de l'attention, qui ne peut avoir une telle continuité sans être coupée un certain nombre de fois par des distractions. Mais ces dernières sont rares et courtes. M. Zola n'est pas de ceux qui se dérangent au milieu de leur travail. Il peut écrire ou réfléchir à son œuvre sans presque s'interrompre durant toute sa séance. Son attention est donc relativement courte, mais intense, et ressemble à son effort musculaire.

Pendant qu'il travaille, il est isolé de tout ce qui l'entoure; il perçoit mal les sensations extérieures et n'en conserve pas de souvenirs précis. Ainsi, il lui arrive souvent que, descendant déjeuner, il apprenne que son chien a aboyé longtemps, que la cloche a résonné plusieurs fois ou que le temps a changé brusquement. Il ne s'est aperçu de rien ou du moins il n'a gardé aucun souvenir de tout cela. Il s'isole donc bien du milieu extérieur. Cependant il est des jours où cet isolement est difficile à obtenir. Dans les moments où il n'est pas en train, toutes les sensations extérieures retentissent fortement sur lui, et il en est fort agacé. Aussi est-ce surtout dans la prévision de ces mauvaises dispositions que durant son travail il condamne sa porte.

L'attention qu'on pourrait appeler involontaire, celle qui s'exerce sans effort dans la rue, à table, dans une conversation banale, est peu développée chez M. Zola. Il en est d'elle comme de sa mémoire : quand il ne tient pas à voir les choses, il ne voit rien. En ce sens, on peut dire qu'il est distrait. Au dehors, par exemple, il lui arrive souvent de ne pas saluer des gens qu'il croise et qu'il regarde sans les reconnaître. Ce n'est point, ainsi qu'il me l'expliquait très nettement un jour, qu'il ait l'esprit occupé par quelque réflexion absorbante. Non, il est distrait au sens absolu du

mot, il ne pense à rien. Du moment qu'il n'est pas dans sa volonté de regarder et de retenir, ses processus psychiques sont tellement faibles que rien de durable ne s'enregistre dans sa mémoire. C'est là un des caractères psychologiques essentiels de M. Zola. Il travaille à des heures déterminées et d'une manière très intense. La tâche journalière achevée, c'est fini — comme à l'école : et tout labeur utile est arrêté. M. Zola n'a pas, dans le cours de la journée, de remarques à noter hâtivement ; il prend au contraire un repos complet. Ce mode très volontaire de l'effort cérébral est typique chez M. Zola.

. . . .

IDÉATION. — Les idées naissent spontanément en apparence. Mais en réalité elles sont provoquées par des sensations (y compris les émotions), des mots ou d'autres idées. Voilà leur triple origine. Les sensations visuelles sont, chez M. Zola, les évocatrices d'images les plus nombreuses. Les sensations auditives, par exemple de vieux airs, les bruits d'une gare, une voix connue, éveillent des idées multiples. Les autres sensations évoquent aussi des idées, mais à un degré moindre, à l'exception des odeurs qui sont chez M. Zola très suggestives.

I. *Association des idées.* — Pour me rendre compte des conditions de ce phénomène chez M. Zola, j'ai employé le test suivant, qui m'a donné des faits nombreux à apprécier.

TEST. — *Dire, à la lecture ou à l'audition d'un mot, la première image ou idée qui vient à l'esprit.* — Des mots sont choisis dans toutes les catégories : parmi les mots concrets, parmi les noms de choses et d'êtres qui se voient (minéraux, végétaux, animaux, phénomènes naturels, objets industriels et autres, couleurs, mouvements), qui s'entendent, qui se touchent, qui se goûtent, qui se sentent ou qui sont en rapport avec le sens génésique ; — parmi les mots abstraits (métaphysique, idées générales, sentiments) ; — et enfin parmi des mots artificiels ou appartenant à une langue étrangère. Mélangés pour ne pas orienter les associations, tous ces noms sont écrits sur une feuille séparée et sont lus ou présentés alternativement.

Une première question est celle-ci ? Y a-t-il une différence, chez M. Zola, dans la facilité et la qualité des associations,

selon qu'elles sont provoquées par la vision ou l'audition du mot? La proportion des hésitations est à peu près la même pour les mots vus ou entendus. La facilité des associations était donc égale dans les deux cas. Toutefois, il est à remarquer que les mots vus ont donné 57,3 p. cent d'images et 25,3 p. cent d'idées, tandis que les mots entendus ont donné moins d'images (48,7 p. cent) et plus d'idées (33,7 p. cent). Il semblerait que les mots écrits éveillent des souvenirs plus vifs, plus imagés. Le fait est remarquable pour les noms de couleurs : ceux écrits ont évoqué des images plus souvent que ceux prononcés. Cependant il est à noter que M. Zola avait de la tendance à lire à haute voix les mots que je lui présentais, probablement pour renforcer l'image visuelle par l'image auditive.

Les 155 mots employés dans cette expérience ont éveillé 91 images, 43 idées, 15 mots, 5 émotions, et une fois aucune représentation n'a été provoquée. On peut considérer beaucoup d'idées comme de simples mots, dont elles sont difficilement différenciables et qu'elles représentent le plus souvent dans l'esprit. Les mots évoqués n'étaient nettement constitués par aucune image verbale exclusive, auditive ou visuelle; selon les mots, telle ou telle image prédominait[1]. Le nombre total d'images provoquées est donc considérable. Il est curieux de noter la différence de ce test avec ceux portant sur la mémoire. Dans ces derniers, M. Zola avait peu d'images. Son effort volontaire de retenir n'utilisait que le mot : il semblait qu'il n'avait pas le temps d'aller jusqu'à l'image. Tandis que dans l'expérience précédente, la faculté de penser par images, n'étant gênée par aucune préoccupation, se manifeste nettement.

Nature des idées. — Les idées de M. Zola sont plus ou moins connues. J'en citerai seulement quelques-unes. Ses connaissances sont très étendues, sinon très profondes. Elles embrassent, avec la littérature, ce qu'on pourrait appeler la sociologie pratique et une foule de sciences appliquées, de technologies dont l'étude a été provoquée par la diversité de ses romans. M. Zola serait assez porté vers les sciences naturelles et médicales, pas du tout

1. Consulter Ribot, Enquête sur les idées générales, *Revue philosophique*, 1891, XXXII, p. 376

vers les mathématiques. Il ne connaît bien ni langues mortes, ni langues vivantes étrangères, et il n'a jamais appris les éléments d'aucun art: enfin il paraît généraliser facilement. Voici quelques-unes de ses idées exprimées sans réflexion sur des sujets divers.

(Génie). — Ses trois caractères seraient: la création d'êtres, la puissance, la fécondité. Ce n'est ni la rareté, ni la perfection, qui fait le chef-d'œuvre. Le génie reproduit la nature avec intensité.

(Droit). — C'est l'application de la justice. Il y a une antithèse entre le droit naturel et le droit écrit, qui est une mauvaise application de la justice à la société.

(Justice). — C'est une idée sociale. D'où peut-elle bien venir, car dans la nature elle n'existe pas? L'égalité n'est pas dans la réalité des choses.

(Femme). — Elle lui paraît moins bien équilibrée, de moindre initiative que l'homme. Au total, elle est plutôt inférieure à ce dernier. Et cependant, dans le petit commerce, chez les ouvriers, elle serait supérieure à son mari.

(Idées métaphysiques). — L'inconnu ne trouble pas M. Zola parce qu'il a la conscience qu'il ne pourra jamais le pénétrer. En ce sens, il est positiviste: et ce qui lui échappe, il ne s'en occupe pas. Il serait cependant assez porté à croire à l'anéantissement complet après la mort. Dieu lui paraît une hypothèse naïve, et toutes les affirmations des dogmes religieux lui semblent être sans consistance, en dehors de la raison et du bon sens.

(Idées morales). — Il aurait une tendance à fonder la morale sur l'observation des lois purement naturelles. A ce point de vue, il a une conception païenne de la vie. Ce qui est sain ne le blesse pas; au contraire, ce qui est en dehors de la nature est pour lui incompréhensible et le choque. Il considère la virginité prolongée comme une vilenie; aussi la conception de la *Vierge Marie* l'a toujours offusqué comme une idée antinaturelle. De même il ne comprend pas l'amour incomplet, la continuité de l'espèce devant être à son avis le but du baiser.

(Idées d'ordre et de méthode). — Elles sont très développées chez M. Zola, qui est devenu à la longue leur pri-

sonnier. Il les a toujours eues, mais peu à peu elles se sont étendues à tout, depuis les soins de toilette jusqu'à la composition de ses œuvres. Chaque chose a sa place autour de M. Zola, sur son bureau, dans son appartement; et le désordre lui est très pénible. J'ai cru longtemps qu'il ne travaillait pas à Paris dans le cabinet où il me recevait, tant sa table était nette et bien ordonnée: sur elle aucun papier ne traînait jamais. L'encrier, le porte-plume, le sablier, une foule de petits objets étaient rangés dans un ordre immuable. Quand il écrit, M. Zola classe toutes ses notes dans des chemises, qui forment des paquets distincts, destinés chacun à des tiroirs spéciaux. A la fin de la séance, le sous-main, couvert de notes, est dépouillé, les fiches qui sont dressées vont dans leur couverture et sont classées méthodiquement avec une grande patience. Obéissant plus ou moins consciemment à cet esprit d'ordre, M. Zola garde les nombreuses lettres qu'il reçoit et dont la plupart ne peuvent lui être d'aucune utilité; mais il ne saurait rien détruire.

Ce n'est point que dans les choses matérielles que M. Zola est méthodique, c'est aussi dans la conception et l'élaboration de ses romans, ainsi qu'on le verra plus loin. L'ordre qu'il déploie dans le travail lui est en partie imposé par sa mauvaise mémoire; mais il devient pour lui un merveilleux moyen de travail, où le rendement atteint presque le cent pour cent de l'effort, le temps perdu étant à peu près nul. Cette tendance d'esprit a quelque chose de morbide, puisqu'elle provoque une certaine souffrance dans le cas de désordre.

Idées morbides. — Mais M. Zola a des idées plus nettement morbides que celle-là. Je les décris ici, et non avec l'émotivité, parce qu'elles ne s'accompagnent pas toutes ni toujours de ce phénomène que l'on considère cependant comme la base des obsessions. Ces dernières sont venues vers l'âge de trente ans, et se sont peu à peu développées. Un de leurs caractères, c'est qu'elles ne provoquent pas d'angoisse en cas de non-satisfaction. M. Zola peut ne pas s'y abandonner, et il n'en souffre pas beaucoup. Ordinairement, il se laisse aller à ces *manies*, comme il les appelle: et il est alors satisfait.

Une de ces idées morbides est l'idée *du doute*. Ainsi il est dans la perpétuelle crainte de ne pouvoir faire sa tâche jour-

nalière, d'être incapable de terminer un livre, de ne pas achever un discours s'il prend la parole en public, etc. Il ne relit jamais ses romans, car il craint d'y faire de mauvaises découvertes. Il n'a aucune confiance en lui à ce point de vue, ni dans beaucoup d'autres cas, dans les plus importantes comme dans les plus petites affaires de la vie.

L'arithmomanie ou le besoin de compter est aussi une de ses idées morbides. M. Zola dit que ce besoin est chez lui une manifestation de ses instincts d'ordre. Dans tous les cas, ces idées sont très proches. Il compte donc, dans la rue, les becs de gaz, les numéros des portes et surtout les numéros des fiacres, dont il additionne tous les chiffres comme des unités. Chez lui, il compte les marches de l'escalier, les objets placés sur son bureau. Il faut encore qu'il touche, un certain nombre de fois avant de se coucher, les mêmes meubles ou qu'il ouvre les mêmes tiroirs. Il est aussi poussé à toucher certains objets ou à fermer une porte plusieurs fois de suite. En outre, sur ce besoin de compter se sont greffées d'autres idées morbides, et notamment des superstitions. C'est ainsi que certains chiffres ont pour M. Zola une influence mauvaise. Si le numéro d'un fiacre, additionné comme il est dit plus haut, forme ce chiffre, il ne le prend pas, ou, s'il y est obligé, il craint qu'il ne lui arrive quelque malheur : par exemple, ne pas réussir dans l'affaire qu'il poursuit. Cette idée superstitieuse peut survenir à propos de n'importe laquelle de ses impulsions arithmomaniaques. Pendant longtemps les multiples de 3 lui ont paru bons ; aujourd'hui ce sont les multiples de 7 qui le rassurent. Ainsi, dans la nuit, il lui est arrivé souvent de rouvrir sept fois les yeux pour se prouver qu'il n'allait pas mourir. Par contre, le chiffre 17, qui lui rappelle une date douloureuse, lui semble mauvais ; et le hasard a voulu qu'il ait pu constater la coïncidence de certains événements malheureux avec cette date. Des idées superstitieuses analogues se manifestent aussi en dehors de toute arithmomanie. C'est ainsi qu'il accomplit certains actes, avec l'idée que, s'il ne le faisait pas, il lui arriverait des ennuis : par exemple, toucher les becs de gaz qu'il rencontre dans la rue, franchir un obstacle du pied droit, marcher d'une certaine façon sur les pavés, etc... Pendant longtemps, il craignait de ne pas réussir dans la

démarche qu'il allait tenter s'il ne sortait pas de chez lui du pied gauche.

Toutes ces idées morbides, dont M. Zola apprécie l'absurdité, sont, je le répète, accompagnées de phénomènes émotifs légers. M. Zola peut se dispenser de suivre son impulsion sans grandes luttes ni souffrances. Il est même curieux de remarquer combien elles troublent peu son équilibre mental. On peut dire qu'elles sont à fleur de peau; ce sont des habitudes vicieuses, mais qui n'atteignent pas profondément le fonctionnement psychique.

IMAGINATION. — Les tests sur l'association des idées ont montré ce qu'est l'imagination involontaire de M. Zola. Les images évoquées spontanément par les mots sont nombreuses. Elles apparaissent plus intéressantes encore lorsque, en citant un mot, on laisse les associations se faire et aboutir à l'image. Ainsi le mot *couteau* lui inspire d'abord un sentiment de répulsion et d'horreur contre la violence que cette arme lui représente, puis il s'inquiète du couteau, comme d'une *bête sournoise qui peut mordre*.

L'imagination volontaire peut être étudiée dans les romans de M. Zola, et je ne m'y arrêterai pas. Je ferai seulement remarquer qu'elle paraît s'exercer d'une façon raisonnée, logique, plutôt que brusquement, avec spontanéité. Son imagination créatrice est, comme on le verra plus loin, une sorte de déduction : et les personnages et les épisodes sont les conséquences d'idées générales.

L'évocation des sensations, qui est un phénomène de mémoire, est très liée à l'imagination qui s'en sert. Il m'a semblé que M. Zola évoquait plus intensément les odeurs que les faits de vision et surtout que les couleurs. Il n'a pu *s'imaginer* une croix rouge ou bleue, tandis qu'il me disait sentir à volonté les odeurs anciennement éprouvées. Il est à noter aussi qu'il ne paraît pas évoquer avec une grande facilité les descriptions des autres auteurs.

Pour me rendre compte de la faculté d'imagination immédiate, j'ai fait des pâtés d'encre sur du papier et j'ai demandé à M. Zola de me dire les idées et les images que ces taches éveillaient en lui. Il est malheureux que ces tests ne puissent

être reproduits, car ils présentent un réel intérêt; les images évoquées étaient en effet nombreuses et originales. Enfin, pour éprouver l'imagination verbale immédiate, j'ai expérimenté les tests suivants :

TESTS SUR L'IMAGINATION VERBALE IMMÉDIATE :

1° *Construire immédiatement une phrase avec les substantifs* ENCRIER, ARBRE, CHEVAL. M. Zola écrit : « Le cheval a eu peur de l'arbre. Cet arbre... »

2° *Même exercice avec les verbes* ACHETER, BATTRE, LIRE. M. Zola écrit : « J'ai été battu pour avoir lu le livre que vous avez acheté. »

3° *Même exercice avec les substantifs* TRAVAIL, NOMBRE, ESPACE. M. Zola ne trouve rien une première fois ; dans une autre séance, les mêmes mots lui suggèrent la phrase suivante : « Quel infini travail dans l'espace que l'évolution continue des étoiles sans nombre ! »

4° *Même exercice avec les substantifs* PIERRE, FER, FEU. M. Zola écrit : « J'ai vu souvent sous le choc du fer des étincelles de feu jaillir des pierres. »

5° *Même exercice avec les substantifs* FEMME, SOIE, LINGE. M. Zola écrit : « Je ne demande pas à la femme d'être vêtue de soie, mais j'aime qu'elle ait du beau linge propre, délicat et frais. »

On voit dans ces tests que certains mots, les premiers, n'intéressent pas M. Zola, qui ne peut finir la phrase ou qui en fait une très simple. Les mots abstraits le laissent même impuissant une fois. Dès qu'au contraire je lui propose des mots qui lui plaisent, qui excitent son intérêt de littérateur ou d'homme, il fait aussitôt des phrases plus belles.

JUGEMENT. — SUGGESTIBILITÉ. — La carrière de M. Zola prouve, par les succès qu'il a rencontrés, qu'il a un jugement sûr, tout au moins en ce qui touche aux choses de la vie. Quand on l'approche, on se rend compte qu'il est très pondéré et raisonnable. Il est surtout peu suggestible. Au cours de mes nombreuses expériences, je lui ai plusieurs fois tendu des pièges, mais il ne s'y est pas laissé prendre. Je citerai deux faits :

TESTS SUR LA SUGGESTIBILITÉ :

1° *Regarder une ligne et la reconnaître dans une échelle.* Or, la ligne a $0^m,040$ de longueur et la plus grande de l'échelle seulement $0^m,034$. Cette question est posée après d'autres portant sur la reconnaissance des lignes pour que le sujet soit entraîné à commettre une erreur. M. Zola, qui ne s'attend à rien, déclare que la ligne n'est pas dans l'échelle.

2° *Reconnaître l'odeur de trois flacons.* Tous les trois contiennent de la ouate hydrophile, qui n'est parfumée légèrement à l'acide phénique que dans un seul. Les deux autres sont inodores. M. Zola ne s'y trompe pas. J'ai refait la même expérience dans d'autres circonstances et en variant les détails : j'ai obtenu les mêmes résultats.

TESTS SUR LE JUGEMENT LITTÉRAIRE. — *Entendre lire une page d'un écrivain et le reconnaître.* Ce test est pour éprouver le jugement littéraire de M. Zola.

1° Fragment de *Ourson tête de fer* de Gustave Aymard :

Les voyageurs suivaient un chemin étroit et rocailleux, bordé de chaque côté par les touffes vertes de sassafras : çà et là surgissaient des groupes de cocotiers qui, aux derniers souffles de la brise expirante, balançaient leurs têtes touffues.

M. Zola l'attribue à Chateaubriand.

2° Fragment de la *Cousine Bette* de Balzac.

Situés dans l'aile qui réunissait d'un seul côté seulement la maison bâtie sur le devant de la rue au corps de logis adossé au fond de la cour à la propriété voisine, la chambre et le cabinet de Valérie, élégamment tendus en perse, à meubles en bois de palissandre, à tapis en moquette sentaient la jolie femme et, disons-le, presque la femme entretenue.

Non reconnu.

3° Fragment des *Provinciales* de Pascal (1re lettre) :

Je le suppliai de me dire ce que c'était *qu'avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose.* « Cela est aisé, me dit-il, c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour la faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir. — Et ainsi, lui dis-je, avoir le *pouvoir prochain* de passer une rivière, c'est avoir un bateau, des bateliers, des rames, et le reste, en sorte que rien ne manque. — Fort bien, me dit-il. — Et avoir le pouvoir prochain *de voir*, lui dis-je, c'est avoir bonne vue

et être en plein jour. Car qui aurait bonne vue dans l'obscurité n'aurait pas le pouvoir prochain de voir, selon vous; puisque la lumière lui manquerait, sans quoi on ne voit point. — Doctement, me dit-il. — Et par conséquent, continuai-je, quand vous dites que tous les justes ont toujours le pouvoir prochain d'observer les commandements, vous entendez qu'ils ont toujours toute la grâce nécessaire pour les accomplir ; en sorte qu'il ne leur manque rien de la part de Dieu. — Attendez, me dit-il, ils ont toujours tout ce qui est nécessaire pour les observer, ou du moins pour prier Dieu. — J'entends bien, lui dis-je : ils ont tout ce qui est nécessaire pour prier Dieu de les assister, sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient aucune nouvelle grâce de Dieu pour prier. — Vous l'entendez, me dit-il. Mais il n'est donc pas nécessaire qu'ils aient une grâce efficace pour prier Dieu? — Non, me dit-il, suivant M. le Moyne. »

Attribué à un auteur du XVIIIe siècle, Voltaire ou Diderot, Marivaux ou Rétif de la Bretonne.

4° Fragment de *l'Avare* de Molière (acte I, scène II) :

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire, car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? Que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Eh! que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, et je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis, et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

Attribué à un romancier du XVIIIe siècle ou du commencement du XIXe siècle, à l'abbé Prévost (*Manon Lescaut*), par exemple.

5° Fragment des *Confessions* de J.-J. Rousseau (Partie I, livre I) :

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avais

connu que des sentiments élevés mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unit tendrement à mon cousin Bernard. En peu de temps j'eus pour lui des sentiments plus affectueux que ceux que j'avais eus pour mon frère, et qui ne se sont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, aussi doux d'esprit que faible de corps et qui n'abusoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maison, comme fils de *mon tuteur*. Nos travaux, nos amusements, nos goûts étaient les mêmes : nous étions seuls, nous étions du même âge, chacun des deux avoit besoin d'un camarade, nous séparer étoit en quelque sorte nous anéantir. Quoique nous eussions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême ; et non seulement nous ne pouvions vivre un instant séparés, mais nous n'imaginions pas que nous pussions jamais l'être.

Attribué d'abord à George Sand, puis à un romancier de la même époque.

6° Fragment des *Misérables* de V. Hugo (livre huitième, ch. VI) :

La chambre que Marius occupait avait un pavage de briques délabré; celle-ci n'était ni carrelée, ni planchéiée; on y marchait à nu sur l'antique plâtre de la masure devenu noir sous les pieds. Sur ce sol inégal, où la poussière était comme incrustée, et qui n'avait qu'une virginité, celle du balai, se groupaient capricieusement des constellations de vieux chaussons, de savates et de chiffons affreux; du reste, cette chambre avait une cheminée; aussi la louait-on quarante francs par an. Il y avait de tout dans cette cheminée, un réchaud, une marmite, des planches cassées, des loques pendues à des clous, une cage d'oiseau, de la cendre et même un peu de feu. Deux tisons y fumaient tristement.

Une chose qui ajoutait encore à l'horreur de ce galetas, c'est que c'était grand. Cela avait des saillies, des angles, des trous noirs, des dessous de toits, des baies et des promontoires. De là d'affreux coins insondables où il semblait que devaient se blottir des araignées grosses comme le poing, des cloportes larges comme le pied, et peut-être même on ne sait quels êtres humains monstrueux.

Incertitude, aucune attribution.

Ces faits prouvent qu'on peut être un grand écrivain sans connaître les autres. M. Zola ne lit plus guère depuis qu'il a commencé à écrire, d'abord parce qu'il n'en a plus guère le temps et ensuite « dans la crainte de se *déformer* ». La critique et l'érudition d'une part et la faculté créatrice de

l'autre ne sont pas nécessairement liés et peut-être même s'excluent. De même les inventeurs ne sont généralement pas des savants.

ÉMOTIVITÉ. — On a vu dans l'examen physique qu'elle était anormale, morbide, mais pas en toutes les manifestations de la sensibilité.

Les émotions simples (joie et tristesse) sont en général intenses chez M. Zola. La joie lui est donnée par la santé, l'équilibre de lui-même, le fonctionnement facile de son organisme, le spectacle du matin, la vue des choses saines. La douleur morale le déprime, mais sans amener de réaction violente; il la supporte avec beaucoup de courage.

Ses sympathies vont vers les choses naturelles, vers le normal. Elles ne sont pas vite éveillées par les êtres humains. M. Zola n'est pas de ceux qui causent sur l'omnibus, et le premier contact lui est même désagréable. Il ne se lie qu'à la longue.

Voici quelques-uns de ses goûts.

Les trois choses qui lui paraissent les plus belles, c'est la jeunesse, la santé, la bonté. Il aime aussi beaucoup les bijoux et les machines à vapeur, c'est-à-dire le fini et la solidité du travail. Une machine à vapeur en diamant serait pour lui la plus belle des choses. Ce qu'il préfère toucher, ce sont les tissus fins, la soie: parmi les choses qui se voient, il aime surtout les spectacles urbains et les paysages. Dans le monde des couleurs, il préfère la palette rouge, jaune et vert de Delacroix, les nuances fanées, et, dans les tons complémentaires, le jaune uni au bleu. Des odeurs, ce sont les odeurs naturelles, les fleurs, qui ont ses préférences, mais nullement les parfums industriels; parmi les saveurs, c'étaient jadis les saveurs fortes quand il buvait du vin, ce sont maintenant les sucreries.

Des émotions liées à l'instinct de la conservation, la peur est la principale. M. Zola n'a pas trop d'appréhensions en bicyclette: en revanche il redoute l'obscurité et ne traverserait pas tout seul une forêt la nuit. Il a peur de mourir subitement, et cette crainte le reprend par crises. Il ne redoute pas d'être enterré vivant: mais parfois il a été, en chemin de fer, assailli par l'idée d'être arrêté dans un tunnel dont les deux bouts

s'écrouleraient : cette dernière phobie a quelque chose de morbide. Enfin il n'a jamais eu d'idées de suicide. La colère, qui est une manifestation de l'instinct de la conservation sous la forme défensive[1] survient chez lui surtout à propos de choses qui lui paraissent illogiques. Les motifs qui la provoqueraient le plus facilement, ce n'est pas, comme la plupart des gens, une atteinte à sa personne physique, mais plutôt une injure à sa personne morale et surtout l'idée d'une chose injuste.

L'instinct de la reproduction est, chez M. Zola, un peu anormal dans son activité, mais nullement dans son objet. Il aime la femme jeune sans cependant comprendre le prix qu'on attache à la virginité. Ce qu'il prise le plus en elle, c'est la fraîcheur et la santé, l'harmonie physique et morale, et aussi la gentillesse ; il n'attache aucune importance au vêtement et il serait plutôt éloigné par l'esprit d'une femme. Il a toujours été très olfactif en amour. Dans ses jalousies, il serait plutôt replié sur lui-même, réagissant peu et souffrant en silence ; ce qui l'exciterait surtout dans ce cas, ce serait la représentation matérielle de la trahison.

Les émotions plus complexes sont ce qu'on appelle des sentiments. M. Zola n'a jamais eu de sentiment religieux : il serait porté cependant à accepter certaines superstitions. Ses préférences esthétiques sont, en littérature et pour le roman, Balzac, comme créateur d'êtres, et Flaubert, comme écrivain. Tout le théâtre moderne lui déplaît, et il lui préfère une tragédie de Racine ou de Corneille. En musique, il n'aime pas la symphonie, qu'il ne comprend pas. Aussi goûte-t-il mieux l'opéra ; et encore faut-il qu'il entende les paroles, sans lesquelles toute musique lui semble obscure. Au fond, il préférerait à tout cela de simples airs naïfs et larges ; mais l'opérette et le café-concert le dégoûtent. Les instruments qui lui sont agréables sont l'orgue et le violon. Enfin, j'ajouterai que la musique n'éveille en lui aucune idée sensuelle. La peinture l'intéresse davantage ; et ce qu'il admire par-dessus tout, c'est l'évocation simple et puissante de la nature. La sculpture le laisse plus froid.

1. Ribot, *La Psychologie des sentiments*, 1896.

M. Zola est très casanier, et ses distractions sont restreintes. Il n'aime aucun jeu de hasard, d'argent ou autre, ni les cartes, ni les armes, ni le billard où il est très maladroit. Seul le jeu d'échecs lui plairait; mais il le fatigue trop. Il ne connaît aucun art d'agrément.

Le sentiment intellectuel qui fait travailler M. Zola n'est pas un plaisir; c'est chez lui une nécessité d'accomplir la tâche qu'il s'est imposée.

J'ajouterai, pour terminer ces quelques notes sur l'émotivité de M. Zola, que le langage émotionnel est faible chez lui. Il est, d'autre part, incapable d'imiter une voix, un geste, et il a la conscience qu'il lui aurait été impossible d'être acteur.

VOLONTÉ. — La caractéristique de M. Zola est la ténacité, la persistance dans l'effort. On retrouve dans tous ses actes cette qualité. Quand il travaille, si une difficulté surgit, il ne s'arrête pas, il ne se lève pas pour distraire son esprit; il reste au contraire à son poste, s'acharnant sur l'obstacle et ne soufflant que lorsqu'il l'a franchi. Et c'est ainsi qu'il a toujours procédé dans sa lutte pour conquérir l'argent, les titres, la gloire, qu'il a successivement ambitionnés. Tel il apparaît aussi dans sa vie intime, par exemple dans sa lutte contre l'obésité. C'est l'homme de combat que le combat passionne et soutient.

Ses actes sont déterminés par des raisons plus que par des sentiments. Avant d'entreprendre une chose, même si la passion l'y pousse, il réfléchit, pèse d'abord les conséquences de ses actes et cherche à savoir ce qu'elles doivent lui coûter dans son repos ou dans ses intérêts. Jusqu'au bout il a la conscience d'être maître de lui; et jamais il ne s'est senti entraîné à commettre *comme malgré lui* une action qu'il jugeait mauvaise, toujours capable de revenir au dernier moment sur ses pas. Aussi ne comprend-il pas les passions violentes du baron Hulot, dans la fiction, ou celles qui ont poussé le général Boulanger au suicide. Ces deux mentalités sont évidemment très loin de son organisation cérébrale.

A ce point de vue, M. Zola est le type de ce qu'on pourrait appeler l'homme responsable. Il ne se décide que par des

motifs raisonnables qui, s'ils ne sont pas une preuve du libre arbitre, en donnent l'illusion la plus complète. Ce sont des esprits de ce genre qui ont le plus contribué à répandre, comme une vérité, cette hypothèse que l'homme est maître de ses actions.

CARACTÈRE. — « Un caractère vrai, a dit M. Ribot [1], est réductible à une marque, à une tendance prépondérante qui en fait l'unité et la stabilité pendant la vie entière. » Cette définition s'applique parfaitement au cas de M. Zola, qui a montré toute sa vie une même tendance. C'est un ambitieux, conscient de sa valeur et servi par une ténacité extraordinaire. Tel il a toujours été, tel il m'apparaît encore. On l'a accusé d'instabilité parce qu'il a, avec les années, paru changer d'opinion sur les distinctions sociales et l'Académie. Mais ce n'est là qu'un changement de moyens, le but poursuivi étant toujours resté le même : occuper la première place. A quarante ans, il luttait pour faire triompher ses idées ; et il lui a paru alors de bonne tactique de dédaigner les croix et l'Institut. Plus tard, ses idées se sont imposées dans le monde littéraire et il a voulu leur donner une consécration officielle. Il faut noter aussi que M. Zola est un homme qui se plaît dans les luttes. Jusqu'à sa maturité, il a eu à se battre avec le public pour ses conceptions littéraires. Aujourd'hui il se retourne du côté où on continue à le discuter. Mais s'il entrait un jour à l'Académie, il en serait probablement fâché au fond en ce qu'il n'aurait plus cette lutte à soutenir. Dans tout cela, où voit-on la contradiction? Elle n'est qu'apparente [2] et l'on peut dire que M. Zola est un *caractère vrai*.

Si l'on acceptait la classification proposée par M. Ribot, on devrait ranger M. Zola parmi les sensitifs actifs. Il est sensitif, de par son impressionnabilité nerveuse, et actif, de par sa solide constitution physique : car le caractère n'est que l'expression de l'organisme. La tendance principale de son caractère est d'être tenace et constant dans l'effort. Il croit beau-

1. RIBOT, *La Psychologie des sentiments*, p. 399.

2. Consulter RIBOT, *La Psychologie des sentiments*, 1896, p. 400, pour comprendre l'apparente contradiction de certains caractères vrais.

coup au travail et prend les choses, même les plus petites, au sérieux, apportant beaucoup de soins à tout. Et chez M. Zola, ce n'est pas une pose extérieure, une attitude d'homme arrivé. Il suffit de l'avoir suivi quelque temps pour comprendre combien ces qualités, dont M. Zola aime d'ailleurs à se parer, sont à lui, bien à lui.

Il n'est pas pessimiste, croyant à la vertu du travail, bien qu'ayant une conception plutôt triste de la vie. Mais il est opposé à tout dilettantisme, étant homme d'opinion et d'action. Cependant, s'il n'est pas sceptique, il est hésitant, douteur au milieu de ses activités pleines de foi, car les caractères sont complexes[1] ; et il prend des déterminations par besoin, pour être tranquille, l'indécision lui étant très pénible. Avec cela, il est timide plus qu'on ne croirait ; et c'est encore une des raisons de son isolement.

Dans son effort, l'utilité est le but. C'est une grande qualité pour arriver dans la vie, et aussi pour faire de longues et même de belles œuvres, où la conception nette des meilleurs moyens est nécessaire. D'une manière générale, M. Zola est maître de lui et diplomate, malgré sa nervosité qui le jetterait parfois — rarement — à des colères poussées jusqu'à la violence, mais qui sont d'habitude, comme toutes ses passions, contenues et même employées pour un but utile.

L'ŒUVRE. — Il est intéressant de rechercher les influences intérieures et extérieures qui déterminèrent en M. Zola ses conceptions esthétiques.

Origine des conceptions esthétiques de M. Zola. — Nous avons vu que d'instinct, et sans être poussé par personne, il bifurqua, au collège, vers l'enseignement scientifique. C'est un fait à signaler chez un futur littérateur. Ce qui semble avoir poussé M. Zola vers les sciences, ce fut en partie, comme je l'ai dit, que les langues mortes le rebutaient. Or, pour l'étude

1. M. Zola est confiant en lui-même pour le résultat éloigné de ses efforts, et il est plein d'appréhension au moment de l'exécution de ses projets. Il a des convictions générales solides et il doute sur des points particuliers, hésitant sur les moyens. Optimiste de tendances, il se rend compte que la vie est en fait mauvaise. Mais ce qui le domine, c'est l'idée d'agir, de travailler, de combattre, sans autre but conscient que l'action elle-même.

des langues anciennes, aussi bien que pour celle des modernes, une certaine aptitude verbale est nécessaire. On ne peut bénéficier des idées générales des auteurs latins et grecs qu'après s'être assimilé la langue elle-même, dans sa grammaire et dans son dictionnaire. De ce côté-là, M. Zola n'était et n'a jamais été très doué. D'autre part, il n'a pas la parole abondante et aisée. Enfant, il a gardé assez longtemps un vice de prononciation qui est encore perceptible, et, plus âgé, il a toujours éprouvé certaines difficultés à s'exprimer en public.

Voilà donc une première raison de l'inclination de M. Zola vers les sciences. La seconde est que c'est un esprit positif, servi par des sens fins et exacts, aimant bien le fait, surtout le fait animé, l'être qui se présente dans sa forme et dans son mouvement. Aussi ce ne furent pas les sciences mathématiques qui séduisirent le jeune écolier, mais bien les sciences naturelles, sous le patronage desquelles il a placé son *Histoire des Rougon-Macquart*. En outre, M. Zola est doué d'une faculté d'observation qui lui permet, plus qu'à tout autre, de retenir une accumulation de détails[1]. Il était donc poussé vers les sciences d'observation, et le roman — tel qu'il l'a compris — en est une. Toutefois il est clair que M. Zola ne pouvait rendre la nature qu'à travers son tempérament, selon sa juste définition. Robuste, énergique, tenace, combatif, pondéré et très raisonnable malgré ses troubles névropathiques et quelques idées morbides, aimant la santé et la nature dans tous ses aspects, il a doué de ses qualités et de ses instincts les personnages de ses romans; grand visuel, il devait rendre facilement l'extérieur des choses par lequel nous nous représentons la vie.

Enfin, une autre caractéristique de M. Zola, c'est l'esprit de coordination. Il faut qu'il unisse les faits par des liens — vrais ou faux — pour se les rendre assimilables. C'est un besoin de mettre de l'ordre partout, même là où il n'y en a pas. Cette tendance psychologique, aidée d'une ténacité extraordinaire, l'a naturellement poussé à entreprendre de longues œuvres formant un ensemble. Et, en effet, dans ses premières conceptions littéraires, ces nécessités psychologiques apparais-

1. Jules Lemaitre, *Nos Contemporains*.

sent très nettement. C'est ainsi qu'à ses débuts, il réunit trois poèmes pour faire un cycle comprenant *Rodolpho*, — l'enfer de l'amour, — l'*Aérienne*, — le purgatoire, — *Paola*, — le ciel; — cet ensemble prit le titre de l'*Amoureuse Comédie*. Peu après « il ne rêvait plus, raconte M. Paul Alexis[1], qu'à la *Genèse*, une autre grande trilogie poétique, bien plus haute, bien plus vaste, qui devait comprendre trois poèmes scientifiques et philosophiques ». On sait quel cycle fut l'*Histoire des Rougon-Macquart*, et que, à peine achevé, il fut suivi d'un autre, *les Trois Villes*.

Voilà dans les conceptions artistiques de M. Zola la part due à ses dispositions premières. Les influences extérieures sont faciles à mettre en lumière et ont été d'ailleurs souvent dégagées. M. Zola procède des romantiques par son éducation littéraire : il en a la vision puissante, la phrase rythmée et le mot coloré. Mais, amoureux du fait observé et de la documentation employée dans les sciences naturelles, il fut nécessairement porté à adapter au roman les faits et les hypothèses scientifiques ambiantes. De même que son grand poème *la Naissance de Vénus* devait être conçu « d'après les dernières données de la science moderne », tout ce qui a suivi s'est ressenti de cette tendance d'études. Tel son roman *Madeleine Férat*, qui était une application d'une théorie particulière; telle surtout l'*Histoire naturelle et sociale des Rougon-Macquart*, qui est une large fresque matérialisant les doctrines médicales sur l'hérédité.

Procédés de composition. — Dès le début ils se sont affirmés à peu près tels qu'ils sont aujourd'hui[2]. Cependant, avec le temps, l'architecture des œuvres s'est compliquée. D'autre part, le travail est devenu plus facile, résultat dû à l'éducation.

M. Zola, imaginant un roman, part toujours d'une idée générale[3]. Il se propose d'étudier un milieu, un mouvement

1. Paul Alexis, ouvrage cité, p. 53.

2. Paul Alexis, ouvrage cité, page 156.

3. Il y a toujours eu chez M. Zola une grande netteté dans ses projets. Ainsi une de ses lettres, datant de 1868, indiquait le plan des *Rougon-Macquart* et les projets de ses principaux romans. (LERMINA, *Dictionnaire universel illustré*, etc..., 1884; art. *Rougon-Macquart*).

social, une catégorie d'individus. Pour cela il s'entoure d'abord des documents capables de le renseigner et de lui fournir des idées. Il prend des notes. lui-même. car il n'a jamais eu et ne saurait employer un secrétaire. pas plus qu'il n'a voulu accepter de collaborateurs, qui ne pourraient lui donner qu'une idée et le gêneraient dans l'exécution. Il est ordinairement obligé de faire une enquête sur place, et, en rentrant chez lui, tous les jours, il prend des notes sur ce qu'il a observé. Des éléments de description, des physionomies, des scènes vues, sont hâtivement enregistrés en quelques mots, qui plus tard serviront à éclairer ses souvenirs. Dès ce moment. il commence à ne s'occuper que de son roman, et il écarte toutes les lectures qui sont inutiles à l'œuvre actuelle.

Enfin M. Zola éprouve le besoin de tirer quelque chose de ses lectures. de ses observations et de ses réflexions. Le travail de création commence. Jusque-là M. Zola a agi en savant consciencieux et honnête ; il cherchait. Mais le voilà dans la période de conception, où, comme disait Flaubert. « il faut ne plus penser seulement au vrai et se f... de la conscience ». Cette création va d'ailleurs se faire toute seule. Mais il faut un forceps à l'enfantement des idées, et c'est la plume qui va être cet outil. M. Zola se met à son bureau tous les matins très régulièrement, et il compose ce qu'il appelle l'*ébauche*. Celle-ci n'est autre chose qu'un soliloque que l'auteur tient avec lui-même. Il pose l'idée générale qui domine l'œuvre. puis. de déduction en déduction, il en tire les personnages et toute l'affabulation. Il écrit pour penser, comme d'autres parlent. En dehors des heures consacrées régulièrement à cette besogne, M. Zola ne cherche rien ; et il ne lui vient aucune idée importante. Il n'est donc pas comme ces écrivains qui notent tout le jour des impressions brèves, des phrases. des scènes, des sujets d'œuvres fictives. M. Zola. qui a ordonné son activité artistique avec une économie remarquable, ne pense et ne crée qu'à des heures régulières. en dehors desquelles il se repose ou se livre à d'autres exercices. Pendant la nuit, il ne rêve pas souvent de son roman : et d'ailleurs, quand, dans le demi-sommeil, il lui arrive de composer des phrases, il les trouve au réveil presque toujours mauvaises.

L'affabulation du roman se crée donc peu à peu presque toute seule, les trouvailles venant spontanément sous la plume. A mesure que M. Zola écrit, il élargit peu à peu, plus qu'il ne revient en arrière et ne corrige. A ce point de vue, ses ébauches sont déjà presque des modèles comme doivent l'être les ébauches des grandes œuvres[1]. Peu à peu les personnages se dessinent, déduits des idées générales; quelques-uns cependant sont observés, mais aucun ne sort d'un tiroir où il aurait été jeté dans l'idée d'être utilisé un jour. C'est dans sa mémoire qu'il cherche les types vrais ou qu'il prend les éléments de ses types imaginaires. Il résulte de ce mode de création que les personnages de M. Zola ont cette physionomie générale et peu individuelle que les critiques ont remarquée (Hennequin). Il en est de même des scènes qui forment ce qu'on appelle l'intrigue et qui est aussi une déduction.

A un moment donné, M. Zola est arrivé à concevoir suffisamment son roman pour arrêter son ébauche. Il décrit alors la vie de ses personnages, ordinairement très nombreux, et établit ce que nous, médecins, appellerions leur observation. L'état civil de chacun est fixé; le type est décrit au physique et dans son caractère moral; enfin sa conduite dans les divers incidents du roman est arrêtée. Ainsi chaque individu a son dossier que M. Zola consulte souvent pour ne pas se contredire, ce qui lui arriverait sans cette précaution. Quand les personnages sont créés et vivent, il faut les baptiser. M. Zola prend alors le *Bottin* et extrait deux à trois cents noms, parmi lesquels il cherche, partageant sur ce point les idées de Balzac, ceux qui vont le mieux à la physionomie de chacun. Il arrive parfois que le nom choisi est porté par des individus vivants et ayant quelques points de ressemblance, tout au moins par leur profession, avec les personnages du roman. De là des réclamations et même des procès.

C'est alors que M. Zola commence à faire, chapitre par chapitre, le plan de son livre, qui est un sommaire très détaillé de la conduite de l'action. Tout en l'écrivant, des idées viennent, touchant des épisodes ultérieurs. M. Zola les enregistre aussitôt sur la feuille de papier blanc qui, placée en

1. Joly, *Psychologie des grands hommes*.

travers sur la page qu'il écrit, lui sert de sous-main ; puis ces notes sont dépouillées après la séance et constituent des fiches qui vont dans leurs chemises respectives. A la fin de chaque chapitre viennent les indications d'ouvrages à consulter, d'enquêtes à faire, etc... Ce premier plan terminé, et après avoir fait le complément de lectures et d'observations nécessaire, M. Zola commence à écrire son œuvre. Chaque chapitre est d'abord tracé sous forme de plan analytique analogue au premier. La besogne est ainsi préparée d'avance pour chaque fragment de l'œuvre ; et l'exécution, qui n'entraîne guère de changements, suit le plan, qui rappelle les scénarios des dramaturges ou plutôt l'exécution en prose d'une tragédie. Le plan définitif, où tout ce qu'il y a d'important est noté, même les dates des épisodes, et, quand il le faut, des plans d'appartements ou d'autres lieux, n'a plus qu'à être traduit en phrases plus détaillées et plus littéraires.

Comme on le voit, M. Zola emploie, pour faire ses romans, des procédés rationnels, scientifiques. Il s'instruit d'abord, enquête, observe, puis laisse fermenter les idées et se faire peu à peu l'affabulation ; quand les personnages sont nés dans son esprit, il les décrit en leur personnalité physique et morale : puis il dresse le plan de l'ouvrage. Le méthode est bonne et logique. Tout se fait tranquillement, sans fièvre, comme la construction d'une maison ou comme des recherches de laboratoire. La fantaisie artistique est maîtrisée et canalisée. Et ce qu'il faut surtout remarquer, c'est cette continuité d'énergie à poursuivre une besogne pénible, car chaque roman est un effort considérable.

M. Zola ne fait pas de brouillon. Ce qu'il écrit est pour l'imprimeur ; ses pages sont toujours nettes, portant peu de ratures ; cependant il n'attend pas, pour prendre la plume, que la phrase soit finie dans sa tête. M. Zola ne change pas ce qui a été écrit ; ne revenant pas en arrière, il peut faire imprimer et traduire son œuvre au fur et à mesure qu'il la compose. Cela montre une grande lucidité dans les idées dès le début. Dans les détails, il est le même, ne laissant jamais un blanc et ne passant pas outre à un obstacle d'expression. De même, il lui faut sa besogne journalière ; il est resté l'écolier sage et avisé qui n'était content que lorsque sa besogne était faite.

Le mot a une grande valeur pour M. Zola, qui aime à rappeler qu'il tient de Flaubert ce besoin d'une écriture raffinée. Mais cette recherche est tempérée par un grand désir de clarté, qualité à laquelle il sacrifie tout le reste. Cependant, il croit à la nécessité d'un minimum de soins qu'exige l'apprêt d'une phrase littéraire; et toujours — en ouvrier consciencieux — il a mis dans chacune de ses pages le même souci de bien faire.

Je ne décrirai pas ici les procédés littéraires de M. Zola, qui sont connus de tous : ses descriptions par accumulation de détails, ses qualificatifs habituels, ses *Leitmotive* qui fixent dans l'esprit une physionomie ou une situation, son habileté à parler sans erreur notable de choses qu'il connaît peu, sa virtuosité dans les tableaux d'ensemble, etc... On sait qu'il aime beaucoup les descriptions, qui paraissent nécessaires à son esprit de théoricien du milieu : tels, dans *une Page d'amour*, les cinq tableaux de Paris, dont le romancier faisait ainsi le personnage principal de son œuvre.

Il ne relit pas ses manuscrits. Pour ses premiers romans, il corrigeait une première épreuve, puis une seconde, qu'il envoyait au journal où était publié son roman, et enfin le feuilleton. Cela faisait trois corrections avant la mise en pages du volume. La correction sur le feuilleton était la bonne, parce qu'il voyait mieux les défauts sous cette forme typographique grossière. Dans ces dernières années, il s'est relâché de ce procédé, qui représente cependant l'idéal pour lui ; et il ne corrige plus l'épreuve du journal, ni le feuilleton, ne revoyant son œuvre qu'après la mise en pages. Les corrections sont inspirées surtout par ce besoin de clarté qui est toujours en M. Zola, mais aussi par des recherches de style plus littéraire. Ordinairement les corrections réduisent le texte.

Conditions et méthodes de travail. — Les conditions du bon travail sont intérieures et extérieures. M. Zola a cherché à se rendre compte des premières. de ce qu'on pourrait appeler l'inspiration. Pour lui il n'y a pas de loi saisissable. Il a écrit parfois d'excellentes pages au cours de grandes fatigues physiques ou morales ; d'autres fois, après un sommeil long et réparateur, il ne se sentait aucune aptitude. Il a remarqué pourtant que le travail est meilleur lorsque le cerveau *paraît*

ride, que les idées viennent peu nombreuses, sans tumulte, lentement et ordonnées. Quand il y a afflux, le mot manque, un brouillard se fait et les phrases sont médiocres. Ordinairement, lorsque M. Zola doit écrire facilement, les réveils nocturnes apportent une grande lucidité à l'esprit : il s'efforce alors de ne pas penser à son roman pour ne pas avoir de l'insomnie ; puis, le matin, cette lucidité persiste et la besogne est aisée. Les périodes de *veine* sont assez longues. Il n'y a, d'habitude, pas d'alternance courte, — par exemple un jour bon et un jour mauvais : — le travail demeure le même plusieurs jours. Durant les périodes favorables, les ratures sont naturellement peu nombreuses, l'écriture est plus régulière, moins grosse ; mais les pages écrites ne sont pas pour cela toujours supérieures à d'autres enfantées péniblement. Cependant il est à noter que les bonnes choses viennent souvent facilement, mais toujours sans aucun des phénomènes tumultueux qui ont fait comparer l'inspiration à la manie.

Ce qui agit sur la qualité du travail, c'est l'entraînement. Quand M. Zola s'interrompt seulement deux jours, la mise en train est très difficile ; elle serait notamment très visible dans *l'Argent*, que M. Zola a écrit en deux fois. Au contraire, plus l'œuvre s'avance, plus elle est aisée. Vers la fin, c'est un véritable *emballage* ; et M. Zola, qui n'aime pourtant pas les périodes de surmenage, se laisse quelquefois aller à donner un coup de collier. Alors le romancier s'est peu à peu isolé de son milieu extérieur, et « il ne retrouve sa maison » que lorsque le livre est terminé. C'est dans ces moments que l'œuvre traduit le plus fidèlement l'écrivain, qui ne peut mentir, et qui fait passer toute son âme dans ses pages. Ordinairement il enfante dans le doute et dans la peine, désespérant toujours de bien faire et d'achever sa besogne. Durant le travail de la création, les seules émotions qu'il ressent sont des émotions esthétiques, et il est à remarquer que le plus souvent il n'a plus la conscience de ses douleurs.

Les conditions météoriques ne semblent pas influer beaucoup sur son œuvre. Cependant la chaleur l'accable et il préfère le temps gris, pluvieux même. L'orage est le seul phénomène qui le trouble parfois, car il a peur du tonnerre. Il ne prend jamais aucun excitant, sauf du thé dans l'après-midi.



C'est le matin que M. Zola se livre au travail de création, laissant la journée aux courses et le soir aux travaux préparatoires et à la correction des épreuves. Il se trouve bien aujourd'hui de cet arrangement; mais, quand il était employé, il ne travaillait que le soir, n'ayant pas d'autre liberté. Chez lui cette habitude était alors si forte qu'il lui fallait, le dimanche après-midi, fermer les fenêtres et allumer des bougies pour se donner l'illusion de la nuit. Toutefois M. Zola pense que le matin lui est plus favorable; son tempérament le pousse à attaquer la tâche journalière au saut du lit.

Jamais il ne se livrerait à une menue besogne avant d'écrire; au lieu de s'entraîner, il changerait ses meilleures dispositions. Pendant son travail, il lui faut du calme et il ne souffre pas d'être dérangé. Il cherche à s'isoler le plus possible, et y est arrivé même dans les périodes troublées de sa vie.

Il écrit assis. Toute autre position lui serait incommode; et il ne peut pas lire allongé, à cause des crampes qui le prennent dans ce cas. Son porte-plume est en ivoire et très lourd.

Après avoir tout rangé autour de lui, vérifié ses tiroirs pleins de papiers coupés en différents formats, il travaille, se servant continuellement de guide-ânes, de fiches et de tout ce qui peut aider sa mémoire. Il écrit d'abord avec lucidité durant la première heure; puis son esprit s'obscurcit peu à peu. l'enfantement devient pénible, et, après trois heures, il est incapable de poursuivre. Auparavant il coupait la séance en deux et mangeait. D'abord cela lui a réussi; mais maintenant il se trouve mieux de ne pas interrompre son labeur. De la sorte il fait par jour en moyenne cinq pages (de vingt-cinq lignes). Un roman lui demande dix mois environ. Il écrit plus vite ses feuilletons et ses articles, finissant parfois ses trois cents lignes dans la matinée.

M. Zola peut donc travailler d'une manière intense et se fatigue vite; il se comporte de la même façon avec le dynamomètre. Il se lève de son bureau la tête vide, des crampes dans l'estomac, mais sans éprouver de palpitations de cœur. La réparation se fait chez lui très rapidement, il se ressaisit à mesure qu'il retrouve des sensations familières, par exemple quand il met ses bottines et qu'il sent le froid du faux col autour de son cou.

J'ai cherché à étudier le travail de M. Zola dans ses conditions physiques. Pendant le travail commencé depuis peu, les variations sont insignifiantes. Mais à la longue, quand la fatigue arrive, le pouls surtout et la respiration se ralentissent, l'amplitude du pouls capillaire (mesuré en millimètres sur la course de la goutte d'eau dans le tube de verre) diminue et la tension artérielle s'abaisse légèrement ; enfin la force dynamométrique décroît. C'est ce que j'ai pu vérifier constamment dans six observations faites à des intervalles éloignés.

Enfin il m'a semblé que la pression et le pouls capillaire diminuaient de force et d'amplitude plus à la main droite qu'à la main gauche

CONCLUSION. — Deux questions doivent m'arrêter ici.

La première et la principale concerne l'enseignement qu'on peut tirer de l'observation de M. Zola au sujet des rapports de la supériorité intellectuelle et de la névropathie.

Tout d'abord, posons bien ce fait, pour les partisans des théories lombrosiennes, que M. Zola *n'est pas épileptique*. Il n'est pas non plus hystérique, ni suspect d'aliénation mentale, bien qu'il ait des troubles nerveux multiples (contracture de l'orbiculaire, très vésical, spasmes cardiaques, crampes thoraciques, fausse angine de poitrine, hyperesthésie sensorielle, algies, idées obsédantes et impulsives). Faut-il le dire atteint de dégénérescence mentale ? Je crois que cette étiquette ne lui convient pas tout à fait, à moins que l'on ne range M. Zola dans la catégorie des dégénérés supérieurs (Magnan), chez lesquels à côté de brillantes facultés il existe des lacunes psychiques plus ou moins grandes. Mais encore où sont ces lacunes ? Sa constitution physique et psychique est en somme pleine de force et d'harmonie. Le système nerveux est évidemment hyperesthésié dans certaines de ses parties, et, à ce point de vue, déséquilibré, pour employer un mot assez vague et courant. L'émotivité est en définitive défectueuse. Mais comme tout cela a peu de retentissement sur la sphère cérébrale ! Même certaines idées morbides, quelques obsessions et impulsions n'ont pas été suffisantes pour troubler d'une manière appréciable les processus psychiques. Ces idées vivent comme des parasites, sans entamer la personnalité intellectuelle de

M. Zola, qui reste pondéré malgré elles. Dans l'appréciation pratique de ces phénomènes psychiques anormaux, il faut donc apporter une certaine finesse d'analyse. L'obsession et l'impulsion, quand elles sont finalement maîtrisées par le sujet, qu'elles ne l'ont jamais entraîné à commettre des actes déraisonnables, sont une tendance évidemment vicieuse de l'esprit, mais si peu éloignées de l'état normal dans leurs modalités et leurs conséquences ! Et c'est précisément le cas de M. Zola. Je n'ai jamais vu, je l'avoue, un obsédé ni un impulsif aussi pondéré que lui ; et j'ai rarement vu quelqu'un indemne de toute tare psychique manifester sa belle stabilité mentale.

Toutefois il n'est pas niable que M. Zola soit un névropathe, c'est-à-dire un homme dont le système nerveux est douloureux. Pourquoi est-il ainsi? Ses troubles sont-ils héréditaires, sont-ils acquis? Je suppose que l'hérédité a préparé le terrain et que le travail intellectuel constant a peu à peu détruit la santé délicate du tissu nerveux. Mais je ne crois pas que cet état névropathique ait été et soit indispensable d'aucune façon à l'exercice des heureuses facultés de M. Zola. C'est là une conséquence peut-être inévitable, et sûrement une conséquence fâcheuse, mais nullement une condition nécessaire. Cette névropathie est plutôt une entrave à la production des belles œuvres qu'une aide utile.

La seconde question est celle-ci : quelle est la personnification psychologique de M. Zola? Je mets de côté la question de savoir en quoi l'auteur des *Rougon-Macquart* est un homme d'une intelligence supérieure : car mes expériences n'ont pas la prétention de montrer dès maintenant ce qui constitue la véritable supériorité cérébrale. Elles ne peuvent encore se substituer complètement à l'œuvre, qui est un témoignage plus significatif, quoiqu'il soit de par sa nature impossible à mesurer. Les hommes que j'étudie ici sont en quelque sorte supérieurs par définition, et je suis parti de cette hypothèse sans chercher à la vérifier immédiatement, bien que j'attende d'une enquête de ce genre et d'autres poursuivies parallèlement auprès de gens moyens un *criterium* plus simple que l'œuvre. Ce *criterium* sera-t-il quantitatif? Probablement non, tout au moins pas au sens restreint accepté en pratique. Il est douteux qu'une intelligence puisse être déclarée supérieure

parce que la mémoire ou l'attention sera d'un tiers ou d'un quart plus grande que la moyenne. Ce qui me paraît être la cause la plus immédiate de la supériorité intellectuelle, c'est plutôt l'heureux agencement de toutes les facultés qui permet leur meilleure utilisation.

Or M. Zola, qui a aussi certaines qualités au-dessus de la moyenne, a surtout l'avantage d'un développement égal, harmonique entre ses diverses facultés — en dehors de quoi il semble qu'il n'y ait rien que d'incomplet. — et un pouvoir merveilleux d'utilisation. Ses qualités sont : la finesse et l'exactitude des perceptions, l'intensité de l'attention, une grande éducabilité, la clarté dans les conception, la sûreté du jugement, l'ordre dans le travail, l'esprit de coordination, une ténacité extraordinaire dans l'effort et par-dessus tout l'utilitarisme psychologique poussé à l'extrême. Avec cela il était sûr de percer dans n'importe quelle voie, car il avait de puissantes qualités d'*arrivage*.

On a reproché à M. Zola de voir de trop loin, et de trop haut, de simplifier les choses, de les symboliser même. Évidemment il est l'homme des ensembles et de la généralisation. Aussi son art ne pouvait pas être en même temps individualiste : ces deux formes d'esprit opposées ne se concilient pas d'habitude. Or, qui peut dire — et sur quoi s'appuyer? — que la forme d'esprit généralisateur, même avec ses défauts, est moins élevée que la forme opposée ? C'est l'opinion contraire qui paraît la plus juste. Mais ce qui manque à M. Zola, c'est la fantaisie, c'est la variété des opinions qui crée le dilettantisme, c'est l'esprit de saillie, c'est cette faculté de transformer les menues observations en choses rares et compliquées. Et quand on l'approche, on comprend que ces tendances psychologiques ne pouvaient se développer chez M. Zola, qui est l'homme pénétré de ses convictions, croyant à la nécessité de la tâche à remplir et au sérieux du travail, l'écrivain qui ne se sert des faits que pour illustrer une idée générale et dont toute l'intelligence est composée de santé, de solidité et d'équilibre.

DOCTEUR ÉDOUARD TOULOUSE

TESTAMENT POLITIQUE[1]

Nice, le 3 janvier 1869.

SIRE,

Il ne me reste que quelques jours ou peut-être quelques heures à vivre. Je veux les consacrer à l'accomplissement d'un devoir sacré. Je veux déposer aux pieds de Votre auguste Trône l'expression de mes dernières idées; idées tristes, fruit amer d'une longue et malheureuse carrière. Lorsque cet écrit sera mis sous les yeux de Votre Majesté, je ne serai plus de ce monde. Cette fois-ci donc, vous pouvez m'écouter sans défiance. La voix qui sort d'un tombeau est toujours sincère. Dieu vous a chargé d'une mission aussi glorieuse que pleine de périls. Pour la remplir dignement, Votre Majesté doit s'appliquer, avant tout, à se pénétrer d'une grande et douloureuse vérité. L'Empire des Osmanlis est en danger.

Les rapides progrès de nos voisins et les fautes inconcevables de nos ancêtres nous ont mis aujourd'hui dans une

1. On sait que Fuad-Pacha, — qui fut, avec Rechid et Aali, le dernier des grands ministres réformateurs de l'Empire ottoman, — après le voyage de 1867 où il accompagna le sultan Abdul-Aziz en France et en Angleterre, fut obligé par l'état de sa santé d'aller habiter Nice, où il acheva ses jours. Se sentant mourir, il mit dans cet appel suprême toutes ses tristesses et toutes ses angoisses de patriote clairvoyant. Il l'adressa au Sultan le 11 février 1869; il mourut le lendemain. La minute du document est restée entre les mains de Hikmet-Fuad-bey, petit-fils du ministre, qui veut bien nous communiquer cette traduction : elle est de S. A. Aarifi-Pacha, interprète du Divan impérial; on nous dit que toute fidèle qu'elle est, elle ne rend qu'imparfaitement l'éloquente beauté du texte original.

position extrêmement critique. Pour prévenir une horrible catastrophe, Votre Majesté est obligée de rompre avec un monde passé et de nous guider vers des destinées nouvelles.

Quelques patriotes ignorants cherchent à vous faire croire qu'avec nos anciens moyens nous pouvons rétablir notre ancienne grandeur; erreur funeste! Illusion impardonnable! Oui, si nos voisins se trouvaient aujourd'hui dans la même situation que du temps de nos pères, nos anciens moyens auraient suffi pour rendre Votre Majesté l'arbitre de l'Europe. Mais, hélas! nos voisins sont bien loin d'être ce qu'ils étaient il y a deux siècles. Ils ont tous marché, et, tous, il nous ont laissés bien en arrière.

Certes, nous aussi, nous avons marché. Votre gouvernement actuel est bien plus éclairé, et possède bien plus de moyens que celui de vos ancêtres. Mais, malheureusement, cette supériorité relative est loin de suffire aux besoins de notre époque. Aujourd'hui, pour vous maintenir en Europe, vous êtes obligé non pas d'égaler, non pas de surpasser vos prédécesseurs, mais bien d'égaler et de braver vos voisins actuels. Pour mieux rendre ma pensée, je dirai que votre Empire est condamné, sous peine de mort, à avoir autant d'argent que l'Angleterre, autant de lumière que la France, et autant de soldats que la Russie. Pour nous, il ne s'agit plus de faire beaucoup de progrès, il s'agit purement et simplement de faire autant de progrès que les peuples de l'Europe.

Notre magnifique Empire vous fournit largement tous les éléments nécessaires pour surpasser n'importe quelle puissance européenne. Mais pour y arriver, une chose est absolument nécessaire. Nous devons changer toutes nos institutions politiques et civiles. Bien des lois, utiles dans les siècles passés, sont devenues nuisibles pour la société actuelle. L'homme perfectible doit travailler incessamment à perfectionner ses créations.

Heureusement, cette première loi de notre nature est parfaitement conforme à l'esprit de la religion musulmane. Car l'Islamisme, c'est l'ensemble de toutes les doctrines vraies ayant pour objet essentiel le progrès du monde et de l'humanité. Ceux qui prétendent, au nom de cette religion, enchaîner la marche de notre société, loin d'être musulmans, ne sont que des mécréants insensés. Toutes les autres religions

sont attachées à des dogmes et à des principes immuables qui sont autant de barrières pour le progrès de l'esprit humain. L'Islamisme seul, libre de toutes les entraves des mystères et des règles infaillibles, nous fait un devoir sacré de marcher avec le monde, de développer à l'infini toutes nos facultés intellectuelles, et de chercher les lumières et la science non pas en Arabie, non pas seulement chez les peuples musulmans, mais à l'étranger, en Chine, jusqu'aux extrémités de la terre.

Et il ne faut point croire que la science musulmane soit différente de celle des étrangers. Non, la science est une, c'est un même soleil qui éclaire le monde des intelligences. Et comme, d'après notre croyance, l'Islam est l'expression universelle de toutes les vérités et de toutes les lumières, une découverte utile, une connaissance nouvelle, quel que soit le lieu de sa manifestation, chez les païens comme chez les musulmans, à Médine ou à Paris, appartient toujours à l'Islam.

Ainsi rien ne nous empêche d'emprunter les lois et les moyens nouveaux inventés par l'Europe. J'ai étudié assez notre religion pour en connaître le véritable esprit. J'ai encore la tête assez libre pour comprendre la valeur de mes idées, et certes, ce n'est point au moment où j'abandonne la vie pour me présenter devant le Juge suprême de l'univers, que je me permettrais de trahir mon souverain, mon pays et ma religion. Je vous affirme donc avec la conviction la plus intime que, dans toutes ces nouvelles institutions que l'Europe nous offre, il n'y a rien, absolument rien, qui soit contraire à l'esprit de notre religion. Je vous jure que le salut de l'Islamisme exige que nous prenions, sans retard, ces grandes institutions sans lesquelles aucune puissance ne peut plus vivre en Europe.

Je vous jure encore qu'en transformant ainsi notre Empire, non seulement vous ne feriez rien qui fût contraire à la sainteté de notre religion; mais vous rendriez par là, à tous les peuples musulmans, le service le plus légal, le plus légitime, le plus méritoire et le plus glorieux qu'aient jamais rêvé vos plus illustres ancêtres.

Cette grande œuvre de notre régénération embrasse une

foule de questions dont le développement dépasserait et mes forces, et le temps qui me reste à vivre. Mais il reste à Votre Majesté l'homme éminent dont j'ai été l'ami et le frère [1]. Que Dieu vous le conserve! Car il sait mieux que personne quels sont les moyens de salut de votre Empire. Je n'ai jamais donné à Votre Majesté un conseil sans m'être assuré d'abord que sa sagesse, fruit de son expérience, l'avait approuvé. Continuez-lui donc, Sire, votre confiance: donnez-la lui tout entière, car la confiance d'un grand souverain fait la force des grands ministres. Ce que j'ose recommander le plus à Votre Majesté, c'est de ne jamais permettre que les talents si nécessaires de ce serviteur dévoué soient entravés par des collègues ignorants. Rien ne le découragerait plus que la nécessité de marcher avec des hommes incapables de le comprendre.

Maintenant, je dois dire quelques mots sur nos relations extérieures; c'est ici que la tâche de notre gouvernement devient réellement désespérante. Ne pouvant suffire à combattre seuls nos ennemis, nous sommes obligés de chercher des amis et des alliés étrangers. Leurs intérêts jaloux, hostiles, injustes, et puissants à la fois, nous ont créé une position impossible à décrire. Pour défendre le moindre de nos droits, nous sommes obligés de déployer plus de force, plus d'habileté, plus de courage qu'il n'en fallut à nos ancêtres pour conquérir des royaumes.

Parmi nos alliés étrangers, vous trouverez l'Angleterre toujours au premier rang. Sa politique et son amitié sont aussi solides que ses institutions. Elle nous a rendu d'immenses services; il nous serait impossible de nous passer de ceux qu'elle peut nous rendre encore. Quoi qu'il arrive, le peuple anglais, le plus ferme et le plus étonnant du monde, sera le premier et le dernier de nos alliés. J'aurais préféré perdre plusieurs provinces plutôt que de voir la Sublime Porte abandonnée par l'Angleterre.

La France est un allié que nous devons ménager au dernier point. Non pas seulement parce qu'elle peut nous soutenir de la manière la plus efficace, mais aussi parce qu'elle peut nous porter les coups les plus mortels. Chez cette nation chevale-

1. Aali-Pacha.

resque, il y a plus de sentiment que de calcul. Elle se passionne pour la gloire et les grandes idées, même chez ses ennemis. Aussi, le meilleur moyen de conserver l'alliance de ce peuple généreux, c'est de marcher avec ses idées et de réaliser des progrès qui puissent frapper son imagination autant que son esprit.

Le jour où la France aura désespéré de notre cause, elle-même provoquera des combinaisons hostiles, et viendra achever notre ruine.

L'Autriche, embarrassée par ses intérêts européens, a été obligée jusqu'à présent à restreindre son rôle en Orient. Elle a commis une immense faute pendant la guerre de Crimée. Rejetée hors de l'Allemagne, désormais elle verra mieux le danger du Nord. Et certes, ce danger n'est pas moins grand pour elle que pour notre Empire. Tant qu'il y aura à Vienne une politique ferme et clairvoyante, l'Autriche sera l'alliée le plus naturel de la Sublime Porte. Le plus grand mal, ce mal envahissant qui trouble l'Orient depuis plus d'un siècle, ne pourra être écarté définitivement qu'avec l'alliance active de l'Autriche soutenue par tous nos alliés d'Occident.

Quant à la Prusse, elle a été jusqu'ici presque indifférente sur nos questions orientales; il est fort possible que, dans sa politique précipitée, elle aille même jusqu'à nous sacrifier à son projet de l'unité de l'Allemagne. Mais il certain qu'après cette unité, l'Allemagne ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle aussi a, au moins, autant d'intérêts dans la question d'Orient que n'importe quelle puissance européenne. Toutefois, Dieu veuille qu'elle n'ait pas acheté les dépouilles de l'Autriche en poussant nos ennemis à s'emparer irrémédiablement de nos provinces d'Europe.

J'arrive enfin à la Russie, c'est-à-dire à l'ennemi forcé de notre Empire. L'extension de cette puissance vers l'Orient est une loi fatale de la destinée moscovite. Si moi-même j'étais un ministre russe, j'aurais bouleversé le monde pour conquérir Constantinople.

Nous ne devons donc ni nous étonner ni nous plaindre des allures agressives des Russes ; ils nous font aujourd'hui, sous une forme nouvelle, ce que jadis nous-mêmes nous avons fait aux Grecs du Bas-Empire. Pour nous garantir contre l'envahisse-

ment moscovite, il serait donc puéril de nous appuyer seulement sur nos droits : ce qu'il nous faut de côté-là, c'est la force. Non pas cette force usée de notre histoire qu'on tenterait en vain de faire revivre, mais cette force nouvelle et irrésistible que les sciences et les principes modernes ont mis entre les mains de tous les peuples de l'Europe. Depuis Pierre le Grand, la Russie fait des progrès prodigieux ; bientôt ses chemins de fer décupleront sa puissance. Ce qui m'effraye le plus, c'est qu'en Europe la masse des peuples semble s'habituer peu à peu à se résigner aux envahissements futurs de la Russie.

L'indifférence de l'Angleterre pour les événements de l'Asie centrale m'étonne et m'épouvante. Ce qui m'épouvante de plus, c'est le changement considérable apporté par la pacification des provinces caucasiennes à la position de la Russie. Pour moi, il est hors de doute que dans les événements prochains, les attaques les plus sérieuses des Russes seront dirigées vers notre Asie Mineure. Que Votre Majesté donc travaille sans relâche à organiser nos forces. Qui sait si nos alliés seront toujours libres d'arriver à temps à notre secours ? Une querelle domestique en Europe et un Bismarck en Russie pourraient changer la face du monde.

Je conçois bien des sottises de la part de tous les gouvernements ; c'est même là une de leurs attributions les plus essentielles ; mais j'avoue qu'il m'a été impossible de comprendre cette profonde sagesse des gouvernements européens qui permet avec une si étrange indifférence que le despotisme le plus épouvantable du monde se mette à la tête de cent millions de barbares, qu'il les arme avec tous les moyens de la civilisation, qu'il engloutisse à chaque pas des provinces et des royaumes grands comme la France, et que, d'un côté, cernant l'Asie par ses armes, et de l'autre minant l'Europe par le panslavisme, il vienne périodiquement protester de son amour pour la paix et de sa résolution sincère de ne plus convoiter de conquêtes nouvelles.

La Russie me conduit aussi à dire quelques mots de la Perse.

Le gouvernement de ce pays turbulent, toujours dominé par le fanatisme schiyte, a été de tous temps l'allié de nos

ennemis. Pendant la guerre de Crimée, il a fait cause commune avec la Russie, et, s'il n'a pas réalisé ses projets hostiles, c'est grâce à la vigilance de la diplomatie occidentale. Aujourd'hui, la royauté du schah dépend entièrement du cabinet de Saint-Pétersbourg. Aussi, tant que la Sublime Porte aura les mains libres, le gouvernement du schah, faible et ignorant, sans crédit et sans initiative, n'aura jamais le courage de nous chercher querelle. Mais, dès que nous serons engagés contre la Russie, quels que soient nos ménagements envers la Perse, sa dépendance politique et, plus encore, sa jalousie aveugle, la placeront nécessairement au rang de nos ennemis les plus acharnés; heureusement, outre nos ressources matérielles, la Sublime Porte possède des moyens moraux plus que suffisants pour tenir en respect un pays écrasé par un despotisme barbare, disputé par plusieurs prétendants et, de plus, entouré de tous côtés par des peuples sunnites.

N'oublions pas la Grèce, pays insignifiant par lui-même, mais instrument agaçant entre les mains d'une puissance ennemie. Les poètes européens, en improvisant ce simulacre de royaume, ont cru qu'ils pourraient faire revivre une nation morte depuis deux mille ans. En cherchant à restaurer la patrie d'Homère et d'Aristote, ils n'ont réussi qu'à créer un foyer d'intrigues, d'anarchie et de brigandage.

La Sublime Porte pourra trouver parmi les Grecs quelques serviteurs intelligents, mais l'esprit de la race hellénique sera toujours essentiellement hostile à notre cause. Les souvenirs d'une histoire glorieuse, quoique séparée de nos Grecs actuels par des siècles de corruption, d'ignorance et de bâtardise, berceront encore longtemps cette race égoïste de l'espoir de pouvoir escamoter une seconde fois cet Empire d'Orient, qu'elle avait tant avili en faisant l'Empire byzantin ou le Bas-Empire, si bien nommé. Ce qui nous garantit le mieux contre les entreprises de ce peuple faux et méchant, ce sont sa vanité et son exclusivisme révoltants qui le rendent de jour en jour plus odieux et plus insupportable à tous nos peuples d'Orient.

Notre politique doit chercher à isoler les Grecs autant que possible de nos autres chrétiens. Il faut surtout soustraire les

Bulgares à la domination de l'Église grecque, sans cependant les attacher ni aux Russes ni au clergé romain.

La Sublime Porte ne devrait jamais tolérer des intrigues ayant pour objet l'union des Arméniens avec l'Église orthodoxe. Peut-être sera-t-il sage de favoriser parmi nos chrétiens l'esprit philosophique si propre à rapprocher les hommes en les enlevant à l'influence cléricale. Cependant, je me hâte d'ajouter que, pour nous, la meilleure politique sera sans contredit celle qui mettra l'État au-dessus de toutes les questions religieuses.

Dans nos affaires intérieures, tous nos efforts doivent tendre vers un objet unique : la fusion de nos races. Sans cette fusion, le maintien de votre Empire me paraît une véritable impossibilité.

Désormais ce grand Empire ne saurait appartenir ni aux Grecs, ni aux Slaves, ni à telle religion, ni à telle race. L'Empire d'Orient ne saurait subsister que par l'union de tous les Orientaux.

Une grande Allemagne, une France de quarante millions d'hommes, une Angleterre fortement dessinée par la nature, toutes les grandes nationalités peuvent maintenir encore pour quelque temps leur individualité puissante et utile. Mais un Monténégro, une Principauté serbe, un royaume d'Arménie, sans avoir le moindre avantage, ni pour eux-mêmes ni pour le monde, ne peuvent être que des États plus ou moins chimériques, débris malheureux des anciens déchirements de l'humanité, proies inévitables de tout conquérant nouveau, nuisible au progrès de l'homme, dangereux pour la paix du monde.

Dans les constitutions des États modernes, la seule théorie durable est celle des grandes agglomérations. Aussi le moyen d'empêcher la ruine de notre État, c'est de le reconstituer sur une base nouvelle, large et solide, qui embrasse tous les différents éléments sans distinction de race ni de religion. Ce principe d'égalité doit naturellement conduire nos sujets chrétiens à des fonctions publiques. Ici commence pour nous une difficulté assez sérieuse. Nos chrétiens débarrassés tout à coup du joug qui les tenait soumis, semblent trop pressés à remplacer leurs anciens maîtres. Les Arméniens surtout ont

pris un caractère envahissant : il serait juste de modérer leur ardeur en n'ouvrant nos carrières qu'à ceux qui auraient sincèrement accepté les principes unitaires de notre Empire. Tous nos peuples chrétiens ont en général deux religions distinctes, l'une morale, l'autre politique. Pour la religion morale, notre gouvernement doit l'ignorer complètement ; mais, en revanche, il doit être très attentif à tout ce qui concerne leur religion politique, car celle-ci renferme souvent des théories incompatibles avec notre existence. Qu'un pacha adore Dieu selon la loi de Moïse ou à la manière des chrétiens, il n'y a là aucune raison pour que nous nous privions du concours de son service. Mais si ce même pacha, méconnaissant l'unité de notre patrie, rêve un Empire byzantin ou aspire à servir un royaume de Cilicie, alors il cesse d'être un serviteur loyal, il doit être écarté.

L'unité d'État et de Patrie, basée sur l'égalité de tous, voilà le seul dogme que j'aurais exigé chez tous nos fonctionnaires publics.

Pour faire éclater les merveilles de ce dogme fécond, Votre Majesté doit s'appliquer d'abord à organiser la Justice. La tâche est difficile, mais elle est urgente et indispensable. Après avoir légalement garanti la vie et les biens de tous les citoyens, la première mesure que votre gouvernement doit considérer comme un devoir impérieux, c'est la construction de nos routes. Le jour où nous aurons autant de chemins de fer que les pays d'Europe, Votre Majesté sera à la tête du premier Empire du monde. — Il y a cependant une autre question dont l'importance, pour nous, dépasse toute expression. C'est l'instruction publique, la base unique de tout progrès social, source éternelle de toute grandeur morale et matérielle. Marine, armée, administration, tout est là. Sans cette base essentielle, je ne vois chez nous ni force, ni indépendance, ni un gouvernement, ni un avenir. Malgré l'esprit de notre religion, si éminemment instructif, chez nous l'instruction est restée, pour une foule de raisons, très arriérée. Nos innombrables *medressés* et les vastes ressources qui y sont dévorées si inutilement nous fournissent des éléments tout prêts pour organiser un grand système d'instruction nationale. Si j'ai manqué de réaliser cette belle pensée, c'est que j'en ai

été toujours détourné par les circonstances les plus malheureuses. Je lègue ce projet à mes successeurs. Ils ne sauraient en imaginer ni de plus fécond ni de plus glorieux.

Je sais que la plupart de nos musulmans me maudiront comme Ghiavour et comme ennemi de notre religion. Je pardonne à leur colère ; ils ne peuvent comprendre ni mes sentiments, ni mon langage. Ils sauront un jour que moi, Ghiavour, moi, innovateur impie, j'ai été bien plus religieux, bien plus musulman que ces ignorants zélés qui m'ont couvert de leurs malédictions; ils reconnaîtront, mais malheureusement trop tard, que j'ai combattu plus qu'aucun autre martyr pour sauver cette religion et cet Empire qu'eux, ils auraient amenés à une perte infaillible.

La première loi de toute institution divine ou humaine, c'est la loi de sa propre conservation. Or, dans toutes nos réformes, qu'ai-je cherché, si ce n'est la conservation de l'Islam? Seulement, au lieu de la chercher dans la soumission aveugle à nos anciens préjugés, je me suis efforcé de la trouver dans ces voies lumineuses que le Dieu même de l'Islam a tracées devant nous, aussi bien que devant tous les peuples de la terre.

Ma main faible et tremblante refuse d'aller plus loin. En terminant donc ces lignes, je prie Votre Majesté de daigner accueillir avec attention ces derniers souffles d'un serviteur malheureux qui, au milieu de toutes les faiblesses humaines, a su toujours aimer les hommes, a travaillé constamment à faire tout le bien dont il était capable, et qui, aujourd'hui, brisé sous le poids de ses charges, quitte le monde sans regret et meurt en musulman résigné, livrant son âme au Juge suprême, clément et miséricordieux.

FUAD-PACHA

LES CAHIERS D'INGRES

AU MUSÉE DE MONTAUBAN

Le musée de Montauban, auquel Ingres a laissé par testament tous ses papiers, offre d'inestimables ressources à qui veut étudier la vie et l'œuvre de l'illustre peintre. Dès son premier voyage en Italie (1800), Ingres avait pris l'habitude d'écrire au jour le jour, sur des feuilles volantes, souvent constellées de croquis explicatifs, les réflexions personnelles que lui suggéraient ses promenades, ses lectures ou ses travaux. De ces pages soigneusement gardées pendant soixante ans, — il avait le culte du papier et n'en a jamais déchiré ni jeté un seul bout, — Ingres prenait soin de temps à autre, de tirer lui-même la substance et, pour ainsi dire, la conclusion, en transcrivant à part ce qu'il jugeait particulièrement digne d'être conservé. Ainsi se remplissaient peu à peu de notes, d'extraits, de projets, d'esquisses, de maximes, de théories, neuf petits registres reliés en carton vert[1], dont l'ensemble, entièrement écrit de la main du Maître, forme le document le plus direct et le plus significatif que puisse réclamer l'histoire de sa pensée et de son talent.

Ces « Cahiers » ne sont pas inconnus, pas même tout à fait inédits : M. le vicomte Delaborde les a mis ingénieuse-

1. En tête du tome IX : « A *Madame Delphine Ingres. Mes souvenirs historiques. Des arts, de leur moralité, de leurs notions artistiques et pittoresques.* MOI J.-A.-D. INGRES. »

ment à profit et en a publié quelques extraits en appendice. Mais son livre est venu trop tôt après la mort d'Ingres, et l'auteur, encore sous l'impression de la gloire où venait de s'éteindre le grand homme, ne s'est peut-être pas senti assez libre avec les souvenirs et les témoignages. Il a lu les Cahiers avec le souci évident de n'y prendre que ce qui pouvait servir la mémoire de son héros, écartant de parti pris les incorrections, les naïvetés, les erreurs qui auraient pu troubler le jugement de la postérité.

Ainsi doit-on faire dans une oraison funèbre ou un éloge académique, — et le livre de M. Delaborde tenait, en effet, de l'un et de l'autre. Mais il semble qu'aujourd'hui l'on puisse tenter quelque chose de plus. Cet Ingres « en marbre blanc » n'est pas le vrai, et le vrai seul nous intéresse. Pour le restituer dans sa physionomie intégrale, en respectant jusqu'à ses verrues et ses tics, nous n'avons qu'à lire attentivement les petits volumes qui ont été, pendant tant d'années, ses confidents de chaque jour. Il est seulement nécessaire, pour les bien comprendre, de rappeler brièvement les origines de l'artiste.

I

LES ORIGINES D'INGRES

Quarante kilomètres à peine séparent Montauban de Toulouse; mais le rameau de médiocres collines qui rejette à gauche la Garonne, à droite le Tarn et l'Aveyron, sert de limite à deux régions et à deux races profondément différentes. D'un côté, le Languedoc avec ses plaines brûlées où court, à fleur de berge, le grand fleuve entouré de verdure, comme un serpentement d'oasis; de l'autre, le Quercy pierreux et montueux, coupé de vallées à pic, de gorges et de *causses*, des éboulis de grès, des côtes de granit, des landes, des forêts. Là, un peuple vif et primesautier, d'ardeurs courtes et d'imagination prompte, agité, criard et bon enfant; de petits hommes bruns et lestes, aux os frêles, aux yeux saillants, au crâne oblong, signe de race hérité des Tectosages. Ici, des corps trapus, des têtes rondes à mâchoires solides.

l'âme sombre et dure comme le visage. De l'ardeur aussi, mais concentrée au dedans, toute en brasier, sans éclairs. Une extrême âpreté au travail et au gain, une obstination silencieuse qui est le trait dominant du caractère.

Toulouse est le pays des cours d'amour, des jeux floraux, des concours orphéoniques. Elle s'est incarnée et définie elle-même en cette figure légère de Clémence Isaure, où la poésie, l'illusion et le mensonge se confondent si curieusement pour former le plus expressif des mythes populaires. Montauban ne sourit, ni ne rêve, ni ne chante. Toute la passion laissée disponible par les soucis journaliers de la vie s'y tourne en fanatisme. C'est toujours la ville des guerres de religion. Les élections municipales s'y débattent encore entre protestants et catholiques, et, pour ainsi dire, à coups de censures et d'excommunications. D'une secte à l'autre on se hait, mais on ne se connaît point. L'émiettement de la société est extraordinaire; chaque famille vit pour soi et chez soi. Une visite est considérée comme une indiscrétion, et une invitation reçue comme une servitude. La nature, d'ailleurs, ne fait rien pour adoucir l'homme : le sol est poudreux à la surface, dur à remuer. Certaines régions boisées, la Grézigne, par exemple, offrent de belles lignes à l'horizon, mais de couleur sombre, d'aspect triste. Dans la lumière sèche et terne, les formes se détachent sans mollesse et sans grâce. C'est là que naquit, en 1780, d'un père toulousain et d'une mère quercynoise, le premier, le seul peintre qu'ait produit Montauban. Jean-Louis-Dominique Ingres.

Son père est un assez curieux personnage. Sorti d'une famille de tailleurs qui habitaient le faubourg Saint-Cyprien. le démon de l'art l'avait tourmenté de bonne heure. Après avoir suivi — presque en cachette — les cours de Lucas et de Rivalz à l'Académie, il avait fait son tour de France et était revenu s'établir mouleur, « sculpteur sur plâtre », à Montauban, pays d'origine de sa mère, où elle avait conservé des parentés et des relations. Là, il avait épousé la fille de maître Moulet, « perruquier de la Cour des Aydes », petite bourgeoise sèche et têtue, dont l'influence devait être grande au foyer. Joseph Ingres paraît avoir été un vrai Toulousain : beau chanteur, violoniste à l'occasion, improvisateur en toutes

choses, il avait ce don naturel du dessin et de la plastique qui est si commun chez ses compatriotes. Devenu illustre, son fils a voulu l'entraîner dans le sillage de sa gloire : « S'il eût pu venir étudier à Paris chez les maîtres, écrivait-il en 1854, mon père aurait été le premier artiste de son temps. » L'exagération est manifeste : l'homme manquait de vigueur, d'originalité, d'invention. Il avait la justesse du coup d'œil, l'adresse de la main, avec un certain goût de l'arrangement et de l'effet. Cela lui suffisait pour les décorations en stuc qui concernaient son métier, et même pour les petits portraits en miniature ou à la sanguine qu'on lui commandait ; mais il n'allait pas au delà, et l'unique essai de grande peinture auquel il se risqua, sur les traces de son fils, en 1809, ne fait que marquer les bornes de son mérite.

Dès la première enfance, il apprit à Dominique le peu qu'il savait ; il lui avait d'ailleurs transmis, avec le sang, le meilleur de son talent, la vivacité pénétrante du regard, la souplesse agile et sûre des doigts. A onze ans, le fils était aussi fort que le père, et des qualités d'un autre ordre lui assuraient une plus haute destinée.

Ingres avait pris le caractère de sa mère, la Quercynoise : le sens du réel, la volonté laborieuse, obstinée, la défiance jalouse qui est un signe de force chez les personnalités fermées. Il a fait d'elle, vers 1819, un croquis au crayon où tout cela se devine, et qui forme une antithèse frappante avec l'image du père. Lui, le teint fleuri, la bouche souriante, l'œil vif, l'air avantageux et aimable ; elle, la face plissée et recuite montrant l'ossature, les yeux ronds, les lèvres minces. Économe et inquiète de l'avenir, elle faillit provoquer une méprise de vocation qui eût été irréparable. L'enfant montrait un goût égal pour le dessin et pour la musique : madame Ingres le poussa dans cette deuxième voie où elle trouvait un gain immédiat, Dominique ayant été engagé, à l'âge de douze ans, dans l'orchestre du théâtre de Toulouse.

Mais l'influence du père triompha. La sensibilité propre, que le fils tenait de lui et qui s'augmentait de l'énergie maternelle, éclata, un jour, précisant sa vocation : en apercevant dans l'atelier de Roques, où il venait d'être admis, une copie de la *Vierge à la chaise*, il fondit en sanglots. Le sort en était jeté : il

serait peintre, et il porterait dans l'exercice de cette profession, comme de toute autre qu'il eût choisie, la vigueur de sa nature tenace et positive.

Dès cette époque, la personnalité d'Ingres est achevée : rien ne changera plus en lui. Le plus ancien de ses portraits est de 1794 ou 1795, exécuté chez Roques, sans doute par un camarade d'école : l'homme est déjà là tout entier, saisi dans la saillante originalité de sa figure. Nous le retrouverons, toujours le même, à travers sa longue carrière. Au musée de Montauban, on le voit représenté à tous les âges : à vingt ans, au moment où il va partir pour Rome ; à quarante-cinq ans, après le succès du *Vœu de Louis XIII* ; à soixante-douze, à soixante-seize, à soixante-dix-neuf, à quatre-vingt-cinq ans. La ressemblance s'y continue avec une accentuation des traits caractéristiques, un progrès de la physionomie et de l'expression, qui atteste l'unité profonde de sa vie.

Arrêtez-vous devant la photographie de 1866, la dernière à laquelle il se soit prêté. Le vieux peintre est assis dans un fauteuil, les mains aux cuisses, le corps ramassé et tassé contre le dossier. La redingote, boutonnée en haut, s'ouvre à mi-corps, crevée par le ventre, et va se perdre dans les plis du pardessus où s'enfonce le cou. L'attitude est bourgeoise, commune, inélégante : on dirait un pédagogue avaricieux qui s'est endimanché pour l'occasion. Mais fixez votre regard sur cette tête bourrue et acariâtre, ce crâne étroit couvert de cheveux plats, que sépare au milieu une raie de cuisinière, ces bajoues tombantes, cette énorme lèvre supérieure, crispée dans une moue de mépris, ces petits yeux brillants et durs, — et de cette laideur vulgaire, vous verrez peu à peu se dégager une étrange figure, ardente et impérieuse, presque géniale à force de volonté et de passion, — non pas peut-être d'un grand artiste, mais, à coup sûr, d'un homme.

L'éducation littéraire du jeune Dominique fut très rapide et très incomplète. Le ménage était pourtant à l'aise, car Joseph Ingres, qui réussissait fort bien comme décorateur, se trouvait en outre chargé d'enseigner le dessin dans les meilleures institutions de la ville. Mais l'insouciance du père et l'économie de la mère privaient l'enfant des ressources d'instruction qu'offrait alors Montauban. On l'envoya simple-

ment à l'école de son quartier, et, dès qu'il fut à Toulouse, on jugea que c'était à lui de se débrouiller, d'apprendre, aux ateliers où il était reçu, tout ce que devait connaître un artiste. Ingres ne parvint jamais à combler cette lacune : malgré son travail opiniâtre, les premiers éléments du savoir lui manquèrent jusqu'au bout.

Son orthographe est comique à force d'incorrection : c'est dans les Cahiers qu'on la trouve intacte, non dans ses lettres, qu'il faisait toujours corriger. Et je ne parle pas de ces erreurs de mots où tombaient tant de personnes de son temps, comme *proffesser*, la *flutte*, *receuillir*, un *cerceuil*, la *tette* et l'*œuil*, ni même des fautes de langue comme les *meaux* (pluriel de *mal*), les *cheveaux*, les *vaissaux*; le pis, c'est qu'il n'entend rien à la syntaxe. Il écrit : « je *ni* puis rien,... il *si* est opposé ». Il n'a aucune idée de l'origine des termes, ni des rapports de signification qui entraînent les rapports de forme : il paraît croire que l'*hippocrisie* a trait aux choses équestres : d'où tire-t-il *hébaÿ* pour « ébahi »?

Il défigure les noms historiques les plus connus : *Horfée*, les *Argaunotes*, le *Minautor*, *Bacus*. Il est fanatique d'Homère; pendant soixante-dix ans de sa vie, il a lu, prononcé et recopié les noms de ses héros : eh bien, jamais il n'a su comment ces noms s'écrivaient ; jusqu'à son dernier jour, le livre en main, il a mis *Penneloppe*, *Ulisse*, l'*Odissée*, *Achile* !

Mais passons : bien qu'il soit difficile de comprendre une pareille incapacité graphique chez un peintre doué, comme celui-là, de l'œil le plus exact et de la main la plus fidèle, bien que la faculté d'imitation plastique semble devoir s'appliquer aux traits de l'écriture comme aux lignes du dessin. — car les mots ont aussi leur physionomie, — il reste loisible d'alléguer une espèce d'infirmité verbale qui n'atteint pas nécessairement le sens des choses. A tout prendre, un esprit préoccupé de l'ensemble plutôt que du détail peut demeurer indifférent aux minuties de l'orthographe. Malheureusement, Ingres n'est pas plus instruit au fond qu'en la forme. Il présente même un curieux exemple de la persistance qu'affecte, chez certaines natures un peu rudes, le pli de la première éducation.

L'instruction primaire est demeurée pour lui le type unique, définitif du savoir. Le principal défaut de ce genre d'enseigne-

ment est de fournir à l'élève des connaissances passives, toutes faites, qui peuvent bien « meubler » l'esprit, comme on dit, mais qui ne mettent en jeu ni son énergie ni sa souplesse. Lorsque les idées transmises sont trop sommaires, trop isolées de leurs antécédents et conséquents, lorsqu'elles se présentent comme des faits matériels et non comme des résultats de recherches et d'études intéressantes par elles-mêmes, elles ne sont d'aucune utilité à la pensée : ainsi est-il parfaitement indifférent qu'on sache par cœur la série des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis-Philippe, si l'on ne s'est appliqué à suivre l'évolution de la monarchie et de la nation française pendant ces quatorze siècles.

Or, Ingres n'a jamais vu dans l'éducation littéraire que ce qu'y voit un écolier de douze ans : un moyen *d'apprendre* des choses que connaissent la plupart des hommes. Ces acquisitions ne se sont nullement fondues dans son intelligence, ne l'ont point rendue plus apte à penser librement, les Cahiers nous en donnent mille preuves. Il est resté pareil à la fourmi de Bacon, qui amasse des matériaux inertes, tandis que l'abeille digère et transforme le suc ravi aux fleurs. Théophile Silvestre, souvent trop sévère, a vu juste en dénonçant ce « savoir d'instituteur ». C'est bien là le mot qui convient : d'élève, Ingres a passé maître, à force de labeur, mais sans changer de procédés. Il a si souvent résumé et transcrit des notices sur les grands hommes de l'antiquité et de la Renaissance qu'il s'imagine posséder à fond l'art et la civilisation de ces lointaines époques[1] : en réalité, il n'y a jamais rien compris, nous le verrons tout à l'heure. Sa puérile archéologie a glissé à la surface des choses, car elle n'était armée d'aucun des moyens d'investigation qui donnent de l'intérêt à la connaissance du passé.

De là un manque absolu d'esprit critique révélé par les réflexions dont il étaie ses œuvres. Nul doute sur les certitudes de « la science » ne l'a jamais traversé ; il a toujours cru que « l'histoire » était faite, achevée, toute claire et toute simple.

1. Tome II, biographie copiée d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. — Tome III, abrégé de l'histoire de la peinture antique, remontant à Pythagore, qui, « *quoique fortement attaché à la philosophie, prenait souvent un pinceau pour se délasser l'esprit* » ; nomenclature de tous les peintres de l'antiquité. — Tome IX, abrégé chronologique de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, etc.

comme elle se présente dans les manuels à l'usage des classes. Cela n'importerait guère s'il se bornait à en tirer des sujets de tableaux; mais il en tire aussi des théories sur l'Art, sur le Beau, sur la Nature, toute une doctrine au nom de laquelle il juge et légifère.

Au moment où nous allons aborder l'exposition de ses « idées », il n'est pas inutile de noter ce trait d'origine qui explique ses travers de méthode. « Ingres est encore aujourd'hui ce qu'il était à douze ans », écrivait-il lui-même, en 1854. Cette déclaration a le sens d'un orgueilleux hommage rendu à son caractère: par malheur, elle contient aussi un aveu humiliant pour son esprit. J'imagine que ses deux héros préférés, Raphaël et Mozart, avant de mourir, l'un à trente-sept ans, l'autre à trente-cinq, n'eussent pas songé à en dire autant.

II

LES IDÉES GÉNÉRALES D'INGRES

En dépit, ou peut-être en raison des vices de son éducation première, Ingres a toujours eu le goût des dissertations et des théories. Il n'a jamais pensé que le métier de peintre pût suffire à son ambition ni remplir son mérite; il se considère, de très bonne foi, comme un homme à idées, comme une sorte de philosophe délégué aux choses de l'art. Son modèle dans la vie n'est pas Raphaël, « un Dieu, un être inimitable, absolu, incorruptible »: c'est à Poussin, « le plus parfait des hommes », qu'il s'efforce de ressembler. Or, Poussin, pour bon peintre qu'il fût, « n'eût jamais été si grand s'il n'avait eu une doctrine ».

L'intention même que trahit la confection des Cahiers marque une foi tout à fait significative en l'importance de cette œuvre. L'auteur s'y hausse jusqu'au bord du symbolisme. Ainsi pourquoi pensez-vous qu'il y ait neuf volumes? A cause des neufs Muses, il n'en faut pas douter. Ingres a noté quelque part le souci semblable dont témoigne la classification d'Hérodote, et l'admiration qu'il en montre lui a certainement suggéré l'idée d'en faire autant. D'ailleurs, c'est la seule façon

d'expliquer que ce chiffre ait été fixé du premier coup et pour toujours, car les Cahiers ont été formés et reliés d'avance à la même date, et Ingres n'a jamais voulu en ajouter un seul, se résignant à écrire dans tous les sens et à remplir le moindre vide, plutôt que d'en changer le nombre. Enfin, chaque tome porte un titre qui correspond à une division du monde idéal où l'artiste cherche ses inspirations : *Homère*, *Sophocle*, etc.

Voilà déjà qui en dit long. Ouvrons maintenant l'ouvrage et cherchons-y l'homme.

Les idées vraiment personnelles dérivent du caractère; j'entends par là qu'il existe, en chacun de nous, une nature plus profonde, plus primitive que les facultés diverses où elle s'épanouit, une sorte de constitution native qui détermine le tour de sensibilité et d'esprit par où l'individu se distingue des autres. Lorsqu'il s'agit d'un artiste, il ne faut pas chercher ce tréfonds de la personnalité dans les seules œuvres où il manifeste habituellement son talent : celles-là présentent des complications professionnelles, il s'y mêle des raisons de métier ou d'école qui peuvent égarer l'analyse. Le témoignage technique doit être contrôlé par d'autres, plus libres, plus ingénus Un peintre se livre quelquefois mieux dans ses lettres ou dans ses livres que dans ses tableaux. Voyez Fromentin.

Ainsi, j'ai bien peur que certains critiques, pour s'être contentés d'étudier Ingres dans ses travaux d'art, ne se soient mépris sur la véritable nature de son talent. C'est un lieu commun de vanter sa prodigieuse force de volonté et de travail. On le loue de ses efforts désespérés vers le mieux, de l'obstination inquiète avec laquelle il défait et refait vingt fois ses compositions, ses personnages et les moindres détails de leur costume. On y voit un souci de l'idéal, d'autant plus noble qu'il n'est jamais satisfait.

La simple revue des innombrables dessins entassés dans les cartons de Montauban m'avait déjà mis en garde contre cette interprétation. A feuilleter ces croquis, si multiples, si divers pour chaque œuvre, si souvent inutilisés, il m'avait paru que ce qui dominait dans l'esprit du peintre, c'était l'indécision. Pour m'en convaincre, j'avais voulu étudier minutieusement, à travers les projets et les esquisses, la genèse du premier et du dernier de ses grands tableaux : le *Vœu de Louis XIII* et le

Jésus au milieu des docteurs. A quarante ans de distance, c'était bien le même procédé de préparation, ou plutôt la même crise de recherches et de luttes. D'un côté, tout en couvrant de ses dessins une montagne de papier, il discute interminablement avec le préfet et avec le ministre, sur le point de savoir si c'est à la figure de la Madone ou à celle du Roi qu'il faut donner la prépondérance dans l'ensemble. Il use toute sa force en des ébauches cent fois raturées. « Si tu voyais ma vie, écrit-il à un ami, elle te ferait pitié. Il y a bientôt deux ans que je ne connais d'autre habitation que mon atelier; mais, depuis six mois, il est devenu une cage, le témoin de mes désespoirs et de mes sueurs! » De l'autre côté, convaincu qu'il y a « un chef-d'œuvre à faire » avec l'aventure de l'Enfant-Dieu, et mécontent de la version qu'il en a d'abord donnée, il y revient à quatre-vingt-cinq ans. Par un besoin de puérile symétrie, il entreprend de boucher tous les vides de la composition, intercale des personnages dans les rangées, corse les groupes, double les bras et les jambes... La mort le surprend au milieu de cette étrange besogne où seul un rêveur comme Théophile Gautier peut voir « un magnifique effort d'art ».

Pour tout cela, j'en étais venu à soupçonner que l'artiste pourrait bien manquer de spontanéité, d'invention et, s'il faut dire le mot propre, d'imagination. Manifestement le travail créateur est pour lui une combinaison, un ajustement, et non une intuition immédiate, une vision. Ce n'est pas ainsi que travaillait Raphaël[1].

Les Cahiers m'ont donné raison : il faut voir, dans cet acharnement d'effort, non pas le simple souci d'un peintre épris de perfection, mais l'impuissance générale et fondamentale d'un esprit à concevoir et à penser.

Rien n'est plus curieux que d'observer comment Ingres s'y prend pour étudier une époque, un homme, un fait qu'il veut mettre en scène. Jamais il ne se contente de lire, de méditer un document caractéristique pour en tirer l'idée ou plutôt l'image dont il a besoin. Il faut qu'il s'informe des antécédents et des

1. Voir *la Gazette des Beaux-Arts* (octobre 1894) : *Les dessins d'Ingres au musée de Montauban.*

un frontispice symbolique : « Le 7 mai 1864, j'ai donné au président de la classe des Beaux-Arts de l'Institut, MA DÉMISSION. » (Souligné trois fois pour bien établir le scandale.) Au-dessous : « Je ne suis pas, je ne veux pas être de ce siècle apostat. » Et enfin, marquant la signification de tout le reste, ce simple mot : « *Agrandir mon buste en marbre.* »

Une telle disposition n'est pas pour donner à ses idées la largeur, l'élévation, la sérénité qui leur manquaient déjà par le fait de son impuissance créatrice. Nous en savons assez pour être assurés que sa « doctrine » sera étroite, courte et violente, quel qu'en soit d'ailleurs le contenu.

Il reste maintenant à déterminer ce contenu par l'analyse des opinions que nous y trouvons notées.

Les sujets visant une conception générale de l'humanité sont extrêmement nombreux dans les Cahiers : il est juste d'ajouter qu'ils sont tous restés à l'état de projets. Ingres les inscrivait à mesure de ses déceptions et de ses colères, pour se décharger le cœur, pour se prouver à lui-même sa supériorité ; mais une crainte secrète du ridicule ou des ennuis qu'il encourrait en y donnant suite, l'arrêtait toujours avant l'exécution.

Parmi ces sujets, je n'en trouve guère qu'un auquel on puisse attribuer une portée vraiment philosophique : c'est le fameux passage du sermon de Bossuet sur la Mort qui se résume en ce mot terrible : « Marche !... » Le thème est beau et aurait pu inspirer un tableau superbe à Delacroix, mais Ingres n'était pas de force à le traiter, ni même à le concevoir clairement. L'idée a dû lui être donnée par un ami qui lui en aura fait ressortir la grandeur tragique. Rentrant chez lui, il a crayonné une esquisse vague, et n'y est plus revenu. Seulement, comme il ne laissait rien perdre, il a recueilli l'indication dans ses Cahiers, où elle est restée ensevelie.

Les autres essais de symbolisme moral se réduisent à des rêves de vengeance et de rancune. Quelques exemples suffiront pour en montrer le caractère contingent et personnel[1] : *L'Envie* (tableau) ; *la Médiocrité* (tableau) ; « *l'Hippocrisie* : Un

1. *Cahiers*, t. IV, p. 18, 31, 35, 118. Je laisse de côté quelques banalités, rattachées pourtant à un sentiment personnel : « Les hommes d'aujourd'hui prosternés devant un écu. » — « La Vertu s'envole dans le ciel. » — « L'Ignorance cause de tous les maux », etc.

Pomereux flatté, léché par l'Ignorance et le Mauvais Goût, foule à ses pieds le Mérite et court au Ridicule qui l'attend en lui tendant les bras... »

Et ceci : « Énumération des grands hommes calomniés : Homère, Apelle, Phydias, Socrate, Phocion, Euripide, Théocrite. Esope, Dante, Jean Goujon, Lesueur, enfin notre grand Poussin, persécuté par un Fouquières... puis Dominiquin et tant d'autres, le Camoens et Molière, et le divin Mozart... Mais je n'en finirais pas! » — Comme on sent bien qu'il manque là un nom, pour lequel toute l'énumération est faite!

Un de ces sujets lui tenait particulièrement à cœur, et il en a repris souvent l'esquisse, à chaque fois sans doute que lui survenait quelque nouvelle et cuisante blessure d'amour-propre : *La Médiocrité gouverne le Monde*. Les ébauches de composition, tracées d'un crayon sommaire et furieux, ne présentent aucun intérêt; les notes jetées sur la page du principal dessin sont amusantes : « La Médiocrité marche rapidement, de grand mouvement. Elle foule un public. Elle entraîne à sa suite tous les vices et ridicules qui découlent d'elle, et laisse derrière elle les effets de tous les maux. Le Suicide, belle figure. Le Mauvais succès. couvert de sifflets, etc., etc. Gens d'armée, d'Église, magistrats, toutes figures allégoriques bien personnifiées. L'Envie, la Ruse, la Calomnie, la Luxure, l'Avarice. la Simonie... Elle reçoit toutes les couronnes et les biens qui pleuvent sur elle. »

Voilà toute la philosophie d'Ingres. Voyons sa politique. Elle tient en deux mots : flétrissures et apothéoses. Il va sans dire qu'elle suit pas à pas l'histoire, élevant ou abaissant les héros selon l'événement. et aussi selon qu'ils se montrent favorables ou non à l'artiste. Si j'écarte un « Sacre de Charles X », qui paraît ne l'avoir intéressé que comme peintre, et à titre purement professionnel, ses « idées » en cet ordre de choses ont commencé à se manifester en 1830. Les cartons de Montauban renferment un feuillet bariolé de traits indicatifs qu'on peut résumer ainsi : en haut de la composition, un coup de crayon marque la place de « la Victoire » dont le nom est inscrit à côté; au-dessous, un *schéma* représente le peuple (en marge : « Peuple jeune, fort et beau ») debout devant une sorte d'amas qui est « le despotisme renversé, gisant, le trône cassé ».

l'exposition prochaine, tableau *moral, philosophique*, représentant la punition d'un tiran, par exemple Néron, Tibère, Héliogabale ou autre, entrepris des Furies vengeresses. » Remarquez bien qu'ici les empereurs seuls sont mis en cause.

Après tout cela, il ne faut pas s'attendre à trouver chez Ingres un sens historique très désintéressé ni très droit. Nous avons dit déjà combien peu de secours lui fournit l'éducation première. Formée à coups de dictionnaires et de manuels (les tomes III, IV, VII et VIII sont de simples résumés de notices et d'ouvrages élémentaires où Ingres ne puise que des noms et des faits), son érudition est restée jusqu'au bout superficielle et oiseuse. Pour se faire une idée de l'inexpérience critique, de l'ignorante naïveté qu'il apporte en ce genre d'études, il faut lire, dans le tome VI, la *Vie d'Homère* qu'il a pris la peine d'y recopier, on ne sait d'après quel invraisemblable texte. « Homère était un maître d'école qui fut emmené par un patron de barque nommé Mentès, en Espagne, où il attrapa une fluxion sur les yeux, etc. » Le plus beau est la fin, que nous nous reprocherions de ne pas reproduire intégralement : « Le tombeau d'Homère, que tant de voyageurs ont cherché vainement dans l'île d'Ios (?), a été enfin découvert dernièrement par le comte de Grünn, officier hollandais, qui visitait différentes îles de l'Archipel. C'est un sarcophage de quatorze pieds de long et de quatre de large, composé de six pierres, sur l'une desquelles est gravée une inscription grecque, probablement celle qui est rapportée par Hérodote. Le squelette de ce poète célèbre a été trouvé assis à l'intérieur; mais la première impression de l'air extérieur l'a fait tomber en poussière... On a trouvé dans ce tombeau un vase de marbre que le comte appelle une *écritoire*, une pierre légère, d'une forme triangulaire, qu'il croit être une plume pour écrire, faite de la même pierre qui coupe le marbre. Il regarde cette dernière pierre comme un canif propre à tailler la plume. Cela prouverait que les Grecs avaient l'usage de l'écriture dès le temps d'Homère. » Et voilà de quels renseignements « historiques » s'entoure le peintre, au moment où il travaille à son *Apothéose* du Louvre!

Il ne comprend pas mieux l'histoire que la fiction. Du combat des Thermopyles (t. I, p. 96), il retient cette fable

ridiculement théâtrale : « Léonidas blessé arrache à Xercès un diadème et lui otte. » Partout et toujours, c'est l'anecdote oiseuse, *à côté*, jamais le fait typique qui le frappe. D'Eurysthée, il sait qu'il s'est caché un jour derrière un tonneau (p. 95); — de Diogène, qu'il s'amusait à demander l'aumône aux statues : — d'Alcibiade, qu'il a donné un soufflet à un rhéteur (p. 97).

La Renaissance, sur les œuvres de laquelle il a travaillé toute sa vie, ne lui est pas plus familière. Il n'en tire que des sujets de pendules, comme on dit, dont aucun n'est significatif de l'époque, ou du personnage mis en scène. « Pétrarque écrit sur son genou un sonnet, en regardant sa maîtresse dans un coin de rue. » — « Raphaël sort accompagné de cinquante peintres. » — « Les funérailles de Raphaël. » (T. IX, pp. 15, 33, 37.) De ce dernier même, à qui il a voué un culte, il se fait l'idée la plus fausse, la plus chimérique : Raphaël n'aurait jamais étudié que la nature, n'ayant d'ailleurs pas besoin de travail, ne rencontrant jamais de traverses dans la vie : « bref un être inviolable, divin. » (T. I, p. 35.) Il en parle, ainsi que de deux ou trois autres grands hommes, avec une exagération agaçante, une solennité banale et creuse, qui ne révèle aucun discernement. Ce ne sont que triomphes, ascensions, avec couronne, palmes, génies ailés et trompettes sacrées : Apothéose d'Homère, Apothéose de Raphaël, Apothéose de Glück, de Mozart, d'Haydn... « Apollon les serre dans ses bras, et vient les recevoir dans le ciel »... Il passe des mois à ciseler une phrase qui résume cette vénération idolâtrique, et, après dix essais, dont nous retrouvons les traces, il aboutit à cette formule vraiment peu lapidaire[1] : « Le ciel semble jaloux de la terre lorsqu'il lui ravit Raphaël et Mozart pour en orner trop tôt les cieux ! »

C'est bien pourtant lorsqu'il s'agit de l'art et des artistes, qu'il devrait montrer quelque sens de l'histoire, quelque intelligence des époques disparues. Quant aux centaines de sujets qu'il a collectionnés, au jour le jour, en lisant des livres d'écolier, je n'en ai cure, non plus que de ses recherches infinies sur les costumes, les armes, les meubles et autres accessoires du passé. Laissons les badauds s'ébahir sur sa science et sa conscience, en voyant, au musée de Montauban, le petit modèle de lit antique

1. Collée avec un pain à cacheter sur la première page du tome IX des *Cahiers*.

qu'il a fait exécuter en bois, d'après les types de Pompéi, pour le représenter dans un coin de la chambre de *Stratonice*; c'est là le bric-à-brac de l'histoire : l'esprit en est absent.

Restent les « idées littéraires ». Mais d'abord Ingres en a-t-il? Ses lectures ne le prouvent point, car c'est en peintre, en peintre étroit et borné, qu'il parcourt ces fameux « chefs-d'œuvre de la poésie et de la prose », — uniquement pour y trouver des anecdotes qu'il dessine à mesure. Homère se résume ainsi en cent quarante-deux tableaux, dont les trois quarts sont épisodiques et parasites : *le Sommeil de Nausicaa, les Lestrygons, les Compagnons d'Ulysse et la femme d'Autyphate*, etc. (t. V). Tout autre livre d'imagination ou d'histoire pourrait suffire au même usage. Jamais l'infatigable lecteur ne s'attarde à jouir de la beauté d'une description, d'une scène. Jamais même le texte n'intervient dans l'énoncé du thème qu'il note, alors qu'un mot du poète, une épithète, un détail expressif marquerait la nuance vraie ; le « sujet » est toujours retenu dans sa généralité banale, avec la seule indication du fait matériel qui donne le titre.

On en vient à se demander si Ingres lisait réellement les ouvrages d'où il tirait ses tableaux, ou s'il ne s'en tenait pas plutôt aux sommaires inscrits en tête de la traduction, sinon même à des résumés fabriqués en vue des examens. Le trait suivant, recueilli dans une de ses lettres, me paraît propre à fortifier ce doute. Ingres est de passage à Caen, où « il n'y a rien à voir » : — (et c'est un artiste qui parle ainsi, oubliant Saint-Etienne, l'Abbaye-aux-Dames, le chevet de Saint-Pierre, le *Sposalizio* de Pérugin, la *Vision de Saint-Antoine* par Véronèse, et vingt autres merveilles ; — « rien, que des gens qui végètent comme des choux, sans souci des beaux-arts ». (On voit combien il *s'en soucie*, lui !) Donc il s'ennuie : « J'avais heureusement apporté mon livre-trésor, *les auteurs grecs en un volume*. J'allai lire Pindare avec un certain plaisir... » Tous les auteurs grecs en un seul volume? Et en format de poche évidemment! Voilà qui me paraît suspect. Quant à la lecture de Pindare, elle est du plus haut comique. On sait quels problèmes de sens et d'interprétation soulève le style, lyriquement sibyllin et bourré d'allusions périmées, de ce poète que ne comprenaient déjà plus les Athéniens du siècle suivant.

Qu'est-ce que cela pouvait bien dire à un illettré comme Ingres?

On ne songerait pas à relever cette ignorance, excusable chez un artiste privé d'éducation première, si les prétentions du maître ne commandaient la révolte. Il dit vraiment avec trop de complaisance « quel charme il trouve dans les lettres, qui occupent tous ses instants et le rendent un autre homme que le vulgaire »[1] ; il adopte avec une inconscience trop tranchante les opinions du manuel qui lui tombe sous la main et qu'il contresigne ainsi : « Voilà mes opinions et mes adorations exclusives. Signé : *Ingres* » (t. II, p. 84). Il a même l'air de méditer un traité littéraire en forme, car, après une citation de La Fontaine sur le génie des anciens, il ajoute : « *A la tête de mon ouvrage* ». (T. IX, p. 59.)

On est ainsi conduit malgré soi à lui demander compte d'un savoir et d'un goût si hautement affichés. Eh bien! si je passe certains bavardages sur les mérites respectifs des anciens et des modernes, et des attaques contre Voltaire où la violence des mots dissimule mal la pauvreté de la documentation[2], il n'y a guère qu'une occasion où Ingres se soit appliqué à mettre en œuvre ses idées littéraires, de façon à nous permettre de les juger : c'est à propos de l'*Apothéose d'Homère*. On sait quelle importance il attachait à cette œuvre où il voyait un manifeste esthétique destiné à marquer la place de chacun dans l'empire des Muses. M. le vicomte Delaborde a publié de réjouissants extraits des lettres que le maître écrivit alors pour justifier les admissions, les exclusions et le classement

1. « Ma bibliothèque est composée d'une vingtaine de volumes, chefs-d'œuvre immortels, et, avec cela, la vie a bien des charmes ». (Lettre de 1818. — Voir *Ingres*, par M. le vicomte Delaborde).

2. Ce thème est repris jusqu'à cinq fois dans les *Cahiers* (t. I, p. 93, 118 et 120, t. IX, p. 36 et 69). Voltaire y représente le mauvais goût moderne, et Homère la perfection antique. Exemple : « *L'Antiquité :* Voltaire et les autres. Voltaire mordant l'Antiquité. — *L'Antiquité et les romantiques.* Le Tasse, chef des romantiques, accompagné de tous ceux qui ont jusqu'ici faussé le bon goût. — « *Tableau sur la noble Antiquité :* Voltaire et autres avec leurs dents font des efforts impuissants. Les Zoïles français », — « Hercule écrase Voltaire. » Dans les *Pensées et Notes sur l'Art*, qui terminent le tome IX, après une citation de Voltaire sur le génie, on lit ceci : « Si le génie est bon, tant mieux; mais s'il est mauvais, comme le sien, voyés où cela conduit... à la barbarie, au désaveu absurde et de mauvaise foi de ce qui est à jamais le beau, le vrai, par les anciens, au dessèchement de l'âme et du cœur, à rien, au vuide, au calme affreux d'une terre inhabitée. » (t. IX, p. 53).

auxquels la composition donnait lieu. Ingres y dépasse les bornes de la naïveté permise.

Assurément l'idée même d'un tableau rassemblant autour d'Homère tous les grands hommes issus de la civilisation gréco-latine, n'était pas, en soi, fort heureuse : on ne fait pas deux fois l'*École d'Athènes*. Et puis Ingres n'avait pas l'imagination créatrice de Raphaël, son aisance à se jouer dans de grands espaces, son habileté à faire naître une action, une *scène*, du groupement des personnages. Mais enfin la simple juxtaposition de portraits à laquelle il avait songé pouvait encore donner de beaux effets, si l'artiste trouvait le moyen de relier toutes ces physionomies diverses en y marquant l'unité d'inspiration, en y faisant luire l'éclair d'un même génie, symbolisé par Homère.

Par malheur, Ingres n'était pas homme à s'élever aussi haut : il n'avait vu là que l'occasion de décerner une récompense aux illustres morts qu'il aimait, et en même temps d'infliger un châtiment indirect à ceux dont il réprouvait l'esprit. Dès le début, il annonce « qu'à son grand regret », il éliminera Gœthe. — Est-ce parce que son origine germanique l'éloigne trop d'Homère? Non : Mozart et Glück sont admis déjà, en même temps que Pope et Shakespeare (quels Homérides!) C'est en raison des « défauts » de ses ouvrages « trop répandus selon mon goût », que l'auteur de *Mignon* est écarté. « Je me suis placé à la porte du temple : je l'ai ouvert à quelques-uns et je l'ai fermé à quelques autres. »

Naturellement, les amis, les disciples discutent, insistent pour celui-ci, contre celui-là. Le tableau est fait et défait vingt fois. Achevé et placé, Ingres ne s'en détache pas. Après des années, il revient à son idée pour établir un nouveau plan : « Frappé de la grandeur du sujet, de l'*élément littéraire* et moral qu'il renferme, je suis devenu sévère pour mon œuvre... La précédente composition n'était qu'une première pensée vivement exprimée; la seconde est *le fruit d'études plus longues et de réflexions plus profondes*[1]. »

1. Il serait trop long de noter tous les changements. Dans le dessin de 1865, intitulé *Homère déifié* et qui représente la dernière version de l'œuvre, on compte quatre-vingt-une figures, dont trente-trois surajoutées. Shakespeare fut admis, déplacé, et finalement supprimé. Glück et Haydn sont restés. (Voir l'ouvrage de M. le vicomte Delaborde sur *Ingres*.

Il y aurait quelque cruauté à relever les méprises de toute sorte que trahit, en fin de compte, l'incohérent assemblage où il aboutit. — l'ignorance des origines, des écoles, des genres, des relations entre les écrivains, et de la signification de leurs ouvrages... Encore une fois, si l'on y songe, la faute en est à la vanité démesurée du peintre, qui s'imagine, en ce médiocre carton, disposer effectivement de l'immortalité.

C'est bien le cas de lui renvoyer, à propos des exclus, le mot qu'il jetait, un jour, à la tête d'un visiteur naïf avouant que Raphaël et Michel-Ange ne l'avaient pas fort ému : « Qu'est-ce que ça leur fait, monsieur? »

III

LES IDÉES D'INGRES SUR L'ART

Les théories d'Ingres sur l'Art et le Beau sont bien connues : il les a professées et pratiquées avec ostentation, toute sa vie, ne perdant pas une occasion, ou privée ou publique, de les énoncer en axiomes. Elles tiennent en trois mots : la nature, l'idéal, les maîtres.

Il faut commencer par imiter la nature « tout bonnement, tout bêtement... copier, copier servilement ce qu'on a sous les yeux... L'art n'est jamais à un si haut degré de perfection que lorsqu'il ressemble si fort à la nature qu'on peut le prendre pour la nature elle-même ». C'est là le premier article du *Credo* d'Ingres ; il en est si bien pénétré qu'il n'y insiste plus, et jette seulement dans les Cahiers, çà et là, quelques allusions à la supériorité que donne un tel système.

Il s'étend plus volontiers sur la nécessité de l'idéal, c'est-à dire de « ce que l'artiste apporte de lui-même » dans l'interprétation de la vie, — le rêve d'harmonie supérieure « sans lequel il n'y a point de beauté ». — « Penser son tableau, c'est là le plus difficile. » Non pas que l'artiste puisse jamais se désintéresser de la nature : « le nom de beau idéal, si mal entendu de nos jours, ne désigne que le beau visible, le beau réel, le beau de la nature » (t. III, p. 35) ; « les figures antiques même ne sont belles que parce qu'elles ressemblent à la belle

nature » (t. III, p. 3); mais il doit choisir parmi les formes naturelles celles qui répondent à son besoin de perfection : « l'Art ne doit rendre que la Beauté ».

L'idéal se précise en nous par l'étude des maîtres. « Il faut continuellement former son goût sur les chefs-d'œuvre de l'art. C'est perdre le temps que de l'employer à d'autres recherches. » Les premiers maîtres sont les anciens. On peut prendre leur art pour modèle et pour règle : « La nature sera toujours belle quand elle ressemblera aux belles antiques » (t. III, 2). « Oh! combien nous devons regretter les écrits des peintres et des statuaires grecs!... Combien, s'ils fussent échappés au temps, quelques mots de ces grands hommes auraient épargné d'erreurs aux écrivains et artistes modernes! » Les tomes III et IV sont consacrés entièrement à l'étude et à l'exaltation documentée de l'art antique, surtout de l'art grec qui « prouve sa supériorité par la maîtrise même des simples artisans, des potiers par exemple » (t. III, 35).

Aux Grecs, il faut joindre Raphaël : son nom remplit le tome VII et figure, en outre, dans vingt sujets destinés à le glorifier. Ingres l'aime tant qu'il aime jusqu'à ses personnages : « ils ont tous l'air d'honnêtes gens ».

Sur ces idées fondamentales de l'esthétique les Cahiers ne nous apportent pas de lumières bien neuves; nous y surprenons seulement le maître dans une attitude plus familière, plus vraie qu'en ses déclarations officielles. Ce n'est pas qu'il y montre moins d'intolérance ni d'âpreté, comme en témoignent dix projets de tableaux vengeurs, visant spécialement le monde de l'Art, et qu'il faut joindre aux précédents : « *Apollon assis sur son trône*. Diptyque. Une barre au milieu. De ce côté, tous les grands hommes, tout ce qui est beau. De l'autre côté, tout ce qui est laid, envieux, etc. » (t. I, p. 115). — « Une idée : *Hercule chasse les mauvais artistes.* » (p. 93.) — L'idée se précise : « *Hercule, suivi de Raphaël et de Michel-Ange, donne un coup de massue sur la Médiocrité.* » (p. 118.)

Mais certains jugements, d'un tour plus libre et plus personnel, méritent d'être retenus. L'idée d'une composition sur « *le Berceau de la belle peinture* », où seraient représentés Donatello et ses élèves (t. IX, p. 31), prouve qu'il connaît les origines du grand art italien. Le sujet de « *Michel-Ange, aveugle, tou-*

chant un torse antique » sort de la banalité sans tomber dans la prétention, chose rare chez Ingres, qui d'ordinaire ne sait pas mesurer le degré d'intellectualité que comporte l'expression plastique; par exemple : *Le Poussin félicite M. de Chambray sur son livre de la « Parfaite idée de la peinture »* (t. IX, p. 49). Quel tableau peut-on tirer de là?

Il n'aimait pas les Flamands. A son avis, « on pourrait bien dire de Rubens ce que Poussin disait du Caravage, qu'il était venu au monde pour détruire la peinture » (t. IX, p. 54). Il reconnaît pourtant que ce Rubens « a fait de beaux portraits, notamment celui du grand maître de Malte qui va de pair avec les plus beaux portraits de première ligne ». Même dans les « petits tableaux flamands et hollandais », il y a quelque chose à prendre. Le fanatisme exclusif qu'Ingres professe pour Raphaël semble parfois chanceler: voici que les Vénitiens, si méprisés, prennent place à côté du maître d'Urbin : « Raphaël et Titien ont sans contredit le premier rang. » Pour Titien « la qualité de détacher les objets en peinture, et que beaucoup de monde regarde comme une chose de la plus grande importance dans un tableau, n'était pas un des objets sur lesquels il avait le plus fixé son attention »; mais il n'en reste pas moins « le plus grand coloriste de tous » (t. IX, p. 56).

Au cours de ces critiques, Ingres est conduit à formuler son avis sur les divers genres de peinture et sur les procédés qui leur conviennent. Cette fois le sujet est de sa compétence et les méprises ne sont plus à craindre. Ainsi faut-il méditer son opinion sur l'art du portrait. Certaines de ses indications, peu originales en apparence, prennent une valeur par l'intention qu'il leur donne. Celle-ci, entre autres: « Le peintre doit d'abord se pénétrer du visage qu'il veut peindre, le considérer longtemps de tous côtés et consacrer à cela même la première séance ». Non pas seulement parce qu'il importe de saisir la physionomie du modèle : « Outre cela, il y a des visages qui sont plus avantageux à peindre de front, d'autres de trois quarts ou de côté, quelques-uns en profil. Les uns demandent beaucoup de lumière, d'autres font plus d'effet quand il y a des ombres, et surtout aux visages maigres auxquels il faut leur procurer de l'ombre dans la cavité des yeux, ce qui fait qu'une tette a beaucoup d'effet et de caractère. Et pour cela, il faut

faire venir le jour du haut et en petite quantité. Un portrait manque souvent de ressemblance parce qu'il a été mal posé, par de mauvaises dispositions de lumière et d'ombre qui feraient méconnaître même l'original, même si on le voyait dans l'endroit où il a été peint » (t. IX, p. 54).

Autre idée, plus personnelle, presque paradoxale : il n'est pas bon, même dans un portrait, d'avoir toujours « le nez sur le modèle ». Il faut le bien regarder, et, quand on a bien vu, peindre librement. C'est le sens du paragraphe intitulé : *Peindre sans le modelle*, dont voici le texte intégral : « Annibal Carrache ayant commencé à peindre *de pratique* (on dirait maintenant : *de chic*) un Christ mort sur les genoux de la Vierge, qui est dans l'église de San-Francesco a Ripa, il en fit une figure admirable et toute divine; mais ayant ensuite fait dépouiller un modelle et retouché d'après lui le corps du Christ, il changea toute cette première production de son esprit, et, pour s'être trop défié de ses moyens, gasta tout son tableau pour avoir ainsi fait... Donc voilà un exemple dont il faut se rappeller pour guide dans l'exécution de la peinture. D'ailleurs, sans celui-là, il y a mille preuves que les anciens peintres de l'école de Raphaël et tous les grands peintres ont exécuté sur des cartons leurs grandes fresques, d'après des dessins plus ou moins terminés... Poussin avait coutume de dire que c'est *en observant* les choses qu'un peintre devient habile, plutôt qu'en se fatiguant à les *copier*. — Oui, ajoute Ingres, mais il faut que ce peintre *use des yeux* » (t. IX, pp. 54 et 55).

Il va sans dire qu'il considère le portrait, où pourtant il excelle, comme un genre inférieur : « La peinture d'histoire rend l'espèce en général, tandis que le peintre de portraits ne représente que l'individu en particulier. » C'est dans la grande peinture seule que l'artiste peut inventer, et « l'invention est la principale qualité du génie ».

Ici Ingres recommence à sortir de son domaine : il faut l'y ramener. Ses Cahiers nous offrent çà et là d'intéressantes notes sur la technique de l'art. Je ne parle pas des balivernes telles que celle-ci : « Le coloris, un des ornements de la peinture, la dame d'atours de sa sœur, à cause que c'est le coloris qui procure des amateurs et des admirateurs aux plus impor-

tantes perfections de l'art. » Voici qui vaut mieux : « Sur un tableau de Baroche. Pour bien colorier une belle femme blanche, il faut banir de la palette les tons roux et ébaucher bien : gris argentin, rose clair. Voyez une Vénus du Titien. » — « Pour mon tableau de la *Chapelle Sixtine* : plus d'indécision dans les teintes, plus de souplesse dans les tons. Les Caudataires : plus de désordre dans leur pose, trop comptée. Les ors plus clairs dans l'ombre et plus doux. En général *moins de symétrie.* » La critique est fort juste et peut s'appliquer à la plupart des tableaux d'Ingres, où l'ordre extérieur tient le plus souvent lieu d'action.

Des pages entières se trouvent sur l'emploi de certaines couleurs, de la gomme-gutte, des « impressions de colle sur lesquelles il faut peindre » ; sur la détrempe à laquelle il se résigne, « ne pouvant peindre à fresque », et autres détails de métier où perce, de temps en temps, une notation d'art : « Les peintres manquent beaucoup lorsqu'ils emploient inconsidérément beaucoup de blanc... les qualités essentielles de la couleur sont plus dans l'ensemble des masses ou des noirs du tableau ». — « On ne peut bien imiter les procédés des anciens peintres, surtout des Vénitiens, qu'en usant des glacis. » — « Pour les portraits, beaucoup de fond au-dessus des tettes, un côté clair et l'autre sombre. »

Le groupement de toutes ces expressions directes, sincères, où éclate la pensée du Maître, suffirait, semble-t-il, à justifier l'attention que nous avons prêtée aux Cahiers du musée de Montauban. Mais ce recueil nous fournit un autre document précieux parce qu'il est unique dans le legs d'Ingres, exceptionnel même dans l'histoire de l'art. Il s'agit des croquis jetés au vol, page à page, sous l'impression immédiate d'une lecture. Aucun des innombrables dessins que renferment les cartons ne présente un pareil intérêt. Ici nous assistons à la naissance de l'image au moment même où elle émerge de l'idée, à la transformation de la donnée verbale en une intuition visuelle aussitôt projetée en représentation plastique. Nous n'avons rien de semblable pour aucun autre des grands artistes. Taine a rêvé, toute sa vie, d'analyser un témoignage de cet ordre, mettant à nu le confluent de la pensée intérieure et de l'imagination sensible.

Par malheur, ces croquis sont rares et extrêmement sommaires[1]. Il sont d'un prix infini pour la connaissance du talent d'Ingres : ils donnent peu de chose à la psychologie générale. Ingres est trop peu lettré pour que l'émotion proprement littéraire retentisse jusqu'au fond de son être et l'associe tout entier au travail de la création imaginative. L'effet produit en lui par les mots reste superficiel, et n'aboutit qu'à une révélation restreinte.

Néanmoins, la bonne fortune est grande de tenir la « déposition » du peintre lui-même, d'autant plus ingénue qu'elle est inconsciente, sur la manière dont il *conçoit* et *compose*, alors qu'il subit l'influence directe de la parole écrite.

C'est dans la conception de l'œuvre que se trahit le plus manifestement le tour de génie personnel à chaque artiste. Les véritables maîtres de l'art ne cherchent point au dehors une idée toute faite pour la mettre en tableau : ils ne demandent qu'une suggestion, une invitation à penser. Le thème choisi est le point de départ du travail créateur, mais l'exécution est toujours une invention. Quand Raphaël peint *la Transfiguration*, Michel-Ange *le Jugement dernier*, Léonard *la Cène*, — ou même, pour écarter les comparaisons écrasantes, quand Delacroix peint *Dante et Virgile*, la *Barque de Don Juan*, le sujet n'est que le cadre où se meut leur inspiration. Le livre ou la tradition d'où ils ont tiré la scène à traiter n'est nullement « traduit » dans leur œuvre : celle-ci est faite avant tout de leurs émotions, de leurs pensées, de leurs rêves, en un mot de leur âme, simplement sollicitée par l'excitation extérieure dont elle demeure indépendante.

Il n'en est pas ainsi d'Ingres. Il ne connaît d'autres « sujets » que ceux qui lui sont fournis, tout prêts pour l'exécution, par la littérature ou par l'histoire, et, une fois trouvés, il ne songe pas un moment à les rendre siens. *Concevoir*, pour lui, c'est représenter par des traits matériels une action déjà pensée par d'autres, mais restée jusque-là dans le domaine de l'évocation idéale : c'est transposer une description reçue, « illustrer » un texte, dont on n'a créé ni le sens ni la beauté.

1. Il y en a quatorze, ainsi distribués : t. I, p. 75, 96, 97, 98 ; — t. II, p. 15, 35, 68, 72 *bis* ; — t. V, p. 30, 54, 55 ; — t. IX, p. 26, 36 et 37.

Si l'on parcourt la suite de ses croquis, on voit que le peintre se borne toujours à interpréter Eschyle, Sophocle ou Homère, à figurer le *geste* que suppose l'action contée. Les titres seuls en font foi : « Clytemnestre, pour désarmer Oreste, lui montre le sein qui l'a allaité. » — « Polynice, n'osant aborder Œdipe, s'adresse d'abord à ses sœurs. » — « Pendant que Nausicaa sommeille, à l'un et à l'autre côté de la porte dorment deux de ses nymphes », etc... Partout l'esquisse donne exactement et exclusivement la notation du mouvement qu'il s'agit de rendre.

Mais, dira-t-on, c'est dans l'*expression* des physionomies que réside l'intérêt de ces scènes, et surtout de quelques autres, que vous ne citez pas, — celle-ci, par exemple : « Phèdre, en silence, couchée et voilée; sa nourrice s'entretient de la maladie de sa maîtresse avec le chœur : » ou encore : « Médée est ici peinte toute enflammée de jalousie, regardant, d'un mauvais œil en travers, ses petits enfants et machinant je ne sais quoi d'horrible, car elle tient une épée, et les pauvrets sont autour d'elle *qui se rient*, ne sachant rien de ce qui doit arriver, mais regardant tant seulement au glaive que leur mère a entre les mains. » — Oui, sans doute, c'est dans ces cas-là une expression que l'artiste a en vue : pourquoi donc son croquis n'en porte-t-il pas trace, et se réduit-il à l'indication de l'attitude donnée par le texte écrit? On eût mieux compris une esquisse de visage poussée dans le sens de l'émotion à rendre, une recherche de physionomie où son imagination personnelle pût intervenir. Un peintre, lisant *Médée* et voulant tirer un parti immédiat de sa lecture, devrait, semble-t-il, s'efforcer de définir, par une ébauche réduite aux traits essentiels, le sentiment complexe qui agite cette femme, amante et mère, au moment où elle sacrifie ses enfants à sa passion. Le dessin d'Ingres, qui montre simplement une vague forme féminine entourée de petits corps sautillants, est sans intérêt. On ne voit même pas pourquoi il a pris la peine de le tracer, car l'âme de la scène en est absente, et c'était là seulement qu'était le sujet du tableau.

On ne saurait non plus admirer le sens de la composition que manifestent ces petits croquis indicatifs. Nulle part, Ingres n'y fait preuve de cette puissance d'intuition et d'évocation qui

fait les grands artistes : partout il se borne à esquisser sur le papier le plan qui résulte de la description ou de l'action littéraire. Que ce soit Hercule devant Eurysthée, ou Léonidas devant Xerxès, ou Alcibiade devant le Rhéteur, ou Alexandre devant Éphestion, ou Ulysse devant la femme d'Autyphate, l'arrangement est toujours déterminé par la situation et reproduit par le dessinateur avec la plus banale et la plus incurieuse fidélité. Dans *Nausicaa dormant*, ce qui semble l'avait séduit, c'est la symétrie de trois beaux corps, l'un au fond, entrevu à travers l'ouverture de la porte, les deux autres étendus en avant du vestibule, chacun d'un côté de l'ouverture. Je ne conteste pas qu'il puisse y avoir là un intéressant effet de lumière et d'ombre; mais une trouvaille de composition? c'est trop dire.

En somme, ni Homère ni Eschyle n'ont pu ébranler assez profondément l'âme d'Ingres pour y faire éclore une création spontanée. Faut-il même l'avouer? La préoccupation littéraire, à laquelle il cherche à se hausser, ne lui réussit pas. Les images poétiques ne lui donnent aucune hallucination, aucune vision. Le souci de réaliser ces figures ailées et fuyantes qui voltigent sur les lèvres des hommes le glace, au contraire, et le paralyse. Quand il observe et imite la nature, il est à l'aise; quand il veut entrer dans la fiction, à la suite de ces magiciens de la parole dont les noms l'obsèdent, il se trouble aussitôt et trébuche. Le malheur est qu'il s'obstine jusqu'à ce qu'il ait mis en pleine lumière les limites de son esprit.

Ainsi les Cahiers, pris en eux-mêmes, permettent de porter sur Ingres un jugement que préparait déjà l'étude des dessins et qui semble définitif. Cet admirable ouvrier ne mérite qu'un reproche, celui d'avoir toujours tenté de grandes entreprises : ce laborieux ignorant n'eut qu'un tort, celui de prétendre à la gloire de penseur. Il ne lui a manqué qu'une chose : il est vrai, la seule chose, à laquelle il ait aspiré toute sa vie : le génie.

LÉOPOLD MABILLEAU

SUR LES RUINES[1]

XIV

Au lendemain de cette crise, Randal sembla recouvrer toute sa sérénité.

Son attitude envers son amie était redevenue affectueuse et libre. L'impatience et la contrainte avaient disparu de ses manières, et l'ironie ne crispait plus, à tout propos, ses lèvres.

Ne doutant plus que le mauvais sort fût définitivement conjuré, madame d'Heyange se reprenait avec délices à l'amour, comme le convalescent revient à la vie qu'il a failli perdre.

En effet, quelques heures avaient suffi pour déterminer chez Randal une évolution décisive.

Deux sentiments le dominaient maintenant : c'était, d'une part, une pitié profonde pour l'être charmant dont il avait fait couler les pleurs, — et, de l'autre, la conviction absolue qu'il ne l'aimait plus d'amour et ne l'aimerait jamais plus.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.

Mais, par un compromis assez fréquent chez les natures imaginatives, ces états contradictoires de son âme s'accordaient ingénieusement. Pour se mettre en règle avec sa conscience, il s'était imposé le maintien, le langage et tous les devoirs de forme que l'honneur et la charité lui commandaient envers madame d'Heyange. Et cette consigne une fois acceptée, il l'observait strictement, sans défaillance, avec moins de peine qu'il n'avait présumé, éprouvant même, à cette discipline nouvelle, une sorte de satisfaction morale et le plaisir moins pur d'une expérience intime encore inessayée.

Puis, quitte ainsi de tout scrupule, il laissait, sans nul remords, sans nulle retenue, son esprit s'égarer en fantaisies désordonnées. Partout, dans le monde, au théâtre, dans la rue même, il se complaisait à la pensée des femmes dont la silhouette entrevue, le parfum respiré, la grâce apparue attiraient ses yeux ou sollicitaient son désir. Il les poursuivait en rêve, les dévêtait du regard, évoquait l'image de leur beauté dans les rites secrets de l'amour, toujours prêt à jeter son cœur à ces cœurs inconnus, à livrer son âme à ces âmes de rencontre.

Fidèle de fait à madame d'Heyange, il la trahissait mentalement vingt fois le jour.

XV

C'est une loi fatale que nos actes finissent par ressembler à nos idées ; car le propre de l'idée est de tendre toujours à se réaliser, et le rêve où l'on s'attarde est déjà de l'action.

Dans les premiers jours de mars, Randal était allé passer la soirée chez l'académicien Caumont, le créateur de l'Esthétique expérimentale, l'auteur de la plus belle œuvre de pensée que laissera notre temps, après l'*Intelligence* de Taine et les *Dialogues philosophiques* de Renan : le *Sens de la Beauté*.

L'illustre professeur habitait quai Malaquais, près de l'Institut, dans une de ces vieilles maisons, de brique et de pierre, qui encadrent si noblement le Collège Mazarin.

Il y recevait chaque semaine ses amis : public de savants et de lettrés, où l'intelligence des fronts et des regards contrastait avec la gêne des attitudes et des gestes, où la disgrâce des corps trahissait les fatigues propres à la vie d'étude et de bibliothèque.

Peu de femmes, d'ailleurs, et des plus simples, sans élégance, mais non sans grâce.

De temps à autre, quelques mondaines, en quête de relations académiques, apparaissaient dans ce lieu, où leur verbiage vide, leurs phrases apprises, leur science d'emprunt et cet air de vague condescendance, dont les gens de salon ne se départent jamais tout à fait envers les gens de travail, détonnaient encore plus que leurs toilettes.

Randal fréquentait assez régulièrement cette demeure sérieuse et tranquille.

Il y goûtait le double plaisir de converser avec des hommes instruits et de se délasser de ses préoccupations sentimentales au contact des idées. C'était une de ses plus vives jouissances intellectuelles que de pouvoir prendre à part le maître du logis et causer avec lui.

Affable et simple, le vieux Caumont excellait à mettre son interlocuteur à l'aise, tant il paraissait prendre d'intérêt à la conversation. Avec une modestie charmante chez un homme qui possédait à fond la connaissance de trois grandes civilisations, qui était comblé de titres et d'honneurs, et dont toute l'Europe savante commentait les écrits, il estimait qu'il y a toujours quelque profit à tirer du plus modeste ouvrier de la pensée quand il est sincère et consciencieux.

Ce soir-là donc, Randal, assis à côté du maître, l'écoutait :

— Non, disait Caumont, en balançant sa tête glabre, non, ne croyez pas que, de nos jours, le sens du beau soit moins vif qu'aux siècles disparus. Tenez au contraire pour assuré que nos jouissances esthétiques sont plus profondes et plus délicates qu'elles ne furent jamais : elles se sont amplifiées et raffinées dans la mesure où l'âme humaine s'est élargie. L'émotion produite par l'œuvre d'art retentit aujourd'hui en des régions de l'être intime qui jadis demeuraient incultes et closes. Nos descendants percevront, de même, des nuances de

beauté qui nous échappent encore, et les derniers hommes connaîtront des extases que nous ne soupçonnons pas...

Comme il achevait ces mots, un silence se fit soudain dans le salon, un de ces mouvements inconscients et subits qui marquent l'attention de tous.

Une femme entrait, une superbe créature. Vêtue de satin rose, la taille très cambrée, les épaules découvertes jusqu'aux seins, la chair blanche et dorée, un amas de cheveux flambants, tordus sur la nuque et pesant sur le front, elle s'avançait souriante, d'un air royal.

Anglaise, mariée à Sir Malcolm Blackford, le jeune *leader* du parti écossais à la Chambre des communes, elle était venue, seule, passer quelques mois à Paris. Et, curieuse de toutes les formes de notre vie sociale, elle allait de salon en salon, à travers tous les mondes, ceux de l'aristocratie et de la finance comme ceux de la politique et de la littérature, franchissant deux et trois fois dans la même soirée ces frontières indécises que l'usage, la fortune, la vanité, l'esprit de coterie mettent aux groupements sociaux.

Elle avait sollicité une invitation chez Caumont, parce qu'il était célèbre, parce que, de retour à Londres, il fallait qu'elle pût dire : « *Oh! fancy. I have been at the famous Caumont's and had such a long chat with him...* »

Le premier émoi passé, les conversations avaient repris leur train. Les hommes continuaient à s'entretenir de leurs travaux et de leurs soucis professionnels. Les femmes jetaient à la dérobée un regard vers la nouvelle venue qui, assise à côté du philosophe, obtenait de lui des paroles d'une grâce savante et noble, des compliments délicats à l'adresse de ses confrères anglais.

Randal, debout, dans un cercle animé, ne la quittait pas des yeux.

Elle l'eut vite distingué dans le salon où elle se faisait nommer par Caumont toutes les personnes présentes.

Avec l'instinct de divination que l'habitude des hommages développe si merveilleusement chez la femme, elle sentait que, seul de tous les hommes ici rassemblés, il était capable de priser son élégance et de subir son charme.

Répondant à ses questions, Caumont disait :

— C'est un jeune homme charmant, un louable écrivain ;

il a le goût délicat, l'âme ouverte à la beauté. Parfois, quand il m'entretient de ses travaux et de ses voyages, il me rappelle ces jeunes interlocuteurs des *Dialogues* de Platon qui allient si harmonieusement les dons du corps à ceux de l'esprit, et qui portent en eux de si belles espérances...

Quelques instants plus tard, Lady Blackford se faisait présenter Randal.

Aux premiers mots, ils se reconnurent de même race et se comprirent. Elle balançait, en parlant, un large éventail garni de plumes odorantes, et l'accent étranger mettait comme une caresse dans sa voix.

Randal se découvrait une envie folle de plaire à cette inconnue, une de ces envies fébriles qui surexcitent en nous toutes les facultés de séduction. Comme si le flot des désirs accumulés depuis un mois dans son cœur cherchait issue, les mots lui venaient aux lèvres, pressés, alertes, insinuants.

Elle, qui n'attendait de cette soirée que des satisfactions de curiosité intellectuelle, se montrait ravie de ces compliments, dont la forme originale et la saveur sincère la grisaient un peu, comme un encens nouveau.

— Quand tout à l'heure vous êtes entrée, disait-il, j'ai compris quel merveilleux instrument de bonheur est la beauté. Considérez tous les autres dons que l'on souhaite : talent, puissance, fortune. En est-il un seul qui confère de pareils privilèges ?... Voyez le poète, ce préféré des dieux. La meilleure part de sa gloire lui échappe. Il ne perçoit qu'indirectement l'écho des admirations suscitées par ses vers. C'est hors de sa présence, dans la solitude et le recueillement qu'on le lit, qu'on le médite et qu'on l'aime. Et, de tous les enthousiasmes qu'il inspire, combien restent cachés dans quelque âme lointaine qu'il ne connaîtra jamais ! Seule, au contraire, la créature de beauté jouit pleinement de son prestige. Partout où elle passe, elle recueille le témoignage immédiat, la preuve irrécusable de sa supériorité. Quel hommage vaut le silence qui s'est fait ici quand vous avez paru ?...

Il allait ainsi, l'attitude et le visage impassibles, mais la parole audacieuse et la voix caressante, devinant qu'il plaisait, sentant naître en lui la joie vaniteuse et sensuelle que donne la conquête des femmes.

Cependant, autour d'eux, on commençait de partir. Il se leva, prenant congé.

— Oh! lui dit-elle, vous me plaisez beaucoup. Vous viendrez me voir, n'est-ce pas? Je suis installée rue de Tilsitt. Et vous, où demeurez-vous?

— Nous sommes presque voisins : j'habite rue Balzac.

— Oh! c'est tout près de chez moi. Alors je vous ramènerai ce soir, voulez-vous?

A cette proposition, il eut un sursaut intérieur. Mais, très maître de lui, comprenant que la partie s'engageait, il n'exprima, pour accepter, qu'un remerciement banal et correct. Elle reprit, rougissant un peu :

— Je dois vous choquer, n'est-ce pas? A Paris cela ne se fait pas, sans doute?

Il songeait : « Cela se fait-il donc à Londres? » Mais il était trop heureux de cette fortune inespérée, pour s'attarder à l'ironie.

Ils partirent ensemble. A peine sur l'escalier, elle lui dit :

— Oh! comme ils étaient tous laids ici!

Jusqu'à l'aube, sans dormir, il rêva d'elle et de l'impérieux parfum qu'exhalait sa beauté.

Le lendemain, il lui faisait visite et, trois jours après, elle se donnait.

Elle fut la maîtresse voluptueuse et magnifique, dont les peintres vénitiens évoquent le rêve en nos sens : car l'amour de deux jeunes pairs, d'un prince royal et d'un ténor illustre l'avait merveilleusement assouplie aux caresses et instruite au plaisir.

XVI

Pendant la courte résistance de Lady Blackford, Randal avait évité de revoir madame d'Heyange, craignant de ne pouvoir lui dissimuler le trouble de ses nerfs. A peine victorieux, il éprouva l'ardent besoin de se retrouver auprès d'elle, de réentendre sa parole douce et de se retremper dans son atmosphère intime.

La première fois qu'elle revint, il l'accueillit avec une émotion grave et tendre qui la remplit de bonheur. Depuis si longtemps il ne l'avait reçue de la sorte! Il la tenait assise sur ses genoux, la serrait contre sa poitrine et doucement lui caressait les cheveux.

Elle lui disait :

— Ah! comme tu m'aimes aujourd'hui! Comme je te sens à moi!

Mais il l'interrompait, lui murmurant à l'oreille :

— Tais-toi, tais-toi : dors sur mon cœur.

Et tandis qu'il la berçait entre ses bras, silencieuse et ravie, un étrange sentiment s'éveillait en lui. Comme si la trahison eût fait jaillir dans son être des sources inconnues, il éprouvait pour la pauvre créature abusée une tendresse toute nouvelle, chaste et douloureuse, faite de souvenirs, de remords et de compassion.

Durant près d'une heure, ils restèrent dans cet alanguissement délicieux.

Au moment de partir, elle passa dans la chambre de son ami pour rajuster sa toilette.

Un peu du parfum de *l'autre* flottait encore dans la pièce. Randal seul s'en aperçut. Et cette émanation aggravant le trouble de son âme, il contemplait, comme en rêve, madame d'Heyange qui lui souriait dans la glace en arrangeant sa coiffure. Pris de pitié pour elle et de dégoût pour lui-même, il se sentait une envie subite de se jeter à ses genoux et de lui tout avouer. Mais elle semblait si heureuse et si confiante qu'il n'eut pas le courage de la détromper.

Quand elle eut remis son chapeau, épinglé sa voilette, boutonné ses gants, elle promena lentement la caresse de ses yeux à travers la chambre, comme elle faisait toujours avant de se retirer. Puis, avec une grâce charmante, elle s'approcha du lit et, découvrant l'oreiller, elle y mit un baiser.

La nuance nouvelle, apparue dans les sentiments de Randal, se précisa les jours suivants. Jamais peut-être il ne s'était découvert un tel attachement pour madame d'Heyange, jamais il n'avait mieux apprécié la qualité de son âme et la valeur de sa tendresse; mais jamais non plus il n'avait été moins

épris d'elle. Il lui était dévoué, par réflexion, par reconnaissance, par charité, mais sans illusion, sans élan, sans désir, — en un mot, sans amour. La conscience de ses devoirs envers elle le tourmentait douloureusement, mais le laissait impuissant à les accomplir.

Ce qui lui coûtait le plus, c'était l'obligation de dissimuler; c'étaient les détours mesquins et les subterfuges dégradants des existences en partie double. Comme il se rencontrait chaque jour avec lady Blackford, il ne pouvait plus voir une seule fois madame d'Hevange sans être obligé de lui mentir.

Parfois, cherchant à s'excuser, il se disait qu'il devait, à tout prix, épargner à sa victime le déchirement d'une révélation ; que d'ailleurs sa liaison avec l'Anglaise ne durerait guère ; qu'ensuite il reviendrait d'autant plus tendre et fidèle à sa pauvre amie qu'il aurait été plus coupable envers elle.

C'était le sophisme éternel de la passion qui travestit en obligations de conscience nos impulsions les plus égoïstes, et qui, tour à tour, selon notre intérêt, nous fait découvrir un devoir de franchise dans notre cruauté ou bien un scrupule de délicatesse dans notre hypocrisie.

XVII

Mars finissait. Depuis quelques jours, une reprise inattendue de l'hiver, comme souvent il arrive dans cette saison, étendait sur Paris une brume neigeuse et glacée.

Randal devait retrouver madame d'Hevange à un bal que madame Lavarenne offrait pour inaugurer son hôtel. Lucienne lui avait dit :

— Les occasions de nous voir un peu longuement sont rares maintenant ; vous êtes si absorbé par vos travaux, que j'ai toujours scrupule de les troubler quand je m'attarde chez vous.

Et puis, elle s'était composé pour cette soirée une toilette exquise, un poème de dentelles précieuses, de fleurs rares et de satin pâle. Ingénument, elle déclarait :

— C'est à votre intention que je l'ai commandée ; je suis

anxieuse qu'elle vous plaise, car il me semble que je suis plus près de votre cœur quand je flatte votre goût.

Il avait donc promis.

Mais, vers la fin du jour, lady Blackford lui avait écrit :

« Je me suis rendue libre ce soir, *darling*. Venez me prendre à sept heures. Vous me mènerez dîner où il vous plaira ; après, nous irons entendre un acte dans quelque théâtre ; ensuite... Oh ! ce sera délicieux ensuite !

» *My lips on your lips*,

» HELEN. »

Au reçu de ce billet qui n'admettait pas même la possibilité d'un empêchement, Randal écrivit à madame d'Heyange qu'elle ne s'inquiétât pas si peut-être elle ne le voyait pas au bal. « Je crains, continuait-il, d'avoir pris froid dans la journée. Oh ! rien de grave, un simple malaise qui sera dissipé quand demain vous viendrez me voir, car il faut que vous me dédommagiez sans retard de mon plaisir manqué. »

Sur son ordre, la lettre ne fut portée qu'après dîner.

Madame d'Heyange achevait de s'habiller. Elle avait procédé à sa toilette avec un soin minutieux et secret. Debout devant la glace, elle se mirait, en inclinant légèrement la tête et clignant un peu les yeux comme font les peintres pour juger l'effet d'un portrait. Depuis la pointe des souliers jusqu'à l'aigrette piquée dans les cheveux, elle ne trouvait rien à reprendre : le détail était parfait, l'ensemble harmonieux, la robe aussi bien ajustée à son corps qu'assortie au caractère de sa personne intime. Heureuse de ce résultat, elle se souriait donc à elle-même quand on lui tendit la lettre de Randal. Rien qu'à voir l'écriture elle pressentit une contrariété. Lorsqu'elle eut achevé de lire, elle fut si déçue qu'elle songea d'abord à se déshabiller et à rester chez elle.

Son second mouvement fut de passer tout de suite rue Balzac, ainsi qu'elle s'y était risquée parfois. Elle ne demeurerait chez son ami que le temps nécessaire pour s'informer de sa santé et pour se montrer à lui : avant minuit, elle serait chez madame Lavarenne.

L'habitude qu'elle avait de louer une voiture de cercle les soirs de bal, afin d'épargner à ses chevaux les longues stations nocturnes, facilitait son projet.

Quand, une demi-heure plus tard, elle arriva chez Randal, le valet de chambre qui lui ouvrit la porte parut surpris de la voir.

— Monsieur est sorti pour dîner, fit-il ; mais, sans doute, il ne tardera pas à rentrer, car il m'a commandé de lui préparer son thé pour onze heures.

Troublée, elle redescendit et poursuivit sa route. Que signifiait ce contre-temps?... Peut-être, se trouvant mieux au dernier moment, Randal s'était-il hasardé à sortir. Elle allait, en ce cas, le retrouver au bal. Quelle surprise charmante! Quelle imprudence pourtant! car ce soir, le froid était pénétrant, le vent tout chargé de neige et de pluie... Mais non, cela n'était pas. Puisqu'il avait dîné dehors, il avait dû quitter le logis à l'instant même où il expédiait sa lettre... Son indisposition n'était-elle donc qu'un prétexte?

Chez madame Lavarenne, elle accepta le premier bras qui s'offrit, pour parcourir les salons à la recherche de Randal. A travers les couples tournoyants et les rangs de femmes alignées sur des chaises, dans la houle des nuques ondulantes et des épaules nues, dans l'irradiation des pierreries et le papillonnement des éventails, elle passait, resplendissante et convoitée, indifférente aux hommages, absorbée dans une seule pensée.

Un instant, elle s'assit près de sa mère, madame Villard, et lui dit :

— J'ai voulu venir ce soir afin de ne pas vous inquiéter: mais je ne resterai pas davantage : je me sens très lasse.

Pour atteindre le vestibule du rez-de-chaussée, elle dut refouler le flot toujours montant des invités. Puis, ayant fait appeler sa voiture, elle lança de nouveau, pour adresse, au cocher :

— 4, rue Balzac.

Au moment précis où elle y arrivait, elle aperçut, à quelques pas, un fiacre qui s'éloignait du trottoir, tandis que sous la voûte entr'ouverte un couple se glissait.

De bien plus loin, elle aurait reconnu Randal : elle n'avait pas besoin de distinguer la personne de grande prestance qui l'accompagnait, pour se sentir la plus infortunée des femmes.

Le bruit de la porte qui se refermait lui retentit jusqu'au fond du cœur. Elle murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Cependant, le cocher, ne la voyant pas descendre, se penchait sur le siège et demandait :

— C'est bien ici que madame m'avait ordonné de la conduire ?

Elle abaissa la vitre et répondit :

— Oui, attendez.

L'homme, habitué par sa clientèle de cercle à tous les imprévus du Paris nocturne, enroula ses guides au fouet et, blotti dans sa houppelande, s'assoupit.

A travers la fenêtre ouverte du coupé, madame d'Heyange regardait obstinément les croisées de l'entresol où, derrière la soie lumineuse des stores, des ombres se profilaient par instants.

Un tel tourbillon de sensations et d'images s'était déchaîné dans sa pauvre tête, qu'elle demeurait insensible au froid, inattentive à la pluie neigeuse que les rafales du vent lui cinglaient au visage. Son cœur battait à grands coups saccadés, tandis qu'une angoisse horrible lui étreignait l'âme.

Bientôt ses dents claquèrent, tout son corps trembla ; un frisson glacial l'envahit jusqu'aux moelles. Elle se sentait près de défaillir ; jamais elle n'avait rien éprouvé de pareil. Elle pensait : « Je vais mourir. »

En face, les lumières venaient de s'éteindre.

Pourtant, elle demeurait toujours là. Le pas lourd et rythmé de deux sergents de ville arpentant le trottoir la rappela soudain à la réalité : elle éveilla le cocher et se fit ramener chez elle.

Les soins de sa femme de chambre furent impuissants à la réchauffer. Toute la nuit elle trembla de froid, de fièvre et d'émotion. Le matin, elle toussait un peu, et sa poitrine haletait comme si l'air n'y pouvait plus entrer.

Le médecin, appelé dès l'aube, porta le diagnostic d'une congestion pulmonaire, et prescrivit des calmants pour la surexcitation des nerfs, que rien ne lui expliquait.

Pendant une semaine on la crut perdue. L'état des poumons se compliquait de graves désordres nerveux ; car l'excès de la souffrance morale produit l'effet d'un poison.

Vers le neuvième jour, le danger sembla conjuré. Mais elle gardait une pâleur de morte ; son regard restait vide et fixe : elle répondait avec effort aux questions les plus simples. On craignit une anémie cérébrale.

XVIII

Dès qu'elle fut transportable, le médecin l'envoya dans le Midi.

M. d'Heyange, la devançant, choisit une villa sur les hauteurs de Cannes : la villa des Cistes.

Elle y arriva dans les derniers jours d'avril, accompagnée de sa mère et de sa fille. Son mari, l'ayant installée, repartit aussitôt.

Le soleil, la lumière, les fleurs, la brise tiède et paisible qui mêle aux parfums de cette côte enchanteresse les souffles de la mer, accomplirent leur miracle coutumier.

En huit jours, une sensible amélioration s'était produite chez la malade. Un peu de couleur lui revenait aux joues ; la respiration se faisait régulière et plus forte.

Elle éprouvait l'étrange impression de détente et de repos qui suit les grandes crises de l'âme et du corps, ce bienfaisant anéantissement de l'être épuisé, qui n'a pas encore assez de force pour recommencer à souffrir.

Il lui restait cependant une telle fatigue de l'esprit, un tel endolorissement de la mémoire qu'elle n'avait ni pensées ni souvenirs, et qu'une rumeur lui remplissait la tête si parfois elle cherchait à lier des idées.

Puis elle eut un réveil las, meurtri, courbaturé. Elle s'alimentait et marchait un peu. Elle causait par instants avec madame Villard et Suzanne. Elle témoignait des goûts, des préférences, de vagues curiosités.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Mais à mesure que la convalescence se confirmait, il lui venait à l'âme une tris-

tesse plus pesante, un besoin plus impérieux de silence et d'isolement,

Chaque jour, elle s'asseyait devant la maison, dans un massif de camélias et d'azalées, d'où la vue, dépassant les villas semées sur la côte, embrassait la pointe rose d'Antibes et ses rochers d'argent, les monts de l'Esterel harmonieux et graves et les îles de Lérins reflétant leur verdure au pâle azur de l'eau.

Durant des heures entières elle restait là, seule, tandis que Suzanne allait courir, avec sa gouvernante, dans la forêt voisine, et que madame Villard faisait des visites en ville.

Un plaid sur les genoux, un livre à côté d'elle, appuyant son menton amaigri sur ses mains jointes, elle songeait. Le flot des souvenirs lui montait au cœur. Elle se rappelait les faits récents, les jours qui avaient précédé l'affreux soir de la révélation. Comment jusqu'alors n'avait-elle rien vu, rien compris, rien deviné?... Pourquoi, dans ces derniers temps, s'était-il montré si affectueux avec elle, s'il ne l'aimait déjà plus?... Elle se perdait en conjectures et s'épuisait en regrets.

Puis des visions plus anciennes passaient devant ses yeux. Elle remontait jusqu'à la première période de son amour, aux heures lumineuses de Gastein, aux jours qui avaient suivi, jours bénis où, pour elle, tout était joie, confiance et sérénité. Mais la trahison récente lui corrompait jusqu'à ces premiers souvenirs. Même alors l'avait-il aimée vraiment, puisqu'elle l'avait vu depuis se donner à une autre, avec la même flamme aux yeux, le même sourire aux lèvres ?

Plus que tout peut-être, l'inanité de l'œuvre où s'était consumé son cœur la désolait. Ainsi, la ferveur de ses élans, la constance de sa tendresse, la poésie de ses rêves, tout ce qu'elle avait accumulé de pensées et de croyances, de vœux et d'adoration sur cet homme, — tout cela, c'était en vain. Son amour n'avait pu donner le bonheur. Elle avait aimé pour moins qu'une illusion : pour rien.

Alors, la misère de son existence passée, présente et future lui apparaissait tout entière : sa vie stérile et déracinée, son bonheur détruit, toute joie finie, toute espérance vaine, les derniers jours encore plus sombres que les anciens... Ah! que la mort serait douce !...

Parfois, Suzanne, revenant les mains pleines de fleurs, la surprenait dans cette méditation. Et la tristesse de la mère débordait de pitié, à l'idée qu'un jour aussi cette fillette, devenue femme, ferait l'expérience de l'amour. L'image d'un homme remplirait son âme, capterait ses pensées les plus intimes et ses mouvements les plus secrets, absorberait toutes ses facultés de sacrifice, de rêve et d'émotion. Puis, un soir, elle apprendrait que tout est leurre et trahison. Et des larmes désespérées flétriraient ses joues!

Un découragement profond, une détresse sans nom succédaient en elle à ces réflexions et retardaient de jour en jour son rétablissement physique. Presque chaque soir, un souffle fébrile la traversait, et le matin, au réveil, elle toussait un peu.

Au mois de juin, l'élévation subite de la température détermina les médecins à l'envoyer aux Eaux-Bonnes.

La veille de son départ, comme elle faisait un dernier tour dans le jardin, surprise d'y laisser tant de regrets, étonnée de l'attachement que notre âme garde aux lieux témoins de ses souffrances, le facteur de la poste lui remit, avec le courrier du soir, une lettre dont la vue seule la bouleversa. L'enveloppe était pesante, le timbre marquait : PARIS. Sans rompre le cachet, elle tournait et retournait le pli dans ses mains, cherchant à percer le mystère de ce message imprévu, à deviner quel aveu de repentir, quelle prière de pardon, quel appel de tendresse, venait ainsi vers elle.

Mais, soudain, l'idée de replacer son cœur, encore à vif, sous le choc des émotions, fit passer dans ses nerfs le frisson d'effroi dont tremblent les malheureux patients qu'on ramène à la table opératoire. Et, mentalement, avec un sursaut, elle prononça : « Non, non, je ne veux pas, je ne dois pas ouvrir cette lettre. »

Résolue à la brûler immédiatement, elle monta dans sa chambre. A l'instant d'agir, elle défaillit. « Plus tard, pensait-elle, il sera temps encore. »

Et elle enferma l'enveloppe intacte dans son sac de voyage.

De toute la nuit, elle ne put dormir. Torturée du besoin de *savoir*, passant des craintes les plus déraisonnables aux

espérances les plus insensées, remuant dans sa pauvre âme affolée toutes les hypothèses et toutes les contradictions, elle fut vingt fois sur le point de se lever pour reprendre sa lettre et la lire enfin. Mais la même pensée l'arrêtait chaque fois : à quoi bon *savoir*, puisque nul lien n'était plus possible entre elle et cet homme ; puisqu'il avait à jamais perdu le droit de l'aimer? Et faible, baignée de pleurs, elle murmurait :

— Mon Dieu! faut-il donc que je souffre encore? Le sacrifice n'est donc pas consommé?

Le matin venu, son parti fut pris : ce jour même, avant de quitter Cannes, elle aurait détruit la lettre.

Jusqu'à midi, elle ne put s'isoler un instant, dans l'activité que les préparatifs du départ entretenaient autour d'elle. Mais, après le déjeuner, elle parvint, sous prétexte de repos, à s'enfermer quelques minutes dans sa chambre. Alors, d'un mouvement rapide, comme si une force extérieure dirigeait son geste, elle tira la lettre de son sac et l'approcha d'une allumette enflammée. Quand le papier fut aux trois quarts brûlé entre ses doigts, elle le jeta dans la cheminée.

En se relevant, elle aperçut son visage dans la glace : jamais elle ne s'était vu les yeux si caves et les traits si contractés.

XIX

Le début de son séjour aux Eaux-Bonnes fut déplorable. Elle était si faible en y arrivant, qu'on dut ajourner le traitement thermal.

Par une heureuse fortune, le médecin qu'on lui avait indiqué, le vieux docteur Monnier, alliait au savoir professionnel le plus solide une rare intelligence des choses de l'âme et le don de charité. Sans l'interroger, il la devina. Et, cherchant d'abord à relever le moral de la malade, il répandit sur elle ces paroles de sympathie qui sont aux douleurs secrètes le plus bienfaisant des baumes.

Il lui parlait de la vie en homme qui sait, par métier, combien les plus misérables des humains pleurent à la perdre : il lui disait qu'elle est bonne en soi malgré les heures mau-

vaises; qu'elle cicatrise elle-même les blessures qu'elle fait, et que la première condition est de l'aimer pour guérir.

Il apportait dans ses discours un tact si subtil, une mesure si discrète, il touchait d'une main si légère les fibres de ce pauvre cœur broyé que, sans nulle défiance, elle cédait à la douceur de sangloter devant lui.

Ces épanchements la soulagèrent. Elle se sentait moins isolée, moins brisée; elle cherchait à dominer ses nerfs, à refouler ses souvenirs, à se faire une âme forte, un cœur énergique et résigné désormais.

D'ailleurs, le régime des eaux, en fixant à ses heures un emploi précis, occupait son esprit et le détournait du rêve.

Enfin, le paysage même qui l'entourait contribuait à la retremper moralement; car ses visions de mélancolie, qui trouvaient dans la côte méditerranéenne un décor trop complaisant, s'encadraient avec peine dans cette contrée montagneuse, austère et robuste, que des pics crénelés ou des crêtes ébréchées enserraient de toute part, et qui, le soir, mêlait à la vapeur fraîche des eaux courantes le vif parfum des lavandes et des fleurs sauvages.

Après six semaines de séjour, elle avait repris assez de force pour qu'on résolût de l'envoyer passer un mois à son château de Boissette, près de Melun, d'où elle retournerait en automne achever sa guérison à Cannes.

On était au 1er septembre. Depuis la veille, le vent soufflait du nord, et les nuages, s'engouffrant au fond de la vallée, s'y résolvaient en pluie froide et continue.

Madame Villard, qui rentrait d'une visite à l'un des hôtels voisins, dit brusquement à sa fille :

— Devine qui je viens de rencontrer... Randal! Arrivé ce matin de Luchon — il a bien choisi son temps, ma foi! — il repart demain. Je ne sais si c'est l'effet de la brume dans laquelle nous baignons, mais je lui ai trouvé mauvaise mine, l'air fatigué. Il s'est longuement informé de toi. Je l'ai rassuré sur ta santé, puis je l'ai engagé à venir dîner ce soir avec nous, pour te distraire. Mais, — tu reconnaîtras bien là ses allures mystérieuses, — il s'est aussitôt excusé sur l'obligation de ne pas abandonner un compagnon de voyage, sur la crainte

de te fatiguer, sur je ne sais quels prétextes encore. Il a cependant ajouté : « Dites bien à madame d'Heyange quelle peine j'aurais de quitter les Eaux-Bonnes sans qu'elle m'ait autorisé à la voir. — Autorisé? ai-je repris; mais vous l'êtes toujours. Voyons, venez demain déjeuner sans façon. C'est entendu, n'est-ce pas? »

Une telle émotion s'était emparée de madame d'Heyange, aux premiers mots de sa mère; son cœur battait à coups si brusques, ses oreilles bourdonnaient si bruyamment, qu'elle put à peine répondre, d'une voix entrecoupée :

— En effet... je n'aurais pas été en état de le recevoir. Pendant que vous étiez sortie, ma mère, je ne sais ce que j'ai eu, je me suis presque évanouie et je me sens très mal encore. Je voudrais voir le docteur Monnier... le voir tout de suite.

Quand le docteur vint, il la trouva au lit, en proie à une crise intense de fièvre et de nerfs.

Il tranquillisa d'abord madame Villard, rédigea une ordonnance et pria qu'on le laissât seul quelques instants avec la malade pour la calmer.

Assis auprès d'elle et lui tenant la main, il lui parlait sur un ton affectueux et ferme.

— Voyons, que s'est-il passé?... Vous alliez bien, quand je vous ai vue ce matin; vous avez donc éprouvé, depuis lors, quelque grosse émotion?... Un souvenir cruel vous a frappée au cœur? Est-ce cela? Non, un souvenir, si douloureux fût-il, n'aurait pas suffi à vous jeter dans l'état où vous êtes... Alors, qu'y a-t-il? Ne puis-je vous venir en aide?...

Elle répondit, haletante, avec une agitation extrême :

— Docteur, ne m'abandonnez pas, secourez-moi, sauvez-moi... Faites que je parte, que je parte dès demain, que je retourne directement à Cannes... Qu'on me laisse guérir ou mourir seule; mais, de grâce, que je sois seule, toute seule... que personne, vous entendez? *personne* n'essaie plus de me voir. J'ai trop souffert, je ne veux plus souffrir. Je suis à bout de forces.

Comprenant à demi, le médecin reprit :

— Soit, rassurez-vous. Puisque la solitude vous est salu-

taire, je prescrirai qu'on vous en ménage une complète, absolue. Personne ne viendra vous troubler, *personne*, je m'en porte garant. Dans quelques jours, vous retournerez à Cannes, dont le climat vous a fait grand bien une première fois. Et là, quand vous aurez repris votre équilibre moral, votre guérison ne sera qu'une affaire de jours... Allons, vous voici déjà plus calme. Tâchez de dormir, maintenant : la potion qu'on vous a préparée vous y aidera... A demain, chère madame et pauvre amie.

XX

Deux mois avaient passé : madame d'Heyange se mourait à Cannes.

Le mal physique avait pris le dessus dans cet organisme que l'âme ne soutenait plus, et qui s'était détaché de la vie sous l'action de la souffrance comme une plante se déracine sous les coups du vent. Une toux sèche harcelait sa poitrine, un fard brûlant plaquait ses joues, et la fièvre la consumait sans trêve.

On eût dit cependant que la maladie, en détruisant son corps, fanait avec regret sa beauté. Dans son dépérissement, elle revêtait une grâce suprême, la grâce des êtres jeunes qui se sentent mourir.

Incapable maintenant d'un effort prolongé de lecture ou de parole, elle passait des heures et des heures à remuer ses pensées, tandis qu'autour d'elle une moisson de fleurs, œillets, orchidées, roses et violettes, mettait dans sa chambre une dernière illusion de fraîcheur et de vie.

Un matin, comme elle rêvait ainsi, les bras allongés de chaque côté du fauteuil, le son métallique d'un objet qui tombait frappa son oreille. Elle se pencha pour regarder. C'était un bracelet, simple gourmette d'or que Randal lui avait donnée jadis et qui, une fois rivée au poignet, ne pouvait plus s'ouvrir. Mais elle avait tant maigri, ses pauvres mains s'étaient tant décharnées que la petite chaîne, ne rencontrant plus d'obstacle, avait glissé jusqu'à terre.

Faible et troublée comme elle était, elle vit dans cet incident un présage funèbre qui la résolut à exécuter sans retard un projet depuis longtemps arrêté.

Mettant à profit la sortie quotidienne de sa mère et de sa fille, elle pria la gouvernante qui lui tenait compagnie de la laisser seule quelque temps; puis, ayant installé un buvard sur ses genoux, elle écrivit :

« Mon ami,

» Cette lettre est le dernier signe de vie que vous recevrez de moi. Depuis longtemps, j'ai perdu l'espoir de guérir, et j'ai tant souffert dans mon corps et dans mon âme que l'idée de la mort n'a plus rien qui m'effraie.

» Si j'ai brûlé, sans la lire, la lettre que vous m'avez écrite il y a six mois, si j'ai refusé de vous recevoir aux Eaux-Bonnes, ne m'en veuillez pas : je ne me sentais pas la force, et je n'avais pas encore le droit de vous parler comme je vais le faire ici.

» Sachez d'abord que je ne découvre au fond de moi ni ressentiment ni amertume à votre égard. Si j'osais me plaindre, ce serait de la destinée et non de vous, dont le seul crime fut de croire à la possibilité de ressusciter un amour défunt dans votre cœur et de me rendre le bonheur dont une fois déjà vous m'aviez comblée.

» Non, j'ai reçu de vous plus que je ne pouvais espérer : la meilleure part de votre âme et de votre pensée, une vision de rêve dont j'ai joui délicieusement, un parfum d'idéal qui m'imprègne encore. Ce qui fut mon lot de bonheur ici-bas, c'est vous, mon ami, c'est vous seul qui me l'avez donné.

» Aussi, quelque ombre qui depuis lors ait obscurci ma vie, même aujourd'hui après le martyre de ces derniers temps, je vous bénis de m'avoir aimée et d'avoir accepté mon amour.

» Laissez-moi pourtant vous adresser une recommandation suprême.

» Sans doute, vous aimerez encore et vous serez encore aimé : car votre âme ardente et sensible ne se résignera jamais à vivre sans amour, et la tendresse inquiète des femmes vous recherchera toujours.

» Quand donc un nouvel objet passionnera votre cœur, montrez-vous en toute circonstance expansif et bon. Ne réprimez jamais vos effusions ni vos larmes : n'arrêtez pas vos élans.

» Ayez surtout le respect de vos émotions : n'y mêlez plus cette nuance d'ironie dont parfois j'ai bien souffert. Nos émotions, voyez-vous, sont les fleurs délicates de notre âme, et le moindre souffle de scepticisme les flétrit sans retour.

» Mais, quand vous sentirez vos illusions périr et votre amour s'éteindre, avouez-le loyalement, vous rappelant qu'il n'est pire supplice, pour une créature un peu haute, que d'être aimée par devoir et gardée par pitié.

» Et maintenant, adieu, mon ami, adieu pour toujours. Je m'en vais, vous aimant plus que jamais, cherchant dans le souvenir des heures disparues ma consolation suprême.

» LUCIENNE. »

Quand elle eut relu, plié, cacheté ce testament de son âme, elle écrivit dessus :

« A remettre à monsieur Philippe Randal après ma mort. »

Puis elle l'enferma sous une deuxième enveloppe avec la mention suivante :

« Je confie cette lettre à Me Dumesnil, mon notaire, à Paris, pour que, l'ayant ouverte après ma mort, il exécute la dernière volonté que j'y ai consignée. »

Sa tâche finie, elle demeura quelque temps inerte, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, la tête renversée sur l'oreiller du fauteuil, apercevant vaguement, à travers un voile de larmes, les monts de l'Esterel qui découpaient sur la pourpre du couchant leur profil sombre et décoloré.

A partir de ce jour, le mal qui la minait précipita ses ravages. Bientôt elle ne quitta plus le lit : une toux continuelle déchirait sa poitrine. Des narcotiques apaisèrent ses derniers spasmes. Elle expira le soir de Noël.

XXI

Depuis deux mois, Randal était à Florence, seul, fuyant toute société, cherchant à se fuir lui-même par un travail opiniâtre, quand un soir le nom de madame d'Heyange lui sauta aux yeux dans le bulletin nécrologique d'un journal parisien. Une secousse si violente ébranla tout son être, qu'un gémissement s'exhala de ses lèvres, un de ces cris plaintifs qu'arrachent les douleurs imprévues.

En effet, rien ne lui faisait présager un dénouement si lamentable.

Sans nouvelle de Lucienne depuis qu'il avait tenté de la voir aux Eaux-Bonnes, il la croyait non seulement sauvée, mais convalescente, presque rétablie. Et, de jour en jour, il attendait qu'elle fût revenue à Paris pour y rentrer lui-même, se rapprocher d'elle et implorer son pardon.

Sept mois auparavant, lorsque le mal l'avait terrassée, il avait aussitôt compris que l'organisme physique n'était pas seul atteint en elle, et que l'être moral souffrait plus encore. Et les troubles nerveux qui d'abord avaient déconcerté les médecins ne s'étaient, hélas! que trop vite expliqués à ses yeux. Sur le coup, sa conscience s'était réveillée. Devant les effets logiques, infaillibles de sa trahison, il en avait senti tout l'odieux: il avait jugé sa faute inexcusable, irréparable peut-être, et une pitié immense lui était venue pour la pauvre créature qui, frappée par lui, se débattait, en ce moment, contre la souffrance et la mort.

Chaque jour, il s'était présenté rue de Berri. Par les gens de service habilement questionnés, il avait obtenu des informations moins banales que celles du bulletin déposé chez le portier. Mais tous les expédients, tous les stratagèmes qu'il avait imaginés pour faire parvenir à la malade un témoignage de repentir et d'affection avaient échoué.

Il était alors tombé dans une telle tristesse que lady Blackford, en femme avisée, avait aussitôt estimé sa présence importune et son règne fini. Elle s'était donc éloignée de lui,

mais sans reproche ni rancune; car elle avait l'âme insouciante et versatile, la chair aussi prompte à se calmer qu'à s'émouvoir.

Du jour où madame d'Heyange était partie pour le Midi, les nouvelles que Randal avait pu se procurer étaient devenues plus rares et moins précises encore. De temps à autre, Robert d'Heyange, qu'il rencontrait au cercle, lui avait fourni quelques renseignements. C'est ainsi qu'un soir de juin, il lui avait dit d'un ton négligent :

— Ma femme va mieux, je vous remercie, beaucoup mieux. Un mot que j'ai reçu d'elle ce matin m'apprend que le médecin lui a maintenant permis de lire et d'écrire. Elle ira d'ailleurs achever bientôt sa guérison aux Eaux-Bonnes.

Immédiatement, Randal était rentré chez lui et, sous les formes les plus voilées, avec mille précautions de style, il avait confessé à l'absente l'inapaisable tourment de son âme. D'heure en heure, de jour en jour, il avait attendu la réponse : elle n'était jamais venue.

Au mois d'août, il s'était rendu à Luchon et, de là, aux Eaux-Bonnes, comptant sur quelque circonstance favorable qui l'amenât en présence de madame d'Heyange et lui permît de l'entretenir un instant. Mais cette tentative, comme la précédente, était demeurée vaine.

Ce nouvel insuccès l'avait toutefois moins découragé qu'attristé : car une confiance tenace demeurait au fond de lui. Quand Lucienne, restaurée dans ses forces, apaisée dans ses souvenirs, serait rentrée à Paris, il parviendrait bien à s'approcher d'elle ; il se jetterait à ses pieds ; il baiserait sa robe, ses mains, ses genoux ; il s'avouerait si coupable, se montrerait si misérable, qu'elle n'aurait pas le courage de lui refuser l'absolution.

Le brusque retour de la malade à Cannes l'avait d'abord alarmé. Mais, aux nouvelles répandues par la famille, il s'était rassuré : car on représentait ce nouveau séjour sur le littoral méditerranéen comme une précaution dernière, un repos commandé par la cure des Eaux-Bonnes et dont le terme n'excéderait pas la fin d'octobre.

Dans l'attente de cette date, il était parti pour Florence, afin d'y amasser des documents pour son travail d'hiver, et de

tromper par le labeur cérébral l'impatience croissante de ses nerfs.

Et voilà que soudain la mort avait accompli son œuvre.

... Pour la vingtième fois, avec une émotion affreuse, il relisait le bulletin nécrologique du journal, où le nom de madame d'Heyange lui semblait inscrit en lettres de feu. L'article annonçait simplement : « Madame d'Heyange a succombé hier, dans sa villa de Cannes, aux suites de la maladie dont elle souffrait depuis quelques mois. Le corps sera transporté à Paris, où les obsèques seront célébrées prochainement. »

Tout à coup, son attention se fixant sur ces derniers mots, une idée lui surgit à l'esprit : en quittant Florence ce soir même, par l'express de onze heures, il arriverait peut-être assez tôt à Paris pour assister à la cérémonie funèbre. A l'instant, son parti fut pris, ses ordres donnés, sa valise bouclée.

Il accomplit le voyage dans une torpeur singulière, la tête serrée comme par un cercle de fer et vide de pensées. Le surlendemain, à huit heures du matin, il débarquait à la gare du chemin de fer de Lyon et, sitôt arrivé chez lui, il envoyait aux renseignements rue de Berri. On lui apprit que le service avait été célébré, la veille, à l'église de Saint-Philippe-du-Roule, d'où le corps avait été conduit à Boissette, près de Melun, pour être inhumé dans la sépulture de la famille.

A midi, Randal muni d'une gerbe de fleurs, se remettait en route ; il arrivait une heure plus tard à Melun et, louant une voiture à la gare, se faisait mener au cimetière du village, distant de trois lieues environ.

Le trajet lui parut interminable. Le paysage n'était pas, en effet, moins lugubre que son cœur. Un vent âpre soufflait du nord. Le ciel, couleur de cendre, pesait sur la campagne vide et muette. Une odeur triste de feuilles mortes, d'herbes moisies, de terre détrempée, se levait du sol.

La grille de l'enclos funèbre était ouverte quand il y arriva ; la trace des voitures venues le jour précédent se voyait encore sur le chemin. Un monument de granit, imposant et

simple, s'élevait au bout de l'allée principale, parmi les autres tombes, humbles et rustiques. C'était là. Deux maçons s'apprêtaient à sceller la dalle qui recouvrait le caveau ; un marbrier gravait sur la paroi verticale : « Lucienne-Simone-Élisabeth d'Heyange, décédée à Cannes... »

Pour la facilité de leur travail, les ouvriers avaient repoussé en tas, dans un coin, les couronnes et les bouquets apportés la veille. L'arrivée d'un étranger les surprit : ils chuchotèrent.

Après une courte méditation, Randal leur dit :

— N'ayant pu venir hier, je désirerais déposer ces fleurs dans le tombeau. Si la dalle n'est pas encore scellée, pourriez-vous la déplacer un instant ? Vous ne perdriez pas votre peine.

Ils hésitaient ; mais ayant vu briller une pièce d'or dans les doigts du visiteur, ils se mirent à l'œuvre. Quelques pesées de levier firent glisser la pierre sur son cadre et, tout au fond de la fosse, le cercueil apparut.

S'inclinant au bord, Randal jeta ses fleurs qui frappèrent la caisse avec un bruit sourd. Puis, éperdument, de toutes les forces de son être, il évoqua le souvenir de celle qui reposait là... Un instant, il eut la vision presque réelle, l'horrible vision de la jeune femme, rigide et glacée sous le suaire, les yeux clos, les mains jointes, déjà en proie à la corruption de la mort.

Mais soudain un vertige étrange obscurcit ses yeux, fit vaciller ses jambes, comme si le trou béant à ses pieds eût été un abîme sans fond où serait tombé son cœur. D'un mouvement brusque, il se ressaisit et, tout en larmes, il sortit du cimetière.

Le lendemain, au réveil, il fut surpris qu'on lui remît une lettre, puisqu'il n'avait instruit personne de son passage à Paris. C'était une convocation du notaire, Me Dumesnil, qui l'invitait à se rendre à son étude « pour une affaire urgente et personnelle ».

Dans la matinée même, il était mis en possession de la lettre que madame d'Heyange, se sentant mourir, lui avait écrite à Cannes. Réprimant son impatience, il attendit d'être rentré chez lui pour rompre le cachet.

Quand il eut achevé de lire ce testament de tendresse, quand il eut recueilli ce dernier parfum d'une âme épuisée de souffrance et d'amour, il sentit tout son être défaillir et s'écrouler de douleur.

Jusqu'à la fin du jour, il resta là, effondré dans un fauteuil, les paupières brûlantes, les tempes serrées, accablé par les souvenirs et tenaillé par les remords. Il se répétait : « Elle est morte par moi... Je n'ai su ni la comprendre ni l'aimer. J'ai détruit tout ce qu'il y avait en elle de nobles illusions et de belles croyances. A cause de moi, elle a désespéré du bonheur et s'est détachée de la vie. C'est moi qui l'ai tuée... »

Le soir venu, il retomba dans sa méditation : « Que vais-je devenir maintenant, se disait-il? Que *dois-je* faire? » Du fond de sa conscience, une voix lui déclarait en effet : « Tu ne peux reprendre ta vie comme si rien d'anormal ne s'y était passé. Un fait tel que celui dont tu portes la responsabilité, ne se produit pas dans l'existence d'un être moral sans y laisser plus de trace qu'une ombre sur l'eau. Quelques larmes ne peuvent t'absoudre d'avoir tué une âme. La souffrance seule peut te régénérer. Une expiation s'impose à toi. Cherche quelque sacrifice intérieur qui puisse agréer aux mânes de ta victime et te réhabiliter à tes yeux...»

Jusqu'au milieu de la nuit, il tourna dans le cycle de ces pensées, sans trouver l'issue qu'il cherchait. Une fois de plus, il constatait l'insuffisance des solutions que la vie moderne offre aux grandes crises de l'âme.

Vers deux heures du matin, il se jeta sur son lit et s'endormit d'un sommeil agité.

Quand, le lendemain soir, il repartit pour Florence, il était plus calme : car, en sa conscience, une lueur apparaissait.

La révélation se fit complète, éclatante, le premier soir où il se retrouva seul dans son appartement du Lung'Arno. Sur sa table de travail, il avait posé un portrait de madame d'Heyange, à côté duquel de blancs chrysanthèmes, fleurs préférées de la morte, baignaient dans un vase de Chine.

Il venait de relire la lettre datée de Cannes. Et ce passage

l'avait frappé : « Sans doute vous aimerez encore et vous serez encore aimé... » Eh bien ! non, il n'aimerait plus ! Ce serait là sa peine et son expiation. Il souffrirait par où il avait péché : il s'interdirait désormais la volupté d'aimer. Il ne connaîtrait plus le frisson délicieux de la passion naissante, l'émoi charmant des premières confidences, la suave musique des paroles d'amour, le doux tremblement des mains qui se pressent, le charme troublant des yeux qui défaillent, la divine extase des âmes qui se confondent dans l'étreinte affolée des corps. Il se déroberait à toute liaison de cœur, à tout contact intime et tendre, à tout ce que la pensée, la présence et la caresse des femmes peuvent mettre de douceur et de joie dans la vie d'un homme. Il vivrait seul, vieillirait et mourrait seul.

XXII

Il se tint parole et, comme un religieux, demeura fidèle à son vœu.

Aussitôt que ses recherches historiques ne le retinrent plus à Florence, il revint s'installer à Paris. Rien ne fut changé à sa vie ostensible. Il vaquait à ses occupations antérieures, poursuivait ses travaux, continuait d'accorder au monde les heures de repos que réclamait son esprit.

Mais une sensation intolérable de solitude et d'ennui pesait sur lui. L'obsession de la femme harcelait son cœur toujours ouvert et frémissant. Et le vide de son âme lui semblait d'autant plus profond, que le souvenir de madame d'Heyange s'y évoquait plus rarement. Ce n'était pas que l'oubli l'eût effacé déjà. Loin de là. Mais une émotion si pénible, un remords si cuisant accompagnait ses réminiscences, qu'il ne s'y attardait jamais et que tout son passé d'amour restait enseveli dans un recoin secret de sa mémoire, comme dans ces lieux maudits où l'on ne pénètre qu'en tremblant.

Ce qui attristait ses jours, enfiévrait ses nuits, ce n'était pas le désir sensuel de l'étreinte physique, l'envie des baisers brûlants et des belles formes nues; c'était l'idéal besoin d'une sympathie féminine, le regret désespéré de ne plus sentir

auprès de lui un de ces jolis êtres, fins, délicats et mystérieux, qui semblent fleurir uniquement pour embellir nos rêves et parfumer notre vie.

Plus d'une fois, excédé de tristesse, il avait quitté Paris à l'improviste et s'était enfui devant lui, n'importe où, à la campagne, au bord de la mer, dans une ville d'Italie, sur un lac d'Écosse, pour secouer la misère de son cœur et le fardeau de sa pensée.

Un jour, comme il traversait une de ces tourmentes intimes, il avait reçu d'un de ses amis, — un Anglais qu'il avait rencontré jadis en Extrême-Orient, — l'offre de l'accompagner sur son yacht pendant une croisière dans la Méditerranée. Il avait accepté avec d'autant plus d'empressement, qu'il se sentait une inclination particulière pour son hôte, nature originale, sensible et renfermée. Seuls tous deux, aussi taciturnes l'un que l'autre, ils avaient visité les parages de la côte dalmate, Zante et Corfou, la Crète, les Cyclades et l'Eubée.

Mais il était revenu de ce voyage plus triste et plus découragé que jamais. Car il reconnaissait maintenant comme une indiscutable vérité, que la nature reste muette aux cœurs sevrés d'amour : que, pour l'homme qui a connu certaines ivresses, la femme seule donne un sens aux spectacles du ciel et de la terre, des bois et des fleuves, des lacs et des mers ; que c'est elle pareillement qui fait la poésie des aurores vaporeuses, la splendeur des midis flamboyants, le charme des nuits sereines, la magie voluptueuse des clairs de lune au bord des flots tranquilles ; que c'est elle encore qui rend les brises du soir si caressantes et si tièdes, l'arome des fleurs si puissant et si doux : que sans elle enfin, tout l'univers est vide, inerte et décoloré.

Des mois, des saisons passèrent ainsi.

A plusieurs reprises, Randal avait rencontré des occasions d'aimer. Des mains s'étaient tendues, des cœurs avaient soupiré vers lui : car la tendresse artificieuse des femmes va, de préférence, à l'homme qui les a bannies de sa vie. Mais, chaque fois qu'il avait prêté l'oreille au chant des sirènes, le souvenir de madame d'Heyange avait remué au fond de lui



des pensées si amères et des remords si brûlants que, pour s'y soustraire, il s'était aussitôt dérobé aux influences tentatrices.

Un soir, chez madame Lavarenne où l'on faisait de la musique, il vit venir à lui une svelte et souple jeune fille. Vêtue d'une robe de tulle blanc avec un ruban de satin mauve à la taille et des bouquets de violettes aux épaules, elle semblait glisser plutôt que marcher : une grâce légère enveloppait ses mouvements.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ? lui dit-elle avec un sourire ingénu. Je suis Suzanne d'Heyange.

Oui certes, il la reconnaissait ! Au rythme de sa démarche, à l'éclat de son regard, il l'aurait nommée entre toutes. C'était l'Amie d'autrefois réapparue et comme ressuscitée dans un corps vierge, dans un être intact, au charme près d'éclore, au parfum prochain.

Très ému, il l'interrogea. Elle lui répondit en paroles faciles et confiantes, avec un joli timbre de voix, limpide, sonore et doux. Elle venait, disait-elle, d'avoir seize ans : c'était sa première sortie mondaine. D'ailleurs, elle quittait à peine le deuil : car, dix-huit mois plus tôt, elle avait perdu son père, mort d'un refroidissement pris à la chasse. Elle l'avait beaucoup pleuré, moins que sa mère cependant qui lui manquait à tout instant. Sa grand'mère l'avait recueillie et la gâtait de mille façons. Elle ajouta :

— Voulez-vous que je vous conduise à ma grand'mère ? Vous lui parlerez de ma pauvre maman qui avait beaucoup d'amitié pour vous, et vous viendrez nous voir quelquefois en souvenir d'elle. Voulez-vous ?

Souriante et légère, elle le mena vers madame Villard qui, glorieuse encore sous sa couronne de cheveux blancs, voilait de dentelles noires les ruines superbes de sa beauté.

— Comment, vous vivez toujours ! dit-elle à Randal sur un ton de reproche amical.

Puis, les premiers compliments échangés, elle continua :

— Figurez-vous que Suzanne prononce très souvent votre nom. N'est-ce pas curieux ces impressions du premier âge ? Elle était tout enfant lorsque vous fréquentiez chez ma fille, et ne vous a peut-être vu que vingt fois au plus. Mais sans doute elle vous trouvait si bien à son gré que, depuis, elle ne

vous a plus oublié... Vous savez : ces succès-là sont les plus flatteurs. Nul hommage ne m'a touchée jadis autant que la déclaration éperdue d'un bambin qui n'avait pas douze ans.

Elle ajouta :

— Et maintenant que voici nos relations rétablies, j'espère que vous ne les laisserez plus se dénouer. Je suis chez moi tous les jours à partir de cinq heures et je serai charmée de vous recevoir.

Il s'inclina et promit sa visite, toute prochaine.

Ce soir-là, quand il rentra chez lui, il se sentit par tout l'être une légèreté, une détente, depuis longtemps inconnues. Il lui semblait qu'un souffle printanier venait de passer sur son cœur, de l'épanouir et de le libérer.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, il se berça d'espérances charmantes et de rêves complaisants. Il irait sans tarder chez madame Villard, il y retournerait souvent, il se ferait peu à peu l'intime et le familier de la maison. Puis, discrètement, il s'occuperait de Suzanne, éveillerait ses idées, formerait son goût, chercherait à diriger les tendances de son esprit et les aspirations de son cœur. Et plus tard, quand elle se marierait, il resterait pour elle l'ami, le vieil ami qui prend place au jeune foyer, celui que l'on consulte aux heures graves, que l'on recherche aux jours d'épreuve, et dont la sollicitude toujours active sait n'être jamais importune. Il retrouverait ainsi, sous une forme chaste et raffinée, cet intérêt de tendresse, ce doux contact féminin qui depuis tant d'années lui faisaient si cruellement défaut.

Mais, le lendemain matin, comme il remuait ces pensées, les souvenirs de Celle qui était morte par lui affluèrent soudain à son esprit, et ce fut comme un vase de fiel qui eût débordé dans son cœur.

Huit jours plus tard, il repartait pour de lointains pays, afin d'accomplir jusqu'au bout son serment expiatoire.

MAURICE PALÉOLOGUE

AME JAVANAISE

Il faisait très sombre lorsque nous approchions de Java. Dans le dédale des îlots qui cernent la rade de Batavia, on ne distinguait rien avec précision, sinon parfois le feu soudain d'un phare dardant sur nous sa prunelle rouge, et plus loin, vers le fond des ténèbres, un liséré d'argent, écume ou récifs marquant les sinuosités du rivage.

Mais la terre se révélait par son odeur, composée des parfums musqués qui montent du sol tropical et de ceux, plus frais, qu'expire une végétation gonflée de sève. Il me sembla même sentir — ou bien était-ce une illusion d'arrivée? — flotter dans l'atmosphère un fiévreux effluve qui attestait le voisinage des hommes. Mon ami X... éprouva une impression analogue, car il me dit, sans avoir l'air de plaisanter :

— Voici l'âme étrangère qui vient au-devant de nous !

Je l'imaginai, cette âme, si défiante et si impénétrable que mon désir de m'y plonger et mon espoir de la comprendre s'évanouirent au même instant. Mais, à l'horizon plus proche, la raie de l'aube pâlissait : les contours des objets s'accentuèrent bientôt dans la clarté naissante du ciel. Des

officiers et des planteurs se tenaient avec nous sur le pont et regardaient paraître le jour. Je me réjouis d'arriver libre, un spectateur, moins qu'un témoin, et non pas pour la conquête ou pour le négoce. La lumière de cette heure matinale créait un pays enchanté, où nous voyions des barques heureuses, telles qu'en rêvait Turner, voguer sur l'océan investi de gloire, vers la gloire de palais chimériques érigés par l'architecte des nuages : huttes de pêcheurs, bâtiments de la douane, le soleil les avait transfigurés comme pour une fête. Il exaltait aussi la beauté du paysage, et l'on apercevait, dans la profondeur des sous-bois, l'éclat de son rayonnement sur des feuilles vernies et métalliques, tandis qu'en suivant des yeux le jet hardi des cocotiers, on était pris de vertige à voir planer si haut, dans une brume dorée, leurs aériens panaches.

Décor sublime ! Que serait-ce des acteurs ? Nous abordions...

I

Je ne me suis pas attardé à Batavia, dans la pensée que l'influence d'un milieu si artificiel et si cosmopolite fausserait dès l'abord mes notions sur la véritable vie indigène. Ce n'est pas que le pittoresque de sa cohue multicolore n'ait son prix, mais comment fixer les traits précis d'une vision si enivrante et sans cesse modifiée, dans laquelle défilent et se coudoient, à l'ombre des varigniers, des teks, des tamarins, ou sur les pelouses, parmi les troupeaux des bœufs tachetés du Bengale, ou le long des canaux hollandais et des ruelles des campongs en bambou, les représentants de tant de races diverses : Arabes à burnous blancs, drapés comme des statues de dieux ; Hindous en jupons écarlates, qui portent sur la tête, comme d'énormes chrysanthèmes, des turbans jaunes ou roses ; Chinois se dandinant dans de larges pantalons de toile bleue, le torse glabre et lisse sous la minceur du cabail ; Javanais et Malais, ceux-ci plus robustes, mais plus vulgaires, ceux-là fins et nobles, vêtus de sarons étroits aux nuances assourdies, cheminant d'un pas vif et souple, avec un gracieux balancement des hanches.

Entre un ciel trop blanc à force d'être trop bleu et une terre grasse, aux reflets de cuivre et de fer, aux senteurs pesantes et délicieuses, le nouveau venu contemple cette réalité sans trop se rendre compte qu'elle en est une et il n'a guère, dans le splendide éblouissement des premiers jours, la force de réagir sur ses impressions pour qu'elles cristallisent. Il ne se reprend que la nuit, mais c'est pour écouter. Sitôt le crépuscule tombé, tout ce pays exhale de la musique : voix d'animaux, palpitations d'ailes, bruissement des feuillages, l'obscurité est pleine de rumeurs.

Des rizières inondées, où danse le reflet des grands arbres, monte perpétuellement une plainte mélancolique. C'est l'heure où les crapauds disent ce qu'ils ont sur le cœur : il y en a trois espèces; chacune a son mal intime, sa crécelle pour le coasser. Et, derrière les palissades des villages, sous l'épaisseur des fourrés, les *angkloungs*, qui sont faits de bambou sonore, répercutent la vibrante symphonie naturelle. Seules les lucioles restent muettes; elles glissent au ras des herbages et semblent, lorsqu'elles s'arrêtent, des vers luisants couleur d'émeraude. Tous ces vols silencieux se réuniront bientôt, et un grand fantôme phosphorescent marquera la place du tronc qu'a choisi la tribu pour gîter.

Avant de quitter la grande ville, nous avons tenu pourtant à parcourir son musée d'antiquités, qui renferme une collection de sculptures provenant de toutes les ruines importantes de l'Insulinde. Leur valeur d'art n'est pas toujours en rapport avec leur intérêt archéologique, mais plusieurs ont une beauté réelle et, à titre d'indication, toutes méritent d'être vues.

Il est difficile de déterminer la part des Javanais dans un art qui, au moment de son efflorescence, est incontestablement inspiré par la sculpture hindoue. Les inscriptions qu'ils ont laissées sont rares et énigmatiques. Les Babads, leurs plus anciens documents écrits, chroniques de fantaisie à la façon des pouranas de l'Inde, célèbrent avec incohérence la gloire de leurs princes et ne nous apprennent rien de précis. Quant à la belle littérature indigène, dont on place l'époque vers le VI ou le VII siècle de notre ère, ses deux chefs-d'œuvre, le poème de *Rama* et celui de *Min'aragan*

(lequel contient l'épopée fameuse du *Brata Youda*) ne sont que des imitations du *Ramayana* et du *Maha Bharata*.

A l'exception des armes et des instruments en silex, vestiges de l'âge de pierre dans lesquels ne se marque, naturellement, aucune influence étrangère, nous nous trouvons en présence de manifestations très complexes ; mais ce ne sont pas de pures réminiscences. De même que, dans les poèmes que je viens de nommer, les rêveurs javanais ont su mêler ingénieusement leurs légendes nationales aux fables de la mythologie hindoue, de même ils associent, dans leurs sculptures, des dieux hétérogènes dont ils confondent les attributs.

Seulement ce n'est pas la représentation des divinités autochthones qu'ils ont modifiée au contact des religions de l'Inde — et cela pour la raison que ces divinités n'avaient jamais revêtu de formes typiques bien arrêtées et qu'elles ne survécurent pas longtemps à l'invasion des cultes nouveaux — mais ce sont les dieux du panthéon aryen, et notamment Siva, que l'on voit entretenir avec Bouddha de singulières relations. Tantôt celui-ci maintient sa suprématie, et les personnages mythiques du brahmanisme passent à son service : c'est le cas des bas-reliefs du temple fameux de Bôrô-Boudour. Tantôt Siva règne en maître ; il incarne, avec la monstrueuse Dourga, le Temps destructeur : on le trouve représenté sous ses huit formes, dont l'harmonieuse énumération est contenue dans une prière, au début du drame de *Çakountala* : porteur de la pesante massue, de la conque sonore, du disque resplendissant, ou brahme sacrificateur qui tient dans sa main la gourde du pèlerin.

Souvent une même statue, chargée de plusieurs attributs, évoque un être complexe, doué de pouvoirs multiples. Mais on ne voit que rarement le dieu blanc dans la compagnie du noir Viçnou et, la seule fois qu'il figure dans la trinité brahmanique, il y occupe la place souveraine.

Comment s'est opérée, dans l'âme d'un peuple naïf, cette étrange confusion de notions et de symboles ? Le pèlerin chinois Fa-Hian qui, à la fin du IVe siècle, entreprit un voyage jusqu'à Ceylan, certifie que la religion brahmanique était dominante à Java, lorsqu'il y séjourna, en 414. Grâce à d'autres indications, tirées de l'étude des noms propres employés

dans la chronologie javanaise, on fait remonter à l'an 78 de notre ère les premiers établissements hindous dans cette île, et il est probable que le bouddhisme y fut importé peu après le passage de Fa-Hian. Sous quelle forme? A quel degré d'altération? On peut imaginer, par la comparaison des temples indo-chinois, que la doctrine de Gotama, déjà rendue méconnaissable par l'action des moines théistes du Népaul, s'était encore mélangée d'éléments sivaïtes sur le continent asiatique, avant que les missionnaires la propageassent dans l'archipel malais. Ce qui ne fait aucun doute, c'est que la fusion des traditions aryennes et des traditions çakyales était complète lors du triomphe de la domination hindoue.

Celle-ci réunit à deux reprises, au XIII[e] et au XV[e] siècles, l'île entière sous un seul maître : mais l'empire de Modjopahit, qu'elle avait fondé, et dont la capitale se trouvait à l'orient de Java, près de la ville actuelle de Sourabaya, devait s'effondrer en 1478, sous l'assaut des hordes arabes qui, depuis deux cents ans déjà, menaient en Malaisie une active campagne islamique. C'est donc de la fin du XV[e] siècle que date la conversion du peuple javanais à la religion de Mahomet qu'il professe actuellement. Seuls, quelques centaines de mille hindouïstes continuèrent les pratiques de leur culte étrange, mi-partie bouddhique et brahmanique, sur les rampes et autour des cratères des monts Tengger, où il n'était pas aisé de leur donner la chasse. Les descendants de ces huguenots javanais ont gardé l'habitude de prier devant les sources vives où leurs pères faisaient des ablutions : aujourd'hui encore, on les appelle « les hommes du Tengger ».

De la domination arabe, qui devait à son tour céder le pas aux régimes portugais, puis hollandais, puis anglais, et de nouveau hollandais, il ne reste pas de vestiges bien intéressants.

— Ah ! tant mieux, s'est écrié X..., pauvres gens !

Et c'est aussi mon sentiment, et je me suis demandé si pendant ces vingt siècles de servitude, sous l'effort de tous les conquérants et la poussée de tous les éducateurs, ces éternels vaincus, sans cesse empêchés de penser leurs pensées, sans cesse obligés de se taire et de se renfermer, ont su garder au fond de leur cœur, invisible trésor national, un idéal de race.

— Il faudra les connaître, a ajouté mon ami, par d'autres formes de leur art.

Maintenant surtout j'ai hâte de me mettre en route, maintenant que je les ai vus choisir pour symbole de leur destin, parmi tant de dieux proposés à leur adoration, et dresser comme un épouvantail au sommet de leur longue histoire d'esclavage, ce démon blême à la figure étrangère : Siva, avec sa féroce moitié, déesse des cimetières.

II

Est-ce l'impatience de toucher au but? Le voyage jusqu'à Sourakarta, chef-lieu d'une des deux principautés qui occupent le centre de Java, ne m'a laissé qu'un souvenir vague et incolore. Mais à peine entrés dans la ville, j'ai su que nous nous trouvions au cœur du pays jaune. Tout y parlait, dès l'abord, un langage spontané et persuasif. Nous croisâmes, en nous rendant à l'hôtel, — un hôtel qui n'a d'européen que le nom — quelques-uns de ces petits cortèges que l'on voit si souvent défiler dans ses rues ou s'arrêter à ses carrefours. Ce sont les pauvres *rong'geng*, les danseuses publiques, chacune accompagnée de ses musiciens. Leurs pieds nus s'enfoncent à chaque pas dans la poussière, qui a fané les fleurs naturelles tressées dans leurs chignons, terni la céruse de leurs visages peints, souillé les sarons où leurs maigres jambes sont emprisonnées : elles vont tristement, fatalement, avec des gestes de singes désarticulés, gracieuses d'une grâce inhumaine, légères comme le vol soyeux des écharpes qui flottent autour de leurs hanches enfantines, au son des angkloungs imitant les tremolos du vent dans les feuilles et des tambours à peaux de buffles que l'on frappe en cadence avec les mains.

J'éprouve pour la première fois le sentiment de l'immense distance qui nous sépare de l'âme occidentale, de son art, de ses conditions de vie, et X... lui-même déclare que cela n'a pas du tout l'air d'un opéra-comique.

Sourakarta est la résidence d'un empereur : *Sousouhounan*, « le Supplié », descendant des princes de l'Islam qui, après la

chute de Modjopahit, dominèrent la plus grande partie de Java, et d'un prince indépendant: *Mangko Negoro*, « Pivot de la terre », héritier d'une famille de rebelles, en qui les Hollandais voient un candidat éventuel au trône du souverain titulaire. Tous deux possèdent des *kratons*, qu'habite la noblesse indigène, et qui renferment, dans leur multiple enceinte, un grand nombre de palais, voire même de campongs: c'est là qu'ils tiennent leur cour et qu'ont lieu les réceptions officielles, dans les *pendoppos* dallés de marbre, ouverts de trois côtés et soutenant sur des piliers massifs une espèce de toit de pagode. Devant les kratons s'étend un désert de sable, au centre duquel des varigners, enclos d'une balustrade en pierre, allongent sur le sol jaune l'ombre de leur puissante ramure taillée en forme de cube; cet espace vide, appelé *aloun aloun*, se peuple aux jours de fête ou de parade d'une foule de rajahs, de ministres, de conseillers, de policiers, appartenant au personnel de l'empereur ou du prince.

Le soir de notre arrivée, nous errâmes au hasard à travers ces immenses esplanades, puis parmi les échoppes couvertes de bâches, où Chinois, Arabes, Javanais — les femmes accroupies devant les étalages de leurs marchandises, les hommes courant çà et là, à la recherche du client — vendent des fruits, des conserves, du poisson séché, des gâteaux de riz ou d'autres douceurs, des tissus à ramage pour faire des sarons, des parures d'une élégance barbare, des clochettes que l'on suspend au cou des bœufs, des kriss à lames flamboyantes et empoisonnées. Au sortir de l'étourdissante foire, nous suivîmes la lueur d'une de ces petites torches que les indigènes portent après que le jour est mort: dans le quartier des danseuses, où elle disparut soudainement, rien ne signalait plus la présence de la vie, sinon l'éternel cri des crapauds sans sommeil, tapis dans la vase d'un étang, et parfois un lambeau de chanson, filtrant par la claie d'une hutte, ou l'appel caressant d'une prostituée qui frappait ses mains l'une contre l'autre. Mais le soleil n'avait pas dépassé l'horizon que déjà, comme pour annoncer sa venue, Sourakata tout entier retentissait d'un hymne aux mille voix.

Voix caverneuses des gongs, qu'interrompaient d'aigus tamtams, puis qui répétaient obstinés leurs trois sourdes menaces:

voix sanglotantes des violes et glapissantes des flûtes; voix inouïes d'une multitude d'instruments en métal, dont l'âme lumineuse jaillissait par fusées, ou qui, sous la percussion des marteaux et des baguettes, carillonnaient comme des cloches, nous n'avions jamais entendu semblable symphonie, rêvé une transposition si sauvage de la musique naturelle; et quand, levés en toute hâte, nous pûmes voir de nos fenêtres la foule d'où montait cette marée sonore, notre étonnement augmenta. Elle était bien pareille à un océan, roulant ses amples flots d'une même ondulation. Des deux côtés de l'avenue, aussi loin que portait le regard, se tenaient des êtres demi-nus, si nombreux qu'on ne pouvait en évaluer les milliers, légions du ciel ou de l'enfer, je ne sais, mais assurément d'un ciel ou d'un enfer païen.

Foule étrange! elle se taisait pour laisser parler les orchestres disposés à intervalles réguliers sur toute la longueur de la route et joués par d'impassibles musiciens, vêtus de sarons bleu sombre, rose vif, jaune sur brun, or et carmin. Après les avoir considérés avec attention, X... me demanda si je me rappelais les dimanches de Paris, et cette question me remémora la cohue des types banals, sans accent, sans foi, sans vie commune, le perpétuel défilé des grimaces d'égoïsme, le coudoiement des hostilités, des jalousies ou simplement des indifférences occidentales.

Dehors, l'odeur des corps frottés d'huile alourdissait l'atmosphère. A mesure que nous avançâmes dans la direction du kraton impérial, la belle vision de barbarie se précisa. Ce premier contact avec un peuple de l'Orient devint singulièrement émouvant : un peuple! un être aux mille visages agité tout entier, dans son infinie variété, par le même mouvement de vie! l'artisan d'un art anonyme, naturel, universel, où ne se traduisent pas les angoisses ou les joies des individus, où ne s'exprime pas le délire ou le dégoût des âmes lyriques, mais où une race s'exalte dans la conscience de son mystère!

A l'entrée du kraton, nous n'eûmes que le temps d'apercevoir, en passant rapidement par l'aloun aloun, les tiares faites de paille de riz, noires ou blanches suivant le degré de noblesse, que portaient les rajahs assis sur l'immense place

et qui étaient pareilles à des cachepots renversés. Dans les intervalles des murs d'enceinte, les soldats de Sa Majesté, pieds nus, avec des équipements surannés, coiffés de shakos, de casques, de bonnets à poils, nous présentaient les armes — de vieux fusils à chien. — Nous ne nous arrêtâmes que dans la cour intérieure du palais, où régnait un silence absolu. Les orchestres, rangés de chaque côté du perron qui donne accès dans le pendoppo, se taisaient, la foule aussi, en attendant l'arrivée du sousouhounan, dont on célébrait la fête.

Lorsqu'il parut, je ne vis d'abord de lui que son costume invraisemblable et magnifique : jaquette en velours noir chamarrée d'or, brillante de diamants sur la poitrine; jupe tissue de soie précieuse, au fond vieil or sur lequel s'entrelacent des broderies d'or vif; tiare couleur de jais, ornée de bandelettes d'or; poignard à fourreau, incrusté d'or et de pierreries. Sous l'impression de tant d'impérial éclat, on n'est pas sensible immédiatement à la signification du visage maigre, osseux, desséché, qu'anime un regard étrange, divergent, fébrile et froid comme si un feu presque éteint couvait encore sous la cendre des prunelles. Feu cruel? je ne sais, je ne connais pas cet être resplendissant. En même temps qu'il fait un signe, ses lèvres se contractent pour un espèce de sourire qui redresse les extrémités de ses longues moustaches pendantes, puis il offre son bras au « frère aîné » — c'est le résident hollandais, qui a revêtu son habit officiel, un petit frac d'académicien soutaché de brandebourgs — et il le conduit au trône double occupant le fond du pendoppo. Les membres de sa famille lui font face, à une distance respectueuse. Le torse nu, jauni artificiellement, ils se tiennent accroupis, les jambes croisées et dissimulées sous les amples plis des sarons, devant les vases en or qui leur servent de crachoir, et les coffrets en filigrane contenant les éléments de la chique : feuille de bétel, noix d'arec, cachou, tabac, carbonate de chaux.

Après que nous avons pris nos places, plusieurs de ces princes circulent parmi les invités pour offrir des rafraîchissements. C'est le seul bruit qui, pendant longtemps, trouble le silence. Mais voici qu'un murmure à peine perceptible se produit dans la foule; je ne me suis pas encore rendu compte d'où il part, que déjà, comme la plainte du vent, il

s'enfle, puis s'apaise, augmente et décroît de nouveau, devient enfin une rumeur précise de voix d'hommes profondes et pleines, tenant une même note à l'unisson. Alors s'entr'ouvrent les tentures masquant l'entrée des appartements privés, pour livrer passage à quatre vieilles qui se traînent sur leurs genoux jusque devant le trône. Reines ou sorcières? exécutrices de quelles hautes œuvres? Leur attitude de prosternation, l'humilité peinte sur leurs visages ridés contrastent avec la richesse de leurs costumes, jupes d'étoffe noire fleurées d'or, châles en soie siamoise croisés sur l'épaule gauche, pagnes diaphanes aux bouts flottants. Quand elles sont arrivées sous le regard du maître, le chœur se tait, et elles profèrent d'une seule voix chevrotante une litanie dont chaque strophe est construite sur le même rythme. A un mouvement du sousouhounan, elles s'interrompent brusquement et retournent d'où elles sont venues.

Pendant leur courte absence se développe de nouveau l'hymne des chanteurs, dont la mélodie toujours exécutée à l'unisson est doublée parfois par des voix de femmes entrant à l'octave, et de plus en plus accentuée jusqu'à l'expansion d'un immense crescendo. Qu'est-ce qu'on célèbre avec cette ardeur passionnée et cette grandiloquence? La beauté des femmes du héros Pandji? Beauté bien mystérieuse, alors, et bien terrifiante! Beauté de sphinx, de nornes ou de lémures! Par la monotonie poignante, par l'ampleur du rythme, cette mélopée suggère le souvenir de certaines phrases de plain-chant — du *Pange lingua*, par exemple — mais l'atmosphère tonale et l'accent sont tout différents, et l'intervalle qui figure le plus souvent dans la succession des motifs, formé d'une quarte augmentée *fa–si*, est précisément cet intervalle de triton que le mode grégorien voue à une réprobation mystique sous un nom maudit : *diabolus musicæ*.

Quand, pour la seconde fois, la plainte du chœur s'arrête, elle laisse à découvert une autre voix, celle du *rebab*, dont les cordes de cuivre grincent douloureusement sous l'archet. Il énonce, dans un mouvement d'adagio, avec indécision et langueur, le thème du *gending* qui servira de base à toute la symphonie. Mesurant leur démarche sur son chant, les *bedayas* paraissent, accompagnées des quatre vieilles — deux en tête du

cortège, deux à sa suite — qui auront pour rôle, pendant la danse, de rétablir l'ordonnance des vêtements qu'un geste ou une évolution pantomimique aurait déplacés.

Les neuf jeunes filles sont toutes semblables de costume et de maintien. A les voir s'avancer lentement, sans presque soulever leurs pieds nus qui glissent sur le marbre, constellées de bijoux précieux qui jettent autour d'elles les feux des plus purs diamants, fantômes splendides, inanimés et hiératiques, on dirait une théorie d'idoles. Pas le moindre frisson n'agite les vibrantes fleurs en argent qu'elles portent dans leurs cheveux, lustrés comme des plumes ; ils sont roulés sur l'occiput en un gracieux chignon d'où pend une torsade de fleurs naturelles, et coupés par-devant de manière à former, sur le front et les tempes, sept triangles dont on a minutieusement doré les bords. Elles tiennent leurs petites têtes droites : sur leur visage, qui est teint, de même que les membres nus, avec du jaune *boreh*, couleur impériale, pas un muscle ne tressaille ; leurs yeux profonds, aux prunelles dilatées, sont fixes sous l'arc agrandi des sourcils. Aucun soupir ne fait se gonfler leur corsage de velours noir brodé d'or, qui laisse les bras libres, et que serre à la taille une ceinture de plaques or et argent fermée par une fibule en diamant. Leurs sarons de nuance cerise, tissus d'une soie aux reflets métalliques sur laquelle sont figurés au fil d'or des animaux fabuleux et des plantes, tombent sans un pli jusqu'aux chevilles, et l'écharpe même, si légère, dont elles saisiront bientôt les bouts à franges pour les enrouler autour de leurs bras ou les agiter au-dessus de leurs épaules, semble flotter dans le vide, tant elle reste parfaitement immobile.

Ainsi parées, et laissant sur leurs pas une exquise et molle odeur de *melati*, qui est une espèce de jasmin, les bedayas vont s'incliner devant le sousouhounan, puis s'assoient par terre, les jambes croisées, pour écouter la lecture de l'introduction poétique à la danse qu'elles vont exécuter. C'est le *dalang* — le chef d'orchestre — qui a mission de faire cette lecture. Il est soutenu par les refrains d'un chœur mixte. Quand il a fini, les danseuses saluent le Maître en portant vers leurs visages leurs mains tenues à plat l'une contre l'autre, puis elles se lèvent toutes ensemble.

D'abord elles forment deux groupes, l'un de trois, l'autre de six danseuses, et dans cet ordre tournent un moment en rond, le corps immobile, mais les bras agités d'une étrange palpitation, les mains flottant comme sur d'invisibles vagues, la tête bercée par on ne sait quel souffle imperceptible. Puis toutes les neuf se placent sur une même ligne, et il semble qu'un fluide magnétique parcoure leur chaîne fleurie; onduleuses et vibrantes comme un peuple de roseaux, on les voit animées toutes de la même passion éthérée, et telle est la similitude de leurs gestes que c'est comme s'il n'y avait qu'une mime, dont l'image se réfléchirait dans une série de miroirs. Mais bientôt l'unité se divise, la chaîne se rompt, de nouveaux dessins s'ébauchent, se précisent, s'effacent. Enfin une seule reste debout, et, tremblante d'un frémissement de colombe, avec de légers hochements de tête, elle jette et rejette infatigablement sur son épaule, des doigts écartés de sa main droite, l'écharpe soyeuse qui tombe sur son dos et sur sa poitrine, tandis que ses compagnes, accroupies en cercle autour d'elle, balancent leur torse et leurs bras.

A qui demanderait le sens exact de cette pantomine, X... répondra que les bedayas représentent, d'ordinaire, les nymphes appartenant à la fée Kidoul, déesse de la mer du Sud; peut-être pourrait-il indiquer l'épisode de la légende que nous venons de voir exécuter. Pour moi, le besoin de comprendre ne m'a pas travaillé, je me suis abandonné à la séduction impérieuse de ce langage sans paroles. J'ignore même si l'histoire de Kidoul est d'origine javanaise, mais quand le sujet en serait emprunté à un poème arabe, que m'importe, puisqu'on l'a traité par des moyens inconnus ailleurs et dans une forme absolument originale? Rien ne rappelle, dans le spectacle de cette danse, le goût mahométan: son style n'a rien de commun avec les contorsions chorégraphiques du ventre et des hanches par lesquelles s'expriment, dans l'art de l'Islam, certains états de passion; ici l'ardeur est contenue, la sensualité chaste et supraterrestre. Plus froides que les badayères, les bedayas ne ressemblent guères davantage aux évocatrices arabes des houris qu'aux ballerines de nos théâtres exhibant, dans des pirouettes d'abruties, leurs cuisses et leurs mollets répugnants.

Non : il n'est pas douteux que l'âme du peuple javanais, telle qu'elle vient de se manifester, soit toute différente de ce que ferait croire la nature de ses convictions ou plutôt de ses pratiques religieuses actuelles. L'influence étrangère qui l'a pénétrée, ce ne peut être que celle de l'Inde, mais d'une Inde extrême-orientale, modifiée, épurée dans son voyage à travers les mers et les archipels. Et s'il est vrai que beaucoup de vieux mythes asiatiques sont des symboles du mouvement des astres, on peut imaginer sans folie, à voir évoluer les bedayas dans leur danse d'une infaillible harmonie, d'une rigueur presque géométrique, que ces jeunes filles racontent à leur insu l'histoire d'une constellation. Seulement elles font quelque chose de plus que de figurer le jeu d'une mathématique sacrée, se rythmant et se développant sur une musique des sphères ; l'inconnue ici n'est pas éliminée, et c'est Dieu qui garde en son sein la solution du problème proposé.

Le mystère est rendu palpable ; pourtant il reste mystère. Voilà pourquoi l'art qu'il inspire, et qui est chargé de le suggérer, a un caractère universel ; il est du domaine de l'absolu, il s'appelle la plastique animée, c'est-à-dire la forme expressive à la réalisation de laquelle concourent toutes les autres, le but suprême où tendent en dernier ressort tous les grands évocateurs de vie : il s'adresse aux hommes de toutes langues et de toutes races, parce qu'il procède par des actes et non par des formules.

Telle est sans doute la loi de la beauté humaine, qu'il faut qu'elle reste vierge. Soumettez-la tout entière à l'effort de votre conception, arrachez-la au sanctuaire, violez sa nudité, et vous en faites une créature mortelle, une forme éphémère, la reine du relatif.

— C'est la misère de notre théâtre, dis-je à X.... que nous avons voulu le réduire aux seuls éléments intelligibles. Un dramaturge actuel nous montre les choses à la lumière de la rampe, qui frappe leur surface et y promène quelques reflets ; j'aimerais les voir illuminées par le rayonnement de leur flamme intérieure, de leur être éternel.

Mais X..., qui aspire avec volupté la fumée d'un long cigare opiacé, laisse tomber ces seuls mots :

— Et la clarté latine ?

III

Après avoir été les hôtes du sousouhounan, nous fûmes ceux de son rival et vassal, le prince indépendant (ou soi-disant tel) Mangko Negoro. C'est à lui qu'appartenaient les danseuses que l'on a vues à l'Exposition de 1889, mais combien méconnaissables elles nous apparurent, sous les mille et une lampes de son pendoppo de marbre, grandies à la taille des héros dont elles incarnaient les personnages dans la représentation dramatique de quelque conte des *Mille et une Nuits !*

Je ne peux pas en raconter l'intrigue, exubérante et touffue comme un paysage oriental; mais ce spectacle nous a donné une idée de la manière dont les Javanais comprennent le théâtre et du rôle qu'ils y attribuent à la musique.

Leur orchestre est le *gamelan*, mot qui signifie une collection d'instruments assortis. Il y en a deux expèces. Le plus ancien date probablement des premiers temps de l'immigration hindoue : son nom est emprunté au titre impérial, *sourendra*, du dieu Indra (*soura Indra*) et se prononce *salendro:* il est fondé sur une gamme de cinq notes ne correspondant pas aux nôtres, mais que des savants traduisent approximativement ainsi : *ut, ré, fa. sol. la;* quelques-uns le croient d'origine chinoise. Le gamelan *pelog*, avec son système tonique de sept notes — *mi, fa. sol. la, si, ut, ré* — atteste une éducation de l'ouïe plus avancée; on doute qu'il ait existé avant l'empire mahométan de Demak, qui s'éleva sur les ruines de l'empire hindou de Modjopahit; il serait donc né quatorze siècles plus tard que le salendro, après que des influences arabes et même persanes s'étaient longtemps exercées sur la musique indo-javanaise.

Ces deux gamelans possèdent en commun la plupart de leurs instruments : le plus important de tous est le *rebab*, sorte de viole en forme de calebasse, dont le manche en ivoire, très long, est tourné dans le style décoratif des temples indo-chinois et dont les deux cordes en cuivre jaune sont jouées

au moyen d'un archet enduit de résine, courbé en arc. Il conduit la mélodie avec le *souling*, qui est un instrument à anche, fait de bambou et percé de quatre à six ouvertures. Puis viennent les « paraphraseurs », *bonangs*, *sarons*, *gambangs*, jeux de timbales horizontales ou de plaques en métal que l'on frappe avec des baguettes enveloppées de drap ou des marteaux en corne de buffles. La batterie proprement dite est l'affaire des *gongs*, ou de leurs diminutifs les *kempouls*, *kenongs* et *ketoeks*, ceux-ci ponctuant les courtes phrases, ceux-là marquant la fin des longues périodes mélodiques, — sauf pourtant dans les scènes de guerre où ils prennent une part plus active à la symphonie. Ajoutez-y des tambours et des cymbales, plus une harpe, le *tjelempoung*, dont on pince les cordes avec les ongles des deux pouces, les autres doigts restant libres pour étouffer le son.

Les mélodies types de l'ancienne musique javanaise s'appellent des *gendings*; il y en a, dit-on, trois cents, dont plusieurs ont une destination précise : épilogues ou préludes de danses, accompagnements mélodramatiques, salut ou adieu aux hôtes, etc... Celles du pelog diffèrent de celles du salendro, puisque ces deux systèmes n'ont pas les mêmes gammes et que l'accord de leurs tons homonymes n'existe pas; mais dans l'une et l'autre catégories, il y en a qui ne peuvent être jouées que de sept heures du soir à minuit, ou de minuit à trois heures du matin, ou encore à d'autres périodes strictement déterminées du jour : l'*Adat*, la tradition sacrée, le veut ainsi.

Et de même, les orchestres princiers ont chacun leur nom et leur attribution : il en est de très vieux et très vénérés, qui ne jouent que le samedi soir, sur l'aloun aloun, dans un pavillon de pierre; d'autres célèbrent par salves la présentation des lettres importantes; le *kodok ngorek*, ainsi appelé par allusion onomatopique au coassement des grenouilles, stimule la rage des buffles et des tigres, lorsque ceux-ci combattent entre des haies de piquiers, mais il se tait pour laisser parler le *sourak*, plus doux et plus calme, lorsque les lutteurs se reposent, soit fatigue ou perte de sang, dans l'attente d'un nouvel assaut.

Ce n'est pas après quelques auditions qu'on peut se rendre compte comment les gamelans se comportent à l'égard des

danseurs ou des acteurs dont ils accompagnent les évolutions. Dans le drame auquel nous convia le prince Mangko Negoro, le signe musical et le signe pantomimique, le geste et son commentaire orchestral étaient aussi étroitement unis qu'à Bayreuth tel jeu de scène et tel *Leitmotiv* qui en souligne le sens. Mais je ne saurais dire si les rappels thématiques servaient ici, comme dans l'art de Wagner, à révéler les mobiles des personnages, à expliquer leurs âmes, à évoquer même leur vie inconsciente. Il m'a semblé plutôt que les gendings étaient des indications spécifiques, appartenaient chacun à une catégorie d'exécutants ; princes, soldats, traîtres, amoureux, chaque groupe d'acteurs avait sa déclamation propre, dont l'accent varie infiniment avec les situations, de même que les masques du théâtre grec, moulant pour chaque type une figure immuable, étaient susceptibles de s'éclairer des reflets les plus divers et produisaient l'illusion des mille mouvements du faciès humain.

Il ne s'ensuivrait pas que cet art fût stéréotypé, car le talent individuel constitue un élément indispensable du succès. Non, mais il est conventionnel, parce qu'il est près de la nature.

Conventions musicales, que je viens d'indiquer, conventions décoratives, telles qu'il suffit d'un pot de fleurs pour signifier une forêt, conventions plastiques enfin, car les acteurs javanais se bornent toujours à simuler au lieu d'accomplir, pourquoi tant de conventions? Nous voulons les bannir toutes de notre théâtre : c'est que nous avons perdu le sens de ce que Platon appelait la splendeur du vrai.

A moins que vous ne vous contentiez d'analyser la réalité sans en rêver la synthèse, vous ne pourrez vous passer d'artifices, c'est-à-dire de conventions. Il importe seulement que celles-ci soient telles que l'on ait de la joie à les admettre et contribuent, non à dissimuler votre impuissance, mais à exprimer la plus grande somme possible de beauté. Et telles elles sont, dans le théâtre des peuples qui vivent en communion avec la nature : il a ses lois, comme elle a les siennes.

S'il est exact qu'en Inde la poétique la plus rigoureuse et la plus minutieuse ait précédé de plusieurs siècles l'éclosion des chefs-d'œuvre dramatiques, que ceux-ci aient été composés d'après elle, par des artistes respectueux de ses plus strictes

exigences, qu'est-ce à dire sinon que le génie d'un Kalidasa, par exemple, a ses racines dans l'âme hindoue et obéit aux lois d'une croissance normale comme tous les arbres d'un même sol procèdent d'un même élan naturel?

— Nous, mon pauvre X..., qui sommes les produits de l'émiettement civilisé, nous qui n'avons jamais vu ni ne verrons jamais, dans nos patries individualistes, une foule organique et vivante comme celle des jours de fête javanais, nous aurions beau avoir du génie, nous ne ferions pas un art social, un art naturel, et toutes les conventions auxquelles nous aurions recours ne serviraient de rien, puisqu'elles seraient factices.

X... ne tient point à se laisser convaincre de son malheur. Il attend, pour me répondre, que nous ayons assisté aux fêtes qui vont avoir lieu à Djocja-karta, dans l'autre principauté javanaise, où le grand sultan Hamangkou Bouwono, « Soutien du monde », va marier d'un seul coup quatre de ses jolies filles.

IV

Dans l'intervalle de nos séjours à Sourakarta et à Djocja, nous visitâmes les ruines du Bôrô-Boudour, qui fut le plus grand et le plus beau des temples indo-javanais. Lorsqu'on gravit les pentes de la colline qu'il couronne, on le voit se dresser tout à coup dans son immensité. Une légende veut qu'il ait été construit en un jour, par l'effort d'expiation de tout un peuple criant miséricorde: elle est d'origine récente, mais elle exprime bien la prodigieuse unité qui règne entre toutes les parties de cette ville de pierre.

La date, le sens et même le nom du monument restent mystérieux. On a fait dériver le terme Bôrô-Boudour des mots *Para Bouddha*, « au suprême Bouddha ». mais la plupart des savants contestent cette étymologie. et, bien que l'exhumation ait duré des années, les pierres ont gardé leur secret.

Ses fondements sont établis sur la croupe d'une large colline dont le sommet domine d'une cinquantaine de mètres la plaine environnante, et dont les bords ont été rognés à partir

d'une hauteur de quinze mètres. C'est à ce niveau qu'apparaît la première couche de maçonnerie. Sa base carrée a cent cinquante et un mètres de côté; elle supporte un deuxième étage qui est un plan de vingt angles, puis cinq terrasses également polygonales, mais dont la superficie va diminuant d'une quantité constante, de manière que chacune forme corniche autour de celle qui lui est immédiatement supérieure, et enfin trois plates-formes rondes, dont la plus petite et la plus élevée est occupée en son milieu par une immense coupole.

Sur les parois des terrasses à angles rentrants, d'innombrables bas-reliefs déroulent le tableau merveilleux de la vie du prince Çakya, qui, après avoir quitté le palais de son père pour chercher la vérité, devait devenir bouddha: on y voit les personnages du panthéon aryen passés à son service; il chevauche l'aigle de Viçnou, et, quand on le présente pour la première fois dans un temple, les images des dieux, y compris celles d'Indra et de Brahma, se prosternent devant l'enfant. Des niches s'échelonnent le long des galeries polygonales; elles contiennent chacune un bouddha chargé de ses attributs, portant derrière la tête un disque plat d'auréole, et agenouillé sur un coussin de lotus : c'est le sage non encore affranchi du monde des illusions et vivant en rapports continuels avec les hommes et les esprits.

Les plates-formes rondes sont bordées, à leur circonférence, par des rangées de coupoles reproduisant à peu près, mais dans des dimensions agrandies, la voussure des niches, qui elles-mêmes imitent la forme sacrée que figurent les mains des bouddhas en prière. Ces coupoles, qui ont un mètre de haut, sont tout entières ajourées, par le moyen de pierres taillées en X, dont l'assemblage constitue une série de losanges; elles laissent entrevoir de grands bouddhas, accroupis comme dans les niches, mais absolument nus et qui n'ont plus ni attributs ni auréoles : sans doute parce que nous sommes parvenus ici dans une région plus abstraite, empire d'un idéal raréfié, où le Dieu, loin du contact de l'humanité, lavé des souillures de la matière, dépourvu de tout signe pouvant servir à caractériser ses attributions en les limitant, n'est plus que la pure et presque spirituelle apparence de lui-même.

Si telle fut en effet la pensée de celui qui conçut le Bôrô-Boudour, qu'a-t-il symbolisé par la coupole dressée au faîte de son prodigieux édifice? Elle a huit mètres d'altitude jusqu'à la base du pinacle, et il l'a voulue complètement opaque : quel secret tenait-il donc à enfermer derrière ses parois? Si les pierres de la voûte sacrée, dont rien ne peut rompre l'inviolable silence, venaient jamais à jeter leur cri, quel verbe de vie ou de mort proféreraient leurs millions de voix?

La science ne s'est pas fait scrupule d'arracher ses voiles au mystère. Est-ce à dire qu'elle l'ait connu? Elle a trouvé, dans l'obscurité du nirvâna, une forme encore, et non pas le néant, mais une forme qui n'est pas à la ressemblance des organismes qu'enfante la nature, et qui ne porte pas non plus le sceau définitif de l'éternité : une image palpable et pourtant chimérique de l'universel Devenir.

Par l'ouverture que l'on a eu la curiosité de pratiquer dans le Dagob, on aperçoit gisante l'effigie d'un être humain : la position de ses mains, l'expression de son visage le désignent pour un bouddha; mais ses cheveux, ses pieds, ses oreilles sont restés inachevés; son corps n'est pas dégagé de ses limbes de pierre. Çounyâta résorbé dans le grand Tout, le Dieu a perdu sa forme, et il n'a point encore revêtu celle sous laquelle il lui plaira de réapparaître. Il tient encore, ou il tient déjà, ses mains comme le descendant des Çakya : sera-t-il son successeur, le bouddha de la période prochaine, Maïtreya, celui qu'on attend?

Pour juger de l'immensité des proportions du temple, il faut monter tout en haut, sur le sommet de la grande coupole. On le voit projeter de tous les côtés la masse grise de ses gradins et de ses galeries. cité barbare dont les habitants auraient été pétrifiés à l'heure de la prière. Ses énormes assises cachent en partie les pentes de la colline, mais plus bas la campagne déploie librement alentour un océan verdoyant de plaines cultivées : elles sont semées par places d'îlots noirs ou jaunes. taillis ou villages, perdus parmi l'écume des palmes jaillissantes, qui découvrent à chacune de leurs ondulations des grappes de fruits dorés ou des fleurs cramoisies. A l'Ouest, la lumière du ciel se confond avec l'étendue des rizières, qui mirent au tain de leur eau dor-

mante, où stagnent des lotus roses, la fuite incessante et magique des nuages, le vol ténu des oiseaux migrateurs. Mais dans les autres directions la vue est bornée, soit par des forêts épaisses, repaires de tigres, de sangliers et de serpents, soit par un cirque de montagnes : vêtues jusqu'aux épaules de fougères et de cocotiers, celles-ci dressent leurs têtes chauves dans l'embrasement de l'air, où l'on croirait parfois les voir remuer; sur les flancs de la plus rapprochée luit une traînée de roches calcaires, tombées de ses crêtes aiguës, et mêlées à la lave d'une éruption volcanique.

Lorsqu'on a parcouru d'une haleine les degrés du nirvâna, de tels paysages portent aux longues rêveries; ils sont un conseil de douceur. Je ne sais quelle incommunicable félicité en émane : bien qu'ils insinuent une ivresse dans l'âme et qu'ils l'attirent par le vertige de leur beauté, elle n'éprouve pas, en les contemplant, la joie panthéiste de se perdre elle-même, de passer tout entière dans l'âme éparse des choses. C'est qu'ils attestent trop vivement la violence des forces naturelles. Le moi se fait tout petit devant l'image de ce monde terrifiant, il se dérobe à l'envahissement, il se replie et ne se dissout point, il voudrait se nier et, en attendant, il se persuade que la sagesse est de renoncer à prendre possession d'aucune réalité.

Désir et colère : ce sont bien là, pour le bouddhisme, les péchés capitaux — ennemis de toute existence, parce que raisons de toute existence. Mais précisément mon cœur chrétien s'est révolté de le comprendre. X... discourait sur la statue-chrysalide qui, depuis tant de siècles, obsède de son énigme la nuit du Dagob, et j'essayai de me représenter qu'en cette minute même allait surgir entre nous deux Maïtreya, le bouddha futur, celui de la bonté... Eh bien ! non, je ne pus rêver qu'il apparaîtrait ni douter que sa révélation fût abolie.

J'avais pensé tout haut, car X... s'empressa de me répondre, et d'un ton quelque peu irrité :

— Pourquoi, dit-il, veux-tu qu'Homunculus symbolise une promesse ou incarne un désespoir? Je l'avais pris d'abord pour l'aspiration de la nature vers une forme de beauté accomplie, mais non : il est moins et il est plus que cela. Je vois en lui le produit et l'image du fatal enchaînement des

modes de l'être, le principe de l'évolution. Le bouddha que nous tenons là-dessous — et il frappa de son pied la voûte de la coupole — mais c'est la face de Dieu, du seul Dieu vrai : celui qui devient.

— Celui qui n'est pas ?

— Celui qui est tout et rien que cela.

Et X... assignait à l'âme de ce bouddha une place dans le sanctuaire impénétrable au vulgaire, où résident les gardiennes des Schèmes, les Mères mystérieuses dont Gœthe résume l'unique entretien par ce mot : transformation. Les unes sont assises et restent immobiles, comme le passé qui ne renaît pas encore ; d'autres se tournent vers l'avenir, prêtes à marcher ; d'autres enfin vont rendre la liberté à tel ou tel des types impérissables confiés à leur surveillance.

— C'est le laboratoire du vide?

— Non ; la caverne des idées, le temple de la vie. C'est un sanctuaire où l'on n'entre que lorsqu'on en a trouvé la clef magique : quelques artistes ont ce bonheur, c'est pour eux que sont conservés les types ; ils les animent d'un souffle nouveau, donnent un aspect de jeunesse à l'éternité ; Faust évoque Hélène !

Veut-il dire par cette dernière phrase qu'à tout système exprimant une vérité peut correspondre un art admirable? Il prend alors un singulier détour, car c'est un fait évident et dont j'ai sous les yeux l'illustration la plus magnifique. Mais parce que j'admire le Bôrô-Boudour, faut-il que je ne trouve aucune tare dans la conception de l'univers qui semble avoir inspiré le génie de ses auteurs ? D'ailleurs, ceux-ci n'ont-ils pas eux-mêmes, soit hasard, soit intention, mêlé dans leur ouvrage des éléments disparates et composé avec des notions contradictoires un poème parfaitement harmonieux ? L'art ne naît pas d'une doctrine philosophique, mais c'est dans la mesure où elle resplendit en lui qu'elle participe de la vérité. Or, le bouddhisme qui, sous sa forme authentique, se présente comme un code de conduite étayé de dogmes abstraits, devint méconnaissable lorsque la poésie s'en empara pour l'exalter à la vie. X... refuse de conclure, mais je veux aller jusqu'au bout de la déduction.

S'il existe une religion qui porte en elle toute sa beauté, je

suis convaincu qu'elle est toute faite de vérité : eh bien ! qu'ajoute l'art chrétien au récit de la vie et de la passion de Jésus-Christ? Rien ; il suffit qu'il soit un écho ou un reflet de cette réalité pour être divin, et plus il s'en écarte, plus il dégénère. De quelle étoile éclairerait-on la nuit de Noël, sinon de celle qui conduisit les bergers et les mages à la chaumière de Marie?

La différence est capitale. Que la verte colline m'ait en sa grâce, je ne suis pas sourd à son cri de fierté résignée ; mais sur le Calvaire il faut que j'adore un autre amour et brûle d'une autre souffrance : la souffrance de l'humanité déchue, consciente de sa perversion, l'amour qui dans son vol de flamme l'emporte purifiée au ciel où elle aspire.

Voyez cet antagonisme dans les conceptions. D'un côté, une philosophie vous enseigne à être bienveillant et pitoyable, mais c'est au nom de votre intérêt, pour tarir la source d'erreurs que vous portez en vous, pour détruire l'hérésie de votre individualité, pour vous induire à un état d'anéantissement paisible où vous ne serez plus les dupes ni les victimes d'aucun désir. Cette sorte d'abnégation qu'on vous recommande n'a rien de commun, dans son motif sinon dans son effet, avec le don gratuit de vous-même qu'exige la morale chrétienne, avec la défense de vous soustraire à l'aiguillon de la vie, avec la charité plus grande que la foi et l'espérance, la charité sans laquelle les chants des anges eux-mêmes ne sont que le vain bruit de l'airain qui retentit.

Voyez le contraste dans les adeptes : en Galilée ces foules de malheureux, parias de la société, pêcheurs incultes, femmes de mauvaise vie, êtres difformes de corps ou d'âme auxquels le salut ne peut venir que de plus haut et que par miracle ; aux Indes, ces cénacles d'aristocrates et de lettrés, ces sages et ces princes qui tiennent l'ignorance pour la plus grande des fautes, ces privilégiés de la science, dont le Père n'est pas aux cieux.

Considérez aussi les maîtres, et non pas tant les événements de leur existence que l'on peut prétendre accidentels, mais les termes auxquels aboutissent leurs deux courses à la mort. Ici la délivrance de la douleur par le non-être, et cette parole de soulagement égoïste : « Je m'en vais, vous demeurez ; un lieu d'asile est prêt pour moi » ; là le triomphe du bien sur le mal et l'expansion d'un amour qui s'écrie : « Je m'en vais vous

préparer un lieu. » Ici l'entrée dans le nirvâna, par suite d'une indigestion de viande de porc; là l'assomption dans la vie éternelle après un sacrifice épouvantable et volontaire.

Mais s'il se trouvait vrai d'une religion comme d'un art que l'on puisse mesurer sa beauté et son efficacité au degré de plastique de ses symboles, la comparaison du majestueux Dagob et du bois d'infamie serait plus décisive encore. Imaginez Maïtreya sortant enfin de ses limbes, quittant les ténèbres de la coupole sous laquelle il demeurait voué à l'inachèvement perpétuel du phénomène, et contemplant du haut de cet observatoire de l'orgueil intellectuel l'horrible et la divine croix, scandale aux grands, folie aux sages, dressée pour les simples d'esprit, et résumant dans le signe de la suprême bénédiction un acte et un poème éternels.

Oui, ce fut bien là l'impression finale que j'emportai du Bôrô–Boudour : monument d'une paix factice, tel que Kundry, dans ses voyages vers l'oubli, s'y fût arrêtée quelques heures; et je me demandai si ce peuple javanais, comme elle assujetti au mal universel, comme elle appelé à la rédemption par le sang du Dieu fait Homme, trouverait jamais le chemin du Graal, pour enfin, après avoir reçu le baptême de Parsifal, symbole et promesse d'un baptême plus haut, « servir, servir » par charité, lui si longtemps asservi par la force.

V

Nous gagnâmes Djocja par un pays de montagnes, qui était en fête au moment où nous le traversions. Derrière les palissades des villages, on entrevoyait danser les paysans, au son de gamelans rustiques, atténué par la distance; ses ondes semblaient propagées par la rotation très lente d'un orbe de cristal et s'épandaient dans l'espace comme un lointain bourdonnement d'abeilles ou comme le frémissement du vent dans les arbres. Souvent aussi nous rencontrions des tambourinaires aux tempes fleuries : avec un sourire grave, ils faisaient à notre intention des gestes incompréhensibles, qui effrayaient nos chevaux.

La musique règne à Java, toute la vie populaire s'exprime spontanément par son moyen. Mais elle n'est pas là pour amuser et on ne la cultive point pour elle-même : inséparable du drame, elle conserve avec lui les grandes traditions, recèle le sens des mystères. Le plus humble pâtre modulant sur sa flûte, dans la solitude alpestre, l'air d'un ancien gending, évoque devant sa conscience le souvenir de poèmes profonds, qui agitent l'énigme de l'univers. Aussi les Javanais ne conçoivent-ils point l'art en dehors de sa signification religieuse; l'idée qu'on en fasse un passe-temps les scandalise et les révolte. Parmi tant de dieux successivement offerts à leur vénération, le dieu-bibelot est le seul qu'ils n'aient jamais pris leur parti d'encenser.

De terrasses en terrasses, nous descendîmes en droite ligne vers la terre tropicale, venant d'un climat tempéré nous jeter dans la fournaise d'en bas : c'est une impression d'accablement qui croît à mesure que l'atmosphère se charge de plus troublants parfums, que la chaleur s'amollit et pèse davantage, que le sol la rayonne avec plus d'ardeur. Arrivés au haut de la dernière rampe, nous eûmes, à un coude du chemin, la subite vision tournante de la côte méridionale de Java ; elle est la patrie de la malaria, la région des plages meurtrières qu'envahissent en sens contraire l'océan et la forêt. Sur cette bande sablonneuse, semée d'ajoncs pâles, on distingue les arabesques de plusieurs cours d'eau épanchant leur azur parfaitement uni dans l'azur moiré et mouvant de la mer. Là vivait, au temps des fées, la déesse marine Kidoul, dans son palais de corail que gardaient les djinns, ses sujets. Elle passait pour vierge, bien qu'elle eût donné plusieurs enfants au premier sultan de Djocja, qui lui rendait visite chaque année, et ce sont peut-être ses descendantes au mariage desquelles nous avons assisté.

Petites princesses de légende! Elles étaient toutes les quatre pâles et légères comme des rayons de lune, dans les simarres bleu d'eau qui pendaient sans ceinture autour de leurs corps et laissaient voir, en s'ouvrant, d'étroits sarons rose et or fixés au-dessus des hanches par des papillons en diamant. Elles avaient des yeux veloutés, gardant le reflet magique des paysages contemplés, de petites dents brillantes point encore

noircies par l'habitude de la chique ni déformées par la lime, des lèvres fines dont l'incarnat, avivé au pinceau, saignait dans la blancheur du visage, d'admirables mains oisives, aux doigts longs et minces, aux ongles de patriciennes.

Par le contraste de leur impassibilité d'idoles et de leur extrême jeunesse, ces douces créatures immaculées inspiraient la pitié et l'effroi. Toujours muettes au milieu du tumulte des fêtes, elles recevaient avec une dignité naïve les hommages des courtisans, et se tenaient comme enchâssées dans d'énormes fauteuils où elles paraissaient étrangement menues et fragiles ; cependant que derrière le pendoppo illuminé du sultan, les princesses, leurs mères, accroupies dans la demi-obscurité d'une pauvre salle isolée, jouaient silencieusement aux cartes avec des compagnes de gloire et de servitude.

VI

La danse des *serimpis*, que l'on exécuta dans la série de représentations précédant les noces des quatre princesses, ne diffère pas essentiellement, pour des laïques comme nous, de celle des bedayas : mais le gending du *bandil ori*, qui l'accompagne, m'a plus profondément ému que la mélodie, pourtant adorable, sur laquelle évoluaient les danseuses du sousouhounan. Il n'a pas la même grâce mélancolique ni la même suavité, mais un accent poignant et mystique à la fois, dont l'ineffable sauvagerie ne peut être suggérée que par des mots sans suite traduisant ces idées : misères, haillons, plaies ouvertes, transports d'extase ou de démence, cruauté, majesté, avènements et morts de rois.

Quant au *beksan*, où figurent quarante-deux nobles, et que l'on donne invariablement la veille d'un mariage princier, dans le palais du premier ministre, il constitua pour nous un spectacle entièrement nouveau et imprévu. C'est un tournoi de lances, mimé par des jeunes gens, que l'on choisit parmi les plus beaux. Sa représentation commence après le repas nuptial, à dix heures du soir.

D'abord les combattants écoutent la lecture d'un poème.

Ils portent des sarons à ramage, roulés en culottes qui moulent les cuisses et les genoux et forment par devant et par derrière des draperies tombant comme des volants jusqu'à terre, au lieu que les deux arbitres de la lutte sont vêtus de soie rayée verticalement et coupée sur le même modèle. Leurs turbans et leur tiares, que l'on discerne à peine à travers les mille feux de leurs pierreries, scintillent comme des astres. Sur leur poitrine nue, frottée de boreh, resplendissent des croissants en diamant suspendus à des colliers d'or; les poignées de leurs kriss et les chignons de leurs cheveux luisants sont enguirlandés de jasmin. Pendant que quatre valets présentent les lances mouchetées aux princes qui devront parader les premiers et que les arbitres, tenant dans leurs mains des bâtons sculptés, règlent les conditions du concours, une marche guerrière éclate dans le gamelan pelog. Elle commence par des accords de bronze, rappelant la sonnerie des cloches moscovites au deuxième tableau du *Boris Godounof* de Moussorgski, mais ils sont plaqués à intervalles de plus en plus courts, le tempo s'accélère sans cesse, le rythme initial se décompose en une multitude de mesures précipitées, dont la coïncidence forme un prodigieux enchevêtrement polyphonique et où dominent les anapestes haletants des Ketocks. Motifs et sous-motifs transpercent le cœur par l'accent de paganisme passionné du « diable de la musique » et d'un autre intervalle — la sixte — qui reviennent dans leur succession mélodique avec l'insistance de sanglots, et quand la tempête sonore arrive à son paroxysme, le gamelan pelog se tait soudainement pour céder la place au salendro, dont les harmonies plus primitives tranchent en clair sur la trame sombre du prélude ; tout le temps que dure la danse, les deux orchestres dialoguent son accompagnement, et dès cet instant la foule offre une image admirable.

Sous la bigarrure des costumes, la variété des types, la diversité des attitudes, on devine une commune aspiration vers le même idéal de beauté, l'identification sentimentale de milliers d'âmes confondues dans la joie d'être soulevées au-dessus d'elles-mêmes, à ce niveau du rêve où il n'y a plus d'individus, mais où se cristallise la conscience de la personnalité nationale.

Les lutteurs se succèdent par groupes de quatre, dont chacun représente deux adversaires; on double le nombre pour l'effet plastique. Ils débutent par s'adresser d'homériques défis, des provocations rauques et sifflantes qui montent en crescendo jusqu'à ce que les lances s'abaissent. C'est alors un tournoi grandiose, dont les figures se nouent et se dénouent avec une telle eurythmie que, même dans les mouvements les plus rapides, quand des gongs fulgurants battent la charge à contretemps, si l'on en clichait une par quelque procédé instantané, elle semblerait la reproduction fidèle d'un de ces bas-reliefs hindous où l'on voit des guerriers aux beaux corps, symétriquement opposés, faire tous ensemble le même geste. Parfois les arbitres, qui ont parié pour le succès de leurs clients respectifs, les excitent de la voix ou du geste, stimulent leur ardeur par des interjections ironiques. Après chaque passe, des bouffons sont délégués dans les deux camps pour recueillir l'argent : et voici venir une série de danses bizarres, qui contrastent de bien inquiétante façon avec le ballet des dieux.

Des bouffons, c'est ainsi qu'on les nomme. Mais on dirait plutôt des ébauches de vie, des larves enfantées par le chaos, les hôtes d'une nuit de Walpurgis. Le plus grand a un corps maigre et mou, autour duquel pendent les oripeaux d'une étoffe tigrée de plaques jaunes sur fond sombre, une tête de panthère humaine à moustaches, des bras si longs qu'il peut marcher à quatre pattes sans presque quitter la station verticale : il se dandine avec des déhanchements félins et des sauts de kangourou. Le plus petit est un vieillard à la poitrine creuse, aux omoplates saillantes, au dos légèrement voûté : tout de noir habillé, il paraît un cadavre à cause de sa face blême que maculent de sanglants stigmates, mais ce cadavre est animé d'un mouvement perpétuel : il se dégingande comme un clown, parcourt l'estrade sur les mains, pareil à un grand scarabée, et ne tarit jamais en sinistres facéties. Le troisième démon s'est fait ange de lumière : symbolise-t-il une puissance souterraine ? Faut-il le redouter comme le dieu des métaux et du feu, comme la personnification cruelle des volcans? Vêtu d'une cagoule flamboyante, il découvre rarement son visage, qui est tout entier doré par le moyen de je ne sais quelle

galvanoplastie, et le moindre rictus est effrayant à voir sur l'immobilité figée de ce masque vivant.

Après que ces visions de cauchemar ont achevé de grimacer, de nouveaux lutteurs entrent en scène. Ils ont pour coiffure des casques représentant un garouda d'or vert, qui lève sa tête à panache au-dessus de leur front et répand ses ailes éployées sur leurs tempes, assez semblable, de profil, à un immense papillon. Les arbitres, cette fois, sont reconnaissables à leurs riches parures d'oreilles et aux boucliers oblongs qu'ils posent verticalement devant eux; ils ordonnent, comme auparavant, la paix et la guerre, marquent la durée des corps à corps, encouragent les acteurs qui, sans autres armes que leurs bras fins, souples et fermes, s'étreignent, se désenlacent, s'arc-boutent l'un contre l'autre, courbent deux à deux leur échine ou cambrent simultanément leur taille, gardant toujours la mesure et l'harmonie d'une plastique idéaliste.

Quand ils poussent tous ensemble une clameur sauvage, des bouffons, qui jouent ici encore un rôle important, feignent le plus grand effroi, et la lutte s'interrompt pour un intermède comique : c'est un coin de farce satyrique au milieu du drame. Les costumes de ces pitres sont des parodies de nos uniformes : petites vestes de jockey, culottes blanches à raies rouges, baudriers, ceinturons, toques galonnées d'or, aux houpes de neige. Parodies aussi leurs gestes et leurs contorsions, soit qu'ils contrefassent grotesquement les nobles évolutions des héros, soit qu'ils esquissent, avec des grâces simiesques, le pas d'une danse européenne dont ils soulignent, aux grands éclats de rire de la foule, l'indécence et la laideur. Il n'y a pas jusqu'aux têtes qu'ils se sont composées, avec leurs ahurissantes barbiches à la Méphisto, qui ne se parodient l'une l'autre. Et tandis que certains d'entre eux simulent la claudication, le bégayement ou la gibbosité, plusieurs affectent à tout propos et hors de propos une poltronnerie de lièvre, qui est encore, paraît-il, un compliment détourné à l'adresse de l'Occident.

La nuit était fort avancée lorsque ce second tournoi arriva à sa péroraison. Tous les combattants s'arrêtèrent de danser et se tinrent un moment immobiles, par groupes de cinq ou six, dont chacun semblait une statue de dieu aux bras multiples.

Le gamelan pelog entonna l'hymne brutal du triomphe. D'abord sourds et funèbres, les sons vibraient isolément, éclataient comme de lointains coups de tonnerre; puis ils s'unirent, se fondirent en une seule immense rumeur symphonique, un scintillement lumineux d'arpèges, troué d'éclairs de gongs. Mais la voix de l'orchestre se fit bientôt plus douce, pendant que les acteurs se retiraient pas à pas, laissant le champ libre aux bouffons, qui avaient cessé leur dialogue facétieux. Ils se disposaient à partir, eux aussi, et à chacun de leurs gestes la mélodie, qui allait s'affaiblissant, recevait une légère secousse, sautait d'un instrument à un autre, se démembrait, se disloquait, si bien que, de chute en chute, elle finit par s'évanouir dans la scène vide.

Une danse encore, mais élégiaque, et dans laquelle de tendres fantômes parfumés se poursuivaient sans jamais se joindre, termina le spectacle : ils palpitaient de convoitise à chaque fois que le rebab marquait le vol d'une minute fatidique par de longues notes, tendues comme des rais d'or à travers la vapeur d'arpèges qu'exhalait une harpe en extase.

Et c'est ainsi que, jusqu'à l'aube, des mimes prestigieux, corps souples et sans tare, ou musclés pour des luttes héroïques, déroulent l'éternelle aventure des amours et des batailles. Dans le simulacre du passé de gloire qu'ils ont mission de figurer par des images plastiques, ils savent laisser intacts, pour la joie des rêveurs javanais, l'âme de la légende et le mystère de la vie universelle.

VII

— Tu n'as peut-être pas tort, me dit X... quand nous nous retrouvâmes en plein air, dans la molle fraîcheur du matin qu'on sentait flotter sur les épaules comme un léger tissu. Tu n'as pas tort absolument dans ton admiration pour l'art de ces sauvages, et sans l'éprouver au même degré je crois en discerner les raisons. S'il est vrai, comme tu le penses, que le théâtre des grands maîtres soit essentiellement une affaire de gestes et d'attitudes, rien d'étonnant que le

peuple obéisse, dans ses créations, aux lois d'un génie analogue et qu'il ne considère cette forme ni comme un moyen de résoudre des problèmes psychologiques — ce qui est la fonction du roman — ni comme un prétexte à couplets, romances ou symphonies, qui suffisent à nos compositeurs d'opéras.

» Mais remarque bien d'ailleurs que les différentes modes de l'art paraissent destinés par leur nature à se subordonner au drame, qui les emploie à ses fins. La découverte de Wagner n'est réellement que la constatation d'un fait. Ce n'est pas fortuitement qu'après avoir résumé dans huit symphonies deux siècles de tradition musicale, Beethoven fit de la parole « le faîte et le couronnement de son édifice sonore », et, contraint par son génie de se nier lui-même au risque que ses contemporains le reniassent (ils n'y ont pas manqué), voua la musique à l'accomplissement d'un rêve qui n'a plus rien de commun avec ce que l'on attendait de cet art tant qu'il eut son but en lui-même. Cet admirable, cet héroïque exemple me dispense de te demander pourquoi Rembrandt, pourquoi Turner, le portraitiste et le paysagiste suprêmes, ont élargi leur effort jusqu'à peindre ce qui ne se peint pas : les jeux de la lumière et la mobilité du vent.

» Oui, j'en ai la conviction : après avoir atteint leur manière « classique », excellé dans la pratique d'un métier — fût-ce d'un métier sublime ! — tous les initiateurs ont eu le pressentiment ou la conception d'un idéal qui pût enthousiasmer l'humanité entière et qui ne satisfît plus seulement des spécialistes : musiciens, peintres, etc... Je le répète : ils se sont niés eux-mêmes en tant que représentants de l'un ou l'autre de ces langages, de telle ou telle race, de telle ou telle époque.

— Ainsi fut-il dit du grain de froment, qu'il demeurerait stérile s'il ne mourait après avoir été jeté dans la terre. L'histoire que tu me racontes est vieille de vingt siècles : « Celui qui garde sa vie la perdra... »

— Vaine interruption ! Je ne te parle pas d'au-delà : je te parle d'une planète en mal de poésie humaine et les génies que j'ai nommés ne se préoccupaient que d'elle. Pourquoi ne se sont-ils pas érigé des tours d'ivoire ? C'est ce que je cherche, et je constate qu'en essayant de s'adresser à tous ceux que la beauté peut toucher, sous son aspect le plus général

et le plus haut, ils faisaient œuvre sociale. Or, il est naturel que les peuples primitifs, ou point encore corrompus par la civilisation, procèdent de même. As-tu songé à l'influence que l'organisation administrative de Java devait exercer sur le développement de ses habitants? La propriété n'y existe que collective : c'est le village, le *desa*, le *mir*, qui est la seule personne civile et qui possède la terre, c'est lui qui encoure toutes les responsabilités de l'existence commune. A l'abri de ce rempart, à l'ombre de cette fiction salutaire, une vie nationale, une vie artistique peut se développer librement dans l'âme des individus. Ce que tu as goûté avec tant de délices, c'est le fruit spontané, fatal et normal, d'un état socialiste.

Voilà les raisons de mon ami. Philosophe, il lui fallait une étiquette : il la tient. Mais je ne demande pas mieux que de mesurer, comme il fait, la grandeur des génies à l'intensité de leur effort dramatique et l'étendue de leur rayonnement. c'est-à-dire de leur sympathie humaine, à la puissance de leurs conceptions plastiques. Lui qui refusait hier d'appliquer la même mesure à la comparaison des symboles religieux, il reconnaît aujourd'hui que l'artiste, comme Parsifal, devient « sachant par compassion » : n'est-ce pas avouer que la vérité n'est point une chose à démontrer, mais à montrer, et que le meilleur moyen de la montrer, c'est encore de l'accomplir? De ce point de vue, la doctrine de l'art pour l'art prend toute sa légitimité. Car si le culte d'un beau fragmentaire et spécial n'assure pas à ses fidèles une victoire absolue sur l'égoïsme individuel, il ne suit pas qu'en le faisant servir à la glorification de tel principe ou en le corsant de considérations édifiantes, vous modifiiez sa nature et sa valeur. Mais restituez au beau tout son sens : il devient l'image de ce qui est éternel, et de la perfection morale comme de toute perfection. Son but est assez haut si vous lui donnez une base assez large. Créez le véritable art dramatique : il se suffit à lui-même.

Plusieurs des conditions indispensables à l'accomplissement d'une telle œuvre ont fait défaut aux Javanais. Leur pays est à la fois, par ses caractères physiques, trop clément et trop

sévère. Hommes et plantes y mûrissent vite, s'y amollissent vite. Il n'y a pas besoin d'énergie pour cultiver la terre, qui est d'une fécondité merveilleuse ; mais elle est dangereuse aussi, sans cesse dévastée par des orages ou agitée de secousses volcaniques, peuplée de bêtes cruelles, hérissée d'une végétation rigide, toute pour l'œil et que l'on ne peut toucher. Nulle menace du sol ou du ciel n'empêche ses habitants de la chérir, ils adorent l'aveugle Maya en même temps qu'elle les terrifie, mais ils ne se séparent pas des forces inconscientes auxquelles ils sont en proie ; ils font, comme les animaux et les arbres, partie intégrante des paysages de leur île. Tandis que nous nous accommodons de tous les climats et qu'au prix de quelques modifications de notre régime nous supportons l'existence sous toutes les latitudes, ils meurent, dit-on, de regret, lorsqu'on les exile, avant d'avoir atteint le lieu de leur déportation. Nous surmontons la nature : elle les domine.

Pourtant, leur destinée historique, par sa cruauté même, a fait prendre aux éternels vaincus conscience de leur réalité, mais une conscience incomplète, une conscience collective — celle qui se perd de plus en plus chez les races occidentales — et non pas une conscience individuelle, celle qu'éveille la lutte morale et qui résulte de la confrontation d'un être libre avec l'impératif catégorique. Or, le moi qui, selon la formule du philosophe, se pose en s'opposant, n'est pas celui qui se crée en se donnant.

— C'est, je crois, pour cette cause, ne t'en déplaise, ô X..., que le Bôrô-Boudour est encore aujourd'hui, après le passage de tant d'éducateurs hindouïstes, malais, arabes, européens, le plus noble monument d'art religieux que possèdent les Javanais. Aspirant à la paix, comme toutes les créatures humaines, ils ont conçu sans peine un idéal de résignation, mais l'heure n'est pas venue qu'ils dépassent ce terme. Je pense qu'ils sont à la première page du livre de l'Amour.

ROBERT GODET

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE

JARDIN SECRET

— PREMIÈRE PARTIE —

Mars 1896.

Seule à la maison, le soir, pour la première fois depuis treize ans que je suis mariée. Et me voilà tout en désarroi, de ma solitude. Encore, jusqu'à ce que ma petite Yvonne se mît au lit, sa mobilité, son bavardage me divertissaient. Des réflexions si drôlement sérieuses lui poussent, à cette gamine de onze ans, sur le voyage de son père, sur la mort subite de son oncle Debize, sur l'héritage que Jean est allé recueillir!... Comme ce génie d'enfant est tourné déjà aux projets pratiques, aux rêves du confortable, à l'argent! Quand j'avais son âge, tout cela ne m'inquiétait guère. L'âme des mères ne se reconnaît pas dans le miroir décevant de ces petites âmes.

Yvonne couchée, Ursule est venue me demander, de cette mine hostile qui m'effrayait tant autrefois, et à laquelle je me suis résignée à la longue, pas habituée :

— Madame n'a plus besoin de moi?

Elle dit ordinairement : « Monsieur... », car, [illegible]

et ancienne servante de mon mari, elle est demeurée ici sa domestique plutôt que la mienne.

— Non, Ursule; merci...

Elle m'a jeté un regard qui signifiait, il me semble : « Tâchez de bien vous tenir en l'absence de mon maître; je reste et je veille... » Et elle est sortie sans me saluer. Tant que j'ai entendu traîner son pas dans l'appartement, j'ai souffert de ce voisinage ennemi. J'ai *vu*, à travers les murailles, rôder le fantôme de la haute vieille fille, maigre avec de gros os, gardant sur sa peau dure, après vingt ans de Paris, l'embrasement de soleil des paysannes... Puis les bruits de l'office et de l'antichambre se sont éteints. Dix heures... La rue du Colisée est silencieuse, comme la maison : elle ne se ranimera un peu qu'après minuit, — quand les voitures reviendront des théâtres.

Cette heure nous trouve d'habitude, mon mari et moi, jouant au bésigue, lisant ou causant, dans la pièce oblongue que nous appelons avec emphase le « cabinet de travail de Monsieur »... Autour de moi, voici le décor de tous les soirs : le pesant bureau d'acajou avec l'encrier, les plumes, quelques dossiers apportés du Crédit Commercial; — le siège d'acajou pareil, le casier à cartons que surmonte un plâtre de Démosthène tout patiné par la poussière; l'autre fauteuil, si laid et si confortable, en molesquine verte capitonnée; quelques chaises cannées... c'est tout le mobilier. La garniture de cheminée est en marbre noir relevé de bronze; deux cadres au mur, Mazarin et Richelieu, de Paul Delaroche. On a installé, comme chaque soir, la table à jeu près du bureau... La lampe est posée dessus; elle éclaire vivement sous l'abat-jour un rond de tapis vert et laisse dans une pénombre dense tous ces meubles amis, que je ne distingue pas, que je devine, — si vulgaires, si médiocres, et qui pourtant sont le foyer, devenus à la longue un peu de nous-mêmes... Comme le feu de bois et de briquettes dardait trop de chaleur, j'ai fait ouvrir la double porte qui donne sur la chambre à coucher,—*notre* chambre toujours, après treize ans! Au fond de cette grande pièce obscure, j'aperçois un reflet adouci : celui de la veilleuse qui toute la nuit brûle dans la chambre voisine, où dort Yvonne.

Silhouette des meubles, profil des tentures, clarté des lumières qu'on allume chaque soir au même endroit, chuchotement de la pendule et respiration de la lampe, c'est, alentour, les petites choses et les petits bruits familiers qui m'environnent, comme chaque soir! Pourquoi, ce soir, ne me versent-ils pas le calme habituel, l'habituel contentement d'exister? C'est que je suis seule, ce soir, chez moi, pour la première fois après treize ans de mariage. La solitude inaccoutumée me point d'une étrange angoisse. Je n'ai pas peur, mon Dieu! Mais combien il me manque de mon assurance ordinaire! Il me manque mon compagnon: et, par son absence, on dirait que des événements confus se préparent, qui ne me seraient pas redoutables s'il était là; des événements dont il n'aurait même pas à me défendre, qui *n'oseraient* ni frapper, ni menacer. J'ai peur de quelque chose que je ne saurais dire, — sur le point d'arriver, dans ce silencieux isolement. Je raisonne; je me gourmande: « Voyons! soyons calme! La journée est finie: il ne peut rien, rien survenir désormais jusqu'à demain matin. Et demain, quand il fera jour de nouveau, je n'aurai plus peur... » Mais j'ai beau faire, l'inquiétude s'insinue subtilement dans tout le réseau de mes nerfs. Elle s'exhale précisément des choses qui m'entourent et d'habitude me rassurent, de ma maison, de ces meubles traîtres d'où il me semble, sans que je puisse fixer un sens à cette pensée, que la destinée méchante me guette, parce que je suis seule.

De minute en minute, le malaise de cette attente de l'inconnu s'est fait plus intolérable. J'ai pensé à me coucher, à dormir... La lampe à la main, j'ai quitté le cabinet de mon mari, j'ai traversé d'un bout à l'autre notre grande chambre, dont l'air m'a rafraîchi les joues. Mais la vue de ce lit large et vide, où j'allais subir seule le toucher des draps froids, m'a ôté mon envie. La chambre n'est plus la même, elle m'effraie, elle aussi... Que faire? que faire? Monter au sixième, réveiller Ursule dans sa mansarde pour la faire coucher auprès de mon lit? Non, ce serait pire. Cette fille ne m'aime point. Je ne la sens pas mon alliée: maintenant que

Jean n'est plus là, sa présence m'inquiète comme aux premiers temps de notre mariage... Alors, j'ai marché jusqu'au seuil de la chambre d'Yvonne. Appuyée au chambranle de la porte, j'ai écouté, quelque temps, le bruit de son haleine délicate, rythmée par le sommeil: et cela me reposait, me calmait, de sentir si proche de moi respirer et vivre ce petit être mien. J'ai pu regagner, moins nerveuse, le cabinet de mon mari ; j'ai tenté de poursuivre un roman commencé la veille. Seuls, mes yeux lisaient ; ma pensée, loin des pages, vagabondait.

Ainsi je ne puis même plus lire quand Jean n'est pas auprès de moi ! Et, de fait, je ne lis guère que le soir, lorsqu'il est assis sur le fauteuil de molesquine, ou, plus tard, dans notre lit, couchés côte à côte. Les heures du jour qu'il passe loin de moi, ses heures de bureau au Crédit Commercial, je les occupe par des sorties, des emplettes, par le rangement de la maison. Sans cela, je mourrais d'ennui. Bien réellement, je suis la *moitié* de mon mari. Je n'ai plus, lui parti, qu'une moitié de vie. Voilà ce que je constate ce soir, d'ailleurs sans déplaisir... Comme le mariage nous transforme, recrée notre caractère, mon Dieu ! Jeune fille, j'ai tant goûté la solitude ! La « Marthe d'autrefois » savait l'animer si bien par la pensée personnelle intense, par le travail, par la lecture. par le rêve !

Vraiment. ce soir, je suis un peu grise... D'inquiétude, un peu, et aussi de pensée, dont j'étais désaccoutumée. Pendant la minute où j'ai cessé d'écrire, je viens de revivre, d'*être* la Marthe d'autrefois, d'avant le mariage. L'évocation fut précise, brève, hors du temps, comme dans certains songes ; en une minute a tenu tout le passé. Premiers souvenirs : le soleil, le parler gascon autour de mon enfance... La gare d'Agen avec le grésillement des sonneries, l'appel des sifflets, le tonnerre des trains sur les plaques... Une date : la nuit où pour la première fois, assise à la table couverte d'une toile cirée brune, j'ai connu l'approche de la destinée, — quand, à ma mère déjà vieille et à moi, presque enfant, mon père avouait... Puis Paris, l'école de la rue Jacob, ma camarade Schrœder... Les

horribles journées de leçons au cachet... Madame Garnier... les Lancret... Delsarte... l'ardente saison où mon cœur, mon esprit ont vécu double... Est-ce moi? est-ce moi, la tranquille bourgeoise d'aujourd'hui, qui fus cette jeune fille brave et volontaire, ardente à connaître et à vivre, indocile à la morale écrite et singulièrement respectueuse de sa propre conscience, dévorée d'ambitions puériles, et courageuse, malgré tout, contre les misères de la réalité? De son courage, de ses révoltes, de ses ardeurs, je ne sens rien subsister aujourd'hui. L'autre Marthe, antérieure au mariage, est-elle morte en moi?

Morte, peut-être. Du moins plongée, depuis treize ans, dans un sommeil de Belle au bois dormant. Le mariage a aboli ma personnalité, sans effort, sans lutte. Il faut l'incident d'aujourd'hui, extraordinaire dans notre monotonie, — l'absence de mon mari qui durera plusieurs jours et plusieurs nuits, — pour me faire penser que j'ai été, jeune fille, à peu près le contraire de ce que je suis aujourd'hui. Il faut le malaise de ma solitude inaccoutumée. L'ancienne Marthe, comme si elle eût guetté le départ de Jean, profite de mon vide et de mon énervement pour sortir de son château d'oubli et se rappeler à moi.

Une région confuse, où ma pensée ne pénètre jamais, me sollicite ce soir avec un attrait un peu pervers, comme si, loin de mon mari, je pouvais m'y complaire, m'y réfugier sans danger de surprise. C'est absurde, car, même auprès de Jean, je suis libre de rêver et d'agir à ma fantaisie. Mais, auprès de Jean, cette envie ne m'effleure même pas. Et je viens de faire une chose que j'eusse pu faire cent fois, — que j'ai toujours remise, par une sorte de pacte avec moi-même. Je suis retournée dans la chambre; j'ai pris, au fond de la boîte à gants qui les recèle depuis mon mariage, les six petits livres manuscrits où ma fiévreuse activité de jeune fille notait à peu près chaque journée; je me suis mise à les feuilleter, me donnant pour excuse qu'il fallait à tout prix me distraire. Cette lecture m'a effectivement distraite au point de chasser toute peur nerveuse et toute envie de sommeil. Seulement je n'y ai pas gagné le calme, au contraire!

Six cahiers de dimensions inégales, tous différents par le cartonnage et le papier, selon le hasard des époques où ils furent achetés. Journal habituel de la jeune fille? Non, vrai, cela n'y ressemble guère. Pas de littérature de pensionnat, pas d'histoires de toquades, pas de réflexions puériles. Ce qui me frappe, au contraire, en le relisant, c'est la personnalité dont il témoigne. — nette et forte, la personnalité *violente*.

Est-ce moi? est-ce moi qui ai noté cela? Des élans de sentiment, des soubresauts physiques, des révoltes d'ambition, le besoin de la fortune, le goût de la célébrité. Comme cela paraît comique aujourd'hui à madame Jean Lecoudrier, femme du chef des titres au Crédit Commercial! Or, voici ce que j'écrivais, étant élève à l'école de la rue Jacob (il n'y a que quinze ans) :

« Résolution de dompter l'avenir. Je veux des sensations. Je veux tout connaître. Je suis aujourd'hui pauvre, isolée, orpheline, et pis qu'orpheline, hélas! Pourtant je goûte la vie, je l'aime. je la veux. Je sens bien que je dompterai l'avenir... »

Ailleurs, toujours écrit à l'école :

« Idée d'un roman sentimental et romanesque, comme *Mauprat*... »

Comme *Mauprat!* Rien que cela! Aucune frontière ne m'arrêtait. Plus loin, la trace d'inquiétudes physiques, sinon d'amour :

« Rencontré tantôt en sortant de l'école, devant Saint-Germain-des-Prés, un jeune homme de vingt-cinq ans environ. brun, genre Midi. Il a de beaux yeux noirs, des sourcils très fournis, peu de moustache. Il est bien mis, élégant sans pose évidemment fils de famille. Il me regarde obstinément; son regard dit : « Je vous trouve belle, je vous désire... » Si j'avais voulu. pourtant! il ne tenait qu'à moi... Soyons

franche, *cela* ne m'eût point déplu, à condition que l'instant d'après ce fût oublié, effacé, aboli, *pas arrivé*. »

Encore plus loin, je recueille cette phrase qui surprend mon épaisse indifférence, ma simplicité bourgeoise d'aujourd'hui, et qui pourtant, c'est certain, fut écrite, il y a quinze ans, en parfaite sincérité :

« Si Beethoven et Fichte n'avaient pas existé, je ne serais pas la femme que je suis. Je les *aime*, entre tous. Ce sont mes pères. »

Beethoven !... Le piano, fermé depuis mon mariage, ne s'ouvre plus que pour enseigner à Yvonne les exercices de Lecarpentier, tout au plus les valses de Marcailhou ! Quant à Fichte, il ne me reste à présent, de sa doctrine tant méditée, que quelques noms dans la mémoire, dont je ne sais plus bien le sens : le *moi*... les *choses en soi*... le *choc du moi*, — *Anstoss*...

Le trait le plus original des « petits cahiers », c'est une application imprévue des notations pédagogiques à mon intelligence, à ma moralité, cotées chaque semaine, par moi-même, comme des devoirs d'élève. Progrès intellectuel, tant ; moralité, tant ; deux chiffres dont la moyenne s'appelait : la vraie valeur de mon Moi !... O pédantisme puéril et touchant ! Et pourtant, cette note de *moralité*, sévèrement appliquée à soi-même par un être dont les mœurs étaient, en somme, irréprochables, prouve un respect de la conscience intime qui rachète, à mes yeux d'aujourd'hui, bien des sottises écrites sur ces pages, et leur ton de suffisance. Insensible alors aux suggestions religieuses, presque révoltée contre les convenances, j'étais capable d'agir ou de m'abstenir sur la seule injonction de ma conscience, indépendamment de toute idée de sanction, par la vue claire de ce qui était bien, de ce qui devait faire de moi un être logiquement supérieur. Encore une faculté qui m'a passé. Je ne suis, aujourd'hui, ni pire ni meilleure ; mais ma conscience dort. Le bien et le mal me sont indiqués par la morale ambiante, par les convenances, auxquelles j'obéis.

Pauvre petite élève de la rue Jacob, — pauvre « Marthe d'autrefois », — humble institutrice griffonnant ses rêves sur des cahiers secrets, après de rudes journées de travail! Aujourd'hui je la juge pédante et dérisoire. Je me moque d'elle; je la condamne, et pourtant, au fond, il me semble que je l'envie un peu. Hélas! j'envie d'abord sa grâce juvénile, qui s'évoque tout à coup. Telle que j'étais au moment où j'écrivais ces folies, je me revois. La taille un peu courte, mais mince; la figure régulière, assez large, le nez parfait, les yeux gris foncé, les cheveux d'un ton châtain point rare, mais merveilleusement abondants... Quant aux mains et aux pieds, ils étaient, ils sont demeurés de la petitesse et de la forme la plus aristocratique; — la fille d'un chef de gare! Je crois bien que je n'étais guère coquette, et que je m'habillais assez mal... Je remettais le souci d'élégance, avec une confiance étrange, au temps de la richesse et de la célébrité, *qui viendraient à coup sûr!...*

Richesse, élégance, célébrité ne sont point venues... et les jours, un à un, ont usé un peu de ma fraîcheur, de ma grâce, de ma beauté de vingt ans. Je ne saurais dire précisément ce qu'ils m'ont ôté, ni quelles marques visibles de vieillissement ils m'ont imprimées : et pourtant, j'ai vieilli d'un jour par jour, et cela se voit. Les prunelles sont moins vives, leurs reflets ne se transmuent point sans cesse, comme à vingt ans... Mêmes traits; seulement un léger empâtement intérieur suffit à en altérer les lignes, à les dévier de façon imperceptible, — et ce modelé plus flou du visage, c'est quinze ans de plus. Le grain de la peau, plus rude, plus inégal, ne brille plus de son lustre printanier. La taille a épaissi, tout en restant mince; la gorge est devenue lourde pour la hauteur du buste. Les cheveux, dont pas un cependant ne grisonne, sont une substance moins souple, moins moirée, moins vivante.

Et mon esprit pareillement a vieilli d'un jour par jour... Il s'est épaissi comme ma taille; comme mes joues, mes yeux et mes tresses, il a perdu son éclatante vigueur. J'ai abdiqué la pensée personnelle. Peu à peu, je me suis accordée avec une autre pensée voisine de la mienne. Les idées qui constituaient notre apport intellectuel, nous les avons tout naturellement mises en commun, mon mari et moi;

maintenant, nous n'avons plus d'échange à faire; je crois que nous pensons à peu près les mêmes choses, en même temps. Signe manifeste de mon abdication : je ne rédige plus le testament de mes idées. Déjà, jeune fille, au temps où je vivais encore par la réflexion et par le rêve, tout ralentissement de mon activité intellectuelle se marquait par des vides dans mon journal, — car, semble-t-il, ma pensée intime ne s'exprime aisément qu'au fil de la plume... comme ce soir, ou, tout naturellement, la solitude m'ayant refait des songes, je me reprends à écrire sur les pages blanches du dernier « petit cahier »! — Depuis le mariage, mes cahiers restaient oubliés : je n'y ai pas ajouté une ligne. C'est qu'en vérité, depuis mon mariage, je n'ai plus de pensée personnelle.

Ainsi, une tranquille bourgeoise silencieuse, qui ne lit guère, qui pense peu, qui ne demande au lendemain rien de nouveau : voilà ce qu'est devenue insensiblement, sans choc et sans souffrance, la petite pédante alerte, ambitieuse et vibrante que je fus!

Qu'importe, si je suis heureuse? Je n'avais pas prévu mon bonheur tel qu'il est : est-il moins du bonheur? Posséder, près de soi, un être plus fort à qui l'on dit tout, de qui l'on sait tout, qui a les mêmes habitudes, use des mêmes objets, dont les intérêts et les soucis sont identiques, dont l'affection est éprouvée par de longues années de communion, — ce n'est pas le bonheur tel que je l'avais rêvé, mais c'est, je crois, le bonheur qu'il me fallait. La destinée miséricordieuse a corrigé mes désirs en les adaptant aux nécessités de la vie. J'avais cru être une femme supérieure, j'avais rêvé la célébrité : si ces rêves n'eussent pas été simple fumée, la seule magie des événements leur eût créé un corps. Il a suffi du mariage pour les dissiper. Le mariage tamise les ambitions de la jeune fille à travers le crible des réalités. Je me croyais ambitieuse et artiste : je me trompais. Au fond, je n'étais qu'une petite âme de bourgeoise, moins éprise d'art et d'action que des types d'artistes et d'héroïnes.

Aujourd'hui, j'ai trente-sept ans : plus de la moitié de

ma vie est accomplie. Que toute ma vie passée n'ait pas été pareille aux treize dernières années, je ne le regrette pas. Mais j'aime ces treize années paisibles et je souhaite que celles qui me restent à vivre leur ressemblent. Il ne me déplaît pas d'avoir connu, jeune fille, les vastes rêves, d'avoir senti la morsure des grandes douleurs; mais un avenir m'épouvanterait, qui dût recommencer cette ère troublée. J'ai peur du mouvement et de la souffrance. Je veux mon bonheur dépourvu d'incidents. Par-dessus tout, je goûte la sécurité. Plus d'agitation, donc plus de déboires. Revivre les heures qui sont inscrites aux dernières pages de mon journal de jeune fille, oh! non... Je ne le veux plus. J'ai perdu l'envie et surtout la force des émotions. (Preuve, il y a trois ans, L..., et ma longue maladie, après!) Je ne supporterais plus la lutte. Voici que la simple solitude, sans aucun danger, sans aucune menace, excède mes forces. Voici que mes nerfs me travaillent, et que je perds la maîtrise habituelle de moi au point de griffonner, sur le dernier « petit cahier », ces vaines divagations, excusables à vingt ans, mais qui, aujourd'hui, ne riment à rien. Oh! non, plus de solitude. Pour être deux, j'abdique volontiers ma part de vie personnelle. N'éprouvé-je pas déjà un léger remords, et la peur d'une punition du sort, pour cette conversation secrète avec moi-même, à l'écart, à l'insu de Jean?... Je vais lui écrire qu'il revienne vite, qu'il ne me laisse plus seule en tête à tête avec « l'autre Marthe ». Qu'il revienne, mon mari, mon compagnon, qu'il pense, qu'il marche, qu'il parle près de moi. Je veux recommencer les douces heures neutres, où je n'espère rien parce que rien, je le sais, ne peut s'y glisser de nouveau. La présence de Jean anesthésie, pour ainsi dire, tout un coin de moi, et c'est le coin par où l'on est nerveux et par où l'on souffre...

Oh! le charme de se raconter toute à un autre, sans avoir, en somme, rien à raconter, mais pour le plaisir de parler à l'oreille amie, de provoquer les répliques d'une voix amie!... Lui, les modestes incidents du bureau, ce que lui ont dit ses collègues, le paletot qu'avait en partant pour le Bois madame Lucien Herrscher : les aventures féminines d'Henri Herrscher. Moi, les propos drôles

l'Yvonne, les notes prises au cours, les rencontres ou les visites de la journée, les secrets de la confection de mes chapeaux et de mes chemisettes... Se connaître à fond, et pourtant avoir le besoin de dire à l'autre, une fois de plus, ce que, à l'avance, on sait qu'il sait! Certes, je jouissais de tout cela : ma courte solitude aura pourtant eu cet effet de m'enseigner le prix inestimable de ma médiocrité. J'ai découvert, ce soir, les vraies sources de mon bonheur conjugal : c'est justement la certitude que *rien* n'arrivera, et près de moi, la présence, même immobile et muette, d'un être sur qui je me repose avec une absolue conf...

Une heure du matin

Il s'est passé ceci :

Au moment où j'écrivais le mot resté inachevé, mes yeux qui, depuis quelque temps, étaient attirés inconsciemment par un certain point brillant, se fixèrent enfin sur le tiroir de gauche du bureau de mon mari. Ce tiroir semblait fermé, mais la clef demeurait dans la serrure, avec l'anneau contourné à initiales, d'où pendait une autre clef, — celle de l'appartement. Tout en écrivant, j'avais subi la suggestion attractive de cette courbe d'acier lumineuse, qui sollicitait mon regard en gênant ma pensée. Quand mes yeux *virent* réellement les clefs, la possibilité de continuer à écrire cessa. Un grand soupir me souleva toute. Je ne savais pas encore de quoi je souffrais, pourtant je sentais que l'accident redouté allait se produire, qu'il se produisait. « Mais qu'est-ce que j'ai? » murmurai-je, envahie par une sorte de vertige. Des souvenirs confus — sur l'hypnotisme par les points brillants — refluaient obstinément dans mon cerveau, qui n'en voulait pas, qui les rejetait comme des obstacles à d'autres pensées plus néces-

saires. Ce fut très douloureux; une sensation de migraine excessive, subite, localisée sur la tempe gauche. Peu à peu la brûlure s'atténua; mais, quand elle fut tout à fait calmée, je ne pus pas, pour cela, détacher mes yeux du tiroir et des clefs. Alors, je voulus forcer ma pensée à être simple en la contraignant à des formules simples : « Tiens! mon mari a oublié ses clefs... Pourvu qu'il n'en ait pas besoin!... » Puis : « Il n'y a dans l'anneau que la clef du tiroir et celle de l'appartement. Jean n'en aura pas besoin en voyage. » Enfin, je touchai cet anneau, timidement, presque malgré moi : frais attouchement qui élargit son onde froide jusqu'à mon cœur. Mes doigts se plurent, pendant quelques secondes, à palper ces clefs sans les retirer de la serrure. En me penchant un peu, je vis que le tiroir n'était pas exactement fermé. J'approchai la lampe : l'entre-bâillement était trop étroit pour qu'on pût rien distinguer. Je ne m'avouais pas encore l'envie qui me tourmentait d'ouvrir ce tiroir et de l'inspecter; seulement, déjà, je luttais...

Je quittai violemment ma place, j'allai m'installer dans le fauteuil de molesquine, mon roman à la main. Mais je ne voyais pas les lignes : les clefs me regardaient toujours avec les prunelles d'acier qu'y allumaient les reflets de la lampe. Je commençai à pressentir bien nettement que je retournerais m'asseoir devant ce bureau, que je prendrais de nouveau la clef et que je tirerais le tiroir, puis que j'en examinerais le contenu. Par la satisfaction de cette envie, je me donnerais le repos. Cependant des tremblements intérieurs me secouaient, comme si mon cœur, mes nerfs, mon cerveau eussent été mus par une sonnerie électrique.

« Mon Dieu, que j'ai mal aux nerfs... »

Je prononçai cette parole tout haut dans le silence; elle me fit peur, comme émise par une autre voix, derrière moi. Un affreux découragement m'enveloppa soudain. J'eus envie de pleurer comme un petit enfant qu'on a laissé seul, et que son isolement, son impuissance, accableraient. Ma force morale ne suffisait plus à me redresser, à m'interdire ce que je ne voulais pas faire, ce que je n'avais pas le droit de faire. Pour me décider à cet acte reconnu coupable, j'ai eu pourtant besoin de me mentir deux fois. Je me suis dit : « Si je laisse

ces clefs où elles sont, les domestiques les trouveront demain, fouilleront dans le tiroir, qui peut-être contient des papiers importants ou de l'argent. »

Puis, quand, de nouveau assise devant le bureau, j'ai eu la main sur la clef, comme un dernier mouvement d'honnêteté me portait à fermer le tiroir, à ôter les clefs et à les sceller dans une enveloppe, je l'ai bridé par ce sophisme : « Je suis bien certaine que je ne trouverai rien là dedans qui ne me puisse être montré, qui tourne à ma confusion et ne me prouve que je dois pleine confiance à mon mari. »

J'ai donc ouvert.

Et aussitôt l'hésitation, le scrupule furent balayés par le souffle d'une passion plus forte. Ou plutôt l'intérêt de ce que je vis fut si souverain que pendant cette première fièvre de recherches, toute passion fut retenue, maîtrisée provisoirement par le seul désir de voir encore, de savoir plus.

Le tiroir était en assez bon ordre. J'aperçus du premier regard un gros portefeuille noir tout bourré de papiers; un autre, évidemment façonné par une main féminine, d'une vieille étoffe plus ou moins adroitement travaillée, ornée de galons; des photographies nouées ensemble par un anneau de caoutchouc, un classe-valeurs à soufflet fermé à clef. Sous ces objets que je soulevai, se cachait un mouchoir de femme plié avec soin. Instinctivement je le portai à mes narines; mais il n'y restait plus (sans doute il était là depuis longtemps) que l'odeur sans nom des objets conservés entre du cuir et du bois. Dans le fond du tiroir, un bouquet de violettes artificielles et un petit livre relié tout en peau brune mouchetée, d'apparence ancienne; un paquet de factures dans une enveloppe entoilée : c'est tout ce que me montra le premier coup d'œil.

Avec une hâte corrigée par une prudence extrême à remettre à mesure les documents en leur ordre, je commençai l'inventaire... Un quart d'heure après, j'avais tout lu et tout vu, et ce que j'avais vu et lu s'était imprimé dans ma mémoire si net et si profond, que j'aurais pu en témoigner devant la justice sous la foi du serment.

Cette invasion brusque de faits et d'idées imprévus, qui n'avaient pas à l'avance de place dans mon cerveau, et qui venaient d'y entrer néanmoins de force et si vite, fut cause,

je crois, que tout de suite après je fus folle pendant plusieurs minutes, folle ou ivre : enfin, les idées en déroute, les tempes battantes, souffrant horriblement et ne pouvant pas crier. Je crois aussi que j'ai perdu le sentiment, que je suis morte un peu de temps... Quand, comment je me suis réveillée, je l'ignore; la conscience de vivre me revint à un moment où je recommençais, en somnambule, l'inventaire du tiroir, avec des doigts douloureux, tremblants, des yeux qui ne voyaient plus clair et une pensée indécise... Peu à peu, les doigts, les yeux, la pensée se raffermirent; tout reprit les caractères de la certitude. Même ma sérénité lucide, — qui ne s'est plus démentie de la nuit, — mon calme de juge d'instruction, après l'horrible crise de défaillance et de désespoir, m'étonnent, m'effraient. Me voilà assise à cette table, tout contre ce tiroir où j'ai trouvé la preuve que je suis la plus malheureuse des femmes, et froidement, tout remis en ordre, j'écris, je dresse le bilan de mes découvertes... Et je me rappelle qu'une fois en ma vie déjà, après une grande catastrophe, je fus affreusement lucide et calme, comme aujourd'hui...

Voici, d'abord, les preuves de la trahison, de l'amour volé, de l'adultère ; ce sont :

Le mouchoir;

Le bouquet de violettes artificielles (elles ne sont pas très anciennes: on ne les faisait pas ainsi il y a seulement cinq ou six ans: elles doivent avoir orné un chapeau de femme, ou plutôt une de ces fraises d'été en mousseline de soie, que quelques femmes continuent à porter);

Un billet de chemin de fer, le ticket de retour d'un voyage à Orléans... Pas d'allusion à cette ville, dans tout le reste. D'ailleurs, mon mari ne m'a pas avoué de voyage à Orléans, où nous ne connaissons personne... Néanmoins, je comprends ce que veut dire le billet : il veut dire l'escapade à deux, une chambre de rencontre dans une ville de province où M. et madame X... sont descendus et ont passé la journée au lit... Saleté!

J'ai ouvert le classe-valeurs à soufflet avec une petite clef laissée dans le tiroir. Il contient des titres au porteur; des

obligations foncières et communales; de la rente russe: en tout pour une trentaine de mille francs. Les coupons sont soigneusement détachés jusqu'au dernier échu. Trente mille francs dans un ménage comme le nôtre, c'est une grosse somme. Or, *je n'ai jamais su*, jusqu'à présent, que cet argent fût à nous. Mon mari l'a dissimulé au contrat, s'il le possédait déjà; ou bien il se l'est procuré depuis à mon insu. Sans doute, sur cette petite fortune extra conjugale, il paie les voyages à Orléans, les mousselines, les fleurs, et aussi les factures inavouées qu'il conserve. De celles-ci, je trouve d'autre part toute une liasse, acquittées. Notes de bijoutier : entre autres articles, avec une régularité parfaite, le 1er janvier, et le 20 juillet (sainte Marguerite) il y a un achat, un cadeau modeste, mais enfin à peu près égal à ceux que je reçois de mon mari pour ma fête et pour le premier jour de l'an. Cette habitude dure de l'année 1890 à l'année 1895. Il n'y a aucune facture pour 1896 (mais peut-être ne sont-elles soldées qu'en fin d'année), ni antérieures à 1889 (mais peut-être les précédentes ont-elles été détruites, jugées inutiles à conserver si longtemps). Autre facture acquittée : le mobilier d'un appartement (deux pièces). Le numéro et la rue n'y figurent pas : mais l'adresse du tapissier, marquée au timbre mobile, est sur la facture (15, rue Mogador). Donc, en 1890, mon mari a meublé un appartement. Pour la dame d'Orléans, du mouchoir, des violettes? Ou bien tout cela signifie-t-il des intrigues distinctes, trois, quatre femmes différentes avec lesquelles il me trompe?

J'ai examiné les photographies. Il y en a onze, dont cinq sont des portraits d'actrices connues, qu'on peut se procurer partout. Une autre est une chose infâme, une image de débauche. (Le petit livre relié est du même genre : voilà un goût de mon mari que je ne soupçonnais pas, par exemple!) Une photographie de bébé, garçon ou fille, plutôt fille, où j'ai cru découvrir une ressemblance aux traits de mon mari. Derrière, cette date : 8 novembre 1869. Où est cette enfant, aujourd'hui? Vivante! Morte! Oh! je voudrais, je voudrais savoir... Deux autres portraits d'une même femme très, très jolie — mais combien de femmes laides ont de jolis portraits! — Celle-ci est une blonde mince, d'exté-

rieur sentimental... probablement la gredine à l'usage de qui l'on acheta le petit livre et l'image impure. Les deux derniers portraits sont jaunis par le temps. Ils représentent une très jeune fille (robe courte) et une femme d'une quarantaine d'années. Sur la photographie de la jeune fille deux mots sont écrits : « *Remember !* » LAURETTE.

Outre ces documents, il y a les lettres contenues dans les deux portefeuilles. Ces lettres, je les ai lues une à une, après m'être bien repu les yeux des portraits. Elles sont plus de cinquante. Je pouvais espérer que j'apprendrais là, en détail, toutes les liaisons de mon mari. Mais ses correspondantes ont de la prudence, ou bien Jean prend soin de détruire les billets d'une précision compromettante. Aucune adresse, aucune signature complète. Jamais non plus de lettres datées, du moins jamais avec précision. Des noms de jours : jeudi, samedi, sans quantième. Beaucoup de billets en apparence insifiants, évidemment gardés parce qu'ils précisent un souvenir : « *Rien de toi depuis samedi, que faire? Dois-je attendre encore ?...* » Signé d'une initiale : « M. » — Ou d'autres trop clairs, mais toujours pas signés : « *Entendu, serai rue R... à deux heures. Un bec. L.* » — Une liasse plus intéressante est nouée avec une ficelle rouge apportée du Crédit Commercial... Elle renferme toute l'histoire d'une liaison. La correspondance se suit depuis 1889 (on parle de l'Exposition) jusqu'à un certain 9 février, qui doit être de l'année suivante. Les premières lettres commencent par des « Monsieur », et les dernières par « Mon chéri » ou « M'aimé... », ce qui est bien sot et prétentieux.

Voici la première :

Monsieur, Votre télégramme me trouve indécise et achève de me troubler. Pourquoi ne pas en rester au souvenir de cette charmante rencontre? Je ne puis rien vous donner de moi, vous le savez... Oubliez-moi, ou du moins ne cherchez pas à me revoir. Je vous assure qu'il m'en coûte de vous écrire si raisonnablement. Je veux que vous me répondiez (même adresse). Vous me direz bien que vous ne m'en voulez pas et que nous resterons, malgré tout, bons amis.

GABRIELLE DE P...

Gabrielle de P...? Noblesse de salon ou noblesse de trottoir? Une aventurière, probablement, car les affaires marchent vite et, quinze jours après, on est aux souvenirs amoureux :

Je ne puis détacher mon rêve de ce qui s'est passé. C'est pour moi un perpétuel étonnement que cela soit arrivé. Oh! que je souffrirais si vous croyiez, parce que cela a été, que je suis une femme facile!... Si vous saviez comme j'ai honte, vous auriez pitié de moi, et vous me rendriez toute l'estime que l'homme refuse ordinairement à la femme dont il vient de triompher.

Dire que c'est à mon mari que ces choses sont écrites, et depuis le mariage !

Bientôt les lettres deviennent passionnées, remplies de détails précis, d'allusions voluptueuses :

Oui, puisque tu veux que je te l'écrive, je t'aime pour ta bouche, pour tes caresses qui me rendent folle. Moi qui me croyais si calme et si forte, tu me laisses en proie à des pensées qui me harcèlent et où je finis par me complaire. Tu m'as fait pour toi, pour toi seul, une âme et des sens nouveaux. Es-tu content?

S'il ne fut pas content, il avait trop d'exigence, vraiment!... Pourtant, il y a mieux dans la correspondance de madame de P..., d'autres lettres plus explicites, plus caractéristiques : évidemment ce fut un ragoût pour eux, au bout de leur liaison, de s'écrire les choses secrètes que l'amour ose à peine balbutier, les portes verrouillées et la lampe éteinte. J'ai lu : j'ai bu toute cette liqueur de volupté infâme, et c'était si brûlant (surtout quand je pensais que *ce fut pour mon mari!*) que tout moi en a tressailli et que je me suis surprise à ne savoir plus si je lisais par libertinage ou par jalousie. A lui, à lui qui le soir dormait sur mon cœur, on a écrit cela! Il recevait ces lettres ici, où vivent sa femme et sa fille! En se couchant près de moi il y pensait: il y pensait peut-être quand il faisait pour moi les gestes de l'amour! Il les recommençait avec moi, restituant le mirage de l'adultère!... Quand

je songe que ce fut ainsi, *certainement*, j'ai honte d'avoir servi d'instrument à ces infamies : je vomis avec horreur tout ce qui est sensations dans le mariage, qui le ravale par tant de côtés aux impudicités de la courtisane avec son amant. Quoi que nous fassions, après tout, nous livrons nos corps de la même manière, et la même loi brutale nous fait tressaillir et donner le sursaut du plaisir. Pouah!... Je voudrais être une religieuse ou une infirme, et ne jamais avoir appartenu à un homme!

Toutes les banales idées de vengeance, *les idées apprises*, se sont d'abord heurtées dans ma tête. Tromper Jean, moi aussi?... Ce serait facile... aujourd'hui même, si je voulais : Henri Herrscher... Ou bien la vengeance tragique : le vitriol... le revolver... Puis, vite dégoûtée de toute cette vulgarité romanesque, j'ai senti s'approfondir et se préciser mon chagrin. J'ai eu quelque surprise à me trouver si jalouse. Moi, jalouse! Par amour-propre, alors?... Et aussitôt une révolte de toute ma chair et les crispations de mon cœur m'ont démentie... Non, je suis jalouse comme une amoureuse, moi qui ne me croyais pas amoureuse de mon mari, qui ne me suis jamais avoué d'amour pour lui, même aux premiers temps du mariage! J'ai vécu dans l'illusion que c'était lui qui m'aimait, qui me désirait; je me laissais aimer avec un peu de condescendance. Maintenant, avertie qu'il me trompe, je souffre comme une femme éprise, je pleure, je me rebelle Une sensation m'est révélée; celle d'être physiquement souillée par ces caresses que je partage avec d'autres femmes.

Il a fallu m'être longuement rassasiée de cette nouvelle douleur pour pouvoir réfléchir aux autres choses graves, qui m'étaient dévoilées en même temps et qui ne touchaient pas à l'amour... Le mystère de ces autres choses est plus inquiétant, car elles s'expliquent moins que l'amour, qui suffit, tout seul, à s'expliquer. Une femme, qui ouvre le tiroir secret où son mari enferme ses lettres, s'attend d'abord à y trouver des reliques d'amour. Outre cela, moi, j'y trouve autre chose, dont je souffre moins, certes, mais dont la découverte ne me laisse pas moins inquiète.

J'ai trouvé tout un paquet de billets écrits sur du papier quadrillé bleu, bien *province*, datés, ceux-ci régulièrement, d'Ingrandes, le village de la Vienne où est né mon mari, où il a passé une partie de son enfance, où il se rend, à cette heure, pour recueillir la succession de l'oncle Debize. L'écriture est grossière et incorrecte, bien que féminine. Ma première pensée fut : quelque intrigue avec une servante (je l'en crois capable, à présent). Mais, à lire plus attentivement, j'ai compris. L'auteur des billets est la cadette d'Ursule, Geneviève, sœur de lait de mon mari, laquelle est demeurée à Ingrandes. Dans ces billets, dont j'ai eu quelque peine à débrouiller le sens, il est à peu près uniquement question de la santé d'un personnage mystérieux, qu'on appelle simplement : « Monsieur ». La sœur d'Ursule, qui est évidemment au service de ce « Monsieur », renseigne au moins une fois par mois mon mari, du ton d'un employé qui rédige un rapport pour son chef, sur les faits et gestes, sur la santé de « Monsieur ».

Monsieur va mieux: le temps qu'on a pour le moment et qui est très sèche *lui convient bien. Il n'a pas eu d'accident depuis le dernier que j'ai dit à Monsieur Jean. Il n'a pas écrit du tout.*

Votre servante,

GENEVIÈVE.

Ailleurs :

Monsieur a écrit un mot de billet que j'ai porté chez madame Leturc, mais j'ai su par la bonne que c'était pour demander un livre.

La question de savoir si Monsieur a ou n'a pas « écrit un billet » revient très souvent. Souvent aussi la correspondante parle de ce qu'elle désigne sous le nom vague d' « accident ».

Monsieur a eu vendredi son accident plus fort. Nous avons cru, Marie (?) et moi, qu'il allait passer. Nous ne pourions pas seulement le relever comme il était tombé. Le médecin est venu à six heures, que nous soignions Monsieur depuis neuf heures du matin...

On croirait véritablement, au mystère de ces lettres qui évitent avec tant de soin de nommer le malade et le mal qui notent si fidèlement les « mots d'écrit », — on croirait qu'il se trame un complot contre la vie d'un séquestré, pour la captation d'un héritage. Ma fièvre d'inconnu me porta d'abord à ces suppositions extrêmes. J'imaginai le drame : l'oncle d'Ingrandes (il s'agissait de lui, sans doute), empoisonné minutieusement par la sœur de lait de mon mari : un de ces crimes de province et de campagne si lents, si sûrs, si tragiques, justement par l'immobilité du milieu et la patience des criminels. Qui sait ? L'argent soustrait par petites sommes, les titres volés (les trente mille francs du tiroir sans doute !) servaient peut-être, à Paris, à payer les vices de mon mari ! « Être la femme d'un recéleur, d'un voleur, d'un empoisonneur... » Pendant quelques instants, j'ai accueilli la simplicité terrible de cette conjecture. Une réflexion plus froide discerna mieux les probabilités. Que mon mari guettât ou fît guetter les dispositions testamentaires de son oncle maternel, il n'y avait à cela rien de bien illicite ni de bien surprenant. Seul, le mystère où il tenait cette surveillance était pour me déplaire. Ce qui m'irritait le plus, c'était la dissimulation, bien autrement grave, de l'*accident*. Derrière les phrases gauchement prudentes de la servante, je le reconnaissais bien, le terrible mal héréditaire, et du même coup s'éclairaient tant de faits inexpliqués dont ma perspicacité endormie avait dédaigné l'énigme !... Yvonne... Ses convulsions dans les premières années... Aujourd'hui, les longues absences de son regard, telles minutes de vertige où elle se cramponne à mon bras... La gêne des médecins quand je les ai consultés... Leurs questions sur nos parents, que je n'ai jamais comprises... De ces accidents singuliers, Jean lui-même n'est pas exempt, bien qu'ils soient fort rares. (Les médecins me disent, d'ailleurs, pour Yvonne : « Cela s'atténuera et disparaîtra avec l'âge. ») Chez mon mari, le mal ne se traduit plus guère que par la mort momentanée du regard, par des crises de misanthropie, des gestes réflexes qui, par exemple, lui font briser un verre en le reposant sur la nappe, ou crever le papier sur lequel il appuie sa plume...

Une fois, pourtant, c'était environ trois semaines après mon

mariage... Notre voyage de noces nous avait conduits dans la région des lacs italiens; je vivais dans cette hébétude impure où sont plongées les récentes mariées. Déjà s'évanouissait en moi le fantôme de la jeune fille inquiète et ardente, éprise de Beethoven et de Fichte, ambitieuse d'être une Sand ou une Roland. J'étais tout simplement une fille qui venait de cesser un long célibat et commençait à appartenir à son initiateur... Nous nous levions tard. Après le déjeuner, des promenades en voiture ou en bateau, quelquefois à pied, occupaient nos après-midi.

Pendant l'une de celles-ci (je m'en souviens, c'était le 13 avril), comme nous traversions en plein soleil un champ de mûriers où s'accrochaient des vignes, Jean, tout à coup, tomba par terre, assommé. Je me penchai vers lui, je l'appelai, j'essayai de le remuer. Il ne répondait pas, ne bougeait pas, les yeux grands ouverts, les lèvres humides. Souvenir d'inexprimable effroi, ces longues minutes où, réellement, je le crus mort! Et je sentis bien que je ne l'aimais pas encore, que je n'étais encore asservie que par la Loi et par l'esclavage passager des sensations, car ma première envie fut de me sauver en le laissant là, mort ou malade... Mais voilà qu'il se mit à remuer les yeux, à balbutier des mots... Je reculai, épouvantée... Il m'appela doucement : « Marthe! » Comme je ne venais pas, il recommença d'appeler : « Marthe! » d'une voix si dolente, si agonisante, que je me décidai à avancer. Ses yeux, déjà, relâchaient de leur fixité. Il me tendit les bras. Je l'aidai à se remettre sur pied. « J'ai eu un étourdissement, me dit-il... il ne faut plus marcher sitôt après notre repas. » Je fis semblant de le croire. Malgré moi je pensais à ce terrible mal : l'épilepsie, et je commençais à regretter de m'être laissé marier... C'est, d'ailleurs, la *seule* fois que « l'accident » se soit produit avec cette netteté, en treize ans. Je l'attribuai aux excès amoureux du moment, et ne m'inquiétai plus. Aujourd'hui, ce n'est plus pour mon mari que j'ai peur. Yvonne! Pauvre petite!... victime de cet infâme silence! Je comprends à présent pourquoi Jean n'a jamais voulu me conduire dans son pays natal. Que de raisons inventées pour m'en écarter! de prétendues difficultés de famille; et que le pays était malsain, et qu'on avait voulu le marier là-

bas, et que son refus l'avait brouillé avec la moitié de ses relations. Que sais-je ? La vérité, c'est qu'il est d'une descendance d'épileptiques, qu'il me l'a caché en m'épousant, et qu'avec l'admirable suite qu'il apporte à la défense de ses secrets, il a continué son mensonge treize années durant, m'assurant que l'oncle était malade de rhumatismes. — Sur ce point, la dernière lettre reçue d'Ingrandes (elle est du médecin) ne laisse aucun doute.

Monsieur, dit cette lettre, *j'ai le regret de vous informer que M. Debize est décédé hier à trois heures après midi, d'une attaque foudroyante, dans des conditions presque identiques à celles qui ont accompagné les derniers moments de madame votre regrettée mère, etc...*

Ainsi, sa mère aussi !... Pauvre petite Yvonne ! Quel sang le misérable a-t-il mis dans ses veines ?...

... Le tiroir est refermé, tout est remis en place. Si mon mari revenait, il ne s'apercevrait de rien, à moins que cet homme de mystère n'ait des signes spéciaux, des indices connus de lui seul, qui lui révèlent l'intrusion d'une main étrangère parmi ses secrets. Les clefs, je les ai ôtées de la serrure, et mises en sûreté dans ma boîte à gants, qui ferme bien. Puis, j'ai repris les pages blanches du dernier cahier ; j'écris, j'écris par le même besoin qu'autrefois de fixer ma pensée... peut-être aussi par l'obscur désir de laisser, de cette crise, un procès-verbal exact qui, plus tard, explique au besoin et justifie, devant ma fille, les résolutions que je vais prendre. Car il faut se résoudre à un parti définitif ; et je crois que le parti nécessaire, c'est le divorce. Non pas seulement parce que d'autres femmes ont embrassé mon mari, lui ont donné et lui ont pris du plaisir. Certes, je suis jalouse ; je voudrais tuer et torturer les femmes qui m'ont volé mon bien, mon *homme*, comme disent les filles du peuple... Mais, vraiment, mon cas est plus redoutable, plus tragique que l'ordinaire. Pour moi, le mot « tromper » prend une signification exceptionnelle. Mon mari, l'homme qui est à mon côté depuis treize ans, n'a pas seulement des maîtresses, il a toute une vie indépendante de celle qu'il unit à la mienne,

une vie dont je n'ai rien connu jusqu'aujourd'hui, et dont je ne sais encore que des faits isolés. Oui, une vie parallèle à celle de son ménage, avec d'autres ressources, d'autres dépenses, d'autres entreprises, d'autres amours, — dont il ne me disait rien, rien, rien. N'est-ce pas effrayant ? Puis-je me défendre des suppositions extrêmes ? Qui m'assure que Jean n'a pas un second ménage, d'autres enfants ? Sais-je d'où vient son argent, et s'il n'est pas un voleur, un criminel ?... Tout est obscur autour de moi, dans le passé comme dans le présent. Cet homme, depuis treize ans, s'entoure d'un si étroit réseau de mensonges que peut-être pas une de ses affirmations n'était vraie. Sais-je pourquoi il m'a épousée ? Sais-je s'il m'aimait ? s'il ne va pas me faire disparaître un jour ? Qui me dit que demain il ne s'en ira pas avec madame Gabrielle de P... dont il y a deux heures je ne soupçonnais même pas l'existence ? ou qu'il n'emportera pas à l'étranger la caisse de Herrscher et Cie, et qu'Yvonne ne se réveillera pas un matin fille de forçat ?... Et n'arrivât-il rien, ma vie, si effroyablement tranquille depuis treize ans, dût-elle se continuer tranquille jusqu'au bout, cette façon d'être mariée est-elle acceptable ? Est-ce le mariage, cela ? Je ne le comprends pas ainsi, moi. J'estime qu'il vaut par la confiance réciproque, la communion de pensée et d'action : autrement, on peut faire des enfants, goûter et donner du plaisir hors du mariage. Moi, j'ai offert à mon mari *toute ma vie :* il sait mes moindres démarches et toutes mes pensées. Je n'ai pas mérité qu'on me traitât ainsi. Je refuse ce rôle, je me révolte. Séparation, divorce, rupture avec la sanction de la loi ou sans la loi, — puisqu'on m'a mise à l'écart, je m'en vais, je ne veux plus vivre à côté de ce menteur. Je travaillerai ; je donnerai des leçons, comme quand j'étais jeune fille. Je me chargerai toute seule d'élever Yvonne, mais je ne subirai pas plus longtemps l'outrage de cette vie à deux où l'un des deux trahit l'autre à toutes les minutes, à propos de tout.

Le rêve de cet avenir m'a quelque temps emportée loin du présent. J'ai imaginé ma vie nouvelle, seule avec Yvonne, une vie dont la direction ne serait plus jamais confiée à un homme, où je prendrais pour moi seule tout le travail et

toutes les responsabilités... Être seule, travailler, agir... être responsable... Ces idées tourbillonnaient en moi, mêlées aux évocations de ma jeunesse... Je serais la Marthe d'autrefois. avec son ardeur intellectuelle. son ambition plus mûrie... N'est-ce pas à la suite de crises intimes comme celle-ci que les femmes illustres ont acquis la célébrité (George Sand...)?

Allons, des chimères encore, — déjà !... Que m'importe d'être célèbre?... Au milieu de la tempête ou de l'incendie, songe-t-on à l'attitude qu'on prendra, à la robe qu'on vêtira après avoir échappé? Sauvons-nous d'abord, et sauvons Yvonne. Pour elle, plus que pour moi-même, je dois vivre désormais. De savoir que j'ai à la préserver des catastrophes qui nous guettent, derrière ce rideau de tranquillité bourgeoise, à en faire une femme heureuse et libre par mes seules forces, c'est là ce qui doit me donner du courage. Un jour, je devrai lui rendre compte de la décision que je prends aujourd'hui. Il faut, quand je lui mettrai sous les yeux le dossier de ce procès avec ma conscience, — commencé cette nuit, — qu'elle me réponde :

— Mère, tu as bien fait...

J'ai voulu, avant de me coucher et d'essayer de dormir, me remplir le regard et l'âme de sa présence, seul bien qui ne me soit pas ravi, seule raison de continuer à vivre ! Ma triste découverte ne me rend pas Yvonne plus chère : mais je ressens le besoin de lui témoigner plus vivement ma tendresse. Donc, je me levai, je quittai le cabinet de mon mari ; sans bruit, je traversai de nouveau la pénombre de notre chambre. Celle d'Yvonne est petite, tenue avec un soin extrême par elle-même et Germaine, la femme de journée. Yvonne, tout à fait de son époque, a voulu une installation de style anglais, du bois courbé laqué et des cretonnes, les meubles blancs, les tentures bleu verdissant et jaune pâle : ce qui contraste assez plaisamment avec le mobilier bourgeois des autres pièces.

La veilleuse répandait à travers une boule opaline une lueur comme de rêve, qui, peu à peu, suffit à mes yeux accoutumés pour distinguer les objets autour de moi.

L'enfant reposait immobile dans son lit. Elle était étendue

de trois quarts, un peu tournée vers le côté gauche : en entrant, je ne voyais que ses cheveux bruns, une lourde tache écrasée sur l'oreiller, et la forme allongée de son corps moulé par la couverture. Je m'approchai, amortissant mon pas sur le tapis. Elle dormait, pauvre chérie, sans l'ombre d'inquiétude, confiante en ses parents, telle hier je m'endormais, confiante en mon mari, — ignorante de l'orage qui s'amassait pendant son sommeil, au-dessus de sa tête innocente... Comme cela m'eût soulagée de la prendre dans mes bras, de lui parler, de tout lui dire!... Elle est une petite femme déjà, d'un esprit incroyablement formé et pénétrant... Un violent désir me saisit de la regarder de plus près, pour emporter son image dans la solitude du lit froid, du lit traître, et m'y sentir *deux* tout de même. Je fis doucement le tour de la petite couche, posée de milieu. Et je vis cette chose inattendue : Yvonne avait les yeux ouverts...

Pourquoi ces yeux, qui me regardaient sans cligner, me causèrent-ils une impression pénible, cruelle même? Quelle évocation soudaine associa dans mon esprit — à l'inconnu caché derrière ces prunelles d'enfant — l'inconnu des secrets surpris tout à l'heure? Et pourquoi me fût-il révélé, à cette minute, pour la première fois, que ma fille était, elle aussi, une pensée distincte, *un secret* que je ne connaîtrais jamais?...

C'est que les yeux humains, fixés sur nos yeux, sont le symbole du mystère dont s'enveloppe, pour nous, la pensée des autres. Substance unique, qui n'est ni le miroir ni la fenêtre, singulière à ce point qu'on ne sait si elle est transparente ou réfléchissante, ils ne nous ouvrent pas l'âme d'autrui : ils semblent, au contraire, la source d'un fluide, d'une force agressive et violatrice. Ils vous pénètrent et on ne les pénètre point. Les paroles, les gestes, unis aux regards, nous abusent, à l'ordinaire, et nous font croire que nous lisons les pensées dans les yeux : mais là, dans cette pénombre silencieuse, l'abîme ouvert entre deux couples d'yeux humains qui se regardent m'apparut tel qu'il est : infranchissable et menaçant. Mes paupières battaient devant ces impassibles yeux d'enfant, qui ne me disaient même pas s'ils veillaient ou s'ils rêvaient. Et peu à peu, une sorte de peur folle me glaça. Je reculai de ce lit, subitement repoussée. Sans avoir même tou-

ché de mes lèvres le front d'Yvonne, je regagnai ma chambre, toute frissonnante sous le vent froid de mystère qui m'enveloppait, comme si j'étais un instant sortie de l'appartement chaud dans l'hiver cinglant et piquant de la rue.

Ce mystère de la vie des autres, de la pensée des autres baignant notre pensée et notre vie, jamais je n'avais senti si intolérable son oppression. Il est partout, partout autour de nous, dans toutes les âmes et dans tous les yeux. Il est dans le mari et dans l'enfant, dans le serviteur et dans l'ami, dans tous les êtres dont la vie se mêle à la nôtre. Et les choses mêmes qui servent à nos gestes de chaque instant, elles aussi sont le mystère. La porte, fermée ou entre-bâillée, la fenêtre sous le masque de ses rideaux, le tiroir et le livre sont mystère. Il y a de l'inconnu et de la menace dans le regard trouble des glaces, dans la lampe qu'on allume, dans ce que consume le feu. Chaque aliment qui nous est servi est un « peut-être » d'empoisonnement, et chaque lettre qui nous arrive est un peut-être de désastre. Quand on réfléchit aux innombrables conditions, toutes ignorées, dont notre vie dépend, on s'admire d'oser, chaque jour, se mettre tranquillement à vivre parmi tant d'énigmes et d'embûches.

N'essayons plus de nous leurrer, de nous rendre le courage avec des mots et des sentiments vains. Tout ce qui n'est point nous-mêmes garde contre nous son secret. Je suis seule dans la vie avec ma misère; tout le monde est seul; ceux qui disent : « Je ne suis pas seul », croient ne pas l'être, voilà tout. — Telle j'étais hier. Maintenant, au moins, je sais qu'il faut vivre avec ma solitude.

Le lendemain.

Et j'ai dormi!... Je me suis couchée en pleine fièvre; les veines de mon front battaient, j'avais du feu à la paume des mains et à la plante des pieds. Je me résignais d'avance à une nuit d'insomnie, de cauchemar éveillé... J'ai dormi comme une brute, sans rêves, d'un sommeil excellent, trop pesant seulement; telle est, je pense, pour ceux qui viennent de souffrir comme je souffris hier soir, la bienfaisante mort... J'ai dû même m'efforcer un peu, pour me réveiller tout à fait,

quand la haute silhouette d'Ursule, comme chaque matin, est entrée dans ma chambre. Encore ensommeillée, j'ai entendu cette fille tirer les rideaux, ouvrir les persiennes. Avec le jour qui filtrait sous mes paupières, la réalité de la vie se glissait, du même froid terne de couteau, jusqu'au fond de ma sensibilité. Le tiroir... les lettres... Yvonne... Il n'y avait même plus, pour me voiler la laideur de la réalité, cette fièvre singulière née du silence, du vide de l'appartement, du mystère de la pleine nuit. Et j'ai compris pourquoi tant de suicides s'accomplissent le matin, à l'heure où il faut renoncer à l'espoir du sommeil, parmi les bruits vulgaires du ménage qui s'ordonne et s'accommode en grinçant aux besognes quotidiennes. Moi, pourtant, je ne voulais pas mourir. Si dégoûtée que je fusse de ce qui m'entoure et de ce qui m'attend, j'avais la volonté de vivre, au moins pour ma revanche. Il m'eût déplu de mourir avant que Jean « sût que je sais », avant que sa vie mauvaise et secrète fût dénoncée, châtiée.

Vivre, agir... Mais que faire? La nuit et le sommeil avaient filtré mes idées. Je mesurais les difficultés d'une action efficace. Mettons que cette action soit le divorce. Des billets sans date, des factures, des reliques vagues, impersonnelles, saurai-je utiliser tout cela? Pour relier ces documents par un fil solide, il m'eût fallu l'instinct, l'adresse du policier. Deviner les personnes sous les initiales, et les dates sous les noms de jour, faire un fagot compact de toutes ces brindilles, cela doit être possible; seulement, je ne sais pas!

Je réfléchissais à cette impuissance, tandis qu'en face d'Yvonne, silencieuse comme moi, je prenais la tasse de thé du repas matinal. Que faire? Où aller? Par où commencer? Le temps pressait! Tout à coup, je me souvins d'un papier apporté par la poste, dans une enveloppe close, il y a quelques jours, que mon mari avait parcouru et laissé traîner, car c'est en apparence le moins mystérieux et le moins ordonné des hommes. Je me rappelais l'en-tête : MITON-MULLER, *renseignements intimes... recherches...* Ce papier traînait encore dans la maison. Moi qui, la veille, ne croyais guère à la Providence, je voulus reconnaître dans cette coïncidence une sorte d'indication providentielle. Je quittai brusquement la

table à thé. Des papiers étaient rangés sur la cheminée du cabinet de toilette, contre la glace. Je trouvai tout de suite celui que je cherchais : « Miton-Muller, 23, rue Montorgueil. » Aller à cette agence, raconter mon aventure, prescrire des recherches rapides avec les documents dont je disposais pour une semaine... Oui, c'était bien le procédé nécessaire... Tout cela fut pensé et résolu dans les quelques secondes où je revins m'asseoir en face d'Yvonne. Alors, seulement, je fus inquiétée par les yeux de l'enfant, qui avaient guetté ma démarche et me considéraient à présent, sans qu'elle me demandât aucun éclaircissement, comme si elle savait...

J'eus bientôt un autre indice de sa perspicacité. Elle est menée au cours, d'ordinaire, par Germaine, la fille qui vient aider Ursule dans son service. Cette fille est très douce, très attentive pour Yvonne qui l'aime beaucoup et en fait, je crois, sa confidente. Si par hasard, surtout le matin, j'annonce à Yvonne que je vais la conduire moi-même, sa figure marque toujours un peu de déception, de mécontentement. Il n'en fut rien cette fois. On eût dit qu'elle comprenait que de graves soucis fermentaient en moi, et qu'il ne fallait pas me tourmenter ni me troubler. Elle répliqua : « Oui, mère... » Et pendant qu'elle s'habillait silencieusement, je sentais ses yeux noirs si pénétrants, si inquisiteurs, attachés sur moi : et je me rappelais l'étrange regard d'hypnose que j'avais rencontré, la nuit. Devinait-elle que j'allais tenter le premier effort d'une lutte vitale?... Dans cette lutte, était-elle pour moi, contre moi? Les yeux de marbre noir, pas plus que cette nuit, ne livraient leur secret. De nouveau, le sentiment de ma solitude me serra le cœur. J'eus besoin d'un rappel d'énergie pour ne pas tout laisser en suspens, m'asseoir, — sans rien tenter...

Nous ne parlions guère, sur le chemin qui mène au cours d'Yvonne. Il était un peu moins de dix heures : une tiédeur molle avait succédé aux piquantes froidures de la veille. Le jour était bas, sale, fondu dans une fumée hivernale ; le pavé et le trottoir demeuraient humides, et, quoiqu'il ne plût pas, l'on se sentait comme enveloppé d'eau. Yvonne trottait à mes côtés, le long du faubourg, vers l'avenue de Friedland.

Toute une pauvreté active s'empressait autour de nous, cortège de misère et de travail triste, bien d'accord avec le ciel. Je ne sais rien de si lamentable, qui suggère plus le découragement, la peur de l'action, que ces ternes matinées de l'hiver parisien.

Yvonne entrée à son cours, où Germaine devait venir la reprendre deux heures après, je redescendis seule, lente et indécise, le bout de faubourg jusqu'à l'avenue de Friedland. Je tirai de la poche de ma veste le prospectus de l'agence, et je me mis à le lire attentivement, indifférente aux gens qui passaient.

Je lus :

MAISON RECOMMANDÉE

MITON-MULLER

23, RUE MONTORGUEIL, 23

A L'ENTRESOL

Ci-devant, 17, même Rue

RENSEIGNEMENTS INTIMES PARTICULIERS ET COMMERCIAUX
RECHERCHES DANS L'INTÉRÊT DES FAMILLES
PROCÈS CIVILS
ENQUÊTE, MARIAGES — INFORMATIONS DISCRÈTES
SURVEILLANCE QUOTIDIENNE

Le matin de 9 heures à 11 heures, l'après-midi de 1 heure à 5 heures

M.

Vingt années de pratique, une connaissance approfondie du droit civil, une probité reconnue, tels sont les titres avec lesquels je vous renouvelle mes offres de service.

La discrétion la plus absolue préside à tous mes actes : c'est à elle qu'est due la prospérité de ma maison.

Honoré de votre confiance, je vous prie d'agréer, M mes salutations empressées.

MITON-MULLER.

Un fiacre passait. J'y montai, donnant l'adresse de l'agence. Il me semblait maintenant que la résolution initiale me por-

tait, me contraignait presque ; il m'eût été impossible de ne pas lui obéir. Le fiacre, après une course vive, s'arrêta devant une de ces grandes bâtisses mornes et confuses qu'on ne trouve guère plus, à Paris, qu'aux environs de la Bourse. Je lus sur une plaque de zinc noir, à la porte :

MITON-MULLER

AFFAIRES, CONTENTIEUX. — *Entresol*.

Je gravis un escalier assez large, tapissé de linoleum. L'agence était indiquée par une plaque de cuivre reproduisant les mêmes termes que celle d'en bas :

MITON-MULLER

AFFAIRES, CONTENTIEUX. — *Tournez le bouton*.

La porte ouverte, je vis un gamin, hâve et flétri, assis devant une table vide dans un vestibule assez sale. Il me demanda :

— C'est pour M. Miton-Muller ?

— Oui.

— Par ici.

Je fus menée par un corridor coudé, où l'air sentait la poussière et la lampe qui charbonne, à un petit salon, d'une exiguïté invraisemblable. Le gamin m'y laissa seule, sans plus rien me dire. Là, durant près d'un quart d'heure, j'attendis. L'espèce de cabinet était rempli par un gros fauteuil turc, deux chaises de reps dépareillées et un affreux petit guéridon rond. Les murs se décoraient d'éventails japonais à deux sous ; une ombrelle du même genre, aussi en papier, pendait ouverte au plafond. Dispersées sur le guéridon, les feuilles d'un vieux numéro de *Magazine* racontaient et illustraient des épisodes de la guerre du Dahomey. Par la fenêtre, dont les vitres dépolies à mi-hauteur témoignaient d'un entretien assez négligent, on découvrait le dos lépreux des maisons contiguës, avec toutes les verrues que le ménage pauvre, à court

de place, poussé peu à peu sur le dehors. Une odeur de pétrole fumeux semblait tissée dans l'étoffe des meubles et mêlée en forte proportion avec l'air respirable. Tout cela, sans caractère bien défini, et qui eût pu être le décor du cabinet d'attente d'un dentiste pauvre, se fixait au fond de mes yeux avec une netteté singulière, durable : cette petite pièce sale où je n'étais jamais entrée de ma vie, où je ne savais pas, la veille, que j'entrerais, c'était la première étape de ma campagne de revanche. Mon calme et mon divertissement m'étonnaient ; vraiment, je n'avais pas peur et je ne m'ennuyais pas.

Le gamin reparut.

— Si vous voulez venir...

Il ne me regardait même pas, précocement blasé sur les curiosités qu'un garçon peut avoir des femmes. Alors, tout de même, tandis que je suivais mon guide par le corridor coudé et l'antichambre, le cœur commença à me palpiter trop rudement, et je redevins *moi*, la femme honnête, intimidée devant la vilenie d'une démarche inavouable. Lorsque, dans le grand cabinet, sombre malgré trois fenêtres, d'une immensité qui contrastait bizarrement avec l'exiguïté de la salle d'attente, je fus seule en face de M. Miton-Muller, directeur de l'agence, je perdis tout à fait contenance. Des larmes nerveuses humilièrent mes yeux ; la force me manqua pour émettre un son. Je ne savais que le regarder, en désespérée qui se noie et dont l'œil se fixe sur un point de la berge. Il n'était guère effrayant pourtant ; il n'avait pas l'air louche et policier que mon imagination lui composait à l'avance. Un notaire de province, convenablement habillé avec des « confections » très propres ; la face, pauvre de sang, aux traits menus ; un teint trouble ; de courts favoris noirs de teinture, drus et taillés droit comme on taille les buis, le front chauve avec des touffes de cheveux grisonnants sur les tempes, un front d'acteur qui s'est mis une perruque de chauve... Oui ; c'était bien cela : un acteur arrangé en notaire. Il portait à la boutonnière une rosette verte et bleue avec un large centre rouge. L'étonnant de ce visage neutre, c'étaient deux grands yeux de velours avec de longs cils, des yeux d'Oriental dont la beauté semblait vraiment comique dans cette personne mesquine et falote. Tout de suite on ne

voyait plus dans l'homme que les yeux sombres, les petits favoris noirs, la glabre perruque de chauve.

Il jouait, en me regardant, avec un coupe-papier de celluloïd.

— Madame?... vous ne vous sentez pas tout à fait à l'aise?... N'ayez crainte. Vous êtes en sûreté ici... autant que chez vous. Asseyez-vous, je vous en prie. D'abord vous ne me direz que ce qu'il vous plaira de me dire. Puis, par état, nous sommes la discrétion même.

— Je sais, monsieur...

Maintenant je distinguais, avec une acuïté nette et durable, — comme tout à l'heure, dans le cabinet d'attente, — l'immense pièce aux coins obscurs, presque pas meublée, les bibliothèques en bois noir pleines de dossiers, les chaises faisant tapisserie le long des murs, le poêle à tuyau en hélice...

Miton-Muller reprit :

— C'est... de recherches... qu'il s'agit, sans doute?... de connaître les démarches d'une personne qui vous intéresse? Vous êtes mariée?

Il posait ces questions de la voix la plus douce, la plus discrète, et cependant chacune me choquait comme une obscénité ou une injure. Mais les beaux yeux sombres embusqués entre le front chauve et les favoris noirs me regardaient si fixement, que je ne pouvais pas, vrai, je ne pouvais pas me dérober. Je me laissai tirer les réponses une à une, tandis que Miton-Muller, ayant lâché son coupe-papier, enfonçait l'ongle de son index dans un trou mastiqué de son bureau.

— Oui, mon mari... Oui... Je crois qu'il me trompe... Oh! non! Je ne connais pas la personne, je n'ai aucune idée, je n'ai rien remarqué, absolument rien... Des lettres, monsieur... des papiers que j'ai trouvés... Et puis des factures acquittées, de l'argent...

Tandis que je parlais, d'instant en instant l'assurance me revenait. D'expliquer minutieusement mon cas, ce me fut bientôt un soulagement. Je sentais en face de moi une intelligence avisée, qui me comprenait bien, qui aidait mes déductions. Je prenais confiance dans ce Miton-Muller, une

sorte de mauvaise confiance comme les complices d'actions véreuses peuvent s'en accorder l'un à l'autre. Au bout d'une demi-heure, il sut tout : mon nom, l'âge et les circonstances où je m'étais mariée, quel genre de relations conjugales existaient entre mon mari et moi, comment il se comportait. Oui! je disais ces choses intimes, même celles que je sentais inutiles pour l'avancement de mon affaire.

— ... Et quand M. Lecoudrier rentrera-t-il?

— Dans quatre ou cinq jours... Au plus tard dans une semaine.

— C'est court. Il est vrai que nos documents sont assez abondants, d'après ce que vous me dites... Voyons, résumons-nous. Vous êtes surtout préoccupée de savoir si votre mari est infidèle... Oui, j'entends, vous en êtes sûre. Mais de savoir les circonstances, l'endroit, et avec qui... Voilà ce qui vous intéresse, n'est-ce pas?

— Oh! pas seulement cela, monsieur. J'entends savoir tout ce qui m'est caché, les femmes et le reste... Je veux pouvoir tout jeter à la face de mon mari quand il rentrera... Savoir tous les noms... Savoir d'où lui vient son argent... et les fournisseurs des bijoux qu'il donne aux femmes, et les femmes à qui il les donne. Vous me comprenez?

— Parfaitement. Vous voulez tout savoir... Mais...

A ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et un jeune homme blond, l'air anglais, longue redingote correcte, pas de moustaches, coiffé plat, entra.

— Qu'est-ce que c'est?

— Le dossier... (Une hésitation.) Le dossier 123.

— Là... Deuxième rang.

Le jeune homme alla choisir, après une courte recherche, un des cartons de la bibliothèque et sortit.

Quand de nouveau nous fûmes seuls, Miton-Muller reprit :

— Les papiers que vous avez découverts, vous les avez sur vous?

— Non. J'ai remis le contenu du tiroir dans l'état où je l'avais trouvé, de façon que si mon mari revenait à l'improviste...

Le notaire de comédie réfléchit un instant, incisa encore de son ongle le trou mastiqué du bureau, puis :

— Alors, me dit-il en me regardant bien en face ; — alors il faudra que nous nous rendions chez vous pour prendre connaissance de ce dossier. Non ? Vous ne voulez pas ?

La répugnance qui s'était écrite d'elle-même sur ma figure l'avait tout de suite renseigné. Ces espions chez moi ! Non. Je méprisais assez ma démarche, j'avais assez de honte à converser familièrement avec cet homme... J'eusse mieux aimé lâcher ma revanche que d'introduire une police louche dans ma maison.

— Dans ce cas, reprit-il, vous devrez nous confier le dossier... Cependant, voyons, réfléchissons... Pour les titres, si vous ne trouvez pas d'indications relatives à la date de l'achat, et le nom de l'intermédiaire qui a acheté, il est bien difficile de rien savoir sur leur origine. Un titre au porteur, c'est anonyme comme un billet de banque... Donnez-nous tout de même les numéros. Nous avons des catalogues pour certains titres dont les détenteurs nous sont connus, et alors on peut parfois suivre la filière. Nous ne laissons jamais passer sous nos yeux un titre au porteur, sans noter son numéro et le nom du possesseur actuel. Il y a une chance sur dix mille d'être renseigné... ne la négligeons pas. Du reste, il est probable qu'une enquête, même sommaire, sur les habitudes de M. Lecoudrier, nous instruira sur ce point spécial. Quant aux lettres, aux portraits, aux factures, il nous les faut. Nous vous les rendrons fidèlement demain soir, après avoir pris la photographie des pièces les plus remarquables. Il importe beaucoup, comme vous l'avez compris, que votre mari, en rentrant chez lui, trouve toutes choses dans l'ordre accoutumé : car vous pensez bien que nos recherches commenceront à être réellement efficaces lorsque nous pourrons faire surveiller le... coupable.

Il essaya sur le mot un sourire qui me dégoûta, ouvrant une crevasse malsaine entre les buis noirs des favoris. Je demandai très froidement :

— Alors, il faudra vous apporter ces pièces ?...

— Le plus tôt possible... Aujourd'hui, si vous le pouvez. Nos bureaux sont fermés de onze heures à une heure.

— Devrai-je vous demander personnellement ?

— Vous pourriez remettre le dossier à un de nos employés.

Mais je sens bien que vous aurez plus de tranquillité à me le livrer en mains propres... Je vous préviens que je ne vous donnerai aucun reçu. C'est ici comme chez le notaire : usage absolu de la maison... Nous écrivons rarement, et nous ne signons jamais rien... Le client doit avoir la foi...

Son laid sourire avait de nouveau fendu jusqu'aux favoris le pli de la bouche. Il conclut par cette vérité incontestable :

— D'ailleurs... sans la confiance... notre métier serait impossible.

Pendant un court silence qui suivit, j'observai ce visage d'acteur, plus comique par l'effort de sérieux et de conviction qui le contractait. Les yeux, les beaux yeux sombres affirmaient, touchant la discrétion professionnelle, la sincérité de l'homme, de façon à exclure le doute.

— Vous dois-je quelque chose ? monsieur.

— Non, madame. Nous ne faisons pas payer les consultations. Différence avec d'autres maisons !... Ce soir, par exemple, quand vous nous aurez remis le dossier et que nous serons sur le point de commencer nos recherches, — vous déposerez une avance, oh ! très légère, — pour payer nos premiers frais. Puis lorsque j'aurai acquis par l'examen du dossier une idée plus nette de l'affaire, je vous dresserai un petit devis et je vous prierai de venir en prendre connaissance ici. — Toujours notre principe : laisser les documents sortir le moins possible de chez nous. Vous jugerez alors si nos prix vous conviennent. Je dois vous avertir que c'est assez cher.

— Oh ! monsieur...

— Je vous entends, madame : on ne paie jamais trop cher sa dignité et son repos. D'ailleurs, nous sommes très raisonnables.

Il appuya sur le bouton électrique de son bureau : le jeune homme à l'air anglais entra.

— Reconduisez madame, je vous prie, monsieur Camille.

Debout, il salua. Le jeune homme passa devant moi, s'effaçant sur le seuil. Je vois encore sa main, grande et blanche, avec deux bagues, maintenir le matelas vert de la double porte... Dans l'antichambre il me précéda de nouveau jusqu'à la sortie. Il y avait dans tout cet appareil un mélange

de correction et de banquisme qui finissait par donner envie de rire, et ce fut sur cette impression ironique que je montai dans le fiacre pour rentrer rue du Colisée. Malgré les assurances de M. Miton-Muller, je n'avais pas confiance... Dans sa probité commerciale, si; dans la perspicacité et dans l'habileté de ses agents, guère. Je devinais, d'avance, les pauvres diables faméliques qu'on allait lancer aux trousses de Jean. Le moindre commissionnaire ne s'en fût-il pas tiré aussi bien?

Ainsi, je ne me faisais plus d'illusion sur l'importance vraie de ma démarche. Ce que j'avais pris pour un acte énergique et décisif, ne m'apparaissait plus que comme un calmant provisoire de mon inquiétude, de mon énervement. Mais, entraînée peu à peu à toute une série pareille d'actes, chacun sans grande importance, je sentais bien que cette première démarche pouvait me mener, par une lente pression insensible, presque malgré moi, jusqu'à l'acte définitif de la séparation, que je n'aurais pas eu le courage d'aborder de front. La plupart des hommes sont ainsi, je crois : on trompe sa lâcheté naturelle en s'engageant *peu à peu* dans l'irrémédiable...

Et puis l'action, quelque bizarre, désordonnée ou déshonorante qu'elle soit, pourvu qu'elle soit, porte en elle-même son réconfort intime, et bien sûr ce doit être plus aisé que ne le croient les pacifiques lecteurs des faits divers, de préméditer, de préparer et d'exécuter un crime. Moi, ce n'était aucun crime que j'exécutais : c'était, par des moyens que je jugeais un peu malsains, la poursuite de la vérité et de mon droit. Déjà, cependant, une sorte d'allègre contentement m'échauffait, et plus de vie me faisait battre les artères, du fait de cette action commencée. Cette activité consciente imposait silence au chagrin, à l'angoisse de l'avenir. Un officier que j'ai connu (le capitaine Landouzie), qui s'était souvent battu, me disait que le chaud divertissement de préparer et de suivre ce projet dangereux, — un duel, — était si amusant au sens propre du mot, que c'est par le goût de cela : choisir des témoins, aller les trouver, attendre le résultat des pourparlers, que le goût du duel tenait les duellistes, quelque amer que fût, pour presque tous, l'inter-

valle qui sépare le moment où la rencontre est arrêtée du moment où elle a lieu.

A peine rentrée, comme j'ôtais mon chapeau dans ma chambre, la grosse main d'Ursule, tendue derrière moi. m'offrit une dépêche. Je l'ouvris : c'était mon mari qui me télégraphiait :

Bien arrivé. Espère revenir jeudi. Tendresses à vous deux.

JEAN.

Je dus pâlir un peu et frémir des doigts en posant le papier sur la cheminée, car Ursule se détourna, troublée elle-même, et ne s'en alla pas tout de suite. En l'observant à la dérobée, je compris son inquiétude : les clefs oubliées, dont elle devait être avertie. Ma dépêche, sans doute, n'était pas arrivée seule, le matin, à la maison. Le télégraphe avait dû en transmettre une autre pour Ursule, où il était recommandé de bien rechercher les dangereuses clefs. Ces deux dépêches, émises du même lieu par le même homme, remises sans doute ici à la même heure par le même employé, marquaient bien la vie double de mon mari. Une angoisse, une rancune plus aiguës me mordirent à me voir exclue systématiquement de toute vérité. Quelle cabale de basses complicités s'agite donc autour de Jean pour le protéger ainsi?... La concierge, Ursule, Germaine, Yvonne peut-être... Car je sens bien qu'Yvonne est plutôt en confiance avec son père qu'avec moi. Ces pensées raidirent ma volonté de revanche qui languissait.

Je dis à Ursule, assez rudement :

— Qu'est-ce que vous attendez? je n'ai plus besoin de vous.

Elle répliqua, très douce :

— Je voulais demander à madame des nouvelles de monsieur.

Je pris sur moi assez d'empire pour lui répondre :

— Monsieur va bien, Ursule. Il revient à la fin de la semaine. Mademoiselle n'est pas rentrée?

— Non, madame.

— Dès qu'elle rentrera, servez le déjeuner.

Yvonne se fit attendre. Je pris un journal et, au coin de la cheminée de ma chambre, où les yeux rouges des briquettes noires s'assoupissaient, je lus les faits divers. Autre signe de ma décadence intellectuelle, de ma déchéance progressive : quand j'étais jeune fille, je lisais les articles politiques, les nouvelles de l'étranger, les chroniques d'art et de lettres. Maintenant, il est convenu que c'est par le canal de mon mari que m'arrivent les choses sérieuses ; je ne lis plus que ces petits bouts de romans réels où s'enregistrent quotidiennement, à la troisième page des journaux, les misères, l'amour, le désespoir de Paris. Trop paresseuse d'esprit pour rebrousser chemin et changer aujourd'hui de méthode, je laissai mes yeux et un peu de ma pensée parcourir les alinéas monotones, avec leurs titres en petites capitales : *Tentative de suicide. — Un habile escroc. — Fuite d'un banquier*, et je lus d'abord distraitement, puis en méditant au contraire chaque mot, l'aventure d'une femme de boulanger qui avait tué son mari, sur le soupçon de ses relations illégitimes avec une voisine. Un soupçon... un coup de revolver ! Quelle admirable énergie, quelle aisance, quelle sûreté dans l'action ! A moi, il faudrait des nuits d'insomnie, des journées de réflexions contradictoires, rien que pour décider l'achat du revolver. Puis, si j'allais demander un revolver chez un armurier, il me semble qu'aussitôt je me troublerais, qu'on n'aurait aucune peine à me faire confesser mon projet. O cœur amolli dans la sécurité des jours sans passion ! Lorsque j'étais jeune fille, fortifiée par les épreuves et la pauvreté, j'aurais eu le courage de l'action, jusqu'au meurtre. N'y ai-je pas songé, une fois, contre un homme qui n'était pas Jean, et que j'ai moins haï que je ne hais Jean aujourd'hui ?

Je ne tuerai pas... Cet homme saignant d'un trou au front, le commissaire, l'arrestation, les assises, l'acquittement, je ne veux pas, je n'ai pas la force... Et puis je ne veux pas faire de mal physique à mon mari. Même à présent que je le renie, mon corps et ma sensibilité lui sont encore asservis. On ne supprime pas par un simple acte volontaire treize

années de vie en commun, ni les souvenirs tenaces d'avoir été femme par un homme, d'avoir senti germer en soi son enfant !

Yvonne rentrait. Ses cheveux de brune soie floche, ses joues en fleur, sa bouche rouge étaient froids d'une brume condensée, quand elle vint m'embrasser comme d'habitude. Je vis bien qu'elle se laissait serrer contre moi plus volontiers que de coutume. Si fine, si avisée, si politique, elle flaire un drame dans la maison, elle s'y intéresse et s'y accommode : la tension électrique de l'atmosphère l'excite. Ses grands yeux noirs si vivants, dans son long et menu visage immobile de « young girl », m'observaient toujours avec une curiosité un peu inquiète, et je surpris un coup d'œil de côté, jeté à Germaine qui attendait pour emporter son chapeau et son manteau. Après s'être lavé vivement les mains et le bout du museau, elle revint s'asseoir, à table, en face de moi.

Entre nous, la place de Jean, vide. Nous déjeunons.

— Où as-tu été, maman?

Elle n'y tient plus, elle m'interroge. Et me voilà qui lui mens avec une aisance, un plaisir qui me surprennent et me divertissent. « Une promenade au Louvre : j'ai manié des taffetas changeants pour me choisir des chemisettes; puis j'ai visité un bijoutier de la rue de la Paix, pour m'enquérir du prix de boucles d'oreilles pour Yvonne. » Cette allusion aux boucles d'oreilles l'agite aussitôt et déroute ses soupçons : car le grand désir d'Yvonne est de porter des boucles d'oreilles, et je m'y suis toujours refusée. Voilà Yvonne gagnée par l'intérêt. Tel, sans doute, le secret de mon mari pour capter les bonnes volontés autour de lui. Nous causons :

— Tu ne sais pas, Yvonne? papa a envoyé un télégramme.

— Ah ! il est arrivé?

— Oui.

— Est-ce qu'il a trouvé beaucoup d'argent?

Ses yeux s'illuminent de curiosité et d'appétit, pour cette question. Yvonne aime l'argent. Elle ne nous trouve pas assez riches et nous méprise un peu, je crois, de notre médiocrité. Elle connaît déjà très exactement la valeur des choses. Ainsi,

notre appartement lui semble trop modeste; elle déplore notre condition à prendre des omnibus; elle signale au passage les jolies voitures et déclare chaque fois qu'elle en souhaiterait une semblable. Elle se promet d'épouser un monsieur riche.

— Est-ce qu'il a trouvé beaucoup d'argent?

— Sa dépêche ne me le dit pas. Il ne le sait pas lui-même. Sans doute, on n'ouvrira qu'aujourd'hui le testament de l'oncle Debize.

— Il faudra partager l'argent avec d'autres, dis, maman?

— Cela dépend. Peut-être l'oncle nous a-t-il tout laissé.

— Ah! Est-ce que nous serons riches, après? Non, n'est-ce pas?

Ce qui reste de puéril en elle voudrait un « oui », mais sa petite raison mûre sait déjà fort bien que c'est « non ». Je ne réponds pas. Je la regarde. Elle réfléchit encore quelques instants: puis:

— Papa devrait faire un métier où l'on devient riche.

Après un nouveau silence:

— C'est drôle de déjeuner tous deux sans papa. C'est amusant.

— Tu ne t'ennuies pas de l'absence de papa?

— Oh! pour si peu de temps!...

— Mais s'il était obligé de rester longtemps sans revenir?

— S'il était obligé, obligé... et si je savais qu'il va revenir tout de même...

Elle ne peut exprimer la fin de sa pensée, mais je la comprends. Pourvu qu'elle sache que son père reviendra, elle a le temps. C'est bien l'enfance et l'admirable crédit qu'elle fait à l'avenir.

— Tu l'aimes bien, papa?

— Oh! oui, mère.

Son visage s'est voilé et comme fermé instantanément. Elle devient diplomate, sur ses gardes. Elle ne dira plus que ce qu'elle veut.

Cette diplomatie m'agace. Je veux l'embarrasser:

— Est-ce que tu l'aimes plus que moi?

La voilà toute rouge. Elle ne répond pas.

— Eh bien! voyons, réponds ce que tu penses, je ne me fâcherai pas.

Elle rougit de plus en plus. Ses yeux se gonflent, elle va pleurer, elle s'écarte de son assiette et de la table.

— Je ne sais pas!... Je ne peux pas dire... Je vous aime tous les deux *pareil*...

Allons! C'est moi qui cède, Je quitte ma place, je vais l'embrasser sur le front et je ne puis pas m'empêcher de lui dire, ce qui l'étonne (car ma tendresse pour elle n'est, d'ordinaire, guère démonstrative) :

— N'aie pas de chagrin, mon chéri, personne ne t'aime plus que moi.

Cet intermède de sentiment ayant glacé notre appétit, nous arrivons tout de suite au bout du déjeuner. L'absence du père, à ce moment, l'absence inaccoutumée, désorganise la maison. Il y a des gestes dont nous avons l'habitude, aussitôt levés de table. D'ordinaire, Germaine, qui nous a servis, prépare dans le cabinet de Jean la table et les cartes de bésigue, nous nous mettons au jeu, Jean buvant à petites gorgées son café, entre les levées; Yvonne, pendant ce bésigue, a sa récréation. Elle court dans l'appartement qui est son domaine. Elle bavarde avec Germaine sa confidente. Aujourd'hui, la table à bésigue n'a pas été préparée : Yvonne, encore qu'elle soit un peu lasse de mon sérieux et de ma tendresse, n'ose pas me quitter. Elle me suit les bras ballants, tandis que je vais à petits pas vers le cabinet de Jean. Cependant, je réfléchis : comment faire pour rester seule, ici, au moins une demi-heure, le temps de rouvrir le tiroir du bureau, d'y prendre les documents que je dois remettre cet après-midi à Miton-Muller? Il faut d'abord renvoyer la petite,

— Yvonne!

— Mère?

— Juliette Langlé n'a pas de cours aujourd'hui?

— Non, maman. C'est mercredi.

— Veux-tu aller t'amuser avec elle?

— Oh! mère.

Elle rougit d'étonnement et de contentement, elle n'en peut croire ses oreilles. Quelle rare faveur! Jouer avec la petite Juliette Langlé, chez qui il y a un grand jardin! Elle va me remercier; mais, soudain, elle me devine. Sans comprendre exactement pourquoi je veux être seule, elle associe ma com-

plaisance aux secrets dont elle sent les réseaux s'entrelacer dans la maison, en l'absence du père. Elle ne m'est plus reconnaissante. Elle dit, assez froidement :

— Je veux bien, maman.

Moi je pense à la petite femme qu'Yvonne sera plus tard : de celles pour qui les amoureux se dépensent en efforts, en sacrifices, afin d'animer leurs yeux d'un rire de contentement, et qui font semblant de ne s'en point apercevoir.

Tant mieux, ma fille! Tu souffriras moins!

Donc, voilà Yvonne éloignée pour l'après-midi, avec Germaine qui la conduit. Reste Ursule. Ursule, ravagée d'inquiétude et de curiosité, ne se contient plus à l'office. Elle serait capable d'entrer brusquement dans le cabinet quand j'y feuilletterai les dossiers. Comment faire? Toute ma réflexion, toute mon invention sont tendues à résoudre ce problème... Je sens que je vais trouver, il le faut... Ah! la lettre pour le Crédit Commercial! Jean l'a rédigée à la hâte, hier, quand, rentrant à la maison, il a trouvé la nouvelle de la mort de notre oncle. Cette lettre est l'avis et l'excuse de son brusque départ. J'ai réellement oublié de la faire porter ce matin. Voilà pour écarter Ursule.

Mais le Crédit Commercial est à cinq minutes d'ici, faubourg Saint-Honoré ; Ursule, inquiète de me laisser, doublera le pas et, peut-être, reviendra trop tôt... Je vais joindre à la lettre de mon mari un billet de ma main pour le jeune Henri Herrscher, un billet demandant une réponse. Il m'a fait la cour naguère: il est encore un peu amoureux de moi. Il croira à une avance : les hommes sont si fats! Attendre cette réponse, la rapporter, cela prendra bien à Ursule la demi-heure d'absence dont j'ai besoin.

Toutes ces menues diplomaties ont réussi. J'ai pu être seule environ trois quarts d'heure dans l'appartement. D'ouvrir le tiroir en plein jour, l'agitation de la rue montant par les fenêtres, le bruit d'un piano au-dessus, cela m'a intimidée, bouleversée comme si j'avais cambriolé dans une autre maison. J'ai volontairement relevé ma fièvre d'agir en relisant les lettres de madame de P... Ma pensée divaguait. « C'est

absurde d'être jalouse, comme la boulangère qui a tué son mari ; et pourtant, me voilà jalouse, irritée dans ma chair, avec l'envie de faire du mal, d'égratigner, de frapper... A présent, il me semble que je n'aurais plus que de l'horreur à être dans le même lit que cet homme; cependant je voudrais l'enchaîner et l'enfermer, pour qu'il ne fût plus touché par aucune autre femme. Il me semble aussi que j'aurais de la joie à lui crier, quand il reviendra : « Moi aussi, j'ai connu l'amour hors de ton lit. » Les photographies de ces femmes sont jolies... Quelle folie d'avoir espéré le garder fidèle !... Je ne pensais pas qu'il pût me trahir. Je n'y voulais pas penser... Allons! le paquet est fait, j'ai toutes les lettres, toutes les factures, les numéros des titres, le tiroir est refermé! Ursule peut rentrer. »

Vite avec mon paquet scellé, j'ai regagné ma chambre, mais si émue que je ne me sentais plus la force de sortir pour aller à l'agence... Il me faudrait une amitié, pensais-je, un conseil, et je n'ai rien. J'ai fait, depuis hier, une dépense d'énergie qui m'a épuisée: j'ai envie de tout lâcher, sans même prendre la peine de remettre les choses en ordre, sans rien dire à mon mari, sans rien faire !... A près de quarante ans, quitter son intérieur comme une héroïne ibsénienne, parce qu'on a été trompée, cela me semble, aujourd'hui à trois heures après midi, de la folie. Pour la première fois je me prends à examiner ce parti : Rester, — avec la supériorité que me donnerait la connaissance des secrets de Jean, rester pour ma revanche. Une sorte de lâcheté m'y invite : cela ne dépend que de moi, et la maison ne sera point bouleversée, rien ne sera changé de ce que l'Egmont de Gœthe appelle « les amicales habitudes de la vie ». Cette vie, avec Jean, est tolérable, après tout...

Je prends sur la cheminée le portrait de mon mari, je le regarde... D'un coup, en un instant, toutes les périodes successives de notre union, je les revois. Le portrait représente Jean tel qu'il est aujourd'hui. C'est une photographie faite aux bains de mer pendant notre dernier congé. Le voilà, sa face nette et virile, sa haute taille, ses yeux clairs... Je vais chercher, je compare à celle-ci une autre photographie bien

plus ancienne, commandée peu de temps après notre mariage... et, pour l'âme qui anime ce portrait, j'éprouve soudain ce que je ressentais pour mon fiancé : une impression bizarre de rancune et de peur confuse. Il n'était pas laid, pourtant (il est beaucoup mieux aujourd'hui, parce qu'il a légèrement engraissé) ; mais j'avais, en ce temps-là, dans les yeux et dans le cœur, une autre image ; et le mariage, le mari représentaient l'abandon de trop de rêves.

Par quels degrés indiscernables suis-je venue à me complaire en cet homme ? Je ne le sais plus à présent, parce que je n'ai pas dessiné jour à jour la courbe de mon sentiment comme je l'eusse fait, jeune fille. De façon latente et inavouée hier, mais flagrante aujourd'hui, je l'aime. J'aurai de la peine, même divorcée, quand j'apprendrai qu'il est l'amant ou le mari d'une autre. Toutes nos joies à deux me remontent : que c'est doux et douloureux !

« Il a fait cela ! lui !... Il m'a trahie ! » Si je trouvais, tout de même, une explication qui l'innocente ? Si ce n'était pas à lui les lettres ?... Un dépôt confié par un ami ?...

Je repasse de mémoire la liste des documents, ma colère se réchauffe.

« Ah ! le gredin ! »

Je me revois trahie, ridicule. L'anxiété de découvrir un crime, vraiment crime, me ressaisit. Cette Ursule, sa complice, a une face d'empoisonneuse. Que s'est-il passé à Ingrandes depuis dix ans ? Que se passe-t-il en ce moment ?

Ainsi s'écoule une demi-heure, en flux et en reflux de rancune et de souvenirs amollissants. Malgré l'excitation qui, de mon cœur gagne mon cerveau, rappelant les passages libertins des lettres, restituant les scènes d'amour avec d'autres femmes, malgré tout je ne ressens plus la pression de haine qui, cette nuit, m'avait pour ainsi dire, exhaussée au-dessus de ma nature ordinaire... Si l'on me laissait toute seule aujourd'hui sans me parler, je finirais la journée, probablement, à cette petite table, griffonnant mes pensées, de plus en plus lâches, sans trouver le courage de me lever, de retourner rue Montorgueil, de me remettre en marche vers ma revanche.

Mais Ursule est revenue. Je l'entends rôder dans le cabinet

de Jean... Je devine qu'elle inspecte la table, le tiroir qui ne lui dira pas son secret. La voici avec la réponse de Herrscher. Sa figure, qui ne sait qu'être mauvaise pour moi, essaie maladroitement une douceur d'hypocrisie.

— C'est bon, Ursule. Allez. .

Que dit le jeune Herrscher ?

Chère madame,

Je m'associe vivement à votre deuil... Que M. Lecoudrier reste absent tout le temps qui lui sera nécessaire... Son sous-chef fera le service. — Serez-vous demain vers cinq heures chez vous?...... J'ai un mot assez pressant à vous dire...

Déjà ?... Ah! le pauvre garçon!... S'il savait comme j'ai peu d'entrain, en ce moment, aux fantaisies sentimentales ou au petit vice courant!...

Allons à l'agence.

Le soir.

Revu Miton-Muller et remis les papiers.

Et puis ?

Et puis... rien...

Rien et quelque chose... Rien et l'impossibilité, ce soir, d'écrire, de penser. Quelque chose d'infiniment petit et de redoutable comme le grain de sable dans un vaisseau du cœur, — arrêtant la vie, — et invisible, impondérable.

Le lendemain matin.

Vingt-quatre heures passées ne m'ont pas remise du choc léger, — si léger que d'abord il fut imperceptible, — puis peu à peu répercuté de plus en plus violent jusqu'à m'ébranler tout entière. Il s'en faut qu'aujourd'hui je sois tout à fait calme, que je voie tout à fait clair; mais au moins j'ai reconquis le courage de m'examiner. Je puis discuter avec moi-même.

De nouveau, autour de moi, le silence, la nuit. Il est plus de dix heures. Me voilà encore seule éveillée ici, à la place

où j'ai commencé d'écrire avant-hier. Le tiroir, en partie vide de ses documents, est à portée de mes yeux et de mes mains. J'en ai la clef.., Mais je n'y toucherai pas ce soir. Je n'ai aucune envie de recommencer l'enquête. Le vent a sauté sur le lac incertain qu'est mon âme. Il ne souffle plus de moi vers l'horizon, mais de l'horizon vers moi... Ce n'est plus la vie, le passé de mon mari qui me sollicitent à présent. C'est mon passé, ma vie à moi.

Voici comment, depuis hier, les événements se sont enchaînés :

J'arrivai à l'agence, à pied, sans incident. Le cérémonial du matin s'accomplit à peu près de même ; l'attente dans le cabinet aux japonaiseries de papier ; Miton-Muller me recevant, tout petit dans son bureau démesuré, qu'éclaire seulement une grosse lampe à pétrole... Un instant de silence, pendant lequel, sous l'abat-jour, ce notaire de vaudeville parcourt les dossiers, le nez dessus, comme s'il les humait. Je l'observais, assise sur le bord du fauteuil. Quand il enferma le tout dans une chemise de carton préparée à l'avance, j'eus envie de lui crier : « Non, ce n'est pas décidé... rendez-moi cela... Je réfléchirai. » Mais il me dit d'un ton qui m'imposait congé (et je sentis que j'étais un peu déjà entre ses mains de policier laïc) :

— Parfait, madame ; voilà qui nous suffit. Vous pourrez venir reprendre les documents ici, après-demain, à cette heure-ci. Nous aurons photographié tout ce qui est nécessaire... Vous avez pensé à ?...

Il s'arrêta. J'avais compris.

— Combien dois-je, monsieur ?

— Cent francs suffiront.

Je les lui tendis.

— Nous ne donnons pas de reçu, madame. Toujours la confiance, — comme chez les notaires.

Un coup de timbre : réapparition du jeune Anglais déjà vu le matin :

— Reconduisez madame... Ah ! pardon ! cependant (il me rappela)... Quand... la personne sera rentrée de voyage, je ne saurais trop, madame, vous recommander vis-à-vis d'elle

une très fine diplomatie... Qu'elle ne se doute de rien. Vous comprenez... Sans cela, même avec notre dossier...

Et il ajouta :

— Ce qu'il nous faut, c'est un bon flagrant délit. Soyez tranquille, nous l'aurons... Si le besoin se fait sentir de causer avec vous, nous vous enverrons un prospectus lithographié, où l'on vous dira : *La maison Legrand vous prie de venir visiter son exposition de tapis d'Orient, à telle heure...* La maison Legrand, ce sera ici.

De nouveau me voilà dans la rue, marchant droit devant moi sur l'asphalte mouillé des boulevards. C'était l'heure jaune et mauve de Paris, où les boucles des fils incandescents et les gros globes des Jablochkoff incendient l'air d'une lumière factice, plus éclatante que n'avait été ce jour humide et gris. L'allure de fièvre, la marche égarée, l'inquiétude du regard, tout ce qui m'agitait moi-même, je le reconnaissais dans presque tous les passants sur mon chemin; et je les voyais mieux, je les comprenais mieux qu'à l'ordinaire. C'est que, moi aussi, à présent, j'étais participante à l'une de ces intrigues compliquées qui se nouent et se poursuivent sans cesse ici, sur ce vaste marché d'amour et d'argent.

Ainsi songeant, j'atteignis la place de la Madeleine. La pluie alors se mit à tomber brusquement, condensant en grosses gouttes l'eau éparse dans l'air depuis douze heures, et cette douche fraîche, tellement subite, me laissa à peine le temps de me réfugier dans le bureau de tramways érigé à droite de l'église.

Il était déjà plein de gens qui s'y serraient les uns contre les autres; foule quelconque, dont les vêtements trempés exhalaient l'odeur de la pauvreté. Dehors, la pluie redoublait, criblait bruyamment le toit de zinc et les vitres. A chaque arrêt des tramways, un groupe se ruait sous la pluie, rentrait presque aussitôt, tout ruisselant... Je réussis à m'installer derrière la porte à l'abri des rafales d'eau, qui de temps en temps pénétraient dans le kiosque. Tout moi s'amollissait, le dégoût de mon action accomplie s'exagérait parmi cette foule pauvre, dans cette atmosphère de pluie : il me semblait que

j'avais des idées médiocres, usées. Puis ma pensée se perdit, s'hypnotisa sous une force singulière ; quelques secondes passèrent sans que je pusse deviner ce qui la sollicitait. Je me tournai à demi, et je vis, dans le fond, tout près du bureau du contrôleur, un homme correctement vêtu, sans élégance, pas un mondain parisien, à coup sûr, qui m'observait : et dans ses yeux, je lisais cette hésitation, cette quête d'un regard qui signifie : « Je voudrais vous aborder, aidez-moi? » Je ne suis point si vieille, ni si laide, que souvent pareille interrogation ne jaillisse, pour moi, des yeux masculins ; elle me suggère ordinairement une gêne mêlée de contentement ; telle est, je pense, l'impression de la plupart des femmes honnêtes. C'est blessant et flatteur : cela signifie le plus commun des désirs et une admiration bien fugitive : néanmoins nous ne saurions en être irritées. Je baissai seulement le regard, un peu surprise de ressentir plus de trouble que n'en méritait cette déclaration banale. Et j'essayais de n'y plus songer, surtout de ne pas montrer ce trouble à celui qui en était la cause, quand un mouvement de la foule me retourna presque de force et me mit face à face avec lui, qui avançait. Soudain, *je le reconnus*, et je reconnus sa voix, au moment où il me disait :

— Madame, je ne crois pas me tromper... Madame...

Je l'interrompis :

— Oh ! *c'est vous*...

— Oui... je suis de passage ici... j'attends le tramway de Saint-Denis... Vous aussi?...

— J'attends la fin de l'averse, simplement.

— Vous habitez toujours Paris?

— Oui... vous pas?

— Non... Je suis établi dans le Nord; je dirige l'usine à présent, avec ma mère. Mon père est mort...

Un silence gêné. Puis il demanda :

— Vous avez des enfants?

— Une petite fille de douze ans.

— Moi j'ai trois fils; l'aîné a douze ans aussi.

Notre embarras s'augmentait de voir les gens, autour de nous, guetter les pauvres phrases banales que nous échangions.

— Et... cela va bien? demanda-t-il.

— Très bien; je vous remercie. Et vous?

— Moi aussi... assez bien!...

Un autre remous de foule nous bouscula, nous pressa l'un contre l'autre, et dans ce rapprochement forcé, nos yeux, se croisant, pénétrèrent des régions de notre âme que nos paroles n'atteignaient pas. Et peut-être dès lors nous serions-nous parlé, vraiment parlé, Mais on appelait au dehors :

— La gare Saint-Lazare, l'avenue de Clichy, Gennevilliers, Saint-Denis!

Il dit :

— Voilà mon tramway...

Je lui tendis la main.

— Au revoir, cher monsieur. Enchantée!...

— Très heureux aussi... Adieu!

Il s'éloigna. Je le vis se mêler au groupe qui tentait l'assaut du tramway de Saint-Denis, monter. — Puis je distinguai la haute forme de son chapeau profilée sur la vitre contre laquelle il était assis, me tournant le dos. Tout le temps que la voiture ne bougea pas, je compris, oui, je fus certaine qu'il pensait à moi, et s'interrogeant, faisait et défaisait des projets, incertain s'il allait descendre et revenir me parler. Je fus « dans sa peau », comme on dit, pendant ces trois minutes ou plutôt dans son cerveau ; pas une de ses réflexions ne m'échappa. Et je restai, quoique la pluie eût cessé, pour attendre si l'effet de ces réflexions ne serait pas de le faire descendre du tramway, de le ramener à moi, me demander et me dire les choses qu'il n'avait pu me demander et me dire d'abord, parce qu'elles étaient trop amples, trop graves pour s'exprimer avec les premiers petits mots de banalité d'une telle rencontre.

Mais le tramway s'ébranla dans le bruit de crécelle de ses freins desserrés; il s'éloigna doucement, puis plus vite, et bientôt je ne vis plus que l'astre rouge de son fanal qui, peu à peu, s'éclipsait.

Alors je sortis à mon tour, et, le pas appesanti par de lourdes pensées, je repris le chemin de ma maison. Ces pensées n'étaient rien de net; je les sentais surgir, monter de deux régions opposées et se heurter, pour ainsi dire, au milieu

de ma tête, sans que l'un des deux afflux fût assez puissant pour refouler l'autre. Le visage, les traits, les yeux de celui que je venais de rencontrer, — sa bouche surtout, — reparaissaient devant moi, avec bien plus de clarté que tout à l'heure, avec la réalité suraiguë que la fièvre donne aux rêves. Sous les propos insignifiants que nous avions échangés, des idées tellement puissantes et dominatrices se développaient, qu'elles semblaient une germination féerique, un gland qui deviendrait chêne en quelques secondes. Et les broussailles de cette subite frondaison m'obstruaient le cerveau... Toute cette agitation fondue, je le répète, en une étrange sensation de poids à porter, de poids trop lourd sous lequel on va succomber.

Quand enfin j'atteignis la maison, il me semble qu'Yvonne vint à moi et m'embrassa, et je dus lui rendre son baiser et lui répondre de façon un peu singulière, car elle recula, me regarda, ne dit plus rien. Je courus dans ma chambre dont je fermai la porte à clef. Le malaise physique, le trouble brutal de l'estomac et des nerfs, revanche du corps après les crises de l'âme, domptaient la pensée, et je n'étais plus qu'un pauvre animal misérable qui souffrait. Nulle douleur morale, nulle anxiété ne prévaut contre un malaise physique aigu. J'avalai à la hâte un cachet calmant dans un verre d'eau, de ce remède magique qui semble aller couper la douleur à la racine par de brèves voies mystérieuses. Et vite, je m'étendis sur mon lit, où la mort passagère du sommeil me prit aussitôt.

... Je me réveillai au bout d'une vingtaine de minutes. La souffrance morale s'était assoupie du même coup que le mal physique. J'avais la tête fraîche et vide. Je me remuai doucement d'abord, anxieuse de réveiller l'angoisse. Non : j'étais bien, pour le moment, insensible. Je pus me lever, vaquer à la surveillance du dîner, dîner et causer avec Yvonne sans, je crois, manifester de trouble ni de distraction. Quand, tout d'un coup, ma pensée se reployait sur moi-même, il me semblait que je marchais dans une grande plaine : à l'horizon de cette plaine, il y avait des obstacles sombres, comme de forêts et

de montagnes ; j'y arriverais bientôt, fatalement, mais pour le moment je n'en voulais pas avoir peur, contente de marcher dans la plaine facile... Yvonne, cependant, bavardait. Elle était, ce soir-là, tout à fait petite fille, d'avoir passé la journée à jouer avec une autre enfant moins développée. Le dîner fini, je jouai moi-même avec elle, je l'amusai. L'approche de la solitude nocturne où m'assailleraient mes pensées, m'épouvantait : je voulais la retarder, comprenant bien que cette petite âme, proche de moi, me défendait de ces pensées comme d'un sort. Mais l'enfant, accoutumée à se retirer de bonne heure, voulait m'échapper, moins pour aller dormir que pour causer, en se déshabillant, avec sa confidente Germaine. Et je fus obligée de la libérer.

J'attendis le silence, le terrible silence qui allait me livrer à la cabale de mes réflexions. J'avais beau me dire :

« Après tout, il n'y a rien de nouveau... Il ne s'est rien passé... Je puis, s'il me plaît, aller reprendre demain les papiers chez Miton-Muller, déraciner de moi l'idée du divorce, *vivre comme avant*... »

Non... Ce n'était plus exactement cela qui me tourmentait. Ce que je ferais pour contenter ma rancune de femme trompée m'était devenu une préoccupation secondaire. — La cuisson douloureuse avait changé de place dans mon cœur.

Les bruits, cependant, s'éteignirent un à un ; ce fut l'heure où les paisibles de Paris sont endormis. Seuls, les inquiets s'attardent à de muettes besognes, sous une lampe, comme moi, — tandis que les mondains sont à la parade de leurs plaisirs... J'entendis les derniers fiacres maraudeurs rouler paresseusement dans la rue, à la dérive, raclant l'angle des trottoirs... Puis rien ne coupa plus le fil de ma méditation.

Alors, je me remis à écrire...

J'écris à la même place qu'hier, mais cette fois sans fièvre. Pourquoi avais-je peur, à l'avance, de cette nuit, de ce silence, de cette solitude ? M'en voici environnée et ils me donnent le calme. Je vois de près, maintenant, les obstacles confus qui, tantôt, me semblaient cerner l'horizon. Ils sont là, ni menaçants, ni favorables : — inévitables seulement, comme la vie. Je comprends qu'il faut les aborder : on ne se sous-

trait pas à sa mémoire et à sa conscience. Or, ce qui me barre la route, ce qui m'empêche de savoir quelle résolution je dois prendre dans la crise actuelle, c'est la protestation subitement réveillée de ces témoins incorruptibles : mémoire et conscience.

Depuis treize ans, je m'oubliais, ou plutôt je me leurrais à plaisir. Il me plaisait de distribuer ma vie en époques moralement indépendantes les unes des autres : des morceaux d'être distincts avec des responsabilités distinctes. Ce n'est pas vrai. La rencontre d'hier me rappelle brutalement que je me suis trompée. Il y a des minutes dans la vie où il faut revivre toute sa vie ; *où toute la vie passée doit être la raison de l'action présente*. Si des êtres pensants osent se soustraire à cette loi, c'est que leur pensée est vraiment rudimentaire... Moi, je me sens, en ce moment, reliée au plus profond de mon passé; ma raison d'agir va participer de toutes mes raisons d'agir et de toutes mes actions d'autrefois.

Cette vérité m'illumine et en même temps me confond. Je viens de faire une découverte autrement décisive que celle d'une clef sur le tiroir où mon mari enferme ses papiers secrets. C'est la clef de ma conscience que j'avais oubliée durant des années, et que l'incident d'une rencontre fortuite replace sous mes yeux.

MARCEL PRÉVOST

(*A suivre.*)

LETTRES A SAINTE-BEUVE

I

Paris, 5 juin 1833.

Mon ami,

J'ai été bien lâche et bien hideuse l'autre soir. Il faut l'oublier. Je ne suis pas souvent triste à ce degré. Ordinairement je porte ma souffrance avec assez de sang-froid et de résolution. J'ai, comme les grands poltrons, toutes les apparences du courage. Si les cœurs qui s'intéressent à moi ne s'y trompent pas, du moins n'ont-ils pas à souffrir de mes lâches épanchements. C'est une chose égoïste et méprisable que de montrer ainsi ses ulcères à nu, pour attirer la compassion. Je dédaigne profondément cette manière de se soulager, et quand j'ai commis une semblable faute, j'en ai de la honte, du remords et de l'indignation contre moi-même pendant longtemps. Dites-moi que vous l'avez oublié, que vous avez considéré toutes mes plaintes comme celles d'un malade qui a la fièvre et qui ne s'aperçoit plus des gémissements que la souffrance lui arrache. J'aurais ennuyé un indifférent : j'ai dû vous affliger, vous qui êtes bon. J'ai dû aussi vous offenser, vous qui sentez bien que vous ne méritez pas les insultes d'une âme aigrie, vous, le seul homme peut-être auprès de qui je

ne devrais pas me souvenir de la bassesse et de l'infamie des hommes.

Pardonnez-moi, et ne me parlez plus de moi. Ne cherchez plus dans vos rêveries philosophiques et dans vos désirs affectueux la théorie de mon bonheur. Quand j'entends énumérer les avantages de ma vie et les faux biens qui me restent, mon humeur augmente, et je compare tristement la valeur de ces choses, appréciée si différemment par vous et par moi. Ne cherchons rien. Mon Dieu! quelle folie! Il y aura bien un terme à tout cela.

Mais ne croyez pas que je me méfie de vous, que je vous croie capable comme moi de vol, de meurtre et de trahison. Non, je sais bien que je ne suis pas votre *semblable*, et que je n'ai pas le droit de vous couvrir du même mépris que moi-même.

Quand je vous enveloppe dans ma malédiction, c'est l'effet de la colère: mais après tout, je sais bien qu'un de mes plus grands crimes serait de vous méconnaître et de vous calomnier. Dans cette race d'*écriveurs*, comme dit Solange, parmi ces vaniteux menteurs que je hais particulièrement et où j'ai trouvé bien peu d'amis, je n'en ai cherché qu'un seul, c'est vous. Ne m'écoutez pas quand je vous repousse et ne me parlez pas d'affections nouvelles. Si votre amitié ne m'a pas guérie, si votre estime ne m'a pas relevée, quelle main pourra me secourir?

Adieu, gardez-moi le secret de ma misère. Ne venez pas me voir avant deux ou trois jours. J'ai besoin de me raisonner et de refaire mon courage. Écrivez-moi, si vous avez un instant.

II

Paris, juillet 1833.

Savez-vous, mon ami, que vous êtes un *singulier pistolet*? Je vous ai laissé opérer votre *éclipse*, mais voilà, je crois, un mois que cela dure, et je ne puis plus croire que ce soit de l'oubli et de la paresse. Je suis bien indulgente pour ces choses-là, mais si je soupçonnais de l'affectation à ces longues

bouderies, j'aimerais mieux une franche *ruade* de votre part, que cette hautaine et rétive immobilité, car j'imagine je ne sais quoi. Je cherche dans ma vie présente quelque souillure énorme qui effarouche votre *auguste permanence ;* je me demande s'il y a autour de moi quelque chose qui vous blesse, en moi quelque chose qui vous repousse. Ce n'est pas impossible, mais pourquoi ne pas me le dire? Cette inflexible rigidité de discrétion est-elle dans l'amitié? Je vous disais une fois que lorsqu'un ami m'avait blessée, je gardais le silence, et, après avoir souffert quelques jours, je lui pardonnais et j'oubliais. Vous m'avez fait un sermon là-dessus : vous avez dit qu'il fallait toujours leur fournir les moyens de se justifier.

Est-ce ainsi que vous en agissez avec moi? Non seulement vous ne mettez pas votre morale en pratique, puisque vous vous taisez, mais encore vous ne prenez pas ce qu'il y a de bon dans la mienne, vous ne pardonnez pas.

Mais pardonner quoi? le diable m'emporte si je le sais. Il y a deux choses que je suppose alternativement : l'une probable et triste, l'autre bête et bouffonne. La première, c'est que je vous attriste, c'est que mon caractère désespéré vous est un spectacle pénible et trouble quelquefois votre juvénile confiance dans la vie ; alors vous me fuyez comme une société désagréable : je conçois cela.

La seconde, c'est que vous êtes amoureux de quelque femme jalouse qui me fait l'honneur de me prendre pour une rivale et vous défend de venir chez moi. Ce serait bien comique. S'il en est ainsi, ne pouvez-vous la rassurer, lui dire que j'ai trois cents ans, que j'ai donné ma démission de femme avant que sa grand'mère fût née, que je me soucie de la peau d'un homme comme de Jean de Werth ; enfin que je ne suis bonne qu'à faire des dissertations psychologiques qui n'attirent pas plus les hommes à moi qu'elles ne me poussent vers eux.

Ah ! ma foi, vous êtes tous bien ridicules ! Est-ce qu'il y a quelque chose à craindre sur la terre? Le désespoir de Byron, l'épicurisme de Casanova sont-ils choses contagieuses et mortelles? Est-ce qu'il n'y a pas une suprême apathie, une superbe imbécillité où l'on peut toujours se réfugier pour échapper à tout cela? Est-ce que nous n'avons pas tous une

bienfaisante mobilité d'humeur, qui, à telle heure, nous rend nuisibles, à telle autre heure utiles les uns aux autres?

Après tout, mon ami, si je ne vous plais pas, soyez libre. Cela ne peut que m'affliger, mais je suis peu *offensable* dans ces cas-là. Si je vous nuis, laissez-moi. Quel que soit mon chagrin en perdant une amitié que je tenais pour la plus précieuse de toutes, j'aimerai mieux cette assurance que l'incertitude. Vous savez bien que ce n'est pas la douleur qui tue; ce sont les efforts qu'on fait pour la repousser qui épuisent.

Vendredi.

III

Paris, juillet 1833.

Mon ami,

Merci mille fois de votre lettre. Moi, j'ai énormément de choses à y répondre. Ne soyez pas épouvanté, et écoutez bien.

Nous ne nous connaissons pas assez, ou du moins vous ne me connaissez pas assez, car moi je comprends tout dans les autres et, par conséquent, ne m'étonne de rien. Vous êtes plus rigide, et vous n'avez pas tort; mais si vous cherchez votre égal, vous serez toujours seul. Je dirai de même, avec plus d'humilité, pour moi: si je cherche mon pareil, c'est-à-dire mon égal en sottise, je ferai le tour du monde en vain.

Si je vous comprends bien, vous êtes intolérant; vous souffrez des choses que vous n'approuvez pas. Bien, c'est beaucoup que d'être ainsi, et, quoique je me sois quelquefois moquée avec vous de ce je ne sais quoi de *prêtre* que vous avez dans l'esprit, j'admire cela. C'est en quoi vous me paraissez meilleur que les amis frivoles qui ne tiennent pas à estimer pourvu qu'on les amuse. J'ai de cette rigidité quand il s'agit de choisir un ami; mais quand je l'ai pris et adopté, je le subis tel qu'il est, car les anges peuvent tomber et je ne reconnais pas d'autre perfection absolue que celle de Dieu.

Je n'ai pas d'idée enthousiaste sur l'amitié, je n'en ai pas même sur l'amour; seulement, je me crois incapable d'amour désormais et capable d'amitié. Voilà pourquoi je cherchais encore des amis. Faudra-t-il que je renonce à cela aussi et que

je vive de... de quoi vivrai-je? Je voudrais bien qu'on pût me le dire.

En peu de mots, voici ma vie depuis quelques mois que je vous connais. Voyons si j'ai été tellement extraordinaire, incohérente et mystérieuse que vous ayez eu sujet de vous enfuir épouvanté et consterné.

Déjà très vieille, et encore un peu jeune, je voulais en finir avec cette lutte entre la veille et le lendemain; je voulais arranger tout de suite ma vie comme elle devait l'être toujours. J'avais, comme tout le monde, des jours de volonté grave et de saine résignation; mais, comme tout le monde, j'avais des jours d'inquiétude, de souffrance, d'ennui mortel. Ces jours-là, j'étais si déplorablement sombre et chagrine que je désespérais de tout, et que, prête à m'aller noyer, je demandais au ciel avec angoisse s'il n'était pas sur terre un bonheur, un soulagement, même un plaisir.

Vous ne m'avez pas demandé de confidence : je ne vous en fais pas, en vous disant ce que je vais vous dire, car je ne vous demande pas de discrétion. Je serais prête à raconter et à imprimer tous les faits de ma vie, si je croyais que cela pût être utile à quelqu'un. Comme votre estime m'est utile et nécessaire, j'ai le droit de me montrer à vous telle que je suis, même quand vous repousseriez ma confession.

Un de ces jours d'ennui et de désespoir, je rencontrai un homme qui ne doutait de rien, un homme calme et fort, qui ne comprenait rien à ma nature et qui riait de mes chagrins. La puissance de son esprit me fascina entièrement : pendant huit jours je crus qu'il avait le secret du bonheur, qu'il me l'apprendait, que sa dédaigneuse insouciance me guérirait de mes puériles susceptibilités. Je croyais qu'il avait souffert comme moi, et qu'il avait triomphé de sa sensibilité extérieure. Je ne sais pas encore si je me suis trompée, si cette homme est fort par sa grandeur ou par sa pauvreté. Je suis toujours portée à croire le premier cas. Mais à présent peu m'importe ; je continue le récit.

Je ne me convainquis pas assez d'une chose, c'est que j'étais absolument et complètement *Lélia*. Je voulus me persuader que non ; j'espérais pouvoir, et abjurer ce rôle froid et odieux. Je voyais à mes côtés une femme sans frein, et

elle était sublime[1]; moi, austère et presque vierge, j'étais hideuse dans mon égoïsme et dans mon isolement. J'essayai de vaincre ma nature, d'oublier les mécomptes du passé. Cet homme qui ne voulait m'aimer qu'à une condition, et qui savait me faire désirer son amour, me persuadait qu'il pouvait exister pour moi une sorte d'amour supportable aux sens, enivrant à l'âme. Je l'avais compris comme cela jadis et je me disais que peut-être n'avais-je pas assez connu l'amour moral pour tolérer l'autre : j'étais atteinte de cette inquiétude romanesque, de cette fatigue qui donne des vertiges, et qui fait qu'après avoir tout nié, on remet tout en question, et l'on se met à adopter des erreurs beaucoup plus grandes que celles qu'on a abjurées. Ainsi, après avoir cru que des années d'intimité ne pouvaient pas me lier à une autre existence, je m'imaginai que la fascination de quelques jours déciderait de mon existence. Enfin, je me conduisis à trente ans comme une fille de quinze ne l'eût pas fait.

Prenez courage.. le reste de l'histoire est odieux à raconter. Mais pourquoi aurais-je honte d'être ridicule si je n'ai pas été coupable ?

L'expérience manqua complètement. Je pleurai de souffrance, de dégoût et de découragement. Au lieu de trouver une affection capable de me plaindre et de me dédommager, je ne trouvai qu'une raillerie amère et frivole. Ce fut tout, et l'on a résumé toute cette histoire en deux mots que je n'ai pas dits, que madame Dorval n'a ni trahis ni inventés, et qui font peu d'honneur à l'imagination de M. Dumas.

Si Prosper Mérimée m'avait comprise, il m'eût peut-être aimée, et s'il m'eût aimée il m'eût soumise, et si j'avais pu me soumettre à un homme, je serais sauvée, car ma liberté me ronge et me tue. Mais il ne me connut pas assez, et au lieu de lui en donner le temps, je me décourageai tout de suite et je rejetai la seule condition qui pût l'attirer à moi.

Après cette ânerie je fus plus consternée que jamais et vous m'avez vue en humeur de suicide très réelle. Mais s'il y a des jours de froid et de fièvre, il y a aussi des jours de soleil et d'espérance.

1. Madame Dorval.

Peu à peu je me suis remise, et même cette malheureuse et ridicule campagne m'a fait faire un grand pas vers l'avenir de sérénité et de détachement que je me promets en mes bons jours. J'ai senti que l'amour ne me convenait pas plus désormais que des roses sur un front de soixante ans, et depuis trois mois (les trois premiers mois de ma vie assurément !) je n'en ai pas senti la plus légère tentation.

J'en suis donc là. J'espère, je me repose, j'écris, j'aime mes enfants, et je souffre peu. Je marche vers l'idée *Trenmor* sans trop divaguer. Je sais qu'on me raille et me calomnie : ce ne sont pas là pour moi des causes de chagrins, car ma nature dédaigneuse a bien aussi son bon côté, sa part de bénéfices.

Eh bien, mon ami, pourquoi m'abandonnez-vous quand je commence mon œuvre, et quand je comptais sur vous pour m'aider ? Qui est-ce qui n'a pas fini de vivre, de vous ou de moi ? Si c'est vous, tout ce que je vous ai dit est inutile, et je vous prie de le considérer comme non avenu, car je ne voudrais pour rien au monde d'une amitié qui me serait accordée à regret, et dont l'intimité troublerait le repos et le bonheur de quelqu'un.

Mais si c'est vous qui êtes encore jeune, si c'est vous que l'on peut souvent rencontrer en chemin d'une récente espérance, pourquoi ne pas me dire franchement et en trois mots : « L'empêchement vient de moi ; j'ai assez de confiance en vous pour vous prier de garder pour vous vos commentaires » ? Vous ne me croyez donc pas sûre ? Peut-être avez-vous raison, je ne me vanterai jamais d'aucune qualité. J'ai horreur de tout ce qui s'étale et se promet. Seulement je dis haut et franchement ce que je sens, ce que je pense. Je vous aime et vous estime, je suis heureuse si vous avez un secret qui vous fasse heureux. Je ne veux pas le savoir parce que je ne suis pas curieuse, mais si je le savais, j'aimerais mieux me faire couper la langue que de le trahir.

S'il en est ainsi, c'est-à-dire si vous ne pouvez pas venir chez moi, que l'empêchement vienne de l'abbé de Lamennais ou de la reine de Constantinople, du dieu *Apollo* ou du dieu *Cupido*, ou du dieu *Jéhovah*, je ne vous ferai jamais une demande, une question ou un reproche ; nous nous écrirons.

Mais, pour Dieu, faites seulement une croix au haut de votre réponse pour que je sache à quoi m'oblige la délicatesse et la discrétion. Autrement, je n'aurai jamais fini de me justifier, car je puis prendre votre lettre pour une défaite très ingénieuse, ou pour une accusation très franche. J'y vois tantôt la timidité ingénieuse et polie d'un homme qui s'esquive, et tantôt la sincérité affectueuse et sévère d'un ami qui se retire. Dans l'un et l'autre cas, vous êtes trop peu clair et me jetez dans de grandes perplexités, je dirai plus : dans une grande tristesse, car j'ai bien besoin de vous. Vous aviez en vous cette force que je cherche, et vous ne l'eussiez employée qu'à me guérir et à me calmer. Je ne sentais pour vous rien de cet engouement frivole qui peut se donner le change à lui-même et convertir le remède en poison. Je vous comprenais mieux et je vous aimais d'une amitié douce, ferme et loyale, à peu près comme j'aime Planche, mais avec une plus haute estime, et, à ce propos, voici une note :

La différence de vos réputations n'est pas ce qui établit pour moi la différence de mon opinion sur vous deux. Ces choses n'ont d'influence sur moi que lorsque je ne connais pas encore les gens qui s'approchent. Ainsi, l'avis du public m'a fait désirer de vous connaître, et l'avis du public m'a fait hésiter à connaître Planche. Je sais que le public c'est moi, c'est-à-dire une raison qui souvent s'égare, une voix qui chante tantôt juste, tantôt faux, une opinion souvent équitable, souvent injuste. Aussi, tout en me confirmant chaque jour dans l'estime qu'on m'avait suggérée pour vous, je ne me suis pas défendue de revenir chaque jour des préventions qu'on m'avait inspirées contre lui. Je sais qu'il vaut moins que vous qui l'excusez, et mieux que la plupart de ceux qui le condamnent. On le regarde comme mon amant, on se trompe. Il ne l'est pas, ne l'a pas été et ne le sera pas.

Revenons à vous. Vous m'apportiez donc de bonnes espérances, vous sembliez comprendre ma maladie, je croyais vous l'avoir dite, et il me semble qu'il n'y a pas de secret gardé dans *Lélia*. Une heure ou deux de votre conversation me faisait réfléchir une semaine, car, malgré mon indocilité devant les consolations et les avis, ils ne tombent pas sur du marbre. Après m'être débattue, après avoir soulagé ma bile à

repousser, à nier et même à railler les efforts de l'affection et de la raison, je me mets à songer quand je suis seule, et souvent je ramasse une ou deux de ces perles que j'avais laissées par terre. Je m'entoure de ces idées, d'abord écartées avec colère. Je les reprends, je les retourne, comme ces choses qu'on déprécie tout haut pour les avoir à meilleur marché, mais qu'on meurt d'envie de s'approprier. Je n'attends plus qu'une chose, c'est qu'on revienne à la charge, c'est qu'un homme me dise : « Vous pouvez être heureuse par la raison, parce que j'ai de la raison, et que je suis heureux. »

Mais, d'ailleurs, pourquoi désirerais-je tant votre amitié et votre société si elles ne m'étaient pas utiles et précieuses? Si j'étais vaine, je pourrais les rechercher comme des joyaux, pour m'en parer et me faire paraître plus riche; mais je ne suis pas vaine; c'est un bonheur de plus qui me manque. Je n'ai pas non plus la prétention de vous être utile et salutaire; je crois, au contraire, que je puis être nuisible dans mes jours d'angoisse et de désespoir. Mais êtes-vous si peu ferme, que le vent qui se fait au loin vous ébranle? Êtes-vous si peu revenu de la vie que l'ennui d'une autre vous donne envie de recommencer le voyage?

S'il en est ainsi, encore une fois dites-moi que vous vous récusez, que vous trouvez trop grave le rôle que je vous destinais; je vous destituerai, mon cher confesseur, et ne vous demanderai qu'une lointaine bénédiction. Mais, si vous vous sentez libre, et croyant, et charitable, aidez-moi à retrouver ma route, car je flotte incertaine encore souvent, et je me demande si je ne me suis pas mise dans une fausse voie.

Tenez, votre boutade m'a fait un mal sérieux. Je m'étais arrangé tout bas une petite existence bien belle et bien modeste. Trois amis au plus, la retraite, l'étude dans le jour, et le soir quelque sage et douce conversation. Cela n'a l'air de rien, mais c'est une énorme ambition, je le vois bien, car au beau milieu du projet, voilà que le meilleur appui me manque. Encore un hasard ou un caprice, je serai tout à fait abandonnée. Que Planche devienne amoureux, ou ambitieux, ou dévot, ou politique, il s'éloignera. Qu'un autre me comprenne mal, ou se laisse influencer à l'extérieur, il me fuira. Et alors, que voulez-vous que je devienne? vivrai-je seule? C'est une grande

épreuve à tenter et je le désire parfois singulièrement, mais je le crains aussi. J'aime trop la solitude pour qu'elle me soit bonne, je la cherche trop comme un plaisir pour qu'elle me soit un remède; jadis elle m'a bien mal réussi!

O mes amis! un peu d'aide, un peu de pitié! je suis dans un passage dangereux, et quoique j'avance, je me heurte encore souvent.

Mon Dieu, me laisserez-vous ainsi? Faut-il que je nie l'amitié, la seule espérance qui me soit un peu restée? Faut-il que je renonce à l'estime des personnes graves, en me disant qu'il n'est point de sagesse, point de tolérance sur la terre, qu'une liaison en vaut une autre pourvu qu'elle amuse ou distraie? Faut-il que je croie ce qui m'est souvent venu à l'esprit, à savoir que les vertueux sont orgueilleux et durs, et que les dissolus sont compatissants et doux?

Vous voyez quels efforts je fais pour me rattacher à vous, Sainte-Beuve; c'est que je personnifie en vous une idée. Vous comprenez laquelle. Si je me trompe, tant pis pour moi, je ne m'en prendrai qu'à moi. Si vous n'êtes pas plus sage que moi, quel reproche aurai-je à vous faire? Aucun.

Mais, si je ne me trompe pas, si vous êtes arrivé au port, et que vous refusiez de m'y amener, maudit soit votre égoïsme ou votre cruauté! moi qui vaux peu de chose, je ne laisserais pas périr un homme qui m'appellerait obstinément; qui, pour m'intéresser à lui, me ferait effrontément le loyal aveu de ses misères, et qui me demanderait secours au nom de Dieu!

Cette lettre est commencée depuis trois jours, mais j'ai été écrasée de travail. J'ai fini *Lélia*.

IV

Paris, 3 août 1833.

Vous êtes bon et excellent, mon ami; vous me consolez et me rendez le courage qui me manque souvent. Mais pour rien au monde je ne voudrais abuser de votre dévouement. Vous aimez, vous êtes aimé, vous êtes heureux; que le ciel en soit

béni. Mais gardez bien votre trésor et ne le risquez pour rien au monde. Toutes vos confessions augmentent ma vénération pour vous, et plus que jamais j'ai confiance à la parole d'un homme qui aime, qui lutte, qui souffre et qui prie.

Je vous demanderai donc vos conseils, je vous ouvrirai donc mon cœur, et souvent, pour que vous vous affligiez avec moi de ses erreurs, ou que vous en applaudissiez les bons mouvements. Mais tout ceci peut se faire par lettres; je ne veux pas que, pour m'être utile et agréable, vous compromettiez ce qu'il y a de plus beau et de plus sacré dans votre existence. Qui, moi! prendre un égoïste plaisir qui peut briser un cœur dévoué! Non, non, je respecte trop l'amour, *l'Amour* comme vous écrivez.

Quoique j'en médise souvent, comme je fais de mes plus saintes convictions aux heures où le démon m'assiège, je sais bien qu'il n'y a que cela au monde de beau et de sacré. Si la personne dont vous m'avez parlé consent à ce que nous nous voyions quelquefois, à la bonne heure. Si vous croyez que la lecture de mes lettres puisse lui ôter tout motif de souffrance, montrez-lui mes lettres, confiez-lui mes aveux. Je ne crains aucune intolérance, aucune raillerie, aucune indiscrétion de la part d'une femme qui vous comprend et vous aime. D'ailleurs, y a-t-il des secrets devant Dieu, et qu'importe que les hommes sachent ce que Dieu doit juger? Il n'y a de fâcheux que les choses mal sues et les vérités altérées.

Voyez, mon ami, si ce parti peut remédier aux inconvénients qui résulteraient d'une liaison mystérieuse. Si j'avais une grande peine, un subit besoin d'appui et de conseil, je vous appellerais. Dans un cas extraordinaire, nous pourrions faire comme les plus saints confesseurs, dans les cas *réservés*, et nous en remettre à l'inspiration de nos consciences; mais dans le cours habituel de la vie, il ne faut point transiger avec des devoirs si grands et si réels. Obtenez une autorisation, ou bien écrivons-nous. Et croyez bien que je sens tout le prix de votre amitié, que je respecte les sentiments de votre cœur, et qu'à cet égard, si vous avez jamais besoin pour *elle* de refuge, d'argent, de service quelconque, tout ce que j'ai est à vous: que j'accomplirai tous les voyages, tous les travaux.

Mes forces, ma volonté, mon cœur, vous seront dévoués dès que vous les réclamerez.

Adieu, mon cher ami, je vous écris peu, et tard, parce que je suis écrasée de travail et de fatigue.

V

Paris, 25 août 1833.

Mon ami,

Je suis très insultée comme vous savez, et j'y suis fort indifférente. Mais je ne suis pas indifférente à l'empressement et au zèle avec lesquels mes amis prennent ma défense. On m'a dit de votre part que vous répondriez à *l'Europe littéraire*[1] dans la *Revue des Deux Mondes* et dans *le National*. Faites-le donc, puisque votre cœur vous le conseille; je ne vous en remercie pas; mais vous savez qu'en pareille occasion mes paroles et ma vie seraient à votre service.

Je veux vous parler d'une autre chose qu'il m'importe beaucoup que vous sachiez. Puisque le doute, l'étonnement, l'incertitude ont effrayé souvent votre amitié et ébranlé votre estime, je veux que vous voyiez très clair dans ma conduite et que vous connaissiez mes actions et mes intentions. Si vous les blâmez, ce ne sera pas une raison pour m'ôter votre confiance.

Je me suis enamourée, et cette fois très sérieusement, d'Alfred de Musset. Ceci n'est plus un caprice; c'est un attachement senti, et dont je vous parlerai avec détail dans une autre lettre[2]. Il ne m'appartient pas de promettre à cette affection une durée qui vous la fasse paraître aussi sacrée que les affections dont vous êtes susceptible. J'ai aimé une fois pendant six ans, une autre fois pendant trois, et, maintenant, je ne sais pas de quoi je suis capable. Beaucoup de fantaisies ont

1. La première attaque de *l'Europe littéraire* fut un article intitulé *la Vie littéraire : autrefois et aujourd'hui*, dans le numéro du 9 août 1833; la seconde, un article sur *Lélia*, dans celui du 22 août 1833; l'un et l'autre signés du directeur de ce recueil, Capo de Feuillide.

2. Cette lettre n'a pas été écrite.

traversé mon cerveau, mais mon cœur n'a pas été aussi usé que je m'en effrayais; je le dis maintenant parce que je le sens.

Je l'ai senti quand j'ai aimé P. M. Il m'a repoussée, j'ai dû me guérir vite. Mais ici, bien loin d'être affligée et méconnue, je trouve une candeur, une loyauté, une tendresse qui m'enivrent. C'est un amour de jeune homme et une amitié de camarade. C'est quelque chose dont je n'avais pas l'idée, que je ne croyais rencontrer nulle part, et surtout là. Je l'ai niée, cette affection, je l'ai repoussée, je l'ai refusée d'abord, et puis je me suis rendue, et je suis heureuse de l'avoir fait. Je m'y suis rendue par amitié plus que par amour, et l'amour que je ne connaissais pas s'est révélé à moi sans aucune des douleurs que je croyais accepter.

Je suis heureuse, remerciez Dieu pour moi. Il y a bien encore en moi des heures de tristesse et de vague souffrance: cela est en moi et vient de moi. Si j'abjurais les infirmités de ma nature, je ne serais plus moi et je pourrais craindre de le redevenir tout à coup. Je suis dans des conditions plus vraies de régénération et de consolation. Ne m'en dissuadez pas.

Si vous êtes étonné et effrayé peut-être de ce choix; si cette réunion de deux êtres qui, chacun de leur côté, niaient ce qu'ils ont cherché et trouvé l'un dans l'autre, attendez, pour en augurer les suites, que je vous aie mieux raconté ce nouveau *roman*. Ne pourrai-je vous voir une heure avant mon départ pour le Berry? Tâchez d'en obtenir la liberté. Peut-être sommes-nous dans un de ces *cas réservés*, où ayant un secret important à vous confier, il me serait utile de vous voir.

Maintenant, que je vous ai dit ce qu'il y a dans mon cœur, je vais vous dire quelle sera ma conduite. Planche a passé pour être mon amant: peu m'importe. *Il ne l'est pas*. Il m'importe beaucoup maintenant qu'on sache qu'il ne l'est pas, de même qu'il m'est parfaitement indifférent qu'on croie qu'il l'a été. Vous comprenez que je ne puis vivre dans l'intimité avec deux hommes qui passeraient pour avoir avec moi des rapports de même nature; cela ne convient à aucun de nous trois.

J'ai donc pris le parti, très pénible pour moi, mais inévitable, d'éloigner Planche. Nous nous sommes expliqués franchement et affectueusement à cet égard, et nous nous sommes quittés en nous donnant la main, en nous aimant du fond du

cœur, en nous promettant une éternelle estime. Je me plais à vous le dire pour que Planche soit lavé à vos yeux, ou au moins justifié, des reproches qu'on lui adresse, reproches dont je n'ai jamais voulu faire l'examen et dont je ne me soucie aucunement, n'en ayant jamais eu aucun à lui faire. Je serais fort affligée que notre séparation eût l'air d'une brouillerie et accréditât la mauvaise opinion que plusieurs ont de lui. Je fais donc tout ce qui est en moi pour l'éviter en disant nettement quelle est ma position à l'égard de monsieur de M. et à l'égard de G. P. Je tiens peu à l'opinion de ceux qui n'ajouteront pas de confiance à mes paroles et qui aimeront mieux croire à chances égales le mal que le bien. Ceux-là sont des gens méchants ou malades. Je crains les uns et n'ai pas besoin des autres, étant moi-même malade très souvent.

Je ne sais pas si ma conduite hardie vous plaira. Peut-être trouverez-vous qu'une femme doit cacher ses affections. Mais je vous prie de voir que je suis dans une situation tout à fait exceptionnelle, et que je suis forcée de mettre désormais ma vie privée au grand jour. Je ne fais pas un grand cas de la voix publique; cependant s'il m'est facile de l'éclairer sur les points principaux, je dois le faire. Elle dira que je suis inconstante et fantasque, que je passe de Planche à Musset, en attendant que je passe de Musset à un autre. Peu importe, pourvu qu'on ne dise pas que mon lit reçoit deux hommes dans le même jour. Je me trouverai méconnue : c'est peu de chose. Mais je ne me trouverai pas calomniée et outragée comme je le serais si je ne prenais le parti de dire la vérité.

Quant à la sincérité de mon âme, au plus ou moins de force et de vertu qu'elle a conservé à travers ma triste vie, ce sont choses délicates, appréciables seulement pour deux ou trois amis. Vous savez que vous êtes celui que j'estime le plus. Je vous verrai ou je vous écrirai pour que vous lisiez bien en moi, pour que vous m'éclairiez sur les taches, pour que vous me rendiez justice sur les bons endroits. J'ai besoin de savoir que, de près ou de loin, deux ou trois nobles âmes marchent dans la vie en me soutenant de leurs vœux et de leur sympathie. Ce sont des frères et des sœurs que je retrouverai dans le sein de Dieu au bout du pèlerinage.

Adieu mon ami. Tout à vous.

VI

Paris, septembre 1833.

Mon ami,

Donnez-moi la nouvelle adresse du docteur Louis. Ne pourriez-vous, sans affliger personne et tout en disant les vérités qui me concernent, venir dîner avec Alfred de M. et moi, un de ces jours? J'inviterais Béranger, qui est venu me voir, et que j'aime beaucoup.

Tout à vous.

Tâchez de m'envoyer l'adresse de M. Louis, par le retour du commissionnaire.

VII

Paris, novembre 1834.

Mon ami.

Je voudrais vous voir et causer avec vous tête-à-tête : cela est impossible chez moi. Soyez assez bon pour aller au collège Henri IV demain, de midi et demi à une heure; demandez mon fils, je serai avec lui. De là nous irons faire un tour sur la place Sainte-Geneviève, et, en une demi-heure je vous expliquerai ma situation et vous demanderai un conseil. J'ai une question de vie et de mort à trancher. Aidez-moi.

A vous.

Lundi soir.

VIII

Nohant, fin de 1834.

Mon excellent ami,

J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais vous comprenez bien qu'il m'a fallu quelques jours pour reprendre ma pauvre tête et pour comprendre où m'avait conduit cet affreux cauchemar.

Mon réveil ici a été assez doux. J'ai retrouvé mes chers camarades aussi bons pour moi qu'à l'ordinaire, mais mon vieux cœur, hélas ! est bien las, et bien flétri. Je ne crois pas qu'il se relève de si tôt.

Alfred m'a écrit une petite lettre assez affectueuse, se repentant beaucoup de ses violences. Son cœur est si bon dans tout cela! Je lui ai envoyé, pour toute réponse, une petite feuille de mon jardin, et lui m'a envoyé une mèche de ses cheveux, que je lui avais beaucoup demandée autrefois, c'est-à-dire il y a quinze jours; et voilà, c'est fini.

Je ne désire plus le revoir, cela me fait trop de mal. Mais il me faudra de la force pour lui refuser des entrevues, car il m'en demandera. Il ne m'aime plus, mais il est toujours tendre et repentant après la colère; il voudra effacer le triste souvenir qu'il m'a laissé de nos adieux; il croira me faire du bien, et il se trompera, car je me retrouverai tout à coup l'aimant et ayant travaillé en vain à me détacher.

J'aurai cette force de le fuir, je vous le promets; je sens bien qu'il me la faut.

Je voudrais rester ici longtemps, mais je ne le peux pas. M. Dud. tout en se montrant fort *affable*, trouve un peu mauvais le surcroît de dépense que j'apporte ici, et je ne peux attendre qu'il me dise de m'en aller, d'autant plus qu'il se ruine en effet, et qu'il va être obligé de fermer la porte de la maison. Il a une pauvre tête, il fait de mauvaises spéculations et il s'en affecte beaucoup. J'essaye de lui donner de la philosophie; voilà à quoi je passe mon temps.

Ma fille Laure[1] est accouchée d'une fille dont je suis marraine. Dutheil chante et boit; vous l'avez fasciné. Il parlera de vous toute sa vie, et dans quarante ans il racontera à ses petits enfants qu'il a vu M. de Sainte-Beuve à son voyage de Paris, en l'an de grâce 1834.

Je suis dans une situation d'esprit souffrante et pourtant douce. Je rêvasse beaucoup; je vais accoucher de quelque livre sentimental, je pleure et je ris en même temps.

Mon ami, comme vous avez été bon pour moi, et comme il m'est cher de me sentir assistée et consolée par vous et par

1. Nom d'amitié donné à madame Alphonse Fleury, née Laure Decerfz.

tous ces bons cœurs qui m'aiment malgré tout! Soyez sûr que dans aucun temps de ma vie je n'oublierai cette affection si indulgente et si active que vous avez eue pour moi. Si vous avez jamais besoin de moi, combien je serai heureuse!

Adieu, mon cher directeur, écrivez-moi un petit mot pour me dire tout ce que vous voudrez; mais si vous savez quelque chose de triste de la part d'Alfred, quelque mouvement d'humeur pendant lequel il aurait mal parlé de moi, ne me le dites pas; j'ai bien assez souffert et je suis bien assez résignée à l'avoir perdu.

Adieu, je suis à peu près idiote, mais j'en reviendrai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Vous portez-vous bien? Êtes-vous heureux? Oui, vous êtes aimé!

Pensez quelque fois à moi et priez le bon Dieu pour votre pauvre vieux ami George.

La Châtre (Indre), poste restante.

IX

Paris [1].

Je ne vous ai pas remercié à l'instant même des jolis et des beaux vers que vous m'avez envoyés si vite et si gracieusement. J'étais très malade, et j'ai encore les doigts tellement goutteux que je ne fais que des pattes d'araignée, comme vous voyez.

Je vais écrire à M. Olivier pour le remercier, et vous voudrez bien vous charger de lui envoyer mon billet dans votre prochaine lettre. En attendant, venez me voir, si vous pouvez *flâner* en paroles une heure ou deux. J'aurais bien des choses à vous dire, et que votre dernier écrit dans la *Revue* a éveillées dans ma tête; si tant est que j'aie une tête, ce dont je suis forcée de douter souvent.

Je n'en ai guère fait preuve en éprouvant tant de joie à

1 Cette lettre, qui ne porte aucune espèce de date, doit avoir été écrite vers 1839. En tout cas, elle est évidemment la première d'une nouvelle série, et renoue la correspondance interrompue par un de ces *refroidissements* dont Sainte-Beuve a parlé dans ses *Portraits contemporains*.

vous *retrouver*, et je m'étais promis de n'avoir pas tant de cœur. Un si long chagrin et un si vif regret auraient exigé, logiquement, plus de rancune. Vous serez bien venu maintenant à me trouver extravagante, et je sais des gens qui me mépriseraient bien pour cela. Peu m'importe.

Si vous voulez être aussi *jobard* que nous sommes convenus de l'être, suivez l'exemple que je vous donne en ceci particulièrement.

Faites-moi souvenir que j'ai (outre votre article) à vous parler de *trois* choses, car en vous écoutant j'oublie ce que j'ai à vous dire.

X

Paris, 19 janvier 1841.

Si vous avez vraiment des remords et que vos *craquements* entament un peu votre glacier, venez dîner avec nous aujourd'hui sans la moindre cérémonie et sans la moindre toilette; ou tout au moins venez ce soir, *en ours*, si vous voulez, en pantoufles, en robe de chambre, causer au coin de mon feu avec madame Allart, qui est revenue à moi comme l'enfant prodigue, et qui est toujours prodigue d'esprit, d'érudition et de vie. Cela vous ranimera peut-être.

Moi je n'ose plus dire que ma vieille amitié aura assez de prise sur vous pour amener un dégel.

A vous pourtant et toujours.

Mardi matin.

XI

Nohant, septembre 1844.

Mon ami,

J'espère que vous êtes toujours bon pour moi *quand même*, et que vous voudrez bien me rendre service avec le même bonheur que j'éprouverais à en faire autant pour vous. Enfin je vous juge d'après mon cœur en cette circonstance, et je viens vous demander d'aider une bonne et chère amie à moi,

digne par son intelligence et ses bonnes qualités de votre intérêt particulier.

Il s'agit simplement de recommander son jeune frère, un peu arriéré dans ses études, par suite d'une longue maladie, à l'indulgence des examinateurs pour le baccalauréat. Elle-même vous dira mieux que moi l'importance du service que je vous demande pour elle, et qui, je le crois, ne vous coûtera que la peine de dire quelques mots, mais bien pressants, aux examinateurs que vous devez assurément connaître.

Promettez-moi que vous le ferez, et soyez sûr que vous aurez fait une bonne œuvre, car jamais femme ne fut plus noble, plus pure, plus méritante, et moins heureuse que mademoiselle Elisa Tourangin.

Adieu, cher ami ; soyez bien dans la vie sous tous les rapports ; c'est-à-dire que Dieu soit avec vous ; et croyez à ma vieille amitié.

XII

Nohant, octobre 1844.

Je ne puis pas trop vous remercier. Vous avez comblé de joie et de gratitude une personne que j'aime comme ma sœur et qui est tout à fait digne de l'intérêt que vous lui avez témoigné.

C'est un ange de dévouement que mademoiselle Tourangin, et c'est en même temps une intelligence d'élite. Elle a été la mère de ses trois frères, et le malheur et la maladie ayant frappé et ravagé sa famille, le sort du plus jeune lui causait une profonde anxiété. La voilà heureuse, et moi je le suis de vous devoir cette joie de mon amie.

C'est à vous seul que nous devons l'obligeance et le bon vouloir de M. Cousin. Cependant, remerciez-le bien pour nous. Quant au passé, que vous regrettez, je ne sais, mon ami, ce que vous voulez dire. Je ne suis point changée de cœur, et mon esprit est plus tranquille, voilà tout. Est-ce parce que cette tranquillité m'a ôté du talent, comme on l'assure autour de vous, et n'est-ce que cela ? C'est bien peu de chose à perdre ou à gagner que du talent. Ce qu'il ne faut

pas perdre, c'est le souvenir de l'amitié, et vous m'avez montré que je pouvais compter sur la vôtre : je n'ai donc rien à regretter.

Tout à vous de cœur.

Lundi.

XIII

Paris, 24 février 1845.

Mon ami,

Je n'ai jamais vu une séance de l'Académie, et il n'y aurait pas pour moi d'occasion plus intéressante que celle de votre réception[1].

J'ai fait demander des billets qui n'arrivent pas. Pouvez-vous m'en procurer deux? je vous en saurai un gré infini.

Tout à vous de cœur.

Lundi soir.

XIV

Paris, 26 février 1845.

Je n'y entends pas malice. Je voudrais voir une séance de l'Académie, et la seule qui jusqu'à ce jour ait pu m'intéresser, c'est celle de votre entrée.

Je ne suis pas au courant de beaucoup de choses qui intéressent souvent certain public plus que la chose elle-même. On dit que la main qui vous reçoit est comme celle de certain prince qui égratignait en caressant. Mais je ne suis pas en peine de vous ; cette main est plus lourde que puissante[2], à mon avis, et s'il y a à rire, comme vous le prétendez, je crois que tous les rieurs seront de votre côté, moi à coup sûr.

En quelque place que ce soit, trouvez-moi le moyen de voir et d'entendre, si pour cela il ne faut pas vous donner trop de

1. George Sand a rendu compte de cette séance académique, — celle du 27 février 1845, — dans la *Réforme* du 3 mars suivant.

2. Celle de Victor Hugo, qui répondait à Sainte-Beuve.

peine. Mais le temps passe, et je voudrais deux billets, car je ne sais plus aller seule.

Trouvez donc un instant pour penser à moi.

A vous.

Mercredi matin.

XV

Paris, 27 février 1845.

Mon ami,

Je vous ai attendu un quart d'heure à votre porte. Vous n'étiez pas encore arrivé. J'ai bien compris que vous ne pouviez, et je ne me suis pas impatientée ; mais je m'inquiétais de l'heure qui s'écoulait, et craignais de ne plus trouver de place.

Je me suis tirée d'affaire merveilleusement *pour moi*, et je vous remercie de m'avoir fait entendre ce discours si ingénieux, si charmant et que vous avez dit avec tant de naturel, de convenance et de goût. Je n'en ai pas perdu un mot, moi qui ne sais pas écouter.

J'ai été moins enchantée de *l'autre*, que je voyais et entendais pour la première fois, et dont le ton doctoral a failli m'endormir. J'aurais voulu un second discours de vous pour me réveiller de celui-là, très beau à ce qu'on assure, mais où j'ai trouvé une très grande bizarrerie : à savoir qu'on vous accordait *quelque chose* de Nodier. Ce n'est pas que je dédaigne Nodier, mais quel esprit d'une autre trempe et d'une autre portée vous êtes !

Je n'aime la boursouflure à aucune sauce, et c'est pourquoi j'aime votre esprit. On dit que vous n'aimez pas mes amis. Eh bien, peut-être que je n'aime pas les vôtres : nous sommes quittes. Quant à vous, je ne saurais jamais oublier notre vieille amitié, et il me faudrait d'autres griefs que des dissidences d'opinion pour me faire renier le passé, ce passé que de mutuelles douleurs confiées et de si bonnes heures d'épanchement m'ont rendu sacré.

J'ai été en colère contre vous pendant un temps. Ce n'était pas de l'indifférence. A présent, je n'ai plus de colères injustes ;

l'âge a passé sur tout cela et l'affection reste, quand même vous auriez encore quelques torts. Il y a dans mes souvenirs tant de bonnes choses à opposer à de légères piqûres!

Merci pour la matinée d'aujourd'hui et tout à vous de cœur.

P.-S. — J'avais envie d'aller vous serrer la main après, mais je craignais de vous trouver trop entouré; je n'ai pas osé.

XVI

Nohant, 29 juin 1845.

Cher ami,

Je viens encore vous recommander instamment cette année mademoiselle Tourangin, mon amie et compatriote, au frère de laquelle vous avez bien voulu vous intéresser l'année passée, et qui a eu tant à se louer de votre bonté.

Je n'aime guère à demander. Je sais combien la vie est pleine et s'échappe en actes d'obligeance et de dévouement qui font qu'on oublie de vivre pour son propre compte. Pourtant on a beau s'ennuyer de faire son devoir, on prend si bien l'habitude de s'y conformer qu'on ne peut plus s'en débarrasser.

Or, si mon devoir à moi, ermite, est de servir mes amis selon mon peu de moyens, le vôtre à vous, qui êtes plus efficace et plus répandu, n'est-il pas de venir en aide aux bons et aux faibles? Oui, me direz-vous, mais rien n'est ennuyeux comme les gens qui vous rappellent ce que vous avez de bien à faire. Sans doute, pardonnez-moi donc de venir vous tourmenter; et pour rendre mes solliciteurs plus intéressants, voilà que j'imagine de vous envoyer la lettre de mon amie Élisa, afin que vous sachiez combien est immense le service que vous lui avez rendu et que vous pouvez lui rendre encore.

Et puis, il me semble que vous prendrez un peu de sympathie pour la fin de cette lettre, où une âme si triste, si scrupuleuse et si douce se montre telle qu'elle est. Gardez-moi pourtant le secret de cette confidence, car dans la vie de

cette pauvre fille de province qui n'a jamais eu de véritable secret, toute petite souffrance naïve est un mystère fièrement voilé. Vous avez souvent peint ces natures-là, et vous avez pour elles une prédilection que je partage.

Bonsoir, je n'ose point vous demander comment vous êtes, de peur d'avoir l'air d'exiger une réponse ; ce sera bien assez de me lire. Mais croyez que je n'en suis pas moins occupée de vous, bien que j'ignore ce que vous faites, pensez et écrivez.

Je suis occupée à m'abrutir à la campagne. C'est de toutes mes passions, la seule qui n'ait rien perdu. Cette vie de paresse morale, d'ignorance et d'activité physique, a toujours pour moi des charmes infinis. C'est que c'est le vœu de la nature jusqu'à un certain point, et que l'excès contraire dans lequel nous vivons ailleurs révolte nos facultés, et dépasse nos forces.

Adieu, à vous de cœur,

XVII

Nohant, 5 juillet 1845.
(Quarante et un ans aujourd'hui).

Mon ami,

Je vous remercie de votre bonne lettre et je me console un peu de vous avoir fait courir inutilement, puisque vous me donnez l'occasion de vous récrire.

Élisa n'est pas encore à Paris. Je la croyais en route, je vois qu'elle n'a pas quitté Bourges puisqu'elle n'a pas été chez vous, car c'est la première course qu'elle devait faire. Attendez-la, et soyez bon pour elle comme vous l'avez été. J'y compte, et mon cœur vous en tiendra compte aussi.

Je vous trouve plus poète et plus *jeune homme* que je ne le suis, car vous savez encore vous plaindre, et moi, je ne le pourrais plus. D'où me vient ce détachement et cet oubli consacré de moi-même ? Vous l'attribuez à la foi, mais je ne saurais dire si c'est vraiment là, la cause. Est-ce, comme je vous le disais il y a peu d'années, parce que je vis au milieu

de la famille et des affections douces et durables ? Cela ne me suffisait pas autrefois et me suffit aujourd'hui. Pourtant je n'ai pris goût ni à l'argent ni à la réputation, jouets ordinaires de l'âge mûr. C'est donc autre chose, c'est tout bonnement, je crois, la vieillesse qui s'est faite et assise avec mes quarante ans, et même avant, car il y a déjà quelques années que j'éprouve ce calme.

Apparemment que je suis morte de ma belle mort, comme les vieillards épuisés qui s'endorment, et je ne m'en suis pas aperçue. Je vous disais, il y a bien longtemps, que je m'en allais, et alors vous ne vouliez pas me croire : vous me prédisiez une éternelle jeunesse, et c'était l'heure où ma jeunesse finissait au milieu des convulsions et des gémissements. Une affection sûre et sans mélange de mal[1] est venu doucement clore ma vie ; mais ce n'est plus la passion, et je ne regrette pas cette ennemie qui m'a brisée ; je me console en me disant que si c'est là la mort, c'est le ciel en comparaison de ce qui était la vie.

Donc, *frère il faut mourir !* Puisque c'est inévitable, cherchons une manière *simple* et noble de trépasser. Moi je souffre encore quand je vois souffrir, et je voudrais vous tendre la main pour vous faire venir où je suis. Mais vous ne le voudriez pas encore. Vous ne voulez ni du mariage, du mariage comme je l'entends, ni de la famille ; donc vous vivez encore, et voulez vivre plusieurs années de plus que moi.

Eh bien, vous vous plaignez, ingrat ? Regretter, c'est aimer encore et l'on dit que c'est tout. Mais non, j'aurai le courage de le dire à présent, ces amours qui font souffrir ne sont pas les amours que Dieu nous destinait, et nous nous sommes trompés en croyant qu'ils venaient de lui. Il a fait la passion calme, quoique cela paraisse un paradoxe, et ce sont nos mauvaises idées et nos fausses croyances qui en ont fait un martyre.

Vienne le règne de la vérité (et j'y crois, quoique je sache bien que ce ne sera pas pour la génération où je vis), et ce que nous avons souffert n'aura plus de nom dans les langues

1. Il s'agit ici de Chopin, qui, de 1839 à 1847, fut presque constamment l'hôte de George Sand.

humaines. Il n'y aura plus de poètes de la douleur, et la joie en fera de plus éloquents encore, quoique nous ne le comprenions pas aujourd'hui.

Je m'arrête pour que vous ne me trouviez pas folle et digne d'aller en *Icarie* avec M. Cabet. Ne vous moquez pas de ma confiance. Je ne me moque pas, moi, de votre découragement. Il n'y a pas si longtemps que je souffrais comme vous, pour ne pas savoir que c'est sérieux et respectable.

Adieu, et gardez-moi du passé, que nous avons traversé ensemble, l'amitié qui nous faisait parfois du bien.

GEORGE SAND

(*A suivre.*)

LES SYNDICATS OUVRIERS

EN ANGLETERRE[1]

Les détracteurs des syndicats ouvriers d'Angleterre *(Trade-Unions)* ne manquent pas de faire remarquer la faible proportion des ouvriers syndiqués par rapport au chiffre total des travailleurs anglais. Quinze cent mille membres environ font partie des différentes Unions répandues sur la surface du Royaume-Uni : cela représente un vingtième de la population totale, environ un cinquième des ouvriers mâles. Mais ces statistiques générales sont peu concluantes. Si on met en regard du nombre des trade-unionistes les résultats considérables qu'ils ont obtenus, leur faiblesse numérique fait même ressortir davantage leur valeur et leurs succès.

*
* *

La première preuve de cette valeur et de ce succès, c'est que les Unionistes sont en possession de représenter exclusivement la classe ouvrière dans les fonctions électives.

1. La Société du Musée social confia, l'automne dernier, à M. de Rousiers la mission d'étudier le trade-unionisme en Angleterre. La présente étude est extraite d'un volume que publiera prochainement la librairie Armand Colin et Cie, et où M. de Rousiers expose les résultats de son enquête.

Consultez la liste des membres ouvriers du Parlement (*Labour members*), tous occupent dans le Trade-Unionisme une place marquante : John Burns fait partie de la Société des mécaniciens-unis (*Amalgamated Engineers*), et les congrès des Trade-Unions ont souvent retenti des vigoureux accents de son éloquence ; Thomas Burt, John Wilson, Fenwick, Samuel Woods et Benjamin Pickard ont pris une part active à l'organisation des mineurs ; M. Pickard préside actuellement la puissante *Miners' Federation* ; J. Havelock Wilson a créé l'Union Nationale des gens de mer; le nom de Joseph Arch est mêlé étroitement à l'histoire des syndicats d'ouvriers agricoles; H. Broadhurst est membre de l'Union des maçons et tailleurs de pierre, etc.

Dans les conseils électifs de comté (*County Councils*), c'est encore à des trade-unionistes réputés pour leur zèle que les électeurs ouvriers confient la représentation de leurs intérêts; j'ai eu souvent l'occasion de le constater dans différents comtés, et le fait est bien connu en ce qui concerne le conseil de comté de Londres (*London County Council*) où John Burns, Ben Tillet, Steadman, ont joué un rôle, sans compter Sidney Webb que son active sympathie pour la cause trade-unioniste confond avec eux. On retrouve encore les trade-unionistes dans les conseils de paroisse (*Parish Councils*) récemment institués, dans les comités scolaires électifs (*School boards*); il ne semble pas que les intérêts de la classe ouvrière obtiennent en Angleterre une représentation quelconque autrement que par eux. On s'en rend si bien compte que le terme de « parti ouvrier » (*Labour Party*) ne s'applique pas à d'autres individus qu'à des trade-unionistes. M. Keir Hardie a bien voulu fonder un parti ouvrier indépendant (*Independent Labour Party*), mais c'est encore dans les Trade-Unions qu'il en a recruté les éléments; lui-même, d'ailleurs, a fait ses premières armes dans les meetings et les congrès trade-unionistes : il a organisé ses camarades, les mineurs de l'Ayrshire en Écosse, et appartient aujourd'hui encore à leur union.

Aussi le trade-unionisme représente-t-il aux yeux du grand public le parti ouvrier, le parti populaire. Le gouvernement de la Reine ayant voulu, au cours de ces dernières

années, nommer dans les grandes villes des *magistrates* plus rapprochés de leurs justiciables par leur origine et leur profession que les *gentlemen* ordinairement pourvus de ces importantes fonctions, c'est parmi des trade-unionistes qu'il a choisi la plupart d'entre eux. En parcourant la liste des délégués aux congrès des Trade-Unions, on remarque souvent ces deux lettres : J. P. (*Justice of the Peace*), accolées à leur nom. David Holmes, J. Mawdsley, les leaders les plus en vue dans les industries textiles du Lancashire, W. Inskip, de l'union des ouvriers cordonniers, W.-J. Davis, l'organisateur des ouvriers du cuivre, pour ne citer que des noms très connus, occupent à Burnley, à Manchester, à Leicester, à Birmingham un siège de juge de paix.

Il résulte de cet ensemble de faits que le chiffre des ouvriers trade-unionistes anglais est bien loin de représenter la force véritable du mouvement trade-unioniste. Il n'en représente que l'armée, les troupes organisées. Il ne donne aucunement la mesure de la sympathie générale dont le Trade-Unionisme est l'objet dans la classe populaire, ni du succès véritable de la cause.

Un seul groupement ouvrier existe qui soit opposé aux Trade-Unions, c'est celui du *Free Labour*. Ce serait lui faire trop d'honneur que d'en comparer l'importance à celle du Trade-Unionisme. Le *Free Labour* n'est pas à proprement parler un groupement ouvrier, mais une machine de guerre inventée par certains patrons, notamment par les armateurs alliés à la *Shipping Federation*, et soutenue par leur argent, n'ayant une apparence de vie que grâce à leur appui, composée d'éléments sans force, d'individus sans mandat régulier. Les rares manifestations de son activité passeraient à peu près inaperçues, si les patrons intéressés à son existence ne faisaient autour d'elles une réclame coûteuse. J'ai cru devoir assister par acquit de conscience et par scrupule d'impartialité au Congrès du *Free Labour* à Newcastle en 1895. Si j'avais pu conserver quelques illusions sur la valeur de l'association et des hommes qui la composent, cette expérience les aurait promptement dissipées. Je suis sorti de ce congrès avec la conviction affermie qu'en dehors du Trade-Unionisme il n'y a dans les masses ouvrières de l'Angleterre aucun groupement sérieux, que le Trade-Unionisme résume en

lui seul tous les efforts dignes d'attention tentés pour la représentation des intérêts ouvriers. En dehors de lui il n'y a que l'état inorganique d'éléments isolés.

*
* *

Le succès du Trade-Unionisme auprès des ouvriers s'explique aisément. Consultez les statistiques anglaises des salaires d'il y a vingt ans, faites la comparaison avec les salaires actuels, vous serez frappé de l'élévation marquée de leur taux pendant cette période pour la plupart des industries. Pour les heures de travail, au contraire, la progression a été constamment décroissante. La journée de dix heures était considérée comme un minimum vers 1860. Aujourd'hui, c'est un maximum : la journée de neuf heures paraît la plus ordinaire, celle de huit heures est déjà établie dans un grand nombre d'usines, dans plusieurs exploitations minières : on sait quel puissant mouvement s'est organisé pour en obtenir l'adoption générale.

Sans doute, ce ne sont pas les Unions seules qui ont obtenu cette double amélioration dans la vie des travailleurs. L'introduction de machines de plus en plus puissantes, de plus en plus perfectionnées, et qui augmentent dans une énorme proportion la productivité industrielle, a permis la hausse du taux de rémunération de la main-d'œuvre, en même temps que la diminution des heures de travail. Il serait donc exagéré de porter à l'actif des Unions tout l'écart que je viens d'indiquer entre l'état de choses ancien et la situation présente. Mais, d'autre part, il est juste de reconnaître la part considérable qui leur revient dans ce progrès. On peut s'en faire une idée par la comparaison entre les districts organisés et les districts non organisés d'une même branche de travail. Par exemple, les mineurs du Durham et du Northumberland, ceux des Midlands restent moins longtemps sous terre et reçoivent des salaires plus élevés que les mineurs gallois ou ceux du Somersetshire. Les ouvriers du bâtiment, généralement payés à l'heure, voient leurs salaires osciller entre 10 pence et 6 pence, suivant le degré de puissance de leurs Unions locales. Partout où les syndicats sont forts, partout où il existe des unions bien organisées,

les heures de travail sont plus courtes et les salaires plus élevés.



Ces résultats justifient pleinement la faveur dont les Unions sont l'objet auprès des ouvriers, mais ils ne font ressortir qu'un des côtés de leur rôle. Pour qu'elles agissent efficacement il ne leur suffit pas de la sympathie des ouvriers, il leur faut aussi le respect, la considération des patrons; il faut qu'elles puissent intervenir utilement auprès d'eux. Les résultats que nous avons dits supposent, tout au moins, que les Unions sont reconnues par les patrons.

Cette reconnaissance ne leur permet pas seulement de traiter avec eux à la suite d'une grève, elle a souvent l'avantage de prévenir la grève, d'empêcher le conflit d'éclater. Parfois, grâce à un accord préalable entre l'Union et les patrons d'un métier, toute difficulté venant à se produire est soumise à un conseil permanent d'arbitrage : ces sortes de compromis ne sont consentis en général que pour une durée déterminée[1], d'ordinaire à la suite d'une crise dont il importe de réparer les désastres. Par exemple, après la grande grève des mineurs de la Fédération en 1893, après la grève des textiles du Lancashire en 1892, on était convenu de part et d'autre que, pendant un an ou dix-huit mois, toute demande d'augmentation ou de diminution des salaires serait réglée par un comité spécial; de plus, les changements apportés devraient se renfermer dans certaines limites précises.

Beaucoup plus fréquemment, les patrons et l'Union ne sont liés par aucune promesse ; malgré cela, ils n'arrivent jamais en fait à une déclaration de guerre sans avoir tenté de se concilier au préalable. A cet effet, chaque fois qu'un conflit est imminent, il se forme un comité mixte composé de délégués des patrons et de délégués des ouvriers syndiqués; les questions pendantes sont examinées, discutées, les moyens d'entente proposés sont soigneusement étudiés et souvent, lorsque le comité se sépare, la grève est évitée.

1. Les mineurs du Durham ont eu longtemps des *comités mixtes* permanents pour régler les différends possibles avec les patrons; ils y ont renoncé en 1896.

J'ai entendu à Newcastle, dans une réunion ouvrière pourtant très violente — il s'agissait d'un meeting d'indignation contre le *Free Labour* — un charpentier de Manchester se vanter que, depuis plusieurs années, son Union avait réglé entre les patrons et les ouvriers quarante-neuf litiges sur cinquante. De pareils résultats ont été obtenus dans d'autres métiers, et on ne trouverait pas aujourd'hui en Angleterre une Union sérieusement organisée qui recourût à la grève avant d'avoir cherché à obtenir pacifiquement ce qu'elle désire. Sans doute on a vu, aux débuts de l'organisation syndicale, alors que les intérêts ouvriers se trouvaient représentés par des hommes sans expérience, des grèves décidées follement, sans motif sérieux, et qui semblaient être plutôt une explosion de l'esprit d'antagonisme qu'un moyen extrême de défense. A l'heure actuelle, les Unions puissantes redoutent la grève presque autant que les patrons. Elles ne la font qu'en désespoir de cause, lorsque les moyens pacifiques ont été épuisés. Ajoutons, au surplus, qu'il leur est d'autant plus facile de l'éviter que les patrons sont plus disposés à traiter avec elles. En s'imposant à leur respect, en prouvant manifestement qu'elles étaient des associations bien organisées et responsables, elles ont gagné leur confiance et obtenu de meilleures conditions que par les plus terribles grèves.

Ainsi le succès des Unions auprès des patrons, le fait d'être reconnues par eux comme des groupements normaux composés d'hommes raisonnables, est venu s'ajouter à leur succès auprès des ouvriers, il l'a fortifié et rendu définitif.

***

Ce n'est pas tout : les Unions ont encore réussi d'une troisième façon, elles ont réussi auprès du public indifférent ; elles ont conquis une situation en Angleterre. A coup sûr, la sympathie de tout le monde ne leur est pas assurée, mais tout le monde a pour elles de la considération et leur en témoigne.

Par exemple, à l'occasion du congrès annuel des Trade-Unions, il est d'usage que la municipalité de la ville où le congrès a lieu vienne souhaiter la bienvenue aux délé-

gués, à la séance d'ouverture, et cela quel que soit le parti politique qui domine dans cette municipalité. M. David Holmes. président du Comité parlementaire, marquait d'un trait fort juste, dans son discours au maire de Cardiff, au congrès de 1895, l'importance de cette démarche : « Plusieurs d'entre nous, disait-il, se rappellent le temps où non seulement on ne nous faisait pas l'honneur d'une réception officielle. mais où nous étions l'objet d'une surveillance jalouse de la part des corps municipaux du pays tout entier. Mais nous avons mené nos affaires de telle façon que, aujourd'hui, les sentiments de défiance ont disparu. Nous avons prouvé que nous étions d'aussi bons citoyens que qui que ce soit. » Et le maire de Cardiff savait, de son côté, donner à son compliment officiel un caractère de profonde sincérité. « Je sais. disait-il, que vous représentez ici un million de travailleurs. En réalité, vous représentez un plus grand nombre d'êtres humains, environ cinq millions en comptant vos familles. Si par vos discussions vous pouvez améliorer la condition de cette masse d'individus, si vous pouvez procurer le bonheur et les bienfaits de l'éducation au groupe familial en protégeant celui qui le fait vivre, alors véritablement votre mission est noble et sainte[1]. »

On comprend aisément la satisfaction très légitime qu'éprouvent des trade-unionistes vieillis comme M. David Holmes dans la défense des intérêts ouvriers, en constatant le changement d'attitude des représentants officiels du pays à leur égard. Aussi est-ce avec une très grande cordialité qu'ils acceptent les fêtes données en leur honneur par le corps de ville au cours des travaux du congrès. J'ai assisté à deux de ces fêtes, en 1893 à Belfast. en 1895 à Cardiff. Dans les deux cas, le maire recevait ses invités, ayant à ses côtés sa femme et sa fille en toilette de soirée. Beaucoup de délégués se trouvaient également là avec leur femme, convenablement mais très simplement vêtue. Ce contraste, dont personne ne paraissait gêné le moins du monde, donnait à la réunion un caractère particulier de sincérité. de mutuelle bienveillance exempte de dédain ou d'envie.

1. *Report of the twenty-eight annual Trade-Unions Congress*, 1895, p. 17.

Les personnages officiels n'étaient pas seuls d'ailleurs à fêter les trade-unionistes au congrès de Cardiff. Le marquis de Bute, un patron de marque qui passe pour le plus grand propriétaire de mines du monde entier, qui possède et administre les quais du port de Cardiff, avait tenu, lui aussi, à faire montre de sa sympathie en offrant à tous les délégués une promenade et un lunch sur un de ses bateaux. L'invitation fut acceptée avec reconnaissance, et aucun membre du Congrès ne paraissait trouver étrange d'être, pour une après-midi, l'hôte de ce grand seigneur. Un mineur de mes amis disait devant moi, par manière de plaisanterie, à un de ses collègues connu pour ses idées extrêmes : « Eh bien! et vos farouches principes, comment s'accommodent-ils de cette fête? Vous ne vous sentez pas blessé? — Blessé, mais certainement, mon cher, répondit l'autre avec bonne humeur. Le marquis nous a absolument manqué, il nous doit réparation. Et la seule réparation possible, à mon avis, c'est de nous inviter une seconde fois. » Ce n'est pas un fait indifférent qu'un lord anglais puisse ainsi avoir l'idée de faire une gracieuseté à des délégués ouvriers, et que ceux-ci — même les plus ardents et les moins sages d'entre eux — aient le bon sens et le bon cœur de l'accepter sans embarras. Il y a là une marque incontestable de progrès social, la preuve d'une atténuation de l'esprit d'antagonisme, un gage d'espérance pour l'avenir.

Comment les Unions sont-elles arrivées à tourner ainsi l'opinion publique en leur faveur, à faire disparaître la défiance réciproque de leurs membres et des classes patronales, à créer autour d'elles, en un mot, une atmosphère de paix sociale? Très certainement, cet heureux résultat est dû à la valeur individuelle des éléments qu'elles renferment.

***

A tout seigneur tout honneur. Il nous faut voir d'abord quels hommes sont les chefs des Trade-Unions, ceux qui tiennent la tête du mouvement. C'est avec eux, d'ailleurs, qu'on a le plus facilement des rapports.

La première des qualités qui se remarque chez eux est un

esprit pratique, net et précis, le sentiment des possibilités, le bon sens ferme aboutissant à l'effort efficace.

M. Thomas Burt, secrétaire parlementaire du *Board of Trade* dans le ministère Gladstone, un ancien ouvrier mineur qui a manié le pic au fond de la mine, disait aux délégués des Trade-Unions dans son discours d'ouverture du congrès de Newcastle, en 1891 : « Ne vous inquiétez jamais de ce que vous ne pouvez pas atteindre et ne vous troublez jamais de que vous ne pouvez pas éviter. » *(Never bother yourselves about the unattainable, and don't trouble yourselves for a moment about the inevitable.)* On ne saurait mieux résumer l'état d'esprit avec lequel les *leaders* ouvriers abordent les difficultés de leur tâche. Ils commencent par écarter tout ce qui est visiblement hors de la portée immédiate de leur action; ils acceptent provisoirement les maux inévitables, et concentrent tous leurs efforts sur les réformes possibles.

Ceux mêmes qui croient à la nécessité d'un bouleversement profond dans la société et que séduisent les théories socialistes les plus avancées conservent dans leur esprit l'idéal rêvé, mais s'appliquent dans le domaine des faits à obtenir des résultats de détail. « En attendant le *millenium* de la nationalisation de la terre. me disait un jour John Burns, dans le parc de Battersea, voici deux terrains publics de *lawn tennis* que j'ai fait établir sur la pelouse. C'est là, ajoutait-il, du socialisme pratique ! » Sans doute, et ce socialisme n'a rien d'effrayant ni de dangereux. Aucune théorie, d'ailleurs, ne constitue une menace pour l'ordre public quand elle est appliquée par des hommes chez lesquels le bon sens domine toujours l'esprit logique, et qui font céder leurs principes devant l'absurdité évidente ou l'impossibilité matérielle. Et, d'autre part, la constante préoccupation de faire aboutir en quelque point de la réalité l'idéal qu'ils poursuivent les conduit fréquemment à des résultats appréciables. Ils n'ont pas pour les réformes partielles ce superbe mépris du vrai sectaire toujours dans l'attente d'une révolution complète, à la suite de laquelle toutes choses seront organisées à nouveau, d'un seul coup, et sur un plan logique.

Au surplus, beaucoup d'entre eux se renferment complètement dans la poursuite d'avantages qui ne supposent

en aucune façon le remaniement des institutions sociales. Éviter le plus possible les chômages, les conflits avec les patrons, maintenir les salaires à un taux suffisamment élevé, diminuer les heures de travail, de telle sorte que l'ouvrier ait des loisirs pour conserver sa santé, développer ses forces physiques, améliorer son être moral et cultiver son intelligence, voilà pour eux le seul idéal. C'en est un, il faut le reconnaître; seulement il est proche, on peut travailler à le réaliser; il n'est pas séparé du moment présent par un large fossé; c'est une raison pour prendre courage et s'atteler vigoureusement à la besogne journalière. Grâce à cela, on peut apporter dans l'accomplissement de cette besogne l'entrain et l'énergie que procurent l'espérance d'un avenir meilleur et une ferme conviction.

Je me souviens de l'accent de légitime fierté avec lequel M. Eli Bloor, un magistrat verrier de Birmingham, me racontait, en 1893, comment, depuis plusieurs années, son Union était parvenue à prévenir les grèves. C'est un bon exemple de l'heureux mélange d'action puissante et d'esprit pratique dont je parlais tout à l'heure. « Chaque fois, me disait M. Eli Bloor, qu'une difficulté s'élève entre les patrons et nous, nous constituons spontanément un comité mixte et, une fois entrés en séance, nous nous disons : — Maintenant, l'affaire est entre nos mains, il dépend de nous que tous nos camarades soient privés de leur travail et de leur salaire pendant des semaines et des mois, peut-être; il dépend de nous que l'industrie qui nous fait vivre coure pendant la même période un grave danger. Si nous parvenons à nous entendre, nous éviterons ce malheur. Eh bien! ne nous séparons pas avant d'être arrivés à nous entendre! — Et depuis vingt-cinq ans, ajoutait-il d'un air triomphant, nous y avons toujours réussi! »

Demander des choses possibles, les demander avec persévérance et insistance, telle a été la constante pratique des Unions depuis que chacune d'elles, se plaçant sur le terrain professionnel, s'est attachée à la seule défense des intérêts ouvriers d'une industrie déterminée. Au commencement du siècle, sous l'impulsion du mouvement chartiste, il s'était formé de vastes Unions comprenant des gens de tous

métiers et proposant un plan général de réformes. Depuis 1850, au contraire, les Unions nouvelles ont abandonné les revendications générales, les déclarations de principes. L'expérience leur a appris que les questions ne se résolvent pas une fois pour toutes et définitivement par l'expression de vœux, mais qu'elles marchent vers la solution par une série de succès partiels. « Nous nous sommes d'abord préoccupés de notre pain et de notre beurre *(our bread and butter)* », nous disait plaisamment David Holmes, un soir que la mission du Musée social avait le plaisir de le recevoir[1]. C'était, en effet, la première chose à faire.

*
* *

Ce serait une grosse erreur de croire que le souci du pain et du beurre, du pain quotidien, comme nous disons plus modestement en France, absorbe entièrement la pensée et dirige seul l'effort des chefs du mouvement trade-unioniste. L'esprit pratique leur fournit bien une base d'action, mais il serait souvent insuffisant, stérile, si l'élévation morale de leur âme ne venait lui apporter un utile complément.

La tâche des *leaders* est souvent rude. Elle réclame un dévouement sincère, une énergie qui ne se laisse rebuter ni par les difficultés à surmonter, ni par les déboires, ni même par l'ingratitude. L'intelligence et l'activité dont fait preuve le secrétaire général d'une vaste Union lui permettraient facilement de se créer une situation matérielle bien au-dessus de celle que lui font les allocations modestes de la Société. Pour résister à la tentation d'abandonner la cause des camarades et de s'en faire un marchepied, il faut autre chose que le souci de l'existence matérielle. C'est ici qu'intervient fort à propos l'élévation morale.

Elle est encore bien nécessaire pour attirer aux associations ouvrières la considération des honnêtes gens. Au début de leur organisation, les Unions excitaient beaucoup de méfiances; elles ne sont pas encore venues à bout de les calmer toutes;

1. Ce travail a été écrit au retour d'une mission envoyée en Angleterre par le *Musée social*, fondé par M. le comte de Chambrun.

le fait d'avoir à leur tête des hommes forçant le respect leur a valu plus de suffrages que les raisonnements les mieux échafaudés.

Enfin, sans cette haute valeur morale, les chefs des Trade-Unions seraient incapables de résoudre les problèmes d'un ordre délicat qui se posent parfois devant eux. Ce ne sont pas uniquement des questions de salaires et d'heures de travail qu'ils ont à discuter. La discipline morale nécessaire dans tout groupement, indispensable dans des sociétés nombreuses et populaires, exige souvent d'eux des décisions graves. En outre, c'est leur fonction essentielle de connaître les hommes; ils ont, en effet, certains choix à faire, une sorte de gouvernement à exercer. Moins que partout ailleurs, la politique d'expédients et d'habiletés peut leur réussir; le contrôle étroit dont ils sont l'objet leur fait une obligation d'agir loyalement, ouvertement, de s'entourer d'auxiliaires irréprochables, d'être eux-mêmes irréprochables. Seuls, des hommes conduits par des mobiles élevés peuvent remplir ce rôle difficile.

Chez beaucoup d'entre eux, chez la plupart, je crois, l'élévation morale se lie étroitement à de fortes convictions religieuses. Le fait est particulièrement marqué chez les mineurs dont presque tous les chefs connus appartiennent à la secte méthodiste et se livrent à la prédication volontaire. Pickard, S. Woods, Albert Stanley, etc., sont tous des *local preachers*, habitués depuis leur jeunesse à prêcher dans les maisons particulières d'abord, dans les églises ensuite. Chez plusieurs d'entre eux, c'est même une tradition de famille qui se perpétue; on est *local preacher* de père en fils, malgré des situations assez différentes, le père simple ouvrier mineur, le fils secrétaire d'une fédération puissante ou membre du Parlement. Le père de Thomas Burt, Peter Burt, un *primitive methodist* fervent, avait enseigné toute sa vie « le Christ et ses douze apôtres » à ses voisins des différents villages du Northumberland où les nécessités de son travail l'avaient appelé à vivre[1]. Le père d'Albert Stanley avait prêché dans le Cannock Chase, et lorsque son fils s'essaya pour la première fois, à quatorze ans, dans une maison amie, à l'exercice de ce ministère, un

1. *Life of Thomas Burt, M. P.*, by George Jacob Holyoake, p. 4.

vieil ouvrier qui fumait sa pipe dans un coin de la salle put remarquer plaisamment : « Voyez donc, ce garçon choisit précisément le même texte que j'ai entendu développer ici même à son père il y a vingt-cinq ans ! »

*
* *

J'ai voulu me rendre compte de ces prédications entreprises volontairement et sans mandat spécial par de simples fidèles. Il était intéressant de pénétrer dans le domaine intime de la conscience pour savoir à quelle source les *leaders* des Trade-Unions puisent le dévouement et la hauteur d'âme dont ils font souvent preuve. J'ai donc assisté, dans des centres miniers surtout, à des réunions méthodistes où des trade-unionistes marquants devaient prendre la parole. Voici quelques-unes des impressions que j'ai recueillies au cours de leurs entretiens.

Il semble qu'en général l'enseignement du dogme n'y tienne aucune place. Les personnes qui prennent la parole visent plutôt à l'exhortation morale, basée, il est vrai, sur la croyance fondamentale au Christ Rédempteur. Cette croyance est d'ailleurs supposée acquise ; on ne cherche pas à la démontrer ; on part de là comme d'un *postulatum*. Quant aux idées que l'exhortation morale met en relief, elles peuvent se grouper — je ne parle ici, bien entendu, que d'après mon expérience personnelle assez courte — autour de deux points : la charité et la responsabilité.

La charité, je ne dis pas l'aumône, mais la charité vraie qui nous fait considérer les autres hommes comme des frères, tel est le thème qui donne naissance à une foule de variations. « Voyez ce que vous enseigne la nature : le grand arbre de la forêt laisse pousser à côté de lui et abrite de son ombrage l'herbe légère, la fleur délicate que le printemps fait éclore. Loin de l'écraser, il la protège ; loin de la mépriser, il semble lui dire : croissez comme je croîs, pour concourir avec moi à l'ornement de l'œuvre divin. Et nous aussi, créatures de Dieu, puissantes ou faibles, glorieuses ou modestes, tolérons-nous les uns les autres, aidons-nous les uns les autres, sans hauteur comme sans envie, heureux d'accomplir chacun dans notre sphère le rôle qui nous est départi. »

D'autres fois la leçon est non plus métaphorique, mais directement inspirée de la vérité religieuse, par exemple dans ce sermon sur l'idée de Dieu : « Les hommes s'étaient forgé autrefois un Dieu à leur image. Maîtres durs et oppresseurs eux-mêmes, ils avaient imaginé un Dieu terrible, cruel. Chez certains peuples soumis à un despotisme odieux on croit encore que la divinité prend plaisir à des cérémonies féroces : c'est faire une œuvre pie que de se jeter sous les roues du char qui porte l'idole et de se laisser écraser sous son poids. La religion du Christ nous apprend au contraire que Dieu est un père; nous ne sommes pas ses esclaves, mais ses enfants, nous sommes frères. Et de même que les vices de l'humanité avaient obscurci et dénaturé la conception de Dieu, de même cette conception redressée et complétée doit faire disparaître nos vices, nous inspirer l'amour de nos frères. » L'impression ressentie est large, saine, élevée; et les orateurs qui développent ces idées aux réunions du dimanche ou bien le soir d'un jour ordinaire sont des gens de métier pour la plupart, mineurs, boutiquiers, bouchers, etc.

Au surplus, la charité qu'ils prêchent est une charité pratique, une charité dont on voit les effets : « Ce n'est pas tout de faire vos prières avant de vous coucher, jeunes gens; vous avez d'autres obligations religieuses, vous devez adoucir la vie des plus faibles (*make the life easier to the weakest*). Il y a d'incontestables améliorations dans la condition du peuple, mais que de tristesses encore! Que de faibles pliant sous le fardeau! Que de malheureuses filles poussées au vice par la misère, parce qu'elles ne peuvent pas garder ensemble leur âme et leur corps! (*because they can't keep body and soul together!*) » On sent que la préoccupation du bien général anime profondément les hommes qui parlent sur ces sujets; de là à entrer dans les Trade-Unions, à défendre non seulement son pain et son beurre à soi, mais celui des autres, de là à se dévouer, en un mot, il n'y a qu'un pas.

Mais pour se dévouer utilement il faut d'abord avoir agi vigoureusement sur soi-même. Le dévouement d'un homme vaut ce que vaut cet homme. De plus, il ne peut améliorer la condition des faibles que si ceux-ci luttent eux-mêmes contre leur faiblesse. Aux uns comme aux autres il faut une

conscience énergique, un sentiment viril de leur responsabilité morale. C'est le second point sur lequel j'ai entendu ces prédicateurs laïques insister le plus souvent.

« Dieu n'a pas fait l'homme, disait l'un d'eux, pour aboutir à un échec. » *(God did not make the man for him to be a failure.)* Autrement dit, il ne peut pas entrer dans le plan du Créateur que notre vie ne serve à rien. « Nous avons, ajoutait-il, des occasions de rendre cette vie utile et féconde, mais c'est à nous de savoir en profiter; éviter le mal n'est pas suffisant, il faut encore faire le bien, avoir une vertu active. Rappelez-vous la parabole des talents : Un homme riche devant partir pour un voyage de longue durée appela ses serviteurs. Au premier il remit cinq talents, au second trois talents, au troisième un talent. Lorsqu'il revint, il demanda compte de cet argent à chacun d'eux. Celui qui avait reçu cinq talents en remit dix et fut loué de son zèle. Celui qui avait reçu trois talents en remit six et fut loué également. Le troisième se présenta avec le seul talent qu'il avait reçu au départ de son maître; il l'avait enfoui dans la terre sans le faire fructifier, et il fut sévèrement blâmé. Pourtant, il n'avait rien fait de mal; il n'avait pas dépensé son talent au cabaret à se griser de whisky, il ne l'avait pas joué aux courses; c'est uniquement pour avoir oublié d'en tirer parti qu'il fut blâmé et puni. »

Il s'agit donc de faire sa vie et de la faire efficace, de ne pas attendre que les circonstances vous poussent toutes seules. Et toute opinion tendant à atténuer chez l'homme le sentiment de sa responsabilité, à placer ailleurs qu'en lui le moteur moral qui le fait agir doit être écartée. C'est en vain qu'on opposerait à ces prédicateurs les effets de l'atavisme, les influences héréditaires. Écoutons plutôt comme ils en font bon marché. J'ai entendu un soir, dans une petite ville du Staffordshire, un d'eux émettre la théorie scientifique suivante : « Un homme très savant, disait-il, qui a beaucoup étudié les questions d'atavisme, est arrivé à constater à la suite de nombreuses observations que dans les actes d'un individu donné il y a dix pour cent de responsabilité atavique et quatre-vingt-dix pour cent de responsabilité exclusivement personnelle. Ainsi, poursuivait-il, prenant son auditoire à partie, lorsque vous

rencontrez un insuccès, n'allez pas en accuser cette vieille canaille de grand-père *(that old rascal of a grand-father)*; s'il est responsable en quoi que ce soit de ce qui vous arrive, ce n'est jamais que pour dix pour cent; vous, au contraire, vous êtes responsable pour quatre-vingt-dix pour cent et, par conséquent, c'est à vous qu'il faut vous en prendre. »

***

La conviction religieuse qui se manifeste avec tant d'éclat dans les sermons des ouvriers prédicateurs que je viens de citer n'agit pas ainsi chez tous les chefs unionistes. Tous ne prennent pas une part active à la vie religieuse de leur secte; quelques-uns même n'appartiennent d'une façon nette à aucune secte déterminée. On sait, d'ailleurs, que cette sorte d'indifférence n'implique aucunement l'absence complète de foi, et la croyance à la révélation des livres saints paraît générale chez eux. Ceux qui sont moins inspirés par l'idée religieuse paraissent trouver le germe de leur énergie dans un certain idéal moral qui se résume d'un seul mot : le caractère. Le caractère, c'est à la fois le courage, la persévérance, la loyauté, la fermeté, le sérieux de la vie. Je me rappellerai toujours avec quel accent profond et sincère John Burns me dit un jour à propos d'un homme politique dont je signalais devant lui l'intelligence et l'habileté : « Ce dont le monde a besoin, ce n'est ni l'intelligence, ni l'habileté, mais le caractère! » (*What world requires is not cleverness, it is character!*) On peut avoir de la peine à définir le mot, mais on sent chez l'homme qui l'emploie ainsi la puissance d'un principe supérieur, quelque chose de grand et de haut qui domine la pensée.

Quelle qu'en soit la source, l'élévation morale vient donc féconder l'esprit pratique des chefs unionistes. Mais cela ne suffit pas encore. Il faut, pour la tâche qu'ils ont à accomplir, plus qu'un ferme bon sens, plus qu'une grande hauteur de dévouement : il faut un esprit éclairé.

Je disais plus haut que les problèmes dont la solution leur est confiée sont parfois d'une nature délicate. En outre, ils présentent presque toujours une grande complexité. Il y a lieu de tenir compte d'une foule d'éléments, et seuls des

hommes très exactement informés peuvent se débrouiller au milieu de l'enchevêtrement qui en résulte. Arrêter d'accord avec des patrons un règlement de travail favorable aux ouvriers et tel qu'il ne se retourne pas inopinément contre eux, n'est pas chose simple. Encore, s'il s'agissait uniquement de questions de main-d'œuvre et de rémunération, on comprendrait que des hommes vieillis dans le métier en vinssent facilement à bout. Mais ces questions sont toujours dominées par les conditions du marché, par les prix des matières premières et des produits fabriqués, lesquels, à leur tour, sont influencés par mille et mille circonstances. Voilà donc les chefs d'Unions obligés, sous peine de rester sans réponse devant le premier fait qu'on leur oppose, à se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde, et pour cela il faut absolument posséder un certain degré de culture intellectuelle générale.

Au surplus, cette culture générale leur est encore utile pour d'autres causes. D'abord pour se mettre à la hauteur des personnes avec lesquelles ils sont appelés par leurs fonctions à avoir des rapports, ensuite pour suivre le mouvement intellectuel dans les diverses manifestations par où il se rattache aux questions sociales. Enfin, disons-le à leur éloge, la plupart voient dans l'étude un moyen d'amélioration, d'élévation, et s'y adonnent principalement dans ce but. On ne saurait expliquer sans cela le désir d'instruction qu'ils dispersent souvent sur les sujets les plus divers. Ce désir est particulièrement remarquable chez les hommes qui, dans leur enfance, ont été le plus privés de facilités pour s'instruire. On dirait qu'il s'est exaspéré par la difficulté à vaincre.

J'ai connu un ancien mineur, l'aîné d'une famille de quatorze enfants, que ses parents avaient dû envoyer jadis au travail dès l'âge de douze ans pour diminuer leurs charges. Au fond de la mine il emportait un morceau de craie et employait ses moments libres à tracer sur la face noire du charbon des lettres et des chiffres, demandant à des petits camarades presque aussi ignorants que lui de l'aider dans ses essais rudimentaires d'écriture et de calcul. C'était de l'instruction mutuelle héroïque et touchante. Plus tard, à vingt-deux ans, ayant été grièvement blessé par un éboulement, il dut passer huit mois sans descendre à la mine; il mit immédiatement à

profit ce repos forcé pour se faire enseigner par sa jeune femme « tout ce qu'elle savait ». Aujourd'hui, jeune encore, dignitaire très en vue d'une puissante association ouvrière, il travaille toujours, mais, ayant vaincu depuis longtemps les difficultés scolaires, il lit avec fruit Herbert Spencer, Ruskin, Carlyle, se délasse avec Longfellow ou Tennyson, connaît par des traductions Tolstoï, Karl Marx, Victor Hugo, etc. Bref, c'est un homme d'une culture variée, toujours avide de connaître, ayant conservé cette fraîcheur d'impression, cette innocence intellectuelle de la pensée qu'un long commerce avec le convenu n'a pas déflorée, et je puis garantir qu'une conversation à sa table de famille sur des sujets littéraires trouve plus d'écho que dans bien des milieux où les professeurs n'ont pas manqué.

Ce n'est point là, d'ailleurs, un type exceptionnel. J'ai pénétré dans la demeure d'un grand nombre de chefs unionistes, et presque toujours la bibliothèque occupait une place d'honneur dans le mobilier généralement modeste, une bibliothèque pleine de livres lus, aux reliures fatiguées. En dehors de ces livres personnels, il y a tous ceux que l'on se procure aisément en Angleterre par les *circulating libraries*: puis il y a la presse quotidienne dont l'influence éducatrice ne saurait être négligée. Pleins de faits, un peu lourds pour nos habitudes françaises, mais vraiment intéressants pour qui sait les lire et veut être informé, les journaux anglais contribuent pour une large part au développement des esprits dans les classes populaires.



Esprit pratique, élévation morale, culture intellectuelle, telles sont les trois qualités principales qui assurent le succès des chefs de Trade-Unions. C'est grâce à elles qu'ils atteignent les résultats que nous avons dits, et deviennent des pacificateurs. Ayant cherché sincèrement et par un effort viril à se hausser au niveau des hommes avec lesquels ils ont à traiter, ils sont respectés par eux, et souvent l'estime particulière en laquelle un patron tient le secrétaire de l'Union prévient les conflits entre lui et ses ouvriers. Dans le Somersetshire, par

exemple, le comte de Warwick, propriétaire de mines considérables, a donné à ses agents l'ordre formel de ne jamais prendre aucune décision importante au sujet du personnel ou du travail sans en avoir préalablement conféré avec le représentant des ouvriers mineurs, M. Whitehouse. La bonne volonté évidente du comte de Warwick n'aurait pas suffi à amener ce résultat sans la valeur personnelle de M. Whitehouse. Je dirai même plus, bien que les patrons ne soient pas toujours animés de dispositions aussi bienveillantes que le comte de Warwick, il en est fort peu qui ne se laissent pas gagner par un chef d'Union vraiment supérieur.

C'est ce que m'exprimait, avec une pointe d'exagération où se devinait un sentiment légitime de fierté et de responsabilité, le secrétaire d'une Union de tailleurs de pierre, à Londres : « Voyez-vous, monsieur, les patrons sont exactement ce que nous les faisons » (*employers are exactly what we make them*). Il est impossible, en effet, à un patron raisonnable, de ne pas examiner les demandes qu'un homme calme, estimé et intelligent, vient lui présenter. Il lui est avantageux de s'adresser à cet homme pour faire comprendre aux ouvriers la raison de certains changements, pour les leur faire accepter.



Toutefois, les qualités des chefs n'expliqueraient pas à elles seules le succès des Trade-Unions. C'est beaucoup pour des troupes d'être bien commandées, mais les meilleurs capitaines ne peuvent pas se passer de bonnes troupes. Et puis, ici la comparaison se trouve particulièrement boiteuse. Ce n'est pas de guerre qu'il s'agit, mais de diplomatie. Les chefs unionistes ne sont pas des capitaines d'armée, mais des représentants, et quelle que soit leur valeur personnelle, elle ne peut jamais leur servir qu'à mieux défendre les intérêts de ceux qu'ils représentent. Ce ne sont pas eux, mais leurs commettants qui déterminent l'importance de leur rôle. Le fondement de la puissance des Unions est donc dans leur personnel même.

Les chefs le savent bien et n'hésitent pas à le reconnaître : « Si cette nuit, disait devant moi M. Ben Tillet, dans un dîner à *Toynbee Hall*, tous les *leaders* des Unions venaient

à mourir subitement, il n'y aurait rien de changé demain dans le mouvement unioniste. » Faisons la part des habitudes oratoires et de l'image destinée à frapper fortement l'esprit des auditeurs ; le mot reste vrai : si les chefs des Unions disparaissaient tout à coup, le mouvement en éprouverait, bien entendu, un retard sensible, mais le personnel unioniste fournirait des éléments susceptibles de remplacer ceux qui sont actuellement à sa tête. De plus, la direction du mouvement ne se trouverait pas changée. En général, les chefs suivent l'impulsion plus qu'ils ne la donnent dans le monde unioniste. Ce sont des accélérateurs plutôt que des guides.

Il faut descendre jusqu'au personnel ordinaire, jusqu'aux simples ouvriers, pour voir à quelles causes profondes une Union doit son succès. C'est d'abord leur régularité à payer les cotisations hebdomadaires qui produit la prospérité financière. Les ouvriers qui se syndiquent en Angleterre contractent un engagement sérieux et l'exécutent avec ponctualité. Au bout de quelques semaines, le syndiqué en retard est rayé purement et simplement, à moins, bien entendu, qu'il ne soit secouru pour chômage, accident, maladie, etc. Les règlements sont impitoyables sur ce point. Et remarquez que les cotisations atteignent des chiffres élevés, presque toujours 1 shilling (1 fr. 25) dans les Unions puissantes, parfois 1 shilling et demi (1 fr. 85).

Pour prélever chaque semaine sur son salaire une somme relativement aussi importante, il faut à l'ouvrier un ensemble de qualités assez rares. Il en est un certain nombre qui s'enrôleraient volontiers dans les Unions, qui s'y font inscrire, qui, même, ne demanderaient pas mieux que de payer, mais qui n'ont jamais l'argent nécessaire pour cela. « Tout le monde serait unioniste dans notre métier, si c'était gratuit », me disait un maçon de Manchester. Cette bonne volonté vague ne suffit pas. Mais il ne suffit pas non plus d'avoir l'argent en poche pour payer. Souvent, au moment de s'acquitter, l'ouvrier se dit qu'il fait bien chaud et qu'une pinte d'ale le rafraîchirait agréablement, ou qu'il fait bien froid, et qu'un *toddy* brûlant ferait circuler plus rapidement le sang dans ses veines, ou tout simplement qu'il fait bien triste et qu'un petit abus d'alcool dissiperait ses idées noires.

et le shilling destiné au syndicat tombe dans la caisse du *publican*. Supposez l'ouvrier sobre, la partie n'est pas encore gagnée. Il lui faut de la prévoyance, une prévoyance développée, pour s'imposer un sacrifice immédiat en vue d'un avantage problématique et éloigné. Peut-être restera-t-on longtemps sans avoir de grèves ou de chômages; l'ouvrier est jeune, bien portant, il ne redoute ni la faiblesse de l'âge, ni les maladies, et il conserve son shilling dans sa poche. Enfin, d'autres fois, ce n'est ni la sobriété, ni la prévoyance, mais la conviction qui fait défaut. Pour que « l'ouvrier paye », il faut qu'il soit persuadé que ses intérêts particuliers ne peuvent se défendre que par des moyens collectifs; il faut de l'intelligence, une certaine largeur d'idées, de l'*esprit public* (*public spirit*), comme disent les Anglais, c'est-à-dire l'idée que les intérêts, pour être collectifs, n'en restent pas moins proches.

J'insiste sur ce fait matériel de la régularité du paiement des cotisations parce qu'en plus de la puissance financière qu'il assure aux Unions, il marque la valeur des hommes qui les composent. Le personnel unioniste est le résultat d'une sélection : « *Best men in Union* », les ouvriers les meilleurs appartiennent à l'Union. Ces hommes apportent à l'association qu'ils forment la force qu'ils ont en eux-mêmes. Au lieu de la faction temporaire établie dans un moment d'effervescence par des exaltés, ou par des individus en proie à une souffrance vive, ils fondent des sociétés durables, capables d'entreprendre une œuvre de longue haleine, alimentées par un budget régulier. Si plusieurs naissent au cours d'une crise, c'est en temps de calme, lorsque les voix sages peuvent se faire entendre, qu'elles grandissent et se fortifient.

La régularité et l'importance des cotisations permettent de constituer dans les Unions des fonds de réserve sérieux dont une partie forme un trésor de guerre en vue des grèves, tandis que l'autre assure le service des allocations diverses promises par l'Union à ses membres pour les cas d'accidents, vieillesse, maladies, etc. Ce trésor de guerre n'est pas une menace pour la paix, malgré son nom. Je considère même — et ce n'est pas là une simple opinion, mais le résultat d'une observation — qu'il la favoriserait plutôt. Combien voyons-nous de grèves décidées follement, sans argent, sous

des prétextes futiles, par des gens qui, sentant qu'ils n'ont rien à perdre, se dispensent d'être raisonnables? Une Union riche n'agit pas ainsi. Avant de risquer ses réserves, elle pèse les chances de succès et se demande si le résultat à obtenir vaut la dépense. En somme, le trésor amassé en vue de la guerre est une garantie de modération.

Les ouvriers syndiqués ne soutiennent pas seulement les chefs d'Unions par l'appui de leur argent, et par la considération qui s'attache à leurs qualités: ils font un usage effectif de ces qualités au service de l'Union. Ils prennent une part active aux délibérations, ils contrôlent réellement l'administration des fonds; ce sont des commanditaires compétents qui suivent de près la marche de leur société.

Aussi ne trouverait-on pas à l'heure actuelle en Angleterre d'Unions fortes et sérieusement constituées ayant à leur tête des hommes étrangers au métier. Sans qu'aucune loi ait précisé les qualifications exigées des chefs pour représenter tel ou tel métier, les ouvriers syndiqués choisissent spontanément des mandataires pris dans la profession et capables d'en défendre les intérêts. Ils ont les chefs qu'ils méritent.

PAUL DE ROUSIERS

AUX FEMMES D'ALSACE

Nous maintiendrons.

(Devise d'une société alsacienne.)

Nobles vierges d'Alsace, et vous, mères sacrées
Qui portez l'avenir mystérieux en vous,
Mères au cœur profond, dès longtemps préparées
Aux plus graves devoirs comme aux soins les plus doux,

Loin du Rhin, dont les eaux roulent éblouissantes,
Loin de vos sombres bois et de vos bleus sommets,
Je pense à vous devant la mer aux voix puissantes,
Femmes du cher pays aimé plus que jamais!

Un quart de siècle s'est écoulé dans l'attente,
Sous les plis frémissants ou calmes du drapeau,
Depuis qu'ayant subi cette paix insultante
Nous livrâmes un peuple entier comme un troupeau.

Parfois, le cœur serré, non sans une âpre joie,
Nous avons brusquement cru voir le ciel en feu
Traversé par un vol de noirs oiseaux de proie,
Et, debout, nous disions : « Est-ce l'heure de Dieu? »

L'heure n'a point sonné ; nulle main souveraine
Ne s'est appesantie enfin sur le vainqueur :
La France, les regards perdus vers la Lorraine,
Toujours porte une double et rouge plaie au cœur.

Sous ses voiles obscurs brille une large épée
Que depuis bien longtemps elle tarde à brandir.
Le glaive ardent frémit dans sa droite crispée :
Va-t-il au clair soleil tout à coup resplendir ?

Dieu le sait. La Justice appelle une tuerie
Que la sainte Pitié repousse ; et tristement,
Nous, devant le silence amer de la Patrie,
Nous attendons toujours, prêts à l'égorgement.



Vous attendez aussi, vous, les yeux pleins de larmes ;
Peut-être accusez-vous vos frères oublieux ;
Mais, si notre devoir est de veiller en armes,
Nous pensons par avance aux larmes d'autres yeux.

Nous ne faiblirons pas dans la terrible épreuve.
Mais, qu'un mot nous échappe, et le sang va jaillir ;
Il va baigner le sol et couler comme un fleuve :
Songez-vous à cela, femmes, sans tressaillir ?

Si pourtant une vaste offrande expiatoire
Pouvait seule apaiser la Justice, est-il sûr
Que, pour planer sur nous, l'orgueilleuse Victoire
Daignerait s'élancer des gouffres de l'azur ?

Devons-nous tenter Dieu ? lui dirons-nous : « Décide ! »
Le destin peut commettre une effroyable erreur,
Quand se déchaînera la mêlée homicide
Que le plus résolu souhaite avec horreur.

C'est pourquoi, patients et sans clameurs de haine.
Sans défi dans les yeux nous observons le Rhin,
Nous qui savons avec quelle fureur soudaine
Le blême éclair, parfois, déchire un ciel serein...

***

Ah! quand donc, mettant fin à l'attente mortelle
De ces jours sans beauté que nous aurons vécus,
Quand donc la Conscience humaine criera-t-elle :
« La Justice est pour tous, même pour les vaincus! »

A peine quelques voix, rompant un dur silence,
Pour le droit violé protestent hautement.
Le vainqueur n'entend rien. Sûr de sa vigilance,
Lui-même il s'est muré dans un sombre serment.

Que faire? que tenter? Quels rêves éphémères
Allons-nous accueillir, rejeter tour à tour?
Je ne sais. Mais à vous, jeunes filles ou mères,
S'impose le devoir d'un indomptable amour.

***

Je sais bien vos tourments, cher souci de la France!
Sur vous et sur vos sœurs du fier pays lorrain
Pèse de tout son poids la commune souffrance.
Ames tendres que blesse un rude joug d'airain!

Le souffle du malheur disperse vos familles;
Chacun, le cœur troublé, veut faire ce qu'il doit:
Vos frères trop souvent s'exilent, jeunes filles,
Et beaucoup d'entre vous n'ont point de bague au doigt.

Chaque jour, au fracas des fanfares guerrières,
Vous, mères, vous songez à de poignants adieux,
N'osant pas enchaîner par vos douces prières
Ceux qui parlent de fuir les drapeaux odieux.

Bien que leur libre choix ne craigne point le blâme,
Mieux vaudrait, dussent-ils contre nous être armés,
Que pour rester française au plus profond de l'âme
Notre Alsace gardât tous ses fils bien-aimés!

Mais, en laissant parler leur jeune conscience,
Vous, nobles femmes, vous, leurs mères et leurs sœurs,
Amassez un trésor de sainte patience;
Dans l'angoisse et le deuil fortifiez vos cœurs.

Douloureuse mais haute est votre destinée!
Par votre pur exemple enseignez à souffrir;
Soyez comme la plante, au sol enracinée,
Qui ne s'en laisse point arracher sans mourir.

Partagez entre vous, femmes, toutes vos peines;
Prenez de sa lumière à celle qui sourit;
Mêlez-vous sans orgueil, sans distinctions vaines,
Pour mieux perpétuer ensemble un même esprit.

La bonne France avait permis à vos ancêtres
L'usage libre et fier de leur langage ancien :
Vous, condamnant la loi barbare de vos maîtres,
Chérissez en retour et préservez le sien!

Faites-en pour vos fils la langue maternelle!
En l'enseignant le soir, lasse, les yeux rougis,
La plus humble de vous a la Patrie en elle,
Et c'est un lieu sacré que son pauvre logis.

Ne laissez point, malgré la fureur des menaces,
L'air de votre pays en oublier le son.
Soyez braves, soyez fines, soyez tenaces;
Qu'au-dessus du vainqueur plane votre chanson!

***

Mais vous parler ainsi, moi, d'où vient que je l'ose?
Je pense à vous devant la splendeur de la mer:

Peut-être qu'en mon âme il passe quelque chose
Du grand souffle marin, pur comme il est amer.

Pardonnez-moi. J'ai vu couler vos larmes saintes;
Je sens que vous doutez de votre œuvre, parfois,
Et fraternellement je réponds à vos plaintes;
Puisse le vent du large au loin porter ma voix!

Femmes, croyez en vous; luttez sans défaillance!
Je connais bien vos cœurs, tendres, mais résolus.
Vos regards sérieux rayonnent de vaillance :
Qui les vit une fois ne les oubliera plus.

Ne vous demandez pas (ceci peut rendre lâche)
Si vous recueillerez le fruit d'un grand labeur,
N'ayant que le pieux souci de votre tâche,
Vous saurez l'accomplir sans reproche et sans peur.

L'avenir, dont la brume estompe le visage,
Sera votre œuvre autant que celle du destin.
Faire tout son devoir est le meilleur présage:
Travaillez dans la nuit et croyez au matin!

Persistez, s'il le faut, contre toute espérance!
Et, j'en prends à témoin l'âme des morts sacrés
Qui dorment sous les champs héroïques de France,
Laissant le reste à Dieu, femmes, vous maintiendrez!

MAURICE BOUCHOR

LA

TROISIÈME CHAMBRE[1]

IX

UNE VISITE DU SOIR

Ce même soir, tandis que le soleil s'abaissait derrière les nuages découpés nettement et que l'obscurité s'étendait sur l'eau, le sénateur Ward était immobile au fond d'un fauteuil, dans son salon très simplement meublé.

Le vent soufflait sans relâche et les vagues roulaient avec un bruit de tonnerre continu qui finissait en sifflement furieux et en grognement rude. Des éclairs lointains et diffus venaient par instants baigner d'une lueur douteuse la tête grise du vieillard.

Il avait écrit, mais le buvard avait glissé à terre, et, les yeux fixés rêveusement sur l'horizon où les nuages et les flots se confondaient, il ruminait quelque pensée triste. Et là, comme échoué, il paraissait extrêmement faible, vieux et humble. Dans ses meilleurs moments, il n'avait qu'un air de dignité simple ; et son titre de sénateur ne l'empêchait pas, à cette minute, d'être le vieillard accablé qu'il était, sans un fils pour l'aider à porter le poids de sa peine et de ses anxiétés.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

Il envisageait son avenir qui lui semblait presque désespéré. Il avait, pour la centième fois, examiné à fond la situation. Il ne pouvait faire face à ce paiement : c'était la vente forcée de tout ce qu'il possédait, une ruine si complète que tout relèvement serait impossible. Alors, il se reportait à son entretien avec Brennan et cherchait à se rappeler ce qui avait été dit, mais tout cela demeurait brumeux et vague.

Sur le parquet, à côté de lui, gisaient les journaux du matin, qui reproduisaient sa propre déposition, avec beaucoup d'autres. Il resta là jusqu'à ce qu'il ne fit plus assez clair pour lire, les yeux tournés vers le jour agonisant. Mrs Ward, qui entrait pour allumer la lampe, jeta un regard du côté de son mari ; elle hésita, un moment, ne sachant si elle devait parler ou se taire.

— Mon Dieu, Rufus, comme vous êtes tranquille ! Que faites-vous donc ? Je ne vous savais pas ici.

— J'ai un peu écrit, ma chère.

— Pourquoi n'allez-vous pas dans la bibliothèque ?

— Je ne sais pas... Je voulais tout bonnement rester à regarder la mer.

Mrs Ward s'assit à côté de lui.

— Vous vous tourmentez encore, Rufus, et vous nous aviez promis de ne plus le faire.

— Oui, je me tourmente, Joséphine, mais ce n'est pas au sujet de mes affaires. Ce n'est pas ce que vous pensez.

— Ce n'est pas cette commission d'enquête qui vous préoccupe, j'espère ?

— Si, à vous parler franchement, cela me préoccupe.

— Mais vous avez déposé. N'est-ce pas tout ce qu'on pouvait vous demander, mon ami ?

— Non, Joséphine, ce n'est pas tout. Je devrais encore... mais je... je ne peux pas. Je n'en ai pas le courage.

Il se leva et se mit à marcher d'un pas saccadé.

— Voyons, voyons, Rufus ! Asseyez-vous. Je ne voulais pas vous agiter. Ah ! je voudrais que Wilson Tuttle ne fût jamais né !

— Non, mère, non, vous ne pensez pas cela.

— Si, je le pense ! Il ne fait que mettre le trouble partout où il va.

— Il a raison, mère. Il ne fait que son devoir. S'il n'avait pas lancé cette enquête, quelque autre...

— Oh! ce n'est pas à cela que je pense... pas du tout.

— Alors, que voulez-vous dire?

— Vous ne savez donc pas? Vous n'avez donc rien vu? demanda-t-elle vivement.

— Non. Quoi donc? je ne me suis aperçu de rien.

— Oh! mon ami!... Décidément, les hommes ne sont clairvoyants que pour les affaires! — s'écria-t-elle avec désespoir. — Evy a passé la semaine à pleurer toutes les larmes de ses yeux pour cet entêté, pour ce dictionnaire vivant! Je ne peux lui persuader...

Ward leva sur sa femme un regard désolé.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle...

— Si! c'est justement ce que je veux dire... c'est cela même! répondit-elle en fixant les yeux sur lui.

— Comment!... Je craignais qu'elle n'eût, si j'ose dire, distingué Tom Brennan!

— Tom Brennan! — reprit Mrs Ward avec un profond dédain. — Vraiment, sénateur Ward, je ne vous comprends pas! Je croyais que vous aviez un peu plus de bon sens... Tom Brennan! Mais elle a un culte pour Tuttle, pour ce rat de bibliothèque : elle passe son temps à se promener avec lui sur la plage; elle lui apprend à jouer au tennis... Et vous n'avez rien vu!... Naturellement, elle est, si j'ose dire, obligée de se contenir : elle craignait qu'il n'aimât Hélène Davis, — et je crois bien qu'il l'aime, en effet : — mais Hélène, elle, aime Brennan; pourquoi, par exemple, voilà ce que je ne comprends pas. Cet homme-là est trop mielleux, trop bon garçon pour mon goût. Il me rappelle Cy Williams. Je ne serais pas étonnée qu'un jour il allât faire un tour au Canada, comme Cy... Il est dans le petit salon, avec Hélène, en ce moment. Dieu merci! ils ne vont pas tarder à s'en aller. Je voudrais qu'il ne revînt jamais, pour ma part!

— Ainsi, vous croyez qu'Evy est, si l'on peut dire...

— Je ne crois pas, je *sais*. Elle n'est pas d'un caractère à laisser échapper son secret, mais elle se ronge le cœur toute seule. Et elle ne veut rien me dire, et elle me ferme la bouche.

Sa voix se brisa; elle fut obligée de s'essuyer les yeux.

— Il semble que tout aille de travers dans le monde, Rufus. Après avoir travaillé et épargné pendant tant d'années... — elle s'arrêta pour ne pas éclater en sanglots, — si vous n'étiez pas entré dans la politique, nous serions en meilleure situation, bien meilleure.

Ward reconnut par un soupir la justesse de ce reproche.

— Vous avez raison, Joséphine.

Puis il lui demanda d'un ton qui semblait réclamer un encouragement :

— Mais maintenant que je suis dans la politique, je dois servir mon pays avec fidélité, n'est-ce pas?

— Naturellement. Vous n'avez pas autre chose à faire... Si, après tous les sacrifices que nous avons faits, vous ne serviez pas fidèlement votre pays, alors, Rufus, on pourrait dire que vous avez fait banqueroute... White l'aîné avait coutume de dire : « Tant qu'un homme reste honnête, il n'y a pas banqueroute. Le gouvernement peut faire banqueroute, l'honnête homme, jamais ! »

Ward gémit et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Eh bien, Rufus, qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que j'ai dit?

— Rien, mère... C'est ce que j'ai dit et ce que j'ai fait !... J'ai fait banqueroute envers vous et je vous déshonore.

— Ni l'un ni l'autre, Rufus Ward. Ne répétez pas ça !

— Si j'étais sorti de là, je ne rentrerais jamais dans la politique... J'ai peur de ne pouvoir m'en tirer.

— Allons ! allons ! Ne vous tourmentez plus ce soir, Rufus. A chaque jour suffit sa peine.

Les yeux de la pauvre femme étaient humides ; elle posa tendrement la main sur l'épaule de son mari. On entendit un éclat de rire dans le hall. Hélène et Brennan, qui passaient avec Évelyne, s'arrêtèrent et jetèrent un coup d'œil par la porte ouverte.

— Ah ! je crois que nous dérangeons un tête-à-tête amoureux ! s'écria Brennan. J'en suis sûr. Ils rougissent tous les deux.

— Je ne crois pas, dit Hélène en riant. C'est les cheveux blancs du sénateur qui rougissent !... ainsi ce doit être le reflet de la lampe. Je regrette de gâter votre roman.

— A notre âge, on a plus souvent occasion de se quereller

que de se dire des douceurs, fit Mrs Ward sans un sourire. et le roman est bien fini pour nous.

— Comment! mère, reprit son mari, vous savez bien que vous ne me cherchez jamais querelle.

— C'est que vous ne vous en apercevez pas, sans doute.

— C'est moi qui essaie de vous taquiner quelquefois, dit le sénateur. Mais, vous savez, pour se disputer, il faut être deux : aussi je n'y arrive pas.

— Eh bien! moi, je trouve généralement mon homme. quand j'ai envie de me disputer, fit Brennan.

Un éclair lointain illumina la pièce, et bientôt fut suivi d'un roulement.

— Oh! quel terrible éclair! s'écria Hélène. Tom, reconduisez-moi bien vite à la maison. J'ai une peur folle du tonnerre.

— J'aime à reconduire les jeunes filles pendant l'orage. dit Brennan à Ward. Elles montrent tant de confiance! Elles se cramponnent à votre bras comme le lierre à l'arbre. Venez. Et maintenant, courons vite. Bonsoir. tout le monde.

Ward les accompagna dans le hall et resta sur le seuil à les regarder qui traversaient la pelouse en courant.

— Comme elle est gaie, n'est-ce pas? dit Mrs Ward à Évelyne. Elle n'a pas à se tracasser pour des dettes et des commissions d'enquête... Il semble que tout se réunisse pour accabler votre père, ces jours-ci!

— Mais Hélène n'en est pas plus heureuse pour cela. Elle s'efforce d'être gaie. Je ne pense pas qu'elle le soit réellement.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— Elle s'est disputée avec Wilson, ou, plutôt, elle a rompu avec lui.

— Pas possible! Et à propos de quoi, pour l'amour de Dieu?

— Oh! à propos de cette commission.

— Bonté divine! j'espère que Wilson Tuttle se sent dans le vrai, car cela chauffe contre lui de tous les côtés... Voilà donc pourquoi elle est si gracieuse avec Tom Brennan! Bien. bien!... Et maintenant, vous ne l'aurez ni l'une ni l'autre.

— Chut! Oh! mère. songez à ce que vous dites là!... D'ailleurs, je vous supplie de ne plus m'en parler du tout.

en ce moment... Dans quelque temps je pourrai mieux le supporter... Mais il se conduit très noblement dans toute cette affaire. Il m'a tout expliqué. Il lutte simplement pour la vérité et pour la justice; les journaux même le reconnaissent.

— Eh bien ! je souhaiterais qu'Hélène valût tout le tracas qu'il se donne; mais, c'est toujours la même chose avec les hommes de ce genre : dix chances contre une qu'ils s'amourachent d'une petite écervelée.

Évelyne l'arrêta encore.

— Ne dites pas cela, mère ! Hélène n'est pas si insignifiante qu'elle en a l'air. Elle a vraiment le cœur noble. Avec lui elle ferait une bonne, une vraie femme.

— Sornettes que tout cela ! Elle ne fera jamais qu'un moulin à paroles. Elle n'a pas assez de cervelle pour devenir autre chose.

Son cœur de mère se révoltait, à la fin, contre le cours des événements.

— Oh ! mère, comment pouvez-vous dire des horreurs pareilles !

On entendit Ward parler avec quelqu'un à la porte :

— Entrez ! entrez !

— Papa a du monde. Je crois que nous ferions mieux de nous éclipser, dit Mrs Ward. Nous ne sommes ni l'une ni l'autre en état de nous faire voir.

Ward rentrait avec Davis, dont l'œil vif surprit la fuite des deux femmes.

— J'espère que je ne fais peur à personne ?

— Oh ! je ne pense pas ! Prenez une chaise. Je vais allumer une seconde lampe.

— Non, non. C'est très bien comme cela. C'est juste l'éclairage qu'il faut à deux vieux bonshommes pour causer ensemble du passé !

Il était d'une humeur particulièrement aimable, presque tendre, ne posant pas pour le grand financier, ne paraissant pas même préoccupé de ses intérêts comme détenteur d'un monopole. Les jambes étendues commodément, la tête appuyée au dossier de sa chaise, il causait en intime, en voisin. Lui aussi était né à la campagne : il savait que pour flatter son hôte rien ne valait cette familiarité sans façon.

Ward en était intrigué cependant. Bien qu'ils fussent voisins depuis deux ans à Waterside, Davis n'était encore jamais entré chez lui, sinon pour lui parler uniquement d'affaires. Ils se saluaient, naturellement, et discutaient les événements du jour, quand ils se rencontraient dans leurs allées et venues sur le bateau ou en wagon, le matin ou le soir; mais cette façon de voisiner était nouvelle et bien faite pour désarmer: de l'illustre Duc du Fer elle avait un charme à peu près irrésistible. Rufus, pourtant, savait assez que Davis ne reculait devant rien pour arriver à ses fins.

— Ah! c'est curieux, sénateur! mes jambes ne sont pas ce qu'elles étaient jadis. Je suis votre aîné, n'est-ce pas? J'ai soixante ans. Cela fait deux ou trois ans de plus que vous, si je ne me trompe.

— Oui, je n'ai que cinquante-neuf ans.

— Vous paraissez bien abattu, sénateur! — fit Davis, après un moment de silence.

— Oui, je me sens las. Le fait est que depuis quelque temps les affaires me tourmentent un peu.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Eh bien! moi-même, je suis un peu ennuyé en ce moment par cette affaire du Capitole. Au vrai, je suis même assez troublé. Je n'aime pas la manière dont le public prend cela... Qu'a-t-on fait aujourd'hui, somme toute, que devient la petite comédie-bouffe de Tuttle? demanda-t-il d'un air indifférent.

— Pas grand'chose, répondit évasivement Ward. On a interrogé quelques témoins sans importance.

— Eh bien! quel est le sentiment du Sénat?

Ward se raidit un peu.

— Je ne pense pas être en droit de le dire.

Davis se pencha vers lui et, comme dans une soudaine explosion de confiance :

— Je vous avouerai, sénateur, que je suis diablement préoccupé. Cela peut nous faire perdre le privilège... Mais pourtant, vous devriez comprendre, vous autres sénateurs, que nous sommes les seules gens capables de construire la ligne. Voilà le véritable terrain de la discussion. Aucune autre combinaison ne peut être aussi avantageuse pour le public. Nous établissons de meilleures communications, avec

les mêmes tarifs. Si vous travaillez pour le bien du public, vous travaillerez pour nous ; vous y êtes obligés.

— A votre point de vue, peut-être, mais au mien ?...

— Vous ne pouvez pas avoir un autre point de vue, puisque vous représentez le public. Si vous refusez de travailler avec nous, vous retardez tout simplement de dix ans la construction de la ligne. Maintenant, examinons...

Ward se leva.

— Inutile de discuter avec moi, Davis. J'ai tout examiné. Il n'y a rien à dire de plus.

— Oh ! si, il y a à dire, sénateur, beaucoup à dire... Maintenant, je voudrais vous faire une proposition. Asseyez-vous... Voyons, il est absurde de s'opposer à un projet de ce genre. Le public ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Il ne sait pas où est l'avantage. Sinon, nous n'aurions pas tant de mal à nous donner... Passons maintenant aux sénateurs. Ce sont, pour la plupart, de vieux radoteurs, de petits avocats hors d'âge. Vous le savez bien et c'est par des hommes comme vous qu'ils ont besoin d'être dirigés. Eh bien ! si vous voulez... si vous voulez marcher avec nous, je prends à mon compte la moitié de votre affaire, et je vous donne des actions de la ligne, jusqu'à concurrence de pareille somme. Allons ! C'est ainsi que se font toutes les affaires aujourd'hui. C'est parfaitement légitime. Je ne m'adresse pas au sénateur, mais à vous personnellement, au voisin ; et, d'ailleurs, ce que je vous demande, si vous le faites, c'est un vrai service que vous rendez au public.

C'était merveille d'entendre à quel point tout cela devenait nécessaire et presque honorable, tant sa voix sonnait la franchise et l'honnêteté.

— Laissez-moi le temps d'y penser, Davis, dit Ward faiblement. C'est trop demander que vouloir une réponse au pied levé.

Davis se pencha de nouveau et, lui touchant le genou :

— Sénateur, d'homme à homme, je veux jouer cartes sur table avec vous. La perte de ce privilège peut ruiner ma ligne. Nous avons construit sur notre premier tracé, fait des travaux de terrassement, jeté des ponts, etc., et nous avons emprunté gros cette année, très gros. S'il devait se produire

la moindre chose qui pût enlever au public, — au capital, — sa confiance dans la ligne, ou en moi-même, nous serions avant un mois entre les mains du liquidateur. Ce serait une terrible injustice envers nous et particulièrement envers nos petits actionnaires et nos employés. Figurez-vous seulement la situation, si nous venons à sombrer... Eh bien ! travaillons ensemble, hein ? Voyons... qu'est-ce que vous dites ?

Il attendait : Ward réfléchissait, la tête baissée.

— Laissez-moi le temps, Davis. Vous me pressez trop... Je... je ne puis me décider maintenant.

— Très bien. Seulement, on va bientôt voter : l'enquête n'aboutira pas : elle est ennuyeuse, mais sans danger. Ne pouvez-vous prendre un parti demain ?

— Oui, j'essaierai : mais je ne crois pas pouvoir influencer personne.

— Je prends tout sur moi, sénateur, — fit Davis en se levant et lui tendant la main, que Ward prit avec hésitation. — Je vous verrai demain soir. Venez à mon bureau à cinq heures, nous rentrerons ensemble. Bonne nuit.

X

« JE TÉMOIGNERAI. »

Ward retourna s'asseoir près de la table. Il soupira profondément, puis se leva et se dirigea vers la fenêtre. Tandis qu'il restait là, debout, à regarder dans la nuit, guettant l'apparition lointaine des éclairs silencieux, on frappa à la porte, et la voix d'Évelyne demanda :

— Puis-je entrer, père ?

— Oui, ma chérie.

— Vous êtes seul ? dit-elle avec un regard circulaire.

Elle étudiait son visage.

— Plus maintenant, ma chérie, puisque vous êtes près de moi.

Il passa son bras autour de la taille d'Évelyne très sérieuse.

— Wilson voudrait vous voir, père.

— Me voir? Il a quelque chose à me dire en particulier?

— Je le crois, mais je ne sais pas.

Il y eut un court silence et Ward reprit :

— Faites-le entrer.

Évelyne alla vers la porte :

— Monsieur Tuttle! mon père est seul, à présent.

Le subtil changement de « Wilson » en « Monsieur Tuttle » n'échappa pas au sénateur, maintenant qu'il était averti de la situation. Il oublia ses tourments pour songer à ceux de sa fille.

Tuttle entra, le chapeau et la canne à la main. Les deux hommes se saluèrent d'un air assez froid. Ward avança une chaise :

— Vous désirez me parler?

— Oui, en particulier, répondit Tuttle, toujours debout.

— Oh! alors, je vous quitte, fit Évelyne.

Ward étendit la main pour la retenir. Il semblait avoir besoin de sa présence.

— Non : ma fille est au courant de toutes mes affaires. Il n'y a guère de secrets entre nous. Parlez, monsieur; qu'y a-t-il?

Évelyne était debout à côté de lui et son cœur battait à se rompre.

Tuttle s'inclina, prit une chaise, et commença d'un ton grave, légèrement oratoire, comme si l'écho de son récent discours retentissait encore dans sa voix et dans ses paroles.

— Sénateur, quand je me levai, à la Chambre, pour accuser le Sénat de pratiques indignes, je déclarai, vous devez vous en souvenir, que c'était dans l'espoir d'entendre réfuter l'accusation, — qui, d'ailleurs, ne venait pas de moi. — Les journaux et nombre de gens avaient réclamé à grands cris cet exposé public et sincère de leurs affirmations et insinuations. Naturellement, je savais que vous étiez, vous et vos collègues, à l'abri de tout reproche, et qu'en honnêtes gens vous-mêmes désireriez l'enquête. Votre témoignage, mardi dernier, a été, en somme, ce que j'attendais de vous; mais, au bout de quatre jours, la commission, sans avoir rien trouvé de concluant sur le fait de corruption, a prouvé, pour le public et pour moi-même, que le Chemin de fer consolidé a résolument, hardiment, mené son affaire à coups d'argent au point où elle en est.

— Vous ne prétendez pas, demanda Évelyne, que M. Davis ait...

— Je ne sais pas au juste ce qu'il sait de ces tripotages, mais je considère Fox et Brennan comme des hommes dangereux. Le public maintenant se retourne contre moi, parce que je ne puis pas trouver un fait précis. Naturellement, nous savons tous que si les coupables étaient là devant nous, leur unique défense serait de nier en bloc...

Il s'arrêta un moment, regarda Ward en face, et dit à voix basse :

— Sénateur, je crois que miss Ward ferait mieux de se retirer.

— Non, à présent je veux rester, et vous entendre jusqu'au bout, fit Évelyne.

Le sénateur Ward frissonna, comme saisi par un souffle glacé.

— Qu'elle reste. Continuez.

— Soit. Eh bien! sénateur, la calomnie s'attaque à votre nom.

— A mon nom? qu'est-ce qu'on dit?

— Comment ose-t-on le calomnier? demanda Évelyne dont le visage exprimait une violente indignation.

Tuttle se leva machinalement avec une émotion grandissante. Sa belle figure sérieuse respirait la douleur.

— On dit que vous connaissez des sénateurs qui se sont laissé corrompre. On dit que, après boire...

Ward leva un moment les yeux sur Évelyne, puis tourna la tête vers la fenêtre. Ses traits révélaient une angoisse qui remua Tuttle jusqu'aux larmes.

— Pardonnez-moi, sénateur, dit-il avec une profonde sympathie, je ne fais que répéter...

Ward le regarda en face :

— Continuez, monsieur, je comprends.

Évelyne bondit sur ses pieds :

— Les misérables! comment peuvent-ils?...

Des larmes de colère brillaient dans ses yeux.

Tuttle continua lentement :

— On dit que vous vous êtes vanté d'avoir été en butte aux propositions d'un agent du Consolidé : que, si vous vouliez,

vous pourriez témoigner de manière à nous donner prise sur les canailles sans scrupules qui font profession de mettre les deux Chambres dans leur poche. Sénateur, — continua-t-il sur un ton de fervente prière, — je suis ici ce soir pour vous dire que, si vous avez le pouvoir de frapper ces hommes à coup sûr, vous devez le faire, pour l'amour de Dieu et de la vérité.

Ward, profondément affecté, regardait toujours dans le vague et dit d'une voix basse et mal assurée :

— Trahir mes collègues !

— Si vous ne le faites pas, c'est le pays que vous trahissez ! répliqua le jeune homme avec force. Le bien public l'exige. La moralité publique l'exige. A moins que nous ne puissions rompre ce tissu de dénégations mensongères, nous ne pouvons rien prouver... Ah ! si nous trouvions seulement le moindre joint... si nous pouvions seulement forcer un membre quelconque de la Troisième Chambre, un simple comparse, à confesser...

— Père, je le vois ! — s'écria Évelyne ; un reflet de l'enthousiasme de Tuttle éclairant son visage. — Si vous êtes en mesure de fournir une preuve, c'est votre devoir envers le peuple !

Et le jeune homme continua :

— Il n'est pas un journal de l'Union qui ne commente l'inertie de notre grand État, écrasé sous le talon de cette compagnie. Il faut l'anéantir. Je suis terrifié à la pensée de ne pas réussir à faire la lumière, tant le mal est profond. Si un seul fait de corruption pouvait être établi à la charge du Consolidé, toute cette prodigieuse machination s'écroulerait aussitôt. Sénateur ! — dit-il, la main tendue en un geste de suprême prière, — j'ai cru sentir dans votre déposition de mardi dernier je ne sais quelle restriction. Si je vous rappelle demain, direz-vous tout ce que vous savez ?

— Certainement, il dira tout, — fit Évelyne en posant sa main sur l'épaule de son père.

Un silence significatif régna dans la pièce.

— Supposez qu'il faille sacrifier un ami intime, dit Ward à voix basse.

— Faites-le, père, je vous en prie. Il n'y a pas d'autre moyen.

— Supposez que cela prive de tout soutien une femme et des enfants ?

— La question est de savoir ce qui est juste, non ce qui est avantageux, dit Tuttle avec l'inexorable logique d'un moraliste.

Quand Ward reprit la parole, ce fut d'une voix plus haute et qui tremblait :

— Supposez que cela détruise la réputation d'un homme qui a vieilli au service de l'État ?

— La vérité ne fera pas de mal à un tel hypocrite, s'écria Évelyne, elle lui fera du bien. Levez-vous pour la justice, père. Je le ferais si j'étais à votre place.

— Cela vaut le prix que cela pourra coûter, sénateur. Pensez à l'effet sur la législation de l'avenir !

Il y eut encore un silence.

— Très bien, monsieur : vous m'imposez une rude tâche. Jamais je n'en ai eu de plus rude. Vous pouvez me rappeler, je témoignerai.

Il se laissa retomber sur son fauteuil, le front dans les mains.

— Je retrouve là mon brave puritain de père, dit Évelyne en lui caressant le cou.

Quand Ward leva la tête pour parler, son regard était fixe. Il s'exprimait lentement, d'une voix entrecoupée.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez, Évelyne. Laissez-moi vous montrer cela sous un jour nouveau. D'un côté, un monopole plus fort que vous ne pouvez le comprendre, qui étend ses mille bras comme une pieuvre, jusque dans la poche des gens ; partout, à sa tête, des hommes sans scrupules, accomplissant les yeux fermés cette œuvre de corruption : une influence pernicieuse, impossible à détruire sans sacrifier un homme qui a femme et enfants et amis, tous pleins d'affection et de confiance en lui. C'est la ruine de plus d'un si je parle, des sénateurs seront mis en accusation...

— Alors, il faut parler, père. Vraiment, la description de ce pouvoir me fait trembler. Si vous pouvez démolir le mur qui abrite ces voleurs, faites-le, sans regarder à ce que peut souffrir un individu.

— Supposez que je sois l'individu.

— Que voulez-vous dire? Ce n'est pas vous... ce n'est pas...

— Grands dieux, sénateur! Vous ne voulez pas dire que vous, vous ayez réellement accepté...

Ward les regarda tous les deux, levant une figure pâle, douloureuse.

— Je ne suis qu'un vieil homme déshonoré, perdu. Aidez-moi à faire mon devoir.

Il poussa un gémissement sourd qui ressemblait à un sanglot. Évelyne passa son bras autour du cou de son père, avec l'empressement de l'oiseau qui abrite son petit sous son aile. Il y avait une accusation dans son regard, mais de la pitié dans son geste.

Tuttle se leva et sortit précipitamment, laissant le père et la fille en tête à tête.

XI

AVANT LA SÉANCE DE LA COMMISSION

L'intérêt qu'éveillait la fameuse enquête s'était accru de jour en jour, et le lundi, bien avant dix heures, on commençait à monter à la salle où devait siéger la commission et déjà l'on occupait les places réservées au public. Un flot continuel, vomi par les ascenseurs toujours en mouvement, se répandait avec un bruit confus de pas et de voix à travers l'édifice. Tuttle attendait dans le couloir l'arrivée de la commission et des principaux acteurs; il arpentait de long en large les dalles de marbre, devant la porte de la salle, indifférent aux regards curieux de la foule.

Des étrangers, en l'apercevant, chuchotaient, échangeaient un sourire, car presque tout le monde le connaissait. Les membres de la Troisième Chambre montaient deux à deux, avec des éclats bruyants, et le hall renvoyait l'écho des plaisanteries, des quolibets et des rires comme le foyer d'un théâtre pendant l'entr'acte. S'il y avait eu plus de femmes, la ressemblance eût été complète.

A l'une avaient pris place le Duc du Fer, son avocat Binney. Fox et Brennan. Tuttle s'assit à l'autre avec l'avocat général.

Derrière les sièges réservés à la Commission, d'autres reporters encore, des clercs, écrivant avec activité. A la porte. sans cesse en mouvement, les huissiers de service attendaient les membres de la Commission. Immédiatement en face. étaient les chaises réservées aux représentants : bon nombre étaient présents, surtout des plus jeunes ; ils arrivaient gaiement, des fleurs à la boutonnière. Ils faisaient un signe amical à Brennan et riaient entre eux avec insouciance: certains visages dénotaient des habitudes d'intempérance, d'autres étaient préoccupés et graves. Les sénateurs, surtout, conversaient en hochant leurs têtes grises. Le sentiment général était qu'on touchait à un instant critique. Si Tuttle ne gagnait rien à cette séance, de l'avis unanime, il n'avait plus qu'à se retirer.

L'entrée du sénateur Ward et d'Évelyne, accompagnés par Tuttle, fit sensation. Le public éclata en applaudissements à la vue du jeune champion des droits du peuple, qui, sans remarquer l'ovation dont il était l'objet, aidait Ward à s'asseoir.

— Le vieux a changé son fusil d'épaule, fit remarquer Merritt, interrompant une histoire que racontait Brennan.

« Il est diablement décati ce matin! Qu'est-ce qui a bien pu le décider à sortir en cet état? » se dit Brennan.

Mais il ne s'en inquiéta pas davantage.

— Eh bien! — reprit-il, achevant son histoire qu'il contait magistralement, en exagérant l'accent de son pays ; — il y avait donc deux vieilles filles qui se regardaient à travers la barrière de la cour, et voici le dialogue qu'elles échangèrent :

» — Vous savez la nouvelle?

» — Non, qu'est-ce que c'est?

» — Mrs O'Flanigan a une augmentation de famille?

» — Non?

» — Mais oui, vraiment.

» — Qu'est-ce que le numéro six, garçon ou fille?

» — Ni l'un ni l'autre.

» — Comment! ni l'un ni l'autre?

— Oh ! que je suis heureuse de vous entendre dire cela ! Il est si souffrant !... Cela ne semble plus si facile ici, devant tout ce monde.

— Non, je ferai mon devoir, répliqua Ward. De toute façon, je n'ai plus longtemps à vivre.

— Oh ! père.

— C'est vrai, Évelyne. Peu m'importe, à présent. Je suis prêt ; j'ai hâte de faire ce que j'ai dit et d'en avoir fini.

Une sorte d'enthousiasme désespéré brillait dans son regard, il atteignait presque à l'exaltation d'un martyr.

— Il y a un moyen de l'éviter, disait Tuttle à Évelyne. Nous allons interroger de nouveau certains des plus compromis et nous aurons recours à des mesures désespérées. Si, en fin de compte, nous voyons notre cause prête à sombrer, et que le sénateur soit toujours disposé...

— Je serai toujours disposé ! s'écria le vieillard.

Tuttle lui offrit le bras, et ils entrèrent ensemble dans la salle des séances.

XII

LA DÉPOSITION DU SÉNATEUR WARD

La salle de la commission était une grande pièce voûtée dont les fenêtres donnaient sur la ville et sur la vallée où la rivière, à marée haute, reflète comme une immense plaque d'acier bruni la lumière brûlante du soleil.

Les fenêtres étaient ouvertes, et les rideaux voltigeaient, par moments, quand le vent s'y engouffrait, rafraîchissant la foule avec une délicieuse impartialité.

La salle était remplie, en effet, d'une foule mêlée : réformateurs de toute sorte et simples curieux, désireux d'assister à ce qu'il y a de plus dramatique dans la vie réelle : un débat en justice.

A une extrémité de la pièce était le public. A l'autre bout, sur une estrade semi-circulaire, une série de pupitres disposés en fer à cheval. Dans l'espace intérieur, une longue table pour les reporters. De chaque côté, sur le devant, deux autres tables.

A l'une avaient pris place le Duc du Fer, son avocat Binney, Fox et Brennan. Tuttle s'assit à l'autre avec l'avocat général.

Derrière les sièges réservés à la Commission, d'autres reporters encore, des clercs, écrivant avec activité. A la porte, sans cesse en mouvement, les huissiers de service attendaient les membres de la Commission. Immédiatement en face, étaient les chaises réservées aux représentants : bon nombre étaient présents, surtout des plus jeunes ; ils arrivaient gaiement, des fleurs à la boutonnière. Ils faisaient un signe amical à Brennan et riaient entre eux avec insouciance : certains visages dénotaient des habitudes d'intempérance, d'autres étaient préoccupés et graves. Les sénateurs, surtout, conversaient en hochant leurs têtes grises. Le sentiment général était qu'on touchait à un instant critique. Si Tuttle ne gagnait rien à cette séance, de l'avis unanime, il n'avait plus qu'à se retirer.

L'entrée du sénateur Ward et d'Evelyne, accompagnés par Tuttle, fit sensation. Le public éclata en applaudissements à la vue du jeune champion des droits du peuple, qui, sans remarquer l'ovation dont il était l'objet, aidait Ward à s'asseoir.

— Le vieux a changé son fusil d'épaule, fit remarquer Merritt, interrompant une histoire que racontait Brennan.

« Il est diablement décati ce matin! Qu'est-ce qui a bien pu le décider à sortir en cet état? » se dit Brennan.

Mais il ne s'en inquiéta pas davantage.

— Eh bien! — reprit il, achevant son histoire qu'il contait magistralement, en exagérant l'accent de son pays ; — il y avait donc deux vieilles filles qui se regardaient à travers la barrière de la cour, et voici le dialogue qu'elles échangèrent :

» — Vous savez la nouvelle?

» — Non, qu'est-ce que c'est?

» — Mrs O'Flanigan a une augmentation de famille!

» — Non?

» — Mais oui, vraiment.

» — Qu'est-ce que le numéro six, garçon ou fille?

» — Ni l'un ni l'autre.

» — Comment! ni l'un ni l'autre?

» — Non, ce sont des jumeaux ! »

Le groupe qui entourait Brennan se mit à rire aux éclats jusqu'à ce que le président Smith leur imposât silence, en disant :

— Oui, oui, Brennan est Irlandais. Si vous n'en croyez pas son accent, laissez-moi vous raconter la bourde qu'il a lâchée l'autre jour. Il disait à Wade, qui l'invitait à faire une promenade en mer vendredi :

» — Très bien, j'irai vendredi s'il ne pleut pas. S'il pleut vendredi, j'irai jeudi ! »

Tandis qu'ils s'égayaient tous aux dépens de Brennan, les derniers membres de la commission entrèrent et prirent place ; et, comme on continuait à ricaner, le président rappela l'assistance à l'ordre par un coup de marteau frappé sur son pupitre.

— Nous sommes prêts à commencer, monsieur l'avocat général.

Et il s'inclina vers son voisin en lui murmurant à l'oreille quelque chose qui les fit éclater de rire tous les deux, tandis que son regard dur, audacieux, se fixait sur le frais visage d'Hélène, dont les yeux erraient de tous côtés et qui avait l'air de s'amuser infiniment.

Pour une bonne partie de la commission, toute l'affaire était ennuyeuse ou burlesque : on saisissait avec joie la moindre occasion de plaisanter.

Le premier témoin appelé fut Robert Jenks, dont la surdité commode, — il l'exagérait peut-être un peu pour la circonstance, — rendait l'interrogatoire d'autant plus difficile que la voix de l'avocat général n'était pas très forte.

Robert déclara qu'il était toujours très occupé au bureau et ne remarquait guère qui entrait ou sortait avec son frère. Il lui était impossible d'entendre un mot de ce qui se disait dans la pièce, à moins de suivre le mouvement des lèvres. Il ne se rappelait ni les noms, ni les visages de ceux qui étaient venus.

— Appelez Thomas Brennan ! dit l'avocat général en congédiant Robert qui se leva impassible et s'en alla.

— Monsieur Brennan !

Brennan fit le tour et gagna le siège réservé aux témoins, à gauche.

Le clerc lui fit prêter serment suivant la formule :

— Levez la main. Vous jurez devant Dieu de dire toute la vérité, rien que la vérité ?

Brennan s'inclina et s'assit.

L'avocat général prit un morceau de papier sur son pupitre, regarda Brennan avec bienveillance par-dessus ses lunettes et lui demanda, d'un ton parfaitement indifférent :

— Monsieur Brennan, vous êtes, je crois, un des membres de la Troisième Chambre ?

Sa voix semblait venir de très loin et s'adressait à l'espace.

— Si l'on en croit les journaux, j'ai cet honneur, — répondit Brennan, absolument à son aise.

— Un honneur douteux. Selon vous, monsieur Brennan, en quoi consistent les devoirs d'un membre de la Troisième Chambre ?

— Ils n'ont pas été définis, que je sache.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ? dit l'avocat général en le regardant.

— Eh bien, je ne crois pas m'être encore rendu compte de cela par moi-même... Pourtant, je dirais volontiers que cela consiste à graisser les ressorts de la législation.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire à éclairer les représentants du pays, monsieur.

L'avocat général parut médiocrement intéressé par ce petit renseignement. Ses yeux retournèrent au bout de papier qu'il tenait à la main.

— Hem ! Cela, c'est la fonction légitime, je suppose. Quelle est la fonction illégitime ?

— Je ne pourrais pas vous dire. Demandez cela à d'autres. Moi, je n'en suis pas.

L'assistance éclata de rire.

— Monsieur Brennan, — dit l'avocat général en se penchant vers lui et prenant un peu plus d'intérêt à sa question, — avez-vous jamais versé de l'argent aux membres de l'une ou l'autre Chambre, dans l'intérêt du Consolidé ?

— Non, monsieur.

— Ou dans votre intérêt personnel ?

— Non, monsieur, jamais.

L'avocat général s'arrêta, enleva ses lunettes, les essuya avec son mouchoir et demanda :

— Vous êtes employé au service du Consolidé ?

— Oui, monsieur.

— Que faites-vous ? Il faut bien que vous gagniez vos appointements, — dit-il, continuant à le questionner avec une sorte de curiosité machinale, automatique, qui ne semblait impliquer de sa part aucune pensée corrélative.

— J'essaie ! — dit Brennan avec un joyeux clignement d'yeux à l'adresse du président, et se tenant sur ses gardes contre le sens perfide de la question.

— Eh bien, voyons, que faites-vous ? Un instant ! attendez : ce que je vous demande, c'est d'établir exactement et brièvement ce que vous faites au juste.

Brennan reprit, sérieusement, comme si les faux-fuyants n'étaient plus bons à rien.

— Je m'assure les services de la Troisième Chambre en prenant ses membres, soit comme avocats, soit comme agents de couloir, purement et simplement.

L'avocat général regardait le plafond d'un air méditatif.

— Vous leur donnez de l'argent, naturellement ? dit-il comme s'il adressait la question au plafond.

— Naturellement : ils sont là pour être payés.

— Et vous, vous êtes là pour les payer. C'est-à-dire que vous les payez pour faire une certaine besogne, ou bien vous les prenez pour qu'ils ne travaillent pas contre vous ?

— Oui, monsieur. C'est tout à fait cela.

Brennan paraissait ravi d'être compris si promptement.

— Et quelle somme avez-vous versée à ces membres de la Troisième Chambre ? poursuivit l'avocat général.

— Je ne saurais pas dire... Beaucoup trop.

— Vous ne tenez pas de livre de comptes, je suppose ?

— Non, monsieur, pas de livre en règle ; mais une sorte de carnet.

Alors, doucement, sans regarder Brennan :

— Vous n'avez jamais donné d'argent, par erreur, à des membres des *autres* Chambres ?

— Non, monsieur, pas un sou.

A ce moment, Tuttle murmura quelque chose à l'oreille de l'avocat général, qui se tourna, cette fois, et demanda :

— Qui est-ce qui organisait ces... ces dîners ? Qui en a eu l'idée? Vous, ou M. Davis ?

— C'est moi. Je lui ai suggéré l'idée que ces repas seraient une bonne chose, et il l'a acceptée.

— Ah !... Qu'est-ce qui vous faisait croire que c'était une bonne chose ?

— Mon Dieu, je pensais que cela nous donnerait une occasion d'expliquer le projet de loi ; et puis, vous savez, on est toujours en meilleures dispositions pour écouter quand on a bien dîné.

— Et ce que vous appelez un bon dîner, c'est un repas à dix dollars par tête ?

Brennan eut un large sourire.

— Mais oui, c'est ce que j'appellerai un...

— Un dîner présentable, eh ? fit l'avocat général avec un rire sec.

Puis il se retourna vers Brennan, un peu plus sévère qu'il ne s'était montré jusque-là.

— Eh bien, monsieur, n'est-il pas évident que votre dessein était d'exercer une influence illégitime sur ces hommes au moyen de ces dîners et de ces bons vins ?

Brennan hésita un peu.

— Mon Dieu, à vrai dire, je ne supposais pas que cela nous ferait des ennemis.

— Vous pensiez que cela les influencerait favorablement ?

— Oui, monsieur.

— Vous dites que vous n'avez jamais payé un sou à aucun membre de cette législature, — poursuivit l'avocat général remettant ses lunettes et consultant ses notes. — Dois-je comprendre par là qu'aucune espèce de valeurs, billets, actions ou obligations...

— Oui, monsieur. Une fois pour toutes, je n'ai pas dépensé un sou d'une manière illégitime dans l'intérêt de la ligne.

— Cela ne répond pas à ma question, monsieur.

— Comment cela ?

— C'est que nous ne sommes pas d'accord sur le sens du mot « légitime ». N'avez-vous pas promis à certains membres de

cette législature, que, si le projet de loi passait, ils seraient actionnaires de la ligne jusqu'à concurrence de sommes spécifiées.

— Non, monsieur.

— Vous déposez sous la foi du serment, monsieur Brennan! dit l'avocat général avec une sévérité froide.

Brennan le regarda intrépidement.

— Je ne l'oublie pas, monsieur.

Il y eut un court silence. Les deux parties s'étudiaient.

— Cela suffit, monsieur, dit l'avocat général.

Brennan souriait.

Le président parcourut des yeux l'hémicycle.

— Personne n'a d'autre question à poser?

Le premier commissaire, un homme jeune, d'une loyauté parfaite et d'une grande autorité, connu pour être l'adversaire de tout monopole, reprit l'interrogatoire.

— Monsieur Brennan, combien donnez-vous de votre temps à la Troisième Chambre? dit-il d'une voix cassante et précise.

— Actuellement, tout mon temps.

— Quels sont vos appointements?

— Cinq mille dollars par an.

— Est-ce que cela suffit à vos dépenses?

— Non, monsieur... pas à toutes.

— Si vous offriez à dîner à une douzaine de législateurs, il pourrait bien se faire que la note fût mise au compte du Consolidé?

— Oui, monsieur.

— C'est tout, monsieur le président, pour l'instant...

Le président reprit à son tour :

— Un moment, monsieur Brennan. Pourquoi ces invitations étaient-elles lancées par séries de dix? Cela avait-il quelque signification spéciale?

— Oh, non! c'était tout simplement une manière commode de savoir quand nous serions au bout.

— Vous ne teniez pas à traiter deux fois la même personne... eh? J'admets que cela n'avait aucune portée politique. Quelqu'un désire-t-il poser une question? Vous, monsieur Binney?

Binney, qui avait paru s'assoupir, se leva, et demanda de sa voix singulière, haute, traînante, nasale et qui sonnait le contentement de soi :

— Monsieur Brennan, avez-vous jamais payé ou promis de payer un sou — en actions, obligations, espèces ou valeurs quelconques, — à un membre quelconque de cette législature ?

— Non, monsieur.

— Cela suffit ! — dit Binney, en se rasseyant, comme si cette réponse devait régler toute l'affaire, tandis qu'une houle de rires courait par toute la salle.

L'avocat général intervint de nouveau :

— Encore une question, monsieur Brennan. Considérez-vous la besogne que vous faisiez pour le compte du Consolidé, l'achat de la Troisième Chambre, comme une opération légale ?

— Oui, monsieur, et je dirai plus : comme une œuvre nécessaire ! répliqua Brennan avec une franchise engageante qui souleva de nouveaux rires.

L'avocat général se renversa sur son siège :

— Tenez-vous des comptes, — livres de chèques, souches ou quittances, — des sommes que vous payez ?

— Non, monsieur.

— Vous avez pleine confiance les uns dans les autres, sans doute ? fit le premier commissaire, qui, durant tout l'interrogatoire, n'avait pas quitté des yeux le visage de Brennan.

— Est-ce que les promesses d'argent ont jamais été mises par écrit ?

— Non, monsieur.

— Si bien que, à moins d'une indiscrétion, il n'y a aucune trace des sommes actuellement payées ?

— Non, monsieur, aucune, à moins que nous ne donnions des renseignements nous-mêmes, ce que nous avons fait librement.

— Votre franchise, ai-je remarqué, ne s'étend à aucune manœuvre criminelle, répondit sèchement l'avocat général.

— Parce qu'il n'y en a aucune, monsieur.

— C'est ce dont nous essayons de nous convaincre.

— Bonne chance ! répondit hardiment Brennan.

Et ce mot fit éclater de nouveaux rires et des applaudissements dans les rangs de la Troisième Chambre.

— C'est tout.

Le président fit un signe de tête :

— C'est tout, monsieur Brennan. Appelez M. Davis !... Monsieur Davis, — reprit le président d'un ton respectueux, — la commission désire vous entendre de nouveau.

Davis quitta sa place près d'Hélène et vint occuper le siège du témoin. Il tenait à la main un éventail dont il jouait négligemment.

— Vous avez déjà prêté serment, je crois ?

Davis s'inclina sans répondre.

L'avocat général, les yeux fixés sur son petit papier, commença l'interrogatoire de la même voix profonde et lointaine qu'il avait tout à l'heure, sans laisser paraître aucun intérêt.

— Monsieur Davis, avez-vous rencontré le 24 avril un représentant de la ligne des moteurs électriques, et lui avez-vous remis une certaine somme d'argent ?

— Comme je l'ai déclaré mercredi dernier... oui, monsieur.

— Pourquoi lui avez-vous remis cette somme ?

— Je... je l'achetais.

— Qu'entendez-vous par là ? D'après votre précédente déposition, il n'avait aucune propriété à vendre.

— Je l'ai payé pour qu'il se retirât, — répondit Davis, du ton d'un homme qui fait tête à une question embarrassante.

L'avocat général le regarda avec douceur par dessus ses lunettes.

— Vous saviez qu'il allait se présenter devant cette législature avec un projet de ligne et demander un privilège, et vous pensiez qu'il était d'un bon homme d'affaires de le payer pour se tenir à l'écart ?

— C'est cela, exactement ; je l'ai payé pour se tenir à l'écart. Nous étions plus capables qu'eux, je le sentais, de construire la ligne : il était de bonne politique d'employer tous les moyens légitimes pour obtenir notre privilège et...

L'avocat général l'interrompit tranquillement, mais durement :

— Vous trouvez honnête d'intervenir entre une société qui sollicite une concession et cette législature, et de l'acheter ?

Davis ne répondit pas.

— La législature, représentant le peuple de cet État, doit

être mise en mesure d'examiner par elle-même les mérites respectifs de chaque système. Quelle somme avez-vous donnée ?

A cette question, un silence de mort se fit dans la salle; les reporters attendaient, la plume à la main, cette réponse d'une importance capitale.

Hélène, sans comprendre ce que tout cela signifiait, s'y intéressait au plus haut point. Davis se leva à moitié, le visage enflammé de colère.

— Je refuse de répondre.

Le moment critique prévu par la défense était arrivé; Binney se leva et dit :

— Messieurs de la commission, je proteste. Je ne vois pas en vertu de quel droit légal M. l'avocat général pose cette question. Ce que M. Davis a payé au représentant de la ligne des moteurs, est une affaire de nature absolument privée. Il n'est pas dans les pouvoirs de cette commission d'exiger ce renseignement. Je m'oppose à cette question étrangère au débat, injustifiable et dénuée de tout fondement légal.

L'avocat général se leva, d'un calme absolu par contraste.

— Messieurs de la commission, je tiens à vous dire tout de suite que, d'après la législation qui nous régit, le Chemin de fer consolidé dépend de l'État, et qu'en vertu du paragraphe 21, chapitre XVI, cette ligne est tenue de rendre ses comptes, à n'importe quel moment, à une commission du caractère de celle-ci.

Il prit un livre que Tuttle avait placé tout ouvert, à portée de sa main.

— J'appellerai l'attention de la commission d'enquête sur le paragraphe où ce point est nettement établi. Je dis, messieurs, que ma question est de celles que je dois poser, auxquelles on doit répondre. Je prétends prouver que cette somme ne visait pas l'acquisition de cinq cents dollars de propriété réelle, qu'il y avait là un fait de corruption caractérisée, une violation de nos lois. Le Chemin de fer consolidé est une compagnie; les Moteurs, de leur côté, recherchaient un privilège en qualité de compagnie. Une transaction de la nature indiquée n'était pas une transaction privée, et j'insiste pour que la chose soit tirée au clair.

Il se rassit au milieu d'un silence presque pénible.

C'était la première péripétie, le premier engagement sérieux. Après les formalités légales, on s'était approché en zigzag par des cheminements souterrains, comme pour savourer mieux, avec les brusques délices de la surprise, l'explosion de la mine. Les reporters taillaient leurs crayons et se précipitaient à l'envi dans le récit pittoresque de la scène. Le battement des rideaux devenait une gêne pour l'auditoire.

La commission délibéra un moment. Les avocats se consultèrent. Un murmure de satisfaction parcourait la foule, Davis rongeait sa lèvre hérissée, tandis que Binney lui disait quelques mots à l'oreille.

Enfin, le président prit la parole :

— Sur la question de la somme versée, nous consentons à ajourner la réponse. Occupons-nous d'autre chose, pour le moment. Nous désirons, pour plus ample information, nous assurer des précédents.

— Vous ne refuserez pas, je suppose, de convenir que c'était une somme importante, monsieur Davis? dit l'avocat général d'un ton bienveillant, encourageant.

— J'en conviens, répondit Davis après un silence.

— Monsieur Davis, d'après votre déposition de mercredi, vous ne saviez pas combien de membres avaient été soudoyés. Depuis lors, on a dressé une liste, et trente-neuf habitués des couloirs sont connus comme ayant reçu de vous de l'argent ou des promesses d'argent. Je suppose que vous en convenez?

— Il peut y en avoir quarante, ou plus.

— Vous n'hésitez pas à reconnaître que vous avez payé des sommes importantes à ces simples particuliers?

— En effet. Pour moi, c'était nécessaire. J'y étais forcé par les circonstances.

— J'admire votre franchise, sinon votre sens moral... Si je disais qu'un homme qui achète un simple particulier sera capable, à mon avis, d'acheter un personnage officiel s'il peut le faire en toute sécurité, vous ne pourriez m'en vouloir, n'est-ce pas?

M. Binney sortit de sa somnolence pour élever une nouvelle objection :

— Messieurs de la commission, je proteste contre une pareille manière de conduire l'interrogatoire.

— Vous protesterez plus d'une fois avant que nous en ayons fini avec vous, dit tranquillement l'avocat général.

Il fit la question suivante du ton d'un homme qui attend une certaine réponse :

— Monsieur Davis, vous ne savez pas, j'imagine, qu'on ait fait usage d'argent pour influencer les membres du Parlement ?

— Non, monsieur.

— Ou qu'on ait distribué des actions ou des places, ou promis rien de semblable pour l'avenir ?

Davis rongeait sa moustache.

— Non, monsieur, je ne sais rien de tel.

L'avocat général paraissait de nouveau prendre un léger intérêt à l'affaire :

— Est-ce que vos livres mentionnent le paiement de ces différentes sommes ?... Je veux dire les registres de la Compagnie, naturellement ?

— Non, monsieur, elles ne figurent que dans un compte général qui m'est personnel : il y a toujours un compte ouvert à mon nom.

— C'est-à-dire que vous avez vos coudées franches en ces matières et que la Compagnie est là pour payer sans autre formalité ?

— Si vous posez ainsi la question, oui, monsieur.

— C'est ainsi que je la pose, en effet. Et vous donniez, à votre tour, le même pouvoir discrétionnaire à Fox et à Brennan ?

Davis hésitait et tambourinait nerveusement sur la table. L'avocat général continua doucement, tout en essuyant de nouveau ses lunettes :

— Je dis que vous leur donniez effectivement le pouvoir d'employer des gens dans l'intérêt de la ligne, partout où ils en trouveraient l'occasion, et que vous étiez là pour payer sans leur poser de questions embarrassantes ?

Davis attendit, comme pour voir où son interlocuteur voulait en venir.

— Oui, monsieur, dit-il.

— Et vous étiez supposé ne rien savoir ?

Davis, pour la première fois, commençait à s'irriter.

— Naturellement, il m'était impossible de tout savoir.

L'avocat général devenait sévèrement ironique.

— Et naturellement, vous ne pouviez vous permettre d'être trop curieux.

Puis il se leva, et, s'adressant à la commission :

— Messieurs, j'insiste pour obtenir une réponse à ma question, et pour que les livres de la Compagnie soient apportés devant vous. Je crois que l'argent qui est allé à la Compagnie des moteurs comprenait une somme destinée à être employée dans l'intérêt du Consolidé. Je dis que, si vous pouvez établir que cinquante mille dollars ont été versés en bloc à un pétitionnaire concurrent, il y a, de prime abord, crime évident. J'insiste donc pour connaître le montant de la somme payée.

Avant même que l'avocat général se fût rassis, Binney se dressa d'un bond et s'écria, de son accent traînard et dédaigneux :

— Si mon savant confrère croit réellement cela, il faut qu'il ait acquis, dans quelque livre révélé, une conception nouvelle du droit. En fait, quand la somme versée serait d'un demi-million, cela ne prouverait rien. Je persiste à dire que c'est une affaire d'ordre absolument privé. Je proteste contre cette question.

Le président fit voir dans sa main levée des bulletins de vote.

— Par cinq voix contre deux, la commission demande le montant de la somme payée.

Davis et Binney bondirent ensemble : Davis hurlait :

— Monsieur le président, ceci est un outrage, une atteinte portée à mes affaires particulières. Je ne répondrai pas.

Binney ajouta :

— Messieurs de la commission, je suis stupéfait d'une pareille ignorance et d'une pareille injustice... c'est sans précédent.

Le président frappa sur la table avec son marteau pour rappeler l'assistance à l'ordre. Sa figure joviale devint sérieuse.

— Monsieur Binney paraît oublier qu'il est en présence d'une des plus hautes juridictions du pays.

— C'est la faute de la commission s'il en est ainsi, monsieur. On a par trop manqué, non seulement, à la loi, mais à la bonne foi.

— Asseyez-vous, monsieur ! La commission n'a pas de leçons à recevoir, cria le président. La commission, avant de poser cette question, a soigneusement recherché les précédents. Ce n'était pas là une transaction privée, dont le secret fût inviolable. Continuez, monsieur l'avocat général : M. Davis va répondre à la question.

La foule, en suspens, était ravie. Les reporters écrivaient avec la rapidité de l'éclair. A la grande table du milieu, ce n'étaient que des allées et venues : ils se relayaient. Le dessinateur spécial de la *Planète* prenait de rapides croquis du président et de Binney face à face. Hélène applaudissait comme au théâtre. Ward était penché en avant, oubliant tout, sauf Évelyne, qui tenait sa main dans les siennes. Il sentait toute l'importance de cette question.

Binney tira Davis par le bras et lui chuchota un avertissement mystérieux. Fox alla les rejoindre et donna son avis. Brennan arpentait le plancher; il avait perdu, pour la première fois, son air d'aisance indifférente. Tuttle et Russell se consultaient. La foule attendait, échangeant des colloques à voix basse : tous avaient les yeux fixés sur Davis, le grand premier rôle de ce drame.

A la fin, l'avocat général demanda, en articulant avec un calme inexorable :

— Monsieur Davis, quelle est la somme que vous avez payée au représentant de la ligne des Moteurs ?

Binney se leva :

— A ma requête, M. Davis répondra, parce que le montant de la somme n'a réellement aucune importance, du moment que le fait du versement est admis.

Davis répondit avec un soupçon de bravade :

— Je lui ai payé cent mille dollars.

Il y eut dans l'auditoire une sensation extraordinaire, un grand remuement de têtes et des murmures :

— Quand je vous le disais !

— Son affaire est claire !

Et autres choses de ce genre. Puis on refit soudain silence, pour entendre la question suivante :

— En espèces ?

— Monsieur, je refuse de répondre là-dessus.

— N'est-il pas exact, monsieur Davis, insinua l'avocat général, que vous avez versé la moitié de la somme en espèces, pour être employée à l'appui du projet de loi, et l'autre moitié en actions de la ligne ?

— Je refuse de répondre.

— Vos livres font-ils mention de l'objet de cette transaction ?

— Non, monsieur.

— Ou du montant de la somme ?

— Non, monsieur.

— Mais ils font mention de votre compte personnel ? Voulez-vous faire apporter ces livres ?

— Les livres de la compagnie ?... Oui, monsieur.

— Cette après-midi ? — Davis fit un signe affirmatif. — Très bien, monsieur, cela suffit.

— Personne n'a plus de question à poser ? demanda le président.

Binney, qui bornait l'interrogatoire de ses clients à cette unique question, toujours répétée, pour faire éclater leur innocence, demanda avec une emphase significative :

— Monsieur Davis, a-t-il jamais été versé, avec votre consentement, ou à votre connaissance, — la valeur d'un sou en espèces ou en actions, à quelque membre de cette législature ?

— Non, monsieur.

— Cela suffit, monsieur ! dit Binney avec un air de satisfaction prodigieuse, que pas un acteur n'aurait pu surpasser.

— Personne n'a plus de question à poser ? répéta le président.

— Comme M. Davis sera rappelé cet après-midi, fit le premier commissaire, j'attendrai sa nouvelle comparution pour lui poser les questions que j'avais l'intention de lui poser. Elles ont trait aux transactions dont il vient d'être parlé.

— Cela suffit, monsieur Davis.

Davis se leva et retourna près d'Hélène, assise à côté d'Évelyne, et ravie de tout ce qui se passait.

— Venez, Hélène, dit-il, votre place n'est pas ici. Retournez à la maison avec Brooks. Je rentrerai bientôt.

Hélène et le jeune homme se levèrent et partirent sur la pointe des pieds, tandis que les membres de la commission conféraient entre eux et que les huissiers leur servaient de l'eau glacée.

Le reporter assis à la table du milieu se leva, les mains pleines de copie. Un camarade se glissa sur sa chaise, tandis qu'il sortait de la salle pour faire insérer dans la prochaine édition toutes les dépositions reçues jusqu'à cette heure.

Le président fit faire de nouveau silence.

— Monsieur l'avocat général, nous sommes prêts à entendre votre prochain témoin.

— Je voudrais poser une ou deux questions à M. Fox.

Il courut dans le public charmé un nouveau frémissement d'attente heureuse.

Ceux qui avaient déjà entendu déposer Fox communiquaient leurs impressions aux autres.

— En voilà, un gaillard! On ne le prend pas au dépourvu, je vous en réponds. Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle comme [1] ça!

— Monsieur Fox veut-il s'avancer? dit le président.

Fox se dirigea vers le siège des témoins avec un sourire aimable.

— Monsieur Fox, vous savez, naturellement, tout ce qui a trait à l'achat du projet des moteurs?

Fox répondit avec facilité, très à son aise :

— En thèse générale, je peux dire : oui... en thèse générale, je le savais.

— Au moment où l'affaire s'est faite?

— Oui, monsieur, en thèse générale.

— Et, en thèse générale, vous l'approuviez, naturellement?

Il réfléchit un instant.

— Eh bien! oui... oui... Je peux dire, je crois, que je l'approuvais.

— Vous connaissiez M. Mason personnellement, si je ne me trompe?

Fox rejeta une jambe sur un des bras de son fauteuil. Il avait l'air d'un flâneur qui raconte des histoires chez l'épicier.

1. *Fox*, renard.

— Oui, je le connaissais, par sa femme : c'était une Burbank, de Lakeside. Dans le temps, j'ai été maître d'école à Lakeside; je me rappelle très bien quand je la vis pour la première fois. Je venais de pendre à ma porte ma première enseigne d'avocat...

— Faites-nous grâce de votre biographie, je vous en prie, dit l'avocat général, froidement. — Nous pourrons la lire quand vous aurez été pendu vous-même.

La foule délirait : l'élément comique entrait en jeu.

— J'allais dire..., commença Fox.

L'avocat général l'interrompit avec impatience.

— Je désirais tout simplement savoir si vous le connaissiez personnellement?

— Oui, parce que j'étais...

— Cela suffit. Vous approuvez le paiement, je suppose?

— Non, monsieur, je trouvais la somme trop élevée.

— Vous connaissiez trop bien votre monde!

Fox s'étala plus encore dans son fauteuil.

— Je ne pensais pas qu'il y eût aucun bénéfice à retirer de ce projet. Je considérais l'usage des moteurs électriques comme extrêmement douteux. Je pense que M. Davis s'exagérait la valeur de l'opposition qu'on voulait lui faire; qu'il s'exagérait aussi la valeur des couloirs.

— Très probablement : on est fort enclin à exagérer, en pareil cas. Étiez-vous présent lors de la transaction?

— Non, monsieur, j'avais deux affaires à...

— Vous ne savez rien sur les détails du marché, sans doute?

— Non, monsieur; je ne m'en souviens pas.

— Votre mémoire est une page blanche, toutes les fois qu'il s'agit d'un fait de quelque importance pour la commission.

Fox eut un large sourire.

— Il m'est impossible, monsieur l'avocat général, de deviner quelle importance la commission attache à mon témoignage.

— Vous le verrez bien, monsieur. Vous avez déclaré, l'autre jour, que vous aviez payé de grosses sommes à différents particuliers, membres de la Troisième Chambre et autres. Avez-vous tenu des comptes de ces opérations?

— Non, monsieur, je n'ai pas de livres de comptes.

— Pas de livres de comptes? Vous aviez coutume de payer en chèques ou en effets, sans doute?

— En effets, principalement.

— Conserviez-vous quelques notes?

— J'avais des comptes particuliers avec quelques-uns de ces messieurs, oui.

— J'en conclus donc que vous avez l'habitude de payer ainsi de fortes sommes pour le compte du Consolidé.

— Oui, monsieur; en ma qualité d'avoué de la Compagnie, j'ai une grande latitude.

— Trop de latitude, monsieur.

L'avocat général prit une feuille des mains de Tuttle.

— Maintenant, si je vous disais que, de votre propre aveu, vos agents ont déjà reçu près de cinquante mille dollars et en attendent davantage, vous seriez surpris, n'est-ce pas?

— De quoi? répondit Fox avec sang-froid.

— Vous diriez probablement que c'est trop?

— Je dirais que c'étaient cinquante mille dollars de trop. Nous avons versé cette somme par nécessité, monsieur, et ce n'était pas...

L'avocat général le regarda fixement et dit d'un ton sévère:

— Il n'y a pas de nécessité qui excuse la violation de la loi.

— Mais je n'ai violé aucune loi!

— Pouvez-vous en dire autant de vos agents? demanda un des commissaires.

— Je ne suis ni chargé de témoigner pour eux, ni responsable de leurs actes, répliqua Fox en se tournant vers lui.

— Attendez que l'un d'eux se décide à parler, et vous saurez à quoi vous en tenir, dit le premier commissaire.

L'avocat général jeta un coup d'œil au président.

— Je crois que cela suffit, monsieur.

— Personne n'a plus de question à poser? demanda le président.

Pendant cette interruption, Fox regardait en souriant autour de lui, le pouce dans son gousset, la jambe négligemment jetée sur le bras du fauteuil. C'était un témoin plein de bonne volonté; par le fait, il embarrassait les gens à force d'aplomb.

— Cela suffit, monsieur Fox. Au témoin suivant.

L'avocat général méditait. Tuttle se consultait avec un jeune homme à figure de savant assis à côté de lui. Une fois ou deux il regarda le sénateur Ward et Évelyne. Une expression douloureuse, une sorte d'appréhension se lisait sur son visage, quand il se leva et s'approcha de Ward.

— Vous sentez-vous la force de parler? Sinon, nous remettrons à demain.

— Non. Il faut que je parle maintenant. Je ne me sentirai jamais plus de force, répondit le vieillard, l'air résolu.

Tuttle eut un moment d'hésitation. Le regard muet et suppliant d'Évelyne le touchait profondément ; mais il ne voyait pas d'autre moyen : il regagna sa place.

— Nous en resterons là pour aujourd'hui, fit l'avocat général, à moins que la commission ne désire rappeler M. Tuttle pour l'interroger.

— Cela va sans dire, monsieur l'avocat général! — s'écria le président avec un peu d'impatience. — La commission est prête à entendre M. Tuttle, s'il a quelque nouvelle déclaration à lui faire.

Alors, Tuttle s'avança vers lui, et répondit vivement :

— Qu'on me comprenne bien, monsieur le président, je suis ici comme témoin, aux ordres de la commission ; mais je ne suis pas responsable de ses faits et gestes, et je n'ai pas l'intention de l'être. Je suis responsable de ma conduite personnelle en cette affaire, simplement. Je suis prêt à déposer, à n'importe quel moment, pour répondre aux questions de la commission, mais je n'ai aucune déclaration à faire. Je répondrai de ma conduite, comme représentant, à la Chambre. Ici, je compte sur votre initiative.

Un profond silence se fit dans l'auditoire, qui saisissait maintenant le fin mot de l'affaire. La commission aurait voulu rejeter sur les épaules de Tuttle le fardeau et l'odieux de la défaite, mais la tentative avait échoué.

— Monsieur Tuttle, je ne vois pas que la commission ait d'autres questions à poser, répondit le président avec une âpreté notable.

— Très bien, monsieur, répliqua Tuttle. Je n'ai rien de plus à dire. Pourtant il y a encore un témoin que M. l'avocat néral a négligé : le sénateur Rufus Ward.

Le président parut surpris. Un murmure d'intérêt passa dans la foule.

— Vous demandez le rappel du sénateur Ward?

— Oui, monsieur... le sénateur Ward, fit l'avocat général.

— Le sénateur Ward veut-il prendre la peine de s'avancer?

Ward se leva et s'avança suivi par les regards anxieux d'Évelyne. Tuttle jeta les yeux sur elle et sentit son cœur faiblir.

— Vous avez déjà prêté serment, je crois?

— Oui, répondit-il à voix basse.

Évelyne aurait bien voulu s'approcher de lui et l'empêcher de parler, mais il y avait sur le visage de son père quelque chose qui lui imposa.

Le public sentait du drame dans l'air: l'intérêt qu'il avait porté jusque-là aux débats n'était rien, comparé à l'effort d'attention qu'il donnait maintenant au moindre geste, à la moindre intonation de la commission ou du sénateur dont on avait demandé le rappel.

— Voulez-vous vous asseoir, monsieur? dit le président.

Ward s'inclina solennellement.

— Avec votre permission, monsieur, je resterai debout.

— Très bien, monsieur, répondit le président avec politesse.

Ward se tenait debout, en face de la commission, les doigts appuyés sur la table.

— Si la commission le permet, je voudrais faire une déclaration.

On comprit qu'il désirait ne pas être interrompu.

— Très bien, sénateur; nous n'y voyons pas d'inconvénient. Exposez comme vous l'entendrez ce que vous avez à dire, fit le président, avec un regard circulaire à toute la commission.

Ward s'inclina encore, et commença à parler d'une voix ferme, mais basse et monotone :

— Messieurs et chers concitoyens, j'ai une confession à faire...

Un silence de mort planait sur toute la salle. Beaucoup se penchaient en avant, tendant l'oreille pour mieux entendre.

— Je viens ici, après une semaine de lutte et d'insomnie, quittant mon lit de malade pour remplir un devoir. Les

membres de cette commission savent comment une accusation flétrissante a été portée contre moi. La calomnie s'est acharnée sur moi, et depuis ma déposition de mardi, j'ai la tête bouleversée du trouble où tout cela m'a jeté. Ma défense personnelle, à tout le moins, exige que je revienne ici et que je parle.

Il s'arrêta.

— Messieurs, je suis un vieillard bien près de la tombe, et j'ai été un honnête homme autant que j'ai pu. Je n'ai pas été un homme fort, comme le jeune député qui a provoqué cette enquête. Il m'a fallu prendre le monde comme je l'ai trouvé. Je n'avais pas reçu la même éducation que lui, je n'avais pas la même aisance, et ma vie n'a été qu'une lutte. Mais peu importe. Si j'ai été faible, je n'ai jamais fait de mal, ou conçu l'idée seulement de faire du mal à un être humain, et je n'ai jamais manqué à mon devoir jusqu'à ces derniers temps.

Parlant ainsi, debout, sans un geste, il avait de la grandeur. Ses yeux étaient creux, mais pleins de lumière; son visage était très pâle. Il parlait avec cette éloquence naturelle, un peu solennelle peut-être, qu'apporte un homme de son caractère à un discours public.

Les phrases étaient nobles, simples et d'une langue pure.

— Messieurs, vous avez devant vous un banqueroutier. L'affaire que j'avais édifiée par toute une vie de labeur et d'activité, m'échappe. A dater d'aujourd'hui, ma femme et ma fille n'ont plus un sou.

Sa voix se brisa. Dans le silence qui suivit, un frémissement à peine perceptible courut par toute la salle, comme il arrive quand sur la scène la situation est tendue. Des sanglots de femmes éclatèrent, tant la voix émue de l'orateur était sincère et pénétrante.

Évelyne le regardait sans un moment de relâche; des larmes inondaient ses joues, ses lèvres étaient entr'ouvertes, ses yeux élargis, ses mains jointes serrées entre ses genoux.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, sénateur? demanda le président avec courtoisie.

Brennan et Fox ne pouvaient qu'échanger des regards de stupeur. Davis restait immobile, les yeux fixes.

— Non, merci, monsieur, répondit nettement Ward.

— Pardonnez-moi, sénateur, dit le président avec dou-

ceur, mais est-il bien nécessaire d'entrer dans ces tristes détails personnels?

Ward s'inclina encore.

— C'est indispensable, monsieur : j'ai besoin de les faire connaître pour atténuer ma faute... Messieurs, alors que je passais des nuits sans sommeil, étudiant à fond ma situation, cherchant vainement un moyen d'en sortir, c'est alors qu'on tenta de me suborner.

Il y eut dans toute la salle un mouvement, une agitation que le marteau du président fit cesser.

— Mon Dieu! est-ce qu'il va s'accuser lui-même? fit Davis, dont la figure devenait d'un blanc jaunâtre : il y avait sur le visage de Ward quelque chose qui le terrifiait.

— Pourquoi, de par tous les diables, ne m'avoir pas averti? répondit Binney.

Le marteau du président leur imposa silence.

Ward continua :

— Naturellement, je savais que la corruption était tout autour de moi, mais elle ne m'avait pas encore atteint. A la fin, quand le projet de loi vint devant le Sénat, un membre fameux de la Troisième Chambre s'adressa à moi. Il connaissait l'état critique de mes affaires et spéculait sur ma détresse. Il m'offrit de l'argent.

Il y eut un long silence, pendant lequel Ward tourna les yeux vers Tuttle, puis vers Évelyne, dont il ne voyait plus le visage que vaguement, comme une tache grise lumineuse. Il essayait de parler sans y parvenir : sa gorge était sèche, la voix lui manquait. L'attention de l'auditoire était si forte qu'une réaction prochaine était inévitable.

— Pouvez-vous nommer cet homme? demanda Tuttle d'un ton qui força le sénateur à se redresser.

Ward leva la tête d'un air de défi.

— Je peux et je veux le nommer : c'était Thomas Brennan.

Pendant une seconde, toutes les respirations furent suspendues ; puis un tonnerre d'applaudissements éclata. Les gens se trouvaient debout, comme mus par un ressort, pâles d'émotion. Des jurons d'admiration éclataient çà et là. Tout s'expliquait maintenant : Ward se sacrifiait.

Brennan bondit, une flamme de colère dans les yeux.

— Cet homme est un infâme menteur!

Fox le fit rasseoir violemment.

Le président se leva, martelant furieusement la table. Les reporters étaient affolés. L'artiste aux croquis instantanés fixa au vol le bond de tigre de Brennan, en deux coups de crayon rapides et vigoureux.

Enfin, le président rétablit le silence.

— Continuez, sénateur.

Ward continua, parlant toujours sans un geste.

— Il m'offrit dix mille dollars comptant, si je voulais cesser l'opposition que je faisais au privilège. Il savait mon affreuse angoisse et comptait sur ma... sur ma faiblesse; mais j'étais plus fort qu'il ne pensait.

— Il ment!... il a pris l'argent! — cria Brennan d'une voix furieuse, à demi levé de son siège, en dépit de Fox qui lui tenait le bras.

— Voulez-vous vous asseoir, monsieur! ordonna l'avocat général, dominant Brennan de sa haute taille et le dévisageant d'un regard qui imposa le respect au roi des couloirs.

Ward se retourna et fit face à Brennan avec une dignité frémissante.

— Levez-vous devant la commission et répétez cela si vous l'osez! Répétez-le sous la foi du serment!

Il s'arrêta un moment; son instinct d'orateur lui disait qu'il fallait tirer parti de cet instant vraiment dramatique. Ses regards brûlants tombèrent sur Brennan avec une force accusatrice.

— Non, messieurs de la commission, je n'ai pas pris l'argent qu'on m'offrait, mais j'ai... j'ai temporisé... Dans mon désespoir, je n'ai pas repoussé cette offre... Oui, j'ai promis dans une heure de faiblesse. C'est ma honte et mon déshonneur. Et tandis que, dans mes insomnies, je mettais en balance ma ruine immédiate et la tentation, un autre homme vint me trouver, chez moi, pour acheter mon vote et mon influence, — le grand chef de la Compagnie en personne.

Le marteau du président était devenu inutile maintenant. Il n'y avait personne qui ne comprît la gravité de la situation.

— Qui voulez-vous désigner par là, sénateur? dit Tuttle.

Et sa voix imprima un nouvel élan au vieillard.

— Je désigne le Duc du Fer en personne, monsieur Davis.

L'excitation, jusque-là contenue, des spectateurs, éclata en acclamations, en applaudissements frénétiques, dont le crescendo montrait qu'ils appréciaient le coup de théâtre à sa valeur : il décidait des poursuites.

Le marteau du président était impuissant à rétablir l'ordre.

Davis avait sauté sur ses pieds, la figure congestionnée, marbrée de plaques rouges, dans l'excès de sa colère. Il brandissait le poing avec un geste terrible.

— Il ment, monsieur le président ! Devant Dieu, je jure qu'il ment !

— Assis ! hurlait la foule, assis, voleur !

Le président agita son marteau en l'air, s'époumonnant à crier :

— Silence ! asseyez-vous... Faites évacuer la salle... Silence ! je vous dis !

La foule ne se calma pas avant de s'être soulagée en donnant libre cours à son émotion.

— Restez à votre place, — dit sévèrement l'avocat général à Davis, aussitôt qu'il put se faire entendre. — Continuez, sénateur. Quelle proposition vous fit monsieur Davis ?

La voix de Ward commençait à trembler un peu. D'un geste incertain, il passa sa main sur son visage.

— Il me dit qu'il était prêt à dépenser encore cinquante mille dollars pour obtenir le privilège. Pour lui, cela valait la somme. Il me dit qu'il avait besoin de privilège pour sauver ce qu'il avait déjà. Il me pressa vivement... Il finit par m'offrir cinquante mille dollars, ferme, si je voulais déplacer six voix, y compris la mienne.

Chaque mot tombait avec un poids effroyable sur Davis, dont le visage blême et les yeux fixes, levés sur Ward, semblaient déjà d'un criminel convaincu, assis devant son juge.

— Je remercie Dieu d'avoir eu la force de ne pas succomber à la tentation : car c'était une tentation terrible pour un homme ruiné. L'énergie nécessaire n'était pas en moi : elle m'a été communiquée par ma fille et par ce jeune homme, ici présent. Je comprenais que, si j'acceptais cette offre, je ne pourrais plus les regarder en face. Voilà ce qui m'a sauvé.

Il s'arrêta et porta la main à sa tête, comme s'il ne savait plus ce qu'il voulait dire.

Il y avait une nuance d'ironie dans la voix du président, qui lui demanda :

— Voulez-vous expliquer, sénateur, pourquoi vous faites aujourd'hui une déclaration que vous avez refusé de faire mardi dernier ?

Ce ton réveilla chez le vieillard le lion qui dormait. Il se redressa, et, les yeux largement ouverts sous ses sourcils froncés, comme un lutteur qui fait tête à l'assaillant :

— Pourquoi ! Vous feriez mieux de demander pourquoi un homme vient ici affirmer sa propre honte ! Je suis ici, aujourd'hui, monsieur, parce que c'est mon devoir, et que ma femme et ma fille m'ont rappelé ce que je dois à mon pays. Parce que j'ai vu que cette commission était la fable et la risée de la nation tout entière.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ? dit le président, dont la voix devenait menaçante.

— J'entends, monsieur, que chacun disait : « Ils ne trouveront rien ; ils ne prouveront jamais une seule accusation, et la ligne aura son privilège... » Je suis ici, messieurs de la commission, pour déclarer que si la confession d'un vieillard ruiné et déshonoré amène ces corrupteurs devant la justice, j'accepterai sans regret toute la honte qui en rejaillit sur moi.

Des acclamations retentirent de nouveau, puis s'apaisèrent soudain quand le vieillard continua, en étendant vers le public ses mains suppliantes, comme s'il adressait un suprême appel au monde entier, représenté par cet auditoire. Il y avait de la majesté dans son geste, et le feu d'une conviction profonde brûlait dans ses yeux.

— Citoyens de ce grand pays libre, sera-t-il dit qu'un homme ou une Compagnie gouverne nos législateurs ?

— Non ! non ! crièrent cinquante voix.

La foule se haussait au niveau de sa conviction.

— Qu'est-ce qu'un homme comme moi, si l'on songe à l'épuration qui suivra la condamnation de ces corrupteurs universels ? Messieurs, je suis prêt à répondre aux questions, prêt à être mis en accusation. Je ne suis pas digne de servir...

Sa voix devenait rauque. Évelyne, dans son agonie muette, vit que la force lui manquait, mais elle était incapable de parler.

— J'ai dit la vérité, messieurs. Il faut venir à bout de ces hommes sans scrupules. Il faut sauvegarder les droits du peuple. Faites-moi subir un interrogatoire... je suis prêt... Je serai satisfait si... si je suis...

Sa tête s'inclina, il se cramponna à sa chaise, ses paupières s'abaissèrent un instant. Évelyne poussa un cri. Tuttle s'élança pour le soutenir. Tout le monde se leva et se pencha en avant.

— Silence, asseyez-vous !... Huissiers, faites évacuer la salle !... Aidez le sénateur à s'asseoir ! criaient le président et les membres de la commission.

— Place ! Laissez passer la jeune fille !... En arrière ! Que diable, ne poussez pas !

Évelyne se fraya un chemin à travers la cohue que les membres de la commission cherchaient à refouler.

— De l'eau !... Retirez-vous, voyons !

Le silence se fit aussi vite que s'était élevé le tumulte ; et Wilson, qui tenait dans ses bras le vieillard inanimé, dit d'un ton calme, grave et singulièrement pénétrant :

— Monsieur le président, le sénateur n'est plus en état d'être interrogé. Je vous demande la permission de l'emmener.

— Certainement. Les huissiers veilleront à vous ouvrir un passage et à maintenir l'ordre.

Tous les membres de la commission reprirent leurs sièges, à l'exception du président, qui restait debout pendant qu'on aidait Ward à sortir, suivi d'Évelyne.

Quand la porte se fut refermée sur eux, Davis s'élança, furieux de sa défaite, impitoyable aux autres dans sa propre détresse.

— Monsieur le président, je demande à être rappelé. Je puis prouver que cet homme n'est qu'un ivrogne et un menteur !

Le marteau retomba sur la table avec un bruit sec.

— Monsieur Davis voudra bien rester à sa place. La commission va délibérer. Les huissiers feront évacuer la salle au premier signe de désordre. Il nous faut le plus grand calme.

L'avocat général se leva, fatal, impénétrable, inexorable :

— Monsieur le président, à la lumière nouvelle du témoignage que vient d'apporter le sénateur Ward, je désire inter-

roger encore Thomas Brennan, Robert Bennett, Timothée Sheehan et James Holbrook.

— La commission a décidé de s'ajourner jusqu'à demain deux heures, dit le président.

Les reporters saisirent leurs chapeaux, ramassèrent précipitamment leurs papiers et se ruèrent dans l'escalier.

Tuttle, aidé de deux ou trois personnes, avait porté le sénateur Ward dans une pièce voisine où, grâce à leurs soins, il revint bientôt à lui. Le médecin, qui était accouru à l'appel du téléphone, souriait à Évelyne pour la rassurer, en tâtant le pouls de son père.

Évelyne lui répondit par un faible sourire de reconnaissance et de soulagement.

— Va-t-il être bien malade?

— Oh! non, je ne crois pas! — fit le jeune docteur, un beau garçon, de figure avenante, qui avait le diagnostic d'un maître et l'enthousiasme de son art. — Son pouls est déjà plus fort; il va bientôt revenir tout à fait à lui. C'est un transport au cerveau. Est-ce qu'il s'est surmené d'une façon quelconque?

— Il vient de parler avec passion, répondit Tuttle.

— Ah! voilà l'explication. Il ne sera pas long à se remettre. Ramenez-le chez lui le plus vite possible et tenez-le au repos.

Par le fait, le sénateur dormit tranquillement sur le pont du bateau qui le conduisait à Waterside. Tuttle ne l'avait quitté que là, installé dans un fauteuil; il avait dit en s'éloignant :

— J'irai vous voir aussitôt que possible, peut-être ce soir. Je vous serais reconnaissant de faire dire à ma mère que je vais très bien, au cas où elle entendrait parler de l'agitation de la journée.

Comme il remontait la rue, les vendeurs de journaux criaient : « Journaux du soir! Tous les détails sur l'enquête!... » Et, partout, des gens l'arrêtaient et lui conseillaient toutes sortes de mesures violentes pour hâter les poursuites.

— Sautez sur eux, Tuttle.

— Vous en êtes venu à bout, tout de même. Du diable si j'aurais jamais cru cela!

— Sans Ward, vous n'y seriez jamais arrivé. Coffrez-les vite, ou ils vous échapperont, bien sûr...

— Ce n'est pas à moi de les coffrer, répondit-il. J'ai fait ma tâche. J'ai porté sur mes épaules tout le poids de l'enquête, et maintenant j'ai l'intention de laisser les choses suivre leur cours par les voies légales et ordinaires...

— Oh! Tuttle, nous serons tous avec vous, maintenant! dit en riant un gaillard que Tuttle savait jusque-là bien disposé pour la Compagnie.

HAMLIN GARLAND

(Traduction d'Alice Foulon de Vaulx.)

(La fin au prochain numéro.)

BERLIN

AVANT LES BARRICADES[1]

— MARS 1848 —

Nous arrivâmes à Berlin le 9 mars, vers le soir. Je m'établis dans un appartement modeste, sur l'avenue des Tilleuls, à peu près au centre de la ville neuve. J'informai M. Brunet Denon[2] de ma présence, et de mes intentions, qui ménageaient trop ses intérêts pour ne pas s'accorder avec ses désirs. J'envoyai à M. Alexandre de Humboldt la lettre d'introduction de M. Arago; et je fis porter à M. Canitz, pour entrer sur-le-champ en matière, une lettre qui l'avisait de mon arrivée à Berlin. Ce ministre, qui, prévenu de ma prochaine arrivée, m'attendait avec une grande incertitude sur mes intentions, et de grandes inquiétudes sur l'action que je prétendais exercer, s'empressa de me prier de passer à son cabinet. A mon retour chez moi, j'y trouvai M. de Humboldt. Avant la fin de la journée, j'avais pu prendre connaissance, aux meilleures sources, de la situation extraordinaire où les événements de Paris avaient jeté et ma nouvelle résidence, et la monarchie

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

2. Chargé d'affaires de France auprès de la cour de Prusse.

dont elle est la capitale, et le souverain avec le gouvernement duquel j'avais à traiter.

Frédéric-Guillaume IV, alors âgé de près de cinquante trois ans, était depuis huit années sur le trône. L'enthousiasme irréfléchi, confiant, presque universel qui avait accueilli son avènement, s'était dissipé depuis longtemps, pour faire place à une estime froide, à des plaintes chagrines, à d'impatientes réclamations. Pourtant les résultats *extérieurs* de ce gouvernement se trouvaient encore tous favorables.

La population s'accroissait dans une juste proportion avec le progrès de la richesse nationale. Le Zollverein, cette union des douanes allemandes, source pour la Prusse d'une augmentation de crédit, dans le corps germanique et au dehors, s'élargissait et s'affermissait; l'armée était belle et d'une fidélité inébranlable; les manufactures grandissaient rapidement, et l'ancien Berlin allait être enveloppé dans deux quartiers populeux et bruyants de fabriques. J'enregistre parmi les prospérités, pour me conformer à l'opinion alors dominante, ce dernier point que, personnellement, je serais disposé à compter comme un mal très sérieux d'ailleurs. Les ressources du Trésor, modiques, mais bien administrées, et ménagées avec une économie rigide, suffisaient aux besoins de l'État. Les sciences, les arts, les lettres, recevaient des encouragements splendides: si la presse périodique demeurait assujettie à une censure, modérée d'ailleurs, et même assez judicieuse, en revanche, l'enseignement public était parfaitement libre, et les corps littéraires s'exprimaient même, en toute occasion, avec une certaine hauteur. La paix, profondément troublée dans l'ordre religieux par les mesures, quelquefois violentes, et fréquemment tracassières du règne précédent, s'était rétablie, à force de bonne foi, de bon vouloir et de franche tolérance de la part du nouveau roi.

Toutefois, le mécontentement général, l'agitation inquiète, les vagues mais ardentes aspirations vers un avenir totalement différent du passé, frappaient, dès 1846, dans la monarchie prussienne, les observateurs intelligents. Le roi avait promis, en montant sur le trône, au delà de ce que la pratique des affaires et l'opposition passive des fonctionnaires publics lui

avaient permis d'effectuer. A des espérances conçues à la légère, et romanesques plus encore qu'exagérées, succédait une sorte d'abattement ironique et d'amer désappointement. Le roi s'affligeait de voir sa popularité perdue ; il regrettait davantage de voir s'écouler sans profit pour les deux patries, « la restreinte et la générale » (j'emprunte le langage de ce temps, adopté même par les publicistes), c'est-à-dire pour la Prusse et l'Allemagne, des années sur lesquelles il avait compté pour accomplir de grandes et, surtout, de bonnes actions. Le roi songeait sérieusement à donner aux États provinciaux de sa monarchie l'ampleur d'action, la cohésion d'intérêts et l'accord dans les délibérations qui, sans transformer absolument en *État parlementaire* la monarchie militaire de Frédéric II, la monarchie administrative de Frédéric-Guillaume III, auraient produit pour la liberté politique, le crédit extérieur, et le développement intérieur de la nation prussienne, des effets aussi considérables, plus solides peut-être, que l'octroi solennel d'une charte constitutionnelle. En même temps, le roi de Prusse, reconnaissant combien était inefficace dans toutes les circonstances difficiles l'organisation de la Diète germanique, telle que les traités de Vienne l'avaient constituée, s'occupait avec un intérêt ardent de préparer un ensemble de propositions dont l'adoption aurait donné plus d'unité, de vigueur, de mobilité au corps politique, vaste mais disjoint, de la nation germanique. Pour ce dernier objet, il était (voulant procéder sans violence matérielle ni morale) nécessaire de s'entendre avec les cours de Vienne, Dresde, Munich, Hanovre et Stuttgart, peut-être encore avec celles de Darmstadt, Carlsruhe, Cassel et Weimar.

On ne faisait encore qu'entrevoir, dans un avenir souhaité plus qu'espéré, la réalisation de ces plans ; mais, pour ce qui concernait ceux qu'on pouvait renfermer dans l'enceinte de la monarchie, Frédéric-Guillaume IV avait, en 1847, fait un pas considérable, qu'on tenait alors pour décisif. Des comités, fondés de pleins pouvoirs de tous les *États provinciaux*, avaient, sur l'appel du roi, siégé ensemble à Berlin, dans ce qui reçut officiellement le nom de *Diète réunie (Vereinigter Landtag)*. Une opposition compacte et bien dirigée s'était trouvée, durant cette session plus longue que fructueuse, et sur laquelle

l'Allemagne n'avait cessé de fixer ses regards, organisée en face d'une majorité ministérielle: celle-ci inquiète et mal disposée envers le pouvoir, qui la soumettait à une épreuve dont elle ne voyait pas la nécessité.

Aux premiers rangs de cette opposition figuraient surtout les chefs de l'intérêt manufacturier et commerçant dans la province du Rhin et celle de Silésie; les organes de la noblesse catholique de la Westphalie et des anciens électorats; les délégués des villes riches et populeuses, Breslau, Dantzig, Cologne, Berlin même; enfin, les hommes éminents dans les lettres et les sciences qui, formés à l'université de Kœnigsberg, gardaient la direction intellectuelle de la Prusse orientale, et qu'une animosité héréditaire contre la Russie indisposait contre le monarque dont la politique extérieure avait pour règle capitale de s'appuyer sur une entente cordiale avec l'empereur Nicolas, son beau-frère.

L'opposition, dans la Diète réunie, ne pouvait songer à faire de ce corps une Assemblée constituante, ni même à lui imposer aucune délibération violente: mais elle avait obtenu de grandes concessions. Il demeurait entendu que la Diète serait réunie périodiquement, et tous les deux ans, pour le moins, en session générale; qu'on lui soumettrait, non pas le budget de la monarchie, réglé précédemment d'une manière normale par la couronne, mais tout projet d'emprunt pour le compte de l'État, et de création d'un impôt nouveau; qu'enfin on la consulterait sur toute modification à introduire dans les codes de la monarchie et qu'aucune loi nouvelle, destinée à être générale et permanente, ne serait établie sans son adhésion.

Au moment où la Diète allait se séparer, après avoir préparé pour un avenir prochain ce qui pouvait, selon les circonstances, devenir un progrès sérieux, ou produire un désordre funeste, on achevait l'instruction et l'on prononçait la sentence d'un procès fameux intenté à des Polonais de tout rang et de tout âge, impliqués dans une conspiration aussi vaste qu'insensée ayant pour but de soulever, pour le rétablissement d'une république polonaise, la population slave et catholique de la Prusse orientale et du grand-duché de Posen. Le roi ne souffrit l'exécution d'aucune sentence capitale malgré la gravité et l'évidence des offenses; et les conspirateurs, au nombre

de plusieurs dizaines, parmi lesquels Kibelt et Mieroslawski avaient acquis durant les débats une popularité romanesque, furent distribués dans les cellules d'une prison pénitentiaire nouvellement construite au faubourg de Moabit; ils y devinrent l'objet des démonstrations théâtrales et des émotions jouées de tous les novateurs.

Tandis que ce dangereux élément de fermentation s'ajoutait à ceux dont Berlin était déjà pourvu, la physionomie menaçante que prenaient les événements de Suisse déterminait Frédéric-Guillaume IV à concerter quelques mesures avec les cours de Vienne et de Paris. Il chargea, vers la fin de 1847, d'une mission confidentielle auprès de cette dernière le général de Radowitz, alors le plus intime et le plus écouté de ses amis particuliers. Fort lié, moi-même, depuis 1832, avec M. de Radowitz et rendant pleine justice à l'excellence de son cœur comme à l'éclat presque incomparable de son esprit, sans avoir d'illusion sur la solidité de son jugement, et sans partager en rien ses prévisions sur l'avenir, je m'étais vainement efforcé, à Paris, de combattre en lui la confiance croissante et l'affection graduellement transformée en estime, que lui inspiraient la politique de Louis-Philippe et tout l'ensemble de l'établissement de Juillet. Il m'avait pris pour un rêveur, quand, au mois de décembre 1847, je lui avais affirmé que tout l'édifice était miné, usé, vermoulu, qu'il s'écroulerait bientôt, écrasant sous ses ruines tout ce qui aurait eu l'imprudence de chercher un abri près de son apparente solidité. Ce dernier acte de la politique étrangère du roi de Prusse se trouvait, par suite de la catastrophe de Février, peser sur ses auteurs d'une manière fâcheuse: M. de Radowitz, confus et déconcerté, s'était mis à l'écart; le roi qui, pour la première fois dans un règne de huit années, venait de se rapprocher cordialement de la France, à la veille d'une révolution où son nouvel allié avait péri, se trouvait démantelé du côté où il avait espéré une puissante alliance. L'affaire de Suisse était devenue plus mauvaise que précédemment pour la Prusse; à la nouvelle des événements de Février, un mouvement républicain avait été concerté entre les révolutionnaires de Neuchâtel et leurs auxiliaires des autres cantons. Ce mouvement avait éclaté au commencement de mars, avec un succès

entier et facile; l'autorité du roi n'existait plus dans la principauté[1], Le ministre de Prusse à Paris avait averti le secrétaire d'Etat que, sur ce sujet en particulier, j'aurais une communication à lui faire.

M. de Canitz, officier général d'une réputation distinguée, fort avancé en âge, et d'une physionomie imposante, était un serviteur, non seulement éclairé, mais zélé, du régime de transition dont la convocation de la *Diète réunie* annonçait l'avènement et commençait même l'application. Mais, semblable sur ce point à tous les autres serviteurs légués au règne actuel par celui du précédent monarque, ce ministre voulait fermement que dans l'Etat, une prépondérance décidée et incontestable demeurât à la couronne, si bien, qu'en cas de conflit, la décision appartînt toujours à celle-ci. Protestant de bonne foi, sans zèle intolérant et fanatique, désirant maintenir son pays en équilibre entre la France et l'Autriche, et s'appuyer sur l'alliance russe, en restant de bon accord avec l'Angleterre; passionnément attaché, quoique soldat, au maintien de la paix, M. de Canitz était, de fait. le ministre prépondérant, et, sans en avoir le titre, le président réel du conseil. Il ne possédait pas le *cœur* du monarque, près duquel MM. de Radowitz, de Bunsen et de Gerlach étaient plus avant que lui; il n'aurait pu réussir à charmer les loisirs élégants et savants de son prince, mais il avait son *oreille*: il connaissait tous ses projets, élaborait toutes ses déclarations. préparait toutes ses mesures.

M. de Canitz me reçut avec un trouble visible. La catastrophe de Février, dont il avait reconnu sur-le-champ la portée, quoiqu'il n'en eût jamais soupçonné d'avance l'explosion, bouleversait tous ses plans. ouvrait la voie à des événements auxquels il ne lui convenait pas de participer, et lui montrait clairement qu'il serait bientôt temps pour les hommes de sa génération et de son école, de faire place à de plus hardis, à de plus jeunes. Je lui remis une copie non signée de mes instructions ostensibles, et lui fis voir, sans les lui laisser, les lettres de créance qu'éventuellement j'aurais à lui présenter. Je m'efforçai de lui faire envisager de la manière que j'ai plus

1. Alors à la Prusse.

haut exposée, si en détail, les intentions du nouveau gouvernement français, et mes dispositions propres. Il m'écoutait avec une incrédulité couverte de formes courtoises, et avec une froideur affectée qui cachait mal une anxiété, parfaitement honorable, du reste, puisque l'intérêt privé n'y avait pas la moindre part. Puis il me répondit :

« Nous sommes bien éloignés de songer à contrarier, en aucune manière, les changements que la nation française peut vouloir opérer dans son régime intérieur. Mais ces changements violents autant qu'inattendus nous imposent la nécessité de prendre, sur notre frontière, quelques précautions militaires; ce sont des mesures purement préventives contre le danger, peu vraisemblable, mais nullement impossible, d'une agression qui, sans l'autorisation du gouvernement français, essaierait de *sympathiser* avec les adversaires de notre monarchie dans les contrées rhénanes; ne prenez aucun ombrage de tels rassemblements.

» Nous avons décidé de suspendre notre reconnaissance formelle du nouvel ordre de choses, jusqu'à ce que la France se soit donné, par l'instrument de son Assemblée nationale, un gouvernement définitif. Jusqu'à cette époque, nous désirons, bien sincèrement, rester avec la France dans des rapports non seulement pacifiques, mais amicaux.

» L'affaire de Neuchâtel est, pour le roi, très désagréable. Mais elle n'entrerait pour rien dans la direction générale de notre politique. Nous la traiterons à part; si vous vouliez nous aider officieusement à la terminer d'une manière tolérable, nous vous en saurions le meilleur gré. »

M. de Canitz ajouta, en terminant cet entretien : « Votre mission me remplit de joie; mais j'en aurais bien davantage si vous pouviez m'annoncer que le gouvernement provisoire en a confié de semblables à des hommes du même caractère que vous auprès de toutes les grandes cours. »

Je lui répondis que le gouvernement provisoire, sûr des dispositions amicales et de la coopération morale de l'Angleterre, avait reconnu sur-le-champ combien une combinaison pacifique entre la Russie, la France et la Grande-Bretagne, chacune de ces puissances amenant avec elle ses alliés naturels et ses dépendants, aurait de force pour assurer la paix du

monde, et que si la Prusse se trouvait choisie pour former le troisième membre de cette grande et générale alliance, c'était en raison des avantages qu'elle possède et de la place qu'elle tient en Europe; qu'au surplus, je ne doutais pas que le gouvernement ne fît tenir, en temps et lieu, à Vienne et à Saint-Pétersbourg, un langage en même temps ferme et conciliant : qu'à cet égard je n'avais dans mes instructions aucune déclaration spéciale à faire, mais que les intentions légales et pacifiques du gouvernement s'appliqueraient à l'Autriche comme au reste du monde civilisé!

— Nous reconnaissons, répliqua M. de Canitz, que l'Autriche n'a pas le droit d'intervenir dans les affaires de Naples, de l'État pontifical et du Piémont; j'ajoute que nous nous croyons assurés que Charles-Albert, maintenant, n'attaquera point la Lombardie. Mais que feriez-vous si, la Toscane demandant du secours, l'Autriche envoyait des troupes à Florence?

— Je n'ai pas de réponse positive prévue dans mes instructions, mais l'affaire serait grave; dissuadez l'Autriche d'agir ainsi.

— Nous le ferons. Mais si Milan s'insurge et réclame le rétablissement de la république cisalpine, si l'Autriche essaie de rétablir son pouvoir par la force des armes, que ferez-vous? Nous, Prussiens, nous lui reconnaîtrions ce droit.

— Un événement nouveau amènerait chez nous des résolutions nouvelles. Dans les cas les plus extrêmes, la guerre pourrait être, par le fait d'une alliance entre la France et la Prusse, restreinte et contenue dans les limites géographiques de l'Italie. Ce serait un bienfait immense pour l'Allemagne, la Belgique et l'ensemble de la chrétienté.

— Nous avons lu le manifeste de M. de Lamartine avec beaucoup d'émotion et d'intérêt. Nous faisons les vœux les plus ardents pour que l'homme éminent dont il émane demeure à la tête des affaires de son pays. Mais deux passages du manifeste nous ont vivement peinés, ceux qui déclarent que les traités de 1815 n'existent plus « que comme *faits* à modifier d'un accord commun[1] »; comment traiter avec vous sur la

1 Voir *Revue* du 15 octobre, p. [illegible] et suivantes.

base de traités que vous déclarez ne pas reconnaître? Quelles sont les *nationalités opprimées* dont vous voudriez aider la reconstitution? »

Ces objections étaient faciles à prévoir; il n'était pas aussi aisé d'y répondre. Je tâchai de faire accepter à M. de Canitz, comme j'aurais voulu les comprendre moi-même, les nécessités politiques dont les paragraphes équivoques du Manifeste étaient le résultat, et les dispositions qui, dans la pratique, pouvaient rendre compatibles avec le maintien absolu de la paix générale, ces déclarations si capables, *primâ facie*, de la détruire.

Le vieux ministre avait évidemment, en m'écoutant, un vif désir et une impuissance complète de surmonter son incrédulité. Ce n'était guère, après cet entretien, que par une conversation confidentielle avec le roi, lequel gardait encore entre les mains la direction suprême des affaires étrangères, que la négociation pouvait alors faire un pas immédiat. Je priai M. de Canitz de m'obtenir incessamment une entrevue en dehors de toute présentation officielle et de toute formalité diplomatique: il me le promit, sans grande volonté, je pense, d'y réussir sitôt.

En quittant M. de Canitz, je vis le baron de Schleinitz et le comte Albert Pourtalès, chef des deux divisions du Département des affaires étrangères. Le second m'était, depuis longtemps, bien connu. Je le trouvai dans les dispositions les plus sincèrement affectueuses pour faciliter le succès de ma mission. Je l'entretins en particulier de la question de Neuchâtel, qui le touchait personnellement de la manière la plus douloureuse. Je le trouvai calme et résigné. J'affirmai que le gouvernement provisoire était étranger à cette échauffourée de Neuchâtel, et la regrettait même, comme complication intempestive; mais qu'il priait la cour de Prusse de suspendre toute action de ce côté, de ne rien demander à la Confédération suisse, et de remettre la suite comme la solution de toute l'affaire à une négociation pacifique, dont le siège pouvait être, selon les occurrences, Berne ou Paris. « Le roi, me dirent à cet égard MM. de Canitz et Pourtalès, se bornera maintenant à réserver ses droits et détournera ses fidèles sujets de tout recours aux armes. » Je ne pou-

vais, dans ce premier moment, demander mieux que cette promesse.

M. de Humboldt avait, en février 1848, accompli sa soixante-dix-huitième année. Mais il conservait encore la rare activité de son esprit, et prenait à toutes les affaires publiques l'intérêt le plus détaillé. Il jouissait pleinement d'une sorte de royauté intellectuelle dans la sphère des sciences; et la vénération du public lettré, d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, lui déférait presque unanimement le rang qui, depuis la mort de Gœthe, était demeuré longtemps incertain et flottant, celui d'écrivain le plus populaire et de génie le plus admiré de la langue teutonique. A la cour, qu'il aimait beaucoup, et qui absorbait tous ses loisirs, M. de Humboldt était l'ami du roi, et l'antagoniste sarcastique des ministres. Traité par les princes du sang avec une déférence froide, il faisait par sa conversation les délices du monarque ingénieux, érudit, curieux surtout, qui portait la couronne, aussi à part dans sa famille que dans l'État. Les opinions politiques de M. de Humboldt étaient beaucoup plus modérées que ses relations, principalement celles qu'il entretenait hors de l'Allemagne, ne l'auraient fait conjecturer. Elles tendaient à la transformation de l'État prussien en monarchie parlementaire, d'après le modèle anglais. Il pensait (et je partageais cette croyance) que les éléments d'une Chambre aristocratique forte, compacte, influente, existaient dans les provinces prussiennes, pourvu que la couronne ne prétendît, dans cette question, rien créer, rien exclure par esprit d'intolérance ou de routine, et voulût se borner à choisir parmi les riches et solides matériaux que la providence lui avait préparés. M. de Humboldt pensait aussi qu'à l'aide de bonnes institutions électorales, variées suivant la diversité des organisations sociales dans les provinces, on arriverait sans grande difficulté à former en Prusse une Chambre des députés agissante et modérée. Il me promit son concours pour faire réussir, principalement auprès du roi qu'il voyait familièrement chaque jour, la mission dont je lui expliquai sincèrement le but et les te lances.

J'ignore si la lettre de M. Arago re
sage qui fût relatif à moi; M. de Hu

mouvements avec une grande apparence de bienveillance dans sa curiosité; mais dans les premiers temps il ne lui aurait été guère possible d'écarter la prévention dont ma mission elle-même m'avait rendu l'objet auprès des personnes qui craignaient l'introduction d'un nouveau régime dans l'État. La reine, le prince de Prusse [1], les ministres, entraient tous dans ce sentiment que je viens d'indiquer : les répulsions, contre un homme qui venait traiter au nom de la république française, n'étaient que trop naturelles, mais elles firent du mal. Si j'avais pu, dès le 10 mars, entretenir le roi, j'aurais, je crois, promptement gagné sa confiance, et ma position me mettait à portée de lui ouvrir d'utiles avis. J'aurais pu éclairer ses incertitudes et soutenir son courage, ce qu'aucun de ses conseillers officiels ne réussit à faire quand la crise, à mes yeux imminente, dès mon arrivée à Berlin, eut éclaté avec cette violence que j'aurai bientôt à raconter.

En rendant compte au Ministère de mon entrevue avec M. de Canitz, j'ajoutai quelques détails sur les mesures que les événements accomplis, et ceux qu'on pressentait vaguement, suggéraient alors au gouvernement prussien. Deux corps d'armée avaient été mobilisés et mis à la disposition du prince de Prusse, nommé commandant supérieur des provinces occidentales : Westphalie et Prusse rhénane. Mais, par une méfiance impolitique ou par une économie mal placée, les régiments de *Landwehr*, qui, d'après l'organisation prussienne, devaient doubler l'effectif des troupes de ligne, ne recevaient pas l'ordre de marcher. Les valeurs commerciales subissaient une dépréciation rapide; le papier-monnaie émis avec une imprudente prodigalité par les sociétés des chemins de fer allemands, ne se négociait plus qu'à perte. Les salons se fermaient; les manufacturiers restreignaient leurs affaires.

En se séparant, à la fin de l'été précédent, la *Diète réunie* avait laissé des *comités permanents*, chargés de s'entendre avec le conseil d'Etat et les ministres pour préparer les mesures qui devaient être présentées à la prochaine session. Ces comités, siégeant à Berlin, pouvaient, dans les circonstances si graves

1. Le futur Guillaume Ier.

et si absolument imprévues où l'on se trouvait, acquérir une importance anormale, et gêner l'action du gouvernement : le roi prit, en conséquence, la résolution de clore leurs travaux : il se rendit en personne, le 6 mars, dans leur Assemblée, et la congédia par un discours bienveillant mais ferme ; il y annonçait l'intention de ne s'immiscer en rien dans les affaires du dehors, mais de défendre avec tous ses moyens le territoire germanique, s'il venait à être l'objet d'une agression ; chacun sentait que ces termes généraux ne s'appliquaient qu'à la France.

Les comités séparés, le prince de Prusse en route vers le Rhin, le roi demeurait en face d'éventualités redoutables sans autre aide qu'un Cabinet moralement disloqué, et dont les membres avaient peu de confiance l'un dans l'autre. Des conseillers confidentiels du monarque, M. de Bunsen demeurait à Londres ; M. de Radowitz était à Vienne. Le roi se sentait seul. Le besoin d'innover, et la difficulté de rencontrer juste dans le choix de nouveaux conseillers et de nouvelles mesures se laissaient reconnaître avec des forces égales entre lesquelles s'établit une fâcheuse compensation. On perdit des jours, et les jours comptaient alors pour des années. L'orage éclata sans que l'on eût encore commencé à construire l'abri.



Je vis, dès le 10 mars, le ministre d'Angleterre, lord Westmoreland, diplomate de la vieille roche, plein d'expérience et de bonhomie, loyal envers son pays, bienveillant pour l'Allemagne, partisan de la paix.

« J'espère, me dit-il, que votre gouvernement s'abstiendra de prêter en Italie aucun appui, même moral, aux Italiens, soit corps francs, soit juntes d'insurrection, soit gouvernement même, qui entreprendraient à main armée quelque chose contre l'Autriche. S'il en était autrement, l'Angleterre ne pourrait se dispenser de venir en aide à l'Autriche, son alliée : elle y est tenue par les traités. Nos dispositions sont d'ailleurs amicales envers le gouvernement actuel de la France ; il y a même pour nous une sorte d'avantage, quant à l'arrangement des affaires d'Espagne, à ne plus rencontrer les intérêts parti-

culiers de la famille d'Orléans sur une voie où les intérêts nationaux de trois pays peuvent se mettre d'accord. » Relativement aux affaires d'Allemagne, lord Westmoreland témoignait moins d'anxiété.

Il en était autrement de l'illustre Savigny, ministre de la Législation, et directeur des travaux du Conseil d'État. Ce grand jurisconsulte ne cherchait même point à dissimuler son abattement. Il me reçut en ancien ami, mais sans avoir la moindre confiance dans le succès pacifique de la mission dont je m'étais chargé. Il me fit un tableau sombre, menaçant, et malheureusement fort exact, de la condition où l'Allemagne avait été soudainement plongée « par le cataclysme parisien ». Un mouvement démocratique universel faisait avec une violence sans exemple craquer tous les rouages des gouvernements particuliers. La tendance avouée était vers l'adoption d'un régime unitaire, l'expulsion des dynasties, la confusion des classes, la confiscation des propriétés féodales, l'abolition des législations spéciales. La Diète germanique continuait bien à siéger; mais son autorité morale était anéantie; elle n'avait plus de guide, ni de confiance en elle-même; l'Autriche chancelait sur ses bases; la Prusse n'était pas en mesure de se substituer à son ancienne rivale; à Berlin même, mais bien davantage dans les provinces, le gouvernement royal était profondément ébranlé. Les conseils municipaux des grandes villes, corps nombreux, choisis avec une parfaite liberté de la part des corps électoraux, et renfermant l'élite de la bourgoisie riche et lettrée, ces corps siégeaient en permanence depuis dix à douze jours, prenaient l'initiative du mouvement politique, formaient des vœux assez incohérents, mais très hardis, et les faisaient porter par quelques-uns de leurs membres au conseil des ministres, qui voyait dans ces écrits, bien plutôt des manifestes révolutionnaires et des sommations déloyales que de véritables pétitions.

Le ministre de Belgique à Berlin était M. Nothomb, ancien avocat dans la petite ville d'Arlon, et l'un des membres les plus influents, depuis 1830, alternativement du Congrès et du Ministère de Bruxelles. Fils de ses œuvres, et gardant quelque chose de son origine dans ses manières, M. Nothomb s'était élevé, à force de capacité, de labeur et de prudence, à une

grande fortune politique ; très dévoué au système constitutionnel, il ne l'était pas moins au principe monarchique ; sa loyauté envers son souverain, son zèle pour le maintien de l'ordre et de la paix ne se démentirent, durant cette année d'épreuve décisive, pas un seul instant. Mais il s'exposait le moins possible, et ne mettait nul héroïsme dans son dévouement. Il avait acquis le talent diplomatique de n'énoncer jamais gratuitement aucun sentiment, de ne professer jamais sans nécessité présente aucune idée. Il connaissait dans un détail solide et juste la monarchie prussienne, les hommes aussi bien que les institutions, et les ressources matérielles aussi bien que les tendances intellectuelles. L'ancienne histoire du pays lui était familière, surtout ce qui concernait l'ancienne Pologne. Je le trouvai presque aussi bien informé que Carl Ritter. Cet esprit curieux et fin me rendit quelques services, et si j'avais voulu m'occuper de mes intérêts personnels, il m'aurait mieux que tout autre enseigné à les ménager tout en satisfaisant au devoir.

Le ministre de Danemark, baron de Plessen, et celui de Suède, M. d'Ohsson, suivaient avec anxiété, dans la mesure fort différente des intérêts de leurs couronnes et de leurs propres capacités, le mouvement impétueux et agressif des esprits dans le nord de l'Allemagne. La question si compliquée et si difficile des duchés de Holstein et de Schleswig allait évidemment se précipiter vers une solution violente. M. d'Ohssen, vieillard rempli de savoir et d'expérience, pressentait ce réveil d'un esprit scandinave, prêt à se heurter, sur la Baltique, avec l'esprit allemand. M. de Plessen, Allemand lui-même, mais serviteur aveuglément dévoué à la cour de Copenhague, tremblait pour le Danemark dans la lutte inégale où il le voyait d'avance entraîné.

A la tête de la légation d'Autriche était le comte de Trautmannsdorf, homme d'âge, et consommé dans la pratique de la vieille diplomatie, courageux, calme, plein de dignité, mais évidemment hors d'état de se mesurer avec l'esprit nouveau qui soufflait comme une tempête ; c'était un de ces vaisseaux de haut bord, que la mer, en se retirant, laisse échoués sur la plage.

Le ministre de Russie, baron Pierre de Meyendorff, offrait

la réunion des qualités les plus attachantes et les plus solides. Il ne lui manquait que de la santé pour servir son pays, et la bonne cause en général, avec une supériorité sans égale. Je le connaissais depuis longtemps, et j'avais entretenu avec lui des correspondances familières. Mais ignorant complètement alors encore si la cour de Russie reconnaîtrait le nouveau régime français, et craignant autant de se compromettre que de me nuire, il s'abstint, dans les premiers temps de mon séjour à Berlin, d'établir avec moi des relations officielles; il évita même de me rencontrer; et cela était facile, aucune maison ministérielle ou bien autre ne s'ouvrant plus. M. de Meyendorff, plus tard, a compris mieux que tout autre mon caractère et mon but. Si j'étais demeuré chargé de poursuivre celui-ci, nul doute que ce ministre ne m'eût efficacement secondé. C'est un gentilhomme allemand, avec la droiture et ce *Gemüth* qui sont l'honneur de cette race; c'est, en même temps, un serviteur loyal et dévoué avec discernement au gouvernement russe, à la maison impériale, dont il a reçu des faveurs. Son crédit à Berlin était prépondérant avant la catastrophe de mars.

***

Je ne perdis point de temps pour revoir les hommes éminents dans le monde scientifique et littéraire dont j'avais précédemment gagné la bienveillance. Ils avaient fait l'instruction et le charme de mes séjours précédents à Berlin; j'attendais d'eux alors d'autres services : j'espérais en recevoir des lumières vives et saines sur l'état réel du pays, et m'appuyer sur leur crédit pour remplir une mission où l'esprit public, bien représenté et bien dirigé, pouvait être mon auxiliaire le plus précieux. Entre le 10 et le 18 mars, je vis plusieurs fois Schelling, Ranke, Lepsius, Jakoby. Grimm, Carl Ritter, Neander, Raumer, Cornélius, Rauch et Tieck. L'éclipse imminente des pouvoirs politiques allait laisser à ces princes de l'intelligence, sinon la grande influence, au moins le rang supérieur dans le pays; mais nul d'entre eux n'était tenté de s'en prévaloir d'une manière hautaine et déloyale. Raumer seul, que des imprudences récentes avait exposé à la censure de l'Académie et au ressentiment de la Cour, saisit pour entrer aux affaires

l'occasion des événements de mars; mais sitôt qu'il eut un poste politique à remplir, il s'y montra loyal et modéré; dans le conseil municipal de Berlin, sa voix appuya constamment les partis sains et justes. Ranke se déclarait opposé à toute espèce d'innovation en matière de gouvernement. Protestant sans ardeur exclusive pour la réforme, et sans rigorisme d'aucune sorte, royaliste par l'effet de solides convictions, il adhérait de cœur à toutes les bases de la monarchie prussienne, convaincu, disait-il, que dans une administration éclairée, telle que l'État en avait la possession, la liberté pratique et les lumières de la civilisation trouvaient des garanties complètement suffisantes.

Schelling, plus âgé que Ranke, plus aguerri aux controverses et plus endurci aux contradictions, se rendait parfaitement compte de l'ébranlement des consciences et de l'échauffement fébrile des opinions. L'Université lui semblait un volcan en irritation, d'où pouvaient jaillir à toute heure des flammes dévastatrices :

No torch to be kindled at their blaze,
A funeral pike.

Ce chef alors universellement reconnu de l'école philosophique en Allemagne, hardi jusqu'à la témérité dans la sphère des abstractions métaphysiques, portait jusqu'à la timidité l'amour de l'ordre et le respect du passé dans la sphère des applications politiques. Il se rapprochait chaque jour davantage, par le cœur, il est vrai, plus que par la raison, des dogmes évangéliques. Son intérieur était simple et grave, son abord affectueux, son langage ferme et naïf; il ne dissimulait aucune de ses angoisses, et il me rapporta quelques incidents qui prouvaient combien, dans la région intellectuelle, la perversion des désirs, l'égarement de la pensée, l'instinct du bouleversement, gagnaient d'heure en heure. Schelling continuait à professer, avec cette assiduité consciencieuse à laquelle, dans les universités allemandes, la renommée acquise n'est qu'un stimulant et dont les années n'apportent aucune dispense. Quelques élèves, venus des extrémités de l'Allemagne et de la Scandinavie, apportaient à son cercle de famille quelque variété, mais peu de mouvement. Schelling avait

pour la personne du roi une vénération mêlée de tendresse; mais, fier de son approbation, il avait absolument refusé de s'en prévaloir pour assurer une prépondérance officielle à son propre système : « Je ne veux pas, disait-il, qu'on appelle ma doctrine *la philosophie du roi de Prusse.* »

Ludwig Tieck, accablé d'infirmités, mais encore entier de tête et de cœur, voyait également avec effroi l'approche d'une tempête qui pouvait bouleverser l'asile de sa vieillesse, disposé avec une libéralité si gracieuse par le roi, et surtout substituer dans l'État l'empire des passions à celui des lumières, la force populaire à l'ascendant du savoir. Tieck ne connaissait d'autre aristocratie que celle de l'intelligence; mais ce qu'il réclamait pour celle-ci, c'était tout.

Je ne saurais oublier le ministre de la grande république de l'hémisphère occidental, lequel, en cette qualité, se crut obligé à faire vis-à-vis de moi les premières démarches. C'était M. Donelson, un neveu du président Andrew Jackson, véritable *backwoodsman* du Tennessee, à qui le poste de Berlin avait été donné sans plus de discernement que si on l'eût nommé inspecteur du port de Charlestown, ou vérificateur des douanes de New-York. N'ayant aucune des qualifications requises pour son emploi, il se passait de toutes avec une égale aisance, et la conscience de son importance officielle lui prêtait une espèce de dignité rustique: il aimait à donner de l'Excellence, et surtout à en recevoir. Les affaires de la légation étaient conduites par M. Fay, homme d'un rare mérite, modeste, serviable, parfaitement au fait du pays.

Je ne pus jamais apprivoiser Rückert. Sur le déclin de son âge, et les ruines de sa santé, ce poète, dont la veine exquise n'avait pas, même dans son meilleur temps, été facile ni abondante, craignait de voir des étrangers. Les événements de Mars le jetèrent dans une exaltation mélancolique, suivie bientôt d'un silence absolu. Platen avait, depuis plusieurs années, « rejoint les étoiles », et Chamisso s'éteignait après s'être mis à l'écart.

J'aurais garde d'omettre, même dans ce Mémoire tout politique, la mention d'une personne et d'un salon qui jouèrent alors à Berlin un rôle important, et surtout d'une originalité piquante : je veux parler de la baronne d'Arnim, connue

précédemment sous le nom de Bettine Brentano, et du cercle formé autour d'elle et de ses filles, dans l'allée des *Zelten*, au bout du parc. Agée de cinquante-huit ans, mère de sept enfants, et depuis longtemps en pleine possession de sa renommée littéraire, à la vivacité d'une jeunesse indestructible, Bettine joignait encore la pétulance du premier âge; spirituelle jusqu'au génie, et bizarre jusqu'aux limites de la folie, ardente dans ses caprices et fidèle dans ses amitiés, sans croyances d'aucune nature, et loyale jusqu'à la délicatesse dans toutes ses relations, avec un instinct puissant et un tact sûr de l'honneur en toutes choses, elle avait eu la passion du roi, presque à l'égal de celle de Gœthe; elle avait, au moment dont je parle, celle des Polonais. Le sort de cette nation l'occupait avec d'étranges alternatives de colère et d'enthousiasme. Elle lui avait voué ce culte inquiet que, quarante années auparavant, les Tyroliens en armes contre l'oppresseur de l'Allemagne lui inspiraient, à meilleur droit. Elle voulait que le début de ma négociation fût d'ouvrir à Mieroslawski (dont elle me fit voir la sœur) et à ses quatre-vingts compagnons de captivité les portes de la prison de Moabit.

La maison de la baronne d'Arnim, ouverte quand toutes se fermaient, et remplie par la solitude de tout le reste de la ville, présentait les contrastes les plus singuliers. Lord Westmoreland y rencontrait Bruno Bauer; Raumer y coudoyait le juif Oppenheim, un des émissaires les plus actifs et les moins déguisés des sociétés révolutionnaires; c'était un mélange d'officiers, de poètes, de courtisans, de docteurs, d'étrangers avec et sans caractère officiel, de sectaires de tous les cultes, d'ennemis de toutes les religions. Des attractions charmantes y avaient longtemps retenu des personnes royales plus distinguées encore par leurs qualités que par leur naissance. C'est là que j'ai entrevu le prince Waldemar de Prusse, revenu assez récemment de l'Orient, avec le germe de la maladie qui, moins d'une année ensuite, devait, à Munster, l'emporter dans la fleur de son âge, et au milieu des promesses de sa valeur : l'une des créatures les plus attachantes et les plus nobles qui aient été montrées à la terre : *ostendunt tantum fata.*

Toutes les nouvelles fausses et quelques renseignements exacts se trouvaient, à point nommé, dans la maison des

Zelten. C'était, pour un homme dans la position où je me trouvais, un poste d'observation assez dangereux, mais d'un agrément irrésistible.

***

Cependant, la marche des événements se précipitait en Allemagne. On croyait généralement, à Berlin, l'empire d'Autriche à la veille d'une dissolution totale, et ne pouvant y échapper qu'à l'aide d'une assistance matérielle de la Russie; or, toute intervention armée de cette puissance en Allemagne était énergiquement repoussée par le sentiment public. La nouvelle de l'émeute de Vienne, des barricades et des combats dans lesquels l'université avait joué son rôle, de la prompte et peu honorable démission offerte par la *Conférence* (laquelle exerçait de fait l'autorité souveraine, au nom et à la place de l'imbécile empereur), enfin, du changement radical de système dans cette capitale de la résistance aux tendances du siècle; cette nouvelle, reçue à Berlin le 16 mars, causa moins de surprise que d'émotion. On avait pu croire, un instant, que ce serait par Berlin, et non par Vienne, que la révolution commencerait ses exploits décisifs. Dès le 13, une tentative sérieuse d'émeute avait été faite, et précisément dans le quartier habité par les classes riches, dans celui qui renferme les hôtels ministériels. La police, que son inexpérience rendait incertaine dans de tels mouvements, et que ses alarmes mal cachées privaient entièrement d'énergie, n'avait pris que des mesures pitoyables; les troupes, appelées tard, employées en nombre insuffisant, avaient séparé les groupes des factieux sans les dissiper réellement, et bien moins, sans en écraser aucun; la police avait alors arrêté quelques artisans, sans mettre la main sur un seul des chefs du désordre; de la sorte, elle avait encouragé l'émeute par la mollesse de la répression plutôt qu'inspiré des craintes aux mutins et de la confiance aux citoyens paisibles; parmi ceux-ci, tous ceux qui possédaient des maisons de campagne s'empressaient de s'y réfugier.

L'adresse de la municipalité de Berlin au roi fut, sur ces entrefaites, rendue publique; sans aucun ménagement, ce corps demandait, avec des instances menaçantes, l'octroi

immédiat d'une constitution représentative, l'introduction du jury en matières criminelle et de presse, l'abolition de la censure des journaux, la reconnaissance du droit illimité de réunion. D'autres corps municipaux, dont les adresses étaient mises en circulation dans toute la monarchie, ajoutaient aux demandes précédentes celle de la convocation immédiate d'un parlement national, dans lequel le peuple allemand, sans distinction de classes et de souverainetés, aurait sa représentation directe. L'irritation contre le prince de Prusse, que l'on regardait comme le défenseur aveugle de l'ancien régime, et l'antagoniste décidé de toute concession parlementaire, croissait d'heure en heure, et s'exprimait, dans le peuple, avec grossièreté. Rien de plus injuste que de semblables dispositions : ce prince, serviteur quelquefois morose, mais toujours brave et loyal, de la couronne, ne songeait qu'à maintenir un esprit d'obéissance et de discipline dans l'armée, qui lui accordait plus de confiance que d'affection : la rudesse de son langage et la rigueur minutieuse de son commandement rendaient les relations avec sa personne généralement désagréables, quoiqu'il eût, au fond, une probité inébranlable et un bon cœur.



Le roi se sentait tout disposé à faire des concessions très étendues, d'abord pour maintenir la paix dans sa capitale et ses provinces, ensuite pour se placer, s'il était possible, d'une manière régulière et loyale, à la tête du mouvement dans lequel l'Allemagne se trouvait désormais emportée. Réformateur par principe et par goût, Frédéric-Guillaume IV entrait dans sa nouvelle carrière avec moins de répugnance que d'émotion. C'était vers le Rhin et la Moselle, vers la frontière du « pays commun » qu'il continuait à diriger les troupes mobilisées par ses ordres : Berlin lui semblait suffisamment gardé par la garnison habituelle : j'étais loin de partager cette confiance. Cette grande ville, tout ouverte, et que la petite place de Spandau est trop éloignée pour tenir efficacement en bride, avait, en mars 1848, près de quatre cent vingt mille habitants, d'origine très mélangée, saxonne, rhénane, franconienne, slave surtout, et française : le caractère de ses habitants, tur-

bulent, malicieux et léger, aurait, à lui seul, donné la preuve que l'essence de cette population n'est nullement teutonique. Frondeur et très exigeant envers ses maîtres, grossi d'aventuriers de tous pays et d'émissaires de toutes les associations révolutionnaires, ce peuple, au commencement de 1848, exprimait pour l'action et la simple présence du *militaire* (c'est de ce mot français qu'il se servait exclusivement pour désigner les corps d'armée et tout ce qui portait l'uniforme), une aversion qu'il ressentait d'ancienne date, et que les passions du jour attisaient jusqu'à la rage.

Les *constables* de la police municipale, employés avec timidité et maladresse par le chef de la police, M. Hinkeldey, et peu nombreux d'ailleurs, bien loin de pouvoir affronter une révolution, fléchissaient devant une simple émeute. On eut recours aux *francs archers* (*Schützen*) et aux *bourgeois d'élite*, ou plutôt de *protection*, de *vigilance* (*Schütz-Bürger*). Les premiers formaient un corps de parade, numériquement trop faible, composé trop au hasard, et commandé d'une façon trop peu militaire pour qu'il y eût, dans des circonstances sérieuses, aucun service à en espérer. Les « bourgeois d'élite » étaient des marchands et des chefs d'atelier auxquels on donnait, dans des occurrences extraordinaires, des baguettes blanches et des attributions analogues à celles des « conssables volontaires et temporaires » des villes anglaises. L'action de ces pacifiques conciliateurs aurait pu être avantageuse sur une population bien disposée, soumise à la force morale et respectueuse envers la loi; mais à Berlin, au commencement de mars, la force matérielle, employée sans hésitation, sans rigueur, mais sans scrupules de fausse humanité, pouvait seule se faire obéir. S'il y avait eu dans cette capitale une garde nationale organisée sur des bases analogues à celle de Paris, je crois que la révolution aurait éclaté plus promptement encore, qu'elle aurait été moins désordonnée, mais aussi plus sanglante, et surtout que ses conséquences eussent été plus durables; mais rien d'analogue n'existait à Berlin, et n'y avait jamais été essayé.

L'accueil officiel fait à Paris, par quelques membres du gouvernement provisoire, à des hommes se disant délégués des réfugiés allemands et des « chartistes irlandais », produisit

à Berlin une sensation profonde. Cette démarche contredisait d'une manière trop violente les assurances dont j'étais porteur pour ne pas affaiblir considérablement l'effet de celles-ci. On s'apercevait que le gouvernement provisoire n'avait ni union intérieure, ni politique fixe au dehors. Les révolutionnaires, qui travaillaient presque à découvert dans Berlin et les autres capitales de l'Allemagne, se flattèrent dès lors d'entraîner la majorité de ce corps acéphale à l'acceptation, si ce n'est à l'approbation de tout ce qui se ferait dans le sens de la plus violente de ses fractions. Le roi, de plus en plus alarmé, m'envoyait presque chaque jour une défaite nouvelle pour motiver le retard de l'entrevue qu'on le détournait de m'accorder. J'insistais, par un instinct prophétique des périls qui menaçaient ce prince et que je n'aurais pas désespéré de pouvoir détourner, au moins en partie. Sur ces entrefaites, le baron Henry-Alexandre d'Arnim arriva de Bruxelles à Berlin.

***

Cet homme d'État, soldat dans sa jeunesse, et blessé pendant la campagne de 1815, se trouvait encore, en 1848, dans toute la force de l'âge et l'ardeur de l'ambition. Il avait représenté la Cour de Prusse d'abord à Darmstadt, puis en Belgique, enfin à Paris. Dans cette dernière ville, il avait marqué par la rigidité de son caractère, son adhésion austère et réfléchie aux dogmes et à l'esprit de la réforme protestante, sa partialité pour le système parlementaire conçu avec franchise et sérieusement appliqué, son aversion pour M. Guizot, et son opposition aux mesures suggérées par M. de Radowitz. Celui-ci n'avait pas manqué de nuire, dans l'esprit du roi, au baron d'Arnim, mais la catastrophe de Février, en ruinant pour un temps le crédit de l'antagoniste du ministre de Prusse à Paris, donnait en même temps aux prévisions de celui-ci, à ses prédictions hardies, une confirmation si éclatante que M. d'Arnim acquit soudainement une grande autorité; on crut ne pouvoir se passer de l'entendre et de se concerter avec lui sur la nouvelle direction à donner aux affaires du dehors.

Laissant la charge de la légation à Paris entre les mains du comte de Hatzfeldt, qui en était le premier secrétaire,

M. d'Arnim prit la route de Bruxelles, où il fut témoin des concessions par lesquelles l'autorité royale désarma d'un seul coup, et sans retour, l'animosité des novateurs, élargissant la base des institutions par l'extension donnée à la capacité électorale, maintenant d'ailleurs la division du Parlement en deux Chambres, et le caractère monarchique du gouvernement. Cet exemple frappa M. d'Arnim, et détermina la tendance des conseils fort écoutés alors qu'il donna dès l'instant de son arrivée dans la capitale, déjà profondément troublée, de son propre pays. M. d'Arnim a toute la fierté, toute la franchise un peu rude et froide des rejetons des vieilles maisons de chevalerie allemande. Également odieux aux démagogues et aux défenseurs du pouvoir absolu, il désirait sincèrement, et même passionnément, parvenir à s'entendre avec le gouvernement français, surtout aussi longtemps que j'en serais à Berlin le représentant, afin d'améliorer et consolider en Prusse une transformation légale et honorable de l'ordre politique; j'ai eu constamment à me louer, et cela sans réserve, de sa fermeté dans les principes, de sa probité dans les négociations, et de sa bienveillance pour moi-même.

Au moment où M. d'Arnim avait sa première audience du roi, la *Déclaration du 14 mars* était, à Berlin, rendue publique. Dernier acte du ministère du prince de Metternich concerté avec le baron de Canitz, par l'intermédiaire du comte d'Arnim Heinrichsdorf, ministre de Russie à Vienne, cette patente « requérait les confédérés allemands de se réunir aux cours d'Autriche et de Prusse, pour examiner mûrement les questions qui, dans les circonstances présentes, se rattachent au bien du pays ». En conséquence, l'ouverture d'un Congrès des souverains allemands (*Fürstentag*) était annoncée pour le 25 mars, dans la ville de Dresde. Des circulaires confidentielles qui accompagnaient cette invitation déclaraient que « les gouvernements d'Autriche et de Prusse s'opposaient de toutes leurs forces aux tentatives qui auraient pour but la destruction de l'ordre légitime en Allemagne, et qui créeraient dans le sein de la Confédération un état de discorde et d'anarchie, lequel livrerait la patrie commune aux entreprises de ses ennemis ». On pouvait désirer plus de précision et de vigueur dans le langage: la tendance générale de ces déclarations ne

prêtait du moins à aucun doute; mais à peine le courrier qui les portait à Dresde avait-il quitté Vienne que le gouvernement de M. de Metternich et le système de l'empereur François, souverain encore au sein de sa tombe, s'abîmaient dans une révolution ignoble autant que violente, souillée, après une victoire facile, par de lâches attentats. Il n'y avait, dès lors, plus aucune chance que le Congrès des souverains, s'il parvenait même à se former, réussît à remplir l'objet de sa réunion.

* * *

Ce n'était pas, d'ailleurs, sur cette Diète des princes que le roi de Prusse comptait pour calmer l'irritation intérieure dans son pays. Reconnaissant la nécessité de prendre des mesures plus directes, il convoqua le 14 mars, pour le 27 avril suivant, les États généraux de la monarchie, formés, suivant le précédent de 1847, par les délégués des États provinciaux, siégeant en une seule Assemblée. Nul ne pouvait douter que ce corps, s'il prenait de la consistance, ne devînt le point de mire de tous les politiques allemands. La tendance des esprits, dans tous les pays germaniques, était, nous l'avons dit, en ce temps, unitaire autant que démocratique. Pour les populations du nord de l'Allemagne, aller à l'unité politique, c'eût été purement et simplement accéder à la monarchie prussienne. La loyauté et la justice du roi Frédéric-Guillaume repoussaient sans hésitation cette tendance dont le résultat, au moins immédiat, aurait fait de lui le chef de toute l'Allemagne; il se défendait tout ensemble contre le parti démocratique qui voulait ruiner son pouvoir au dedans, et le parti unitaire, qui voulait étendre sa domination au dehors. Dans un âge dépourvu de principes autant que dévoré de convoitises, un prince semblable, chevaleresque, poétique et consciencieux, devait essuyer bien des calomnies, subir des interprétations bien fausses de sa conduite, échouer dans bien des tentatives, succomber, enfin, sous l'accumulation des angoisses et des chagrins.

Au reste, la révolution de Vienne (plus efficace quant à ses résultats *définitifs*, et d'une signification européenne plus grave peut-être encore que celle de Paris), cette révolution,

qui frappait de stupéfaction les appuis de l'ancien régime en Allemagne, rendait, en même temps, inévitable à Berlin, sinon une révolution pareille, du moins une tentative sérieuse de révolution. Il fallait, dès lors, s'attendre à une violente émeute, à des barricades. Déjà même, les signes de ralliement avaient été arborés; les étudiants de l'université et beaucoup d'artisans, de chefs d'atelier, de marchands même, prenaient les couleurs allemandes.

C'étaient les couleurs de l'écusson du vieil Empire : l'*or* du fond, le *noir* de l'aigle aux deux têtes; le *rouge* de sa langue et de ses griffes. Ces couleurs n'avaient été jamais celles d'aucune dynastie. On supposait qu'elles appartenaient à la *nation*. En les prenant, on se déclarait partisan de l'unité politique des Allemands. On protestait contre les « intérêts séparés » (*Sonderinteressen*) et les tendances divergentes des *Etats souverains*. La police de Berlin, de plus en plus torpide et déconcertée, ne fit rien pour arrêter ces démonstrations dont le caractère séditeux n'échappait cependant à personne. Mais les troupes, dont on venait enfin d'accroître un peu la force numérique, s'échauffaient et s'aigrissaient dans leur opposition au vœu populaire. Partout des attroupements, des cris confus, des sifflets, des promenades nocturnes de vagabonds à figures sinistres; on s'affligeait de voir, dans une conjoncture semblable, le prince de Prusse absent et placé sur la frontière lointaine du Rhin : chacun sentait que si la crise arrivait, l'armée, à Berlin, serait sans véritable chef. Un peu de soulagement avait cependant pénétré dans les cercles diplomatiques par l'arrivée des nouvelles de Saint-Pétersbourg, les premières qui fussent venues de cette capitale depuis la catastrophe de Février. L'empereur déclarait qu'il entendait ne s'immiscer en rien de ce qui se passait en France, et pouvait s'y passer désormais, aussi longtemps, pourtant, que les traités dans lesquels ce pays était engagé seraient respectés par lui. Les menaces de guerre se trouvaient, de la sorte, non pas définitivement éloignées, mais écartées du moins pour un certain temps.

Les journées des 15, 16 et 17 mars furent remplies par des tentatives de désordre dans tous les quartiers de Berlin, par des rixes de plus en plus animées entre la police et les vagabonds, par de violentes démonstrations des étudiants de l'uni-

versité. La physionomie du Parc et de l'élégante Allée des Tilleuls devenait sinistre : nous ne pouvions traverser, dans nos visites ou nos promenades vers Charlottenburg, ces quartiers naguère remplis d'une foule gracieuse et brillante, livrés maintenant à une populace arrogante et désœuvrée, sans nous attendre à voir éclater, d'un instant à l'autre, une véritable révolution. L'abattement et le dépit stérile des conseillers, officiels ou autres, de la couronne, le découragement mélancolique des amis du roi, leurs récriminations amères et sans but raisonnable, m'alarmaient plus encore que les dispositions pourtant si évidentes des perturbateurs.

On s'attendait à voir le signal donné à Vienne se répéter immédiatement à Copenhague, et la conflagration du Nord s'ajouter à celle du Midi. Un cercle de feu se resserrait de la sorte autour du territoire prussien. On demandait tumultueusement l'organisation et l'armement des gardes nationales du pays, la convocation immédiate des États généraux, et l'abandon du projet de réunir à Dresde les souverains de l'Allemagne, auxquels, disait-on, le peuple ne consentirait pas à remettre ses intérêts. Plusieurs des ministres, jugeant que leur impopularité affaiblissait les moyens d'action du trône, se montraient disposés à la retraite. On indiquait comme particulièrement désagréables au parti dominant dans l'opinion publique, et comme, par conséquent, devant les premiers quitter les affaires, MM. de Thile, Eichhorn, de Dietzberg, et même le baron de Canitz, atteint par la ruine du pouvoir de M. de Metternich. A la place de ces ministres, l'opinion publique pressait le roi de faire entrer dans ses conseils quelques-uns des chefs de l'opposition constitutionnelle et modérée dans la *Diète réunie*, les comtes d'Arnim, Boitzenburg et de Schwerin, parmi l'ordre de la noblesse; MM. Camphausen et Hangemann, parmi celui celui du tiers État.

. .

Le roi, depuis le commencement de la crise, allait et revenait sans cesse de Potsdam à Berlin; le 16 enfin, il se fixa, dans une heure funeste, au château de cette capitale, tant à cause de la santé de la reine, atteinte alors d'une légère indis-

position, que pour tenir plus fréquemment des conseils, et déterminer plus promptement les mesures par lesquelles il croyait encore pouvoir faire face à l'orage, sur l'imminence duquel il n'y avait plus moyen de se tromper. Les ordonnances qui avaient inauguré le nouveau régime furent rédigées le 17, signées par le roi, et envoyées au bureau du *Journal officiel* pour être publiées, de bonne heure, le 18.

Dans la forme introduite par Frédéric le Grand, d'un *Ordre de cabinet*[1], les déclarations du *18 mars* accordaient à la presse périodique une entière liberté, sous la réserve du cautionnement à fournir par les éditeurs des journaux et des revues; le jugement des délits commis par la voie de la presse demeurait déféré aux tribunaux ordinaires. La convocation des États généraux était avancée du 27 au 2 avril. Le roi promettait que son gouvernement ferait tous ses efforts pour amener la fusion des États politiques allemands en un corps fédératif[2], régi par un esprit national, aidé par un Parlement également national, d'après une Constitution représentative commune. Sur les deux premiers points, les concessions, bien que fort considérables, se renfermaient encore dans de justes bornes; sur le troisième, c'était aller d'un seul bond aux limites de ce que l'esprit d'innovation, dans sa passion la plus légère et ses aspirations les plus vaguement hardies, avait annoncé de moins pratique, de plus aventureux.

*
* *

Je tenais le Ministère français informé jour par jour de ce qui se passait d'important dans le cercle de mon observation. J'avais déjà pu me convaincre que mes rapports, lus à la hâte, par des hommes accablés de soucis et de travaux, ne rentrant pas, d'ailleurs, dans la catégorie des objets à qui la routine des bureaux procure une expédition quelconque, n'obtiendraient pas facilement de réponses nettes et encourageantes. Je n'avais encore eu, du reste, aucune solution à

1. *Cabinet's Ordre*, dans l'étrange idiome officiel du gouvernement de Potsdam.

2. L'Allemagne devait, selon le langage ingénieusement inintelligible du jour, passer de l'état de *Staaten-Bund* à celui de *Bundesstaat*. Le vague et l'obscur de cet engagement en faisaient l'un des principaux périls.

demander, et le 18 mars, tandis que j'entretenais M. de Schleinitz, à l'hôtel des Affaires étrangères, M. Nothomb dans son cabinet, Cornélius dans son atelier, Rauch au pied du modèle de son colosse[1], M. de Lamartine répondait dans les termes suivants à mes premières communications :

Paris, 18 mars.

« Nous sommes sur les grosses vagues, et souvent dessous. J'ai seulement les yeux sur Berlin. Il n'y a rien autre à faire que continuer vos informations et vos excellents rapports. Que l'Allemagne ne pense pas à nous ; nous ne voulons plus que la paix, l'amitié !

» Faites bien savoir au Cabinet de Berlin que rien d'hostile ne sortira du Conseil, tant que j'y resterai. Hier soir, j'ai fait écrire par le ministre de l'Intérieur à Strasbourg pour empêcher une manifestation internationale qui pouvait avoir lieu sur le territoire de Bade par des patriotes exagérés, Allemands et Français.

» Écrivez-moi, pas long, et souvent. La question ici est [entre les ouvriers[2], exploités, comme cela était évident depuis deux ans, par la politique [et l'ordre public maintenu par le gouvernement .

» Si le gouvernement ne se divise pas et ne se sépare dissout pas, il passera la crise du mois. Sinon, tout tomberait en anarchie, et les départements se fédéraliseraient. Je reste jusqu'à la dernière minute, tant que cet assaut sera possible à repousser.

» Espérons en Dieu ! Le peuple est excellent : c'est l'armée de l'ordre, mais elle n'est pas dans des mains aussi sages et aussi loyales que les nôtres. »

On voit ce qu'était le pouvoir au nom et par l'autorité duquel j'avais à négocier ; on va voir ce que devenait le pouvoir auprès de qui et avec lequel cette négociation devait se poursuivre.

COMTE ADOLPHE DE CIRCOURT

1. La statue colossale de Frédéric le Grand, pour le monument érigé vis-à-vis l'arsenal.

2. La phrase est tronquée dans le billet original. Peut-être faut-il suppléer simplement : *celle des*.

WATTEAU

Au docteur Trousseau.

Le monument de Watteau vient d'être placé enfin dans ce jardin du Luxembourg que, jeune, il aimait à peindre et où, depuis ces jours lointains. tant d'autres sont venus, mêlant à son décor les rêves qui seront les plus chers souvenirs, contempler la lente descente du soleil derrière la masse des arbres assombris, à cet âge où la mélancolie d'un soleil couchant s'atténue du pressentiment de tous ceux qui se lèvent dans les perspectives de l'avenir.

La destinée de ce peintre charmant a été mêlée d'étranges vicissitudes : bien accueilli par les amateurs de son temps; après sa mort, admiré, plus ou moins imité par les artistes du XVIIIe siècle qu'inspire son œuvre; tombé dans le discrédit, méprisé, honni, quand l'école française, par une réaction légitime en un sens, se prend de visées héroïques et fait concurrence à la statuaire antique avec David, dont les élèves criblent de boulettes le chef-d'œuvre du maître relégué dans une salle d'études de l'Académie; — puis, renaissant à la gloire, poète fêté par les poètes, remis enfin à son rang, au rang de ceux qui ont su découvrir en leur âme et exprimer pour tous une nuance nouvelle de la sensibilité humaine.

Watteau est le créateur d'un monde qui est à lui ; il ne doit pas son œuvre à son milieu ; il ne suit pas la mode, il la devance, il la fait ; nul n'est plus propre à nous montrer non seulement ce qu'il y a de relatif dans la distinction des genres, mais encore ce qu'il entre d'initiative, d'imprévu, de spontanéité, d'invention véritable dans les œuvres vives que l'artiste doit à lui-même autant et plus qu'aux autres.

I

Nous ne savons presque rien de la vie de Watteau[1] ; — une vie courte, de labeur continu, qui commence durement, qui s'achève dans le pressentiment d'une mort prématurée. D'une vie d'artiste, ce qui nous intéresse, ce sont moins les accidents extérieurs qui, sous des formes diverses, se retrouvent en toute existence humaine, que la manière dont ils se sont réfléchis en lui, que les idées, les émotions, les rêves, tout ce qui n'est qu'à lui et qu'il a cependant vécu pour tous. Les faits n'ont de sens que dans leur rapport à l'œuvre dont ils préparent l'intelligence.

Watteau est né à Valenciennes, le 10 octobre 1684 ; il était le fils d'un couvreur, non d'un simple artisan, mais d'un maître que nous voyons chargé à plusieurs reprises par la ville de travaux importants. Sur ses relations avec sa famille, les témoignages de ses amis diffèrent. Caylus parle « de la dureté qui était le trait dominant du père dont il dépendait ». Julienne écrit : « Ses parents, quoique d'une fortune et d'une

1. Caylus. *La Vie d'Antoine Watteau*, lue à l'Académie Royale de peinture et de sculpture, le 3 février 1748. — Gersaint : *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère*, 1744. — De Julienne : *Abrégé de la Vie d'A. Watteau*, en tête du volume d'eaux-fortes d'après les dessins de Watteau. — D'Argenville : *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*. — Edm. et J. de Goncourt : *l'Art au dix-huitième siècle*, 1881. — Paul Mantz : *Antoine Watteau*. — L. Cellier. *Ant. Watteau : son enfance, ses contemporains* ; Valenciennes, 1867. — E. Hannover : *A. Watteau*, Berlin, 1889 (étude des plus intéressantes). — Walter Pater : *Imaginary portraits : a prince of court painters* : dans ce journal supposé d'une fille du sculpteur A. Pater, le subtil critique anglais évoque avec une grande délicatesse, comme dans une sorte de lointain, l'image morale du peintre et marque le lien de son talent à sa sensibilité.

condition médiocres, ne négligèrent rien pour son éducation. Ils ne consultèrent même que son penchant dans le choix de la profession qu'il voulut embrasser. » Les faits ont pu justifier ces contradictions : la bonne volonté et les malentendus vont de pair dans la vie de famille. Il est vraisemblable que le maître couvreur, sur la sollicitation de quelques amis, dont était le sculpteur Pater, peut-être aussi ce Julien Watteau, dont nous trouvons le nom à cette date sur le registre des peintres, consentit, non sans mauvaise humeur, à laisser son fils, qui commençait à lui devenir utile, suivre son goût pour la peinture.

A l'âge de quatorze ans, Watteau fut mis en apprentissage chez un peintre assez médiocre, du nom de Gérin, dont les œuvres sont devenues rares, et dont nous savons seulement qu'avec quelque talent pour le dessin et la composition il péchait par la couleur. Pour compléter l'enseignement de son maître ou juger de son insuffisance, Watteau put voir dans les églises de sa ville natale quelques tableaux des maîtres flamands : une *Circoncision* et une *Adoration des Mages* de Martin de Vos, une *Descente de Croix* de Rubens, une *Décollation de saint Jacques* de Van Dyck. En 1712, Gérin mourait, et Watteau, contre le gré de son père, sans le prévenir peut-être, résolut de venir à Paris pour se perfectionner dans son art. « Il quitta la maison paternelle, sans argent et sans hardes, dans le dessein de se réfugier à Paris chez quelque peintre, pour y faire quelques progrès[1]. »

Il connut alors, comme tant d'autres, la vie dure, la demi-misère, le rude apprentissage qui brise les faibles et trempe les forts. Pour vivre, il entra au pont Notre-Dame chez un fabricant de tableaux à la douzaine, qui employait à cette besogne un certain nombre de barbouilleurs : « les uns faisaient les ciels, les autres faisaient les têtes, ceux-ci les draperies, d'autres posaient les blancs[2] ». Watteau se distingua de ses compagnons en ce qu'il se trouva « être prêt à tout et en même temps d'expédition. » — « Je savais mon saint Nicolas par cœur, contait-il à Gersaint, le fameux marchand de tableaux

1. Gersaint.

2. *Ibid.*

du pont Notre-Dame, et je me passais d'original. » Il eût été très malheureux si la jeunesse, que soutient une haute espérance, pouvait jamais l'être entièrement. Le travail était dur, le salaire était maigre : « quoique occupé toute la semaine, dit Gersaint, il ne recevait que trois livres le samedi et, par une espèce de charité, on lui donnait la soupe tous les jours ». Sa consolation était de travailler à sortir de cet esclavage : « tous les moments de liberté dont il pouvait jouir, les fêtes, les nuits même, il les employait à dessiner d'après nature. »

Gillot, ayant vu quelques dessins et tableaux de sa main qui lui plurent, l'invita à venir demeurer avec lui. Né en 1673, Gillot était de onze ans plus âgé que Watteau ; il inaugurait cet art du XVIIIe siècle, intimement lié à l'agrément de la vie, préoccupé de tout ce qui peut l'embellir ; il dessinait des costumes de théâtre, des modèles de tapisserie, brossait des décors, illustrait des livres, ornait de peintures les meubles, les panneaux, les dessus de porte. Il peignait des fêtes de Pan, des bacchanales, sans souci de l'antique, des kermesses de faunes et de nymphes, toute une mythologie de ballet joyeuse, lâchée, familière, qui, par une transition insensible, l'amenait aux mascarades de la comédie italienne.

Le génie de Watteau à ce contact s'éveillait, sa fantaisie se mouvait librement dans ce monde de féerie qui se recréait en lui, se pénétrant de grâce, de caprice et d'élégance. L'amitié de Gillot le tira du cercle des pauvres diables avec lesquels il avait vécu jusque-là : lié avec La Motte-Houdard dont il avait illustré les fables, Gillot fréquentait la nouvelle école littéraire dont Fontenelle était le chef.

Par malheur, le maître et l'élève avaient une ressemblance de caractère et d'humeur qui, après les avoir rapprochés, les sépara pour jamais. Tous deux étaient ombrageux, susceptibles ; Gillot, jaloux peut-être des progrès de l'élève qu'il s'était donné : la vie commune devint insupportable. Ils se quittèrent après s'être fait assez de mal pour éviter jusqu'au nom et au souvenir l'un de l'autre. « Toute la reconnaissance, dit Caylus, que Watteau ait pu témoigner à son maître pendant le reste de sa vie, s'est bornée à un profond silence. Il n'aimait pas même qu'on lui demandât des détails sur leur liaison et leur rupture ; car, pour ses ouvrages, il les vantait, et ne laissait point ignorer les obliga-

tions qu'il lui avait.» — Caractère difficile, inquiet, tourmenté, vite dégoûté des autres, toujours plus ou moins las de lui-même, mais avec une volonté de justice et une instinctive générosité, tel est Watteau.

En sortant de chez Gillot, il entra chez Claude Audran, qui avait le titre et la charge de « concierge » (conservateur) du Luxembourg. De la grande famille des Audran, le septième du nom, le troisième du nom de Claude, cet Audran était un habile homme qui continuait dans l'art décoratif la tradition italienne de Raphaël en ses loges et des maîtres de Fontainebleau; il était alors le premier décorateur pour les « grotesques ». Il employait Watteau à peindre des figures dans les encadrements de ses panneaux et de ses plafonds. En se livrant à ces travaux, sous la direction d'un homme de goût, celui-ci achevait l'éducation de son propre talent et se préparait à l'indépendance. Il ne se lassait pas d'observer, de dessiner, de peindre les grands arbres du jardin du Luxembourg, et il formait par ces études le paysagiste qu'il révélera dans « ses fêtes galantes ». Il ajoutait les leçons de Rubens à celles qu'il demandait à la nature : les tableaux qui composent l'histoire allégorique de Marie de Médicis étaient encore en place dans la galerie pour laquelle ils avaient été peints ; il en copiait des fragments, il se pénétrait de cet art plein de franchise, de verve et de magnificence. La grande querelle des « Poussinistes » et des « Rubensistes », à cette date, était terminée. Félibien était mort en 1695, de Piles allait mourir en 1709; Rubens triomphait. Mais Watteau n'avait pas besoin d'être averti par les théoriciens. ni sollicité par la mode: il allait au maître d'Anvers d'instinct, par sympathie de race et de génie. Il ne cherche pas, d'ailleurs, à surprendre un procédé. ses premières œuvres ne laissent pas apercevoir l'influence de Rubens: c'est peu à peu qu'il fait passer de cette langue puissante dans son propre style ce qui convient à l'expression de sa pensée.

Désirant dessiner d'après le modèle vivant, il se fit inscrire au nombre des élèves de l'Académie. alors installée au Louvre. Le 6 avril 1709. pour la première fois, le rédacteur des procès-verbaux met son nom sur le registre des élèves présents. Le voyage en Italie le tentait: il concourut

pour le prix de Rome, il fut l'un des cinq candidats admis en loge; mais, le 21 avril, il voyait le prix donné à un certain Antoine Grison, dont nous ne savons rien de plus. Classé le second, il n'obtenait qu'une médaille d'or. Le sujet du concours était : « David promet à Abigaïl de pardonner à son époux » ; les juges étaient Coysevox, Girardon, Jouvenet, La Fosse[1].

Watteau ne pouvait continuer à travailler sous les ordres et au profit d'un maître ; il résolut de se séparer d'Audran. Il prétexta le désir de revoir sa patrie, ses parents. Il avait peint un petit tableau qui représentait un départ de troupes : il le vendit pour soixante livres à Sirois, le beau-père de Gersaint, et il partit pour Valenciennes, avec la commande d'un nouveau tableau, — une halte de soldats, — qui devait faire pendant au premier et lui être payé deux cents livres.

Il ne demeura pas longtemps dans sa ville natale. « Le caractère inconstant de Watteau, dit Gersaint, joint au peu d'émulation qu'il trouvait à Valenciennes, où il n'avait rien devant les yeux qui fût capable de l'animer et de l'instruire, le déterminèrent à revenir à Paris ; sa réputation commençait à s'y établir. » La vie de Watteau se résume désormais dans le formidable labeur qui le remplit tout entière. Songez qu'il a près de vingt-cinq ans, lorsque, maître de son talent, il compose ses petits tableaux militaires, et qu'à trente-sept ans, il est mort; prenez son œuvre gravée, comptez ses dessins et ses tableaux. Ce que Caylus, avec ses préjugés académiques, appelle « sa paresse et son indolence », n'était que la verve d'un génie très prompt, toujours mécontent de l'œuvre faite, impatient de l'œuvre qu'il rêvait, prenant surtout plaisir à ce qu'il appelait « ses pensées du matin », à ses études sur nature, à ses esquisses de personnages, de groupes, de paysages, où il s'abandonnait à l'inspiration sans inquiétude et sans remords.

Quelques amateurs éclairés s'étaient attachés à lui : Caylus, l'abbé de la Roque, Gersaint, Julienne, qui l'aima

1. Les dates ici ne laissent pas que d'être assez incertaines: faut-il placer le voyage de Valenciennes avant le concours pour le prix de Rome? Aucun document ne permet de trancher la question ; il faut se décider sur des raisons de convenance, de vraisemblance morale.

d'une amitié indulgente et fidèle. Ils le mirent en relations avec Crozat, le fils du grand financier dont la collection était célèbre et méritait de l'être. Crozat possédait au coin de la rue Richelieu et des boulevards un hôtel tenant à de vastes jardins; il y avait accumulé des merveilles[1]. Watteau peignit pour la salle à manger du riche amateur des figures décoratives, les *Quatre Saisons*. Il rencontrait dans la maison le monde des artistes et des connaisseurs; on y discutait sur les arts, on y faisait de bonne musique; la belle villa de Montmorency lui fournissait des occasions de poursuivre les études commencées dans le jardin du Luxembourg, de dessiner et de peindre les ombrages du parc, dont il nous a laissé l'image dans la *Perspective* gravée par Crespy. Mais ce qui surtout l'attirait chez Crozat, c'était le commerce des maîtres; au premier rang, des maîtres d'Anvers et de Venise vers lesquels le portaient les affinités de son propre génie. Pour pénétrer les secrets de leur langage, il s'amusait parfois à imiter leur style (*Jupiter et Antiope*, Louvre), mais ces pastiches n'étaient que des études destinées à enrichir, à assouplir sa langue pittoresque, qui, née de sa sensibilité, de sa nature un peu frémissante, fondait les procédés des deux écoles dans un procédé qui les transforme et qui n'est qu'à lui.

En 1712, il exposait à l'Académie royale quelques tableaux, dont nous ignorons les sujets, et, sur l'instante recommandation du vieux peintre de la Fosse[2], que sans doute il avait rencontré chez Crozat, il était aussitôt « agréé ». Il attendit cinq ans avant de présenter son « chef-d'œuvre », l'*Embarquement pour Cythère*, et ne fut définitivement reçu qu'en avril 1717.

En 1716, à la mort du peintre de la Fosse, Crozat le pria de venir habiter chez lui. Watteau fut séduit par l'idée de vivre dans ce musée d'œuvres admirables, sans souci matériel, tout au travail, il accepta. Mais il ne tarda pas à trouver que cette hospitalité lui coûtait trop cher. Avec le goût inné des

1. Dix-neuf mille dessins de maîtres, — deux cent vingt-neuf de Rubens, cent trois du Titien, cent vingt-neuf de Van Dyck, cent six de Véronèse; — quatre cents tableaux, parmi lesquelles de très belles œuvres de l'école de Venise et d'Anvers.

2. Caylus dit que la Fosse ne le connaissait que par ses ouvrages; le récit de Gersaint semble tenir de la légende.

élégances, la sensualité délicate qui se prend aux belles formes, aux belles couleurs, il avait un besoin de solitude et de rêverie; il s'impatientait de la présence des connaisseurs et des importuns, dont le temps se passe à parler de ce que les autres font, dont le bavardage et l'esprit mettaient en fuite les apparitions légères qui traversaient sa fantaisie. Cette vie sans cesse violée par la curiosité des beaux esprits lui devint insupportable; les sentiments s'exaspéraient vite dans cette âme inquiète. « L'amour de la liberté et de l'indépendance, dit Gersaint, le fit sortir de chez M. Crozat; il voulut vivre à sa fantaisie et même obscurément; il se retira chez mon beau-père dans un petit logement et défendit absolument de découvrir sa demeure à ceux qui la demanderaient. »

Tous ses amis s'accordent à parler de son inconstance, de l'humeur malheureuse qui le rendait mécontent de lui-même et des autres. Il ne jouissait pas du succès, il méprisait l'argent, il se refusait à toute prévoyance; il fuyait les hommes, il évitait jusqu'à ses amis. La fièvre de son pauvre corps, miné déjà par la maladie, le livrait à une sorte d'irritation dont il pouvait de moins en moins se défendre. Une inquiétude, un secret malaise lui rendaient importun tout logement et le poussait à en changer sans cesse; à ce prompt dégoût de toutes choses il mêlait la mobilité, l'ardeur à faire de nouveaux projets, les soudaines espérances, les velléités capricieuses qui soutiennent jusqu'au dernier jour ceux qui meurent du mal dont il souffrait. Il se confiait volontiers à des inconnus, se laissait duper par eux. Quelque ami de rencontre lui parla de l'Angleterre, des succès qui l'y attendaient; il se laissa tenter à ce projet, obéissant à son instabilité maladive, et il partit pour Londres (1720). Il y travailla, il y réussit, mais, dépaysé chez ce peuple dont il ignorait la langue, rendu plus malade par le climat brumeux et le brouillard, il ne tarda pas à revenir à Paris. C'était en 1721. Il demanda asile à son ami Gersaint. C'est alors que « pour se dégourdir les doigts, il peignit en huit jours, encore ne travaillait-il que le matin », tant sa faiblesse était grande, la fameuse *Enseigne de Gersaint*, qui mêle si curieusement le réalisme de cette boutique de marchand de tableaux, où des ouvriers en bras de chemise emballent un tableau dans une caisse, à l'élégance pimpante

des belles dames réunies pour admirer les peintures exposées, dont la maîtrise du peintre fait à cette scène un cadre harmonieux[1].

Cependant son mal s'aggravait. Il avait quitté Gersaint, changé une fois encore de domicile sans réussir à se satisfaire. Il pensa qu'il serait mieux à la campagne et fut pris d'un désir maladif de s'y rendre sans retard. Sur les instances d'un de ses amis, l'abbé Haranger, Le Fèvre, intendant des menus, consentit à lui prêter sa maison de Nogent, auprès de Vincennes. Il s'y transporta, mais ne fit plus désormais que languir. Il formait des projets, il voulait partir pour Valenciennes, il espérait se rajeunir au souvenir de sa jeunesse, retrouver dans l'air natal sinon la santé, du moins la force de travailler encore. Mais la vie de plus en plus se retirait de lui, sa faiblesse allait augmentant, et il mourut dans les bras de son ami Gersaint, le 16 juillet 1721.

Son dernier acte est un acte de générosité qui montre ce que cachait de bonté sa misanthropie ombrageuse, symptôme moral d'une irritation maladive. Le sculpteur valenciennois, Antoine Pater, ami de sa famille, dont il a laissé un beau portrait, lui avait adressé son fils, quand celui-ci vint à Paris, comme il avait fait lui-même autrefois pour achever son éducation artistique. « Trop impatient, dit Gersaint, pour se prêter à la faiblesse et à l'avancement d'un élève », un peu jaloux, de son propre aveu, de la facilité et des progrès de son jeune compatriote, poussé sans doute plus encore par l'espèce d'inquiétude qui lui rendait vite les gens insupportables, il eut la dureté de le renvoyer. Dans le recueillement des derniers jours, ce souvenir lui devint douloureux : pris de remords, il voulut racheter cette méchante action, il appela Pater auprès de lui, le fit travailler sous ses yeux, lui prodigua les conseils, mettant dans ses entretiens suprêmes l'héritage de son expérience et de ses réflexions sur l'art de peindre. « Il me pria, dit Gersaint, de le faire venir à Nogent, pour réparer en quelque sorte le tort qu'il lui avait fait en le négligeant, et pour qu'il pût du moins profiter des instructions qu'il était encore en

1. Le tableau a été délicatement gravé par Aveline, il est aujourd'hui au vieux Château de Berlin.

état de lui donner. Il le fit travailler devant lui et lui abandonna les derniers jours de sa vie... Pater m'a avoué depuis qu'il devait tout ce qu'il savait à ce peu de temps qu'il avait mis à profit. » Cette œuvre de réparation s'accompagnait en Watteau des grandes pensées qui s'éveillent à cette heure en toutes les âmes. Le culte de son imagination n'a rien de chrétien : le monde qu'il a rêvé a ses dieux, formes aériennes, nées du sourire d'Aphrodite: mais sa peinture n'était que le jeu de sa fantaisie, il ne se piquait pas de philosophie, il n'était point esprit fort, et il allait, le dimanche, entendre la messe de dix heures à Saint-Germain-l'Auxerrois. Il consacra ce qui lui restait de force à peindre pour le curé de Nogent, qui l'assistait, un Christ en croix, et il mourut, comme mouraient alors les honnêtes gens, chrétiennement.

Si peu que nous sachions de la vie de Watteau, c'est assez pour en pressentir la suite et les principaux épisodes: ses œuvres en restent les grands événements, c'est à nous de les entendre, de les rattacher à l'esprit qui les conçut. Sur son caractère inquiet et changeant, sur sa misanthropie, sur son sens très éveillé du ridicule, tous ses amis sont d'accord. Gersaint écrit : « Il était de taille moyenne, et d'une faible constitution; il avait le caractère inquiet et changeant; il était entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs; impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé; discret et réservé avec les inconnus, bon, mais difficile ami; misanthrope, même critique, malin et mordant, toujours mécontent de lui-même et des autres et pardonnant difficilement; il aimait beaucoup la lecture, c'était l'unique amusement qu'il se procurait dans son loisir. » Julienne, qui devait faire graver ses dessins avec tant de zèle à servir sa gloire, résume ces jugements dans cette phrase qui finit sur un trait d'une indulgence charmante : « Il avait l'esprit vif et pénétrant et les sentiments élevés, il parlait peu mais bien et écrivait de même, il méditait presque toujours, grand admirateur de la nature et de tous ceux qui l'ont copiée; le travail assidu l'avait rendu un peu mélancolique, d'un abord froid et embarrassé, ce qui le rendait quelquefois incommode à ses amis et souvent à lui-même; *il n'avait point d'autre défaut.* »

II

Les vrais événements de la vie de Watteau sont ses œuvres; cet homme délicat, de santé chétive, dédaigneux du succès, a vécu dans une fièvre de travail; plus de sept cents planches ont été gravées d'après ses dessins et ses tableaux. Quand, après s'être formé dans l'atelier de Gillot et dans la collaboration d'Audran, il se sentit maître de son talent, « il fit des marches et des repos de soldats, et ces premiers tableaux ont peut-être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans la suite. On y voit, en effet, de la couleur, de l'harmonie, des têtes fines et pleines d'esprit, et un pinceau qui conserve le goût de son dessin, prononcé jusque dans les extrémités et les draperies et dans ce qu'il veut exprimer ». (Caylus.) De la guerre, comme de l'amour, il a peint surtout le jeu, le décor; il évite « la mauvaise guerre », ce qu'elle a de dur, de cruel; il choisit de la réalité ce qui lui convient, il s'en tient à la parade, aux épisodes comiques, aux scènes pittoresques de la vie des camps. Un âne refuse de passer un gué et arrête le détachement en marche *(les Fatigues de la Guerre)*; sous des toiles tendues, des femmes et des soldats bruyamment sont attablés et boivent *(les Délassements de la guerre)*; une commère, juchée sur un baudet, allaite un enfant et précède la troupe en désordre qui regagne ses foyers, la campagne terminée *(Retour de campagne)*.

Ces petits tableaux de la première manière de Watteau sont devenus très rares : deux sont à Saint-Pétersbourg; le hasard, qui fait quelquefois bien les choses, en a fait tomber un entre les mains du peintre Eugène Carrière. C'est une *Halte*. Dans une plaine des environs de Valenciennes, auprès d'un ruisseau qu'ombrage un bouquet d'arbres au feuillage roux, sous un ciel où s'avance un nuage éclairé par les fumées qui montent, la troupe s'est arrêtée : un soldat, habit rouge, culotte bleue, bas blancs, s'est étendu sur le dos, la tête reposant sur ses mains; un autre, couché sur le ventre, la tête appuyée sur la main droite, cause avec une femme : au centre, deux paysannes,

dont l'une, le sein au vent, allaite son nourrisson, tandis qu'à ses pieds, dans une façon de berceau, dort un autre marmot; plus loin, la soupe chauffe dans un chaudron suspendu au-dessus d'un feu de bois qui pétille et qui fume; des armes, une musette, un tambour ont été jetés là: en arrière, les cantiniers déchargent une espèce de cheval blanc, rosse efflanquée et pitoyable; on aperçoit un bout de tente, au delà un coin de village. Dans le lointain, de tout petits soldats, le fusil sur l'épaule, marquent déjà la justesse de l'observation, le sens du mouvement, l'accent expressif. Le tableau est d'un coloriste, mais l'influence de Rubens ne s'y fait point sentir : son aspect est sombre, sans rien de fleuri ni d'argentin; l'harmonie n'est pas obtenue par les contrastes, les tons sont voisins les uns des autres, l'unité est dans une note générale brune et comme assourdie. A en juger par cet exemplaire, le jugement de Caylus n'est pas sans quelque exagération.

La verve de Watteau se prend ensuite aux personnages de la comédie italienne, Arlequin, Pierrot, Scaramouche, le Docteur, Colombine, Isabelle; il leur met la guitare en mains, la flûte et le chant aux lèvres, et, dans un bosquet où apparaît la figure bestiale d'un faune, il montre leurs amours, leurs jeux, leurs querelles, tous les caprices qui les rapprochent, les séparent, mêlent et varient les groupes du chœur joyeux que mène la fantaisie. — Sous les grands arbres, dont le feuillage laisse voir l'inévitable faune au rictus animal, Colombine, dans tous ses atours, une toque de plumes sur la tête, l'éventail aux doigts, coquette et savante, est assise: Pierrot est à ses pieds, la guitare sur les genoux, et contre elle, tout ému, avec l'ingénuité sans innocence d'un Chérubin, un adolescent se presse, tandis qu'à travers la feuillée apparaît la face noire et laide d'*Arlequin jaloux*. Le Louvre possède un des chefs-d'œuvre du genre, le fameux *Gilles*, tableau de haute virtuosité, dont l'harmonie savante des gris calmes et froids monte et s'exalte en un accord puissant. Dans un costume de satin dont la blancheur, mariée par ses reflets aux tons du paysage, se dore sous la lumière, s'adoucit dans l'ombre en gris argentins, debout, les bras ballants, Pierrot se détache sur le ciel bleu que réchauffe une brume ensoleillée, tandis que par le chemin creux, qui longe le tertre où se dresse la

blanche image, avec un bruit de fanfare, dévale la troupe bigarrée, le minois rose et hardi de Colombine et la tête grise du baudet à l'œil doux qui, tiré par quelque Scapin à la veste éclatante, ploie sous le poids du noir Docteur. Pierrot, pauvre Pierrot, dont la face blême, suspendue entre les grimaces du rire et des larmes, dit la mélancolie du plaisir, la fête et ses lendemains; Pierrot, notre frère, dupe et victime de lui-même, que son désir mène, comme Scapin le baudet, où il ne voudrait point aller, et que tous les tourmenteurs d'eux-mêmes, pour avoir choisi les autres formes de la folie humaine, regardent fièrement sans y voir leur image!

Des scènes de la comédie italienne aux « fêtes galantes » la transition est insensible. Dans les groupes qu'il dispose sous les ombrages des grands parcs, vous retrouverez souvent Pierrot, Arlequin, Mezzetin, Colombine; ces êtres de fantaisie ne se séparent point de la foule des créatures légères, réelles et symboliques, qui semblent naître du milieu même que crée pour leurs ébats le caprice indulgent du poète. Watteau est par excellence le peintre des « fêtes galantes ». Quand on prononce son nom, les images d'abord évoquées sont les grands arbres d'un parc, aux perspectives lointaines, aux eaux dormantes, les bosquets propices, une vallée où s'enfonce un fleuve au cours nonchalant, une brise caressante où, dans la musique, passe le parfum léger des femmes et des fleurs: les toques à plumes, les longues robes de satin, les courtes vestes de soie: un profil exquis, une gorge qui sort d'un corsage en pointe, une taille qui se cambre, une tête souriante qui se retourne, un groupe qui s'éloigne: et de ces images, comme au chant évocateur d'Ariel, se compose la féerie dans son décor, le poème des amours légères dont le rêve traversa la fantaisie du peintre.

N'imaginez pas, toutefois, que Watteau travaille sur de vagues images. Jamais il n'a oublié les conditions de son art. A Valenciennes, encore enfant, il allait sur la place publique observer les charlatans et vendeurs d'orviétan (Gersaint): plus tard, au Luxembourg, il n'a pas seulement étudié les arbres du jardin, il a vu passer les coquettes dans leurs atours, il a noté leurs mines et leurs gestes. Jamais son imagination ne s'est détachée de la nature: il ne se lasse pas de dessiner d'après le modèle vivant, il multiplie les croquis; son œil ardent,

inquiet, ouvert sur les choses, arrête au passage les gestes vifs, les lignes mobiles, les traits expressifs qui, de ses petits tableaux, font de grandes œuvres, parce qu'ils enferment la vie. Un peintre est un réaliste au service d'un poète. D'éléments pris sur le vif, par leur choix, plus encore par l'unité qu'y met son émotion, Watteau compose un monde qui n'est qu'à lui.

Dans la lumière azurée transparaissent des feuillages légers, c'est le printemps. Svelte, alerte, dégagé, l'*Indifférent* (Louvre, salle La Caze), la taille bien prise dans son justaucorps de la nuance du ciel, un manteau rose doublé de soie bleue négligemment jeté sur l'épaule, les jambes rapprochées, les bras étendus, tourne sur lui-même en faisant claquer ses doigts d'un geste de dédain et de belle humeur. Assise sur un banc, à l'ombre d'un bosquet, une toque brune sur ses cheveux blonds ondulés, les yeux noirs, le nez mutin, les lèvres en fleur, dans une robe de satin d'un blanc verdâtre où joue la lumière, sur les genoux la guitare au long manche que soutient sa main fine, presque enfant, la *Finette* (salle La Caze) écoute s'en aller la fin de sa chanson. Son visage sort de la fine collerette comme une fleur d'un vase de cristal ; elle est la femme de Watteau, sans méchanceté, sans défiance, sans autre pensée que celle qu'exprime sa grâce native, qui va où la mène sa fantaisie, une des petites fées de ce ballet de Titania où se noue et se dénoue le chœur des amours éphémères. Tout à l'heure le bel *Indifférent* passera près d'elle ; vous le retrouverez à ses pieds, cherchant les mots qui troublent les cœurs, tandis que, la tête doucement inclinée, elle écoutera celui qui lui rapporte l'écho de sa chanson.

A défaut des « fêtes galantes » de Dresde, de Berlin, de toutes les œuvres que nous avons laissé échapper, l'*Assemblée dans un parc* (salle La Caze) suffit à nous montrer l'art avec lequel Watteau compose ses paysages et sait y mêler, comme y fondre, les personnages dont nous ne saurions dire s'ils en naissent ou s'ils les ont créés. Le tableau est fatigué, il s'est assombri, il a perdu avec ses glacis quelque chose de sa fluidité, de sa transparence, mais l'esprit du maître et son charme y sont présents. Le soir tombe : dans un parc, au bord d'une pièce d'eau, se joue un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants : les grands arbres, déjà teintés des rousseurs de l'automne,

se colorent des derniers rayons du soleil couchant; dans l'encadrement des épais ombrages s'ouvre une perspective qui, de la pièce d'eau où la lumière du ciel réfléchie s'apaise, mène l'œil par-dessus les collines bleuies jusqu'aux tons orangés de l'horizon. Un joueur de flûte, dans l'ombre, marie son chant à la brise du soir; deux femmes, un homme à demi couché à leurs pieds, sont assises : l'une, l'éventail à la main, se retourne; caressée par la lumière qui allume les plis de sa jupe de satin, éclate sur sa gorge, détache un profil charmant, l'autre repousse un galant qui tend les bras vers elle; un couple cause; deux enfants jouent étendus sur l'herbe; une fillette debout, la grâce de la femme déjà dans la grâce de l'enfant, regarde la pièce d'eau, tandis que, curieux de solitude, un couple s'éloigne, l'homme, la taille cambrée, le jarret tendu, le manteau de soie bleue tombant de l'épaule; elle, la traîne de sa longue pelisse d'un roux vénitien relevée d'un geste coquet qui découvre sa cheville, multipliant les plis, allonge sa taille souple, toute la ligne de son corps svelte ondulant au rythme de sa marche cadencée.

Watteau est un paysagiste. Il n'a pas pour la nature l'amour patient et naïf d'un vieux maître hollandais, il ne pressent pas, comme Ruysdael, tout ce qu'une âme ardente peut révéler d'elle-même, sans y songer, par les affinités secrètes qui lient les formes et les ombres à l'expression des émotions humaines, mais il a senti de la nature ce qui s'accordait à son rêve, il l'a regardée d'un œil de peintre et il l'a aimée en poète. Ici, comme dans ses figures, fidèle aux conditions de son art, il mêle intimement la poésie et l'observation, et c'est de sensations directes, c'est d'éléments réels qu'il compose le décor idéal de ses fêtes galantes, ce monde élyséen fait des caresses des choses. Comparez ses paysages aux fonds de Boucher, à ces fouillis, d'un ton de tapisserie, qui ne semblent amuser les yeux avec les choses de la campagne que pour en distraire et en détourner l'esprit. Las des grandes villes, où la foule pressée roule entre deux rives de pierre, nous voulons de la campagne la solitude, le silence, nous dédaignons les effets préparés pour des admirations prévues, nous aimons les surprises, la sauvagerie de la montagne, de la forêt et de la mer. Si Watteau n'a pas notre sentiment de la nature, c'est à elle qu'il

demande ses inspirations; son paysage attend la présence de l'homme, n'a de sens que par elle: mais ce qu'il a d'agrément, de mesure, n'en altère ni la vérité ni même la grandeur.

Toujours il s'est plu au contact direct avec les choses: au Luxembourg, dit Caylus, « il dessinait sans cesse les arbres de ce beau jardin qui, brut et moins peigné que ceux des autres maisons royales, lui fournissait des points de vue infinis, et que les seuls paysagistes trouvent avec tant de variété dans le même lieu[1] ». Watteau connaît les grands arbres, il en a observé les formes, les ramures, non seulement au Luxembourg, mais sur les remparts de Valenciennes, dans la belle villa de Crozat à Montmorency; surtout il a étudié leurs ombrages, les lignes onduleuses qui en marquent les contours, le clair obscur qui en modèle la masse, l'atmosphère qui les enveloppe, les pénètre, les allège, ouvre aux regards leurs profondeurs. Il est un passionné de la lumière, il en a noté les reflets dans les eaux assoupies, les jeux, les gradations, les éclats, les transparences, selon qu'elle rebondit sur l'objet, ou s'y absorbe, ou y éclate, ou s'y perd. Rattachés à ces études attentives, remplis de traits choisis mais observés, ses paysages ne sont pas des fantaisies superficielles, imaginées de toutes pièces pour varier les fonds des scènes qui s'y encadrent. Sans doute il les accorde à ses personnages, il les subordonne à ses fins décoratives, mais il ne les improvise pas, il les compose des impressions où se résume en son souvenir le charme des choses.

Les jardins royaux et les grands parcs ne lui ont pas fait oublier sa patrie, Valenciennes, les plaines du Nord: il les donne pour fonds à ses premiers tableaux militaires, il en mêle le souvenir à ses impressions nouvelles. De ses visions premières il a gardé l'amour des grands ciels, de l'air, de l'espace; dans ses parcs, jamais il ne ferme les ombrages, il enfonce les perspectives, il laisse le chemin libre à la lumière qui vient de l'horizon, à l'œil qui s'y élance; parfois il développe toute une campagne aux vastes étendues (*Amusement champêtre*.

1. Un an avant sa mort, le 3 mai 1720, Watteau écrivait à M. de Julienne: « Vous me rendrez satisfait au delà de mon souhait, si vous me rendez visite d'ici à dimanche; je vous montrerai quelques bagatelles, comme les paysages de Nogent que vous estimez assez, par cette raison que j'en fis les pensées en présence de madame de Julienne, à qui je baise les mains très respectueusement. »

Potsdam): parfois entre deux collines il fait serpenter un fleuve, parfois à la lisière d'un bois il ouvre la plaine où dans un bouquet d'arbres apparaît un village que domine un clocher pointu (*Plaisir pastoral*, Potsdam). Par ce sens de l'espace, son paysage est un paysage de poète, que reculent les transparences de l'atmosphère, que les lointains vaporeux, les fonds qui se perdent, l'évanouissement de la terre dans le ciel à l'horizon prolongent comme la rêverie même qui le mêle à ses images légères. C'est en ces « Champs-Élyséens » qu'au pied d'une statue de Cypris, dont le marbre a les palpitations de la chair, il dispose, dans des attitudes que volontiers il répète, les groupes de ses fêtes galantes, tantôt auprès d'une balustrade longue et basse où les couples s'accoudent, s'asseyent, entourés de musiciens ou de danseurs (*La Perspective*; *Réunion en plein air*, Dresde; *Réunion galante*, Potsdam); tantôt à l'abri des grands arbres, les femmes assises frappant de l'éventail une main trop hardie, les hommes étendus à leurs pieds, à genoux à leur côté, le bras autour de leur taille: un couple s'éloignant, d'autres isolés, perdus çà et là (*Amusement champêtre*, Dresde), — tous les actes du petit drame sans dénouement hâté dont le caprice amoureux varie les épisodes et multiplie les péripéties.

Si le paysage de Watteau n'est pas fiction pure, s'il tient à la réalité par les éléments qu'il combine, il est l'œuvre de la fantaisie, un monde créé pour le petit peuple qui l'anime: il s'évanouirait avec la féerie dont il est le décor enchanté. C'est la nature sans les frimas, le vent, la tempête, sans ce qu'elle a de sérieux, de tragique, sans rien qui rappelle ni la vie profonde des choses, ni la terre rude du laboureur, ni le travail, la souffrance et la mort: elle n'est plus que le théâtre des jeux de l'amour et du hasard, elle ne renvoie à l'âme que l'écho caressant de son propre désir. Ses grands arbres, ses bosquets sont là pour inviter au repos, ses roses attendent les mains qui les tresseront en couronnes; ses sources, ses jets d'eau jaillissants veulent l'accompagnement des tendres entretiens, des rires légers; sa brise n'est que la messagère qui emporte et répand les parfums, la musique et les chants. Pas plus que l'imagination, l'œil ne saurait séparer les figures et les fonds: une même harmonie les enveloppe, ils en sont les élé-

ments accordés. A l'heure où le soleil descend à l'horizon, la lumière apaisée dore les couronnes de feuillage dont les masses s'assombrissent, elle entre dans la clairière et, sur le fond assoupi, mariant les personnages au décor, elle détache tout ce qui l'arrête et la réfléchit, les cassures des étoffes de satin, un profil exquis, une oreille apparue dans les frisures blondes, les nuques ambrées que les cheveux relevés découvrent, une gorge, une main fine. Watteau excelle dans cet art de suivre les jeux de la lumière sur les étoffes, sur les chairs, de faire sortir de ces traits vifs et comme dispersés l'unité d'un effet où ils conspirent.

Watteau a eu cette rare fortune de se mettre tout entier dans une œuvre qui, faite de la grâce de son esprit, en reste le témoignage et le vivant symbole. *L'Embarquement pour Cythère* est le tableau qu'il présenta pour sa réception à l'Académie, plus de cinq ans après qu'il y avait été « agréé » (1717). Baigné dans une atmosphère blonde, où le souffle de la brise lente porte la caresse d'une musique légère, le paysage prolonge ses contours nonchalants; entre les collines bleuies, dont une lumière douce argente les sommets, le fleuve alangui coule, réfléchissant le ciel et ses rives, et, sur ce fond de rêve, ondule la ligne des pèlerins, — robes de satin, petites vestes et manteaux courts, blancs, roses, bleus, relevés et soutenus par les bruns, — déroulant dans son unité les épisodes variés de ce poème de l'amour sans hâte et sans fièvre. Assise sur un banc, que domine un buste de Cypris sortant d'un terme de marbre où montent et s'épanouissent des roses, celle-ci écoute l'homme à genoux qui se soulève vers elle, et son visage penché laisse déjà lire le charme des paroles troublantes : celle-là s'est laissée convaincre et, d'un geste décidé, tend les deux mains vers l'amant qui la relève : grande, belle, sérieuse encore, déjà prête au départ, cette autre, le bras de celui qui l'entraîne autour de la taille, se retourne, et, dans un mouvement de coquetterie résignée où se trahit l'élégance du corps souple, regarde le couple qui se lève comme pour l'attendre et s'enhardir de son exemple; au bas du tertre, sur le chemin, avec la familiarité des premiers pas faits, les couples joyeux, enlacés, souriants, — l'une, de ses deux mains, suspendue au bras de l'aimé, — s'en vont vers la galère d'or enguirlandée de roses, où deux nochers nus attendent, appuyés sur

leurs rames, tandis qu'au-dessus tourbillonnent les petits Amours lancés comme une volée de fleurs; et de la causerie timide encore, où la voix hésite et tremble, aux mains qui se pressent, aux bras qui se serrent, aux lèvres qui se cherchent, aux baisers qui montent avec un bruit d'ailes, c'est, en ces groupes divers, le même sentiment qui naît, grandit, développe ses épisodes successifs, le même chant visible dont la ligne au rythme onduleux relie les stances l'une à l'autre.

L'Embarquement pour Cythère, c'est le poème de l'amour délicat, où l'esprit s'émeut avant le cœur, où l'imagination se trouble avant les sens, le poème des sympathies soudaines, des abandons sans résistance, des rencontres qui font le bonheur d'un jour inoubliable; c'est un pays féerique où tout se dispose de soi-même pour cet enchantement du caprice amoureux, les guirlandes de roses et d'amours envolés, le bruissement des feuillages légers, les bosquets qui offrent leur retraite aux couples lassés, le reflet mélancolique du paysage, au soleil couchant, dans les eaux dormantes. Dans ce monde du rêve, on ne connaît ni le regret, ni le remords, ni les tumultes de la passion, ni les déchirements des sentiments contraires; les âmes descendent une pente douce qui, de la causerie spirituelle et galante, avec des lenteurs de menuet, les mène à l'amour sans déranger les plis des robes de satin aux cassures lumineuses; de la vie il ne reste que l'amour, et de l'amour que le rêve d'un poète soudain épris un soir de bal, dont l'enchantement se mêle de la mélancolie secrète des réveils prochains.

III

Il faut une singulière naïveté pour prétendre enfermer un artiste dans une formule et déduire d'une vérité générale la complexité d'une vie individuelle. Le rapport qui relie l'œuvre à l'âme de l'artiste est un rapport délicat, dont nous n'avons jamais tous les termes, que « l'esprit de finesse » pressent, que « l'esprit de géométrie » ne peut que fausser. L'analyse ici est toujours incomplète, approchée; on simplifie pour comprendre; on discerne quelques éléments, on ne saisit pas,

avec le mystère de la vie, le secret des proportions heureuses qui les combinent dans l'équilibre instable du génie. Regardez les dessins de Watteau, ses tableaux, son œuvre gravée : ce qui d'abord vous frappe, se dégage des impressions multiples, c'est l'esprit, quelque chose de vif et d'allègre, la verve d'une observation qui se joue à la surface des choses, un art de souligner l'expressif sans y insister, une manière de prendre la vie légèrement, d'y faire passer le sourire d'une ironie sans amertume, une touche fine, prompte, qui met dans un contour, dans un accord de tons l'imprévu, la surprise, la justesse d'un mot heureux dans l'entraînement de la causerie. Tous les amis de Watteau s'accordent à dire « qu'il était né sarcastique », qu'il « démêlait et rendait à merveille les ridicules de ceux qui venaient l'interrompre » dans son travail et l'importuner ; ils nous le montrent faisant volontiers quelque plaisanterie « d'un grand sang-froid, accompagné d'un air doux qui lui était naturel ». (Caylus.) Peintre, Watteau garde le don et le goût de l'observation, il excelle à saisir le mouvement, non pas celui qui trahit l'énergie de la volonté ou l'ardeur de la passion, mais tous les gestes vifs, spirituels, un port de tête, un jeu de physionomie, un balancement de hanches, les élégances de la démarche féminine, les manèges de la coquetterie, toute la mimique des conversations galantes, qui, comme dans la voix, dans tout le langage du corps, mettent le frémissement léger de l'émotion amoureuse.

Mais l'esprit de Watteau a ce charme unique d'être grâce et sentiment. Cet homme « caustique » est un « timide » et un poète. Chose inattendue, l'artiste qui ne laisse de la nature que le décor enchanté des jeux de l'amour, le peintre dont les paysages sont faits pour l'homme, pour ses fêtes, est un misanthrope. Watteau était « sombre, mélancolique », il avait « le dégoût de lui-même et de tous les hommes » ; il dédaignait le succès, il s'irritait des compliments, il se dérobait aux curieux, il cachait sa retraite et il demandait qu'on n'en trahît point le secret. Mais ce misanthrope sans méchanceté était un naïf, un enfant : « il était continuellement la dupe de tout ce qui l'entourait », non par manque de jugement, mais par faiblesse, par défaut de résistance, par une sorte de lassitude et de négligence. Avec les amis qui, n'étant pas des étrangers, ne trou-

blaient point sa solitude, sans défiance il s'abandonnait, il redevenait l'homme de son œuvre « agréable, tendre et peut-être un peu berger », (Caylus). Il apportait à la vie réelle une insouciance mêlée de mauvaise humeur. Il ignorait les ivresses banales de la vanité : il dédaignait ses œuvres faites ; il lui arrivait d'effacer un tableau achevé. Il avait l'impatience de toute servitude : il vivait au jour le jour, librement, sans s'inquiéter du lendemain. « Il n'aimait point l'argent et n'y était nullement attaché » (Caylus) : il poussait le désintéressement jusqu'à s'emporter contre son ami Gersaint, qui voulait lui donner de ses œuvres « un prix raisonnable ». Un jour que Caylus lui adressait des remontrances et cherchait à l'effrayer par l'image de l'avenir, de ce qu'il cache de possible et d'inconnu, il n'en obtint que cette réponse : « Le pis-aller, n'est-ce pas l'hôpital? On n'y refuse personne. » Watteau est un poète autant qu'un observateur ; on ne le trompe pas, il sait voir les choses et les hommes comme ils sont, mais il se détourne de ce qui le froisse, il s'y refuse : il semble que le contact du monde réel trop rude blesse ce rêveur de choses ailées : il se réfugie dans le monde féerique qu'évoque sa fantaisie, il ne demande à la nature que les images qui lui en donnent la vision précise et la réalité pittoresque.

Cette poésie, où se fondent la grâce, l'émotion et l'esprit, se lie au tempérament de l'artiste, en exprime les faiblesses et les ardeurs. Watteau est un malade : atteint aux sources mêmes de la vie, il meurt lentement de la poitrine ; son inconstance, la mobilité qui l'entraîne à changer sans cesse de logement, n'est que l'inquiétude de l'être blessé qu'agite le besoin de laisser quelque part le mal qui l'oppresse. Il emporte avec lui le rêve du pays où l'on ne souffre ni ne meurt, où la vie s'écoule dans les jeux d'un loisir sans ennui que remplit l'illusion toujours renaissante de l'amour. « Il était libertin d'esprit, mais sage de mœurs », dit Gersaint ; et Caylus : « Il était naturellement sobre et incapable d'aucun excès. La pureté de ses mœurs lui permettait à peine de jouir du libertinage de son esprit, et on s'en apercevait rarement dans ses discours. »

Le réalisme de l'ancien mousquetaire, dont on sait le cynisme, enlève au critique l'intelligence de l'art délicat de son ami. Pour parler son langage, nul n'a, plus que Watteau,

« joui du libertinage de son esprit » ; il l'a transposé dans un rêve charmant dont il s'est enchanté lui-même et dont il a laissé pour tous l'inoubliable image. Sa poésie est la poésie du désir, mais du désir qui n'aspire point à se détruire lui-même, qui se complaît dans sa propre fièvre, s'attarde à l'espoir d'un bonheur qu'il redoute, savoure la demi-ivresse qui précipite le cours des idées et des images, en accélérant doucement le rythme du cœur. Il aime de la femme la coquetterie, les mouvements onduleux, tout ce qui met dans son attitude, dans son geste, le souvenir et comme la promesse de l'abandon ; il aime de l'amour ses préludes, les longs entretiens, les mots murmurés à voix basse, les mains et les lèvres qui s'égarent ; il en oublie les réalités brutales pour n'en garder que le jeu troublant, l'espèce d'enchantement qui, dans un recul de rêve, évoque le décor de ses fêtes galantes. Une ombre de mélancolie voile ce monde fragile, où le sentiment n'est que la grâce de l'esprit, ronde d'Obéron et de Titania, songe d'une nuit d'été que les premières lueurs du jour vont dissiper. Sa fantaisie spirituelle se pose sur les fleurs sans les flétrir, elle garde quelque chose d'ailé qui la soutient et l'empêche de s'abaisser. « Aucun vice ne le dominait, dit Caylus, et il n'a jamais fait aucun ouvrage obscène. Il poussa même la délicatesse jusqu'à désirer, quelques jours avant sa mort, de revoir quelques morceaux qu'il ne croyait pas assez éloignés de ce genre, pour avoir la satisfaction de les brûler, ce qu'il fit. »

IV

Watteau est né à Valenciennes, six ans après sa réunion à la France : Julienne lui donne le titre de « peintre flamand de l'Académie royale[1] » : mais, s'il est vrai qu'il doive quelque chose à ses origines, par ses qualités comme par ses défauts, par sa poétique, par sa facture même, nul peintre n'est plus à nous,

1. M. L. Cellier écrit encore, dans son patriotisme local : « Watteau est un peintre flamand..., il est Flamand par son tempérament artistique, par sa façon de concevoir le pittoresque, par le réalisme de sa peinture... Il n'a rien pris à l'art français, qui, avant lui, procède en grande partie de l'école italienne. »

nul n'est plus propre à montrer la vanité des théories qui enferment les individus et les races dans des bornes qu'il leur est interdit de franchir. S'il emprunte les éléments de son langage pittoresque à Anvers et à Venise, à Rubens dont il étudia passionnément les décorations au Luxembourg, à Titien et à Véronèse, qu'il eût voulu aller voir chez eux, qu'il connut chez Crozat, — de ces éléments empruntés il se fait un langage qui est à lui, d'un accent très individuel et bien français. Sa peinture transpose l'éloquence et la splendeur de ces maîtres dans une langue vive, alerte, spirituelle; aux grands partis pris, aux effets puissants, largement contrastés, substitue les petits effets de lumière, les jeux d'un rayon dont le caprice ingénieux fait éclater un pli de satin, touche une oreille, une nuque dorée, caresse un profil souriant. Les dessins dont il ne se lassait pas de remplir ses albums, reculant l'heure de peindre les tableaux charmants dont il restait toujours mécontent, révèlent tout ce qui peut tenir d'esprit dans un contour, dans un modelé, tout ce qui passe de la fantaisie de l'artiste en verve dans le mouvement de la main que mène l'image intérieure. Non seulement l'exécution est merveilleuse, avec un mélange de crayon blanc et de sanguine rend les transparences de la chair, donne à un dessin aux trois crayons la souplesse et comme la fluidité de la peinture à l'huile, mais c'est la vie même qui agite et précise le contour sinueux et ferme, met son accent sur la saillie lumineuse, crée le langage mobile, frémissant qui l'exprime.

Et des têtes qui couvrent les précieux feuillets, c'est l'esprit français qui rayonne : vous n'y trouverez ni le sérieux un peu âpre de Florence, ni la morbidesse milanaise, ni la lenteur flamande; ce sont visages alertes qui ne peuvent se taire, dont les traits même au repos sont en mouvement, dont les lèvres se recourbent en un arc léger, dont la bouche et les yeux vont sourire, dont la ligne du nez tremble, dont les narines mobiles frémissent. Les justaucorps de soie, les petits manteaux vénitiens, les robes chiffonnées, pimpantes, par l'indication spirituelle des plis, remuent et vivent. C'est la mimique de l'esprit, les petits airs qui accompagnent les entretiens galants, toutes les attitudes qui soulignent les « oui », les « non », les « peut-être », tous les gestes vifs et comme les intonations qui

quet, que Watteau emprunte ses sujets militaires. Il dessine, il peint sur nature (Gersaint), mais il ne voit de la guerre que ce qui répond à sa fantaisie, il n'en exprime ni l'héroïsme, ni l'horreur tragique, il en tire des scènes familières, les incidents joyeux ou comiques de la vie d'aventures, des groupes pittoresques sur un fond de paysage.

Il est facile de dire que le Watteau des fêtes galantes est le peintre de la Régence, mais, en tout cas, il la devine, il la devance, et peut-on dire, au demeurant, qu'il y trouve ses modèles? Les soupers du Régent sont de sales débauches, où l'animal s'étale et se vautre, où le plaisir tourne à la rage de s'encanailler. Emportées par un vent de folie, les héroïnes du temps sont des bêtes gloutonnes, — la Parabère, la duchesse de Berry, la fille et les maîtresses du Régent, — qui s'emplissent de nourriture à déborder, boivent jusqu'à la lourde ivresse qui terrasse, lancent dans leurs hoquets les chansons et les propos de corps de garde. Watteau ne nous dit rien de pareil, il n'emprunte à son temps, comme à la nature, que les images qui conviennent à son rêve. Le poète guide l'observateur. Ainsi que le pauvre, à travers la grille fermée, regarde le château mystérieux dans l'encadrement des grands arbres du parc, le fils du couvreur, épris d'élégances, a regardé jadis ce beau monde de loin; même quand il s'en est approché, quand il en a connu la misère et la petitesse, l'image qu'il s'en était créée est restée le symbole pour lui d'une réalité meilleure et plus douce. Il ne garde de la femme que la grâce de ses mouvements, les gestes, les attitudes qui répondent aux formes qu'il veut évoquer: il ne copie pas ce qu'il voit, il le met à profit pour créer un monde qui est à lui, des êtres dont l'amour est toute la vie, mais qui en cherchent surtout l'attente, les promesses, l'imagination, le rêve, qui se nourrissent de chants et de parfums, et s'en vont ivres de cette ivresse vers les bonheurs qui n'existent pas.

Watteau peint en poète, au moment même où la poésie est dédaignée, où l'écrivain à la mode est un La Mothe-Houdard, qui s'étonne « du ridicule des hommes qui ont inventé un art tout exprès pour se mettre hors d'état d'exprimer exactement ce qu'ils voudraient dire », et qui refait l'*Iliade* froidement, en supprimant tout ce qui la dépare, — la couleur, le sentiment et la vie. — Il est vrai que Marivaux semble transposer dans son

Watteau est un exemple frappant de ce qu'il y a d'insuffisant dans toute théorie qui veut expliquer le génie par le dehors, par son milieu. A ne consulter que ses œuvres, qui s'aviserait de le faire naître en 1684, qui devinerait que des trente-sept années de sa trop courte vie, trente et une se sont écoulées sous le règne de Louis XIV? Les formules simplistes ne réussissent que par la négligence des faits qui les démentent. Watteau ne reçoit pas de son temps sa sensibilité, sa poésie; il les découvre en lui-même, et ses œuvres les propagent. Que de bonnes raisons on trouverait et dans les événements contemporains et dans sa propre vie, pour qu'il eût fait le contraire de ce qu'il fit! Il ne lui vient des choses que des images de tristesse. Je sais peu d'époques où la France ait été aussi éprouvée, aussi lasse qu'à la fin du règne de Louis XIV: les défaites se succèdent, ouvrant les frontières à l'ennemi; allumée par la persécution religieuse, la guerre civile s'ajoute à la guerre étrangère; le peuple meurt de faim; la cour est assombrie par les deuils successifs, le dauphin et le duc de Bourgogne, le fils, le petit-fils, les arrière-petits-fils du roi sont emportés coup sur coup; l'hypocrisie de la dévotion ajoute à ces tristesses le poids d'un mortel ennui. La vie de l'artiste ne semble pas faite pour atténuer ces impressions, auxquelles elle est singulièrement accordée: ses débuts sont pénibles; il arrive à Paris sans appui, sans argent; il se voit condamné à un labeur obscur de copiste machinal; sans parler des privations, l'ardeur d'apprendre fait plus douloureuse l'impatience des heures perdues; sa santé délicate s'accommode mal de ces épreuves, il y prend les germes de la maladie qui altère son humeur, lui enlève la joie du succès, le tue en plein travail. Vous chercherez vainement au dehors, dans je ne sais quelle fatalité étrangère à l'âme de l'artiste le secret de ce talent ingénieux et charmant, qui n'ajoute au sourire des choses une mélancolie discrète que comme un voile léger qui en achève la grâce.

En 1709, il est à Valenciennes, — l'année du terrible hiver dont le souvenir s'est gardé jusqu'à nous. La France est aux extrémités, Villars court à Versailles supplier le roi de donner au moins du pain à ses soldats. C'est à cette armée, qui vient de livrer l'indécise et sanglante bataille de Malpla-

théâtre la poésie de Watteau, emprunter au peintre ses décors fééeriques, surprendre les causeries qui, dans ses grands parcs, s'accordent au murmure des feuillages et des eaux, et, prolongeant l'émoi des amants, mêlent les caresses de la voix tremblante aux sons de la flûte envolés dans l'air du soir. Mais Watteau est mort depuis vingt ans, lorsque Marivaux, avec quelque chose de plus maniéré, de plus réfléchi, avec moins de richesse et de verve reprend ce poème de l'amour délicat qui s'attarde à jouir de lui-même [1].

Watteau est un révolutionnaire; sans faire de manifestes ni de théories, rien qu'en obéissant à son génie, il domine l'art de son temps. Pour expliquer les changements de la mode et du goût, il faut tenir compte d'une loi de la sensibilité humaine, du besoin même de changement qui entraîne la société comme l'individu, de la lassitude qui suit toute émotion longtemps éprouvée, de l'indifférence relative qui naît à son endroit quand on en a suffisamment varié les formes et les modes d'expression. Les successeurs de Lebrun continuaient le style solennel, l'idéal de grandeur emphatique du maître, en y joignant l'ambition et le vide de l'école bolonaise. Watteau laisse là les traditions de l'école de Versailles; aux grandes surfaces peintes, il substitue ses petits tableaux de chevalet, ses panneaux décoratifs; aux Grecs et aux Perses, à David et à Alexandre, il préfère les petits soldats français de Villars, qui défilent sous ses yeux; aux vagues déesses qui se dérobent dans les nuages, les belles dames d'allures coquettes qui paradent au bras de leurs amants, devant la terrasse du Luxembourg. Mais il ne doit qu'à lui-même son style, sa poésie, l'âme de caprice, de coquetterie, de fantaisie amoureuse et spirituelle dont il anime son œuvre. Le véritable artiste paraît souvent au moment où l'on serait tenté de mettre en doute l'avenir de l'art, par l'impuissance de deviner les formes nouvelles qui le rajeuniront. Il ne trouve pas ces formes nouvelles dans l'école qui meurt lentement, et dont les

1. Walter Pater, dans l'espèce de fiction qui sert de cadre à son étude, suppose que Watteau a connu le roman de *Manon Lescaut* qu'il apporta avec lui lors d'un voyage à Valenciennes, en 1717 : le roman n'a paru qu'en 1731. Dans la seconde édition de son livre, l'auteur nous avertit de l'anachronisme par cette note un peu singulière : *Possibly written at this date, but almost certainly not printed till many years later.*

représentants attardés gardent la faveur et les places, dans la vague attente d'un public qui ne sait pas ce qu'il désire : il les invente, elles naissent de son sentiment ; elles en ont l'imprévu et la spontanéité. Le public, le plus souvent, d'abord résiste : quelques novateurs se groupent, entraînent la masse : un beau jour, les adversaires se sont transformés en admirateurs, sans qu'ils sachent eux-mêmes comment la conversion s'est opérée. Au moment où Watteau peint, il est bien accueilli par les amateurs ; mais les grands peintres sont alors les anciens collaborateurs de Lebrun, les représentants de l'école, Jouvenet, Antoine Coypel, de la Fosse, Rigaud ; et même en 1748, près de trente ans après sa mort, le jour où Caylus lit son éloge devant ses confrères de l'Académie royale de peinture et de sculpture, « connaissant tout l'effort nécessaire à la nature pour la production d'un grand peintre d'histoire », il y apporte toutes les restrictions que lui paraît exiger d'un amateur éclairé le genre inférieur de son ami.

Le caractère du génie des maîtres est sa fécondité ; il semble qu'il y ait en lui quelque chose de contagieux, qu'il se communique et se propage. Il découvre, il éclaire d'une lumière soudaine une nuance ignorée de la sensibilité humaine, et la possibilité d'en varier l'expression sans redite, le charme de la nouveauté, rajeunit l'inspiration, multiplie la pensée d'un seul par les différents esprits en qui elle revit et se métamorphose. Watteau domine la peinture du XVIIIe siècle[1]. Il a des imitateurs directs qui lui empruntent ses sujets, copient sa manière. Il avait connu Lancret chez Gillot, et lui avait conseillé « de se former sur la nature même, ainsi qu'il avait fait » (Gersaint), mais, sans y tâcher, par son exemple, par

1. Watteau est le maître dominateur qui asservit à sa manière, à son goût, à son optique, toute la peinture du XVIIIe siècle. Je ne parle pas seulement ici de ses singes, de ses continuateurs serviles : Pater et Lancret. Je parle de tous les autres peintres, des grands et des petits. Je parle du peintre de Troy, qui dans ses planches familières, les passe-temps et les bals de la Régence, se contente d'enfler les grâces et les encapuchonnages de Watteau. Je parle de Charles Coypel qui lui dérobe, avec l'*aigu spirituel* de ses profils, la laque vénitienne de ses chairs. Je parle de Boucher : vraiment il semble qu'en ses vingt-six ans de peinture (?) Watteau ait tout épuisé ! La chinoiserie que Boucher exploite comme en vertu d'un brevet d'invention, n'est-ce pas Watteau qui l'a inaugurée sur les lambris de la Muette ? Et plus tard encore l'espagnolerie de Van Loo, ne sera-ce pas le manteau de Mezzetin, reparaissant au milieu des cours d'amour à collerettes des fêtes galantes ? (Edmond et Jules de Goncourt : *L'Art au dix-huitième siècle*.)

son action, il l'avait formé, à vrai dire, à son image et sur ses propres œuvres. Pater était son compatriote, avait été son élève; au moment de mourir, on s'en souvient, il le rappela auprès de lui, voulut lui consacrer ses derniers jours, et l'élève déclarait « qu'il devait tout ce qu'il savait à ce peu de temps qu'il avait mis à profit »; ses tableaux confirment assez cet aveu de reconnaissance. Boucher n'avait pas vingt ans quand Julienne le chargea de graver les « figures de différents caractères » d'après Watteau, et il garde dans sa grâce plus apprêtée, qu'affadit parfois la manière, quelque chose du sentiment du maître qu'il ne fait pas oublier. Fragonard, au début de sa carrière, copie les *Fatigues* et les *Délassements de la guerre*, et ce peintre charmant qui, bien que né en Provence, dans un pays de pleine lumière, loin de Venise et d'Anvers, se permet d'être un coloriste tour à tour plein de finesse et d'éclat, ce poète de l'ivresse amoureuse, du baiser, des surprises, des demi-violences, des derniers voiles qui s'envolent, par sa facture, par son art de faire jouer les rayons sur les étoffes, sur la chair vive, par ses esquisses brillamment frottées, rappelle le maître de l'*Embarquement pour Cythère*.

Cette influence de Watteau, on a pu la retrouver dans de Troy, dans Charles Coypel, dans Van Loo ; mais, sans parler des imitations directes, des sujets empruntés, de la facture qui rattache désormais l'école française non plus à Bologne, mais à Rubens et aux Vénitiens, — n'est-ce pas la grâce de Watteau, son élégance, son sentiment poétique, son âme encore qui, chez tous les petits maîtres, graveurs, aquafortistes, dessinateurs, en dépit de la licence croissante, fait passer un souffle de vie libre, heureuse, sauve de la basse grossièreté par une sorte d'invraisemblance poétique, par je ne sais quoi de rêvé, de chimérique, par ce sourire de l'esprit qui rayonne jusque dans les polissonneries auxquelles le siècle finissant se complait et s'abaisse?

GABRIEL SÉAILLES

LA JEUNE ÉGYPTE

I

Il y a vingt ans, cette expression eût paru vide de sens. Il ne pouvait y avoir de Jeune Égypte, parce qu'à vrai dire il n'y avait pas encore d'Égypte. Là, comme ailleurs, c'est sous le joug que s'éveilla l'instinct national. Depuis l'établissement de la domination anglaise, l'idée de patrie, nourrie par les livres, les idées, et l'exemple même de l'Europe, n'a fait que grandir parmi ces jeunes Égyptiens, qui, recevant en Égypte une éducation quasi européenne, fourniront demain le personnel administratif et politique de leur pays. Que vaut cette jeunesse? Que peut-on attendre d'elle? La question est intéressante autant peut-être que difficile à résoudre. Mais on peut au moins tenter d'y répondre pourvu qu'on ait vécu soi-même assez longtemps en contact avec la Jeune Égypte.

Et d'abord, il ne faut pas, sur ce point, accorder trop de crédit aux opinions les plus bruyamment professées sur les bords du Nil. La plupart des Européens au service de l'Égypte proclament que l'indigène est à jamais incapable de progrès. Plus l'opinant est injustement puissant et justement menacé, plus l'affirmation se fait tranchante. Chez les Anglais, elle a

pris la rigueur d'un dogme. Cette opinion se reflète d'ailleurs dans les ouvrages qu'inspirèrent à nos compatriotes les moins pressés, des séjours de trois mois au bord du Nil : « *Éternelle passivité dans la servitude... Aptitude à recevoir des coups... Incapacité absolue de remplir avec la correction voulue une fonction quelconque...* », voilà les flatteuses appréciations de quelques écrivains, et non des moindres. Si, d'autre part, on consulte les gens qui forment, en Égypte, l'avant-garde du parti national, ils vous répondront hardiment que la jeune génération est mûre pour la liberté. « *L'Égypte aux Égyptiens ; hors de chez nous les étrangers* », tel est leur cri de ralliement, non seulement contre les Anglais, mais contre tous les Européens. Dans les petites sociétés plus ou moins secrètes où viennent parloter de tout jeunes gens, c'est le thème ordinaire des discours. Enfin certains publicistes indigènes se font une clientèle de jeunes admirateurs en leur exaltant les aptitudes de la « nation » égyptienne.

C'est entre ces avis contraires que se débat le chercheur impartial. Il imagine difficilement qu'un peuple tout entier soit condamné à l'impuissance par on ne sait quelles fatalités de race ou d'histoire. L'hérédité est sans doute une puissance formidable qui pèse sur les races comme sur les individus ; mais le pouvoir de l'éducation, non moins formidable, n'a-t-il pas pour effet de vaincre ou d'utiliser au profit du progrès les instincts héréditaires? Il est des peuples qui, pour s'être mis résolument à l'école de l'Europe, menacent de lui faire un jour la leçon. Voilà ce que répond un juge non prévenu aux détracteurs de la Jeune Égypte. Mais, d'autre part, quand il entend honnir les Européens, il ne peut s'empêcher de songer qu'il y a vingt ans l'Égypte était encore administrée comme un État barbare; que ce sont des Européens, Français d'abord, Anglais ensuite, qui y ont tout créé, et qu'enfin la jeune génération actuelle, à peine hors des écoles, encore sans tradition et sans expérience, ne pourrait, en tout cas, tenir que de son éducation les qualités qui la désigneraient pour une complète émancipation.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'examine, le problème de la Jeune Égypte se ramène comme tant d'autres à une question d'éducation. Si l'on ne veut pas se contenter de jugements

intéressés, il faut, pour apprécier cette jeunesse, savoir comment elle est instruite, et connaître, au moment où elle entre dans la vie, les principaux traits de son intelligence et de son caractère. C'est simplement cette étude de faits que nous voudrions tenter, sans le souci de prophétiser un avenir plus hasardeux en Égypte que partout ailleurs.

II

Qu'on suppose un pays où, de toute éternité, se soient mêlées les races et les religions ; où l'ignorance la plus complète ait été longtemps le seul patrimoine commun à toutes les classes : où le chef de l'État, il y a cinquante ans, ne savait pas lire ; où l'œuvre de l'enseignement ait dû se soumettre aux influences étrangères les plus contraires sans cesser de satisfaire aux intérêts nationaux les plus complexes, et l'on jugera combien les problèmes de l'instruction publique y doivent être ardus. Tel est le cas de l'Égypte.

L'enseignement purement européen est donné depuis le commencement du siècle dans des écoles privées appartenant à diverses nationalités, où la part de la France est cependant toujours restée prépondérante. Mais le système égyptien de l'instruction publique a été, comme toutes les institutions de l'Égypte contemporaine, inauguré par Mohammed-Ali. Seulement, tout en reconnaissant les avantages de l'instruction pour son peuple, il en estimait surtout les résultats les plus prochains. C'était des officiers et des percepteurs qu'il lui fallait, et sans délai. Il n'avait ni le temps d'attendre, ni la patience de choisir. Là, comme ailleurs, il imposa ses bienfaits à coups de force, sinon à force de coups. On vit de véritables conscriptions d'écoliers, des razzias de petits fellah faites en hâte pour remplir les écoles du vice-roi. On les nourrissait et on les élevait par bandes, inconnus et oubliés de leurs familles, jusqu'au jour où, frottés d'un peu de science, ils sortaient tous fonctionnaires ou soldats. L'Égypte commençait par la plus grande des hardiesses, celle de l'éducation commune et par l'État. C'était la théorie de Platon appliquée

chez les barbares. On y mettait d'ailleurs de l'apparat. Les élèves portaient de superbes uniformes, et les écoles, des noms illustres. Les noms demeurent; ainsi il y a encore une École polytechnique et une École de médecine. Mais les uniformes ont disparu, quoique non sans résistance. Quant aux milliers d'enfants dont on ne pouvait faire ni des scribes ni des sous-lieutenants, rien ne fut tenté pour eux. Le premier Ministère de l'instruction publique, fondé en 1836, ne gouvernait qu'une école préparatoire et des écoles spéciales. Du moins la tentative énergique de Mohammed-Ali, vigoureusement secondée par son entourage français, eut, par sa brusquerie même, l'heureux résultat d'imposer du coup cette nécessité d'une culture occidentale qui a pénétré si lentement dans les autres pays orientaux.

Vint naturellement la réaction. Après la mort de Mohammed Ali, ses arsenaux furent désertés, ses monopoles abolis, ses grands projets abandonnés. Il ne fallait plus de fonctionnaires : on n'eut plus d'instruction. Jusqu'à 1860, il y a un grand vide dans l'histoire de l'instruction publique en Égypte. Toutes les écoles du gouvernement étaient ou fermées, ou sans élèves, ou sans maîtres. Il ne restait plus que l'antique et rudimentaire enseignement des mosquées et des écoles coraniques.

Peu à peu, cependant, la fréquentation des étrangers, les exigences de la lutte économique, le contact avec l'Europe pour le percement du canal de Suez, imposèrent au gouvernement égyptien l'idée d'un nouveau système d'éducation. En 1863, le ministère fut réorganisé. Mais on jugera du désordre qui devait régner dans cette administration en songeant que, jusqu'en 1868, il n'y a trace d'aucun budget. Un peu plus tard, le khédive Ismaïl attribua à l'instruction publique le revenu des terres de Wady-Tumoïlat, que venait de lui faire reconquérir sur la Compagnie de Suez l'arbitrage de Napoléon III. On put alors fonder un certain nombre d'écoles primaires qui prirent le nom d'Écoles nationales. Les sociétés religieuses indigènes suivirent peu à peu l'exemple du khédive; une part des biens de mainmorte ou « Wakfs » fut consacrée à l'entretien de nouvelles écoles primaires. Ainsi se précisaient les deux revenus principaux qui, avec la subven-

aussi que, dans ce pays neuf où un vaste système d'enseignement populaire et élémentaire s'impose nécessairement tout d'abord, l'instruction, par une loi fatale qui semble s'être imposée à tous les pays, a d'abord été réservée aux seuls pupilles du pouvoir, puis étendue aux classes moyennes, mais tardivement autant que maigrement dispensée aux foules. On a raison de dire que l'histoire se recommence partout.

Quelles sont maintenant les écoles égyptiennes et qu'y fait-on?

Il ne faut pas croire qu'elles soient fréquentées par la jeunesse égyptienne tout entière. C'est une élite qui les peuple, cette élite qui fournira demain les fonctionnaires et les quelques hommes indépendants de l'Égypte. Sur 500 000 garçons en âge de fréquenter l'école, à peine 10 000 sont élevés dans les établissements du gouvernement, et environ 3 à 4 000 dans les écoles privées. La plupart des fils de fellah ne reçoivent absolument aucune instruction. Mais, dans les villes, sont établies, auprès des mosquées, un certain nombre d'écoles coraniques ou « kouttab » qui sont fréquentées par environ 140 000 enfants. Ce sont ces petits écoliers dont on entend la récitation rythmée, à travers les fenêtres ouvragées de leurs salles de classe, au-dessus des fontaines publiques. Elles sont pittoresques, les écoles coraniques, avec le grouillement désordonné des bambins accroupis et leur éternel balancement de hanches accompagnant tous les exercices. Elles gardent le dernier vestige de couleur locale qui reste à l'enseignement public en Égypte : mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Car le pauvre « fiki » qui y enseigne, accroupi sur ses talons, ne sait que quelques chapitres du Coran et peut-être une ou deux règles de calcul; et c'est là tout le bagage dont il munira ses petits élèves.

Les seules écoles qui nous intéressent sont celles qui contribuent à former cette portion de la jeunesse égyptienne qui doit avoir un jour quelque influence. Elle grandit presque entièrement dans les écoles primaires et secondaires du gouvernement pour se préparer aux examens du baccalauréat égyptien *qui seul donne accès aux fonctions publiques*. Un certain nombre sont également élevés dans les établissements

sont dus en grande partie les progrès accomplis récemment en Égypte... Elle y a contribué non seulement directement en formant des professeurs, mais indirectement en exerçant sur les autres écoles une influence des plus bienfaisantes... » (Artin-Pacha, sous-secrétaire d'État à l'Instruction publique.)

On eut à lutter d'abord contre la tradition créée par Mohammed-Ali, celle de l'élève payé, de l'écolier fonctionnaire. Il n'y a guère plus de dix ans que des troubles se produisaient encore au Caire parce qu'on ne pouvait assurer des places à tous les élèves sortis des écoles du gouvernement et qui demandaient, eux aussi, « du travail ou du pain ». L'autorité dut intervenir, et l'on décida « d'incorporer d'office ces élèves dans l'armée égyptienne ou de les ramener dans leurs provinces respectives... » (Circulaire du 11 novembre 1885.)

Mais, de 1886 à 1893, toute une organisation nouvelle fut instituée. La subvention de l'État tombée à 68 000 livres égyptiennes, fut portée à 96 000 (2 600 000 francs). Au lieu de douze écoles, le gouvernement en eut dix-huit, dont neuf primaires et trois secondaires. Des programmes furent rédigés. Un certificat d'études primaires et un certificat d'études secondaires furent institués; on appela de nouveaux professeurs européens; le goût désintéressé de l'instruction se répandit parmi les indigènes; l'ordre et la discipline régnèrent dans le personnel. Bref, grâce à des réformes patientes, mais dont la moindre fut laborieuse, les nouveaux professeurs par leur enseignement et les administrateurs par leur activité organisatrice réussirent à transformer l'instruction publique en Égypte. Quand arrivèrent les premiers fonctionnaires appelés d'Angleterre, le succès de l'œuvre était déjà assuré. En vingt ans l'organisation actuelle de l'enseignement avait été créée, malgré l'incohérence des premiers efforts, l'incertitude des ressources, l'absence de traditions, l'insuffisance de l'élément national et les traverses de la politique.

Telle est donc, trop brièvement résumée, l'histoire du système d'instruction publique égyptien. On y remarque, en somme, une première période d'efforts énergiques et mal ordonnés sous Mohammed-Ali; puis vingt à trente ans de torpeur ou d'impuissance, et enfin une troisième période d'activité féconde depuis 1875 jusqu'à nos jours. On pourra noter

privés des Jésuites, des Frères et des Pères des missions africaines.

Qu'il soit primaire ou secondaire, l'enseignement public en Égypte est réglé par les programmes. Pour obtenir le baccalauréat, il faut que les élèves des écoles libres aient suivi le même cours d'études que celui des écoles du gouvernement. Or ce cours d'études offre une particularité peut-être unique au monde, c'est son absolu cosmopolitisme. Aussitôt, en effet, qu'on commença à organiser un enseignement public, et qu'on songea à donner à la jeunesse égyptienne une éducation semblable à celle de la jeunesse d'Occident, il fallut bien se rendre compte que les ressources du pays étaient insuffisantes. Tout aurait été à créer, les maîtres, les livres, mais surtout les mots et le langage. La langue arabe, figée depuis le moyen âge, n'avait de termes ni pour nos arts, ni pour nos sciences, ni pour nos idées ; tout le vocabulaire acquis par les langues européennes depuis le moyen âge lui manquait ; elle était donc inapte à exprimer la multiple vie de l'intelligence moderne. Comme d'autre part on ne pouvait attendre, pour commencer l'œuvre d'éducation, les résultats d'une transformation problématique, il fallut de toute nécessité chercher un autre intermédiaire pour la transmission du savoir européen. Cet intermédiaire, ce fut d'abord et partout le français. Depuis la conquête, l'anglais s'est taillé sa place.

A tous les degrés de l'instruction publique en Égypte, on trouve donc aujourd'hui un singulier mélange d'enseignement arabe et d'enseignement européen, soit français, soit anglais, donné par des maîtres de nationalités diverses à des élèves de races et de religions aussi différentes que possible. L'arabe ne sert que pour les leçons d'arabe et de mathématiques. On devine combien cette nécessité de l'enseignement en langue étrangère complique l'œuvre de l'éducation en Égypte. Que deviendraient nos enfants s'ils devaient, en France, faire la plus grande partie de leurs études en arabe ou même en anglais, ou en allemand ? Quel obstacle au développement de l'esprit ! On juge d'ailleurs qu'une machine aussi compliquée ne peut fonctionner sans quelque difficulté. D'une part, en effet, les maîtres indigènes se résignent mal au sacrifice de leur langue, encore qu'ils en comprennent la nécessité. D'au-

tre part, il s'établit entre l'enseignement français et l'enseignement anglais une rivalité bien naturelle, profitable après tout à la cause de l'instruction, mais qui nécessite parfois à tous les degrés de la hiérarchie de petits prodiges de diplomatie ou de modération. Mais quoi ! il était impossible de songer à un autre plan : et l'expérience, souveraine maîtresse en tel cas, a légitimé cette cosmopolite mais nécessaire organisation de l'enseignement public.

Les écoles primaires du gouvernement, au nombre de quarante et une en 1895, sont réparties dans les principales villes de l'Égypte. Mais ces écoles n'ont vraiment de « primaire » que le nom. Ce n'est point un minimum de savoir qu'elles dispensent et ce n'est point au peuple qu'elles s'adressent. Elles sont trop peu nombreuses pour cela, trop chères ensuite : on n'y admet gratuitement qu'un très petit nombre d'élèves. Ce ne sont en réalité que des écoles préparatoires aux établissements d'enseignement secondaire. On y apprend toujours une langue étrangère, excepté dans trois ou quatre petites écoles en voie d'organisation. C'est comme si, en France, le gouvernement n'assurait l'instruction primaire qu'à cinquante mille enfants au lieu de cinq millions, leur faisait à tous apprendre le latin ou l'allemand, et choisissait ensuite les meilleurs pour continuer leurs études.

Les cours des écoles primaires sont répartis en quatre années et conduisent l'élève au certificat d'études primaires exigé pour l'admission dans les trois écoles secondaires. On y enseigne le Coran, la langue arabe, le français ou l'anglais, l'arithmétique, des éléments de géographie et d'histoire, enfin le dessin. Dès la deuxième année commence l'étude d'une langue européenne qui servira ensuite à l'enseignement. En quatrième année, sur trente-trois leçons hebdomadaires, treize se font en langue européenne. Nulle part donc l'enseignement d'une langue étrangère n'est plus absolument pratique et plus rapidement fécond en résultats, puisque, à peine commencé, on en tire déjà parti pour le reste des études. On faisait grand bruit récemment, en Europe, autour d'une méthode qui consiste à apprendre les éléments d'une langue étrangère uniquement par cette langue elle-même au moyen de conversations et d'exercices oraux. Il faut venir en Égypte pour

voir cette méthode appliquée à des milliers d'enfants. Elle l'est depuis dix ans, c'est-à-dire depuis l'époque où les premiers maîtres français, inspirés par « l'industrieuse nécessité », commencèrent ainsi l'enseignement de leur langue.

Au bout de la quatrième année, les élèves des écoles primaires subissent au Caire, à Alexandrie et à Assiout les épreuves du certificat d'études primaires. Ils ont alors en général de douze à seize ans. On souhaiterait de voir à ces examens quelques-uns des aimables touristes qui dénigrent le jeune Égyptien. Ils reviendraient émerveillés de la précocité de ces jeunes intelligences. Sans compter, pour le dire en passant, qu'ils auraient là, devant ce millier d'enfants, accourus de toutes les provinces, accoutrés de toutes les façons, et rassemblés dans les cours des vieux palais arabes du Caire, un des plus pittoresques spectacles de l'Égypte nouvelle. En 1895, il y eut, sur 1600 candidats, 510 élèves admis, parmi lesquels 216 avaient commencé leurs études en anglais. C'est, en effet, par les écoles primaires qu'a commencé la conquête intellectuelle anglaise en Égypte. Tandis qu'il y a dix ans l'anglais n'était encore enseigné nulle part, il y avait au 1er janvier 1895, dans les trois ordres d'écoles primaires, 2279 élèves étudiant l'anglais et 2928 faisant leurs études en français. Quant aux écoles privées, aucune statistique officielle ne permet d'évaluer le nombre de leurs élèves de nationalité égyptienne. Les Missions américaines, mais surtout les Frères de la Doctrine chrétienne et l'Alliance française, possèdent les plus prospères. Malheureusement, elles ne sont pas toutes organisées de façon à préparer leurs élèves au certificat d'études primaire officiel.

Trois écoles secondaires conduisent ensuite le jeune Égyptien jusqu'au baccalauréat : l'école Tewfik au Caire, sous la direction de M. Peltier-bey ; l'école Khedivieh, également au Caire, sous une direction anglaise ; enfin l'école secondaire d'Alexandrie, dont le directeur est un Égyptien, Ismaïl effendi Hassanine, qui a fait ses études en France.

Parmi les écoles libres, le collège des jésuites, celui des frères, et l'institution Kléber, avec le collège Saint-Louis, de Tantah, sont les seules qui donnent l'enseignement secondaire. Sur cinquante-quatre élèves admis en 1895, l'école

Tewfik avait vingt-trois élèves, l'école Khedivieh, quatorze; le collège des jésuites, sept; celui des frères, quatre. Les trois écoles secondaires d'Égypte sont certainement les plus intéressantes à connaître pour un étranger. C'est là, en effet, qu'on peut le mieux voir le vieil Orient se modifier lentement.

Leur programme, pour la partie scientifique, est presque le même que celui de notre enseignement moderne. On y étudie aussi sérieusement que dans nos collèges français la géométrie, l'arithmétique, les sciences physiques et naturelles, un peu de cosmographie et beaucoup d'algèbre. Les études littéraires et philosophiques n'existent pour ainsi dire pas. Mais, outre l'arabe, chaque élève acquiert l'usage de deux langues européennes, le français et l'anglais. L'une d'elles n'étant jamais qu'accessoire, chaque école comprend une section anglaise et une section française. Sur les 661 élèves des trois écoles, 456 font leurs études en français et 205 en anglais. Dans chaque section, la langue européenne principale sert à l'enseignement de toutes les matières du programme, sauf des mathématiques.

Au bout de la cinquième année, les jeunes gens qui sortent des écoles secondaires subissent les épreuves du baccalauréat qui ressemblent assez, sauf pour la partie littéraire et philosophique, aux épreuves du baccalauréat de l'enseignement moderne en France.

Elles comportent des compositions de français ou d'anglais, d'arabe, de mathématiques, de géographie, d'histoire, de sciences physiques et naturelles et des interrogations.

Voici, à titre de renseignements, les plus récentes épreuves :

Français : 1) Vous écrivez à un jeune Français qui n'est jamais venu en Égypte et vous lui décrivez un *mouled* (fête arabe, civile et religieuse). — 2) Développez le proverbe arabe : « C'est quand l'arbre est jeune qu'il faut le redresser ».

Physique : Principales méthodes pour la détermination de la chaleur spécifique.

Histoire naturelle : L'absorption des aliments.

Hygiène : La vaccination.

Histoire : 1) Les grandes découvertes maritimes du xv[e] siècle. — 2) Raconter la chute de Grenade, etc.

On voit ce qui manque à cet enseignement : ce sont les idées générales. L'absence de toute étude littéraire ou philosophique, la prédominance des faits scientifiques, l'éparpillement des connaissances, voilà ses défauts. En revanche, il est précis et habitue les esprits à considérer directement les faits.

Si donc les fécondes hypothèses de la généralisation sont difficiles au jeune Égyptien, en revanche il possède des notions exactes, des idées simples, et il est capable d'une lente et minutieuse analyse. Il a le soin du détail et le respect du fait à un degré parfois touchant. Ses précautions quand il cite un chiffre, une date, un événement sont parfois bien inattendues.

Ce n'est pas une petite conquête sur les instincts de la réalité, que cette fidélité au fait et ce respect de la réalité, qui préparent si bien cette jeunesse indigène au rôle qu'elle devra jouer en Égypte. On peut regretter que son éducation ne lui ouvre pas de plus vastes horizons sur la pensée humaine. Mais il faut bien se dire que le rôle de l'éducation en Égypte n'est point celui qu'on lui assigne parmi les nations occidentales. Il n'est point question de mettre du premier coup la jeune génération égyptienne à la tête de l'humanité. Nous n'attendons point d'elle les découvertes de demain et les idées d'après-demain, qui conduiront le monde plus loin ou sur de nouvelles voies.

Si cette jeunesse sait appliquer sagement à la masse qui l'entoure les idées dans lesquelles elle a été élevée, sa tâche sera remplie.

A chaque génération suffit sa peine.

Après le baccalauréat, les études se spécialisent. Quelques élèves des deux grandes écoles y reviennent comme élèves-maîtres dans les cours normaux. D'autres, en petit nombre, se font admettre à l'École polytechnique et à l'École de médecine. Beaucoup entrent directement dans les administrations de l'État. Mais le plus grand nombre va, soit aux deux Écoles de droit du Caire, soit aux facultés de France. L'étude du droit est, en effet, considérée avec raison par la jeunesse

indépendante comme un complément nécessaire de son éducation. Aussi les deux Écoles de droit sont-elles très prospères. L'une, appartenant au gouvernement khédivial, reçoit une centaine d'élèves qui s'y préparent excellemment, sous la direction française de M. Testirid, aux examens de la licence égyptienne. L'autre, qui a pu être fondée il y a six ans par le gouvernement français, grâce au concours de notre colonie au Caire, comptait trois étudiants en 1891, treize en 1892. Elle en reçoit maintenant quatre-vingt-dix. Grâce aux efforts de son directeur, M. du Rauzas, et des professeurs, ses treize candidats ont obtenu l'an dernier sans un seul échec la licence en droit à Paris, et cinquante-six de ses élèves sur soixante-deux ont réussi aux autres examens de notre première Faculté de droit.

Nous n'insistons pas sur les établissements d'enseignement supérieur. L'instruction y est spéciale, non plus générale. C'est la préparation initiale et commune de la jeunesse qu'il fallait esquisser dans ce tableau de l'enseignement. Il nous montre, d'une part, que l'instruction dans les écoles secondaires est positive, sinon étendue, pratiquement et prochainement utilisable, sinon éminemment éducative. On voit, d'autre part, qu'il n'existe pas en Égypte d'enseignement populaire, et c'est là le vice radical du système. Mais il y a un certain nombre d'écoles assez sérieusement organisées et coordonnées pour instruire cette élite qu'on appelle la Jeune Égypte.

Quels sont maintenant les principaux traits de son intelligence et de son caractère?

III

Si, débarquant au Caire, on se trouve en relations avec la portion de la jeunesse qui est le plus constamment en contact avec le monde cosmopolite de la capitale, il peut arriver qu'on soit d'abord désagréablement surpris. Quoi! c'est l'espoir de l'Égypte, ces deux ou trois douzaines d'échappés du boulevard, vains, superficiels, bavards, qu'on voit au club, aux champs de courses, et plus souvent encore aux bars de

l'Ezbekieh? Ils sont vêtus à l'avant-dernière mode, portent de gros bijoux, fument de gros cigares, prononcent « mon cher » avec un grasseyement affecté et ornent leur conversation de toutes les plaisanteries qui égayèrent nos oncles. Et ce serait là la génération prédestinée au relèvement de l'Égypte? Qu'on se rassure. Ceux-là n'ont rien à faire avec leur pays. Ils représentent assez bien la jeunesse dorée de toutes les capitales, et cette jeunesse-là n'a jamais rien fondé. Ceux qui auront plus tard l'influence parmi les jeunes gens, ce sont, en Égypte comme ailleurs, ceux qui savent la gagner, les silencieux, les travailleurs, les persévérants. Or il y a, derrière la petite bande des piliers de club, un grand nombre de jeunes gens, fonctionnaires pour la plupart, qui forment la véritable réserve des forces morales et intellectuelles de l'Égypte.

Ce sont ceux-là qui, encore inconnus parce qu'ils sont trop jeunes, se préparent en silence à devenir un jour les administrateurs, les juges, les professeurs, les journalistes, les financiers de l'Égypte. Ils acquièrent lentement l'expérience des affaires dans les postes infimes où les retient certaine défiance : ils voient parfois passer au-dessus d'eux les créatures qu'on leur préfère ; mais c'est eux et non pas les jeunes héros du turf qu'on trouverait prêts pour une tâche utile le jour où l'Égypte cesserait d'être régentée. Nous en savons, de ces jeunes employés d'administration, bacheliers d'hier ou d'avant hier, besoigneux souvent et d'apparence plutôt mesquine, mais qui parlent quatre ou cinq langues et connaissent à fond les hommes et les affaires de leur pays. Les chefs de service anglais leur rendent parfois des hommages caractéristiques. Ce sont ceux-là seulement que nous entendons désigner quand nous parlons de la Jeune Égypte. On les ignore généralement dans les cercles officiels. Mais ils n'en sont pas moins préparés, par l'éducation à la fois nationale et européenne dont nous avons esquissé le système, à prendre une part prépondérante d'influence dans chacun des services publics de leur pays. Ils sont le levain de l'Égypte.

La jeunesse qui sort ou va sortir des écoles d'Égypte est tellement différente de la génération précédente qu'elle ne la connaît ni ne la comprend plus. « Je ne vis pas chez moi,

leurs yeux myopes sur les textes et les leçons et réussissent, à force d'application, à fournir pendant leur jeunesse un travail bien plus considérable encore que les jeunes « surmenés » de France. Il n'y a aucune raison pour qu'ils ne portent pas un jour aux affaires publiques cette application attentive qui est la condition de tout progrès.

L'activité et la patience ne servent guère sans l'intelligence; mais, de l'avis commun, ce ne sont pas les dons intellectuels qui manquent aux jeunes Orientaux. Ceux qui sont d'origine turque ou arabe, sont en général doués d'une mémoire et d'une imagination absolument merveilleuses. La plupart sont naturellement orateurs et poètes. Pour peu qu'ils en aient l'occasion, leurs dons littéraires se développent très rapidement. Ceux dont l'origine est copte et qui sont, par conséquent, les vrais descendants des anciens Égyptiens, ont une tournure d'esprit plus grave et souvent une aptitude particulière pour les sciences exactes. Ni les uns ni les autres ne manquent, comme on l'a trop répété, de jugement et de sens critique. La vérité c'est que, jusqu'au très récent établissement d'un système d'enseignement européen, on ne faisait jamais appel à ces facultés. Il faut avoir vu à l'œuvre certains vieux cheikhs des universités arabes, réputés grands-maîtres, pour imaginer à quel degré peut arriver la superstition de la lettre, le culte de la mémoire. Quand, au contraire, on s'applique à exciter les facultés actives de l'intelligence chez les jeunes Égyptiens, on n'est point déçu. Aux examens du baccalauréat égyptien où prévaut un esprit de progrès, les questions sont choisies de façon à favoriser l'effort personnel de l'intelligence. A la dernière session, l'épreuve de géographie consistait 1° à montrer que les richesses de la mer n'étaient pas moins considérables que celles du sol et à faire connaître celles de la Méditerranée; 2° à prouver, par une comparaison entre les côtes de l'Afrique et celles de l'Europe, les avantages d'une forme découpée pour un continent. La troisième question s'adressait plutôt à la mémoire; mais les réponses données aux deux premières témoignaient chez beaucoup de candidats d'un jugement actif et éveillé. Il y a dix ans, aucun n'y eût répondu, et une telle épreuve aurait soulevé un *tollé* général.

Pourtant il règne encore, sur le degré de développement

somme, grâce à un système de concessions mutuelles que favorise la cérémonieuse rareté des rapports de famille, en bonne harmonie avec les vieillards. Mais ils ne semblent aucunement disposés à abandonner leurs positions; et, désormais séparés du passé, ils n'en sont que mieux préparés à un ordre de choses plus moderne.

Ils apporteront à l'établir certaines qualités viriles d'énergie et d'activité qu'on ne serait pas tenté de leur attribuer. Le grand grief de l'Europe laborieuse contre les nations de l'Orient, c'est, en effet, leur inertie. Or, les conditions mêmes de sa nouvelle éducation mettent la jeune génération égyptienne à l'abri du séculaire reproche de paresse et d'insouciance qu'on adressait justement à ses devancières. Venus au Caire pour faire l'apprentissage de la vie intellectuelle, les jeunes Égyptiens sortent d'un milieu fermé à toutes les idées modernes. Tout leur savoir, ils doivent l'acquérir au moyen d'une langue étrangère et en même temps que cette langue. Double tâche, dont la difficulté est d'autant plus grande qu'en dehors de l'école, les mille forces de l'hérédité et de l'exemple qui, en Europe, contribuent aussi puissamment que l'école à former l'esprit de l'enfant, viennent au contraire ici contrarier son œuvre. Il faut donc que le jeune étudiant égyptien ait, pendant de longues années, le courage de s'attacher patiemment, presque désespérément à son travail. Ce travail, il l'accomplit en général avec une persévérance et une énergie qui m'ont vivement frappé. Trois ans d'observations dans deux grandes écoles secondaires du Caire m'ont convaincu que la plupart des élèves, entre quatorze et vingt-deux ans, consacrent à leurs études au moins douze heures par jour. Beaucoup se tuent littéralement de travail. Est-il possible que cette habitude de l'effort soit prise en vain? Leur activité n'est pas, il est vrai, tout en dehors comme trop souvent la nôtre. C'est plutôt une persévérance douce et têtue, mais qui mène au succès tout aussi bien que l'effort fiévreux à l'américaine. Regardez travailler le fellah dans son champ. Il n'a ni gestes ni cris. Pourtant c'est le plus grand remueur de terre du monde. Motte à motte, il bouleverse annuellement son sol. C'est motte à motte aussi, avec une patience flaireuse, que procèdent les jeunes Égyptiens dans leurs études. Ils s'acharnent de

leurs yeux myopes sur les textes et les leçons et réussissent, à force d'application, à fournir pendant leur jeunesse un travail bien plus considérable encore que les jeunes « surmenés » de France. Il n'y a aucune raison pour qu'ils ne portent pas un jour aux affaires publiques cette application attentive qui est la condition de tout progrès.

L'activité et la patience ne servent guère sans l'intelligence; mais, de l'avis commun, ce ne sont pas les dons intellectuels qui manquent aux jeunes Orientaux. Ceux qui sont d'origine turque ou arabe, sont en général doués d'une mémoire et d'une imagination absolument merveilleuses. La plupart sont naturellement orateurs et poètes. Pour peu qu'ils en aient l'occasion, leurs dons littéraires se développent très rapidement. Ceux dont l'origine est copte et qui sont, par conséquent, les vrais descendants des anciens Égyptiens, ont une tournure d'esprit plus grave et souvent une aptitude particulière pour les sciences exactes. Ni les uns ni les autres ne manquent, comme on l'a trop répété, de jugement et de sens critique. La vérité c'est que, jusqu'au très récent établissement d'un système d'enseignement européen, on ne faisait jamais appel à ces facultés. Il faut avoir vu à l'œuvre certains vieux cheikhs des universités arabes, réputés grands-maîtres, pour imaginer à quel degré peut arriver la superstition de la lettre, le culte de la mémoire. Quand, au contraire, on s'applique à exciter les facultés actives de l'intelligence chez les jeunes Égyptiens, on n'est point déçu. Aux examens du baccalauréat égyptien où prévaut un esprit de progrès, les questions sont choisies de façon à favoriser l'effort personnel de l'intelligence. A la dernière session, l'épreuve de géographie consistait 1° à montrer que les richesses de la mer n'étaient pas moins considérables que celles du sol et à faire connaître celles de la Méditerranée; 2° à prouver, par une comparaison entre les côtes de l'Afrique et celles de l'Europe, les avantages d'une forme découpée pour un continent. La troisième question s'adressait plutôt à la mémoire; mais les réponses données aux deux premières témoignaient chez beaucoup de candidats d'un jugement actif et éveillé. Il y a dix ans, aucun n'y eût répondu, et une telle épreuve aurait soulevé un *tollé* général.

Pourtant il règne encore, sur le degré de développement

dont sont susceptibles les jeunes Égyptiens, certains préjugés parmi des Européens établis en Égypte, mais qui veulent ignorer l'immense transformation récemment accomplie. On prétend, par exemple, qu'arrivé à l'âge viril, l'indigène, élevé en Europe, revient à toutes les superstitions de ses pères. On cite ainsi des médecins devenus empiriques et des avocats qui ont renié le droit. Mais ces exemples, bien rares, sont pris dans la génération précédente, alors que l'Égypte n'avait pas encore un système d'éducation qui lui fût propre, et parmi des jeunes gens élevés en Europe, où ils avaient simplement superposé la science européenne à l'éducation tout orientale de leur esprit. Faut-il s'étonner alors que, ressaisis par la vie de leurs pères, entourés des influences qui s'exercèrent dès leur berceau, emprisonnés par le mariage dans un cercle de relations purement indigènes, violemment et presque toujours injustement dédaignés par les Européens de leur profession, quelques-uns d'entre eux aient senti s'épaissir autour d'eux le réseau des liens héréditaires? Mais aujourd'hui, c'est en Égypte même que s'accomplit la transformation : le jeune homme n'acquiert pas seulement de nouvelles connaissances techniques, mais c'est sa vie intellectuelle tout entière qui est changée : enfin il grandit au milieu de sa propre génération qui se modifie en même temps que lui. Aussi les mécomptes d'il y a trente ans ne se reproduisent plus, et on peut être assuré que rien ne menace en Égypte les conquêtes de l'intelligence.

Voyez, en effet, les résultats désormais acquis. Aucune découverte nouvelle, aucune idée utile n'est introduite en vain en Égypte. La génération nouvelle s'est-elle jamais refusée de parti pris à un progrès? De même que le fellah voyage bien plus volontiers et bien plus souvent en chemin de fer que notre paysan, de même la jeunesse d'Égypte accepte avec plus de confiance et de promptitude peut-être que la nôtre les transformations qui s'imposent. Toutes les réformes administratives, quand elles ont un caractère d'utilité générale, toutes les modifications de coutumes, toutes les nouvelles mesures sanitaires sont d'abord acceptées par la jeunesse. Elle ne regimbe que contre les atteintes trop brutales au sentiment national. Dans les petites boutiques sombres du bazar, au Caire, on entend l'appel du téléphone ; entre les vieilles mai-

sons à moucharabieh roule, hélas! le tramway électrique : dans les réunions de jeunes gens, on ne voit plus de turbans ni de robes : autant de symptômes sans doute affligeants pour le touriste, mais néanmoins significatifs de la transformation de l'Égypte. Il n'est pas jusqu'aux traditions les plus anciennes qui ne doivent céder à ce mouvement. La légitimité de l'intérêt de l'argent, par exemple, contestée par la génération précédente au nom du Coran, est maintenant admise par la jeunesse. Beaucoup de notables musulmans, au lieu d'acheter éternellement des terrains, commencent à se livrer aux opérations de banque. Et qui sait ce que ces sémites réservent à l'Europe s'ils apportent dans le royaume de la finance leur traditionnelle aptitude au gain? Toutes les conquêtes de notre science moderne, l'Égyptien sait les faire siennes par la pratique. Tout ce qui est bon à prendre dans la vie occidentale, il saura se l'approprier. Voilà le résultat auquel a abouti l'éducation de son intelligence.

Quant à son caractère, on en connaît déjà la patiente énergie. Le reproche de lâcheté qu'on adresse au peuple égyptien n'atteint pas la jeunesse cultivée. Le fellah, il est vrai, ne fait pas un bon soldat. Encore ne faut-il pas croire toutes les fables répandues à ce sujet. S'il ne sait pas attaquer, il sait bien mourir; c'est l'opinion de ceux mêmes qui le commandent aujourd'hui. Les jeunes gens des classes supérieures ne manquent point de courage moral; leur attitude pendant la récente épidémie de choléra a contrasté singulièrement avec celle des jeunes Levantins. D'autre part, ils ne sont point fanatiques. Nulle part, pas même en Europe, la tolérance dans les classes supérieures n'est plus complète qu'en Égypte. Ce n'est donc point la farouche indépendance du fanatisme et de l'orgueil qu'on peut reprocher aux jeunes Égyptiens. On pourrait plutôt souhaiter à ceux qui sortent de la vieille souche égyptienne, un peu moins de cette docilité craintive qui engendre parfois la ruse et le mensonge. Mais la nombreuse jeunesse d'origine turque, arabe ou circassienne, qui est en majorité dans la Jeune Égypte, ne tremble pas devant la responsabilité et ne se courbe pas devant la menace. D'illustres exemples l'ont prouvé. Tous ont, à un haut degré, le sentiment de la reconnaissance et celui de la véritable

générosité. Rien de plus large et de plus désintéressé que l'hospitalité indigène. Le dévouement aux amis, la fidélité au malheur, le culte de la famille, voilà autant de qualités que pratique largement la jeunesse égyptienne et qui valent bien, n'est-il pas vrai, certaines fausses grandeurs de notre code de l'honneur.

Rien donc, dans l'intelligence comme dans le caractère de la jeunesse égyptienne, ne nous autorise à ratifier les dédaigneux jugements dont elle a été l'objet. A tout prendre, elle mérite infiniment plus d'estime et de sympathie qu'on ne lui en accorde d'ordinaire. Sans doute, elle n'est encore ni assez nombreuse, ni assez expérimentée pour se passer du concours de l'Europe dans le cas où finirait demain la domination anglaise. Mais son instruction est assez avancée pour lui permettre d'aspirer à bien des fonctions que les occupants se réservent dans son propre pays. Son éducation occidentale est assez complète pour y préparer un régime d'ordre et de progrès et pour inspirer un esprit public à la fois éclairé et tolérant.

Ses maîtres feraient donc bien de compter avec elle, et ses amis de compter sur elle. Car, formée en partie sous la généreuse impulsion intellectuelle de la France, elle promet, en somme, quel que soit l'avenir, de bons serviteurs à son pays et à la civilisation.

ABEL CHEVALLEY.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

A Tali nous trouvons une partie de nos bagages expédiés directement de Mongtsé ; nous recevons de l'argent. L'hospitalité nous est offerte par un missionnaire français avec l'aide duquel nous réorganisons notre caravane et nous nous préparonsà aborder de nouveau la vallée du Mékong.

I

Le 14 juin, nos préparatifs sont terminés ; nous n'avons pas de temps à perdre ; il faut repartir.

Nous n'aurons plus, comme en partant de Mongtsé, à compter sur un relai ou un dépôt ; nous devons emporter avec nous tout ce qui nous sera nécessaire jusqu'à la fin, argent, éclairage, munitions. Il a fallu faire à Tali, en vue des pays que nous espérons aborder, certaines provisions qui augmentent la caravane. Nous avons : une charge de fers, une charge de thé pour notre usage et pour servir de monnaie d'échange, une charge de graisse salée et enfermée dans de petits sacs de peau cousus, une dizaine de kilos de sucre, trois lits en peau de mouton formant une charge, des tuniques en laine doublées en peau de mouton, des bottes de feutre, deux nouvelles grandes tentes simples pour les hommes.

A Tali, nous avons sans trop de peine trouvé des mulets forts. Actuellement, notre caravane comprend trente mulets dont six montés. Nous sommes en tout seize hommes. Nos deux boys annamites, après quelques hésitations, se sont assez facilement décidés à nous suivre ; des Chinois venus avec nous à Tali il ne nous reste que Chantsé, l'homme du mulet de Roux, et son second, Fa, pris à Ssumao, garçon robuste et de bon caractère. Le nouveau makoteou[1] est un grand gaillard

1. Chef muletier.

sec, d'une quarantaine d'années, causant peu, ne buvant pas de liqueurs, ne fumant pas, entier à sa besogne; il nous sera précieux; il commande à sept mafous[1]; quelques-uns sont chrétiens.

L'interprète est un chrétien que nous a fourni le Père[2]. On s'étonnera que nous ayons trouvé aussi loin dans la Chine quelqu'un qui pût nous servir d'interprète. On s'étonnera encore plus lors que j'ajouterai que Joseph — c'est son nom — ne parle pas un traître mot de français; il est ce que les missionnaires appellent « latiniste ». Élevé depuis sa plus jeune enfance par les Pères, il a été instruit par eux, a appris le latin, a même fait sa philosophie. Ne se sentant pas de vocation pour les ordres, il s'est marié, et il est devenu, comme bon nombre de ses compatriotes, commerçant; il tient à Tali avec son beau-père une petite boutique de mercerie. Jamais, probablement, Joseph ne s'était douté que sa connaissance de la langue de Cicéron lui ferait gagner de l'argent; je n'avais, je dois l'avouer, jamais supposé moi-même que je tirerais un jour un profit aussi tangible des heures pendant lesquelles j'ai gémi sur les *Catilinaires* ou sur l'*Énéide*.

Voilà plusieurs jours déjà que nous causons avec Joseph. Au commencement, la conversation n'a pas été facile; les joutes oratoires n'étaient pas brillantes, il n'y avait souvent pas même contact. Maintenant, nous nous entendons à peu près; dans un mois, nous causerons à merveille, et il nous semblera que nous n'ayons jamais parlé un autre langage. Mais quel latin! *Horresco referens!* Solécismes, barbarismes, néologismes, tous les plus affreux mots en *isme* doivent être appliqués à notre jargon: fort heureusement n'avons-nous d'autre auditoire que nous-mêmes. Je ne veux pas faire un éloge anticipé de notre interprète; on le verra à l'œuvre; qu'il me suffise de dire ici que Joseph est un homme bon, sûr, courageux, un cœur droit, doué des sentiments les plus élevés. Nous l'apprécierons chaque jour davantage; il deviendra pour nous plus qu'un serviteur dévoué, un ami.

1. Muletier.

2. Le Père Leguilcher, missionnaire à Tali.



Tout étant donc paré, dans l'après-midi du 14, nous nous mettons en route. Nous irons encore dans l'ouest; une route mène au Mékong. Sur les bords du fleuve, nous chercherons les moyens d'en remonter la vallée.

Nous marchons sur une chaussée dallée entre les monts Tsang-chang et le lac Er'Haï, et nous ne sortons pas encore de la cuvette pendant la première journée. On fait halte dans un petit village Minchia assez propre. Le lendemain nous continuons à longer le lac. Il se resserre au nord et finit en un simple chenal, bordé de roseaux, au milieu desquels les barques s'avancent à la perche. Les marais continuent assez loin, parsemés de mamelons et de mouvements de terrain; il semble que le lac, dont la vraie cuvette ne finit que fort loin, nettement marquée par des collines élevées, ait été jadis plus grand. Le fond du bassin, formé de terres basses, presque au niveau de l'eau, est cultivé en rizières bien vertes d'où sortent, comme des îlots, de nombreux petits villages, au milieu de bouquets de grands arbres. Le coup d'œil rappelle certains coins de Normandie. Dans les champs, un drapeau rouge est piqué en terre, auprès duquel un homme joue du flageolet; il encourage les femmes qui travaillent au repiquage des rizières. Nous dépassons Chan-kouan, la porte du Nord, et faisons halte auprès du village de Teng-chouan-cheou, dans une pagode où nous avons peine à nous débarrasser d'une foule de curieux insupportables.

Le 18, une montée sur des collines d'herbe rase nous mène à un col de 2780 mètres. Nous sommes en pleine végétation alpestre; les asters, les orchidées, les edelweiss abondent: l'air est délicieux; on respire bien et on se sent tranquille. A nos pieds s'étend une vaste vallée entièrement cultivée, dont les rizières forment une série de damiers verts réguliers, comme s'ils avaient été dessinés par un géomètre. De-ci de là, sur une étendue de champs, des villages font des taches grises qu'entoure un bourrelet de verdure. Une rivière traverse cette vallée dans toute sa longueur, et les arbres qui la bordent déroulent dans la plaine un long ruban sombre. Le coup

d'œil est admirable, en sortant des collines rouges, dénudées, que nous venons de traverser. En peu d'endroits, nous avons vu la culture aussi bien faite. Sauf les petits talus qui séparent les champs, pas un pouce de terrain n'est perdu. Sur les collines, de distance en distance, des tours blanches semblables à des phares commandent la vallée. Au milieu des champs, des groupes de travailleurs sont encore réunis autour d'oriflammes rouges et vaquent à leur besogne aux sons du gong et du flageolet.

Quand on arrive à la rivière, on trouve une eau claire coulant rapide entre des saules. L'irrigation est savante; de petites digues arrêtent les eaux et ne leur permettent d'arroser la plaine, au-dessus de laquelle elles sont élevées, que dans la mesure voulue.

Perpendiculaire à la vallée, un chemin dallé la traverse dans sa largeur et nous mène à la petite ville Minchia de Fong-yu (deux à trois mille âmes). Je remarque la coiffure particulière de certaines femmes : elles ont une petite calotte noire en forme de casque collant; devant, des ornements d'argent; les cheveux sont en bandeaux et cachent l'oreille; on dirait que ces personnes ont été chercher la dernière mode à Paris. Cette coiffure me semble réservée aux jeunes filles. A les voir sous leur casque, vêtues d'une petite veste et de culottes que découvrent les jupes relevées à cause des travaux des champs, on les prendrait pour des garçons. Les femmes âgées portent, à la chinoise, le turban noir qui couvre le chignon. Dans cette population, on voit de jolies filles, de traits plus réguliers que chez les Chinoises. Les hommes, au contraire, diffèrent peu des Chinois.

*
* *

De Fong-yu, nous mettons cinq jours pour atteindre le Mékong. Route assez uniforme. On passe d'abord un col semblable à celui que nous venons de franchir, et le 20 juin nous nous trouvons sur les bords de la rivière Yang-pi, que nous avons déjà traversée avant Tali; la vallée est ici encaissée et boisée: on franchit le Yang-pi sur un pont suspendu, que

forment huit chaînes appuyées à chaque extrémité sur une pile blanche. A la tête du pont, une petite plate-forme porte un buffle de pierre, seul gardien du lieu. L'animal est couché et semble regarder les eaux couler d'un air béat et tranquille. Auprès du Yang-pi, pour la première fois, nous rencontrons des Lissous, ces montagnards si redoutés des Chinois pour leur férocité. Nous aurons dans l'avenir souvent affaire à eux. Les personnages que nous croisons ici ont le teint foncé, et portent un chapeau de paille de la forme d'un panama.

Le 21, nous traversons des bois qu'interrompent par places des tapis de gazon vert. Le pays est peu habité, et les champs sont rares; à peine voit on de-ci de-là quelques cultures de blé ou de sarrasin. Nous goûtons sous les ombrages une fraîcheur exquise; les fleurs sont nombreuses : des églantiers blancs grimpent jusqu'au sommet des arbres pour retomber en gerbes odorantes; leurs branches se penchent au-dessus des corolles de lis éclatants, qui atteignent hauteur d'homme. Plus bas, des primulacées roses viennent égayer le fond sombre de tons clairs et gais. On aime à se reposer, dans le calme de ces forêts, du brouhaha des auberges et du tumulte des villes chinoises. Le 22, les bois diminuent; les espaces défrichés augmentent; les villages se resserrent; nous arrivons aux salines de Tieu-eul-tsin. La population est toute chinoise, des gens à la figure mauvaise, à l'air faux; grâce à un grenier où nous trouvons un gîte, nous ne sommes pas trop ennuyés.

Au matin du 23, avant de partir, nous allons visiter une saline; l'eau salée se trouve dans des puits à une vingtaine de mètres de profondeur; on la puise avec des seaux, qui font un mouvement de va-et-vient; l'un monte plein, tandis que l'autre descend vide; ils sont déversés dans une rigole qui amène l'eau dans de grandes cuves de pierre; des hommes l'y prennent et en remplissent des récipients de bois en forme de hottes. Un Chinois à un comptoir marque sur un papier au fur et à mesure les ouvriers qui sortent porteurs d'eau salée. Celle-ci est chauffée dans une série de petites marmites, placées sur un four; le résidu est moulé dans des formes en bois sphériques.

Nous nous remettons en route.

Au sortir de Tieu-eul-tsin on remarque des pagodes à

flanc de coteau, surmontant des rochers sur lesquels sont gravées des inscriptions; au milieu de celles-ci apparaît un portrait de la déesse Kouanyn, en pose de madone, drapée dans un long vêtement, la tête de profil, prise dans un capuchon qu'entoure une auréole. J'ai vu des dessins semblables au Japon. Voici encore un gros village de salines, d'où s'élèvent des colonnes de fumée; les habitants se livrent au travail de l'évaporation de l'eau; un peu plus loin Yün-long-tcheou, qui n'a d'une ville que l'administration. Le mandarin avec qui, durant notre journée d'arrêt, nous entretenons de bons rapports, n'a que treize hommes de garnison. Nous nous trouvons ici sur les bords de la rivière Pi-kiang, qui descend des monts Li kiang-Kouanyn-Chang, et va se jeter deux jours plus loin dans le Mékong.



Les renseignements qu'on nous donne sur la route à suivre sont vagues. En deux jours nous devons atteindre le Lang-tsang-Kiang (Mékong), et nous pourrons le franchir sur un pont. Mais de l'autre côté on se trouverait chez des *barbari*, comme nous dit Joseph, et on ne rencontrerait que des sentiers impraticables aux mulets. Les abords de la Salouen sont considérés comme redoutables. Un proverbe dit : « Celui qui doit traverser le Loutse-Kiang (Salouen), doit auparavant vendre sa femme. » Nos hommes ne semblent pas faire de difficultés à continuer, ils doutent que nous allions bien loin: mais ayant acheté trois mulets, nous voudrions prendre un nouveau mafou; nous nous voyons dans l'impossibilité de décider quelqu'un du pays à nous suivre dans l'ouest.

De Yün-long la route monte, traverse un petit col (2800 mètres), puis s'engage dans un joli pays boisé où les boqueteaux sont séparés par des gazons verts; nous dépassons un village Lolo et Minchia; la plupart des maisons sont allongées et, sous leur toit recourbé fait de lattes de bambous, ont l'aspect d'arches. Dans les cours, la paille sèche sur des poutres horizontales soutenues par deux poteaux et superposées les unes sur les autres jusqu'à quatre ou cinq mètres de haut. Un petit toit couvre le

tout. Le village est rempli par une caravane, et nous campons plus loin au milieu d'une prairie, sous un bois de sapins. Une pagode nous sert d'abri; le temps est superbe, et nous nous sentons bien, à deux mille et quelques cents mètres, loin de toute foule, dans le plus grand calme, ayant pour nous charmer les yeux un paysage ravissant, et, pour nous entraîner à la rêverie, le murmure lointain d'un torrent. Notre troupe partagerait le plaisir que nous éprouvons, si chez chacun ne se mêlait, à la satisfaction du présent, la préoccupation de l'avenir. Où va-t-on aller? Aujourd'hui, j'apprends qu'au point où nous trouverons le Mékong, une route se détache dans le nord. — « Mais, me dit le bon Joseph, on ne peut songer à la prendre, parce qu'il y a des maladies dans le pays, parce qu'elle passe par des montagnes très hautes, enfin parce qu'elle va chez les Lissous! » — Je laisse parler les hommes: nous verrons.

La journée du 26 est très chaude; nous marchons assez longtemps au milieu de schistes ardoisiers qui reflètent le soleil; dans l'après-midi, nous découvrons le Mékong, le fleuve au cours boueux: sa vallée est assez large; nous le joignons et en suivons la rive gauche; il est couleur café au lait. La masse de ses eaux qui se heurtent en mugissant les unes contre les autres, comme si elles étaient pressées de fuir, lui donne le même aspect de force et de puissance qui nous a déjà frappés. Un peu plus bas, nous arrivons au pont : c'est une passerelle de chaînes comme nous en avons déjà vu ; elle est jetée entre deux avancements en pierre, et le fleuve, formant un rapide au-dessous, bouillonne avec fracas. Ce pont a soixante-sept pas de large. En comptant des deux côtés l'avancement de bois couvert au-devant des piles, on peut dire que le fleuve en ce point a soixante-dix mètres de large. C'est en remontant vers le nord le dernier pont sur le Mékong, avant ceux qui en traversent les deux bras à Tsiamdo (sur la grande route de Pékin à Lhaça).

Ayant franchi le fleuve, nous arrivons à une grande porte qui donne sur une rue dans l'axe du pont; des deux côtés de celle-ci les maisons de Fey-long-kiao: le village, avec ses constructions régulières, blanches, à toits gris, a un aspect presque coquet et qui charme, entre la teinte sombre des collines et la

couleur jaune du fleuve; à l'intérieur, c'est la ville chinoise, toujours la même, toujours aussi sale.

Nous nous logeons au-dessus même de la porte, dans une salle à laquelle on accède par un escalier raide en forme d'échelle. Au fond de la pièce, quelques divinités. Au lieu de trouver, comme dans les pagodes où nous avons généralement séjourné, de ces dieux multicolores, à l'expression grotesque, qui vous regardent, rangés les uns contre les autres, d'un air idiot de poupées de foires attendant le jeu de massacre, je suis étonné de me voir ici en face de personnages plus vénérables. A droite, un petit vieux cachant sous un capuchon de moine le haut de sa tête dorée que termine une belle barbe blanche. Il me rappelle le bonhomme Noël qui surmonte le sapin traditionnel. Au milieu de l'autel, un dieu grave ne laisse apercevoir, sur la teinte foncée du bois dont il a été construit, que quelques traces de dorure, reste de son ancienne splendeur. Au pied de ces personnages, de petits dieux, ou des prêtres tout noirs, les traits à demi effacés par le temps. Certains portent un vêtement imitant la chasuble. Ces divinités austères semblent attendre d'un même air de dédain et d'impassibilité que le temps leur prodigue ses injures, tandis que le fleuve, à leurs pieds, poussant sans cesse la même plainte, leur redit dans ses mugissements continus l'uniformité des siècles qui se succèdent.

* * *

Naturellement, à Fey-long-kiao, notre premier soin est de demander des renseignements sur les routes: ceux qu'on nous donne ne sont guère bons pour nous. On nous parle de routes allant dans le Sud-Ouest, en Birmanie; ce n'est pas notre affaire. Dans le nord, il n'y aurait qu'un chemin remontant la rive gauche du Mékong: mais depuis qu'on nous dit qu'on ne peut aller sur la rive droite, que le pays est impraticable, dangereux et habité par des sauvages, notre désir de le voir ne fait qu'augmenter. Un dernier village chinois est à deux jours de Fey-long-kiao, dans le nord-ouest. Allons-y. Je n'ai qu'une médiocre confiance dans les informations qui sont récoltées par nos hommes; il faut marcher jusqu'à ce qu'un obstacle

matériel nous arrête; nous verrons bien alors si on ne peut plus continuer.

Ainsi qu'on nous l'avait annoncé, nous mettons deux jours jusqu'à Lao. Nous montons par un assez bon sentier en zigzag la chaîne qui sépare le bassin du Mékong de celui de la Salouen. La première nuit, arrêt dans une cabane à quelques cents mètres au-dessous du sommet. Pendant la dernière partie de l'ascension, deux soldats nous accompagnent: ils doivent nous protéger contre une attaque possible de Lolos ou de Lissous pillards. J'avoue que j'ai plus confiance dans mon revolver que dans l'arbalète et le trident qui sont les seules armes de nos guerriers. Au col (3019 mètres), je vois des deux côtés du sentier, plantés en terre, une série de petits bambous effilés, qui sont placés là pour percer les pieds nus des brigands éventuels. J'ai déjà remarqué chez les Moïs de l'Annam un système de défense analogue. Nous descendons dans le bassin de la Salouen, au milieu de monticules boisés qui abritent quelques villages. Auprès de ceux-ci, les champs cultivés sont entourés de palissades de bambous entrecroisés pour empêcher les incursions des animaux sauvages. La faune de la montagne est riche: il y a des chamois, des singes, des cerfs et des bœufs sauvages. On ne parle pas de tigres dans la région.

Après le village de Lao, le chemin s'engage dans la gorge du torrent que nous avons commencé à suivre hier; il est peu débroussaillé: les rochers sont nombreux et il faut souvent faire une bonne grimpette pour les contourner. Parfois on trouve des éboulis d'ardoises parmi lesquelles les mulets trouvent juste la place pour mettre le pied. Au soir, la colonne se trouve arrêtée pendant une demi-heure dans un sentier abrupte. Le makoteou qui a été en avant revient nous annoncer que le chemin est coupé par un quartier de roc. On ne peut passer. Quelques bêtes ont roulé en bas. La nuit approchant, nous campons auprès du torrent sur un banc de galets. Au-dessus de nous le ciel s'allonge entre les roches de la gorge formant un grand triangle dont la pointe est en bas. Des deux côtés du torrent, dans la brousse sombre, scintillent et disparaissent tour à tour des lucioles, pareilles à des feux follets insaisissables. Sur la grève, nos hommes rangés

autour des feux devisent assez tard avant de s'étendre sous les abris que forment les bâts. Les mulets se promènent ou se couchent dans les roseaux ; peu à peu tout rentre dans le silence, et nous ne sommes pas troublés par d'autre bruit que le murmure berceur du torrent. Que j'aime ces nuits tranquilles où l'on peut rêver à l'aise !

II

C'est à partir de ce camp des galets, que commence pour nous la vraie lutte contre des obstacles matériels que nous n'avions pas encore rencontrés. Les sentiers que nous suivrons seront mauvais, et iront en empirant jusqu'à la fin du voyage. En quittant le bord du torrent auprès duquel nous avons passé la nuit, nos hommes sont obligés de devancer les mulets, la pioche à la main, et de marquer un passage au milieu d'un éboulis de terre et de pierres. Des manœuvres semblables sont à recommencer dans la journée. La route est dangereuse ; il faut côtoyer un précipice parfois par des passages fort étroits ; nous marchons à pied, nous estimant heureux de ne pas avoir d'autre accident que la chute d'un mulet : l'animal, d'ailleurs, se remet sur pied, et ne semble pas incommodé par sa dégringolade.

La vallée est très boisée : la végétation n'est plus celle à laquelle nous étions accoutumés sur les plateaux de quinze cents mètres. Ici des arbres aux larges feuilles, comme celles des catalpas, projetant de leurs troncs de petits rameaux chargés de fruits : de grandes plantes vertes : des acacias ; des ficus enserrés de plantes grimpantes, des monsterra aux larges feuilles, des lianes énormes. Partout des pieds d'orchidées, des fougères en longues langues formant deux couronnes concentriques autour d'un plant central. On admire cette puissance de la flore qui rappelle celle des pays tropicaux ; mais de toutes ces plantes, dont les tiges et les pieds voient rarement le soleil, se dégage une atmosphère chargée de miasmes, d'humidité, de fièvre. La température n'est pas très élevée, et pourtant on avance péniblement ; au

bout de quelques pas nous sommes couverts de sueur ; on sent le mauvais air, la maladie partout ; il faut prendre des fébrifuges.

Nous campons encore le 29 au bord du torrent. Nos hommes ont épuisé leurs provisions et n'ont rien à manger ; il nous reste heureusement un jambon et assez de riz pour les partager avec eux. Mais j'espère que cette aventure leur apprendra à être plus prévoyants à l'avenir, et à emporter toujours, comme nous le leur avons dit, trois ou quatre jours de vivres.

Le matin, tandis que je vais me baigner à la rivière, je découvre entre deux gros arbres un pont en lianes. Elles sont attachées aux branches et entrecroisées, formant au-dessus de l'eau un filet comme on en tend pour les danseurs de cordes. Une sorte de sauvage, venu je ne sais d'où, s'engage dessus, s'arrête, et se retourne, étonné probablement de la présence d'un blanc dans l'eau ; puis il descend vers la rive gauche, s'engage dans un sentier invisible au milieu des roseaux et disparaît. Le décor, le torrent, les grands arbres, le pont de lianes, le sentier caché, tout me rappelle les descriptions que j'ai lues dans des voyages en Amérique du Sud, et pour un peu je pressens déjà une aventure avec ces féroces sauvages d'Aymard qui rampent comme des serpents, parlent en sifflant comme des oiseaux, et vous surprennent au moment où l'on s'y attend le moins. De fait, peut-être bientôt ferons-nous connaissance avec les sauvages. Nous sommes déjà en plein inconnu. Nul Européen n'a vu la vallée de la Salouen à cette hauteur, et l'imprévu de l'avenir ajoute pour moi sans cesse à l'intérêt du présent.

C'est vers midi que nous débouchons dans la vallée même de la Salouen, large vallée aux flancs couverts de bois, aux pentes moins abruptes que celles du Mékong. La Salouen, qui coule dans le fond, a une largeur moyenne de cent dix mètres ; ses eaux se distinguent nettement de celles du Mékong ; tandis que ce dernier a une teinte rougeâtre, la Salouen est d'un gris sale, café au lait. Au point où nous la découvrons, le cours semble moins rapide que celui du Mékong ; la température des eaux est d'environ 19°. La Salouen n'est qu'à 950 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 500 mè-

tres plus bas que le Mékong. A moins d'admettre une très petite profondeur (ce qui n'est pas), il est bien difficile de croire qu'une pareille masse d'eau puisse sortir d'une source aussi rapprochée que paraîtrait l'indiquer la dernière carte anglaise du Tibet publiée en 1894.

Nous remontons la vallée par un sentier assez large, et tombons sur Loukou, village propre, bâti à la chinoise. Il est entouré de champs de maïs, défendus par de petits murs de terre ou par des palissades. La population est composée de Chinois, de Minchias et de Lissous. Les indigènes sont régis par un Toussou Lissou. Celui-ci, après l'échange des cartes, nous fait inviter à loger chez lui, mais nous préférons camper dans une prairie hors du village. La fuite de quelques mulets qu'il faut rechercher dans la montagne nous oblige à séjourner à Loukou deux jours au lieu d'un que nous avions décidé. Le Toussou, à qui nous avons envoyé un mouchoir, des images et une boîte à poudre, vient nous rendre visite. Il est en blanc et laisse pousser ses cheveux en signe de deuil. C'est un métis à forte tête, tenant plus du Chinois que du Lissou. Sa famille est venue ici du Se-tchuen, à l'avènement des Mings. A son métier de chef, il joint celui de commerçant; il a trente mulets que conduisent six hommes, et qui sont employés au commerce du sel de Yün-Long à Yun-chang.

Ce Toussou connaît bien le pays et nous donne de bons renseignements, meilleurs que nous n'espérions. Il existe de ce côté de la Salouen une route qui va dans le nord, petite, mais où nous pourrons probablement passer. Elle remonte quelques jours cette vallée, va vers celle du Mékong, puis revient sur la chaîne entre les deux fleuves. Le chemin traverse une très haute montagne, mais sans neige. Pendant huit jours, on se trouve chez des Lissous soumis, puis deux ou trois jours chez les Jéjen « *qui reguntur a nullis hominibus et vivunt ut animalia*[1] », comme dit Joseph. C'est bien le diable si nous ne les traversons pas. Le Toussou nous promet une lettre pour son collègue voisin, et il nous fournit un guide qui nous servira en même temps d'interprète Lissou. Ce nouveau

1. Qui ne sont gouvernés par personne et vivent comme des animaux.

membre de la caravane, qui fait également le métier de mafou, est un homme grand, à la figure assez étroite et allongée, remarquable par un fort nez aquilin; ses yeux sont fendus droit; le teint est cuivré; il ressemble assez à un Peau-Rouge.

Parmi les habitants du village, nous voyons d'ailleurs des gens dont les traits ne semblent avoir rien de commun avec ceux de la race jaune. Je remarque une femme au teint bronzé; le front est bombé; les arcades sourcilières proéminentes; les yeux, au lieu d'être à fleur de peau, sont enfoncés et droits, et la paupière inférieure est marquée par un pli qu'on ne rencontre pas chez les Chinoises. Le nez est court et large à la base, la face est anguleuse, large au-dessous des tempes, et se termine en s'effilant; le menton est marqué. Le visage semble dénoter plus d'intelligence et de vivacité que chez les Chinoises; l'aspect général semble se rapprocher du type européen et me rappelle celui de gitanas que j'ai vues en Russie. C'est une femme Lissou.



Le 4 juillet, au matin, nos mulets sont enfin au complet; nos hommes sont reposés. On peut partir. Nous restons toute la journée dans la vallée de la Salouen, tantôt sur la rive même, tantôt à flanc de coteau. La vallée est peu peuplée; les cultures sont rares : dans le fond, des rizières, et, sur les pentes, du maïs et du coton en fleur; il doit être ici annuel; les plants n'ont que trente à quarante centimètres. Ailleurs, des herbes et des bois clairsemés sur les crêtes de grandes roches calcaires dont des fragments gisent dans le fond; du milieu de la brousse surgissent des cactus en cierge qui donnent à la végétation un aspect africain. Le fleuve tantôt s'étale en de larges nappes dont les eaux viennent baigner de petites plages de sable, ombragées de grands arbres; tantôt se resserre pour former des rapides plus forts que ceux du Mékong. Les eaux sont alors prises entre des rochers gris qui se dressent des deux côtés comme les piles d'un pont; elles se contractent avec fracas, se courbent en volutes énormes, et se laissent

retomber les unes sur les autres, diffusant de leurs crêtes une pluie de gouttelettes dont une partie s'envole en nuage de vapeur. Le spectacle est effrayant et superbe. La Salouen charrie de nombreux troncs d'arbres qui, poussés par des contre-courants et entraînés par des remous, vont s'accumuler en de petites anses. Les eaux ont commencé à monter.

Au soir, nous campons encore, et je vois avec plaisir que nos hommes se passent aisément de villages. Le lieu d'arrêt est bien choisi. Établis des deux côtés d'un ravin, nous couchons au premier, ayant la cuisine au rez-de-chaussée, l'écurie de l'autre côté de la cour et l'eau à tous les étages. La nuit eût été parfaite si un orage n'était venu nous surprendre dormant à la belle étoile, la déclivité du terrain nous ayant empêchés de mettre la tente. Nous en sommes quittes pour nous envelopper tant bien que mal dans des feutres.

Nous continuons, le 5, à remonter la vallée de la Salouen. Elle est toujours assez boisée. Nous traversons un village Lissou, Oumelan. Les maisons sont en poutres de bois étendues horizontalement les unes au-dessus des autres; aux parois sont accrochés des paniers où nichent les poules; de petites cahutes de bois servent de demeure aux porcs. Les greniers sont placés sur pilotis. Sur la poutre d'une maison je remarque des dessins grossiers, en blanc; un d'eux représente un oiseau écartelé, et doit avoir pour mission, comme chez les Hounis, d'arrêter les mauvais esprits. A la demande que nous adressons aux habitants de nous vendre des poulets, on nous répond qu'il n'y en a pas, alors que nous en voyons courir de tous côtés; avec des menaces d'une part et de l'argent de l'autre, nous finissons par nous procurer des provisions.

Nous sommes dans une clairière sur le bord d'un torrent blanc d'écume; derrière nous, un talus, où affleurent les racines d'un grand arbre dont les branches nous couvrent; des branchages nous servent de matelas, et chacun se fait un petit abri avec un feutre posé sur quatre piquets. Dans un coin, Nam fait sa cuisine à la lueur vacillante d'une lampe de forme antique. Plus loin, Chantsé, recroquevillé sous des racines d'arbres, oublie, dans les fumées de l'opium, le monde extérieur. Plus bas, une partie des

mafous dorment sous les bâts disposés les uns à côté des autres. Sao, sur une couverture blanche, rêve, en fumant sa pipe, aux cocotiers du Tonkin, aux belles congaïs, et probablement envoie mentalement tous les Célestes aux cinq cent mille diables. Je suis de cœur avec lui. Sur le bord du torrent, quelques bûches, restes des feux des mafous, tisonnent encore. Un tronc d'arbre creux jeté sur la rivière en guise de pont est choisi par le philosophique Fa comme couchette. Les mulets sont en liberté dans les herbes de la montagne sous la garde de trois mafous qui tirent un coup de fusil en l'air pour écarter les bêtes féroces. Leur popote terminée, les hommes se couchent. Tout rentre dans le silence. Nous nous endormons sous la protection des dieux. Ils sont représentés par trois images peintes sur une pierre qu'abrite une petite niche; alentour, des coquilles d'œufs et des plumes attestent des sacrifices dont ces personnages ont été honorés; aux buissons sont accrochés de petits morceaux de toile blanche. Et tout autour de nous, ce ne sont que bois, que frais bosuqets, que tonnelles de verdure; des guirlandes de lianes courent d'un arbre à l'autre, grimpent le long des branches et redescendent en festons de ces colonnades naturelles.

7 juillet. — Encore une journée dans la vallée même de la Salouen; on marche à flanc de coteau, et la traversée des ravins qui encaissent les affluents donne lieu à des montées et à des descentes continuelles. Nous sommes assez élevés et découvrons parfois une vue superbe. La vallée est tortueuse; le fleuve décrit des sinuosités marquées par de grands promontoires qu'il contourne comme le fleuve Rouge. Les arêtes qui séparent les affluents descendent vers la Salouen pour se relever en pitons coniques d'origine calcaire; la vallée ainsi hérissée d'une série d'éminences a un aspect tourmenté. Souvent, derrière ces cônes, s'étendent de petites cuvettes dont ils marquent le rebord et qui sont transformées en rizières. La roche descend à pic au fleuve, ne laissant apparaître qu'en longues bandes verticales sa teinte grise, à demi cachée par la brousse qui couvre les parois. Les nuages sont bas et ne permettent pas de voir les crêtes.

Nous traversons le petit village de Ouamati : la population est entièrement Lissou; les hommes portent la queue à la

chinoise, et les femmes ont souvent les cheveux séparés en bandeaux se relevant en deux petites cornes à hauteur des oreilles. Impossible de prendre des photographies: il continue de pleuvoir. Le mauvais temps donne à quelques-uns de nos hommes un aspect étrange; Sao m'amuse particulièrement; dans son équipement il y a un mélange de sauvagerie et de civilisation, quelque chose d'européen et quelque chose d'annamite. Il porte un grand chapeau de paille chinois, une petite veste bleue faite au Tonkin, un vieux pantalon à moi. Les souliers et les guêtres que je lui ai donnés en font un groom, tandis que le fusil qu'il a en bandoulière et son revolver le transforment en soldat. Le mulet qui porte Sao est chargé de mon appareil photographique. Un manteau jaune roulé et un parapluie complètent le bagage. De loin, il serait difficile de deviner le personnage sur son accoutrement. Est-ce un savant? un simple préparateur? un groom? un guerrier? A coup sûr, il faudrait de la perspicacité à un nouveau venu pour reconnaître sous ce déguisement un enfant de l'Annam.



Avec ce mauvais temps on est heureux de s'arrêter encore à un village. Lotsolo (ainsi se nomme notre étape) est entouré de cultures de maïs et d'indigo. Les hommes sont vêtus à la chinoise. Les femmes ont une robe dont les manches sont ornées de parements multicolores; un gilet sans manches, bleu à petits damiers blancs, bordé de brun, une large ceinture, et un tablier complètent le costume. Sur le turban, certaines ont une écharpe bleue, bordée de rouge, à franges, avec garnitures de cauries. Aux oreilles presque toutes portent suspendu un morceau de corail. On nous dit que ces boucles d'oreilles en corail sont particulières à ces Lissous, qu'on connaît sous le nom de Koua Lissous (Lissous de couleur). Quelques femmes sont assez jolies : notre vue est attirée à l'arrivée par une belle fille à la figure régulière, aux trais fins; à défaut d'autre chose, on est content de pouvoir reposer ses regards sur quelque chose de joli: nous lions connaissance avec la beauté de Lotsolo, qui, le lendemain matin, consen-

tira, pour quelques aiguilles, à poser devant nous. Elle répond au doux nom de Lou-Méo.

A Lotsolo nous sommes très bien accueillis, et je commence à me prendre d'amitié pour ces Lissous qu'on nous avait dépeints comme de féroces sauvages. J'entre dans une des maisons du village; les habitants accroupis autour du feu sont occupés à faire chauffer du chaotiou. C'est un vin de riz qu'ils fabriquent eux-mêmes et dont ils sont grands amateurs. Ils n'ont jamais vu de Yangjen (Européen) pas plus que de mulets chez eux, et notre venue est une fête, qu'ils arrosent. On nous convie à trinquer, et je m'exécute.

J'interroge les indigènes parmi lesquels nous nous trouvons : ils nous disent ne pas se souvenir d'être venus jadis d'ailleurs; ils savent que les Lolos ont une écriture, mais eux-mêmes n'en ont pas. Les Lissous ont une coutume de mariage assez curieuse. Lorsqu'un homme est épris d'une jeune fille, il lui fait la cour et lui donne des présents. Après qu'il s'est suffisamment déclaré et que les parents consentent, on choisit un jour pour le festin où les membres des deux familles sont invités. A la nuit, la mariée se retire avec ses parents dans la montagne; le marié va les chercher; quand il les a trouvés, les parents s'en vont; les époux restent ensemble dans la montagne jusqu'au matin, puis rentrent chez eux, et ils doivent ainsi passer trois nuits consécutives dehors avant de pouvoir habiter chez eux. Cette coutume fait qu'on ne se marie pas pendant la saison des pluies. — On ajoute que le marié sait généralement où son épouse et ses parents se retirent et qu'il est sûr de les retrouver.



Après Lotsolo nous quittons la vallée même de la Salouen et remontons celle d'un de ses affluents par un chemin assez glissant, et qu'il faut souvent améliorer à coups de pioche. Il pleut légèrement, et je plains les mafous dont le métier est très dur.

Le 9 juillet, nous continuons à monter; les hommes semblent abattus par le mauvais temps; peu d'entre eux sont capa-

bles d'un coup de collier. Ils chargent les bagages avec peine et dans un silence morne. On n'entend pas un mot de gaieté; je n'augure rien de bon de ce découragement, car nous devons trouver des pays encore plus rudes. A quelques centaines de mètres du campement, nous tombons sur un passage difficile: le sentier est très raide et il faut y tailler un vrai escalier. Trois mafous s'emploient à faire passer chaque mulet l'un après l'autre en le soutenant. Déjà quelques-uns des mulets ont franchi le mauvais pas; un de ceux qui se trouvent de l'autre côté a la sotte idée de vouloir redescendre; il glisse et tombe dans la brousse. La pente est raide; le voilà dégringolant de plus de cent mètres jusqu'au fond du ravin. La chute est effrayante; au lieu de rouler de côté l'animal tombe en long, la tête la première, faisant de véritables sauts périlleux. La charge bondit avec fracas à ses côtés. Nous courons aussitôt croyant l'animal en pièces. Nous le trouvons avec seulement quelques écorchures sur le dos, en train de brouter des feuilles.

Bien que nous ne soyons ni un vendredi ni un treize, nous avons pris aujourd'hui, comme on dit, une série à la noire. L'exemple donné par le premier mulet est contagieux. En voici deux qui tombent un instant après le premier, presque au même endroit; ils se sont tournés dans un chemin relativement large, ils ont glissé des pieds de derrière et n'ont pu se rattraper sur un terrain mouillé. Enfin, un quatrième suit les autres. Nous commençons à être inquiets pour nous-mêmes: il est dangereux de rester dans ce ravin où se produit une vraie pluie de mulets. Et quel travail pour les mafous! Nous devons tous y mettre la main: il faut défaire les bâts, sortir les caisses du torrent. On fait la chaîne et on se passe les charges; puis on remonte les mulets en faisant un sentier à la pioche. Heureusement aucun animal n'a d'autre mal que des écorchures. Une partie des hommes se trouve immobilisée par ces travaux. Jusqu'à la chaumière où nous couchons, le chemin est glissant, et les bras manquent; nous devons faire à notre tour le métier de mafou et relever nous-mêmes les charges. Pour comble de guigne, trois mulets isolés se trompent de route: il faut les envoyer chercher; deux se cachent et se couchent dans le bois; nous les découvrons heureusement assez vite.

III

Le 11 juillet, nous partons de bonne heure pour attaquer la montagne qu'on nous dépeint comme difficilement franchissable en un jour. Nos fusils et carabines sont sortis de leurs fourreaux. On parle de sauvages qui attaquent les voyageurs à mi-côte.

La route s'engage dans une forêt; la montée est raide, mais moins mauvaise que je ne l'aurais cru, et les mulets s'en tirent assez bien. Les bois sont beaux et me rappellent certaines forêts du Tibet; en bas, de gros arbres cachent leur écorce sous une fourrure de mousse, tandis que de longues barbes grises qui pendent à l'extrémité de leurs branches semblent attester leur vieillesse. A leur pied, on voit parfois de petits autels de branchages qu'a édifiés la piété des Lissous, et qui servent à protéger contre les mauvais esprits. A mesure qu'on monte, les arbres s'abaissent : ils deviennent plus tortueux, se resserrent, pour faire place à des bambous courts et minces, que dominent de-ci de-là quelques mélèzes alpestres. Dans les essences forestières, j'ai remarqué de beaux magnolias qu'on est étonné de voir côtoyer les merisiers à la fine écorce rouge mouchetée de blanc. Après quatre heures de marche pendant lesquelles, malgré l'humidité environnante, on ne trouve pas une goutte d'eau, nous atteignons les herbages de la crête. Nous avons fait cette ascension sans encombre, plus vite que nous ne pensions, et sans fâcheuses rencontres. Le bruit se répand d'ailleurs, paraît-il, parmi les populations Lissous, que nous sommes des diables, et on nous redoute.

Au col, nous sommes à 3845 mètres, à cheval sur les bassins du Mékong et de la Salouen. La passe comme la montagne se nomme Fou-Kou-Kouane, en Lissou Lamakou, la Porte du Tigre. Un poste de quelques Lissous décorés du nom de soldats remplit une *canha* de bambou, et est destiné à assurer la sécurité aux voyageurs. Des deux côtés du chemin nous voyons encore de petits piquets de bambou effilés enfoncés en terre pour arrêter les sauvages. La crête est marquée par une

série de rochers gris, hérissés, déchiquetés. La passe franchie, on se trouve sur un petit plateau couvert de grandes herbes: la flore y est excessivement riche et indique une humidité constante; au même endroit, je vois deux belles espèces de lis, l'un blanc et l'autre rouge, des renoncules jaunes, des myosotis, des sauges, plusieurs espèces d'orchidées, etc.

On ne rencontre pas ici l'herbe rase qui couvre généralement les hauts sommets, pas de gnaphalium non plus. Nous allons nous installer au-dessus d'une pente herbée, sur une terrasse minuscule que surplombe un grand rocher. Le temps est détestable: nous sommes au milieu des nuages; il ne fait que 10° et on ne se croirait pas en juillet.

Le lendemain matin, les hommes sont abattus; ils ne savent pas décidément réagir contre les influences extérieures, et le départ se fait encore en silence. Quelques cents mètres de marche, et nous arrivons sur le bord d'un ruisseau qui se dirige vers une cuvette, dont le fond est formé par une falaise. Nous nous détournons de la route pour suivre ce cours d'eau, et nous nous trouvons bientôt devant une grande muraille grise lavée de teintes noires d'encre qui s'étend au-dessus et au-dessous de nous. Le ruisseau sautant gaiement en cascatelles de roche en roche, pénètre dans un pli de la falaise. Une fente s'ouvre en face de nous qui rappelle par la forme l'oreille de Denys de Syracuse. Lorsqu'on s'approche de l'entrée, on découvre une voûte assez élevée sous laquelle roulent les eaux sur un lit de pierres blanches. Des oiseaux bleus s'enfuient à notre vue et s'enfoncent effarouchés dans le sein de la montagne. Le site a un caractère très sauvage: on se sent frappé par l'aspect grandiose de la roche. Je me figure cette galerie souterraine dont nous ne connaissons pas l'extrémité servant de demeure à une famille d'hommes primitifs.

Ici nulle trace du passage de l'homme: en Chine, la caverne eût été ornée de statuettes de Bouddha. Autour de nous, d'autres rochers gris disposés sur les mamelons verts comme pour former les côtés d'un décor: des bois de rhododendrons dont le feuillage s'arrondit au sommet, chevelure moutonnante qui semble avoir été égalisée par les mains d'un jardinier; plus haut s'élèvent des mélèzes: leurs branches horizontales, noires en dessous, sont plus claires à la partie supérieure où

elles ont une teinte vert tendre. Vrai décor de féerie; on se croirait transporté dans un pays de sorciers; on attend ici un sabbat de Valpurgis; hautes montagnes, bois sombres, rochers aux formes étranges, demi cachés dans le brouillard, cadre admirable de l'antre du fond, tout inspire ici le respect, la crainte, le silence.

La route continue à descendre; des piquets plantés au milieu des prairies portent en travers des planchettes marquées de coches. On indique ainsi la présence dans l'herbe de pointes de bambou, destinées à arrêter les voleurs; la nuit, ils ne peuvent pas voir les poteaux indicateurs. Les Lissous, qui n'ont pas d'écriture, la remplacent ainsi par des planchettes entaillées pour leurs messages ou leurs contrats. Voici comment ils procèdent : pour un conseil, une convention entre deux parties, un contrat, on taille deux planchettes généralement d'une trentaine de centimètres de long sur deux ou trois de large; on fait attention à ce qu'elles soient de la même essence, de la même longueur, de la même largeur, de la même épaisseur; ensuite on marque de chaque côté des deux planchettes le même nombre de coches; celles-ci sont généralement plus grandes d'un côté que de l'autre. Le *mouké*, — c'est le nom chinois de la planchette ainsi préparée, — est un aide-mémoire. Chaque coche signifie un mot ou une phrase; dans le cas d'un contrat fait devant témoins, si l'un des contractants manque à une clause, l'autre peut lui demander son mouké et, en ayant vérifié l'identité sur le sien propre, en faire répéter le sens devant témoins. Dans le cas d'un message, le messager en remettant le mouké doit dire le sens de chaque coche.

L'après-midi nous entrons dans des bois de pins, où nous campons. Le soir, les hommes font un grand feu; on en a besoin pour se chauffer. Le bois ne manque pas. Des troncs d'arbres entiers projettent en se consumant de hautes flammes; ils éclairent les bâts qui sont rangés autour, formant une ellipse; les feuilles des arbres sont illuminées de lueurs vives; plus loin, les pins au tronc droit laissent voir les étoiles scintillant à travers leurs masses sombres.

13 juillet. — C'est encore une descente vers le Mékong, que nous découvrons bientôt; ses eaux boueuses se précipitent en

rapides. A nous qui venons de la Salouen, il semble petit, sa vallée est moins large et moins verte que celle de cette dernière. Ici ce sont des collines d'herbe rase avec des pins clairsemés en bas, se serrant en forêts au sommet. Par places, des terrains cultivés en rizières; des villages en bois, et auprès d'eux de grands séchoirs semblables à des gibets élevant à plusieurs mètres leur ossature. Nous nous arrêtons au village Minchia de Piao-tsen; il est ceint d'un mur de terre blanc que flanquent quelques bastions à demi démolis. Lorsqu'on pénètre dans l'enceinte, on voit fort peu de maisons; elles sont très espacées, et les terrains non bâtis sont occupés par des plantations de tabac. Nous ne sommes ici qu'à trois jours de marche à pied de Fey-long-kiao.

A Piao-tsen nous nous installons dans une pagode : j'aime ces gîtes relativement propres, où l'on trouve un terrain bien uni pour dormir; on y est plus tranquille que dans les auberges. C'est à Piao-tsen que, pendant une matinée, nous fêtons le 14 Juillet par une omelette sucrée et des cigares. Depuis dix-huit jours, nous n'avons pas vu ce que les Chinois appellent un *ta ti fan*, grand endroit, et en retrouvant un peu de confort, quatre de nos hommes se souviennent des misères des jours précédents et nous quittent. Je ne fais rien pour retenir ceux qui ne veulent pas continuer; ils ne seraient pas bons pour le métier qui les attend, encore plus pénible que celui qu'ils viennent de faire.

Les partants sont remplacés par quatre Minchias, et dans l'après-midi nous pouvons nous mettre en route. En sortant de Piao-tsen, nous apercevons le premier pont de cordes sur le Mékong : deux cordes, faites de lanières de bambous tordus, sont jetées d'une rive à l'autre; elles sont de chaque côté enroulées autour d'un pieu que calent de grosses pierres. Pour traverser, on place sur la corde[1] une petite selle en bois appelée *liou pang*; à celle-ci sont fixées des lanières de cuir qu'on passe sous les jambes et le dos. On croise les mains sur la selle; il serait imprudent de les mettre à même sur la corde, la vitesse du mouvement pouvant écorcher les paumes. Une fois installé, on se lance et on se laisse glisser. Lorsqu'il ne se

1. La corde est appelée *Liou So* (passer vite-corde).

trouve qu'une corde, on se trouve arrêté de soi-même au milieu, et il faut s'aider des pieds et des mains pour se hisser jusqu'à l'autre rive. En maints endroits, il y a une corde pour l'aller et une pour le retour; on n'a alors qu'à se laisser aller tout d'un trait pour franchir le fleuve. A Piao-tsen, chaque corde sert à l'aller et au retour; le passage exige donc une certaine dépense de forces et demande un bon quart d'heure.

Nous continuons à remonter la rive droite du Mékong, et nous ferons ainsi pendant plus d'un mois. Le sentier traverse un petit poste de soldats, et, de l'autre côté, à un coude, nous sommes saisis par un aspect étrange de la vallée : le fleuve serpente au fond, décrivant des S de couleur rougeâtre; au-dessous de nous se dressent de grands rochers à pic que surmonte le sentier en corniche, et, en face, une montagne nue, dont les pentes arides sont divisées en terrains de teintes diverses, s'harmonisant les unes avec les autres et paraissant sorties de la palette d'un peintre. Cette nudité et cette richesse de tons, à la fois désolation de la nature et joie du peintre, paysage devant lequel l'objectif du photographe reste impuissant, me donnent une idée d'aspects africains. Mes compagnons ont éprouvé une sensation analogue.

Le 15 juillet, nous nous arrêtons dans un village appelé Tou ô. Les habitants se disent être eux-mêmes Tou ôs. C'est une nouvelle tribu que nous n'avions pas encore rencontrée. Ils sont vêtus à la chinoise; les yeux sont bridés, la figure plus ouverte que chez les Chinois. Interrogés par nous, les Tou ôs prétendent être seuls de leur tribu; leurs ancêtres seraient venus ici, il y a fort longtemps. Leur langage ressemble assez au Lissou. Ils nous font un bon accueil et nous échangeons des présents avec leur chef. Mais les renseignements qu'ils nous donnent ne sont pas bons.

Avant de quitter les Tou ôs, j'en fais quelques photographies. Une foule nous entoure dans la cour : j'ai rarement vu une réunion de types aussi laids, et l'ensemble pourrait servir de modèle à un tableau des suppliciés de l'enfer. Louches, goîtreux, porteurs de loupes, édentés, nez bourgeonnant : aucune difformité ne manque à la caricature. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne soient ici épouvantables. Voici un marmot qui se promène seul devant nous; nous lui donnons

un peu de riz, et il s'en va gravement, tournant de temps en temps de notre côté une grosse tête ornée d'yeux énormes en boules, tête de monstre s'il en fût. Un vieillard aux cheveux gris, rasés, dépourvu de queue, appuie sa main décharnée sur une béquille. Il nous contemple d'un regard qui semble à peine perceptible entre le pli de ses paupières. Son nez rejoint son menton. Quant à son front, il semble n'avoir jamais existé. L'étrange personnage est même microcéphale. J'ai hâte de quitter une réunion d'êtres aussi laids. Quelle misère ou quel sang mauvais chez ces Tou ôs! Pour une nouvelle tribu, voilà une tribu peu présentable.

Le 17 juillet, marche sans incidents, toujours à flanc de côteau; la route n'est pas trop mauvaise, et quelques coups de pioche donnés par le makotcou parti en avant suffisent à élargir le passage pour les bêtes. Le lendemain, nous devons engager quatre ou cinq villageois pour aider nos hommes; notre troupe commence, sans rémunération du gouvernement impérial, ce dur métier de cantonnier qu'elle devra continuer quelque temps. Nous rencontrons des Pé Lissous, parlant la même langue que les Hin Lissous, mais semblant moins chinoisés.

Joseph nous dit que les Pé Lissous sont des Lissous purs, de tout temps dans le pays. Hommes et femmes ont la peau très bronzée; les hommes sont vêtus d'une longue redingote blanche, ornée de sortes d'épaulettes, qui descend jusqu'aux genoux, et est souvent serrée à la taille. Certains ont des sabres assez longs, à lame droite, élargie à l'extrémité, et dépourvus d'ailleurs de toute valeur; ils les portent dans un fourreau en bois à un seul côté. Les femmes sont souvent nues jusqu'à la ceinture, ce qui nous permet d'admirer des poitrines à faire pâlir d'envie un statuaire; elles ont une très petite jupe de toile de chanvre, un bonnet à la chinoise orné de cauries et de plaques blanches circulaires, qu'on dit venues du Tibet et qui me semblent avoir été découpées dans de grandes coquilles. La plupart d'entre elles portent des colliers en paille tressée, en perles blanches (fragments de coquillages), en agate, ou en perles bleues et rouges, de provenance anglaise. Hommes et femmes fument tous la pipe. Les Lissous aiment beaucoup le tabac et l'eau-de-vie. Je

remarque plusieurs hommes et même une femme portant dans leurs vêtements, sur la poitrine, une fiole en grès dont ils prennent souvent des rasades; le résultat est de les rendre très loquaces. Je pense à ce que ferait de ces gens sans défiance la civilisation introduite chez eux avec ses vices, et au beau jeu qu'auraient les Anglais à les achever à force de mauvais whisky comme ils ont fait pour les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord.

Nous campons auprès du village de Tat-sa-sou ; un incident nous a empêchés d'aller plus loin: un individu au visage pâle, de mauvaise mine, et me paraissant dans un état voisin de l'ébriété, nous a suivis malgré notre désir, et a cherché à détourner un de nos mulets par une autre route, avec l'intention probable de le voler ; ce que voyant, le makoteou arrête le personnage et, avec Joseph, le conduit au chef du village. Mais celui-ci déclare ne pas connaître le voleur et ne pas vouloir s'occuper de l'affaire ; on ramène donc le coupable au camp, et nous chargeons des hommes de le lier ; quand il sera temps on lui administrera la correction, qu'il n'aura pas cette fois volée. Fa s'acquitte à merveille de la besogne, le ficelle comme un bât, lui lie les mains derrière le dos et y attache l'extrémité de la queue. Tandis que ce ballot humain gît à terre, survient un vieillard du village qui se dit son parent et le réclame. Après quelques pourparlers, nous lui rendons notre prisonnier, en le prévenant que si nous revoyons le voleur, nous lui tirerons impitoyablement dessus. Le vieux met sa parenté tout inerte sur son dos, et retourne ainsi au village.

Tat-sa-sou dépend de Li-kiang, et est gouverné par deux chefs, un Minchia et un Toussou Lissou ; ils nous envoient du riz, des œufs, un paquet de tabac, ce qui ici est un gros présent, et une petite fiole de chaotiou. Celle-ci est entourée d'une gaine de cuir finement tressée qui la rend incassable.

***

Après Tat-sa-sou la route devient encore plus mauvaise ; nous songeons avec amertume à la facilité qu'auraient des piétons

ou des cavaliers, accompagnés de porteurs, à passer, et à parcourir chaque jour une étape triple de celle que nous faisons. Avec nos bêtes, nous sommes parfois retenus par un simple rocher, faisant une saillie de quelques centimètres de trop ; il faut décharger les bagages et les passer à dos d'hommes. Les villageois, qu'on nous avait dépeints comme si féroces dans cette région, nous aident moyennant une faible rétribution. On met parfois deux heures à avancer d'une centaine de mètres ; dans les travaux de déchargement, c'est le mafou Lissou, le grand gaillard engagé à Loukou, et que son profil a fait surnommer « Bec d'Aigle », qui travaille le plus. Fort comme un Turc, il marche toujours sans sandales, nu-pieds ; pourvu qu'il ait du tabac et de temps en temps de l'eau-de-vie, il se déclare satisfait de voir du pays. Quant aux Minchias engagés à Piao-tsen, ils sont peu débrouillards, ils craignent en allant loin de ne pas retrouver leur route pour revenir : *Sunt rustici*, dit Joseph.

Les travaux de la route nous empêchent d'aller vite ; lorsqu'ils ont passé plusieurs bâts sur leur dos, les hommes doivent se reposer ; quand on fait dix ou douze kilomètres dans la journée, nous devons nous estimer heureux. Il faut s'armer de beaucoup de patience, d'autant plus que la vallée du Mékong, avec ses pentes arides, ses rochers gris, ses pins sur les hauteurs, et, dans le fond, le grand fleuve rouge, murmurant toujours, devient très monotone. Ma distraction est dans l'observation continuelle des villageois que je rencontre, et de nos propres hommes.

Le 20, nous voyons quelques changements dans le costume des femmes : elles ont une petite jupe plissée, descendant jusqu'au genou, comme chez les Lolos du Se-tchuen ; un petit tablier bleu et blanc, une veste courte gros bleu à parements clairs et qui s'ouvre par devant : au lieu du petit bonnet à plaques blanches elles portent souvent un gros turban. Près du village de Lakouti, où j'observe ces costumes, nous sommes poursuivis par un vieux déguenillé portant en bandoulière un gros chapelet à grains de bois brun, auquel sont suspendues une clochette et une rondelle de bronze ; ce personnage nous arrête en gesticulant, s'agenouille devant moi, et m'adresse un long discours accompagné de mots

bizarres. Il me dit que les habitants sont des Lolos (*sic*) pauvres, à qui il ne peut rien demander, mais que nous devons lui donner de l'argent. On me dit que le pauvre vieux mendiant est le prêtre de Lakouti. Voilà une localité où le culte est mal rétribué. Il doit d'ailleurs se réduire à fort peu de chose : nous apprenons que les Lissous adorent le ciel et la terre, mais qu'ils ont peu de cérémonies.

Le soir, nous arrivons pour camper auprès d'un petit village caché dans un repli de terrain : les habitants, tous plus laids les uns que les autres, viennent nous trouver et se prosternent à plusieurs reprises devant nous. Notre venue semble les avoir grandement effrayés. Un de ces Lissous (ils appartiennent encore à cette tribu que nous rencontrons quotidiennement) porte autour du buste une cuirasse d'écorce d'arbre maintenue par une ceinture ; c'est un guerrier, et l'appareil doit le protéger contre les flèches ennemies. Pour moi, le titre pompeux de guerrier cache plutôt la profession de brigand ou de voleur, assez commune dans cette région. Le lendemain, en partant, nous remarquons sur la route deux piquets entourés de paille et portant des branches transversales ; à l'extrémité de celle qui est extérieure à la route est fixé un morceau de bois représentant un arc, du côté du passant est figuré un sabre. Les piquets sont reliés par une chaîne d'anneaux de bambous ; ils représentent deux hommes armés chargés de défendre aux maladies l'accès du village.

Dans la journée, nous traversons le gros village de Faou-moto et allons camper au delà, sur le sommet d'une colline.

***

Au réveil, nous constatons la disparition de deux valises de Roux qu'il avait laissées décordées auprès de la tente. Dans la niche faite de bagages et de feutres sous laquelle le successeur de Chantsé, Mongtsé [1], fumait l'opium, on lui a volé à lui-même un paquet de la drogue précieuse, et, ce qui est plus grave, on a enlevé près de sa tête le théodolite : nous en

1. Un de nos hommes, portant le surnom de la ville dont il vient.

retrouvons la caisse un peu plus loin. Le docteur[1] est désespéré; il lui sera impossible de continuer ses observations astronomiques et magnétiques. Heureusement, déjà averti par un précédent vol, il a le décalque de tout ce qui a été fait, et aucun des résultats acquis n'est perdu. Qui a commis le vol? Nous soupçonnons bien les gens du village; quelques-uns sont venus rôder hier soir autour du camp. Nous faisons venir le chef, et lui promettons une récompense s'il fait restituer les objets; en même temps, nous le menaçons d'une plainte à Li-Kiang, si rien n'est retrouvé. Les habitants restent tranquillement assis sur un monticule à nous regarder. Dans l'après-midi, nous prenons la résolution d'aller nous-mêmes au village de Tchen-ki-oué. Nous nous y rendons armés, et accompagnés de Joseph et de Fa. Le chef répond avec assez de justesse à nos promesses et à nos menaces qu'il n'avait pas été prévenu la veille de notre arrivée, qu'il n'a pas pu, par conséquent, prendre de précautions pour nous préserver des voleurs dont le pays est infesté. La seule chance qui nous reste de rentrer en possession des objets volés est que les auteurs du vol soient bien des gens du village, et que l'espoir d'une récompense les décide à une restitution. Je crains malheureusement que, ne connaissant pas les Européens, les villageois ne leur attribuent la même mauvaise foi qu'aux Chinois, et ne puissent croire qu'au cas de restitution des objets pris, nous nous livrions à des représailles.

Après une journée d'arrêt complète, sans avoir rien trouvé, il faut bien nous remettre en route. Le théodolite est définitivement perdu avant d'avoir pu devenir historique. Pauvre théodolite! C'était l'instrument même de Mizon. Avoir voyagé à Yola, sur la Bénoué, et en Adamaoua; avoir travaillé à la conquête française du Soudan; avoir été porté en Asie, pour parfaire au nord les travaux de Garnier, pour, à la fin, tomber entre les mains de quelques misérables Lamajen ou Lissous et sans doute être charcuté pour servir de tuyau de pipe ou de serrure! Le théodolite était digne d'un meilleur sort; mais peut-être est-il devenu dieu et préserve-t-il les villageois

1. Surnom donné, au Tonkin, à mon camarade Roux, et qui lui est resté entre nous.

des maladies qui les menacent? Au revoir, compagnon des explorateurs, toi qui n'as servi qu'à des conquêtes pacifiques au nom de la science et de l'humanité; peut-être rappelleras-tu un jour à de nouveaux voyageurs que les premiers Européens qui ont parcouru ces régions étaient des enfants de France!

*
* *

Avant notre départ, le chef du village vient nous assurer encore de ses bonnes intentions et, en manière de consolation, nous raconte qu'il y a quelques années les habitants de Tchenki-oué ont été victimes d'une attaque de trois cents Loutzés de la Salouen qui sont venus les piller.

A la nuit, les villageois nous demandent la permission de danser et de chanter, permission que nous leur accordons, il va sans dire, bien volontiers. Des hommes s'assoient en cercle autour du feu, et entonnent en chœur un chant bas, grave, ayant quelque chose de religieux, qui ne déplaît pas; chaque strophe est marquée par des sons que les artistes prolongent longtemps, pour laisser ensuite tomber la voix assez brusquement. Quand ils entonnent, ils renversent la tête en arrière, les yeux demi-fermés, et semblent ne plus connaître ce qui les entoure, mais s'absorber en eux-mêmes et s'écouter. Ils improvisent, nous dit-on, en notre honneur, et se réjouissent de l'arrivée des trois grands hommes qui ne pourront manquer de leur faire des présents. Apparaissent quelques femmes; la scène prend alors une allure plus gaie. Nos hommes sont contents, et je suis heureux de leur voir trouver quelque distraction au milieu de tant de labeur qui leur incombe chaque jour. Le grand mafou Lissou m'amuse; il rit de bon cœur, d'un grand rire découvrant deux rangées de belles dents, et il est heureux comme un enfant.

Cependant le chant a fait place aux danses : les artistes se lèvent; les femmes sont debout dans le fond, se tenant par le bras; auprès d'elles les hommes s'appuient chacun le bras sur l'épaule du voisin. On dirait des groupes de figurants dans une pièce à grand spectacle; une bûche de bois de pin remplace le feu de la rampe. Les groupes se mettent à tourner de

côté en cercle, les chœurs d'hommes répondant aux chœurs de femmes; de temps en temps, les hommes se balancent sur leurs jambes et les femmes font une flexion. La scène me rappelle une nuit passée chez le chef musulman de Batang avec des femmes tibétaines.

Le 24 juillet, nous avançons péniblement; de nombreux travaux d'art que nos hommes, aidés des villageois, doivent exécuter, retardent la marche de la caravane. Nous avons avant la nuit une montée si raide que je me demande si ma mule pourra passer. Nos animaux se tirent pourtant sains et saufs de ce mauvais pas. Nous campons auprès d'un petit village qu'on nous dit habité par des Jéjen. L'exhibition d'une carte de visite chinoise à laquelle ils ne comprennent rien, et surtout la vue de nos armes, produisent bon effet, et nous sommes bien accueillis.

Le soir, pendant que les habitants dansent comme hier, j'en interroge quelques-uns. Ce sont encore des Lamajen, anciens Minchias, croisés de Chinois. Ils portent tous à la ceinture une pipe à long manche, terminée par une sorte de godet en bois, un coupe-coupe et une petite boîte à tabac en bois ronde: en bandoulière, ils ont une gibecière en cuir ou en filet. Lorsqu'on leur demande quelles sont leurs croyances, généralement ils rient: « Après la mort tout est fini. » Pourtant, deux ou trois jours après que quelqu'un est décédé, on met une pierre sur le tombeau pour avertir l'Esprit de la montagne d'avoir à veiller sur ses restes. Les habitants n'ont ni prêtres ni autels, et, malgré cet état d'incrédulité, ils sont gais et aiment à danser et à chanter. Curieuse situation que celle de ces gens! Si je m'en rapporte aux traductions de Joseph, ils sont athées: ils vivent dans un état voisin de la bestialité (les frères épousant les sœurs), et le crime chez eux n'est puni que par les vengeances exercées par les parents des victimes.

Je voudrais pénétrer dans l'âme de ces villageois, sonder leur cœur, savoir ce qu'ils ont au fond d'eux-mêmes. Dans l'espoir d'obtenir un complément de renseignements, je suis allé au matin visiter plusieurs de leurs demeures. Les maisons sont en bois, groupées autour d'une cour dans laquelle sont situées les étables à cochons. A l'intérieur, une petite estrade,

sur laquelle on couche, comme dans les maisons arabes. Peu d'instruments : une épuisette avec filet à larges mailles monté sur bois léger. Cet engin sert aux villageois à prendre des faisans vivants. Les hommes se mettent sur les épaules un manteau de paille qui les entoure complètement; ils se coiffent d'une cloche de paille, et, après la récolte, s'accroupissent dans les champs. Ainsi affublés, ils sont semblables aux meules de riz; les faisans qui viennent picorer s'approchent sans défiance du chasseur caché et sont vite capturés. Les Lamajen chassent également avec des arbalètes; les flèches sont portées dans un carquois taillé dans des peaux de *Nemorrhædus* qu'on appelle ici comme en Chine « ânes sauvages ».

Dans la maison je ne vois rien qui rappelle un culte; mais en sortant je remarque sous le toit une série d'arcs minuscules et des bâtonnets odorants. Le propriétaire de la case me dit alors qu'on adore Mazi, l'Esprit des eaux; Wousinkoui et et Masimpo, deux frères, jadis tombés dans les eaux et devenus des Esprits supérieurs; Tsomané, les Esprits du mal. Il semble donc que ces indigènes ne soient pas les incrédules dont on nous parlait; ils adorent des Esprits, et leur offrent des sacrifices lorsqu'ils sont malades. Malgré ces croyances à des êtres supérieurs, les villageois continuent à nous dire qu'il n'y a pas d'autre vie; que les assassins ne reçoivent pas de châtiment après leur mort. Ils ne trouvent donc de freins à leurs mauvaises passions que dans l'intérêt commun. Voilà dans ce village Tsétou un exemple intéressant de l'association pour la vie, pour la défense d'intérêts communs, sans la crainte des châtiments de l'au-delà.

HENRI-PH. D'ORLÉANS

(*A suivre.*)

LE

JARDIN SECRET[1]

— DEUXIÈME PARTIE —

« Si changé!... »

Ce fut la première réplique instinctive de ma pensée, quand je *l'*ai revu, tantôt, dans ce bureau de tramways, où la banalité et la pauvreté même du décor et des gens rapetissaient, appauvrissaient l'esprit, en sorte que, même d'élite, il devait s'attarder d'abord à une réflexion médiocre. « Si changé! » pensai-je... Et aussitôt une puissante mélancolie se répandit en moi, comme il arrive à tout être humain, je suppose, quand un événement lui rappelle à l'improviste que son étoffe de vie s'use, diminue et en même temps se détériore. Dans le vieillissement de cet homme, c'était mon propre vieillissement que je lisais. Ses yeux, qui me regardaient avec une triste surprise, ne disaient-ils pas clairement, eux aussi : « Comme elle est changée! Comme elle a vieilli!... » Si bien qu'à peine de retour chez moi, malgré la migraine qui me tenaillait les tempes, j'ai jeté un regard à la glace; et, d'un seul coup, j'ai perçu le changement de mon propre visage, que la lenteur de l'usure, répartie sur quinze ans, m'avait dissimulé. L'impression fut si violente, si cruelle, qu'elle absorba toutes mes forces de souf-

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

france : en m'endormant du sommeil factice que me procurait l'antipyrine, je souhaitai d'en finir, de mourir, afin de n'être plus exposée, consciente, au tenace rongement des heures.

Ensuite, réveillée et calmée, parmi le vague assez doux où me plongeaient les fumées de l'anesthésie, tandis que je dînais en face d'Yvonne, une intuition consolante m'est venue, assez persuasive pour me soulager : que la vie perdue se récupère dans l'enfant; que cette chair, la mienne, après tout, triomphe du temps à mesure que le temps triomphe de moi, et lui prend à chaque instant ce qu'il m'ôte... Encore plus tard, quand j'ai commencé à maîtriser l'émeute de mes pensées, quand j'ai compris que l'affaire n'était plus entre mon mari et moi, mais entre moi et ma conscience, — troublée toujours par l'ennui de vieillir, j'ai cherché un de mes portraits de jeune fille, je l'ai contemplé longuement; j'ai tâché, en regardant tour à tour et le portrait et mon visage dans un miroir, de bien déterminer l'œuvre accomplie par les années, afin de me revoir, telle que j'étais alors. Tout cela n'était point vain ni étranger à la grave entreprise que je méditais. Ne fallait-il pas d'abord restaurer dans ma mémoire la « Marthe d'autrefois », qui avait eu cette autre conscience dont je retrouvais inopinément la clef?

Le portrait de jeune fille auquel je comparais ma figure d'aujourd'hui est une mauvaise épreuve d'amateur, toute verdie et à moitié mangée par la lumière, bien qu'elle soit conservée dans le même coffre à gants où se cachaient mes six cahiers. Je n'y figure pas seule. Elle représente un groupe de quatre personnes : une dame maigre avec des cheveux blancs (madame Lancrey) ; deux jeunes filles, dont une jolie (moi) et une autre insignifiante (Jeannine); enfin, à genoux dans une posture qui veut être comique, avec l'air de me faire une déclaration, lui, Léon Delsarte, à vingt-quatre ans. J'en avais alors vingt-trois.

Comme s'ils eussent été pour moi deux inconnus, j'ai regardé ces deux beaux enfants, si beaux, si vraiment faits pour s'aimer que, malgré l'ironie de la pose, le moins clairvoyant spectateur comprendrait qu'ils durent s'aimer réellement. Les années ont passé : les deux beaux enfants sont devenus la caricature à ce point déformée et ternie d'eux-

mêmes qu'en se rencontrant hier ils n'ont même pas osé, d'un mot, se rappeler l'un à l'autre qu'ils s'étaient aimés.

Mais, assurément, malgré la frivolité éprouvée de son âme, notre rencontre l'a remué, lui aussi. Rentré dans sa grise et morose ville de Flandre, sa vie ordinaire recommencée entre sa femme, ses fils, ses ouvriers, l'image de la « Marthe d'autrefois » le poursuit... Non plus la femme de quarante ans avec laquelle, hier, il échangea quelques mots de banalité, mais la vierge fraîche, à peine mûrissante, aux bandeaux châtains, aux yeux châtains, qu'il vit entrer un midi de juin dans la salle à manger de la rue Cambacérès !

Souvenirs qui m'assiègent de toutes parts et me bouleversent ! Souvenirs de ma première crise sentimentale violente, reliés, dans ma mémoire, à toute l'histoire de ma jeunesse. — reliés à mon enfance, à l'époque où mon esprit connut les premières lucidités... Une claire vision me montre l'échelonnement de ma personnalité successive dans le passé. Toute cette région obscure s'illumine, où je reléguais les causes lointaines de mon état présent. Avec ce passé lointain, mes droits actuels et mes devoirs ont un lien visible, indéniable. Si je suis la femme de Jean Lecoudrier, c'est parce que j'ai été la jeune fille aux cheveux, aux yeux châtains, qui, un jour, entra dans la salle à manger de la rue Cambacérès où se trouvait Léon Delsarte... Si j'ai rencontré Léon Delsarte (que mon mari a toujours ignoré), c'est parce qu'un grave incident (dont je n'ai jamais parlé à mon mari) avait brusquement dévié l'existence ordinaire de ma famille, et l'avait jetée, si provinciale, à Paris... Ainsi, à peine commencé-je l'examen de ma conscience, — je m'aperçois que pour être utile et sincère, il doit remonter jusqu'aux premières années de ma vie intelligente. Eh bien ! je veux loyalement mener l'enquête à bout. Elle m'instruira sur l'opportunité de l'acte à accomplir. Elle sera aussi le procès-verbal de ma crise présente, elle me justifiera devant mon propre arbitre. Elle me justifiera, au besoin, devant Yvonne, le jour où je devrai lui dire : « Voilà ce que j'ai fait, et pourquoi... M'approuves-tu ? »

Aux limites de mon passé conscient.

Jusqu'en 1873 (à quinze ans), je n'ai pas de vie personnelle.

Je suis une gamine du Midi, heureuse de sa vie libre, amie de la lecture et en même temps des jeux bruyants, pas du tout *femme*. J'ai des compagnes de mon âge dans le monde des fonctionnaires, où l'on nous reçoit, car mon père est chef de gare à Agen. Bonne saison de plante vivace qui ne songe même pas qu'elle pousse. Il est agréable de courir, de bavarder, de rire, de se parer d'une robe fraîche ou d'un chapeau neuf; il est agréable d'avoir faim lorsqu'on va manger, et d'embrasser ses parents et de savoir qu'on n'est pas *des pauvres*... Tel fut l'amical désordre de mes sensations, jusqu'aux environs de ma quinzième année.

Du milieu où je vivais surgit d'abord l'écho de cette rumeur spéciale, faite de bruits violents et discontinus, qui s'échappe d'une grande gare ; surtout le tremblement triste des sonneries électriques et le fracas des trains sur les plaques tournantes. Puis je vois la redingote à palmes d'or que papa mettait pour l'arrivée des express. Je vois la bibliothèque de la gare, la vaste armoire en noyer clair, tantôt fermée et morose, tantôt ouverte et vivante, avec son étalage jaune, bleu, blanc... J'y puisais des romans que je lus pêle-mêle, sans que personne s'avisât de surveiller mes lectures. Car mon père (oh! ce choc de souvenir! je viens de voir, presque d'effleurer son vieux visage militaire, ses yeux bleu faïence, sa figure de chasseur à pied de Protais, moustaches et barbiche grises, une touffe de cheveux fins sur le front), mon père ne savait rien me refuser et ma mère avait trop peu de lettres pour me guider.

Ma mère... Je l'évoque plus malaisément, au moins à cette période reculée de notre vie en province. D'origine humblement paysanne (mon père l'avait épousée quand il était lui-même un modeste employé aux écritures), c'était, il me semble, une toute petite femme, sèche et criarde, un grillon du Midi... Toujours vêtue de taffetas noir, elle s'occupait sans relâche aux soins du ménage, de pair avec la bonne... J'entends l'accent, le terrible accent de Gascogne, exagéré dans sa voix suraiguë... Mais toute cette image est confuse. C'est telle qu'elle fut plus tard à Paris, vieille, cassée, éteinte sous ses cheveux blancs, que ma mémoire garde son image.

L'incident qui bouleversa cette famille de provinciaux

paisibles, et qui détermina l'éveil de ma conscience, eut lieu le 18 mai 1873.

Le 18 mai 1873!

C'est le soir, après dîner. Papa n'a presque pas parlé, durant le repas, bien que harcelé par la curiosité loquace de ma mère, qui flaire un événement inusité. Il finit pourtant par avouer qu'en effet il y a « quelque chose ». Moi, le dessert achevé, sans m'intéresser autrement à ce quelque chose, je m'en vais, comme d'habitude, un livre aux mains, que je ne lis guère (c'était *Ascanio*, de Dumas, je m'en souviens), m'asseoir à la fenêtre de ma chambre, qui donne sur la cour extérieure de la gare, en bordure le long d'un boulevard.

A partir de huit heures, mon père a le droit de déléguer le sous-chef à l'arrivée des trains. Alors, si le temps est beau, nous sortons. Nous allons faire un « tour de Gravier ». Or aujourd'hui, le soir est merveilleusement pur, un soir tiède et odorant de printemps languedocien. J'attends, en regardant la cohue agitée, bruyante, des voyageurs, des cochers, des gens d'hôtels, l'heure où maman vient me dire : « Allons, petite... tu es prête? » Mais, ce soir, elle ne vient point. J'attends... l'ombre monte... Je quitte mon livre et la fenêtre. Je me rappelle le « quelque chose » annoncé par mon père... Je veux m'enquérir de ce qui se passe... La salle à manger traversée, me voilà dans la chambre de mes parents. Papa et maman sont là; ils parlent à voix basse.

Je demande :

— Est-ce qu'on ne sort pas, ce soir?

— Non, dit papa... Ne fais pas de bruit.

Et, comme je fais mine de m'en aller, il ajoute :

— Tu peux rester!...

De cette phrase, qui m'associait, pour la première fois, à un grave souci de famille, date le commencement de ma vie consciente. Je m'assieds près de la table et je considère les visages décomposés de mes parents. Celui de ma mère exprime seulement un désespoir stupide, sans réaction d'énergie. Celui de mon père trahit un effort intelligent pour trouver, coûte que coûte, l'issue d'une passe dangereuse. Je me rappelle le regard de ces pauvres yeux bleus anxieux, fixés sur moi, comme incertains de ce qu'il fallait me confier.

incertains du frêle secours que je pouvais offrir, moi si enfant, devinée pourtant plus perspicace, plus secourable en une telle épreuve, que ma mère elle-même.

— Je vais tout dire à la petite, déclare papa.

On ferme les contrevents, on allume la lampe. Je m'assieds en face d'eux toute vibrante d'un singulier orgueil à prendre place dans ce conseil de famille, contente, oui, vraiment contente de l'événement qui me hausse à une telle importance. Et voilà : j'apprends, je comprends tout en quelques mots de mon père, en quelques exclamations sanglotantes de ma mère. Papa a joué : depuis de longues années, il joue au cercle. C'est du moins ce qu'il avoue. (A présent, plus défiante de l'Homme, je me demanderais : « Fut-ce le jeu seulement? ») Enfin, l'histoire la plus inattendue et pourtant la plus vulgaire : il a perdu cinq mille francs... Comme nous sommes dépourvus de tout capital, il a pris l'argent à la caisse de la gare, par petits emprunts successifs, dont le total atteint aujourd'hui cette somme énorme pour nous. L'inspecteur arrive inopinément demain : il faut l'argent; que faire? Vendre, engager au mont-de-piété?... On réaliserait mille francs à peine. Implorer la sœur de mon père, vieille fille qui vit aux environs et possède une petite fortune? Elle aimera mieux laisser emprisonner son frère que de lui donner un sou. Alors, ma mère et moi, nous nommons les amis qui ont de l'argent, qui pourraient en prêter. Et papa fait : « Non », de la tête, et moi je comprends bien qu'il a déjà tiré de l'argent de tous, qu'il n'y a plus rien à espérer de nulle part...

La nuit s'avance : voici la lampe à bout d'huile; nous allumons une bougie, et la veillée se fait plus sinistre, dans la pénombre dansante où les visages seuls se détachent en clarté jaune. La bonne est venue, tout ensommeillée, demander si elle pouvait se coucher; on l'a renvoyée rudement. Il est minuit; le train de Toulouse est passé; nous restons là, n'osant nous séparer, comme si de veiller allait peut-être nous apporter le salut.

— Allons, dit mon père, il ne me reste plus qu'à me faire sauter la cervelle.

Ce n'est pas dit bien résolument; il n'est pas près de s'y résoudre, et nous le savons bien. Néanmoins, la phrase nous

« donne un coup », et nous sommes aussitôt contre lui à l'embrasser, à le supplier de ne pas se tuer... Qui sait? l'inspecteur, peut-être, se laissera attendrir. On lui expliquera... On lui offrira des retenues sur le traitement. Et nous allons nous coucher, sur cet espoir vague qui endort notre lassitude. Dans mon lit, effervescente et grave à la fois, je réfléchis. On compte mes avis pour quelque chose; je deviens une personne importante, — une femme.

Aujourd'hui, racontant pour moi cette lamentable affaire, je m'étonne de l'avoir, depuis si longtemps, pratiquement oubliée, — reléguée, pour ainsi dire, dans un coin de ma mémoire où je ne m'aventurais jamais. Mon père, convaincu de soustraire l'argent qui lui était confié, fut condamné à un an de prison. On le gracia au bout de quinze jours; les journaux parlèrent peu de l'affaire; mais pourtant, *cela a été*. Peut-être aujourd'hui suis-je seule à m'en souvenir; cependant je suis la fille d'un homme qui fut mis en prison pour avoir volé.

Pauvre père! pauvre vieille figure ravagée dont j'aimais les yeux bleus et la barbiche grise! je ne t'en veux pas. Comme il arrive infailliblement dans toute famille où l'un des membres est taré, par nécessité égoïste de défense personnelle, j'ai pris ta faute à mon compte : je me suis chargée de la cacher, de l'oublier, pour ma part, comme si elle avait été mienne. Et je n'ai pas, heureusement, le remords de te l'avoir reprochée comme si âprement le faisait ma mère, pauvre vieux vaincu! alors que, ta prison purgée, réfugiés à Paris tous les trois, dans un misérable appartement des Batignolles, tu essayais de nous faire vivre en plaçant des vins du Midi.

Les premières années de séjour à Paris (trois ans et trois mois juste : mon père mourut au bout de ce temps), si exceptionnellement amères, par notre condition médiocre et les raisons qui nous avaient chassés de province, ne me laissèrent pas un souvenir trop odieux. Elles furent les années de ma naissance intellectuelle. Aucun des provinciaux célèbres de Balzac n'a ressenti comme moi, petite Méridionale brusquement transplantée, la passion de Paris. Je n'ai pas maudit la destinée qui m'y jetait si débile, si dénuée. Avec enivrement

j'ai goûté l'air de la Ville. J'ai possédé la fortune et la célébrité par le rêve, ce qui est mieux que d'être riche et célèbre puisqu'on fait ce rêve à vingt ans. L'illusion que je deviendrais quelque chose de grand et de brillant, et que rien des joies de la vie ne me serait inconnu, la magique illusion a transfiguré notre misère. Que m'importait d'être, provisoirement, humble et pauvre? J'avais devant moi le temps indéfini pour « me réaliser ».

Grâce à la recommandation d'une femme excellente, une vraie sainte laïque dont j'aurai l'occasion de parler plus longuement si je continue cette confession (elle s'appelait madame Garnier; c'était la veuve d'un inspecteur aux chemins de fer du Midi), mon père avait réussi assez vite à nous donner du pain : il était actif; toutes les petites adresses du Gascon lui étaient familières. Néanmoins, il fallut bien se résigner à m'apprendre un état qui, plus tard, me permît de gagner ma vie. On décida que je serais professeur : c'était encore, en quelque façon, rester « une dame », — ce rêve des déclassés! — Madame Garnier m'obtint, par des amis influents, une bourse à l'école spéciale de la rue Jacob qui prépare la future institutrice à l'École normale de Sèvres. J'avais seize ans environ quand j'y entrai, comptant étonner par ma supériorité mes maîtres et mes compagnes.

J'étais, certainement, de beaucoup la mieux douée. On me le disait, je me laissai convaincre. Les « petits cahiers » commencent à cette époque, la plus exaltée de mon orgueil intellectuel : ils témoignent d'une ferveur extravagante d'ambitions, d' « intellectualité ». Exemple :

« *3 février.* — Je suis dans le troisième cours depuis octobre, après avoir franchi le deuxième. Et je suis certaine que je vais être la plus forte. Il n'y a que Schrœder qui compte : elle n'est vraiment pas bête, cette Alsacienne. Quelquefois j'ai peur de la trouver plus solidement intelligente que moi : par exemple, elle découvre une explication lucide à un passage de Pascal, et je me dis : « Aurais-je trouvé cela, moi? » Alors cela me fait mal entre les côtes et mon cœur se met à battre, à battre... Mais non, c'est moi la plus intelli-

gente. Et quand Schrœder invente une chose qui m'étonne, c'est que je n'ai pas réfléchi à cette chose en même temps qu'elle.

» Il faut que je devienne un grand poète. »

Devenir un grand poète! — telle était ma fantaisie à cet âge où tout ce que je souhaitais me semblait dû par la destinée. J'écrivis, en effet, un grand nombre de vers; mais un instinct critique assez juste, allié en moi au puéril désir de la gloire, m'avertit bientôt qu'ils n'avaient pas ce mérite extraordinaire par où, tel beau matin, un Byron « se réveille célèbre ». Sans renoncer expressément à la poésie, j'entrepris un roman. Je lisais avidement les maîtres les plus goûtés du temps : Zola, Daudet; ils me transportaient : leur influence dut paraître aux pages que j'écrivais. Mon choix s'était fixé, pour le dépeindre, sur le milieu où je vivais, ce qui était assez avisé. Terriblement naturaliste, ce roman; des détails d'une crudité naïve qui l'eût fait saisir par la police, si jamais il avait été achevé et publié! Le plus singulier, c'est que je demeurais, non pas innocente, mais chaste absolument, révoltée quand une parole ou une attaque libertine s'adressait à moi, visait ma personne physique. Clairvoyante, cette fois encore, à juger ce que j'avais fait, je mesurai ma nouvelle impuissance. Et ce furent des désespoirs intelligents, motivés, logiques.

« *Octobre.* — Je n'ai pas de génie, décidément : de constater cela, j'ai envie de me tuer, tout de suite. S'il s'agit d'être une bourgeoise, d'enseigner le français et l'arithmétique à des petites provinciales goitreuses, d'avoir une ribambelle d'enfants et un gros mari... zut!... J'aimerais mieux être poitrinaire, condamnée à disparaître dans dix-huit mois de cette vallée de larmes, comme Juliette Leconte.

» Dire que cette Schrœder a peut-être reçu le don qui m'est dénié : celui de créer quelque chose, de produire des pensées neuves! Croirait-on qu'elle a envoyé un article sur les *Idées morales de l'apprentie institutrice* à la *Revue philosophique*, et que la *Revue* l'a inséré, lui a écrit pour lui offrir une collaboration payée?... Cette tête carrée d'Alsacienne!

A quoi me sert d'être tellement plus artiste, plus vibrante ! Elle comprend plus loin que moi, et elle sait extérioriser ses idées.

» Après tout, il n'y a pas que la littérature... »

Et en effet, à cette époque d'ardeur incomparable, tout m'attire et me séduit, la musique, la philosophie, l'art... Avais-je réellement l'étoffe d'une artiste, d'un écrivain? Peut-être. Il eût fallu pour la mettre en œuvre des circonstances plus clémentes, des amitiés artistiques, les conseils d'esprits supérieurs. Sans les événements qui l'arrachèrent à sa vie bourgeoise, George Sand eût-elle été George Sand?...

Le certain c'est que, douée ou non, les circonstances, pour moi, furent hostiles; et je me demande même si le génie d'une Sand ne s'y serait pas aboli. En février 1878, mort subite de mon père, foudroyé par une congestion. Ma vie matérielle est bien assurée à l'École où je suis boursière. Mais ma mère, qui la nourrira? En une nuit je prends ma résolution : renoncer à l'École normale ; tenter l'enseignement libre.

Je me persuadai, alors, que par piété filiale je sacrifiais héroïquement mon avenir littéraire. De loin, — et de sang rassis, — il me semble que mon sacrifice fut aidé par le dégoût que commençait à m'inspirer ma vie d'écolière. Elle ne m'offrait plus que des déboires de vanité. Loin de me rapprocher du premier rang, je perdais peu à peu du terrain : et cette défaite perpétuelle me lassait. D'autre part, bonne musicienne, pourvue de deux brevets, j'étais sûre de trouver, me semblait-il, des leçons payées un bon prix. L'enseignement libre! C'était libre, surtout, que je le voulais : n'avoir plus de maîtres, plus de classes, n'avoir plus ni compositions, ni concours, ni examens.

Cette apparence de liberté, qui m'avait séduite, suffit quelque temps à me faire prendre en patience les misères de mon nouveau métier. Plus tard seulement — trop tard ! — je m'aperçus que, dans l'usure d'une basse besogne quotidienne, — prendre des omnibus, enseigner des enfants stupides, manger à la hâte, dormir harassée, — j'avais perdu le goût du travail nouveau et dissipé l'acquis du travail antérieur. Je devins un appareil à gagner péniblement de quoi vivre. Je

végétai; je ne pensai presque plus. Voilà, assurément, le plus laid moment de ma vie; même à l'heure qu'il est, je suis saisie d'une pitié un peu dégoûtée pour la malheureuse que je fus alors.

Notre misérable appartement de la rue des Dames se composait d'un salon (bien inutile, conservé par une suprême vanité de déclassés), de la chambre à coucher de ma mère, d'une salle à manger où l'on dressait mon lit de camp, d'une petite cuisine en forme de corridor courbé... Cette cuisine était mon cabinet de toilette, par la chaleur de l'été comme par les matins glacés où il fallait me lever avant le jour!... Oh! l'horrible existence de l'institutrice libre à Paris... Courses sous la pluie, souvent à pied, car le temps presse et l'omnibus est complet... Lentes heures de bégaiement classique, alourdies par l'indifférence hostile des enfants de riches; retour le soir, demi-morte de fatigue, ne gardant même plus le courage de parler dans le chez-soi lugubre, devant le dîner indigent...

Comme divertissement, les samedis de madame Garnier, où souvent je n'ose me montrer faute d'une robe; les dimanches interminables aux Champs-Élysées, assise auprès de ma mère, à regarder d'autres humbles bourgeois endimanchés et mornes comme nous!... Tout cela était sombre, médiocre et vilain; et la suprême souffrance me fut alors de sentir qu'insensiblement je m'enlizais dans cette vase de vulgarité et d'inaction : une vie qui ne menait à rien, sinon à d'autres courses, à d'autres leçons, à d'autres pauvretés, et ainsi jusqu'à la vieillesse.

Et puis, tout d'un coup, à vingt ans passés, je sentis que mon célibat m'irritait. Mon caractère s'aigrit; je souffrais de ce long isolement à l'écart de la vie amoureuse, seule avec ma vieille mère, si bornée, si nulle.

Ennui du célibat, rancœur des besognes vulgaires, dégoût du travail, lassitude de la misère ; voilà, restituée exactement, mon histoire psychologique, au moment de mes vingt-deux ans, à la veille de rencontrer Léon Delsarte... Cette restitution était utile, je suis contente de l'avoir menée à bout. Puisque je veux juger ce que fut ma moralité, du moins dois-je me juger en pleine connaissance.

C'est alors que survint dans ma vie un mince événement qui la changea. La prévoyante bonté de madame Garnier veillait sur moi, s'apitoyait sur ma jeunesse surmenée, gâchée. Par sa recommandation, j'entrai comme institutrice dans la famille Lancret. Et sur-le-champ, tout se transforma.

Ce fut la fin de ma carrière misérable de coureuse de cachet; ce fut presque du repos. Un voyage le matin, de chez moi à la rue Cambacérès; un autre, le soir, pour rentrer; la journée mêlée à l'existence d'une jeune fille riche, et d'ailleurs sensible et simple; l'usage d'un grand confortable bourgeois, qui eût été du luxe avec un peu plus d'art. (M. Lancrey, directeur de la compagnie d'assurances *l'Étoile de Flandre*, gagnait près de cent mille francs par an.) Surtout ce fut ce que je ne connaissais plus depuis la mort de mon père : des loisirs, du temps à moi!

On me laissait diriger à mon idée les études de Jeannine Lancrey, qu'une persistante anémie avait fort retardée. A dix-neuf ans, il fallait la ménager, ne la point presser. Je l'instruisis simplement en guidant ses lectures, ce qui réussit à merveille. D'ailleurs elle m'aima vite et elle était de ces âmes qui ne font rien que par amour. Moi, parmi ce bien-être, au milieu de ces gens sympathiques et affectueux, je retrouvai, avec une sécurité singulière, le goût de penser. Et je connus de nouveau ce désir du travail qui donne de la saveur aux jours. Longtemps interrompu pendant la nuit fumeuse que je venais de traverser, le Journal des petits cahiers reprend bientôt avec abondance.

« *1881. Avril.* — Je renais. C'est un *neuer Frühling* de ma santé morale et de mon esprit. Je me remets à lire, à travailler. De nouveau j'espère devenir quelque chose de supérieur à la foule. Être célèbre. Tirer de son cerveau la puissance de luxe qui est ici, autour de moi... Ou seulement, mon Dieu! travailler, sentir, comprendre! Quelle joie! J'ai refait des vers ce matin, dans mon lit; il me semble qu'ils valent bien ceux qu'on publie!...

» J'aime la couleur du temps et le parfum de la vie. Si je n'étais pas superstitieuse, j'écrirais qu'il me semble que je vais être heureuse... *unberufen!* »

Cette joie active, exubérante, le travail seul ne la donne pas. Elle participait d'une excitation sentimentale, déjà vive, mais qu'un extrême orgueil, une pudeur sincère pour tout ce qui touchait aux choses de l'amour, dès que ces choses me concernaient, m'empêcha longtemps de noter même sur le petit cahier confident. Vraiment, jusque-là, je ne m'étais aucunement préoccupée d'aimer, ni d'être aimée. La profonde lassitude, durant les dernières années, avait aboli toute sensibilité. L'ardeur du sang non plus que l'inquiétude du cœur n'étaient les causes de ma rancune à devenir vieille fille. Peut-être aussi n'avais-je pas rencontré l'homme destiné à me plaire; après coup, les femmes font volontiers cette hypothèse — pour justifier leurs fantaisies irréfléchies. — Ce qui est plus probable, c'est que Léon Delsarte n'était pas plus le héros providentiel qu'aucun autre jeune homme de sa jeunesse, de son extérieur et de son élégance: seulement sa rencontre coïncida avec mon évasion de l'horrible vie trop longtemps soufferte, avec ce *nouveau printemps* célébré par le petit cahier. La première fois que je m'assis à la table des Lancrey, *il* était là; il fut un des éléments du réconfort, de la joie libératrice que j'y ressentis.

Je veux restituer ce moment, peut-être le plus *beau*, le plus juvénilement heureux de ma vie. La grande salle à manger à boiseries brunes... Le linge de table aux nettes cassures... Sous le jour un peu sombre, le mobilier moderne et cossu, je ne sais quoi du Nord dans l'arrangement (rideaux de dentelle, stores de coutil blanc damassé)... M. Lancrey est en face de sa femme. C'est un gros homme encore jeune, rouge de peau, déjà chauve, bien mis, au parler mouillé. Madame Lancrey, très simple, tout en noir, des solitaires aux oreilles, et, au doigt, une énorme turquoise entourée de brillants. Jeannine Lancrey, maigre, les cheveux pâles, l'air d'un lis fané, d'une grâce de convalescente, avec des yeux ardents et humides... Et celui que je vis le premier, que je vis *seul*, à part, — quoique en même temps et du même coup d'œil enchanté qui saisit tout le tableau, ces braves gens, ce bon confortable: — lui, le jeune homme très mince, très grand, très fin, très britanniquement élégant avec

ses cheveux plats, lustrés, ses vêtements sombres, sa cravate adroitement nouée, ses mains blanches.

Je me sentis, en passant le seuil, venue à un moment où la vie *doit* progresser, où il faut que « quelque chose arrive ». Cela s'exprima en moi par cette volonté intérieure : « Celui-ci sera mon roman!... » Le regard que le jeune homme rendit au mien ne signifiait qu'un vif contentement de me trouver jolie. Amusé, sympathique, un peu libre, ce regard disait : « Oui, elle est jolie... elle me plaît l'institutrice; ce sera agréable. » — Et, sans doute, il ne s'affirma pas alors, prudent petit bourgeois, le désir de mettre à mal la nouvelle venue ; il espéra seulement qu'elle était déjà dressée et facile.

Hasard ou providence, un concours spécial de circonstances devait nous rapprocher. Lui, l'ennui de la vie de province (où ses parents, dans la Flandre française, menaient de grands et riches tissages), l'avait jeté à Paris, trois mois auparavant, sous prétexte de peinture; mais, à peine à Paris, il se sentait dépaysé, il cherchait la société de ses compatriotes. On l'attirait chez ses cousins Lancrey, par le désir secret de le marier avec Jeannine. Or, je le sus le soir même, — car le cœur de la jeune fille débordait, et tout de suite elle me prit en confiance, — Jeannine était très amoureuse, mais pas de son cousin, qui de son côté la traitait en sœur cadette. Elle avait noué une intrigue, durant une saison à Vichy où on l'avait envoyée l'an passé, avec un gentilhomme de quarante-cinq ans, le marquis d'Aguey, trop parfaitement ruiné pour ne point déplaire, comme gendre éventuel, au directeur de *l'Étoile de Flandre*. Le retour à Paris n'avait pas rompu l'intrigue, bornée d'ailleurs à des rencontres dans la rue et à l'échange de lettres passionnées.

(Un bruit de toux légère, parti du fond de l'appartement, m'a brusquement interrompue. J'ai couru à la chambre d'Yvonne... Du seuil, j'ai écouté. L'enfant s'était rendormie déjà. Sa respiration paisible, régulière, animait seule le silence de la chambre... Oh! chérie, chérie! comme je t'aime, comme je te sens toute ma vie, à présent! A respirer le parfum de

ma propre jeunesse fanée, je me suis mieux éprise de la tienne, qui sera, je le veux, son recommencement dans le bonheur et la sécurité. C'est pour toi, par toi, que je veux choisir dignement la solution de la crise où je suis. Toi qui seras, peut-être, un jour, la seule lectrice de cette confession, je veux qu'elle te donne, sur le devoir de la femme dans les grandes circonstances de l'amour et du mariage, toutes les leçons que je n'ai pas eues, et que je cherche aujourd'hui, un peu à tâtons, dans mon propre passé.)

... Revenue doucement à mon confessionnal intime, je veux peser équitablement ceci : que fut ma moralité, depuis le moment où je fis la connaissance de Léon Delsarte jusqu'à mon mariage avec Jean Lecoudrier, de vingt-trois à vingt-cinq ans?... Cela importe : car *de toute cette période qui a précédé immédiatement mon mariage* MON MARI NE SAIT RIEN. Je ne lui en ai jamais soufflé l'éveil, ni avant de l'épouser, ni depuis. Bien plus : on dirait que, sans m'en expliquer une seule fois loyalement avec moi-même, j'aie pris la résolution secrète d'oublier ce passé, coupable ou non, mais gênant. Fait surprenant : mariée, je n'y ai plus pensé une seule fois. J'ai vécu résolument dans le présent, isolant de la « Marthe d'autrefois » ma personne et ma responsabilité...

Chaque conscience humaine a-t-elle ainsi des portes secrètes volontairement condamnées? Peut-être... Pour moi, le choc d'hier — la rencontre de la place de la Madeleine — en a brusquement rouvert une. De la griserie subite qui m'est montée au cerveau par cette bouffée du passé inopinément respirée, une idée s'est peu à peu dégagée qui fut : « *Moi aussi*, j'ai caché des choses à mon mari. En avais-je le droit? Et si je l'ai, ai-je aussi celui de connaître les choses que, de son côté, il m'a cachées?... »

Sincèrement, je ne saurais pas encore répondre. Pourtant je me sens gênée dans mon droit d'enquête sur autrui par le poids de mes propres secrets. Je ne serais tout à fait à l'aise pour surveiller et condamner Jean que si je pouvais lui dire : « Toi aussi tu as ignoré des choses de moi. Mais je puis te les

dire sans rougir; connais-les; juge-les. Après, ce sera ton tour d'être jugé! »

Voici le cas: une jeune fille, après des années laborieuses et douloureuses, rencontre à vingt-deux ans, en plein printemps de santé et de beauté, un homme jeune à façons câlines, qui lui plaît, qui la courtise, qui lui dit: « Je vous épouserai!... » Les circonstances s'accordent comme par un dessein providentiel à favoriser l'intrigue: Jeannine Lancrey, romanesque pour le plaisir du roman et non contente de ses amours avec le marquis d'Aguey, avait pris notre aventure à son compte. Sa complaisance active en abrégea les préliminaires; sa sincérité confiante m'incita à croire en des promesses qui d'ailleurs ne furent point, d'abord, illusoires. Jeannine rendit possibles nos entrevues quotidiennes en m'accompagnant à l'atelier de Léon... Cette atmosphère d'intrigue la vivifiait; elle ne pouvait plus s'en priver. Elle me disait sérieusement:

— Comme vous êtes heureuse, comme je voudrais être à votre place! Vous êtes belle et pauvre: vous ne pouvez douter que mon cousin vous aime pour vous-même. Tandis que moi... Il y a des nuits où, de rage, je mords mon oreiller, parce que je me figure que le marquis n'aime que ma dot.

Ainsi l'amour le plus jeune, le plus charmeur, la promesse d'un mariage brillant; toutes les commodités d'entrevues, l'excitation perpétuelle (si périlleuse!) d'un tempérament romanesque réchauffant mon propre cœur, — telles sont les tentations où je fus induite, au sortir d'une vie abominable et vulgaire... Peut-être il eût été héroïque ou seulement raisonnable de résister, de poser tout de suite à Léon Delsarte la condition du mariage... Je ne fus ni héroïque, ni raisonnable. Je fus amoureuse, très amoureuse: le journal intime en témoigne.

« *15 janvier.* — Maman dort dans la chambre voisine. Si elle savait, pauvre mère! si elle avait entendu, cette après-midi, les mots qu'une bouche passionnée versait dans l'oreille de sa fille!... Un homme de l'extérieur et de la situation de Léon Delsarte m'appelant sa femme! me disant: « Comme je

serai fier de t'appeler ma femme, devant tous, — ma chérie, ma chérie !... »

» Ah ! ce n'est pas sa fortune que je désire ! Elle m'effraie plutôt : elle sera le plus rude obstacle à notre mariage. Je l'aime pour lui, pour sa figure, son esprit, son talent. Je suis joyeuse de l'aimer. Si je ne devais pas l'épouser, je crois que je l'aimerais assez pour devenir sa maîtresse... Oh ! que je l'aime, et que je le remercie de m'avoir prouvé que je pouvais aimer ! Longtemps, je me suis crue seulement intellectuelle, incapable d'une passion romanesque. Et par lui, l'aimé, je la connais enfin, cette passion que les livres racontent; par lui il me semble que je pourrais à mon tour la décrire et la faire ressentir. Cela, sans doute, — aimer, être aimée, — me manquait quand j'écrivais, à l'école, ces froides pages de roman dont je sentais bien la froideur... »

« 22 *janvier*. — Que ses désirs me touchent et me troublent ! Il me disait tantôt, navré de mes résistances : « Comme tu es forte pour me résister ! Tu ne m'aimes pas... » Et il semblait près de pleurer, de découragement... S'il savait ! S'il savait que tout à l'heure, la bougie éteinte, ma pensée fidèle lui fera l'offre de tout mon être, et que je désirerai ardemment tout ce qu'il désire !... Oui, je t'aime, je t'aime ! J'ose te le dire à présent que tu ne m'entends plus. Ce que je ne veux pas t'avouer quand tu es près de moi, tout moi te le crie, absent. Je te donne mes lèvres et tout moi, mon chéri ! »

C'est de l'amour, je pense, et du sincère ! Une telle fougue m'étonne même aujourd'hui. Je ne reconnais plus mon âme dans de pareils transports. La « Marthe d'autrefois » m'apparaît bien dévergondée... D'écrire de pareils aveux, touchant un homme, à devenir sa maîtresse, il n'y a qu'un pas, semble-t-il? Pourtant, je n'ai pas franchi ce pas, et je n'en ai pas été très vivement tentée. La vieille honnêteté bourgeoise, innée en moi ou héritée, aida certainement à ma défense. Mais ce fut, plus que toute chose, ma foi aux promesses de Léon qui me sauva de la chute. Je puisai le courage dans cette pensée : « Il m'en saura gré quand il sera mon mari. » Ma résistance fut inflexible, et je n'en tire aujourd'hui nul

orgueil. Celles qui, dans un cas pareil, n'ont point eu la même force, je ne trouve pas le courage de les condamner.

Pauvres filles sans père, moralement orphelines deux fois, — quel appui est celui d'une mère comme la mienne, si dévouée me fût-elle? — il faut les plaindre, et combien l'indulgence, pour elles, n'est que de la justice! Une institutrice prend un amant dans la société où elle va gagner son pain : on la méprise, on dit que c'est une créature. Mais que veut-on qu'elle fasse, bon Dieu? Elle est exclue du mariage. Élevée comme une bourgeoise, avec l'instruction, l'éducation et les goûts d'une bourgeoise, elle ne peut pas devenir la femme d'un ouvrier, même supérieur. C'est dans les romans de madame Sand que de semblables associations se fondent!... Alors, un professeur, un employé modeste? Oui, ce serait la sagesse. Mais le professeur, l'employé modeste, cherchent une dot qui, ajoutée à leur emploi, permette au moins de vivre et d'élever un enfant...

Or, dans ce monde élégant, luxueux, pimpant, où elle travaille, si pourtant un homme se rencontre qui lui plaise, qui la courtise? Si elle l'aime? Elle a un cœur, cette fille, elle a du sang dans les veines comme les petites bourgeoises dotées! Elle a un âge pour être aimée, caressée, rendue mère comme les filles du peuple et comme les demoiselles riches!... Donc, la voilà qui se met à revivre le roman vingt fois écrit de l'institutrice amoureuse dans la famille de son élève. Ce roman, le romancier le termine ordinairement par le mariage de l'institutrice et du monsieur riche. Dans la réalité, le mariage est une exception presque miraculeuse. Souvent, parce que l'amant est marié : — combien j'en ai connu qui cédaient au père de l'élève! — Presque toujours, parce que, de l'amant à la maîtresse, il n'est même pas question de mariage. Pour beaucoup de bourgeois riches, l'institutrice est matière à amour, comme pour des bourgeois plus humbles, la servante.

Celles qui cèdent par intérêt, par libertinage, ou même par peur de perdre leur place, soit! elles sont viles ou lâches, elles ne sont pas intéressantes. Mais, tout de même, s'il en est une qui soit *réellement amoureuse!* Si elle devient la maîtresse de cet homme; pour rien, pour la joie de ses caresses!...

En vérité, cette déchéance naturelle, presque inévitable, ne peut pas s'appeler, équitablement, du dévergondage !

Ce n'est pas ma propre cause que je plaide ainsi : *je ne fus pas* la maîtresse de Léon Delsarte. J'ai dit quelle confiance sereine en sa parole, librement, spontanément donnée, me préserva. L'honnêteté, la pudeur héréditaire n'y eussent point suffi. Au lieu de me promettre le mariage, s'il m'eût franchement demandé d'être sa maîtresse, j'aurais probablement cédé. Ma résistance ne fut donc ni de l'héroïsme ni du calcul.

A cette résistance, j'ai gagné le souvenir pur et charmant qui s'exhale, pour moi, encore aujourd'hui, de ce temps de fiançailles. Ce qui fait Juliette et Roméo plus séduisants avant le mariage, — c'est-à-dire la fougue du désir juvénile maîtrisée et ennoblie par le respect de l'avenir, — il me semble que nous l'avons recommencé. Grâce à Dieu, je n'ai, de cette ardente saison, nulle action *vilaine* à me reprocher. J'ai traité en fiancé, sans plus, l'homme que je regardais comme mon fiancé.

Dès qu'il fut avoué que nous nous aimions, — et Jeannine hâta les aveux en les faisant elle-même à notre place, — nous agençâmes très vite de fréquentes entrevues. Léon Delsarte habitait, rue Victor-Massé, un hôtel minuscule composé d'un atelier et d'un logement assez confortables... Comme, plusieurs fois par semaine, je menais Jeannine à un cours, nous ne manquions pas de dérober quelques minutes pour une visite à l'atelier. Une après-midi, j'y trouvai, en même temps que Léon, un homme mûr et élégant, un peu chauve, avec des favoris de magistrat : c'était le marquis d'Aguey. Certes, ma conscience qualifia comme il le méritait l'abus de confiance dont je me rendais coupable en favorisant ainsi les relations de mon élève et de l'homme qui la courtisait : mais quelle autorité me restait sur Jeannine ? Ma propre situation était-elle plus régulière, et mon secret ne valait-il pas le sien ? Ainsi s'établit entre Jeannine et moi le lien de la complicité réciproque, qui lie trop souvent à Paris la jeune fille et son « ange gardien ».

Aujourd'hui, de cœur et de sang-froid, je juge très sévèrement l'immoralité de ce pacte. Mon excuse est qu'alors il fut conclu en dehors de moi, sous la pression des événements. Elle est, surtout, que j'adorais Léon de toute mon âme, que bien vite il me fut impossible de ne pas le voir chaque jour. Et comme ces visites hâtives ne suffirent bientôt plus, ni à Jeannine ni à moi, nous inventâmes de faire faire nos deux portraits par Delsarte, avec l'assentiment des Lancrey. Ces gens se doutaient-ils?... De l'intrigue de leur fille, assurément non; de celle de Léon avec moi, quelques indices me le firent supposer plus tard : entre autres, leur étonnement incrédule, quand, la question de mariage posée, Léon affirma de façon absolue que je n'étais pas sa maîtresse. Les Lancrey n'avaient qu'une morale bourgeoise, troublée par un vil sentiment : la défense forcenée de l'argent de la famille.

... Nous avons recommencé, lui et moi, Roméo et Juliette, avec la même ardeur sensuelle et la même fraîcheur d'âme que les amants de Vérone : et ce fut si délicieux que tout moi tressaille encore à en ressusciter le souvenir. Condamner ces heures adorables, non! même aujourd'hui qu'elles ne sont plus que l'ombre du passé, je n'en trouve la force ni dans ma conscience, ni dans ma raison. Si je n'avais pas aimé, alors, jamais je n'aurais soupçonné jusqu'où s'exalte l'amour humain... Car cet âge dure peu, où l'amour est vraiment la flamme pure, si pure par essence, que rien n'en saurait ternir la claire splendeur. Une fleur de sensibilité passe aux amants souvent avant, toujours après la trentième année, et le parfum de cette fleur d'amour est inconnu aux ardeurs de la maturité. Malheur à qui ne l'a pas respirée; malheur à qui n'a pas traversé l'Eden où elle s'épanouit, et qui a réservé son cœur pour les douloureuses tendresses de l'âge mûr! Malheur à qui, enlaçant l'être adoré, a pu penser que d'autres l'avaient vu plus jeune, plus beau, et qu'en des jours antérieurs il eût été plus doux de l'aimer! Nous deux, nous avons recommencé Roméo et Juliette. Nos jeunes lèvres se sont unies dans des baisers qu'elles n'avaient jamais connus, tandis que nos yeux, reflétant nos visages, n'y lisaient aucune ride, aucune trace de la besogne hostile du temps. Nous nous sommes aimés, non point

en connaisseurs, qui savent de troubles artifices pour éveiller les désirs, mais en enfants que chaque caresse étonne. Nous nous sommes aimés parfaitement, à l'heure où chacun de nous pouvait le plus aimer.

Et cependant, je fus abandonnée.

La comédie des amants de Vérone, nous l'avons dénouée en vaudeville bourgeois. Roméo, mis en demeure par ses parents de choisir entre moi et ses deux mille francs de pension mensuelle, a choisi les deux mille francs. Je sais bien comme il fut circonvenu, retenu en Flandre presque malgré lui, jamais libre de céder à une généreuse impulsion de retour... Il me dit tout cela dans la piteuse lettre d'adieu qu'il m'écrivit, et que je brûlai tout de suite de dégoût. Cet homme, qui m'adorait, a pu me quitter pour des raisons de famille et d'argent! Je me butais vainement à cette énigme, autrefois. Maintenant, il me semble que je la déchiffre. Léon m'abandonna aisément, parce que je ne lui avais pas appartenu... Mensonges, le dire des femmes qui prétendent que la possession, c'est la satiété et bientôt l'ennui. Pour le caprice, peut-être; pour l'amour, non pas! La possession scelle l'union et la rend indissoluble. Et là est le secret de la durée de tant de mariages, qui d'abord parurent inassortis : le mien, par exemple!

Ce que fut l'état de mon cœur, dans cette crise terrible, je l'ai fiévreusement mais clairement noté dans le petit cahier de l'année 1884 :

« *15 février.* — Eh bien! c'est fini, raté, cassé. Je suis de nouveau une petite institutrice chiffon et ma place est perdue, par-dessus le marché. J'ai envie de me frapper moi-même pour avoir été si naïve. J'ai cru, sotte! qu'il tiendrait parole et m'épouserait. Est-ce qu'on m'épouse?... Le lâche! le lâche! le lâche!... Il cède à la peur qu'on lui coupe sa pension : il n'ose pas risquer la perte de son bien-être. Est-ce que je

n'étais pas assez forte pour le faire vivre, s'il ne voulait pas travailler ?... Oh ! cela lui portera malheur, j'espère.

» *17 février, le matin.* — Comme j'ai mal !... J'ai eu des étouffements toute la nuit. Ma pauvre maman m'a soignée, elle que j'ai depuis longtemps dédaignée, presque maltraitée, — tant que je fus enivrée et heureuse. Je lui reviens à présent que je me sens si misérable : cet égoïsme de la famille est encore le plus sûr refuge... Lui aussi a mieux aimé sa mère, son père, sa famille. C'est sa famille qu'il a choisie, plutôt que moi.

» ... Je n'entendrai plus sa voix prononcer mon nom et me dire des petits mots niais et délicieux de tendresse. Pourquoi la destinée me fait-elle cette peine injuste ? Je ne demandais pas à le connaître... Mon Dieu, comme je l'aimais ! et que j'ai mal ! »

Le journal se poursuit ainsi en plaintes, en gémissements, durant de longs jours. Lentement cependant, à mesure que l'événement s'éloigne dans le passé, le ton se modifie :

« *2 mars.* — Ma tante Adeline, la sœur de papa, est morte. Petit héritage. Comme cela m'est égal, désormais !...

» *4 mars.* — Je tâche de ne plus penser à lui, comme on fuit une mauvaise pensée. Je brise mon corps par la fatigue physique et j'occupe mon esprit par le travail. Je ne veux pas, je ne veux pas que ce misérable, qui m'a abandonnée, ait encore sur moi l'avantage de m'empêcher de vivre. Il vit bien, lui ! »

Des jours, des jours encore, partagés entre les larmes lâches et les sursauts d'énergie. Mon extrême orgueil, dans cette agonie de mon cœur, fut mon salut. Il me redressa contre la souffrance, parce que, de moins souffrir, me parut une revanche contre Delsarte. Pauvre revanche, hélas ! Dès qu'il me vint l'idée d'une autre, plus complète, je l'adoptai.

« *8 mars.* — Je me force à regarder des hommes, et

j'essaye de susciter en moi l'envie de leur appartenir. Hélas! j'aimerais mieux mourir!...

« *19 mars.* — Jusqu'à présent, sans me l'avouer, j'espérais encore, lâchement, le retour, la reprise du passé... L'illusion la plus tenace doit s'évanouir, maintenant. C'est fini, bien fini. Arrangeons-nous à vivre avec cette conviction. La coupure est définitive : on ne soudera plus le membre tranché. Il faut que la coupure se cicatrise. Oh! toutes les forces de mon amour-propre sont tendues vers ceci : ne pas pleurer, ne pas être malade, ne pas penser que je souffre à cause de lui!...

» *22 mars.* — Comme il a été brutal et maladroit! Trois jours après m'avoir quittée, s'il m'avait écrit : « Je ne peux pas t'épouser : mais je te veux : sois à moi malgré mes parents », j'aurais laissé ma pauvre maman seule et j'aurais couru être sa maîtresse.

» Eh bien! maintenant, je vivrai, malgré tout. Il ne sera pas dit que tout en moi sera brisé pour l'amour d'un petit bourgeois égoïste. Je veux refaire ma vie; à défaut d'autre objet, le goût de la tranquillité, de la sécurité me soutiendra. Léon m'a donné une bonne et profitable leçon d'égoïsme.

» Mon effort de réaction n'a pas été vain. Si mon cœur saigne et souffre toujours, au moins déjà la bête revit. Je me force à manger, à boire, à marcher. J'ai dormi cinq heures de suite, cette nuit, ce qui ne m'arrivait plus depuis un mois.

» *3 avril.* — Volonté formelle de refaire ma vie, comme si ce qui a été n'avait pas été.

» Rallions les troupes dispersées après la déroute. Voyons ce qui me reste, pour établir l'avenir.

» Je suis encore jolie, plus jolie, il me semble, que jamais. Mes angoisses, mes tristesses ont affiné ce que ma figure avait de trop gras, de trop *santé*. J'ai une beauté intéressante. L'héritage de la sœur de papa me constitue une petite dot. Dix-huit mille francs, ce n'est guère : cependant, c'est, pour conquérir « l'employé modeste », un appoint indispensable. Donc, ma résolution est formelle : j'épouserai l'employé modeste.

» Une fois mariée, je saurai prendre ma revanche de la vie, qui ne m'a pas gâtée. Et je la prendrai. Ce qu'il faut dès maintenant, c'est agir : me marier, me marier à tout prix. Résolution d'aller demain, avant midi, voir madame Garnier. »

Ce nom de madame Garnier, lu sur la page maculée et jaunie, a ressuscité dans mon souvenir la charmante petite vieille à visage rose, à boucles *châtaines*, à bonnet noir avec des choux de rubans mauves, dont j'ai déjà écrit deux fois le nom, au cours de ce récit. Elle habitait rue de Ponthieu, depuis vingt ans, le même appartement au rez-de-chaussée d'une très ancienne maison, et cet appartement ouvrait ses fenêtres sur un jardin, s'il vous plaît! un jardin planté de vrais arbres, un figuier et un sureau, plus un petit acacia, et une vigne en espalier, où, dans dix ou douze sacs de crin, soigneusement noués dès l'apparition des grappes, madame Garnier récoltait par an une centaine de grains de raisin.

Son mari, inspecteur aux chemins de fer du Midi, était mort, assez jeune, à l'administration centrale de Paris. Et madame Garnier n'avait plus jamais quitté l'appartement qu'ils occupaient, entretenant le souvenir du mort de la façon la plus touchante. Son bureau demeurait intact, avec la dernière main de papier dont il avait usé, sa dernière plume bien nettoyée dans le plumier. Ses portraits ornaient tous les murs. Ses vêtements, soigneusement pliés et brossés de temps en temps, garnissaient toujours les tiroirs des commodes. Malgré ce culte pieux, madame Garnier était assurément la femme la plus aimable, la plus sociable qui se pût voir. Elle incarnait cette qualité, — si rare qu'elle est, je crois, la sainteté moderne : — la Bonté. Elle était bonne absolument, bonne avec simplicité et activité. Servir autrui la ravissait, et son ingéniosité était inépuisable à découvrir cet autrui indigent. A peine avait-elle appris la révocation de mon père, l'accusation, le jugement, qu'elle pansait notre blessure d'une lettre réconfortante, mettant à notre disposition elle-même et les influences dont elle disposait encore dans la compagnie. C'est à elle, naturellement, que nous nous adressâmes en arrivant à Paris : et elle nous reçut avec une joie visible, comme une matière ample et nouvelle à bienfaisance. C'est elle qui réunit

pour mon père une petite clientèle. C'est elle qui me fit entrer boursière à l'école de la rue Jacob, elle qui me procura mes premières leçons, après m'avoir offert de m'avancer la somme nécessaire à continuer mes études.

Depuis que j'étais chez les Lancrey, ou plutôt depuis que j'étais amoureuse et que des secrets délicieux suffisaient à emplir ma vie, je négligeais fort le rez-de-chaussée de la rue de Ponthieu. De temps en temps, la chère femme m'écrivait une lettre de reproche affectueux, réclamant plus de fidélité à ses « samedis ». Malgré ce long abandon, je ne fus pas inquiète de l'accueil qu'elle me réservait, quand je résolus de m'adresser à elle pour me marier. Et, non sans douceur, je me rappelle l'entrevue que j'eus, ce matin clair d'avril, avec la charmante vieille. Au moment où sa domestique Catherine m'introduisit, elle transcrivait soigneusement ses comptes quotidiens sur un grand livre qui lui servait pour établir chaque année son budget. Je la vois, regardant qui entrait par-dessus ses lunettes à verres bombés, puis les déposant à côté d'elle... Tout illuminée de joie à la pensée que, pour revenir après une si longue abstention, je devais avoir besoin d'elle, elle oublia absolument de me faire des reproches :

— Oh! la bonne petite, s'écria-t-elle, la revoilà! comme elle est mignonne! Elle sent le printemps!...

Je l'embrassai; mais, dès les premiers mots touchant ce qui avait occupé ma vie depuis que nous ne nous étions plus rencontrées, je perdis courage, je fondis en pleurs. Elle n'eut guère de peine à me confesser. J'avouai tout avec une si abondante effusion de larmes, que la bonne dame me crut la maîtresse de Delsarte, et peut-être mère. La sincérité de mon : « Oh! non, madame », quand elle fit allusion, le plus discrètement possible, à cette hypothèse, la rassura.

Elle me serra contre elle :

— Ah! ma chérie! comme j'ai eu peur!... Eh bien, alors, puisque nous avons été sage, il n'y a que demi-mal. Désirez-vous que j'essaye d'agir auprès des parents?

Non, je ne voulais pas. Ma décision était solide. J'étais résolue à effacer jusqu'au souvenir de cette aventure mauvaise; et, s'il était possible, maintenant que j'avais une toute petite dot, je désirais me marier.

Cette idée de mariage ravit madame Garnier.

— Enfin, elle y vient! Mais certainement, qu'on trouvera à vous marier, petite... Depuis longtemps j'ai votre affaire. Venez prendre le thé samedi prochain, avec votre maman!...

Elle me reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement. Je scrutais son visage, devinant qu'elle luttait contre la peur de me déplaire, de m'ôter ma bonne volonté de mariage, tout en cherchant un moyen de me faire une recommandation d'importance. Elle prit sa résolution au moment de nous séparer; ce furent deux petites phrases, coup sur coup, ponctuées par un timide regard que tout de suite elle laissa retomber :

— Dites donc, petite... Ça vous est égal qu'il ne soit pas tout à fait jeune?... (Ici le regard un instant levé sur moi...) Et puis... pour les Lancrey... pour cette histoire qui est finie... n'est-ce pas? Inutile de *lui* rien en dire. Moi, je ne lui dirais même pas que vous donniez des leçons : c'est la chose la plus honorable du monde; mais il y a des gens qui ne le comprennent pas.

Et comme, sans me regarder, elle savait bien que, de sa bouche, un tel avis devait me surprendre, elle ajouta :

— Rien ne vous empêchera de le dire quand vous serez mariés. Rien ne vous empêchera de *tout raconter*... plus tard.

Ainsi le premier conseil de dissimulation en matière conjugale me fut donné formellement par une personne dont l'expérience et l'honnêteté me paraissaient indiscutables. Cette femme excellente, qui avait été mariée et qui avait adoré son mari, concevait fort bien un mariage à base de tromperie grave. Je ne devais pas dire à mon futur que j'avais donné des leçons, à plus forte raison que je venais d'être abandonnée par un jeune homme après des façons de fiançailles libres : à plus forte raison encore, devais-je éviter, avant le mariage, de *tout raconter*, savoir : que mon père avait été révoqué pour soustraction dans une caisse et condamné à un an de prison. En me conseillant ces dissimulations, elle se disait peut-être que le futur m'en cacherait autant, cacherait les tares qu'elle savait de lui, et toutes celles que son expérience lui faisait supposer!...

Sur cette double tromperie réciproque, cette sainte femme allait hardiment fonder un mariage, — comme elle en avait déjà tant fait, d'ailleurs heureux!...

Je dois confesser — car j'ai retrouvé, tout entière maintenant, la Marthe d'autrefois, telle qu'elle fut à ce moment précis, et je revis réellement mes actions et mes pensées d'alors — je dois confesser que, loin de me déplaire, cette tromperie initiale me séduisit. La rancune ressentie par une femme contre la méchanceté, la déloyauté d'un homme, elle l'étend spontanément au sexe homme tout entier. J'allais, me semblait-il, venger un peu la défaite de mon mariage manqué, par le mariage réalisé.

Je m'étais tant reproché, dans la récente crise de détresse, ma bonne foi naïve, la simplicité avec laquelle j'avais livré mon cœur, et cru à l'impossible fidélité de l'amant! J'avais si cruellement raillé ma stupeur première à comprendre qu'il s'était engagé, lui, sous la réserve de ses propres commodités!... Non, cette fois, du moins, je ne serais pas dupe. Pareille tendance m'amena insensiblement à souhaiter que l'autre fût dupe à son tour, et qu'ainsi ma revanche fût plus complète. Elle commanda mon attitude envers Jean Lecoudrier, aussi bien avant qu'après le mariage. Elle contribua par là à m'empêcher de me méfier de lui.

Résolution de me marier au plus vite, *quand même*, l'homme qu'on allait m'offrir ne fût-il ni jeune ni beau, ne me plût-il pas : résolution de celer jalousement tout ce qui pourrait, par une révélation imprudente, compromettre le mariage ; résolution d'être la plus forte, la mieux en garde dans ce duel qu'est l'abord de deux prétendus ; résolution enfin de commencer ma vraie vie après le mariage, de me venger sur le mari de la défection de l'amant, sans trop savoir exactement ce que serait cette revanche : — en de telles dispositions je me rendis avec ma mère, le samedi suivant, chez madame Garnier. Ma pauvre maman, vêtue, coiffée, parée par moi-même, je l'avais aussi stylée à ne pas trop parler, à ne dire que l'indispensable, pour que son accent terrible et ses humbles façons ne démentissent pas le personnage qu'il me convenait de jouer.

Et je suis persuadée qu'en cela mon cas ne fut point d'exception : la plupart des jeunes filles qui vont se présenter à cette redoutable *admissibilité* matrimoniale y apportent un

personnage contraire du vrai. C'est l'invariable coutume des mariages réputés les plus respectables, ceux où la connaissance des futurs époux s'accomplit officiellement, sous l'œil de leurs répondants sociaux. Et cette loi de dissimulation et de mensonge est nécessaire : elle présidera au mariage, tant que celui-ci sera un acte social. Où il y a rite, cérémonie, il y a apparat et leurre.

Mon parti, d'avance, était pris, du physique de mon futur, quel qu'il fût. La réalité m'offrit une surprise agréable : à ce point qu'en entrant dans le salon de madame Garnier où cinq personnes, dont trois dames et un vieux monsieur, se trouvaient déjà, je fus tentée de croire que celui qu'on me destinait, c'était précisément le vieux monsieur et non l'homme d'apparence alerte qui causait au coin de la cheminée avec l'une de ces dames.

Jean, grâce à l'abondance de ses cheveux noirs un peu ondulés, très touffus, grâce à la sécheresse sans ride de sa peau mate, a toujours marqué moins que son âge. Au moment de notre présentation il avait quarante-trois ans : il n'en portait guère plus de trente-cinq. Aujourd'hui, on lui en donnerait quarante environ, et, si ses cheveux ne grisonnaient pas, il n'aurait pas vieilli d'un jour. Il est même mieux qu'avant notre mariage, car alors sa maigreur était exagérée. Depuis, il a pris juste l'embonpoint qui convient à sa haute taille.

Madame Garnier, m'ayant prise à part, sous prétexte de m'aider à servir le thé, me glissa à l'oreille :

— Eh bien, comment le trouvez-vous ?

Je répondis :

— Mais... lequel est-ce ?

Elle partit d'un éclat de ce fou rire juvénile qui était une des grâces de sa vieillesse :

— Mais c'est le jeune, voyons !... C'est le beau garçon brun... L'autre pourrait être votre père !... ce serait un meurtre de vous marier à ce vieillard. Pour qui me prenez-vous ?

Je regardai plus attentivement celui qu'elle appelait « le jeune ». Il m'eût déplu de m'avouer qu'il ne me déplaisait pas. Je m'attachai à remarquer qu'il était trop maigre et qu'on voyait sur son visage quelques trous de varioloïde.

D'ailleurs assez bien tenu, mais d'une élégance de second ordre, tandis que j'avais connu, moi, un homme de première élégance, auprès de qui les autres hommes me devaient sembler laids et ridicules.

Malgré mes dispositions hostiles, mon *sacrifice* s'annonçait évidemment moins rude que je ne l'avais imaginé. Je fis cependant honneur à mon énergie des efforts dépensés pour plaire à M. Jean Lecoudrier. Il s'y prêta, et je fus convaincue que je l'avais vivement frappé. — Aujourd'hui, en réfléchissant à cette rencontre et aux rencontres du même genre auxquelles j'ai assisté en spectatrice, j'arrive à conclure que presque toutes les jeunes filles y jouent un assez triste rôle de dupes. Elles y viennent persuadées qu'elles « rouleront » le prétendant, qu'elles l'ensorcelleront, qu'elles lui feront perdre la tête. Rien de plus faux. Le fiancé des mariages de convenance, pourvu d'au moins vingt ans d'expérience, perce aisément les trames innocentes de la jeune fille. Le fiancé des mariages de convenance est l'acheteur en éveil contre les roueries du marchand. — Jean, très fermé (je le sais maintenant!) malgré ses apparences de bonhomie cordiale, ne m'a jamais reparlé de notre première rencontre. Mais je suis bien sûre qu'il s'amusa fort du manège de maman, de madame Garnier et de moi-même.

Notre conversation fut courte et vulgaire; toute orgueilleuse d'une pénétration que je m'attribuais, je ne m'en dis pas moins à moi-même, en rentrant chez moi : « C'est bien ce que je voulais, un bon garçon, pas fort, que je mènerai comme il me plaira. » Et je demandai à maman avec un sourire de victoire : « Je crois que *ça y est*, n'est-ce pas? » Maman déclara que Jean Lecoudrier était fou de moi, comme cela, du premier coup! O touchante niaiserie! s'imaginer qu'un homme se capture ainsi!... Oui, parfois, à l'improviste, il sera dompté d'un coup, par la femme que le hasard met sur sa route, qui est l'inattendu, *l'aventure*. Ou bien il se prendra petit à petit, d'une démarche à une autre, pour celle à qui d'abord il ne songeait point, et que le jour-à-jour rapproche de sa vie... Mais l'homme qui vient à une entrevue de mariage de convenance sait bien que sa démarche est la plus grave, et qu'on le vise! Dès lors, comme disent les

marins, il est « paré ». Tandis que, des deux femmes qu'il a devant lui, mère et fille, l'une sait à peine ce qu'est un homme et l'autre ne le sait pas du tout, lui est l'amateur, qui a souvent manié l'objet d'achat, qui, par la force de l'habitude, s'y connaît... Ainsi, tandis que je me flattais d'avoir complètement conquis M. Jean Lecoudrier, celui-ci, sans nul doute, rentré placidement chez lui, réfléchissait à mes cheveux et à mes dents, supputait les promesses de ma gorge et de mes hanches, s'efforçait d'induire si j'avais du tempérament et si ce tempérament pouvait devenir dangereux. Et le soir, tout en pesant le pour et le contre de cette entreprise conjugale, il alla sans doute visiter sa maîtresse, comme de coutume, passa la nuit auprès d'elle et peut-être y goûta plus de plaisir, grâce au souvenir de ma personne!...

Voilà, il me semble, bien établies les positions réciproques où nous nous trouvâmes, Jean et moi, à ce moment décisif. Nous nous dupâmes l'un l'autre comme il est d'usage entre fiancés. Comme il est d'usage, nous ajoutâmes même aux mensonges nécessaires un luxe superflu de minces tromperies. Certes, il était indispensable pour la réussite de cacher à mon fiancé les leçons, la condamnation paternelle, et que je venais de rompre une liaison avec un jeune homme que j'adorais. Mais il me plut, en outre, de lui cacher cette supériorité intellectuelle que je m'attribuais, mes ambitions, mon expérience, mon dégoût du mariage, ma résolution de chercher, une fois mariée, des revanches à mes déboires de jeune fille. — Et lui, sans doute, jugea pareillement tout naturel de me dissimuler le mal héréditaire de sa famille, parce que cet aveu-là eût rompu les négociations. Il jugea naturel de me cacher sa vieille liaison, peut-être un enfant... Mais, en outre, je compris qu'il cherchait à me donner le change sur ses goûts, sur ses préoccupations d'art, sur le genre de vie qu'il aimait, sur son élégance, même sur sa fortune.

Et toutes ces duperies, naturellement, furent vaines et ne prirent point : car je fus inquiète aussitôt de la vie bourgeoise, trop exclusivement bourgeoise, qu'il pourrait vouloir m'imposer, et lui, de son côté, demanda à madame Garnier, avec une certaine inquiétude (elle n'osa pas me répéter les mots, mais je les devinai), si je n'étais pas un peu autoritaire et

pédante. — Ainsi nous résolûmes de nous épouser en transigeant sur ce que nous avions cru nous dissimuler l'un à l'autre, mais sans nous aviser que derrière ces fantasmagories puériles tout un jeu de réalités redoutables se cachait.

Le « petit cahier », après que le mariage est décidé, et que déjà mon fiancé fait sa cour, s'exprime en ces termes :

« *18 mai.* — Rêvé cette nuit que mon mariage avec Lecoudrier était rompu. Je me réveille, et « rappelant mes esprits », je constate qu'il n'en est rien, que le CHER (!) fiancé est de plus en plus captivé, que tous les obstacles sont levés, qu'on est d'accord... Or, que ce ratage n'ait été qu'un rêve, que mon mariage tienne toujours, cela me comble de bien-être, comme si je sortais d'un cauchemar, ce qui me prouve à moi-même que je suis contente de me marier. J'avais besoin de cette preuve.

» Il y a dans mon contentement :

» 1° D'abord la satisfaction d'une victoire : le mariage réussi après le mariage manqué; pouvoir envoyer, à peine deux mois après la rupture, une lettre de faire-part aux Lancrey (je les inviterai à l'église);

» 2° La délivrance des horribles besognes, l'espoir bourgeois d'une vie tranquille, confortable. Lecoudrier, chef des titres au Crédit Commercial, gagne huit mille cinq cents francs par an; il a quatre-vingt mille francs à lui, ce qui, avec mes dix-huit mille francs (le calcul est en marge dans le cahier), fait environ trois mille francs de revenu. Nous aurons pour vivre une douzaine de mille francs; il a, d'ailleurs, l'espoir d'être augmenté. Ce n'est pas énorme, douze mille francs de revenu, quand on a pensé comme moi être millionnaire. Mais cela suffit pour assurer la vie matérielle. C'est donc tout ce que je demande. Moi aussi, je suis une force et une puissance de fortune. Il n'est pas possible que l'être intelligent et actif que je suis demeure toujours improductif;

» 3° Justement l'espoir de produire, d'écrire, de « me réaliser », comme je disais autrefois. Si seulement je contais ma vie jusqu'ici, quel roman! Résolution, dès le lendemain de mon mariage, de me mettre à l'œuvre. Je veux être quelqu'un. »

L'absence de tout désir comme de toute appréhension physique relativement au mariage est ce qui me frappe le plus en relisant ces lignes. Mes sens, après la détente douloureuse subie quand Delsarte me quitta, dormaient, s'oubliaient eux-mêmes. J'étais convaincue que mon cœur, bien mort, ne battrait plus pour personne : mes rêves de revanche sentimentale excluaient la possibilité d'un amour que je partagerais. Admirable erreur d'une amoureuse innocente et déçue! Ma réelle indifférence pour Jean Lecoudrier la fortifia. L'avoir près de moi, lui parler, ne me troublait point; lui-même, correct et attentif, semblait d'ailleurs éviter à dessein, avant le mariage, les menues galanteries qu'on se permet d'ordinaire. En quoi il témoignait d'une pénétration très fine et d'une expérience raisonnée de la femme. Il avait compris que je ne l'aimais pas. Il ne s'en alarmait guère, sûr de l'avenir; mais, sans doute, il estimait superflu de brusquer une conquête pour laquelle il avait tout le temps... toute la vie!

Au cours de nos entrevues, il me regardait, il m'écoutait beaucoup et se livrait peu. Maman me fit remarquer à plusieurs reprises comme mon fiancé était « convenable » et cela m'agaça. Je sentis que cette froideur du futur l'étonnait et l'inquiétait même un peu. Elle faisait exprès de me laisser seule avec Jean pendant des heures entières. Ensuite elle me questionnait, d'une réelle anxiété : « A-t-il été un peu tendre?... » Cela m'agaçait outre mesure, et, pour éviter des observations ou des silences qui m'étaient également désagréables, j'avais fini par inventer, en les racontant à ma mère, de fictifs élans de tendresse de mon fiancé. Lorsque nous nous agenouillâmes l'un près de l'autre à l'autel, il ne m'avait pas seulement effleuré la bouche.

Quand, durant cette énervante période de fiançailles, il m'arriva de penser à mes futurs devoirs d'épouse, ce fut d'une âme indifférente et résignée, comme la moyenne des filles vierges qui font un mariage de convenance. Leur sacrifice est accepté; elles ont, savantes, innocentes ou rouées, renoncé à leur part d'amour. Les honnêtes y ont renoncé tout à fait, pour leur vie (et c'est le seul cas à peu près excusable); les autres y ont renoncé *dans le mariage*, avec des projets plus ou moins arrêtés de revanche hors du mariage. La société le sait; les

familles le savent; on a beau arrondir des phrases, déclarer que « les jeunes gens s'adorent », etc., etc., on est avisé du contraire. Le cas est exceptionnel où le mari, lui, a vraiment le désir de sa femme. Dans le cas le plus général, aucun des deux n'a envie de l'autre. L'homme cherche une compagne, et la femme une situation : c'est un contrat d'association aussi honorable que celui de deux trafiquants; mais, réellement, pas plus !

Si indifférente, si résignée que je fusse, la nature volontairement opprimée et oubliée se déclara et se révolta au dernier moment. Ce fut le soir du mariage civil, je m'en souviens. Rien n'avait discordé dans la journée, et, la cérémonie achevée, je me sentis excessivement satisfaite que cela fût *certain*, fini. On dîna chez madame Garnier; après le dîner, on se sépara de bonne heure, et, naturellement, mon fiancé m'embrassa. Ce baiser me fit bien, au moment où je le reçus sur le front, une impression assez déplaisante : la même que m'eussent causée les lèvres de n'importe qui parmi les hommes présents, à toucher ma peau. Seulement, cette sensation, si furtivement pénible, fut le rameau autour duquel se cristallisèrent toutes les réactions hostiles, toutes les attentes, tous les frissons, tous les heurts obscurs de l'après-midi et des jours passés.

Dans le fiacre qui nous ramenait, ma mère et moi, à la maison, je ne pleurai pas; mais les larmes sollicitaient de si près ma paupière que je sentais bien que, si je parlais, elles allaient jaillir. Ma mère me posa deux ou trois questions auxquelles je ne répondis pas... Une fois chez nous, à la clarté du bougeoir qu'elle tenait à la main, elle vit mon visage contracté par l'agonie intérieure. Elle me dit très tendrement:

— Mon chéri, qu'est-ce que tu as? Tu as du chagrin?...

C'en fut assez pour faire crever en sanglots ces lourds nuages de douleur accumulés en moi. J'eus une crise de nerfs effroyable, et comme de ma vie je n'en ai eu et je n'en aurai.

— Je ne veux pas! je ne veux pas me marier!... disais-je. Ne me laisse pas prendre! je t'en prie, maman, garde-moi!... Allons-nous-en...

Enfin, toutes les paroles insensées d'une enfant qui a peur... Mon mari, naturellement, fut le plus maltraité.

— Non, [illegible] je n'en veux pas... Je le dis que je n'en veux pas : il me dégoûte ! il me dégoûte...

Certainement, il convient de faire la part de la comédie nerveuse qu'une femme, même sincère, se joue toujours à elle-même dans les moments d'exaltation. Jean Lacoudrier ne me dégoûtait pas. Ce qui me souleva pendant cette cruelle nuit, ce fut une répugnance à donner mon corps à un homme qui ne [illegible] puisque je n'éprouvais pas d'amour pour lui. L'effort de [illegible] me secouait de spasmes, je ne pouvais plus m'imaginer qu'il s'appesantît sur moi sans m'ôter la vie.

La crise n'eut de fin que celle de mes forces et il fallut que ma mère me déshabillât, me couchât comme une enfant. Mes gestes durent [illegible] des paroles significatives, pendant le délire qui précéda mon sommeil. À travers mon engourdissement je perçus à plusieurs reprises, dites par ma bouche, les syllabes du nom de mon vrai, de mon seul aimé : Léon [illegible]... Qui sait même si tout mon secret ne m'échappa pas, [illegible] par lambeaux, et si l'humble vieille qui me veillait n'en recueillit pas assez pour le connaître tout entier ?... Elle est morte à peine un an plus tard, sans m'en avoir jamais parlé ; moi non plus, je ne lui en parlai point.

Je me réveillai le lendemain, triste et résignée. Ma force de résistance avait été brisée par la crise nocturne. Puis le temps pressait, les soins matériels, l'énervante toilette de mariée... Notre messe fut dite à onze heures, à Sainte-Marie des Batignolles. J'y assistai avec l'indifférence d'une spectatrice. Je sentis qu'il faisait froid, et que je commençais à avoir la migraine ; voilà tout. Je priai pourtant, quelques secondes : bref élan vers Dieu, bien oublié, bien négligé depuis mon enfance. Certes, je souffrais encore ; mais ma souffrance était reléguée au fond de moi, toute petite, toute tassée, comme avertie que ce n'était ni le temps ni l'endroit de se manifester. Il était convenu que nous partirions le soir même pour l'Italie ; j'eus, pour me soustraire à mon mari, la raison des paquets à terminer. Lui-même devait préparer les siens et je fus seule à la maison pendant l'heure qui précéda le dîner.

J'en profitai pour m'enfermer dans ma chambre et pour écrire ceci :

« *8 juin 1882.* — Madame Lecoudrier! devant l'Église et les hommes, je suis madame Jean Lecoudrier. Il est incontestable que monsieur Lecoudrier, mon mari, avec lequel je vais dormir ce soir ou demain (il y a une nuit en chemin de fer, heureusement), n'est rien de plus à mon « moi » intime que le locataire d'en haut, ou M. Lancrey, ou l'un des quatre témoins. Bon! n'importe, je suis madame Lecoudrier pour des raisons valables que j'ai mûrement pesées et que j'accepte. L'amour conjugal est rayé de mon programme. J'ai un mois pénible à subir : après quoi, j'espère, on me rendra ma liberté. Mon mari semble un « brave homme » dans toute la basse force du terme. Il n'est même pas sot, et, comme bureaucrate, il passe pour un homme intelligent.

» Allons! soyons courageuse! Il y a du déchet dans mon mariage: mais il y a aussi un gros bénéfice. Chaque fois que j'aurai des tentations de désespoir ou des nausées, je me répéterai : « Plus de misère! plus de leçons! »

» Et puis, je vais voir l'Italie. Comme ce voyage m'eût transportée de bonheur si je l'eusse fait avec Léon, ou même si je le faisais toute seule!

» Pensons que nul ne peut violer le mystère de ce jardin fermé où fleurissent tous mes rêves et tous mes souvenirs. L'homme que j'emmène ce soir avec moi en Italie est la rançon de ma libre vie, celui qui me permet de n'être plus un chiffon d'institutrice. N'être plus institutrice! Il faudra penser obstinément à cela au moment où mes répugnances me tourmenteront. C'est le système recommandé au sage par Épicure pour supporter les minutes terribles passées dans le ventre incandescent du taureau de Phalaris... »

A relire cette page, je constate que je n'avais abdiqué, en me mariant, ni mon ambition ni mon pédantisme. Si risibles fussent-ils, ils ne m'en réconfortèrent pas moins très efficacement. Comment font toutes les autres, qui n'ont même pas cette aide, petites bourgeoises quelconques que l'on marie comme on m'a mariée? Passent-elles outre les répugnances grâce à leur naturelle inertie, à une vague et bestiale curiosité, ou simplement au désir niais d'avoir un ménage, d'être « madame »? Au fond, je crois que chez beaucoup de jeunes

filles la peur de l'homme inconnu n'est pas telle que le bruit en court, et que se l'imagine le petit nombre de celles qui sont au sommet de l'échelle des êtres sensitifs. Beaucoup de jeunes filles n'ont aucune vraie pudeur. La pudeur leur est apprise, suggérée, comme un principe de sage économie générale : à savoir, qu'une femme perd un avantage à se donner. Mais elles n'éprouvent nulle gêne à s'étendre à côté d'un homme du moment que cette perte est régulièrement compensée, que l'usage social est respecté, qu'elles-mêmes sont sûres de faire « comme tout le monde... » Oui, il faut l'avouer ! ces pauvres raisons suffisent à l'immense majorité des jeunes épouses ! On fait comme tout le monde, dans une circonstance où la vraie noblesse d'âme commanderait de faire comme soi-même, comme soi seul.

En partant pour l'Italie, j'emportais le petit cahier, bien résolue, ainsi que je l'avais écrit la veille, à noter scrupuleusement tous les faits, toutes les sensations de ma vie nouvelle. Or, depuis le dernier passage que j'ai cité tout à l'heure, où justement je prends l'engagement de faire chaque soir le testament de ma journée, *plus une ligne ne fut écrite.*

Plus rien jusqu'au moment où, avant-hier, ma première solitude conjugale, si accidentelle, m'a brusquement reployée sur moi-même !

Je suis donc sans document pour reconstituer la crise importante qui a transformé en bourgeoise soumise et « moyenne » la jeune fille prétentieuse, autoritaire, demi-révoltée, et qui, d'une union purement conventionnelle, où les deux contractants esssayaient de se tromper l'un l'autre, a fait ce qu'on est convenu d'appeler « un bon ménage », — assurément un couple bien accordé, où chacun jouit de la présence de l'autre, — et pourquoi ne pas dire le mot en le restreignant, comme il convient, au sens qui en exclut la passion : un couple *qui s'aime* ?

Pourtant, à force de regarder fixement cette région de mon passé, j'y distingue autre chose que de la nuit. Seulement, ces apparences confuses ne sont-elles pas les formes actuelles de ma pensée ? On s'imagine, parfois, se rappeler ce qu'on invente, et notre mémoire nous leurre comme nos sens. Telles

ces brèves apparitions de « déjà vu » que nous suggèrent un geste, un site, la première fois que nous les voyons. Imagination ou souvenir, je crois maintenant me rappeler ceci : que dès notre départ de Paris, au lieu de me sentir effarée et sans défense aux mains d'un inconnu, comme je l'avais auguré, je me sentis plutôt *libérée*, contente ! Et, depuis, j'ai parfois consulté des amies qui avaient fait, comme moi, un mariage de raison : toutes, même celles dont le mariage n'a pas pris une aussi heureuse tournure, ont connu ce contentement provisoire, l'étrange, l'ingrate sensation d'être libérée de la famille.

Je retrouve dans ma mémoire un autre sentiment singulier : dès que je fus seule avec mon mari, je commençai à devenir son alliée, au lieu de son ennemie comme la veille ; à preuve que j'inspectai sa toilette et sa figure, constatant avec plaisir que des trois hommes qui voyageaient avec nous, il était le moins laid. Et je pensai : « Je lui ferai acheter, pour le voyage, une casquette anglaise comme celle de ce monsieur... » Ces petites remarques, d'apparence vaine, démontrent une chose importante : l'éclosion de sentiments nouveaux, par le seul fait du mariage. Éclosion si mystérieuse que des catholiques diraient : « Ce fut la grâce du sacrement. » Des positivistes diraient : « C'est la force de l'idée héréditaire : que le mariage est une alliance. » Le mariage se sent si protégé par toutes les lois sociales (respectabilité, propriété, etc.) qu'il a une confiance insolente en soi et l'inspire aussitôt à la nouvelle épousée.

Ainsi, une première force irrésistible : la Loi, commença, dès la première heure, de m'asservir à mon mari. Cette force n'a pas agi toute seule. Comme toutes les jeunes épousées, j'ai subi la pression d'une autre force, non moins irrésistible : la force de l'initiation.

Or, arrivée à ce point, j'hésite... Il m'apparaît clairement que l'examen de ma conscience, l'enquête sur ma vie conjugale, ne peuvent être complets et significatifs que si je rappelle et si je juge l'acte par lequel, encore que révoltée et haineuse, j'ai cédé mon corps à mon mari. S'il y eut jamais un secret grave entre lui et moi, ce fut bien cette haine exaspérée, au moment où il me vainquit. Et s'il y eut un mystère

impénétrable dans mon cœur, c'est que ce cœur se soit, malgré tout, laissé asservir par ce qu'il avait le plus redouté et détesté. Mon devoir logique n'est donc pas douteux : je dois regarder en face cette heure de ma vie, et en fixer ici le procès...

Et je constate à nouveau combien ma propre conscience est pour moi pleine de détours et d'embûches. N'avais-je pas, tout à l'heure, conçu le projet sincère de placer un jour, pour me justifier, cette confession sous les yeux de ma fille? Pauvre conscience oublieuse, infirme!... Ma fille est la dernière qui dût lire ceci ; — parce que je n'oserais plus, après, lever le front devant sa pureté; parce qu'à elle aussi, à l'instant où elle germait à l'être, d'avance je lui ai menti!...

... La petite ville italienne gît au bout d'un promontoire rocheux, baigné par les eaux d'un lac si vaste qu'il faut une journée pour le parcourir en bateau dans sa longueur. Sans doute, des souvenirs de sa jeunesse amoureuse, imprégnant son cœur, ramenaient mon mari à cet endroit : car il avait tenu à y faire aboutir notre première étape. Il y arrivait en confiance, comme certain de triompher dans ce lieu fatidique. Et il ne voulut pas s'arrêter en chemin, quoique la traite fût rude : une nuit de chemin de fer, puis deux heures de traversée. On nous servit à déjeuner sur le pont, entre les rives montueuses où les blancs villages se succédaient à brefs intervalles. L'extraordinaire changement de milieu, d'air, de lumière, de condition, si brusquement réalisé par une seule nuit de voyage, me grisait bien plus que le vin mousseux dont les bulles crevaient dans nos verres.

Quand nous débarquâmes, je n'avais d'autre sensation que la fatigue, le vague du cerveau, une fumée de sommeil dans les yeux. Il était environ une heure après midi; il faisait chaud, avec de violents coups de brise qui fouettaient l'eau du lac. L'hôtel choisi par Jean, connu de lui, disait-il, était tout proche du débarcadère. Nous y allâmes à pied. Mon mari, qui savait quelques mots d'italien, s'entretint en cette langue avec le portier galonné d'or... Je remarquai ce souci de n'être pas entendu par moi et, portée d'avance à la critique haineuse, je le soupçonnai de lésiner sur le prix de la

chambre. Je ne sais pourquoi, je me figurais Jean avare : personne, en réalité, n'est moins curieux de l'argent. D'ailleurs, l'appartement me parut agréable. Il se composait d'une belle pièce avec deux lits jumeaux, assez étroits, à la mode italienne, d'un cabinet de toilette, et d'un salon communiquant avec la chambre par une large baie vitrée. Le balcon du salon prenait vue sur le lac. Quant à la chambre à coucher, elle ne s'éclairait que par la baie vitrée et une étroite fenêtre à un seul battant, donnant sur la rue du bourg : en tirant le store de cette fenêtre, on y faisait la nuit.

Tandis qu'on installait nos bagages, nous allâmes, Jean et moi, nous accouder au balcon. Le lac crispé, comme à rebrousse-vagues, était d'un bleu indigo, dentelé de hérissures si transparentes qu'elles semblaient en cristal... Des monts lie-de-vin fermaient l'horizon, portant des villas sur leurs flancs, plus nombreuses, plus serrées à mesure que l'œil descendait la pente, jusqu'au groupe blanc du village, tout au bord de l'eau. A nos pieds, des lavandières tordaient leur linge dans une étroite crique savonneuse. La brise, par rafales, secouait les embarcations amarrées, faisant claquer les voiles contre les mâts. Jean me dit après un long silence :

— Que pensez-vous de ce paysage? Moi, il m'émeut infiniment...

Cette phrase m'étonna par un ton de sincérité. Elle m'irrita un peu aussi, parce qu'elle semblait signifier qu'il ne m'accordait pas à l'avance toute la supériorité que, moi, je me savais. Je ne répondis pas. Nos yeux croisaient leur regard; aucun des deux ne céda.

— Vous êtes fatiguée? me demanda-t-il en me considérant avec attention.

Je cherchai quelque chose de désagréable à répondre : l'âpreté de caractère qu'une vie isolée avec ma mère avait développée m'y excitait. Mais j'étais tout de même retenue par une certaine timidité en face de cet étranger, encore absolument *étranger*.

Jean surprit peut-être cette envie d'humeur. Il dit sérieusement et froidement :

— Rentrons dans la chambre... Vous pouvez faire votre toilette et vous coucher un peu.

J'objectai :

— Me coucher? Pourquoi? Je ne suis pas fatiguée.

— Si vous m'en croyez, vous vous coucherez, absolument comme pour la nuit... La chambre est sombre ; vous y dormirez fort bien jusqu'au dîner, et quand vous vous réveillerez, vous serez reposée.

Je n'osais pas lui demander : « Et vous, où serez-vous, pendant que je dormirai? » Il me prévint :

— Moi, je ferai ma toilette après vous, et j'irai tout simplement m'étendre sur le canapé du salon, où je dormirai très bien... Croyez-moi, faites ce que je vous dis, ajouta-t-il avec une nuance d'autorité sous l'apparente gaieté du ton.

J'obéis lentement... Il ne me suivit ni dans la chambre à coucher, ni dans le cabinet de toilette, dont je poussai le verrou, sitôt entrée.

Quand je fus seule, là dans cette étroite pièce close, une angoisse suprême m'étreignit. La demoiselle noble d'autrefois prise par des pirates et jetée au harem, la pauvre fille du peuple que la misère contraint à se vendre, n'éprouvent certes pas plus d'horreur ni de révolte. J'oubliais le consentement donné par moi-même à mon propre rapt et que, si je me voyais ainsi brusquement dénuée de toute défense et livrée à un homme détesté, c'était, en somme, par ma faute. Non. Je ne sentais alors que le poids excessif des forces sociales qui me faisaient en ce moment l'esclave de cet homme. J'étais une victime. Je haïssais l'immolation imposée. Les plus folles idées tourbillonnèrent dans mon cerveau. Je pensai à enjamber la fenêtre pour me rompre les membres contre les rochers, ou m'engloutir dans l'eau du lac. Ne pourrais-je pas me laisser mourir de faim? Ou lutter de force, me refuser désespérément?... Cependant je demeurais immobile, répugnant à me dévêtir même dans le cabinet fermé, comme si j'eusse été guettée. La voix de mon mari me fit tressaillir :

— Rien ne vous manque, Marthe?...

— Non, rien! répondis-je précipitamment, comme surprise en faute.

Et je commençai à dégrafer mon corsage, — ayant peur de mon maître, consciente d'être la plus faible : lui, et la loi, auraient toujours raison de moi.

Ma toilette achevée, je ne sus que faire. Je n'osais me montrer ainsi à demi rhabillée, en chemise de jour et en jupon ; et il me semblait que Jean me guettait toujours derrière la porte. Sa voix parla de nouveau :

— Je m'en vais dans le salon, chère amie, je vous laisse la chambre... Couchez-vous...

Cette fois encore, mes gestes obéirent d'eux-mêmes. Je sortis furtivement du cabinet de toilette, je courus me glisser dans l'un des lits. J'y étais à peine que Jean rentra. Il s'approcha :

— Là... c'est bien, vous allez vous reposer.

Sa voix m'était insupportable ; chaque consonne me blessait comme un coup de fouet.

Il s'assit près de mon lit, et, par-dessus la couverture, me prit le bras, que j'essayai instinctivement de lui retirer.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, avant de vous endormir? Non...? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Je vous fais peur?... N'ayez pas peur... Je vous laisserai dormir bien tranquillement...

Il se pencha sur moi et m'embrassa dans les cheveux. C'était un baiser bien chaste et bien fraternel, et pourtant, malgré son innocence absolue, j'y distinguai la chaleur d'un désir mâle, pour moi, pour ma chair, et cela me brûla jusqu'au cœur.

Il s'en avisa probablement : il s'éloigna sans insister. J'entendis qu'il s'allongeait sur le canapé du salon... Alors mes larmes se mirent à couler d'elles-mêmes, avec une impétueuse abondance, des larmes d'abandonnée, de condamnée, que ma fatigue ne retenait plus ; — et je m'endormis, le visage baigné dans ces pleurs de désespoir.

Je dormis certainement plusieurs heures. Or, pendant ce sommeil, ma vie morale ne fut pas suspendue : car quelque chose de nouveau et de singulier s'éveilla avec moi. — Je touche ici au problème le plus délicat de l'initiation : c'est l'obscur effort de la nature sur nous qu'il s'agirait de connaître, de mesurer.

Comment cet effort inconscient me modifia-t-il tandis que je dormais? De savoir qu'un homme qui était mon maître,

à qui tôt où tard je devrais appartenir, respirait là, à quelques pas de moi, il s'infusa dans mon sommeil un trouble bizarre : à mon réveil, ce n'était pas une peur identique à celle d'avant qui m'agitait. Il s'y mêlait un peu d'attente. L'impur émoi de la jeune épousée précédait, pour ainsi dire, la reconnaissance des lieux et la reprise de ma pensée.

Lentement, je réintégrai le réel. Sans doute, il était tard : l'ombre avait presque envahi la chambre. A peine le rectangle oblong de la fenêtre dessinait sur le mur une tache un peu plus claire. Le silence n'était troublé que par de violents coups de vent qui s'apaisaient, dans les corridors, en gémissements prolongés.

Tout à coup je me dressai sur mon séant, effrayée : on avait remué à côté de moi, et une voix dit aussitôt :

— Qu'est-ce que vous avez, chérie?... Je suis là...

Plus bouleversée encore par cette voix connue, je retombai sur mon lit ; mon mari, dont je distinguai le visage sur le lit voisin, étendit le bras, soutint ma tête. Je le laissai faire. Peur, anxiété, échauffement des sens, tout cela suscitait en moi une fièvre singulière. J'étais prête pour quelque chose de nouveau : il fallait que ce quelque chose arrivât.

Quand j'évoque cette heure trouble, en vain je me dis : « C'était la Loi... » — J'ai tout de même honte de ce qui fut aussitôt tenté et permis. Pourtant je n'étais pas, il me semble, dénuée de pudeur plus qu'une autre jeune fille de ma condition. Quelle jeune fille n'a des désirs latents, incompris d'elle-même? Le premier homme légalement admis près d'elle à un moment où ces désirs se raniment, y gagne un avantage irrésistible. Tout ce qu'il y a d'impur en nous, femmes, — pareilles en cela aux hommes, — tout ce qu'il y avait d'impur en moi, fut complice de mon mari. Il le devina. Il me sentit prête à devenir sa femme, sinon par amour, au moins par une sorte de fiévreuse impatience. Il osa des baisers, d'abord timides... Quel mépris pour moi-même se mêla au lâche apaisement que j'en reçus !... Ont-elles connu ces angoisses, les autres épouses, si nombreuses, qui, sur le lit de noces, immolèrent comme moi le rêve enchanté, l'amour de leur jeunesse? Ont-elles cédé, comme moi, à cette folle et pourtant excusable illusion : qu'elles seraient moins mépri-

sables, réfugiées dans ce Rêve antérieur, et lui faisant l'offrande de leur trouble involontaire? Certes, ce fut, de ma part, un élan irréfléchi et sincère, exempt de toute imagination perverse, qui donna passionnément, à cette minute, ce qui me restait de liberté et de volonté au seul homme que j'avais aimé, à celui qui m'avait trahie et que j'aimais encore...

Soudain, dans une suprême révolte, je perdis même la force d'imaginer. Étonnée et conquise, je ne luttai plus. Il me souvient d'un coup de vent qui secouait les profondeurs de la maison... La sirène d'un bateau, au large du lac, lançait un appel mélancolique. Tout près du lit, le store de la fenêtre, légèrement soulevé, battit la vitre...

. . . .

Ainsi, à l'aube de ma vie conjugale, j'ai doublement péché contre mon mari. Quand mes lèvres promettaient obéissance et fidélité, je rêvais de révolte et de revanche. Et, dans l'heure même où je devenais femme, c'est à l'image et à la pensée d'un autre que je donnai ma nouveauté. Sur tout ce commencement d'union, l'arbre de mensonge a étendu son ombre. Mon mari a ignoré et toujours ignorera mon passé de jeune fille. Il ne saura ni la tare de ma famille, ni l'intrigue avec Delsarte, où disparut l'innocence de mon cœur. Je ne lui ai pas dit cela, et, en conscience, je ne pouvais pas le lui dire. — « Pourquoi ne m'as-tu pas tout avoué avant notre mariage? » demande à sa femme le Hialmar du *Canard Sauvage*. Et Gina répond avec simplicité : « Parce que, si je te l'avais dit, tu ne m'aurais pas épousée... » Ce cas est le mien. — Avouer à Jean tout ce que je lui ai caché, c'était rendre le mariage impossible. Il aurait rompu les négociations, cherché ailleurs une jeune fille d'une famille plus nette, ayant un passé moins trouble, et de moins dangereuses ambitions.

Or, — voici l'admirable! — *il aurait eu tort*... Malgré le mensonge ou plutôt par le mensonge originel, nous avons été un bon ménage, nous avons été heureux. Cette vérité resplendit aujourd'hui pour moi d'un éclat incomparable. Il n'y a pas de ménage possible entre un homme de quarante ans et une jeune fille de vingt-cinq, s'ils se dévoilent l'un à l'autre

toute leur âme. Dès qu'un être a un passé, il a des secrets que *lui seul* peut se pardonner à soi-même.

Je raye donc de mes griefs tout ce qui est manifestement antérieur à notre mariage. Je ne veux retenir que les manquements aux devoirs de notre vie mariée.

Ici, de lui à moi, la parité cesse. Il a continué après le mariage son jeu de trahison. Il a eu des maîtresses. Il a peut-être eu des enfants. Il a soustrait de l'argent à la communauté sacrée. Il a été, mystérieusement, un très mauvais mari. Tandis que...

Eh bien! non, je n'écrirai pas ce mensonge! Certes, je suis, au sens légal du mot, une honnête femme. Aucun tribunal ne peut me condamner. Pourtant ma conscience s'est révoltée quand j'ai voulu me dire irréprochable... Et voilà près d'une heure que je suis arrêtée par l'impossibilité d'écrire cela, en face de moi-même.

MARCEL PRÉVOST

(La fin au prochain numéro.)

ANNE DE GONZAGUE[1]

De toutes les « femmes de la Fronde », deux seulement ont trouvé un biographe, mesdames de Longueville et de Chevreuse. Je n'en réclame point pour toutes les autres : mesdames de Châtillon et de Guéménée, de Monbazon et de Nemours, de Lesdiguières et de Bouillon, de Rhodes et de Choisy, de Fiennes et de Bonnelles peuvent rester sans inconvénient dans leur demi-notoriété de politiciennes intrigantes ou de galantes aventurières. Anne de Gonzague, princesse Palatine, mériterait plus de place dans l'histoire. De bons juges l'ont reconnu déjà[2]. Sans doute l'oraison funèbre de Bossuet la défend de l'oubli ; mais elle ne la fait qu'insuffisamment connaître. Et point par la faute du grand orateur :

1. Outre les Mémoires du temps (Montpensier, Motteville, Lenet, Monglat, Joly, Goulas, Retz et La Rochefoucauld), et les ouvrages de Chéruel et de M. le duc d'Aumale, un certain nombre de documents inédits ont été employés dans cette étude : des lettres autographes d'Anne de Gonzague conservées les unes à la Bibliothèque nationale (fonds français, 3845), les autres aux archives du château de Chantilly ; ainsi que des papiers d'affaires et d'autres correspondances de la maison de Condé, obligeamment communiqués par le savant archiviste de M. le duc d'Aumale, M. E. Macon.

2. Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V, p. 537 ; duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*, t. V et VI.

la Palatine s'était si peu préparée, pendant la plus grande partie de sa vie, à devenir un objet d'édification! Cette vie est curieuse; d'abord parce qu'on y sent un caractère, puis parce qu'il n'en est guère où se traduise mieux une époque à la fois éperdument romanesque et impudemment réaliste.

I

A noter ceci tout d'abord, qui a frappé les contemporains eux-mêmes, malgré le cosmopolitisme habituel que les croisements des mariages établissaient en ce temps-là déjà dans le monde des princes: Anne de Gonzague eut toujours un air exotique. « Italienne plutôt que Française », disait d'elle sa nièce, la seconde duchesse d'Orléans. Mais autre chose encore qu'Italienne. Par sa mère, elle descendait de ces « Lorrains » qui jusqu'au milieu du XVIIe siècle semblèrent des intrus aux nobles de pure souche française; et son père, Charles de Gonzague, duc de Nevers, était fils d'une Henriette de Clèves et petit-fils d'une Paléologue. Donc Française de naissance; Italienne, Allemande et même un peu Grecque d'origine.

De là un héritage psychologique varié, qui lui parvenait, par ses ascendants immédiats, assez intact.

J'ai eu l'occasion de dire ici même[1] ce qu'était Charles de Gonzague, combien généreux et remuant. Je ne jurerais pas que ses contemporains n'aient même tenu ce paladin pour un être quelque peu merveilleux: un vieux biographe[2] rapporte sérieusement que « sa peau, à la moindre friction, formait une atmosphère ou tourbillon de feu ». Il fût peut-être monté sur le trône de Byzance s'il ne s'était attardé en France à batailler contre Richelieu. Cette maladresse même prouve qu'avec le goût d'intrigues de la race des Gonzagues, subtile et passionnée, où les diplomates abondèrent comme les princesses savantes ou mystiques, il avait gardé l'instinct aventureux de ces seigneurs de Clèves, neveux du fameux Sanglier des Ardennes.

1. A propos du père Joseph, voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1894.
2. Cité par Louis Paris, *Histoire de l'abbaye d'Avenay*, t. I, p. 409.

La mère d'Anne, elle non plus, ne démentait pas son sang. Pendant les troubles de la minorité de Louis XIII, Catherine de Lorraine avait fièrement tenu la campagne, en digne fille de Mayenne le Ligueur. Mais à sa virilité s'alliait un mysticisme austère; ses robes cachaient le cilice et « une chaîne à petites pointes »; souvent on l'entendit, chambre close, « mâter sa chair[1] ».

Anne de Gonzague, on le voit, avait de qui tenir, soit l'esprit d'intrigue et d'entreprise, soit l'énergie du caractère; et il ne faut pas juger une fille, en qui fermentaient tant de fougues héritées, comme on ferait la descendante bien sage d'une pacifique lignée de seigneurs berrichons.

Orpheline de mère à deux ans, sa destinée parut fixée, à dix, par une de ces décisions que prenaient sans scrupule les parents d'autrefois, soucieux avant tout d'empêcher le partage des fortunes.

Pour marier un enfant richement,
Deux ou trois sont mis au couvent,

dit un caricaturiste du temps au bas d'une estampe sur le « mariage à la mode ». En conséquence, l'aînée des princesses de Gonzague, Marie, fut poussée dans le monde; Bénédicte, mise au monastère d'Avenay; Anne, au monastère de Faremoustiers.

Il est juste de le dire : le couvent était une prison assez douce pour les jeunes filles du grand monde que l'on y précipitait ainsi : table assez recherchée, visites au parloir l'après-midi, et même, — quand on avait, comme la princesse Bénédicte, de belles mains, — permission de porter des gants. Anne parut d'abord goûter cette vie. On l'avait accueillie à Faremoustiers avec la déférence qui convenait à l'égard d'une « princesse » apparemment destinée à succéder un jour à l'abbesse présente, madame de La Chastre. « Ce jour d'hui, écrivait celle-ci, le 20 mai 1625, à Charles de Gonzague, — ce jour d'hui nous est un jour d'heur et de joie, ayant eu celui de recevoir mademoiselle votre fille. Véritablement, monsieur, cette petite princesse a la bonté

1. « Le Miroir des dames sur les vertus héroïques de très haute et très illustre princesse Catherine de Lorraine, duchesse de Nevers », cité par Louis Paris.

peinte sur le visage, et j'espère que notre bon Dieu la rendra une grande reine dans le ciel pour le mépris qu'elle fera des choses de la terre. » Pendant deux ans, du moins, Anne édifia la communauté, encore que, ce me semble, elle ne fût pas fâchée déjà de rompre par quelques fugues la monotonie de son existence. En juillet 1627, les eaux de Spa étant ordonnées à la vieille abbesse malade, mademoiselle de Nevers se fit de fête. « Elle nous fait l'honneur de nous aimer tant, — écrit au duc madame de La Chastre, — qu'elle ne veut pas nous laisser aller à ces eaux sans qu'elle soit de la partie[1]. » Bientôt son dégoût pour la vie claustrale apparut. On crut y remédier en la changeant d'air : elle fut transférée à Avenay où sa sœur, à peine plus âgée qu'elle, était abbesse. Bossuet raconte que « les douces conversations » de la jeune Bénédicte « rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressements en avaient banni »; mais ce ne fut pas pour longtemps. Un jour, son père, madame de Longueville sa tante, et sa sœur Marie vinrent la voir, accompagnés de l'abbé de Marolles, familier de la maison et bel esprit, qui consigna cette visite dans ses Mémoires. Car il avait été frappé de plusieurs choses : d'abord de cet « éclat de beauté » que la princesse avait déjà, mais aussi d' « *une tendresse* » et de « *quelque sorte de petit ennui* » qui se lisait sur ce jeune visage. « Monsieur son père, ajoute-t-il, en fut touché lui-même, et je l'entendis au retour, dans son carrosse, dire à madame sa sœur qu'il en avait pitié et qu'il avait envie de la retourner quérir. Madame de Longueville le détourna de cette pensée ».

La délivrance que la tante d'Anne de Gonzague lui refusait ainsi, devait venir d'ailleurs, et sous la forme amoureuse dont rêvaient sans doute les lectrices de l'*Astrée*.

L'archevêque de Reims était alors un de ces prélats grands seigneurs, ecclésiastiques de hasard, que les traditions féodales imposaient encore souvent à l'Église. Abbé de Saint-Remi avant l'âge de quinze ans, Henri de Lorraine n'avait pas terminé sa philosophie quand on l'avait mis sur le siège primatial des Gaules. Le couvent d'Avenay dépendait de l'archevêque de Reims, et l'archevêque de Reims était le cousin des demoi-

1. Lettres citées par M. Louis Paris, *Histoire de l'abbaye d'Avenay*.

selles de Gonzague. Des relations se nouèrent. Le prélat, soit publiquement dans son carrosse, soit à cheval, nuitamment, déguisé, fut souvent sur la route du couvent. On s'amusait si bien! « Un jour, dit Tallemant des Réaux, on apporta à monsieur de Reims une houppe pour se friser. Il la trouva belle. — Faisons-en, dit-il à la princesse Anne et à sa sœur. On envoie à Reims : on n'y trouve point de soie plate. — Envoyons à Paris... On crève un cheval et on apporte pour cent écus de soie; mais, quand la soie arriva, la fantaisie était passée. » Ces enfantillages s'aggravèrent. Henri de Lorraine fit la cour aux deux sœurs, mais surtout à la princesse Anne, « l'incomparable et adorable princesse Oriente », — on reconnait le style précieux, — et bientôt il la conjurait d'accepter le papier suivant :

Moi, soussigné, Henry de Lorraine, dans l'extrême passion que j'ai d'honorer et servir très généreuse et très vertueuse princesse madame Anne de Gonzague, jure et proteste de n'aimer ni épouser jamais autre personne qu'elle. Et pour la plus grande sûreté de la foi du mariage que je lui ai promis, je lui ai envoyé la présente promesse écrite et signée de mon seing.

Fait à Reims, le 29 juin 1636.

Signé : *HENRI DE LORRAINE.*

On ne reste pas au couvent quand on a un aussi bon billet en poche. Les morts successives du père d'Anne de Gonzague et de sa sœur cadette, l'abbesse Bénédicte (septembre à novembre 1637), lui permirent de venir rejoindre à Paris sa sœur aînée qui, mondaine et ambitieuse, commençait de faire parler d'elle.

Là, le fiancé de mademoiselle de Rethelois (c'est ainsi que l'on désignait Anne) continua de lui « rendre tous les respects et soumissions que l'on peut imaginer de la part d'un cavalier envers une dame, laquelle il souhaite en mariage[1] ». Celle-ci, confiante en la « prudence » du jeune prélat, et en son « mérite » — c'est elle qui parle, — consentit à un mariage

1. *Protestation de la princesse de Gonzague contre le prétendu mariage du duc de Guise et de la comtesse de Bossut* (manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal).

secret qui eut lieu en 1638, « en présence d'un prêtre chanoine de l'église de Reims, dans une chapelle particulière de l'hôtel de Nevers », à Paris, « au vu et su seulement de chacun d'eux et de quelques-uns de leurs domestiques ». Pure comédie, assurent certains contemporains, et dont Anne de Gonzague ne pouvait guère être la dupe... Pourquoi pas? Elle avait vingt ans, et n'était-ce pas ainsi que les choses se passaient couramment dans les romans de MM. de Gomberville et d'Urfé?

L'union devait être tenue secrète jusqu'au jour où le jeune homme se croirait sûr d'obtenir de ses père et mère, alors en Italie, avec leur consentement à sa sortie de l'église, une dot suffisante pour « se maintenir en la dignité de prince dans la condition de mariage ». Les circonstances firent mieux encore. Le duc de Guise, puis le prince de Joinville, son fils aîné, moururent, laissant Henri de Lorraine chef de la maison et héritier des biens. Aussitôt l'archevêque de Reims, qui, tout prélat qu'il était, se promenait déjà parfois avec « soixante bouts de plume à son chapeau[1] », se hâta de quitter un état pour lequel il était si peu fait, et « de paraître dans le monde sous le brillant titre de *duc de Guise* » qui lui appartenait désormais. Il se hâta moins de publier son mariage. Tandis qu'Anne était à Nevers, où sa sœur tenait alors sa cour, le jeune duc, qui s'était jeté d'abord dans le parti des ennemis de Richelieu, allait trouver à Sedan, près du duc de Bouillon, hôte de tous les conspirateurs, le comte de Soissons révolté. Là, il mande à sa femme de le rejoindre. Anne, qui n'avait rien révélé à la princesse Marie, — « telle était, dit-elle, sa fidélité au duc de Guise » et sa foi en sa parole, — obéit à « son mari », s'échappe de Nevers, déguisée en homme, et s'achemine vers Sedan. C'était le roman dans son plein.

La réalité y succède très vite. Anne à peine arrivée, le duc fut frappé « des embarras qu'une personne de son sexe, de son âge et de son rang » lui pourrait causer dans sa situation d'homme politique parti en guerre, et « il n'eut point de repos qu'il ne l'eût déterminée à reprendre le chemin de Nevers ou celui d'Avenay », à son choix. Lui-même cependant, il

1. Tallemant des Réaux.

gagnait Bruxelles, où il épousait, en novembre 1641, une riche veuve, la comtesse de Bossut.

A la nouvelle de la « violente injure » que lui infligeait cet époux « inconstant et déloyal », Anne très agitée veut le poursuivre. Elle obtient de l'Empereur des ordres pour la recevoir en Flandre; elle supplie sa sœur[1] de lui avoir de la cour un sauf-conduit pour s'y rendre en longeant la frontière de Champagne, et de lui donner aussi quelques gentilshommes d'escorte à travers ces pays pleins d'armées... Le comte de Tavannes lui rendit le service de l'arrêter en route. Revenue, elle songe d'abord à réclamer en justice contre ce second mariage de « M. de Reims », « contraire à toutes les constitutions de l'Église », comme elle le dit avec naïveté dans une protestation destinée à quelque tribunal, et dont je viens de donner, chemin faisant, des extraits. Ce réquisitoire passionné amusa beaucoup sans doute le public du XVIIe siècle : les copies en abondent dans nos bibliothèques[2]. Et de fait, les conclusions en étaient bizarres. D'une part, la princesse de Gonzague se refuse d'admettre qu'entre « la fille d'un souverain » et une simple femme de qualité, se disputant le même époux, il y ait hésitation possible. Que si, pourtant, il faut quelque loisir aux magistrats pour décider d'un cas si clair, il ne convient pas que la comtesse de Bossut, « femme en degré tant inférieure », ait contre l'illustre plaignante « la prérogative de possession pendant la connaissance de cause. » Plaise donc au Saint-Père d'ordonner, par mesure préalable, la séparation des époux illégitimes, et, durant le débat, la mise du duc de Guise « en une espèce de séquestre ».

II

Pourtant l'héroïne de ces extravagantes aventures n'était point incapable déjà de quelque sérieux. Dans les moments sédentaires de ces années orageuses, elle remplaçait à Nevers, dans le gouvernement de la province paternelle, sa sœur Marie, qui en avait hérité, mais qui, toute à des rêves

1. Lettre à sa sœur. (Manuscrits de la Bibliothèque nationale).
2. Voir, en particulier, Bibliothèque de l'Arsenal.

de mariages illustres et aux triomphes parisiens de sa beauté ne résidait guère. Bien entendu qu'Anne de Gonzague avait, pour diriger ses vingt-six ans et pour expédier le gros de la besogne, les conseillers de profession, qui heureusement ne manquèrent jamais à l'inexpérience des grands seigneurs; mais elle ne se désintéressait point des affaires. Sa correspondance en témoigne. La plupart des lettres écrites alors par elle, de sa main, à la princesse Marie, sont purement administratives. Nulles frivolités féminines. A peine une allusion à ces fêtes de la cour où Marie rayonne alors, à ces « belles assemblées » dont le bruit vient jusqu'à Nevers. En revanche, il y a de certaines choses qu'Anne paraît prendre fort à cœur. On sait ce qu'était, sous Louis XIII et même sous Louis XIV, pour une province, un passage de troupes : un vrai fléau. Anne de Gonzague s'en inquiète pour le Nivernais. Elle travaille à empêcher que le comte de Bussy ne vienne cantonner à Nevers avec son régiment; elle insiste pour que sa sœur obtienne de la cour un ordre « détournant » le maréchal de Gassion sur la Bourgogne. « Je suis contrainte de vous en importuner par la pitié que j'ai des misères de cette province... C'est une chose pitoyable des voleries et des méchancetés qui s'y commettent. » Compassions rares au XVIIe siècle : sachons-lui en gré.

Cependant elle avait abandonné, semble-t-il, avant même de l'engager formellement, son procès en répétition de mari. La « duchesse de Guise », ainsi qu'elle s'intitulait alors publiquement, quoique, — dans ses lettres, elle appelle son mari « M. de Reims », — n'était soutenue ni par l'opinion publique, si l'on en juge d'après les documents contemporains, ni par sa sœur même, comme il résulte de leur correspondance. En vain essayait-elle, par lettres et par émissaires, de prouver à Marie que « les choses n'étaient pas comme on les disait à Paris ». Il lui fallait se contenter de souhaiter qu'un jour « Dieu fît connaître » à son aînée « une vérité que n'avaient pas pu lui persuader ses soins et ses paroles. »

Au moins avait-elle la consolation de voir que « le perfide » faisait d'autres victimes. Le duc de Guise n'avait attendu, pour abandonner aussi la comtesse de Bossut, que de l'avoir ruinée. Il revint à Paris, après la mort de Richelieu, grâce

aux bons offices de Marie. Anne le revit, et l'on remarqua qu' « elle lui parla aux Tuileries ». L'entretien lui ayant démontré sans doute « qu'il n'y avait pas lieu d'espérer qu'il la reconnût jamais pour sa femme », elle « donna ordre à M. d'Elbeuf », son parent, « de faire le mariage du comte d'Harcourt et d'elle[1] ». Contrat dressé, il ne manquait que la signature, lorsque, « en un tour de main », elle change. Le 24 avril 1645, elle épouse le prince Édouard de Bavière, si secrètement, cette fois encore, que « plusieurs de la maison — nous dit l'abbé de Marolles — ne s'en aperçurent pas ».

Faut-il penser qu'il y avait là une nouvelle imprudence de cœur, que l'épouse manquée du duc de Guise tenait à régulariser au plus vite et non plus par une promesse à longue échéance? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce second mariage risqua fort d'être rompu comme le premier. Édouard, qui « ne faisait que de sortir de l'académie » (c'est-à-dire de l'école où les jeunes seigneurs achevaient leur éducation militaire et mondaine), était « bien fait de sa personne » et très noble, mais fort pauvre sire. Quatrième fils de ce malheureux Frédéric V, électeur palatin, à qui la guerre de Trente Ans ne donna que le nom de roi de Bohême, en lui ôtant la réalité de son électorat, Édouard n'avait hérité de son père que des titres toujours contestables à la pitié diplomatique de la cour de France dont Frédéric avait été l'allié ou l'instrument. La marraine d'Anne de Gonzague, Anne d'Autriche, la régente, s'irrita fort de cette nouvelle escapade d'une filleule qu'elle aimait. N'avait-on pas à Paris « assez de princes dépossédés sur les bras »? Six jours après le mariage, elle protestait à l'encontre au Parlement, exilait le prince Édouard près de sa mère en Hollande, et Anne à Dieppe, pour y attendre les ordres de la cour. C'était pour la princesse de Gonzague une disgrâce que les princes étrangers qui étaient au Louvre envenimaient encore : ils avaient peur, nous dit un contemporain, que « la Palatine, s'établissant en France, ne fît valoir les prérogatives de la maison électorale et ne demandât à les précéder ».

Pour le moment, elle ne demandait qu'à vivre. Depuis

1. Tallemant des Réaux.

longtemps déjà, ses lettres[1] révélaient une situation assez misérable. Marie avait hérité de la presque totalité des biens patrimoniaux : Anne était réduite à quelque maigre « partage de cadette ». D'où l'attitude que nous lui voyons alors devant sa sœur : humble au possible. Elle n'a « d'autre dessein que de lui obéir absolument ». Elle se désespère quand elle peut craindre de l'avoir à son insu contrariée. Prend-elle un homme d'affaires, « le premier commandement qu'elle lui fait, c'est de suivre entièrement ceux de Marie ». Pourvu qu'on ne la desserve pas auprès de son aînée ! Elle la conjure de ne pas « recevoir les impressions » mensongères que ses ennemis lui veulent donner des « véritables sentiments de son cœur » et de « la passion » qu'elle a « d'honorer » Marie. « J'ai su que madame de Biennes vous avait dit que j'avais demandé *la tapisserie* qui était à ma chambre ». C'est une calomnie. « Je n'y ai pas seulement songé. » Elle avait autre chose à demander que des tapisseries. Marie ne pourrait-elle pas lui « faire régler de temps en temps quelque argent pour subsister... donner quelque chose à tel des officiers d'Anne qui n'a fait que des dettes depuis qu'il est à son service ? » Quant à ses menus plaisirs, il lui faut s'ingénier pour se faire un peu d'argent de poche. Elle écrit à M. de Montholon, intendant des deux princesses : « Je vous supplie très humblement de m'envoyer le brevet de l'office de conseiller qui vaque (à Nevers, sans doute). *J'essaierai d'en tirer quelque petite chose pour jouer à la prime...* »

Mais cette « gueuserie » — le mot est du prince de Condé, vers le même temps, parlant de lui-même et des siens — ne fut jamais plus profonde pour Anne qu'après son deuxième mariage. Elle dut alors être réduite aux derniers expédients. Deux pièces de 1646, analysées dans son inventaire après décès[2], sont indiscrètes à cet égard : deux obligations par-devant notaire, l'une à l'égard du duc d'Enghien, de trois cent mille livres, l'autre envers le marquis de Montausier, de cent soixante mille, sans que les sommes, — d'après les déclarations immédiates des prêteurs eux-mêmes, — lui eussent

1. Bibliothèque nationale. Cf. Archives de Chantilly, *Papiers de Condé*, série R.

2. Aux Archives de Chantilly.

été réellement versées ; emprunts fictifs vraisemblablement destinés à duper des créanciers réels ou à leur soustraire les quelques biens du jeune ménage. Pour comble, il semble qu'à ce moment Marie de Gonzague tînt rigueur à sa cadette, et restât sourde aux supplications pathétiques où celle-ci se montre « sans argent » et « sans pain[1] ».

Heureusement, à la fin de 1645, Marie devint reine de Pologne. Le bonheur l'adoucit. Elle fit la paix avec sa sœur, et négocia, avant de quitter la France, son raccommodement et celui de son beau-frère avec la cour. Anne de Gonzague était désormais bien mariée.

Disons tout de suite qu'à cet époux définitif et reconnu elle ne devait accorder dans sa vie qu'une place des plus restreintes. Ils vécurent peu ensemble. La princesse Palatine, « semblable en cela, nous dit mademoiselle de Montpensier, à beaucoup d'autres dames du temps, ne haïssait pas les conquêtes de ses yeux », et ses yeux, nous assure madame de Motteville, étaient « fort beaux ». De plus, les événements ne rétablirent point la fortune d'Édouard. Il resta très « gueux ». Cette fois c'est mademoiselle de Montpensier qui lui applique cette épithète. Anne s'avisa que pour eux « le seul moyen de subsister et d'avoir des bienfaits de la cour » — cette ambition de tous les seigneurs du temps — « c'était qu'il consentît à ce qu'elle vît le grand monde ». Il y consentit, et tandis que « tout voûté et farouche », dit Saint-Simon, il végétait obscurément « dans une considération très médiocre », pendant ce temps, sa femme faisait parmi le « grand monde » tout le bruit possible et devenait, comme le même Saint-Simon l'appelle[2], « la reine de toutes les intrigues de son temps ».

III

La Fronde durait depuis deux ans déjà quand la Palatine entra en scène. Mazarin venait de faire emprisonner Condé,

1. Lettres citées par M. le duc d'Aumale, *Princes de Condé*, t. V, p. 28.
2. *Écrits inédits*, éd. Faugère, t. V, p. 193.

Conti et Longueville. Anne était la parente et l'amie des trois princes, très intime avec Condé ; et il faut croire que le cœur la poussait à prendre alors le parti du héros prisonnier. Mais la raison aussi. L'impopularité du cardinal était si grande et son crédit près de la reine si fort battu en brèche; la situation des princes si imposante, grâce surtout à la gloire militaire de Condé, que les habiles pouvaient s'attendre à un revirement. Hâter cette revanche, rendre leurs moyens d'action à ces vaincus d'aujourd'hui, ministres de demain, — il y avait là une belle entreprise, et la fortune était au bout. La fille de Charles de Gonzague et de Catherine de Lorraine n'hésita pas. Dès le mois de septembre 1650, elle osait dire tout haut que « M. le Prince devait être hors de prison dans quinze jours ». Mazarin averti manda au secrétaire d'État Le Tellier qu'il ne fallait pas souffrir dans Paris cette femme qui se montrait si résolue à le combattre.

Anne y resta pourtant, peut-être à cause de l'amitié personnelle de la reine mère, et la voilà dès lors lancée dans des cabales infinies, où, d'arrivée, elle se meut avec une agilité et une précision sans pareilles. A peine entrée dans les intrigues, si fort enchevêtrées, de tous ces conspirateurs dont quelques-uns avaient été formés à l'école des ennemis de Richelieu, sa vocation se déclare et sa supériorité s'impose. En quelques semaines, elle a gagné toutes les confiances. Elle se voit, tout de suite, dépositaire de mille « engagements et traités opposés ». La Rochefoucauld prétend qu'en « se voyant chargée d'un si grand nombre de choses contraires, et craignant de devenir suspecte aux uns et aux autres », elle l'appela à la rescousse. Il se vante. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que venu à Paris secrètement, c'est dans la maison de la Palatine qu'il se cache. Cette maison, située rue de Cléry, est le terrain neutre où vont se rencontrer, pendant plusieurs années, sans crainte des guets apens qui n'étaient pas rares en ces temps d'anarchie, les plus précieuses têtes des partis. C'est là que se tiennent les conférences du parti de coalition qu'Anne est en train d'organiser contre Mazarin. Elle y préside. Sa correspondance est active. Les notes que rédige Bartet, son homme de confiance, c'est elle qui les dicte. Elle a des « chiffres », un avec Retz, en parti-

culier, qui défie, croient-ils, toutes les curiosités policières. Elle parle autant qu'elle écrit. Elle court à travers Paris, jour et nuit. Parfois, au coin du Pont-Neuf ou devant les Incurables, s'arrête un carrosse de louage, sur le siège duquel se tient un cocher de trop bonne mine : la Palatine est dedans ; tout à l'heure le coadjuteur de Gondi l'y viendra rejoindre, et c'est le chevalier de La Vieuville, l'amant de la princesse, qui conduit les chevaux pour plus de mystère[1]. Elle a des agents de tout genre ; au Parlement, le président Viole et Longueil, que Mazarin notait dans ses Carnets secrets comme « les plus mutins » de la compagnie ; le conseiller Foucquet de Croissy ; un « mestre de camp », Arnauld, âme damnée du prince de Condé, prêt aux plus audacieux coups de main pour son maître ; — des femmes : madame de Fiennes, « la vieille Fiennes », dit Retz ; madame de Rhodes, veuve de l'ancien maître des cérémonies de la cour, aventurière du grand monde, « aimant naturellement l'intrigue », et propre à toutes les entremises ; c'est chez elle que le coadjuteur « voit très souvent mademoiselle de Chevreuse, et en toute liberté » : — des grands seigneurs : le duc de Nemours, qui n'est pas fort, mais qui est si galant, dont « les corbeilles pleines de rubans et la gentille canne » plaisent tant aux coquettes ; et La Rochefoucauld, l'homme d'État inemployé, dont Anne joue au besoin et qu'elle « découple[2] », tout comme un autre, vers le cardinal. Enfin, pour s'insinuer partout, l'abbé de Montreuil est son homme, « joli garçon », aimable, bel esprit, excellent pour rallier, par ses délicates intelligences, tout un « corps invisible » de conjurés éparpillés. Avec tant d'affiliés, point de portes que la Palatine n'entr'ouvre, même celles de la prison des princes. Si jalousement gardés qu'ils soient, elle correspond régulièrement avec eux. Jamais politicien de profession ne connut mieux les petits moyens du métier.

Mais plus encore que cette faculté d'organisation, son esprit de conduite mérite d'être observé. Elle veut tirer de prison les Princes. Très hardiment, elle va chercher des alliés dans le camp même de ces Parlementaires dont Condé venait

1. Mémoires de Retz.

2. Mémoires de Nicolas Goulas.

d'écraser, pour le compte de Mazarin, l'insurrection tragi-comique. Sans doute, ils détestent leur vainqueur, mais n'ont-ils pas un ennemi commun, cet étranger qui reste au pouvoir, détenteur de l'argent et des places? Elle se met donc en rapport avec Retz. Et celui-ci, dans ses Mémoires, nous a laissé de cette première entrevue un récit animé où l'on voit, ce semble, en présence, très attentifs à n'être pas dupes l'un de l'autre, les deux forts joueurs :

« Je la vis la nuit... Elle fut ravie de me voir aussi inquiet que je l'étais sur le secret » de nos arrangements « parce qu'elle ne l'était pas moins que moi... Je lui dis nettement que nous appréhendions — (nous, les Frondeurs parisiens), — que ceux du parti de MM. les Princes ne nous montrassent au cardinal » comme un épouvantail « pour le presser de s'accommoder avec eux. Elle m'avoua franchement que ceux du parti de MM. les Princes craignaient », de même « que nous ne les montrassions au cardinal pour le forcer de s'accommoder avec nous. Sur quoi lui ayant répondu que je lui engageais ma foi et ma parole que nous ne recevrions aucune proposition de la cour, je la vis dans un transport de joie que je ne puis vous exprimer. » Toutefois « elle me dit qu'elle ne nous pouvait pas donner la même parole, parce que M. le Prince était en un état où il était obligé de recevoir tout ce qui lui pouvait donner sa liberté : mais qu'elle m'assurait que, si je voulais traiter avec elle, la première condition serait que, quoi que le prince de Condé pût promettre à la cour, cela ne pourrait l'engager au préjudice de ce dont nous serions convenus...

» Nous entrâmes ensuite en matière. Je lui communiquai mes vues. Elle s'ouvrit des siennes, et, après deux heures de conférence, dans lesquelles nous convînmes de tout, elle me dit : — Je vois bien que nous serons bientôt du même parti, si nous n'en sommes déjà. — *Elle tira en même temps de dessous son chevet, car elle était au lit, huit ou dix liasses de chiffres, de lettres, de blancs-signés :* elle prit confiance en moi de la manière la plus obligeante. »

Et l'entretien s'acheva par des déclarations de la Palatine empreintes de cette cordialité demi-brutale qui est la suprême coquetterie des diplomates. « Si j'étais, me dit-elle, de ceux

qui croient que le Mazarin se pourra résoudre à rendre la liberté à M. le Prince, je le servirais très mal en prenant cette conduite, mais, comme suis convaincue qu'il n'y consentira jamais, je suis aussi persuadée qu'il n'y a qu'à se mettre entre vos mains. » « Je sais bien, — concluait-elle avec abandon, — que je hasarde et que vous pouvez abuser de ma confiance, mais je sais bien qu'il faut hasarder pour servir M. le Prince, et je sais même, de plus, que l'on ne le peut servir dans la conjoncture présente, sans hasarder précisément ce que je hasarde. Vous m'en montrez l'exemple. Vous êtes ici sur ma parole. Vous êtes entre mes mains. »

On peut penser qu'à ces considérations théoriques sur la beauté desquelles Retz lui-même s'extasie, la Palatine joignait ces propositions solides que, par pudeur, on évite d'énoncer tout de suite dans les pourparlers politiques, mais qui n'en sont pas moins l'article le plus impatiemment attendu des interlocuteurs. Avec Retz, elle n'avait garde d'oublier ce chapeau de cardinal qu'il poursuivait. Elle offrait, pour l'obtenir du roi et du pape, la collaboration et l'appui des princes libérés. Et de même pour tous les autres chefs, hommes ou femmes, du parti des Frondeurs parisiens, elle avait les mains pleines de promesses alléchantes.

Toutefois, — et c'est en ceci surtout que la position prise dès l'abord par Anne de Gonzague manifestait un sûr instinct politique, — elle ne se contente pas d'agir sur les Frondeurs pour qu'ils s'allient aux amis des princes. Elle s'adresse à la cour en même temps, — comme elle l'avait annoncé à Retz, — et sans se cacher, elle mène deux négociations parallèles. Tellement qu'à Paris on traite de « Mazarine » cette ouvrière séditieuse de l'union des deux Frondes, et les auteurs de pamphlets contre le cardinal la mettent parmi les personnages dont ils proposent de raser les maisons. Elle ne dissimule rien à Mazarin de ce qui se prépare, — de ce qu'elle prépare, — contre lui. Sa tactique n'a point les cachotteries, les machiavélismes enfantins des apprentis conspirateurs. Elle joue cartes sur table [1].

Mais elle sera énergique au moment voulu. Elle a prévenu

1. Voir les détails de cette négociation relatifs à Condé dans l'*Histoire* du duc d'Aumale.

Mazarin loyalement. Elle lui a annoncé la cabale redoutable qui sera liée contre lui s'il résiste. Il lui demande du temps. Il l'envoie prier « de différer encore à lui faire tout le mal dont elle le menace[1] ». Elle, magnanime, lui donne du répit. Mais lorsqu'elle voit que le rusé Italien, selon sa tactique favorite, traîne les choses en longueur et fait la sourde oreille, elle tient parole. Le 30 janvier 1651, le traité général entre les Frondeurs parisiens et les Princes est signé, ainsi que les traités particuliers qui le confirment en unissant par des liens d'intérêt ou des fiançailles politiques les grandes maisons engagées dans la Fronde. Ces instruments diplomatiques, dressés dans toutes les formes, consacraient officiellement la situation prédominante que la Palatine avait conquise en moins d'un an. Son nom est le seul nom de femme que l'on y lise, et il figure en tête comme l'ambassadrice du parti des seigneurs, de même que celui du coadjuteur de Gondi, comme plénipotentiaire des contractants de la vieille Fronde. Au vrai c'est elle et lui qui mènent tout.

Un plein succès couronna cette campagne si joliment conduite. Les traités avaient été signés le 30 janvier. Cinq jours après, les députés du Parlement viennent supplier la reine de « contenter les souhaits du public », de faire cesser cette « détention de MM. les Princes qui met le désespoir dans l'esprit des peuples ». Le lendemain le Parlement s'assemble, et la séance s'achève, tumultueuse, aux cris de « point de Mazarin! Que le cardinal périsse! qu'il soit chassé! » Le surlendemain, Retz, qui savait faire une émeute, commence à soulever la rue. « Le peuple paraissait fort ému et l'on criait partout aux armes... Le cardinal connut alors que la princesse Palatine lui avait dit vrai et qu'il avait eu tort de ne la pas croire. » Il n'eut que le temps de prendre une casaque rouge et un chapeau à plumes, et décidé à courir lui-même au Havre pour y ouvrir la porte aux princes prisonniers, il s'en alla coucher à Saint-Germain.

Là, son premier soin fut d'écrire à la princesse Palatine pour faire amende honorable et implorer son appui. Le successeur de Richelieu avait trouvé son maître.

1. Mémoires de Madame de Motteville.

IV

Après un tel succès, on croira aisément qu'Anne de Gonzague fut aussi haut que possible dans l'estime des contemporains. L'ambassadeur italien Morosini la signale à son gouvernement comme joignant à la « *capacità di negozio* » la « *grandezza del animo*. » Quant à Retz, il l'admire sans restriction. Il va jusqu'à dire : « Je ne crois pas que la reine Élisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un État. » Ce qu'il estime surtout en elle, c'est d'abord « une qualité très rare, particulièrement parmi les femmes, et qui marque un esprit éclairé au-dessus du commun : » elle « savait se fixer ». Et puis la sûreté de sa parole. « Je l'ai vue dans la faction (nous dirions aujourd'hui dans l'opposition); je l'ai vue dans le cabinet (en langage moderne : du côté du ministère), et je lui ai trouvé partout également de la sincérité. » Aussi, quand Bossuet, dans l'oraison funèbre de la Palatine, esquisse de haut et de loin, prudemment, le tableau de sa vie politique, c'est sur cette qualité reconnue qu'il est heureux de se rabattre et d'insister : « On sait qu'avec le secret d'Anne d'Autriche, elle eut encore celui des partis ; tant elle s'attirait de confiance! Tant il lui était naturel de gagner les cœurs, » aussi incapable de « tromper » que « d'être trompée ».

Il ne conviendrait pas cependant de se faire une idée trop haute de cette « loyauté », qui souffrait quelques exceptions. C'est ainsi que dans la conclusion de ces traités de coalition, formés par l'habile audace de la Palatine, un contemporain nous la montre, au moment décisif, terminant l'affaire par un subterfuge qui ne nous paraîtrait pas à présent fort honnête, même en politique. Il y avait un article par lequel tous les conjurés s'engageaient à faire chacun leur possible pour « pousser le cardinal Mazarin hors du royaume ». Promesse héroïque, mais que les amis des Princes n'auraient pas aimé à voir divulguée ; car enfin c'était Mazarin qui tenait les clefs de la prison du Havre, et ne les garderait-il pas, s'il venait à savoir que son expulsion était autant

que la délivrance des nobles prisonniers l'objectif avoué des coalisés? Or on savait à n'en pas douter que l'un des contractants, le duc de Beaufort, n'avait point de secret pour madame de Monbazon, sa maîtresse. Aussi convint-on « que *l'on tromperait M. de Beaufort à la lecture* », et que la princesse Palatine, « lisant le traité devant lui, *passerait l'article* ».[1] Ce qu'elle fit.

Voici un autre trait plus malaisé encore à concilier avec cette « bonne foi » tant louée. Il avait fallu, dans cette même affaire de l'union des deux Frondes, pour acheter le concours, ou du moins la neutralité de l'avide duchesse de Monbazon, lui garantir par écrit vingt mille écus que Condé, Conti et Longueville lui paieraient. Engagement imprudent, sans doute. Mais Anne de Gonzague, aussitôt qu'elle sait les Princes hors de prison, s'en va « trouver madame de Monbazon », lui témoigne « toutes les amitiés qu'on peut imaginer », lui dit qu'elle a « grande impatience » de lui voir compter l'argent promis. Que la duchesse lui donne son titre pour le faire payer au plus tôt : « *elle en prendra tous les soins du monde* ». Madame de Monbazon, « quoique fort intéressée », le lui donna. Et comme après cela « elle n'en entendait plus parler, elle pressa madame la Palatine de conclure son affaire ou de lui rendre son papier. *A quoi cette princesse répondit que l'ayant donné à M. le prince de Condé, elle n'en pouvait plus disposer.* » Quant à M. le Prince, « pour toute réponse, il tourna l'affaire en plaisanterie et la dame en ridicule ».

C'est la duchesse de Nemours qui raconte cela dans ses Mémoires. On aimerait savoir si elle entendit l'oraison funèbre de Bossuet.

V

Le triomphe d'Anne de Gonzague sur Mazarin ne lui tourna point la tête. Dès les premiers jours de la délivrance du prince de Condé, il se trouva dans les conseils de la Fronde quelques enragés pour proposer que les vainqueurs, poussant à

1. Mémoires de Nicolas Goulas.

bout leurs avantages, ne craignissent pas d' « enlever le roi pour le mettre entre les mains du duc d'Orléans ». La Palatine s'y opposa. Elle représenta à M. le Prince qu'il ne fallait pas aller si vite, ni donner au duc d'Orléans tant de puissance. « En quoi, ajoute madame de Motteville, elle servait utilement la reine. »

C'est bien aussi ce qu'elle voulait. Se mettre au service de la cour avait toujours été son but secret, lors même qu'elle travaillait contre la Cour. On se fait aimer en se faisant craindre. Elle savait bien que, comme le dit encore, avec son sourire indulgent, la judicieuse Motteville, « les grands seigneurs trouvent toujours leur avantage à s'attacher aux rois et à leurs ministres ». Tandis qu'elle conspirait avec Retz, elle avait soin de faire savoir à Mazarin « que, n'aimant point les Frondeurs, lorsqu'elle serait satisfaite par l'heureuse fin de sa négociation, son seul désir était d'entrer dans les intérêts de la reine et de se lier entièrement à elle ».

La victoire même de la coalition qu'elle avait faite ne put que la confirmer dans cette sagesse. Condé ne tarda pas à montrer, une fois de plus, que son humeur le rendait incapable de tous ménagements, c'est-à-dire de toute politique. Au lendemain de sa libération, il n'avait rien de plus pressé que de rompre brusquement le mariage du prince de Conti, son frère, et de mademoiselle de Chevreuse, sous prétexte d'indignité de la future, maîtresse avérée du coadjuteur et de quelques autres. « Grande faute », dit Monglat. Anne de Gonzague, dont ce mariage était l'œuvre personnelle, fut sans doute aussi désolée de cette maladresse que froissée de ce désaveu.

Autre déception, plus sensible encore. Il était entendu que Condé ferait donner au duc de La Vieuville, père du chevalier du même nom (à qui, nous l'avons dit, la princesse s'intéressait tout particulièrement), la surintendance des finances, le gros morceau de la curée. C'était le surintendant qui traitait avec les fermiers des impôts et partageait leurs bénéfices, c'était lui qui donnait des « assignations » sur le Trésor public, lui qui était à la source de toutes les spéculations fructueuses. Cette place tant convoitée, Condé n'avait pas su l'obtenir pour le favori de son amie. Et ainsi s'écroulait une des combinaisons que la Palatine avait cru trouver

« pour devenir riche. » A quoi bon s'obstiner dès lors dans « la faction », si la faction ne menait pas à ce qu'elle cherchait uniquement?

Car d'autres entreprises, et d'un genre différent, qu'elle poursuivait au même moment, nous rappelleraient, s'il en était besoin, que l'amour artiste de l'intrigue n'était pas le mobile de son activité. C'est alors qu'avec madame de Choisy, aventurière de moindre marque, Anne se mêle d'un projet matrimonial singulièrement délicat, mais qui pouvait être rémunérateur. Il s'agissait de marier le roi avec sa cousine germaine, mademoiselle de Montpensier. Le projet ne déplaisait pas à l'intéressé. Mais la Palatine se découvrit trop tôt. Elle fit, dès les premières démarches, demander à la fille de Gaston d'Orléans trois cent mille francs pour ses peines et ses soins. Plus économe que romanesque, la « Grande Mademoiselle » se déroba. Et Anne de Gonzague revint aux courtages politiques.

Au printemps de 1651, elle entreprend une négociation nouvelle, conforme à ses nouvelles vues. Elle se met à travailler pour la cour, puisque c'est de là seulement qu'elle a lieu d'espérer « des grâces proportionnées à sa naissance et à sa grandeur[1] ». Elle prétend « raccommoder » Condé avec la régente et avec Mazarin lui-même: cette union de deux Frondes qu'elle avait si ingénieusement construite, elle s'évertue maintenant à la détruire.

Du reste, avant de s'engager dans cette autre partie, l'habile intermédiaire, désormais sûre de sa valeur, a fait son prix. Mazarin, dès le lendemain de sa retraite, avait conseillé à la Régente d'user de la Palatine, puisqu'elle était si redoutable, et de la « ménager avec de bonnes paroles »[2]. Il dut bientôt constater qu'elle ne se payait pas de cette monnaie. Même elle demandait gros, cette femme « avide », comme il l'appelle fréquemment, avec une indignation comique sous sa plume; — elle demandait la surintendance de la maison de la reine mère, soit environ quinze mille livres[3]

1. Madame de Motteville.

2. *Lettres de Mazarin*, publiées par M. Chéruel (5 et 25 mars 1651).

3. C'est du moins le chiffre donné par un État de la Maison de la Reine en 1676. (Manuscrit de la Bibliothèque de l'Institut.)

de gages, sans parler des « profits ». Mazarin, qui tenait cette charge, n'avait garde de s'en dessaisir : il offrit une pension annuelle de vingt mille livres et un brevet garantissant à la Palatine le poste de surintendante auprès de la future femme de Louis XIV. Marché conclu, d'autant plus aisément que le cardinal donnait des ordres formels pour que la pension fût ponctuellement payée. La Palatine se met en campagne, voit la reine quasi tous les soirs, comme naguère elle voyait le coadjuteur de Gondi, correspond avec Mazarin exilé, se concerte fidèlement avec ses agents parisiens. Le Tellier, l'abbé italien Ondédeï... Comme eux, elle informe le cardinal ; plus qu'eux peut-être elle agit.

Des services qu'elle rend alors, le détail serait long. Sans doute, elle ne parvient pas à regagner au gouvernement Condé lui-même, à le décider à donner les mains au retour du cardinal... Elle a beau lui livrer « mille assauts », le « catéchiser » selon les instructions détaillées que Mazarin lui donne et lui redonne ; elle a beau établir autour de lui une « circonvallation » générale, lançant pour l'ébranler tous ses proches qui le poussaient à transiger comme eux ; — en vain elle lui représente que ses intérêts à lui, comme les siens à elle, sont de se rapprocher de la cour, sauf à la dominer plus tard ; que « les Frondeurs », ces amis qu'elle-même lui a donnés, « ne cesseraient jamais de lui dresser toutes les embûches et de lui susciter le plus d'ennemis qu'ils pourraient ; que d'écouter par ailleurs les cajoleries des Espagnols, c'était, au bout de peu de temps, se perdre sans ressource » ; inutilement elle lui promet, de la part de Mazarin, toutes les compensations possibles, voire les « grandes Indes » dont la vice-royauté flatterait son ambition et les trésors son indigence : — le héros entêté résiste, et préfère le hasard des aventures. Mais si la Palatine échoue de ce côté, que de succès ailleurs ! Elle réconcilie avec la reine madame de Longueville et le prince de Conti, puis, non sans peine, Turenne et le duc de Bouillon, qui se font payer cher. Et, tout en déplorant l'obstination de Condé qu'elle aime toujours et que jamais elle ne renoncera à servir, elle profite fort joliment de ses fautes. Elle voit que la maladresse de cet orgueilleux violent lui aliène, encore une fois, au moment même où il va

en avoir le plus grand besoin, le parti des Frondeurs parisiens; que madame de Chevreuse et le coadjuteur sont exaspérés du mariage rompu de mademoiselle de Chevreuse, nouvelle marque d'un mépris qu'ils avaient déjà ressenti... Elle se retourne vers ces mécontents, qu'elle n'aime guère elle-même, et c'est à eux à présent qu'elle demande de se réconcilier avec la cour. Nul politique ne fut jamais plus qu'elle étranger aux partis pris étroits et aux intransigeances inopportunes.

Dès le mois d'avril 1651, l'alliance de la royauté avec la « Vieille Fronde » est chose faite. Mazarin va être rappelé. Condé quitte Paris pour se retirer en Guienne. Ce nouveau chassé-croisé est, pour une bonne part, l'œuvre d'Anne de Gonzague.

Et, dans son activité de ralliée, elle porte et elle développe encore cette « fertilité d'expédients » dont Bossuet lui-même a bien voulu se souvenir. — Tantôt ce sont les grands moyens tragiques. Ainsi, en septembre 1652, il s'agit de décider le coadjuteur de Gondi, devenu, et précisément grâce à elle, le cardinal de Retz, à quitter de bon gré ce Paris dont il savait si bien jouer et où Mazarin revenant serait gêné de le retrouver. Munie de tous pouvoirs par le ministre inquiet, la Palatine accumule les offres séductrices : l'ambassade de Rome, soixante mille livres d'appointements, des bénéfices ecclésiastiques autant qu'il en voudrait... Retz demeurait inébranlable. Il demande, sur ces entrefaites, un rendez-vous à la princesse. Elle refuse. Il ne faut pas « que le cardinal de Retz mette les pieds chez elle » : la cour est irritée contre lui, « ce serait l'exposer ». Tout ce qu'elle peut, c'est de se rendre elle-même le lendemain, à neuf heures du soir, chez le conseiller au Parlement Guy Joly, où elle vient « en chaise » et entre par une porte de derrière. « Où peut donc aller enfin ce que j'ai à craindre? » interroge le cardinal, sceptique. Anne « se lève », et, « brusquement : A tout, jusqu'à la mort... »

Tantôt ce sont de plus modestes, mais de non moins efficaces roueries. Châteauneuf, le garde des sceaux, importune lui aussi Mazarin, mais, selon sa coutume, Mazarin n'ose s'en débarrasser franchement. La Palatine est là, qui se charge de faire partir Châteauneuf, sans que la main du ministre y paraisse. Rien de plus facile. La cour est à Poitiers. On a

résolu dans le conseil, et Châteauneuf a fort appuyé cet avis, que le roi irait à Angoulême. Au sortir du conseil, Mazarin et la régente décident, au contraire, que le roi ira à Saumur. Vite, la Palatine va trouver Châteauneuf, l'informe de la résolution changée, et que les fourriers de la cour sont déjà partis pour l'Anjou... Châteauneuf se refuse d'abord à le croire. Puis il s'emporte. « La reine n'a que faire de tenir des conseils, si elle ne tient nul compte des décisions qui s'y prennent! C'est se moquer des ministres. On n'a qu'à se démettre. » La Palatine attise cette colère : elle était la « bonne amie » de Châteauneuf; personne plus qu'elle n'avait sa confiance. « Sous ombre de prendre ses intérêts, elle le confirme dans ce dessein de demander son congé » immédiat. « Il était glorieux et plein d'honneur » : il donne le lendemain matin sa démission, qu'on accepte. La Palatine gagnait vraiment sa pension..

VI

Pendant le cours de ces exploits utiles la gratitude de Mazarin n'avait pas d'expressions assez fortes. « Je suis extrêmement obligé à madame la Princesse palatine;... je vous prie de lui dire que ma reconnaissance sera éternelle et qu'elle ne se repentira pas de s'être employée avec tant d'adresse, de fermeté et de chaleur pour améliorer ma condition. » « On vous dira, lui écrit-il lui-même (de Brühl, près de Cologne, 27 septembre 1651), à quel point je me déclare votre obligé et la passion que j'ai de répondre aux continuelles marques que vous me donnez de votre amitié. Si j'en ai jamais le pouvoir, ce sont les effets qui confirmeront cette vérité. » Et quelques jours après, avec, en plus, un grain de flatterie délicate : « Vous ne sauriez imaginer une plus jolie lettre que celle que *Gabriel* m'a écrite. » C'est sous ce nom d'archange que le cardinal désigne le plus souvent, dans ses lettres secrètes[1], sa Providence tutélaire. « Je vous conjure de dire à Gabriel que les habitants de *Sedan* (Mazarin lui-même) ne lui manqueront jamais. A présent, ils ne peuvent pas grand'chose; mais si le temps change, Gabriel s'en ressentira. »

1. Publiées en 1836 par M. Ravenel.

Gabriel ne s'en ressentit guère. Tandis qu'à mesure qu'ils se réconciliaient, la plupart des acteurs et actrices de la Fronde s'enrichissaient par leurs alliances avec le cardinal favori : tandis qu'une Chevreuse même, après un si factieux passé, était comblée de biens comme toute la maison de Lorraine, Anne de Gonzague avait lieu de se trouver mal partagée. Je vois bien que des lettres patentes du 18 septembre 1652 lui font donation d'une somme de cent mille livres[1]; mais l'important n'était pas de recevoir une gratification du roi : c'était qu'elle fût « assignée », — ordonnancée, — sur de bons fonds. Or cette donation est « à prendre à l'épargne », dont la caisse, j'imagine, n'était pas alors des mieux fournies. Anne n'eut sans doute pas d'autre témoignage de la « passion » de Mazarin pour ses intérêts que cette pension de vingt mille livres, peu considérable pour une princesse obligée à mener grand train. Encore les termes lui en étaient-ils régulièrement payés? On a lieu d'en douter, lorsque, cinq ans plus tard, on entend Mazarin avouer implicitement que l'on « tenait » Anne de Gonzague par là. C'était en 1657 : des négociations diplomatiques traînaient, à propos des affaires de l'Empire, entre la France et l'Électeur palatin, beau-frère de la princesse, et le cardinal craignait qu'Anne de Gonzague, pour n'avoir pas été employée dans cette occasion où elle paraissait désignée, n'eût mis des bâtons dans les roues du chargé d'affaires de la France. « Il faut la voir sans perdre un moment », écrivait le cardinal à Servien : mais « je réponds que vous l'engagerez à tout en l'assurant que vous lui ferez payer une année de sa pension ».

Dur marchandage, sans doute, pour celle qui avait tant contribué à rétablir la fortune de l'ingrat ministre. Aussi n'est-il pas étonnant de la voir, précisément l'année suivante, mêlée à un petit complot de cour, où elle eût pu trouver sa vengeance. Le roi, au milieu de 1658, tomba fort malade. Aussitôt « plusieurs seigneurs et dames, pensant qu'il en mourrait, » s'empressèrent de porter leurs compliments à son successeur désigné, le duc d'Anjou, son frère, et de lui donner des conseils, le conseil, entre autres, « dès que le roi serait mort, d'ôter le cardinal des affaires et de lui faire rendre

1. Le cartulaire déjà cité (Archives de Chantilly).

gorge ». Quel fut, dans cette intrigue obscure que l'événement déjoua, le rôle d'Anne de Gonzague? Les uns[1] prétendent que « ce fut elle qui sut tout du petit duc et le révéla au cardinal et à la reine mère » moyennant finance : les autres, qu'elle était du complot. Et de fait, n'est-ce pas à elle que Mazarin fait alors allusion dans ses lettres? « Une femme capable plus que personne de faire du mal, ayant pour cela tout l'esprit et toute l'ambition qu'il faut ; » une femme qui pourrait être, ajoute-t-il spirituellement, « graduée dans la cabale ». Peu s'en fallut, affirme un contemporain, « qu'on ne la chassât de la cour » avec quelques autres intrigantes. « La reine, qui l'aimait, la sauva » : mais le tout-puissant ministre, qui n'oubliait guère, trouva bientôt le moyen de lui marquer avec éclat que son crédit était fini.

Quand Louis XIV se maria, il fallut bien, tout de même, conformément aux stipulations anciennes qui étaient écrites, qu'on accordât à la Palatine la charge de « surintendante de la maison et chef du conseil » de la jeune reine. Et en effet, dès le 9 juin 1660, jour du mariage royal à Saint-Jean-de-Luz, Anne de Gonzague, qui, depuis le 27 juillet précédent, accompagnait assidument la cour en voyage, fut investie de ses fonctions. Elle n'en devait pas jouir longtemps. Une des dernières recommandations de Mazarin au roi, dans ces entretiens intimes où il lui traça minutieusement sa conduite, fut d'exiger la démission de la Palatine, et, — puisqu'il fallait bien que la charge fût donnée à une autre, — de nommer à sa place l'une de ses nièces, Olympe Mancini. Homme de précaution, il laissait du reste, par testament, de quoi rembourser à la princesse le prix de son office, et fixait au roi le délai au bout duquel cette éviction pourrait s'opérer décemment : deux mois.

Deux mois après la mort de Mazarin, la Palatine, sous prétexte de santé, dut quitter « volontairement » sa charge, — cette charge qu'elle avait rêvée pendant sept ans.

Il faut dire, pourtant, que sa situation matérielle n'était plus tout à fait la même qu'à son entrée dans la Fronde. Les

[1] Voir sur cette affaire mal éclaircie la correspondance de Guy Patin et celle de Bussy Rabutin.

bénéfices n'avaient pas été très grands, mais il y avait eu pourtant des bénéfices. En outre, la cupidité du cardinal, le désir qu'il avait de doter richement ses neveux et de leur constituer des domaines princiers, l'avaient servie. Sa sœur Marie et elle avaient fait avec Mazarin des affaires assez avantageuses. Les nombreux, très nombreux fiefs de la succession du duc de Nevers, avaient été cédés par elle au ministre; et les ventes du Rethelois, du duché de Mayenne, de la principauté de Porcien, jointes à l'indemnité reçue pour la surintendance, valurent environ trois millions de livres à la besogneuse épouse du prince palatin. Aussi, elle achetait à son tour, non plus de vastes et lointains domaines, mais, dans les environs de Paris, une de ces propriétés, plus bourgeoises que féodales, que la noblesse prisait de plus en plus, comme plus faciles à administrer et à vendre, plus agréables à habiter, et plus proches de cette cour qu'on ne voulait plus perdre de vue. Avec le prix de son Rethelois, Anne de Gonzague acquit Asnières.

Mais si elle était sortie de sa pauvreté d'autrefois, Anne de Gonzague n'avait pas, en 1660, la situation que son ambition pouvait souhaiter. L'empressement que Louis XIV avait mis à obéir, à son égard, aux volontés du ministre défunt, prouvait évidemment qu'il n'aimait pas la Palatine, pas plus qu'il n'aimait les autres acteurs survivants de ces années fâcheuses où son autorité avait couru tant de risques et subi tant d'humiliations. C'eût été une raison suffisante pour que la nouvelle cour détestât aussi Anne de Gonzague. Mais il y en avait d'autres. Il y avait cette malveillance qui s'attachait, à la cour, aux personnages exotiques, et que mademoiselle de Montpensier, avant Saint-Simon, nous explique fort clairement. « Tous les gens de condition honorent fort la maison royale, mais ils sont fort contre l'élévation des princes étrangers. » Et l'orgueilleuse fille de Gaston d'Orléans, la première, souffrait impatiemment que cette Palatine, belle-fille d'un roi, sans doute, mais de Bohême, et dépossédé, prétendît avoir le pas sur elle. Il est vrai qu'Anne de Gonzague, de son côté, s'indignait que mademoiselle de Montpensier et ses sœurs osassent la traiter de cousine. En tout cas, odieuse aux seigneurs français et peu agréable à un maître dont les sentiments faisaient déjà loi, Anne de Gonza-

gue était authentiquement « mal en cour ». Or être mal en cour, allait devenir le plus grand malheur imaginable, celui dont on ne se consolait jamais, dont on mourait parfois...

Anne de Gonzague ne mourut pas, mais elle commença de songer à se convertir.

VII

Elle avait fort à faire. Sa vie privée, d'abord, avait été celle de toutes les grandes dames dont l'histoire secrète a fourni une abondante matière à Bussy-Rabutin. Même, s'il en faut croire, — ne fût-ce qu'à demi, — la chronique scandaleuse, on peut compter la Palatine, sans lui faire tort, parmi les femmes les plus irrégulières d'une époque impudemment dissolue. « C'est une place qui change souvent de gouverneur », disait d'elle un pamphlet où il en est parlé avec les plus fâcheuses précisions, et le *Dictionnaire des Précieuses* de Somaize insinue plus courtoisement la même chose quand il désigne la Palatine sous le pseudonyme grec de « Pamphilie », symbole discret d'une hospitalité de cœur trop notoire. Parmi les hommes connus qui furent dans ses bonnes grâces, on peut mettre presque sûrement Condé, sûrement le coadjuteur de Gondi, qui passa vite avec elle de l'admiration à l'amour, et le chevalier de la Vieuville. Celui-là, elle l'aima « éperdument »; il avait « tout pouvoir sur elle », et sa mort prématurée devant Étampes, dans l'un des combats de la Fronde, la désespéra quelque temps. On prétendit encore que, déjà mûre et — suivant une de ses contemporaines, peu bienveillante pour elle, il est vrai[1] — « vieillie et laide », elle avait encouragé les premières amours du duc d'Anjou, le jeune frère du roi. On lui attribua enfin, — « cela n'est pas sûr pourtant », disent les pamphlets, — jusqu'à une entreprise sur le cœur de Louis XIV.

Mais où elle se distinguait des héroïnes de la galanterie d'alors, c'était par son incrédulité. Les femmes les plus dégagées de scrupules moraux ne l'étaient point du tout des croyances religieuses, et même, comme Bussy-Rabutin le

1. Mademoiselle de Montpensier.

remarque, elles faisaient volontiers « profession d'être chrétiennes et assez régulières » dans leur dévotion. On sait que cela dura sous Louis XIV, et que chez madame de Montespan, entre autres, « il n'y eut jamais rien qui approchât du doute et de l'incrédulité[1] ». La Palatine, au contraire, était, — comme sa sœur aînée Marie, avant que la mère Angélique l'eût conquise, et comme le prince de Condé jusque vers la fin de ses jours, — « fort peu touchée de religion[2] ». « Lorsqu'on en parlait devant moi, racontait-elle plus tard elle-même, je me sentais l'envie de rire qu'on sent ordinairement quand des personnes fort simples croient des choses impossibles[3] ».

La déception cruelle que lui causa en 1660 cette déchéance préparée par la malignité de Mazarin, amena dans ses sentiments et même dans sa vie un premier changement, dont Bossuet analyse les causes prochaines avec sa pénétration habituelle. Elle venait de connaître, par expérience, « le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme... Le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur ». Et commençant dès lors par où il fallait, en effet, commencer, elle se retirait à la campagne, s'y cachait longtemps, réglait sa conduite privée, et — ce qui était le plus grand effort de la vertu aristocratique au XVII[e] siècle — se mettait à payer intégralement ses dettes.

Cependant ce n'était pas encore à cette fois que sa conversion devait s'achever. Elle venait de perdre son mari, c'est-à-dire qu'elle se trouvait, comme Bossuet se donne la peine de l'expliquer, dans cet état que les femmes du siècle ont coutume de considérer moins souvent comme « un état de désolation » que comme « un état désirable ». De plus, le soin d'établir ses trois filles la retenait dans le monde. Et précisément, en 1663, le mariage extraordinairement brillant de l'aînée vint lui offrir cette réparation d'honneur que lui

1. Duclos, *Mémoires secrets*.

2. Saint-Simon, *Écrits inédits*, publiés par Faugère, t. V, p. 193.

3. *Écrit de madame Anne de Gonzague de Clèves, princesse Palatine, où elle rend compte de ce qui a été l'occasion de sa conversion*

devait bien la fortune après l'affront de la surintendance perdue.

Par ce mariage, qui fut une affaire d'État pour la diplomatie, et qui, après bien des traverses, se conclut sous les auspices de Marie de Gonzague, non seulement Anne de Bavière devenait la femme de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, fils du prince de Condé, mais elle était adoptée par sa tante, la reine de Pologne, et le duc d'Enghien recevait la promesse écrite d'être désigné par le roi Jean Casimir, époux de Marie, comme son héritier et successeur. La fille de cette « Anne Gonzague, dite Clèves »(comme Saint-Simon l'appelle) devenait doublement supérieure à toutes les princesses françaises qui affectaient de la traiter en étrangère : d'abord par son titre de princesse de Bourbon, puis par cette espérance de trône qu'elle apportait en dot au fils du grand Condé. Aussi le jour des fiançailles, le roi donna un bal et la comédie au Louvre ; le jour des noces, célébrées dans la chapelle du Louvre, il vint en personne au logis des jeunes époux... La veuve de ce fou de Henri de Guise et de ce pauvre Prince palatin, la maîtresse du cardinal de Retz et du chevalier de la Vieuville, ne pouvait, après tant d'aventures et de déboires, espérer du sort une compensation plus flatteuse.

Elle l'accepta volontiers. Elle tint dignement son rôle de belle-mère d'un gendre si grand. Elle accabla mademoiselle de Montpensier de politesses malignes que l'altière vieille fille dut subir en rechignant. Et pendant sept ans elle s'attarda à jouir de cet inattendu retour des choses.

Sa fortune matérielle était de plus en plus enviable. Charles II, roi d'Angleterre, dont elle était la cousine par feu son mari, lui faisait depuis 1661 une pension de deux mille livres sterling. En 1674, elle était en mesure de prêter au prince de Condé et à son fils près de trois cent mille livres[1]. Elle habitait tantôt Asnières, — tantôt le Raincy qu'elle avait acquis en 1663 pour cinq cent mille livres payées comptant, — tantôt Chantilly, où elle était chez elle, et dont elle faisait les honneurs au défaut de la princesse de Condé exilée.

Comme le prince, resté son ami et redevenu son intime,

1. *Inventaire* déjà cité (Archives de Chantilly).

elle encourageait les beaux esprits et les poètes, « Personne, dit Somaize, qui en connût mieux les talents et les accueillit plus obligeamment. » Elle-même elle avait de l'esprit, non pas, autant qu'on en peut juger, l'esprit d'une caillette de salon, pimpante et légère, mais l'esprit d'une femme du monde qui était une femme d'affaires, l'esprit que La Rochefoucauld, madame de Sablé, le cardinal de Retz pouvaient le plus goûter. Retz assure qu'elle était plaisante, et qu'ils s'égayèrent tous deux plus d'une fois des pantins politiques qu'ils maniaient. Mais ce qu'il cite d'elle dans ses *Mémoires* est plutôt sentencieux qu'amusant. Elle avait, comme lui sans doute, le « portrait » complaisant et la maxime » facile. Elle excellait apparemment dans les conversations psychologiques de ces fameux « cercles » d'Anne d'Autriche, où l'on poussait jusqu'aux dernières finesses « l'anatomie » des esprits et des cœurs. Cette solidité était aussi le caractère de ses écrits. On a d'elle, conservé dans la correspondance de Bussy-Rabutin, un morceau de littérature précieuse, une « Apologie de l'Espérance » que le médecin du prince de Condé, Bourdelot, avait attaquée : l'enjouement nous en paraît un peu lourd. De même ses lettres. Dans le pur compliment, elle manque de grâce[1]. Son style d'affaires est simple et précis, rien de plus. Parfois. dans un billet rapide, un trait saillant : « Il est nécessaire que je vous parle, — écrit-elle un jour à Retz, qui rapporte cette courte lettre[2], — j'ai été aujourd'hui à Saint-Maur (chez Gaston d'Orléans) *où l'on ne sait pas ce que l'on peut*, et je sors du Palais-Royal (de chez la reine) *où l'on sait encore moins ce que l'on veut.* » Mais ces antithèses devaient être rares dans sa prose tout unie. Je ne réclame point pour la Palatine une place parmi les épistolières du XVIIe siècle, et je ne lui vois d'autre titre à figurer dans l'histoire des lettres françaises que d'avoir fait représenter au Raincy, pour Condé, le *Tartufe* interdit.

Au milieu de ces divertissements décents de sa maturité, les satisfactions lui venaient en foule. En 1668 et 1671, elle marie ses deux dernières filles avec deux princes allemands

1. Telle, une lettre à son gendre le duc d'Enghien, pour le féliciter après Seneffe (Archives de Chantilly).

2. Éd. Champollion-Figeac, t. III, p. 131.

dont l'un était duc de Brunswick : les envieux même durent reconnaître alors, ce que Bossuet disait plus tard, que, dans sa famille, désormais, « tout était grand ». Enfin l'année 1671 lui apporta un bonheur suprême : celui qu'ambitionnaient tous les gens de ce temps lors même qu'ils pouvaient s'en passer, celui de faire figure à la cour du grand roi, de jouer ne fût-ce qu'un bout de rôle dans la parade officielle. Elle n'avait pu, jadis, marier Louis XIV ; elle remaria le frère de Louis XIV, le duc d'Orléans, veuf de la princesse Henriette, avec sa nièce à elle, Charlotte-Elisabeth de Bavière. Et le roi récompensa, consacra publiquement ses bons offices en lui octroyant la « gloire » d'aller chercher elle-même et de ramener à Paris la seconde duchesse d'Orléans. Quel dommage que Mazarin ne fût plus là ! La victime de sa perfidie posthume avait une belle revanche.

Alors, la Palatine estima sans doute que la vie ne lui devait plus rien. Et, avec cette décision vaillante qui avait toujours été sa qualité maîtresse, elle se détacha, définitivement, de ce monde où elle venait de reparaître triomphante. A dater de 1672, sa vie, déjà réglée, se fait austère; sa conversion est complète. Comment la libre penseuse avait-elle retrouvé la foi indispensable à un si absolu changement? Les contemporains, qui avaient encore plus de raisons que nous de n'en pas croire leurs yeux, se le sont demandé plus d'une fois, et, à ce sujet, on racontait au XVIIe siècle bien des anecdotes curieuses.

Tout d'abord une « expérience » scientifique qu'Anne de Gonzague avait faite, de concert avec le prince de Condé, au temps où tous deux ils étaient encore esprits forts et où, dit Saint-Simon, « ils ne cherchaient l'un et l'autre qu'à se délivrer de l'importunité qui leur restait malgré eux des croyances qu'ils avaient quittées ». Un jour, ils voulurent brûler « un morceau de la vraie croix » que la tradition chrétienne déclare incombustible. « Ce crime se commit, poursuit Saint-Simon, chez la Princesse palatine, avec le célèbre M. Bourdelot, médecin de M. le Prince, en tiers. Le feu très embrasé respecta le bois sacré, dont Bourdelot, fort en colère, leur dit que la vieillesse du bois » en était cause « et fut leur chercher, en son laboratoire, tout ce qu'il crut plus propre à le faire bien brûler. Finalement, après bien du temps et de la peine,

le morceau de la croix sortit de toutes leurs épreuves tel qu'ils avaient osé l'y mettre. Cela les frappa tous les trois et les étourdit extrêmement. »

Puis, bien longtemps après, ce fut, chez la Palatine, un songe. « Il lui sembla voir une multitude infinie de personnes de tout âge et de tout sexe qui se tenaient par la main en dansant en rond; qu'à chaque tour il en tombait une dans le gouffre, et que les deux voisines de la disparue continuaient la danse comme s'il ne fût rien arrivé[1]. »

Vinrent enfin les visions décisives, et « tenant de l'extase », qu'Anne de Gonzague, sur la demande de l'abbé de Rancé, mit elle-même par écrit, et que Bossuet osa raconter dans son oraison funèbre au risque de choquer les « délicats » par les détails familiers qu'il en citait. Tantôt Anne, dont la foi se révolte encore, rencontre au fond d'une forêt un aveugle né qui cependant ne doute pas de la lumière du soleil; tantôt, hantée du sentiment de son indignité, elle se voit retirant de la gueule d'un gros chien « fort horrible » un poulet qu'il a englouti et qu'elle est tout étonnée de sauver; — et ces rêves, dont elle se fait aussitôt, « fortement et nettement[2] », l'application, calment les difficultés de sa raison, étouffent les appréhensions de sa conscience et décident de son retour irrévocable au christianisme.

La vie « retirée et pénitente » qu'elle embrasse à partir de 1672, elle la soutient plus de treize années, jusqu'à sa mort, sans défaillance, mais sans apparat. Elle ne promena point à travers les couvents une pénitence retentissante; elle n'égara pas, dans les controverses ecclésiastiques, sa foi regagnée; elle ne céda pas à la tentation, qui, pendant les affaires du jansénisme, pouvait être grande pour une politicienne retraitée, de se faire « mère de l'Église »; elle ne chercha pas à étonner le monde qu'elle avait quitté. Elle renonça tout bonnement aux assemblées, au jeu, au fard, à la parure : elle s'enferma chez elle, se « séquestra » même, pour plus de sûreté, « ne voyant personne, non pas même ses propres enfants qu'en certains jours de la semaine ». Sa maison fut une espèce de

1. Saint-Simon, *Écrits inédits*.
2. *Écrit de madame de Gonzague*, cité plus haut.

cloître, où « jamais l'heure de l'oraison ne fut changée, même par la maladie ». Sa santé s'étant altérée, peut-être par suite de cette retraite que ses intimes[1] trouvaient « admirable, mais excessive », elle supporta, pendant près de quatre ans, des douleurs violentes et presque continues avec un courage qu'attestent les lettres de ses médecins[2]. Elle n'eut, dans sa dernière maladie, « à se repentir qu'une seule fois d'avoir souhaité une mort plus douce ». Elle était « dans un détachement des choses du monde que l'on ne pouvait exprimer », mais non point dans une indifférence égoïste. Les œuvres de charité étaient pour elle une occupation constante, et « toutes ses pensées n'allaient qu'à faire du bien aux malheureux ». L'hiver, très rigoureux, qui précéda sa mort, elle fit vendre « quantité de meubles, de tableaux et de bijoux pour en faire des charités aux pauvres », et vida presque sa maison...

Convertie mortifiée, on le voit, mais modeste et discrète ; dévote préoccupée de son propre salut, mais soucieuse du prochain et de ses nécessités temporelles. Et il semble qu'en cette piété raisonnée et pratique, nous reconnaissions encore, sous une forme nouvelle, le génie agissant de la « femme d'État » des jours anciens.

Ce qui nous paraît moins s'accorder avec sa nature, c'est cette mysticité intense dont le récit remplit la plus grande partie du discours prononcé par Bossuet aux funérailles de la Palatine. Sa foi désormais inébranlable devenait de plus en plus lumineuse, et dans cette sérénité, elle avait des mots que le grand orateur a pu citer avec raison comme de « belles paroles » chrétiennes, dignes des Pères qu'il y entremêle : « Depuis, disait-elle, qu'il a plu à Dieu de me mettre dans l'esprit que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. » Sa charité épurée ne connaissait plus que les scrupules supérieurs et les peines exquises des âmes de haut vol, irrassasiées du Dieu et souffrant d'autant plus de n'avoir pas le sentiment perpétuel de sa présence consolatrice qu'elles savent bien l'aimer d'une tendresse où les motifs vulgaires

1. Lettres de l'abbé Lenet (1674-1676) à M. le Prince (Archives de Chantilly).

2. Lettres de MM. Bourdelot, Le Febvre, etc., au Prince de Condé (Archives de Chantilly).

n'entrent pas. « J'appréhendais à chaque moment ma damnation, — écrit-elle, — et d'être éternellement sans aimer Dieu, éternellement haïe de lui. » Mais « je sentais, comme je crois, ce déplaisir *entièrement détaché* des autres peines de l'enfer ». Et cela est, proprement, le « pur amour » d'un saint François de Sales et d'une sainte Thérèse...

On a évidemment besoin de se rappeler ici les origines d'Anne de Gonzague, et que l'histoire d'une âme faite de tant d'éléments divers put bien ne pas être celle de tout le monde. Sa conversion, sans doute, eut pour premières causes celles qui, seules, décidèrent beaucoup d'autres conversions de ce temps après des vies pareillement agitées : les regrets mal guéris, les amertumes ineffacées, les lassitudes qui survivent aux satisfactions trop tard venues ; — puis la suggestion continuelle des exemples domestiques, ceux de sa sœur Marie et de madame de Longueville, son amie, rangées toutes deux sous la discipline du Port-Royal ; — enfin, l'autorité de conseils délicats et éclairés, tels que purent l'être pour elle ceux de sa belle-sœur, Louise-Hollandine de Bavière, abbesse de Maubuisson, l'un des esprits les plus cultivés et les plus fins du XVIIe siècle féminin. Mais à ces influences visibles ou probables s'en ajoutèrent peut-être d'autres, pour la Palatine, plus puissantes encore, quoique mystérieuses : l'héritage moral d'une mère, ascète, nous l'avons vu, autant qu'active, dont l'empreinte reçue avec la vie reparaissait, comme il arrive, dans l'âme vieillissante ; et, plus profondément encore, les germes lointains de ferveur surnaturelle et d'imagination mystique, venus de ces Gonzagues d'Italie parmi lesquels il y avait eu plusieurs saints.

Il est assez bizarre qu'il faille évoquer de tels souvenirs au dernier chapitre d'une vie de la Palatine. Le XVIIe siècle, malgré son uniformité apparente, est fécond en surprises paradoxales. Voilà comment pouvait finir une femme du monde qui avait commencé par épouser un archevêque.

ALFRED RÉBELLIAU

LETTRES A SAINTE-BEUVE[1]

XVIII

Nohant, 11 octobre 1845.

Et pourquoi, cher ami, vous faites-vous l'avocat de Buloz? Si je dois écrire pour une *revue*, c'est pour la *Revue indépendante* que j'ai créée, qui n'est pas riche, qui ne paie pas comme payerait Buloz à l'heure qu'il est, mais à qui je donne quand je suis riche moi-même. J'ai là, en fait d'éditeur, un homme délicat et noble à qui je ne jouerai pas le mauvais tour d'être infidèle. Et puis, j'y ai mes coudées franches, et l'on ne me demande pas de modifications. Enfin, cher ami, à l'exception de vous, quelle est donc la *phalange fraternelle* qui m'accueillerait dans les *Deux Mondes* de Buloz? Il n'en est pas un, je crois, qui ne m'ait maltraitée dans l'occasion, à moins que ce ne soit M. Lerminier dont les jugements me sont si sympathiques.

Mais je n'ai pas envie de récriminer, ce n'est pas dans ma nature qui est heureuse et oublieuse. Seulement je cherche l'air, l'espace, l'absence de contrariété, les bons procédés, le repos d'esprit, la confiance et la liberté.

Maintenant qu'il n'y a plus de grand public en dehors des

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

grands journaux, j'écris n'importe où, pourvu qu'on ne m'y fasse nulle chicane ; mais en fait de public choisi, c'est-à-dire de public de *Revues*, je me dois à celui de François[1] et non à celui de Buloz.

Avez-vous le spleen par ce temps maudit ? Peut-être que vous autres Parisiens, vous ne sentez pas comme nous la cruelle influence de cette température. J'ai, pour m'en consoler, une troupe d'enfants, les miens et ceux de ma famille qui rient et *tapagent* tout le jour. Il fait toujours beau temps à cet âge-là.

Bonsoir, ne m'en voulez pas, je voudrais faire pour vous toute autre chose, car je suis à vous de cœur.

XIX

Paris, décembre 1845.

Vous me devez bien un peu de justification pour n'être pas encore venu me voir, et pour m'en insinuer d'aussi mauvaises raisons que mon *orage*. Je veux savoir ce que vous entendez par là.

Vous ne pouvez pas croire qu'une discussion d'intérêts soit une tempête dont mon âme reçoive beaucoup d'agitation. C'est donc de notre *Revue*[2] que vous parlez en ces termes trop pompeux. Mais je cherche en vain quel changement cette forme donnée à mes *écritures* peut avoir opéré dans la connaissance que vous avez de mon cœur et de ma pensée.

Après m'avoir indirectement adressé cette apostrophe que je ne comprends pas, vous me devez ou de venir me l'expliquer et écouter mes réponses, ou de venir me voir comme auparavant, en laissant cette question de côté, si vous n'êtes pas en veine d'en parler.

Voyons, mon ami, est-ce que l'amitié n'impose pas une franchise plus complète, plus profonde, que celle des vulgaires relations de la vie ? De deux choses l'une : ou nous sommes en guerre parce que *nos Revues* sont hostiles l'une à

1 Rédacteur en chef de la *Revue indépendante*.

2. La *Revue indépendante*, fondée par George Sand, Louis Viardot et Pierre Leroux.

l'autre, ou nous ne savons rien de cela, et sommes amis comme par le passé.

Dans le premier cas, les torts ne sont pas de mon côté ; quand on vous nomme dans ma *Revue*, c'est au milieu de discussions aussi respectueuses, aussi affectueuses dans le fond que dans la forme (voir l'article de Leroux[1]). Quand on me désigne dans la vôtre (voir l'article de M. Lerminier[2]), vous me trouveriez bien injuste et bien folle, je suppose, de vous bouder parce que ce pédant bavarde contre moi dans un journal dont vous faites partie aujourd'hui, dont je faisais partie hier. Mais moi, je me trouverais impardonnable, s'il se glissait quelque chose d'analogue dans ma *Revue*, contre vous. C'est que j'ai des liens de cœur et de croyance avec cette *Revue*, et je sais bien que vous n'en avez pas d'autres avec la *Revue* de Buloz, que ceux que j'ai eus moi-même, quand j'étais (comme dit le conscrit) *susceptible d'en faire partie*.

Dans le second cas (j'écris aussi légèrement ce soir, grâce à la migraine, que M. Cuvillier-Fleury !) dans le second cas, dis-je, si nous ne nous rencontrons dans cette mêlée que pour nous serrer la main, comme font les héros de roman qui se retrouvent sur le champ de bataille, et se reconnaissent à des signes pour se secourir au lieu de s'attaquer, que voulez-vous dire avec mes *orages* qui vous éloignent de moi ? Vous voilà pris. Il faut sortir de votre nuée vous-même et convenir que vous ne saviez ce que vous disiez en écrivant à Chopin. J'espère que cet aveu ne vous coûtera pas trop envers moi, quoi qu'en dise Buloz et sa docte cabale !

A vous de cœur toujours.

XX

Paris, décembre 1843.

Mon ami,

Je vous trouve un peu amer avec moi et fort injuste avec

1. *Mutilation d'un écrit posthume de Th. Jouffroy.* — *Revue indépendante*, 1er novembre 1842.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1844. — L'article a pour titre : *Madame Sand.*

les miens. Je veux vous le dire, non pas pour *discuter* (bien mal me prendrait d'aimer la discussion, car je n'y brillai jamais !) mais pour vous gronder.

Je n'admets pas qu'il y ait ici aucune chose à faire que de vous renvoyer vos reproches ; quant à ceux qui portent sur mon absence, sur mon silence, sur mon retour, que sais-je ? Ce sont *querelles d'Allemand* auxquelles je ne réponds point.

Ce qui vous fâche le plus (vous faites semblant du moins, et c'est une coquetterie pure de votre part), c'est le titre de notre *Revue*. Je n'en défendrai pas le sens. C'est moi qui suis coupable de ce titre, et j'avais mes raisons pour savoir que je quittais une revue *non indépendante*. L'antithèse m'était fort permise, et si j'aimais le scandale *radical*, j'aurais pu faire un gros jabot et gagner la faveur des *Guizot* de l'opposition, en criant sur les toits l'aventure d'*Horace*, roman refusé par Buloz, sous prétexte qu'il compromettrait sa position, etc[1]. Je n'ai pourtant pas fait de bruit de cette aventure et ce n'est pas une chose de bien mauvais goût que de savoir borner toute sa vengeance à un adjectif sur la couverture d'une revue nouvelle.

S'ensuit-il que cet adjectif soit un outrage pour toutes les personnes qui écrivent dans la *Revue* de Buloz ? Pour celles qui y font de la politique, c'est peut-être tout au plus un reproche. Pour celles qui y font de la littérature *indépendante*, comme il n'y a que la vérité qui blesse, elles ne peuvent s'en faire l'application.

Je n'ai pas lu encore vos derniers travaux dans cette *Revue* ; mais jusqu'au dernier que j'ai lu, vous me sembliez éviter de vous prononcer sur les questions sociales. J'ai gravé dans ma mémoire qu'à une de nos dernières entrevues, vous avez dit devant moi à plusieurs reprises que vous vouliez rester étranger, *quant à présent*, à la politique dans vos écrits. L'état de doute, voire de négation, où vous étiez alors relativement au *pour* et au *contre*, expliquait de reste cette neutralité consciencieuse et digne.

Pourquoi me dites-vous aujourd'hui que je vous accuse

1. En même temps que directeur de la *Revue des Deux Mondes*, **François Buloz** était alors commissaire royal auprès du Théâtre-Français.

indirectement de *pactiser avec les philistins*? Mon ami, je ne sais point si vous pactisez avec eux ; si vous le faites, vous avez pour cela des raisons qui ne vous ôtent point votre indépendance. Il y a mieux : je crois qu'aimant la crit[illegible] excellant comme vous faites, vous devez souvent donner [illegible] les doigts des gens avec lesquels vous *pactisez*, si pactiser il y a.

A vrai dire, j'ignore la valeur de ce mot, et peut-être que moi aussi je pactise souvent avec des personnes qui ne partagent pas mes opinions sur beaucoup de points, et que j'aime cependant de tout mon cœur.

Quelle barrière imaginaire voulez-vous donc mettre entre nous, mon ami? Demandez à votre cœur ce qu'il en pense, il donnera grand tort à votre esprit. Croyez-vous donc que j'aie, avec le fanatisme de certaines croyances que j'avoue, l'intolérance des catholiques et l'orgueil des dévots? Je crois que ma nature ne comporte pas ces excès de force. Je suis moins grande et meilleure que les saintes que j'adore dans le passé, mais je ne hais personne, je méprise fort peu de gens, et encore mon mépris est-il assez rieur et bon enfant.

Quant aux gens que j'estime, je ne leur fais point la guerre s'ils ne s'entendent pas entre eux sur les moyens de bien faire. Ne sont-ce point au fond les mêmes sentiments qui animent les uns et les autres? Croyez-vous que je m'estime valoir plus que vous, parce que dans mon espoir, dans ma joie, je crois voir ouverte une porte que vous croyez voir fermée?

Sans doute je voudrais que vous eussiez la même espérance, la même vision, au lieu de cette désespérance et de cette vision qui vous attristaient si profondément l'an dernier. Je crois voir clair : si je ne le croyais pas fermement, pourrais-je faire semblant! Oh! rappelez-vous comme vous m'avez consolée et fortifiée autrefois, lorsque j'étais sceptique jusqu'à la démence, et malheureuse à perdre l'esprit. Je sais que j'avais les mêmes instincts, les mêmes besoins, les mêmes désirs qu'aujourd'hui. Seulement je croyais tout cela brisé par l'impossible : il y avait bien des choses que je ne comprenais pas lorsque vous me les disiez, et que je comprends aujourd'hui. Je me rappelle tout ce que vous disiez, comme si

c'était hier, et, si vous aviez encore mes lettres, ce qu'à Dieu ne plaise, car elles étaient absurdes comme je l'étais alors, vous en trouveriez une où je vous disais que je ne voulais voir ni Jouffroy, ni Leroux, ni aucun homme vertueux, parce que dans ce temps-là je ne croyais point aux hommes sages et vertueux dont vous vouliez m'entourer; mais je vous demandais à me faire faire connaissance avec Dumas ou avec Musset; je m'imaginais que ces hommes souffraient des mêmes angoisses que moi, que le *sombre* de leur talent venait des mêmes causes. Vous qui saviez le contraire, vous me trouvâtes absurde et même coupable; vous eûtes raison.

Que s'est-il donc passé depuis pour que vous disiez de Leroux : « *il me le paiera* ? » n'est-ce pas toujours le même homme, et vous, n'êtes-vous pas toujours le même homme? Vous trouvez sans doute qu'il regarde trop loin: lui, sans doute, trouve que vous regardez trop près. Est-ce un sujet d'amertume et de guerre quand on est, comme vous deux, sans mauvaise passion comme sans mauvaise pensée?

Mais ne le mêlons point à notre querelle. Je vous aime trop tous deux pour vouloir souffrir que vous vous plaigniez à moi l'un de l'autre. Je dois croire qu'il m'aime mieux que vous ne m'aimez; je le vois à la façon dont il me parle de vous, et ceci est si *religieusement vrai*, que je ne sais ni ne devine le motif de votre aigreur contre lui.

Revenons à nous. Allez-vous me dire que vous êtes toujours le même homme, mais que je ne suis pas la même femme? A beaucoup d'égards, je vous donnerais gain de cause. Il y avait entre moi d'alors, et moi d'aujourd'hui, la différence d'une femme de trente ans, extrêmement enfant, à une femme de quarante extrêmement vieillie. J'avais la sauvagerie de l'ignorance: ceci excusait un peu mes frasques, mes erreurs, mes sottises. Je vaux mieux aujourd'hui, et vous en conviendriez si aujourd'hui, comme dans ce temps là, vous regardiez au fond de mon âme. Il n'y a pas de vanité de ma part à le dire: ce qu'une femme gagne à quarante ans, n'est pas réputé fort précieux en comparaison de ce qu'elle perd.

Mais enfin, je suis la même à certains égards. Je suis sincère, je n'ai jamais d'arrière-pensée. J'ai encore cela de jeune que je ne devine pas celle des autres. Vous en avez une contre

moi, je le vois bien; je ne la pénètre point. J'ai encore cela de bête.

Vous ne voulez pas me voir, je n'insiste pas. Vous devez avoir quelque meilleure raison que celles que vous me donnez. J'ai beau chercher quelles sont les *personnes* que vous ne voulez pas rencontrer chez moi, je n'en vois pas *une seule* que je n'aie vue l'an passé lorsque vous êtes venu chez moi. Quant aux *principales*, je ne crois pas que votre exclusion puisse porter sur elles. Quant aux autres, que je vois rarement, il se peut que quelqu'une d'entre elles ait péché contre vous à mon insu. Je ne veux pas m'en informer; votre dignité me le défend. Mais votre excuse n'en vaut pas mieux. Vous savez bien qu'à Paris on s'enferme aisément quand on se prévient.

Quoi qu'il en soit, j'aime mieux m'affliger de votre absence que de vous voir sacrifier à ma satisfaction quelque répugnance fondée. Je me consolerais mieux si j'y croyais, mais je crains que vous n'ayez contre moi quelque autre chose que vous feriez mieux de me dire pendant que vous êtes en train de me quereller.

Est-ce que vous craignez mes prédications? J'ai jadis écouté les vôtres d'un cœur trop reconnaissant pour oublier que vous avez été mon maître, que le premier et le seul alors vous m'avez parlé un langage sérieux. J'ai pu ne pas m'en souvenir assez depuis; mais à présent que je reprends parfois mon passé pour me le raconter dans le repos d'une conscience sinon réconciliée, du moins apaisée, je ne me sens pas l'orgueil de vouloir changer de rôle avec vous.

C'est vous qui, le premier, m'avez prononcé le nom de Leroux et qui m'avez enthousiasmée pour M. de Lamennais; c'est à vous que je dois, après les orages dont vous m'avez aidée à sortir, d'avoir cherché ma vie dans des sentiments moins individuels et dans des hommes qui pour moi devenaient des idées.

Je m'étais toujours souvenue du *sauveur* qu'une fois vous aviez imaginé de me proposer. Ce sauveur, c'était Leroux, et cette idée qui vous vint (je n'exagère pas, mon ami) m'a semblé depuis un éclair du génie de l'amitié; car Leroux, vous l'aviez pressenti et deviné, était l'intelligence qui pouvait suppléer aux défaillances de la mienne, en même temps que son

sentiment humain répondait à tous les élans de mes sentiments humains.

Il y a cinq ans que je le lis et que je l'écoute; chaque progrès de son être a retenti dans le mien, quoique à un degré bien moins élevé et en touchant des cordes qui rendent des sons d'une nature différente.

Voilà le bien qu'il m'a fait et que vous m'avez fait. Ma vie intellectuelle s'est composée de vous, de M. de Lamennais et de Leroux. Tous les autres hommes supérieurs que j'ai rencontrés n'ont laissé en moi aucune impression de respect ou de gratitude.

Ce n'est point à dire que je vous aie toujours trouvés parfaits, ni que je n'aie secoué mon mors avec colère, avec précipitation parfois. Mais vous m'avez mis dans un certain chemin où je n'ai pas reculé bien que sautant à droite et à gauche assez bêtement.

Je sais bien que vous, vous avez perdu la foi que vous avez commencé à me donner. Je ne puis vous en faire un crime. Dans ce temps maudit, pouvons-nous gouverner notre esprit battu par tous les vents? Mais soyez tranquille, je respecte votre souffrance, je me rappelle la mienne, et je pleurerais plus volontiers avec vous que je ne saurais vous consoler et surtout vous prêcher.

Adieu donc, ami, jusqu'à votre guérison et à votre réveil.

XXI

Paris, 5 avril 1848.

Il me semble, mon ami, que c'est faire injure, non pas à la République seulement, mais à la France, que de douter du succès de la pétition que vous m'envoyez. Si l'existence de de M*** était menacée, ce ne serait l'effet que d'une déplorable inadvertance. Soyez sûr que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la prévenir ou pour la réparer si elle arrive.

A vous de cœur. Que devenez-vous? Dans ce grand bouleversement on ne sait plus où se retrouver. Enfin vous avez pensé à moi pour un acte de justice et je vous en remercie.

Au milieu de tous *les propos* qu'engendre la situation, mon grand crédit n'est qu'un propos de plus.

XXII

Nohant, 28 février 1850.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir fait pour moi ce bel article qu'un ami vient de m'envoyer[1].

Ce n'est pas le *critique* éminent que je remercie pour une approbation qui sert mon amour-propre et mes intérêts. Non, je ne m'occupe jamais de ce côté-là de ma vie, vous le savez. Je remercie l'ami qui se souvient de moi et qui lit avec plaisir ce que j'ai écrit.

Il y a bien çà et là quelques réflexions qui, sans pouvoir blesser ma *vanité*, me feraient de la peine si je croyais qu'elles partissent d'un blâme secret de votre cœur; mais j'espère que non, et que le sentiment qui vous les dicte est aussi doux et aussi affectueux que l'expression dont vous savez les revêtir.

Que nous ne soyons pas d'accord sur certaines idées, je le sais depuis longtemps et vous ai accepté avec ces différences. Mais ne m'accusez pas dans votre âme, je vous en prie, d'avoir eu des préventions et des *prétentions* que je n'ai jamais senties en moi.

Plus je suis passionnée dans mes croyances, plus je me fais un devoir et une douceur de ne pas me laisser entamer par l'aigreur, l'oubli, l'ingratitude.

Accusez ma raison, si vous voulez, puisque nous trouvons volontiers déraisonnables ceux qui n'ont pas notre nature de raisonnement, mais souvenez-vous bien que mes sentiments ne changent pas avec les événements, et quelque chose qui arrive désormais, pensez toujours à quelqu'un qui n'a pas changé pour vous et qui ne changera pas.

Adieu, cher ami; j'avais de vos nouvelles quelquefois par madame Allart, mais, par ma faute peut-être, il y a bien longtemps qu'elle ne m'a écrit. Si vous avez le temps, dites-

1. L'article de Sainte-Beuve sur les *Romans champêtres* de George Sand.

moi que vous vous portez bien et que vous m'aimez. Voilà ce qui manque nécessairement à un article de journal, et ce qui m'en compléterait la joie et la gratitude.

XXIII

Nohant, 15 mars 1854.

Mon cher ami,

Je ne veux pas faire un roman de *Nello*. J'en veux faire une pièce. Je sais bien que c'est un *ours*, mais il fera *peau neuve*. Et puis, il m'est impossible de faire autre chose en ce moment que la dernière partie de mes *Mémoires*. Et à ce propos, je vous supplie bien fraternellement de ne *les faire* avant qu'ils aient paru. Je vous l'ai dit, et je vous le répète bien sérieusement, personne ne lira mon œuvre quand on aura lu la vôtre, au lieu qu'après m'avoir lu, on vous lira encore.

Mes éditeurs s'alarment beaucoup des détails que vous pouvez donner sur mon histoire, et ils ont raison. Si vous les tuez, eux pour qui c'est affaire d'argent, vous me coupez un peu la tête à moi aussi, pour qui c'est affaire d'honneur... littéraire. Ajournez donc mon personnage dans votre grande œuvre; je serai fière d'avoir de vous un témoignage d'amitié dans cette illustre galerie de contemporains, et, c'est à vous qu'il appartient d'écraser d'un coup les ignobles pamphlétaires qui insultent les artistes et les penseurs jusque sur leur lit de mort. Mais dans la situation particulière où je me trouve je vous demande de me laisser la fleur de ma propre histoire. Ce sera une fleur bien humble, raison de plus pour que le grand arbre ne l'étouffe pas.

Vous avez eu tort de me renvoyer les cinquante francs. Il fallait les garder pour une autre de vos bonnes œuvres. Vous me les reprendrez, j'espère, à la première occasion.

Je vous remercie encore, en mon particulier, de l'appui que vous m'avez prêté en toutes choses. Ma fille me dit, en outre, que vous avez été comme un père pour elle, dans une récente occasion. Il y avait longtemps que je lui donnais ce conseil d'aller se mettre sous votre aile. Donc nous vous embrasserons toutes deux, et de tout notre cœur.

XXIV

Nohant, mars 1860

Mon ami,

J'ai écrit de nouveau à Pubet[1], à M. Aymard, etc... J'ai dit qu'on vous envoyât les pièces, j'ai donné la marche à suivre conformément à votre lettre du quinze; enfin, grâce à vous, j'espère que le pauvre homme nous mettra à même de prouver ses droits.

Merci pour cela, mais surtout merci pour cette bonne amitié que j'ai retrouvée avec tant de bonheur et qui m'a rajeuni le cœur de vingt ans. Vous êtes si bien resté le même qu'il me semblait vous avoir quitté de la veille. Mais à présent que je sais le chemin de la jolie petite maison, comptez que j'irai vous y retrouver et que si je regrette de vivre ordinairement si loin de Paris, c'est bien à cause de vous plus qu'à cause de mille choses et de mille *gens*. La vie se passe à ne pouvoir rejoindre ce que le cœur et l'esprit cherchent, mais l'ordre se fait peut-être un jour après un long décousu, et j'espère ne plus me laisser tant envahir par la solitude: la traîtresse a des charmes qu'il faut combattre quand on arrive à compter les années qui sont devant soi.

Merci encore de ne pas m'avoir oubliée malgré tout ce que j'ai fait pour cela: je ne peux pas vous dire le bien que j'en ressens.

XXV

Nohant, 29 mars 1860.

Mon ami,

Vous avez dû recevoir les pièces de Pubet. Il m'envoie copie du mémoire qu'il vous a envoyé et me dit que si le temps ne lui eût manqué, il eût eu la signature de tous les notables du Puy-en-Velay.

1. Un brave homme du Puy-en-Velay pour qui l'on demandait à l'Académie française un prix de vertu.

Je ne sais si c'est en souvenir de l'enchantement que m'a donné ce beau pays, mais je serais heureuse d'avoir contribué au bonheur et à *la gloire* d'un de ses meilleurs enfants. C'est à votre bonté que cela serait dû, et ce serait une satisfaction de plus pour moi. Faites valoir que tous ces bons témoignages ne sont pas suspects d'*adulation* pour un pauvre garçon d'écurie qui ne possède plus au monde qu'une énorme paire de lunettes bleues.

Maurice m'a fait savoir qu'à propos de son petit ruban vous lui aviez écrit un mot charmant. Vous l'avez rendu très heureux et très fier, et moi je vous remercie de cette marque d'intérêt à mon cher garçon, un si brave garçon, et qui m'a tant consolée et soutenue toute ma vie!

Je suis toute malade depuis Paris : rhumatisée, et imbécile par conséquent. Les romans sont les fleurs de la santé : aussi, pour le moment, je ne suis que *géologue;* mais, j'ai beau dire que ce raisin est trop vert pour que je daigne en manger beaucoup : en réalité la treille est trop haute et je ne fais que la regarder. Je manque de mémoire, et je me laisse distraire par les rêvasseries *incidentes*. J'oublie à mesure que j'apprends.

Malgré tout, il me semble qu'il y a un immense plaisir à recommencer son éducation en devenant vieux : on a des moments où on se croit tout jeune et où on fait naïvement des petits cahiers de notes d'écoliers. Et puis, le petit détail vous ouvre à chaque instant le rêve de l'immensité, et du moment que vous dites, vous, que c'est une prolongation de deux lignes de réverbères *sans fin*, vous ne pouvez pas dire qu'il n'y a rien au bout, puisqu'il n'y a pas de bout?

Cher ami, je suis heureuse de causer avec vous : pardonnez-le-moi. Il y a si longtemps que j'en suis sevrée! Je suis contente de savoir que vous vous portez bien, que Pubet sera proclamé *vertueux* et surtout que vous m'aimez toujours un peu.

XXVI

Nohant, 10 juin 1860.

Cher ami,

Je crois que c'est moi qui ai porté malheur à ce pauvre Pubet, et que, si mon nom a transpiré, ç'a été un effarouche-

ment pour l'Académie. Ces-juges là ne croient peut-être pas que je peux m'intéresser à autre chose qu'à un *buveur de sang;* et il se trouve pourtant que Pubet est comme tous les Velaisiens un grand dévot et un *enragé conservateur*. Qu'y faire? On est en vain très impartial, on n'est pas secondé. Il me semble que si nous n'étions pas dans la forme voulue, on eût pu nous en avertir à temps, et que l'on a été fort aise de nous laisser dans l'erreur.

Je n'en suis que plus reconnaissante envers vous qui voulez bien me rendre justice, et, en écrivant à Pubet sa déconfiture, je lui ai dit encore qu'il avait à vous nommer dans ses prières.

Gargilesse n'est pas à Nohant, mais ce n'est pas loin, et j'y pense souvent à vous. Il me semble que vous aimeriez ce pays-là, ces promenades sans chemin à travers les recoins les plus mystérieux, dans une vraie solitude, et je vous y vois, avec votre faculté particulière des localités, vous frayant un passage commode en dépit des plis de roches et des torrents les plus tortueux qui soient au monde.

J'ai une vraie fureur de nature et d'études naturelles. Pourtant je vis dans des chambres et dans un jardin beaucoup plus que dans les pierres et dans les abîmes, et dans le roman bien plus que dans l'histoire du vrai. Mais nul ne fait ce qui lui plaît, n'est-ce pas?

Je lis Béranger et je reste dans mon appréciation d'avant la lecture. J'ai relu les *Dernières chansons* avec plus de plaisir. Il y en a de médiocres, mais plusieurs me semblent plus belles que toutes les anciennes. Je ne sais si c'est votre avis.

Mon fils qui est ici et Manceau me chargent de leurs compliments et adorations pour vous; deux mots qui ne vont pas ensemble mais qui peignent pourtant la nuance de leur idée.

Moi je vous aime tout bonnement, ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas aussi le sentiment de tout ce que vous êtes.

P.-S. — Je ne peux pas me dispenser de vous envoyer deux lettres que j'ai reçues il y a déjà quelque temps, et auxquelles j'ai répondu que je croyais fort ne rien pouvoir auprès de l'Académie. J'en suis plus convaincue que jamais. Cependant

c'est un devoir de faire ce qu'on peut, même quand on ne peut rien, pour les personnes intéressantes et malheureuses. Si vous ne pouvez rien non plus, ne me répondez pas. Solange me dit que vous détestez écrire des lettres; j'écrirai au pauvre vieillard que j'ai échoué. Si vous pouvez, faites.

XXVII

Nohant, 17 juin 1860.

Mon ami,

Je suis bien malheureuse de ne pas lire ce que vous écrivez ou du moins de ne pas le lire en temps utile. Il m'arrive un livre dont je suis tout à fait *toquée*: *A propos d'un cheval*, par M. Victor Cherbuliez.

Qu'est-ce que M. Victor Cherbuliez? Il est peut-être fort connu, moi je ne connais rien et personne. J'ai donc besoin de vous recommander ce livre que vous avez peut-être déjà lu et dont vous avez peut-être déjà rendu compte. N'importe, si ce n'est pas fait, faites-le. Ce livre vous plaira infiniment, j'en suis sûre, et vous en parlerez comme personne autre que vous n'en saurait parler. C'est exquis, c'est brillant et c'est original. C'est profond aussi, l'art y est senti et défini de la manière la plus ingénieuse et la plus saisissante.

Si je me trompe, vous vous direz que je me trompe, et voilà tout. Si je ne me trompe pas, vous ferez là-dessus un article délicieux; et si c'est fait, vous me l'enverrez, n'est-ce pas?

Solange qui, ainsi que mes autres enfants, vous envoie ses plus beaux compliments, me répète que vous n'aimez pas les lettres. Alors, il est convenu que vous ne me répondez pas, mais que vous savez bien que je vous aime de tout mon cœur.

XXVIII

Nohant, 14 septembre 1860.

Mon ami,

Envoyez-moi tout ce que vous voudrez ici, je ne bouge pas des vacances. J'ai tout plein de monde, des enfants surtout.

Je vous remercie de penser toujours à mon pauvre Pubet. Je vais m'informer s'il n'est pas mort de vieillesse ou de misère, car il est au Puy toujours, c'est loin d'ici, et je n'ai pas de relations bien suivies avec ce pays-là.

Vous devriez venir me voir *à présent*. Nohant est gai, malgré le mauvais temps, plein de jeunesse et de bons rires. On joue la comédie, et tout cela est encore assez restreint comme personnel pour que ce soit l'intimité sans confusion. Je crois que vous ne vous y ennuieriez pas. Quand j'y suis seule, j'ai toujours peur que quelques jours passés avec moi ne vous semblent longs et fatigants. J'ai peu de ressort en moi-même, vous savez, et je ne sais, moi, qu'écouter. Avec vous seul j'abuserais du plaisir de vous questionner et de vous entendre. Vous me dites que vous êtes cloué aux livres, c'est raison de plus pour venir vous distraire d'une trop grande continuité de travail.

« Ni heureux ni malheureux », dites-vous, c'est beaucoup mais ce n'est pas assez pour vous qui avez la notion de ce qui nous ferait tous heureux. Qu'est-ce qu'il vous faudrait? Un peu plus de tout ce qui est bien et bon. Quand on est jeune, on demande beaucoup plus ; après cinquante ans, on est plus modeste; mais on sent bien que ce qui manque à la vie générale, réagit forcément sur la vie individuelle, que le soleil a trop de taches, cette année surtout, et qu'un peu plus de feu de cœur et d'art rendrait l'existence plus claire et le but de l'intelligence mieux tracé.

Moi, je me passionne encore. Cette année, c'est la botanique. Dans les études de la nature, chaque regard vous fait entrevoir une immensité qui rassure et on est bien certain de n'avoir jamais le temps de s'ennuyer ou de se contempler soi-même. La moindre petite fleur est si parfaite! Et il y en a tant! Et tous les jours c'est une connaissance nouvelle à faire avec une étrangère qui vous arrive de l'autre bout du monde, car les exotiques ont pris un développement splendide dans ces derniers temps, et les notions s'étendent toujours, sans menace de s'épuiser.

Mais vous, vous faites mieux; vous jugez, vous enseignez, et chaque jour vous faites quelque chose qui restera. Voilà pourquoi vous n'êtes peut-être pas si heureux que moi qui

flâne les trois quarts de ma vie, dans des études qui ne serviront à rien, qu'à me charmer.

Cher ami, tâchez de venir nous voir, et sachez qu'ici on vous apprécie et on vous aime comme il vous plairait de l'être, si nous étions assez expansifs pour que vous pussiez en bien juger.

A vous de cœur.

P.-S. — Faites mettre tout simplement le paquet Pubet au chemin de fer, à mon adresse ordinaire, ou, si cela dérange quelqu'un chez vous, envoyez chez M. Émile Aucante, passage Colbert, 26, en mettant votre nom sur le rouleau pour qu'il me l'expédie de suite.

XXIX

Nohant, 27 novembre 1860.

Mon ami excellent,

Vous vous êtes occupé de moi et vous avez écrit à Maurice une bonne lettre qu'il m'a lue. Je reviens *des portes* de l'autre Monde et je veux vous embrasser et vous remercier moi-même. J'ai effrayé et affligé tout mon cher monde, voilà ce qu'il y a eu de bête dans ma conduite, et pourtant ma faute était bien involontaire : j'allais voir la lune dans mon jardin, et je ne croyais pas rencontrer la mort dans cette belle rosée qui couvrait les feuillages et que j'avais bravée tant de fois. J'ai été glacée et foudroyée, mais je n'ai pas du tout souffert et je me suis réveillée au milieu de si tendres soins que, si j'étais égoïste, je me réjouirais de l'aventure.

Vous seriez bien aimable de me faire envoyer par l'éditeur votre livre sur Chateaubriand; cela me guérirait, d'avoir quelque chose de bon à lire.

Bonsoir, cher ami, c'est-à-dire au revoir, puisqu'il n'est plus question, quant à présent, des grands adieux d'une vie à l'autre. Vous ne croyez pas à cela, vous. Laissez-moi y croire, puisque ça se présente comme ça à ma vue intérieure. Il se fait trop d'activité dans les cerveaux épris d'étu-

des naturelles, pour qu'il soit possible qu'ils n'aient pas beaucoup de choses à poursuivre, à voir et à comprendre, après l'extinction de cette existence où l'on a à peine le temps d'entrevoir la nature et la beauté.

A vous de cœur.

XXX

Nohant, 15 décembre 1860.

Mon ami.

Je vous remercie de m'avoir fait lire votre excellent livre[1]. C'est une mine de pierres très fines et très précieuses, mine très abondante où, tout en cherchant le charbon et le diamant, ces deux extrêmes qui sont pourtant frères jumeaux, on trouve une foule de choses vivantes et qui communiquent la vie à qui les recueille avec soin. Chateaubriand a été, je crois, ici pour vous un but et un prétexte. Autant l'un que l'autre, n'est-ce pas? Il était au suprême degré, on le voit, charbon et diamant lui-même, et tout le monde est cela. Seulement, plus on est diamant, plus aussi on est charbon. C'est ce que prouvent toutes vos excellentes critiques, et c'est la clef de voûte ingénieuse et philosophique de la plupart de vos travaux en ce genre. Vous aimez à relever les personnages secondaires, effacés ou méconnus. C'est généreux et délicat, mais prenez garde que c'est effrayant, car la morale de ceci est que, généralement l'intelligence poétique, ce qu'on appelle le génie, ne se développe tout à fait qu'aux dépens du cœur.

Moi je voudrais croire que tous deux peuvent vivre dans leur plénitude et que quelques *mortels* privilégiés ont eu cette grâce. N'en est-il point dans l'histoire? N'y aurait-il que Jésus-Christ tout seul?

Alors mettons-nous tant que nous pourrons au second rang, car ce premier rang d'infortunés condamnés à n'aimer qu'eux-mêmes, et à vivre sans Dieux comme sans vrais amis, n'est point du tout enviable.

Et pourtant je vous dirai bien, dussé-je vous fâcher, que

1. *Chateaubriand et son groupe.*

l'homme qui a écrit *Volupté* n'est pas un écrivain de second rang; il a tous les écarts, tous les mystères, toutes les souffrances et toutes les puissances du génie.

Je n'avais pas été frappée de cela à la première lecture comme je l'ai été à la seconde vingt-cinq ans plus tard, et je suis fâchée de n'avoir pas fait cette deuxième lecture plus tôt. Je vous aurais *abîmé* dans mes *Mémoires;* j'aurais dit : « Il est de cette grande famille de passionnés et d'enthousiastes dont il dit tant de mal et tant de bien, comme s'il n'était pas juge et partie, en dépit de lui-même. Il a classé les écrivains en deux séries : ceux qui ont plus d'éloquence, et ceux qui ont plus de jugement : ceux qui agitent le monde et ceux qui le civilisent. Et il n'avait peut-être pas le droit de donner la préférence aux derniers, car il était des premiers tout autant que des seconds. » Attrape...

Quoi qu'il en soit, vous êtes certainement le seul critique de ce temps-ci, et le premier eu égard à tous les autres. En vous lisant, on apprend tout et on s'imagine être *très fort* parce que vous avez une manière fine et moqueusement modeste qui semble consulter en enseignant.

Vous me dites les choses les plus aimables du monde sur mes succès *dans le monde*[1]. Moi je ne sais rien du pourquoi ni du comment de tout cela. Je suis une pente qui monte ou descend, sans que j'y sois pour rien. La vie me mène où elle veut, et, depuis beaucoup d'années, je suis si désintéressée dans la question que je n'ai à me défendre de rien; je traverse des régions sereines et je rends grâce à Dieu de m'y avoir laissée entrer : mais comment cela s'est fait, je ne sais pas. Peut-être avais-je bonne intention : *pax hominibus bonæ voluntatis.*

Bonsoir, cher ami, et merci encore du beau livre; mais je veux encore : je veux les *Causeries du Lundi* dont je n'ai lu que des parties. Je pense bien que vous ne les avez pas *à vous;* mais je vous prie de dire à votre éditeur de me les envoyer en faisant suivre le remboursement. Seulement il me fera la remise si vous le lui dites.

A vous de cœur.

1. Allusion au grand succès qu'obtenait dans les salons de Paris son roman : *le Marquis de Villemer.*

XXXI

Nohant, 23 décembre 1860.

Cher ami,

J'ai reçu tout ce gracieux et précieux envoi[1]. C'est un véritable cadeau que vous me faites et qui va me donner des heures heureuses.

Je n'ai jamais rien su lire en feuilletons et, d'ailleurs, je n'ai jamais été abonnée là où vous écriviez. Je ne sais plus où j'étais en 1850, je ne sais pas si j'ai lu alors ce que vous avez dit de moi dans le premier volume. Je ne crois pas, je ne l'aurais pas oublié. Quoi qu'il en soit, je vous en remercie aujourd'hui, car naturellement, voyant là mon nom, j'ai couru, en égoïste, à ce qui me concerne.

J'ai été touchée surtout de voir la bienveillance de l'amitié persistante au milieu d'une tempête qui nous emportait en sens divers. Vous me reprochez amicalement certaines choses de croyance que vous avez peut-être prises pour des caprices d'imagination, et qui, vraies ou fausses, ont toujours eu devant Dieu l'humble mérite d'être parfaitement sincères et désintéressées, et il me semble qu'en raison des mêmes instincts de franchise et d'*ingénuité* qui sont en vous, il vous est arrivé souvent, dans la critique, de vous préoccuper de votre opinion, autant que moi de la mienne dans mes romans. Si c'est un tort, ce que je ne crois pas, il serait même plus marqué chez vous, car c'est, dit-on, à la critique littéraire encore plus qu'à la littérature de fantaisie d'être impartiale et d'oublier la politique.

Vous êtes si généreux envers moi que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre : mais, dans cet excellent article et dans d'autres, et dans le cours sur Chateaubriand, vous êtes délicatement dur pour ceux que de certains courants ont emportés, et on voit bien que la croyance personnelle vous tient au cœur autant que l'art.

1. Les *Causeries du Lundi*.

Eh bien, moi, au lieu de vous en faire un crime ou un travers, j'aime que l'individualité se soutienne active, grondeuse et batailleuse au besoin. C'est par là que les écrivains sont des hommes et non pas *des lyres*. Il n'y a rien de piètre comme ces instruments qui résonnent au vent qui passe, sans conscience de leur personnalité morale ou philosophique. C'est par de certains emportements d'opinion que l'on vaut, dût-on se tromper. Vous savez cela mieux que moi, car en des endroits vous le dites ou vous le faites deviner.

Quant à ce que vous me dites de moi, dans votre lettre, des *grands rôles* de notre temps, je sais bien que la plupart ne sont que des rôles. C'est un talent que de savoir les soutenir en dépit de tout. Mais ce doit être bien ennuyeux! La vie vraie a de si beaux côtés et de si douces phases, quand on consent à sortir de soi ! Un des supplices de l'enfer doit être d'être condamné à se contempler éternellement.

Vous avez senti cela et vous avez pris le chemin du vrai, souvent ombragé de beaux arbres qui n'empêchent pas le soleil de percer et de vous réchauffer. Je vous ai trouvé devenu un peu sceptique, mais vous êtes encore *très jeune*, et cela passera. Je me rappelle le temps où je ne croyais plus à rien et où vous me grondiez; et tout ce que vous me disiez me restait, sinon avec les paroles, du moins en tant qu'impression certaine et salutaire. J'étais triste. Aujourd'hui, je suis calme et vous y avez contribué plus que vous ne pensez.

Vous, vous êtes calme aussi aujourd'hui et comme un peu rassasié dans votre sagesse. Mais il semble qu'il entre là dedans un peu de désenchantement des choses humaines. Il y a bien de quoi, j'en conviens, mais ne nous calmons pas trop et cherchons encore les *choses divines*.

Si je ne craignais pas de vous paraître folle, je vous dirais que j'ai encore des battements de cœur quand je crois voir la face de Dieu dans les secrets replis de la nature, et que je me sens emportée dans le rêve de l'infini comme un heureux atome qui a conscience de soi, qui sent une loi magnifique et un ordre ineffable le conduire à un inconnu plein de promesses, par un chemin délicieux qui s'appelle *confiance*.

Et ne me reprochez pas d'être crédule, impressionnable, docile. J'ai trouvé, à admirer et à chérir les autres, de bien

plus grandes jouissances qu'à m'admirer et à m'aimer moi-même. N'êtes-vous pas un de ceux à qui je dois le plus. et vous sied-il, maître ingrat, de me reprocher de *savoir croire* ?

Oui, j'ai gardé un pied à terre rue Racine, 3, dans la même maison où j'étais. Je monte deux étages, mais j'ai de plus grandes chambres pour respirer. Je dîne toujours dans le petit salon d'en bas, chez Magny; je vous accroche au passage et je vous retiens le plus que je peux, tout cela au printemps, car l'hiver de Paris m'est défendu cette année. Mesure de précaution, car je me porte à merveille, et j'ai repris mes romans sans aucune fatigue. Je n'ai aucun besoin d'aller dans le Midi; mais quand, au lendemain de la crise, le médecin a prononcé l'*arrêt*, je me suis empressée de juger la chose très nécessaire.

Si vous pouviez être tenté de venir par là, nous philosopherions sous les orangers, qui vaudraient bien les anciennes petites allées du Bois de Boulogne.

Bonsoir, cher ami: merci encore, je vais, ne vous en déplaise, vous lire et *profiter*.

XXXII

Nohant, 9 février 1862.

Mon ami.

Que peut-on, c'est-à-dire que pouvez-vous faire pour madame Blanchecotte, cette femme de grand talent qui est plus malheureuse que jamais à présent? Je sais que déjà vous avez été bon pour elle. Peut-être n'ose-t-elle pas vous prier de penser encore à sa situation *empirée*. Je prends donc sur moi de vous la rappeler, de vous dire le malheur qui la frappe, et de vous demander si vous pouvez alléger cette situation en obtenant encore quelque chose pour elle.

C'est une occasion que je saisis aussi pour vous dire que je m'entretiens toujours avec vous dans ma pensée et que je vous aime toujours.

XXXIII

Nohant, 2 mai 1862.

Mon ami,

Prenez part à ma grande et complète satisfaction. Mon fils épouse prochainement la charmante fille de mon vieux ami Calamatta. C'est grande joie à la maison, et joie sérieuse, affection profonde.

A bientôt, j'espère, et à vous toujours, et de tout cœur.

XXXIV

Nohant, 8 juin 1863.

Mon ami,

Donnez-moi conseil, j'ai envie de faire un roman sur un prétendu fils de Jean-Jacques Rousseau, perdu à l'hospice et perdu dans la foule, ignorant, cherchant, pressentant, et ne trouvant pas son père; ayant ses idées, ses défauts, ses croyances, son génie enfin, mais sans la soupape du talent, et traversant avec tout cela la Révolution.

Je ne veux pas vous ennuyer de mon plan et de mon *idée*, mais je veux savoir si elle est déjà venue à quelqu'un, et si elle a servi à quelque chose en littérature, roman ou pièce. Moi, je ne connais rien, mais vous, vous connaissez tout, et avec *oui* ou *non* vous me tirerez d'incertitude.

J'ai lu un article excellent de vous sur Feuillet[1], qui finit par un mot trop brillant sur moi. Je suis un bien vieux aigle pour emporter les jeunes talents et en faire une bouchée. Je regrette beaucoup que Buloz n'ait pas publié la préface de mon livre[2]. J'y rendais justice au talent et à la bonne foi de l'auteur de *Sibylle*: cette préface paraîtra, du reste.

Mais déjà j'ai oublié *Mademoiselle La Quintinie* et j'ai ce

1. Sur *Sibylle*, par Octave Feuillet. (Voir le tome V des *Nouveaux Lundis*.)

2. *Mademoiselle La Quintinie*.

nouveau projet qui m'enchante, comme tout ce qui ne s'est pas encore heurté aux difficultés de l'exécution. Si je pouvais en causer avec vous, cela me ferait un bien immense. Il est quelquefois *étouffant* de se trouver en face de sa propre responsabilité. Mais j'attends un trésor, un enfant dans la maison, Je n'ai plus le droit de me plaindre de rien.

A vous de tout mon cœur toujours.

XXXV

Nohant, 16 juin 1863.

Cher ami,

J'attends avec impatience *Monsieur Jean*[1], pour commencer *Monsieur Jacques*, son frère, et pour mettre peut-être aussi *Monsieur Jean* en prose ; qui sait ? vous allez, j'en suis sûre, m'ouvrir un grand morceau de mon horizon, et je serais si heureuse d'avoir à signaler la priorité de votre idée ?

Je me permets de vous confier une lettre de remerciement pour le traducteur d'Eckermann[2] qui m'a écrit des choses excellentes et qui ne m'a pas donné son adresse. Je présume que vous le connaissez. C'est très intéressant et touchant, ces *Entretiens* du grand Goethe, surtout après votre exquise préface, si nécessaire à l'intelligence de la *mise en scène*.

J'ai dit à Aucante de vous envoyer une mince brochure que j'ai été *mise en demeure* de faire en réponse à une autre brochure sur l'admission de la femme à l'Académie. J'espère qu'on ne verra là aucun dépit personnel. Je n'ai pas le temps d'avoir de mauvaises passions ; mais je me devais de ne pas me laisser attribuer une brochure signée d'un S. et de n'avoir pas l'air de me laisser pousser à un honneur par trop invraisemblable. Déjà, on m'en attribuait la pensée, et j'étais comme l'homme qui reçoit de l'ours, son ami, un pavé en pleine figure. Le pavé était très paré de fleurs ; n'importe, c'était un pavé.

Je devais d'ailleurs dire ce que je pense de toute situa-

1 Une des pièces du volume intitulé : les *Pensées d'Août*, que Sainte-Beuve avait publié en 1837 ; le sujet en est le même que celui du roman projeté par George Sand, roman qu'elle n'a jamais écrit.

2 Monsieur Delerot.

tion de ce genre et je ne pouvais le dire qu'avec mon sentiment révolutionnaire.

Ne me grondez pas : je suis une pente où mon âme entière est emportée et si vous pouviez lire en moi comme mes instincts sont tendres, vous ne me jugeriez pas folle. Je voudrais dans mon *Fils de Jean-Jacques* envisager, pressentir la politique, comme j'ai entrevu et tâché d'exprimer la religion dans *Mademoiselle la Quintinie* : dire : « Plus je m'élance vers l'idée d'un avenir de liberté sans bornes, plus je hais ce que vous avez raison de haïr, vous qui nous accusez de vouloir détruire et ensanglanter. »

Ne serait-ce pas là le sentiment de Rousseau, s'il avait pu voir ce que l'on a regardé comme l'application du *Contrat social* ? Eût-il décliné son livre, abjuré sa croyance ? Non, mais il se fût voilé la face devant l'échafaud et il eût dit : « Voilà le contraire de ce que j'ai voulu. »

Ce qui me frappe et me contriste quand je lis les beaux livres de mes amis sur la Révolution, c'est cette philosophie de parti pris, qu'on pourrait appeler la philosophie du destin. Il semble que la Révolution n'eût pas pu se faire sans ses fureurs et ses violences. Je l'ai cru longtemps, et puis dans le calme de mon cœur, comme dans le déchirement de mon cœur après les journées de Juin, je me suis demandé si le progrès ne s'était pas fait *malgré* et non *parce que*, et si on ne pouvait pas être ultra-révolutionnaire avec le courage de dire aux siens : « Vous avez commis des crimes et vous êtes dès lors sortis de la doctrine du vrai. »

Il faut du courage pour le leur dire, et il faut de l'habileté pour le dire sans mettre un pied dans le camp opposé. Du courage, j'en ai ; de l'habileté, j'en manque, mais Dieu me viendra en aide ; j'ai cette superstition.

Mettez-vous un peu avec le bon Dieu et dites-moi que j'en viendrai à bout sauf à me dire *après* que cela ne vaut pas le diable.

A vous de tout cœur et toujours.

P.-S. — J'ai relu les deux volumes de poésies que je tiens de vous, il y a trente ans, je crois ! C'est *Joseph Delorme* et les *Consolations*. Ce n'est pas là qu'il est question de *Monsieur*

Jean ; mais ce sont des vrais vers de poète et dont la lecture rajeunit.

XXXVI

Nohant, 23 juin 1863.

Cher ami,

J'ai reçu les précieux volumes et j'ai tout de suite lu *Monsieur Jean*. Sans parler du mérite des vers et pour ne juger que les choses qui rentrent dans mon métier, le roman est bien fait, ingénieux, touchant et d'une grande élévation d'idées.

Cela me fait réfléchir beaucoup, et entrer avec confiance dans mon sujet, car c'est le propre des belles et bonnes choses de stimuler et de féconder. Je commence à voir l'homme que je veux faire, et quand je l'aurai bien vu, je mettrai peut-être « Monsieur Jean » en scène, si vous me le permettez, mais comme un ami de mon héros.

Je n'ai pas aujourd'hui beaucoup de lucidité. Ma belle-fille m'occupe à peu près exclusivement, car à toute heure nous attendons la naissance d'un enfant, adoré d'avance, qui s'annonce et puis qui se rendort. La petite femme souffre, et puis elle rit, et tous les jours on se dit : c'est pour demain, et on est impatient d'une journée terrible qu'on voudrait prendre pour soi, mais qu'elle ne voudrait pas donner aux autres.

A bientôt donc une autre lettre. Merci du cadeau que vous me faites. Je lirai tout avec mon cœur et ma réflexion. Je vous dois beaucoup et je le dirai toujours avec joie.

XXXVII

Nohant, 1er juillet 1863.

Mon ami,

J'ai parlé à Hetzel de ces *œuvres inédites* de Rousseau, qui ne sont pas publiées, me dites-vous, faute *d'un éditeur empressé*. Il ne savait rien de cela et il se sent, lui, très empressé : je lui ai dit d'aller vous voir. Écrivez-lui un mot pour qu'il prenne votre heure.

Vous le connaissez, je pense ; c'est un homme de cœur et d'esprit. Il voudra, je crois, un travail de vous pour garantir et démontrer l'*authenticité* de ces écrits ; il dit que le public a de sottes méfiances des œuvres posthumes.

Moi, je lui ai dit que certainement vous consentiriez à donner l'appui de votre nom à cette publication qui sera pour vous, et pour lui aussi, un titre à la reconnaissance de tous.

Ai-je bien fait ? j'ai pris feu : pouvait-il en être autrement ?

Merci encore pour les *Poésies* et à vous de cœur et d'esprit.

XXXVIII

Nohant, juillet 1863.

Cher ami,

Il nous est né, le 14 juillet, un garçon superbe et déluré qui braille à ravir. Sa petite mère le nourrit. Son père en est fou, et me voilà aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde.

Vous serez content avec nous, n'est-ce pas ?

A vous de cœur.

XXXIX

Nohant, 19 mars 1864.

Quelle chère et bonne lettre vous m'écrivez, mon ami ! Elle me console autant que possible de n'avoir pu vous embrasser avant de quitter Paris. Mais j'y retournerai dans deux ou trois mois, et j'espère vous voler en passant une heure ou deux de ce temps que vous employez si bien ; si bien que, tout en vous pardonnant d'être paresseux, on est jaloux de vos travaux.

Votre approbation de *Villemer*[1] est au nombre des trois plus douces que je puisse compter, et je vous remercie de me le dire.

A vous de cœur.

1. *Le Marquis de Villemer*, comédie en quatre actes, jouée pour la première fois le 29 février 1864, à l'Odéon.

XL

Palaiseau (Seine-et-Oise), 15 janvier 1865.

Mon ami.

Voici une lettre touchante et intéressante que je vous demande de lire. Si vous êtes attendri, comme je le suis, du dévouement de mademoiselle Jouve, vous tâcherez de faire dans l'occasion quelque chose pour elle.

Je crois que cette fois il ne faudrait pas parler de moi comme exerçant un patronage quelconque ; on a écouté votre réclamation pour Pubet, je n'oserais ostensiblement revenir à la charge.

Je ne suis pas *chercheur* et *découvreur* de candidats aux prix de vertu, comme ce bon juge de paix se l'imagine. Mais devant une lettre comme la sienne, et un dévouement de femme si complet et si bien signalé, ne dois-je pas appeler votre attention ?

Voudriez-vous me permettre de lui répondre ce que j'ai dit à Pubet et à ses amis : que vous seul étiez le *bienfaiteur ;* que je ne pouvais rien, moi, que de m'adresser à vous ; enfin, que je l'engage à vous écrire directement, si vous croyez devoir donner suite à son généreux appel.

Je ne ferai rien que par votre permission.

Me voilà de retour de Nohant et, en attendant que mes enfants viennent à Paris, hivernant dans une charmante petite thébaïde, à une heure de la grande ville. Qui croirait que le silence, la solitude, les bois déserts, l'*incognito* parfait, soient plus complets ici qu'au fond du Berry et de la Marche ? Il est vrai que, pour le moment, je suis protégée par le mauvais temps et trop séquestrée de mes amis par la tempête, mais quand le printemps se fera, je vous demanderai de venir voir mon ermitage. Il y a si longtemps que je n'ai causé avec vous ! Cela me manque bien.

Ce n'est pas assez de vous lire, bien qu'en vous lisant, on vous admire, on vous estime et on vous aime toujours de plus en plus.

Oui, mon ami : comptez sur moi, et merci de cœur.

XLI

Palaiseau (Seine-et-Oise), 29 janvier 1865.

Vous ne m'avez pas répondu, cher ami, ou vous n'avez pas eu le temps, ou vous n'avez pas vu la possibilité de prendre en considération la lettre que je vous envoyais. Je n'insiste donc pas. Je sais que vous devez être débordé et que ce que vous ne faites pas, vous ne pouvez pas le faire.

Je viens, quand même, vous demander un autre service, un service personnel : c'est d'accorder attention et protection à mon fils; c'est de lire *Raoul de la Chastre*, roman qui n'est ni ennuyeux, ni plat, et dont la vraie qualité est de n'imiter personne.

Accordez à cet homme que vous avez vu enfant et qui a été l'affaire de cœur de ma vie, un peu de la sollicitude que vous avez eue pour moi à mes débuts. Écrivez une page ou deux sur son livre; faites-le chevalier. Ce sera pour lui un grand honneur. Il le mérite par une grande ardeur au travail et un esprit sérieux et droit.

Vous rirez en voyant que cet esprit calme et très chaste a rêvé un *Faublas féodal*, mais ce n'en est pas moins une étude sérieuse du moyen âge.

Je vous prie et je vous remercie, car je crois que vous m'accorderez cette grâce à laquelle j'attache un prix extrême.

Ce livre, très gai à la surface, était écrit avant le malheur qui nous a frappés[1]. Si quelque chose pouvait relever l'esprit de mon pauvre garçon, ce serait l'encouragement honorable et sérieux donné à son travail. Il est d'un caractère si réservé et si modeste qu'il ne le demandera jamais lui-même; mais il en sera bien reconnaissant.

31 janvier

Au moment d'envoyer cette lettre à monsieur Michel Lévy, qui doit vous la faire tenir avec l'exemplaire de *Raoul*, je

1. La mort du petit garçon né le 14 juillet 1863.

reçois votre réponse. Vous voyez, par ce qui précède, que je n'avais pas douté de vous.

Encore à vous de cœur.

XLII

Nohant, 12 janvier 1866.

Cher ami,

Je vous annonce l'arrivée en ce monde de ma petite-fille Aurore. Elle est venue aisément hier matin, criant fort, et belle comme tout. Nous sommes heureux. Sa petite mère la nourrit.

Partagez notre joie et dites-nous d'espérer encore.

A bientôt et à vous toujours.

XLIII

Nohant, 20 janvier 1866.

Mon ami,

Je devrais être de retour à Paris et vous l'annoncer, et vous dire que j'accepte avec empressement et gratitude le bon projet dont vous me parlez. Mais me voilà encore ici pour huit ou dix jours probablement. Ma Lina, après une couche très heureuse, a été plusieurs fois reprise, menacée d'une inflammation, avec de fortes crises de fièvre. Nous avons dû trouver vite une nourrice pour Aurore. La mère va mieux, l'enfant se délecte au sein d'une douce paysanne. Mais à travers tous ses soins, Maurice a été blessé et m'est revenu d'un incendie, la figure en sang : ce ne sera rien, mais son casque, tout bossué, m'a dit la gravité de l'avalanche qu'il a reçue et sous laquelle on l'a cru mort.

Toutes ces émotions sont payées avec la satisfaction du devoir accompli. Nous sommes des gens naïfs du temps où l'on croyait à la *morale en action*, et ça ne se perd pas. Me voilà retardée dans tous mes petits travaux pour l'hiver, mais je ne m'en plains pas, si je laisse tout mon monde sur pied.

Je tenais à vous dire tout cela pour que vous fassiez connaître à votre grande amie[1] le vif désir, que j'ai de la remer-

1. La princesse Mathilde.

cier de ses bontés et les graves raisons que j'ai de ne pas y courir au plus vite.

Soyez bien portant et vaillant. Je n'ai pas pu lire votre travail sur Proudhon, mais je me dédommagerai à Paris.

Croyez à ma vieille et fidèle amitié.

XLIV

Nohant, 15 janvier 1869.

Cher ami,

C'est moi qui m'en veux de n'avoir pu retourner vous voir. Mais je retourne bientôt à Paris et je serai plus heureuse, on ne volera pas toujours.

J'ai su chez vous que vous alliez aussi bien que possible et votre continuel travail, toujours plus puissant, prouve bien que l'esprit domine le mal.

Vous avez fait trop d'honneur à ma lettre en la publiant[1]. Je la relis et je trouve ma critique injuste et pédante. J'ai, ce me semble, élargi mon point de vue depuis ce temps-là. Au reste, j'ai fait comme tout le monde et votre livre aura toujours plus de succès, je n'en doute pas.

J'ai retrouvé mon cher monde plein de vaillance; Maurice tournant à l'agriculture avec le coup d'œil dont il est doué pour toutes choses, ma belle-fille toujours adorable et mes petites-filles archi-adorables.

Nous voici, mon ami, dans les heures calmes du soir en ce qui nous concerne; mais le monde s'agite et nos survivants verront de gros orages : c'est la vie.

Restez longtemps et combattez toujours pour le dégagement de l'intelligence au milieu des luttes quelconques.

A vous toujours.

GEORGE SAND

1. Il s'agit de la lettre qu'elle lui avait écrite, le 24 septembre 1834, sur *Volupté* : Saint-Beuve, profitant d'une nouvelle édition, venait de la publier, un peu abrégée, à la suite du roman.

LES HEURES PENSIVES

I

PAYSAGE

Reste ainsi près de moi, sur les vers que j'écris
Penchant ta grâce fine et ton frêle visage :
J'évoque dans tes yeux l'âme d'un paysage
Qui dort frileusement sous un pan de ciel gris.

C'est peut-être en Islande et peut-être en Norvège,
En un pays du Nord que je sens très lointain :
Le paysage a froid dans un jour presque éteint,
Et les choses ont l'air d'attendre de la neige.

Nous sommes là tous deux, vagues. Nous nous aimons.
Je ne sais rien de plus, je ne puis rien te dire,
Sinon que j'entrevois un peu de ton sourire,
Et qu'une brume, au loin, tremble au contour des monts,

Et que c'est un décor de teinte monotone
Qui s'harmonise avec tes yeux irrésolus,
Et qui n'est pas encore et qui pourtant n'est plus
Ni tout à fait l'hiver, ni tout à fait l'automne.

L'heure même, indécise autant que la saison,
Ou n'est pas encor claire, ou n'est pas encor sombre;
Il peut sortir du jour, il peut sortir de l'ombre
Du crépuscule lent qui traîne à l'horizon.

D'où vient que nous avons au cœur la nostalgie
D'un lever de soleil ou d'étoiles? — Hélas!
Quel vain désir nous presse, et sommes-nous donc las
De la pénombre où notre amour se réfugie?

Hors de nous comme en nous, n'avions-nous pas rêvé
Cette exquise douceur des molles demi-teintes,
Cette cendre qui tombe à nos âmes éteintes,
Ce calme, après l'effort, du cœur qui s'est trouvé?

Regarde, la bonté des choses nous accueille,
Et, comme nous, dolente en ce pâle décor,
La sensibilité d'un lac frissonne encor
Le long des bois flétris qui meurent feuille à feuille.

Un peu de vent tressaille aux pentes du coteau.
Il fait froid. Dans le gris du ciel qui s'y reflète,
Ainsi qu'un arbre mort qui mire son squelette
Veux-tu que nous penchions notre âme sur cette eau?

II

FLEURS

Il traîne autour de nous des livres et des fleurs;
Ton caprice éparpille au bord des étagères
Avec un soin discret les grâces passagères
Et la fragilité vivante des couleurs.

Qu'importe si les fleurs sont trop vite pâlies !
J'aime la mort dolente et douce des parfums :
Dans l'ombre aussi notre âme aux pétales défunts
Effeuille le bouquet de ses mélancolies.

Je sais qu'avec le jour elles vont refleurir :
L'eau fraîche du matin dont ta main les abreuve
D'une rose d'hier fait une rose neuve,
Et notre âme fanée est prête à se rouvrir.

Nous cacherons ensemble aux pages d'un vieux livre
Les pauvres fleurs qui seront mortes sans espoir,
Pour qu'en les retrouvant peut-être, quelque soir,
Pensivement, je te regarde leur survivre.

III

BONHEUR TRISTE

Notre bonheur est fait de choses dédaignées :
Le coin du feu, la lampe intime sur nos fronts...
Nous avons endormi le mal dont nous souffrons
Dans la langueur de nos tristesses résignées.

Nous vivons doucement des jours silencieux
Et nous sommes heureux de leur monotonie ;
Tous nos rêves sont morts d'une lente agonie,
Sans émouvoir la transparence de tes yeux.

Par peur d'effaroucher ma tendresse un peu rude,
Dans le bien-être et le silence familier,
Tes bras mystérieux ne sont pas un collier,
Et notre vie à deux reste une solitude.

Les soirs graves où j'ai besoin de t'ignorer,
Ta présence discrète humblement s'indécise ;
Mais tu sais deviner la minute précise
Où mes yeux en détresse allaient te désirer.

VI

AUPRÈS DE TOI

Je t'aime d'être douce et triste, et d'avoir mis
Dans notre intimité discrète
L'illusion du rêve et du bonheur permis,
D'avoir été la sœur qu'à vingt ans on regrette.

Je t'aime d'être bonne et simple en tes bienfaits,
Et de mêler aux moindres choses,
A tout ce que je pense, à tout ce que je fais,
Un parfum de jeunesse et d'invisibles roses.

La nuit d'inquiétude où s'égaraient mes pas
Autour de la maison perdue
Était pleine de gens qui ne répondaient pas;
Les mains que j'espérais fuyaient ma main tendue.

Et je cherchais ma route aux sentiers des forêts,
La grande route de mon âme :
Je me suis ignoré tant que je t'ignorais,
O toi qui fus l'étoile avant d'être la flamme !

Je ne m'écarte plus du foyer qui m'a lui,
De la tendresse qui m'effleure;
Je suis comme l'enfant qui sent autour de lui
Sur le bord du chemin l'ombre de la demeure.

Va, la chanson des fous qui monte du pavé,
Mon regret ne l'a point suivie !
Et c'est pourquoi je t'aime, ô toi qui m'as sauvé
D'éparpiller mon cœur et de perdre ma vie.

Comme nous étions fous ! Que de baisers perdus !
Nos âmes d'autrefois étaient deux étrangères,
Et ne cherchaient dans les étreintes passagères
Qu'un égoïste espoir de frissons éperdus.

Dans le fauteuil où la vieillesse nous enchaîne,
Purs et libres de tout ce qui nous séparait,
Le meilleur de notre âme à présent s'apparaît,
Et nous nous comprenons devant la mort prochaine.

V

LA NEIGE AU LOIN

C'est l'hiver ; mais la chambre est tiède autour de nous.
Je regarde mourir un pâle chrysanthème.
Je suis triste. Je me demande si je t'aime.
Ma main, dans l'ombre, hésite au bord de tes genoux.

Je songe que la nuit, doucement, est venue ;
Pourtant le jour encor semble se prolonger,
Comme se survivant en un reflet léger
De lointaines blancheurs où l'ombre s'atténue.

Le ciel, depuis hier, s'émiette en flocons lents.
J'ai ce vague besoin qu'à mon front tu te penches :
Afin qu'il me soit doux comme la neige aux branches,
Pose ton baiser frêle à mes yeux nonchalants.

Profitons bien des soirs intimes de décembre.
Mon désir est trop las pour se mettre en chemin ;
Ma main sur tes genoux n'espère que ta main,
Et mes rêves frileux ne quittent plus la chambre.

VI

AUPRÈS DE TOI

Je t'aime d'être douce et triste, et d'avoir mis
Dans notre intimité discrète
L'illusion du rêve et du bonheur permis,
D'avoir été la sœur qu'à vingt ans on regrette.

Je t'aime d'être bonne et simple en tes bienfaits,
Et de mêler aux moindres choses,
A tout ce que je pense, à tout ce que je fais,
Un parfum de jeunesse et d'invisibles roses.

La nuit d'inquiétude où s'égaraient mes pas
Autour de la maison perdue
Était pleine de gens qui ne répondaient pas;
Les mains que j'espérais fuyaient ma main tendue.

Et je cherchais ma route aux sentiers des forêts,
La grande route de mon âme :
Je me suis ignoré tant que je t'ignorais,
O toi qui fus l'étoile avant d'être la flamme!

Je ne m'écarte plus du foyer qui m'a lui,
De la tendresse qui m'effleure;
Je suis comme l'enfant qui sent autour de lui
Sur le bord du chemin l'ombre de la demeure.

Va, la chanson des fous qui monte du pavé,
Mon regret ne l'a point suivie!
Et c'est pourquoi je t'aime, ô toi qui m'as sauvé
D'éparpiller mon cœur et de perdre ma vie.

VII

RETOUR LE SOIR

Je t'apporte à guérir mon cœur blessé du jour :
Et mes yeux, fatigués des hommes et des choses,
Avant de s'endormir sous les paupières closes,
Ont besoin de douceur, de pénombre et d'amour.

Fais que j'oublie un peu toutes mes lassitudes ;
Pose à mon front tes doigts légers ; console-moi
D'avoir pu tout un jour vivre si loin de toi ;
Fais que j'oublie un peu toutes les servitudes.

Raconte-moi, tout bas, ton âme d'aujourd'hui,
Pour que mon pauvre amour, doucement, s'en pénètre,
Ta tristesse accoudée au bord de la fenêtre,
Et ce que tu souffrais de silence et d'ennui.

Oh ! parle ! — Et pour demain tu trouveras encore
Dans l'immense pitié dont mes regards sont pleins
La force de m'aimer autant que je te plains,
La douceur de me plaindre autant que je t'adore.

Notre exil ennoblit ta pensive beauté.
Va, ne regrette pas la vie ingrate et sombre,
Toi qui pouvais sourire, et qui subis dans l'ombre
L'amour, comme un devoir librement accepté !

VIII

TOUT BAS

Ne parlons plus d'amour, mais parlons-nous tout bas
Dans le soir parfumé des roses que tu portes.
Nous irons lentement, parmi les feuilles mortes
Qu'un vent mystérieux fait gémir sous nos pas.

Le front sur mon épaule, endors la vigilance
De ton âme jalouse et de ton corps fiévreux.
Prends ton visage triste, à peine douloureux,
Ton sourire immobile où rêve du silence.

L'amour s'apaise en nous sous le ciel plus léger.
Voici l'heure d'oubli. Je regarde et j'écoute
Le bruit d'un pas lointain s'en aller sur la route,
L'ombre des grands bois sourds jusqu'à nous s'allonger.

Tu sais trop que je t'aime. A quoi bon te le dire?
Pensons bien l'un à l'autre ainsi qu'à deux absents.
Il faut me pardonner mes rêves impuissants :
Ma jeunesse n'a pas la force de sourire.

Laissons tous deux, vois-tu, nos âmes se pleurer,
Dans le frisson craintif dont le soir nous pénètre,
Songeant qu'il est plus doux et qu'il est bon peut-être
De marcher côte à côte et de nous ignorer.

IX

APRÈS

Tes yeux tristes et doux qui m'ont tant pardonné,
Je ne les verrai plus se pencher sur ma vie.
Ta lèvre a délaissé ma lèvre inassouvie,
Et ton cœur s'est repris comme il s'était donné.

Tu m'as dit : « A quoi bon? » si lointaine et si tendre
Que ma main, sans révolte, a quitté tes genoux.
J'ai longtemps regardé la chambre : autour de nous,
Le silence était grave et semblait nous entendre.

Les meubles familiers, comme d'anciens amis,
Tristement, se cachaient de nous dans les coins d'ombre;
Par delà les rideaux je sentais la nuit sombre;
Pour le repas du soir le couvert était mis.

Sur la table attendaient des pages commencées,
Humble et fragile espoir de rêves en chemin...
Je ne me souviens pas de t'avoir pris la main ;
J'ai quitté tout cela, sans pleurs et sans pensées.

Je n'espère plus rien. Je vais morne, et j'attends,
Découragé d'amour, vaincu de lassitude.
Au long des jours déçus traînant ma solitude,
Je sens bien qu'en mon cœur tu vas mourir longtemps.

X

PETITE RUE

Est-ce donc que mon cœur se résigne et t'oublie ?
Pur d'un passé trop doux qu'enfin je veux bannir,
Ce qui s'évoque en moi n'est plus ton souvenir,
Fleur de grâce lointaine et de mélancolie !

C'est une rue étroite, avec d'humbles maisons
Dont la pluie a verdi de lèpres les façades,
Des chambres d'ouvriers aux fenêtres maussades
Où vit le sourd regret des larges horizons.

Car voici que dès l'aube, avec des forces neuves,
En se frottant les yeux les hommes sont partis,
Doucement, pour ne pas éveiller les petits,
Et tout le long du jour les femmes seront veuves.

Elles vivent ainsi, courbant la tête aux jougs
Des austères devoirs que le matin ramène,
Rêvant d'herbe et d'azur au bout de la semaine,
Comme un petit enfant rêve de beaux joujoux.

Toutes, leurs derniers nés pendus après leurs manches,
Sur des labeurs sans trêve usent leurs yeux rougis,
Tristes sœurs de misère, esclaves du logis,
Pour qui le temps vécu se résume aux Dimanches.

Mieux que le nourrisson qui crie en son berceau,
Des serins et des fleurs sont leurs amis fidèles :
Car d'instinct les enfants, qui languiraient près d'elles,
En sortant de leurs bras descendent au ruisseau.

Pêle-mêle, ils sont là, les garçons et les filles;
Près des flaques où l'eau pendant des mois croupit,
Avec des cris aigus barbote et s'accroupit
Tout ce peuple fangeux de bambins en guenilles.

D'avance résignés, calmes, insoucieux,
Aux promesses de coups qui pleuvent des croisées,
Ils lèvent seulement leurs têtes amusées
Où fleurit la candeur paisible de leurs yeux.

Quelque vieille en haillons, dévouée à leur garde
Par honte de manger sans payer son écot,
Tout en hâtant l'aiguille aux mailles du tricot,
Sur le bord du trottoir, placidement, regarde.

Parfois, comme une aumône à ses membres perclus,
Voici qu'un pan de ciel au long des toits s'azure
Et coule aux murs heureux de la vieille masure
La pitié d'un rayon qu'elle n'espérait plus.

Et d'en haut, tout à coup, les femmes consolées,
S'avisant que la cruche est vide pour le soir,
Avec du rire au coin des yeux viennent s'asseoir
Dans le soleil qui flambe aux portes des allées.

On s'assemble, on s'attarde; on ne se souvient plus
Des doigts rugueux et las qu'ont meurtris les piqûres,
De l'ouvrage qui presse, et des chambres obscures
Où la poussière abonde aux planchers vermoulus.

Le soleil tiède et bon s'épanouit en elles :
Et, lorsque rentreront les hommes alourdis,
Elles auront ce soir, dans l'ombre du taudis,
Un grand besoin d'aimer et d'être maternelles.

ANDRÉ RIVOIRE

PARIS

ET

LE CONGRÈS EN 1856

Le congrès tenu à Paris en 1856 empruntait au rétablissement de l'Empire en France, à la guerre de Crimée qui finissait, à l'importance enfin des intérêts en cause, un prestige particulier. Les congrès convoqués à Aix-la-Chapelle en 1818, à Troppau en 1820, à Laybach en 1821, n'avaient été que des conférences, et ne devaient leur titre qu'à la présence des souverains de la Sainte-Alliance. A Paris, en 1856, l'Europe diplomatique se trouva pour la première fois assemblée depuis le Congrès de Vienne, c'est-à-dire depuis quarante ans. Mais quel contraste pour la France et pour la dynastie alors régnante, entre 1815 et 1856 !

L'empereur Napoléon III, pour donner un gage de sa modération, avait d'abord proposé Bruxelles pour lieu de réunion : l'empereur de Russie avait proposé Francfort, alors le siège de la Diète germanique, sans doute pour se concilier les bonnes grâces des Cours allemandes, qui, ayant les dernières abandonné sa cause, devaient être aussi les plus faciles à ramener. Au dernier moment, le choix de Paris rallia tous les suffrages.



La désignation des plénipotentiaires, sauf pour la Turquie, n'avait donné naissance à aucune difficulté. Les représentants ordinaires à Paris des quatre puissances dont l'union, à des degrés différents, avait aidé la France dans sa tâche, lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre, le baron de Hübner, ministre d'Autriche, le marquis de Villamarina, ministre de Sardaigne, et Méhémet-Djémil-Bey, ambassadeur de Turquie, devaient siéger, en qualité de seconds plénipotentiaires. Au même titre furent désignés, pour la France, le baron de Bourqueney, ministre à Vienne, mêlé de très près aux négociations multiples suivies depuis deux ans dans la capitale de l'Autriche, et, pour la Russie, le baron de Brunnow, qui avait représenté l'empereur Nicolas à Londres avant la guerre de Crimée. Nous ne mentionnons que pour mémoire le comte de Hatzfeldt, second plénipotentiaire du roi Frédéric-Guillaume IV et son ministre à Paris, parce que la Prusse, on le verra, ne fut admise, à sa grande mortification, que bien plus tard, dans le sein du Congrès.

La dignité de premier plénipotentiaire avait été réservée aux ministres des affaires étrangères des diverses puissances, Lord Clarendon pour l'Angleterre, le comte de Buol-Schauenstein pour l'Autriche, le comte de Cavour pour la Sardaigne et le comte Walewski pour la France. Enfin M. Benedetti, directeur des Affaires politiques au département des affaires étrangères, était nommé secrétaire unique du Congrès. La Russie avait fait exception à la règle admise en ne désignant pas le chancelier de Nesselrode, sans doute pour ménager son grand âge, et aussi les susceptibilités que pouvait soulever sa présence, en raison de la part intime qu'il avait prise à toutes les négociations antérieures à la guerre. L'empereur Alexandre II se fit représenter par le comte Orloff, l'un des principaux dignitaires de l'Empire.

Le choix du premier plénipotentiaire de la Turquie donna lieu à quelques tiraillements entre Constantinople et Paris : Réchid-Pacha, tant de fois grand vizir, momentanément à l'écart, mais resté, au demeurant, le plus grand personnage

de son pays, avait l'ambition de couronner sa longue carrière en représentant la Turquie au Congrès. Ses sympathies avouées pour l'Angleterre faisaient que le cabinet de Londres appuyait chaudement sa candidature : « Je désire vivement, mandait le comte Walewski à M. Thouvenel, alors ambassadeur de France à Constantinople, le 2 février, d'après tout ce que j'entends dire, que le choix du Sultan tombe sur Aali-Pacha. De Londres, on nous a demandé si nous avions des objections contre la nomination de Réchid-Pacha? Nous avons répondu que non, mais cependant je lui préférerais, sans aucun doute, Aali-Pacha et même Fuad-Pacha. »

D'ailleurs, Réchid-Pacha, comme beaucoup d'hommes d'État en disponibilité, parlait trop. M. Thouvenel mandait, de Constantinople, à M. Benedetti : « Réchid-Pacha a *confié* à quelqu'un qui s'est empressé de me le répéter qu'il ne voudrait pas de la paix en ce moment. Il est certainement le seul de son opinion en Turquie. » Quelque temps plus tard, M. Thouvenel ajoutait : « Réchid-Pacha dit à qui veut l'entendre : *que l'on va égorger la Turquie sur l'autel de la paix* (sic) ».

Enfin Réchid-Pacha était le père de Méhémet-Djémil-Bey, déjà second plénipotentiaire au Congrès. Bref, Aali-Pacha l'emporta. Le Congrès était donc constitué. M. Benedetti écrivait à M. Thouvenel, le 17 février :

« Les plénipotentiaires continuent à arriver, Tous ceux qui se trouvent à Paris étaient réunis, hier au soir, dans les salons du ministère, où leur présence présumée avait attiré beaucoup de monde. Nous attendons le comte Orloff après-demain, et Aali-Pacha avant la fin de la semaine. La première réunion du Congrès aura lieu sans doute lundi prochain 25 février.

» Les plénipotentiaires tâcheront de se concerter confidentiellement avant d'arriver aux conférences. Les dispositions s'annoncent bonnes de toute part. Il y aura cependant débat et débat sérieux sur plus d'un point, mais sans compromettre, je l'espère, l'issue finale. L'admission de la Prusse au Congrès sera discutée *après* l'armistice. On finira, je crois, par lui permettre de concourir aux décisions définitives, mais on attendra pour cela que les principes en soient posés. La Prusse, en

somme, fait aujourd'hui ce qu'elle faisait hier ! Elle nous demande à entrer au Congrès, et proteste en même temps, en Allemagne, de son peu de désir d'en être. Pour peu qu'elle continue, elle se rendra, selon moi, moins digne que jamais de l'honneur qu'en définitive elle brûle d'obtenir. »

***

Paris brillait alors du plus vif éclat.

L'exposition de 1855, ouverte et poursuivie en pleine guerre, avait attiré à Paris plusieurs souverains et princes de familles régnantes. En ce temps-là, où l'étiquette régnait encore dans toute sa solennité, et où ces hauts personnages ne se déplaçaient pas si aisément; les voyages à Paris de la reine d'Angleterre, du duc de Brabant[1], et du roi Victor-Emmanuel, avaient excité la plus vive curiosité et donné lieu aux plus brillantes cérémonies. L'empereur Napoléon III, heureux des magnifiques débuts de son règne sans en être ébloui, présidait avec une dignité tranquille à ces fêtes superbes qui célébraient le relèvement de l'influence française. D'une courtoisie calme avec ses égaux, d'une bonté devenue légendaire avec les inférieurs à tous les degrés, il était secondé dans les devoirs multiples de sa fastueuse hospitalité par l'impératrice Eugénie, dont l'incomparable beauté rayonnait de tout son éclat.

Une société brillante s'amusait aux spectacles multiples sans cesse offerts à sa curiosité. Les femmes y tenaient une grande place. Quelques-unes joignaient à la grâce et à la beauté un agréable talent d'écrivain. Il sera peut-être possible, un jour, de reconstituer avec leurs lettres l'histoire intime du Second Empire, comme on a ressuscité pour nous celle de la fin du siècle dernier. Une des plus distinguées était madame la comtesse de Damrémont, veuve du général tué sur la brèche de Constantine, sœur du maréchal Baraguey d'Hilliers. Amie de M. Thouvenel, elle lui envoya un jour cette « petite chronique », comme elle dit, d'un monde qu'elle était si bien placée pour connaître.

« Vous savez, sans doute, mon cher ambassadeur, quel

1. Aujourd'hui S. M. le roi des Belges, Léopold II.

genre de succès le roi Victor-Emmanuel a eu ici. Mais, dans le cas où on ne vous aurait pas *tout* écrit, je veux vous faire cette petite chronique :

» Le roi paraît avoir plus vécu avec des sous-officiers que dans une cour. En fait de galanterie de bon goût, il a dit à l'impératrice *qu'elle lui faisait subir le supplice de Tantale*; à la princesse Mathilde *qu'elle l'allumait beaucoup*; qu'il entendait être reçu chez elle *les portes fermées*, et que *les portières ouvertes le gênaient infiniment*. C'est le roi Jérôme qui racontait ces conversations musquées. Un jour, au cercle de l'impératrice, ce singulier roi va droit à madame de M*** :

» — *Bonjour, madame* (elle s'incline respectueusement). *J'aime beaucoup les Françaises, et, depuis mon séjour à Paris, je me suis aperçu qu'elles ne portaient pas de pantalons comme à Turin. C'est le paradis ouvert.*

» Vous devinez que la pauvre femme aurait voulu être à cent pieds sous terre, et que le salon entier fut saisi d'hilarité. Le jour de la clôture de l'exposition, le roi de Sardaigne, toujours au cercle de l'impératrice, s'approche de M. de Morny :

» — *L'empereur a été admirablement bien reçu*, lui dit le roi. *Il est fort populaire, et surtout auprès de son clergé*; *ce n'est pas comme moi, mais*... (faisant une pirouette)*je m'en f*...

» M. de Morny, pendant cette pirouette, répond : « *Et moi aussi* » : puis, en faisant une à son tour, il dit à ses voisins : « *Au moins en voilà un qui sait le français.* »

» Il y en aurait tant de cette sorte à raconter, que ma lettre serait de vingt pages. Je vais finir par ceci : Un soir, étant à l'Opéra, assis auprès de l'empereur, le roi Victor-Emmanuel fixait depuis une demi-heure une petite danseuse. Se penchant vers l'empereur :

» — *Sire*, dit-il, *combien coûterait cette petite fille?*

» — *Je ne sais*, lui répond l'empereur, *demandez à Baciocchi*.

» Le roi se retournant :

» — *Comte, combien coûterait cette enfant?*

» — *Sire, pour Votre Majesté, ce serait cinq mille francs.*

» — *Ah diable! C'est bien cher*, dit le roi.

» L'empereur se penchant alors vers Baciocchi :

» — *Mettez cela sur mon compte*, dit-il.

» Mais adieu, mon cher ambassadeur. Vous avez bien raison de m'aimer un peu, car moi, je vous aime beaucoup. »

Une autre grande dame aussi, d'un esprit charmant, la comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie [1], écrivait à M. Thouvenel cette page qui est comme le commentaire de la grande toile, ornant le premier salon de l'hôtel des affaires étrangères, où Dubufe a si fidèlement reproduit les physionomies des plénipotentiaires du Congrès :

« Tous les regards sont tournés vers la paix et vers les nobles plénipotentiaires. Vue, revue et *corrigée*, je trouve que la Russie est encore superbe dans son comte Orloff. C'est bien le digne représentant des restes du grand Nicolas ! Lord Clarendon est le lord anglais, mais le lord aimable. Il bat à outrance l'extérieur maladif et usé de notre ami Lord Cowley. Buol-Schauenstein est l'Autrichien pur sang, froid, parlant peu, aimable si l'on veut gratter l'enveloppe. Je ne vous parle pas de Cavour parce que la Sardaigne m'a semblé inutile dans l'alliance. Manteuffel est si piteux que van der Pfordten [2] aurait l'air d'un prince à côté de lui ; il a bien l'aspect d'un homme invité au dernier moment. Je suis au mieux avec la Porte ottomane. Méhémet-Djémil-Bey est bon enfant tout à fait. J'ai donné mon médecin au grand-vizir Aali-Pacha qui a bien l'air d'en avoir *toujours besoin !* Je lui ai dit que vous étiez mon ami, et je crois que vous êtes un lien dans notre entente cordiale. Paris est toujours le même, beau, animé, brillant ; et moi, je ne changerai pas pour vous. »

***

Le Congrès tint sa première séance le 25 février. Le comte Walewski fut proclamé président, sur la proposition du comte de Buol.

M. Benedetti, si bien placé, en sa qualité de secrétaire du

1. Fille du général comte de Tascher de la Pagerie, grand maître de la maison de S. M. l'Impératrice Eugénie, mort en 1861, et sœur du comte de Tascher de la Pagerie, premier chambellan de cette souveraine.

2. Premier ministre bavarois, qui venait de faire un voyage politique à Paris.

Congrès, pour connaître les dispositions de chacun, mandait à M. Thouvenel :

« Vous savez déjà par le télégraphe que les Russes ont accepté l'armistice dans la forme la plus dure pour eux. Il y a plus d'un exemple d'armistice entraînant suspension de blocus, et celui dont le principe vient d'être posé admet non seulement le maintien des blocus existants, mais le rétablissement de ceux qui ont été levés à cause de la saison. De plus, il est à courte échéance, et c'est pour nous un excellent moyen de pression. Tout va donc bien pour le début. Évidemment les Russes sont beaucoup plus bas que nous ne le croyions tous il y a quelques mois. Ils désirent vivement la paix, et feront de grandes concessions pour l'obtenir. Il est vrai que le fanatisme de la paix qui se montre dans le monde financier et aussi dans ce petit cercle du faubourg Saint-Honoré, dont la princesse de Liéven est la divinité, M. Guizot le pontife, et M. Génie[1] l'enfant de chœur, que tout cet empressement peu décent pourrait bien encourager les résistances des plénipotentiaires russes ; mais ils commettraient une grande erreur, si, en ce moment, comme aux beaux jours de M. de Kisseleff, ils spéculaient sur les dispositions de quelques personnes encore plus orgueilleuses qu'influentes. Le bon sens et la fermeté de l'Empereur sont à l'abri de toute atteinte. J'ai été à portée de connaître sa manière de voir sur l'ensemble des négociations. C'est la raison même, sans exagération ni faiblesse d'aucun genre, et le ministre est tellement dans l'esprit de ces directions, que le danger des défaillances n'est pas plus à craindre que celui des coups de tête. »

L'interdiction, pour la Russie, de créer aucun établissement naval ou militaire dans les îles d'Aland, la restitution de la citadelle de Kars à la Turquie, prouvèrent que l'empereur Alexandre était disposé aux plus larges concessions pour obtenir la paix.

La quatrième séance, tenue le 4 mars, établit le nouveau et grand principe de la « neutralisation de la mer Noire ». C'était là le point douloureux de la négociation pour l'amour-

1. Ancien chef du cabinet de M. Guizot.

propre d'un grand pays qui avait pu rêver un instant de faire de l'Euxin un lac russe. L'empereur de Russie s'engageait à n'élever et à ne conserver sur le littoral de la mer Noire aucun arsenal militaire maritime. Le comte Orloff s'inclina devant la dure nécessité avec une dignité triste, et, buvant le calice jusqu'à la lie, il annonça d'une voix ferme qu'il était chargé par son maître de demander le libre passage du Bosphore et des Dardanelles pour les *deux seuls* vaisseaux de ligne russes qui se trouvassent encore à Nicolaïeff, et qui devaient rallier la mer Baltique aussitôt après la conclusion de la paix. C'en était fait. Les grands bâtiments de guerre de l'empire russe allaient disparaître de la mer Noire pendant quinze ans. Ils ne devaient y reparaître qu'après la guerre de 1870.

Le principe de la liberté de la navigation appliqué au Danube sur *tout* son parcours, fut établi dans la cinquième séance tenue le 6 mars. La Russie, jusqu'alors à peu près maîtresse des bouches de ce grand fleuve, subissait encore là une notable diminution d'influence. L'Autriche, traversée de part en part par le fleuve, consentait libéralement à le voir devenir, en principe, une route internationale.

L'organisation à donner aux deux principautés de Moldavie et de Valachie fut abordée dans la sixième séance. Cette grave affaire, qui ne fut, en raison même de son importance, qu'insuffisamment résolue par le Congrès, devait devenir, aussitôt après la clôture des conférences, la pierre d'achoppement de la politique française en Orient, et l'on n'a jamais assez mis en lumière les conséquences qu'entraîna, pour notre politique extérieure, la « question des principautés », comme on disait alors. La France lui dut un bouleversement complet dans le système de ses alliances et une notable diminution des incalculables avantages si laborieusement acquis par la guerre de 1854. Le comte Walewski se prononça en faveur de l'*union* des deux principautés de Moldavie et de Valachie, soumises jusqu'alors à un régime de gouvernement *séparé*, quoique également tributaires de la Sublime Porte. Lord Clarendon appuya cet avis, qui, par une singulière contradiction, devait, peu après, être énergiquement combattu

par le gouvernement britannique. Aali-Pacha se déclara nettement hostile à l'union des deux principautés, et fut soutenu non moins nettement par le comte de Buol. Une longue discussion s'ouvrit. Le comte Orloff prit parti pour le plan français. Le comte de Cavour fit de même. Il n'y avait pas à se le dissimuler, un groupement nouveau des puissances s'esquissait. C'était là le grand danger. On tourna la difficulté en ajournant la solution. Mais ce n'était pas la résoudre. M. Benedetti mandait à M. Thouvenel, le 11 mars :

« On est à peu près d'accord sur tous les points qui pouvaient compromettre l'œuvre de la paix. Il ne reste plus qu'à s'entendre sur le développement de l'organisation des Principautés. Je crois bien que je fais de l'indiscrétion, mais au diable le secret strict avec vous; je continue. Voici donc comment on va procéder : on signera d'abord un traité de paix qui contiendra la solution de toutes les questions renfermées dans les *cinq* garanties[1], à l'exception, toutefois, de ce qui concerne les Principautés, dont on ne posera que les principes plus ou moins développés, et ce traité pourrait bien être prêt et signé au moment où vous recevrez cette lettre. Immédiatement après, et dans une convention séparée, on règlera le régime nouveau à donner aux provinces du Danube. Décidément, on ne comprend pas, à Constantinople, cette grosse question des Principautés, et je n'en doute plus aujourd'hui que je vois les Turcs exclusivement d'accord avec les Autrichiens. »

1. Rappelons ici en quoi consistaient ces fameuses *garanties* dont la diplomatie française fut la première à définir le texte, et qui devinrent, dès leur apparition dans le monde politique, la base de toutes les négociations d'alors. Ces *garanties*, d'abord fixées à quatre, comprenaient :

1° L'abolition du protectorat de la Russie sur les Principautés danubiennes, dont les privilèges seraient mis sous la garantie collective des puissances ;

2° L'affranchissement de la navigation du Danube à son embouchure, qui serait réglée par les principes établis au Congrès de Vienne ;

3° La revision du traité du 13 juillet 1841 dans le sens d'une *limitation* de la puissance de la Russie dans la mer Noire. (C'était là le point essentiel et délicat) ;

4° La renonciation de la Russie au protectorat officiel qu'elle voulait exercer sur les sujets ottomans à quelque rite qu'ils appartinssent.

Un peu plus tard, par suite des défiances de l'Angleterre, une *cinquième garantie* fut ajoutée aux quatre autres. Cette *cinquième garantie* spécifiait que la Russie ne pourrait établir aucun établissement militaire dans les îles d'Aland, et qu'il serait procédé à un *examen* de l'état des territoires à l'est de la mer Noire.

En observateur clairvoyant, M. Thouvenel répondait à M. Benedetti :

« Je regrette bien que l'on n'ait pas eu plus tôt l'idée de me faire agir ici dans le sens de l'union des Principautés! La tête des Turcs est dure, et, pour y faire entrer quelque chose, il faut du temps. Cette affaire aurait dû être négociée depuis six mois, à Vienne et à Constantinople. Peut-être l'aurait-on gagnée. Je commence à craindre une paix bâclée! Le calme et la patience sont des vertus qui nous manquent. »

M. Thouvenel voyait juste. Le protocole de la séance du Congrès de Paris du 8 mars contenait le germe des discordes qui allaient naître, quelques mois après la prise de Sébastopol, et mettre dans un camp la France, la Sardaigne, la Prusse et la Russie, notre ennemie d'hier; dans un autre, l'Angleterre, l'Autriche et la Turquie, nos alliés de la veille. Cette division devait jeter bientôt une fâcheuse incertitude sur la sincérité de tous nos engagements diplomatiques. Les avertissements ne manquèrent pas. Ils furent vains. Le comte Orloff avait agi comme un diplomate consommé, en appuyant la proposition du comte Walewski dans la question de la Moldavie et de la Valachie. Le premier plénipotentiaire de Russie venait de porter le premier coup à la quintuple alliance qui avait abaissé son pays.



Au cours de la séance du 10 mars, alors que l'entente pacifique paraissait assurée, le comte Walewski proposa au Congrès d'inviter enfin le roi de Prusse à s'y faire représenter. Ce ne fut toutefois que le 18 mars, à la onzième séance, que les deux plénipotentiaires prussiens, le baron de Manteuffel et le comte de Hatzfeldt, purent franchir le seuil de la salle des délibérations. M. Benedetti écrivait à M. Thouvenel :

« C'est aujourd'hui seulement que M. de Manteuffel est présenté à l'empereur, et c'est aujourd'hui également qu'il est introduit au Congrès en compagnie de M. de Hatzfeldt. Le roi de Prusse paraît avoir reçu avec une vive reconnaissance l'invitation qui lui a été adressée. Il est un peu tard;

mais, pour lui, mieux vaut tard que jamais! Pour nous, il n'y avait pas nécessité, mais il y a incontestablement utilité. L'abstention de la Prusse n'eût pas été un grand mal, mais sa participation, sans inconvénient dans la limite où elle est réduite, est un bien, puisqu'elle ajoute une garantie de plus à la paix. D'autre part, il ne paraît pas que l'Autriche ait été très satisfaite de cette invitation, qu'elle a bien demandée officiellement, par acquit de conscience, mais qu'elle n'a jamais très chaudement appuyée. La Prusse, qui sait cela, s'en venge en racontant que l'empereur François-Joseph lui-même a ignoré jusqu'au dernier moment la résolution du Congrès en ce point. On dit notamment, dans plusieurs petites cours, que le colonel Manteuffel, qui est rentré à Berlin de son voyage à Vienne, quelques instants avant l'arrivée du courrier porteur de l'invitation au Congrès, était chargé d'une lettre de l'empereur d'Autriche au roi de Prusse donnant à entendre que la question était encore loin d'être résolue à Paris. »

L'entrée des représentants de la Prusse au Congrès changeait en une certitude les probabilités de conciliation. Aussi M. Thouvenel pouvait-il écrire de Constantinople à M. Benedetti, le 20 mars :

« A la lecture des premiers documents, j'avais jugé la paix faite, et une dépêche d'Aali-Pacha en date du 18, annonçant l'entrée au sein du Congrès des Prussiens confondus et morfondus, a changé mon espoir en certitude. Dieu soit loué! nous voilà au pinacle! Je me hâte d'adresser au secrétaire du Congrès tous les compliments qu'il mérite. Vous avez, du premier coup, trouvé une forme excellente pour l'œuvre la plus difficile qu'il y ait en diplomatie. »

Le détail des questions se rattachant à la neutralisation de la mer Noire et à l'organisation des Principautés; le renouvellement de la convention du 13 juillet 1841, dite convention des Détroits, et réglant la clôture du Bosphore et des Dardanelles; la rédaction fort délicate du préambule du traité de paix, les concessions demandées à la Turquie comme prix de son admission solennelle dans le concert européen; l'organi-

sation de la Servie; le sort du Monténégro, remplirent les laborieuses réunions du Congrès, qui siégea jusqu'à deux fois par jour. Enfin, le 30 mars, dans la dix-neuvième séance tenue à midi, les plénipotentiaires, en grand uniforme et revêtus de leurs ordres, apposèrent solennellement leurs signatures et le sceau de leurs armes sur les instruments mêmes de la paix. Puis, au bruit des salves de canon tirées à l'hôtel des Invalides, les membres du Congrès, sur la courtoise proposition de lord Clarendon, se rendirent en grand gala au palais des Tuileries, afin d'informer l'empereur Napoléon III de l'heureux résultat de l'œuvre de pacification et pour « le remercier de sa haute bienveillance, ainsi que de la gracieuse hospitalité dont les plénipotentiaires avaient été l'objet de sa part ».

La première partie de l'œuvre du Congrès, la partie brillante et fructueuse, était accomplie.

Le traité de paix du 30 mars souleva une allégresse générale, et il est impossible de ne pas reconnaître que, malgré des imperfections graves dont les conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir, il marqua pour la France une heure glorieuse. M. Thouvenel ressentait la joie patriotique qui remplissait tous les cœurs, lorsqu'il écrivait à M. Benedetti :

« La nouvelle de la signature de la paix m'est arrivée hier à neuf heures du soir, et, ce matin, une salve de cent un coups de canon, tirée par *notre* artillerie, l'a annoncée à Constantinople. Voilà donc une grande affaire finie et glorieusement finie! Quel chemin nous avons parcouru, et que 1856 ressemble peu à 1850! La question d'Orient n'est pas résolue, il est vrai. Elle renaîtra de notre vivant. Mais l'essentiel, le but de la guerre, c'était d'enlever à la Russie son caractère d'héritier présomptif du malade. Nous devons aujourd'hui essayer de faire vivre la Turquie, que nous avons sauvée d'une mort violente. »

A la cour, dans les ambassades, dans le monde, les fêtes succédaient aux fêtes. C'était un éblouissement.

« J'aurais voulu, mandait la comtesse de Damrémont à

M. Thouvenel, que vous vissiez Paris mardi dernier, pour juger du contentement public. D'abord, le matin, la revue a été magnifique. Un immense concours de spectateurs s'était porté au Champ-de-Mars, et le temps était à l'unisson de la disposition générale des esprits. Chacun semblait heureux, le chef de l'État surtout, ayant, par une politique ferme, habile et pleine de modération, fait remonter le pays qu'il gouverne au rang d'où il était descendu depuis près d'un demi-siècle. L'empereur se voyait suivi des représentants des plus grandes puissances du monde, au comble de la gloire la moins contestable. Ces représentants étaient là, à dix pas en arrière, couverts d'uniformes brillants, et témoignant par leur présence des sympathies que l'empereur, par la sagesse et la loyauté de sa politique, a su inspirer à ceux mêmes qui, naguère, étaient encore ses ennemis. Je ne pense pas que l'on ait jamais vu un plus beau et plus étonnant cortège que celui qui l'accompagnait ce jour-là! On y voyait entre autres, et tout le monde voulait y voir, le comte Orloff, celui-là même qui, quarante-deux ans auparavant, le 30 mars 1814, après la bataille livrée sous Paris par les alliés, était entré, lui troisième, avec les comtes Nesselrode et Paar dans notre capitale. Ce rapprochement des deux dates, 30 mars 1814 et 30 mars 1856, est d'autant plus curieux, que de vaincus nous sommes devenus vainqueurs, que notre isolement d'alors a fait place à une alliance formidable, et qu'enfin, au lieu d'être à la queue, nous nous trouvons à la tête des grandes puissances! Que n'étiez-vous ici pour vous réjouir avec nous, vous qui, pour une si grande part, avez coopéré à cet admirable résultat!

» Le soir, d'autres fêtes ont succédé à celles de la matinée. Je ne pense pas que Paris ait jamais présenté un spectacle plus frappant. L'illumination était générale et des plus brillantes. Comme pour en démontrer la spontanéité, les monuments publics étaient restés plongés dans l'obscurité. Dans les quartiers marchands, la foule était telle qu'elle pouvait à peine circuler. Ajoutez à cela un beau temps, des figures épanouies, et vous n'aurez qu'une idée imparfaite de la joie qu'a causée à la population parisienne la paix qui vient d'être signée. Après-demain jeudi, l'empereur rendra à Méhémet-Djémil-Bey l'honneur que le sultan vous a fait en assistant à une

fête chez vous. Sa Majesté se rendra à un bal à l'ambassade de Turquie, auquel environ douze cents personnes sont invitées. Aujourd'hui, on dîne chez Hübner, demain chez je ne sais qui, car depuis que le Congrès est assemblé, il est rare que chaque jour ne soit pas marqué par une fête ou un dîner. »

Quelques jours plus tard, l'intelligente correspondante ajoutait :

« Nous avons magnifiquement traité les plénipotentiaires, et, ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient résisté à ces batailles de fourchettes et de bouteilles ! Il paraît qu'ils ont été surtout émerveillés de la splendeur avec laquelle nos principaux fonctionnaires sont établis. L'Hôtel de Ville est effectivement le premier du monde, et la fête qu'on leur a donnée, bien qu'elle fût réclamée par M. Haussmann en personne, ne pouvait être d'une magnificence aussi souveraine qu'à la condition d'être payée par la ville de Paris. Il serait très fâcheux pour la moralité d'un préfet de la Seine, qu'il prétendît payer de sa poche, et pour une seule soirée, le grand opéra, l'opéra-comique, les premiers artistes de la capitale dans tous les genres, enfin tout ce qu'entraîne en fleurs, décoration, lumières et rafraîchissements, une semblable fête ! »

Enfin, comme pour mettre le comble à la prospérité et à la félicité publiques, l'impératrice Eugénie mettait au monde, le 16 mars, à trois heures du matin, après vingt-six heures de souffrances, l'enfant qui reçut le titre de prince impérial, et dont l'entrée dans la vie à un moment resplendissant laissait si peu présager la fin tragique. La comtesse de Damrémont, en envoyant à M. Thouvenel une de ses spirituelles chroniques mondaines, se laissait aller, en s'excusant toutefois un peu, à rapporter les badinages suivants :

« Le grand événement des couches a mis les faiseurs de bons mots en allégresse, et ils s'en sont donné. J'ignore si ces sottises ont passé les mers ; mais, puisque j'ai pris le

mauvais ton de vous les mander, je vais vous expliquer pourquoi on a donné la médaille militaire à l'enfant impérial : « C'est parce qu'il a été neuf mois dans le corps *du Génie* et qu'il n'en est sorti que par les tranchées. » Ce n'est pas mal, n'est-ce pas? Et maintenant, connaissez-vous la partie de bouillotte? J'espère que non. Eh bien, l'impératrice dit : « J'ouvre le jeu. » — Le baron Dubois dit : « Je tiens. » — La grande maîtresse dit : « Je vois. » — L'enfant impérial dit : « Je passe. » — Le prince Napoléon dit : « Je suis décavé. » — Et l'empereur... fait « Charlemagne ». — N'est-ce pas très plaisant? En somme, la satisfaction a été universelle et profonde. Bien que, pour la prise de Sébastopol, un certain nombre d'hommes de tous les partis aient illuminé par simple décence patriotique, et indépendamment de tout sentiment dynastique; bien que ces mêmes personnes se soient abstenues à propos de la naissance du prince impérial, l'illumination a été des plus brillantes. Dans tous les quartiers, à tous les étages, malgré le vent et la pluie, la lanterne en papier ou le lampion attestaient une écrasante majorité de vœux favorables. Au reste, c'est surtout dans les quartiers populaires que cette démonstration a eu le plus de développement, circonstance favorable puisqu'elle prouve que l'esprit révolutionnaire est bien et dûment dompté sur son propre terrain. Le faubourg Saint-Germain a été moins expansif. »



Revenons à l'œuvre du Congrès. Elle est appréciée dans plusieurs lettres adressées à M. Thouvenel, et qui nous paraissent mériter d'être reproduites. D'abord, une lettre, en date du 5 avril, de M. Walewski, qui avait présidé avec tact et dignité aux délibérations :

« La paix est signée. Cela n'a pas été sans peine, et je n'hésite pas à affirmer que si la négociation avait eu lieu en tout autre endroit que Paris, jamais elle n'eût abouti à un résultat satisfaisant. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le cabinet anglais qui, jusqu'au dernier moment, a entassé difficultés sur difficultés, en disant hautement que « nous allions

faire une paix honteuse », a tout à coup fait volte-face et proclamé à son de trompette que « la paix est bonne, excellente, avantageuse, et qu'il est inouï qu'en deux ans nous ayons obtenu ce qui semblait ne devoir être accompli qu'après une guerre de vingt années ». Je viens de vous citer *textuellement* les paroles de lord Palmerston. J'ai été très sensible aux compliments que vous m'adressez. J'attache une grande valeur à vos appréciations, et cela sous plus d'un rapport[1]. »

A M. Thouvenel encore, écrivait à cette même date du 5 avril, un diplomate français[2] fort bien placé alors pour tout savoir :

« Le résultat est magnifique, tout à fait digne de nous! On pourra regretter, il est vrai, qu'il n'ait pas été fait davantage pour la question des Principautés, mais l'entêtement des Turcs en est la seule cause. D'ailleurs, le vœu des populations, auquel il y a référence, laisse encore la porte ouverte à nos idées. Les Autrichiens ont été bien faibles dans leur argumentation sur ce point! Au reste, vous serez d'avis que l'Autriche n'a pas trop à se louer de certaines solutions, et particulièrement de celle qui établit « la libre navigation du Danube sur *tout* le parcours du fleuve », solution éminemment conforme à l'équité, mais à laquelle le comte de Buol ne s'attendait peut-être pas. On prétend, du reste, que le premier ministre d'Au-

1. De son côté, le grand-vizir Aali-Pacha mandait, de Paris, à M. Thouvenel, sous la date du 12 avril 1856 : « Je suis heureux des félicitations que vous voulez bien m'adresser à l'occasion de la signature de la paix, mon cher ambassadeur. Oui, c'est une grande œuvre à laquelle on ne peut qu'être fier d'attacher son nom! Le destin y a fait figurer le mien, au grand désespoir de mes *amis*, et je lui en suis très reconnaissant, d'autant plus que je sais combien cette mission était au-dessus de ma faible intelligence. Si j'ai obtenu quelques succès, c'est grâce à l'appui bienveillant que j'ai trouvé ici auprès du gouvernement impérial. Je ne puis que me louer de mes relations avec lord Clarendon. Je le trouve tout à fait autre que *notre ami* lord Stratford de Redcliffe! L'empereur a daigné honorer de sa présence notre fête du 10. Il m'est impossible de vous dire combien cette grande faveur impériale m'a rendu heureux. Voilà un titre de plus à la haine des envieux! En attendant que je puisse vous exprimer de vive voix ma gratitude de ce que Votre Excellence a fait pour me préparer un accueil si distingué à Paris, je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus sincères et les plus dévoués. — AALI. »

2. A mon vif regret, je ne suis pas autorisé à citer ici le nom de l'éminent personnage de qui émane cette lettre, ainsi que quelques autres passages cités plus loin. La diplomatie d'autrefois avait de ces modesties exagérées.

triche serait surtout préoccupé de la position que le comte Orloff s'est faite à Paris. Nous nous sommes donné, vis-à-vis du représentant de l'empereur de Russie, les apparences de générosité qui étaient dans notre devoir de vainqueur, mais l'Autriche ne fait pas de sentiment et *craint de nous en voir faire avec la Russie*.

» Vous savez certainement combien le comte Orloff s'est montré empressé et caressant. Il a fait une certaine quantité de mots calculés pour plaire, et qui se répètent. De tous les étrangers, le premier plénipotentiaire de Russie est le plus enthousiaste pour notre empereur. Il a répété à plusieurs de mes amis qu'il avait connus autrefois, « que les cartes brouillées à plusieurs reprises, l'empereur Napoléon avait tout rarrangé, et qu'il le déclarait le diplomate le plus fort de l'Europe ». Le comte Orloff a embrassé Canrobert pour son maréchalat. Hier encore, il refusait une soirée au faubourg Saint-Germain, pour ne pas se trouver dans une société hostile au gouvernement de l'empereur.

» Toutes ces politesses, que nous recevons sans en être aucunement dupes, produisent beaucoup d'effet sur les Autrichiens qui tremblent d'un retour aux idées de Tilsitt! Cette crainte est, aujourd'hui, une des thèses de la presse allemande. Le comte de Buol n'y échappe pas, et il paraît tenir à ne pas quitter Paris sans avoir resserré autant que possible les liens créés par le traité du 2 décembre 1854[1]. J'ai eu l'occasion de causer assez souvent avec les Autrichiens et notamment avec le baron de Meysenburg[2], qui est le rédacteur accrédité de M. de Buol, et il est facile de voir combien ils mettent

1. Le traité du 2 décembre 1854, signé entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, avait fait croire, tout d'abord, que l'Autriche allait se décider à joindre son *action militaire* contre la Russie, à celle de la France et de l'Angleterre. Mais il n'en fut rien, et le concours de l'Autriche resta moral et officieux. On peut même dire qu'il ne s'exerça efficacement dans ce double sens qu'après nos succès décisifs en Crimée. La diplomatie autrichienne fut, à cette époque, en butte aux plus amères récriminations, tant de la part de la Russie qui lui reprochait son ingratitude » en constatant son rapprochement de la France et de l'Angleterre, que de la part de ces deux dernières puissances, qui prétendaient avec raison que le concours militaire de l'Autriche contre la Russie aurait rendu impossible la longue résistance des Russes.

2. Directeur des affaires politiques au Département des Affaires étrangères d'Autriche, qui avait accompagné le comte de Buol-Schauenstein à Paris.

de prix à conserver notre alliance. Ils ont conscience d'avoir mérité le ressentiment des Russes et la crainte d'avoir à en subir les conséquences, une fois la question actuelle vidée. Plus que jamais peut-être, ils ressentent le besoin de trouver en nous un point d'appui, et ils tiendraient beaucoup à ce que des rapports plus intimes pussent s'établir entre les deux souverains. Ils regrettent, à ce point de vue, que l'empereur d'Autriche n'ait pas été choisi, plutôt que le pape, pour parrain du jeune prince impérial.

» Cette alliance pourra nous gêner sur quelques points, notamment en Italie et dans les Principautés; mais elle nous est utile sur tant d'autres, que nous devons, je crois, nous y tenir, autant qu'elle sera raisonnable. D'ailleurs, les menaces de la Russie ne manquent pas, et tous les écrivains à la solde de cette puissance ne sont occupés qu'à déchirer l'Autriche. Le *Nord*, de Bruxelles, se distingue dans cette croisade. Les Prussiens font chorus, et il ne manque pas, en Allemagne, de petits États pour se joindre à cette explosion de récriminations contre la malheureuse Autriche! Quant aux Anglais, ils sont devenus sympathiques à l'alliance du 2 décembre 1854. Le gouvernement de la reine, d'autre part, est satisfait du résultat du Congrès. Lord Clarendon ne s'en cache pas, bien que le public lui attribue un autre langage, et lord Palmerston lui-même, à qui l'on croirait volontiers des opinions plus belliqueuses, est dans des sentiments tout à fait tels que nous pouvions le désirer. C'est, du reste, ce que nous avait écrit de Londres le comte de Persigny[1].

» J'en étais là de ma lettre quand j'ai reçu celle dans laquelle vous me demandez de vous tracer quelques silhouettes des plénipotentiaires. Je suppose cependant que vous les connaissez à peu près tous. Les deux Russes étaient naturellement les plus intéressants, et le comte Orloff a fait, à lui tout seul, l'objet de la plus vive curiosité dans nos salons, cet hiver. Autant le baron de Brunnow est peu favorisé de la nature pour l'aspect, autant son collègue a été bien traité. C'est un magnifique vieillard qui, malgré son âge[2], ne paraît pas avoir

1. Alors ambassadeur de France à Londres.

2. Le comte Orloff était âgé, en 1856, de plus de soixante-dix ans.

beaucoup plus de la cinquantaine. Il a de la dignité sans morgue, et beaucoup de souplesse, sans que sa gravité en souffre. Dans le Congrès comme dans le monde, il a porté avec beaucoup de convenance un rôle très difficile. C'est au moins autant à ce que sa personne a d'intéressant, qu'à l'esprit de conciliation qu'il s'est étudié à montrer, qu'il doit l'accueil qu'il a reçu partout. Sa bonne contenance a si bien réussi à couvrir l'humiliation de son pays, qu'il y a même eu un moment d'illusion dans le public, et qu'en définitive, il faudra la promulgation du traité de paix, de ses annexes et des protocoles, pour persuader à l'opinion que la Russie a réellement fait toutes les concessions que nous avions à lui demander. Quant à M. de Brunnow, comme tous les seconds plénipotentiaires, il s'est un peu effacé, et s'est, du reste, conformé le mieux qu'il a pu à l'attitude de son collègue. Il nous a témoigné les mêmes égards et la même modération.

» Il n'y a rien de particulier à vous dire du comte de Clarendon, qui a fait preuve d'un très bon esprit, et qui a, évidemment, beaucoup contribué à tempérer les ardeurs belliqueuses de lord Palmerston. Son visage calme et distingué faisait un peu contraste avec la mauvaise humeur ordinaire de son second, lord Cowley, et il faut certainement nous louer d'avoir eu à traiter des affaires aussi délicates avec un aussi parfait honnête homme.

» Je pourrais presque me dispenser de vous parler du baron de Manteuffel, qui n'a pas tenu une bien grande place dans les conférences. Le gouvernement prussien en a obtenu, cependant, une plus grande peut-être qu'il ne convenait, dans le préambule du traité, et c'est au baron de Manteuffel que la Prusse le doit. Ç'a été l'incident dramatique de la négociation. Les plus sérieuses difficultés ont coûté moins de peine que ce préambule, et, sans *notre modération*, les Anglais et les Autrichiens eussent été disposés à renvoyer incontinent M. de Manteuffel à Berlin, plutôt que de lui rien céder. Mais c'est là la seule satisfaction que la Prusse ait obtenue. Personnellement, M. de Manteuffel a eu peu de succès. De tous les plénipotentiaires, c'est assurément celui qui salue le mieux, le plus souvent, le plus complètement. Il se confond en salutations. Il n'est que saluts. Au reste, il n'a pas du tout l'air

d'un méchant homme, et, sans la peine qu'il se donnait pour être aimable chez nous, on l'aurait peu remarqué.

» Le comte de Cavour ne brille pas non plus par la distinction de sa personne, mais, sous une enveloppe un peu épaisse, il cache beaucoup de finesse et de talents. Il a réussi, en définitive, à entrer carrément et sur le pied d'égalité avec tout le monde dans le Congrès. Il a eu plus d'une fois de l'esprit, surtout dans ses reparties au baron de Hübner.

» Vous connaissez maintenant, dans tous ses détails, la besogne de ces messieurs. Incontestablement elle est bonne, et nous voilà comblés des faveurs de la fortune! Vous ne sauriez croire les hommages que nous recevons tous les jours de toute part! Il y a eu dans notre histoire nationale des époques autrement glorieuses au point de vue militaire, mais je n'en connais pas où le gouvernement de notre pays ait été entouré, au dehors, de plus d'estime et d'admiration. Vous avez eu votre part considérable dans cette heureuse entreprise, et certes le début n'a pas été indigne de la fin. Quelle belle histoire ce serait à écrire! »

***

La signature de la paix du 30 mars n'avait pas marqué, comme on eût pu le croire, la fin du Congrès. Le 2 avril, les plénipotentiaires reprenaient leurs conférences. Les questions de détail relatives à la levée des blocus, à l'évacuation des territoires ottomans par les troupes russes et alliées, et des Principautés par l'armée autrichienne, occupèrent encore plusieurs réunions. Mais la séance tenue le 8 avril mérite d'arrêter l'attention, car elle contient le principe de tous les bouleversements qui modifièrent la face de l'Europe de 1859 à 1871.

Le comte Walewski, en effet, donnant tout à coup à la discussion un tour aussi nouveau qu'imprévu, déclara « qu'il serait à désirer de voir les plénipotentiaires, avant la clôture du Congrès, et bien qu'ils eussent été spécialement réunis pour régler la question d'Orient, échanger leurs idées sur différents sujets dont il pourrait être utile de s'occuper afin de prévenir de nouvelles complications ». Cette motion fut chau-

dement appuyée par lord Clarendon. Après avoir parlé de l'état d'anarchie où était alors plongée la Grèce sous le faible gouvernement du roi Othon Ier, le comte Walewski, abordant le plus brûlant des terrains, rappela que « les États pontificaux étaient dans une position anormale, par suite de l'occupation de Rome par des troupes françaises et des Légations par un corps autrichien ». Le premier plénipotentiaire français ajouta « que non seulement la France était prête à retirer ses troupes de Rome, mais qu'elle attendait avec impatience le moment où elle pourrait le faire sans compromettre la tranquillité du pays ». « Un vœu exprimé dans ce sens, disait en terminant le comte Walewski, pourrait ne pas être sans utilité. »

Lord Clarendon, de son côté, dans un long discours, fit alors le procès des institutions romaines et du système de l'occupation austro-française. Il recommanda « la sécularisation du gouvernement pontifical » et « l'organisation d'une administration en harmonie avec l'esprit du siècle », afin de faire cesser un rôle que la France et l'Autriche ne voudraient pas accepter pour leurs armées, s'il avait, en définitive, pour but de maintenir un gouvernement auquel « le sentiment public était hostile ». Lord Clarendon conseillait donc de commencer l'expérience par un nouveau régime « laïque et séparé » dans les Légations. Le premier plénipotentiaire anglais, on le voit, avec une témérité qui confinait à la légèreté, posait, d'un coup, la « question romaine », dans toute sa redoutable étendue.

Directement mis en cause, le comte de Buol refusa de donner des explications sur la durée de l'occupation des États romains par l'Autriche, « tout en s'associant, ajouta-t-il, et complètement, aux paroles prononcées par le premier plénipotentiaire de France ». Le baron de Manteuffel observa la plus complète réserve. Il n'en fut pas de même du comte de Cavour, trop heureux d'avoir à opérer sur un terrain si bien préparé par lord Clarendon. Le premier plénipotentiaire de Sardaigne insista de toutes ses forces pour que « l'opinion manifestée par certaines puissances sur l'occupation des États romains fût constatée au protocole »: puis, négligeant à dessein le fait de l'occupation française, le comte de Cavour ne s'en prit qu'à l'occupation des Légations par l'Autriche, qu'il qualifia

« d'occupation prenant chaque jour un caractère plus permanent, détruisant l'équilibre politique en Italie, et constituant pour la Sardaigne un véritable danger ». C'était la revanche de Novare qui commençait.

Fort habilement, le baron de Hübner riposta que l'Autriche n'occupait pas *seule* les États romains ; que la France y remplissait la même mission protectrice ; que les deux pays tendaient ainsi au même but ; qu'enfin les troupes autrichiennes ne restaient à Bologne qu'en raison de la situation exceptionnellement révolutionnaire de cette ville, qui nécessitait l'état de siège. Cherchant enfin à porter un coup droit à M. de Cavour et à la Sardaigne, M. de Hübner ajouta que le roi de Piémont occupait bien, de son côté, et cela depuis huit ans, les communes de Menton et de Roquebrune, faisant partie de la principauté de Monaco, et cela, *malgré* le vœu du souverain de ce petit pays. Le comte de Cavour riposta qu'il désirait autant voir cesser, dans les États romains, l'occupation française que l'occupation autrichienne, bien que cette dernière « fût autrement dangereuse que la première pour les États indépendants de l'Italie ». Quant à Monaco, le comte de Cavour déclara, non sans malice, que la Sardaigne était prête à retirer les « cinquante hommes » qui occupaient Menton, « si le prince de Monaco était en état de rentrer dans ce pays sans s'exposer aux plus graves dangers ».

L'aigreur était manifeste entre les plénipotentiaires d'Autriche et de Sardaigne. C'est une des imprudences du Congrès de Paris d'avoir pris soin de le constater officiellement.

Après Rome, le comte Walewski parla de Naples, souhaitant que « le gouvernement napolitain fût enfin éclairé sur la fausse voie dans laquelle il s'était engagé ». Il est hors de doute que « le roi Ferdinand II gouvernait ses États d'une manière déplorable ». Mais, pour la seconde fois, le Congrès touchait bien inutilement à un point trop délicat ! Quelle sanction, en effet, en dehors d'une révolution, pouvaient avoir « les avertissements » du Congrès de Paris auprès du roi de Naples ? M. Thouvenel nous paraissait plus près de la vérité, quand il écrivait, peut-être un peu irrévérencieusement, à M. Benedetti, peu de temps avant le Congrès, alors que les deux gouvernements d'Angleterre et de France s'évertuaient

à morigéner en vain le roi des Deux-Siciles : « Je ne compte plus que sur *la cacarella* du roi Ferdinand pour l'inciter à faire des réformes. »

Quoi qu'il en fût, là encore, lord Clarendon fut fort précis : « Il est des cas, s'écria le noble lord, où l'exception au principe de non-intervention devient également un droit et un devoir. Le gouvernement napolitain semble avoir conféré ce droit et imposé ce devoir à l'Europe. » C'est sans doute en vertu de ce principe que, moins de quatre années plus tard, le gouvernement britannique, dirigé par lord Palmerston, protégea ouvertement le débarquement de Garibaldi en Sicile, alors que le gouvernement impérial de France, déjà si calomnié, recueillait sous son pavillon les débris respectables de la monarchie napolitaine agonisant à Gaëte !

Le comte Walewski dénonça ensuite au Congrès le danger international que créaient « les appels à l'assassinat » et les publications incendiaires partant de Belgique, où une législation, en cela défectueuse, laissait le gouvernement de ce pays désarmé. Puis, pour couronner, par une manifestation civilisatrice, les délibérations européennes, il proposa de jeter les bases d'un droit maritime [1] uniforme en temps de guerre : « L'effet de la déclaration sur le droit maritime est considérable, mandait M. Benedetti à M. Thouvenel. Il y a tout lieu de penser qu'elle obtiendra l'unanime adhésion des gouvernements. On n'a de doute que pour les États-Unis ; mais on compte sur la pression des Chambres de commerce, qui, il y a deux ans déjà, s'étaient prononcées, notamment à New-York, dans un sens favorable. »

Enfin, les dernières paroles prononcées au Congrès furent des paroles de paix, et l'on put croire un instant que le généreux et chimérique abbé de Saint-Pierre allait recruter des partisans parmi les premiers diplomates de l'Europe, lorsqu'on entendit lord Clarendon, pris d'un beau zèle philanthropique, souhaiter « de recourir dorénavant à l'action médiatrice d'un État ami, avant d'en appeler à la force ».

1. Abolition de la course. — Le pavillon neutre couvre la marchandise ennemie, excepté la contrebande de guerre. — La marchandise neutre, sauf la contrebande de guerre, n'est pas saisissable même sous pavillon ennemi. — Les blocus ne sont obligatoires qu'autant qu'ils sont effectifs.

Le 16 avril, après vingt-quatre séances, le Congrès de Paris se séparait, non sans avoir, sur la proposition du comte Orloff, chevaleresque jusqu'à la fin, décidé d'offrir au comte Walewski « tous les remerciements du Congrès pour la manière dont il avait conduit ses travaux ».

La discussion de politique générale, soulevée si inopinément dans la vingt-deuxième séance du Congrès, produisit en Europe une vive sensation. M. Benedetti mandait à M. Thouvenel :

« Les affaires n'ont pas encore repris depuis la signature de la paix, mais la publication des protocoles va nous en créer quelques-unes! M. de Rayneval[1], à Rome, n'avait pas prévu et ne pouvait pas prévoir le protocole 22, et il s'est un peu fourvoyé. Le baron Brenier[2], à Naples, à peu près dans le même moment, donnait un bal au roi Ferdinand. C'est sur ce protocole 22 que la curiosité publique est surtout fixée, et il va certainement exciter une très vive impression partout. »

De son côté, M. Thouvenel, fort surpris de la tournure imprévue qu'avaient subitement prise les délibérations du Congrès, écrivait, de Constantinople, à son correspondant habituel de Paris :

« Pouvez-vous me donner l'explication de la conférence du 8 avril, de cette séance où le comte de Buol a été plongé dans un bain de vinaigre anglais tout imprégné de senteurs savoyardes? La politique autrichienne en conservera longtemps un goût d'aigre! Je vous ai toujours parlé très franchement. Je n'hésite donc pas à vous dire que tout cela m'a paru ressembler à une conversation après boire. Fallait-il agiter ces redoutables questions lorsqu'on n'était pas décidé pour les trancher? En résumé, la paix me paraît maintenant grosse d'orages, et j'ai grand peur que les Sardes, qui ne nous ont servi à rien contre les Russes, ne nous entraînent, avant peu, à nous battre, pour eux, contre les Autrichiens! Je m'entends

1. Ambassadeur de France près le Saint-Siège.

2. Ministre de France à Naples.

sur ce point avec lord Stratford de Redcliffe [1] qui boude son gouvernement depuis le traité du 30 mars, dans l'attente des attaques du Parlement : « *J'ai toujours eu des principes purs* » (prononcez à l'anglaise), me disait hier mon collègue » d'Angleterre, *et avec cela je serai soutenu comme une colombe* » *dans les airs.* » Que dites-vous du choix de l'oiseau? »

Le correspondant politique que M. Thouvenel s'était ménagé à Paris, répondait à son interrogation :

« Je crois que c'est surtout à l'Angleterre qu'il faut attribuer la pensée première du protocole 22. Il n'entrait pas dans le plan de conduite français de soulever des questions nouvelles, et j'imagine que nous nous fussions contentés de résoudre celles qui étaient en suspens. Mais le cabinet de Londres, qui n'était qu'à moitié satisfait de se voir obligé de traiter, au moment où il se sentait en mesure de guerroyer avec avantage, a tenu évidemment à donner à l'opinion une petite satisfaction en sus de la paix. De là son insistance à parler de l'Italie! Les Piémontais l'y poussaient d'ailleurs, avec une ardeur dont vous avez pu juger par les communications venues d'eux et publiées dans les journaux. »



Il nous reste à parler maintenant d'une très courte négociation dont Paris fut encore le théâtre à la fin du Congrès.

Le comte de Buol-Schauenstein, premier ministre et premier plénipotentiaire d'Autriche, de plus en plus préoccupé des conséquences possibles des coquetteries que la Russie avait entamées avec la France au lendemain de la guerre de Crimée, mit en œuvre tous les moyens dont il disposait pour resserrer, par un lien nouveau, l'alliance, assez fragile d'ailleurs qui, depuis le traité du 2 décembre 1854, unissait l'Autriche à la France et à l'Angleterre. De là le traité du 15 avril 1856 [2],

1. Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople.

2. Article premier. — Garantie de l'intégrité de l'Empire Ottoman par les *trois* puissances signataires.

Art. 2. — *Toute infraction au traité de Paris sera considérée par les* TROIS *puissances comme un* casus belli.

Art. 3. — Echange des ratifications dans les quinze jours.

Pas d'autres articles à ce traité.

signé sans bruit, la veille même de la clôture du Congrès, entre l'Angleterre, l'Autriche et la France *seules*, et tenu rigoureusement secret jusqu'au mois de mai, époque où lord Clarendon crut opportun d'en donner connaissance au Parlement britannique, et, par conséquent, à l'Europe étonnée.

A peine le premier ministre d'Angleterre eut-il produit au jour cet acte diplomatique clandestin, que l'émotion se produisit partout dans le monde politique. M. Benedetti écrivait à M. Thouvenel le 13 mai 1856 :

« Le traité du 15 avril, publié par l'Angleterre, avait été laissé par nous dans l'ombre. C'est bien à l'invitation de l'Angleterre et de l'Autriche, et parce que nous y étions *engagés* par le mémorandum signé à Vienne le 14 novembre 1855 [1], que nous sommes entrés dans cette négociation. Il est assurément intéressant de constater que le gouvernement britannique, que nous trouvions jadis si lent, toutes les fois qu'il s'agissait de lien à *trois*, s'est mis, cette fois, en avant. L'intention, du reste, est bien claire. On a pensé, à Londres comme à Vienne, que nous allions être en butte aux cajoleries de la Russie, et on a trouvé bon de resserrer l'ancienne alliance, pour nous retenir. Si, de notre côté, nous avons montré peu d'empressement à engager notre liberté d'action, c'est moins pour nous la réserver réellement, que pour être fidèles à notre système de *modération* envers la Russie. Il ne pouvait, en effet, échapper à personne, que ce traité du 15 avril, venant après celui du 30 mars, n'avait rien de flatteur pour l'amour-propre des Russes. L'effet a été excellent à Vienne, favorable à Londres ; mais en Allemagne, où il y a toujours beaucoup de défiance contre l'Autriche, on l'a assez

1. Le « memorandum » du 14 novembre 1855, signé par le comte de Buol-Schauenstein au nom de l'Autriche, et par le baron de Bourqueney au nom de la France, avait pour but, en entraînant de plus en plus l'Autriche dans l'alliance anglo-française, d'amener la Russie à composition. Ce « memorandum » spécifiait que l'Autriche s'engageait à rompre sur-le-champ ses relations diplomatiques avec la Russie, si, dans un délai de trois semaines à dater de la remise, entre les mains du chancelier russe comte de Nesselrode, des propositions de paix formulées par l'intermédiaire de l'Autriche, la Russie n'avait pas accepté ces propositions rédigées de concert avec l'Angleterre et la France. Ce furent ces propositions qui furent portées à Saint-Pétersbourg par l'ambassadeur autrichien, comte Valentin Esterhazy. Ces propositions n'étaient autres que les « *cinq* garanties ».

froidement accueilli. La nomination du prince Gortschakow comme ministre des Affaires étrangères n'a pas contribué à rassurer l'Autriche sur les dispositions de la Russie à son égard. »

A Constantinople, la publication du traité du 15 avril donnait lieu également à bien des commentaires. M. Thouvenel mandait à M. Benedetti le 29 mai :

« Voici l'opinion de Réchid-Pacha sur le traité secret du 15 avril : l'ex grand-vizir insiste d'abord sur le rôle que l'on a fait jouer à Aali-Pacha, en concluant, *à son insu*, un acte aussi important pour la Turquie. Il trouve ensuite que « ce traité est un acte de double défiance, de défiance envers la Russie d'abord, et de défiance mutuelle entre les trois puissances contractantes. Je crois, a ajouté Réchid-Pacha, qu'il faut considérer ce traité plutôt sous ce dernier point de vue. Pour ce qui est de la défiance témoignée à la Russie, cette puissance doit, à juste titre, la regarder comme une insulte gratuite qu'elle n'a pas méritée par la conduite qu'elle a tenue au Congrès. Quant à la méfiance réciproque des trois parties contractantes, si l'initiative est partie de l'Angleterre, c'est que le cabinet anglais a craint un rapprochement entre la France et la Russie. Si l'initiative est venue de la France, ce que je ne crois pas, la France s'est défiée de l'Autriche, et a cru à la possibilité, pour cette dernière, de rentrer dans les bonnes grâces de la Russie. Si, enfin, l'initiative est venue de Vienne, c'est que l'Autriche a une telle peur de la Russie qu'elle se jette pieds et poings liés entre les bras des deux puissances maritimes. Quant à nous autres Turcs, on ne nous a pas prévenus de la conclusion du traité secret, ni invités à nous y associer. Les trois puissances contractantes ont donc pris, vis-à-vis de nous, une position exceptionnelle, *contraire* au traité du 30 mars, et qui me paraît singulièrement ressembler à un protectorat collectif. Nous verrons si j'ai raison. Pour ce qui regarde la Prusse, on lui a passé sur le corps malgré les belles décorations que distribue le roi Frédéric-Guillaume IV. »

Il faut avouer que ce n'était pas mal raisonné pour un grand-vizir en disponibilité.



Cependant Paris voyait peu à peu s'éloigner tout le brillant cortège de grands personnages qui lui avait donné tant d'éclat et d'animation pendant les premiers mois de l'année 1856. Les suprêmes politesses internationales s'échangeaient. L'empereur des Français, à qui la reine Victoria avait déjà conféré l'ordre de la Jarretière, pendant son voyage à Londres, recevait de l'empereur de Russie les insignes de l'ordre de Saint-André. Le comte Walewski, qui avait, on l'a vu, présidé le Congrès à l'entière satisfaction de tous, était gratifié par la reine d'Angleterre d'une superbe tabatière enrichie de diamants et ornée du portrait de la souveraine. L'empereur de Russie lui adressait un présent du même genre. Le roi de Prusse le décorait du grand-cordon de l'Aigle Noir. M. Benedetti, qui avait rempli avec la plus grande distinction les délicates et laborieuses fonctions de secrétaire du Congrès, recevait de l'Angleterre un encrier en argent dont le modèle avait été admiré à l'Exposition universelle de 1855; de la Russie, le grand-cordon de Saint-Stanislas; de l'Autriche, la croix de commandeur de Saint-Etienne, distinction fort élevée dans ce royaume. Enfin, le Congrès, en se séparant, laissait, à titre de gratification, pour les bureaux du Département des Affaires étrangères, outre de nombreuses décorations, une somme d'argent qui fut fixée à cinq mille francs par puissance, et dont le total dépassait trente-cinq mille francs.

L'empereur Napoléon III, de son côté, distribuait les cadeaux et les distinctions honorifiques avec une prodigalité répondant à l'éclat des circonstances comme à sa générosité naturelle. La faveur dont fut l'objet le comte de Persigny, notre ambassadeur à Londres, le fougueux protagoniste de l'alliance intime avec l'Angleterre, fut particulièrement remarquée. Madame de Damrémont écrivait à M. Thouvenel :

« L'autre jour, à Saint-Cloud, l'empereur a retenu Persigny à dîner. Celui-ci s'excusait d'être en redingote. L'empereur lui a fait apporter un habit pour calmer ses scrupules. La plaque de la Légion d'honneur était à *gauche*. Persigny a

voulu la mettre à *droite*, mais Sa Majesté l'a prié de n'en rien faire, et lui a annoncé que, le matin même, elle l'avait appelé aux honneurs du grand-cordon. Quand viendrez-vous dîner à Saint-Cloud, et sans habit ? »

Et la comtesse ajoutait :

« Voilà la paix faite, mais il est impossible que longtemps se passe sans que l'Italie ne devienne le théâtre d'une nouvelle lutte favorisée par l'argent de l'Angleterre aidée par le Piémont. Il sera bien difficile que nous restions neutres! Je crois qu'*on* est fort édifié sur la faiblesse militaire de l'Autriche et sur sa conduite cauteleuse depuis deux ans. Tout le monde, en somme, excepté la France, a perdu dans la guerre qui vient de finir. L'Angleterre a montré l'impuissance de son armée de terre. La Russie, malgré une sublime défense, a perdu le fruit de son travail depuis cinquante ans. L'Autriche faisait banqueroute si elle avait dû entrer en campagne. La Prusse est descendue du rang qu'elle occupait. Enfin le Piémont à dépensé cent millions qu'il n'avait pas. Il est vrai que les soldats du roi Victor-Emmanuel ont appris à se battre à côté des nôtres, et il est impossible que l'armée sarde ne se croie pas de force à lutter contre les Autrichiens, appuyée qu'elle sera par toutes les populations italiennes qui souffrent avec horreur l'occupation étrangère. Je crois donc, mon cher ambassadeur, qu'avant dix-huit mois, la guerre éclatera en Italie. »

Madame de Damrémont ne se trompait que de dix-huit mois dans sa prophétie. Terminons sur cette lettre, qui annonçait les guerres futures, et montre que ce Congrès de Paris, en portant à un si haut point la puissance de la France et la gloire de la dynastie, en préparait la ruine.

THOUVENEL

LA
TROISIÈME CHAMBRE[1]

XIII

LA DÉROUTE DES RATS

Au premier étage de l'établissement tenu par Sam Brady, un groupe de la Troisième Chambre était réuni.

La fumée obscurcissait l'atmosphère ; les crachats des fumeurs, l'odeur de la bière et du whisky la rendaient fétide. Des garçons bien tondus, venant du rez-de-chaussée, passaient vivement de ci de là, apportant des plateaux chargés de boissons aux petites coteries de causeurs assis en des attitudes confidentielles sur les divans de cuir rouge ou les hautes chaises qui meublaient la pièce.

Le fracas de la rue qui montait du dehors faisait des conversations un tapage inintelligible.

Ce n'était pas une réunion régulière, après convocation ; mais la croyance générale qu'on était arrivé au jour décisif du procès, et que Tuttle était complètement désarçonné, les avait tous amenés dans les dispositions les plus joyeuses. Sheehan était horriblement ivre, et tenu en observation par

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

Marc Brady, un petit Irlandais malin et nerveux, le véritable propriétaire de l'établissement, qui de temps en temps quittait le bar pour surveiller la marée montante de l'ivresse, prêt à donner un avertissement au moment opportun.

Il prit à part deux ou trois de ceux qui avaient le mieux conservé leur sang-froid et leur dit :

— Voyons, écoutez-moi, mes gaillards. Vous n'êtes pas prudents. Vous n'avez pas envie de vous faire coffrer en bavardant à tort et à travers, hein? Ça ne ferait pas mon affaire, pas pour le moment. Vous comprenez? Ça ne ferait pas mon affaire, si ça fait la vôtre.

Ils promirent de veiller sur Sheehan et les autres, qui semblaient disposés à passer la nuit là, et il descendit pour répondre à un appel du téléphone.

Soudain il reparut, escaladant les marches par bonds, sa drôle de petite figure chafouine exprimant l'agitation et la crainte.

— C'est le quart d'heure du diable, à présent... sûr!

Tous se précipitèrent vers lui.

— Qu'y a-t-il, Marc?

Il sauta en l'air comme un acrobate et lâcha une série de jurons irlandais avant de pouvoir articuler quelque chose d'intelligible.

— Ward a parlé !... Filez tous tant que vous êtes, malheureux, filez!

Jurons, cris de surprise, éclatèrent en chœur. Ils se regardaient tous les uns les autres comme une nichée de rats, dans un grenier, qui sentent remuer le blé au-dessus de leurs têtes.

— Ils ne peuvent rien sur nous, dit l'un.

— Vraiment? dit Marc en ricanant avec un mépris indicible. Les journalistes vont tomber sur nous comme des mouches sur un gâteau de miel... Mille tonnerres! Si vous ne filez pas, on vous coffrera tous sans exception!

— Ça c'est certain, dit le vieux capitaine Baker. S'ils en attrapent un et qu'il parle, nous sommes tous découverts en plein... J'ai idée que j'aurais besoin d'un voyage à la Nouvelle-Écosse. Ma santé n'est plus ce qu'elle était...

— Qu'on s'en aille, tout le monde! Impossible de se fier à Fox une minute, cria de l'escalier une autre voix puissante.

Presque tous s'esquivèrent par l'escalier; moins de dix minutes après, Marc était seul en face de son frère Sam, un homme taillé en athlète, avec une tête de lutteur et des traits insignifiants.

— Que va-t-on faire, Sam? demanda Marc.

— On arrêtera Brennan, Fox, le Patron et tous les malheureux sur qui on pourra mettre la main. On ne parlera que de mises en accusation et de procès criminels. Les gros bonnets seront ensuite relâchés sous caution, naturellement, mais cela ne nous sauvera pas si l'on pince Sheehan... Veillez à ce qu'il parte, et à mettre de l'ordre ici, — ajouta-t-il en regardant autour de lui. — Que personne ne voie cette pièce en l'état où elle est, n'est-ce pas? Si Tom vient, dites-lui qu'il me trouvera à la maison, et recommandez-lui de filer aussi vite que possible.

Depuis le moment où le sénateur Ward était tombé, tout était confusion et déroute apparente. Personne ne savait au juste ce que savait le voisin, ni surtout ce qu'il voudrait raconter. Tout sentiment de solidarité avait disparu entre les membres de la Troisième Chambre et leurs acolytes. Instantanément, tous les comparses de l'affaire disparurent comme les rats quand la dernière gerbe qui les abrite est enlevée.

Chacun se méfiait de Brennan et de Fox, et s'attendait à les voir compromettre les autres; de leur côté, les deux compères se sentaient également sûrs que ces coupables sans importance trahiraient leurs complices à la plus légère invite, et que chaque aveu engloberait des noms plus considérables et atteindrait plus en arrière, jusqu'à des cercles plus dangereux. Donc, c'était la retraite, — un véritable Waterloo.

Les journaux, dont les éditions se succédaient sans cesse, continuaient à vociférer en demi-colonnes de gros caractères: « Enfin écrasés! Des poursuites! Le cri du Peuple! qu'on l'écoute! La lumière! l'épuration! Que tout honnête homme mette de côté l'esprit de parti et travaille à chasser la corruption! » Un journal même, *la Planète*, s'écriait furieusement : « Pas de caution! A bas les traîtres! »

L'arrestation de Fox, de Brennan et de Davis, suivit immédiatement le dépôt du rapport de la commission: les deux

Chambres étaient dans un tumulte indescriptible : l'un après l'autre, des membres étaient compromis. Toute autre affaire cessa. Le public guettait fiévreusement chaque édition nouvelle des journaux et lisait avec un plaisir sauvage l'annonce des arrestations successives. Mais le coup de filet, lancé trop tard, ne ramena qu'un petit nombre d'intermédiaires insignifiants et mal famés, connaissant tout juste une des deux parties entre lesquelles s'étaient opérée la transaction criminelle. Cependant ils en compromettaient d'autres, et peu à peu les arrestations suivaient. Les approches de la loi cernaient Davis comme une muraille de feu.

Il ne manquait pas de gens maintenant pour entourer Wilson Tuttle et prendre la suite de l'affaire, ce dont il était très reconnaissant. Il était sincèrement alarmé pour Davis et le croyait encore, à cette heure, plus victime que coupable. Laissant aux mains de l'État le soin de mener les poursuites, il courut à Waterside pour voir sa mère et rassurer Hélène.

Il trouva Mrs Tuttle tricotant tranquillement sur la terrasse ; son calme et vieux visage reflétait la douceur et la sérénité de son âme. Aucun écho de la bataille n'avait pénétré dans sa paisible retraite que réchauffaient, comme un rayon de soleil, sa confiance et son orgueil maternel. Des voisins empressés avaient appelé son attention sur les attaques dirigées contre Wilson, mais une parole et un sourire de son enfant suffisaient à la rassurer.

— Ne vous tourmentez pas, mère, lui avait-il dit, quoi que puissent raconter les journaux ou les gens. Je serai absolument franc avec vous. Je vous dirai au juste où en seront les choses.

Elle n'avait plus, dès lors, éprouvé la moindre inquiétude, et le journal du soir qu'elle n'avait pas lu, avec l'épouvantail de sa première page, était là, près d'elle, roulé en boule, tel que le petit vendeur l'avait lancé sur la terrasse.

L'oreille de la mère, néanmoins, devina une émotion au pas de Wilson ; elle se leva, sous le coup d'une vive anxiété.

— Qu'y a-t-il, mon fils ?

— J'ai gagné, mère ! — cria-t-il avec joie, comme il mon-

tait les marches en courant. — Tout le monde est pour moi, maintenant !

Elle mit ses bras autour du cou de son fils. Elle avait une très vague idée de sa victoire, et croyait qu'il s'agissait d'une élection quelconque.

— Eh bien ! j'en étais sûre, dit-elle en le serrant contre elle. A présent, venez souper.

— Il faut d'abord que j'aille voir le sénateur Ward. Comment va-t-il ? Vous n'avez rien entendu dire ?

— Non, absolument rien, si ce n'est que Netty, leur servante, a dit à la nôtre qu'il était encore rentré chez lui en voiture.

— Eh bien ! il n'est pas rentré, cette fois, dans l'état que vous croyez. C'est un héros, mère. Je vous raconterai tout cela en revenant.

Il trouva Évelyne assise dehors, sous les arbres, regardant l'eau, ses grands yeux perdus dans une amère rêverie. A son approche, elle se leva et une rougeur lui couvrit le visage.

— Comment va le sénateur ? dit-il avant d'être arrivé jusqu'à elle.

— Mieux, répondit-elle avec un effort visible. Il reposait tranquillement quand je l'ai quitté. Il a l'esprit plus calme, à présent, que... Oh ! que va-t-on lui faire, monsieur Tuttle ?

Il y avait dans sa voix un ton d'agonie si pénétrant que Tuttle attendit quelques secondes avant de répondre lentement :

— Je ne pense pas qu'on le poursuive. Il sera mis en accusation, c'est possible, à moins qu'il ne donne sa démission, ce qu'il fera, je suppose ; la mise en accusation sera une pure formalité. Je crois fermement que sa conduite lui a gagné le respect général. Tout le monde parle de son héroïsme avec admiration. Les journaux...

— Je n'ai pas osé en regarder un seul, — répondit-elle, en se resserrant comme dans l'attente d'un coup.

— Inutile de vous effrayer. Ils plaident déjà en sa faveur. Ils reconnaissent l'héroïsme de sa conduite. Puis-je entrer le voir ? Est-ce qu'il est couché ?

— Il dormait dans un fauteuil quand je l'ai quitté. Je crois qu'il désire vous voir. Vous feriez peut-être bien d'entrer.

Elle passa devant lui. Le sénateur Ward était assis dans

son fauteuil, près de la fenêtre, en face de la mer. Il tourna ses grands yeux sombres vers Tuttle d'un air interrogateur quand Évelyne l'annonça. Il y avait quelque chose d'émouvant et de pathétique dans le mouvement si lent de sa tête.

— Eh bien! sénateur, comment vous sentez-vous?

— Comme un naufragé, Wilson! — répondit-il avec un faible sourire et en lui tendant la main droite.

Tuttle prit cette main, et approcha une chaise tout à côté de lui.

— Ne vous découragez pas, sénateur. Tout le monde a une bonne parole pour vous, ce soir. Les journaux sont pleins de vous. En fait, vous m'avez dérobé mes lauriers. Écoutez plutôt ceci!

Il lut à haute voix, dans un journal qu'il tira de sa poche : « Si la vérité se fait jour, le résultat sera dû à l'héroïsme du sénateur Ward plutôt qu'à l'initiative de Tuttle. Les corrupteurs présentaient à l'ennemi un mur d'airain. Les poursuites étaient désespérées quand le sénateur Ward, comme un autre Winkelried, attira sur sa poitrine les fers ennemis, et fraya la route aux forces de la justice. Pas un honnête homme ne croit que le sénateur Ward fût lui-même quand il toucha l'or qu'on lui offrait. »

Ward gémit et détourna la tête. Le souvenir de son déshonneur, ainsi publié dans l'article de fond d'un grand journal, retombait sur lui de tout son poids et l'écrasait. Tuttle s'en aperçut : il essaya de le consoler.

— Ne vous tourmentez pas du passé, sénateur, — dit-il en remettant sa main dans celle du vieillard. — Regardez devant vous. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Aussitôt que j'aurai du temps, dans un jour ou deux, il faudra que je m'installe à examiner vos affaires et que je voie si je ne peux pas vous venir en aide.

Ward allait répondre avec désespoir, quand Mrs Ward entra.

— Bonsoir, monsieur Tuttle, fit-elle avec une certaine raideur.

Dès qu'il s'agissait de soigner son mari, elle était un peu jalouse; elle avait une aversion irraisonnée pour Tuttle, en même temps qu'elle l'admirait. Il était, en apparence, la cause de tous leurs tourments; elle ne pouvait l'oublier.

Il ne s'en aperçut pas et resta un moment à suivre ses efforts pour décider le sénateur à prendre quelque nourriture.

— Voyons, père, il faut manger un peu; cela vous fera du bien, vous le savez. J'ai fait griller moi-même ce poulet, il est aussi tendre que possible, et le thé est parfait. Je n'ai jamais mieux réussi.

Il se soumit, et quand elle insista pour lui mettre sa serviette autour du cou, comme à un baby, il regarda Tuttle par-dessus les bras de sa femme, en échangeant un sourire avec le jeune homme.

— Je crois qu'elle est heureuse d'avoir à me soigner, dit-il.

Tuttle se mit à rire de tout son cœur, et la pièce entière parut s'éclairer. L'ignorance complète où était Mrs Ward du monde politique était merveilleusement bienfaisante; et puis. elle exhalait un parfum de bien-être et de bonne cuisine qui était irrésistible.

Évelyne, entendant rire Tuttle, arrivait tout étonnée. Tuttle la rencontra juste à la porte.

— Le malade va mieux! — dit-il d'une voix qui sonnait comme un cri de joie. — Avez-vous vu Hélène? reprit-il en s'arrêtant sur la terrasse.

— Non : elle a été rare, ces temps-ci. Elle avait toute une bande d'amies venues de la Pointe, aujourd'hui.

— Je vais aller la voir, — répliqua-t-il, debout sur les marches, levant la tête pour regarder Évelyne. — Maintenant, quand je trouverai un moment, je jetterai un coup d'œil sur les affaires de votre père, pour voir si je ne peux pas vous aider à les arranger. Je vous en prie, laissez-moi faire cela pour lui!

— Oui, si vous pensez que cela en vaille la peine. Je crains qu'il ne reste pas grand'chose, répondit-elle d'un air sombre.

Tandis qu'il remontait la rue, elle se demandait si ces événements n'allaient pas ramener à lui Hélène Davis.

Tuttle, en arrivant chez Hélène, fut stupéfait de l'accueil qu'elle lui fit. Elle vint à lui en courant, comme un enfant,

et se cacha la tête dans sa poitrine. Cela chassa de son esprit toute préoccupation politique. Il l'entoura de ses bras, lui baisa les cheveux, et murmura son nom d'une voix que troublait une joie soudaine.

Il lui dit beaucoup de choses vraies, d'autres qui n'étaient que consolantes : il lui assura que son père n'avait rien à craindre, que son arrestation était de pure forme, qu'il serait tout de suite relâché sous caution et rentrerait bientôt à la maison. Il savait que M. Davis n'était pas coupable : Fox et Brennan...

A ce nom, il hésita comme s'il y avait là quelque chose à expliquer ; mais tout fut expliqué par l'attitude d'Hélène, qui se contenta de se serrer un peu plus contre lui, en lui mettant ses bras autour du cou.

Enfin, elle leva sur lui ses yeux rouges de larmes.

— Je sais bien que je suis laide à faire peur ; mais je ne puis m'empêcher de pleurer. Tout le monde disait qu'il irait en prison, et... et... je n'avais personne à qui confier ma peine ! Et j'avais besoin de vous voir comme cela. Ne partez pas avant que papa revienne... voulez-vous ?

— Il faut que je rentre dîner.

— Oh ! restez à dîner avec moi... Il n'y a plus personne ici. Mes amies sont toutes retournées chez elles, quand les journaux sont arrivés... Je vous en prie, restez ! dit-elle, suppliante.

— Eh bien ! je resterai, si vous voulez bien faire prévenir ma mère.

Quand ils entrèrent dans la magnifique salle à manger, Hélène avait tout à fait repris son air habituel. L'eau fraîche et la poudre de riz avaient effacé toute trace de larmes, et dans sa tendresse pleine de remords, dans sa confiance enfantine pleine d'abandon, elle avait pour le pauvre Wilson un attrait irrésistible. Elle avait mis une robe exquise dont la nuance, à n'en pas douter, était choisie pour faire oublier l'effet désagréable des pleurs.

Tuttle trouvait ce dîner merveilleux : les événements du jour lui semblaient maintenant le rêve d'un fumeur d'opium. Il paraissait impossible que Davis eût des accointances avec la Troisième Chambre. Tout cela devait être une erreur. Ils en

étaient au poisson, lorsqu'un télégramme vint confirmer cette impression. Hélène lut tout haut :

Ne vous tourmentez pas, mignonne. Tout ceci n'est qu'un jeu de la politique. Je ne rentrerai pas ce soir. Je vais très bien. Ne faites pas attention aux journaux.

PAPA DAVIS.

Hélène embrassa la dépêche et rit franchement lorsque Tuttle insinua, sur un ton de plaisanterie bien rare chez lui, qu'elle pourrait aussi embrasser le porteur. Elle écrivit sa réponse et renvoya le petit télégraphiste avec une pièce blanche en guise de baiser; puis ils continuèrent ce dîner charmant. Ils se sentaient le cœur extraordinairement léger.

Tuttle se demandait où pouvait bien être la tante d'Hélène: il en fit la remarque :

— On dirait que c'est par une faveur spéciale de la Providence que nous pouvons dîner ainsi, bien entre nous.

— Eh bien! non, fit-elle en riant. J'ai dit à ma tante de ne pas descendre, et voilà toute l'explication.

— Comme vous devez la tyranniser!... Y a-t-il quelqu'un d'autre qui attende notre bon plaisir?

— Pas ce soir, — tante seulement. Elle fait tout ce que je lui demande. Comme chaperon, c'est le rêve. Toutes les jeunes filles meurent d'envie en voyant ma liberté...

— Et son esclavage.

Tuttle était comme un homme enivré de quelque divin breuvage, de quelque rare et puissant parfum qui aurait la vertu de supprimer les années et les soucis. Il se sentait à peine plus âgé qu'Hélène durant cette glorieuse soirée. Elle bavardait, il riait de l'entendre; et sa conversation, à lui, était presque aussi gaie que celle de la jeune fille.

Quand il prit congé d'elle, assez tard, il lui promit de venir la voir le lendemain matin avant d'aller à la ville: et comme il foulait la pelouse éclairée par la lune, il ne lui semblait pas qu'il y eût aucun chant funèbre, pour les victimes de cette journée, mêlé à l'hymne triomphal de sa grande victoire. Il avait l'amour d'Hélène. Le sénateur Ward était tranquille, — plus heureux qu'avant sa confession, — et Davis, il

essayait encore de le croire, n'avait été que l'instrument de Fox et de Brennan. Il fredonnait en marchant.

Lorsqu'il fut couché dans sa chambre silencieuse, alors seulement quelque chose de mystérieux qu'avait le regard d'Évelyne Ward lui revint et le troubla.

Il connaissait bien, pour l'avoir déjà rencontré, ce regard qui le remplissait d'un amer sentiment de révolte... Était-ce donc la loi générale? Et de belles âmes en des corps sans beauté devaient-elles souffrir seules, aimer en silence et vainement?

Le lendemain matin, en prenant son premier déjeuner, Tuttle lisait les journaux, tout noirs d'énormes vedettes qui réclamaient des poursuites.

Une page entière était consacrée à des interviews de sénateurs : la plupart disaient que Renfus Ward devait être mis en accusation, mais non poursuivi. Le bruit courait qu'un ou deux des législateurs coupables avaient disparu; Brennan, Fox et Davis avaient été arrêtés et relâchés sous caution, bien entendu, presque immédiatement.

Tuttle s'arrêta en passant chez Davis et laissa un mot pour Hélène : il la priait de ne pas venir à la ville, il verrait le Duc du Fer et le ramènerait pour dîner, sûrement.

Lorsqu'il entra dans la salle de la commission, il y trouva un calme imposant. Ce n'était plus le vestibule d'une exposition quelconque. Ordre avait été donné de fermer les portes au public. La poursuite s'installait maintenant en maîtresse de la situation. Le président ne riait plus aux plaisanteries de Tom Brennan. Le roi de la Troisième Chambre était détrôné. Binney s'était éveillé de sa somnolence. Fox et Davis étaient absents. La plupart des témoins avaient l'air grave de prisonniers. Les seules personnes qui fussent restées absolument les mêmes étaient le premier commissaire et l'avocat général, aussi circonspect que jamais, aussi bonhomme et détaché du procès en apparence. Son visage ne trahissait ni empressement, ni inquiétude.

Quelques témoins furent interrogés rapidement, mais avec un sérieux mortel, par le premier commissaire, devenu férocement hostile à la Compagnie. Son zèle était sans égal.

Enfin l'avocat général se leva pour parler. Il balança ses lunettes entre le pouce et l'index et dit, avec une placidité imposante :

— Monsieur le Président, notre tâche est terminée.

Il mit ses lunettes, consulta un papier qu'il avait à la main, puis, par-dessus ces mêmes lunettes, promena ses regards sur la commission avec un intérêt bienveillant, comme pour les englober tous dans son triomphe.

— Nous avons prouvé la culpabilité des différents personnages que nous désignions, dès le début, comme les principaux coupables, et nous avons démontré que la Troisième Chambre existe et reçoit des subsides. La loi, désormais, mettra ordre à cet état de choses. Nous avons prouvé que le sénateur Ward, le sénateur Holway et plusieurs autres législateurs ont été subornés. Leur mise en accusation appartient maintenant au corps législatif. Une ère de réforme a commencé. Le mérite de l'initiative et du succès revient à ce jeune homme assis à ma gauche. Et, maintenant, messieurs, je ne puis finir sans un mot de morale. La condamnation sera la fin de ces pratiques. Tant que les législateurs auront le pouvoir de faire passer, par leurs votes, la fortune publique dans la poche des particuliers, les intrigues de couloir continueront et leur œuvre infernale se reconnaîtra dans la perte d'hommes tels que le sénateur Ward et M. Davis : car, il est lui-même, si je ne me trompe, une victime de la corruption autant qu'un agent de corruption.

XIV

LE DUC DU FER SE RECUEILLE

Il y a dans la vie d'un homme des moments où il s'arrête et rentre en lui-même. C'est généralement la nuit, avant de se mettre au lit, quand la maison est silencieuse et le monde extérieur sombre et comme immatériel. A de pareilles heures, l'homme a besoin d'être seul ; ni femme, ni enfants, ni mère ne seraient les bienvenus. L'âme aspire à un instant de

recueillement absolu, où elle puisse rétablir exactement la valeur de toutes choses, avant de repartir.

A ces heures-là l'homme se voit tel qu'il est, un insecte, un infiniment petit, perdu dans un fourmillement de vies pareilles à la sienne, produites par cet astre défaillant qui est le nôtre. A ces heures-là, Napoléon descendait à se regarder lui-même et constatait qu'il était un homme d'une taille au-dessous de la moyenne avec une tête d'un développement anormal. C'est dans un de ces moments-là que le milliardaire s'émerveille du concours de forces qui a été nécessaire pour lui donner des centaines de millions, et se juge un être chétif, ne différant du type général que comme un merle diffère d'un autre : oui, cela se mesure par une fraction de pouce.

Seul, la nuit, dans la campagne, tandis que le vent tiède d'une nuit d'été apporte la plainte infiniment mélancolique de l'engoulevent, et que les mystérieuses étoiles accomplissent dans le silence de l'éther leur ronde terrifiante, un Herbert Spencer, un cerveau puissant dira peut-être : « Qu'est-ce, après tout ? Et qu'importe ?... » Lawrence Davis n'était pas un philosophe. Il n'avait jamais été un penseur. Comme beaucoup d'hommes de ce genre, il avait mené une telle existence d'activité matérielle et bornée que ses heures de recueillement avaient été rares et courtes. Sa vie, si importante qu'elle lui parût, était étroite, vide et stérile. Elle avait tourné sur elle-même. A soixante ans, il déclinait, comme le montraient sa face congestionnée, ses cheveux tout blancs, son ventre proéminent, l'usage moins facile de ses membres, — et tout cela au moment où ses affaires étaient le plus compromises. Tout ce qu'il avait cru lui appartenir semblait maintenant lui échapper.

Toute son existence d'homme d'affaires, tous ses biens étaient fondés sur une injustice acquise, qu'il persistait à proclamer un droit acquis. Cela ne pouvait durer qu'autant que la conscience du peuple continuerait à sommeiller. Il était comme un homme dont la vigne est plantée sur la pente du Vésuve, avec cette différence que la voix du tonnerre n'était pas sortie encore de cette bouche terrible et menaçait seulement sa propriété pour la première fois.

Quand la main de la loi s'appesantit sur son épaule, il

éprouva la première grande secousse morale de sa vie, secousse physique aussi qui faillit l'abattre subitement, frappé d'apoplexie. Pendant des heures il resta comme un homme abruti par la boisson, hébété, incapable d'agir. Quand il parut devant la Cour, il chancelait. Naturellement, il fut tout de suite relâché sous caution, grâce à d'autres personnages appartenant à la Compagnie. Son premier soin fut de télégraphier à Hélène pour la rassurer. Il s'imaginait ses alarmes, et il voulait l'épargner aussi longtemps que possible. Chaque fois qu'il pensait à elle, il était pris d'un tremblement.

Il fut épouvanté par le changement de ton de la presse. Il y avait quelque chose de terrifiant dans la désertion de ses acolytes, dans la disparition de ceux qui, la veille, fourmillaient autour de lui, ardents à partager le butin. Il savait que c'était le train ordinaire des choses, mais l'effet sur lui n'en était pas moins foudroyant. Même les quelques amis qui le rencontrèrent le lendemain de son arrestation et de sa mise en liberté sous caution, tout en lui serrant la main, avaient dans les yeux quelque chose qui l'irritait et lui faisait souhaiter d'être seul. Comme la nuit tombait, il s'assit à son bureau, dans sa grande maison muette et sombre de Courtney Street, et se mit à écrire avec une hâte résolue, acharnée : il s'était donné, apparemment, une tâche qu'il devait terminer à heure fixe.

Il faisait frais dans la maison bien close, mais dehors il faisait très chaud. Le gros agent de police qui arpentait la rue déserte se demandait pourquoi, dans certains quartiers de la ville, les habitants couchaient dans les ruisseaux faute d'abri, tandis que celui-ci était vide et que, sur une étendue de plusieurs milles, portes et fenêtres étaient fermées. Par bonheur, il ne pouvait que secouer la tête et renoncer à résoudre ce problème.

Chez le Duc du Fer, les rideaux et les volets de la superbe bibliothèque étaient hermétiquement clos ; pas un rayon de lumière ne filtrait dans l'étouffante obscurité de la nuit. Il était près de dix heures et la maison était plongée dans un profond silence. Le parquet était jonché de papiers ; de petits coffrets en métal avaient répandu leur contenu sur le tapis et sur les chaises. Au-dessus de sa tête, une seule lampe élec-

trique en forme de fleur était suspendue, et cette lumière d'un bleu pâle accentuait encore les taches violacées de son visage. Sa posture et son animation dénotaient une hâte désespérée.

Un train siffla au loin : il écouta, sans conscience, la plume suspendue entre les doigts. La pendule qui sonna dix heures le tira de ses pensées, il se leva, se dirigea vers son téléphone spécial, et sonna furieusement.

— Hallo ! Eh bien ?... Oh ! c'est vous, Mrs Fox ? Est-il rentré ?... Non ? Il n'a rien envoyé pour moi ?... Par exemple, c'est singulier ! S'il rentre, voulez-vous lui dire que je suis chez moi ?... Je vous prie de lui dire que je suis ici. Mais... attendez un instant, s'il vous plaît. Si quelqu'un d'autre me demande, dites que je suis au bord de la mer. C'est tout.

Il s'éloigna en grommelant un juron, ferma les poings et dit les dents serrées ;

— Sacré poltron ! il m'a lâché !

On frappait à la porte : il répondit ; Robert entra. Sa figure avait toujours la même expression calme et grave, sa voix était douce et profonde, sa parole précise. Il était absolument le même qu'on voyait tous les jours au bureau. Davis se tourna vers lui avec plaisir.

— Ah ! Robert ! Quoi de nouveau ?

— Je ne puis trouver ni Fox ni Tom, monsieur.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Qu'est-ce que ça signifie ? Ils ont filé ?

— Ça en a l'air, mais ils peuvent se tenir cois quelque part en ville. Si je n'entends pas parler d'eux demain...

— Eh bien ! qu'est-ce que vous dites ? Est-ce qu'ils m'ont lâché ? Voyons !

Robert réfléchit un instant.

— Mon Dieu, je le saurai tout de suite en retournant au bureau. J'ai envoyé des agents dans les différentes parties de la ville où on a le plus de chances de les trouver. Je vous téléphonerai le résultat, et, soit dit en passant, faites attention à ce que vous dites au téléphone. L'humidité de l'air augmente la puissance d'induction. Notre fil spécial ne l'est guère. Je vous appellerai King. Si je dis que Smith est allé

au bord de la mer. vous saurez que Fox a filé. Brown voudra dire Tom. Est-ce entendu?

— Très bien, Robert... Cela va mal pour moi, n'est-ce pas, Robert? — demanda-t-il par un besoin subit de sympathie. au moment où le jeune homme allait sortir.

— Oui, en effet, dit Robert. Mais je pense que vous vous en tirerez tout de même. Je ne suis pas sorti aujourd'hui. mais je sais... je sais qu'on est très agité au Capitole. On a mis des sénateurs en accusation. Les journaux sont pleins de tout cela. bien entendu. Mais, après tout, on ne gagne rien à se tourmenter, — conclut-il en s'efforçant de rassurer Davis.

— Je voudrais bien être dans votre peau, ce soir, mon garçon, répondit Davis. La mienne, voyez-vous, ne vaut pas cher... Enfin. tenez-moi au courant de tout ce qui se passera au bureau. Faites-moi savoir tout ce qu'il y a de pis. n'est-ce pas? Ne me cachez rien.

— Parfaitement, monsieur. Tout marche comme d'habitude. et je pense que cela fait bon effet sur le public... Bonne nuit, monsieur! Vous feriez mieux de vous coucher et de tâcher de dormir. Je resterai au bureau jusqu'à minuit. S'il survenait, par hasard, quelque chose d'important, je vous le ferais savoir. Bonne nuit!

— Bonne nuit. Robert. Je voudrais que tout le monde fût aussi fidèle que vous. Bonne nuit!

Quand Robert fut parti, Davis retourna à sa table et s'assit. la tête dans ses mains. Pendant qu'il se tenait ainsi penché. on frappa de nouveau à la porte, et la femme de charge entra.

— Monsieur est sûr qu'il n'a plus besoin de rien?

— Rien. Mary... Ne venez pas m'ennuyer. voilà tout.

— Alors. si ça ne fait rien à monsieur. je vais monter me coucher?

— Très bien. Où est Tim?

— Il est allé au théâtre, monsieur.

— Alors, vous feriez peut-être mieux de rester jusqu'à son retour. Et puis n'oubliez pas de fermer la porte à clef.

Tout en parlant, il fouillait dans ses papiers et dans ses poches comme s'il avait perdu quelque chose d'important. Il finit par se lever et sortir, cherchant toujours.

Mary regardait autour d'elle avec étonnement. Elle commençait à craindre pour son maître. Il ne paraissait plus le même.

Un coup de sonnette la fit tressaillir.

— Comment, à cette heure-ci! Qui peut bien venir si tard ?

Tandis qu'elle traversait le hall, Davis revint, tâtant toujours ses poches, regardant sur le bureau, et il sortit de nouveau en marmottant à voix basse.

Mary reparut, avec Hélène.

— C'est sûr, Miss, il n'a pas quitté son bureau de toute l'après-midi : il devient fou à force d'écrire. Il n'a pris ni une goutte de thé ni une miette de pain, ce soir; et moi qui avais préparé son souper sur la table!... « Ne m'ennuyez pas, » qu'il dit, en agitant la main. « J'écris, » qu'il dit. Moi, je lui réponds : « Vous feriez mieux de manger... »

Hélène, qui semblait rayonnante de joie, retirait ses gants.

— Rien mangé? Vraiment, il faut qu'il soit affreusement tourmenté. Mais je vais le faire manger, moi. Vous allez voir si je n'y arrive pas.

— Mary, est-ce que je n'entends pas la sonnette? fit Davis en rentrant.

A la vue d'Hélène, il parut étonné, saisi.

— Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure? Est-ce que je ne...

Hélène s'avança et lui passa les bras autour du cou :

— Voyons, ne me grondez pas. Je ne pouvais pas rester là-bas, toute seule, pendant que vous étiez ici dans cette vieille maison, triste et abandonnée. Mais comme vous êtes pâle! Est-ce que vous êtes malade?

— Non. Vous êtes donc venue seule? Comment se fait-il que vous soyez venue?

— Oh! papa, ne vous fâchez pas. Je suis venue parce que Wilson m'a dit que cela vaudrait mieux, que vous pouviez avoir besoin de moi.

Davis la regarda fixement.

— Tuttle a dit que je pouvais avoir besoin de vous? Et il n'a rien ajouté? Voyons, dites! ajouta-t-il sévèrement.

— Oui, mais ne faites pas le méchant, ou bien vous aurez affaire à moi, — répondit-elle avec un joli petit air d'autorité. — Il m'a dit que vous étiez seul, tourmenté, et... et alors je suis venue tout droit avec lui. Maintenant, dites-moi tout. Mary prétend que vous n'avez pas soupé?

Davis tourna le dos et s'éloigna :

— J'ai bien autre chose à faire que de manger. D'ailleurs, je n'ai pas faim.

Hélène frappa du pied et fronça le sourcil.

— Mais il faut que vous mangiez. Eh bien! je vais aller vous chercher quelque chose et vous le mangerez ici, monsieur... Je ne vais pas vous laisser écrire, toujours écrire, et aller au lit sans souper.

— Je ne peux pas manger, mon enfant. J'ai trop à faire, répliqua Davis d'un ton plus doux. Et puis, vous... vous me fatiguez.

— Non, je ne vous fatiguerai pas; seulement, une tasse de chocolat... Je vais le faire sur cette jolie petite lampe à esprit-de-vin... Allons, voyons, cela vous aidera à dormir... Et je vous ferai des rôties.

— Dormir! Je voudrais bien dormir... Eh bien, apportez vos ustensiles, et faites cela ici, près de moi, pendant que je travaille. J'ai encore à écrire.

Hélène battit des mains comme un enfant. L'idée de camper dans cette grande maison l'enchantait : c'était nouveau.

— Oh! que ça va être amusant! Et je suis sûre que ça vous fera du bien.

— Bon, bon! maintenant occupez-vous de cela et ne me parlez pas trop, — fit Davis en se remettant à son bureau, après cette concession.

Hélène sortit et rentra bientôt accompagnée de Mary qui apportait sur un plateau du lait, de l'eau chaude, etc. Elles arrangèrent une petite table tandis que Davis continuait à écrire.

— Eh bien, papa! le chocolat sera prêt dans quelques minutes, et nous allons faire ici un petit souper aussi gentil que possible. Je n'ai plus besoin de vous, Mary; vous pouvez aller vous coucher, à présent.

Quand Mary fut sortie, Davis quitta son bureau, s'approcha, et s'assit dans un fauteuil, à côté d'Hélène.

— Hélène, mon enfant, j'aurais voulu que vous restiez au bord de la mer, avec Évelyne et Tuttle. Je crois que vous feriez mieux. Et votre brouille avec Tuttle, est-ce arrangé ?

Hélène essaya de prendre un air extrêmement sévère.

— Mais... tout cela, c'est sa faute... comment pourrais-je...

Davis se leva et se mit à marcher.

— Il ne faut pas le blâmer. Il n'a fait que ce que j'aurais fait à sa place. Mais, moi non plus, il ne faut pas me blâmer. J'étais obligé de faire ce que j'ai fait. Ce sont ces maudites circonstances, c'est cette bande infernale de voleurs de grand chemin qui m'a lancé là dedans !

Il revint vers elle.

— Si j'avais réussi, je ne crois pas que j'aurais consenti à vous voir épouser Tom Brennan, et maintenant... non, vraiment, ce n'est pas un mari pour vous... Tuttle, voilà un homme. Lisez cela.

Il lui tendit une lettre qu'elle lut à haute voix :

MONSIEUR L.-B. DAVIS

« Cher Monsieur,

» Je viens vous dire que j'ai été profondément peiné et sincèrement surpris du résultat de notre enquête. Je ne croyais pas vous impliquer, *vous*, dans aucune *transaction criminelle*.

» Je vous écris aujourd'hui, espérant que vous comprendrez ma situation. Cette affaire est au-dessus de toute amitié, de tout choix personnel. Mais je serais heureux de vous être utile par tous les moyens honorables, et, soit pour vous, soit pour Hélène, si je puis quelque chose, disposez de moi comme d'un ami — et croyez-moi

» Votre dévoué

» WILSON TUTTLE. »

Hélène fronçait les sourcils dans un vain effort pour pénétrer le sens de ces phrases.

— Je ne comprends pas du tout... c'est un affreux mélange... seulement, le sentiment qui a dicté cette lettre... me paraît noble... cela lui ressemble.

Brusquement elle jeta ses bras au cou de son père.

— Papa, il faut que vous fassiez quelque chose pour moi. Voulez-vous ? voulez-vous ?

Davis la prit sur ses genoux avec tendresse et dit avec gravité :

— Je vous répondrai mieux quand je saurai ce que c'est.

Hélène cacha son visage dans la poitrine de son père. Quelque mystérieuse raison la rendait soudainement timide, embarrassée.

— Mais voilà, j'ai peur... j'ai à vous dire, il faut que je vous dise... que j'ai vu Wilson aujourd'hui... seule.

— Eh bien, je ne vois pas grand mal à cela.

Hélène se redressa sur les genoux de son père et tira les boutons de sa jaquette.

— Mais voilà... en route, je me suis tout à fait expliquée avec lui... Oh ! j'en étais malade, papa, depuis le jour... vous vous rappelez... mais je lui ai demandé pardon... et il croyait bien faire... et c'est moi qui aurais eu à lui pardonner, quoique je n'aie pas su au juste ce qu'il avait fait.

Elle dit ces derniers mots de son ton d'inconséquence habituel.

— Mais... et Tom ? Est-ce que vous ne...

— Justement, reprit-elle avec vivacité, je voudrais que vous disiez à Tom que je n'avais réellement pas l'intention... que je ne savais réellement pas ce que je...

Davis sourit un peu, malgré lui.

— J'aurai à lui dire que vous vous retirez ?

— Oh ! ce mot-là rend la chose si vulgaire !

— Bon ! c'est comme cela que nous disons en affaires ! Allons, ne vous tourmentez pas. Tout cela finira bien et heureusement pour vous.

Il appuya sur le *vous*, y mettant, sans qu'Hélène s'en aperçût, tout un monde de pensées.

— Maintenant, il faut aller vous coucher et ne plus vous tourmenter pour moi. Je m'en tirerai très bien. Ils ne me feront pas de mal.

— Pauvre papa ! Mais vous êtes si tourmenté, vous ! je le vois bien. Votre front est tout plissé. J'effacerai cela comme à l'ordinaire, si vous me promettez de ne plus le plisser !

De ses lèvres, elle toucha sur le front de son père le sillon creusé par la bataille, puis elle posa la joue sur son épaule.

— J'ai l'air si égoïste d'être heureuse quand vous êtes dans la peine, vous, mon cher, cher vieux papa! Mais je ne suis qu'une petite fille, ce soir. Je ne puis penser à rien, tant je suis heureuse! Je me demande si toutes les jeunes filles se conduisent aussi sottement que moi quand elles...

Elle se redressa tout à coup :

— Est-ce que le monde ne ferait pas de grands yeux s'il me voyait assise sur vos genoux, comme un baby? Cela m'est égal! Vous êtes mon unique papa et je suis votre petite mère, vous savez, et je ne vous laisserai pas vous tourmenter. C'est ce que j'ai promis à maman, vous vous souvenez?

Ces mots précisèrent l'image qui s'était présentée à lui quand les lèvres d'Hélène avaient touché son front. Il s'affaissa avec un soupir, presque un gémissement :

— Oh! mon Dieu! ne parlez pas ainsi, mon enfant! vous me brisez le cœur!

Il la serra convulsivement sur sa poitrine et posa la joue sur ses cheveux.

— Ne parlez pas ainsi comme un enfant! Vous me rendrez fou si vous me faites penser à elle!... Ah! je voudrais que toute ma maudite affaire eût sombré avant que je me fusse lancé là dedans. Pourquoi n'ai-je pas su me borner?

Hélène se redressa encore et le regarda en face avec un sentiment plus net qu'auparavant de ce profond chagrin.

— Comment père, qu... qu'y a-t-il? Ai-je dit quelque chose?

— Non, non. Ne faites pas attention, remettez votre tête sur mon épaule; je parlerai à Tom quand je le verrai. Ce projet ne m'avait jamais beaucoup souri. Je savais que vous n'en vouliez pas... Mais Tom m'était utile, et puis je... bah! qu'importe maintenant. Je dormirai mieux, cette nuit, de savoir que vous vous êtes entendue avec Wilson. A présent, vous feriez mieux d'aller vous coucher. Vous avez besoin de dormir.

— Oh! je ne pourrais pas dormir: je suis si heureuse!... Seulement, je suis inquiète à cause de vous.

Elle bondit au bruit de l'eau bouillante et lui fit une tasse de chocolat; elle continuait de parler, cependant, avec beaucoup de gestes et de gentilles attitudes. Enfin, elle lui tendit une tasse et une soucoupe, il but à petites gorgées, tout en causant.

— Voyez-vous, je suis sûr que cela vous fera du bien.

— Alors, n'ayez plus d'inquiétudes à mon sujet. J'en sortirai bien. Et quoi qu'il puisse m'arriver, — j'entends : quoi qu'on puisse dire de moi — n'oubliez pas que j'ai fait pour le mieux.

— Bien sûr!... Mais, papa, je suis si heureuse, si soulagée! Vous savez, quand on a quelqu'un en tête, et qu'on n'ose pas se laisser aller... puis, qu'on s'est fâchée contre lui et qu'on s'est engagée avec un autre dont on ne se souciait pas autant... et puis, qu'à la fin, on se raccommode avec le premier et qu'on se sent libre de l'aimer tout à son aise... oh! c'est si délicieux, cela fait tant de bien, vous savez, n'est-ce pas?

— Oui, oui, je sais. J'ai été jeune fille!... Et maintenant, sauvez-vous vite, comme une bonne petite fille... Je boirai mon chocolat en écrivant. Ç'a été une grande consolation de vous voir encore une fois.

— Papa, il y a dans votre voix quelque chose que je ne peux pas comprendre... A quoi pensez-vous?

— Eh Bien, d'abord, je pense que vous êtes fiancée, à présent, et que vous ne pourrez plus être ma petite mère bien longtemps.

Elle protesta :

— Cela ne fera pas la plus petite différence, pas *ça!*...

Mais il savait que la séparation inévitable avait déjà commencé.

— Vous verrez... Et maintenant, bonne nuit!

Il resta longtemps à regarder la porte par où elle était sortie, poussa un profond soupir, et reprit son air grave.

Il ramassa une liasse de papiers et en parcourut un ou deux, jeta un coup d'œil sur un journal, le froissa dans sa main et le lança violemment au panier. A la fin, il tira de son bureau un revolver, le regarda curieusement, avec répugnance, et comme fasciné pourtant.

« Comme il serait facile d'échapper à tout cela, s'il n'y avait pas Hélène! » C'était l'arrière-fond de sa pensée.

Il en était là quand Hélène, les cheveux défaits, en pantoufles, rentra sans bruit et s'approcha doucement de lui. Elle eut un petit cri de frayeur instinctive.

— Qu'est-ce que vous faites de cela ?

Davis tressaillit comme un criminel. Ses mains tremblaient en remettant l'arme dans le tiroir.

— Oh ! je regardais, simplement... je regardais s'il était chargé... voilà tout. Je... vous savez qu'il y a beaucoup de voleurs. On est entré dans deux ou trois maisons, la nuit dernière.

Il dépassait le but en voulant s'expliquer : Hélène, effrayée, maintenant, se cramponnait à lui.

— Des voleurs ! Oh ! quelle horreur ! Je ne coucherai pas dans ma chambre, cette nuit ! Oh non ! Il faut me laisser m'installer à côté de vous dans la chambre bleue, n'est-ce pas ?... et vous laisserez votre porte ouverte ?

— Allons, allons, ne faites pas la folle ! dit Davis précipitamment. Je n'aurais pas dû vous parler de cela. Il n'y a pas le moindre danger, avec Tim et moi dans la maison. Couchez dans la chambre bleue, si vous voulez. Je laisserai le gaz brûler dans la mienne, si cela peut vous rassurer... Au fait, pourquoi êtes-vous revenue ?

Hélène, à cette question, ne sentit plus sa frayeur ; elle devint toute rose, à une nouvelle idée.

— J'ai oublié de vous dire qu'il m'a fait promettre que ce serait pour le printemps prochain.

— Qui cela ? — demanda Davis, absorbé.

— Mais... Wilson, naturellement.

— Ah ! oui, oui ! Je comprends, je comprends... Le printemps prochain, eh ?... Très bien ! je n'y vois aucun inconvénient.

— Mais on dirait que cela vous attriste, — fit Hélène avec une petite moue. — Je ne me marierai pas du tout, si vous le voulez.

— Allons, allons ! Ne faites pas attention. Je pensais à votre mère et à Lawrence, voilà tout... Il aurait vingt-cinq ans maintenant, et elle quarante-huit... A présent, allez vous mettre au lit tout de suite.

Il passa son bras autour de la taille d'Hélène et la porta presque hors de la pièce.

XV

BRENNAN SACRIFIE SA MOUSTACHE

Brennan avait le tempérament du joueur, capable de garder un masque impassible, qu'il perde ou qu'il gagne : quand la chance est contre lui, il s'arrête, fait un voyage, ou s'impose une pénitence, et, quand il se figure que sa déesse est apaisée, il recommence à jouer, sans amertume, et sans cesser de croire en lui-même ou en elle. La possibilité d'une défaite entrait dans ses calculs. Brennan, qui avait été si longtemps un joueur heureux, ne considérait pas que tout était perdu parce que le courant semblait changer de direction.

Il se choisit une retraite provisoire et, de là, surveilla soigneusement ce qui se passait. Il ne se faisait pas d'illusion sur la gravité de la crise, mais il avait confiance en lui-même et en la destinée. A son âge, il pouvait, bien mieux que Davis, affronter les heures sombres avec un retour assuré d'espoir.

Il voyait bien que ce n'était pas un orage ordinaire. Il était assez observateur pour voir que c'était une explosion d'indignation populaire impossible à maîtriser; il fallait la laisser passer, comme le bateau qui fuit devant la tempête.

Il le savait, parce qu'il était, plus que Davis, en contact avec la masse des gens préoccupés de ces réformes, et il voyait la haine s'allumer dans leurs yeux quand il les croisait dans la rue. Il lut un présage menaçant dans le nouveau ton de la presse du pays tout entier, qu'il étudiait jour par jour comme le médecin tâte le pouls à son malade. Ces journaux, à n'en pas douter, indiquaient un sentiment de révolte.

Un moment vint où il abandonna sa retraite et chercha l'obscurité. Certain soir, il lui sembla qu'un étranger le regardait à la dérobée dans le vestibule de l'hôtel. Ce fut une impression plutôt qu'une certitude, et elle se serait vite effacée, si l'homme du bar ne lui avait donné un conseil amical.

— Dites donc, Tom, qu'est-ce que vous faites de l'agent Pinkerton qui vous suit comme un garde du corps ?

Tom eut un regard aigu :

— Un agent ? Où ça ?

— Mais, là-bas, en pantalon blanc. Je ne le vois jamais que quand...

Brennan avait frémi.

— Oh! ne faites pas attention à lui. J'y ai l'œil .. Dites donc, où sont les amis, Sam ?

— Je n'en ai pas vu un seul, Tom. Ils ont filé, remonté la rivière... Savez-vous ? à votre place, moi je me donnerais de l'air.

Brennan s'appuya au comptoir négligemment et dit :

— Est-ce qu'il est encore là ?

— Il est planté là, dehors. Il cause avec un grand diable en chapeau gris.

— Dites donc, Sam, je monte. Je ne redescendrai pas avant la nuit. Voilà ce que je vous dois. Si quelqu'un demande où je suis allé, répondez que je suis sorti par la porte de côté... N'est-ce pas ?

— Compris, Tommy. Allez chez moi. Dites à ma femme que je vous envoie et que je rentrerai bientôt... Ce n'est pas moi qui vais lâcher Tom Brennan, n'est-ce pas ?

Brennan quitta furtivement le bar par une porte de côté ; quand l'homme au pantalon clair jeta de nouveau un regard à l'intérieur, Sam épongeait le comptoir et Brennan avait disparu.

Brennan comprenait la situation : ses répondants s'alarmaient, se méfiaient, ils avaient mis un homme à ses trousses. Quand Sam rentra pour souper, il lui glissa un billet dans la main.

— Si Fox vient, mettez-le au courant. Faites-le avec précaution. Vous direz simplement : « Tom dit que la caution ne vaut rien. » N'est-ce pas ?

— Parfaitement, Tom.

La nuit venue, Brennan regagna sa chambre, et mit dans une malle quelques petites affaires. Il la marqua bien vite comme devant partir par l'express pour une station voisine, et, moyennant un demi-dollar au portier, la fit descendre sans que personne s'en aperçût. Puis, il quitta la maison, sa canne à la main, comme pour faire une promenade, et se dirigea

rapidement vers le quartier le plus pauvre de la ville. Vêtu de façon discrète, d'un costume sombre, avec le chapeau rond de tout le monde, il se sentait à l'abri de l'espionnage.

Il descendit dans la direction des petits hôtels borgnes, hideux à voir avec leur plâtre écaillé et leurs entrées semblables à des descentes de caves. Il atteignit une de ces bâtisses en briques, carrées et noires ; il monta l'escalier sombre et gluant, jusqu'à l'appartement 20, et sonna.

Une femme vint ouvrir. Son visage était dans l'ombre, mais la lumière brillait à travers la mousse de ses cheveux blonds.

— Ah bah ! c'est vous, Tom ! fit-elle d'une voix de contralto sympathique. Vous êtes un gentil compère ! Entrez. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Ah ! vous êtes un joli garçon !

— Je n'en ai jamais douté, Cléo, dit-il en entrant.

Elle écarta de son cou la main du jeune homme.

— Qu'avez-vous fait ces temps-ci ? Asseyez-vous et racontez-moi ça.

Elle le conduisit dans un salon exigu, rempli de meubles bon marché et criards. Elle avait une figure agréable, mais fanée, et n'était plus jeune. Elle lui souriait, gaiement. Son peignoir n'était pas très propre, mais il dessinait élégamment sa jolie taille.

— Je suis contente de vous voir, Tom. Quoi de neuf ?

— Vous persistez à trouver ma visite extraordinaire, Cléo ?

— Pourquoi pas ? Quand êtes-vous venu pour la dernière fois ? Il y a six mois.

— Où est sir John ?

— Au théâtre, avec les petites.

Elle le regardait mélancoliquement.

— Vous êtes pincé, mon garçon, dit-elle. Votre carrière est brisée. Vous voilà forcé, ou d'aller respirer l'air vif du Canada... ou de vous tenir tranquille.

— Je ne me tiendrai jamais tranquille. Mais comment savez-vous ? Qu'est-ce qui vous fait croire ?...

— Je lis les journaux, Tom... Eh bien, à présent, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Vous ne seriez jamais venu me voir, à l'heure qu'il est, si vous n'aviez besoin d'aide.

Il y avait dans sa voix, singulièrement tendre, un mélange de camaraderie et de sollicitude maternelle. Avec cette expres-

sion sur son visage, elle était belle, en dépit de ses dentelles sales et de ses cheveux en désordre.

— Cléopâtre, vous êtes une noble créature! Eh bien, j'ai besoin d'un rasoir, d'un bon conseil, d'un manteau et d'un chapeau de prêtre, d'un messager sûr et d'un peu d'argent. Avec cela, je peux très bien me tirer d'affaire. Il faut que je fasse parvenir un mot à quelqu'un des camarades, Bob ou Marc.

— Très bien, Tom. Je puis vous procurer tout cela, excepté l'argent. Heureusement que les autres sont sortis. Je vais chercher le rasoir et les affaires de sir John.

Quelques instants après, Tom était debout devant la glace, le rasoir et les ciseaux en main. Il soupira d'une façon comique.

— Dites donc, Cléo, voilà le coup le plus cruel de tous.

Elle le comprit.

— Terriblement cruel, Tom. Votre moustache est si jolie! Que va-t-*elle* dire?

— Ce sera repoussé avant qu'elle me revoie.

Malgré lui, sa voix avait une inflexion plaintive. Il rasait toujours, tandis qu'elle restait assise, à le regarder.

— Terrible! terrible! Allons, je vais courir bien vite chez ma tante, voir ce que je peux gratter pour vous.

Elle releva sa jupe, l'épingla, mit un waterproof et sortit.

Quand elle revint, Brennan lisait un journal, les pieds sur une chaise, son veston et son gilet accrochés aux boutons du bureau. Elle restait debout à le regarder, tout ébahie.

— Vraiment, Tom, vous avez l'air d'un enfant. Mon Dieu, que vous me faites paraître vieille!

Elle posa le paquet qu'elle avait à la main et passa ses doigts sur son visage, comme pour en sentir toutes les rides. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Allons, allons, Cléo, ne vous laissez pas aller comme cela, ou je vais être, en effet, comme un enfant, prêt à fondre en larmes... Dites donc, que penseriez-vous d'un petit tour au Canada, eh?

Il avait une vague idée de la consoler.

Elle secoua la tête d'un air triste et sévère.

— Ne me parlez plus ainsi. J'en ai assez... Vous ne savez pas, sans doute, que j'ai fait une maladie.

Il parut un peu honteux.

— Si, mais j'ai été si occupé!...

— Eh bien, j'ai réfléchi.

— Sérieusement? — fit Tom, en ouvrant de grands yeux.

— Sérieusement, — répondit-elle sans émotion, les yeux rivés sur la lèvre supérieure de Brennan, cette lèvre si singulièrement jeune, sans moustache. — Et quand une femme comme moi réfléchit vraiment, elle change.

— Bien! dit-il avec un soupir, après un silence. Si vous ne voulez pas, vous ne voulez pas, voilà tout. J'aurais été bien aise de vous emmener, parce que vous êtes d'une société agréable. Vous êtes tout à fait bon garçon, Cléo, tout à fait. Vous avez plus de tête que n'importe quelle femme de ma connaissance. Je le dis comme je le pense. Vous pouvez tabler sur ma sincérité... Et, maintenant, une étreinte fraternelle, et je file.

Il y avait une tristesse grave dans les yeux de Cléo quand il se leva pour partir.

— A présent, ne vous fourrez plus dans ces infernales histoires de corruption, dit-elle.

— Vous pouvez aussi tabler là-dessus! répliqua-t-il. Allons, soignez-vous bien... Oh! à propos du mot que je voulais faire parvenir à Bob, est-ce que vous ne pourriez pas aller le voir vous-même? Vous le trouverez à notre bureau... Cela serait diablement gentil de votre part, Cléo, parce que, vous savez, c'est une question de vie ou de mort, et si vous vous en chargez, je serai sûr que ce sera fait.

— Oui, j'irai, Tom. Mais, pour personne autre au monde, je ne sortirais ce soir.

— Je le sais, mon ange!... Eh bien, adieu!... Si jamais vous voulez tâter de l'air du Canada, faites-le-moi dire par Bob. Au revoir!

Il éprouvait un irrésistible désir d'aller faire un tour dans le quartier des journaux et de voir ce qui se passait. C'était un véritable instinct d'acteur qui le poussait à essayer l'effet de ce déguisement, où il trouvait son plaisir. Il marcha vite le long de l'avenue qui mène au quartier des journaux. Il n'était pas assez téméraire pour monter en omnibus, et pourtant il avait déjà sauté sur la plate-forme d'un de ces véhicules avant que la mémoire lui revînt. Son large chapeau, sa figure lisse

et ronde et son manteau lui donnaient l'air d'un jeune étudiant en théologie.

Il resta debout un moment, sur le trottoir, à regarder la voie, brillamment éclairée, encombrée de passants et que bordaient de chaque côté des bureaux de journaux. Partout, devant les tableaux à dépêches, des groupes surexcités causaient avec force gestes. D'autres lisaient les feuilles à la clarté des vitrines; des flots de crieurs se précipitaient, d'heure en heure, dans toutes les directions, en hurlant comme des petits diables. Brennan riait et s'amusait vraiment, à l'idée qu'il était la cause première de toute cette agitation. Il était, pour le moment, un aussi gros personnage que Blaine. Il arrêta un gamin qui passait :

— Attendez, mon fils! dit-il avec une intonation solennelle.

Le gamin s'arrêta, et voyant qu'il avait affaire à un prêtre, changea de manières et prit un air respectueux :

— Journal, monsieur?

Brennan acheta plusieurs feuilles, et le gamin, enchanté de sa vente, continua sa course en dominant de la voix le fracas des fiacres et des omnibus.

— Édition de minuit!... Détails sur le brigandage!

Enfin, Brennan se dirigea d'un pas ferme et rapide vers la demeure de Davis. Il lui fallait de l'argent. Tout en marchant, il se demandait quand il pourrait parcourir ces mêmes rues à la lumière du soleil!... Son manteau était lourd : il le rejeta en arrière, quand il se trouva dans les avenues plus ombragées et plus fraîches.

Il y avait quelque chose d'imposant dans le calme de Courtney Street, et Brennan comparait l'animation de la ville basse à l'obscurité solennelle de cette avenue, avec ses maisons hermétiquement closes. Tout en marchant, il pensait à la lettre qu'il avait écrite à Hélène; et il aurait bien voulu ne pas lui avoir dit certaines choses telles qu'elles lui apparaissaient maintenant qu'il revoyait toute la lettre.

« Il ne faut vous alarmer de rien de ce que vous entendrez dire, avait-il écrit. Nous ne courons pas le moindre danger. Dans quelques semaines, il ne sera plus question de rien. J'aurais aimé vous dire adieu avant de m'embarquer pour l'étranger. Je vais aller rejoindre le Duc et nous parti-

rons ensemble. Nous vous enverrons bientôt chercher: ainsi ne vous tourmentez pas. Vous ririez de me voir en ce moment. Ma moustache a disparu! Oui, c'était la moustache ou la vie : j'ai préféré, somme toute, sacrifier ma moustache. J'ai pensé que vous seriez de mon avis... en tout cas, je suis aussi en sûreté qu'un veilleur de nuit au coin d'une boutique. Au revoir, à bientôt! »

Cette lettre avait pour but d'amuser Hélène. Il savait qu'elle ne comprenait pas la gravité de ce qu'il avait fait. Elle ne s'en rendait pas compte parce qu'elle n'avait aucune notion de ces choses. C'est un des plus grands charmes d'une femme, aux yeux d'un gaillard comme Brennan, que cette ignorance de toute grande question morale et sociale, cette acceptation enfantine du code de moralité imposé par les hommes: il peut, ce code, se retourner avec une souplesse merveilleuse pour les justifier. Il est tellement plus facile d'entretenir le respect et l'admiration dans un esprit d'enfant! Pour des raisons évidentes, de tels hommes redoutent la femme consciente et bien équilibrée.

Tom regrettait d'avoir envoyé sa lettre si précipitamment. Cela pourrait lui nuire.

En approchant de la maison, il ralentit le pas, l'œil au guet, crainte des agents, étudiant toutes les ombres qu'il apercevait de l'autre côté de la rue. Sur le trottoir d'en face, une lampe jetait une lueur rouge dans l'obscurité ; dans l'ombre profonde où s'enfonçaient les degrés d'une porte, il crut voir un chapeau rond. Il était prudent de se méfier : il revint sur ses pas, enfila une allée et se trouva devant la porte de service qui donnait sur la rue voisine.

Mary vint lui ouvrir. Elle fut bien étonnée de voir un prêtre au lieu de Tom.

— Quelles nouvelles ? dit Brennan. Il faut que je voie M. Davis.

— Comment! monsieur Brennan, c'est vous ?

— Moi-même. Laissez-moi entrer. Je veux faire une surprise au patron, Mary, ma chérie.

— Ah! vous êtes un fameux coquin ! — dit en riant Mary, qui avait toujours beaucoup aimé ses plaisanteries.

— C'est vrai. Est-ce que j'en ai l'air?

— Vous avez l'air du Père Mac Phelan, absolument! C'est lui en chair et en os. Et vous parlez comme lui!

— J'ai été si bien élevé!

Il monta l'escalier en menaçant du doigt Mary pour qui tout cela était une bonne farce.

Il ne trouva personne dans la bibliothèque; mais le bureau ouvert, la petite table avec le chocolat, les chaises couvertes de papiers, tout montrait que le Duc du Fer n'était absent que pour un moment. Évidemment, il se préparait à partir.

Tom écarta les plis de son manteau, et sourit en se regardant dans la glace : le Duc ne le reconnaîtrait pas.

Quand Davis rentra, Brennan buvait du chocolat, son chapeau rejeté en arrière. Il était assis sur le bord de la table. Davis s'arrêta, stupéfait.

— Qui êtes-vous ?

Brennan fit une grimace de satisfaction.

— J'en étais sûr! Ça y est. Je suis méconnaissable.

Davis reconnut sa voix. Il prit, aussitôt, un ton hargneux et bourru :

— Ah! c'est vous! Pourquoi cet accoutrement? Je croyais que vous aviez quitté la ville.

— Pas encore, répondit froidement Brennan.

— Eh bien que se passe-t-il?

— Général, suivant le mot fameux de Dick-le-Danger, « la danse a commencé ».

— Ce qui veut dire?

— Ce qui veut dire qu'Holway a parlé et filé, ou filé et parlé.

Davis tomba lourdement sur une chaise. Un grognement rauque sortit lentement de ses dents serrées.

— Le maudit traître! J'avais peur de lui... et Fox?

— Fox a émigré, lui aussi. La nouvelle du jour est que nous nous sommes sauvés. Le quartier des journaux fourmille de crieurs et d'éditions spéciales. Voici les dernières. — Il tira de ses poches plusieurs feuilles. — En venant, j'en ai acheté toute une collection.

Davis saisit un des journaux et le parcourut, tandis que Brennan continuait :

— La ville est enragée, tout simplement. On se croirait en

temps d'élections. Jolie lecture, hein? — Il regardait par-dessus l'épaule de Davis. — « DAVIS RENVERSÉ. — LE DUC DU FER A TROUVÉ SON WATERLOO. — LE PEUPLE SOULEVÉ DEMANDE SON INCARCÉRATION. » — Une seule colonne pour moi, vous voyez. Voilà de ces cas où l'obscurité, c'est le vrai bonheur.

Davis finit par éclater. Sa fureur était effrayante à voir. Sa voix était sourde et rude comme celle d'un tigre dont les dents sont rivées dans la chair.

— Les maudits chiens! Ils se jettent tous sur moi, maintenant qu'ils ne risquent rien. Quand j'avais le public pour moi, ils me léchaient les pieds!

Il arpentait la pièce de long en large, tordant et déchirant les journaux, le visage livide de colère, le corps tremblant.

— Mais ils verront... que le diable les emporte! Je lutterai contre eux! Je lutterai jusqu'à la mort! Ils verront si je me laisse égorger comme un mouton!

Brennan restait assis sur le bord de la table, observant Davis dans cette convulsion de rage.

— Inutile, général! — dit-il doucement, quand Davis s'affaissa sur une chaise, tremblant comme une feuille après cet accès. — Vous ne pouvez pas lutter.

— Je ne peux pas! Et pourquoi est-ce que je ne peux pas?

— Parce que c'est lutter contre le peuple entier. Ces satanés imbéciles sont pris d'une rage de vertu, et nous sommes les boucs émissaires. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Les journaux empestent la vertu, l'air en est saturé. La législature est paralysée. Depuis l'affaire du Crédit Mobilier, il n'y a rien eu de comparable. Ils nous écraseront comme des cloportes pour sauver leurs maudites têtes. Ils veulent faire de nous un terrible exemple. Un meeting d'indignation se tient ce soir même pour dénoncer la législature, exterminer les couloirs et renverser le Duc du Fer et son lieutenant.

Davis se releva.

— C'est ce qui m'exaspère! Ils ont accepté cela pendant des années... pendant cinquante ans... et maintenant, ils se retournent contre moi... contre moi seul!

— Dame, il faut croire qu'il y a une limite.

— Une limite! Oui, deux générations de corruption, dans

toutes sortes de mauvaises affaires... et quand j'arrive à en faire réussir une bonne, — qui intéresse des millions de gens, — forcé de recourir à la corruption par les conditions où se font les lois... ils trouvent qu'il y a une limite! Au diable les imbéciles!

— Ne vous montez pas, patron. Prenez la chose en douceur.

Davis poussa une sorte de rugissement.

— En douceur! Jour de Dieu! si je...

Il sembla tout à coup se rappeler quelque chose, alla vers la porte et donna un tour de clef. Brennan l'observait avec une expression de défiance comique.

— Eh bien! eh bien! pourquoi faites-vous cela?

— Pour qu'Hélène ne vienne pas.

— Elle est ici? — demanda Brennan, l'air sérieux.

— Oui, elle est venue ce soir. Mais ne vous occupez pas d'elle. Asseyez-vous. Il faut étudier l'affaire, — dit-il avec un peu de son calme et de son autorité d'autrefois.

— A la bonne heure! Vous parlez en homme raisonnable, à présent. Rappelez-vous que je suis dans la mélasse, moi aussi.

Davis le regarda fixement.

— Vous! ah oui. J'oubliais. Pourquoi ne jouez-vous pas le même jeu que Fox? demanda-t-il en ricanant.

Brennan ôta son chapeau, et se mit à le faire tourner.

— Comment trouvez-vous mon couvre-chef? — dit-il pour se donner le temps de reprendre possession de lui-même : il avait risqué beaucoup pour voir Davis, et cette question l'irritait. — Bonne idée, reprit-il, mais à présent il est un peu tard.

— Que voulez-vous dire?

— En venant ici, j'ai vu un homme posté en face. La maison est surveillée. On peut nous arrêter d'une heure à l'autre.

— On ne ferait pas ça!

— Non, vraiment! Eh bien, n'ayez pas trop de confiance en vos répondants. D'ici deux jours, ils vous auront lâché. Ils ne peuvent résister à la pression.

— Vous ne connaissez pas les hommes qui répondent de nous. Ce sont...

— Des administrateurs de la Compagnie. Raison de plus

pour nous sacrifier. Je vous dis que nous sommes pincés. La Compagnie va s'effondrer. Avez-vous de l'argent comptant?

— Quelques centaines de dollars. Pourquoi?

— Nous en aurons besoin. Éteignez un peu la lampe.

Davis tourna le bouton. Brennan alla à la fenêtre et regarda dehors pendant quelques minutes.

— Ah! ah! il est dans la porte de la cave en face!... Oh! ils ont l'œil sur nous! C'est un agent payé par Deacon Hall, votre caution. Il a ordre de voir qui entre et qui sort, et de ne pas vous perdre de vue. Vous comprenez? Maintenant, voici mon plan : vous allez mettre un vieux paletot et un vieux chapeau, et vous filerez par derrière...

— Non pas! Je ne me sauverai pas comme un chat.

Brennan était légèrement agacé.

— Ma foi! je ne cherche pas à faire de la dignité pour un sou. Voici la situation : ou filer, ou quinze ans de travaux forcés pour chacun de nous!

— Quinze ans!... qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que quand on nous arrêtera de nouveau, il n'y aura pas de caution qui nous tire d'affaire. Je vous répète que cet imbécile de public a mis dans sa tête de faire un exemple, et il le fera, aussi sûr qu'il y a un enfer.

Davis regardait devant lui fixement; ses yeux s'élargissaient, le sang se retirait peu à peu de sa face.

— Quinze ans!

— Ni plus ni moins... si nous ne filons pas cette nuit. Ils peuvent nous mettre à la buanderie ou à la sellerie. Ce ne sera pas gai pour des hommes d'affaires à la Napoléon comme vous et moi. Sainte-Hélène! quand on a dirigé le mouvement d'un grand chemin de fer comme un général commande son armée!... Moi, je veux du moins faire un effort. Mieux vaut courir les routes en Arcadie, que fabriquer des harnais ici, par force.

Davis était assis, la tête courbée sur sa poitrine.

— Mais Hélène? — murmura-t-il, se parlant à lui-même.

— Elle sera très bien ici, entourée d'amis. Nous l'enverrons chercher, un de ces jours. Si vous ne voulez pas de mon moyen, il faudra la recevoir en costume rayé et lui parler à travers une grille. Dans un cas pareil, — et sa voix baissa

d'un ton, — j'abandonnerais ma mère à son lit de mort. Je vous déclare que je n'ai pas envie de mener la vie de prisonnier ; j'ai été trop libre jusqu'ici. J'ai toujours été mon maître, et, depuis que je suis avec vous, je suis arrivé à commander aux autres. Je ne me soucie pas d'aller déjeuner côte à côte avec un voleur ou un assassin, rivé à la même chaîne. Peu m'importe donc de changer la coupe de mes cheveux et de mes vêtements ; venez, nous perdons du temps. Il faut partir à l'instant même.

Brennan s'efforçait loyalement d'ouvrir les yeux à Davis sur la gravité de la situation.

L'autre frissonnait.

— Mon Dieu, quel tableau vous faites !

Alors Brennan renonça au ton plaisant. Sa voix devint chaleureuse et rude :

— Je n'en dis pas la moitié ! Comment, mon cher, mais pour vous et pour moi, ce serait tout simplement l'enfer ! Un homme comme vous, habitué à manier tous les jours des centaines de milliers de dollars, à commander un millier de wagons et cinq mille hommes, vous enfin, le financier, l'homme d'action que vous êtes, mis à la tâche et perçant des trous dans du cuir, dix heures par jour...

— Assez ! cria Davis, la figure blanche et contractée. Dieu tout-puissant ! vous voulez donc me rendre fou ?

— J'essaie de vous tirer de votre torpeur. Il faut partir à l'instant.

Davis serrait les dents.

— Je ne partirai pas. Je resterai ici et je lutterai. Asseyez-vous. Donnez-moi la liste des gens que vous avez achetés... vite ! Je ne partirai pas seul.

— Cela, je n'en ferai rien ! répondit froidement Brennan.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont intérêt à nous laisser échapper. Je ne peux ni ne veux lâcher mes amis, fussé-je au pied du mur. D'ailleurs, ce sont des atouts dans notre jeu. Je n'irai pas me retourner contre eux, à présent.

— Mais vous me sacrifieriez, si c'était nécessaire ! fit Davis.

C'était encore une injure gratuite. Brennan reprit avec un sérieux mortel :

— Je vous dis que je sacrifierais mon propre frère pour éviter les verrous et les grilles... Dites-moi, avez-vous jamais vu un homme sortir du bagne au bout de quinze ans ? — demanda-t-il en changeant de ton. — Cela m'est arrivé deux fois dans ma ville natale. Un jour, il n'y a pas quatre ans, j'ai vu un de ces hommes revenir à la vie : car c'est le mot, revenir à la vie. Je vivrais mille ans que je n'oublierais jamais sa mise. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait. Son chapeau était trop large pour lui ; ses vêtements ne semblaient plus les siens. Son visage avait pris cette couleur maladive qu'on appelle la pâleur des prisons, et il clignait les yeux ou les ouvrait tout grands avec étonnement chaque fois qu'il levait la tête. Il marmottait et éclatait en sanglots, tous les dix pas, à la vue de quelque objet familier. Une bande de polissons le suivait en se moquant de lui.

Il jouait toute la scène, dans son ardeur, avec tant de vérité, que Davis s'effondra en gémissant sur son fauteuil devant son bureau. Brennan continua, entraîné par l'émotion que ce tableau éveillait en lui :

— Je tremblais comme la feuille quand il passa devant moi. Je suis un gaillard d'imagination vive. Rien ne m'épouvante comme l'idée d'être enfermé. J'ai toujours vécu au dehors. J'ai grandi en plein air. J'aime l'action, la liberté ; un an de cellule me tuerait. Je vous l'affirme, si je ne pouvais pas m'échapper, je... Mais je n'en suis pas encore là. Je vais partir pour gagner les grands bois, comme on dit dans l'Ouest. J'ai peur, je ne le cache pas. Je voulais vous voir, vous et Hélène : autrement, je ne serais pas revenu ici, non !...

Il s'arrêta un instant, comme pris d'une autre idée, puis demanda presque timidement :

— Est-ce que je ne pourrais pas la voir ?

— Non, répondit Davis d'une voix basse mais décidée : non, il est trop tard.

Brennan poussa un léger soupir.

— Allons ! J'aurais besoin d'un peu d'argent. Donnez-moi ce dont vous pouvez disposer.

Automatiquement, Davis lui tendit une liasse de billets :

— Voilà, prenez cela... prenez tout ; je n'en ai pas besoin

Brennan serra les billets.

— Cela vous reviendra bientôt. J'ai envoyé une petite caisse de conserves, un en-cas, là où cela me sera utile, mais je ne pourrai pas y toucher tout de suite. Je vous remercie bien. Je vous enverrai un chèque. Vous aurez besoin de toutes vos ressources, si vous restez pour continuer la lutte... Vous feriez mieux de venir, Davis! — implora-t-il encore tout en se disposant à partir.

Davis demeurait inébranlable.

— Non, je reste.

— Eh bien! au revoir. Je sais qu'on peut s'éloigner facilement, une fois qu'on aura gagné la rivière. Tout va bien. Quelques amis nous attendent là, avec un yacht à vapeur.

Il se retourna pour un dernier appel. Il lui coûtait de laisser Davis seul : car, il le sentait, c'était sa perte certaine. Il revint encore et mit sa main sur l'épaule de Davis :

— Vous feriez mieux de venir, patron. C'est pure folie de rester ici.

Davis secoua la tête rudement.

— Non, je vous dis, je reste.

— Allons, très bien! Mais si, par hasard, vous changiez d'avis, faites-le savoir à Tim Sheehan par Bob. Il s'occupera de vous.

Arrivé à la porte, il s'arrêta, et, avec un petit tremblement dans la voix :

— Dites à Hélène que j'espère la revoir bientôt. J'écrirai. Au revoir.

Il ouvrit la porte et disparut, la refermant doucement derrière lui.

Davis resta longtemps assis à son bureau, trop absorbé dans ses pensées pour faire un mouvement. Il reconnaissait la vérité de tout ce qu'avait dit Brennan. Il était dans un cul-de-sac. Sa fortune, sa puissance sociale s'étaient comme englouties dans le cataclysme de l'indignation publique.

Ses yeux tombèrent sur ses papiers; il se mit à les trier et à les ranger dans les coffrets.

Il travaillait rapidement : bientôt, tout fut classé. Alors, il referma la porte à clef et s'assit pour envisager définitivement la ressource suprême. Il ressemblait à un homme entouré

d'une forêt qui brûle, avec cette différence que la vie ne le tentait plus guère.

Il affronta résolument la question. Le sort d'Hélène était assuré : une petite fortune avait été mise sous son nom personnel, et puis Tuttle était riche. Il pesait les deux alternatives avec un sang-froid singulier. Il ne pourrait pas survivre à l'emprisonnement, et la mort d'un condamné était-elle plus honorable pour lui que...? Hélène serait-elle plus affreusement atteinte dans un cas que dans l'autre? Et de ce côté-là n'y avait-il pas infiniment moins de souffrances pour lui?

Il se leva, ouvrit un cabinet et en rapporta une valise, d'où il tira une lanterne sourde et un ou deux ciseaux à froid qu'il posa par terre. Il y prit aussi une casquette et un foulard et les jeta négligemment sur le tapis. Tout cela comme s'il exécutait un plan mûrement combiné. Il renversa une chaise près du bureau pour donner l'impression d'une lutte, puis il ouvrit la fenêtre. Il agissait d'un air étrangement méthodique. Sur le rebord de la fenêtre, il laissa une mince barre d'acier. Cela fait, il alla écouter à la porte.

Comme il restait là, immobile, il entendit une cloche qui annonçait un incendie, solennellement. Il retourna à son bureau, enleva sa jaquette et son gilet, et les posa sur une chaise, près de la porte du cabinet.

Enfin, il prit le revolver, jeta un coup d'œil à l'intérieur du canon, et l'appuya sur sa tempe d'abord, puis derrière sa tête. Il semblait craindre que le bruit ne pût alarmer Hélène : il s'arrêta, comme si quelque chose d'inattendu avait modifié sa résolution.

Il regarda lentement autour de lui. A la fin, la porte du cabinet, demeurée entr'ouverte, attira son attention : il se leva, et doucement, à pas de loup, il traversa la pièce.

Il ouvrit la porte et entra dans le cabinet, la tirant derrière lui, tout contre, de la main gauche.

Au bout d'un instant, il y eut une détonation sourde, et la porte s'entr'ouvrit légèrement : une faible spirale de fumée grise alla s'évanouir vers le plafond. Puis elle s'ouvrit toute grande, et le corps de Davis retomba dans la pièce, la face contre le plancher.

. . . .

Il était neuf heures quand Brennan monta sur le pont pour respirer la bonne brise du matin. On entrait en mer.

A droite et à gauche, s'avançaient en s'abaissant des chaînes de collines herbeuses, dont le pied se perdait dans le sable jaune. La mer était d'un bleu intense, rayée d'écume étincelante, comme par des sillons de sel neigeux. Des bateaux de pêche, inclinés sous le vent léger, brillaient à la lumière radieuse d'un soleil sans nuage. Les matelots chantaient ; le capitaine, les mains enfoncées dans les poches de son veston blanc, se promenait de long en large en sifflant avec allégresse.

Brennan sauta sur le pont en poussant une note de ténor éclatante. Le capitaine se retourna :

— Eh bien! mon vieux, comment vous sentez-vous ce matin?

— Comme un homme tout neuf! — dit Brennan en riant et d'une voix triomphante. — Quel beau spectacle ! Vent du sud-ouest : la journée sera bonne.

— Cela vaut mieux que le chemin de fer ces jours-ci, eh?

— Je vous crois ! fit Brennan.

Et, le visage rayonnant, d'une voix joyeuse il entonna une chanson :

La mer devant,
Et vent arrière...
Oh! les gars, oh!
Vogue la galère!...
Yoho, les gars, yoho!...

— Dites donc, capitaine, je déjeunerais bien !

HAMLIN GARLAND

(Traduction d'Alice Foulon de Vaulx.)

DON GIOVANNI

On sait qu'au gré des fidèles de Bayreuth, il n'existe pas de temple au monde — même à Bayreuth — où leur culte soit célébré comme il convient, pas de directeur, de chef d'orchestre, de chanteur, de décorateur, de metteur en scène qui sache comprendre les œuvres du dieu, pas de représentation adéquate à sa pensée; en un mot, ce n'est jamais « ça »; et les fidèles ont raison, cent fois raison : ils ont seulement tort de se figurer qu'il s'agit d'une exception, alors que c'est une règle générale et que, pour les œuvres des autres, demi-dieux ou simples mortels, ce n'est jamais « ça » non plus. Les œuvres du dieu, bien au contraire, sont dans une situation privilégiée; grâce à l'armée des dévots qui veillent sur elles comme les croyants sur le tombeau de Mahomet, elles sont, bien heureusement pour nous et pour elles-mêmes, préservées de cette végétation parasite qui, sous le nom menteur de « traditions », vient peu à peu se coller aux flancs des autres ouvrages de théâtre et finit par les rendre méconnaissables; à part certaines coupures, toujours fâcheuses, mais excusées

par la longueur interminable de certains actes, on les exécute, la plupart du temps, telles que l'auteur les a écrites. Quant aux autres, justes cieux! il y aurait de quoi ajouter un cercle à l'enfer du Dante, avec les supplices qui leur sont départis. On ne se contente plus, depuis longtemps, d'altérer la volonté de l'auteur, on en prend le contrepied.

La suppression de la « voix de tête », chez les ténors, a fait prendre l'habitude de dire à plein gosier ce qui devrait se chuchoter à l'oreille; et les déclarations d'amour sont devenues des hurlements de bête qu'on égorge. Malheur à la phrase qui se terminait sur une note du médium, au morceau qui s'éteignait dans un doux murmure : phrase et morceau sont condamnés, sans appel, à se terminer sur une note aiguë, avec ce charme spécial aux locomotives annonçant leur arrivée; et pour que ce soit complet, il faut à toute force qu'un temps d'arrêt, ajouté sur l'avant-dernière note, permette de vociférer plus à l'aise. Quant aux mouvements, depuis que le vélocipède est entré dans nos mœurs, les chefs d'orchestre ne conduisent plus, ils pédalent; au lieu de battre la mesure, ils battent des « records »...

Pour moi, qui ai dans la mémoire toutes les œuvres consacrées, les ayant vu représenter alors que les vraies traditions existaient encore, je ne puis plus les entendre; la souffrance est trop grande de subir toutes ces horreurs et de voir avec quelle aisance elles sont perpétrées et acceptées.

Oh! non, ce n'est pas « ça », ce n'est pas « ça » du tout!



Mais s'il y a au monde quelqu'un pour qui ce ne soit pas « ça », c'est surtout Mozart.

Imaginez des acteurs de grand talent n'ayant jamais joué que Dumas, Sardou, et autres prosateurs modernes, à qui l'on ferait jouer, du jour au lendemain, *le Misanthrope*. Ils n'y perdraient aucune de leurs qualités; mais certaines de ces qualités seraient sans emploi, alors que d'autres, nécessaires pourtant, viendraient à leur manquer; ils seraient gênés comme dans des habits d'emprunt. Cela pourrait être curieux et intéressant; ce ne serait pas « ça ».

Voilà exactement ce qui se passe quand des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique se trouvent appelés tout à coup à interpréter *Don Juan*. Ils font de leur mieux, et il faut leur en savoir gré. Mais comment pourraient-ils suppléer à la longue initiation, indispensable pour pénétrer tous les secrets d'un style en complet désaccord avec celui de notre époque, et dont rien ne saurait leur donner la clef? Leur éducation tournée dans un autre sens, les habitudes qu'ils ont contractées, tout les en éloigne; ils se promènent à travers le chef-d'œuvre, comme disait je ne sais plus qui, « en souris qui ne comprend rien à l'architecture de la grange qu'elle parcourt ».

Par bonheur pour eux, le public qui admire la grange n'en comprend pas davantage la structure. Il est conquis par le charme d'une nature d'élite, et la plus charmeresse qui fut jamais; sans en avoir conscience, il subit celui qui émane d'une écriture impeccable et d'une élégance raffinée; mais s'il savait apprécier à leur valeur cette écriture et cette élégance, souffrirait-il qu'on y portât de cruelles atteintes? Ajouter des fautes de goût à des œuvres qui ne montrent pas dans tous leurs détails un goût très pur, c'est un péché; en ajouter à la musique de Mozart, c'est un crime. Ce crime se commet journellement et impunément. Jamais, sachez-le bien, jamais je n'ai entendu le bel air de Sarastro, dans *la Flûte enchantée*, sans qu'il fût gâté par un changement horrible à la fin, qui n'est pas seulement une faute de goût, mais une faute d'harmonie; et jamais je n'ai vu le public manifester la moindre aversion pour cette monstruosité.



J'ai eu l'heureuse fortune, dans ma première jeunesse, — presque dans mon enfance, — d'entendre un *Don Juan* beaucoup plus près de la vérité que ceux d'aujourd'hui. Madame Grisi, Mario, Lablache *e tutti quanti*, soutenus par un orchestre très soigneux, l'interprétaient avec des talents de premier ordre et une grande exactitude, on pourrait presque dire avec religion. Malgré mon jeune âge, je savais la partition par cœur et aucun détail ne pouvait m'échapper. Après un

demi-siècle, j'ai encore dans l'oreille le *sextuor* « *mille torbidi pensieri* », la magnifique voix de Lablache, le trait de Donna Anna sur le passage « *che impensata novità* », que madame Grisi faisait avec une largeur et une précision instrumentale éloignant toute idée de « roulade » et d'ornement parasite.

C'est qu'il ne suffisait pas alors, pour être admis dans le bataillon sacré des grands chanteurs, d'avoir une voix sympathique et quelques brillantes qualités; il fallait tout, la voix, la diction et la vocalise.

Aussi n'était-on pas étonné de voir madame Grisi, soprano dramatique, créer *Don Pasquale*, Lablache se faire applaudir dans des rôles aussi différents que Leporello et le père de Desdémone, Mario dans le comte Almaviva et dans Jean de Leyde, du *Prophète*, qu'il a interprété à Londres avec un énorme succès en compagnie de madame Viardot, et celle-ci passer sans effort de l'austère Fidès à la sémillante Rosine, en se donnant de temps à autre le luxe d'escalader les hauteurs du rôle de Donna Anna!

Depuis, j'ai revu *Don Giovanni* aux Italiens, avec une autre troupe, les Frezzolini, les Fraschini, les Delle Sedie; à ceux-ci ne manquait certes pas le talent, mais la foi : prêtres de Verdi, s'ils avaient l'admiration de l'œuvre de Mozart, ils n'en avaient pas le culte; ce n'était déjà plus « ça », mais c'étaient encore de fort belles exécutions. Il faut mettre à part madame Patti, dont la grâce piquante, la légèreté d'oiseau, la fraîcheur et la facilité d'organe, l'impeccable exécution, la simplicité savoureuse ont fait, à Paris et à Londres, une Zerline incomparable.

Puis le Théâtre italien a disparu, à Paris du moins, et avec lui *Don Giovanni*, devenu *Don Juan*; et nous sommes entrés dans l'ère des représentations plus ou moins brillantes ou intéressantes, mais toutes plus ou moins infidèles : car la langue italienne est indispensable au chef-d'œuvre de Mozart.

***

C'est après avoir vu représenter à Paris, comme on sait, *le Festin de Pierre* et *le Mariage de Figaro* que Mozart, prou-

vant ainsi le sens très particulier qu'il avait du théâtre, conçut la pensée d'écrire *Don Giovanni* et *le Nozze di Figaro*. Le livret italien du second suit pas à pas la pièce de Beaumarchais; celui de *Don Giovanni*, au contraire, diffère beaucoup de la pièce de Molière: l'auteur, évidemment, a voulu faire *da se*, et Mozart, à son tour, oubliant complètement Molière, a pris l'œuvre de da Ponte comme point de départ pour créer son œuvre à lui par-dessus la tête du librettiste. L'influence française est évidente dans *le Nozze di Figaro*, ce n'est là ni de la musique allemande ni de la musique italienne: aussi la traduction française lui sied-elle à merveille: si elle la gêne un peu parfois (et si peu!) elle ne la dénature pas. Il en va tout autrement avec *Don Giovanni*; le génie de la langue italienne a passé dans cette musique, où le mot et la note ne font qu'un; la traduction la dénature et la défigure. En français, ce n'est que laid; en allemand, c'est quelque chose d'horrible.

On vous a dit, bonnes gens, — et vous l'avez cru, — que la musique de Mozart était excellente comme musique pure, mais que ce n'était pas là qu'il fallait chercher la langue du drame musical, que cette musique chantait, mais ne parlait pas; et vous avez eu tort de le croire, car on vous a trompés. L'erreur est d'ailleurs facile: cette musique est tellement parfaite au point de vue exclusivement musical et vocal, elle se suffit si complètement à elle-même qu'on peut l'admirer sans songer à autre chose. Or, par un miracle de l'art, cette musique, tout en chantant comme on n'a jamais chanté, parle aussi bien qu'il se peut: dans *Don Giovanni*, la justesse et la finesse de l'expression ne sont pas moins admirables que la perfection de la forme.

Et nous ne trouvons pas seulement dans cette œuvre géniale une vraie langue de drame lyrique: nous y trouvons aussi le symbole, le personnage élargi, grandi jusqu'au type et à la synthèse. Entre la Donna Anna qu'avait esquissée da Ponte et celle dessinée et peinte par Mozart, il y a un abîme: dans la création de cette étonnante figure, Mozart a montré qu'il n'était pas seulement le plus exquis des musiciens, mais un poète et un psychologue. Il faudrait pouvoir faire des citations pour montrer comment, avec des moyens tout différents de

ceux usités aujourd'hui, par l'ampleur du style, par les modulations, par l'instrumentation, l'auteur est arrivé à faire de cette jeune patricienne la Némésis implacable, l'âme de toutes les femmes séduites et trompées poursuivant le coupable jusqu'à la mort; de plus, comme l'a si bien expliqué Hoffmann dans un de ses contes, elle est aussi la grande amoureuse, la seule femme à la taille de don Juan, qui l'eût aimé et qu'il eût aimée, et que son double crime en sépare à jamais. Ainsi que la douce Elvire n'est pas faite pour don Juan, le doux Ottavio n'est pas fait pour Donna Anna: elle croit l'aimer et lui promet sa main; en réalité, elle ne l'aime pas et ne l'épousera jamais.

J'ai parlé de la douce Elvire; ce caractère est encore une invention du musicien. Da Ponte avait fait d'elle une sorte de personnage comique, de femme « crampon »; Mozart en a fait une élégiaque et sympathique figure, méconnue la plupart du temps, mal interprétée et incomprise par conséquent du public. L'intention de l'auteur est pourtant bien visible dans le merveilleux trio du balcon, sacrifié d'ordinaire aux lazzi de Don Juan et de Leporello, mettant au premier plan une partie bouffe destinée par l'auteur à être accessoire. Je n'ai vu ce délicieux rôle établi comme il doit l'être que par madame Carvalho, à Londres. Quand elle disait : « *Gli vo' cavar il cor* », on sentait la fragilité de cette colère, et la tendresse au fond du cœur ulcéré. Délicates nuances qui demandent, pour être rendues, un talent également délicat; et connaissez-vous quelque chose de plus rare au monde?

* * *

« Il y a de la volute ionique dans Mozart », disait un jour Gounod, caractérisant d'un mot pittoresque ce style, fait de charme et de pureté, source d'une impression d'art analogue à celle que nous a donnée la Grèce antique. De temps en temps, de la terre sacrée d'Hellade, sort un fragment de marbre de Paros, un bras, un débris de torse, éraflé, injurié par les siècles: ce n'est plus que l'ombre du dieu créé par le ciseau du statuaire, et pourtant le charme subsiste, le style divin resplendit malgré tout. Ainsi de *Don Giovanni*.

Si peu qu'il y reste de Mozart, c'en est assez pour qu'une lumière en émane, dont s'illumine le ciel de l'art, lumière douce mais intense, pénétrant jusqu'au fond des cœurs; et l'on se sent en présence d'un art suprême, qui ne secoue pas violemment les nerfs, qui ne grise pas comme un breuvage frelaté, mais qui fait vibrer les cordes délicates et profondes de l'être; et l'on se demande si la musique n'a pas atteint là son zénith, si les couleurs brillantes dont elle s'est teintée depuis ne sont pas celles du couchant. Question inutile : car l'avenir, qui seul peut nous juger, seul aussi la résoudra.

C. SAINT-SAËNS

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

RAMUNTCHO

I

Les tristes courlis, annonciateurs de l'automne, venaient d'apparaître en masse dans une bourrasque grise, fuyant la haute mer sous la menace des tourmentes prochaines. A l'embouchure des rivières méridionales, de l'Adour, de la Nivelle, de la Bidassoa qui longe l'Espagne, ils erraient au-dessus des eaux déjà froidies, volant bas, rasant de leurs ailes le miroir des surfaces. Et leurs cris, à la tombée de la nuit d'octobre, semblaient sonner la demi-mort annuelle des plantes épuisées.

Sur les campagnes pyrénéennes, toutes de broussailles ou de grands bois, les mélancolies des soirs pluvieux d'arrière-saison descendaient lentement, enveloppantes comme des suaires, tandis que Ramuntcho[1] cheminait par le sentier de mousse, sans bruit, chaussé de semelles de cordes, souple et silencieux dans sa marche de montagnard.

Ramuntcho arrivait à pied de très loin, remontait des régions qui avoisinent la mer de Biscaye, vers sa maison

1. Raymond, Ramon, Ramuntcho : le même nom.

isolée, qui était là-haut, dans beaucoup d'ombre, près de la frontière espagnole.

Autour du jeune passant solitaire, qui montait si vite sans peine et dont la marche en espadrilles ne s'entendait pas, des lointains, toujours plus profonds, se creusaient de tous côtés, très estompés de crépuscule et de brume.

L'automne, l'automne s'indiquait partout. Les maïs, herbages des lieux bas, si magnifiquement verts au printemps, étalaient des nuances de paille morte au fond des vallées, et, sur tous les sommets, des hêtres et des chênes s'effeuillaient. L'air était presque froid; une humidité odorante sortait de la terre moussue, et de temps à autre, il tombait d'en haut quelque ondée légère. On la sentait proche et angoissante, cette saison des nuages et des longues pluies, qui revient chaque fois avec son même air d'amener l'épuisement définitif des sèves et l'irrémédiable mort, — mais qui passe comme toutes choses et qu'on oublie, au suivant renouveau.

Partout, dans la mouillure des feuilles jonchant la terre, dans la mouillure des herbes longues et couchées, il y avait des tristesses de fin, de muettes résignations aux décompositions fécondes.

Mais l'automne, lorsqu'il vient finir les plantes, n'apporte qu'une sorte d'avertissement lointain à l'homme un peu plus durable, qui résiste, lui, à plusieurs hivers et se laisse plusieurs fois leurrer au charme des printemps. L'homme, par les soirs pluvieux d'octobre et de novembre, éprouve surtout l'instinctif désir de s'abriter au gîte, d'aller se réchauffer devant l'âtre, sous le toit que tant de millénaires amoncelés lui ont progressivement appris à construire. — Et Ramuntcho sentait s'éveiller au fond de soi-même les vieilles aspirations ancestrales vers le foyer basque des campagnes, le foyer isolé, sans contact avec les foyers voisins; il se hâtait davantage vers le primitif logis, où l'attendait sa mère.

Çà et là, on les apercevait au loin, indécises dans le crépuscule, les maisonnettes basques, très distantes les unes des autres, points blancs ou grisâtres, tantôt au fond de quelque gorge enténébrée, tantôt sur quelque contrefort des montagnes aux sommets perdus dans le ciel obscur: presque négligeables, ces habitations humaines, dans l'ensemble i

en plus confus des choses; négligeables et s'annihilant même tout à fait, à cette heure, devant la majesté des solitudes et de l'éternelle nature forestière.

Ramuntcho s'élevait rapidement, leste, hardi et jeune, enfant encore, capable de jouer en route, comme s'amusent les petits montagnards, avec un caillou, un roseau, ou une branche que l'on taille en marchant. L'air se faisait plus vif, les alentours plus âpres, et déjà ne s'entendaient plus les cris des courlis, leurs cris de poulie rouillée, sur les rivières d'en bas. Mais Ramuntcho chantait l'une de ces plaintives chansons des vieux temps, qui se transmettent encore au fond des campagnes perdues, et sa naïve voix s'en allait dans la brume ou la pluie, parmi les branches mouillées des chênes, sous le grand suaire toujours plus sombre de l'isolement, de l'automne et du soir.

Pour regarder passer, très loin au-dessous de lui, un char à bœufs, il s'arrêta un instant, pensif. Le bouvier qui menait le lent attelage chantait aussi; par un sentier rocailleux et mauvais, cela descendait dans un ravin baigné d'une ombre déjà nocturne.

Et bientôt cela disparut à un tournant, masqué tout à coup par des arbres, et comme évanoui dans un gouffre. Alors Ramuntcho sentit l'étreinte d'une mélancolie subite, inexpliquée comme la plupart de ses impressions complexes, et, par un geste habituel, tout en reprenant sa marche moins alerte, il ramena en visière, sur ses yeux gris très vifs et très doux, le rebord de son béret de laine.

Pourquoi?... Qu'est-ce que cela pouvait lui faire, ce chariot, ce bouvier chanteur qu'il ne connaissait même pas?... Évidemment rien... Cependant, de les avoir vus ainsi disparaître pour aller se gîter, comme sans doute chaque nuit, en quelque métairie isolée dans un bas-fond, la compréhension lui était venue, plus exacte, de ces humbles existences de paysan, attachées à la terre et au champ natal, de ces vies humaines aussi dépourvues de joies que celles des bêtes de labour, mais avec des déclins plus prolongés et plus lamentables. Et, en même temps, dans son esprit avait passé l'intuitive inquiétude des *ailleurs*, des mille choses *autres* que l'on peut voir ou faire en ce monde et dont on peut jouir; un

isolée, qui était là-haut, dans beaucoup d'ombre, près de la
frontière espagnole.

Autour du jeune passant solitaire, qui mont… vite sans
peine et dont la marche en espadrilles ne s'e… pas des
lointains, toujours plus profonds, se creusai…
très estompés de crépuscule et d… brume.

L'automne, l'automne s'indi… partout
bages des lieux bas, si magni…
étalaient des nuances de paill…
sur tous les sommets, des hêt…
L'air était presque froid; une…
terre moussue, et de temps…
quelque ondée légère. On la…
cette saison des nuages et d…
chaque fois avec son même…
nitif des sèves et l'irrémédiable…
toutes choses et qu'on oublie,…

Partout, dans la mouillure…
dans la mouillure des herbes…
des tr… de fin, de muett…
tion…

M… lorsqu'il v…
qu'un… tissement…
durable, … lui, à…
sieurs fois…
soirs pluvi…
l'instinctif d…
devant l'âtre,…
lui ont progress…
sentait s'éveiller…
ancestrales vers le…
sans contact avec l…
le primitif logis, où…

Çà et là, on les ap…
puscule, les maisonnett…
autres, points blancs ou…
gorge enténébrée, tantôt sur…
aux sommets perdus dans le…
ces habitations humaines, dans…

nuées dérangeaient les perspectives; toutes les distances, toutes les profondeurs étaient devenues inappréciables, les changeantes montagnes semblaient avoir grandi dans la nébuleuse fantasmagorie du soir. L'heure, on ne sait pourquoi, se faisait étrangement solennelle, comme si l'ombre des siècles passés allait sortir de la terre. Sur ce vaste soulèvement qui s'appelle Pyrénées, on sentait planer quelque chose qui était peut-être l'âme finissante de cette race, dont les débris se sont là conservés et à laquelle Ramuntcho appartenait par sa mère...

Et l'enfant, composé de deux essences si diverses, qui cheminait seul vers son logis, à travers la nuit et la pluie, recommençait à éprouver, au fond de son être double, l'inquiétude des inexplicables ressouvenirs.

Enfin il arriva devant sa maison, — qui était très élevée, à la mode basque, avec de vieux balcons en bois sous d'étroites fenêtres, et dont les vitres jetaient dans la nuit du dehors une lueur de lampe. Près d'entrer, le bruit léger de sa marche s'atténua encore dans l'épaisseur des feuilles mortes : les feuilles de ces platanes taillés en voûte qui, suivant l'usage du pays, forment une sorte d'atrium devant chaque demeure.

Elle reconnaissait de loin le pas de son fils, la sérieuse Franchita, pâle et droite dans ses vêtements noirs, — celle qui jadis avait aimé et suivi l'étranger; puis, qui, sentant l'abandon prochain, était courageusement revenue au village pour habiter seule la maison délabrée de ses parents morts. Plutôt que de rester dans la grande ville là-bas, et d'y être gênante et quémandeuse, elle avait vite résolu de partir, de renoncer à tout, de faire un simple paysan basque de ce petit Ramuntcho qui, à son entrée dans la vie, avait porté des robes brodées de soie blanche.

Il y avait quinze ans de cela, quinze ans qu'elle était revenue, clandestinement, à une tombée de nuit pareille à celle-ci. Dans les premiers temps de ce retour, muette et hautaine avec ses compagnes d'autrefois par crainte de leurs dédains, elle ne sortait que pour aller à l'église, la mantille de drap noir abaissée sur les yeux. Puis, à la longue, les curiosités apaisées, elle avait repris ses habitudes d'avant, si vaillante

d'ailleurs et si irréprochable que tous l'avaient pardonnée.

Pour accueillir et embrasser son fils, elle sourit de joie et de tendresse; mais, silencieux par nature, renfermés tous deux, ils ne se disaient guère que ce qu'il était utile de se dire.

Lui, s'assit à sa place accoutumée, pour manger la soupe et le plat fumant qu'elle lui servit sans parler. La salle, soigneusement peinte à la chaux, s'égayait à la lueur subite d'une flambée de branches dans la cheminée haute et large, garnie d'un feston de calicot blanc. Dans des cadres, accrochés en bon ordre, il y avait les images de première communion de Ramuntcho, et différentes figures de saints ou de saintes, avec des légendes basques; puis la Vierge du Pilar, la Vierge des angoisses, et des chapelets, des rameaux bénits. Les ustensiles du ménage luisaient, bien alignés sur des planches scellées aux murailles; — chaque étagère toujours ornée d'un de ces volants en papier rose, découpés et ajourés, qui se fabriquent en Espagne et où sont invariablement imprimées des séries de personnages dansant avec des castagnettes, ou bien des scènes de la vie des toréadors. Dans cet intérieur blanc, devant cette cheminée joyeuse et claire, on éprouvait une impression de chez soi, un tranquille bien-être, qu'augmentait encore la notion de la grande nuit mouillée d'alentour, du grand noir des vallées, des montagnes et des bois.

Franchita, comme chaque soir, regardait longuement son fils, le regardait embellir et croître, prendre de plus en plus un air de décision et de force, à mesure qu'une moustache brune se dessinait davantage au-dessus de ses lèvres fraîches.

Quand il eut soupé, mangé avec son appétit de jeune montagnard plusieurs tranches de pain et bu deux verres de cidre, il se leva, disant :

— Je m'en vais dormir, car nous avons du travail pour cette nuit.

— Ah! demanda la mère, et à quelle heure dois-tu te réveiller?

— A une heure, sitôt la lune couchée. On viendra siffler sous la fenêtre.

— Et qu'est-ce que c'est?

— Des ballots de soie et des ballots de velours.

— Et avec qui vas-tu?

— Les mêmes que d'habitude : Arrochkoa, Florentino et les frères Iragola. C'est comme l'autre nuit, pour le compte d'Itchoua, avec qui je viens de m'engager... Bonsoir, ma mère!... Oh! nous ne serons pas tard dehors, et sûr, je rentrerai avant l'heure de la messe...

Alors, Franchita pencha la tête sur l'épaule solide de son fils, avec une câlinerie presque enfantine, différente tout à coup de sa manière habituelle; et, la joue contre la sienne, elle resta longuement et tendrement appuyée, comme pour dire, dans un confiant abandon de volonté : « Cela me trouble encore un peu, ces entreprises de nuit; mais, réflexion faite, ce que tu veux est toujours bien; je ne suis qu'une dépendance de toi, et toi, tu es tout... »

Sur l'épaule de l'étranger, jadis, elle avait coutume de s'appuyer et de s'abandonner ainsi, dans le temps où elle l'aimait.

Quand Ramuntcho fut monté dans sa petite chambre, elle demeura songeuse plus longtemps que de coutume avant de reprendre son travail d'aiguille... Ainsi, cela devenait décidément son métier, ces courses nocturnes où l'on risque de recevoir les balles des carabiniers d'Espagne!... D'abord il avait commencé par amusement, par bravade, comme font la plupart d'entre eux, et comme en ce moment débutait son ami Arrochkoa dans la même bande que lui; ensuite, peu à peu, il s'était fait un besoin de cette continuelle aventure des nuits noires; il désertait de plus en plus, pour ce métier rude, l'atelier en plein vent du charpentier, où elle l'avait mis en apprentissage, à tailler des solives dans des troncs de chênes.

Et voilà donc ce qu'il serait dans la vie, son petit Ramuntcho, autrefois si choyé en robe blanche et pour qui elle avait naïvement fait tant de rêves : contrebandier!... Contrebandier et joueur de pelote, — deux choses d'ailleurs qui vont bien ensemble et qui sont basques essentiellement.

Elle hésitait pourtant encore à lui laisser suivre cette voie imprévue. Non par dédain pour les contrebandiers, oh! non, car son père, à elle, l'avait été; ses deux frères aussi; l'aîné tué d'une balle espagnole au front, une nuit qu'il traversait

à la nage la Bidassoa, le second réfugié aux Amériques pour échapper à la prison de Bayonne, l'un et l'autre respectés pour leur audace et leur force... Non, mais lui, Ramuntcho, le fils de l'étranger, lui, sans doute, aurait pu prétendre à l'existence moins dure des hommes de la ville, si, dans un mouvement irréfléchi et un peu sauvage, elle ne l'avait pas séparé de son père pour le ramener à la montagne basque... En somme, il n'était pas sans cœur, le père de Ramuntcho; quand fatalement il s'était lassé d'elle, il avait fait quelques efforts pour ne pas le laisser voir et jamais il ne l'aurait abandonnée avec son enfant, si, d'elle même, par fierté, elle n'était partie... Alors ce serait peut-être un devoir aujourd'hui de lui écrire, pour lui demander de s'occuper de ce fils...

Et maintenant l'image de Gracieuse se présentait tout naturellement à son esprit, comme chaque fois qu'elle songeait à l'avenir de Ramuntcho; celle-là, c'était la petite fiancée que, depuis tantôt dix ans, elle souhaitait pour lui. (Dans les campagnes encore en arrière des façons actuelles, c'est l'usage de se marier tout jeune, souvent même de se connaître et de se choisir dès les premières années de la vie.) Une petite aux cheveux ébouriffés en nuage d'or, fille d'une amie d'enfance à elle, Franchita, d'une certaine Dolorès Detcharry, qui avait toujours été orgueilleuse — et qui était restée méprisante depuis l'époque de la grande faute...

Certes, l'intervention du père dans l'avenir de Ramuntcho serait un appoint décisif pour obtenir la main de cette petite — et permettrait même de la demander à Dolorès avec une certaine hauteur, après les rivalités anciennes... Mais Franchita sentait un grand trouble la pénétrer tout entière, à mesure que se précisait en elle la pensée de s'adresser à cet homme, de lui écrire demain, de le revoir peut-être, de remuer cette cendre... Et puis, elle retrouvait en souvenir le regard si souvent assombri de l'étranger, elle se rappelait ses vagues paroles de lassitude infinie, d'incompréhensible désespérance; il avait l'air de voir toujours, au delà de son horizon à elle, des lointains de gouffres et de ténèbres, et, bien qu'il ne fût pas un insulteur des choses sacrées, jamais il ne priait, lui donnant ce surcroît de remords de s'être alliée à

quelque païen pour qui le ciel resterait fermé. Ses amis, d'ailleurs, étaient pareils à lui, des raffinés aussi, sans foi, sans prière, échangeant entre eux, à demi-mots légers, des pensées d'abîme... Mon Dieu, si Ramuntcho à leur contact allait devenir comme eux tous! — et déserter les églises, fuir les sacrements et la messe!... Alors elle se remémorait les lettres de son vieux père, — aujourd'hui décomposé dans la terre profonde, sous une dalle de granit, contre les fondations de son église paroissiale, — ces lettres en langue euskarienne qu'il lui adressait là-bas, après les premiers mois d'indignation et de silence, dans la ville où elle avait traîné sa faute: « Au moins, ma pauvre Franchita, ma fille, es-tu dans un pays où les hommes sont pieux et vont régulièrement aux églises?... » Oh! non, ils n'étaient guère pieux, les hommes de la grande ville, pas plus les élégants dont le père de Ramuntcho faisait sa compagnie, que les plus humbles travailleurs du quartier de banlieue où elle vivait cachée; tous, emportés par un même courant loin des dogmes héréditaires, loin des antiques symboles... et Ramuntcho, dans de tels milieux, comment résisterait-il?...

D'autres raisons encore, moindres peut-être, l'arrêtaient aussi. Sa dignité hautaine qui là-bas, dans cette ville, l'avait maintenue honnête et solitaire, se cabrait vraiment à l'idée qu'il faudrait reparaître en solliciteuse devant son amant d'autrefois. Puis, son bon sens supérieur, que rien n'avait jamais pu égarer ni éblouir, lui disait du reste qu'il était trop tard à présent pour tout changer; que Ramuntcho, jusqu'ici ignorant et libre, ne saurait plus atteindre les dangereuses régions de vertige où s'était élevée l'intelligence de son père, mais plutôt qu'il languirait en dessous comme un déclassé. Et enfin un sentiment presque inavoué à elle-même gisait très puissant au fond de son cœur : la crainte angoissée de le perdre, ce fils, de ne plus le guider, de ne plus le tenir, de ne plus l'avoir... Alors, en cet instant des réflexions décisives, après avoir hésité durant des années, voici que de plus en plus elle inclinait à s'entêter pour jamais dans son silence vis-à-vis de l'étranger et à laisser couler humblement la vie de son Ramuntcho près d'elle, sous le regard protecteur de la Vierge, des saints et des saintes... Restait la question de Gracieuse

Detcharry... Eh bien, mais, elle l'épouserait quand même, son fils, tout contrebandier et pauvre qu'il allait être! Avec son instinct de mère un peu farouchement aimante, elle devinait que cette petite était déjà prise assez pour ne se déprendre jamais; elle avait vu cela dans ses yeux noirs de quinze ans, obstinés et graves sous le nimbe doré des cheveux... Gracieuse épousant Ramuntcho pour son charme seul, envers et contre la volonté maternelle!... Ce qu'il y avait de rancuneux et de vindicatif dans l'âme de Franchita se réjouissait même tout à coup de ce plus grand triomphe sur la fierté de Dolorès...

Autour de la maison isolée où, sous le grand silence de minuit, elle décidait seule de l'avenir de son fils, l'Esprit des ancêtres basques flottait, sombre et jaloux aussi, dédaigneux de l'étranger, craintif des impiétés, des changements, des évolutions de races; — l'Esprit des ancêtres basques, le vieil Esprit immuable qui maintient encore ce peuple les yeux tournés vers les âges antérieurs; le mystérieux Esprit séculaire, par qui les enfants sont conduits à agir comme avant eux leurs pères avaient agi, au flanc des mêmes montagnes, dans les mêmes villages, autour des mêmes clochers...

Un bruit de pas maintenant dans le noir du dehors!... Quelqu'un marchant doucement en espadrilles sur l'épaisseur des feuilles de platane en jonchée par terre... Puis, un coup de sifflet d'appel...

Comment, déjà!... Déjà une heure du matin!...

Tout à fait résolue à présent, elle ouvrit la porte au chef contrebandier avec un sourire accueillant que celui-ci ne lui connaissait pas :

— Entrez, Itchoua, dit-elle, chauffez-vous... tandis que je vais moi-même réveiller le fils.

Un homme grand et large, cet Itchoua, maigre avec une épaisse poitrine, entièrement rasé comme un prêtre, suivant la mode des Basques de vieille souche; sous le béret qu'il n'ôtait jamais, une figure incolore, inexpressive, taillée comme à coups de serpe, et rappelant ces personnages imberbes, archaïquement dessinés sur les missels du XVe siècle. Au-dessous de ses joues creusées, la carrure des mâchoires, la saillie des muscles du cou donnaient la notion de son extrême force. Il avait le type basque accentué à l'excès; des yeux trop rentrés

sous l'arcade frontale; des sourcils d'une rare longueur, dont les pointes, abaissées comme chez les madones pleureuses, rejoignaient presque les cheveux aux tempes. Entre trente ans ou cinquante ans, il était impossible de lui assigner un âge. Il s'appelait José-Maria Gorostéguy: mais, d'après la coutume, n'était connu dans le pays que sous ce surnom d'Itchoua (l'aveugle) donné jadis par plaisanterie, à cause de sa vue perçante qui plongeait dans la nuit comme celle des chats. D'ailleurs, chrétien pratiquant, marguillier de sa paroisse et chantre à voix tonnante. Fameux aussi pour sa résistance aux fatigues, capable de gravir les pentes pyrénéennes durant des heures au pas de course avec de lourdes charges sur les reins.

Ramuntcho descendit bientôt, frottant ses paupières encore alourdies d'un jeune sommeil, et, à son aspect, le morne visage d'Itchoua fut illuminé d'un sourire. Continuel chercheur de garçons énergiques et forts pour les enrôler dans sa bande, sachant les y retenir, malgré des salaires minimes, par une sorte de point d'honneur spécial, il s'y connaissait en jarrets, en épaules, aussi bien qu'en caractères, et il faisait grand cas de sa recrue nouvelle.

Franchita, avant de les laisser partir, appuya encore la tête un peu longuement contre le cou de son fils; puis, elle accompagna les deux hommes jusqu'au seuil de sa porte, ouverte sur le noir immense — et récita pieusement le *Pater* pour eux, tandis qu'ils s'éloignaient dans l'épaisse nuit, dans la pluie, dans le chaos des montagnes, vers la ténébreuse frontière...

II

Quelques heures plus tard, à la pointe incertaine de l'aube, à l'instant où s'éveillent les bergers et les pêcheurs.

Ils s'en revenaient joyeusement, les contrebandiers, leur entreprise terminée.

Partis à pied, avec des précautions infinies de silence, par des ravins, par des bois, par de dangereux gués de rivière,

ils s'en revenaient comme des gens n'ayant jamais rien eu à cacher à personne, en traversant la Bidassoa, au matin pur, dans une barque de Fontarabie louée sous la barbe des douaniers d'Espagne.

Tout l'amas de montagnes et de nuages, tout le sombre chaos de la précédente nuit s'était démêlé presque subitement, comme au coup d'une baguette magicienne. Les Pyrénées, rendues à leurs proportions réelles, n'étaient plus que de moyennes montagnes, aux replis baignés d'une ombre encore nocturne, mais aux crêtes nettement coupées dans un ciel qui déjà s'éclaircissait. L'air s'était fait tiède, suave, exquis à respirer, comme si tout à coup on eût changé de climat ou de saison, — et c'était le vent de sud qui commençait à souffler, le délicieux vent de sud spécial au pays basque, qui chasse devant lui le froid, les nuages et les brumes, qui avive les nuances de toutes choses, bleuit le ciel, prolonge à l'infini les horizons, donne, même en plein hiver, des illusions d'été.

Le batelier qui ramenait en France les contrebandiers poussait du fond avec sa perche longue, et la barque se traînait, à demi échouée. En ce moment, cette Bidassoa, par qui les deux pays sont séparés, semblait tarie, et son lit vide, d'une excessive largeur, avait l'étendue plate d'un petit désert.

Le jour allait décidément se lever, tranquille et un peu rose. On était au 1er du mois de novembre; sur la rive espagnole, là-bas, très loin, dans un couvent de moines, une cloche de l'extrême matin sonnait clair, annonçant la solennité religieuse de chaque automne. Et Ramuntcho, bien assis dans la barque, doucement bercé et reposé après les fatigues de la nuit, humait ce vent nouveau avec un bien-être de tous ses sens; avec une joie enfantine, il voyait s'assurer un temps radieux pour cette journée de Toussaint, qui allait lui apporter tout ce qu'il connaissait des fêtes de ce monde : la grand'messe chantée, la partie de pelote devant le village assemblé, puis enfin la danse du soir avec Gracieuse, le fandango au clair de lune sur la place de l'église.

Il perdait peu à peu conscience de sa vie physique, Ramuntcho, après sa nuit de veille; une sorte de torpeur, bienfaisante sous les souffles du matin vierge, engourdissait son jeune

corps, laissant son esprit en demi-rêve. Il connaissait bien d'ailleurs ces impressions et ces sensations-là, car les retours à pointe d'aube, en sécurité dans une barque où l'on s'endort, sont la suite habituelle des courses de contrebande.

Et tous les détails aussi de cet estuaire de la Bidassoa lui étaient familiers, tous ses aspects, qui changent suivant l'heure, suivant la marée monotone et régulière... Deux fois par jour le flot marin revient emplir ce lit plat; alors, entre la France et l'Espagne, on dirait un lac, une charmante petite mer où courent de minuscules vagues bleues, — et les barques flottent, les barques vont vite; les bateliers chantent leurs airs des vieux temps, qu'accompagnent le grincement et les heurts des avirons cadencés. Mais quand les eaux se sont retirées, comme en ce moment-ci, il ne reste plus entre les deux pays qu'une sorte de région basse, incertaine et de changeante couleur, où marchent des hommes aux jambes nues, où des barques se traînent en rampant.

Ils étaient maintenant au milieu de cette région-là, Ramuntcho et sa bande, moitié sommeillant sous la lumière à peine naissante. Les couleurs des choses commençaient à s'indiquer, au sortir des grisailles de la nuit. Ils glissaient, ils avançaient par à-coups légers, tantôt parmi des velours jaunes qui étaient des sables, tantôt à travers des choses brunes, striées régulièrement et dangereuses aux marcheurs, qui étaient des vases. Et des milliers de petites flaques d'eau, laissées par le flot de la veille, reflétaient le jour naissant, brillaient sur l'étendue molle comme des écailles de nacre. Dans le petit désert jaune et brun, leur batelier suivait le cours d'un mince filet d'argent qui représentait la Bidassoa à l'étale de basse mer. De temps à autre, quelque pêcheur croisait leur route, passait tout près d'eux en silence, sans chanter comme les jours où l'on rame, trop affairé à pousser du fond, debout dans sa barque et manœuvrant sa perche avec de beaux gestes plastiques.

En rêvant, ils approchaient de la rive française, les contrebandiers. Et là-bas, de l'autre côté de la zone étrange sur laquelle ils voyageaient comme en traîneau, cette silhouette de vieille ville qui les fuyait lentement, c'était Fontarabie; ces hautes terres qui montaient dans le ciel avec des physionomies si âpres, c'étaient les Pyrénées espagnoles. Tout cela était

l'Espagne, la montagneuse Espagne, éternellement dressée là en face et sans cesse préoccupant leur esprit : pays qu'il faut atteindre en silence par les nuits noires, par les nuits sans lune, sous les pluies d'hiver; pays qui est le perpétuel but des courses dangereuses : pays qui, pour les hommes du village de Ramuntcho, semble toujours fermer l'horizon du sud-ouest, tout en changeant d'apparence suivant les nuages et les heures : pays qui s'éclaire le premier au pâle soleil des matins et masque ensuite, comme un sombre écran, le soleil rouge des soirs...

Il adorait sa terre basque, Ramuntcho, — et ce matin-là était une des fois où cet amour entrait plus profondément en lui-même. Dans la suite de son existence, pendant les exils, le souvenir de ces retours délicieux à l'aube, après les nuits de contrebande, devait lui causer d'indéfinissables et très angoissantes nostalgies. Mais son amour pour le sol héréditaire n'était pas aussi simple que celui de ses compagnons d'aventure. Comme à tous ses sentiments, comme à toutes ses sensations, il s'y mêlait des éléments très divers. D'abord l'attachement instinctif et non analysé des ancêtres maternels au terroir natal, puis quelque chose de plus raffiné provenant de son père, un reflet inconscient de cette admiration d'artiste qui avait retenu ici l'étranger pendant quelques saisons et lui avait donné le caprice de s'allier avec une fille de ces montagnes pour en obtenir une descendance basque...

III

Onze heures maintenant, les cloches de France et d'Espagne sonnant à toute volée et mêlant par-dessus la frontière leurs vibrations des religieuses fêtes.

Baigné, reposé et en toilette, Ramuntcho se rendait avec sa mère à la grand'messe de la Toussaint. Par le chemin jonché de feuilles rousses, ils descendaient tous deux vers leur paroisse, sous un chaud soleil qui donnait l'illusion de l'été.

Lui, vêtu d'une façon presque élégante et comme un garçon de la ville, sauf le traditionnel béret basque, qu'il portait de côté, en visière sur ses yeux d'enfant. Elle, droite et fière, la tête haute, l'allure distinguée, dans une robe d'une forme très nouvelle; l'air d'une femme du monde, sans la mantille de drap noir qui couvrait ses cheveux et ses épaules : dans la grande ville jadis, elle avait appris à s'habiller — et du reste, au pays basque où cependant tant de traditions anciennes sont conservées, les femmes et les filles des moindres villages ont toutes pris l'habitude de se costumer au goût du jour, avec une élégance inconnue aux paysannes des autres provinces françaises.

Ils se séparèrent, ainsi que l'étiquette le commande, en arrivant dans le préau de l'église, où des cyprès immenses sentaient le midi et l'orient. D'ailleurs, elle ressemblait du dehors à une mosquée, leur paroisse, avec ses grands vieux murs farouches, percés tout en haut seulement de minuscules fenêtres, avec sa chaude couleur de vétusté, de poussière et de soleil.

Tandis que Franchita entrait par une des portes du rez-de-chaussée, Ramuntcho prenait un vénérable escalier de pierre qui montait le long de la muraille extérieure et conduisait dans les hautes tribunes réservées aux hommes.

Le fond de l'église sombre était tout de vieux ors étincelants, avec une profusion de colonnes torses, d'entablements compliqués, de statues aux contournements excessifs et aux draperies tourmentées dans le goût de la Renaissance espagnole. Et cette magnificence du tabernacle contrastait avec la simplicité des murailles latérales, tout uniment peintes à la chaux blanche. Mais un air de vieillesse extrême harmonisait ces choses, que l'on sentait habituées depuis des siècles à *durer* en face les unes des autres.

Il était de bonne heure encore, et on arrivait à peine pour cette grand'messe. Accoudé au rebord de sa tribune, Ramuntcho regardait en bas les femmes entrer, toutes comme de pareils fantômes noirs, la tête et le costume dissimulés sous le cachemire de deuil qu'il est d'usage de mettre pour aller aux églises. Silencieuses et recueillies, elles glissaient sur le funèbre pavage de dalles mortuaires où se lisaient encore,

malgré l'effacement du temps, des inscriptions en langue euskarienne, des noms de familles éteintes et des dates de siècles passés.

Gracieuse, dont l'entrée préoccupait surtout Ramuntcho, tardait à venir. Mais, pour distraire un moment son esprit, un *convoi* s'avança en lente théorie noire; un *convoi*, c'est-à-dire les parents et les plus proches voisins d'un mort de la semaine, les hommes encore drapés dans la longue cape que l'on porte pour suivre les funérailles, les femmes sous le manteau et le traditionnel capuchon de grand deuil.

En haut, dans les deux immenses tribunes qui se superposaient le long des côtés de la nef, les hommes venaient un à un prendre place, graves et le chapelet à la main : fermiers, laboureurs, bouviers, braconniers ou contrebandiers, tous recueillis et prêts à s'agenouiller quand sonnerait la clochette sacrée. Chacun d'eux, avant de s'asseoir, accrochait derrière lui à un clou de la muraille sa coiffure de laine, et peu à peu, sur le fond blanc de la chaux, s'alignaient des rangées d'innombrables bérets basques.

En bas, les petites filles de l'école entrèrent enfin, en bon ordre, escortées par les sœurs de Sainte-Marie-du-Rosaire. Et, parmi ces nonnes embéguinées de noir, Ramuntcho reconnut Gracieuse. Elle aussi avait la tête tout de noir enveloppée : ses cheveux blonds, qui ce soir s'ébourifferaient au vent du fandango, demeuraient cachés pour l'instant sous l'austère mantille des cérémonies. Gracieuse, depuis deux ans, n'était plus écolière, mais n'en restait pas moins l'amie intime des sœurs, ses maîtresses, toujours en leur compagnie pour des chants, pour des neuvaines, ou des arrangements de fleurs blanches autour des statues de la sainte Vierge...

Puis, les prêtres, dans leurs plus somptueux costumes, apparurent en avant des ors magnifiques du tabernacle, sur une estrade haute et théâtrale, et la messe commença, célébrée dans ce village perdu avec une pompe excessive, comme dans une grande ville. Il y avait des chœurs de petits garçons, chantés à pleine voix enfantine avec un entrain un peu sauvage. Puis, des chœurs très doux de petites filles, qu'une sœur accompagnait à l'harmonium et que guidait la voix fraîche et claire de Gracieuse. Et de temps à autre, une

clameur partait, comme un bruit d'orage, des tribunes d'en haut où les hommes se tenaient, un répons formidable animait les vieilles voûtes, les vieilles boiseries sonores qui, durant des siècles, ont vibré des mêmes chants...

Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres, et redire aveuglément les mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force. Pour tous ces croyants qui chantaient là, il se dégageait de ce cérémonial immuable de la messe une sorte de paix, une confuse mais douce résignation aux anéantissements prochains. Vivants de l'heure présente, ils perdaient un peu de leur personnalité éphémère pour se rattacher mieux aux morts couchés sous les dalles et les continuer plus exactement, ne former, avec eux et leur descendance encore à venir, qu'un de ces ensembles résistants et de durée presque indéfinie qu'on appelle une *race*.

IV

« *Ite missa est!* » La grand'messe est terminée et l'antique église se vide. Dehors, dans le préau, parmi les tombes, les assistants se répandent. Et toute la joie d'un midi ensoleillé les accueille, au sortir de la nef sombre où ils avaient plus ou moins entrevu, chacun suivant ses facultés naïves, le grand mystère et l'inévitable mort.

Recoiffés tous de l'uniforme béret national, les hommes descendent par l'escalier extérieur; les femmes, plus lentes à se reprendre au leurre du ciel bleu, gardant encore sous leur voile de deuil un peu du rêve de l'église, sortent en groupes tout noirs par les portiques d'en bas; autour d'une fosse fraîchement fermée, quelques-unes s'attardent et pleurent.

Le vent de sud, qui est le grand magicien du pays basque, souffle doucement. L'automne d'hier s'en est allé et on l'oublie. Des haleines tièdes passent dans l'air, vivifiantes, plus salubres que celles de mai, ayant l'odeur du foin et l'odeur des fleurs. Deux chanteuses des grands chemins sont là, adossées au mur du cimetière, et entonnent, avec un tambourin et une

enfoncés sur des cheveux blancs et des faces rasées de moines : les champions du temps passé, encore fiers de leurs succès d'antan, et sûrs de voir leurs avis respectés, quand il s'agit de ce jeu national, auquel les hommes d'ici se rendent avec orgueil, comme au champ d'honneur. — Après discussion courtoise, la partie est arrangée; ce sera aussitôt après vêpres; on jouera au *blaid* avec le gant d'osier, et les six champions choisis, divisés en deux camps, seront le Vicaire, Ramuntcho et Arrochkoa, le frère de Gracieuse, contre trois fameux des communes voisines : Joachim, de Mendiazpi ; Florentino, d'Espelette, et Irrubeta, d'Hasparren...

Maintenant voici le « convoi », qui sort de l'église et passe près d'eux, si noir dans cette fête de lumière, et si archaïque, avec l'enveloppement de ses capes, de ses béguins et de ses voiles. Ils disent le moyen âge, ces gens-là, en défilant, le moyen âge dont le pays basque conserve encore l'ombre. Et surtout ils disent la mort, comme la disent les grandes dalles funéraires dont la nef est pavée, comme la disent les cyprès et les tombes, et toutes les choses de ce lieu où les hommes viennent prier; la mort, toujours la mort... — Mais une mort très doucement voisine de la vie, sous l'égide des vieux symboles consolateurs... Car la vie est là aussi qui s'indique, presque également souveraine, dans les chauds rayons qui éclairent le cimetière, dans les yeux des petits enfants qui jouent parmi les roses d'automne, dans le sourire de ces belles filles brunes, qui, la messe finie, s'en retournent d'un pas indolemment souple vers le village : dans les muscles de toute cette jeunesse d'hommes alertes et vigoureux, qui vont tout à l'heure exercer au jeu de paume leurs jarrets et leurs bras de fer... Et, de ce groupement de vieillards et de jeunes garçons au seuil d'une église, de tout ce mélange si paisiblement harmonieux de la mort et de la vie, jaillit la haute leçon bienfaisante, l'enseignement qu'il faut jouir en son temps de la force et de l'amour : puis, sans s'obstiner à durer, se soumettre à l'universelle loi de passer et de mourir, en répétant avec confiance, comme ces simples et ces sages, ces mêmes prières par lesquelles les agonies des ancêtres ont été bercées...

Il est invraisemblablement radieux, le soleil de midi dans

ce préau des morts. L'air est exquis et on se grise à respirer. Les horizons pyrénéens se sont déblayés de leurs nuages, de leurs moindres vapeurs, et il semble que le vent de sud ait apporté jusqu'ici des limpidités d'Andalousie ou d'Afrique.

La guitare et le tambourin basque accompagnent la séguédille chantée, que les mendiantes d'Espagne jettent comme une petite ironie légère, dans ce vent tiède, au-dessus des morts. Et garçons et filles songent au fandango de ce soir, sentent monter en eux-mêmes le désir et l'ivresse de danser...

Enfin, voici la sortie des sœurs, tant attendue par Ramuntcho; avec elles s'avancent Gracieuse et sa mère Dolorès, qui est encore en grand deuil de veuve, la figure invisible sous un béguin noir, fermé d'un voile de crêpe.

Que peut-elle avoir, cette Dolorès, à comploter avec la Bonne-Mère? — Ramuntcho les sachant ennemies, ces deux femmes, s'étonne et s'inquiète aujourd'hui de les voir marcher côte à côte. A présent, voici même qu'elles s'arrêtent pour causer à l'écart, tant ce qu'elles disent est sans doute important et secret; leurs pareils béguins noirs, débordants comme des capotes de voiture, se rapprochent jusqu'à se toucher, et elles se parlent à couvert là-dessous; chuchotement de fantômes, dirait-on, à l'abri d'une espèce de petite voûte noire... Et Ramuntcho a le sentiment de quelque chose d'hostile qui commencerait à se tramer là contre lui entre ces deux béguins méchants...

Quand le colloque est fini, il s'avance, touche son béret pour un salut, gauche et timide tout à coup devant cette Dolorès, dont il devine le dur regard sous le voile. Cette femme est la seule personne au monde qui ait le pouvoir de le glacer, et, jamais ailleurs qu'en sa présence, il ne sent peser sur lui la tare d'être un enfant de père inconnu, de ne porter d'autre nom que celui de sa mère.

Aujourd'hui cependant, à sa grande surprise, elle est plus accueillante que de coutume et dit d'une voix presque aimable : « Bonjour, mon garçon! » Alors il passe près de Gracieuse, pour lui demander avec une anxiété brusque :

— Ce soir, à huit heures, dis, on se trouvera sur la place, pour danser?

Depuis quelque temps, chaque dimanche nouveau rame-

nait pour lui cette même frayeur, d'être privé de danser le soir avec elle. Or, dans la semaine, il ne la voyait presque plus jamais. A présent qu'il se faisait homme, c'était pour lui la seule occasion de la ressaisir un peu longuement, ce bal sur l'herbe de la place, au clair des étoiles ou de la lune.

Ils avaient commencé de s'aimer depuis tantôt cinq années, Ramuntcho et Gracieuse, étant encore tout enfants. Et ces amours-là, quand par hasard l'éveil des sens les confirme au lieu de les détruire, deviennent dans les jeunes têtes quelque chose de souverain et d'exclusif.

Ils n'avaient d'ailleurs jamais songé à se dire cela entre eux, tant ils le savaient bien ; jamais ils n'avaient parlé ensemble de l'avenir, qui, cependant, ne leur apparaissait pas possible l'un sans l'autre. Et l'isolement de ce village de montagne où ils vivaient, peut-être aussi l'hostilité de Dolorès à leurs naïfs projets inexprimés, les rapprochaient plus encore...

— Ce soir à huit heures, dis, on se trouvera sur la place pour danser?

— Oui..., — répond la petite fille très blonde, levant sur son ami des yeux de tristesse un peu effarée en même temps que de tendresse ardente.

— Mais sûr? — demande à nouveau Ramuntcho, inquiet de ces yeux-là.

— Oui, sûr!

Alors, il est tranquillisé encore pour cette fois, sachant que si Gracieuse a dit et voulu quelque chose, on y peut compter. Et tout de suite, le temps lui paraît plus beau, le dimanche plus amusant, la vie plus charmante...

Le dîner maintenant appelle les Basques dans les maisons ou les auberges, et, sous l'éclat un peu morne du soleil de midi, le village semble bientôt désert.

Ramuntcho, lui, se rend à la cidrerie que les contrebandiers et les joueurs de pelote fréquentent ; là, il s'attable, le béret toujours en visière sur le front, avec tous ses amis retrouvés : Arrochkoa, Florentino, deux ou trois autres de la montagne, et le sombre Itchoua, leur chef à tous.

On leur prépare un repas de fête, avec des poissons de la Nivelle, du jambon et des lapins. Sur le devant de la salle

vaste et délabrée, près des fenêtres, les tables, les bancs de chêne sur lesquels ils sont assis; au fond, dans la pénombre, les tonneaux énormes, remplis de cidre nouveau.

Dans cette bande de Ramuntcho, qui est là au complet sous l'œil perçant de son chef, règne une émulation d'audace et un réciproque dévouement de frères; durant les courses nocturnes surtout, c'est à la vie à la mort entre eux tous.

Accoudés lourdement, engourdis dans le bien-être de s'asseoir après les fatigues de la nuit et concentrés dans l'attente d'assouvir leur faim robuste, ils restent silencieux d'abord, relevant à peine la tête pour regarder, à travers les vitres, les filles qui passent. Deux sont très jeunes, presque des enfants comme Ramon : Arrochkoa et Florentino. Les autres ont, comme Itchoua, de ces visages durcis, de ces yeux embusqués sous l'arcade frontale qui n'indiquent plus aucun âge; leur aspect cependant décèle bien tout un passé de fatigues, dans l'obstination irraisonnée de faire ce métier de contrebande qui aux moins habiles rapporte à peine du pain.

Puis, réveillés peu à peu par les mets fumants, par le cidre doux, voici qu'ils causent; bientôt leurs mots s'entre-croisent légers, rapides et sonores, avec un roulement excessif des *r*. Ils parlent et s'égayent, en leur mystérieuse langue, d'origine si inconnue, qui, aux hommes des autres races de l'Europe, semble plus lointaine que du mongolien ou du sanscrit. Ce sont des histoires de nuit et de frontière, qu'ils se disent, des ruses nouvellement inventées et d'étonnantes mystifications de carabiniers espagnols. Itchoua, lui, le chef, écoute plutôt qu'il ne parle; on n'entend que de loin en loin vibrer sa voix profonde de chantre d'église. Arrochkoa, le plus élégant de tous, détonne un peu à côté des camarades de la montagne; (à l'état civil, il s'appelait Jean Detcharry, mais n'était connu que sous ce surnom porté de père en fils par les aînés de sa famille, depuis ses ancêtres lointains). Contrebandier par fantaisie, celui-là, sans nécessité aucune, et possédant de bonnes terres au soleil; le visage frais et joli, la moustache blonde retroussée à la mode des chats, l'œil félin aussi, l'œil caressant et fuyant: attiré par tout ce qui réussit, tout ce qui amuse, tout ce qui brille; aimant Ramuntcho pour ses triomphes au jeu de paume, et très disposé à lui donner la main de sa

sœur Gracieuse, ne fût-ce que pour faire opposition à sa mère Dolorès. Et Florentino, l'autre grand ami de Ramon, est, au contraire, le plus humble de la bande; un athlétique garçon roux, au front large et bas, aux bons yeux de résignation douce comme ceux des bêtes de labour; sans père ni mère, ne possédant au monde qu'un costume râpé et trois chemises de coton rose; d'ailleurs, uniquement amoureux d'une petite orpheline de quinze ans, aussi pauvre que lui et aussi primitive.

Voici enfin Itchoua qui daigne parler à son tour. Il conte, sur un ton de mystère et de confidence, certaine histoire qui se passa au temps de sa jeunesse, par une nuit noire, sur le territoire espagnol, dans les gorges d'Andarlaza. Appréhendé au corps par deux carabiniers, au détour d'un sentier d'ombre, il s'était dégagé en tirant son couteau pour le plonger au hasard dans une poitrine : une demi-seconde, la résistance de la chair, puis, crac! la lame brusquement entrée, un jet de sang tout chaud sur sa main, l'homme tombé, et lui, en fuite dans les rochers obscurs...

Et la voix qui prononce ces choses avec une implacable tranquillité est bien celle-là même qui, depuis des années, chante pieusement chaque dimanche la liturgie dans la vieille église sonore, — tellement qu'elle semble en retenir un caractère religieux et presque sacré!...

— Dame! quand on est pris, n'est-ce pas?... — ajoute le conteur, en les scrutant tous de ses yeux redevenus perçants, — quand on est pris, n'est-ce pas?... Qu'est-ce que c'est que la vie d'un homme dans ces cas-là? Vous n'hésiteriez pas non plus, je pense bien, vous autres, si vous étiez pris?...

— Bien sûr, — répond Arrochkoa sur un ton d'enfantine bravade, — bien sûr! dans ces cas-là, pour la vie d'un *carabinero*, hésiter!... Ah! par exemple!...

Le débonnaire Florentino, lui, détourne ses yeux désapprobateurs : il hésiterait, lui; il ne tuerait pas, cela se devine à son expression même.

— N'est-ce pas? — répète encore Itchoua, en dévisageant cette fois Ramuntcho d'une façon particulière : — n'est-ce pas, dans ces cas-là, tu n'hésiterais pas, toi non plus, hein?

— Bien sûr, — répond Ramuntcho avec soumission, — oh! non, bien sûr...

Mais son regard, comme celui de Florentino, s'est détourné. Une terreur lui vient de cet homme, de cette impérieuse et froide influence déjà si complètement subie; tout un côté doux et affiné de sa nature, s'éveille, s'inquiète et se révolte.

D'ailleurs, un silence a suivi l'histoire, et Itchoua, mécontent de ses effets, propose de chanter pour changer le cours des idées.

Le bien-être tout matériel des fins de repas, le cidre qu'on a bu, les cigarettes qu'on allume et les chansons qui commencent, ramènent vite la joie confiante dans ces têtes d'enfants. Et puis, il y a parmi la bande les deux frères Iragola, Marcos et Joachim, jeunes hommes de la montagne au-dessus de Mendiazpi, qui sont des improvisateurs renommés dans le pays d'alentour, et c'est plaisir de les entendre, sur n'importe quel sujet, composer et chanter de si jolis vers.

— Voyons, dit Itchoua, toi, Marcos, tu serais un marin qui veut passer sa vie sur l'Océan et chercher fortune aux Amériques; toi, Joachim, tu serais un laboureur qui préfère ne pas quitter son village et sa terre d'ici. Et, en alternant, tantôt l'un, tantôt l'autre, tous deux vous discuterez, en couplets de longueur égale, les plaisirs de votre métier, sur l'air... sur l'air d'*Iru damacho*. Allez!

Ils se regardent, les deux frères, à demi tournés l'un vers l'autre sur le banc de chêne où il sont assis; un instant de songerie, pendant lequel une imperceptible agitation des paupières trahit seule le travail qui se fait dans leurs têtes; puis, brusquement Marcos, l'aîné, commence, et ils ne s'arrêteront plus. Avec leurs joues rasées, leurs beaux profils, leurs mentons qui s'avancent, un peu impérieux, au-dessus des muscles puissants du cou, ils rappellent, dans leur immobitité grave, ces figures que l'on voit sur les médailles romaines. Ils chantent avec un certain effort du gosier, comme les muezzins des mosquées, en des tonalités hautes. Quand l'un a fini son couplet, sans une seconde d'hésitation ni de silence, l'autre reprend; de plus en plus leurs esprits s'animent et s'échauffent, ils semblent deux inspirés. Autour de la table des contrebandiers, beaucoup d'autres bérets se sont groupés et on écoute avec admiration les choses spirituelles ou sensées

que les deux frères savent dire, avec toujours la cadence et la rime qu'il faut.

Vers la vingtième strophe enfin, Itchoua les interrompt pour les faire reposer, et il commande d'apporter du cidre encore.

— Mais comment avez-vous appris, demande Ramuntcho aux Iragola ; comment cela vous est-il venu ?

— Oh ! répond Marcos, d'abord c'est de famille, comme tu dois savoir. Notre père, notre grand-père ont été des improvisateurs qu'on aimait entendre dans toutes les fêtes du pays basque, et notre mère aussi était la fille d'un grand improvisateur du village de Lesaca. Et puis chaque soir, en ramenant nos bœufs ou en trayant nos vaches, nous nous exerçons, ou bien encore au coin du feu durant les veillées d'hiver. Oui, chaque soir, nous composons ainsi, sur des sujets que l'un ou l'autre imagine, et c'est notre plaisir à tous deux...

Mais, quand vient pour Florentino son tour de chanter, lui qui ne sait que les vieux refrains de la montagne, entonne en fausset d'arabe la complainte de la fileuse de lin ; alors Ramuntcho, qui l'avait chantée la veille dans le crépuscule d'automne, revoit le ciel enténébré d'hier, les nuées pleines de pluie, le char à bœufs descendant tout en bas, dans un vallon mélancolique et fermé, vers une métairie solitaire... et subitement l'angoisse inexpliquée lui revient, la même qu'il avait déjà eue ; l'inquiétude de vivre et de passer ainsi, toujours dans ces mêmes villages, sous l'oppression de ces mêmes montagnes ; la notion et le confus désir des *ailleurs* ; le trouble des inconnaissables lointains... Ses yeux, devenus atones et fixes, regardent en dedans ; pour quelques étranges minutes, il se sent exilé, sans comprendre de quelle patrie, déshérité, sans savoir de quoi, triste jusqu'au fond de l'âme ; entre lui et les hommes qui l'entourent se sont dressées tout à coup d'irréductibles dissemblances héréditaires...

Trois heures. C'est l'heure où finissent les vêpres chantées, dernier office du jour : l'heure où sortent de l'église, dans un recueillement grave comme celui du matin, toutes les mantilles de drap noir cachant les jolis cheveux des filles et

la forme de leur corsage, tous les bérets de laine pareillement abaissés sur les figures rasées des hommes, sur leurs yeux vifs ou sombres, plongés encore dans le songe des vieux temps.

C'est l'heure où vont commencer les jeux, les danses, la pelote et le fandango. Tout cela traditionnel et immuable.

La lumière du jour se fait déjà plus dorée, on sent le soir venir. L'église, subitement vide, oubliée, où persiste l'odeur de l'encens, s'emplit de silence, et les vieux ors des fonds brillent mystérieusement au milieu de plus d'ombre; du silence aussi se répand alentour, sur le tranquille enclos des morts, où les gens, cette fois, sont passés sans s'arrêter, dans la hâte de se rendre ailleurs.

Sur la place du jeu de paume, on commence à arriver de partout, du village même et des hameaux voisins, des maisonnettes de bergers ou de contrebandiers qui perchent là-haut, sur les âpres montagnes. Des centaines de bérets basques, tous semblables, sont à présent réunis, prêts à juger des coups en connaisseurs, à applaudir ou à murmurer; ils discutent les chances, commentent la force des joueurs et arrangent entre eux de gros paris d'argent. Et des jeunes filles, des jeunes femmes s'assemblent aussi, n'ayant rien de nos paysannes des autres provinces de France, élégantes, affinées, la taille gracieuse et bien prise dans des costumes de formes nouvelles; quelques-unes portant encore sur le chignon le foulard de soie, roulé et arrangé comme une petite calotte; les autres, tête nue, les cheveux disposés de la manière la plus moderne; d'ailleurs, jolies pour la plupart, avec d'admirables yeux et de très longs sourcils... Cette place, toujours solennelle et en temps ordinaire un peu triste, s'emplit aujourd'hui dimanche d'une foule vive et gaie.

Le moindre hameau, en pays basque, a sa place pour le jeu de paume, grande, soigneusement tenue, en général près de l'église, sous des chênes.

Mais ici, c'est un peu le centre, et comme le conservatoire des joueurs français, de ceux qui deviennent célèbres, tant aux Pyrénées qu'aux Amériques, et que, dans les grandes parties internationales, on oppose aux champions d'Espagne. Aussi la place est-elle particulièrement belle et pompeuse, surprenante

en un village si perdu. Elle est dallée de larges pierres, entre lesquelles des herbes poussent, accusant sa vétusté et lui donnant un air d'abandon. Des deux côtés s'étendent, pour les spectateurs, de longs gradins, — qui sont en granit rougeâtre de la montagne voisine et, en ce moment, tout fleuris de scabieuses d'automne. — Et au fond, le vieux mur monumental se dresse, contre lequel les pelotes viendront frapper; il a un fronton arrondi, qui semble une silhouette de dôme, et porte cette inscription à demi effacée par le temps : « Blaidka haritzea debakatua ». (Il est défendu de jouer au *blaid*.)

C'est au *blaid* cependant que va se faire la partie du jour; mais l'inscription vénérable remonte au temps de la splendeur du jeu national, dégénéré à présent comme dégénèrent toutes choses; elle avait été mise là pour conserver la tradition du *rebot*, un jeu plus difficile, exigeant plus d'agilité et de force, et qui ne s'est guère perpétué que dans la province espagnole de Guipuzcoa.

Tandis que les gradins s'emplissent toujours, elle reste vide encore, la place dallée que verdissent les herbes, et qui a vu, depuis les vieux temps, sauter et courir les lestes et les vigoureux de la contrée. Le beau soleil d'automne, à son déclin, l'échauffe et l'éclaire. Çà et là quelques grands chênes s'effeuillent au-dessus des spectateurs assis. On voit là-bas la haute église et les cyprès, tout le recoin sacré, d'où les saints et les morts semblent de loin regarder, protéger les joueurs, s'intéresser à ce jeu qui passionne encore toute une race et la caractérise...

Enfin ils entrent dans l'arène, les *pelotaris*, les six champions parmi lesquels il en est un en soutane, le vicaire de la paroisse. Avec eux, quelques autres personnages : le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups; les cinq juges, choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour intervenir dans les cas de litige, et quelques autres portant des espadrilles et des pelotes de rechange. A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras : c'est avec ce gant (fabriqué en France par un vannier unique du village d'Ascain) qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote, — une petite

balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois,

Maintenant ils essaient leurs balles, choisissent les meilleures, dégourdissent, par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes. Puis, ils enlèvent leur veste, pour aller chacun la confier à quelque spectateur de prédilection; Ramuntcho, lui, porte la sienne à Gracieuse, assise au premier rang, sur le gradin d'en bas. Et, sauf le prêtre qui jouera entravé dans sa robe noire, les voilà tous en tenue de combat. le torse libre dans une chemise de cotonnade rose ou bien moulé sous un léger maillot de fil.

Les assistants les connaissent bien, ces joueurs; dans un moment, il s'exciteront pour ou contre eux et vont frénétiquement les interpeller, comme on fait aux toréadors.

En cet instant, le village s'anime tout entier de l'esprit des temps anciens; dans son attente du plaisir, dans sa vie, dans son ardeur, il est très basque et très vieux, — sous la grande ombre de la Gizune, la montagne surplombante, qui y jette déjà un charme de crépuscule.

Et la partie commence, au mélancolique soír. La balle, lancée à tour de bras, se met à voler, frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la vitesse d'un boulet.

Ce mur du fond, arrondi comme un feston de dôme sur le ciel, s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants, — petits Basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir, qui tout à l'heure vont se précipiter, comme un vol d'oiseaux, pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

La partie graduellement s'échauffe, à mesure que les bras et les jarrets se délient, dans une ivresse de mouvement et de vitesse. Déjà on acclame Ramuntcho. Et le vicaire aussi sera l'un des beaux joueurs de la journée, étrange à voir avec ses sauts de félin et ses gestes athlétiques, emprisonnés dans sa robe de prêtre.

Ainsi est la règle du jeu : quand un champion de l'un des camps laisse tomber la balle, c'est un point de gagné pour le camp adverse, — et l'on joue d'ordinaire en soixante. — Après chaque coup, le crieur attitré chante à pleine voix, en sa

langue millénaire : « Le *but*[1] a tant, le *refil*[2] a tant, messieurs! » Et sa longue clameur se traîne au-dessus du bruit de la foule qui approuve ou murmure.

Sur la place, la zone dorée et rougie de soleil, diminue, s'en va, mangée par l'ombre; de plus en plus, le grand écran de la Gizune domine tout, semble enfermer davantage, dans ce petit recoin de monde à ses pieds, la vie très particulière et l'ardeur de ces montagnards, — qui sont les débris d'un peuple très mystérieusement unique, sans analogue parmi les peuples. — Elle marche et envahit en silence, l'ombre du soir, bientôt souveraine; au loin seulement quelques cimes, encore éclairées au-dessus de tant de vallées rembrunies, sont d'un violet lumineux et rose.

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore jamais joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir. Mais Arrochkoa faiblit, le vicaire deux ou trois fois s'entrave dans sa soutane noire, et le camp adverse, d'abord distancé, peu à peu se rattrape; alors, en présence de cette partie disputée si vaillamment, les clameurs redoublent et des bérets s'envolent, jetés en l'air par des mains enthousiastes.

Maintenant les points sont égaux de part et d'autre; le crieur annonce trente pour chacun des camps rivaux et il chante ce vieux refrain qui est de tradition immémoriale en pareil cas : « Les paris en avant! Payez à boire aux juges et aux joueurs! » — C'est le signal d'un instant de repos, pendant qu'on apportera du vin dans l'arène, aux frais de la commune. Les joueurs s'asseyent, et Ramuntcho va prendre place à côté de Gracieuse, qui jette sur ses épaules trempées de sueur la veste dont elle était gardienne. Ensuite, il demande à sa petite amie de vouloir bien desserrer les lanières qui tiennent le gant de bois, d'osier et de cuir à son bras rougi. Et il se repose dans la fierté de son succès, ne rencontrant que des sourires d'accueil sur les visages des filles qu'il

1. Le *but*, c'est le camp qui, après tirage au sort, a joué le premier au commencement de la partie.

2. Le *refil*, le camp opposé à celui du *but*.

Ramuntcho; on est fier de le connaître, d'être de ses amis, d'aller lui chercher sa veste, de lui parler, de le toucher.

Maintenant, avec les autres *pelotaris,* il se rend à l'auberge voisine, dans une chambre où sont déposés leurs vêtements de rechange à tous et où des amis soigneux les accompagnent pour essuyer leurs torses trempés de sueur.

Et, l'instant d'après, sa toilette faite, élégant dans une chemise toute blanche, le béret de côté et crânement mis, il sort sur le seuil de la porte, sous les platanes taillés en berceau, pour jouir encore de son succès, voir encore passer des gens, continuer de recueillir des compliments et des sourires.

C'est tout à fait le déclin du jour automnal, c'est le vrai soir à présent. Dans l'air tiède, des chauves-souris glissent. Les uns après les autres partent les montagnards des environs; une dizaine de carrioles s'attellent, allument leur lanterne, s'ébranlent avec des tintements de grelots, puis disparaissent, par les petites routes ombreuses des vallées, vers les hameaux éloignés d'alentour. Au milieu de la pénombre limpide, on distingue les femmes, les filles jolies, assises sur les bancs, devant les maisons, sous les voûtes arrangées des platanes; elles ne sont plus que des formes claires, leurs costumes du dimanche font dans le crépuscule des taches blanches, des taches roses, — et cette tache bleu pâle, tout là-bas, que Ramuntcho regarde, c'est la robe neuve de Gracieuse... Au-dessus de tout, emplissant le ciel, la Gizune gigantesque, confuse et sombre, est comme le centre et la source des ténèbres, peu à peu épandues sur les choses. Et à l'église, voici que tout à coup sonnent les pieuses cloches, rappelant aux esprits distraits l'enclos des tombes, les cyprès autour du clocher, et tout le grand mystère du ciel, de la prière, de l'inévitable mort.

Oh! la tristesse des fins de fête, dans les villages très isolés, quand le soleil n'éclaire plus, et quand c'est l'automne!...

Ils savent bien, ces gens si ardents tout à l'heure aux humbles plaisirs de la journée, que dans les villes il y a d'autres fêtes plus brillantes, plus belles et moins vite finies;

fête, dans les villages très isolés, dès que le soleil s'en va !...

Cependant Ramuntcho de plus en plus est le grand triomphateur. Et les applaudissements, les cris, doublent encore sa hardiesse heureuse ; chaque fois qu'il fait un *quinze* [1], les hommes, debout maintenant sur les vieux granits étagés du pourtour, l'acclament avec une méridionale fureur...

Le dernier coup, le soixantième point... Il est pour Ramuntcho et voici la partie gagnée !

Alors, c'est un subit écroulement dans l'arène, de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre de pierre ; ils se pressent autour des joueurs, qui viennent de s'immobiliser tout à coup dans des attitudes lassées. Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs admirateurs ; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule.

— As-tu parlé à Gracieuse pour danser ce soir ? — lui demande Arrochkoa, qui, à cet instant, ferait pour lui tout au monde.

— Oui, à la sortie de la messe, je lui ai parlé... Elle m'a promis.

— Ah ! à la bonne heure ! C'est que j'avais crainte que la mère... Oh ! mais, j'aurais arrangé ça, moi, dans tous les cas, tu peux me croire.

Un robuste vieillard, aux épaules carrées, aux mâchoires carrées, au visage imberbe de moine, devant lequel on se range par respect, s'approche aussi : c'est Haramburu, un joueur du temps passé, qui fut célèbre, il y a un demi-siècle, aux Amériques pour le jeu de rebot, et qui y gagna une petite fortune. Ramuntcho rougit de plaisir, en s'entendant complimenter par ce vieil homme difficile. Et là-bas, debout sur les gradins rougeâtres qui achèvent de se vider, parmi les herbes longues et les scabieuses de novembre, sa petite amie qui s'en va, suivie d'un groupe de jeunes filles, se retourne pour lui sourire, pour lui envoyer de la main un gentil *adios* à la mode espagnole. Il est un jeune dieu, en ce moment.

1. Il serait trop long d'expliquer cette expression : *faire un quinze*, qui signifie : *faire le point*. C'est une façon de compter du jeu de *rebot*, qui s'est conservée dans le jeu de *blaid*

mais ceci, c'est quelque chose d'à part : c'est la fête du pays, de leur propre pays, et rien ne leur remplace ces furtifs instants, auxquels, tant de jours à l'avance, ils avaient songé... Des fiancés, des amoureux, qui vont repartir, chacun de son côté, vers les maisons éparses au flanc des Pyrénées, des couples qui demain reprendront leur vie monotone et rude, se regardent avant de se séparer, se regardent au soir qui tombe, avec des yeux de regret qui disent : « Alors, c'est déjà fini ? alors, c'est tout ?... »

V

Huit heures du soir. Ils ont dîné à la cidrerie, tous les joueurs, sauf le vicaire, sous le patronage d'Itchoua ; ils ont flâné longuement ensuite, alanguis dans la fumée des cigarettes de contrebande et écoutant les improvisations merveilleuses des deux frères Iragola, de la montagne de Mendiazpi, — tandis que dehors, dans la rue, les filles, par petits groupes se donnant le bras, venaient regarder aux fenêtres, s'amuser à suivre, sur les vitres enfumées, les ombres rondes de toutes ces têtes d'hommes coiffés de bérets pareils...

Maintenant, sur la place, l'orchestre de cuivre joue les premières mesures du fandango, et les jeunes garçons, les jeunes filles, tous ceux du village et quelques-uns aussi de la montagne qui sont restés pour danser, accourent par bandes impatientes. Il y en a qui dansent déjà dans le chemin, pour ne rien perdre, qui arrivent en dansant.

Et bientôt le fandango tourne, tourne, au clair de la lune nouvelle dont les cornes semblent poser là-haut, sveltes et légères, sur la montagne énorme et lourde. Dans les couples qui dansent, sans s'enlacer ni se tenir, on ne se sépare jamais : l'un devant l'autre toujours et à distance égale, le garçon et la fille évoluent, avec une grâce rythmée, comme liés ensemble par quelque invisible .

Il s'est caché, le croissant

la ténébreuse montagne ;

s'accrochent aux troncs des platanes, et les jeunes hommes peuvent mieux voir leurs danseuses qui, vis-à-vis d'eux, se balancent, avec un air de continuellement fuir, mais sans s'éloigner jamais : presque toutes jolies, élégamment coiffées en cheveux, un soupçon de foulard sur la nuque, et portant avec aisance des robes à la mode d'aujourd'hui. Eux, les danseurs, un peu graves toujours, accompagnent la musique en faisant claquer leurs doigts en l'air : figures rasées et brunies, auxquelles les travaux des champs, de la contrebande ou de la mer, ont donné une maigreur spéciale, presque ascétique ; cependant, à l'ampleur de leurs cous bronzés, à la carrure de leurs épaules, la grande force se décèle, la force de cette vieille race sobre et religieuse.

Le fandango tourne et oscille, sur un air de valse ancienne. Tous les bras, tendus et levés, s'agitent en l'air, montent ou descendent avec de jolis mouvements cadencés, suivant les oscillations des corps. Les espadrilles à semelle de corde rendent cette danse silencieuse et comme infiniment légère : on n'entend que le froufrou des robes, et toujours le petit claquement sec des doigts imitant un bruit de castagnettes. Avec une grâce espagnole, les filles, dont les larges manches s'éploient comme des ailes, dandinent leurs tailles serrées, au-dessus de leurs hanches vigoureuses et souples...

En face l'un de l'autre, Ramuntcho et Gracieuse ne se disaient d'abord rien, tout entiers à l'enfantine joie de se mouvoir vite et en cadence, au son d'une musique. Elle est d'ailleurs très chaste, cette façon de danser sans que jamais les corps se frôlent.

Mais il y eut aussi, au cours de la soirée, des valses et des quadrilles, et même des promenades bras dessus bras dessous, permettant aux amoureux de se toucher et de causer.

— Alors, mon Ramuntcho, dit Gracieuse, c'est de ça que tu penses faire ton avenir, n'est-ce pas? du jeu de paume?

Ils se promenaient maintenant au bras l'un de l'autre, sous les platanes effeuillés, dans la nuit de novembre, tiède comme une nuit de mai, un peu à l'écart, pendant un intervalle de silence où les musiciens se reposaient.

— Dame, oui! répondit Raymond; chez nous, c'est un métier comme un autre, où l'on gagne bien sa vie, tant que la force est là... Et on peut aller de temps en temps faire une tournée aux Amériques, tu sais, comme Irun et Gorostéguy, rapporter des vingt, des trente mille francs pour une saison, gagnés honnêtement sur les places de Buenos-Ayres.

— Oh! les Amériques! — s'écria Gracieuse, dans un élan étourdi et joyeux, — les Amériques, quel bonheur! Ç'avait toujours été mon envie, à moi! Traverser la grande mer, pour voir ces pays de là-bas! Et nous irions à la recherche de ton oncle Ignacio, puis chez mes cousins Bidegaina, qui tiennent une ferme au bord de l'Uruguay, dans les prairies...

Elle s'arrêta de parler, la petite fille jamais sortie de ce village que les montagnes enferment et surplombent: elle s'arrêta pour rêver à ces pays si lointains, qui hantaient sa jeune tête parce qu'elle avait eu, comme la plupart des Basques, des ancêtres migrateurs, — de ces gens que l'on appelle ici Américains ou Indiens, qui passent leur vie aventureuse de l'autre côté de l'Océan et ne reviennent au cher village que très tard, pour y mourir. Et, tandis qu'elle rêvait, le nez en l'air, les yeux en haut dans le noir des nuées et des cimes emprisonnantes, Ramuntcho sentait son sang courir plus vite, son cœur battre plus fort, dans l'intense joie de ce qu'elle venait de si spontanément dire. Et, la tête penchée vers elle, la voix infiniment douce et enfantine, il lui demanda, comme un peu pour plaisanter :

— *Nous irions?* C'est bien comme ça que tu as parlé : *nous irions*, toi avec moi? Ça signifie donc que tu serais consentante, un peu plus tard, quand nous serons d'âge, à nous marier tous deux?

Il perçut, à travers l'obscurité, le gentil éclair noir des yeux de Gracieuse qui se levaient vers lui avec une expression d'étonnement et de reproche :

— Alors... tu ne le savais pas?

— Je voulais te le faire dire, tu vois bien... C'est que tu ne me l'avais jamais dit, sais-tu...

Il serra contre lui le bras de sa petite fiancée, et leur marche devint plus lente. C'est vrai, qu'ils ne s'étaient jamais dit cela, non pas seulement parce qu'il leur semblait que ça allait de

soi, mais surtout parce qu'ils se sentaient arrêtés au moment de parler par une terreur quand même, — la terreur de s'être trompés et que ce ne fût pas vrai... Et maintenant ils savaient, ils étaient sûrs. Alors ils prenaient conscience qu'ils venaient de franchir à deux le seuil grave et solennel de la vie. Et, appuyés l'un à l'autre, ils chancelaient presque dans leur promenade ralentie, comme deux enfants ivres de jeunesse, de joie et d'espoir.

— Mais, est-ce que tu crois qu'elle voudra, ta mère? — reprit Ramuntcho timidement, après le long silence délicieux...

— Ah! voilà... — répondit la petite fiancée, avec un soupir d'inquiétude... — Arrochkoa, mon frère, sera pour nous, c'est bien probable. Mais maman?... Maman voudra-t-elle?... Et puis, ce ne serait pas pour bientôt, dans tous les cas... Tu as ton service à faire à l'armée.

— Non, si tu le veux! Non, je peux ne pas le faire, mon service! Je suis Guipuzcoan, moi, comme ma mère ; alors, on ne me prendra pour la conscription que si je le demande... Donc ce sera comme tu l'entendras; comme tu voudras, je ferai...

— Ça, mon Ramuntcho, j'aimerais mieux plus longtemps t'attendre et que tu te fasses naturaliser, et que tu sois soldat comme les autres. C'est mon idée à moi, puisque tu veux que je te la dise!...

— Vrai, c'est ton idée?... Eh bien, tant mieux, car c'est la mienne aussi. Oh! mon Dieu, Français ou Espagnol, moi, ça m'est égal. A ta volonté, tu m'entends! J'aime autant l'un que l'autre: je suis Basque comme toi, comme nous sommes tous; le reste, je m'en fiche! Mais, pour ce qui est d'être soldat quelque part, de ce côté-ci de la frontière ou de l'autre, oui, je préfère ça : d'abord on a l'air d'un lâche quand on s'esquive; et puis, c'est une chose qui me plaira, pour te dire franchement. Ça et voir du pays, c'est mon affaire tout à fait!

— Eh bien, mon Ramuntcho, puisque ça t'est égal, alors, fais-le en France, ton service, pour que je sois plus contente.

— Entendu, Gatchutcha[1]!... Tu me verras en pantalon rouge, hein? Je reviendrai au pays comme Bidegarray, comme Joa-

1. Diminutif basque de Gracieuse.

chim, te rendre visite en soldat. Et, sitôt mes trois années finies, alors, notre mariage, dis, si ta maman nous permet!

Après un silence encore, Gracieuse reprit, d'une voix plus basse, et solennellement cette fois :

— Écoute-moi bien, mon Ramuntcho... Je suis comme toi, tu penses : j'ai peur d'elle... de ma mère... Mais, écoute-moi bien... si elle nous refusait, nous ferions ensemble n'importe quoi, tout ce que tu voudrais, car se serait la seule chose au monde pour laquelle je ne lui obéirais pas...

Puis, le silence de nouveau revint entre eux, maintenant qu'ils s'étaient promis, l'incomparable silence des joies jeunes, des joies neuves et encore inéprouvées, qui ont besoin de se taire, de se recueillir pour se comprendre mieux dans toute leur profondeur. Ils allaient à petits pas et au hasard vers l'église, dans l'obscurité douce que les lanternes ne troublaient plus, grisés rien que de leur innocent contact et de se sentir marcher l'un contre l'autre, dans ce chemin où personne ne les avait suivis...

Mais, un peu loin d'eux, qui avaient fait pour s'isoler plus de chemin que d'ordinaire, le bruit des cuivres tout à coup s'éleva de nouveau, en une sorte de valse lente un peu bizarrement rythmée. Et les deux petits fiancés, très enfants, à l'appel du fandango, sans s'être consultés et comme s'il s'agissait d'une chose obligée qui ne se discute pas, prirent leur course pour n'en rien manquer, vers le lieu où les couples dansaient. Vite, vite en place l'un devant l'autre, ils se remirent à se balancer en mesure, toujours sans se parler, avec leurs mêmes jolis gestes de bras, leurs mêmes souples mouvements de hanches. De temps à autre, sans perdre le pas ni la distance, ils filaient tous deux, en ligne droite comme des flèches, dans une direction quelconque. Mais ce n'était qu'une variante habituelle de cette danse-là ; — et, toujours en mesure, vivement, comme des gens qui glissent, ils revenaient à leur point de départ.

Gracieuse apportait à danser la même ardeur passionnée qu'elle mettait à prier devant les chapelles blanches, — la même ardeur aussi que, plus tard sans doute, elle mettrait à enlacer Raymond, quand les caresses entre eux ne seraient plus défendues. Et par moments, toutes les cinq ou six

mesures, en même temps que son danseur léger et fort, elle faisait un tour complet sur elle-même, le torse penché avec une grâce espagnole, la tête en arrière, les lèvres entr'ouvertes sur la blancheur nette des dents, une grâce distinguée et fière se dégageant de toute sa petite personne encore si mystérieuse, qui à Raymond seul se livrait un peu.

Tout ce beau soir de novembre, ils dansèrent l'un devant l'autre, muets et charmants, avec des intervalles de promenade à deux, pendant lesquels même ils ne parlaient plus qu'à peine, et toujours de choses enfantines et quelconques — enivrés chacun en silence par la grande chose sous-entendue et délicieuse dont ils avaient l'âme remplie.

Et, jusqu'au couvre-feu sonné à l'église, ce petit bal sous les branches d'automne, ces petites lanternes, cette petite fête dans ce recoin fermé du monde, jetèrent un peu de lumière et de bruit joyeux au milieu de la vaste nuit, que faisaient plus sourde et plus noire les montagnes dressées partout comme des géants d'ombre.

PIERRE LOTI
de l'Académie française.

(A suivre.)

SUR LE HAUT MÉKONG[1]

IV

Le 26, nous nous arrêtons au village Lamajen de Feou-tsen. Pendant qu'on décharge les bagages, je regarde une grande fille, dont les vêtements blancs, flottants, ouverts de côté, laissent voir les jambes et même les cuisses ; un de ses bras est nu et porte une série de bracelets de cuivre ; ses oreilles sont à demi cachées par les bandeaux noirs de ses cheveux que surmonte un grand turban blanc. Elle apparaît de profil, accoudée à une grosse pierre, et notre présence ne semble guère la troubler : une chèvre, les deux pattes de devant appuyées à la pierre, heurte de sa tête le coude de sa maîtresse ; l'animal ne parvient pas à la tirer de la rêverie lointaine en laquelle elle semble s'absorber. A quelques pas de cette Esmeralda, qui se présente à nous dans un décor nouveau, se tient un vieillard, petit, bossu, cagneux, ratatiné, un vrai Quasimodo. La scène est digne du pinceau d'un artiste.

Originale aussi, la pièce où nous nous trouvons ! Nous sommes tout environnés de cercueils transformés, qui en

1. Voir la *Revue* du 1er décembre où se trouve une carte.

tables, qui en bancs, qui en buffets : c'est au milieu de cet ameublement macabre que nos hôtes viennent nous donner quelques renseignements.

Lorsque des Lamajens se marient, la femme et l'homme vont habiter chacun chez leurs parents respectifs, ce qui n'empêche pas les rapports : la cohabitation n'a lieu qu'après quelques années ou à la naissance d'un fils. Une coutume semblable se trouve chez les Lolos du Yunnan oriental. Quand, dans un village, une femme met au monde deux jumelles, ou quand deux femmes ont chacune une fille à un jour de distance, si plus tard un homme demande une de ces filles en mariage, il doit aussi épouser l'autre. Comme chez les Pé-Lissous, on met près du tombeau les instruments du défunt, mais, en outre, on lui place une sapèque entre les lèvres. Cette coutume rappelle l'usage antique de l'obole destinée à payer le passage du Styx. Les Lamajens nous disent, ici encore, qu'ils ne croient pas à l'autre vie : on peut supposer qu'en ce qui regarde les sépultures, ils ont emprunté des coutumes chinoises sans se rendre compte de leur sens.

*
* *

Le 27, journée courte et sans incidents. Nous remarquons au milieu des champs des ardoises placées verticalement : on nous dit qu'elles sont ainsi disposées par les habitants pour effrayer les singes, ici très nombreux.

Le 28 et le 29, il faut beaucoup travailler à la route : il pleut un peu, et le terrain est glissant : on n'avance guère : lorsque le passage est rendu trop étroit par des rochers, il faut élargir le sentier au-dessus du précipice, abattre des arbres, les étayer, les couvrir de branchages et ceux-ci de grosses pierres. La besogne est dure. Pour comble d'ennuis, des bruits fâcheux circulent dans la troupe : le makotcou, en arrivant à un torrent, a vu une trentaine d'hommes sortir du bois et lui offrir de porter les bâts. On devait avoir affaire à des voleurs. A son tour, l'interprète raconte que, tandis qu'il s'est arrêté dans une clairière, il a vu soudain apparaître devant lui un homme armé d'un long glaive ; le personnage a regardé longtemps Joseph, puis a disparu. Il n'en faut pas plus pour

monter l'imagination des mafous qui voient des brigands partout. Quant à nous, nous ne ne nous apercevons pas que les habitants soient des voleurs, mais nous les trouvons bien laids et bien sales, surtout les hommes, chez qui on cherche en vain un type bien caractérisé; les femmes, au contraire, vêtues de quelques haillons rapiécés sous lesquels elles cachent mal leur peau blanche, ne manquent pas d'une certaine allure: elles sont assez grandes et ont une figure agréable, avec des yeux droits, un nez fin, un menton marqué; généralement gaies, elles rient volontiers, et ont dans leurs gestes une aisance et une grâce naturelle qui plaisent.

Entre les villages, nous traversons souvent de petits bois. Après avoir rencontré l'olivier sauvage absolument semblable d'aspect à celui de nos pays, nous retrouvons maintenant des lataniers: voilà longtemps que nous n'en avions pas vu. Comment les graines sont-elles venues jusqu'ici? Mystère. La vigne sauvage, le prunier, le noisetier sont fréquents. On nous apporte d'excellentes petites pommes sauvages : nous en profitons pour initier Nam à l'art des compotes. Le paysage ne varie guère : d'un côté, à nos pieds, le Mékong toujours jaune, boueux, formant comme le dépôt d'un profond fossé: à notre gauche, au-dessus de nous, la chaîne qui nous sépare de la Salouen prend un aspect particulièrement pittoresque. Lorsque les nuages se déchirent, ils nous laissent voir de grosses masses de rochers gris, se terminant en fuseau, et semblant se mêler à l'armée des sapins, dont ils ont la forme conique, pour monter à l'assaut des sommets. Ceux-ci portent souvent des prairies, des alpes, dont la teinte fraîche tranche agréablement sur la masse triste des conifères; il ne manque à ces herbages, pour rivaliser avec ceux de la Suisse, que d'être dominés par de blancs massifs. La chaîne de séparation, sur les flancs de laquelle nous marchons, me rappelle assez, par son aspect sauvage et la disposition de ses rochers calcaires, les dolomites du Tyrol.

Dans la journée du 30, la route s'améliore; on voit des rizières; nous arrivons le soir à une bourgade que depuis quelques jours on nous a annoncée comme assez importante. In-chouan, divisé en Chang In-chouan (In-chouan du haut) et Chia In-chouan (In-chouan du bas), ne se compose que

de quelques maisons espacées. Beaucoup de ruines, dont voici l'histoire. Il y a neuf ans, le chef d'In-chouan extermina une famille dans le village du haut. Le Li-Kiang-Fou envoya pour le châtier un mandarin qui fut volé et battu; la Chine décida alors une expédition et le Li-Kiang-Fou vint en personne avec mille hommes et plus, au dire des Chinois; un Toussou, appelé Lo, le rejoignit avec des soldats. Tout ce monde resta trois mois à In-chouan; le chef et son neveu furent tués, et toute la population souffrit de la soldatesque. Ce sont des traces de déprédations de l'armée chinoise que nous voyons.

A la nuit, l'aspect du camp est étrange; les ruines du village sont grandies par le clair de lune qui transforme en ailes de forteresses des pans de misérables maisons. Au loin on entend le brouhaha des femmes qui tiennent conseil pour décider si elles viendront danser devant nous. Les chants des hommes produisent une clameur qui se perd dans la nuit en roulements semblables au bruit d'un torrent. Les murailles de la demeure du chef tué sont illuminées par les feux de nos mafous qui cuisinent. Sous quelques charpentes noircies par un incendie, un groupe d'hommes, les bras nus, le couteau à la main, éclairés par la torche que tient l'un d'eux, sont penchés sur un objet qui semble captiver leur attention. Dans un coin de la cour, des gens chargés de veiller sont accroupis autour d'un brasier: leurs longs vêtements frappés par un rayon de lune se détachent en blanc sur le fond. On les prendrait pour des Croyants drapés dans leurs burnous, en train de dire des versets du Coran. Au-dessous de nous, la vallée profonde que dominent les ruines semblables aux débris de quelque burg des bords du Rhin. L'attitude des hommes, leur mine, l'éclairage, le clair de lune, le décor, tout contribue à donner à la scène un aspect sauvage. Un survenant se croirait assurément tombé dans un repaire de voleurs en train de se partager leur butin, ou de faux monnayeurs profitant des constructions abandonnées pour se livrer à leur travail mystérieux. Il serait, à coup sûr, loin de se croire au milieu de la paisible caravane de trois Français, parmi des gens qui brûlent les poils d'un porc et le dépècent, tandis que leurs chefs prennent tranquillement le frais.

Avant de partir, nous interrogeons les habitants : on nous dit que d'ici à la Salouen, il ne faut que trois jours par des sentiers complètement impraticables aux mulets, que la vallée est peuplée de villages, et que les habitants sont des Hé-Lissous, ou des Loutzés sauvages. *Non cognoscunt urbanitatem*, nous dit Joseph. L'interprète, qui est resté, la veille au soir, à bavarder avec les indigènes auprès du feu, me parle d'une croyance étrange qu'ont les Lamajens; d'après eux, ce sont des chiens qui ont apporté la graine du riz, et, s'ils n'avaient pas de chiens, ils n'auraient pas de semence. Je demande alors comment les chiens portent cette semence; on me répond que les habitants ne le savent pas, mais que la chose leur a été enseignée par leurs grands-pères.

***

Le 31, au soir, nous campons près d'un village dont le chef refuse de nous vendre des vivres. Il faut que Roux aille avec deux hommes faire une perquisition dans les maisons et prenne du grain que, naturellement, nous payons aussitôt.

Le 1er août, Briffaud, Joseph, Sao, moi et un guide (*homo indicans*) nous quittons la route de la caravane, pour faire un détour: nous voulons nous rendre au village de Téki, où, nous a-t-on dit, nous aurons des renseignements sur la vallée de la Salouen. Nous suivons un sentier jusqu'à un petit bois qui borde un torrent: là, plus rien, il faut se séparer pour chercher une voie. Je trouve une piste sous bois, menant à un abri de feuillage que domine une grosse pierre: au delà, d'une roche à l'autre, au-dessus du torrent, a été jeté un tronc d'arbre en guise de pont. Ces sentiers à demi cachés, cette retraite et cette passerelle me paraissent bien sentir le voleur. Impossible de songer à faire passer nos mulets sur le pont. Il faut nous résigner à franchir le torrent à gué: nous sommes obligés de nous déshabiller; l'eau est très froide et nous en avons jusqu'au ventre: le courant est fort, on ne peut y résister qu'en se donnant la main et s'appuyant sur un bâton. En faisant la chaîne et portant nos habits autour du cou ou sur la tête, nous arrivons assez aisément sur l'autre rive. Le torrent franchi, nous devons escalader un affreux raidillon; on

ne peut aller qu'à pied; de temps en temps il faut tailler des marches dans les éboulis, et pour grimper s'aider des mains. Comment nos mulets ont-ils pu nous suivre? Il faut qu'ils soient bien adroits, et, d'après ce que j'ai vu, je crois que je pourrais parier à coup sûr de faire grimper à nos montures n'importe quel escalier.

Voici enfin Téki : deux villages nouvellement construits, tout jaunes avec leurs maisons de planches fraîches non encore assombries par le temps, et le chaume doré des toits. Entre les nouvelles constructions, de nombreuses ruines; Téki a jadis été ravagé par le chef de In-chouan, puis probablement aussi par les justiciers chinois. Devant les portes, des femmes peu vêtues : un mouchoir derrière, un petit tablier devant, c'est tout le costume. Encore quelques-unes le trouvent-elles trop compliqué et préfèrent-elles être simplement nues. Nous entrons dans la cour d'un fumeur d'opium qui fait mine d'arrêter nos mulets. Nous voyant passer outre et surtout sortir de l'argent pour payer du grain, il se radoucit. On nous dit ici qu'un sentier fort mauvais mène à la Salouen en deux jours et qu'au delà il y a un autre grand fleuve.

De Téki, nous rejoignons la route de la caravane; dans un hameau, les habitants sortent armés de lances et prennent nos mulets par la bride, mais simplement pour les mettre dans la bonne voie. Plus loin, dans le bois, nous croisons une bande de gens à mauvaise figure armés d'arbalètes et de flèches. Nous mettons la tente sous un grand noyer sur le tronc duquel sont plantés de petits drapeaux blancs, comme au Tibet. C'est une coutume religieuse. Nous sommes campés à quelques centaines de mètres du village de Tati, qui a été victime d'une incursion des Loutzés; ils sont venus hier, nous dit-on, et ont emmené un cheval et deux hommes.

Lo Sai, le mafou Lissou à bec d'aigle, nous annonce que les habitants de Tati sont des Hé-Lissous, c'est-à-dire des frères pour lui. Voilà une bonne nouvelle, nous pourrons assister à des danses dans la soirée. Mais, après le dîner, on vient nous dire que les habitants sont loin d'être bien intentionnés à notre égard. Lo Sai a entendu de mauvais propos sur la place publique : des Lissous auraient dit : « Si des

grands hommes viennent parmi nous sans nous prévenir, c'est qu'ils veulent nous tuer; mieux vaut pour nous les devancer et les tuer nous-mêmes. » La corne du ralliement s'est fait entendre sur la hauteur; de grands feux s'allument dans la montagne; plus de doute, nous allons être attaqués. Je fais sortir fusils et cartouches dans l'intention de donner confiance à nos hommes et je leur recommande de veiller à tour de rôle. On ne me répond que par des *cheulo! cheulo!* (bien, bien); on m'assure qu'il sera fait bonne garde, que chacun restera deux heures assis près du feu, et en se couchant réveillera son voisin.

Sur ces entrefaites surviennent des gens du village qui nous offrent des champignons séchés et nous disent de ne pas avoir peur. Je profite de cette visite pour faire dire au chef que nous ne sommes nullement effrayés; nous nous conduirons avec les villageois comme ils se conduiront avec nous : s'ils sont bons, nous serons bons: s'ils sont mauvais, nous serons mauvais; s'ils nous attaquent, nous saurons leur répondre. Les indigènes s'étant retirés, on se couche: il est bien entendu que la garde doit être faite comme il est convenu, nos hommes nous en donnent encore l'assurance, et chacun en s'étendant caresse amoureusement la crosse de son fusil. Au bout d'une heure, je me réveille, et fais un tour: il fait noir comme dans un four, le feu est à demi éteint et chacun dort à poings fermés. Je ne puis vraiment en vouloir à nos pauvres mafous, harassés de fatigue. Inutile de les réveiller, allons nous coucher, et à la grâce de Dieu!

On se réveille sains et saufs, et contents de n'avoir pas eu d'autres incidents qu'un grain dans la nuit.



2 août. — Route mauvaise. Je profite des arrêts occasionnés par les travaux aux mauvais passages pour interroger trois Lissous qui nous accompagnent. L'un a une ceinture rouge. Il me raconte que des Loutzés étant venus le voler, il les a suivis et a ramassé cette ceinture ainsi qu'un sabre que les voleurs avaient perdus. Les Loutzés et les Lissous parlent la même langue que mon interlocuteur; selon lui, ils ne tra-

vaillent pas, mais, lorsqu'ils ont besoin de quelque chose, viennent le voler dans les régions que nous traversons. « Pourquoi les Lissous de la vallée du Mékong ne vont-ils pas chez ceux de la Salouen leur rendre la pareille? — Au bord du Lou-Kiang, ils sont plus forts et mieux armés que nous et nous avons peur d'eux ». A cette réponse rien à dire.

Un des Lissous présents sort d'un tube de bambou servant d'étui trois petites palettes également de bambou dans lesquelles est découpée une languette. Tenant ces palettes par leur extrémité, il les applique sur ses dents, la bouche ouverte, et à l'aide d'un doigt fait vibrer tour à tour l'une des languettes; la bouche sert de caisse sonore; les trois languettes donnent des sons différents, doux et plaintifs; il faut être tout près de cet instrument pour entendre quelque chose. Aussi chacun jouet-il pour soi et s'écoute-t-il jouer. Les Lissous restent des heures assis à s'amuser avec ces petits morceaux de bambou. L'instrument est propre aux Loutzés.

Le 3 août, nous nous arrêtons à Fong-chouan. De chaque côté du Mékong une terrasse en rizière porte un gros village: sur la rive gauche Ouei-ten et sur la rive droite Fong-chouan. Ces terrasses, placées l'une au-dessous de l'autre, forcent le fleuve à décrire un vrai S. Un rocher en amont de la terrasse a formé le coude du fleuve qui, s'il coulait droit, semblerait devoir laisser Fong-chouan à sa gauche et Oueiten à sa droite. Nous retrouvons avec plaisir un pays plus riant que celui auquel nous sommes accoutumés

La journée a été sans incidents. A la halte de l'après-midi, Sao et Joseph s'exercent au tir de l'arbalète avec une arme achetée à un Lissou. L'arbalète, d'un bois très dur marqué d'une coche en os, lance à une quarantaine de mètres des flèches sans plume qui se fixent fort bien dans un tronc d'arbre. La pointe de la flèche est de bois et entourée, en arrière de l'extrémité, d'une matière vénéneuse tirée de la racine d'une plante à feuilles de géranium: on dit le poison très violent, et la pointe de la flèche, légèrement évidée pour recevoir la matière, se casse dans la blessure. L'arme est précise et dangereuse à petite distance. Tout le monde ici porte l'arbalète avec le carquois recouvert de peau de bête.

A Fong-chouan, je demande à Joseph la signification des

statues et des dessins qui remplissent la pagode, toute chinoise, dans laquelle nous couchons. Voici ce qui m'est répondu : Contre le mur une table ou autel, sur laquelle sont placés trois compartiments. Dans celui de gauche, le roi des Eaux, vêtu de jaune, tient un glaive d'une main, et, de l'autre, une sphère rouge ; un de ses pieds est appuyé sur la tête d'un monstre marin. A ses côtés sont accroupis deux diables. Dans le compartiment du milieu, le roi de la Montagne, le principal : le corps et la tête sont blancs ; il a deux faces et chacune porte trois yeux. Les bouches sont ouvertes et laissent voir de chaque côté une dent plus longue que les autres qui sort comme une défense. Sur son front, des flammes rouges ; à une bandoulière sont suspendues de petites têtes humaines. Il a six bras : les deux supérieurs tiennent le soleil et la lune, deux disques, l'un rouge et l'autre blanc ; ceux du milieu joignent leurs mains pour la prière ; les inférieurs tiennent, l'un de l'or, l'autre une lance autour de laquelle s'enroule un serpent. De chaque côté du dieu un personnage porte des livres et une plume. Dans le compartiment de droite, le roi des Animaux : sa face est ornée de grandes moustaches ; d'une main il tient un glaive et de l'autre un gâteau ou un fruit ; on a placé sur sa tête un couvre-nuque rouge comme en portent les mandarins : le dieu est assis sur un tigre. A ses côtés se tiennent deux bonzes en longue robe, la tête rasée.

Devant le compartiment du roi de la Montagne, on remarque un vase rempli de petites tiges de bambous, sur chacune desquelles deux caractères sont inscrits : ce sont des sentences tirées d'un livre religieux ; le fidèle qui veut connaître son avenir agite le vase et en tire une tige ; à lui d'interpréter la sentence qui est tombée entre ses mains. Cette manière de deviner l'avenir me rappelle la coutume d'ouvrir la bible au hasard, et de lire le premier verset qui tombe sous les yeux.

***

La disparition d'un de nos mulets, qui s'est enfui dans la montagne, nécessite une journée d'arrêt à Fong-chouan. Du-

rant notre séjour, un village situé à huit lis de nous est attaqué par une trentaine de Loutzés : un homme est tué, un autre blessé et plusieurs enlevés[1].

Le 5, le mulet est retrouvé et on peut se mettre en route. Au départ, je remarque deux Lissous vêtus de toges grises à la tibétaine : ils portent autour du cou plusieurs cercles de bambous tressés. Ce sont des gens de la vallée de la Salouen ; ils font le commerce avec Fong-chouan, et on nous apporte plusieurs objets Loutzés à vendre : des pipes en racine de bambou à longs tuyaux faits également en racine ; de petites boîtes en bambou, des paniers finement tressés ; des brocs à anse en bambou, taillés dans une tige dont le nœud s'est par un accident séparé en deux. A en juger par ces objets, les habitants d'outre-montagne me semblent adroits et assurément plus industrieux que les pauvres Lamajens.

Notre étape est fort courte ; devant nous, la route a été enlevée par un éboulis, et il faut au makoteou, secondé par deux mafous et une douzaine de villageois, toute l'après-midi pour pratiquer un sentier. On nous annonce que dans deux jours il n'y aura plus de route du tout, et qu'avec cent hommes travaillant à en établir une, nous ne pourrons pas passer. Encore une perspective agréable ! Le mauvais état ou le manque des voies de communication s'explique par ce fait qu'à cause de la terreur qu'inspirent les Loutzés, on aime mieux voyager avec sécurité sur la rive gauche que de suivre la droite.

Au camp, nous avons des visites de villageois qui nous demandent des remèdes ; on souffre beaucoup des yeux dans cette région et je fais une assez grande consommation d'acide borique. Au nombre des visiteurs, nous remarquons deux hommes qui ont par-dessus leurs vêtements une sorte de cuirasse de cuir : elle ne protège bien que le dos, ce qui pourrait faire croire que c'est la partie de leur corps qu'ils montrent le plus souvent à leurs ennemis. Mais à la réflexion que je

1. Dans le village où nous sommes, on nous donne des renseignements sur la Salouen ou Lou tsé-Kiang, qu'on appelle ici également Nong-Kiang ou Nong tsé-Kiang ; on nous dit encore qu'au delà de ce fleuve s'en trouve un autre nommé Kiou-Kiang, qui coule dans le même sens. Sur la rive gauche du Mékong, à une ou deux journées de marche de Ouei-ten, se trouvent plusieurs mines d'argent et de cuivre.

leur en fais, ils me répondent que s'ils étaient également cuirassés par devant, ils ne pourraient pas bien bander leur arbalète, qui glisserait sur le cuir. L'un d'eux tient dans une petite boîte noire des boules dont il ne veut se défaire à aucun prix : c'est un remède précieux, du fiel d'ours. J'interroge ces guerriers sur le sort qui attend les prisonniers des Loutzés: ils peuvent se racheter, me répond-on, moyennant neuf à quinze bœufs par homme ; sinon il faut travailler dur. Les femmes prises sont réduites en esclavage, rarement épousées. Les esclaves peuvent se marier et leurs enfants ne deviennent pas esclaves ; de même, quand les Loutzés enlèvent des enfants sur les bords du Mékong, ils les élèvent comme les leurs et n'en font pas des esclaves. Ces Loutzés, en somme, quoique pillards, ne sont pas si féroces que les Chinois veulent le faire accroire.

Un villageois tourne autour de nos mulets un sac à la main; il ramasse, avec les brindilles de bois auxquelles ils sont mêlés, les grains de paddy que nos animaux laissent tomber de leur musette. Le fait donne une idée de la misère des habitants.



Encore une étape bien courte, et, le 7 août, arrêt une partie de la journée: il n'y a plus du tout de route, et il faut un rude travail pour faire passer vingt et quelques animaux chargés sur une pente très raide, dans des buissons fourrés ou parmi des rochers qui dominent un fleuve. Nos mafous et dix-neuf villageois s'y emploient: ils débroussaillent, établissent des remblais, pratiquent des escaliers. Le sentier préparé, l'escalade, — car c'en est une véritable et telle que nous n'en avons pas vu encore, — dure deux heures : en certains endroits, chaque bât doit être poussé par plusieurs hommes à la fois pour diminuer l'effort du mulet. A la nuit, le tour de force est accompli, et nous nous arrêtons à un hameau Lissou.

Gens gais que ces Lissous! Je regarde les hommes qui nous ont aidés à faire passer les mulets : ces villageois sont accroupis en cercle autour du feu, leurs longues pipes braquées vers le centre, et, après cette dure journée, ils plaisantent et rient comme s'ils ne ressentaient aucune fatigue. Ils prennent

sans discuter la rémunération que nous leur donnons, viennent les uns après les autres se prosterner devant nous pour nous remercier, puis s'en vont tout de suite. Hantés par la crainte des Loutzés, ils ne veulent pas laisser leurs femmes et leurs enfants seuls. Quelle vie que celle de ces gens!

Nos hôtes de Lameti consentent à danser devant nous avant que nous partions. Une aire à battre le grain se trouve là tout exprès pour servir de salle de bal: l'orchestre se compose de quatre instrumentistes : une guitare à quatre cordes: un petit violon à deux; un flageolet et une série de petites plaquettes de bambous qu'on fait vibrer sur les dents; ce dernier instrument est tenu par une vieille femme qui réglera la danse. Les préparatifs sont longs : on accorde les instruments en serrant plus ou moins les clefs: puis les artistes se mettent à jouer un air doux dont le rythme est toujours le même et ne suppose pas grand esprit inventif Ils sont en cercle, debout, et, tout en jouant, dansent sur place, avançant ou retirant tour à tour une jambe. Peu à peu des villageois, hommes et femmes, se groupent autour d'eux et forment une ronde; de temps en temps, on frappe le sol du pied, en cadence. La vieille mégère qui conduit l'orchestre est rentrée au milieu du cercle: avec sa haute taille, sa figure plus ridée qu'un vieux parchemin, ses cheveux gris que domine un diadème de graines, le collier de dents et de griffes d'ours qui se secoue sur sa poitrine, elle donne l'illusion parfaite d'une sorcière prête à monter sur son manche à balai. Les hommes qui l'entourent se laissent griser par la danse: on dirait qu'ils sont en proie à quelque hallucination: les cheveux au vent, la tête en arrière, ils se laissent aller à une allure désordonnée: leurs regards sont perdus dans le vague, ils paraissent danser sans se rendre compte de ce qu'il font, ils me rappellent ainsi les derviches tourneurs. Il faut notre intervention pour les ramener à la réalité : nous les envoyons pratiquer en avant le métier de cantonnier.

Les indigènes me disent qu'ils n'ont pas de prêtres, que quand quelqu'un meurt, ils mettent ses armes et ses instruments auprès de sa tombe: l'âme va très haut, vers le sommet des montagnes, et pour qu'elle puisse aller loin, il faut qu'elle ne manque de rien : on ne peut me dire où elle s'arrête.



Le 8 au soir, nous arrivons après une marche sans incident au village Lissou de Lometi. Les maisons de bois sont rangées les unes à côté des autres, sous un toit commun, autour d'une cour centrale rectangulaire; une porte surmontée d'un petit pavillon y donne accès. Cette disposition a dû être adoptée en vue d'une défense commune contre les Loutzés. Plusieurs familles habitent ce phalanstère; la plus grande liberté de mœurs me semble régner dans cette communauté; je remarque plusieurs demoiselles, assez gentilles, ma foi, qui promènent leurs enfants, bien qu'elles se défendent d'être encore mariées. Quant au chef, il n'a que quatre femmes, la cinquième étant morte. On me dit que chez les Lissous de cette région, un des conjoints, homme ou femme, peut, lorsqu'il ne s'accorde pas avec l'autre, le quitter et se remarier.

Après le dîner, la danse s'organise vite; c'est une réjouissance pour les villageois, elle amuse nos hommes et nous intéresse; tout le monde est content. Ce soir, le décor est particulièrement sauvage; emprisonnés dans la vallée étroite du Mékong, à un coude d'où jamais on ne se douterait qu'il sortît, nous avons devant nous une grande montagne noire, au-dessus de l'arête de laquelle apparaît le disque brillant de la lune. Au milieu de la cour, flambe un feu autour duquel la ronde s'organise; de-ci de-là, des mafous transformés en lampadaires mêlent la lueur résineuse des torches aux rayons blancs de la lune qui viennent se glisser par-dessus les grandes ombres des toits. Et une impression indéfinissable de calme, de sauvagerie et de vie primitive à la fois m'envahit, impression si douce que je voudrais ne jamais voir cette soirée se terminer. La danse ressemble à celle de ce matin; l'entrain va crescendo; nous-mêmes mêlons notre gaîté à celle des villageois et des mafous, et, invitant quelques dames, nous entrons dans la ronde pour la plus grande joie de nos hôtes.

Lorsqu'on est fatigué, on se retire du cercle, et parfois deux musiciens restent seuls en présence, esquissant, l'un en face de l'autre, un pas de deux qui me rappelle les danses cosaques. D'autres fois, on danse à trois; la danse porte le nom de

Kotchoan (trépied). Les artistes ne se font pas vis-à-vis, mais sont de trois quarts l'un par rapport à l'autre, et se rapprochent par intervalle jusqu'à se toucher épaule à épaule; tour à tour ils s'écartent et se rejoignent, allant, venant, s'arrêtant, sautant, tout en s'accompagnant de leurs instruments; la cadence est parfaite, et la danse, tout endiablée qu'elle soit, ne manque pas de grâce.

Aux danses succèdent les chants; une femme à la voix assez jolie commence un air que les assistants continuent en chœur. On imprôvise, il y a même des concours, des défis d'improvisation entre deux chanteurs. Ici, c'est en notre honneur que les bardes féminins font vibrer les cordes de leur lyre.

Voici la traduction littérale, telle qu'elle m'a été donnée, de cette improvisation :

Seupa	*ala*	*mamon*	*téléko.*
Les seigneurs	presque	pas impossible voir	maintenant une fois.

Seupa	*dzeula*	*o*
Les seigneurs	ont trouvé	bien

Tégo	*seupa*	*lainia,*
Maintenant	les seigneurs	sont venus ici,

Cheu	*kai tai pi.*
Plus	de maux.

« Trois grands hommes n'étaient jamais venus chez nous. Il est bien difficile de nous trouver (de venir chez nous). Maintenant, ils sont chez nous, c'est bien. Lorsqu'ils n'étaient pas venus chez nous, les Loutzés venaient toujours nous piller. Maintenant qu'ils (les trois grands hommes) sont venus chez nous, les Loutzés auront grand peur. Depuis quelques années, nous étions dans la tristesse, nous avions des maux. Maintenant les trois grands hommes sont venus chez nous, nous sommes bien contents. Les trois grands hommes passent chez nous, désormais nos plantes seront belles, nos récoltes seront abondantes. »

Pauvre peuple, enfant et misérable, ne connaissant d'autres plaisirs que la pipe, la musique, la danse, le chant, et l'amour que Dieu a donné au pauvre comme au riche!

V

Nous suivons aujourd'hui une route meilleure que celle de la veille; les danses et le concert ont mis nos hommes en bonne humeur. Nous n'avons d'ailleurs guère à nous plaindre d'eux; ils font de leur mieux le pénible métier de muletier et de cantonnier à la fois, et ont pris leur parti des difficultés incessantes qu'ils rencontrent. Le makotéou qui souffrait de la fièvre s'en est à peu près remis. Il attribue sa guérison au sacrifice d'un petit cochon fait au dieu de la montagne; l'Esprit était offensé par les travaux nécessités pour l'établissement de la route, et, par son offrande, notre chef muletier a su l'apaiser. Le soir, nous couchons dans une maison assez propre, domicile d'un Chinois; voilà quelque temps que nous n'avions plus vu de ses congénères, et nous ne nous en plaignions pas. Notre hôte est un marchand du Yunnan; il a épousé une Lissou et a eu de son mariage deux assez jolies filles dont nous voyons la plus jeune. L'aînée est à Ouïsi où elle cherche mari. Le père me conte ses malheurs: dans la région où nous sommes, on est si pauvre que chacune de ses filles, quand elle se mariera, ne lui rapportera tout au plus qu'une dizaine de taëls[1]; à Tali, il en aurait tiré deux cents.

A Lo-sa (c'est notre étape), les Loutzés sont encore très redoutés; et jour et nuit, dix hommes veillent à tour de rôle au-dessus du village pour pouvoir signaler l'arrivée des brigands.

Le 10 au matin, nous assistons aux actions de grâce d'une vieille femme qui sort de maladie; elle remercie l'Esprit de la Terre de sa guérison. Sur le sol, devant la maison de la vieille, a été placée une charpente de bois figurant une maison minuscule; au pied de chaque poteau est fixée une petite branche. Sous la charpente, des plats de grains et des galettes; derrière la maisonnette, une mesure pleine de riz, sur laquelle sont posées deux coupes d'eau-de-vie; à côté, une quenouille dont le fil va s'entortiller sur la charpente;

1. Le taël vaut environ 4 fr. 50.

une grossière statuette en pâte figure l'Esprit sorti de la malade. Devant la maisonnette, une corbeille contient un pied d'avoine et trois morceaux de bois formant les trois côtés d'un rectangle vertical. Voilà le dispositif. Un vieux *Tongpa* (sorcier, en lissou), accroupi, marmotte des prières en tenant un poulet à la main. Il récite tous les noms des esprits qu'il convie au festin : puis, avec la tige d'une plante, il asperge le poulet d'eau-de-vie ; on ouvre ensuite la gorge du volatile, on enduit de sang la statuette de l'Esprit, diverses parties de la charpente, et aux endroits ainsi souillés on applique des plumes : voilà pour nourrir les Esprits. Le poulet est plumé, plongé dans la marmite, et les convives commencent leur repas. Le sorcier sera payé en prenant les graines et le riz qui étaient dans les divers plats.

*
* *

Pendant cette journée et celle du lendemain, la vallée du fleuve s'élargit, les cultures s'étendent, nous trouvons des pêchers dont les fruits ne sont malheureusement pas mûrs, de superbes noyers, des châtaigniers. Les villages sont nombreux ; à côté de nos vieilles connaissances, les Lamasjens, nous rencontrons une population nouvelle pour nous : les Mossos.

Sur la rive gauche, l'aspect de quelques tentes noires bien caractérisées par leur forme et l'épaisse fumée qu'elles exhalent ne nous laisse aucun doute sur leurs propriétaires. C'est avec joie que je salue en eux le Tibet, le royaume des froids et des mystères, si fermé aux étrangers et qui pourtant attire, comme par un charme invincible, tant de voyageurs. Et ce n'est pas sans émotion que nous nous sentons, mes compagnons et moi, à quelques jours de la frontière du pays des Lamas. Du courage ! peut-être encore une dizaine d'étapes et nous serons au terme de notre course ascensionnelle vers le nord. Voilà comment quelques chiffons noirs et un peu de fumée suffirent à nous donner du cœur au ventre.

Le 11 août, dans l'après-midi, après être passés auprès de plusieurs ruisseaux où, avec des planches de bois couvertes de lamelles comme un volet, on fait des lavages aurifères,

[redacted]

nous arrivons au village d'Into; deux ponts de corde, l'un bien incliné vers la rive opposée, mais l'autre assez raide (il faut cinq minutes à Roux pour le passer), relient Into à la petite ville de Hsiao-Ouïsi. A Into et à Hsiao-Ouïsi, il y a des chrétiens, et dans cette dernière ville se trouve un missionnaire français, le Père Tintet, une ancienne connaissance : je l'ai rencontré en 1890 à Lioutin-Kiao. Le Père traverse le pont, vient nous rendre visite et nous apporter des provisions. C'est jour de fête pour tous: on se demande des nouvelles, on bavarde; il semble qu'on se sente transporté, pour un temps, hors de ce pays de Chine dans lequel nous sommes pourtant bien enfoncés, et qu'il nous soit permis au milieu du voyage de faire une halte en terre de France.

Les nouvelles des missions ne sont guère bonnes. Le Père Goutelle, le doyen de la mission du Tibet, vient de mourir, il y a une dizaine de jours, à Ouïsi, sans avoir pu voir se réaliser le rêve pour lequel il avait combattu pendant une quarantaine d'années, avec une égale énergie, une égale persévérance : le droit de cité dans tout le Tibet et à Lhaça pour la religion catholique. Pauvres missionnaires du Tibet! leurs affaires ne vont guère; en vain M. Gérard, notre ministre en Chine, a-t-il obtenu du Tsong li Yamen la reconstruction de leurs maisons détruites, leur rétablissement à Batang et à Atentsé: rien n'a encore été fait. Le vice-roi du Sut-chuen, révoqué par un délégué que lui a expédié le gouvernement de Pékin, a donné l'ordre avant de partir de détruire les établissements des missionnaires; puis, son œuvre de haine accomplie, il s'est empoisonné. Pareille aventure au mandarin de Ouïsi. Le mandarin avait soutenu que les établissements des missionnaires n'avaient pas éprouvé de dommages à Tsé-Kou et à Atentsé. Tandis qu'il défendait son dire et que son rapport parvenait à Pékin par la voix de Yunnan Sen, un autre rapport constatant les dommages subis par les missionnaires partait de Ta-tsien-lou. Devant cette contradiction, le gouvernement infligeait un blâme au vice-roi de Yunnan. Celui-ci envoyait aussitôt une lettre au mandarin de Ouïsi. Que contenait-elle? probablement un blâme aussi. Toujours est-il qu'après l'avoir lue, le magistrat dîna, sortit dans son jardin, fit un tour et tomba mort.

Son successeur, muni d'ordres très précis pour rendre

justice aux missionnaires, se rend à Atentsé et demande qui a brûlé leur maison. « C'est nous, répondent les lamas. — Pourquoi avez-vous agi ainsi? — Les Pères empêchaient de pleuvoir. — Mangent-ils? — Oui. — S'ils mangent, ils désirent comme vous la pluie pour avoir une récolte. — Mais ils ont de l'argent. — Mangent-ils donc de l'argent? » Et la conversation continue ainsi quelque temps entre les lamas et le mandarin qui ne se laisse pas rouler. L'enquête terminée, le magistrat rentre à Ouïsi, et n'accorde rien aux missionnaires: son secrétaire a, dit-on, un parent parmi les lamas.

Voilà où l'on en est : attente d'un côté, fin de non-recevoir de l'autre; une persévérance admirable chez nos compatriotes, à laquelle les Chinois répondent par une force d'inertie extraordinaire. Ils seraient assurément les plus forts si de nouveaux facteurs n'étaient venus et ne venaient encore peser en faveur des missionnaires. Ceux-ci finiront un jour par obtenir la reconnaissance de leurs droits par la Chine, vaincue sur ses côtes, pénétrée par l'élément civilisateur, peut-être désagrégée dans quelques-unes de ses parties, notamment du côté du Tibet.

Pour nous, personnellement, toutes les nouvelles ne sont pas bonnes. Le Père Leguilcher nous écrit de Tali la mort de l'unique enfant de Joseph, et il nous dit de ne lui annoncer cette mauvaise nouvelle qui si nous le jugeons convenable. Quoi que doive faire Joseph à notre égard, je ne crois pas avoir le droit de lui cacher le malheur qui l'atteint; une lettre de sa femme pour lui est d'ailleurs envoyée à nos soins, et nous devons la lui remettre. Le Père Tintet apprend donc à Joseph la perte cruelle qu'il vient de faire; notre interprète ne dit rien, ses yeux se remplissent de larmes, et il se retire pour sangloter à son aise. Au bout d'une demi-heure, nous allons causer avec lui et essayer de le consoler un peu, et comme je lui demande ses intentions pour la suite du voyage : « Dieu, me répond-il, m'a enlevé mon enfant. Que la volonté de Dieu soit faite! Je puis mourir aussi; nous nous retrouverons tous au ciel: vous avez besoin de moi; je vous suivrai où vous voudrez, et s'il faut mourir avec vous, je mourrai avec vous. » J'ai le cœur serré par cette scène si grande dans sa simplicité, et sous l'enveloppe d'ordinaire méprisable d'un

[redacted]

Chinois, j'aime à trouver et à honorer ici une âme d'élite. Quelle plus juste récompense un missionnaire peut-il attendre de son zèle que la manifestation de sentiments aussi élevés ? Brave Joseph ! merci ! Nous ferons encore route ensemble et ensemble nous viendrons à bout des difficultés.

***

Le Père Tintet nous donne quelques renseignements sur la région. Bien qu'il ait peu de chrétiens, il est respecté de tous ici : une de ses occupations est de faire des approvisionnements de grain, pour pouvoir en fournir aux habitants qui s'en dégarnissent avec imprévoyance et se trouvent souvent dans la plus grande misère. La vallée est très pauvre ; pendant une certaine époque on ne vit que du sarrasin cultivé sur les hauteurs. La saison des pluies n'est ni très forte ni très régulière en été : c'est une chance pour nous, car depuis un mois et demi, en d'autres régions, dans le bassin du King-cha-Kiang, par exemple, dont nous ne sommes qu'à quelques journées de marche, nous aurions été infailliblement trempés tous les jours. Pendant les mois de janvier et de février, il pleut beaucoup, le froid n'est jamais extrême, les minima sont de — 7°, on a peu de neige. Les maladies sont fréquentes chez les enfants, et le Père nous dit que les médecins indigènes font leur diagnostic à l'examen des doigts et se trompent rarement.

Le lendemain, nous sommes prêts à partir ; la saison s'avance ; il n'y a plus de temps à perdre et il faut nous mettre en route. On nous annonce que, dans quelques jours, il nous sera complètement impossible de continuer sur la rive droite, et qu'il serait préférable de passer le pont de Hsiao-Ouïsi. Outre que la traversée du fleuve avec notre nombreuse caravane par une corde mal disposée serait très longue, je préfère m'attacher à l'entreprise commencée et rester sur la rive où nous sommes jusqu'à ce que nous jugions complètement impossible de la suivre. De ce côté du Mékong, nous sommes d'ailleurs en pays nouveau et c'est important. A Hsiao-Ouïsi

sont passés, venant d'Atentsé, le voyageur Cooper et plusieurs missionnaires. Au sud de cette ville tous ont quitté la vallée du fleuve, tournant dans le sud-est, et nous laissant ainsi la virginité complète de la route que nous venons de parcourir.

L'étape du 12 août est courte : plusieurs hommes, dont deux Minchias et le grand Lissou de Loukou, demandent à nous quitter; ils ont peur d'aller trop loin et de mal retrouver leur chemin pour revenir. Le Père qui nous accompagnera pendant quelques jours nous fournit deux Tibétains jusqu'à Tsékou; j'aime à revoir ces figures cuivrées, ces grands yeux à la Mogole, à revoir la *tchoupa* [1], ce vêtement de tous les Tibétains, et, pour compléter ce vêtement, des bottes de laine marquées de croix. Ces chrétiens seront de bons travailleurs dont nous serons contents.

Petite journée de marche encore le 13. Un mulet s'est sauvé et on ne peut partir que fort tard; nous nous arrêtons au village de Hai-Noa où le Père nous quittera. L'hospitalité nous est offerte par le maire, un homme du Sut-chuen fort aimable; nous aimons mieux nous établir dans son oratoire que rester dans sa chambre à coucher, où dort, sur un lit entouré de rideaux, sa mère, une vieille de quatre-vingts ans. Dans la chapelle, un autel avec trois niches, dans l'une desquelles la déesse Kouan In, son enfant dans les bras, veille sur notre sommeil. Il était dit qu'elle nous protégerait deux nuits : la disparition de trois mulets (qui sont retrouvés le soir) nous force à rester un jour à Hai-Noa. Il faut s'armer de patience. C'est ce que comprend notre bon Joseph, qui, avec la parfaite connaissance qu'il a des choses de son pays et de ses compatriotes, ne se départit pas de son flegme habituel. J'admire sa philosophie. Roux, qui a hâte d'arriver à la frontière du Tibet, voyant que nous sommes obligés de perdre encore une journée, interpelle l'interprète : « Si nous restons ici, que ferons-nous? — Probablement manger et dormir », répond Joseph en bourrant sa pipe.

1. C'est une tunique en grosse laine descendant jusqu'au genou, croisée par devant et serrée autour de la taille de manière à former un bourrelet où le tabac, la pipe, les provisions sont placés.

[redacted]



Le 15 août, nous arrivons au village d'Halo. A deux jours en amont, sur la rive droite, nous attendent des falaises rocheuses à pic. Nous nous décidons donc à franchir le fleuve; deux jours de marche sur la rive gauche nous mèneront à Tsékou.

La décision prise, nous traitons avec le chef du village du prix du passage et nous convenons de sept taëls et demi; les villageois auront un temps maximum d'un jour et demi pour mettre toute la caravane, hommes, animaux, bagages, sur la rive opposée.

Le soir, de grands feux s'allument dans le village: c'est le *Hopatié* (feu, bois, fête), la Saint-Jean de la Chine. Chaque famille allume un feu pour obtenir une bonne récolte: la flamme vient éclairer gaîment notre troupe. Au milieu des orangers, des lataniers, dont les raquettes à la lueur des foyers bleuissent comme de l'acier, et des grands arbres des pagodes à fleurs rouges, nous célébrons les fêtes du Hopatié et du 15 août en partageant quelques grenades qu'on nous a apportées; la végétation qui nous entoure pourrait nous donner l'illusion de quelque rivage méditerranéen, et nous nous laisserions bien volontiers aller à veiller et deviser très avant dans la nuit, si, à nos pieds, le fleuve qui gronde ne nous rappelait la besogne qui nous attend le lendemain; il faut convier nos hommes à s'y préparer par une bonne nuit.

Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on se lance sur le rapide du Mékong; les eaux ont monté, et les bateliers déclarent que c'est tout juste si l'on peut passer; un jour de crue de plus, et ils refuseraient de se risquer sur le fleuve. La pirogue, creusée dans un tronc d'arbre, a environ cinq mètres; quatre bateliers pagayent debout: ils vont se mettre dans le courant qui entraîne rapidement l'embarcation en la faisant sauter sur ses vagues: il faut avoir grand soin de ne pas se présenter de flanc à celles-ci; on chavirerait aussitôt. Le passage ne dure que quelques minutes; en débarquant, Joseph, qui ne se sent aucun goût pour les exercices nautiques, pousse de bien bon cœur un *Deo gratias* de soulagement. Les passeurs profitent d'un contre-courant pour

remonter et revenir à la rive droite. A chaque traversée, on passe un bât et un mulet, celui-ci dans l'eau, tenu par une corde à la tête du bateau.

Roux et moi, avec Joseph, trois hommes et trois mulets de bât, nous partons en avant en colonne légère. Briffaud veut bien rester avec la caravane; il nous rejoindra à Tsékou.

Sur la rive gauche, nous trouvons un jeune chrétien de Kampou qui revient de Hsiao-Ouïsï : nous l'engageons incontinent comme guide et domestique, et le voilà aussitôt un sac sur le dos, qui s'en va grossir notre petite troupe. La route est bonne, large, débroussaillée, d'autant meilleure qu'on y a travaillé pour le passage du mandarin d'Ouïsï. Après avoir pendant tant de jours escaladé de vrais sentiers de chèvre, en ayant continuellement le Mékong à notre droite, il nous semble tout drôle de marcher à plat sans effort, en entendant le fleuve gronder à notre gauche. Nous dépassons le village Mosso de Kampou : la petite plaine au milieu de laquelle il se trouve est toute cultivée en rizières; les habitants ne laissent perdre aucune parcelle du sol; ils vont jusqu'à utiliser les digues étroites pour y planter des haricots. Plus loin, le pays devient plus sauvage : les vallées des affluents du Mékong dessinent une série d'arêtes transversales, s'amincissant; les coteaux se couvrent de bois de pins. Nous découvrons sur la hauteur les maisons blanches d'une lamaserie : il se fait tard, nous ne pourrions arriver avant la nuit à un village; nous irons demander l'hospitalité aux religieux.

VI

Le sentier serpente dans un bois de pins tout sombres pour déboucher subitement sur une grande éclaircie au milieu de laquelle la vue est agréablement surprise par les constructions éclatantes du couvent. Nous frappons à plusieurs portes avant qu'on nous ouvre : lorsque nous sommes signalés, un grand nombre de religieux viennent nous entourer. Ce sont des hommes généralement gros, à la figure bronzée, la tête rasée, drapés à la romaine dans des toges rouges; ils appar-

[redacted]

tiennent à la secte dite des bonnets rouges et n'ont jamais été en hostilité avec les missionnaires. Les uns sont Mossos, les autres Tibétains. On parle ici également les deux langues, mais on ne se sert que de l'écriture tibétaine. Nos hôtes nous mènent à une petite maison assez propre habitée par un lama et ses deux disciples. La vue de l'argent leur fait aisément trouver vingt œufs et du grain. On nous apporte de petites pommes et un cruchon de cette bière que les Tibétains appellent *Tchang* et les Chinois *Chaotiou*. Le maître du logis nous engage vivement à boire et nous donne l'exemple en se versant de nombreuses rasades.

Dans la soirée, nous entendons de grands cris: descendant sur la place qui s'étend devant la lamaserie, nous y voyons les lamas en train de dresser un poteau au sommet duquel sont disposées, comme les fleurs d'un bouquet, des torches résineuses, entourées de fleurs et de feuillage. C'est la continuation du Hopatié. Le feu ayant été allumé, les lamas jouent autour; les bonzillons courent en faisant la ronde ou la culbute. Puis, grands et petits se mettent les uns derrière les autres, par rang de taille, en se tenant par le vêtement. Un personnage tourne autour de cette file qui se déplace rapidement comme le rai d'une roue : il faut qu'il attrape l'homme de queue sans se laisser prendre par celui de tête.

Le feu diminuant, la fête se termine par un concert de sifflets étourdissants, que chacun produit en se mettant les doigts dans la bouche. Une femme assiste à distance à ces jeux. Je demande à notre hôte si les Lamas se marient : « Oh! jamais! — Il n'y a donc ici que des Lamas? — Assurément. — Mais j'ai vu une femme. » Embarras de mon interlocuteur; il réfléchit un moment : « Probablement, dit-il, c'est une femme qui est venue se promener ici; d'ailleurs, ajoute-t-il, ne le répétez pas; dire que les Lamas ont une femme serait bien mauvais. »

Le lendemain matin, nous voyons le temple auprès duquel nous avons couché et dont à la nuit nous avons pu à peine distinguer la silhouette. C'est un bâtiment blanc, rectangulaire, ressemblant assez aux pagodes chinoises; alentour, au dehors des obos, des tas de pierres plates sur lesquelles est invariablement gravée la devise : *Om mané pedmi houm;* de petits

bâtiments remplis de minuscules tours, de médaillons de dieux en terre cuite, de cornes, ou d'ossements inscrits : sur le devant, des poteaux portent de longs lhaders, des drapeaux blancs chargés de caractères tibétains, qui se balancent au vent. On sent l'approche du pays de la prière.

A l'intérieur de la lamaserie, nous trouvons une série de cours dont les murs sont couverts de fresques inspirées à la fois par le bouddhisme tibétain et indou et les croyances chinoises. Au milieu d'un cercle peint sur une des premières murailles que l'on voit à l'entrée, nous remarquons un homme et une femme nus placés devant un arbre chargé de fruits et autour duquel s'enroule un serpent. Tout autour de ce groupe, différents animaux. Faut-il voir dans cette représentation un souvenir des traditions apportées au Tibet par les Nestoriens? Je l'ignore ; chacun sait d'ailleurs les points de ressemblance qui sont constatés à chaque instant entre des ornements, des cérémonies, voire même des croyances du bouddhisme tibétain et ceux de la religion catholique ; les rapprochements sont trop frappants et trop fréquents pour qu'on puisse les attribuer à un simple hasard. Comment se sont faits les emprunts? et qui les a faits? C'est une question qui est loin d'être encore tranchée.

En continuant la visite de la lamaserie, nous arrivons à un bâtiment central : les toits en corniches se superposent et vont diminuant pour former une sorte de pyramide que surmonte un piton doré. La porte du temple nous est assez facilement ouverte ; mais on nous prie de ne pas monter à l'étage supérieur qui sert de sacristie ; on préfère que nous ne voyions pas les apprêts du culte. Dans le fond de la pagode est assis, les jambes croisées, un grand Bouddha doré tibétain ; à ses côtés deux saints dorés, de grandeur naturelle, tiennent une sorte de trident. Devant le Bouddha, sur une table, s'alignent les sept bols de cuivre remplis d'eau qu'on est habitué à voir sur les autels tibétains ; plus en avant un autre vase renferme de l'huile au milieu de laquelle une mèche est allumée. Derrière le Bouddha, une garniture d'ornements de bois chinois, à jour, parmi lesquels on reconnaît les copelles des cobras. Au-dessus, un dieu Krout, les ailes éployées, tenant un serpent dans son bec et ses serres ; il plane entre deux dévadas à queue de serpent. A droite de l'autel se dressent trois pitons de bois

comme des linguams de l'Inde. A gauche, une peinture qui se rattache également aux traditions de l'Inde, représente une femme ayant douze visages, disposés en quatre rangs superposés de trois, et dix bras, dont deux ramenés sur la poitrine tiennent un cœur. Sur les murs, à droite de l'autel, des hommes : à gauche, des femmes, à figures bleues, vertes ou jaunes, tous saints ou saintes, la tête surmontée d'une auréole.

De la galerie du premier étage tombent des bannières ou des drapeaux chargés de peintures et de caractères tibétains. De-ci de-là, un porte-cierges en bronze, des sonnettes de cuivre, un tonnerre tibétain, un bel encensoir. Il est à peine utile de faire remarquer les points de ressemblance qu'on trouverait entre le dispositif et les ornements de la lamaserie de Kampou, et ceux du culte catholique : autel, eau bénite, lampe devant l'autel, porte-cierges, encensoirs, sonnettes, saints auréolés, etc., etc.

La visite terminée, il ne nous reste qu'à prendre congé des Kamapa (étoile, secte des bonnets rouges) et à repartir. Dans l'après-midi, la vallée du Mékong s'élargit de nouveau. Au milieu d'une petite plaine tout en culture est placé le village de Yetché. Yetché est Mosso et habité par un roitelet fort connu dans le pays; il convient de donner ici quelques renseignements sur les Mossos et leur organisation.

*
* *

Les Mossos appartiennent à cette famille tibéto-birmane qui a envoyé plusieurs branches dans la haute Indo-Chine [1]. Actuellement soumis à la Chine, les Mossos sont cantonnés autour de Li-Kiang; on les retrouve dans un rayon de quelques jours autour de cette ville. Au nord, sur la rive gauche du Mékong, ils vont jusqu'à Yerkalo, et, sur la rive droite, à deux

1 D'après Terrien de la Couperie (*Beginnings of writing in central and eastern Asia*) ils seraient du même groupe que les Jungs ou Njungs qui apparaissent aux frontières de Chine, six cents ans avant Jésus-Christ, venus du nord-est du Tibet. Les historiens chinois mentionnent les Mossos 796 ans après Jésus-Christ, époque à laquelle ils sont soumis par le roi de Nantchao. Redevenus indépendants pour un temps, puis rattachés au royaume de Tali, ils reconnaissent au XIV[e] siècle la suzeraineté impériale et sont définitivement conquis par la Chine au XVIII[e] siècle. Ils sont probablement de même origine que les Lolos.

le gouvernement de la Chine, de peur que ces seigneurs ne prennent une trop grande importance, a morcelé leurs territoires. Nous voyons ainsi un village au sud de Yetché, et presque contigu à ce dernier, appartenir à la lamaserie d'Atentsé, et quelques heures au nord d'Yetché un autre village soumis aux religieux de Kampou, tandis qu'à une demi-journée de marche plus au nord, on retrouve la juridiction du mokoua. Ce sont des confins militaires, des sortes de tampons établis par la Chine sur ses bordures, suivant le principe : *Divide ut imperes.*

Le mokoua paie chaque année à la Chine l'impôt des villages qui ont des rizières; quarante à quarante-cinq taëls par village: les familles chinoises doivent lui fournir le *tipi*, impôt foncier pour le terrain qu'elles occupent. Il lève sur ses sujets, tous les trois ans, la dîme des moutons ou autres troupeaux; il touche tous les ans le droit de chasse, *chamachu riu* (prix du chamachu, écureuil volant); ce droit frappe surtout les sujets de la rive droite du Mékong, les Lissous; ceux-ci doivent, en outre, par an et par famille, quatre tsiens, généralement perçus en nature (céréales, cire, argent). Parfois, le mokoua fixe lui-même la nature de la contribution. Chaque année, il donne, par famille, au tiers de son peuple, une coupe de sel; à un autre tiers, du vin, et au reste, de la viande; en échange de ces présents, chaque famille lui donne deux boisseaux de céréales ou un présent équivalent. Les chrétiens ont été dispensés des corvées et de tout service militaire, mais non de l'impôt des céréales, ni de celui des quatre tsiens.

Une fois par an, les Lissous de la rive droite viennent porter à Yetché leur impôt, de l'or, des peaux, de la cire principalement. Au premier de l'An également, le mokoua reçoit la visite de ses sujets Lissous qui lui apportent un présent non dû, en signe de respect; il ne serait pas convenable de venir les mains vides: chacun donne, qui des racines comestibles, qui des champignons, qui un faisan tué en route. Quand les Lissous visitent le roi, ils doivent danser devant lui: une de leurs danses est une ronde où ils se trouvent souvent réunis une centaine: ils vont en accélérant peu à peu le mouvement: on rapporte que, parfois, des danseurs qui tombent meurent foulés aux pieds par les autres. A l'occasion de ces fêtes,

cier ne paraît que le 1er pour faire sur l'épaule des habitants une empreinte de la lune en blanc ; pendant les vingt-cinq jours qui suivent, il fait une retraite dans la montagne, où on lui porte des aliments.

Les morts sont brûlés ; la cérémonie, pour laquelle les voisins de la famille du défunt sont conviés, n'a jamais lieu au moment des récoltes. Pendant cette saison, les cadavres attendent, et souvent on les conserve dans du sel.

Les Mossos n'ont à proprement parler pas d'écriture ; les sorciers conservent et font encore des cahiers chargés d'hiéroglyphes ; chaque page est divisée en petits casiers se succédant horizontalement et de gauche à droite : dans chacun sont placées une ou plusieurs figures assez grossières, des têtes d'animaux, des hommes, des maisons, des signes conventionnels représentant le ciel ou la foudre, par exemple. J'ai la chance d'avoir pu rapporter plusieurs de ces cahiers ; deux me furent donnés par le Père Tintet, un par le roi de Yetché et un à Tsékou. Le voyageur Gill et l'abbé Desgodins en avaient rapporté ou envoyé plusieurs en Europe, mais non accompagnés d'explications. Des sorciers m'ont expliqué le sens de deux de ces cahiers : ce sont des prières où l'on commence par parler de la création du monde et où l'on termine en énumérant tous les maux qui menacent l'homme et qu'il écartera s'il est pieux, c'est-à-dire s'il fait des présents aux sorciers. J'ai pu constater par les cahiers reçus à des endroits différents que les mêmes idées étaient toujours traduites par les mêmes signes ; les sorciers m'ont pourtant dit ne pas avoir d'alphabet ; les hiéroglyphes se transmettent de sorciers à sorciers.

Yetché, ai-je dit, est entièrement mosso. Un mokoua y réside. Il est d'un sang très noble, et appartient à l'ancienne famille royale de Li Kiang. La charge dont il est investi par le gouvernement chinois est héréditaire[1]. Le mokoua ne doit compte à la Chine de son administration, c'est-à-dire de la perception des impôts, que pour les territoires situés sur la rive gauche du Mékong. Sur ses frontières, où il a établi des chefs, rois, ou toussous, responsables et à charge héréditaire,

1. Son territoire, qui s'étend fort peu dans l'est, va au nord jusque près d'Atentsé, au sud à deux ou trois journées de marche d'Yetché, et dans l'ouest au delà du Mékong, au delà même de la Salouen, jusque sur les bords de l'Iraouaddi.

le gouvernement de la Chine, de peur que ces seigneurs ne prennent une trop grande importance, a morcelé leurs territoires. Nous voyons ainsi un village au sud de Yetché, et presque contigu à ce dernier, appartenir à la lamaserie d'Atentsé, et quelques heures au nord d'Yetché un autre village soumis aux religieux de Kampou, tandis qu'à une demi-journée de marche plus au nord, on retrouve la juridiction du mokoua. Ce sont des confins militaires, des sortes de tampons établis par la Chine sur ses bordures, suivant le principe : *Divide ut imperes*.

Le mokoua paie chaque année à la Chine l'impôt des villages qui ont des rizières ; quarante à quarante-cinq taëls par village : les familles chinoises doivent lui fournir le *tipi*, impôt foncier pour le terrain qu'elles occupent. Il lève sur ses sujets, tous les trois ans, la dîme des moutons ou autres troupeaux : il touche tous les ans le droit de chasse, *chamachu riu* (prix du chamachu, écureuil volant) ; ce droit frappe surtout les sujets de la rive droite du Mékong, les Lissous ; ceux-ci doivent, en outre, par an et par famille, quatre tsiens, généralement perçus en nature (céréales, cire, argent). Parfois, le mokoua fixe lui-même la nature de la contribution. Chaque année, il donne, par famille, au tiers de son peuple, une coupe de sel : à un autre tiers, du vin, et au reste, de la viande : en échange de ces présents, chaque famille lui donne deux boisseaux de céréales ou un présent équivalent. Les chrétiens ont été dispensés des corvées et de tout service militaire, mais non de l'impôt des céréales, ni de celui des quatre tsiens.

Une fois par an, les Lissous de la rive droite viennent porter à Yetché leur impôt, de l'or, des peaux, de la cire principalement. Au premier de l'An également, le mokoua reçoit la visite de ses sujets Lissous qui lui apportent un présent non dû, en signe de respect ; il ne serait pas convenable de venir les mains vides : chacun donne, qui des racines comestibles, qui des champignons, qui un faisan tué en route. Quand les Lissous visitent le roi, ils doivent danser devant lui : une de leurs danses est une ronde où ils se trouvent souvent réunis une centaine : ils vont en accélérant peu à peu le mouvement : on rapporte que, parfois, des danseurs qui tombent meurent foulés aux pieds par les autres. A l'occasion de ces fêtes,

chaque visiteur reçoit du roi du vin et de la viande; plus de douze bœufs sont abattus pour un repas.

Les Mossos d'Yetché sont considérés comme les esclaves de leur chef; il a trois familles qu'il peut toujours appeler quand il veut, pour les commissions ou les corvées. Chacun de ses sujets doit travailler à la construction de sa maison ou fournir de l'argent. Pour les travaux des champs, il nourrit les travailleurs, mais ne les paie pas.

Le père du mokoua actuel était l'homme de confiance de Yangyuko, le vainqueur des musulmans de Tali; celui-ci ayant délégué le mokoua pour soumettre la lamaserie de Houpou (avant Atentsé), le roi y fut assassiné. Des troupes chinoises vengèrent sa mort et apportèrent à son fils la tête du meurtrier, plus trois mille taëls; mais le nouveau roi ne voulut pas se contenter de cette vengeance, et ayant fait boire le sang à deux cents Lissous (avant de partir en guerre, on boit le sang d'un bœuf), il les envoya aux environs de Tsékou: la troupe détruisit les villages appartenant à la lamaserie. Les Pères et les chrétiens furent respectés. Par leur seule influence, les missionnaires firent rendre aux habitants leurs ustensiles de cuisine et leurs bœufs, sauf un.

Le jeune mokoua, pendant ces événements, se lia d'amitié avec les Pères, et lorsque ceux-ci furent expulsés de Tsékou et des rives du Mékong, il les accueillit chez lui et protégea les chrétiens : « Nous avons été amis dans le bonheur, dit-il aux missionnaires, restons-le dans l'adversité. »

*
* *

Joseph, parti de l'avant en messager, nous attend chez le mokoua, à qui il a remis de ma part en présent un revolver et un briquet. Nous arrivons: la demeure est vaste, à la chinoise, avec une grande cour intérieure; sur les panneaux, des dessins et des hiéroglyphes Mossos; ils sont l'œuvre du roi qui a aussi donné le modèle des moulures de la maison: à ces arts d'agrément, il joint le métier d'orfèvre, ou plutôt il surveille le travail de l'or auquel se livre sa famille. Il est également commerçant: nous voyons chez lui de grandes provisions de cidre qu'il doit vendre.



Le 18 août, après avoir parcouru toute la journée une route longue, bonne, monotone, je m'arrête, la nuit venue, à une petite maison isolée, où nous accueille une famille tibétaine. Le docteur, qui a pris un raccourci, nous dépasse; le pays n'est pas dangereux, il couchera plus loin et nous le rejoindrons demain.

Le clair de lune est superbe; au-dessus de la maison et devant celle-ci sont disposées des terrasses en terre battue. Je m'asseois à fumer ma pipe auprès des hommes qui prennent leur repas, et je pense aux attaches que créent des souffrances supportées en commun. Lorsqu'on a vécu de la même vie, des mêmes privations, on comprend mal les guerres de race, et surtout on sent combien le malheur ou la peine crée des liens plus solides que le bonheur ou le plaisir.

J'aime Joseph, et j'ai grande affection pour Sao, qui a déjà tant roulé avec moi, sans plus m'apercevoir de la forme de leurs yeux ou du port de leurs cheveux. Entre notre interprète et mon boy, qu'un monde d'idées sépare de moi, je ne me sens pourtant pas seul!

19 août. — Route longue, qui me semble encore plus longue parce que j'ai la fièvre et suis fatigué.

Dans l'après-midi, la vallée se resserre; sur la rive droite se dressent des falaises plongeant à pic dans le fleuve; on ne nous avait pas trompés, le passage eût été impossible. Le remous des eaux resserrées a creusé des poches au-dessus desquelles les rochers surplombent; le Mékong semble avoir violemment déchiré une montagne pour se frayer un passage.

Nous rencontrons un homme envoyé au-devant de nous par les Pères de Tsékou: on aperçoit les maisons blanches de la Mission, nous approchons; il faut dépasser Tsékou, le pont de corde des missionnaires ayant été détruit, et marcher encore cinq minutes pour trouver celui de Tsédjrong. Nous y voilà. Le Père Soulié traverse et vient me serrer la main. Quel plaisir pour moi de tomber dans les bras du bon missionnaire avec lequel j'ai eu de si bonnes causeries jadis, à Ta-tsien-lou!

Le pont se compose de deux cordes bien tendues inclinées

chacune dans un sens. Je passe attaché avec un chrétien qui me fait vis-à-vis, chacun assis sur les courroies qui nous serrent et suspendus au même lioupang. Mes jambes sont prises dans les siennes. Nous voilà lancés. Je regarde l'eau : toute crainte de vertige a disparu et je suis étonné de trouver que ce passage fait si peu d'effet. On arrive sans effort à l'autre rive. Pour empêcher un choc, deux hommes tiennent chacun à l'extrémité de la corde le bout d'une lanière croisée qui arrête la sellette à temps. Les mulets traversent rapidement, pris par des courroies passées devant les pattes de derrière et derrière celles de devant: ils sont suspendus à un lioupang: ainsi accrochés au-dessus de l'eau, ils font une drôle de figure, mais ne se débattent pas trop: on les saisit à l'arrivée et on les débarrasse aussitôt.

Sur la rive droite nous trouvons le Père Dubernard, un des vétérans de la mission du Tibet, venu, il y a vingt-huit ans, à Kiang-Ka : depuis cette époque, c'est la seconde fois qu'il voit des voyageurs européens. La première fois, ce fut l'Anglais Cooper. Le lecteur pense avec quelle émotion nous retrouvons ce compatriote, ce vaillant qui depuis tant d'années lutte avec la même énergie pour Dieu et pour la France !

Dix minutes à mulets, et nous sommes à Tsékou. Tsékou ! notre mission est terminée, le but que nous avions visé, atteint ; nous avons réussi l'exploration du Mékong chinois : nous avons relié les itinéraires des voyageurs Cooper, Gill et des missionnaires du Tibet, à ceux de Garnier et de la Mission Pavie. Après les beaux travaux de Rochill et de Dutreuil de Rhins, il ne reste, pour que le cours complet de la grande artère indo-chinoise, du fleuve français, soit connue, qu'à faire une exploration dans le Dégué. Avec Tsékou, nous avons atteint le point culminant de notre exploration dans le nord. C'est le moment de tourner et de rentrer. Causer avec nos compatriotes, nous reposer, nous réorganiser et trouver la voie du retour, voilà de quoi occuper un séjour à la porte du Tibet.

HENRI-PH. D'ORLÉANS

JEAN-GABRIEL BORKMAN[1]

PERSONNAGES

JEAN-GABRIEL BORKMAN
GUNHILD BORKMAN, sa femme.
ERHART, leur fils.
ELLA RENTHEIM, sœur jumelle de madame Borkman.
MADAME WILTON
WILHELM FOLDAL
FRIDA, sa fille.
MALEINE, femme de chambre.

L'action se passe, un soir d'hiver, dans la demeure familiale des Rentheim, aux environs de la capitale.

ACTE PREMIER

Au rez-de-chaussée. Ameublement ancien, d'un éclat fané. Une porte à coulisses fait communiquer le salon avec une pièce vitrée située au fond et donnant, par une porte-fenêtre, sur le jardin, qu'on distingue dans le crépuscule : — la neige y tombe à petits flocons. — A droite, la porte du vestibule. Plus près, un vieux poêle de fer, où brûle un brasier. Au second plan à gauche, une petite porte. Sur le devant, du même côté, une fenêtre dont les épais rideaux sont baissés. Entre la porte et la fenêtre, un canapé tendu de poil de chèvre. Devant le canapé, une table couverte d'un tapis. Sur la table, une lampe allumée et coiffée d'un abat-jour. Près du poêle, un fauteuil à haut dossier.

Madame BORKMAN, assise sur le canapé, fait du crochet. C'est une personne âgée, aux traits immobiles, raide de tenue, d'un aspect noble mais froid. Chevelure épaisse et blanchissante. Mains transparentes et fines. Elle porte une robe foncée, en soie épaisse, d'une élégance un peu défraîchie et, sur les épaules, un fichu de laine. — Après un instant de silence et d'immobilité, on entend le grelot d'un traîneau qui passe : Madame Borkman tend l'oreille ; ses yeux brillent de joie.

MADAME BORKMAN murmure, comme malgré elle.

Erhart ! Enfin !

Elle se lève, écarte un peu les rideaux, regarde par la fenêtre et paraît déçue. Puis elle se rassied et reprend son ouvrage. Entre MALEINE, venant du vestibule. Elle apporte une carte de visite sur un plateau.

1. Ce drame n'a pas encore été représenté ; le texte original paraît aujourd'hui, 15 décembre, à Copenhague.

ELLA RENTHEIM.

Merci. Je puis me tenir debout.

MADAME BORKMAN.

A ton aise. Déboutonne-toi, au moins.

ELLA RENTHEIM, déboutonnant son manteau.

Merci : il fait bien chaud ici.

MADAME BORKMAN.

Moi, j'ai toujours froid.

ELLA RENTHEIM la regarde, le bras posé sur le dossier du fauteuil.

Oui, oui, Gunhild... Voilà bientôt huit ans que nous ne nous sommes vues.

MADAME BORKMAN, froidement.

Ou du moins que nous ne nous sommes parlé...

ELLA RENTHEIM.

... Que nous ne nous sommes parlé. C'est vrai. Tu m'as vue, de temps en temps, quand je venais chez l'intendant. Une fois l'an.

MADAME BORKMAN.

Je t'ai vue une ou deux fois.

ELLA RENTHEIM.

Moi aussi, une ou deux fois, je t'ai entrevue là, à la fenêtre.

MADAME BORKMAN.

A travers les rideaux. Oh! tu as de bons yeux, toi! (D'une voix dure et tranchante.) Mais la dernière fois que nous nous sommes parlé, c'était ici, dans cette chambre.

ELLA RENTHEIM, évasivement.

Oui, oui, Gunhild, je m'en souviens.

MADAME BORKMAN.

Une semaine avant sa... sa mise en liberté.

ELLA RENTHEIM, faisant quelques pas.

Ne réveille pas ces souvenirs.

MADAME BORKMAN, d'une voix sourde, mais ferme.

Une semaine avant l'élargissement de... du directeur Borkman.

ELLA RENTHEIM, s'avançant vers le premier plan.

Oui, oui, oui! Je n'ai rien oublié. Mais cela fait trop de mal... Oh!

MADAME BORKMAN, sourdement.

Et pourtant on ne peut se détacher de ces souvenirs! On y revient toujours! (Avec éclat, joignant les mains.) Non, c'est impossible! Je ne m'y ferai jamais! Qu'une chose aussi... monstrueuse ait pu frapper une famille... une famille comme la nôtre... Pense donc! Une bonne famille comme la nôtre! Dire qu'une telle horreur ait pu s'abattre sur *notre* famille!

ELLA RENTHEIM.

Ah! Gunhild! elle n'a pas été la seule atteinte. Bien d'autres ont été frappés avec nous.

MADAME BORKMAN.

Mon Dieu, oui! Mais tous ces autres ne m'importent guère. De quoi s'agissait-il pour eux? De quelque argent, de quelques valeurs. Tandis que nous!... Moi! Erhart! Erhart, qui n'était encore qu'un enfant! (S'exaltant de plus en plus.) La honte, le déshonneur fondant sur des têtes innocentes! L'odieux déshonneur, si terrible à porter! Et la ruine, par surcroît!

ELLA RENTHEIM, avec précaution.

Dis-moi, Gunhild, comment supporte-t-il tout cela?

MADAME BORKMAN.

Qui cela, Erhart?

ELLA RENTHEIM.

Non, lui-même. Comment supporte-t-il cela?

MADAME BORKMAN, avec une moue d'ironie et de mépris.

Crois-tu que je m'en enquière?

ELLA RENTHEIM.

Que tu t'en enquières? Mais tu n'as pas besoin de t'en enquérir. Tu...

MADAME BORKMAN, la regardant avec étonnement.

Ah çà! tu ne vas pas croire, au moins, que je vive avec lui? que j'aille le voir? que nous nous rencontrions?

ELLA RENTHEIM.

Vous ne vous rencontrez pas?

MADAME BORKMAN, continuant du même ton.

Un homme qui a été cinq ans sous les verrous! (Se couvrant la figure de ses mains.) Quel avilissement, quelle honte! (Se redressant.) quand on pense à ce que signifiait jadis le nom de Jean-

Gabriel Borkman!... Non, non, non... jamais, jamais plus je ne veux le voir! Jamais!...

ELLA RENTHEIM la regarde un instant.

Tu as l'âme dure, Gunhild.

MADAME BORKMAN.

Pour lui, oui.

ELLA RENTHEIM.

N'est-il pas ton mari, cependant?

MADAME BORKMAN.

Tu sais bien ce qu'il m'a imputé en justice : j'aurais été la première cause de sa ruine. Il a parlé de mes dépenses.

ELLA RENTHEIM, avec précaution.

N'y a-t-il pas un peu de vrai dans ce qu'il a dit?

MADAME BORKMAN.

Et qui donc poussait à la dépense, si ce n'est lui-même? Rien n'était assez magnifique à son gré.

ELLA RENTHEIM.

Je le sais. Mais tu aurais dû résister, et tu ne l'as pas fait.

MADAME BORKMAN.

Savais-je, moi, que l'argent qu'il me donnait à gaspiller n'était pas à lui? D'ailleurs, il en a gaspillé dix fois plus que moi.

ELLA RENTHEIM, doucement.

Mon Dieu! sa position l'exigeait peut-être... jusqu'à un certain point.

MADAME BORKMAN, avec une amère raillerie.

Ah oui! nous devions représenter, paraît-il. Oh! quant à ça, il représentait, j'en réponds. Il roulait à quatre chevaux, comme un roi. Il voulait qu'on se courbât et rampât devant lui, comme devant un roi. (Riant.) Et, d'un bout à l'autre du pays, on ne le désignait que par son petit nom, comme on fait pour le roi : « Jean-Gabriel... Jean-Gabriel... ». Tout le monde savait qui était le grand « Jean-Gabriel ».

ELLA RENTHEIM, avec chaleur.

Oui, il était grand dans ce temps-là. Tu le sais bien.

MADAME BORKMAN.

Du moins, il en avait l'air. N'empêche qu'il ne m'a jamais dit une syllabe de sa vraie situation. Jamais il ne m'a laissé soupçonner d'où lui venaient ses ressources.

ELLA RENTHEIM.

Non, non... personne ne s'en doutait.

MADAME BORKMAN.

Que me font les autres! Mais, à moi, il me devait la vérité. Et jamais il ne me l'a dite. Il m'a toujours menti... menti effrontément.

ELLA RENTHEIM, l'interrompant.

Il ne t'a pas menti, Gunhild! Il a peut-être dissimulé; mais il n'a pas menti.

MADAME BORKMAN.

Oh! appelle cela comme tu voudras. Cela ne changera rien à la chose... Enfin, tout croula. Tout. De tant de splendeur, il ne resta rien.

ELLA RENTHEIM, à part.

Oui, tout a croulé... pour lui... et pour d'autres.

MADAME BORKMAN, se dressant, menaçante.

Mais je te le jure, Ella... je ne me rendrai pas! L'heure du relèvement viendra. Je saurai la faire sonner!

ELLA RENTHEIM, frappée.

Du relèvement?... Que veux-tu dire?

MADAME BORKMAN.

Le relèvement du nom, de l'honneur et de la fortune! Le relèvement de tout mon être brisé! Voilà ce que je veux dire! Et j'ai quelqu'un par qui tout cela doit s'accomplir, Ella... qui lavera tout ce qui fut souillé par le directeur Borkman.

ELLA RENTHEIM.

Gunhild! Gunhild!

MADAME BORKMAN, avec une exaltation croissante.

Un vengeur est là, qui saura réparer tout le mal que son père m'a fait.

ELLA RENTHEIM.

Ainsi, c'est d'Erhart que tu parles?

MADAME BORKMAN.

Oui, d'Erhart, de mon superbe garçon! Il saura, lui, relever la famille, la maison, le nom qu'il porte, tout ce qu'on peut relever. Peut-être ira-t-il plus loin encore.

ELLA RENTHEIM.

Par quels moyens fera-t-il tout cela?

MADAME BORKMAN.

Nous verrons. Je ne sais pas encore... Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que cela s'accomplisse. Il le faut. (La regardant.) Écoute, Ella, n'as-tu pas eu la même idée, toi aussi, depuis l'enfance d'Erhart?

ELLA RENTHEIM.

Non, elle ne m'a guère préoccupée.

MADAME BORKMAN.

Pourquoi donc t'es-tu chargée de lui quand la tempête s'est déchaînée sur cette maison?

ELLA RENTHEIM.

Tu n'étais pas en état de t'en occuper toi-même, Gunhild.

MADAME BORKMAN.

Non, c'est vrai... je n'étais pas en état... Quant à son père, il avait une excuse légale. Il était retranché derrière la loi — oh! bien retranché!

ELLA RENTHEIM, indignée.

Ah! comment peux-tu parler ainsi? Toi!

MADAME BORKMAN, avec une expression venimeuse.

Dire que tu n'as pas hésité à te charger d'un... d'un enfant de Jean-Gabriel! Tout comme si cet enfant avait été à toi... Tu n'as pas craint de me le prendre et de l'emmener chez toi. Puis, tu l'as gardé pendant des années. Il avait presque atteint l'âge d'homme quand il t'a quittée. (La regardant avec méfiance.) Pourquoi as-tu fait cela, Ella? Dis! Pourquoi l'as-tu gardé si longtemps?

ELLA RENTHEIM.

Je l'aimais si tendrement!

MADAME BORKMAN.

Plus que moi... sa mère?

ELLA RENTHEIM, évasivement.

Je ne sais pas. Et puis Erhart a eu une enfance un peu débile.

MADAME BORKMAN.

Débile?... Erhart!

ELLA RENTHEIM.

Oui... il le semblait, du moins... à cette époque. Et l'air, sur la côte ouest, est, comme tu sais, beaucoup plus doux qu'ici.

MADAME BORKMAN, avec un sourire amer.

Vraiment? Hem! (D'une voix brève.) C'est juste. Tu as beaucoup fait pour Erhart. (Changeant de ton.) Mon Dieu, oui, tu en avais les moyens. (Souriant.) Tu as eu tant de chance, Ella! Tout ce qui t'appartenait a été sauvé.

ELLA RENTHEIM, blessée.

Je n'ai rien fait pour cela, je te le jure. Je n'ai appris que bien plus tard que mon dépôt était en sûreté.

MADAME BORKMAN.

Oui, oui... je ne m'entends pas à ces choses-là, moi. Tout ce que je dis, c'est que tu as eu de la chance. (Avec un regard interrogateur.) Mais voyons! Quand plus tard et de ton propre mouvement, tu t'es chargée d'élever mon Erhart... quel était le mobile de ton action?

ELLA RENTHEIM, la regardant.

Le mobile?

MADAME BORKMAN.

Oui, tu devais bien avoir une intention, un but? Que voulais-tu faire d'Erhart? A quoi le destinais-tu?

ELLA RENTHEIM, lentement.

Je voulais faire un homme heureux, le conduire dans la voie qui mène au bonheur.

MADAME BORKMAN, avec une moue dédaigneuse.

Ah bah!... Des gens dans notre position ont bien autre chose à faire que de songer à leur bonheur.

ELLA RENTHEIM.

Quoi donc? que veux-tu dire?

MADAME BORKMAN, le regard grave, les yeux agrandis.

Erhart doit, avant tout, répandre un tel éclat autour de lui que personne, dans tout le pays, n'aperçoive plus l'ombre jetée par son père et qui nous couvre, mon fils et moi.

ELLA RENTHEIM, avec un regard scrutateur.

Dis-moi, Gunhild... ce but d'existence, Erhart se le propose-t-il lui-même?...

MADAME BORKMAN, frappée.

Oui. Je l'espère!

ELLA RENTHEIM.

Ou n'est-ce pas plutôt toi qui le lui imposes?

MADAME BORKMAN, *d'une voix brève.*

Pour Erhart et pour moi, le but est le même.

ELLA RENTHEIM, *lentement, d'un ton soucieux.*

Tu es donc bien sûre de ton fils, Gunhild?

MADAME BORKMAN, *avec un triomphe mal dissimulé.*

Oui, grâce à Dieu, je suis sûre de lui, va!

ELLA RENTHEIM.

En ce cas, tu dois t'estimer heureuse, malgré tout.

MADAME BORKMAN.

D'une certaine façon, je le suis... Mais l'orage gronde toujours, vois-tu... Et, de temps en temps, il se déchaîne.

ELLA RENTHEIM, *changeant de ton.*

Dis-moi... Autant en parler tout de suite... puisque c'est pour cela que je suis venue...

MADAME BORKMAN.

De quoi s'agit-il?

ELLA RENTHEIM.

De quelque chose dont il faut que je t'entretienne... Dis-moi... Erhart ne demeure pas ici... avec vous?

MADAME BORKMAN, *d'un ton dur.*

Tu sais bien qu'Erhart ne peut pas demeurer ici, avec moi. Il faut qu'il demeure en ville.

ELLA RENTHEIM.

Il me l'a écrit.

MADAME BORKMAN.

Ses études l'exigent. Mais il vient me voir un instant chaque soir.

ELLA RENTHEIM.

Je le sais. Ne pourrais-je pas le voir tout de suite et lui parler?

MADAME BORKMAN.

Il n'est pas encore venu. Mais je l'attends d'un moment à l'autre.

ELLA RENTHEIM.

Mais si, Gunhild, il est là. Je l'entends marcher au-dessus de nous.

MADAME BORKMAN, *avec un rapide coup d'œil.*

Là-haut, dans la grande salle?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Je l'entends marcher depuis que je suis ici.

MADAME BORKMAN, détournant les yeux.

Ce n'est pas lui que tu entends, Ella.

ELLA RENTHEIM, surprise.

Ce n'est pas Erhart? (Se doutant de quelque chose.) Qui donc est-ce, dis?

MADAME BORKMAN.

Le directeur Borkman.

ELLA RENTHEIM, bas, réprimant un sentiment de douleur.

Borkman, Jean-Gabriel Borkman!

MADAME BORKMAN.

Il marche ainsi, de long en large. Il va et vient. Du matin jusqu'au soir. Tous les jours de l'année.

ELLA RENTHEIM.

J'ai entendu dire, en effet, que...

MADAME BORKMAN.

Je crois bien... On parle assez de nous à la ronde.

ELLA RENTHEIM.

C'est Erhart qui m'en a touché un mot... dans ses lettres. Je savais, par lui, que son père était presque toujours seul... là-haut. Et toi ici, en bas.

MADAME BORKMAN.

Oui, Ella... voilà notre existence... depuis qu'on me l'a renvoyé... Depuis son élargissement... huit longues années durant.

ELLA RENTHEIM.

Mais je n'ai jamais pensé que ce fût à la lettre vrai, que ce fût possible!...

MADAME BORKMAN, hochant la tête.

C'est vrai. Et il ne pourra jamais en être autrement.

ELLA RENTHEIM, la regardant.

Quelle horrible existence, Gunhild! Dis!

MADAME BORKMAN.

Oui, Ella, horrible, en effet. Bientôt mes forces n'y tiendront plus.

ELLA RENTHEIM.

Je comprends cela.

MADAME BORKMAN.

Entendre sans cesse retentir ses pas au-dessus de moi .. Cela commence de grand matin et ne finit que bien avant dans la nuit. Et il y a tant de résonance dans cette chambre!

ELLA RENTHEIM.

C'est vrai, il y a ici une telle résonance!...

MADAME BORKMAN.

Il me semble parfois que, là-haut, au-dessus de ma tête, vit un loup malade qui arpente sa cage. (Bas, prêtant l'oreille.) Écoute! Entends-tu le loup? Il marche, il marche sans s'arrêter un instant.

ELLA RENTHEIM, avec précaution.

Cela ne pourra-t-il jamais changer, Gunhild?

MADAME BORKMAN, résolument.

Il n'a rien fait pour cela.

ELLA RENTHEIM.

Mais ne pourrais-tu, toi, faire le premier pas?

MADAME BORKMAN, se redressant.

Moi? Après son odieuse conduite envers moi? Non, vraiment! Laissons plutôt le loup vivre dans sa cage. Qu'il y rôde tant qu'il veut!

ELLA RENTHEIM.

J'étouffe ici. Permets-moi d'ôter mon manteau.

MADAME BORKMAN.

Je t'ai déjà priée de le faire.

Ella dépose son manteau et son chapeau sur une chaise près de la porte d'entrée.

ELLA RENTHEIM.

Ne t'arrive-t-il jamais de le rencontrer dehors?

MADAME BORKMAN, avec un amer sourire.

Dans le monde, n'est-ce pas?

ELLA RENTHEIM.

Non, mais dehors, quand il sort pour prendre l'air. Dans les bois ou dans...

MADAME BORKMAN.

Le directeur Borkman ne sort jamais.

ELLA RENTHEIM.

Quoi! pas même le soir, dans l'ombre?

MADAME BORKMAN.

Je crois que oui. Je ne le connais pas. Il n'était pas de notre société... du temps où nous avions une société.

ELLA RENTHEIM.

Et maintenant il vient tenir compagnie à Borkman?

MADAME BORKMAN.

Oui, il n'est pas dégoûté, comme tu vois. Il est vrai qu'il ne vient que le soir, dans l'ombre.

ELLA RENTHEIM.

Ce Foldal... est une des victimes de la faillite.

MADAME BORKMAN, négligemment.

Oui, je crois me souvenir qu'il y a perdu quelque argent. Très peu, sans doute.

ELLA RENTHEIM, appuyant légèrement sur les mots.

C'était tout ce qu'il possédait.

MADAME BORKMAN, souriant.

Eh! mon Dieu, ce *tout* n'était certainement pas grand chose. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ELLA RENTHEIM.

Aussi n'en a-t-on pas parlé au procès. Foldal s'est tu.

MADAME BORKMAN.

Je te dirai, d'ailleurs, qu'Erhart l'a largement indemnisé pour cette bagatelle.

ELLA RENTHEIM, étonnée.

Erhart? De quelle façon?

MADAME BORKMAN.

En donnant des leçons à la fille cadette de Foldal. Il s'est occupé de son éducation. Grâce à lui, elle fera peut-être son chemin. Elle sera, du moins, en état de pourvoir elle-même à son existence. C'est plus que son père n'aurait pu faire pour elle.

ELLA RENTHEIM.

Oui. Il ne doit pas être dans l'aisance, son père.

MADAME BORKMAN.

Erhart a même appris la musique à cette petite. Elle est déjà assez forte pour venir jouer du piano là-haut.... chez lui.

MADAME BORKMAN.

Les torts n'étaient pas de son côté. C'est son mari qui l'avait quittée.

ELLA RENTHEIM.

La connais-tu beaucoup, Gunhild?

MADAME BORKMAN.

Oui, je la connais assez. Elle demeure tout près d'ici et vient me voir de temps en temps.

ELLA RENTHEIM.

Elle te plaît?

MADAME BORKMAN.

Elle est si intelligente! Il y a tant de clarté dans sa façon de juger!

ELLA RENTHEIM.

De juger les gens, n'est-ce pas?

MADAME BORKMAN.

Oui... surtout. Ainsi, Erhart a été pour elle un vrai sujet d'étude. Elle le connaît à fond... dans tous les recoins de son âme... et, naturellement, elle l'adore.

ELLA RENTHEIM, tendant un peu l'oreille.

Ah! elle connaît Erhart plus qu'elle ne te connaît?

MADAME BORKMAN.

Oui. Ils se sont souvent rencontrés en ville... avant qu'elle se fût établie ici.

ELLA RENTHEIM, d'un ton irréfléchi.

Ainsi, elle a fini par s'établir ici!

MADAME BORKMAN fait un mouvement. Avec un regard scrutateur.

Elle a fini?... Que veux-tu dire?

ELLA RENTHEIN, évasivement.

Mon Dieu... je ne sais pas...

MADAME BORKMAN.

Tu as dit cela d'un ton si étrange!... Tu avais une arrière-pensée, Ella!

ELLA RENTHEIM, la regardant dans le blanc des yeux.

Eh bien, oui! Gunhild, j'avais une arrière-pensée.

MADAME BORKMAN.

Allons, dis-la franchement!

ELLA RENTHEIM.

D'abord, je tiens à te déclarer que, moi aussi, je crois avoir certains droits sur Erhart. Voudrais-tu me les contester?

MADAME BORKMAN, détournant les yeux.

Je n'aurais garde. Après tout ce qu'il t'a coûté!...

ELLA RENTHEIM.

Oh! Gunhild, il ne s'agit pas de cela! Je parle de l'attachement que j'ai pour lui.

MADAME BORKMAN, avec un sourire ironique.

Pour mon fils? Tu aimerais mon enfant? Toi? Malgré tout?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Malgré tout. Et je l'aime. J'aime Erhart autant que je puis encore aimer un être humain, à mon âge.

MADAME BORKMAN.

C'est bien, c'est bien. Mais...

ELLA RENTHEIM.

Et c'est là, vois-tu, ce qui me rend inquiète chaque fois que je le vois courir un danger.

MADAME BORKMAN.

Un danger? Et quel est donc le danger qu'il peut courir à présent? D'où vient-il?

ELLA RENTHEIM.

De toi, d'abord.

MADAME BORKMAN, se récriant.

De moi!

ELLA RENTHEIM.

Et puis de cette madame Wilton que je redoute pour lui.

MADAME BORKMAN, la regardant un instant, interdite.

Et voilà comment tu juges Erhart, toi! Mon Erhart! Cet enfant destiné à une si grande mission!

ELLA RENTHEIM, dédaigneusement.

Oh! une mission... une mission...

MADAME BORKMAN, indignée.

Tu t'en moques? Tu oses t'en moquer?

ELLA RENTHEIM.

Voyons! Crois-tu vraiment qu'un jeune homme de l'âge d'Erhart... vif et bien portant... aille se sacrifier ainsi à.. à « une mission »?

MADAME BORKMAN, *d'une voix ferme et convaincue.*

Erhart le fera, j'en suis certaine.

ELLA RENTHEIM, *secouant la tête.*

Tu n'en es pas certaine, Gunhild. Tu ne le crois pas toi-même.

MADAME BORKMAN.

Moi!

ELLA RENTHEIM.

Ce n'est qu'un rêve dont tu te berces. Si tu ne l'avais pas pour te soutenir, tu tomberais vite dans le désespoir.

MADAME BORKMAN.

Oui, je tomberais dans le désespoir. (*Avec violence.*) Et c'est ce que tu voudrais peut-être!

ELLA RENTHEIM, *levant la tête.*

Certes, plutôt cela que de te voir sauvée aux dépens d'Erhart.

MADAME BORKMAN, *avec une menace dans la voix.*

Tu veux te mettre entre nous! Entre moi et mon fils! Dis!

ELLA RENTHEIM.

Je veux l'affranchir de ton pouvoir, de ta domination, de ta dépendance!

MADAME BORKMAN, *d'un ton de triomphe.*

Trop tard! tu n'y réussiras pas. Tu le tenais dans tes filets. Il y est resté jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais aujourd'hui je l'ai repris, vois-tu!

ELLA RENTHEIM.

Eh bien! je le reconquerrai à mon tour! (*Baissant la voix, d'un ton rauque.*) Ce n'est pas la première fois, Gunhild, que nous lutterions à mort pour un homme!

MADAME BORKMAN, *la toisant d'un air de triomphe.*

C'est moi qui l'emportai!

ELLA RENTHEIM, *avec un sourire ironique.*

Crois-tu encore avoir beaucoup gagné à ta victoire?

MADAME BORKMAN, *d'une voix sombre.*

Non. Tu as cruellement raison.

ELLA RENTHEIM.

Cette fois, non plus, tu n'y auras rien gagné.

MADAME BORKMAN.

Rien? N'est-ce donc rien que d'avoir reconquis mon pouvoir de mère sur Erhart?

ELLA RENTHEIM.

Non, car c'est le pouvoir seul qui te tient au cœur.

MADAME BORKMAN.

Et toi?

ELLA RENTHEIM, avec chaleur.

Moi, je veux avoir son affection... son âme... son cœur tout entier!

MADAME BORKMAN, passionnément.

Son cœur? Tu ne l'auras plus jamais! jamais!

ELLA RENTHEIM, regardant sa sœur.

Tu as travaillé contre moi?

MADAME BORKMAN, souriant.

Oui. Je me suis permis de le faire. Tu l'auras deviné à ses lettres.

ELLA RENTHEIM, hochant lentement la tête.

Oui. J'ai fini par t'y reconnaître tout entière.

MADAME BORKMAN, la narguant.

J'ai su mettre à profit, vois-tu, les huit années que je l'ai eu en mains.

ELLA RENTHEIM, se maîtrisant.

Qu'as-tu dit de moi à Erhart? Peux-tu me le répéter?

MADAME BORKMAN.

Parfaitement.

ELLA RENTHEIM.

Parle!

MADAME BORKMAN.

Je lui ai dit la simple vérité.

ELLA RENTHEIM.

Voyons!

MADAME BORKMAN.

Je l'ai nourri dans l'idée que nous te devons, à toi, de pouvoir vivre comme nous le faisons... et même de pouvoir vivre.

ELLA RENTHEIM.

C'est tout ce que tu as fait?

MADAME BORKMAN.

Oh! cela suffit, j'en réponds. Je le sens bien par moi-même.

ELLA RENTHEIM.

Mais il n'y a rien là qu'Erhart ne sût depuis longtemps.

MADAME BORKMAN.

Quand il est rentré près de moi, il s'imaginait que tu obéissais, en cela, à un mouvement de cœur. (*La regardant avec une joie mauvaise.*) Il ne le croit plus, Ella.

ELLA RENTHEIM.

Et que croit-il donc?

MADAME BORKMAN.

La vérité. Je lui ai demandé comment il s'expliquait que tante Ella ne vînt jamais nous voir.

ELLA RENTHEIM, *l'interrompant.*

Il savait bien pourquoi je ne venais pas.

MADAME BORKMAN.

Il le sait mieux, maintenant. Tu lui avais fait croire que c'était par délicatesse envers moi et envers celui qui marche là-haut.

ELLA RENTHEIM.

C'est la pure vérité.

MADAME BORKMAN.

Erhart ne le croit plus.

ELLA RENTHEIM.

Quelle idée lui as-tu donc donnée de moi?

MADAME BORKMAN.

Il croit, et il a raison de croire, que tu as honte de nous, que tu nous méprises. N'est-ce pas exact? N'as-tu jamais songé à le détacher entièrement de moi? Rappelle-toi! Ta mémoire te le dira.

ELLA RENTHEIM, *vivement.*

Si je l'ai fait, c'est dans les pires moments, à l'époque même du scandale, du procès... Ces idées m'ont passé depuis longtemps.

MADAME BORKMAN.

Elles ne te mèneraient à rien, d'ailleurs. Qu'adviendrait-il de sa mission? Non, vraiment! C'est moi qui suis nécessaire à Erhart, ce n'est pas toi. Il est mort pour toi, et toi pour lui!

ELLA RENTHEIM, *avec une froide résolution.*

Nous verrons bien. Je reste ici.

MADAME BORKMAN, *la regardant fixement.*

Tu restes ici?

ELLA RENTHEIM.

Oui.

MADAME BORKMAN.

Tu passes la nuit chez nous ?

ELLA RENTHEIM.

Je viens dans cette maison pour y passer, s'il le faut, le reste de mes jours.

MADAME BORKMAN, se ressaisissant.

Oui, oui, Ella... la maison t'appartient.

ELLA RENTHEIM.

Ah bah !...

MADAME BORKMAN.

Tout t'appartient ici : la chaise sur laquelle je suis assise, le lit sur lequel je me tords durant mes nuits d'insomnie. Notre nourriture, c'est à toi que nous la devons.

ELLA RENTHEIM.

Il n'y a pas moyen de faire autrement : Borkman ne peut rien posséder. On lui enlèverait tout.

MADAME BORKMAN.

Je le sais. Il faut bien nous y faire, à vivre de ta charité.

ELLA RENTHEIM, froidement.

Je ne puis t'empêcher de prendre ainsi la chose, Gunhild.

MADAME BORKMAN.

Non, tu ne peux m'en empêcher... Quand veux-tu que nous déménagions ?

ELLA RENTHEIM, la regardant.

Que vous déménagiez ?

MADAME BORKMAN, s'échauffant.

Crois-tu donc que je veuille demeurer sous le même toit que toi ? Non ! plutôt l'asile ou les grands chemins !

ELLA RENTHEIM.

Très bien. Alors, rends-moi Erhart, que je l'emmène...

MADAME BORKMAN.

Erhart ! Mon fils ! Mon enfant chéri !

ELLA RENTHEIM.

Si tu me le rends, je repars ce soir.

MADAME BORKMAN, d'une voix ferme, après un instant de réflexion.

Qu'Erhart choisisse lui-même.

ELLA RENTHEIM, avec une hésitation dans le regard.

Erhart?... Oserais-tu lui donner le choix, Gunhild?

MADAME BORKMAN, riant durement.

Si j'oserais?... Laisser mon enfant choisir entre sa mère et toi? Ah! oui, je l'oserais!

ELLA RENTHEIM, tendant l'oreille.

On vient. Je crois entendre...

MADAME BORKMAN.

Cela doit être Erhart...

Coups nets à la porte du vestibule, qui s'ouvre aussitôt pour donner passage à madame WILTON, en toilette de visite et manteau. Derrière elle, entre la femme de chambre, qui n'a pas eu le temps de l'annoncer et semble ahurie. La porte reste entr'ouverte. Madame Wilton est une femme de trente ans, d'une beauté remarquable et d'un grand éclat. Lèvres souriantes, rouges et épaisses; yeux vifs; riche chevelure brune.

MADAME WILTON.

Bonsoir, chère madame Borkman!

MADAME BORKMAN, d'un ton un peu sec.

Bonsoir, madame. (A la femme de chambre, en indiquant la pièce du fond.) Allez prendre la lampe qui est là et rapportez-nous de la lumière.

La femme de chambre va prendre la lampe et sort.

MADAME WILTON, apercevant Ella Rentheim.

Ah! pardon... il y a quelqu'un...

MADAME BORKMAN.

C'est ma sœur, qui vient d'arriver...

ERHART BORKMAN pousse la porte entr'ouverte du vestibule et se précipite dans la chambre. C'est un jeune homme élégant de mise, aux yeux clairs et pleins de vie; barbe naissante au menton.

ERHART BORKMAN, rayonnant de joie.

Bah! voilà du nouveau! Tante Ella! (Il va vivement à elle et lui prend les mains.) Tante! tante! Non! ce n'est pas possible! Est-ce bien toi?

ELLA RENTHEIM, lui jetant les bras autour du cou.

Erhart! Mon cher, cher enfant! Comme tu as grandi! Ah! quel bonheur de te revoir!

MADAME BORKMAN, brusquement.

Qu'est-ce que cela veut dire, Erhart? Tu te cachais dans l'antichambre?

MADAME WILTON, vivement.

Erhart Borkman est venu avec moi.

MADAME BORKMAN, le toisant du regard.

Vraiment, Erhart? Tu ne commences pas par venir saluer ta mère?

ERHART.

Il m'a fallu passer d'abord chez madame Wilton pour aller chercher la petite Frida.

MADAME BORKMAN.

Cette demoiselle Foldal est donc venue avec vous?

MADAME WILTON.

Oui. Elle est dans le vestibule.

ERHART, parlant à travers la porte.

Vous pouvez monter, Frida.

Un silence. Ella Rentheim examine Erhart. Il a l'air gêné, légèrement impatienté. Ses traits se tendent, son expression devient plus froide. — La femme de chambre apporte la lampe allumée, la pose dans la pièce du fond et sort, en fermant la porte derrière elle.

MADAME BORKMAN, avec une politesse forcée.

Allons! madame Wilton... si vous voulez passer la soirée avec nous...

MADAME WILTON.

Je vous remercie mille fois, chère madame. Je ne suis pas venue pour rester. Nous avons une autre invitation. On nous attend chez l'avocat Hinkel.

MADAME BORKMAN, la regardant.

Nous? De qui parlez-vous?

MADAME WILTON, riant.

Mon Dieu! de moi seule, à vrai dire. Mais ces dames m'ont priée de prendre avec moi le jeune M. Borkman, si je le rencontrais.

MADAME BORKMAN.

Et je vois que vous l'avez rencontré.

MADAME WILTON.

Oui. Une chance. Il a eu l'amabilité de passer chez moi... pour chercher la petite Frida.

MADAME BORKMAN, sèchement.

Écoute, Erhart, je ne savais pas que tu connaissais ces... cette famille Hinkel.

ERHART, agacé.

Mais je ne les connais pas. (Avec quelque impatience.) Tu sais très bien, mère, qui je connais et qui je ne connais pas.

MADAME WILTON.

Bah! on est vite connu dans cette maison. Ce sont des gens gais, hospitaliers, très en train. C'est plein de jeunes femmes, chez eux.

MADAME BORKMAN, appuyant sur les mots.

Si je connais bien mon fils, ce n'est pas là une société pour lui, madame Wilton.

MADAME WILTON.

Eh mon Dieu! chère madame, il est jeune, après tout.

MADAME BORKMAN.

Oui, il est jeune, Dieu merci!

ERHART, dissimulant son impatience.

Allons, allons, mère... il va sans dire que je n'irai pas chez ces Hinkel. Je passerai la soirée avec toi et tante Ella. Cela s'entend.

MADAME BORKMAN.

J'en étais sûre, mon cher Erhart.

ELLA RENTHEIM.

Non, Erhart, pour rien au monde je ne voudrais te retenir.

ERHART.

Allons donc, tante! Qu'il n'en soit plus question. (Avec hésitation, regardant madame Wilton.) Mais comment s'y prendre? C'est un peu difficile. Vous avez accepté l'invitation... en mon nom.

MADAME WILTON, gaiement.

Difficile? Ma foi, non! Je viendrai seule à la fête, voilà tout... seule et abandonnée... et je ferai des excuses... en votre nom.

ERHART, lentement.

Mon Dieu... puisque vous n'y voyez pas d'inconvénients...

MADAME WILTON, d'un ton léger et conciliant.

J'ai souvent dit oui et non... en mon propre nom... Comment! vous voudriez quitter votre tante au moment où elle arrive? Fi donc! monsieur Erhart... est-ce là se conduire en bon fils?

MADAME BORKMAN, offusquée.

En bon fils ?

MADAME WILTON.

Mettons en bon fils adoptif, madame Borkman.

MADAME BORKMAN.

A la bonne heure !

MADAME WILTON.

Quant à moi, il me semble qu'une bonne mère d'adoption a plus de droits à notre reconnaissance qu'une vraie mère.

MADAME BORKMAN.

Parlez-vous par expérience ?

MADAME WILTON.

Oh mon Dieu, non ! J'ai si peu connu ma mère ! Tout ce que je sais, c'est que si j'avais eu, comme votre fils, une bonne mère d'adoption, je ne serais pas aussi étourdie qu'on m'accuse de l'être. (Se tournant vers Erhart.) Allons, on restera gentiment près de maman et de tante, monsieur l'étudiant... On prendra le thé avec elles. (Aux deux dames.) Adieu, chère madame ! Adieu, mademoiselle !

Saluts muets. — Madame Wilton gagne la porte.

ERHART, la suivant.

Ne vous accompagnerai-je pas un bout de chemin ?

MADAME WILTON, dans le cadre de la porte, avec un geste de refus.

Non, je vous le défends. Je suis si habituée à marcher seule ! (Elle s'arrête avant de franchir le seuil et regarde Erhart avec un signe de tête.) Mais prenez garde, monsieur l'étudiant... Je ne vous dis que cela !

ERHART.

De quoi prendrais-je garde ?

MADAME WILTON, gaiement.

Voulez-vous que je vous le dise ? Quand je serai sur le chemin... seule et abandonnée... j'essaierai sur vous mon pouvoir magnétique.

ERHART, riant.

Encore ?

MADAME WILTON, d'un ton demi-sérieux.

Oui, oui, écoutez-moi bien. En descendant la côte, je concentrerai toute ma volonté pour dire intérieurement : « Erhart Borkman, prenez votre chapeau ! »

MADAME BORKMAN.

Et vous croyez qu'il le prendra?

MADAME WILTON, riant.

Ma foi, oui! Il le prendra immédiatement. Je dirai ensuite : « Erhart Borkman, mettez bien gentiment votre pardessus et vos galoches! Et puis, suivez-moi. Allons, allons, obéissez! »

ERHART, avec une gaieté forcée.

Oui, oui, vous pouvez y compter!

MADAME WILTON, levant l'index.

Allons, allons, obéissez!... Bonne nuit!

Elle hoche la tête en riant, sort et referme la porte derrière elle.

MADAME BORKMAN.

Est-ce vraiment là des tours de sa façon?

ERHART.

Allons donc! Elle plaisante, Comment peux-tu croire?... (Changeant de ton.) Voyons, ne parlons plus de madame Wilton. (Il oblige Ella Rentheim à s'asseoir dans le fauteuil, près du poêle, et, debout, la regarde un instant.) Ainsi, tu t'es vraiment décidée à faire ce long voyage, tante Ella! Dans cette saison! en hiver!

ELLA RENTHEIM.

Je ne pouvais plus remettre mon voyage, Erhart.

ERHART.

Pourquoi cela?

ELLA RENTHEIM.

Il était temps, pour moi, de consulter les médecins.

ERHART.

Enfin! Dieu merci!

ELLA RENTHEIM, souriant.

Cela te réjouit?

ERHART.

Que tu te sois décidée à consulter? Certainement, oui.

MADAME BORKMAN, froidement, de son canapé.

Tu es malade, Ella?

ELLA RENTHEIM, avec un regard dur.

Tu sais bien que je suis malade.

MADAME BORKMAN.

Maladive, oui... depuis de longues années.

ERHART.

Quand j'étais chez toi, je te conseillais souvent d'aller voir un médecin.

ELLA RENTHEIM.

Il n'y en a pas dans le pays en qui j'aie confiance. Et puis, je ne me sentais pas encore si mal, en ce temps-là.

ERHART.

Cela a donc empiré, tante?

ELLA RENTHEIM.

Oui, mon enfant. Cela a quelque peu empiré.

ERHART.

Mais il n'y a aucun danger, au moins?

ELLA RENTHEIM.

Mon Dieu, cela dépend!

ERHART, vivement.

Oh! mais alors, tante Ella... il faut que tu restes quelque temps ici.

ELLA RENTHEIM.

C'est ce que je compte faire.

ERHART.

Tu t'établiras en ville. Tu y trouveras les meilleurs médecins que tu puisses souhaiter. Il n'y a qu'à choisir.

ELLA RENTHEIM.

C'est dans cette intention que je suis venue.

ERHART.

Il te faut trouver un bon logement... une pension bien commode, bien tranquille.

ELLA RENTHEIM.

Je suis descendue ce matin dans mon ancienne pension, celle où je demeurais autrefois.

ERHART.

C'est parfait! Tu y seras très bien.

ELLA RENTHEIM.

Et pourtant, je ne compte pas y rester.

ERHART.

Vraiment? Pourquoi cela?

ELLA RENTHEIM.

J'ai changé d'avis depuis que je suis ici.

ERHART, surpris.

Tiens?... Tu as changé d'avis?

MADAME BORKMAN, sans lever les yeux de son ouvrage, qu'elle a repris.

Ta tante compte s'établir ici, dans son bien.

ERHART, les regardant, tour à tour, l'une et l'autre.

Ici? Chez nous?... C'est vrai, tante?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Je viens de m'y décider.

MADAME BORKMAN, même ton.

Tu sais bien que tout, ici, appartient à ta tante.

ELLA RENTHEIM.

Oui, Erhart, je reste ici. Provisoirement... jusqu'à nouvel ordre... Je m'établirai à part... dans l'aile où demeure l'intendant...

ERHART.

C'est juste. Il y a là des chambres qui t'attendent toujours. (S'animant soudain.) Mais j'y pense, tante... tu dois être bien fatiguée après ton voyage?

ELLA RENTHEIM.

C'est vrai. Je suis un peu fatiguée.

ERHART.

En ce cas, tu devrais aller te coucher de bonne heure.

ELLA RENTHEIM le regarde en souriant.

C'est bien ce que je compte faire.

ERHART, vivement.

Nous pourrions causer plus à notre aise demain, vois-tu, ou un autre jour. Nous nous en donnerions à cœur joie, mère, toi et moi... Cela vaudrait mieux, n'est-ce pas? Dis, tante Ella?

MADAME BORKMAN, n'y tenant plus et se levant.

Erhart!... Je vois à ta figure que tu veux me quitter!

ERHART, tressaillant.

Comment l'entends-tu?

MADAME BORKMAN.

Tu veux aller chez... chez les Hinkel!

MADAME BORKMAN, levant le doigt.

Il y en a aussi là-haut, de la musique, Erhart.

ERHART.

Ah ! cette musique... c'est elle qui me fait fuir !

ELLA RENTHEIM.

N'es-tu pas content que ton père ait ce petit instant d'oubli ?

ERHART.

Si ! si ! j'en suis heureux... pourvu que je n'aie pas besoin de l'entendre, cette musique !

MADAME BORKMAN, l'exhortant du regard.

Sois fort, Erhart ! Sois fort ! mon enfant ! N'oublie jamais ta grande mission !

ERHART.

Ah ! mère, laisse donc là toutes ces phrases ! Je ne suis pas né missionnaire... Bonsoir, tante ! Bonsoir, mère !

Il sort précipitamment par la porte du vestibule.

MADAME BORKMAN, après un court silence.

Tu as raison, Ella, tu l'auras bientôt reconquis.

ELLA RENTHEIM.

Ah ! si c'était possible !

MADAME BORKMAN.

Mais tu verras ! ce ne sera pas pour longtemps.

ELLA RENTHEIM.

Tu me le reprendras. Est-ce là ce que tu penses ?

MADAME BORKMAN.

Moi... ou *l'autre*.

ELLA RENTHEIM.

Plutôt elle, en ce cas !

MADAME BORKMAN, hochant lentement la tête.

Je te comprends et j'en dis autant : plutôt elle que toi.

ELLA RENTHEIM.

Quoi qu'il advienne...

MADAME BORKMAN.

Eh ! cela ne reviendrait-il pas au même ?

ELLA RENTHEIM, prenant son manteau.

Pour la première fois, les sœurs jumelles sont d'accord. Bonsoir, Gunhild.

Elle sort par la porte du vestibule. — La musique, au premier, résonne plus fort.

MADAME BORKMAN reste un instant immobile, frémit, se crispe et dit à voix basse.

Il hurle, le loup, le loup malade. (Elle se tient debout un moment, puis se jette sur le tapis, se tord et se lamente à voix basse.) Erhart ! Erhart ! ne m'abandonne pas ! Reviens à moi ! Soutiens ta mère !... car je ne puis plus supporter cette vie !

ACTE II

Au premier étage. L'ancienne salle des fêtes. Murs tendus de tapisseries aux couleurs fanées représentant des chasses et des bergeries. A gauche, une porte à deux battants. Plus près, un piano. Au fond, à gauche, une porte dérobée. A droite, au milieu, un bureau en chêne sculpté, disposé contre le mur et chargé de livres et de papiers. Plus près, un sofa, une table et des chaises. Tout l'ameublement est de style empire. Lampes allumées sur la table et sur le bureau.

Près du piano, écoutant les dernières mesures de la *Danse macabre* de Saint-Saëns, jouée par FRIDA FOLDAL, JEAN-GABRIEL BORKMAN se tient debout, les mains derrière le dos. C'est un homme d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, fortement charpenté. Grand air, fin profil, yeux perçants, chevelure et barbe blanchissantes et crépues. Il est vêtu d'habits noirs un peu démodés et cravaté de blanc. FRIDA FOLDAL est une fillette de quinze ans, pâle et jolie, aux traits tendus trahissant quelque fatigue. Elle est pauvrement vêtue d'une robe claire. — Après le morceau joué, un silence.

BORKMAN.

Devinez où j'ai entendu pour la première fois une musique comme celle-là ?

FRIDA, levant les yeux vers lui.

Je ne sais pas, monsieur Borkman.

BORKMAN.

Là-bas, dans les mines.

FRIDA, sans comprendre.

Vraiment ? dans les mines ?

BORKMAN.

Je suis fils de mineur, vous savez... Au fait, vous l'ignoriez peut-être ?

FRIDA.

Oui, monsieur Borkman.

BORKMAN.

Je suis fils de mineur. De temps en temps, mon père m'emmenait dans la mine, et j'y entendais le chant du minerai.

FRIDA.

Vraiment? Le minerai chante?

BORKMAN, appuyant de la tête.

Oui, quand on l'extrait... Les coups de marteau qui le dégagent, c'est la cloche de minuit qui l'éveille, l'heure de l'affranchissement qui sonne. Et son chant est un chant de joie... d'une espèce à part.

FRIDA.

Pourquoi donc chante-t-il, monsieur Borkman?

BORKMAN.

Parce qu'il doit voir la lumière et servir aux hommes.

Il arpente la salle, les mains derrière le dos.

FRIDA attend un instant, puis elle regarde sa montre et se lève.

Excusez-moi, monsieur Borkman, mais hélas! je dois m'en aller.

BORKMAN, se plaçant devant elle.

Vous vous en allez déjà?

FRIDA.

Oui, on va danser après le souper.

BORKMAN, debout, la regardant.

Aimez-vous à faire danser comme cela, de maison en maison?

FRIDA, mettant son manteau.

Quand j'ai un engagement, je suis contente... Cela fait toujours gagner quelque chose.

BORKMAN, insistant.

Est-ce surtout à cela que vous pensez en faisant danser?

FRIDA.

Non. Ce qui me travaille surtout, c'est de ne pouvoir moi-même prendre part à la danse.

BORKMAN, appuyant de la tête.

Voilà ce que je voulais vous faire dire. (Marchant avec inquiétude.) Oui, oui, ne pouvoir en être... Rien n'est si dur, en effet... (Il s'arrête.) Mais il y a pour vous une compensation, Frida.

FRIDA, l'interrogeant du regard.

Laquelle, monsieur Borkman?

BORKMAN.

C'est que vous avez dix fois plus de musique en vous que tous ces danseurs à la fois.

FRIDA sourit évasivement.

Oh ! ce n'est pas bien sûr.

BORKMAN levant l'index.

Ne faites jamais la folie de douter de vous-même !

FRIDA.

Puisque personne ne s'aperçoit de ce que vous dites...

BORKMAN.

Vous le savez vous-même, cela suffit. Où jouez-vous ce soir ?

FRIDA.

De l'autre côté, chez l'avocat Hinkel.

BORKMAN, la clouant tout à coup d'un regard aigu.

Hinkel, dites-vous ?

FRIDA.

Oui.

BORKMAN, avec un sourire envenimé.

On la fréquente donc, la maison de cet homme ? Il trouve du monde à inviter ?

FRIDA.

Il vient beaucoup de monde chez lui, m'a dit madame Wilton.

BORKMAN, avec emportement.

Oui, mais quel monde ? Pourriez-vous me le dire ?

FRIDA, avec un peu d'inquiétude.

Non. Je ne sais pas. Ah ! au fait... le jeune M. Borkman y sera ce soir.

BORKMAN, avec un mouvement.

Erhart ? Mon fils ?

FRIDA.

Oui. Il comptait y aller.

BORKMAN.

Comment le savez-vous ?

FRIDA.

Il l'a dit lui-même, il y a une heure,

BORKMAN.

Il est donc ici, ce soir ?

FRIDA.

Oui, il a passé toute l'après-midi chez madame Wilton.

BORKMAN, d'un ton scrutateur.

Savez-vous s'il est également venu ici ? S'il a vu quelqu'un en bas ?

FRIDA.

Oui, il est entré un instant chez madame.

BORKMAN, amèrement.

Ah! Très bien!... Je m'y attendais.

FRIDA.

Mais elle n'était pas seule. Il y avait, je crois, une autre dame chez elle.

BORKMAN.

Ah!... Oui, oui, on vient la voir de temps en temps.

FRIDA.

Voulez-vous que je dise à M. Erhart, quand je le rencontrerai, de venir vous voir?

BORKMAN, d'un ton rogue.

Non! ne lui dites rien, Je vous le défends. Qui veut me voir n'a qu'à le faire de son propre mouvement. Je n'invite personne.

FRIDA.

Oui, oui, monsieur Borkman... Je ne dirai rien... Bonsoir, monsieur Borkman.

BORKMAN, entre ses dents, tout en marchant.

Bonsoir.

FRIDA.

Me permettez-vous de descendre par l'escalier tournant? C'est plus court.

BORKMAN.

Descendez par où vous voulez. Cela m'est égal. Bonsoir!

FRIDA.

Bonsoir, monsieur Borkman. (Elle sort par la porte dérobée).

Borkman, préoccupé, s'approche machinalement du piano, va pour le fermer, mais le laisse ouvert, promène ses regards autour de lui, dans la salle vide, et se met à l'arpenter, inquiet, de l'angle où est le piano à l'angle de gauche, au fond. A la fin, il va s'asseoir à son bureau, tend l'oreille vers la grande porte, prend une petite glace à main, s'y mire et rajuste sa cravate. — On frappe à la grande porte. Borkman entend les coups, tourne vivement la tête de ce côté, mais ne dit rien. Au bout d'un instant, on frappe de nouveau, plus fort.

BORKMAN, debout près du bureau.

Entrez! (WILHELM FOLDAL entre avec précaution. C'est un homme vieux, usé, voûté, aux yeux bleus, au regard doux, à la chevelure grise et rare tombant sur le col de son habit. Il tient un portefe[illegible] [illegible] bras un cl[illegible] u en main et porte des lunettes de corne qu'il [illegible] d'[illegible]itude et regarde Foldal, d'un air

FOLDAL.

Bonsoir, Jean-Gabriel. Mais oui, c'est moi.

BORKMAN, avec un regard sévère.

Tu restes bien tard dehors, dis donc!

FOLDAL.

Dame! le chemin est un peu long, surtout quand on le fait à pied.

BORKMAN.

Mais pourquoi donc viens-tu toujours à pied, Wilhelm? N'as-tu pas un tramway qui passe devant ta porte?

FOLDAL.

C'est plus sain de marcher. Et puis, cela fait toujours dix *œre*[1] d'épargnés. Voyons!... y a-t-il longtemps que Frida n'est venue te faire de la musique?

BORKMAN.

Elle sort d'ici. Tu ne l'as pas rencontrée?

FOLDAL.

Non. Il y a longtemps que je ne l'ai vue... depuis qu'elle est chez cette madame Wilton.

BORKMAN, s'asseyant sur le sofa et indiquant une chaise à Foldal.

Tu peux t'asseoir, Wilhelm.

FOLDAL, s'asseyant sur le bord de la chaise.

Merci. (Avec un regard triste.) Ah! tu ne peux croire combien je me sens seul depuis le départ de Frida.

BORKMAN.

Allons donc! il t'en reste toute une ribambelle!...

FOLDAL.

Mon Dieu, oui, j'ai encore cinq enfants. Mais Frida était la seule qui me comprît un peu. (Hochant péniblement la tête.) Aucun des autres ne me comprend.

BORKMAN, sombre, regarde devant lui, en tambourinant sur la table.

Oui, voilà bien notre mal, la malédiction qui pèse sur nous autres, les isolés, les élus. La masse, la foule, la médiocrité ne nous comprend pas, Wilhelm.

FOLDAL, résigné.

Si ce n'était que cela, passe encore! Mais on voudrait, du moins, compter parfois sur un peu de patience de leur part.

1. Environ quinze centimes.

(Avec des larmes dans la voix.) Ah! vois-tu, c'est là ce qu'il y a de plus amer.

BORKMAN, violemment.

Rien n'est plus amer que d'être incompris!

FOLDAL.

Si, Jean-Gabriel. J'ai eu justement une scène de famille avant de sortir...

BORKMAN.

Ah! Et à quel propos?

FOLDAL, n'y tenant plus.

On me méprise là-bas... parmi les miens.

BORKMAN, avec un mouvement.

On te méprise?

FOLDAL, s'essuyant les yeux.

Il y a longtemps que je l'ai remarqué. Mais aujourd'hui je n'en peux plus douter.

BORKMAN, après un moment de silence.

Tu as probablement fait un mauvais choix, en te mariant.

FOLDAL.

Je n'avais guère le choix... Et en vieillissant, on songe naturellement à s'établir. Dans l'état où j'étais, surtout, embourbé jusqu'aux genoux...

BORKMAN, bondissant avec colère.

Est-ce un reproche, un trait à mon adresse?

FOLDAL, effrayé.

Dieu m'en garde, Jean-Gabriel! Je n'ai jamais pensé...

BORKMAN.

Si! tu penses toujours au désastre de la banque!

FOLDAL, le calmant.

Mais je ne t'en rends pas responsable! Je te le jure!

BORKMAN, rogue, en se rasseyant.

C'est bien heureux.

FOLDAL.

Au demeurant, ne crois pas que ce soit ma femme dont je me plains. Pauvre femme! Elle n'a pas beaucoup d'éducation, c'est vrai; mais c'est une bonne nature. Non, Jean-Gabriel, ce sont les enfants qui...

BORKMAN.

Je m'y attendais.

FOLDAL.

Les enfants, vois-tu, ont plus d'instruction, et, par conséquent, plus d'exigence.

BORKMAN, avec un regard de compassion.

Et c'est pour cela que tu es méprisé, Wilhelm?

FOLDAL, haussant les épaules.

Eh, mon Dieu! il faut bien avouer que je n'ai pas fait mon chemin.

BORKMAN, se rapprochant de lui et lui mettant la main sur l'épaule.

Ils ne savent donc rien du drame que tu as écrit dans ta jeunesse?

FOLDAL.

Si, mais ils paraissent médiocrement s'en soucier.

BORKMAN.

Ils n'ont donc pas de jugement? Ton drame est bon, c'est moi qui te le dis.

FOLDAL, dont la figure s'éclaire.

Oui, n'est-ce pas, Jean-Gabriel, qu'il y a de bonnes choses dans ma pièce? Ah! mon Dieu, si je pouvais arriver à la faire jouer. (Il ouvre son portefeuille et se met à en feuilleter fiévreusement le contenu.) Regarde! je vais te montrer un changement que j'ai fait.

BORKMAN.

Tu as apporté le drame?

FOLDAL.

Oui. Il y a si longtemps que je te l'ai lu!... J'ai pensé qu'un acte ou deux pourraient te distraire.

BORKMAN, se levant avec un geste de refus.

Non, non. Ce sera pour une autre fois.

FOLDAL.

C'est bien. Comme tu voudras.

Borkman se remet à arpenter la salle. Foldal replace le manuscrit dans le portefeuille.

BORKMAN, s'arrêtant devant lui.

Tu as raison dans ce que tu disais tout à l'heure : tu n'as fait ton chemin... Mais je te jure bien, Wilhelm, que aura sonné l'heure de la revanche...

FOLDAL fait un mouvement pour se lever.

Oh, merci!...

BORKMAN fait un geste de la main.

Reste assis (S'exaltant peu à peu.) Quand sonnera l'heure de ma revanche... Quand ils verront tous qu'on ne peut plus se passer de moi... Quand ils viendront ici, dans cette salle, ramper devant moi et me supplier de reprendre le gouvernail... de me mettre à la tête de la nouvelle banque... de cette banque fondée par eux et qu'ils sont incapables de diriger... (Il reprend, devant son bureau, la posture qu'il a prise au moment où Foldal a heurté à la porte. Se frappant la poitrine.) Je me tiendrai là pour les recevoir! Et tout le pays se demandera quelles conditions Jean-Gabriel pose pour... (Il s'arrête tout à coup et fixe les yeux sur Foldal.) Tu me regardes d'un air de doute! Tu ne crois donc pas qu'ils viendront? qu'ils y seront forcés, oui... forcés, te dis-je? Tu ne le crois pas, dis?

FOLDAL.

Mais si, Jean-Gabriel, je te jure...

BORKMAN, se rasseyant sur le sofa.

J'ai une telle foi en l'avenir, je les attends avec une si inébranlable certitude!... Si je n'étais pas aussi sûr de leur venue... il y a longtemps, va, que je me serais logé une balle dans la tête.

FOLDAL, inquiet.

Oh! je t'en prie!...

BORKMAN, d'un air de triomphe.

Mais ils viendront! Oh! ils viendront. Tu verras bien! Il n'y a pas de jour, pas d'heure où je ne m'attende à les voir entrer. Et tu vois que je suis prêt à les recevoir.

FOLDAL, avec un soupir.

S'ils pouvaient seulement venir un peu vite!

BORKMAN, inquiet.

C'est vrai, Wilhelm, le temps passe; les années passent; la vie... ah, non! je n'ose pas y penser. (Regardant Foldal.) Sais-tu comment je me sens parfois?

FOLDAL.

Non.

BORKMAN.

Ce n'est pas l'assassinat, le meurtre, le vol avec effraction. Ce n'est même pas le faux serment. Tout cela n'atteint généralement que des ennemis ou des indifférents.

FOLDAL.

Tu connais quelque chose de plus infâme, Jean-Gabriel?

BORKMAN, appuyant sur les mots.

Oui, ce qu'il y a de plus infâme, c'est l'abus de confiance commis par un ami aux dépens d'un ami.

FOLDAL, avec quelque hésitation.

Hum! Écoute donc...

BORKMAN, bondissant.

Je vois ce que tu vas dire! Mais cela n'a aucun rapport avec la question... Les gens qui avaient des dépôts à la banque auraient retrouvé tout leur argent. Jusqu'au dernier sou!... Non! l'acte le plus infâme qu'un homme puisse commettre, c'est d'abuser des lettres d'un ami... d'initier le monde entier à ce qui n'avait été confié qu'à un seul, dans l'intimité, comme une chose qu'on se chuchotte secrètement, enfermés à deux dans une chambre noire. L'homme qui a recours à de tels moyens est empesté jusqu'à la moelle par une morale scélérate. Et j'ai eu un ami de cette espèce... Ce fut lui qui me brisa.

FOLDAL.

Je crois savoir de qui tu parles.

BORKMAN.

Il n'y avait rien dans toute ma conduite que j'eusse peur de lui révéler. Puis, à un moment donné, il tourna contre moi les armes que je lui avais mises en main.

FOLDAL.

Je n'ai jamais compris ce qui l'avait poussé... C'est-à-dire qu'on a fait dans le temps des suppositions..,

BORKMAN.

Quelles suppositions? Dis-le-moi. Je ne sais rien. Peu de temps après, j'ai été... isolé. Qu'a-t-on supposé, Wilhelm?

FOLDAL.

N'était-il pas question de t'offrir un portefeuille?

BORKMAN.

On me l'avait offert. Je l'avais refusé.

FOLDAL.

Tu ne le gênais donc pas dans ses plans!

BORKMAN.

Nullement, et ce n'est pas pour cela qu'il m'a trahi.

FOLDAL.

Alors, je ne comprends pas...

BORKMAN.

Je puis te le dire aujourd'hui, Wilhelm.

FOLDAL.

Voyons, dis!

BORKMAN.

Il y avait entre nous... une histoire de femme, vois-tu.

FOLDAL.

Une histoire de femme? Allons donc, Jean-Gabriel...

BORKMAN, changeant de ton.

Oui, oui, oui... et puis en voilà assez sur ces vieilles histoires. — Le fait est que ni l'un ni l'autre de nous n'est devenu ministre.

FOLDAL.

Mais il s'est tout de même élevé très haut.

BORKMAN.

Et moi, je suis descendu très bas.

FOLDAL.

Ah! quel terrible drame!...

BORKMAN, approuvant de la tête.

Presque aussi terrible que le tien, quand on y pense.

FOLDAL, naïvement.

Oui, au moins aussi terrible.

BORKMAN, souriant.

Mais, à un autre point de vue, il y aurait là aussi un vrai sujet de comédie.

FOLDAL.

De comédie? Comment cela?

BORKMAN.

Oui, à la façon dont cela semble tourner. Écoute un peu...

FOLDAL.

Voyons!

BORKMAN.

C'est vrai, tu n'as pas rencontré Frida en entrant.

FOLDAL.

Non.

BORKMAN.

Pendant que nous sommes ici, elle est là-bas, elle. Elle fait danser chez le traître qui m'a ruiné.

FOLDAL.

Que dis-tu là? Je n'en avais pas la moindre idée.

BORKMAN.

Eh, oui! Elle a pris ses cahiers de musique et m'a quitté pour aller... au château.

FOLDAL, *cherchant à excuser sa fille.*

Mon Dieu... la pauvre enfant...

BORKMAN.

Et devine qui elle fait danser, entre autres!

FOLDAL.

Qui cela?

BORKMAN.

Mon fils!

FOLDAL.

Allons donc!

BORKMAN.

Eh bien! que t'en semble, Wilhelm? Mon fils au nombre des danseurs qui animent cette soirée. N'est-ce pas de la comédie, encore une fois?

FOLDAL.

C'est alors qu'il ne sait rien.

BORKMAN.

De quoi?

FOLDAL.

Il ne sait pas que... cet homme... enfin...

BORKMAN.

Va, tu peux le nommer. Cela m'est égal, à l'heure qu'il est.

FOLDAL.

Je suis sûr, Jean, que ton fils ignore ce qui s'est passé.

BORKMAN, *d'une voix sombre, tout en tambourinant sur la table.*

Il sait tout, aussi vrai que je suis là.

FOLDAL.

Et tu supposes qu'il tiendrait à fréquenter cette maison !

BORKMAN, hochant la tête.

Mon fils ne voit pas les choses du même œil que moi. Je jurerais qu'il est avec mes ennemis. Il pense comme eux qu'en me trahissant l'avocat Hinkel ne faisait que son satané devoir.

FOLDAL.

Et qui donc, mon ami, aurait pu lui présenter les choses sous ce jour ?

BORKMAN.

Tu le demandes ? Oublies-tu donc par qui il a été élevé ? Par sa tante, d'abord... depuis sa septième année. Et, plus tard... par sa mère !

FOLDAL.

Je crois que tu leur fais injure.

BORKMAN, bondissant.

Je ne fais jamais injure à personne. L'une et l'autre l'ont monté contre moi, entends-tu !

FOLDAL, l'apaisant.

Oui, oui, oui, tu dois avoir raison.

BORKMAN, avec colère.

Ah ! ces femmes ! Elles nous gâtent et nous déforment l'existence ! Elles brisent nos destinées, elles nous dérobent la victoire !

FOLDAL.

Pas toutes, Jean-Gabriel !

BORKMAN.

Vraiment ! En connais-tu une seule qui vaille quelque chose ?

FOLDAL.

Hélas, non ! Le peu que j'en connais n'est pas à citer.

BORKMAN, avec une moue dédaigneuse.

Eh bien ! qu'importe qu'il y en ait d'autres, si on ne les connaît pas !

FOLDAL, avec chaleur.

Si, Jean-Gabriel ! Cela importe quand même. Il est si bon, il est si doux de penser que là-bas, au loin, tout autour de nous... la vraie femme existe, quoi qu'il en soit.

BORKMAN, avec impatience, s'enfonçant dans le sofa.

Ah ! laisse-moi donc tranquille avec ces poétiques sornettes !

FOLDAL, le regarde d'un air blessé.

Tu appelles sornettes mes croyances les plus sacrées ?

BORKMAN, durement.

Certainement, oui ! C'est elles qui t'ont empêché de faire ton chemin dans le monde. Si tu laissais là toutes ces niaiseries, je pourrais encore te repêcher, te remettre sur pied.

FOLDAL, comprimant une sourde agitation.

Oh ! quant à ça...

BORKMAN.

Tu verras, si seulement j'arrive au pouvoir !...

FOLDAL.

Il se passera du temps jusque-là.

BORKMAN, avec emportement.

Crois-tu que je n'y arriverai jamais ? Réponds !

FOLDAL.

Je ne sais que te répondre.

BORKMAN se lève, froid et imposant, et lui montre la porte.

En ce cas, je n'ai plus que faire de toi.

FOLDAL, se levant, effaré.

Tu n'as plus ?...

BORKMAN.

Si tu ne crois pas que mes destinées changent jamais.

FOLDAL.

Mais je ne puis croire contre toute raison ! Il faudrait d'abord un arrêt de réhabilitation...

BORKMAN.

Continue ! continue !

FOLDAL.

Je n'ai pas achevé mon droit, mais j'en ai assez appris pour...

BORKMAN, brusquement.

Tu crois que c'est impossible ?

FOLDAL.

Il n'y a pas de motifs suffisants...

BORKMAN.

Les hommes exceptionnels n'ont pas besoin de motifs.

FOLDAL.

La loi ne fait pas de ces distinctions.

BORKMAN, d'un ton dur et péremptoire.

Tu n'es pas poète, Wilhelm.

FOLDAL, joignant violemment les mains.

Tu crois?...

BORKMAN, coupant court, sans lui répondre.

Nous perdons notre temps l'un et l'autre. Il vaut mieux que tu ne reviennes plus.

FOLDAL.

Tu veux donc que je t'abandonne?

BORKMAN, sans le regarder.

Je n'ai plus besoin de toi.

FOLDAL, doucement, prenant son portefeuille.

C'est bien, c'est bien, n'en parlons plus.

BORKMAN.

Ainsi, tu venais ici m'entretenir de mensonges...

FOLDAL, secouant la tête.

Je ne t'ai jamais menti, Jean-Gabriel.

BORKMAN.

N'as-tu pas feint tout le temps d'avoir foi en moi et en mon avenir?

FOLDAL.

Aussi longtemps que tu as cru à ma vocation, que tu as eu foi en moi, j'ai eu foi en toi.

BORKMAN.

Allons, nous nous sommes trompés l'un l'autre. Et peut-être chacun de nous s'est-il également trompé sur son propre compte.

FOLDAL.

Oui, mais n'est-ce pas là de l'amitié, après tout, Jean-Gabriel?

BORKMAN, avec un amer sourire.

Oui, oui, tu as raison: savoir tromper... c'est en cela que consiste l'amitié. Ce n'est pas la première fois que j'en fais l'expérience.

FOLDAL, le regardant.

Je ne suis pas poète!... Et tu as eu le courage de me le dire si durement!

BORKMAN, d'une voix plus douce.

Mon Dieu, je ne suis pas expert en ces matières.

FOLDAL.

Tu l'es peut-être plus que tu ne le crois.

BORKMAN.

Moi !

FOLDAL, avec douceur.

Oui, toi. C'est que, vois-tu, j'ai eu moi-même des heures de doute, hanté par l'idée affreuse d'avoir sacrifié ma vie à une illusion.

BORKMAN.

Si tu doutes de toi-même, tu es perdu d'avance.

FOLDAL.

Ma seule consolation était de venir ici, m'étayer de ta foi. (Prenant son chapeau.) Mais à présent, tu n'es plus qu'un étranger pour moi.

BORKMAN.

Toi aussi, tu en es un pour moi.

FOLDAL.

Bonne nuit, Jean-Gabriel !

BORKMAN.

Bonne nuit, Wilhelm !

Foldal sort par la porte de gauche. Borkman reste un instant immobile, les yeux fixés sur la porte fermée. Puis il fait un mouvement comme pour rappeler Foldal, mais se ravise et se remet à arpenter la salle, les mains derrière le dos. Il s'arrête enfin devant la table, près du sofa, et éteint la lampe. La salle est plongée dans une demi-obscurité. Un instant après, on frappe à la porte dérobée.

BORKMAN tressaille, se retourne et demande à voix haute.

Qui est là ?

On ne répond pas. Nouveaux coups.

BORKMAN, sans bouger.

Qui est là ? Entrez !

Ella Rentheim, une bougie allumée à la main, apparaît à la porte. Elle est vêtue de sa robe noire. Son manteau flotte sur ses épaules.

BORKMAN, la regardant fixement.

Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

ELLA RENTHEIM referme la porte derrière elle et s'avance.

C'est moi, Borkman.

Elle dépose le bougeoir sur le piano et reste immobile.

BORKMAN, comme pétrifié, la regarde longuement et dit à demi-voix.

C'est... c'est Ella? Ella Rentheim?

ELLA RENTHEIM.

Oui... « ton Ella »... comme tu l'appelais... jadis... Il y a bien, bien des années.

BORKMAN, sans changer de ton.

Oui, c'est toi, Ella... Je te reconnais maintenant.

ELLA RENTHEIM.

Tu me reconnais?

BORKMAN.

Oui, je commence à...

ELLA RENTHEIM,

Les années ont fait beaucoup de ravages en moi. Ne te semble-t-il pas, Borkman?

BORKMAN, avec effort.

Tu as un peu changé. Au premier moment...

ELLA RENTHEIM.

Je n'ai plus ces boucles noires qui se jouaient sur ma nuque et que tu aimais à rouler autour de tes doigts.

BORKMAN, vivement.

Mais oui, Ella, voilà ce que c'est... Je m'en rends compte maintenant : tu as changé de coiffure.

ELLA RENTHEIM, avec un sourire mélancolique.

Oui, c'est cela, tout simplement.

BORKMAN, changeant d'entretien.

D'ailleurs, j'ignorais que tu fusses dans ces parages.

ELLA RENTHEIM.

Je viens d'arriver.

BORKMAN.

Qu'est-ce qui t'amène ainsi... en hiver?

ELLA RENTHEIM.

Je vais te le dire.

BORKMAN.

Est-ce à moi que tu as affaire?

ELLA RENTHEIM.

A toi aussi. Mais, pour t'expliquer tout cela, il faut que je remonte des années en arrière.

BORKMAN.

Tu dois être fatiguée.

ELLA RENTHEIM.

Oui, je suis fatiguée.

BORKMAN.

Ne veux-tu pas t'asseoir? Là... sur le sofa.

ELLA RENTHEIM.

Merci. J'ai, en effet, besoin de m'asseoir.

Elle va s'asseoir au coin le plus proche du sofa. Borkman, debout près de la table, les mains derrière le dos, la regarde. Un court silence.

ELLA RENTHEIM.

Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes trouvés ainsi face à face, Borkman.

BORKMAN, *d'un air sombre.*

Oui, bien, bien longtemps. Un abîme d'horreur nous sépare de ce jour.

ELLA RENTHEIM.

Toute une vie nous en sépare. Toute une vie perdue.

BORKMAN, *d'un regard acéré.*

Perdue?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Perdue pour nous deux.

BORKMAN, *sèchement.*

Je ne regarde pas encore ma vie comme perdue.

ELLA RENTHEIM.

Et la mienne?

BORKMAN.

La faute en est à toi, Ella.

ELLA RENTHEIM, *avec un sursaut.*

C'est toi qui me dis cela?

BORKMAN.

Tu aurais si bien pu être heureuse sans moi!

ELLA RENTHEIM.

Tu crois?

BORKMAN.

Si tu l'avais voulu.

ELLA RENTHEIM, *d'un ton amer.*

Oui, un autre était prêt à me recueillir.

BORKMAN.

Et tu l'as repoussé...

ELLA RENTHEIM.

Oui, je l'ai repoussé.

BORKMAN.

Plusieurs fois, pendant des années.

ELLA RENTHEIM, d'un ton sarcastique.

C'est le bonheur que je repoussais, n'est-ce pas?

BORKMAN.

Tu aurais pu être heureuse avec lui. Et, moi, j'aurais été sauvé.

ELLA RENTHEIM.

Toi?...

BORKMAN.

Oui, tu m'aurais sauvé, Ella.

ELLA RENTHEIM.

Que veux-tu dire?

BORKMAN.

Il m'attribuait tes refus... il croyait que j'en étais l'auteur. Et un beau jour, il s'est vengé. Cela lui était si facile! Il avait l'arme sous la main : mes lettres, où je lui disais tout, sans méfiance, sans réserve. Il en a fait usage. Et moi, je fus perdu... jusqu'à nouvel ordre, s'entend. Tu vois bien que tout cela est ta faute, Ella!

ELLA RENTHEIM.

Eh! eh! Borkman... tout compte fait, il se trouvera encore que c'est moi qui suis ta débitrice.

BORKMAN.

C'est selon. Je sais très bien tout ce que je te dois. A la vente, tu t'es fait adjuger cette propriété, tu as mis la maison en état de nous recevoir, moi... et ta sœur. Tu as recueilli Erhart, tu l'as élevé, instruit...

ELLA RENTHEIM.

...Aussi longtemps qu'on me l'a laissé.

BORKMAN.

...Que ta sœur te l'a laissé, oui. Moi, je ne m'occupe pas de toutes ces affaires domestiques. Je le répète, je connais tous les sacrifices que tu as faits pour ta sœur et pour moi. Mais tu étais en état de les faire, Ella. Et, si tu l'étais, souviens-toi que c'est à moi que tu le devais.

ELLA RENTHEIM, révoltée.

Tu te trompes grandement, Borkman, si tu attribues ma conduite à quelque autre motif qu'à un sentiment tendre et profond pour Erhart... et pour toi... Voilà mon unique mobile!

BORKMAN, l'arrêtant.

Laissons là cette question de sentiment. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que tu n'aurais pu agir comme tu l'as fait si je ne t'en avais fourni les moyens.

ELLA RENTHEIM, souriante.

Oh! les moyens... les moyens...

BORKMAN, avec feu.

Eh oui, les moyens! Quand l'heure allait sonner, l'heure de la bataille suprême et décisive, quand, parents ni amis, je ne pouvais épargner personne, quand je dus faire et que je fis, en effet, main basse sur les millions qui m'étaient confiés.... il n'y eut d'exception que pour toi, pour ton avenir, pour tout ce qui t'appartenait. Et, cependant, j'aurais pu le prendre, l'emprunter... m'en servir... comme du reste!

ELLA RENTHEIM, froidement, avec calme.

C'est exact, Borkman.

BORKMAN.

Oui, c'est exact. Quand on est venu m'arrêter..., on a trouvé intact, dans les caves de la banque, tout ce qui était à toi.

ELLA RENTHEIM, les yeux fixés sur lui.

Je me suis bien souvent demandé... pourquoi tu avais épargné mon avoir entre tous.

BORKMAN.

Pourquoi?

ELLA RENTHEIM.

Oui, pourquoi? Dis-le-moi!

BORKMAN, d'une voix dure et sarcastique.

Tu crois peut-être que ce fut pour me ménager un appui si les choses venaient à mal tourner?

ELLA RENTHEIM.

Non, Borkman..., ce n'était pas là ta pensée, à ce moment.

BORKMAN.

Jamais! J'étais sûr de la victoire.

ELLA RENTHEIM.

Mais alors, dis-moi la vraie raison?

BORKMAN, haussant les épaules.

Ma foi, Ella, on ne se souvient pas trop des motifs qui vous ont guidé il y a vingt ans. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'aux heures solitaires où, secrètement, je ruminais dans ma tête tous les projets d'entreprises qu'il s'agissait de mettre en œuvre, j'éprouvais un sentiment pareil à celui d'un aéronaute consacrant ses nuits sans sommeil à gonfler un immense ballon qui doit l'emporter par-dessus des mers incertaines.

ELLA RENTHEIM, souriant.

Et tu dis n'avoir jamais douté de la victoire?

BORKMAN, impatienté.

Les hommes sont ainsi faits, Ella. La même chose est pour eux un objet de foi et de doute. (Regardant devant lui.) C'est là, je suppose, la raison qui m'a empêché de te prendre avec moi, toi et tout ce que tu possédais.

ELLA RENTHEIM, avec une attente anxieuse.

Explique-toi! je t'en prie!

BORKMAN, sans la regarder.

On ne prend pas avec soi ce qu'on a de plus cher, en s'embarquant pour un tel voyage.

ELLA RENTHEIM.

Mais n'avais-tu pas à bord ton avenir, ta vie, ce que tu avais de plus cher, en effet?

BORKMAN.

La vie n'est pas toujours ce qu'on a de plus cher.

ELLA RENTHEIM, retenant son souffle.

Voilà donc ce que tu sentais à cette époque?

BORKMAN.

Je crois que oui.

ELLA RENTHEIM.

Ce que tu avais de plus cher, c'était moi?

BORKMAN.

Oui, je crois m'en souvenir.

ELLA RENTHEIM.

Il y avait pourtant des années que tu m'avais trahie pour en épouser... une autre!

BORKMAN.

Trahie? Tu comprends bien que j'y ai été forcé par des motifs d'ordre supérieur... disons, si tu veux, d'un autre ordre. Je ne pouvais rien sans son concours à lui.

ELLA RENTHEIM, se maîtrisant.

Ainsi, tu m'as trahie pour... des motifs d'ordre supérieur.

BORKMAN.

Je ne pouvais me passer de son concours. Et c'est toi qui en étais le prix.

ELLA RENTHEIM.

Et ce prix, tu le lui payas comptant, sans marchander.

BORKMAN.

Je n'avais pas le choix. Je devais vaincre ou périr.

ELLA RENTHEIM, la voix tremblante, les yeux fixés sur lui.

Est-ce bien vrai, ce que tu dis? N'avais-tu vraiment, à cette époque, rien de plus précieux que moi?

BORKMAN.

Ni à cette époque, ni plus tard... longtemps, longtemps.

ELLA RENTHEIM.

Et cela ne t'empêcha pas de faire le marché, de vendre à un autre ton droit d'amour... de troquer mon amour contre un poste de directeur de banque!

BORKMAN, d'une voix sombre, le front penché.

J'étais sous le coup d'une nécessité absolue, Ella.

ELLA RENTHEIM se lève d'un bond, tremblant de fureur.

Scélérat!

BORKMAN tressaille, mais se maîtrise.

Ce n'est pas la première fois que j'entends ce mot.

ELLA RENTHEIM.

Oh! il ne s'agit pas de ce que tu as pu commettre contre les lois du pays! Que m'importe l'usage que tu as fait des actions, des obligations, de je ne sais quels papiers qui t'étaient confiés! S'il m'avait été donné d'être à tes côtés au moment où tout croula...

BORKMAN.

Qu'aurais-tu fait, Ella?

ELLA RENTHEIM.

Ah! crois-moi, j'aurais tout supporté avec joie. J'aurais

tout partagé, ta honte, ta ruine..., tout, tout... Je t'aurais aidé à porter le fardeau.

BORKMAN.

Tu aurais fait cela ? Tu en aurais eu la force ?

ELLA RENTHEIM.

Force et volonté, rien ne m'aurait manqué. C'est que j'ignorais alors ton horrible forfait.

BORKMAN.

De quel forfait parles-tu ?

ELLA RENTHEIM.

D'un crime pour lequel il n'y a pas de rémission.

BORKMAN, la regardant.

Tu perds le sens.

ELLA RENTHEIM, s'approchant de lui.

Tu es un meurtrier ! Tu as commis le grand péché de mort !

BORKMAN, reculant vers le piano.

Es-tu folle, Ella ?

ELLA RENTHEIM.

Tu as tué en moi la vie d'amour. (Marchant vers lui.) Comprends-tu ce que cela veut dire ? L'Écriture parle d'un péché mystérieux pour lequel il n'est pas de rémission. Je n'ai jamais compris, jusqu'à présent, quel était ce péché. Aujourd'hui je le comprends. Le grand péché qui échappe à la grâce... celui-là le commet qui tue la vie d'amour dans un être.

BORKMAN.

Et c'est de cela que tu m'accuses ?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Je n'ai jamais compris jusqu'à ce soir ce qui m'était arrivé. Que tu m'aies trahie pour Gunhild, je n'ai vu là qu'un cas d'inconstance ordinaire, et que l'effet des artifices d'une femme sans cœur. Je crois que, malgré tout, je te méprisais un peu. Mais, à présent, je comprends tout ! Tu as trahi celle que tu aimais ! Moi, moi, moi !... Tu n'as pas craint de sacrifier à ta cupidité ce que tu avais de plus cher au monde. En cela tu as été doublement criminel. Tu as assassiné ta propre âme et la mienne !

BORKMAN, froidement, maître de lui.

Comme je la reconnais, Ella, ton âme passionnée, indomp-

table ! Cela te ressemble bien, d'envisager ainsi les choses. Tu es femme et pour toi, rien au monde ne prévaut...

ELLA RENTHEIM.

Non, rien...

BORKMAN.

... Contre les droits de ton cœur.

ELLA RENTHEIM.

Oui ! oui ! tu l'as dit !

BORKMAN.

Mais, souviens-toi que je suis homme, moi. Comme femme, tu étais ce que j'avais de plus cher au monde. Mais une femme, après tout, peut, au besoin, être remplacée par une autre femme...

ELLA RENTHEIM le regarde avec un sourire.

Est-ce ton mariage avec Gunhild qui t'en a convaincu ?

BORKMAN.

Non, mais la tâche que j'avais devant moi m'aida à supporter cette épreuve comme le reste. Il s'agissait de me rendre maître de tout ce que donne le pouvoir dans ce pays, de soumettre à ma loi la terre et la mer, les champs et les bois, et d'en faire une source de prospérité pour des milliers d'êtres humains.

ELLA RENTHEIM, plongée dans ses souvenirs.

Je reconnais tout cela. Que de fois, le soir, tu me parlais de tes plans !

BORKMAN.

Oui, Ella, je pouvais t'en parler, à toi.

ELLA RENTHEIM.

Je jouais avec tes idées. Je te demandais si tu voulais éveiller les esprits dormants de l'or.

BORKMAN, hochant la tête.

Je me rappelle ces mots : (Lentement.) « Les esprits dormants de l'or... »

ELLA RENTHEIM.

Tu les prenais au sérieux. « Oui, oui, Ella, me disais-tu, c'est bien là ma pensée. »

BORKMAN.

C'était vrai. Une fois le pied dans l'étrier... Et tout cela ne dépendait que d'un seul homme. Il avait le pouvoir et la

volonté de me pousser à la direction de la banque... si seulement...

ELLA RENTHEIM.

... Si seulement tu renonçais à la femme que tu aimais... et qui t'aimait aussi de toute son âme.

BORKMAN.

Je connaissais sa passion effrénée pour toi. Je savais qu'à cette seule condition...

ELLA RENTHEIM.

Et tu fis le marché.

BORKMAN, avec emportement.

Oui, Ella, je le fis! J'avais une telle soif de pouvoir, vois-tu! Je fis le marché, comme tu dis. Il le fallait. Alors, grâce à lui, je m'élèverais jusqu'à mi-côte vers les sommets rêvés... Je montais, je montais. Chaque année, j'avançai d'une étape...

ELLA RENTHEIM.

Et moi, j'étais rayée de ta vie.

BORKMAN.

Il finit pourtant par me replonger dans l'abîme... Grâce à toi, Ella.

ELLA RENTHEIM, après un moment de méditation.

Dis-moi, Borkman... ne te semble-t-il pas qu'il y avait sur notre amour comme une malédiction?

BORKMAN, la regardant.

Une malédiction?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Ne trouves-tu pas?

BORKMAN, d'un ton d'impatience.

Si. Mais pourquoi?... (Avec éclat.) Ah!... Ella!... je ne sais plus qui de nous deux a raison!

ELLA RENTHEIM.

C'est toi qui es le coupable. Tu as tué en moi toute joie humaine.

BORKMAN, anxieux.

Ne dis pas cela, Ella!

ELLA RENTHEIM.

Ou, du moins, toutes les joies de la femme. Dès l'instant où ton image commença à s'effacer en moi, toute lumière

s'éclipsa. Durant ces longues années, il m'a été de plus en plus impossible d'aimer créature qui vive, hommes, bêtes ou plantes. Un seul être faisait exception.

BORKMAN.

Et quel est cet être?

ELLA RENTHEIM.

Erhart, bien entendu.

BORKMAN.

Erhart?...

ELLA RENTHEIM.

Oui, Borkman!... Erhart... ton fils.

BORKMAN.

Vraiment? Tu le chérissais à ce point?

ELLA RENTHEIM.

Pourquoi, sans cela, l'aurais-je recueilli et gardé aussi longtemps que j'ai pu? Oui, pourquoi?

BORKMAN.

J'attribuais cet acte à un mobile de charité, comme tout le reste.

ELLA RENTHEIM, avec une violente émotion intérieure.

Un mobile de charité! Ha! ha! Depuis que tu m'as trahie, j'ai perdu toute charité. Je ne pouvais plus. Quelque pauvre enfant transi et affamé entrait-il dans la maison pour demander un peu de nourriture, je l'envoyais à la cuisine. Jamais je n'ai senti le besoin de le recueillir de mes propres mains, de l'asseoir au coin de mon feu et de le regarder manger et se chauffer. J'étais pourtant bien autre dans ma jeunesse. Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui! C'est toi qui fis le désert en moi... et autour de moi!

BORKMAN.

Il n'y a qu'Erhart qui trouva grâce.

ELLA RENTHEIM.

Oui, ton fils..., et, à part lui, pas un être vivant. Tu m'as ravi les joies maternelles, et aussi les peines et les larmes de la maternité. Ce fut encore là, peut-être, ma perte la plus cruelle.

BORKMAN.

Vraiment, Ella?

ELLA RENTHEIM.

Qui sait? Ce qu'il m'eût fallu surtout, c'était peut-être

les peines et les larmes maternelles. (*Avec un trouble profond.*) Enfin, je ne pouvais me faire à ma perte! Et c'est alors que je pris Erhart, que je gagnai, que je conquis sa petite âme tendre et confiante... jusqu'à ce que... oh!

BORKMAN.

Jusqu'à ce que...?

ELLA RENTHEIM.

Jusqu'à ce que sa mère, sa mère de chair et de sang, me l'eût enlevé.

BORKMAN.

Il aurait dû te quitter, en tout cas, pour venir faire ses études.

ELLA RENTHEIM, *se tordant les mains.*

Oui, mais je ne puis pas supporter la solitude, vois-tu! le vide! la perte de son cœur!

BORKMAN, *avec une lueur mauvaise dans les yeux.*

Hem!... je ne crois pas que tu l'aies perdu, Ella. Ce n'est pas ici, en bas, qu'on sait conquérir les cœurs.

ELLA RENTHEIM.

J'ai perdu Erhart. Et elle l'a conquis. Elle... et peut-être une autre encore. Je le vois aux lettres qu'il m'écrit de temps en temps.

BORKMAN.

C'est donc pour l'emmener avec toi que tu es venue?

ELLA RENTHEIM.

Oui, si c'est possible!...

BORKMAN.

Eh! c'est possible si tu le désires absolument. Tu as sur lui bien plus de droits qu'une autre.

ELLA RENTHEIM.

Oh! mes droits! Que peuvent-ils ici? S'il ne m'accompagne pas de son propre mouvement, il n'est pas à moi, quoi qu'il arrive. Et je le veux à moi, tout à moi! Je veux avoir sans partage le cœur de mon enfant!

BORKMAN.

Rappelle-toi qu'Erhart a plus de vingt ans. Tu ne pourrais pas prétendre longtemps à son cœur tout entier.

ELLA RENTHEIM, *avec un triste sourire.*

Il ne s'agirait pas de beaucoup de temps.

BORKMAN.

Vraiment? Je croyais que tes exigences duraient aussi longtemps que ta vie.

ELLA RENTHEIM.

C'est juste. Mais cela ne veut pas beaucoup dire.

BORKMAN, avec un mouvement.

Qu'entends-tu par là?

ELLA RENTHEIM.

Tu sais quel fut l'état de ma santé toutes ces dernières années?

BORKMAN.

Tu as été souffrante?

ELLA RENTHEIM.

Tu ne le sais pas?

BORKMAN.

Non, pas précisément...

ELLA RENTHEIM, le regardant étonnée.

Erhart ne te l'as pas dit?

BORKMAN.

Cela ne me revient pas en ce moment...

ELLA RENTHEIM.

Peut-être... ne t'a-t-il jamais parlé de moi?

BORKMAN.

Si. Je crois qu'il m'a parlé de toi. Mais je le vois si rarement! Presque jamais. Il y a quelqu'un en bas pour l'en empêcher... pour l'éloigner de moi.

ELLA RENTHEIM.

En es-tu bien sûr, Borkman?

BORKMAN.

Certes, j'en suis sûr. (Changeant de ton.) Ainsi tu te portes mal, Ella?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Et cet automne, le mal a empiré au point de me forcer à venir consulter de bons médecins.

BORKMAN.

Les as-tu déjà vus?

ELLA RENTHEIM.

Oui, ce matin.

BORKMAN.

Eh bien?

ELLA RENTHEIM.

Ils m'ont confirmé dans une idée que j'avais depuis longtemps.

BORKMAN.

Laquelle?

ELLA RENTHEIM, tranquillement.

J'ai une maladie mortelle, Borkman.

BORKMAN.

Allons donc, Ella!

ELLA RENTHEIM.

Une maladie qui ne pardonne pas. Les médecins ne connaissent aucun moyen de la guérir. Il faut qu'elle suive son cours. Incapables de l'arrêter, ils peuvent, tout au plus, y apporter quelque soulagement. C'est encore heureux.

BORKMAN.

Oh! mais cela peut encore durer longtemps. Tu peux être sûre que...

ELLA RENTHEIM.

Peut-être passerai-je encore l'hiver. Ils le croient.

BORKMAN, sans réfléchir.

Mon Dieu... l'hiver est long...

ELLA RENTHEIM, doucement.

Assez long pour moi, en tout cas.

BORKMAN, vivement pour donner le change.

Mais d'où te vient cette maladie? Tu as toujours mené une vie saine et réglée... Quelle peut en être l'origine?

ELLA RENTHEIM, le regardant.

Les médecins parlent de fortes émotions que j'ai dû traverser un jour.

BORKMAN, sursautant.

Des émotions? Ah! je comprends! C'est moi qui suis la cause de tout!

ELLA RENTHEIM, avec une surexcitation croissante.

Il est trop tard pour en parler. Mais il me faut mon enfant, l'enfant de mon cœur! Il me le faut avant de partir! Il m'est trop cruel de penser que je dois tout quitter, dire adieu à la

vie, à l'air et à la lumière du jour sans laisser un seul être qui pense à moi et me garde un souvenir doux et tendre, tel qu'un fils en garde un à sa mère disparue.

BORKMAN, après un court silence.

Prends-le, Ella..., si tu peux gagner son cœur.

ELLA RENTHEIM, vivement.

Tu me le donnes? Tu veux bien?

BORKMAN, d'un air sombre.

Oui. Et le sacrifice n'est pas grand. Je suis un étranger pour lui.

ELLA RENTHEIM.

Merci quand même, merci!... J'ai encore une prière à te faire, Borkman. Il s'agit d'une chose à laquelle j'attache un grand prix.

BORKMAN.

Dis-la.

ELLA RENTHEIM.

Tu trouveras peut-être l'idée enfantine, tu ne me comprendras pas...

BORKMAN.

Allons, dis toujours.

ELLA RENTHEIM.

En m'en allant, je laisserai quelque fortune.

BORKMAN.

Oui, je le sais.

ELLA RENTHEIM.

Mon intention est de léguer le tout à Erhart.

BORKMAN.

Eh! oui... tu n'as personne de plus proche...

ELLA RENTHEIM, avec chaleur.

...Que lui? Non, personne!

BORKMAN.

Tu es la dernière de ta race.

ELLA RENTHEIM, hochant lentement la tête.

Oui, je suis la dernière. Avec moi, s'éteindra le nom de Rentheim. Et cette pensée m'est si pénible! Disparaître tout entière, jusqu'au nom...

BORKMAN, sursautant.

Ah!... je vois où tu veux en venir!

ELLA RENTHEIM, avec passion.

Fais que cela ne soit pas! Permets qu'Erhart prenne mon nom après moi!

BORKMAN, la regardant durement.

Je comprends. Tu veux qu'Erhart n'ait point à porter le nom de son père. Voilà tout.

ELLA RENTHEIM.

Jamais de la vie je n'ai eu cette idée! J'aurais été fière et heureuse de le porter moi-même, ce nom!... Oh! non, le vœu que j'exprime est celui d'une mère mourante... Un nom, Borkman, est un lien plus fort que tu ne le crois.

BORKMAN, froidement, avec orgueil.

C'est bien, Ella. Je suis homme à porter mon nom tout seul.

ELLA RENTHEIM, saisissant ses mains qu'elle presse entre les siennes.

Merci! merci! Maintenant tout est réglé entre nous! Oui, oui, Borkman, tu as réparé tes torts autant que c'était en ton pouvoir! Je mourrai, mais Erhart Rentheim vivra après moi!

La porte dérobée s'ouvre. Madame BORKMAN apparaît sur le seuil, son grand fichu noir sur la tête.

MADAME BORKMAN, dans une violente surexcitation.

Jamais Erhart ne portera ce nom!

ELLA RENTHEIM, reculant.

Gunhild!

BORKMAN, durement, sur un ton de menace.

Personne n'a le droit de pénétrer ici, chez moi!

MADAME BORKMAN, s'avançant d'un pas.

Je le prends, ce droit.

BORKMAN, marchant vers elle.

Que me veux-tu?

MADAME BORKMAN.

Je viens lutter pour toi, te défendre contre des forces mauvaises.

ELLA RENTHEIM.

Il n'en est pas de pires que celles qui te possèdent, Gunhild.

MADAME BORKMAN, durement.

Admettons!... (Le bras tendu, l'air menaçant.) Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il portera le nom de son père! Il le portera haut et ferme et le ramènera dans la voie de l'honneur! Et je ne lui veux pas d'autre mère que moi! Moi! seule! Seule... je posséderai le cœur de mon fils. Nulle autre que moi ne l'aura!

Elle sort par la porte dérobée, qu'elle referme derrière elle.

ELLA RENTHEIM, bouleversée.

Borkman... Erhart périra dans cet orage. Il faut... une entente... entre Gunhild et toi. Vite, descendons chez elle.

BORKMAN, la regardant.

Comment? Moi aussi?

ELLA RENTHEIM.

Oui, tous les deux.

BORKMAN, secouant la tête.

Elle est dure, Ella. Dure comme ce fer que je rêvais autrefois d'arracher aux montagnes.

ELLA RENTHEIM.

Essaie donc! C'est le moment!

Borkman la regarde sans répondre, immobile, indécis.

HENRIK IBSEN

Traduction de M. Prozor.

(La fin au prochain numéro.)

LOUIS XIII JOURNALIST

Quand on se reporte aux origines du journalisme françai
à la *Gazette* de Renaudot, c'est d'ordinaire pour comparer
modestie des débuts de notre presse à l'éclat et à la puissan
où on la voit aujourd'hui. On ne sait pas en général que
Gazette, si modeste en effet, et d'allure si tranquille, a eu
plus illustres collaborateurs, le cardinal de Richelieu et mêm
le roi de France. Louis XIII, est un des premiers en date d
journalistes français.

Que Richelieu ait été un des rédacteurs de la Gazette,
n'est pas étonnant : il aimait écrire et il écrivait beaucoup :
nombreux gros volumes de sa correspondance publiés p
M. Avenel, ses Mémoires, d'autres œuvres encore attest
sa fécondité. Prodigieusement actif et prompt, il trouvait pl
court et plus sûr de faire lui-même ce qu'il n'avait pas
patience d'attendre des autres. Violemment attaqué tous
jours il sentait le besoin de défendre une position plus soli
d'ailleurs, qu'il ne le croyait. Mais d'où vint à Louis XIII
démangeaison d'écrire? Il n'a pas eu cette passion de la gloi

qui fut si vive chez son fils. Ce n'est pas pour exalter ses actions qu'il a écrit; dans ses articles il s'applique à parler de lui aussi peu que possible; il écrit les mots « le roi » ou « Sa Majesté » lorsqu'il est nécessaire de les faire intervenir, et jamais dans ses manuscrits il n'emploie une expression que l'homme le plus pénétré d'humilité puisse désavouer.

A-t-il donc écrit pour le plaisir d'écrire, par goût littéraire? Ce prince qui est mal connu et qui mérite mieux que sa réputation parce qu'à défaut de qualités brillantes, il en a eu de très sérieuses et de très solides, a certainement eu des goûts d'artiste; il peignait fort bien: ses aquarelles étaient appréciées par d'autres que par ses courtisans; il faisait de la musique avec intelligence: ses compositions musicales étaient goûtées dans le milieu de musiciens qu'il avait groupés autour de lui; mais il n'a jamais eu de prétention littéraire: et, il faut l'avouer, dans le cas où il en aurait eu, elles eussent été assez peu justifiées. Il était médiocre, médiocre était sa culture, médiocre sa sensibilité. Mais c'était un homme qui aimait s'occuper beaucoup, et qui avait la passion du détail précis. Il a écrit pour s'occuper et pour le plaisir d'apprendre « aux peuples », comme on disait alors, le détail exact de ce qui se passait. Car les articles qu'il a donnés à la Gazette ne sont point des discussions politiques, des explications justificatives — comme il en a tant paru dans ce temps-là — de la conduite du gouvernement; ce sont de simples rapports, nous dirions aujourd'hui des reportages : Louis XIII est le plus ancien reporter de France.

Il s'est essayé d'abord dans le compte rendu d'événements politiques; il a trouvé sans doute qu'il réussissait mal dans ce genre-là, et il y a renoncé; tout ce que nous avons de lui ensuite a trait à des faits de guerre; il a été un correspondant militaire. Ici, point de grand effort à faire: il suffisait de consigner tous les soirs les incidents de la journée et de les donner tels quels.

Les manuscrits qu'il a envoyés à Renaudot, ou du moins qu'il a écrits pour qu'on les envoyât, existent encore. Nous avons des raisons de croire que peu d'originaux ont été distraits du recueil, et que nous avons bien entre les mains le dossier à peu près complet des articles du roi; ce dossier se

trouve au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

La collaboration royale n'a pas été continue; on ne peut attribuer ce fait à la raison que le roi ne se trouvait pas sur le théâtre des événements qu'il devait raconter; il est des cas où, fort loin de la guerre, Louis XIII n'a pas moins écrit son récit sur les rapports verbaux des exprès qu'on lui envoyait. Sans doute sa fantaisie d'écrire a été intermittente. C'est à la fin de sa vie que Louis XIII a composé le plus grand nombre de relations. Sur les trente-deux articles que nous possédons, deux sont de 1633, deux de 1634, dix de 1636 et enfin dix-huit de 1642, l'année qui a précédé sa mort. Ceux de 1636 racontent la célèbre reprise de Corbie, ceux de 1642 nous entretiennent de la guerre du Roussillon.

Ce n'est pas sans quelque légère émotion que l'on ouvre ce grand recueil in-folio de cent quarante-deux feuillets où ont été assemblées, à peu près dans leur ordre de date, les longues pages sur lesquelles le roi de Richelieu a tracé, de sa haute et grêle écriture, les actions de ses armées. Cette figure de Louis XIII est si froide, vue dans le lointain de l'histoire! Peut-être va-t-on trouver dans ces pages, surprendre à quelque indice insignifiant, percevoir sous des ratures un écho quelconque de cette sensibilité impénétrable! Mais on est vite déçu; même dans le désordre d'une première rédaction spontanée, rien n'échappe au prince qui trahisse l'impression faite sur lui par les hommes et les choses. Il a beau écrire heure par heure, sous le coup même des événements, dans la fièvre, peut-on supposer, des coups de main, il garde son calme sec. Rien du journaliste qui veut faire passer dans l'âme du lecteur les émotions qu'il éprouve: c'est l'exacte et froide vérité écrite pour l'impartiale histoire.

Du moins le manuscrit va nous renseigner sur la façon dont Louis XIII écrivait pour la *Gazette* et la manière dont le texte royal arrivait au journal. Nous entrons dans l'organisation de cette collaboration princière : elle va nous révéler quelques traits particuliers à l'homme.

La « copie », comme on dit de nos jours, la copie du roi n'allait pas directement au bureau d'adresses de Théophraste

Renaudot: il y avait à cela plusieurs raisons. La première est qu'il ne convenait pas que l'autographe de Sa Majesté allât traîner dans les boutiques des imprimeurs. Le roi n'a pas l'écriture petite et ferme des plumitifs du temps ; il a cette grande écriture des gens de qualité du XVIIe siècle, dont la hauteur semble grandir avec l'importance du personnage : Louis XIII signe « Louis » en donnant plus de deux centimètres à ses minces, très minces lettres. Les ouvriers eussent reconnu un auteur de haute distinction.

La seconde raison est que l'écrit du roi était si absolument dépourvu d'orthographe, et le plus souvent d'une langue si surprenante, que les corrections étaient tout à fait nécessaires. Les gens de condition, au grand siècle, mettaient quelque vanité à ne pas connaître les règles des grammairiens, bonnes pour le vulgaire. Si la grandeur se mesurait à la mauvaise orthographe comme à la dimension de l'écriture, Louis XIII tenait bien son rang.

Si encore il parlait une bonne langue avec sa mauvaise orthographe ! Mais ses phrases courtes, à mode invariable, semblent d'un enfant; ou bien des inversions bizarres qui faussent le sens feraient croire que c'est un étranger qui parle. Cette incorrection n'est pas l'effet d'une négligence pardonnable à l'écrivain qui rédigerait très vite et ne se relirait pas ; le roi ne pouvait écrire rapidement de cette géante écriture, et il se relisait, il se corrigeait même ; les ratures sont nombreuses ; il revoyait son texte le crayon à la main, quelquefois un crayon rouge, quelquefois un crayon noir. Il ne pèche donc point par inadvertance. Il écrit si mal parce qu'il ne sait pas écrire, parce qu'il est très ignorant, n'a pas été mieux instruit que Louis XV, dont le gouverneur disait au précepteur, à propos d'un billet indéchiffrable du roi : « N'en dites rien, de peur qu'on ne raconte que le roi a pour gouverneur un homme qui ne sait pas lire, et pour précepteur un individu qui ne sait pas écrire ».

Au reste, Louis XIII n'avait pas le moindre amour-propre d'auteur: il a laissé sans difficulté corriger et redresser sa prose. Ce travail était fait par un de ses secrétaires de cabinet, nommé M. Lucas. M. Lucas s'appliquait à conserver autant que possible l'original du maître ; mais il mettait les

phrases sur pied, reconstituait l'orthographe, et si par hasard les faits n'étaient pas dans leur ordre, prenait sur lui d'intervertir les paragraphes. Il est tel de ces articles qui, à mille nuances près, il est vrai, a été entièrement conservé. D'autres fois, il en usait librement avec le texte du roi : il faisait un seul article avec plusieurs relations, ou bien inversement, il découpait en deux, trois parties, un récit un peu long du prince. M. Lucas recopiait l'article de sa main, puis le portait au premier ministre, le cardinal.

Si le cardinal se faisait soumettre les œuvres du roi, ce n'était pas qu'il craignît de voir son maître se laisser aller à quelque indiscrétion : il n'y eut jamais un souverain aussi discret et renfermé que Louis XIII. Richelieu était aise de trouver l'occasion de faire sa cour au roi, par des additions au texte, aussi de faire valoir les qualités d'un souverain trop effacé, et en même temps de publier les services que lui-même rendait à l'État et l'importance de ses propres conseils. Voici quelques exemples de ces corrections.

Au moment du siège de Corbie, le roi avait écrit trois lignes assez élogieuses sur le compte du cardinal : puis il les avait raturées : Richelieu rétablit le texte supprimé. Pendant ce siège, la peste se déclare au camp : Louis XIII, qui est un soldat résistant et courageux, entend demeurer au milieu des troupes. Le danger pressant, son entourage lui demande de se retirer, il refuse : on insiste, il finit par céder : il écrit dans sa relation qu'il a été supplié de quitter le quartier par tous ses serviteurs. Richelieu ajoute « et particulièrement par son Éminence le cardinal duc ».

Ces corrections avantageuses au cardinal font sourire : d'autres, qui ont pour objet la glorification du roi, ne sont pas comme on pourrait croire d'un courtisan. Elles expriment le dévouement sincère d'un ministre qui, quoi qu'on en dise, a apprécié plus que personne les grandes qualités de son prince, et lui ayant voué un attachement profond, cherche à faire partager au public ses raisons de l'aimer.

En tête du premier article qui raconte le début du même siège de Corbie, où le roi allait à la tranchée, couchant sur la dure, impassible sous le feu, Richelieu écrit quelques mots pour dire que ce récit « marquera d'autant mieux les soins

que prend Sa Majesté pour le salut de son peuple et le repos de son État »; à la fin il ajoute ces lignes : « Considèrent ici les Français s'ils ont sujet de s'épargner, ayant devant leurs yeux un si grand roi pour arbitre de leur courage et qui leur fournit un tel exemple. » Il ne perd pas une occasion de faire ressortir les qualités du roi, intercalant après un avis qu'émet Louis XIII, « Sa Majesté... dont la solidité de jugement ne sçauroit être assez estimée », ou bien disant de lui à propos de la pensée qu'il a, d'aller sans retard remercier Dieu d'une victoire, qu'il agit « selon sa piété ordinaire ». A la fin d'un article détaillé du roi sur les travaux d'approche victorieusement poussés contre les murailles de Corbie : « Ce n'est plus deviner, écrit le cardinal, que vous assurer la prise de Corbie, due aux peines et aux soins continuels du roi, dont le glorieux exemple apprend à tous les souverains comment ils se doivent porter à la défense de leurs sujets, et à ceux-ci combien ils doivent prendre à gré les travaux et fatigues de la guerre, puisqu'un si grand prince qu'est le nôtre s'y porte avec tant de vigueur et qu'un favorable succès est toujours enfin partisan de ses armes. » Et, après la victoire, au bas de la nouvelle, écrite de la main du roi, de la reprise de Corbie, — événement du règne aussi capital que l'entrée des ennemis dans cette place, à peu de distance de Paris désarmé et découvert, avait été terrifiant, — Richelieu ajoute ce commentaire triomphant : « Les cœurs de tous les bons Français, épanouis d'aise, noient dans les larmes de joie toutes leurs craintes passées, et les plus timides, encouragés, se préparent à porter dans le sein des ennemis la terreur et l'épouvantement qu'ils nous ont voulu faire. »

La note sensible que nous avons vainement cherchée dans les manuscrits de Louis XIII, c'est donc le cardinal qui la mettait ; on sent qu'il voulait communiquer à tous l'ardeur dont il était animé, et par les corrections au texte purement narratif du roi, agir sur l'opinion et dicter le sentiment public.

Les observations de Richelieu consignées, M. Lucas venait soumettre à Louis XIII l'article définitif ; quelquefois il recopiait encore dans l'intervalle : il est resté de ces rédactions qu'on n'a pas envoyées à l'imprimeur. Il ne paraît pas que Louis XIII ait jamais élevé la moindre réclamation contre

les modifications qu'avaient subies sa prose; il ajoutait quelquefois sur la copie quelque détail omis dans la première rédaction, ou qu'une source d'information nouvelle avait fait connaître depuis, mais c'était tout, et l'article enfin s'en allait chez Renaudot.

Le roi n'a déchiré ni brûlé les originaux de ses articles : il les a tous enfermés avec précaution dans une petite cassette qui ne le quittait pas, qu'il emportait toujours avec lui, et où il mettait aussi un certain nombre de papiers précieux auxquels il tenait. Au moment de mourir, en 1643, a-t-il légué cette cassette à M. Lucas, ou bien, dans le désordre inévitable qui suit toute mort royale, M. Lucas a-t-il fait main-basse sur ladite cassette? Toujours est-il qu'il en devint le propriétaire : et que, peu après, il la donna, ou plutôt, vraisemblablement, la vendit contre bons écus comptant à Philippe, comte de Béthune, ce curieux collectionneur qui a passé sa vie à rassembler les pièces rares de toutes les époques, émanant de tous les princes, scellées de toutes les chancelleries. Heureux de posséder un pareil recueil d'autographes du roi défunt, Béthune les a fait mettre en ordre, et a recouvert le tout d'une belle reliure de maroquin rouge, portant ses armes au centre et son chiffre aux quatre angles des plats. Il mourut en 1649, et son fils qu'intéressait peu, sans doute, cette masse de paperasses recueillies par son père, eut la bonne pensée, vers 1658, de débarrasser son hôtel encombré et de tout donner honnêtement à Louis XIV. C'est ainsi que le manuscrit des articles de Louis XIII entra à la bibliothèque du roi : il y est encore.

Nous ignorons si, en recevant les relations qu'il devait imprimer, Théophraste Renaudot en soupçonnait ou non la haute origine. Il est vrai qu'il a donné la première, qu'il a reçue sur le siège de Corbie, dans un numéro spécial en très gros caractères, comme aujourd'hui, dans notre *Journal Officiel*, on met en gros caractères les discours du chef de l'État; mais elle est précédée des quelques mots que voici. « Il n'y a rien à perdre ès moindres circonstances des actions du roi : c'est pourquoi encore que je vous les ai touchées comme en passant, et, selon que nous les a pu promptement dicter la renommée, je vous en retrace maintenant un

crayon plus naïf... ». « Naïf » n'a pas, à cette époque, le sens peu flatteur que nous lui donnons aujourd'hui, mais c'est tout de même, pour parler d'un écrit du roi, un terme un peu familier; si le rédacteur de cette entrée en matière avait su d'où l'article venait, peut-être n'eût-il pas osé l'employer, même avec l'intention de dépister les lecteurs. Quelques jours plus tard, on lit en tête d'un nouvel article de Louis XIII : « La bonne réception que chacun a faite au journal du siège de Corbie m'oblige à vous en donner la suite »; et l'on ne sait encore si c'est là une flatterie à l'adresse du royal collaborateur ou la constatation légitime du succès qu'avait procuré à la *Gazette* cette innovation du récit de la guerre fait avec une précision toute nouvelle, et provenant à coup sûr d'un correspondant fort bien informé. Au reste Théophraste Renaudot s'est vite lassé de donner aux articles qu'il recevait les honneurs de la tête et du grand caractère; il commence par réduire les caractères au numéro ordinaire de sa feuille, et il finit par reléguer les relations royales au milieu des lettres venues de l'étranger, où il faut quelque attention, souvent, pour les discerner.

Nous allons donner un article du roi. Nous le prenons directement dans le manuscrit, pour avoir la première rédaction directe de Louis XIII, en faisant grâce toutefois au lecteur d'une orthographe, ou plutôt d'une absence d'orthographe qui rendrait la lecture pénible et parfois impraticable. Nous choisissons une relation qui frappera par le souci, tout de journalisme contemporain, d'une exacte précision de menu détail; on verra que pour ses débuts dans la presse le prince-reporter avait, — au style près, et encore aujourd'hui est-on bien exigeant sur ce point? — toutes les qualités requises de l'emploi : on verra aussi ses défauts.

C'est le récit de l'entrevue du cardinal de Richelieu avec le duc Charles IV de Lorraine, à Charmes. Fatigué des trahisons continuelles de ce duc, qui, au mépris de plusieurs traités, soutenait toujours de son argent et de ses armes les sottes rebellions de Gaston d'Orléans, Louis XIII avait envahi toute la Lorraine, chassé et fait si bien traquer le duc Charles, que celui-ci, réduit aux extrémités, implora une entrevue avec le cardinal. Voici la narration du roi.

« Le cardinal duc arriva à Charmes à quatre heures du soir, attendit le duc de Lorraine jusqu'à neuf heures du soir : voyant qu'il ne venait point et qu'il n'en avait nulle nouvelle, se coucha et s'endormit. Sur les onze heures, le duc arriva, accompagné de vingt gentilshommes, et vint mettre pied à terre au logis du cardinal duc, lequel dormait, il y avait deux heures. Ses gens le voulant éveiller, ledit duc ne le voulut jamais permettre, ce que sachant, le lendemain 19 (septembre 1633), le cardinal duc se fâcha de quoi on ne l'avait éveillé, et incontinent alla voir ledit duc sur les sept heures du matin, lequel il trouva endormi, et ne voulut que l'on l'éveillât, et alla entendre la messe. En sortant de l'église, il trouva ledit duc, où se firent grands compliments, le cardinal voulant mener ledit duc à son logis, et le duc, le cardinal au sien. Sur ces compliments, quelqu'un dit : « M. de » Lorraine n'a pas ouï la messe : » sur quoi, le cardinal duc lui dit : « Monsieur, vous ferez mieux d'entendre la messe, » et puis nous traiterons. » Il s'y en alla. Le cardinal duc avait mis des gens pour prendre garde quand la messe serait dite, pour aller attendre M. de Lorraine en son logis : ses gens n'étant pas assez prompts pour l'avertir, comme il descendait le degré, il trouva M. de Lorraine en tête qui le surprit fort et lui dit : « Monsieur, j'allais à votre logis. » Se passèrent là-dessus force compliments et montèrent en haut, où ils furent enfermés trois heures ensemble sans rien faire : l'après-midi, ils traitèrent encore pour le moins quatre heures au logis du cardinal, où ne se purent accorder. Tout le monde croyant que tout était rompu, l'ordre fut donné aux troupes qui étaient venues avec le cardinal duc de se tenir prêtes pour s'en retourner le lendemain matin, 20, à neuf heures. Comme le cardinal duc vint pour dire adieu au duc, en son logis, ils parlèrent quelque temps ensemble et demandèrent un écritoire qui leur fut apporté, et le traité fut signé à l'heure que les parties s'y attendaient le moins. A l'heure même le cardinal duc envoya au roi le comte de Nogent, pour lui donner avis que le traité était signé, et que le duc de Lorraine serait le lendemain après dîner auprès de Sa Majesté. En même temps, le duc fit partir le sieur de Contrisson, avec passeport du cardinal duc, pour aller à

Nancy, défendre sur peine de la vie que l'on ne tirât point. La journée finit ainsi.

» Le 21, le cardinal duc est allé voir M. de Lorraine en son logis, et de là sont partis pour venir trouver le roi, le cardinal duc dans sa litière et M. de Lorraine dans le carrosse du cardinal duc, où étaient avec lui le cardinal de La Valette. le nonce du pape et le duc de La Valette. Comme ils ont été proche le quartier du roi, le cardinal duc a monté dans son petit carosse et est allé trouver le roi un moment devant que le duc arrivât. Puis M. de Lorraine est arrivé, à qui le roi a fait toutes les caresses du monde et l'a mené dans son petit cabinet où étaient le cardinal duc, M. le Garde des Sceaux, de Bullion, S. Chamond, Brassac et Bouthilier. Ils ont discouru quelque temps. Après, le cardinal duc est sorti avec tout le conseil, et M. de Lorraine est demeuré avec le roi qui l'a entretenu assez longtemps. Sa Majesté voyant venir l'heure du souper lui a dit: « Allez vous reposer à votre logis », et l'a fait conduire par M. le Premier et plusieurs autres seigneurs de la cour : ainsi est finie la journée.

» Le 22, au matin, le sieur Bouthilier, secrétaire d'État, et le P. Joseph, capucin, sont allés voir M. de Lorraine et ont demeuré deux heures avec, pour quelques petites difficultés qui restaient et pour résoudre le temps que les troupes du roi pouvaient entrer dans Nancy. Ledit duc a demandé d'envoyer quérir le sieur Jeannin, secrétaire d'État de Lorraine, qui était dans la ville: on l'a envoyé quérir aussitôt et n'est venu que trois heures après. Cependant le duc est venu voir le roi, où il est resté une heure, où on lui est venu dire que Jeannin était venu. Il sortit aussitôt pour aller à son logis où il fut enfermé deux grosses heures avec ledit Jeannin. Cependant on donna avis de plusieurs côtés à Sa Majesté que le duc avait quelque dessein de s'échapper; même, à ce que l'on a su depuis, on le croyait dans la ville, ce que Sa Majesté ne crut; mais pour éviter tout mauvais avènement, il commanda que l'on fît bonne garde dans le quartier, qui est l'ordinaire; et quelques officiers du régiment des gardes eurent ordre de se promener autour du logis, de peur que si M. de Lorraine eût voulu sortir la nuit, les sentinelles ne lui fissent quelque mauvais tour, de quoi le roi eut été au désespoir. La nuit se passa comme cela.

» Le lendemain 23, le duc dormit jusqu'à dix heures. I qu'il fut éveillé, le cardinal duc l'alla voir pour l'assurer, s le bruit qui avait couru qu'il se voulait sauver, que le n'en avait rien cru, véritablement qu'il eût extrêmeme fâché Sa Majesté si il eût fait un trou à la nuit, de quoi to l'Europe se fut moquée, ce qui avait obligé le roi à faire même garde dans son quartier qu'il a accoutumé en temps guerre, qui est très exacte, et commander à quelques offici de se tenir près de son logis, de peur qu'il ne lui arri quelque accident, comme j'ai dit ci-dessus. Quand le card nal fut sorti, M. de Lorraine alla à la messe puis retour dîner. La garde fut toujours fort exacte dans le quartie L'après-dîner on croyait entrer dans Nancy: même les troup furent commandées; cependant une bonne partie de la journ se passa en allées et venues du sieur Jeannin chez le cardin duc et aussi que le duc dit que ses troupes ne sortiraie point de Nancy sans une certaine marque qu'il leur ava donnée, et pour cet effet il envoya un de ses valets chambre en qui il se confie, dans Nancy, pour faire ven parler à lui le sieur Driguet, lieutenant de ses gardes, q porta l'ordre d'ouvrir le lendemain matin les portes a troupes du roi, et entrèrent, dès le soir, les maréchaux d logis du roi avec le sieur de Miromont, capitaine au régime des gardes, lequel manda le matin au roi que la garnis de la ville sortirait à huit heures du matin par la porte Sain Jean et que ceux du roi entreraient à neuf par les port Saint-Nicolas et Saint-Georges, ce qui a été exécuté. Comm le duc a su que tout était exécuté, il est venu voir le roi q lui a fait de grandes caresses. Le roi n'y a pas été couch la première nuit et n'y est entré que le lendemain 25, où éta près de la chapelle de Bon Secours, le cardinal de Lorrai est venu au-devant de lui, assisté du marquis de Mouy et plusieurs autres gentilshommes lorrains: de là, le roi est al à son logis pour donner promptement ordre à l'exécuti d'icelui ».

Cet article est un des plus corrects que le roi ait écrits; a été presque intégralement reproduit par la *Gazette*. On voit bien les défauts que nous avons dits, le ton d'un enfa

qui raconte une histoire, mais aussi la précision, l'honnête exactitude du récit. Cette exactitude se retrouve dans toutes les relations écrites par Louis XIII pour la *Gazette* de Renaudot, aussi cette impersonnalité et cette modestie. Mais l'historien, en les lisant, trouve d'autres réflexions à faire. Devant ces pages écrites sur le moment, heure par heure, quelquefois griffonnées au pied levé, il perçoit un certain nombre d'impressions qui l'aident à connaître cette hiératique figure royale.

L'impression de l'impassibilité, d'abord ; quoi qu'il arrive, alerte au camp, danger sous les balles, ou parmi les pestiférés, on sent que Louis XIII demeure froid et tranquille, que pas un muscle de son visage ne bouge, pas un nerf ne frémit chez lui : il est supérieur aux choses. Qu'elle vienne ou non d'une insensibilité naturelle, cette maîtrise de soi-même explique la dureté vigoureuse dont il a tant de fois fait preuve pendant son règne. En second lieu, on reconnaît un roi très appliqué, qui se met au courant des moindres faits, non seulement se fait rendre compte de tout, mais va voir lui-même les choses sur le terrain, donne des ordres, s'assure que ses prescriptions les plus minutieuses sont exécutées. C'est un soldat tout à son métier, un vrai soldat, qui aime le sifflement des balles et demeure une nuit entière à cheval par une pluie battante, s'il attend quelque attaque de l'ennemi : un soldat qui ne s'étonne, ni ne raisonne, dévoué à son métier, comme à une chose supérieure à lui-même. On croirait que la royauté ne lui appartient pas, mais qu'il appartient à la royauté : il a pour elle, le premier, un grand respect : il en est le premier serviteur.

LOUIS BATIFFOL.

LE

JARDIN SECRET[1]

— TROISIÈME PARTIE —

Le matin

Aujourd'hui, à mon réveil, la poste m'a apporté ce lettre :

Ingrandes, 10 ...

Mon cher amour,

Je trouve enfin le temps de t'écrire avec quelque dé... Toute la journée d'hier a été prise par les obsèques et par l'ou-verture du testament. Je ne t'ai pas télégraphié le contenu d. testament, parce qu'il est tout à fait prévu. Sur un morceau papier ordinaire, l'oncle a tracé ces simples mots : « Je lèg la totalité de mes biens mobiliers et immobiliers à mon nev Jean Lecoudrier et à ma nièce Hortense Courtois, par parti égales et conformément à la loi ». *Le tout dûment daté signé. Nous ne sommes donc ni lésés ni avantagés par rapp à la tante Courtois. Maintenant, à quelle somme va monter ..*

1. Voir la Revue des 15 novembre et 1er décembre.

succession? On ne s'en rendra compte qu'après la vente des trois maisons que l'oncle possédait, deux à Ingrandes et une à Châtellerault, et l'apurement de quelques hypothèques dont les intérêts sont en retard. Tout liquidé et les frais payés, je n'espère pas récolter plus d'une trentaine de mille francs. C'est déjà un gentil denier qui arrondira la dot de notre petite Yvonne.

Jusqu'à ce que je puisse me former une idée exacte de la fortune de l'oncle, il me semble raisonnable de rester ici : tu conçois que je n'ai nulle envie d'être obligé de revenir. Il me faudra donc aller passer un jour ou deux à Châtellerault, pour la maison de l'oncle et les hypothèques.

L'oncle est mort de la maladie de cœur qui le tourmentait depuis de longues années. Il a eu une forte crise qui l'a jeté par terre en l'absence de sa domestique, juste au moment où il achevait son déjeuner du matin. Il a encore vécu deux heures après avoir été secouru et mis au lit.

Dis à Ursule que sa sœur Geneviève se porte bien et lui fait ses amitiés. Maintenant que son maître est mort (en lui laissant six cents francs de rente), elle va s'établir mercière dans le pays. Elle dit qu'elle n'a pas envie de se marier.

Ici, presque rien n'a changé depuis ma première enfance. Combien j'eusse aimé te montrer la maison, le jardin, où j'ai vécu gamin, l'école, l'église! Tout cela, pour moi, évoque tant de souvenirs! Ah! ce n'est pas gai de vieillir, ma chérie. Mais, n'est-ce pas? on s'y résigne quand on est deux à voir passer les années, certains que rien ne peut vous séparer.

Ceci est pour te dire que tu me manques beaucoup. Je ne veux voir personne ici : tu sais que je suis brouillé avec une partie de ma famille : je ne me soucie pas de renouer les relations. Donc, je suis seul avec Geneviève. La journée passe encore, grâce à mes occupations. Mais les soirées sont interminables et, la nuit, je dors très mal. Il me manque ta bonne chaleur contre moi, ma chérie.

J'ai hâte de t'embrasser et de te serrer dans mes bras, de te dire toutes sortes de tendresses...

Ici quelques mots que je n'ai vraiment pas le courage de transcrire. Ils n'ont, du reste, de sens que pour mon mari et

pour moi. Ils signifient des choses de tendresse, d'intimité. Cela finit par :

Encore mille baisers bien tendres de ton

JEAN.

P.-S. — *Embrasse fort Yvonne. J'ai presque du regret de ne pas l'avoir emmenée avec moi. Elle m'aurait tenu compagnie.*

Voilà, n'est-ce pas, la lettre d'un brave bourgeois, un peu « égrillardé » par l'absence de sa femme qu'il aime, et mêlant dans sa prose affectueuse la gaillardise, la paternité, les souvenirs d'enfance et les intérêts d'argent.

Quelle épouse, recevant de son mari une pareille lettre, ne devrait s'en trouver satisfaite?

Moi, dans cette lettre, qui, avant-hier, m'eût réchauffé le cœur, je vois, comme des taches impures, apparaître les mensonges *que je sais mensonges*. Par exemple, le mal de l'oncle : il est mort épileptique : — le testament, qui n'est certainement pas ce que dit mon mari (pour garder de l'argent à mon insu); — la brouille avec sa famille : mensonge pour m'écarter d'Ingrandes!...

Que valent dès lors, les sentiments de paternité, d'amour conjugal?...

Aime-t-il sa fille, dont il mange le patrimoine avec des drôlesses? Moi, m'aime-t-il? Lui manqué-je comme il le dit? Me regrette-t-il, — me désire-t-il? Le jour même où il m'écrivait cette lettre, n'en adressait-il pas une autre à quelque maîtresse, lui disant, comme à moi, qu'il souhaite revenir vite à Paris, pour la serrer de nouveau dans ses bras?

Eh bien! voici ma conviction, ce matin, où, grâce à mes réflexions lentement mûries, je crois distinguer, sous son masque d'emprunt, le vrai visage de cet homme singulier. Quand il dit qu'il aime Yvonne, qu'il a le souci de son avenir, il ne ment pas. Quand il dit qu'il m'aime, que ma présence lui est précieuse, il ne ment pas. Il aime sa fille, il est

capable de travailler et de se priver pour elle, tout en réservant les droits de ses passions secrètes... Pareillement il m'aime, ou du moins il a besoin de moi pour la satisfaction de sa tendresse, et aussi pour une certaine qualité de joie physique que je lui donne et que des maîtresses *seraient incapables de lui donner*. Et en même temps, il désire sa maîtresse, ou ses maîtresses, pour « l'autre sorte » de sensations qu'il en reçoit.

Comment deviné-je cela? Parce que moi aussi, qui peux cependant me proclamer honnête femme, mon propre cœur, parfois, s'est ainsi comme dédoublé. Sans cesser d'aimer ma fille et mon mari, j'ai pris plaisir à des rêves, à des démarches qui allaient directement contre ma fille et mon mari.

Oui, je suis une honnête femme parce que je n'ai jamais commis la faute suprême... Mais suis-je bienvenue à me glorifier, comme il m'arriva hier, de tout mon passé d'épouse? Hélas! dans ce passé, il y a des mois que je voudrais aujourd'hui effacer de ma vie. Je n'ai pas été, certes, pire que beaucoup des bourgeoises que je connais; mais je n'ai pas été sensiblement meilleure. J'ai subi, moi aussi, la crise que je les ai vues subir. Seulement, je suis sortie de cette crise légalement non coupable, et, par là, je me suis enorgueillie de ma vertu. N'était-ce pas me leurrer?

Être demeurée, légalement, une honnête femme, cela est déjà surprenant, car je ne m'étais point mariée avec la certitude de rester honnête femme. Je n'aimais pas mon mari; j'étais en révolte contre le mariage, contre *mon* mariage. Or, cet homme que je n'aimais point, à qui je mentais à la minute même où, par lui, je devenais femme, j'ai fait avec lui huit années d'excellent ménage. Huit ans sur treize, qu'on pourrait donner en exemple. Qui fut l'auteur du miracle? La puissance de la loi? la puissance de l'initiation? Le certain, c'est que, malgré mes projets ambitieux, mes révoltes et mes mensonges, à peine mariée depuis une semaine, j'étais changée et asservie. Tous mes renoncements furent en germe dans celui, si prompt, où je sacrifiai aux jouissances de ma nouvelle vie le souvenir de mon grand amour de jeune fille; et de ce renoncement, qui ne me coûta guère, je reçus aussitôt la récompense... Le séjour au bord du lac italien, le voyage

qui suivit, furent une période ensemble trouble et satisfaite, bassement paisible et lâchement heureuse. Je me roulai avec plaisir dans la tranquillité de mon abdication. Enfin j'étais délivrée des hautes pensées!...

Au sens le plus précis et le moins noble du mot, je fus alors la *femme* de Jean.

Amants? Non, sûrement pas. J'ignore quels sentiments l'agitaient, lui : probablement, outre le désir très naturel en présence de la jolie fille neuve qui lui appartenait, la protection touchante de l'homme sur la vierge qu'il a conquise, et le léger dédain (symétrique de notre irritation) qui accompagne sa victoire. Ce n'était pas de l'amour, et moi, je ne lui rendais pas non plus de l'amour. Je ne l'aimais pas. Le jour où je le vis, abattu dans le champ de mûriers et de vignes, les yeux révulsés, frappé d'une paralysie soudaine, ma première pensée fut de le laisser là, de me dégager de lui en m'enfuyant. S'il était mort, j'aurais eu certainement plus d'embarras que de chagrin.

Alors, quoi?

Ah! tout d'un coup je viens de le comprendre, de le voir, ce lien qui m'attachait à lui : la complicité. Deux mariés de convenance, aux premiers temps du mariage, sentent qu'ils sont deux complices d'une sorte de lâcheté morale. Lâcheté d'avoir acheté une fille pauvre, lâcheté de se livrer pour de l'argent et de la respectabilité sociale, lâcheté pire d'être tout de même satisfaits l'un de l'autre, malgré les raisons qu'on aurait de se mépriser et de se haïr. A cette heure de complicité, l'on se pardonne, car on *se tient* l'un l'autre. Heure unique où l'on pourrait, sans risquer de rompre, se dévoiler tout ce qu'on s'est caché!

J'aurais pu dire, à ce moment où Jean ne pouvait se passer de ma présence : « Écoute, je ne t'ai pas avoué que mon père a été en prison, que j'ai couru le cachet et que j'ai été — que j'étais hier — que peut-être je suis encore aujourd'hui amoureuse d'un jeune homme qui m'a tenue dans ses bras comme une fiancée... Et je dois te confesser encore que je ne t'aime pas, et que je t'ai pris comme un moyen de me tirer de la pauvreté, du déclassement... »

Heure fatidique, où, malgré de tels aveux, Jean m'eût gardée!

Mais cette heure est brève et ne se recommence pas. Ce qu'on ne s'est pas dit alors, on se le cachera à jamais : bientôt les jours de la vie nouvelle, de la vie à deux, s'accumulant, vous font un passé commun, qui, définitivement, masque les deux routes diverses par où l'on est venu à se rencontrer. En même temps, les forces qui ont rapproché les époux — la loi et le désir — affaiblissent progressivement leur action. L'épouse s'aperçoit que le bénéfice légal lui est acquis, — comme le grade à l'officier : on ne peut lui ôter sa qualité de femme mariée; tout au plus aurait-elle peur de la séparation ou du divorce, qui sont une sorte de mise en disponibilité, mais qui, pourtant, sont encore la Légalité. — Quant à la domination de l'homme sur la femme qu'il a initiée, elle ne résiste pas à l'habitude. Même quand les ménages restent, comme l'on dit, *amoureux*, l'amour y est paisible et patient. Il advient cette chose imprévue, et à quoi l'on ne croirait pas si l'on ne l'avait éprouvée : la présence, à côté de soi, du compagnon accoutumé, finit par être un élément de calme physique. Les époux, à l'ordinaire, n'osent pas l'avouer, et les femmes qui se plaignent d'être délaissées sont rares : la plupart d'entre nous seraient incommodées par des retours offensifs du mari. Mais en réalité rien n'est plus chaste que la plupart des ménages; rien n'y évoque la passion. La passion s'entretient par l'insécurité, la brièveté des heures. Et les heures des époux sont, à l'excès, longues et sûres...

Ainsi, peu à peu, disparaissent les deux forces d'attraction qui ont d'abord uni les mariés de convenance.

Peu de mariages se rompent, pourtant. Jamais la pensée de rompre le nôtre ne m'est venue; ni, je le suppose, à mon mari... Il a préféré, lui, tous les tracas d'une vie double, affreusement compliquée, à la tranquille débauche où il eût pu se plonger sans péril, s'il eût reconquis sa liberté.

Et moi?

Moi, je me sens attachée au mariage, au mari, à la maison conjugale, par tant de liens ténus, mais solides, que maintenant même où je me sais trahie, je n'ai pas le courage de vouloir énergiquement ma vengeance et de tout lui sacrifier. J'ai beau me révolter là-contre, — mes raisons de vivre sont concentrées en mon mariage. C'est qu'insensiblement,

dans le lâche accord de nos volontés complices, à l'insu nos deux consciences, nous sommes devenus meilleurs plus dignes vraiment d'être aimés l'un par l'autre. Les c tholiques diront encore : « C'est l'efficace du sacrement... Moi, qui cherche à expliquer cela sans postulat religieux, me rappelle que les bœufs attelés au même joug finissent p s'aimer, d'un amour obscur et intime qui fait mourir l'un l'autre est enlevé. La raison de cet amour n'est que dans cohabitation et dans la simultanéité des actes, — pour avo eu faim, froid, fatigue, ou repos, chaleur et satiété, en mêm temps. — Des accords naturels dont la loi nous échappe se fo entre des êtres de même espèce, quand ils sont rapproché Et de cela sont faits l'accent du langage, la couleur des yeu dans une province, ou l'usage d'une certaine boisson, da un pays. Comme deux arbres très proches l'un de l'aut finissent par se coller sous une même écorce, deux époux s'uni sent par la seule cohabitation.

Ainsi le pacte immoral de deux êtres indifférents, qui trompaient l'un l'autre, devint, le temps aidant, l'union affe tueuse et profonde de deux vrais époux. Alors seulemen nous fûmes ce que nous n'avions pas été jusque-là : no fûmes mariés. Car ce n'est point dans les paroles rituell qu'est l'essence du mariage, ni même dans la communi amoureuse. Des paroles ne sont qu'un mouvement de lèvr et du bruit, l'amour peut être la négation du mariage (exempl l'adultère). Un homme et une femme sont vraiment épou quand ils sont devenus, par la vie commune, acceptée et goûté — des *parents*, — comme la consanguinité les crée. Quand femme est devenue pour le mari cette sœur dont parle le Ca tique, le vrai mariage est accompli. L'action mystérieu réside dans cette lente transformation dont aucun des de époux n'a conscience pendant qu'elle s'accomplit. Si les lo changent les rites conjugaux dans l'avenir, ce qui est probabl et que cela — la vie à deux et la communauté des intérê — soit conservé, ce sera encore le mariage.

Grâce à cette action moralisante de la vie à deux, q adoucit, pour ainsi dire, l'égoïsme humain en le dédoublar

j'ai pu demeurer longtemps après le mariage, huit années sur treize, une femme à peu près parfaite. D'être mère, comme il est juste, cela m'a prolongée et fortifiée dans cet état supérieur : l'orgueil et le contentement de la maternité avouée, proclamée, sont la sauvegarde de bien des unions.

Et cependant, même durant ces huit années, je ne fus pas absolument irréprochable. Ce que j'ai à me reprocher n'est point égal, bien entendu, à ce dont Jean s'est rendu coupable. Mais il y a eu tout de même, en moi, un coin de cœur et de pensée réservé, où pour rien au monde je n'aurais voulu que mon mari pénétrât.

Quand je prétends me prouver à moi-même que je suis une honnête femme, je me dis : « J'ai résisté à Herrscher et à Landouzie. » Cela veut dire : « Je n'ai rêvé à la possibilité d'une chute qu'avec Herrscher et Landouzie », — car je fus courtisée par bien d'autres... Notre vie extérieure, si étroite soit-elle, comporte des relations avec quelques hommes, célibataires ou mariés. Or je le proclame, et je suppose que toute femme assez jeune est dans le même cas : il n'y a pas un seul des hommes avec qui j'eus l'occasion de causer à l'écart cinq ou six fois qui ne m'ait offert ses bons offices pour tromper mon mari.

Le lieu principal où ces offres m'assaillirent fut le salon Herrscher, — qui représente pour nous, bourgeois modestes, le *monde*, la grande vie de Paris à laquelle nous ne participons point directement. — Avant que le vieux Herrscher, directeur du Crédit Commercial, fût malade, madame Herrscher mère recevait tous les lundis soirs, de décembre à la fin de mai. On rencontrait chez elle, outre ses deux fils, Henri et Lucien, jeunes et garçons l'un et l'autre, à peu près tout le monde financier et aussi beaucoup du monde artistique, plus le bataillon ordinaire des jouisseurs parisiens. Ces réceptions ont duré jusqu'à ce que le diabète du vieux Herrscher s'aggravât sans espoir de guérison. L'année qui suivit la mort de son père, Lucien se maria et devint chef de la maison. Madame Lucien Herrscher, beaucoup moins aimable que sa belle-mère, a remplacé les réceptions de chaque semaine par trois ou quatre

dîners somptueux et un grand bal chaque année. Nous sommes invités au bal et à l'un des dîners.

Du temps des réceptions hebdomadaires, on m'y a beaucoup fait la cour: cela débutait toujours de la même manière: des admirations, certaines politesses peu coûteuses, loges, cartes d'entrée pour les expositions des cercles, etc. Comme je ne me prenais pas à de telles amorces, beaucoup renonçaient. Les plus tenaces, principalement des messieurs âgés, s'engageaient discrètement à m'entretenir, surtout ceux qui pouvaient en quelque sorte me payer avec l'argent des autres: — les banquiers qui disposaient, pour Jean, d'avantages solides. — Je n'eus, en conscience, aucun mérite à refuser: l'idée d'appartenir pour de l'argent à des hommes que je n'aurais pas choisis me répugnait par trop. Puis j'aimais encore trop mon mari.

J'aimais mon mari. Cependant, tout en refusant de me vendre à des hommes qui me déplaisaient et en attribuant à ma vertu ce qui était l'effet de mon dégoût, j'ai permis de me courtiser aux hommes qui me plaisaient. J'ai goûté les approches, les propos d'amour impurs; enfin, j'ai flirté — pour employer ce mot que les bourgeois sont en train d'emprunter aux mondains, avec la chose: le mot est plutôt gentil, caressant, amusant; la chose est simplement tout l'adultère, sauf l'adultère même.

Le besoin de flirt me prenait par accès, né d'abord d'une sorte d'envie subite de me prouver à moi-même que « si je voulais!... » Il s'y mêlait de la coquetterie et du mauvais désir, et surtout l'agrément d'insérer dans sa vie un peu de roman sans conséquence. Je ne livrais pas grand' chose de moi, et au prix de ces abandons passagers que je jugeais inoffensifs, je vivais dans une griserie sentimentale délicieuse. — Telle fut mon aventure avec Dansette, le médecin. Elle se borna à des rendez-vous dans les parcs éloignés de Paris, afin de se promener aux côtés d'un joli homme qui vous dit des choses tendres. Telle, la redoute chez le peintre Levaillant, où, durant toute une nuit, j'eus pour courtisan M. de Moiray. Cela avait commencé par une valse significative (toutes les femmes me comprendraient si elles lisaient ceci), que ce clubman, à peine présenté, avait osé danser avec moi sans

que j'eusse protesté. Telle fut aussi la jolie (oui, réellement jolie) intimité avec Henri Herrscher. Celle-ci, du moins, ne me rappelle que des souvenirs aimables. Henri était fort jeune : vingt-quatre ans. Son sentiment pour moi fut sérieux et sincère. Je ne lui permettais guère que de m'en parler et de me l'écrire, ce qui m'a valu des lettres exquises, si tendres que je ne puis pas les relire sans émotion : car je les ai gardées! Justement parce qu'il était sincère, un peu timide, je l'ai fait souffrir de ma coquetterie. A cette redoute chez Levaillant, où M. de Moirax ne me quitta guère, je vois encore le visage bouleversé d'Henri quand, me rencontrant par hasard seule dans une des pièces du premier étage, il me dit à voix basse : « Comme vous me faites mal!... » Ce fut si gravement dit et si touchant qu'un instant je l'aimai. Je lui pris la tête dans les mains et je le baisai sur la joue. Voilà la plus grande faveur qu'il ait jamais eue de moi.

Tout cela, c'est bien peu de roman et bien peu de trahison. Quelle femme, pour si peu, n'imposera silence au remords? Quel homme n'en pardonne davantage à toute femme qui *n'est pas sa femme*? Est-ce que les bals, les réceptions mondaines, les visites, sont faits pour autre chose que pour favoriser cela? Est-ce que, le soir de la redoute Levaillant, la plupart des femmes présentes n'ont pas accordé de tels « menus suffrages »? Ce vice léger, pimpant, tout en paroles et en frôlements, n'a-t-il pas droit de cité dans le monde? Bien des fois, Jean et moi, nous en causâmes avec indulgence et gaieté à propos d'autres que nous. Cependant, je n'aurais jamais osé lui avouer ce qui fut mon fait, ce à quoi je participai. Remords? Non pas. Je sentais, en conscience, que tout cela n'avait aucune gravité, *pourvu que mon mari ne le connût pas!* C'est par les aveux, me semblait-il, que j'aurais commencé à nuire, à créer de la souffrance. Ainsi, je pense, dans la vie à deux, la nécessité des premières dissimulations s'impose à la femme, si elle n'a pas l'obscur héroïsme d'éviter toute coquetterie, de fuir la capiteuse atmosphère du désir masculin autour de sa jeunesse.

Non seulement j'ai caché à mon mari les petits faits précis,

tels que les promenades avec Dansette, la valse de M. de Moirax, le baiser d'Henri Herrscher, mais je l'ai systématiquement induit en erreur, je l'ai dérouté à plaisir par de fausses confidences. A m'entendre parler d'Henri Herrscher, il a dû penser que ce jeune homme me déplaisait. Et je crois que dans un ménage qui vit en bonne harmonie, le vœu même de maintenir cette harmonie induira la femme au mensonge : elle tiendra tout naturellement son mari à l'écart de l'agitation sentimentale sans laquelle elle ne saurait vivre heureuse... Lorsque cet air de sentiment respirable manque à la femme, elle souffre, et de sa souffrance elle fait pâtir le mari. Lorsqu'elle le respire en abondance, elle est heureuse, et exhale sa joie de vivre en tendresse pour son mari. A ce prix, quelques-unes se donnent un brevet d'honnêteté. Ce fut mon cas. Et certes, jusqu'au jour présent, il ne m'était pas venu à l'idée de me juger coupable ni pour les peccadilles en question, ni pour le mystère que j'en avais fait. Bien mieux, je m'applaudissais, je me décorais pour ma force à me défendre contre les hommes qui m'avaient déplu, et contre ceux mêmes qui m'agréaient, Herrscher et Landouzie.

Aujourd'hui, il faut bien que je regarde en face la misère de mon honnêteté. Le temps n'est plus aux duperies de soi-même. J'ai résisté à Herrscher parce qu'il s'est présenté trop tôt dans ma vie, qu'il m'a fait la cour trop tendrement et trop naïvement, que la maternité, survenant à point, m'a défendue. Quant au capitaine Landouzie, si je n'ai point failli par lui, au sens légal du mot, la vérité est que j'ai été moralement sa maîtresse... Voilà l'aveu écrit, qui obstruait ma conscience. Il m'en coûtait de déchirer le pacte conclu avec moi-même, par quoi la conscience devait se taire, sur le chapitre Landouzie, afin que je pusse continuer de me dire : « J'ai résisté ! » Eh bien, non ! je n'ai pas résisté, ou du moins ma volonté n'a eu aucune part dans ma résistance. Telle est la vérité. Ceci doit être une confession, ou rien.

Vers 1891, j'ai ressenti — comme à un certain moment de leur vie conjugale l'ont ressenti plusieurs bourgeoises hon-

nêtes que je connais — le besoin de l'adultère. Les écrivains appellent cela *la crise*, tout court, ou l'âge critique... Il n'y a pas d'âge critique. Il y a un moment où une femme qui, jusque-là, a été satisfaite par le mariage, arrive à souhaiter autre chose. Pourquoi, en 1891, ai-je commencé à me désintéresser de mon mari, de mon ménage, de ma fille?... Premièrement pour cette banale raison que tout lasse, comme dit le proverbe. Le plaisir que peut goûter la jeune épouse à installer sa maison, à diriger son ménage, à élever son enfant, était épuisé pour moi. Ma vie était trop, le lendemain, ce que je la prévoyais la veille.

Donc, à l'origine, un ennui lentement mûri, auquel se mêlait une indifférence croissante à l'égard de Jean. Lui me témoignait une indifférence égale, ou plutôt, comme je l'expliquais tout à l'heure, il n'était plus question d'amour entre nous. L'un à l'autre, nous nous donnions le calme; mais ce calme était vide et oppressant. L'influence de mes nerfs s'exaspéra. Je connus les heures de frémissement intérieur, de chaleur aux mains, de bâillements et de larmes qui seraient, pour un mari avisé, le meilleur signe de danger. Comme, à un certain moment de ma vie de jeune fille, la solitude de mon cœur m'était devenue pénible, ainsi je commençai à souffrir du repos où la vie conjugale laissait maintenant ce cœur, naguère agité et occupé par elle. Être livrée à un homme, c'est pour une vierge un événement *révolutionnaire*, qui l'ébranle pour longtemps; puis vient la maternité, qui continue la période d'émoi. Tant que durent ces temps troublés, tant que la femme n'est point remise de cet afflux de sensations et de soucis nouveaux, elle est incapable de rêver et d'agir hors du mariage, elle est asservie au mari, même sans aucun goût de vertu. Les séducteurs professionnels ne l'ignorent pas. Ils s'abstiennent d'attaquer les jeunes épouses avant quelques mois de mariage. Ils attendent patiemment la prochaine revanche, sachant bien que, dans le mariage même, dans l'accoutumance conjugale, s'exerce une sorte d'entraînement, de préparation à leurs projets. Quand le régime conjugal est enfin établi, quand l'accoutumance est complète, aussitôt l'épouse sent que ce trouble délicieux, ce trouble antérieur lui manque. Regret du passé chez l'honnête femme, désir de

l'aventure chez les autres : combien éprouvent le besoin d'un *nouveau mariage*, où tout ce qu'il y eut d'exquis dans la première initiation se recommence!

Chez les femmes d'un certain grand monde oisif et jouisseur, l'adultère est tellement à la mode, il est considéré comme si peu important, et, en somme, prévu dès le mariage, que la crise est sans doute moins sensible que chez nous, modestes bourgeoises. Nous autres, au cours des premières années conjugales, nous sommes sincèrement résolues à demeurer honnêtes; tout notre bonheur, nous l'attendons de notre mari. Et voilà que, subitement, il se fait en nous une grande sécheresse; nous nous retrouvons seules dans le mariage, comme naguère dans le célibat. Et nous souffrons davantage, car, cette fois, nous avons éprouvé la douceur d'être aimées. Cette fois encore, comme au temps de notre jeunesse, nous croirons rencontrer l'homme providentiel, l'amant nécessaire. C'est tout simplement l'éternelle, l'immanquable *tentative* masculine qui trouve, cette fois, une forteresse d'avance rendue à merci. Telle j'étais, quand j'ai rencontré le capitaine Landouzie.

Cette rencontre eut lieu, naturellement, à l'un des bals Herrscher, où toute ma mondanité était circonscrite. S'il n'avait pas fait la « tentative », il est certain que je ne l'aurais pas distingué : trop souvent, nous ne choisissons pas ; nous aimons l'homme qui s'impose le mieux.

Landouzie n'était pas beau. Il avait une figure singulière, à fortes saillies d'os, avec trop de poil noir sous les yeux, autour des oreilles, — la moustache lourde et les cheveux drus. Ses yeux petits brillaient noir, ils dardaient le regard. Qu'ils sont rares les yeux qui *regardent* vraiment ! Mérite-t-elle le nom de regard, cette vision flottante qui semble subir les choses au lieu de les surprendre ? Les yeux de Landouzie lançaient, vibraient réellement leur vision ; une vision qui vous touchait à son gré, comme un frôlement matériel, infiniment subtil et pénétrant. Son corps n'avait rien des proportions classiques d'une académie. Les épaules, les bras, la tête, semblaient trop

gros pour la taille. Il avait, ainsi que je l'ai entendu dire assez justement autour de moi « le type buffle », c'est-à-dire que tout son être révélait une puissante vigueur mue par un caractère violent. De la force visible et un regard net et fixe : quelles précieuses armes pour un conquérant de femmes ! Une femme, seule avec un tel homme, est déjà en péril, car elle a peur : elle se sent, *par trop*, la plus faible... Je me rappelle aussi l'impression singulière que me fit sa démarche, la première fois que je le vis. Il semblait, à chaque pas, prendre son élan, une épaule en avant, comme pour culbuter un obstacle.

Tout cela composait un ensemble qui, naturellement, exaspérait les hommes. Les hommes pardonnent encore aux succès féminins des bellâtres : la raillerie, contre ceux-ci, est aisée, et ils sont, par trop de points, ridicules. Mais ils ne pardonnent pas volontiers aux hommes laids (comme le capitaine Landouzie) qui triomphent seulement par une sorte d'excès manifeste de virilité. Les triomphes de Landouzie étaient célèbres ; ils lui faisaient cortège, l'illustraient de cette renommée ostensible, bruyante, sans laquelle un homme est rarement remarqué par nous. Je n'étais pas la seule, j'en suis sûre, à ces bals Herrscher, à trembler, quand Landouzie me priait à valser...

D'avance, les unes et les autres, nous étions prévenues par la renommée qu'il allait se traiter des choses de notre pudeur intime, qu'il allait falloir se défendre ou discuter comment on céderait : quelle femme, par une telle émotion, n'est préparée à tout entendre ? D'ailleurs, nous haïssions ce Landouzie, lorsque ce n'était pas à nous qu'il s'adressait, non par jalousie, mais par instinct, par solidarité de sexe. De loin, rien qu'à le voir parler à une femme, on sentait si bien qu'il lui disait des choses de maître à esclave, et que l'autre recevait cela domptée et soumise, et qu'il était en train de s'amuser d'elle et d'en faire son jouet ! On aurait voulu crier de loin : « Prenez garde ! Chassez-le de vous, ne cédez pas... » Pendant qu'on pensait cela, il se levait, quittait son interlocutrice, venait à vous, s'asseyait à votre côté. Il vous disait les mêmes choses... et, au fond du cœur, on lui était reconnaissante, on y goûtait une secrète joie. Il nous a toutes plus ou moins

séduites : s'il eût été livré à nous toutes, mais à nous toutes ensemble, je crois que nous l'aurions chassé comme une bête malfaisante.

Le procédé de séduction de Landouzie, — tels la plupart des séducteurs, — était uniforme. D'une femme à l'autre, il ne se donnait pas la peine d'en changer. Il nous traitait avec beaucoup de mépris ; mais, sous ce mépris, perçait un désir ardent et tendre, une volonté de nous conquérir si violemment sincère qu'on lui pardonnait... Les cinq premières minutes que je fus avec lui en tête à tête, — nous dansions, — il me parla de l'odeur de mes bras et des veines bleues de ma gorge. Cela eût suffi, dit par un autre homme, à me le faire exécrer sur-le-champ. Et ce fut de pis en pis, dès lors, à chaque rencontre, dès qu'il eut résolu de me poursuivre. Les maris, qui, pour la plupart, ont eu ces façons du temps qu'ils étaient célibataires, livrent cependant leurs femmes aux danseurs! Ils font semblant de croire à cette ridicule, hypocrite convention, par laquelle le bal serait un divertissement, une sorte de sport, comme la promenade ou la gymnastique : c'est, uniquement, un marché d'intrigues.

Comme j'étais en pleine crise quand il m'arriva de rencontrer ce Landouzie, l'assaut me trouva désemparée. Avait-il, lui, deviné l'ennui où je languissais? Il me demanda, ce premier soir où il m'avait fait danser, la permission de venir me voir chez moi ; il me fit entendre sans autre préparation qu'il voulait être reçu seul : — « car c'est moi qu'il venait voir, et non pas des gens causant avec moi ». — et je cédai tout de suite sur ce point, contrairement à toutes mes habitudes!

Et (puisque ce qui me tourmente surtout aujourd'hui, c'est d'avoir caché la vérité à mon mari), il convient de rappeler que, dans le fiacre qui nous ramenait à la maison, je ressentis une gaieté effervescente qui m'était inconnue depuis le matin de ma première rencontre avec Léon Delsarte. Deux heures plus tard, je me suis éveillée pour repenser à tout ce qui s'était accompli ce soir, à ces approches de l'*aventure*, subies sans y consentir encore. Comme c'était moins pur, mais comme c'était plus enivrant que ma juvénile passion pour Léon Delsarte! Car je n'étais pas, moi, une Emma

Bovary romantique et innocente, revenant du premier bal avec des mirages d'aristocratie dans le cerveau. J'étais une pratique bourgeoise parisienne arrivée au bout de sa passivité. C'est le frémissement de l'impur effleuré, respiré, qui me troublait jusque dans ce lit conjugal... Ah! si jamais des femmes de ma condition lisaient ces lignes, combien y reconnaîtraient, j'en suis sûre, un mal dont elles souffrent! Comme elles reconnaîtraient cette étrange puberté d'adultère dont je fus prise alors, et que les poètes et les romanciers se plaisent à parer de grands noms sentimentaux!

Quand cette crise la surprend, que doit faire, grand Dieu! l'honnête femme? Garder son secret et fuir le danger, — c'est de l'héroïsme, outre que ce n'est pas toujours possible. (Comment, sans provoquer l'éveil du mari, etc..?) Suivre le conseil que donne Michelet dans son livre, à la fois puéril et inspiré, de *l'Amour* : avouer tout à l'époux, se réfugier dans ses bras et lui demander secours? Nulle épouse ne le fait, et avec raison. On n'y gagnerait que le mépris et l'irritation de son mari. On est condamnée à mentir, puis à trahir.

Moi, très vite, je m'habituai à mentir. Je ne crois pas que mon mari ait jamais soupçonné un péril aux visites de Landouzie. D'ailleurs, comme la chute définitive m'inspirait une peur extrême et de véritables remords préventifs, je m'ingéniais à la retarder. Les circonstances m'y aidèrent. Surveillée par Ursule comme je le suis (encore qu'à la longue cette fille ait pris, je crois, confiance dans ma fidélité à son maître), il ne pouvait être question de nombreuses entrevues chez moi. Il y en eut six en tout au cours de l'hiver, et le capitaine put s'y convaincre que mon salon n'était pas un lieu propice à s'emparer d'une femme.

Étrange liaison dont les événements ne furent et ne pouvaient être que des paroles prononcées et écoutées, des consentements d'idée, des accords de projets, — sorte de lutte d'une volonté contre une volonté, mais aussi troublante, aussi âpre que l'eût pu être la lutte de nos corps! Je n'étais pas la maîtresse de Landouzie, je ne lui avais permis aucune liberté et il n'en avait sollicité aucune : néanmoins, après ces six visites *innocentes* et la vingtaine de rencontres chez les Herrscher où nous nous arrangions à « flirter » ensemble, il était moralement maître

de moi, et, par lui, j'étais non pas déshonorée, mais, si l'on peut ainsi dire, définitivement « dépudorée ».

Il m'a conquise en sachant découvrir le peu de boue (je crois sincèrement qu'il y en avait peu) qui engluait le fond de mon âme. Et cela me troubla si singulièrement que cela me changea toute et, par là, donna à ma vie un goût nouveau, singulier, savoureux. Lui, je crois que son plaisir fut justement de me révéler à moi-même le coin gâté qu'il y a dans toute Ève. Le reste devait lui importer assez peu, car il ne mit guère d'empressement à l'obtenir. Il préféra la volupté plus rare de ternir ma vie honnête et mon imagination chaste, ineffaçablement. Parfois il me disait : « Vous ne serez peut-être pas ma maîtresse ; mais il y aura entre vous et moi des secrets que jamais, jamais, vous ne pourrez dire... J'ai pris possession de certaines régions de votre pensée où votre mari n'osera jamais accéder, et que vous-même vous ne soupçonniez pas. Vous êtes plus que ma maîtresse ! »

C'était vrai. Dans le jardin secret que toute âme contient, c'est lui qui, pour moi, a semé les plantes les plus vénéneuses. Sans avoir exigé ni reçu de moi nulle faveur positive, il a contraint ma pensée à ce qu'une honnête femme, pour rester telle, doit éternellement ignorer. Et cette autre Marthe, une fois créée en moi, n'est plus disparue. Il m'est resté de la « matière à penser impur » que je ne possédais pas avant.

Oh ! triste et trouble cœur ! La force me manque à présent pour en continuer l'examen. Il y a quelque chose de si médiocre, de si manqué dans le dénouement de cette aventure !

Et puis, à quoi bon ? Ai-je besoin d'aller plus avant pour connaître ce que je vaux ?

Après midi.

Une dépêche bleue : je l'ouvre et je lis :

La maison Legrand vous prie de vouloir bien visiter aujourd'hui, de trois heures à cinq heures, l'assortiment de tapis d'Orient qu'elle vient de recevoir.

Allons ! Voilà du nouveau ; voilà de l'action. Tant mieux ! J'étais lasse et désorbitée. Je ne savais plus où s'égaraient mes réflexions. Au moins je vais avoir à marcher vers un endroit, à parler à un homme. Et, pour quelque temps, la logique des événements ambiants et le concert des volontés d'autrui vont me dispenser d'avoir une conscience et une volonté.

Six heures du soir.

Dans ma chambre.

Yvonne n'est pas encore revenue du cours, où Germaine l'a conduite. J'ai renvoyé à l'office Ursule qui, m'ayant vue rentrer tout à l'heure, rôdait autour de moi, guettant le paquet que je rapporte. Il contient les documents du tiroir, repris par moi cette après midi — tous — à Miton-Muller.

Ma porte fermée, j'essaie de me recueillir. Je regarde, autour de moi, les choses accoutumées.

Les vois-je pour la première fois, — ou les retrouvé-je après les avoir perdues ?... Elles m'enveloppent, elles me pénètrent. Je les vois passionnément. Je les *veux*.

Voici l'histoire de ma journée.

J'arrivai chez Miton-Muller à l'heure fixée. Moins émue que les deux premières fois, je constatai que le cabinet du policier libre ressemble à peu près à n'importe quelle étude de notaire ou d'avoué. Miton me parut lui-même un assez brave homme, obligeant et poli, encore qu'un peu charlatan.

Il me félicita d'abord sur mon sang-froid.

— Bravo ! — me dit-il après m'avoir observée une minute ou deux, — je vois avec plaisir que nous avons pris hardiment notre parti... Les dames se décident et se calment plus vite que nous autres hommes, à l'opposé de ce qu'on croit généralement. Au fond, je suppose que c'est parce qu'elles sont encore plus curieuses que jalouses, et que nos enquêtes les amusent.

— Je vous assure, répondis-je, que je me passerais volontiers de l'amusement !... Sans votre lettre de ce matin, peut-être

allais-je vous écrire de tout suspendre et de me renvoyer papiers.

— Vous auriez eu tort! Vous auriez eu grand tort... doit toujours pousser une enquête jusqu'au bout, ne fû que par délicatesse vis-à-vis de l'enquêté! Mais oui, par d catesse!... Votre mari, du moment que vous le surveillez le droit d'exiger que vous ne vous contentiez pas, pour ass votre opinion, de renseignements tronqués, d'hypothèse La science ne vit plus d'hypothèses comme autrefois. Il faut des faits, des faits, toujours des faits. Et nous exerç ici une véritable science exacte...

Dans sa figure falote, ses beaux yeux d'Oriental me reg daient, tellement paisibles, que je ne pus distinguer si phrase était ironique ou prudhommesquement convaincue.

Il ajouta :

— Nous avons des faits, déjà. Des faits très important En deux jours!... J'espère que vous êtes vite servie!... Ne vo troublez pas : rien de grave.

Je me sentais très pâle, mon sang refoulé vers le cœur.

— Dites, monsieur.

Il atteignit sur la table un dossier qui contenait, out beaucoup de papier blanc, quelques notes au crayon. Il l'ou vrit et le feuilleta de la main gauche, tandis que, de l'ind droit, il grattait le trou mastiqué de son bureau.

— Monsieur votre mari, reprit-il, a un appartement ville...

— Je le sais. Où cela?...

— Nous possédons là-dessus des détails précis, des cert tudes. L'appartement est un rez-de-chaussée dans la cit d'Antin. C'est le troisième, à notre connaissance, que mon sieur... (il chercha le nom, puis l'évita) que monsieur votr mari ait loué pour son usage personnel.

— Et il y reçoit des femmes?...

— Nous viendrons à cela tout à l'heure... Pour vous mon trer combien notre enquête est consciencieuse, habile, je vou dirai que les deux précédents appartements étaient l'un ru Cortambert, à Passy, l'autre rue Rennequin, aux Ternes Monsieur votre mari a déménagé de la rue Rennequin, e avril 90, pour installer son mobilier cité d'Antin, 5 *bis*. Voici l

plan de ce rez-de-chaussée... (Il me tendit un croquis au crayon.) Vous voyez, c'est très commode : deux sorties, sans compter que la cité elle-même a trois issues.

— Et les femmes, vous avez leurs noms?

— Ah! voilà ce qui vous préoccupe! Eh bien! pour le moment, je n'ai pas de noms à vous fournir. Bien entendu, si vous le désirez, nous pourrons vous satisfaire... Vous nous direz jusqu'à quelle époque il vous plaît de remonter, et nous saurons les noms, tous les noms... Seulement, n'est-ce pas? ce seront des enquêtes distinctes et, naturellement, des frais nouveaux. Nous prenons les intérêts de nos clients, *chère* madame. Nous évitons de les induire en dépenses superflues. Or, dans votre cas, pour le constat de... de chose... l'indispensable est déjà entre nos mains.

Il s'interrompit, quêtant une réponse. Je le pressai du geste.

— Monsieur votre mari se rencontre actuellement à peu près deux fois la semaine, dans le rez-de-chaussée de la cité d'Antin, avec une dame blonde... Vous avez mal?

Un étourdissement subit déplaçait sous mes yeux, comme dans un lent roulis, les murs, le bureau, Miton-Muller... Je pensai :

« Il a une maîtresse... *Maintenant!*... C'est vrai, cela!... » De l'apprendre ainsi, pour ainsi dire officiellement, sans doute possible, cela me heurtait d'une violence inattendue, plus que toutes mes découvertes d'avant. Ah! il n'y avait plus moyen de s'y tromper, cette fois : j'étais jalouse, jalouse à griffer, à mordre, à tuer.

Je demandai :

— Est-elle jolie?

— C'est la question que nous posent toutes ces dames, répliqua Miton en souriant. Je n'ai pas de renseignements là-dessus, madame. Je n'en demande pas à mes agents : leurs appréciations sont trop personnelles, l'expérience me l'a montré. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela fait? Notre dossier dit : « Une jeune dame blonde, généralement habillée de noir : élégante : elle a l'air d'une personne comme il faut... » Ne vous fiez pas outre mesure, non plus, à cette dernière impression de nos agents.

— Vous ne savez pas le nom?

— Pas encore. Monsieur votre mari est très discret. D. aucun de ses trois appartements, il n'a loué sous son vé table nom. On n'y connaît que « Monsieur Maxime ». — monsieur Maxime ne laisse point traîner de papiers compr mettants. — Comme ce n'est pas un garni, mon agent s'est a stenu d'y entrer... La dame blonde vient en fiacre et s'en de même. Le fiacre attend; on l'a pris, ordinairement, dai le quartier de la rue de Rivoli, près du Palais-Royal : jama à une station. Je ne vous dissimule pas que ces renseign ments nous viennent tout simplement de la concierge. On e aurait de plus complets, si l'on voulait. Cette femme soign un vieux mari infirme : elle est misérable : elle a besoin d'ar gent... En y mettant le prix, elle se prêtera à toutes les com binaisons. Nous agirons selon votre désir.

Je compris aussitôt ce que je désirais : voir l'appartement la concierge, et aussi, le plus vite possible, l'élégante dam blonde en noir. Miton, qui arrêtait sur moi ses beaux yeu comiquement embusqués dans les rides de son visage, devin ce projet.

— Vous pensez déjà à y aller vous-même. Prenez garde Vous n'apporterez point à cette démarche le sang-froid de no agents. Mieux vaudrait encore faire venir la concierge che vous, ou la rencontrer ici, si vous tenez absolument à l'in terroger. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle vous dira de plus qu nous?

— Après? demandai je sans répondre à sa question. Vou ne savez rien de plus?

— Si. Nous avons un renseignement assez important et qu expliquerait, peut être, les trente mille francs dissimulés pa monsieur votre mari.

— Dites vite, monsieur!

— Il ne faut pas vous émouvoir, comme tout à l'heur Ce n'est rien qui puisse vous rendre jalouse, au moins dan le présent!... Monsieur votre mari, comme la plupart des céli bataires mûrs, avait autrefois une liaison qu'il rompit, proba blement pour se marier. Et de cette liaison...

— Il... un enfant?

— Pr... sément

— Oh! mon Dieu!...

— Voyons, chère madame... pourquoi vous émouvoir? l'enfant ne connaît ni son père ni sa mère. Il est adopté et élevé par une femme du pays de votre mari, aux environs de Châtellerault, très dévouée, très discrète, qui ne parlera pas... Avant de le lui confier, on l'a, croyons-nous, fait séjourner quelque temps dans un hospice belge d'enfants trouvés... Ah! votre mari est la prudence même; et intelligent, avec cela!... De la sorte, nul, sauf lui-même peut-être, ne pourrait jurer que ce soit bien son enfant... Beau début de feuilleton, n'est-ce pas, madame? Enfin je vous assure que vous n'avez rien à redouter : tout présage que le jeune homme (il a quinze ans) vivra et mourra sans connaître ses vrais parents. Au fond, réfléchissez : la conduite de monsieur votre mari lui fait plutôt honneur. Il y en a tant, — conclut emphatiquement Miton-Muller. — qui oublient le fruit de leurs plaisirs!

— Vous êtes sûr de tout cela? questionnai-je.

— Parfaitement sûr... D'autant plus que j'ai dirigé moi-même cette petite enquête, plus délicate. Ah! vous vous demandez comment, en deux jours...? Cela n'a pas exigé de grands efforts, allez! M. Lecoudrier, m'aviez-vous dit, est depuis près de trente ans employé au Crédit Commercial... Il n'y avait qu'à chercher. dans le personnel de cette banque. quelqu'un l'ayant connu avant son mariage. J'ai trouvé sans peine. Un garçon de bureau... très fidèle... un homme de confiance... les annales vivantes de la maison... C'est en même temps un convive fort agréable. J'ai dîné avec lui, hier soir... Il m'a raconté beaucoup de choses sur les messieurs Herrscher... Il a la spécialité des... commissions délicates. Vous comprenez? Nous en trouvons toujours un comme ça, au moins, par administration. Rappelez-vous ceci, madame : tout subalterne qui accepte de faire des commissions délicates compte sur un double salaire : le salaire immédiat que vous lui donnez, et l'autre, plus incertain, mais plus fort. qu'il obtiendra un jour en vendant sa discrétion.

— Et selon vous, — demandai-je après un instant de silence, — les trente mille francs de valeurs seraient destinés à l'enfant?

des crises de nerfs et des nuits blanches. Vous souhaitiez le divorce ? Vous l'aurez sans procès scandaleux. Nous filons Monsieur à son retour. Au premier rendez-vous avec la dame en noir, vous les pincez ensemble dans le nid chaud. Voilà un bon divorce, bien établi en une séance, sans contradiction possible, sans risque de détails gênants dans les journaux. Auparavant, bien entendu, vous avez remis tous les papiers à leur place : jamais votre mari ne se doutera que vous les avez lus ; il sera pris au piège sans pouvoir s'expliquer comment. Au contraire, imaginez toutes ces lettres lues à l'audience, les journaux en publiant les fragments... Oui, je sais bien, le compte rendu des procès en divorce est interdit, mais pas l'allusion, l'écho, la chronique... Messieurs les journalistes s'entendent à tourner la loi. Tels petits gratte-papiers scandaleux guettent de pareilles affaires comme la plus riche matière à chantage... Croyez-moi et laissez-moi faire. Je suis prêt à vous garantir votre divorce à forfait, entendez-vous ? Vos démarches seront réduites au minimum, et vous ne me paierez qu'une fois le jugement rendu. Cela vous coûtera moins cher que de poursuivre l'enquête, et moi, j'y trouve aussi mon avantage : l'affaire est moins incertaine ainsi et plus... comment dirai-je ?... plus classique.

— Mais, objectai-je, le divorce ne rendra pas à la communauté, c'est-à-dire, en somme, à ma fille, l'argent dissimulé, qui s'en ira à Ingrandes, entretenir un bâtard.

— Assurément, répliqua Miton-Muller, les trente mille francs du tiroir doivent être considérés comme « acquêts » du ménage, et vous appartiennent par moitié... A vous, toutefois, de décider si quelques billets de banque valent mieux que votre repos... Et puis, — ajouta-t-il après un silence, — trouvez-vous bien équitable de dépouiller le fils au profit de la fille ? La fille, qui est légitime, n'a-t-elle pas trop d'avantages sur l'enfant naturel, pas reconnu, élevé comme un paysan ?

Il me parlait, maintenant, exactement comme ce notaire de comédie dont il avait l'apparence. Il parlait, semblait-il, contre son intérêt de commerçant, qui eût été plutôt de compliquer l'affaire, de m'induire en dépenses ; cependant, je sentis qu'il pensait ce qu'il disait, qu'il me conseillait réellement au mieux

de mon intérêt. Et je compris que chaque métier, même le plus infâme, a son code d'honnêteté, condition de son existence même.

— Enfin, que décidez-vous ? — me demanda Miton-Muller. — Devons-nous poursuivre l'enquête rétrospectivement, ou nous contenter, comme je vous y engage, de surveiller monsieur votre mari, dès qu'il sera revenu à Paris, pour constater le flagrant délit nécessaire au divorce ?

Le divorce ? Je n'y pensais guère en ce moment... Voir l'appartement, voir la femme, voilà ce qui m'agitait.

— Vous avez raison, dis-je. Rendez-moi les documents... Quand mon mari sera de retour, je vous préviendrai.

Miton-Muller, sans répondre, atteignit la chemise de carton où étaient renfermées les pièces ; il les compta et, me les remettant :

— Veuillez vérifier, dit-il. Tout est en ordre.

Je les comptai, à mon tour, sans trop savoir ce que je faisais.

— Qu'est-ce que je vous dois, monsieur ?

— Pour ce que nous avons fait, la provision que vous avez déposée suffira. Nous vous demanderons un nouveau dépôt quand le service de surveillance devra commencer.

— Alors, monsieur...

Je me levai. Miton-Muller me conduisit jusqu'à la porte. Il devinait, évidemment, que je ne suivrais pas ses avis, que je continuerais l'enquête pour mon compte : et, sans doute, il croyait devoir me marquer sa désapprobation par une froideur digne.

— Madame...

Je m'inclinai, et, cette fois, sans que personne m'accompagnât à travers le vestibule, je gagnai la porte. En remontant dans mon fiacre, je dis au cocher :

— Cité d'Antin.

— Quelle entrée ?

— Celle que vous voudrez.

Pendant la course, je fis mon plan. Aller au numéro 5 *bis* comme une nouvelle « bonne fortune » de Jean, demander sans affectation « monsieur Maxime » ; tâcher, sous ce prétexte, de pénétrer dans le rez-de-chaussée et d'y être laissée seule.

Ce que j'y ferais ensuite, je ne m'en occupais pas encore.
Le fiacre s'était arrêté au coin de la rue La Fayette. Je le renvoyai, gardant mes papiers avec moi. Un peu de curiosité perverse et de divertissement malsain aiguisait certainement l'émoi singulier qui m'agita quand je pénétrai dans la cité. Je regardai ces façades moroses de grandes casernes assez mal tenues : « Ce n'est pas ici, pensais-je, que j'aurais choisi mon nid d'amour. »

Mais, comme une réplique soudaine de ma conscience, les souvenirs les plus secrets de mon passé s'évoquèrent. — une autre démarche, une autre maison, vers laquelle, une fois, je m'étais dirigée, *et non pas en enquêteuse.*

J'étais arrivée devant le numéro 5 *bis*. La maison est un peu plus petite que les autres ; récrépie aussi depuis moins longtemps. La porte cochère est flanquée par une mercerie, d'un côté, et, de l'autre, par un magasin d'herboriste : grande porte à colonnes encastrées dans la muraille. La loge de la concierge est à gauche, sous la voûte, en contre-bas. On y accède en descendant trois marches. Dans cette loge, vaste comme un salon bourgeois, et assez propre, il n'y avait, au moment où j'entrai, qu'un homme en calotte, assis sur un fauteuil à roues, les jambes couvertes d'un vieux plaid, — bien qu'il fût tout contre le feu. Il me vit entrer, et, alors, il poussa une sorte de cri particulier, tellement bizarre que je me demandai, un instant, s'il ne sortait pas du gosier de quelque ara en cage. A ce cri, du fond de l'autre pièce qu'on apercevait par la porte ouverte, répondit une voix féminine, douce, fatiguée, un peu fêlée :

— Voilà !

Puis la femme parut. C'était une grande maigre. Ses cheveux bruns, mal peignés, encadraient un visage délicat et flétri. Elle était vêtue d'une robe noire élimée, luisante. Malgré tout, on devinait une jolie jeunesse passée, et que la misère, l'anémie, le chagrin, la vieillissaient plus que l'âge.

— Madame ?...

Je m'étais arrêtée sur les degrés qui descendaient à la loge ;

mon plan me fuyait, je n'avais plus de mots ni d'idées. Enfin je pus dire :

— Monsieur Maxime ?

La femme s'embarrassa :

— Monsieur Maxime ?... Mais... il n'est pas là, madame.

Je répondis d'une voix mal assurée (l'émotion, heureusement, ne démentait pas mon personnage) :

— Cela ne fait rien. Je sais qu'il doit venir tout à l'heure. Je l'attendrai dans l'appartement.

Elle hésita encore, puis alla prendre une clef dans un casier. Timidement, par brefs coups d'œil, elle me dévisageait. Avant de se décider à me suivre hors de la loge, elle balbutia :

— C'est que... monsieur n'a pas écrit... D'habitude, quand il doit venir, il écrit toujours pour qu'on prépare...

Sa gêne visible me redonnait du courage.

— N'importe. — lui dis-je d'un ton plus ferme. — Je vous assure qu'il va venir. Allons ! vite.

Elle me précéda. A gauche de la voûte, on pénétrait, par un large vitrage, dans le vestibule où aboutissait l'escalier. Tout près de celui-ci, une petite porte, peinte en façon d'acajou, donnait accès à l'appartement. Elle l'ouvrit, passa devant moi, l'air toujours inquiet, disant :

— Je ne sais pas si tout est bien rangé...

Elle disparut vivement dans la seconde pièce, me laissant arrêtée à considérer la première. Je regardais, je regardais : il y a des moments où la vue exaspérée boit les objets comme une éponge sèche aspire l'eau. Je vis, d'un coup, définitivement, je « fixai », comme sur une plaque instantanée, l'antichambre lambrissée à mi-muraille, tapissée d'un papier de salle à manger assez fané, meublée de meubles genre turc, très communs. Comme j'entrais dans la chambre à coucher, je surpris la concierge qui se hâtait de recouvrir d'une housse en faux damas rouge le lit, sans doute resté défait depuis la dernière visite de mon mari. Elle se retourna vers moi, rose sous sa fine peau grise ; je lui demandai brusquement, sans plus me soucier de jouer un personnage :

— Y a-t-il longtemps que *monsieur* n'est venu ici ?

Elle se troubla beaucoup, toussa.

— Mais, madame... je ne sais pas... Depuis... Monsieur n'a pas de date fixe... Et puis, je ne le vois pas toujours, quand il vient.

Je tirai de ma bourse un billet de cent francs.

— Dites-moi la vérité.

Elle fut si émue qu'elle dut s'asseoir.

— Ah ! mon Dieu ! vous êtes *sa dame !*

Elle resta quelques minutes haletante, regardant tout de même le billet de cent francs.

— Je vous en prie, madame, dit-elle, ne nous causez pas de désagréments... Nous faisons notre métier, n'est-ce pas ? et nous n'avons pas à nous occuper si les locataires sont ceci ou ça. Si vous me faisiez perdre ma place (et le propriétaire n'aime pas *les histoires*), ça ne vous porterait pas bonheur.

Tout en l'écoutant, je regardais la chambre, grande et agréable, confortablement arrangée pour son usage spécial. La glace à trois battants mobiles... La table de toilette somptueuse... Les fauteuils profonds ; surtout le grand lit bas, retapé à la hâte, sa courtepointe rouge bosselée par les plis des couvertures, et, sur la cheminée, le coffre de fer.

— Je ne vous ferai avoir aucun ennui. *Monsieur* ne saura même pas que je suis venue ici. Je vous donnerai ce billet de cent francs si vous voulez me dire qui il reçoit et s'il vient souvent.

— Mon Dieu, madame... — fit-elle, toujours assise, la voix traînant sur les syllabes ; — c'est que je ne sais pas bien, moi... D'abord, je ne suis ici que depuis huit mois... M. Maxime avait déjà le rez-de-chaussée... Il me semble qu'il venait assez souvent... c'est ce que j'ai dit au monsieur qui est déjà venu *me causer* de cela... sans doute de votre part ?... Alors, voilà... Dans les commencements, il venait des deux fois, des trois fois la semaine ici...

— Avec des personnes différentes ?

— Mais... il me semble... oui... Je ne regarde pas beaucoup, vous savez ? Ça n'est pas notre affaire.

— Et maintenant ?

— Ah ! maintenant, il ne vient plus qu'une seule dame ici : une jeune dame blonde... Et encore, vous savez... Je n'ai pas de conseil à vous donner... Mais je ne crois pas que cela

vaille la peine de vous tourmenter. On dirait que M. Maxime a bien assez de cette dame... Il la fait attendre... Des fois il ne vient pas, et elle passe une heure entière toute seule... La dernière fois que je l'ai vu ici, il m'a dit : « Si cette dame vient, vous direz que je suis en voyage... »

— Quand cela, la dernière fois?...

— Il y a... plus de quinze jours... Alors, moi, vous comprenez, j'ai pensé : « Voilà M. Maxime qui en a assez... » C'est pour cela que, quand vous êtes arrivée, tout à l'heure, j'ai vraiment cru que c'était une nouvelle dame à M. Maxime. Sans compter que vous êtes bien plus jolie... L'autre petite, elle, n'a pas de santé, elle est maigre : elle est pâle comme moi. Alors, n'est-ce pas? il vaut mieux ne pas vous inquiéter, puisque c'est, comme qui dirait, fini... Et puis les hommes sont tous pareils, allez! Le mien, que vous avez vu, il a gagné à ça une maladie de la moelle... Et on en voit, des affaires, dans notre métier!... Ici, dans la maison, il y a une trentaine de ménages. Il n'y a pas un mari qui...

Je coupai court à ce flux de basses inutilités, en disant :

— Vous avez la clef de ce coffre?

— Oh! madame, fit-elle vivement, il n'y a pas grand'chose dedans, je vous assure.

— Vous l'avez donc ouvert? .. Si vous me l'ouvrez, je vous donnerai cinquante francs de plus.

Elle n'hésita guère, cette fois : elle ôta une clef de son trousseau.

— Nous avons le même, fit-elle. Tous ces coffres-là, ça n'est pas sérieux ; seulement, il faut lever le dessus en même temps que vous tournez la clef. Autrement, cela n'ouvre pas.

Je pris la clef.

— Maintenant laissez-moi... N'ayez pas peur, je n'emporterai rien.

— Dame! — fit la femme avec franchise, — s'il manquait quelque chose, je serais obligée de dire à Monsieur que c'est Madame...

— Voici votre argent.

Elle prit les deux billets en rougissant :

— Si *on* n'était pas dans la peine, allez, madame! je ne ferais pas ce que vous me faites faire... M. Maxime a toujours

été si convenable pour nous! Mais que voulez-vous? Mon mari malade, moi pas trop bien... On ne peut pas vivre. Merci... Bonjour, madame.

Elle sortit en traînant ses pantoufles. J'entendis la porte de l'antichambre se refermer.

J'étais seule.

Si l'on m'avait dit, il y a seulement trois jours, quand je feuilletais, fiévreuse, les documents découverts dans le tiroir :

« Tu connaîtras le lieu où ton mari reçoit ses maîtresses; tu verras de tes yeux, tu pourras toucher le lit où se consomme l'adultère; tu auras entre les mains la clef du coffre où sont enfermées, non plus, comme ici, les reliques d'un passé déjà lointain, mais le témoignage de sa trahison d'hier... tu auras tout cela à ta portée, sous ta main, et non seulement tu n'en feras rien, tu ne fouilleras rien, tu ne regarderas rien, mais tu rentreras chez toi moins excitée à la revanche, moins prête à l'action que jamais... »

Si l'on m'avait fait une telle prophétie, j'aurais ri au nez du prophète.

Et cependant les choses se sont ainsi passées. Quand, après un temps dont je n'eus alors aucune conscience, mais qui, — je le constatai ensuite, — dura plus de trois quarts d'heure, la concierge un peu inquiète frappa à la porte et entra, elle me retrouva assise sur la même chaise basse, la clef à la main...

Elle balbutia :

— Ah! Madame est encore là! Excusez...

Je ne répondis pas. Cela me fit un étrange plaisir de voir entrer cette femme, comme si sa présence me délivrait d'un tête-à-tête pénible avec des objets, des images répugnantes et hostiles.

— Madame a fini?

Il eût fallu dire : « Non, je n'ai pas fini; même, je n'ai pas commencé. Je suis restée assise à réfléchir... Laissez-moi. »

Mais une timidité singulière me retint, une insurmontable gêne à expliquer à cette femme ma propre incertitude. Dans

la vie, que d'abstentions irréparables ont cette petite cause : un mot — très facile à dire — qui n'est pas venu aux lèvres !

Elle répéta :

— Alors, si Madame veut me donner ma clef...

Je la lui tendis. C'était fini, je le sentais. La destinée me poussait doucement hors de la voie où je marchais depuis trois jours ; et, si légère que fût la poussée, il était inutile de résister.

— Est-ce que Madame reviendra ? demanda la femme.

— Je ne pense pas.

— Que Madame soit discrète... Ça pourrait nous causer tant d'ennuis avec le gérant et le propriétaire, si on savait !

Je ne lui répondis même pas. Je me sauvai de cette maison sans regarder derrière moi. Dans la rue, je respirai l'air comme une prisonnière libérée. Libérée de quoi ? Je ne le savais pas, et le sentiment de ma libération était lui-même confus. J'échappais à des forces qui m'avaient déviée de ma route ordinaire, jetée dans l'imprévu et dans l'aventure. Leur influence me lâchait et je me sauvais, droit devant moi ; je courais à ma maison, à mes chères habitudes quotidiennes, à ma douce et aveugle vie... d'avant.

Maintenant, seule en face de moi dans ma chambre close, je me remémore cette heure décisive, cette minute de révolution morale opérée en moi comme malgré moi, et j'essaie de démêler, avec plus de sérénité, quelles en furent les causes, pourquoi elle s'accomplit à l'improviste dans cette maison ennemie, parmi ces objets souillés, avec, entre les doigts, cette clef qui devait ouvrir pour moi, définitivement, le mystère des trahisons conjugales.

Lassitude d'abord, c'est bien sûr, et dégoût ! Une lassitude qui me brisait muscles et nerfs, un dégoût accru jusqu'à la nausée pour le ministère d'enquête que je m'attribuais. D'avoir approché de si près des espions et des traîtres, comme ce Miton-Muller et cette concierge, d'avoir dû les accepter pour confidents, puis pour complices, cela me rendait plus odieux mon propre espionnage. Quelle leçon — de voir, fait par un autre, l'acte méprisable que l'on médite !...

L'extrême sécurité de ma vilaine besogne l'enlaidissait encore. Au moins, mes précédentes recherches avaient eu pour excuse l'entraînement d'une découverte imprévue et un certain péril de surprise... Là, tout préparé, tout aplani, sauvegardée par des subalternes vendus, qu'allais-je faire?... Pour la première fois, je compris, je sentis qu'une porte fermée par autrui, un rideau tiré par autrui, même lorsqu'on peut sans témoin et sans violence en franchir la clôture, ont *le droit* de rester clos, que c'est une sorte d'effraction morale de passer outre.

Pour la première fois, je vis poindre en moi *le sens du secret*.

Or, tandis que cette injonction supérieure, non pas même de ma conscience, mais de cette logique nécessaire des choses, à laquelle je ne sais guère résister, me clouait sur ma chaise, voici que le lieu où j'étais commença d'agir sur moi et de me modifier.

Oh! ce fut lent et discret comme un léger changement de température, comme l'afflux d'une odeur faible. L'impression fut d'abord presque insensible, — telle aux premiers moments de ma rencontre avec Delsarte, avant-hier. — Seulement, pour l'avoir si récemment éprouvé, je le reconnus, cet étrange reploiement sur moi-même qui est comme une loi de mon équilibre intérieur. De nouveau, tout s'effaçait, tout ce qui n'était pas moi, mes actes, mon passé. Mais cette fois, — fut-ce l'influence évocatrice de ce milieu d'adultère sur le pauvre être désorienté, meurtri que j'étais? — le souvenir devint une poignante et vivante hallucination. Des pensées que j'avais eues, *un certain jour*, ressuscitèrent dans mon cerveau, et j'entendis des paroles qui avaient été dites autour de mes oreilles, et je vis des choses déjà vues, et mon cœur se serra de l'ancienne angoisse.

J'ai revécu là, comme dans un cauchemar, l'unique roman impur de ma vie mariée. Et cela a suffi pour me rejeter chez moi, sans force pour la lutte, — n'ayant plus qu'une idée : garder ma maison, mon mari, ma fille, — quand même, oh! quand même...

Triste roman de la bourgeoise médiocre, comme en scelle dans sa mémoire, j'en suis sûre, plus d'une qui n'est point

perverse!... Son dénouement misérable a suffi, par son néant même, à m'ôter l'envie d'un autre essai.

Moi aussi, comme mon mari, j'ai fait, un certain jour, la mauvaise démarche, celle qui, moralement, détruit le mariage...

Un jour de juin, — il y a quatre ans, — je suis sortie de chez moi pour aller chez Landouzie. Il ne m'avait pas pressée à l'extrême : ce que sa fantaisie de libertin attendait sans hâte, c'était, je crois, la crise qui m'eût spontanément soumise à lui ici-même, dans cette maison d'apparence vertueuse, d'atmosphère pure : prendre la femme intacte entre le mari et la fillette.

Je me défiais déjà assez de moi pour avoir peur de cela. qui m'eût fait horreur ; mais. peu à peu. je m'étais accoutumée à espérer que. hors de chez moi. j'aurais plus d'audace. Une cause accidentelle pressa ma décision : Landouzie. attaché à l'état-major de l'armée. allait être rappelé à son régiment — dans l'Est — d'un moment à l'autre. L'idée de son départ m'était insupportable. tant il avait su déjà occuper le vide de ma vie!... Il me parut confusément que de lui céder. cela l'empêcherait de partir et me le garderait. Oh! ce ne fut pas. bien sûr. médité ni raisonné... Pas plus qu'alors, je ne saurais expliquer pourquoi, un jour de juin, je sortis de chez moi, allant chez lui, à la fois troublée et résolue. Pourquoi cette fois et pas les autres, où j'avais promis, et où. au dernier moment, une invincible inertie m'avait contrainte, sans lutte avec moi-même, à remettre la dangereuse démarche? Car je n'avais pas évité ce jeu puéril de dépêches, contremandant les rendez-vous promis, par lequel une femme, à la veille de succomber, se donne l'illusion de la vertu.

Ah! je ne sais pas. je ne sais pas!... Celle qui traverse une pareille crise s'interdit tacitement de penser à ce qu'elle fait et à ce qu'elle va faire. Elle sait bien que si elle s'arrêtait à réfléchir, elle n'avancerait plus d'un pas dans le chemin oblique : et quelque chose en elle, qui n'est pas uniquement un vil désir. veut qu'elle avance, qu'elle arrive au bout du chemin. Plutôt que du vil désir et de la perversité. il me semble que ce fut. chez moi. l'impérieux besoin d'apaiser une inquiétude accrue peu à peu jusqu'à devenir intolérable : telle

la nerveuse attente du mariage qui, brusquement et vraiment sans honteuses pensées, saisit une fille longtemps calme dans le célibat. Quelle femme, vers la fin de cet automne qui dure de trente à quarante ans, n'a songé avec angoisse que cela va être fini d'être jeune, d'être un objet de tendresse, et que le temps passe et n'apportera rien ? Pour qu'une femme subisse avec résignation cette grande douleur, il faut qu'elle ait gardé intact ce respect aveugle de soi-même, cette innocence dans le mariage, rare comme la sainteté. Hélas ! il ne me demeurait guère d'innocence, ni grand respect de moi. L'affreuse habileté de Landouzie avait été, tout en s'abstenant d'attaques qui m'eussent révoltée — et sauvée — de me prouver que j'étais pareille aux autres, destinée à faillir comme les autres. Il savait par expérience qu'une femme démoralisée est plus qu'à moitié vaincue.

Toute âme d'Ève a son coin gâté. Heureuses celles qui ne le connaissent point !

L'aimais-je, au moins, cet homme vers qui j'allais, sans vouloir penser à ce que préparait ma démarche, à ce qui serait fait de moi tout à l'heure ? Certes, le sentiment que Landouzie m'inspirait ne ressemblait guère à cette ardeur fervente et chaste qui avait échauffé mes vingt ans quand j'aimais Léon Delsarte... Je n'éprouvais pas devant lui cette surprise toujours renouvelée qui m'enchantait jadis à trouver Léon si charmant, — ce bonheur des regards, l'une des pures joies de l'amour jeune. La force d'attrait de Landouzie était plus mystérieuse, elle troublait davantage, aussi. C'était la domination exercée par les yeux, d'une fixité presque intolérable. C'était la grâce robuste, violente des gestes, et comment dire ? — une sorte de brutalité tendre dans la parole... C'était l'émoi de se sentir trop bien comprise par un homme qui avait expérimenté beaucoup d'autres femmes... C'était, peut-être, — l'aveu m'en coûte, — une mauvaise gratitude, pour la déchéance morale que je lui devais déjà.

Je me souviens que, ce jour-là, jusqu'au moment où je quittai la maison (vers trois heures), je me contraignis à accomplir, sans m'en laisser distraire, tous les menus actes

réguliers de ma besogne quotidienne. Yvonne, encore trop enfant pour suivre des cours, prenait alors avec moi, chaque matin, pendant l'absence de son père, sa leçon de lecture, d'orthographe et de calcul. Nous lûmes (la page est encore présente devant mes yeux), dans un recueil de morceaux choisis classiques, un récit de Marmontel où celui-ci conte son arrivée au collège de Mauriac. La dictée, ensuite, réussit assez bien. Mais une multiplication fut inextricable. Yvonne pleura et ces larmes (oh! comme je me rappelle!) m'émurent démesurément, à ce point que je faillis pleurer moi-même...

Au déjeuner qui suivit, il me semble que si Jean avait été bavard et affectueux comme il l'est souvent, — ce mauvais mari! — j'aurais, non pas avoué, car on ne peut pas avouer ces choses, mais reconquis peut-être la force de résister, au moins pour un jour! Il fut préoccupé, pressé, il parla à peine: il me quitta avant l'heure du bureau. Lui aussi, sans doute, avait son rendez-vous!... Yvonne sortit à son tour, menée par la femme de chambre chez une petite amie, Juliette Langlé: j'avais ménagé cette sortie la veille, car j'avais du courage et de la décision à l'avance. Vers deux heures, je me trouvai seule à la maison, avec Ursule. Et aussitôt mon isolement m'épouvanta: il me sembla que tout valait mieux que de m'abstenir, d'attendre, de continuer cette existence vide. « Je vais sortir, pensai-je... Même pour envoyer un « bleu » et me dégager, il faut que je sorte... » Mais, sitôt dans la rue, j'eus l'intuition que cette fois, si je n'allais pas à ce rendez-vous, après deux rendez-vous manqués, Landouzie m'abandonnait et que *toute chance de faillir était perdue*. Alors ce qui me restait de santé morale s'abolit. L'angoisse du temps qui fuit, emporte la jeunesse et la possibilité d'être aimée, me « sonna » au cœur, comme disent les médecins. Je hâtai le pas. Un élan singulier maîtrisait la faiblesse de mes nerfs, — l'élan fou vers le péril, qui est une forme exaspérée de la peur. — Cette résolution factice me soutint jusqu'à la rue, jusqu'à la maison, — que je connaissais pour avoir souvent passé tout près, par le goût du « danger sans danger », bien connu de toutes les femmes travaillées d'une telle crise. — C'était une maison d'angle,

dans une rue calme voisine de la Madeleine... Sous la voûte, à gauche, la porte en chêne clair, à un seul vantail, entrevue chaque fois que je passais par là, était une chose familière pour mes yeux, et aussi le bouton électrique dans son godet blanc, et les fenêtres du rez-de-chaussée qu'*il* habitait, avec leurs rideaux doublés de rouge... Ces images hantaient ma mémoire, quand je pensais à la chute possible... Elles m'attirèrent, cette fois, avec violence, sans que fût détruite en moi, pourtant, la conscience de mal faire. Mon mari... ma fille... leur souvenir occupa ma pensée ; mais comme des motifs abstraits, sans force de contrainte ni d'arrêt. Quand je poussai le bouton électrique, je me dis à moi-même : « Dès qu'*il* m'aura ouvert, je me jetterai dans ses bras, et après... »

Or, cet élan résolu se heurta à l'échec le plus piteux, le plus risible.

Personne ne m'ouvrit.

Et, comme j'insistais, un homme à tablier bleu sortit de la loge voisine et me dit, avec une impolitesse voulue dans le ton :

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

Je murmurai très gênée :

— Monsieur Landouzie ?

— Le capitaine ? répliqua le concierge. Il est parti.

Avec la lâcheté habituelle aux gens de service envers les femmes qu'ils voient sans protection :

— Et puis, — ajouta-t-il en me dévisageant, — le propriétaire ne veut plus qu'on reçoive de dames ici. Ainsi...

Je m'en suis allée sous cette injure, à laquelle je ne pouvais rien répondre. Elle m'importait peu, du reste, et une injure bien autrement cinglante me faisait saigner le cœur. Parti ! Parti sans m'avertir ! Je ne voulais pas admettre que cela fût possible, que ce rendez-vous — pour moi l'acte le plus effroyablement grave de ma vie — pût être pour lui un vulgaire incident. Entre cette désinvolture et mon angoisse, la disproportion était trop forte... « Il serait venu me dire adieu... il m'aurait écrit... S'il est parti, c'est pour une mission en province, c'est pour quelques jours... » Cependant l'homme au tablier

bleu avait dit : « Il n'est plus ici. » Je m'accrochai à l'espoir que Landouzie avait simplement déménagé, après une discussion avec le propriétaire. J'interprétais ainsi la phrase : « On ne reçoit plus de dames ici... » — « Il va m'écrire », pensai-je... Et j'attendis, — n'osant questionner mon mari.

Cinq jours durant, je vécus dans cette anxiété, si enfiévrée, si dissoute par l'attente, que Jean s'aperçut de mon malaise et voulut appeler un médecin. Je refusai, je me déclarai très bien portante. Le sixième jour, n'y tenant plus, je me rendis chez madame Lucien Herrscher, qui recevait. Là, j'appris sans difficulté que Landouzie était réellement parti, envoyé à Charleville, en sorte de disgrâce, pour une aventure toute récente où était mêlée la femme d'un général. Je me souviens qu'en apprenant cela, j'éclatai en plein salon d'un rire si singulier que la conversation fut coupée net. On me regarda comme si j'étais folle. Je ne sais quelles paroles de congé me vinrent à la bouche ni comment je sortis.

Et après ?

Après, c'est le souvenir de longs jours horriblement tristes, où tout m'est à charge, où tout me froisse, où tout me donne envie de pleurer. Le médecin mandé malgré moi par mon mari ne sait rien expliquer de cette étrange consomption nerveuse : il conseille les distractions, la campagne... Seule, je sais, moi, les vraies causes de mon mal. C'est un dégoût profond de vivre. Pas de remords. Ma conscience dort toujours : il me semble, au contraire, que, maltraitée par la destinée, celle-ci me doit une revanche et point de châtiment. C'est à moi surtout que je pense dans ma tristesse, plus qu'à l'absent, parti en me laissant la preuve que je n'étais dans sa vie qu'un accident de débauche, mêlé à d'autres plus importants. Affreux état, où tout bruit, tout contact, tout frôlement du monde extérieur est une douleur. Je sais reconnaître ce mal, à présent que j'en suis guérie, chez les autres femmes : je sais ce que cela signifie de déception sentimentale.

J'incline à croire que le médecin, lui, attribua ma maladie nerveuse au délaissement conjugal où mon mari, peu à peu, s'était accoutumé à me faire vivre. Le résultat fut que Jean (il me

soignait, d'ailleurs, avec beaucoup de patience et de dévouement) se rapprocha de moi. Je supportai d'abord ce retour avec ennui. Puis, je me soumis. Avec une surprise émue, je reconnus que j'allais être mère une seconde fois. J'accouchai dans des conditions parfaitement régulières. L'enfant, un garçon d'apparence robuste, mourut quelques heures après sa naissance. Mais il avait guéri sa mère. La période des relevailles fut pour moi comme une lente rentrée dans la vie. Libérée de la singulière possession qui m'avait tourmentée, je goûtais étrangement la vue, la saveur des choses... Ma maison... mon mari... ma fille... Tout cela me semblait nouveau, curieux, digne d'amour violent et passionné. Je fuyais les souvenirs de la crise. J'avais la peur instinctive qu'ils ramenassent le mal, s'ils devenaient impérieux et puissants. Je me berçais avec ces mots :

« Après tout, je suis restée honnête femme... »

Et je ne trouvais véritablement en mon cœur, pour le présent et pour l'avenir, que des sentiments de très honnête femme, une singulière réaction de régularité, de pureté, de *conjugalisme*. Je crois que c'est l'époque où j'ai le mieux aimé, sinon mon mari, au moins cet ensemble de choses, d'êtres, d'intérêts et d'habitudes qui constitue le foyer.

Depuis, peu à peu, entre cette crise et moi, l'ouate des jours, doucement accumulée, en fit une chose lointaine, absente, presque étrangère. Je n'eus même plus besoin d'un acte de volonté pour m'en distraire. Par le seul effort de l'égoïsme instinctif, par l'instinctif souci du repos, une région nouvelle fut interdite à mon souvenir. Il y eut un coin nouveau du Jardin secret où je ne pénétrai plus jamais... jamais.

Seulement, tantôt, quand je me suis trouvée seule dans l'appartement de la cité d'Antin, ma conscience et ma mémoire, brusquement, ont pris leur revanche et brisé cette longue contrainte.

Il m'a semblé que, cette fois, *elle s'était ouverte*, la porte naguère restée close devant moi, et que je l'avais passée, et que, de l'autre côté, j'attendais...

Sept heures.

Dans l'antichambre, j'entends la voix d'Yvonne, qui revient du cours, ramenée par Germaine.

Rendez-vous avec moi-même, pour les suprêmes décisions, ce soir, quand la maison dormira.

Onze heures du soir.

Cette journée, commencée dans la détresse, poursuivie dans le trouble des démarches inavouables et le désarroi de la conscience, oserai-je confesser qu'elle a fini, depuis le retour d'Yvonne, dans une tranquillité satisfaite, presque joyeuse?

Yvonne était rentrée gaie et bavarde. Elle ne pouvait pas tenir sa langue; elle parlait en ôtant son chapeau et son manteau, elle parlait tandis que Germaine lui faisait le bout de toilette habituel avant le dîner : même en m'embrassant, ses mignonnes lèvres remuaient encore de bavardage, et il y avait des mots en retard dans ses baisers.

— Tu sais qu'il est sept heures, chérie! lui ai-je dit. Qu'êtes-vous devenues toutes les deux, depuis la fin du cours?

Elle a répondu avec volubilité, comme une réplique apprise d'avance à une question prévue :

— Maman, il n'y avait pas de place dans l'omnibus des Ternes... Nous en avons attendu trois... Puis, nous avons été à pied chercher celui de Passy.

Un coup d'œil, échangé par l'enfant avec Germaine, me laissa deviner que je ne tirerais aucun éclaircissement de la précieuse confidente.

N'importe. Je découvrirai bien tout à l'heure la vérité.

Nous dînons. Trois jours d'absence ont suffi à faire oublier son père à Yvonne. Oublier est trop dire; mais il faut le lui rappeler : il ne lui manque point, elle ne parlerait pas de lui la première. J'ai dû dicter à moitié, ce matin, sa réponse aux mots affectueux que contenait, pour elle, la lettre de Jean.

Or, voilà qu'elle interrompt brusquement l'interminable récit d'une punition infligée au cours, — par cette réflexion :

— Tu sais, maman? Trente mille francs, on ne peut pas acheter beaucoup de diamants avec!

L'imprévu de ce propos me fait rire.

— Pourquoi me dis-tu ça? Tu as envie d'acheter des diamants?

— Non... mais papa a écrit qu'il rapporterait trente mille francs de là-bas... Eh bien! pour trente mille francs, on a un collier de diamants pas plus long que ça.

Elle mesura la longueur de sa main frêle et un peu de son bras, au-dessus du poignet.

— Et encore, c'est des gros diamants seulement au milieu, Après, ils sont plus petits, et, au bout, gros seulement comme les boutons de chemise de papa.

Elle se tait un instant; ses yeux noirs, immobiles, regardent une image dans sa mémoire.

Et soudain je comprends le retard de sa rentrée, les signes d'intelligence avec Germaine, et quelle image fulgurante l'hypnotise. Je me rappelle, rue de la Paix, sur son socle de velours blanc, une certaine rivière de diamants du Cap avec l'étiquette imposante : 30.000 francs.

Négligemment je demande :

— En revenant du cours, tu n'as pas eu l'idée de regarder un peu chez les bijoutiers pour me dire quelles boucles d'oreilles te plairaient ?

Un délicat flot de sang teint la peau fine d'Yvonne. J'interdis formellement — elle le sait — qu'on traîne dans les rues de Paris, le soir, avec Germaine.

— Oh! non, maman, dit-elle...

Et elle ajoute bien vite :

— Seulement il n'y avait pas de place dans l'omnibus des Ternes... Trois que nous avons attendus!... Nous avons été à pied chercher celui de Passy.

Elle ment bien, décidément... Quand la mobilité du sang ne la trahira plus, les mieux avisés se prendront à ses mensonges. Je la regarde et je pense :

« Toi aussi, tu as des secrets. Ils sont enfantins et puérils aujourd'hui : demain ils seront graves. Encore un peu de temps, et l'amour s'y mêlera. Alors, même innocente, tu tromperas ta mère, un peu, comme ta mère a trompé son mari — un peu ! »

Mais je ne dis rien; je ne relève pas le mensonge. Je ne veux pas gronder Yvonne, la faire pleurer. Ce soir, j'ai besoin de sa présence et de sa joie, le plus longtemps possible... Je suis lâche, pour la garder, comme je le serai le long de la vie, pour garder Jean.

Elle m'a su gré de mon indulgence, qu'elle a attribuée, je crois, tout simplement à mon défaut de pénétration. Elle m'en a récompensé par une gaieté plus effervescente. Elle a été adorable de puérilité et de sérieux mêlés, —gamine et femme en même temps.

Le dîner fini, elle m'a proposé de jouer aux cartes avec moi, de remplacer son père à la table de bésigue.

— Comment, tu sais jouer ?

— Oui.

— Qui t'a appris ?

— Germaine.

En effet, elle joue, et mieux que moi. Elle gagne.

— Pourquoi ne m'avais-tu jamais dit qu'on t'avait appris le bésigue ?

Elle fait une petite moue.

— Je ne sais pas... J'avais peur « que tu grondes... »

En revanche, ce soir elle n'a pas peur... Elle sent qu'elle me tient. Sa fine politique devine que je ne gronderai pas.

La voilà couchée...

Ursule vient ranimer, dans la cheminée du cabinet, les tisons rouges mêlés aux noirs dominos des briquettes.

— Madame n'a plus besoin de moi ?

Sa voix sonne faux, un peu. Depuis la disparition des clefs, elle ne parvient pas à reprendre avec moi le ton autoritaire et menaçant.

— Non, Ursule, merci.

Elle sort.

Quelque temps, je sens errer dans mon voisinage son fantôme hostile, qui ne m'inquiète plus. La porte extérieure de l'appartement se referme sur elle. La maison se tait. Un à un s'éteignent les rares bruits de la rue.

Une devanture de magasin s'abaisse, grinçante. Le double trot d'un attelage de maître martèle le pavé, frôlé sourdement par les roues. Un passant s'éloigne en sifflant... Puis, rien.

Rien que les choses paisibles et familières autour de moi, les choses contemplées tant de fois qu'à la longue on ne les voit plus. Le casier à cartons... Mazarin et Richelieu... Le visage vénérable de Démosthènes, avec les anneaux de sa barbe ombrés de poussière... Le fauteuil en moleskine capitonnée... la table à jeu... La lampe où l'huile circule avec un bruit imperceptible... la pendule qui chuchote éternellement ses deux mêmes syllabes...

Tout cela est banal et commun. Pour un étranger, tout cela est laid et ne vaut rien. Mais, pour moi, tout cela est sans prix. Je l'aime ardemment, aujourd'hui, comme au temps de ma dernière convalescence, parce que j'ai rêvé, un instant, — folle! — de le disperser et de le détruire.

Tout cela, c'est le foyer.

Je ne veux pas détruire le foyer.

Et pourtant, je sais.

Dans un tiroir de ce bureau sur lequel j'écris, il y a, scellée, la trahison... Dans cette grande chambre, le lit unique est un symbole mensonger de l'union de ceux qui l'habitent... J'ai vu un autre lit, ailleurs, où mon mari a reposé sur un cœur qui n'était pas mon cœur...

Néanmoins, j'aime ce bureau complice. Cette chambre complice, dont la veilleuse éclaire les profondeurs, sera demain, et toujours, s'il dépend de moi, *notre* chambre.

Je sais que je fus, que je serai trompée. Ce n'est pas fini pour moi d'en souffrir; mais c'est fini, bien fini, de chercher à pénétrer les secrets de Jean. Je ne connaîtrai jamais à qui ont appartenu les violettes artificielles, le mouchoir soigneusement plié... Jamais je n'apprendrai pourquoi, ni en quelle compagnie, Jean se rendit un jour à Orléans, sans me l'avouer: ni quelle Marguerite reçoit un cadeau le 20 juillet et le 1er janvier, ni de quels visages vivants les photographies que j'ai surprises ont fixé les traits; ni ce que furent Laurette, et M..., et cette L... qui envoyait « un bec » à mon mari... Morte ou vivante, madame Gabrielle de P... restera, je le veux, pour

moi, un personnage de roman, sans réalité... Là-bas, en province, un frère d'Yvonne poursuivra sa vie grâce aux subsides de Jean : et je ne dirai rien, je ne réclamerai rien. La blonde élégante de la cité d'Antin continuera ses visites : je n'essaierai pas de les empêcher. Même pour l'avenir d'Yvonne, je m'en remettrai à la destinée, — espérant que son père ne la dépouillera point, et qu'en la veillant de son mieux, sa mère lui gardera la santé. J'ai peur d'apprendre, désormais, peur de savoir... Et d'ailleurs, sait-on vraiment jamais rien sur rien? Ce matin, feuilletant un dictionnaire de médecine, n'y lisais-je pas que, suivant des doctrines récentes, l'épilepsie n'est pas héréditaire?

Je ne suis plus la Marthe révoltée qui voulait sa revanche et insultait la destinée. J'abandonne la revanche; j'accepte la destinée. Ce que j'ai découvert dans les papiers de l'absent, je voudrais en déraciner le souvenir. Jamais, au moins, mon mari *ne saura que je sais*. Ses clefs, je les jetterai demain dans l'eau discrète de la Seine qui emporte chaque jour, vers l'oubli irrémédiable, tant de secrets de l'immense ville.

Je ne suis plus la même Marthe. J'ai touché le fond de l'abîme et je suis remontée à la surface : cet abîme, c'est ma conscience. Partie pour juger autrui, c'est mon procès qu'il m'a fallu instruire. J'ai trouvé en moi, toutes proportions gardées, les mêmes faiblesses et les mêmes secrets qui, de mon mari, m'indignaient. Je suis faite ainsi que cela suffit à m'ôter toute force de lutte. Cette claire intuition des rapports logiques qui, toujours, m'a guidé dans la vie, me dit aujourd'hui : « Tu n'as pas le droit... »

Cela ne signifie pas que je pardonne, ni que je me repente, à la façon dont pardonnerait ou se repentirait une femme pieuse. Je n'ai point de piété. Seulement, je sens peser sur nous deux, sur Jean comme sur moi, la nécessité de nos misères, et je ne me révolte plus. Il eût mieux valu, certes, n'avoir rien à cacher, l'un et l'autre, avant le mariage; mais si nous ne nous étions rien caché, notre mariage était impossible. Il eût mieux valu que Jean fût un mari parfait et moi une impeccable épouse; mais puisque nous ne l'avons

pas été, il *fallait* se mentir l'un à l'autre, ou se quitter. Au fond de ces mensonges, il n'y a pas seulement de l'égoïsme; il y a surtout la miséricorde humaine; il y a comme une humble charité. C'est le mariage qui est trop parfait pour l'infirmité de nos âmes. Sans doute, toutes les familles n'ont pas dans leur histoire le haut mal et la prison; toutes les épouses n'allèrent pas, comme moi, jusqu'au bord de la faute; et je sais des maris moins systématiquement infidèles que le mien... Mais parmi les meilleurs, est-il des fiancés qui ne se cachent rien? Est-il des époux qui puissent tout se dire?

Herbes parasites ou plantes vénéneuses, quelle femme, quel mari n'a pas son « Jardin secret », où l'autre jamais ne pénètre, où il ne *doit pas* pénétrer sous peine de détruire le foyer?

Après minuit.

Je suis demeurée longtemps sans écrire, à regarder autour de moi, paisible du silence environnant, de l'accalmie de mes révoltes, et pourtant avec l'obscur soupçon qu'il restait quelque chose à faire, sans quoi ma paix ne durerait point.

A la longue, seulement, j'ai compris ce qui me tourmentait encore, et pourquoi je n'étais pas satisfaite.

M'abstenir de toute revanche, — ignorer ce que j'ai découvert, — garder le foyer, cela je suis sûre que c'est bien. Tout m'y convie, et l'absence de droit pour m'ériger en juge, et la parité de mes défaillances, et l'intérêt de la seule innocente, — Yvonne. — Oui, cette résolution est bonne et saine. Mais il me déplaît qu'elle s'accorde si parfaitement avec l'intérêt pratique et, tranchons le mot, *qu'elle soit un peu lâche*. Si j'étais encore au temps où je me donnais une note de moralité, je ne coterais pas très haut ma résignation. A moins de trouver un moyen de la grandir, de la hausser au-dessus de l'égoïsme?...

Je suis à peu près, dans le mariage, comme un prêtre d'une religion entachée de supercheries et d'erreurs, qui, d'abord de bonne foi, viendrait, par la suite, à découvrir la tricherie des miracles et le mensonge des doctrines. Que faire? S'il constate que cette religion menteuse et tricheuse est tout de même bienfaisante, rayonne la consolation et le bonheur provisoires, ne fera-t-il pas mieux d'en rester le

prêtre ? Oui : pourvu qu'il ne reste pas pour le revenu de l'autel et l'abri du temple, et surtout, — *surtout !* — qu'il cherche à rendre parfaite en sa personne l'imparfaite religion.

Et moi aussi j'ai vu les misères de cette religion : le mariage. Fondé sur le mensonge réciproque, j'ai compris qu'il vivait par la durée du mensonge réciproque. Cependant (je l'ai compris aussi) il est bon qu'il dure; il est meilleur que l'isolement, la séparation, le désordre. J'y demeurerai donc, mais, au lieu de chercher à en venger l'imperfection sur mon mari, je m'efforcerai de le rendre parfait en moi.

Il ne sera plus mensonge par mon fait. Ayant constaté que certaines choses, une fois accomplies, ne peuvent être avouées, je tâcherai de m'en abstenir.

Lorsqu'on n'a, pour se défendre, ni foi religieuse, ni grand souci des morales convenues, c'est peut-être une raison suffisante pour ne pas faillir, que la volonté de ne point tromper.

Le passé, où je n'ai pas suivi cette règle, ne m'appartient plus. Je ne puis le changer. Il m'oblige au mensonge, car je ne puis ni avouer mes secrets à mon mari, ni lui dire que je connais les siens. Mais ce que je peux détruire, c'est tout ce qui me rattache à ce passé. C'est l'affection que je lui donnais. Même la tentation la moins avouable que j'aie subie, j'en gardais soigneusement le témoignage : des lettres de Landouzie, à côté des tendres billets d'Henri Herrscher. De même, je conservais jalousement le registre des mensonges antérieurs au mariage, mes cahiers de jeune fille.

Tout cela *doit* disparaître. Je vais brûler tout ce qui est le signe de ma vie non conjugale. Faible sacrifice ?... A l'angoisse qui m'étreint, je puis juger combien cette vie inavouée m'était chère ! Elle va finir. « L'autre Marthe » se suicide. Je ne relirai même pas les lettres. Je ne rouvrirai pas les cahiers. Le feu, avivé par du menu bois, flambe clair et haut.

Allons !

C'est fini.

Les lettres de Herrscher et de Landouzie, d'abord, puis les cahiers par paquets de feuilles arrachées ; la flamme a tout transformé en un monceau de légers haillons de gaze noire.

J'ai fait cela vite, vite, avec une sorte de rage et la poitrine haletante, comme si je commettais un crime. L'acte accompli, le cœur me fait encore mal à force de battre. Un peu de moi proteste et raille. Est-ce qu'on peut abolir ce qui a été — et qui s'est détruit de soi-même au cours du temps?... Est-ce que la seule chose que j'aie voulu chasser, le souvenir, peut se brûler dans ma mémoire, comme ces papiers?...

Oui, quelque chose est aboli vraiment. Quelque chose d'immatériel, naguère matérialisé sur ces pages, est redevenu incommunicable, et proprement n'existe plus. Il y a de la pensée qui était là et qui n'est plus nulle part, ni dans ma mémoire, ni dans aucune autre. Une lettre qui brûle, c'est exactement une mort.

Les légers haillons noirs peu à peu se consument de nouveau, deviennent une vague poussière grisâtre... C'est fini, bien fini. Et je pleure.

C'est bon de pleurer... J'ai pleuré longtemps — de pitié, sans doute, pour la pauvre Marthe qui mourait en cet autodafé... J'ai laissé couler mes larmes abondamment, sans me retenir. Oh! pleurer seule, pleurer on ne sait plus bien sur quoi, pleurer comme il pleut après les longues journées trop ardentes! Quel douloureux délice!... Les larmes ont emporté ce que ma pensée charriait encore de regrets et de rancune... Maintenant qu'elles ont séché sur mes joues, je me sens l'âme vide et nette. Quelque chose est mort en moi, mais aussi quelque chose est né; — et cela, dans la nature, est le principe de la continuité et du rajeunissement.

C'est d'aujourd'hui, seulement d'aujourd'hui, que je suis vraiment MARIÉE.

... Yvonne dormait si profondément que j'ai pu, sans l'éveiller, approcher une chaise de sa couchette, et m'asseoir tout près d'elle, à la regarder dormir. Sa présence chérie achevait de me calmer. Et je comprenais bien, aux puissants mouvements de mon cœur, que c'était elle, la raison dernière de mes résolutions.

Elle était tournée vers moi, et, bien paisible, elle avait, cette fois, les yeux fermés. Je regardais, les distinguant peu à peu très bien sous la faible lumière de la veilleuse, ces deux paupières closes qui ne me causaient plus aucune épouvante.

Pourquoi? L'inconnu de *l'autre pensée* n'habitait-il par derrière ce réseau de veinules et de nerfs délicats, comme derrière le vitrage poli des prunelles entrevues naguère, dans la nuit? Et notre enfant n'est-il pas pour nous le mystère suprême, puisqu'il se forme en nous et, vivant de notre substance, devient un être distinct de nous, en sorte que nous avons conçu et porté une pensée que nous ne pénétrons pas?

Mais l'inévitable mystère ne me cause plus d'effroi. Mystères des yeux, des âmes, des choses, j'arrête résolument ma curiosité au seuil de leur inconnaissable. L'effroi, c'est la subite incursion de notre pensée dans ce domaine interdit. Surtout, c'est la provocation soudaine, vers notre pensée, de l'inconnu qui y réside.

C'est la porte qui *devrait* être fermée, et dont la clef, laissée dans la serrure, nous tente. C'est l'œil qui dort et qui, tout de même, reste ouvert et regarde...

MARCEL PRÉVOST

PENSÉES

La musique exprime ce qu'on ne veut pas dire et ce qu'on ne peut pas taire.

*
* *

Le naturel est aussi rare dans la douleur que l'affectation est rare dans la joie.

*
* *

Au reproche d'infidélité, le mari répond : « Elle a été à moi, mais je ne l'aimais pas. » La femme répond : « Je l'ai aimé, mais je suis restée pure. »

*
* *

Les choses changent de valeur à nos yeux, dès qu'elles nous appartiennent. Selon notre caractère, elles nous semblent pires ou meilleures.

*
* *

Je n'aime les surprises que lorsqu'elles sont désagréables. S'il s'agit d'un plaisir à faire, il n'est jamais trop tôt.

***

La vieillesse achève notre personnalité : plus on vit, plus on est soi, plus on s'aime.

***

Il faut être très religieux pour changer de religion.

***

Les grandes âmes sont trop simples pour être modestes.

***

Il est prudent de mettre des chances opposées dans sa destinée : les marchands de parapluies seraient ruinés souvent s'ils ne vendaient aussi des ombrelles.

***

Il ne faut pas juger les hommes sur leurs actes seulement, mais sur l'opinion qu'ils ont de leurs actes.

***

Le mépris de l'opinion publique ne peut être pondéré que par un grand respect de soi-même.

***

Le bonheur rend les bons meilleurs, et le malheur rend les mauvais plus méchants.

***

Les secrets sont comme les aromes, il n'en reste plus grand'chose lorsqu'ils sont anciens.

COMTESSE DIANE

LA

POLITIQUE DU SULTAN

I

Au fond de la Corne d'Or, en face des cyprès et de la sainte mosquée d'Eyoub, Has-Keui était un quartier, ou, pour mieux dire, un faubourg de Constantinople, habité surtout par des familles arméniennes. Has-Keui, n'ayant aucun monument, n'était pas visité des touristes. Has-Keui, séparé de Galata et de Péra, quoique sur la même rive, par les arsenaux de Ters-Hané, était presque inconnu des Européens. Has-Keui, d'ailleurs, ne se distinguait en rien des autres quartiers proprement turcs. C'étaient les mêmes ruelles en pente qu'à Stamboul, les mêmes pavés disjoints, les mêmes chiens errants, les mêmes petites maisons de bois, le même aspect de délabrement et de bâtisses provisoires, et la même absence de bruit et de mouvement. Le matin, seulement, quelques bandes d'hommes et de garçons descendaient à l'échelle des bateaux, pour traverser la Corne d'Or. Ils s'en allaient aux boutiques du bazar. Ils revenaient le soir, leur journée faite. Ils étaient artisans, tailleurs, cordonniers ; ils gagnaient leur vie au jour le jour ; ils ne possédaient que les quatre murs de bois et le mobilier sommaire de leurs cases

tout orientales. A Has-Keui, pas de richesse étalée comme par les Grecs du Phanar ou les capitalistes de Péra; pas d'exploitation du voisin en des métiers louches et des tripotages d'argent; pas de discussions politiques, non plus : ils vivaient loin du Patriarcat et de Koum-Kapou, centre de la nation arménienne. Beaucoup avaient recueilli chez eux des femmes, des filles et des enfants échappés aux massacres d'Asie Mineure. Ils savaient quel sort les attendait au premier signe de mécontentement. Ils vivaient dans le calme, au bout de la ville, à la limite des champs et des cimetières, et, satisfaits de vivre, ils cherchaient à se faire oublier.

« Il faut aller à Has-Keui, m'avait-on dit. Nous ne pouvons vous offrir aucun massacre en ce moment : il ne reste plus assez d'Arméniens. Mais, au printemps prochain, les Bulgares seront de la fête. En attendant, allez voir Has-Keui. »

Nous débarquions à l'échelle d'Has-Keui par cette matinée voilée d'octobre. Nous étions trois Français. Devant nous descendirent des vitriers chargés de vitres, et des menuisiers avec leurs outils; un homme de la police les attendait au débarcadère et les emmena. Derrière nous, un *hamal* (portefaix), chargé de couvertures et de lainages, précédait un drogman de l'ambassade de France qui allait porter des secours aux prêtres d'Has-Keui. A l'échelle, des portefaix et des soldats de marine travaillaient à emplir un chaland : tables boiteuses, chaises défoncées, portes, cadres de fenêtres, tiroirs de commodes, glaces éclatées, tapis souillés de larges taches noirâtres. — « C'est du sang », dit l'un de nous en tâtant du doigt un grumeau de cervelle et de cheveux en bouillie. Les portefaix et les soldats entassaient dans le chaland ce pêle-mêle de mobiliers en morceaux; depuis un mois, chaque jour, plusieurs barques ainsi chargées s'en vont à l'arsenal...

Les petits cafés grecs du bord de l'eau, avec leurs portraits du roi Georges et de la reine Olga, sont ouverts, mais vides. Rien n'a dérangé leurs fioles alignées, leurs cafetières de cuivre luisantes et les toiles que, dans l'ombre des plafonds, filent leurs araignées. Inoccupés, devant leurs tonneaux de sardines et d'olives, les épiciers grecs lisent les journaux d'Athènes, en activant de puantes fritures. Rien n'a troublé leurs discussions politiques. Pas un Grec, pas une maison grecque, pas une vitre

grecque n'a été endommagée, et ce semble un pur miracle dans cette échelle d'Has-Keui où boutiques et maisons des Grecs et des Arméniens étaient confondues, indiscernables. Mais toutes les boutiques arméniennes, mises à sac, ont maintenant leurs auvents rabattus. Devant, sous les treilles dépouillées, autour de plateaux et de tasses, des ronds de soldats et de policiers boivent et fument. Un colonel, en grand uniforme, cravate toute neuve de commandeur au col (l'armée turque, depuis un mois, a reçu beaucoup de décorations), est venu à notre rencontre. Il nous a donné pour guide un homme de confiance, avec ordre de nous montrer dans le détail tout ce qu'a fait, pour soulager ces malheureux, la générosité de S. M. le Sultan.

A travers les rues désertes, le long des maisons closes aux fenêtres fraîchement revitrées, mais sans rideaux, l'homme nous conduit à l'église, que rien ne laisse deviner derrière une haute muraille. Il faut frapper longtemps à la porte bardée de fer. L'église, bâtie sur une terrasse dallée, est assez grande, mais sans clocher et sans façade, et, à l'intérieur, sans luxe, sans une dorure, sans un cadre. C'est l'église d'une très pauvre communauté, comme on en peut voir dans nos paroisses de montagnes, proprette, avec un plancher de sapin, des bancs de sapin, des murs blanchis à la chaux et un autel de bois peint. Les Arméniens de ce quartier étant tous de petits artisans, leur église était pauvre. D'ici, sur une porte, on peut lire encore, au-dessous de deux lignes en arménien, cette note en français : *Ce ci est un cordognier.*

*
* *

Les femmes sont accourues à la distribution de couvertures. Dans la chambre du prêtre, dix ou vingt hommes — ce qui reste d'hommes arméniens dans ce quartier de cinq cents familles, — sont assis. Ils ont échappé au massacre. L'un travaillait dans une maison européenne de Péra, et on l'y a gardé pendant les trois journées. Un autre était allé à Kadi-Keui et des Albanais musulmans l'ont caché.

— Et toi ?

— Moi, j'étais allé à Stamboul porter une paire de souliers

que je venais de finir; je suis cordonnier. C'était la veille de la fête de la Vierge (26–14 août), et j'espérais être payé. Je revenais avec mon argent, dans un caïque. Nous étions trois Arméniens et deux Turcs qui ramaient, et les Turcs nous ont dit : « Il ne faut pas rentrer chez vous aujourd'hui ; depuis une heure, on massacre à Has-Keui. » Alors nous leur avons dit de nous mener à Eyoub... »

Eyoub, sur l'autre rive de la Corne d'Or, est un quartier musulman, qui passe, à Constantinople, pour le centre du fanatisme. Sa mosquée, impénétrable aux chrétiens, contient l'épée du Prophète, que tout nouveau Sultan va ceindre au jour de son avènement. L'idée de ces Arméniens nous sembla donc étrange, d'avoir choisi un pareil refuge en temps de massacre. Mais l'Arménien reprit :

— Nous allions à Eyoub chez Fehmi-Pacha. C'est un vieux pacha très pieux, que le Sultan n'aime pas et qui veut finir à Eyoub pour être enterré près de la mosquée. Depuis un an, Fehmi disait aux Arméniens, — car, depuis un an, tout le monde savait qu'on nous tuerait : « Quand l'homme d'Yildiz (le Sultan) fera massacrer les chrétiens, venez chez moi et je vous sauverai. » Nous nous sommes donc réfugiés dans sa maison. Mais elle était petite et déjà pleine. Il nous a emmenés à la mosquée et il a dit au prêtre : « Prends ces hommes et sauve-les. » Le prêtre nous fit entrer dans la cour. Nous étions plus de cent. Il nous fit apporter des nattes et des cruches, et nous sommes restés là quatre jours : chaque matin et chaque soir, les Turcs du quartier nous apportaient à manger. Le second jour, les assommeurs sont arrivés avec des soldats et des hommes de la police. Ils voulaient pénétrer dans la cour, en disant : « Le maître (le Sultan) permet de tuer les Arméniens. » Le prêtre, qui était devant la porte, leur répondit : « Je ne sais pas ce que le maître a permis. Mais le Prophète, qui ordonne de tuer les idolâtres, défend de tuer les nations du Livre. Ceux-ci sont chrétiens, et vous ne les tuerez pas », et les softas et les autres prêtres les empêchaient d'entrer. Mais ils étaient innombrables, et ceux de derrière levaient leurs bâtons et criaient et poussaient les autres. Alors un homme de la police, qui était devant, en uniforme, leur a crié : « *Iassak! Iassak!* C'est défendu! c'est

défendu! » et ils s'en sont retournés, sans même piller les boutiques arméniennes qui se trouvaient sur le chemin... »

Le drogman de l'ambassade, ayant terminé sa distribution de couvertures, est revenu près de nous : « Je connaissais tout le monde ici. En 1895 déjà, après les assommades de Stamboul, cent soixante hommes, réfugiés dans cette église, ne voulaient plus en sortir. L'ambassade m'envoya négocier avec eux : chaque ambassade s'était chargée d'un quartier arménien. Je parvins à les rassurer, mais ils me supplièrent de faire chasser d'Has-Keui deux bouchers musulmans et un comptable de l'arsenal, qui les menaçaient de mort. Malgré nos représentations, ces bandits ne furent pas inquiétés. Aussi quand les assommeurs arrivèrent, la besogne était prête. Les maisons arméniennes avaient été marquées à la craie : je vous montrerai les inscriptions en turc, toutes de la même main. Ils arrivèrent par le bateau, le 26 août, vers cinq heures du soir, et toute la nuit, toute la journée du lendemain, durant trente heures, on travailla. Les premiers Arméniens, qu'ils trouvèrent à l'échelle, furent amenés chez les bouchers. Comme ils se débattaient, on leur trancha les deux mains sur l'étal, et le boucher criait : « Pieds de cochons à vendre. » Puis on les assommait, suivant le mode général de cette exécution bien organisée. Les bandes, les *sopadgis*, n'avaient pour arme que des bâtons (*sopas*), mais tous de même forme et de même longueur. On jetait l'Arménien à genoux ou à plat ventre, et l'on tapait sur la tête jusqu'à ce qu'elle fût réduite en bouillie ou séparée du tronc. La police cernait le quartier et rabattait les fuyards. Les bandes procédaient avec ordre, maison par maison, sans hâte — aucune maison arménienne ne fut oubliée, — sans erreur — aucune maison grecque ne fut attaquée, — sans excès — la consigne n'était que pour les hommes et pas une femme ne fut même violée, — bref, en ouvriers consciencieux et obéissants. On saccageait tout. On cassait tout à coups de triques. On apportait le même soin à réduire la tête des hommes en pâtée et les mobiliers en poussière; il fallut trente heures à ces soixante ou quatre-vingts ouvriers. »



Nous montons les ruelles d'Has-Keui. Les maisons, d'abord, ont leurs portes réparées, et leurs fenêtres, et leurs vitres. Mais une à peine sur dix est habitée, et seulement par de jeunes femmes, qui, se penchant des étages supérieurs, semblent attendre une distribution de vivres. Après le pillage, c'est l'ambassade de France qui les a nourries : le correspondant du *Temps*, renseigné par un fuyard, était venu et, pris d'épouvante et de pitié, avait couru à l'ambassade. Les jeunes femmes, à l'arrivée des bandes, s'étaient sauvées dans la campagne ou cachées dans les caves, craignant surtout les soldats et leurs ordinaires familiarités. Mais les vieilles s'attachaient à leurs hommes, à leurs garçons, et se faisaient traîner pendues à eux. Elles ont tout vu et sont restées folles. En travers des rues, agenouillées, vautrées, elles grattent le sol de leurs ongles, s'emplissent de terre la bouche et les cheveux, hurlent comme des fauves : « *Aman, aman, tchelebi!* Pitié, pitié, seigneur! », ou, silencieuses, balancent la tête et le buste, d'un geste stupide.

A mesure que nous montons, la solitude grandit. Plus une femme aux fenêtres sans rideaux. Plus une case habitée. Les chiens eux-mêmes, en quête de nourriture, ont déserté le haut quartier. Une chèvre et ses deux chevreaux, bêlant de porte en porte, sont notre seule rencontre. Ici les traces sont demeurées plus visibles. Les ruelles sont jonchées de verre cassé et de fer-blanc. Les vitres n'ont pas encore été remises. Les portes, malgré des grattages évidents, gardent les inscriptions dont parlait le drogman de l'ambassade. L'une d'elles même n'a pas été touchée; en beaux caractères turcs, on peut lire, écrit à la craie : « Ici, Agop, Arménien. » L'écriture est très habile : l'an dernier, les Arméniens dénonçaient le comptable de l'arsenal comme le secrétaire des bouchers musulmans.

Voici la dernière maison, au bout du quartier, près du cimetière : une case de bois à un étage, qui ressemble à toutes les autres; toutes étaient construites sur le même plan. Au rez-de-chaussée, trois chambres minuscules avec, tout autour, des estrades de bois qui, couvertes de tapis, servaient de lits ou de divans. Au sous-sol, une petite cuisine sans fourneau, avec

deux réchauds. Au premier, trois autres petites chambres nues. Tout est en bois blanc, murs, plafonds et escaliers, en sapin à peine raboté. Le plancher disparaît sous une couche de détritus, papiers lacérés et pilés, verre en paillettes, fer-blanc haché, étoffes et tapis réduits en menus morceaux. Les bandes de pilleurs juifs de Balata et la canaille de Stamboul sont venus après les assommeurs et, retournant et embouant ces loques, ont emporté le moindre objet. Les robinets de cuivre ont été arrachés aux petites fontaines des cuisines; arrachés, les boutons de cuivre des placards et des portes, et les encadrements de cuivre des miroirs de deux sous. Seulement, dans les armoires, sur les rayons des chambres à coucher, il reste encore les journaux soigneusement étalés où la bonne ménagère empilait son linge et alignait ses fruits, et ces journaux sont : *la Mode illustrée*, les *Annales politiques et littéraires* et *le Globe* anglais. Ces Arméniens menaient une vie très simple. Les plus riches, très peu nombreux, avaient de petits lits de fer; les autres n'avaient pour lit que les tapis de leurs divans. Mais, le soir, dans la nuit tombée sur les cimetières voisins, ils rêvaient d'Europe et de civilisation; ils lisaient, comme nos petits ménages de province, *les Annales* et *la Mode illustrée*.

Après une visite au cimetière, tout bossué de tombes récentes. — combien ont été enterrés là, à la hâte, en secret? combien tirés par les pieds et jetés à la Corne d'Or? pendant plusieurs semaines, personne à Constantinople ne mangea de poisson, — nous redescendons à l'échelle. Le clair soleil joue dans la brume d'automne, et là-bas, entre les cyprès, la Corne d'Or frissonne et rit. Has-Keui retombe dans son calme, que le bruit de nos pas avait un instant troublé. On n'entend plus, au premier étage d'une maison, que le piaillement d'une école enfantine. Ce sont les petites filles, revenues à la classe — il faut bien reprendre la vie — qui répètent à haute voix et en chœur, à la mode orientale, la phrase lue tout haut par leur maîtresse. Et la maîtresse lit, en français et les petites filles reprennent, scandant les mots :

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête.

Apprenez le français, petites Arméniennes. Vos pères

l'avaient appris ; quand le présent leur semblait trop dur, ils regardaient vers la France, et sans un mot, sans un geste de pitié, nous avons laissé assommer vos pères.

II

Pendant trois jours (26-28 août 1896), tout Constantinople a vu cette course arménienne, et l'on en parle maintenant comme d'un spectacle familier qui, sans doute, se renouvellera. Dès les premières heures de mon séjour, j'avais eu vingt récits de témoins oculaires. Mais il est un témoignage auquel je tenais avant de rien admettre.

En 1890, durant un voyage à travers l'Albanie, j'avais beaucoup fréquenté les beys musulmans de ce pays. Pendant deux mois, de Préveza à Scutari, ils m'avaient hébergé et escorté. Ces musulmans sans fanatisme avaient alors un dévouement patriotique — chose rare en Turquie — à la cause turque : ils s'étaient organisés en ligue pour empêcher tout démembrement de l'Empire et tout partage de l'Albanie entre le Grec, le Serbe et le Monténégrin. Ils avaient, en outre, un dévouement très sincère, parce que très intéressé, à la personne du Sultan : Abd-ul-Hamid II leur faisait la part très large, de licence chez eux, et d'emplois dans le reste de l'Empire. Nous étions restés en relations. Mais la faveur ou la défiance impériales les avaient pour la plupart appelés à Constantinople, appointés à de lucratives sinécures et, depuis cinq ans, régulièrement payés sur les fonds de la Liste civile. Après bien des détours et bien des précautions pour écarter d'eux les dénonciations de la police et de moi, peut-être quelque danger, nous avons fini par nous réunir dans une de leurs maisons du Bosphore, et voici, mot pour mot, le récit de l'un d'eux.

« Le mercredi matin 26 août, comme tous les matins, j'avais pris le bateau à Scutari, où j'habite, et vers midi et demi je débarquais au Grand-Pont. J'allais à Galata, sur le quai,

chez un chrétien qui a son bureau dans Alexiadi-Khane... »

On appelle *khane* de grandes bâtisses, ordinairement carrées, avec quatre façades de fenêtres et une cour centrale entourée de plusieurs étages de galeries: sur ces galeries, de petites cellules servent de bureau ou de magasin. Chacun de ces khanes est isolé : une seule porte en permet l'accès.

« En débarquant, j'entendis des coups de fusil du côté de Péra, et l'on me dit qu'il y avait révolution à la Banque Ottomane. J'étais devant le poste de police de Galata. Les soldats y faisaient entrer des bandes de gens mal vêtus qui, depuis une semaine — je les avais remarqués tous les jours précédents — venaient s'asseoir le matin à l'entrée du pont et sur le bord des trottoirs. Ces gens sortirent du poste avec des bâtons et se mirent à assommer les *hamals* (portefaix) arméniens, sur le pont et sur le quai. Ils arrêtaient un *hamal*, jetaient sa charge à terre, le couchaient d'un coup de trique sur la nuque; le *hamal* criait « *hi* », et ils l'achevaient. Ceux qui voulaient fuir, les soldats les empêchaient de passer. Mais ils ne frappaient que les Arméniens. Ils avaient avec eux des juifs et des mouchards qui les leur indiquaient. Quand l'Arménien était mort, le dénonciateur lui tirait ses sandales et les emportait; on devait les payer à tant la paire, car ils emportaient même les plus vieilles, dont personne n'aurait donné un para (un centime).

» Comme je m'approchais d'un groupe qui assommait un vieux, un homme de la police m'a dit : « Va-t'en, tu n'as rien » à faire ici », et il m'a un peu bousculé. Je suis allé sur le quai, vers Alexiadi-Khane. Je suis arrivé juste au moment où l'on fermait la porte. Il y avait à l'intérieur une quarantaine d'hommes, tous chrétiens, sauf un Turc d'Aïdin et moi, et tous Européens ou Grecs, sauf six Arméniens. Ils fermèrent la porte et roulèrent contre elle des balles de coton et des sacs. Nous entendions frapper contre l'entrée de Millet-Khane, qui est de l'autre côté de la rue. Nous sommes montés sur la terrasse. Nous avons vu une bande s'engouffrer dans Millet-Khane, dont la porte avait été enfoncée; des soldats restaient devant pour garder l'entrée. A l'intérieur, nous entendions des coups et des cris. Un Arménien, monté sur la terrasse de Millet-Khane, nous faisait signe que l'on coupait les têtes. Il parlait:

mais nous ne pouvions rien comprendre à cause des coups de fusil : les soldats, sur le quai, tiraient contre la maison de bois qui est auprès du Crédit Lyonnais.

» Nous avons dû quitter la terrasse parce qu'ils tiraient aussi contre nous. D'ailleurs, la bande, après avoir fini dans Millet-Khane, était venue battre notre porte, et mes compagnons ne voulaient pas ouvrir. Mais c'était de la folie, car notre khane avait des fenêtres au rez-de-chaussée, et déjà les assommeurs, avec des barres, faisaient sauter le scellement des grilles. J'ai donc fait enlever les ballots qui barricadaient l'entrée, et j'ai crié à travers la porte, en turc : « Je vais ouvrir, je suis Turc, » je suis le bey de X... » On m'a répondu en albanais : « Ouvre, frère » et, la porte ouverte, j'ai vu d'abord deux Albanais, deux *toufekdjis* du Sultan. (Le Sultan, pour sa garde tout à fait intime, a une petite bande, une cinquantaine de fusiliers, *toufekdjis*, recrutés surtout parmi les Albanais du Nord, et surveillés par un certain Tahir-Pacha, ancien jardinier du palais, aujourd'hui le vrai chien de garde de Sa Majesté.)

» Ces deux Albanais n'étaient pas en uniforme de *toufekdjis*, mais en costume national. Ils avaient seulement à la ceinture leurs revolvers de la garde, dont les crosses sont fabriquées par les argentiers de Prizrend tout spécialement pour les *toufekdjis*. Je les connaissais tous les deux : l'un est de Diakova et l'autre de Malichevo. Ils m'ont aussitôt reconnu et, pour arrêter la bande qui se pressait derrière, ils m'ont embrassé. Ils m'ont ensuite demandé si nous avions des Arméniens. J'ai répondu que tous ces chrétiens avaient ma *besa* (parole d'honneur, serment de sauvegarde entre Albanais). Ils ont alors écarté la bande qui nous a laissés sortir. Mais, derrière les bâtons, la police et les soldats nous barraient la route et voulaient nous faire rentrer dans le khane pour nous faire assommer. J'ai appelé les Albanais, qui se sont fâchés en disant : « Le maître n'a dit de tuer que les Arméniens et ceux-ci sont Albanais. » Mais un dénonciateur montra nos Arméniens, et déjà les assommeurs les prenaient, quand les Albanais ont tiré leurs revolvers en criant : « Ils ont la *besa* du bey et vous ne les tuerez pas. » Puis ils nous ont accompagnés, quatre Arméniens et moi, jusqu'à Péra, où les Arméniens se sont enfuis.

» Je suis allé coucher ce soir-là dans le quartier de Tatavola,

chez un Grec de mes amis. Les assommeurs y sont venus ; mais les Grecs du quartier leur ont fermé les rues en déclarant qu'ils défendraient les Arméniens ; les assommeurs ont rebroussé chemin. Je n'aime pas les Grecs ; mais ceux qui disent qu'ils ont, comme les Juifs, aidé aux massacres, sont des menteurs.

» Le jeudi matin, je suis revenu au khane, avec des chrétiens qui voulaient rechercher des papiers. Tous les bureaux étaient saccagés, les ballots et les sacs éventrés, les grilles des fenêtres et les barreaux des galeries arrachés, les coffres-forts précipités dans la cour et forcés, les papiers déchirés en miettes. Il ne restait d'intact qu'un bureau et une cave, dont les portes n'avaient aucune trace de coups, le bureau et la cave des chemins de fer allemands d'Anatolie. En passant devant la porte, on nous a appelés à voix basse : c'était l'un des six Arméniens. Je me souvins qu'en effet, la veille, je n'en avais emmené que quatre. Les deux autres avaient disparu. L'un d'eux, secrétaire de la compagnie allemande, s'était enfermé dans le bureau, et il nous dit que l'autre devait être à la cave, où nous l'avons trouvé demi-mort, accroupi dans un tonneau d'huile. Ils avaient entendu le pillage. Devant leurs portes, un policier s'était tenu, écartant à haute voix les travailleurs de ces propriétés européennes...

» En revenant sur le Grand-Pont, j'ai vu qu'on assommait encore, mais il ne restait presque plus d'Arméniens et c'était dans les khanes et les ruelles de Galata que les bandes tapaient et criaient. Des portefaix tiraient les cadavres par les pieds et les lançaient au Bosphore : le courant les emmenait aussitôt vers la mer de Marmara. D'autres jetaient les morts et les blessés sur de petites charrettes et couraient les vider au cimetière de Schichli. Tout le long de la grande rue de Péra, ces charrettes, sur leur passage, avec les bras pendants et les têtes saignantes, faisaient un arrosage de sang. Le ruisseau de la rue des Maltais était du sang coulant, à cause de trois boutiques arméniennes où l'on avait tué vingt hommes, disaient les voisins. Un Albanais de Zagori m'a emmené dans une maison voisine de la Banque, d'où l'on dominait Galata et ses maisons mal famées. Les femmes, en chemises ou en peignoirs, étaient sur les toits avec des soldats et des officiers, et quand un Arménien essayait de fuir par les terrasses, les femmes le

montraient aux soldats en criant, et les soldats tiraient. Si l'Arménien tombait, les femmes embrassaient les soldats et tout de suite, en plein air, les récompensaient. Il y avait des Européens sur le toit de la Banque Ottomane : voici leurs noms, tu pourras les interroger. (Ces Européens, dont un Français et un Allemand, m'ont confirmé ce récit.)

» Le jeudi soir, je voulais rentrer chez moi à Scutari. Mais mes amis grecs du quartier de Tatavola craignaient d'être massacrés parce qu'ils avaient défendu les Arméniens la veille. Ils me supplièrent de rester et de les emmener le lendemain aux Iles des Princes. Le vendredi matin, nous sommes donc descendus au Grand-Pont pour prendre le bateau. Des assommeurs étaient toujours à l'entrée, et près d'eux des soldats et des policiers. Mais ils n'avaient plus guère de besogne : ils regardaient sous le nez tous ceux qui s'embarquaient. Nous avons pris le bateau des Iles. A bord, quelques Turcs s'en allaient, comme d'habitude, passer le vendredi au Grand-Hôtel de Prinkipo. Il vint aussi une bande de jeunes gens, qui parlaient français. Les uns étaient en uniforme d'officiers avec des aiguillettes d'or, et les autres étaient habillés à la dernière mode de Paris, avec des gants et des fleurs à la boutonnière. J'ai reconnu le fils de Cheker-Achmet Pacha, un des aides de camp du Sultan; les autres sont toujours avec lui et on les rencontre, le soir, sur les trottoirs de Péra en habit noir ou en smoking. Le bateau avait quitté l'appontement et commençait à virer. Cette bande, en descendant au salon, découvrit sous l'escalier un jeune garçon vêtu d'un bourgeron bleu, d'un pantalon bleu et d'une casquette. C'était un Arménien, un aide-mécanicien de la compagnie. Ils le traînèrent sur le pont, forcèrent les gens du bateau à revenir à l'appontement et appelèrent une troupe de *sopadgis* pour l'assommer. Puis, on jeta le cadavre à l'eau; on nettoya l'appontement et le bateau repartit. Alors un Français qui était à bord montra le poing au fils d'Achmet-Pacha en lui disant des injures; mais les jeunes gens et les officiers l'entourèrent en éclatant de rire.

» A Prinkipo, il n'y avait pas eu de massacre. Les Européens présents, très nombreux au Grand-Hôtel, avaient protégé les Arméniens. Des Kurdes, qui travaillaient aux terrasse-

ments et aux jardins, avaient promis à leur maître, un Italien du nom de Valori, qu'ils ne tueraient personne. Mais, le vendredi matin, ils vinrent lui demander de l'argent et des armes, en lui disant : « Puisque nous ne travaillons pas aujourd'hui, laisse-nous aller à Stamboul, où le maître a permis de tuer les Arméniens. » Ils sont partis sur le bateau qui nous avait amenés. Ils sont rentrés au chantier le lendemain, paraît-il, avec de l'argent et des bijoux. Mais ils étaient mécontents. Ils prétendaient que le Sultan était devenu fou : un matin, il permet, et le soir, il défend : on n'a pas le temps de faire le voyage, et déjà sa volonté est changée. Les massacres avaient, en effet, brusquement cessé le vendredi soir ; le samedi matin, déjà, la police arrêtait et désarmait les *sopadgis*, qui d'ailleurs ne faisaient aucune résistance, et qui étaient aussitôt remis en liberté.

» Voilà ce que j'ai vu. De retour à Scutari, on m'a raconté qu'il n'y avait pas eu de massacre à cause d'un prêtre d'Iskelessi-Djami, qui les avait défendus. A Kadi-Keui, c'est Fuad-Pacha, celui qu'on appelle *deli Fuad, Fuad le fou*, qui les a empêchés. Il avait tout intérêt à les laisser faire, car sa manie de bâtir et la construction de son *konak* (palais), qu'il refait et défait tous les ans, l'a grandement endetté auprès des Arméniens. Mais il disait tout haut qu'il voulait montrer sa mauvaise humeur au Sultan. Fuad-Pacha vit, comme tous les gens du palais, d'argent extorqué à la Liste civile, ou de concessions et d'affaires financières qu'il négocie pour le compte de capitalistes étrangers. Depuis un an, le Sultan l'avait réduit à la portion congrue, et Fuad-Pacha sauvait les Arméniens pour se venger du maître. Il courait à cheval dans les rues et criait en gesticulant, — il est excentrique et un peu fou ; mais il n'en est que plus populaire : — il criait qu'il défendait de toucher un cheveu des chrétiens, et il emmenait les Arméniens dans son *konak*... Le Sultan l'a fait arrêter ; mais on n'osera pas le juger : il est trop populaire dans l'armée... De même à Koum-Kapou, qui est le grand quartier arménien et le siège du Patriarcat, il n'y a pas eu de massacres : un commandant nommé Hassan-Aga a chassé les bandes. »

Pour ces massacres de Constantinople, il ne faut donc pas

croire à une explosion de fanatisme. L'année dernière, les *softas* (étudiants en théologie) et les gens des *médressés* (séminaires) avaient pris part aux rixes de Stamboul. Cette année, ils étaient enfermés dans les mosquées et surveillés par la police : le Sultan maintenant se défie d'eux et craint qu'une fois lâchés ils ne marchent contre le Palais. Il est, en outre, certain que des centaines d'Arméniens ont été sauvés par les prêtres des mosquées.

Ces massacres, d'autre part, n'ont rien eu d'un mouvement populaire. Tout était préparé d'avance, assommeurs et bâtons, mouchards et charrettes. Tout a marché, et tout s'est arrêté au premier signal. Tous ont respecté la consigne : « le maître a permis de tuer les Arméniens » : sur *six ou sept mille* victimes, — chiffre minimum, car, dans le seul cimetière de Schichli, tout proche de Péra, les ambassades ont surveillé les inhumations, et leurs médecins ont dénombré plus de trois mille cadavres; or il y a eu d'autres inhumations à Kassim-Pacha et Has-Keui, et un plus grand nombre d'Arméniens encore ont pris le chemin de la Marmara, — donc sur six ou sept mille victimes, c'est à peine si trente ou quarante erreurs ont coûté la vie à des Grecs, des Turcs ou des Européens, trop Arméniens d'aspect.

Les Albanais de la tribu des Lappes, qui sont très nombreux à Constantinople, — ils sont d'ordinaire terrassiers ou fontainiers, — ont l'habitude de tout mettre en chanson. Ils sont bien à même de juger les derniers événements, car leurs amis du Palais, fusiliers et zouaves, ont pris part au travail, et dans chaque bande il y avait au moins deux Albanais de la garde. Les Lappes chantent maintenant :

Jour et nuit le Sultan a pleuré,
L'Anglais et l'Arménien le tracassent.
Il a dû s'allier avec la canaille.
Et le *touloumbadgi* [1] a triqué.
Vieillard idiot, qu'as-tu fait là?
Pourquoi pas la guerre ouverte?
Pourquoi ne pas nous charger du combat?

1. Pompier irrégulier, la pire racaille.

III

Il faut étudier maintenant les massacres de l'Arménie proprement dite.

L'opinion française, en matière de politique étrangère, se contente de peu. Le plus souvent, elle ignore ce qui se passe au delà des frontières, et les journaux respectent cette ignorance : pour les choses turques en particulier, la plupart gardent un silence inquiétant, qui n'a pas été troublé, d'ailleurs, par les publications de notre gouvernement. Il serait donc étonnant de trouver en France une idée à peu près juste des affaires arméniennes. Chacun se les est figurées à sa façon. Beaucoup n'ont voulu voir en tout ceci que la main de la perfide Albion. Pour les gens timorés, ces Arméniens, avec leurs bombes, n'étaient que des anarchistes indignes de pitié. J'ai entendu des révolutionnaires déclarer qu'en Asie Mineure le musulman étant exploité par le chrétien, les massacres étaient la revanche légitime des travailleurs contre les parasites. Mais on parle surtout du fanatisme musulman et de ses conséquences nécessaires. On parle, plus encore, des querelles qui de tout temps mirent aux prises Kurdes et Arméniens.

Il est malheureusement certain que, non seulement en Arménie, mais dans toute l'Asie Mineure, des bandes ou des tribus semi-nomades, Kurdes, Circassiens et Yourouks, vivent aux dépens des populations fixées, chrétiennes et musulmanes : les Arméniens, en particulier, ont toujours eu à souffrir des Kurdes et des Circassiens. Mais il est non moins certain que l'Asie était habituée à ce mal endémique, et il faut rendre cette justice à l'administration turque que, depuis dix ans, il avait beaucoup diminué. Les émigrés musulmans du Caucase, qui en étaient la cause principale, avaient été dispersés et fixés. J'ai traversé, de 1888 à 1890, l'Asie Mineure dans tous les sens, de Smyrne à Alep et de Chypre à Brousse, avec un seul gendarme d'escorte : la sécurité y était parfaite. Les choses ont changé depuis; mais la crise actuelle n'est pas uniquement un renouveau ou un redoublement d'atrocités kurdes.

Sans compter que des massacres ont eu lieu en des régions où jamais le Kurde n'était apparu, — à Constantinople, par exemple, à Trébizonde, à Angora, les massacreurs n'étaient pas Kurdes, — on peut affirmer que, même dans le Kurdistan, la seule responsabilité des Kurdes ne saurait être invoquée. Puisque la bonne foi anglaise est suspectée et que les documents anglais sont entachés, paraît-il, d'arménophilisme, nous laisserons de côté tous les exemples, sans nombre pourtant, que pourraient nous fournir les seuls Livres Bleus. Mais, pour quelques régions, c'est sur des documents internationaux ou français que nous pouvons opérer. et deux de ces localités sont en plein Kurdistan : le district de Sassoun et la ville de Diarbékir.

*
* *

Les affaires de Sassoun eurent un tel retentissement qu'une commission internationale fut envoyée sur les lieux. Cette commission, composée de fonctionnaires turcs auxquels la France, la Russie et l'Angleterre avaient adjoint des délégués, siégea près de six mois à Mouch, tint cent sept séances et entendit cent quatre-vingt-dix témoins. Le gouvernement anglais a publié, dans deux volumes du Livre Bleu, tous les documents *en français* de cette enquête et le rapport *en français* dressé et signé par les trois délégués russe, anglais et français.

On donne le nom de Sassoun à la région alpestre qui se dresse à l'ouest du lac de Van, entre les plaines de Mouch et de Diarbékir. Ce n'est, à vrai dire, qu'un bloc de très hautes montagnes, où les torrents, affluents du Tigre, ont enchevêtré un réseau de vallées très étroites et très profondes. Les sommets déboisés sont couverts de neige durant six mois de l'année et ne peuvent servir, l'été, qu'à la pâture. Les vallées, avec leurs eaux courantes et leurs bouquets de châtaigniers, offrent à la culture des terres fertiles, mais peu étendues. La population de cette région est assez dense : groupée en villages, elle vit surtout de ses troupeaux.

Elle se compose — ou elle se composait — de Kurdes et d'Arméniens, en proportions à peu près égales (15 000 Kurdes

et 12 000 Arméniens), mais en districts nettement séparés par la barrière du Sovasor-Dagh, — les Kurdes à l'est, les Arméniens à l'ouest. Entre eux, la Porte elle-même déclarait ne connaître aucune différence, sauf celle de la religion. C'était la même vie pastorale, l'hiver dans les villages, l'été sur les sommets; la même indépendance de montagnards éloignés de l'autorité et sachant leur pays inaccessible; le même régime à demi patriarcal de familles nombreuses et de clans; la même fierté de pâtres toujours armés. Les Kurdes étaient musulmans, les Arméniens chrétiens; mais les uns et les autres étaient exempts de fanatisme : ils vivaient, a dit un témoin devant la commission internationale, *comme des frères de terre et d'eau*, c'est-à-dire que, fréquentant les mêmes sources et les mêmes pâturages, il arrivait, il est vrai, que des injures ou même des coups de fusil fussent échangés et que du bétail fût tour à tour détourné et repris; mais ces disputes sans durée finissaient toujours par une intervention des anciens ou un arbitrage des hommes influents, et les Arméniens du Sassoun, en 1890, déclaraient n'avoir pas trop à se plaindre des Kurdes.

Il faut dire que les Kurdes, en leur qualité de musulmans, se considéraient comme les propriétaires-nés du sol et que les Arméniens reconnaissaient leurs prétentions, en payant un certain nombre de redevances. C'était le même système et les mêmes relations qu'en Turquie d'Europe, par exemple, dans la plaine de Kossovo, entre Albanais musulmans et chrétiens slaves. Chaque *agha* kurde, comme chaque bey albanais, avait un certain nombre de chrétiens, qu'il s'engageait à défendre ou du moins à ne pas attaquer et à ne pas faire attaquer, et qui étaient obligés envers lui à des redevances, régulières comme le *hafir* ou extraordinaires comme le *hala*. Le *hafir* était une contribution annuelle, un tant pour cent de la moisson, des troupeaux, des produits de l'industrie. Le *hala* était surtout la moitié de la dot que tout fiancé verse aux parents de la future. L'Albanais de Kossovo, outre cette moitié de la dot, prend souvent sa part de la fiancée. Les Kurdes étaient moins exigeants et le sort des Arméniens beaucoup plus doux. Le Kurde disait « mes Arméniens », l'Arménien disait « notre *agha* ». Chaque village ou chaque maison arménienne

dépendait ainsi d'un ou de plusieurs *aghas*, qui pouvaient en disposer, comme de toute autre propriété, par vente, contrat ou testament. Quant au pouvoir turc, représenté par les trois préfets de Mouch, Sassoun et Khoulp, il était en théorie reconnu de tous, en pratique inconnu de chacun. La plupart des villages, depuis vingt ans, n'avaient pas payé leurs impôts, et aucun préfet n'eût songé à les réclamer avec insistance, avant l'établissement des lignes télégraphiques.

Le télégraphe, comme les autres inventions utiles, aura puissamment servi au renversement de la Turquie : voici le seul parti qu'elle en ait tiré. De tout temps, les impôts n'ont servi qu'à l'entretien du pouvoir central. L'administration, sous toutes ses formes, civile, militaire, judiciaire, n'a jamais eu qu'un rôle et qu'un but, le drainage de l'argent vers Constantinople : on fait le tracé d'une route et l'instruction d'un procès en vue de l'argent que, sous ce prétexte, on tirera des inculpés et des corvéables; on détourne la conscription et l'appel des réserves sur les villages ou les individus en état de se racheter. L'administration n'est qu'une pompe à impôts ou à rançons. Une partie infime de cet argent est dépensée pour les besoins locaux. Le reste prend la route de la capitale ou, plus exactement, du Palais. Mais il s'en perd une bonne moitié à travers les gouvernements généraux et les ministères. L'autre moitié n'est jamais suffisante pour les milliers de soldats, chambellans, secrétaires, mouchards, journalistes, eunuques, zouaves, fusilliers, bêtes humaines de garde ou de chasse, dont la terreur du Sultan entoure Yildiz-Kiosk. Plus de cent mille hommes, certainement, vivent de la peur du maître et touchent, pour leur dévouement ou simplement leur indifférence, un traitement régulier. Leur nombre augmente chaque jour; car il faut une garde syrienne pour se défendre au besoin de la garde albanaise, et des mouchards chrétiens pour surveiller les mouchards musulmans. Le traitement de chacun augmente aussi, car il faut tenir tout ce monde en haleine par des avancements ou des faveurs. Chaque jour, les préfectures reçoivent du Palais de nouvelles demandes d'argent.

Autrefois les courriers mettaient deux et trois semaines à transmettre ces demandes. Le préfet répondait par des excuses ou

des promesses et, de lettres en lettres, on pouvait, gagnant plusieurs mois, ne pressurer les contribuables que deux ou trois fois par an. Aujourd'hui, le télégraphe tient toute l'année la machine sous pression. Dépêche du Palais : Envoyez cinq cents livres (12 000 francs). — Réponse du préfet : Impôts déjà payés. — Dépêche du Palais : Envoyez cent livres. — Réponse du préfet : Caisses vides. — Dépêche du Palais : Cinquante livres absolument nécessaires. — Le préfet sait qu'un nouveau refus lui vaudra, par dépêche, sa destitution ou son envoi au Fezzan ; il promet les vingt livres (500 francs), et il a la paix pour une semaine. Mais encore faut-il chaque semaine trouver ces vingt livres. Les impôts ont été déjà plusieurs fois levés : on a arrêté, puis libéré après rançon, tous les chrétiens un peu riches ; on a chicané tous les musulmans notables sur leurs droits de propriété ou leur livret militaire ; il faut inventer de nouvelles ressources.

En 1892, le préfet de Mouch, acculé, entreprit de faire rentrer les impôts du Sassoun, et il s'adressa aux villages arméniens de Chenik, Semal et Gueliéguzan, qui dépendaient de lui. Les Arméniens répondirent qu'ils ne pouvaient servir deux maîtres à la fois, qu'assurément ils préféraient le service turc, mais qu'ils payaient déjà de lourds impôts aux Kurdes, et que, si le gouvernement désirait leurs impôts, il devait, en retour, leur assurer une protection efficace et les délivrer du *hala* et du *hafir*. Le préfet dut se contenter, en 1892, de cette réponse d'ailleurs très juste ; en 1893, il prit sa revanche.

***

D'abord, il essaya de réveiller le zèle religieux des Kurdes du Sassoun, par la propagande de cheiks indigènes et de *hadjis* (pèlerins), qui revenaient de la Mecque et qui en rapportaient une petite provision de fanatisme. Ces fidèles serviteurs du khalife et de l'idée panislamique réconcilièrent entre elles les tribus kurdes, supprimèrent les mésintelligences qui amenaient entre les aghas des querelles et quelques coups de fusil pour la possession et la protection de leurs Arméniens, et ils excitèrent les tribus contre les villages *révoltés* : c'est le mot dont les autorités se serviront désor-

mais. Les aghas étaient mal disposés envers leurs Arméniens de Chenik, Semal et Gueliéguzan : un agitateur chrétien, racontent les autorités, avait travaillé ces villages et les avait poussés à refuser le *hafir*. Il est étrange que ce prétendu agitateur, du nom de Damadian, pris par le préfet de Mouch et envoyé à Constantinople, ait été, sans jugement, remis en liberté. Mais il est certain que, depuis deux ou trois ans, le *hafir* rentrait mal et que les aghas étaient mécontents.

D'autre part, les tribus semi-nomades de Kurdes Bekranlis et Badikanlis, qui se tiennent l'hiver dans la plaine de Diarbékir, ont l'habitude de monter chaque année, avec leurs troupeaux, vers les hauts pâturages. En 1893, le préfet de Mouch les dirigea vers le Sassoun chrétien ou du moins les y laissa pénétrer, sans leur donner l'escorte de fonctionnaires et de gendarmes qui, d'ordinaire, faisaient pour l'année le départ des sources et des pâturages. Les Bekranlis et les Badikanlis furent mal accueillis. On échangea des coups de fusil. Il y eut vols de bétail et, peut-être, morts d'hommes. Ils redescendirent à la fin de l'été en menaçant de se venger l'année suivante.

En 1894, les Arméniens, abandonnés de leurs aghas, se sentaient encore menacés de la vengeance des Kurdes nomades. Un certain Hamparsoun Boyadjian, originaire du vilayet d'Adana et qui avait fait quelques études de médecine à Constantinople et à Genève, les encourageait à la résistance. Le préfet de Khoulp, à l'exemple de son collègue de Mouch, réclamait les impôts dans la partie du Sassoun qui relevait de lui, et en particulier dans les villages de Talori ; mais il essuyait le même refus, accompagné, peut-être, de quelques coups de feu. Une nouvelle tentative en juin 1894 fut accueillie de même. En juillet, les autorités déclarèrent les Arméniens rebelles et, quand les Kurdes nomades montèrent de la plaine, on rassembla, pour les escorter, les bandes des *aghas ;* on leur adjoignit des troupes de l'armée régulière, et l'on marcha contre les villages chrétiens Ce qui se passa alors, la *Revue de Paris* (1er septembre 1895) l'a déjà raconté à ses lecteurs : pour juger combien ce récit était modéré, il suffit de lire le rapport en français des trois délégués russe, anglais et français. Les Turcs prétendaient qu'à l'arrivée des troupes, les Armé-

niens avaient affiché leur rébellion en brûlant leurs propres villages et en se retirant sur un sommet nommé Antok-Dagh. Cette accusation, ridicule en soi (je cite les termes du rapport) fut démentie par tous les témoins. Les Kurdes montèrent à l'assaut des villages, mais furent repoussés. Alors l'armée régulière, sous le commandement de ses officiers, enleva les villages, les brûla, massacra tout ce qui ne s'était pas enfui, marcha contre l'Antok-Dagh, força les fuyards à se rendre et les égorgea. Les délégués européens ont donné, à la suite et comme justification de leur rapport, une déposition que les commissaires turcs n'ont pas voulu admettre, mais que les délégués considèrent comme l'exposé le plus vraisemblable des faits. Elle est d'un Arménien, nommé Vartan, vicaire épiscopal à Guendj, qui au moment des événements était chef de corvée au bas de la montagne de Sassoun. La voici, abrégée, mais exactement transcrite.

On m'avait désigné comme membre de la commission pour la construction du pont... Nous sommes allés dans la montagne faire couper et expédier les bois nécessaires, et nous les faisions descendre en bas par des Kurdes... Le bruit des détonations des fusils nous parvenait. A ma demande, on a répondu qu'il y avait combat à l'Antok-Dagh. Sur le chemin, près d'Ardouchen, on avait construit un four à chaux pour la construction du pont. Un soir du mois d'août, j'étais près du four; j'ai vu un sous-officier qui venait des lieux des événements. De mon côté j'allais à Ardouchen. Il marchait devant moi je le suivais. Nous sommes arrivés ensemble à Ardouchen.

Le chef de la correspondance, qui faisait l'intérim du préfet, le capitaine Hadji-Hafiz-Effendi et le substitut du procureur général étaient assis dans le jardin, en face du local du gouvernement. Au passage du sous-officier, on l'a aussitôt appelé, et moi, descendant de cheval, je l'ai suivi. Il était presque douze heures du soir (six heures à la franque). Ils étaient assis dans la cabane du jardin. Ils ont pris le soldat à côté d'eux et moi je me suis assis dehors, près de la porte. On ne me voyait pas à cause de l'obscurité. Ils ont demandé ce qu'il y avait de nouveau. Il a répondu : « Vive l'État! nous les avons dispersés; d'ailleurs, des tribus innombrables s'étaient rassemblées; il y avait ordre du commandant de les bloquer pour que personne ne s'échappe. Au préalable, ordre avait été donné aux tribus kurdes d'aller leur livrer combat pendant quelques jours. En plusieurs endroits, les tribus, battues et mises en déroute, n'en pouvaient venir à bout. Des soldats alors, vêtus de costumes de la tribu de Badikan, sont

venus prendre part au combat. Les adversaires n'ont pu résister aux fusils de guerre. Après les avoir enveloppés de tous côtés, l'assaut leur a été livré. Sur ces entrefaites, un ordre a été reçu, à la suite duquel les soldats ouvertement réunis aux Kurdes ont continué le combat; les autres n'ont pu résister et se sont enfuis. Ils étaient déjà entourés; ils se sont sauvés à la montagne d'Antok et dans les forêts. Tous ceux qui sont tombés sous la main, femmes, enfants ou jeunes filles, ont été massacrés, et l'on continuait à poursuivre les autres... Déjà antérieurement les Kurdes et les soldats réunis avaient incendié les maisons, pillé les meubles, les effets et le bétail; les Kurdes emportaient leurs rapines, mais une partie du bétail était réservée à l'armée, qui le faisait abattre pour servir à la cuisine des soldats. Une partie des fuyards restés sans ressources est venue avec un prêtre se rendre aux soldats. On a fait creuser des fosses à ces gens qui étaient venus se livrer. La nuit venue, ils ont été massacrés à coups de baïonnette et jetés dans les fosses. Quelques-uns, n'ayant pas encore reçu les coups de baïonnette, se précipitaient tout vivants dans les fosses. Quelques-uns ont été couchés et cloués à la terre au moyen de baïonnettes, en même temps que les soldats les achevaient, toujours à coups de baïonnette. Un prêtre et quelques autres ont été écorchés vivants et mis en morceaux. A quelques femmes enceintes on a ouvert le ventre et embroché les enfants au bout de baïonnettes. Les soldats ont gardé des femmes plusieurs jours; quand elles en devenaient malades, alors ils leur appuyaient le canon de leur fusil sur le ventre et pariaient qu'ils pouvaient faire sortir la balle par le crâne. D'autres étaient pendues aux arbres, pour servir ensuite de cible. A quelques hommes et enfants, on arrachait d'abord les yeux et on les tuait ensuite à coups de baïonnettes. Certains Kurdes et des soldats ont emmené un certain nombre d'enfants et de filles. — Au moment où ce soldat parlait, en l'écoutant en cachette, je pleurais. Je ne sais pas le nom du soldat; seulement il est du village de Tchevelig de Djabakdjour...

Au mois de septembre, pour finir la construction du pont avant l'hiver, j'ai eu recours à l'autorité et lui ai exposé l'insuffisance des gendarmes à ma disposition. Alors Ismaïl de Mardevan et un autre gendarme de Guézo ont été laissés près de moi et Ismaïl me racontait, lui aussi, ce qu'il avait vu de ses propres yeux. Il me répéta les faits que j'ai cités plus haut, en ajoutant que « des choses impitoyables ont eu lieu dans les villages derrière Mouch. Après les avoir achevés, les soldats et les Kurdes sont allés vers Talori, que les Kurdes des environs avaient déjà assiégé. D'abord les soldats et les Kurdes, tous ensemble, ont détruit les hautes maisons à coups de canon. Dans certaines vallées, on tirait le canon sur les endroits rocailleux pour que, dans le cas où il y aurait des gens cachés, ils soient obligés d'en sortir. On a incendié toutes les maisons, détruit et

pillé tous les biens. Au moment de l'incendie, le miel coulait des ruches comme de l'eau, pendant un certain temps. Tous ceux qu'on rencontrait, hommes, femmes et enfants, on les tuait. »

Tout ce qui s'était passé dans les autres endroits, excepté le drame des fosses, tout a eu lieu également à Talori. Ismaïl disait qu'au moment de l'attaque, ils avaient vu sous un arbre un vieillard privé de la vue : « Il paraissait très âgé; mes camarades ont voulu le tuer, et le vieux disait : « Ne me touchez pas pour l'amour de Dieu! » J'arrive à mes cent vingt et un ans, je dois être considéré comme un » homme mort! » Mes camarades voulant tout de même le tuer, je les en ai empêchés en leur disant : « Ce n'est pas permis, ce serait un » acte de cruauté » mais ils ne voulaient pas m'écouter. Ils ont demandé au vieillard comment il savait qu'ils voulaient le tuer. Il leur a dit : « J'entends le bruit des canons, des fusils et d'hommes qui viennent; » on peut comprendre qu'on tue les gens. » Je lui ai dit : « Ne crains » rien, personne ne te touchera. » Il me demanda une pipe; j'ai bourré la pipe et la lui ai passée, en la mettant à côté de lui; mais au moment où il tirait de sa poche le briquet et l'amadou, un des soldats l'avait visé de son fusil et venait de l'atteindre. Je lui ai dit : « Pour- » quoi as-tu tiré sur ce vieillard? est-ce que tu ne crains pas Dieu? » Mais un autre soldat, en tirant en ce moment, a achevé le vieillard. Un autre vieux, âgé de plus de quatre-vingts ans, paralytique et courbé au point de ne pouvoir se remuer, celui-là on l'a mis en morceaux. Enfin tout ce qui tombait entre leurs mains, ils ne le laissaient pas vivant. D'ailleurs des cheiks, des imams s'y trouvaient. On avait mis à la disposition du cheik de Zéilan une tente, et à sa suite un lieutenant et un clairon. Après avoir incendié et détruit ces villages de Talori et tué les gens, soldats et Kurdes sont allés dans la direction de Khian. D'abord c'est le village d'Aktchesser qui a été bloqué. Ils ont tué tous ceux qui sont tombés entre leurs mains, et incendié les maisons. Ils avaient coupé et mis en morceaux le fils du prêtre, nommé Mampré Vartabed, religieux du couvent de Kizil. De même, soldats et Kurdes ensemble avaient pillé les villages de Ardegouk, Sevit, Gouznak. En ce moment le général, arrivant à la montagne, aurait ordonné de cesser... »

Cet Ismaïl, à son retour de la montagne, était indisposé pendant quelques jours. Sur ma demande il a répondu : « Nous avons été malades par suite de la mauvaise odeur des cadavres. A son arrivée, le général a donné l'ordre de les jeter dans les ravins et dans les torrents, afin d'éviter les maladies. Certains cadavres, auxquels nous avons mis des cordes au cou pour les traîner, le cou, c'est-à-dire la tête, s'est détachée du corps, et nous avons été obligés de les porter aux ravins et à l'eau en les roulant à coups de perche. Les Kurdes ont eu la permission de rentrer chez eux avec leur butin, et les soldats se

sont retirés de leur côté, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient rapiné de transportable. »

Voilà ce qui m'a été raconté par le gendarme de Mardevan, nommé Ismaïl.

On voit qu'en tout ceci le rôle des tribus kurdes a été très secondaire. Elles ont agi, non pas même comme instruments, mais comme collaborateurs, et collaborateurs médiocres, de l'autorité. Entre les aghas et leurs Arméniens, au printemps même de 1894, un cheik de Khoulp avait tranché les différends par une sentence acceptée de tous : quatre Kurdes et quatre Arméniens ayant été tués, on avait compté les quatre Arméniens pour deux Kurdes, et, pour les deux autres Kurdes, les villages avaient donné le prix du sang en bestiaux et en argent. A la suite de cet accord, les Arméniens, qui ne craignaient plus que les préfets, avaient enterré leurs effets précieux et envoyé dans le Sassoun kurde leur mobilier et une partie de leurs troupeaux. Mais les autorités turques voulaient faire un exemple et, sous couleur d'impôts, soumettre une bonne fois les chrétiens montagnards au même régime de vexations que les chrétiens des plaines. Ce sont les autorités turques qui ont poussé les tribus sur les villages « révoltés », et qui les ont poussées l'épée dans les reins. Les tribus ne marchèrent que comme avant-garde, au bout des fusils de l'armée régulière. Elles n'exécutèrent les ordres que forcées et à contre-cœur, s'enfuyant à la première résistance et se rejetant sur les troupes, qui montraient bien plus d'ardeur, et qui firent presque toute la besogne.

A la fin de leur rapport, les trois délégués européens, après avoir affirmé que « les données fournies par l'enquête ne prouvent pas que les Arméniens soient entrés en révolte contre le gouvernement », ajoutent que, même si l'on admet certaines affirmations turques, « l'absence de mesures destinées à prévenir une pseudo-révolte, qui se serait dessinée depuis le mois de mai, et à empêcher ensuite la lutte des Arméniens et des Kurdes, fait peser sur les autorités locales, civiles et militaires une égale responsabilité ». Les délégués concluent qu'« ils doivent considérer les accusations des Arméniens comme fondées et voir dans les Kurdes et les soldats les auteurs de

l'incendie de villages entiers », que « sur l'une des plus graves accusations portées contre les troupes régulières, celle du massacre et de l'enfouissement au camp de Gueliéguzan des habitants de Semal, venus pour se rendre, et du viol des femmes qui y aurait été commis, les délégués n'ont rencontré de la part de la commission turque que la plus visible répugnance à élucider cette question », mais que, néanmoins, l'audition des témoins, l'enquête sur place et l'ouverture des fosses, tout « permet d'affirmer que l'accusation du massacre à Gueliéguzan par les troupes est fondée[1] ».



Les événements de Diarbékir eurent pour témoins des prêtres catholiques et un vice-consul français. Diarbékir est en pleine Arménie kurde. Bâtie dans un coin de la plaine du haut Tigre, entourée de murailles, c'était une ville à moitié chrétienne, où toutes les nationalités et toutes les églises, indigènes et étrangères, étaient représentées : Arméniens grégoriens et Arméniens catholiques, Syriens orthodoxes et Syriens catholiques, chaldéens, grecs, protestants. On ne distinguait pas les Arméniens des autres communautés chrétiennes, ni les Kurdes des autres nationalités musulmanes, turque, arabe ou syrienne. Il n'y avait en présence que des musulmans et des chrétiens, et ils vivaient en parfait accord jusqu'à ces années dernières. Mais, à la suite de propagandes de cheiks et de hadjis, amenés par le gouvernement, le fanatisme musulman s'était un peu réveillé. Les autorités montraient un mauvais vouloir évident contre toutes les communautés chrétiennes, et ce fut bientôt de l'hostilité sous un nouveau gouverneur, nommé Aniz-Pacha.

Ce pacha était un *mamim*, un de ces juifs macédoniens, dont les pères se convertirent à l'Islamisme au lendemain de la conquête, mais qui gardent toujours la renommée douteuse des renégats et, obligés par là-même d'afficher un grand zèle, se vengent, sur le dos de leurs anciens coreligionnaires, du mépris de leurs coreligionnaires actuels et, sur le

1. Rapport des Délégués européens. *Livre Bleu*, 1895. I, p. 143-145.

dos des chrétiens, des persécutions et des malheurs de leur race. Aniz-Pacha avait, en outre, une rancune personnelle contre les chrétiens d'Europe : les consuls avaient signalé ses exactions comme préfet de Mardin et les ambassades avaient demandé sa destitution. Nommé gouverneur intérimaire de Diarbékir, il avait bientôt montré de telles intentions que l'ambassade française, prévenue par son consul, avait fait des remontrances : Aniz avait été aussitôt confirmé à son poste. Pour détruire les rapports du consul, en octobre 1895, il força les chefs des chrétientés indigènes à signer un télégramme remerciant le Sultan de sa nomination. Mais ce télégramme amena la discorde : les fidèles reprochèrent violemment à leurs évêques cette lâcheté, menacèrent de fermer le bazar et envoyèrent des protestations à Constantinople.

Aniz-Pacha se tourna du côté des musulmans. Il les excita contre les chrétiens, en leur racontant que ceux-ci préparaient un coup de main sur les mosquées et que les réformes promises par le Sultan auraient pour effet de mettre l'Islam à la merci de la chrétienté : « Le 30 octobre, le consul de France signalait plusieurs réunions tenues chez un certain Djémil-Pacha et auxquelles assistaient le cheik de Zéilan et son fils, déjà compromis dans les massacres du Sassoun. Les projets les plus sinistres contre les chrétiens y avaient été discutés, des placards avaient été apposés sur les murs des mosquées. Les musulmans, mal informés sur la teneur des réformes, avaient envoyé au Sultan un télégramme de protestation, et ils annonçaient leur intention de se venger des chrétiens, le vendredi 1er novembre, au cas où la réponse ne serait pas satisfaisante. La préméditation était donc évidente de leur part... On remarquait, en outre, depuis quelque temps, une excitation insolite parmi les musulmans, qui faisaient des achats considérables d'armes et de munitions [1]. »

Le 31 octobre, les chefs des chrétientés préviennent le consul de France que le massacre commencera le lendemain. Le gouverneur, visité officiellement par le consul, donne sa parole que ces racontars sont faux, que l'ordre ne sera pas troublé et que les chrétiens n'ont rien à craindre.

1. Communication de l'ambassade de France, dans le *Livre Bleu*, 1896, II, p. 307.

Le 1er novembre, les évêques et les notables reviennent prévenir le consul que des Kurdes de la plaine ont été introduits dans la ville le matin même et que le massacre doit commencer à midi. Le consul leur donne la réponse du gouverneur et les engage à aller le voir. Les évêques y vont. Le gouverneur leur assure de nouveau qu'il répond de l'ordre, si les chrétiens ouvrent le bazar et se tiennent tranquilles. Les évêques font ouvrir le bazar, malgré les hésitations du peuple, et tous les chrétiens vaquent à leurs affaires, sauf les catholiques qui célèbrent en ce jour la fête de la Toussaint.

Le consul, qui est allé à la messe, revient à travers le bazar et constate vers onze heures et demie que tout est calme. Mais vers midi, comme il rentre chez lui, il voit accourir, derrière quatre gendarmes, la foule des assommeurs qui sort de la grande mosquée Oulou-Djami, et il n'a que le temps de se jeter dans son consulat. A la même heure, les muezzins paraissent aux minarets pour la prière de midi et appellent le peuple à l'œuvre sainte. Les bandes envahissent le bazar et les quartiers chrétiens, assomment, coupent et taillent. Le consul, qui a son pavillon au mât, — c'est la Toussaint, — ouvre sa porte aux fuyards. La première personne qui arrive est une femme portant un enfant sur chaque bras; elle a eu les deux poignets tranchés à l'étal d'un boucher et les enfants sont tout rouges de son sang. D'autres suivent: sept cents personnes trouvent asile au consulat, et un millier au couvent catholique. Il en est à qui l'on a coupé les fesses, et on leur a fait manger leur propre chair rôtie. Pendant trois jours, le massacre continue, les muezzins excitant toujours le peuple du haut des mosquées, et les soldats, montés sur les minarets et les remparts, tirant sur les chrétiens qui, du haut des terrasses, essaient de se défendre. Les soldats s'interpellent d'un minaret à l'autre, se montrent les fuyards et, comme des chasseurs en battue : « A toi, à toi, celui-ci! »

Grâce à quelques notables musulmans, qui luttent contre le peuple et les soldats, le consul fait porter une dépêche au télégraphe et une lettre au gouverneur : les bandes par cinq fois ont tenté d'envahir sa maison consulaire, mais il a armé ses cawas et fait le coup de feu. Le gouverneur finit par envoyer

un officier et un peloton défendre le consulat; à peine arrivés, l'officier et ses hommes se mettent à couper les cheveux des réfugiées pour voler leur coiffure de sequins. Chaque nuit, le tumulte s'apaise. Chaque matin, les muezzins et les coups de feu, du haut des minarets, redonnent le signal. Le second jour, vers midi, tout s'arrête. Le peuple et les Kurdes de la ville courent aux remparts. On vient d'apprendre que les Kurdes de la plaine approchent en foule et réclament leur place à la curée. Devant les portes fermées et les murailles garnies, ils hésitent un instant, puis rebroussent chemin. Alors on se remet à la besogne avec un nouvel entrain. On mène les femmes à l'abattoir et on les saigne comme des veaux. On fait asseoir les hommes au front des boutiques et, sur leurs genoux transformés en billot, on coupe leurs enfants en tranches; le consul de France assure qu'un chrétien eut trois enfants ainsi taillés sur ses genoux, puis on lui dit en riant : « Va-t'en pleurer chez le consul! »

Le soir du troisième jour, le consul fait parvenir un télégramme à l'ambassade, grâce à deux employés chrétiens que le directeur turc a épargnés : « Si l'on ne tue pas tous les chrétiens, leur avait-il dit, je pourrai vous sauver; si l'on tue tout le monde, il faudra bien que je vous livre pour n'être pas destitué; mais je ne vous livrerai qu'à la dernière heure. » L'ambassade parle haut et menace d'envoyer l'escadre à Alexandrette. Aussitôt arrive à Diarbékir une dépêche du Palais. A six heures, des coureurs, partis du gouvernement, se précipitent dans les rues en criant « *Iassak*! c'est défendu! » A l'appel du soir, les muezzins répètent la même défense. A sept heures, tout était fini et un coureur entrait essoufflé au consulat, en demandant un verre d'eau et un pourboire : il avait tant couru! et il apportait une si bonne nouvelle!

Mais pendant neuf jours encore les réfugiés refusent de quitter le consulat et le consul hésite à les renvoyer. Les soldats et les gendarmes demandent chaque jour un nouveau pillage. Le cinquième jour, il y a un commencement de révolte militaire, les soldats refusant le service de nuit, parce que les chiens des rues, habitués maintenant à la chair humaine, attaquent les sentinelles et les patrouilles. Ce même jour, le couvent des Capucins est encore menacé et Aniz-Pacha refuse une garde pour

le défendre. Le sixième jour, des notables musulmans demandent à voir le consul, qui ne veut pas les recevoir. Mais le lendemain ils reviennent et pénètrent jusqu'à la chancellerie. A leur vue, le consul, qui était en relations d'amitié avec eux et qui sait leur rôle pendant les massacres, tombe sur son fauteuil, la tête dans les mains, et éclate en sanglots. Alors ces hommes s'assoient à ses pieds et se mettent à pleurer aussi en disant que leur crime doit être bien grand, puisqu'un étranger pleure ainsi sur leurs têtes, mais qu'ils ont été trompés et conduits au mal, qu'ils ont été menacés même et qu'on a mis en prison tels et tels qui avaient sauvé des chrétiens; ils jurent que tout est fini et que, s'il le faut, ils se révolteront contre le gouverneur. Enfin, le douzième jour, tous ses vivres étant épuisés et le calme semblant rétabli, le consul renvoie les réfugiés. Pour bien leur montrer qu'il a confiance, il fait amener son pavillon qui, depuis douze jours, flottait en haut du mât. Alors cette foule, tombant à genoux, cria : « Vive la France! » pendant qu'on faisait baiser aux enfants le bord du drapeau. Puis ils rentrèrent dans leurs maisons saccagées : il ne leur restait au monde que les habits qu'ils avaient sur le dos.

L'ambassade française communiqua aux autres puissances le tableau suivant des affaires de Diarbékir :

	Hommes Morts	Hommes Blessés	Maisons pillées et	Boutiques incendiées
	—	—	—	—
Arméniens grégoriens. . .	1 000	250	1 500	2 000
— catholiques . .	10	11	36	65
Syriens schismatiques. . .	150	11	35	200
— catholiques. . . .	3	1	6	30
Chaldéens	14	9	58	78
Grecs	3	3	15	15
Protestants	11	1	51	60
TOTAL . .	1 191	286	1 701	2 448
Disparus.	1 000			
Villageois travaillant dans la ville morts ou disparus .	1 000			

En même temps que les soldats dans la ville, les Kurdes avaient travaillé dans la plaine et l'ambassade estimait à *cent dix-neuf* le nombre des villages incendiés et pillés. Là

encore, les Musulmans n'avaient agi qu'à l'instigation des autorités : des gendarmes, porteurs d'ordres, étaient venus le matin du 1er novembre. Dans les villages où les seuls chrétiens exerçaient tous les métiers, charrons, forgerons, tailleurs, les musulmans commencèrent par mettre de côté un artisan de chaque spécialité, pour n'être pas ensuite au dépourvu, puis ils massacrèrent le reste.

Quand le gouverneur intervint enfin pour rétablir l'ordre, il fit désarmer les chrétiens et fouiller leurs maisons, mais il laissa les musulmans armés. Durant tout l'hiver, la panique dura. Le 28 novembre, de nouveaux troubles éclatent, vite réprimés. L'ambassadeur français communique à ses collègues que « toute la région d'alentour a été dévastée par les Kurdes : on estime à trois mille le nombre de ceux qui ont vu leurs familles décimées et leurs villages détruits. En dehors des cadavres retrouvés, beaucoup d'Arméniens ont péri dans les flammes et un grand nombre de corps ont été jetés dans l'incendie par ordre de l'autorité [1]. »

Le 31 décembre, l'agitation recommence, mais Abdullah-Pacha, commissaire impérial, fait rentrer les Kurdes dans l'ordre. Puis, chaque vendredi, nouvelle panique, les chrétiens guettant l'apparition du muezzin et s'attendant au massacre. On meurt de faim. La Porte et le Palais ont envoyé quelques secours, mais le consul annonce que « le gouverneur les a supprimés, parce que l'évêque a refusé de signer un télégramme reconnaissant la culpabilité des Arméniens [2] ».

Enfin, quand le printemps est venu et que les routes sont ouvertes, trois cents chrétiens viennent demander au consul de les emmener à la côte. Le consul ne veut pas quitter son poste, craignant que son absence ne soit mise à profit. Mais sa femme s'offre pour conduire la caravane. Il faut quinze jours de cheval jusqu'à Alexandrette, le port le plus voisin. Les villages ont été pillés. Les Kurdes coupent la route. La femme du consul a quatre petits enfants, dont un à la mamelle. Elle part avec ces trois cents personnes et plusieurs centaines de chevaux. Le gouverneur lui offre une escorte, mais

1. *Livre Bleu*, 1896, II, p. 307.
2. *Ibid.*

pour elle seule. Elle déclare que l'escorte protégera tout le monde ou qu'elle ne l'acceptera pas; puis, pour forcer les gendarmes à veiller sur toute la colonne, elle envoie ses enfants en tête et reste en queue. Elle voyage à cheval et ses enfants en litière. De temps en temps, elle monte dans la litière pour allaiter son nourrisson. Il faut, à chaque étape, assurer le vivre et le coucher de tous; souvent, la nuit, il faut se relever et faire le tour du camp pour calmer les paniques. A Biredjik, au passage de l'Euphrate, des ordres sont venus de Constantinople « pour laisser passer la femme du consul de France »; les autorités locales en concluent qu'il faut arrêter les autres. Mais elle envoie ses enfants sur l'autre rive du fleuve et annonce qu'elle passera la dernière, après toute la colonne, et que, si le préfet la fait attendre, si son nourrisson vient à mourir de faim, on verra une bonne fois où sont les responsabilités. Le préfet cède et la caravane repart. A travers un pays en révolution, au milieu des bandes de Kurdes et de Circassiens, après deux semaines, on arrive à la mer. La femme du consul embarque tout son monde et monte à bord la dernière. Autrefois, pour cette Française, il y aurait eu en France un morceau de ruban rouge.

IV

Si ces exemples ne suffisent pas encore et s'il faut d'autres preuves, je renvoie le lecteur au tableau dressé pour le compte des six ambassades par un comité de délégués. Il est de notoriété publique que ce tableau, en réalité, est l'œuvre de la diplomatie française et tout Constantinople en nomme l'auteur. Publié en français dans le *Livre Bleu*, il a été republié dans la brochure du P. Charmetant : *Tableau officiel des Massacres d'Arménie*[1]. A côté du nombre des morts et du récit des événements, il a une colonne pour « l'attitude des autorités ».

1. Au bureau des Œuvres d'Orient, Paris, rue du Regard, 20.

Voici ce que l'on y peut lire :

A Erzeroum, l'autorité, en dépit des efforts faits par les consuls, ne s'est guère occupée que d'arrêter les Arméniens. La population turque se préparait cependant au grand jour en vue d'un massacre. La participation ouverte des officiers et des soldats au massacre et au pillage a été constatée par les consuls.

A Kharpout, les officiers et les soldats prennent part au butin. Les Kurdes prétendent être de connivence avec l'autorité; comme les officiers, les soldats et les gendarmes ont pris part au pillage, elle n'ose sévir contre personne.

A Alep, si les démarches des consuls auprès des Arméniens contribuent à ramener le calme dans les esprits, celles qu'ils font auprès des autorités sont accueillies avec une indifférence notoire. Elles échouent devant l'optimisme voulu du vali, Hassan-Pacha, l'impuissante bonne volonté de quelques rares fonctionnaires, la tolérance ou la complicité des autres.

A Yenidjé-Kalé, un détachement arrive au hameau de Mudjuk-Déressi, et, *au son du clairon*, se jette sur les chrétiens, les massacre, pille et incendie les maisons. Les soldats envahissent l'hospice et tuent le Père Salvatore. Puis ils se portent sur Yénidjé-Kalé où ils brûlent toutes les habitations et le couvent des Franciscains.

A Mersina, le gouverneur, Faïk-Pacha, en tournée dans le vilayet, veut ignorer les événements. Il affirme au commandant du croiseur français le *Linois* que jamais la tranquillité n'a été troublée (22 novembre), et cependant il est à noter que les troubles ont éclaté partout où Faïk-Pacha a passé pendant sa tournée.

On pourrait faire vingt autres citations ; mais voici, de la même source, des affirmations bien plus graves encore :

A Césarée, quelques musulmans ont sauvé des Arméniens. Un officier supérieur de la garnison a déclaré que *si l'autorité n'y avait mis d'obstacle*, il aurait étouffé sur l'heure le soulèvement et empêché ainsi le massacre. — A Sivas, le gouverneur rassemble 1 000 rédifs et 100 zaptiés auxiliaires, *mais ne peut obtenir de la Porte les autorisations lui permettant de prendre les mesures efficaces.*

Devant de pareils faits, rapportés, non par la diplomatie anglaise, mais par des consuls ou des officiers français et par les délégués des six puissances, on peut conclure, en toute conscience. Dans les provinces, pas plus qu'à Constantinople, les massacres ne furent un mouvement populaire ni une explosion de fanatisme. Si les Arméniens et les journaux

n'ont le plus souvent parlé que des Kurdes, ce n'est pas que les méfaits des tribus ou des bandes kurdes aient été plus nombreux ou plus notoires durant ces années dernières. Mais dans l'armée etdans la gendarmerie, qui furent les véritables auteurs des massacres, les Kurdes étaient très nombreux. On avait recruté chez les Kurdes une cavalerie irrégulière à laquelle le Sultan avait donné son nom, et dans toute l'Asie Mineure, ces *hamidiés* ont bien mérité leur solde.

Mais, réguliers ou irréguliers, tous ces Kurdes appartenaient à l'armée impériale, ét même le mot d'irréguliers ne devrait pas être prononcé. Car le Sultan, dans ses notes aux puissances, protesta toujours contre cette épithète; pour ses *hamidiés* disciplinés et organisés, disait-il, sur le modèle des cosaques russes, il revendiqua toujours le respect de l'Europe. Les Kurdes ne furent donc que les soldats du Sultan. Jamais ils ne travaillèrent pour leur compte, suivant leur fantaisie : ils obéirent toujours aux autorités constituées, civiles ou militaires. Qu'ils se soient adonnés, avec enthousiasme, à cette besogne fructueuse, il faudrait bien mal les connaître pour en douter ou leur en tenir rigueur. Mais, qu'ils aient jamais commencé avant le signal ou continué après la défense, ou qu'ils aient, en quoi que ce soit, dépassé les ordres reçus, c'est ce que démentent tous les témoignages et tous les rapports. Dans chaque tuerie, où ils ont pris part, et tout le temps de la tuerie ils n'ont été que les agents du pouvoir, les exécuteurs du maître.

Veut-on mieux voir encore le rôle de l'armée? Les événements de Marach sont connus par le rapport de l'attaché militaire français, le lieutenant-colonel de Vialar. Il avait accompagné, dans ce coin d'Arménie, une commission turque, qui resta deux mois sur les lieux, et il l'avait forcée à faire la lumière complète. Son rapport établit qu'en novembre 1895, une école française fut envahie par les soldats de l'armée régulière : que le professeur et les élèves furent lardés de baïonnettes, tués et rôtis par la troupe; que les officiers assistèrent à cette cuisine; que la responsabilité du colonel commandant le détachement est indiscutable; et que l'armée régulière a commis dans la région les plus épouvantables excès : « Tuez d'abord, criait le général dans les rues de Marach, vous pillerez

ensuite. » Tout Constantinople répète un mot de ce même colonel de Vialar, dont les sentiments turcophiles s'affirmaient autrefois en public. Comme, au retour de sa mission, le ministre de la guerre lui tendait la main : « Monsieur le ministre, lui aurait répondu le colonel, quand une armée se conduit comme la vôtre, un officier français n'a plus le droit de donner la main à ses officiers. »

*
* *

L'Europe a pu prendre le change ; mais personne en Turquie ne s'y est trompé. Quand on a connu Constantinople vers 1888-1890 et que l'on y revient en 1896, ce qui frappe le plus dans cette ville immuable, c'est peut-être la différence du langage public à l'endroit du pouvoir. Autrefois le pouvoir impérial, avec ses conséquences vexatoires, capricieuses, gênantes et coûteuses, était subi comme une nécessité d'ordre physique en quelque façon, comme les pluies de l'automne ou les bourrasques du printemps. On ne peut pas dire que le Sultan inspirât de la terreur, du respect, de l'estime ni de l'affection, ni même un sentiment quelconque. Il excitait seulement un peu de pitié pour cet homme, toujours tremblant, toujours hagard entre l'attente du coup de couteau et la crainte du mauvais café. Chrétiens et musulmans avaient pris leur parti de l'état de choses et personne ne soupçonnait même la possibilité d'un changement. Chacun, sentant l'inutilité et le danger des récriminations, ne songeait qu'à ses propres affaires : avec de l'argent, avec peu d'argent, on finissait par tout arranger dans ce pays du *bakchich*. Le commerce était florissant; on payait et l'on se taisait

Aujourd'hui, le langage à l'égard du Sultan est beaucoup plus libre à Constantinople qu'à Paris. Il n'est question que de lui, toujours de lui. On prend à peine quelques précautions de forme. Les musulmans disent « le maître », les chrétiens indigènes « l'homme », et, parmi les étrangers, l'esprit bien français de nos compatriotes a vulgarisé les noms de « marchand de pastilles » ou de « Géraudel ». Mais, sous ces noms transparents, dans l'opinion et le langage de tous, chrétiens et musulmans, jeunes et vieux Turcs, Grecs et Bulgares,

indigènes et étrangers, il reste le promoteur et le metteur en scène de tout ce qui s'est fait depuis deux ans. Chacun sait et chacun dit qu'Il l'a voulu, qu'Il l'a ordonné : « Le maître a permis de tuer les Arméniens. »

Cette permission a coûté la vie à plus de *trois cent mille* êtres humains. Car, en mettant de côté les exagérations, on peut faire le calcul suivant. Depuis le 1er juillet 1894, plus de cinq cents communautés arméniennes ont été supprimées ou atteintes. Quelques-unes, comme celles de Constantinople et du Sassoun, ont eu plus de six mille morts. Le chiffre de trois mille, comme à Malatia, Diarbékir, Arabkir, etc., a été souvent atteint. Celui de mille est courant et le minimum de trois cents a partout été dépassé. En prenant donc une moyenne de cinq cents morts, on reste beaucoup au-dessous de la vérité ; et cette moyenne pour les cinq cents communautés frappées donne deux cent cinquante mille cadavres. Comment, en pleine paix, un homme a-t-il pu concevoir une telle entreprise et comment, sous les yeux de l'Europe, a-t-il pu la mener à bien ?

VICTOR BÉRARD

(A suivre.)

LORENZACCIO

Un certain jour de l'an 1535, l'orfèvre Benvenuto Cellini, qui gravait les coins des monnaies florentines, se rendit au palais du duc Alessandro, pour prendre congé de Sa Seigneurie. Il allait à Rome recevoir du pape le pardon d'un homicide qu'il lui était arrivé de commettre l'année précédente. Le duc était au lit, parce que la nuit il avait fait la débauche. Il engagea vivement l'orfèvre à ne le point quitter, lui promettant, s'il restait à Florence, une pension et le logement. Benvenuto persista dans son dessein d'aller à Rome pour recevoir sa grâce. Mais il promit de se mettre ensuite au service de Sa Seigneurie.

Le duc laissa voir son mécontentement. Benvenuto avait promis de faire le coin d'une médaille à l'effigie d'Alessandro, et cet ouvrage n'était pas terminé. L'orfèvre n'avait traité que la face, dont il apportait le modèle en cire.

Pendant cet entretien, le duc gardait près de lui son cousin Lorenzino de Médicis, et l'invitait par signes à dire ce qu'il fallait pour retenir Benvenuto.

Lorenzino dit mollement :

— Benvenuto, tu ferais mieux de rester.

L'orfèvre s'excusa de ne pouvoir se rendre à ce conseil.

— Monseigneur, ne soyez pas fâché, car je vous ferai une médaille beaucoup plus belle que celle du pape Clément. Messer Lorenzino, qui est un homme d'esprit et de savoir, me donnera un beau sujet pour le revers.

Lorenzino, qui depuis quelques instants regardait le duc avec une étrange attention, répondit vivement :

— En effet, Benvenuto, je ne pensais point à autre chose qu'à te donner un revers digne de Sa Seigneurie.

Le duc le regarda en souriant et lui dit :

— Lorenzino, vous lui donnerez le revers, il le gravera ici et il ne partira pas.

— Je le ferai le plus promptement possible, répliqua Lorenzino, et j'espère accomplir une chose qui émerveillera le monde.

Le duc se mit à rire et se retourna dans son lit.

Benvenuto partit pour Rome. Il fut rejoint à Sienne par un messager qui lui remit cinquante écus d'or de la part du duc Alessandro et lui dit :

— Messer Lorenzino te fait savoir qu'il te prépare un merveilleux revers pour la médaille que tu veux faire.

L'année suivante, Benvenuto Cellini, qui avait passé le jour des Rois à chasser les oies sauvages dans les marais de la campagne romaine, regagnant à la nuit sa maison, vit une colonne de feu éclater dans le ciel au-dessus de Florence. Le lendemain soir, on apprit à Rome la mort du duc Alessandro. Benvenuto rencontra dans une rue messer Francesco Soderini sautillant sur un mauvais mulet et ricanant, qui lui cria :

— Benvenuto ! voilà, pour la médaille de cet infâme tyran, le revers que t'avait promis Lorenzino de Médicis !

Sur quoi vint un certain Baccio Bettini criant plus fort :

— Tes ducs, nous les avons déduqués, nous n'en aurons plus. Et tu voulais nous les immortaliser !

A quoi Benvenuto répliqua :

— O lourdes mâchoires ! Je suis un pauvre orfèvre. Je sers qui me paie.

*
* *

Ce duc Alexandre, fils naturel de Lorenzo, duc d'Urbino, n'était pas un prince digne d'être pleuré. Il avait été imposé aux Florentins par l'empereur Charles-Quint, dont ensuite il devint gendre, à la charge de fournir lui-même la dot de sa femme.

Il était violent et rusé, sans pousser comme un duc César la ruse et la violence jusqu'à la *virtù* du parfait tyran. On croit bien qu'il fit empoisonner le cardinal Hippolyte, pour que cette méchante guêpe, comme il disait négligemment, ne troublât plus ses plaisirs ni son sommeil. Mais ce n'est pas là un trait distinctif de son caractère. Il agissait en prince. Le poison était alors la principale finesse diplomatique des cours italiennes.

Alexandre avait la parole facile et prompte, quelque savoir et le goût des arts. Rien de cela n'était singulier dans ce temps d'élégances et de crimes. Ses contemporains remarquaient surtout en lui la plus extrême incontinence. Varchi affirme que sa lubricité n'épargnait aucune sorte de femmes, pas même les religieuses. Il ajoute que pour la satisfaction de ses désirs il avait recours volontiers au viol, et qu'il y trouvait un goût particulier.

Enfin, il pouvait dire, comme le jeune prince Malcolm : « Vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges, ne pourraient remplir la citerne de mon incontinence ». A quoi un honnête conseiller aurait pu répondre comme Macduff : « L'intempérance sans limites est une tyrannie de nature. Elle a vidé prématurément plus d'un trône heureux et causé la chute de bien des rois. Mais nous avons assez de dames de bonne volonté. Vous ne pouvez avoir en vous un vautour assez affamé pour en dévorer autant que vous en trouverez de disposées à se dévouer à Votre Grandeur, lorsqu'elles reconnaîtront qu'elle incline de ce côté. » Il n'est pas certain que le duc Alexandre violentât beaucoup de Florentines. Il faut dire pourtant qu'il allait chercher des aventures sous un déguisement, et qu'il était fort laid, noiraud avec ce vilain profil

tion naturelle à croire que la débauche ruine le génie, il ne manqua pas de découvrir qu'il était vraiment tragique de souper à Florence avec des filles et des grands seigneurs. Les romantiques, et particulièrement Alfred de Musset, concevaient un souper comme une aventure délicieuse et fatale, dont on sort pâle à jamais. Lorenzaccio, pour avoir feint la débauche, est donc plus grand que Brutus qui n'avait feint que la folie.

Mais le héros de Musset est vraiment pathétique en ce que, poursuivant l'exécution de ses desseins, il en découvre l'inanité, et qu'il marche désabusé au but marqué d'abord par son enthousiasme. Il a appris à vivre en soupant avec le duc; il reconnaît que les hommes qu'il veut rendre libres sont indignes et incapables de liberté. Et s'il persiste dans une résolution qu'il sait absurde, c'est que cette résolution est devenue sa vie même et sa raison d'être. Ce trait de nature, fortement marqué par le poète, fait la beauté de l'œuvre. C'est par là que Lorenzaccio nous émeut. A l'Érostrate pédant de l'histoire florentine le poète a substitué un Brutus intelligent (s'il est possible d'accoupler ces deux mots), qui ne vit, qui ne respire que pour l'accomplissement d'une action dont il sait la pitoyable ineptie.

Il y a bien, çà et là, des indécisions et quelques faux traits dans cette esquisse d'un écolier prodigieux. La pensée de Musset, incertaine et charmante, glisse et se dissipe sans cesse. Le drame, tel qu'il fut écrit, avec une abondance heureuse, a des obscurités, et le personnage principal ne s'explique pas toujours. Il n'en paraît que plus vivant.

M. Armand d'Artois a fait l'impossible pour ramener aux limites permises ce drame indéterminé. Je regrette seulement, comme sans doute il le regrette lui-même, la dure nécessité qui lui fit couper le vrai dénouement. La mort de ce médiocre tyran n'est pas une conclusion. La conclusion philosophique du drame est dans la scène qui fait paraître l'inutilité du meurtre. Mais nous avons lieu d'être contents de ce qu'on nous a donné.

Madame Sarah Bernhardt, qui, dans la belle suite de ses années, a créé tant de figures charmantes et donné à ses contem-

nom de Brutus. Lorenzino ne méritait pas d'être ainsi nommé : il était fou, mais il n'était pas sot. En tuant son cousin, il ne pensait pas plus à délivrer Florence qu'il ne songeait naguère à la liberté de Rome en décapitant les statues de l'arc de Constantin. Il se donnait un plaisir tout intime. Il faisait un crime inutile comme un sonnet.

Personne, au reste, ne pensa profiter de la mort du tyran pour restituer à la ville sa franchise. L'âge d'or était passé. Il était aussi impossible de revenir aux mœurs de la République que de retrouver le suave génie d'un Desiderio, d'un Mino, la grande âme naïve d'un Donatello, aux temps scélérats d'un Benvenuto Cellini et quand les Baccio Bandinelli et les Bartolommeo Ammanati peuplaient de colosses mous la ville orgueilleuse et déshonorée.

Au duc Alexandre succéda le duc Cosme, méchant homme et grand prince. Et la vie alla comme devant. Il n'y a que les grands innocents ou les vierges pour commettre gravement un assassinat politique, et croire ainsi délivrer la patrie. Lorenzo était moins ingénu. Ce n'était pas non plus un Mazzini, un de ces conspirateurs que les complots amusent et qui se font une vie souterraine, inconnue, troublée et délicieuse. C'était un mauvais poète et un malade, et son crime n'est intéressant qu'en ce qu'il témoigne avec force d'une sorte de génie, le génie de l'absurde.

*
* *

Le jeune Alfred de Musset, qui avait les plus heureux dons du poète et de l'artiste, lut à Florence, dans une vieille chronique, l'histoire de Lorenzino de Médicis. Il vit dans cette chronique ce que nous venons de noter, et il y vit bien autre chose encore, étant visionnaire et poète. Et de sa lecture hallucinée sortit son drame de *Lorenzaccio*. Il sut se persuader que le mince Lorenzo, plein de littérature antique, se proposait comme un noble but le meurtre du tyran. Il suivit avec intérêt cet adolescent grave et pur poursuivant dans la débauche et la honte une vengeance sublime. Il sentit que le contraste du but et des moyens était dramatique, et comme il avait une disposi-

tion naturelle à croire que la débauche ruine le génie, il ne manqua pas de découvrir qu'il était vraiment tragique de souper à Florence avec des filles et des grands seigneurs. Les romantiques, et particulièrement Alfred de Musset, concevaient un souper comme une aventure délicieuse et fatale, dont on sort pâle à jamais. Lorenzaccio, pour avoir feint la débauche, est donc plus grand que Brutus qui n'avait feint que la folie.

Mais le héros de Musset est vraiment pathétique en ce que, poursuivant l'exécution de ses desseins, il en découvre l'inanité, et qu'il marche désabusé au but marqué d'abord par son enthousiasme. Il a appris à vivre en soupant avec le duc; il reconnaît que les hommes qu'il veut rendre libres sont indignes et incapables de liberté. Et s'il persiste dans une résolution qu'il sait absurde, c'est que cette résolution est devenue sa vie même et sa raison d'être. Ce trait de nature, fortement marqué par le poète, fait la beauté de l'œuvre. C'est par là que Lorenzaccio nous émeut. A l'Érostrate pédant de l'histoire florentine le poète a substitué un Brutus intelligent (s'il est possible d'accoupler ces deux mots), qui ne vit, qui ne respire que pour l'accomplissement d'une action dont il sait la pitoyable ineptie.

Il y a bien, çà et là, des indécisions et quelques faux traits dans cette esquisse d'un écolier prodigieux. La pensée de Musset, incertaine et charmante, glisse et se dissipe sans cesse. Le drame, tel qu'il fut écrit, avec une abondance heureuse, a des obscurités, et le personnage principal ne s'explique pas toujours. Il n'en paraît que plus vivant.

M. Armand d'Artois a fait l'impossible pour ramener aux limites permises ce drame indéterminé. Je regrette seulement, comme sans doute il le regrette lui-même, la dure nécessité qui lui fit couper le vrai dénouement. La mort de ce médiocre tyran n'est pas une conclusion. La conclusion philosophique du drame est dans la scène qui fait paraître l'inutilité du meurtre. Mais nous avons lieu d'être contents de ce qu'on nous a donné.

Madame Sarah Bernhardt, qui, dans la belle suite de ses années, a créé tant de figures charmantes et donné à ses contem-

porains des images qui égalent en poésie les rêves des poètes, nous fait paraître cette fois que la grâce en art est une forme heureuse de la force.

La force est le caractère le plus frappant de sa dernière création. Madame Sarah Bernhardt a su construire cette figure de Lorenzaccio avec une solidité parfaite. Elle a modelé, ciselé sa propre personne comme un bronze de Benvenuto, comme un nerveux Persée.

On sait quelle œuvre d'art cette grande comédienne sait faire d'elle-même. Dans cette nouvelle transformation elle a pourtant étonné. Elle a formé de sa propre substance un jeune homme mélancolique, plein de poésie et de vérité. Elle a réalisé un chef-d'œuvre vivant par la sûreté du geste, par la beauté tragique des attitudes, des regards, par le timbre renforcé de la voix, par la souplesse et l'ampleur de la diction, par un don, enfin, de mystère et de terreur.

ANATOLE FRANCE
de l'Académie française.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1896

LIVRAISON DU 1ER NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRES ILLUSTRÉS

[...]ISIRS ET LES JOURS, par Marcel Proust [...] d'Anatole France, illustrations de Made[...] [L]emaire. Calmann-Lévy, éditeur.

[...] un fort beau livre d'étrennes, qui a le [...]ssez rare d'être aussi agréable de contenu [...]t beau d'aspect. M. Marcel Proust y [...] les aventures de son âme ou de quelques [c]ongénères, héros mélancoliques et son[...]our qui la réalité est trop brutale et qui [...] dans un rêve éternel de tristesse éton[...] [Ma]dame Madeleine Lemaire a répandu a[...]n, à travers ces histoires et ces poèmes [...], des images délicates ; surtout ces fleurs [...] fait naître sous son savant et vif pinceau [...]t les yeux à chaque page. M. Anatole [...]a bien voulu écrire une spirituelle pré[face pou]r présenter au public un jeune confrère [...] se présente très bien tout seul, mais [...]eillance du maître de *Thaïs* et du *Lys* [...]orne, comme les fleurs de Madeleine [...], et l'embellit encore.

[BERTRA]ND DU GUESCLIN, par Theodore Cahu [illegible], éditeurs

[...]ée dernière, M. Theodore Cahu racon[tait aux jeun]es enfants l'histoire de Jeanne d'Arc [...]mée, il inscrit leur nom en tête de cette [...] de Bertrand du Guesclin. C'est un livre [...]ié à des enfants, est écrit pour les enfants, [...]e science de l'âme puérile, une sim[plicité p]arfaite, un charme exquis. Plus encore [...]e que la vie de Jeanne d'Arc, celle de du [...], abondante en tournois, en coups d'épées, [...]ses, est faite pour enchanter les imagi[nations] guerrières des garçons. M. Paul de [...] a orné cette *Histoire de Bertrand du* [...] de nombreuses illustrations en cou[leur d']une richesse et d'un mouvement remar[quables].

[HIS]TOIRE POPULAIRE DE LA PEINTURE, [par] Arsène Alexandre [illegible] [illegible]

[...] le dernier des quatre volumes que le cha[rmant] critique d'art a réunis sous le titre gé[néral] *Histoire populaire de la Peinture*. Popu[laire] en ce qu'il [illegible] d'[illegible] [...]rce que le savoir de l'auteur se dissimule [...] récit tout simple de la vie des artistes [...] [de]scription de leurs œuvres. [illegible] [...]it formé un volume, les écoles flamande [...] [hol]landaise, un autre, les écoles anglaise, espa[gnole e]t allemande un troisième, le cycle se [...] ce dernier consacré tout entier à la [...]talienne, la plus riche en œuvres [...] [illegible] Le volume [illegible] [...]inture antique et des fresques de Pompéi [...] [illegible], est illustré de deux cent[s] [...] gravures, faites d'après les plus beaux [...] étudiés dans le cours de l'ouvrage.

JEANNE D'ARC, par Boutet de Monvel [illegible], éditeur

Ouvrez, mes chers enfants, ce livre avec dévotion, dit M. Boutet de Monvel, dans une courte et éloquente préface, en souvenir de cette humble paysanne qui est la patronne de la France, qui est la sainte de la patrie comme elle en a été la martyre. Son histoire vous dira que, pour vaincre, il faut avoir la foi dans la victoire. Souvenez-vous-en, le jour où le pays aura besoin de tout votre courage. Le savant et charmant dessinateur qu'est M. Boutet de Monvel est aussi, comme on le voit, un bon écrivain. Il a rédigé lui-même le texte, simple et essentiel, qui accompagne et commente ses compositions. Elles sont exquises, ces compositions, si naïves à la fois, et si érudites, révélant une connaissance approfondie des costumes et des armes du temps, dessinées avec une science du mouvement, du geste, de l'expression qui fait de M. Boutet de Monvel le premier de nos dessinateurs pour les enfants et les grandes personnes.

ZIG ZAGS EN BRETAGNE, par H et G Dubouchet [illegible], éditeur

MM. H. et G. Dubouchet, comme jadis Töpffer en Suisse, se sont promenés en zig zag à travers la Bretagne, écrivant un journal de route qu'ils ont édité somptueusement. Leur récit est ce qu'il faut qu'il soit : humoristique et simple. Des cartes sont semées dans le livre pour permettre de suivre les aperçus des pérégrinations des voyageurs. Ses illustrations sont dues également à MM. Dubouchet, elles sont [illegible] M. [illegible] [illegible], le [illegible] bien connu, a écrit pour ce livre une préface éloquente et [illegible].

LES COINS DE PARIS, par Léo Claretie [illegible]

Avez-vous remarqué que [illegible] célèbres [illegible], célèbres comme [illegible] sont toujours [illegible] des provinces [illegible] sont [illegible] plus empressés [illegible] Paris qu'ils [illegible] oublier [illegible] Carpentras [illegible] Pourtant [illegible] *Par*[illegible] [illegible] révélés par un Parisien passionnant, M. Léo Claretie. Il [illegible] par une *H*[illegible] [illegible] [illegible] plus de l'esprit, [illegible] [...]siennes, qui [illegible] instruction [illegible] l'Institut et [illegible] Palais de l'Industrie [illegible] des rues de la Seine, aux Halles, [illegible] quai Saint-Michel, à la cité Berryer, à Montmartre et au Point-du-Jour, M. Léo Claretie [illegible] notre curiosité et [illegible] notre ignorance. C'est un bon guide et un aimable professeur. Fouqueré, Gérardin, Frappont, Louis Maltesté ont illustré ce volume de leur meilleur crayon.

FABLES DE JEAN DE LA FONTAINE, illustrations par **A. Vimar.** [illegible]

M. A. Vimar fut le collaborateur du regretté Guigon pour ces charmants livres, *L'Arche de Noé* et *l'Illustre Dompteur*. Privé de son naturel associé, dont la verve et la fantaisie fournissaient une ample matière à son crayon spirituel, M. Vimar demande au passé des inspirations. Il ne pouvait mieux choisir que les fables de La Fontaine. Ce qu'il dessine le mieux, avec le plus de gaieté, de paradoxe et, si l'on peut dire, de psychologie, ce sont les animaux. La finesse du renard, la malice du singe, la naïveté de la grenouille, l'humblesse de l'âne, la fierté du lion, la gravité de la cigogne trouvent en lui un peintre merveilleux. Aussi les dessins que M. Vimar a composés pour illustrer les *Fables de La Fontaine* sont-ils tout proches de la perfection. Il est impossible d'être plus plaisant à la fois et plus vrai. Le volume est en lui-même fort beau, la typographie nette et agréable. Et ce sera une occasion de relire ces prodigieuses fables, si vieilles de sens et si jeunes de forme, où l'humanité a déposé son antique sagesse, où sourit une enfance immortelle.

COUSIN DE LAVAREDE, par **Paul d'Ivoi.** [illegible]

Le livre est dédié à M. Marinoni, en souvenir de l'ancien Lavarède qui est si fameux chez les lecteurs du *Petit Journal*. La scène est tour à tour en Égypte, en Australie, au Kamtchatka, au Pôle Nord, etc. Comme on le voit, l'action est pleine d'imprévu, et ce volume mérite bien de partager avec les précédents volumes de M. Paul d'Ivoi, le titre de *Voyages excentriques* que l'auteur leur a donné à l'imitation de Jules Verne. M. Lucien Métivet, d'un crayon élégant et d'un pinceau léger, a orné ce volume d'illustrations fort jolies, d'une étrangeté pour laquelle il ne semblait pas qu'il fût fait et [illegible] semble-t-il a réussi.

SAINT LOUIS ET LES CROISADES, par **Madame de Witt** née **Guizot** [illegible]

Madame de Witt née Guizot [illegible] l'augmentant d'un volume chaque [illegible] lection des *Chroniqueurs de l'histoire de France*. Dans celui-ci elle étudie *Saint Louis et les Croisades* et les [illegible] chroniqueurs, de Suger à Froissart [illegible], coordonne et traduit les textes. On [illegible] a une histoire de France [illegible] de pittoresque et [illegible] vrage contient [illegible] lithographie, très belles, [illegible] en noir et [illegible] monuments et les [illegible] de l'époque [illegible] qu'en les feuilletant on s'instruit et l'on pénètre dans le [illegible] par ses images.

THÉATRE CHOISI DE RACINE ET DE MOLIÈRE [illegible]

Ce sont les premiers volumes d'une collection publiée sous la direction de M. Léo Claretie, à l'usage de la jeunesse, avec introduction, notes et dessins. Le théâtre de Molière est illustré par Henri Pille, celui de Racine par Ch. Schutz. Il faut faire aimer aux enfants les classiques, il ne faut pas les en nourrir contre leur gré, cela ne leur profite pas. Ils ne les comprennent que si on ne veut pas les leur imposer. Il faut les circonvenir, les allécher, les tromper presque, pour leur faire goûter ces œuvres immortelles, mais antiques, auxquelles ils sont tentés de préférer la nouveauté. Rien ne vaut mieux, pour leur faire lire les classiques, que de les leur présenter sous un aspect qui flatte leur œil, leurs goûts innés d'élégance et de clarté. C'est ce qui fera le succès de cette collection qui pour le reste ressemble à toutes les autres : la typographie et les illustrations en sont fort bonnes.

LA CHASSE EN FRANCE, par **Charles Diguet.** [illegible] éditeurs.

La *Chasse en France*, par M. Charles Diguet, est sans doute le livre le plus complet qui ait été écrit sur la chasse depuis longtemps. Dans une suite de tableaux variés sont décrites toutes les chasses en usage chez nous : chasse au chien d'arrêt, grande et petite vénerie, chasse au marais, etc., etc. M. Charles Diguet, avec sa compétence bien connue en la matière, fait défiler devant nous tous les animaux de chasse. Ce magnifique volume, illustré d'après Jules Didier, Gélibert, Grelel, Moller, Parquet, Oudard, etc., est à la fois divertissant et instructif. Il a été écrit avec passion par un fanatique de la chasse. C'est de ce nom que l'auteur se traite luimême [illegible] amusante, — et c'est vraiment [illegible] l'expérience d'une vie de grand [illegible] qu'il renferme.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE [illegible] par **Marius Bernard** [illegible]

M. Marius Bernard a [illegible] trois séries composant l'ouvrage entier [illegible] Méditerranée, dont ce livre est une partie : les côtes barbaresques de Tripoli à Tunis, de Tunis à Alger, d'Alger à Tanger; les côtes latines, de Tanger à Port-Vendres, de Port-Vendres à Vintimille, de Vintimille à Venise; les côtes orientales, de Venise à Salonique, de Salonique à Jérusalem, de Jérusalem à Tripoli. [illegible] est un périple [illegible] presque une vie d'homme pour le faire en détail, en vrai voyageur, [illegible] comme on l'est toujours [illegible] qui décrit les côtes de France, de Port-Vendres à Vintimille, est fort documenté, agréable à lire et abondamment illustré par A. Chapon.

COLLECTION DE LUXE. (CALMANN LÉVY, éditeur.)

Colomba, avec des gravures fort jolies de M. Gaston Vuillier ; *Les Trois Dames de la Kasbah,* illustré en phototypie, d'après les photographies directes prises à Alger par M. Gervais-Courtellemont ; *Julia de Trécœur,* enfin, le dramatique roman toujours jeune d'Octave Feuillet, pour lequel M. Marchetti a exécuté des dessins exquis : — tels sont les livres dont s'enrichit pour le Jour de l'An cette Collection de luxe Calmann Lévy, qui renferme déjà *Ilka,* d'Alexandre Dumas fils, et *Ma Sœur Henriette,* d'Ernest Renan, deux chefs-d'œuvre littéraires et typographiques. Des livres imprimés de la sorte, avec ces caractères et sur ce papier, ornés de compositions dues aux meilleurs crayons d'aujourd'hui, se liraient pour le seul charme de leur aspect. On a choisi, en outre, pour leur faire cette toilette somptueuse, des chefs-d'œuvre authentiques : aussi cette *Collection de luxe* est-elle destinée à toutes les bibliothèques d'amateurs.

TOMBOUCTOU LA MYSTÉRIEUSE, par **Félix Dubois.** (FLAMMARION, éditeur.)

M. Félix Dubois, à qui l'on devait déjà le récit d'une exploration dans la Guinée française et dans les pays du Haut-Niger, raconte en ce volume son voyage à Tombouctou. Il a visité dans tous ses détails la ville mystérieuse, il y a habité plusieurs semaines, il s'est fait conter son histoire par les lettrés, il a pris à chaque pas des photographies, qui sont reproduites dans ce livre, et ajoutent beaucoup à l'intérêt de la narration. M. Félix Dubois, comme la plupart des hommes d'action quand ils écrivent leurs aventures, est jovial et plein de verve, et son récit est d'une couleur intense et d'un mouvement digne d'éloges.

LES FRANÇAISES A TOUTES LES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE, par **H. Gourdon de Genouillac.** (HENNUYER, éditeur.)

Voilà un livre qui arrive bien : d'abord, en la saison des étrennes où il sera donné à mainte jeune fille, selon ce principe, d'ailleurs faux, que rien n'intéresse mieux les femmes que les femmes ; et puis, à un moment où le féminisme est à l'ordre du jour. Et si l'on ne l'était déjà par galanterie, on deviendrait féministe en lisant cet ouvrage. Les charmantes et fières femmes que les femmes de France, depuis Sainte Geneviève jusqu'à... jusqu'à Sarah Bernhardt dont on fêtait ces jours-ci les noces d'argent avec la Poésie ! M. Gourdon de Genouillac a raconté leurs exploits variés avec une belle passion de loyal chevalier dévoué à sa dame, à ses dames. Et MM. Lix, Merwart, Geoffroy, Girardet, Roux ont orné ce beau livre sur les Françaises des plus jolies illustrations qu'on pût trouver : leurs portraits.

ŒUVRES DE MAYNE REID. (HETZEL, éditeur.)

Quelle bonne fortune pour les petits garçons ! Seize romans de Mayne-Reid, si nous avons bien compté, réunis dans le même volume, seize romans de ce Mayne-Reid, qui sait si bien suspendre sur l'abîme les chasseurs d'eider, dresser le serpent python fascinant l'antilope, lancer les trappeurs à travers les plaines herbeuses du Canada ! Avec ce gros volume superbement re[lié] ils ont encore de belles soirées en perspective. Ils liront *le Chef au Bracelet d'or* et *les Émigrants du Transvaal,* plus que jamais d'actualité, et *les Planteurs de la Jamaïque,* et *les Deux Filles du Squatter.* Ils frémiront de terreur, ils riront [des] bons mots des héros, qui sont aussi spirituels [que] braves ; et quand ils seront fatigués de lire, [ils] regarderont avec des yeux émerveillés, dans [les] dessins de Riou et de Bennet, les profondeurs des forêts vierges, l'immensité des savanes.

HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT CLASSIQUE, par **G. Maspero.** (HACHETTE et Cie, éditeurs.)

C'est le Tome II de cette magnifique histoire, magnifique comme monument de savoir, et magnifique de typographie et d'illustration. [Le] grand savant ès choses antiques et orientales qu'est M. Maspero, est également un connaisseur en art qui a dirigé l'exécution de ce livre [avec] un goût parfait. Lettrines, lettres ornées, culs-de-lampe, dessinés par d'excellents artistes, abondent en ce volume. Quant aux illustrations proprement dites qui accompagnent et commentent le texte, elles sont innombrables. M. Maspero a pillé les trésors de tous les musées d'Europe et d'Égypte pour ces merveilleuses reproductions. Des cartes sont gravées à la fin de [ce] beau livre pour éclairer la lecture de ces histoires vénérables que M. Maspero a conté[es] simplement et bellement, en historien de [la] grande tradition.

LE PAGE DE NAPOLÉON, par **E. Dupuis,** illustré de JOB. — **LE CAPITAINE AUX PIEDS NUS,** par **S. Blandy,** illustration d'ED. ZIER (DELAGRAVE, éd[iteur].)

Le Page de Napoléon, c'est une histoire tour à tour émouvante ou amusante qu'a narrée M. Dupuis et illustrée le spirituel Job. Job est [un] excellent dessinateur. Il a le savoir et le don. [Ses] vignettes sont naïves et fines en même temps. [Sa] science des costumes de l'époque napoléonienne est vraiment remarquable. Il sait meubler [des] intérieurs dans le plus pur style Empire. Et l'[on] feuilletera avec plaisir ce volume destiné a[ux] enfants, rien que pour voir apparaître, silhouetté par Job, l'Empereur, dont le nom jadis fa[isait] tomber les murailles et remplit maintenant [les] caisses des éditeurs. — *Le Capitaine aux pieds nus* est un petit roman du moyen âge, [joli]ment illustré par Ed. Zier.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1896

LIVRAISON DU 1ER NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRES ILLUSTRÉS

LES PLAISIRS ET LES JOURS, par **Marcel Proust**, préface d'**Anatole France**, illustrations de **Madeleine Lemaire**. (CALMANN LÉVY, éditeur.)

Voilà un fort beau livre d'étrennes, qui a le mérite assez rare d'être aussi agréable de contenu qu'il est beau d'aspect. M. Marcel Proust y raconte les aventures de son âme ou de quelques héros congénères, héros mélancoliques et songeurs pour qui la réalité est trop brutale et qui la fuient dans un rêve éternel de tristesse étonnée. Madame Madeleine Lemaire a répandu à profusion, à travers ces histoires et ces poèmes en prose, des images délicates ; surtout ces fleurs qu'elle fait naître sous son savant et vif pinceau charment les yeux à chaque page. M. Anatole France a bien voulu écrire une spirituelle préface pour présenter au public un jeune confrère. Le livre se présente très bien tout seul, mais la bienveillance du maître de *Thaïs* et du *Lys Rouge* l'orne, comme les fleurs de Madeleine Lemaire, et l'embellit encore.

BERTRAND DU GUESCLIN, par **Théodore Cahu**. (JOUVET et Cie, éditeurs.)

L'année dernière, M. Théodore Cahu racontait à ses enfants l'histoire de Jeanne d'Arc. Cette année, il inscrit leur nom en tête de cette histoire de Bertrand du Guesclin. C'est un livre qui, dédié à des enfants, est écrit pour les enfants, avec une science de l'âme puérile, une simplicité parfaite, une charme exquis. Plus encore peut-être que la vie de Jeanne d'Arc, celle de du Guesclin, abondante en tournois, en coups d'épée et en ruses, est faite pour enchanter les imaginations guerrières des garçons. M. Paul de Sémant a orné cette *Histoire de Bertrand du Guesclin* de nombreuses illustrations en couleurs, d'une richesse et d'un mouvement remarquables.

HISTOIRE POPULAIRE DE LA PEINTURE, par **Arsène Alexandre**. — *École Italienne*. (HENRI LAURENS, éditeur.)

C'est le dernier des quatre volumes que le chaleureux critique d'art a réunis sous le titre général d'*Histoire populaire de la Peinture*. Populaire, non qu'elle soit dépourvue d'érudition, mais parce que le savoir de l'auteur se dissimule sous le récit tout simple de la vie des artistes et la description de leurs œuvres. L'École française avait formé un volume; les écoles flamande et hollandaise, un autre ; les écoles anglaise, espagnole et allemande un troisième ; le cycle se ferme avec ce dernier consacré tout entier à la peinture italienne, la plus variée en œuvres, la plus riche en chefs-d'œuvre. Le volume, qui va de la peinture antique et des fresques de Pompéi jusqu'au XIXe siècle, est illustré de deux cent cinquante gravures, toutes d'après les plus beaux tableaux étudiés dans le cours de l'ouvrage.

JEANNE D'ARC, par **Boutet de Monvel**. (PLON, NOURRIT et Cie, éditeurs.)

« Ouvrez, mes chers enfants, ce livre avec dévotion, dit M. Boutet de Monvel, dans une courte et éloquente préface, en souvenir de cette humble paysanne qui est la patronne de la France, qui est la sainte de la patrie comme elle en a été la martyre. Son histoire vous dira que, pour vaincre, il faut avoir la foi dans la victoire. Souvenez-vous-en, le jour où le pays aura besoin de tout votre courage. » Le savant et charmant dessinateur qu'est M. Boutet de Monvel est aussi, comme on le voit, un bon écrivain. Il a rédigé lui-même le texte, simple et essentiel, qui accompagne et commente ses compositions. Elles sont exquises, ces compositions, si naïves à la fois, et si érudites, révélant une connaissance approfondie des costumes et des armes du temps, dessinées avec une science du mouvement, du geste, de l'expression qui fait de M. Boutet de Monvel le premier de nos dessinateurs pour les enfants et les grandes personnes.

ZIG-ZAGS EN BRETAGNE, par **H. et G. Dubouchet**. (LETHIELLEUX, éditeur.)

MM. H. et G. Dubouchet, comme jadis Topffer en Suisse, se sont promenés en zig-zag à travers la Bretagne, écrivant un journal de route qu'ils ont édité somptueusement. Leur récit est ce qu'il faut qu'il soit : humoristique et simple. Des cartes sont semées dans le livre pour permettre de suivre les capricieuses pérégrinations des voyageurs. Ses illustrations sont dues également à MM. Dubouchet; elles sont fidèles. M. N. Quellien, le celtisant bien connu, a écrit pour ce livre une préface éloquente et attendrie.

LES COINS DE PARIS, par **Léo Claretie**. (ALFRED MAME et FILS, éditeurs.)

Avez-vous remarqué que les plus célèbres Parisiens, célèbres comme tels, sont toujours nés en des provinces lointaines, et qu'ils sont d'autant plus empressés à louer *leur* Paris, qu'ils veulent oublier *leur* Pézenas ou *leur* Carpentras natal ? Pourtant, voici les *Coins de Paris* qui nous sont révélés par un Parisien parisiennant, M. Léo Claretie. Il débuta par une *Histoire pittoresque de Paris*. Il continue. Ce livre-ci est comme un memento, non plus de l'aspirant, mais du connaisseur ès sciences parisiennes, qui veut parfaire son instruction. A l'Institut et au Palais de l'Industrie, le long des rives de la Seine, aux Halles, au quai Saint-Michel, à la cité Berryer, à Montmartre et au Point-du-Jour, M. Léo Claretie conduit notre curiosité et enseigne notre ignorance. C'est un bon guide et un aimable professeur. Foulquier, Gérardin, Fraipont, Louis Malteste ont illustré ce volume de leur meilleur crayon.

*

FABLES DE JEAN DE LA FONTAINE, illustrations par **A. Vimar.** (ALFRED MAME et FILS, éditeurs.)

M. A. Vimar fut le collaborateur du regretté Guigou pour ces charmants livres, *l'Arche de Noé* et *l'Illustre Dompteur*. Privé de son naturel associé, dont la verve et la fantaisie fournissaient une ample matière à son crayon spirituel, M. Vimar demande au passé des inspirations. Il ne pouvait mieux choisir que les fables de La Fontaine. Ce qu'il dessine le mieux, avec le plus de gaieté, de paradoxe et, si l'on peut dire, de psychologie, ce sont les animaux. La finesse du renard, la malice du singe, la naïveté de la grenouille, l'humblesse de l'âne, la fierté du lion, la gravité de la cigogne, trouvent en lui un peintre merveilleux. Aussi, les dessins que M. Vimar a composés pour illustrer les *Fables de La Fontaine* sont-ils tout proches de la perfection. Il est impossible d'être plus plaisant à la fois et plus vrai. Le volume est en lui-même fort beau, la typographie nette et agréable. Et ce sera une occasion de relire ces prodigieuses fables, si vieilles de sens et si jeunes de forme, où l'humanité a déposé son antique sagesse, où sourit une enfance immortelle.

COUSIN DE LAVARÈDE, par **Paul d'Ivoi**. JOUVET et Cie, éditeurs.

Le livre est dédié à M. Marinoni, en souvenir de l'ancien Lavarède qui est si fameux chez les lecteurs du *Petit Journal*. La scène est tour à à tour en Égypte, en Australie, au Kamtchatka, au Pôle Nord, etc. Comme on le voit, l'action est pleine d'imprévu, et ce volume mérite bien de partager avec les précédents volumes de M. Paul d'Ivoi, le titre de *Voyages excentriques* que l'auteur leur a donnés à l'imitation de Jules Verne. M. Lucien Métivet, d'un crayon élégant et d'un pinceau léger, a orné ce volume d'illustrations fort jolies, d'une étrangeté pour laquelle il ne semblait pas qu'il fût fait et où d'emblée il a réussi.

SAINT-LOUIS ET LES CROISADES, par **Madame de Witt**, née Guizot. HACHETTE.

Madame de Witt, née Guizot, a poursuivi, en l'augmentant d'un volume chaque année, sa collection des *Chroniqueurs de l'histoire de France*. Dans celui-ci elle étudie *Saint-Louis et les Croisades* et les *Premiers Valois*, d'après les chroniqueurs, de Suger à Froissart, dont elle abrège, coordonne et traduit les textes. On a là une histoire de France très originale, très vivante, pleine de pittoresque et d'authenticité à la fois. L'ouvrage contient neuf planches en chromolithographie, très belles, quarante-six compositions tirées en noir et trois cent deux gravures, d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Rien qu'en les feuilletant, on s'instruit et l'on pénètre dans le sujet par les images.

THÉATRE CHOISI DE RACINE ET DE MOLIÈRE (CHARAVAY, éditeur.)

Ce sont les premiers volumes d'une collection publiée sous la direction de M. Léo Claretie, à l'usage de la jeunesse, avec introduction, notes et dessins. Le théâtre de Molière est illustré par Henri Pille, celui de Racine par Ch. Schutz. Il faut faire aimer aux enfants les classiques; il ne faut pas les en nourrir contre leur gré, cela ne leur profite pas. Ils ne les comprennent que si on ne veut pas les leur imposer. Il faut les circonvenir, les allécher, les tromper presque, pour leur faire goûter ces œuvres immortelles, mais antiques, auxquelles ils sont tentés de préférer la nouveauté. Rien ne vaut mieux, pour leur faire lire les classiques, que de les leur présenter sous un aspect qui flatte leur œil, leurs goûts innés d'élégance et de clarté. C'est ce qui fera le succès de cette collection qui pour le reste ressemble à toutes les autres : la typographie et les illustrations en sont fort bonnes.

LA CHASSE EN FRANCE, par **Charles Diguet.** (JOUVET et Cie, éditeurs.)

La *Chasse en France*, par M. Charles Diguet, est sans doute le livre le plus complet qui ait été écrit sur la chasse depuis longtemps. Dans une suite de tableaux variés sont décrites toutes les chasses en usage chez nous: chasse au chien d'arrêt, grande et petite vénerie, chasse au marais, etc., etc. M. Charles Diguet, avec sa compétence bien connue en la matière, fait défiler devant nous tous les animaux de chasse. Ce magnifique volume, illustré d'après Jules Didier, Gélibert, Gridel, Malher, Parquet, Oudard, etc., est à la fois divertissant et instructif. Il a été écrit avec passion par un fanatique de la chasse, — c'est de ce nom que l'auteur se traite lui-même dans une post-face amusante, — et c'est vraiment toute l'expérience d'une vie de grand chasseur qu'il renferme.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE (*La France*), par **Marius Bernard.** LAURENS, éditeur.

M. Marius Bernard annonce trois séries composant l'ouvrage entier *Autour de la Méditerranée*, dont ce livre est une partie : les côtes barbaresques (de Tripoli à Tunis, de Tunis à Alger, d'Alger à Tanger); les côtes latines (de Tanger à Port-Vendres, de Port-Vendres à Vintimille, de Vintimille à Venise); les côtes orientales (de Venise à Salonique, de Salonique à Jérusalem, de Jérusalem à Tripoli). Le tour est vaste, c'est un périple méditerranéen, et il faut presque une vie d'homme pour le faire en détail, en vrai voyageur, et non en touriste pressé comme on l'est toujours aujourd'hui. Ce volume, qui décrit les côtes de France, de Port-Vendres à Vintimille, est fort documenté, agréable à lire et abondamment illustré par A. Chapon.

J. HETZEL & Cie, Éditeurs, rue Jacob, 18, Paris.

Collection Hetzel grand in-8 illustrée

J. VERNE. — *Voyages extraordinaires.* — Nouveauté 1897



Un volume in-8 illustré de 47 dessins de L. Benett, dont 6 grandes chromotypographies.

[illegible]

Collection grand in-8 illustrée

A 10 fr. broché, 13 fr. relié

[illegible] **Monténégro, Bosnie, Herzegovine.**
[illegible] **Le Rhone. — La Loire. — La Garonne. — La Seine.**
[illegible] Les Fleuves de France. [illegible]
[illegible] **Grammaire des Arts du dessin.**
— **Grammaire des Arts décoratifs.**
— **L'Art dans la parure et dans le vêtement.**
[illegible] **Les Vosges.**
[illegible] **Histoire de la peinture [illegible].**
[illegible] **La Clef de la science.**
[illegible] **Les Écoles et les Écoliers à travers les âges.**

IL PARAIT UN VOLUME PAR AN

LE MONDE EN IMAGES

[illegible] 9 fr.

Le Marin Français

Par G BOURGAIN

PEINTRE [illegible] DE LA MARINE

TRENTE-DEUX PLANCHES TIRÉES EN TEINTE

PRÉFACE ET TABLE ILLUSTRÉES

Un volume in-4. Broché, avec couverture en couleurs, **6** fr.
Relié, avec vignettes en couleurs, **9 fr.**

Il a été tiré 30 exemplaires numerotés sur Japon, 20 fr.

DÉJA PARUS :

Le Soldat français, par Eugène Chaperon, 1 album
La Chasse à courre et à tir, par René Valette, 1 album.

LE MODÈLE

Recueil bi-mensuel de documents et idées artistiques inédits

Dirigé par G. FRAIPONT

PROFESSEUR A LA LÉGION D'HONNEUR

[illegible] année 1896

[illegible] inédites dont fac-simile d'aquarelles, [illegible] créations artistiques illustrées, etc. [illegible] **15** fr.

[illegible] 1894 [illegible] 2e année 1895 ; en carton, 15 fr.

Abonnement à l'année courante :

[illegible] **12** [illegible] **6** fr. Union postale : Un an, **14** fr.

[illegible] avec [illegible] 112 gravures en noir [illegible] dans le texte et hors, d'après [illegible] de l'auteur. Broché. **20** »
[illegible] **22**

L'Art de peindre à l'aquarelle. [illegible] 1 joli volume [illegible] **12** »

Les Passe-Temps de l'Enlumineur

Alphabet des tout petits à colorier. ABC des joujoux, par G. Quénioux. In-8°. Prix **1 25**

Chemin de croix à enluminer, par G. Quénioux. Petit in-8°. **2 50**

Almanach à enluminer, par P. Verneuil. Plaquette de 16 pages avec ou sans texte. Prix **1 50**

Menus humoristiques à enluminer, par A. Vimar. 12 sujets **1 25**

Deux abat-jour à bougies à enluminer, par M. P. Verneuil. . . . **1 25**

Écrans à mains à enluminer, par G. Fraipont **1 25**

Écrans à bougies, par A. Vimar. **1**

Papier à lettres à figurines à enluminer, par [illegible] . . . **3** »

Douze couvertures de cahiers de devoirs religieux à enluminer, par G. Fraipont **2**

DEMANDEZ LE CATALOGUE SPECIAL ILLUSTRE DES LIVRES D'ETRENNES. — ENVOI FRANCO DES VOLUMES CONTRE MANDAT-POSTE

ETRENNES 1897 ——— ENFANCE

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

PARIS
Rue Jacob, 18

J. He

CARTONNÉS, 6 Francs. — COLLECTION IN-8

ANCEAUX. Blanchette et Capitaine.
BENTZON. Pierre Casse-Cou.
— ✝ La Rose-Blanche.
BERR de TURIQUE (J.) La Petite Chanteuse
BIART (L.). Voyage dans un parc.
— Deux Amis.
— Monsieur Pinson.
BUSNACH (W.). Le Petit Gosse (*Couronné*).
CAUVAIN. Le Grand Vaincu.
CHAZEL (P.) Le Chalet des sapins.
DEQUET (A.) Mon oncle et ma tante.

A. DUMAS. Hist. d'un Casse-Noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN. Pour les Enfants. — Les Vieux de la Vieille.
FATH (G.) Un drôle de voyage.
GENNEVRAYE. Un château où l'on s'amuse.
— Théâtre de Famille.
— La Petite Louisette.
— Marchand d'allumettes.
— Les Petits Robinsons de Roc-Ferme.

LERMO...
LEMAI...
MACÉ ...

PETITE BIBLIOTHÈ

Cartonnés toile, genre aquarelle, 2 francs. VOLUMES

ALDRICH. . . . . Un Écolier américain.
AUSTIN. . . . . . Boulotte.
BEAULIEU (De) . Mémoires d'un Passereau.
BENTZON (Th.) . Yette.
BERTIN (M.) . . . Les Douze.
— Les Deux côtés du mur.
— Voyage au Pays des défauts.
BIGNON (J.) . . . Un singulier petit Homme.
BRÉHAT (A. de). ✝ Avent. de Charlot et de ses sœurs.
CHATEAU-VERDUN (H. de). Monsieur Roro.

CHERVILLE (De) . Histoire d'un trop b
DICKENS (Ch.) . L'Embranchement de
DIENY (F.) . . . La Patrie avant tout.
DUMAS (A.) . . La Bouillie de la comtes
DUPIN de SAINT-ANDRÉ ✝ Le Pet
FEUILLET (Oct.) . La Vie de Polichin
GENIN (M.) . . . . Les Grottes de Plé
— Un petit Héros.
GIRON (Aimé) . La Famille de la M
LA BÉDOLLIÈRE (De) . Histoire de la mé

1er Age — BIBLIOTHÈQUE DE MADEMOISI

ALBUMS à 2 Francs

Cartonnés toile, 4 francs.

Albu

FRŒLICH
✝ Les Trois Chiens de Mlle Lili.
Maman en Voyage - La Vocation de Lili...
La Mère Bontemps. — Papa en voyage
Une Grande Journée de Mlle Lili.
Alphabet de Mademoiselle Lili.
Arithmétique de Mademoiselle Lili.
Grammaire de Mademoiselle Lili.

FRŒLICH
La perdrix de Mademoiselle Babet.
Les Caprices de Mariette - Le Petit Diable.
Les Petits Bergers — La fête de Papa.
La Poupée de Mademoiselle Lili.
Mlle Lili en Suisse. — Mlle Lili à Paris.
La Journée de Mlle Lili aux Jardins.
[illegible]

Le Journ...
Mademoi...
Cerf agil...
✝ Michel...
Nouvelle...
Nouvelle...

ALBUMS EN COULEURS à 1 Fr. — [illegible]

FRŒLICH
Au Clair de la lune.
La Boulangère a des écus.
Le bon roi Dagobert.
Giroflé-girofla
Compère Guilleri.
Cadet Roussel
Il était une Bergère

CHANSONS ET RONDES DE L'ENFANCE
[illegible]

FRŒLICH
... Frères de M
... à la maiso
... Revanche de M. F
... de Robe
... — Le Plat
— Tambour et Tro
... — ✝ Coin-

ŒUVRE POÉTIQUE ELZÉVIRIENNE

10 VOLUMES IN-18 [illegible]
[illegible] **57 f 50** [illegible]
[illegible] **97 f 50**

VIC'

— FAMILLE

CATION ET DE RÉCRÉATION

el & C

PARIS
Rue Jacob, 18

TRÉE à 4 Francs 50 — CARTONNÉS, 6 Francs.

MACÉ J. Les Serviteurs de l'estomac.
MULLER E. La Jeunesse des Hommes célèbres.
NICOLE. Contes et légendes d'Égypte.
PERRAULT P. Pas-Pressé.
RECLUS E. Histoire d'une Montagne.
— Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE. Picciola.
SILVA de. Le Livre de Maurice.
STAHL. Les Quatre Filles du docteur Marsh.

STAHL & LERMONT. La Petite Rose.
STAHL & WAILLY. Les Vacances de Riquet et Madeleine.
— Mary Bell William et Lafaine.
STEVENSON. L'Ile au trésor.
VADIER B. Rose et Rosette.
VALLERY-RADOT. Journal d'un Volontaire d'un an. (Couronné.)
VIOLLET LE-DUC. Histoire d'une maison.
— Histoire d'un dessinateur.

LANCHE ILLUSTRÉE

1 FR 50 — *Cartonnés toile, genre aquarelle,* 2 francs.

IRE C — Le Livre de Trotty.
ONNIER — Bébés et Joujoux.
— Les Joujoux parlants.
— Hist. de 5 bêtes et d'une poupée.
IONT J. — Mes Frères et Moi.
ROY S — Les Fées de la famille.
HALLS — Le petit Jack.
IE-REID — Les Exploits des jeunes Boers.
ER E — Récits enfantins.
ET P de — M. Vent et Mme la Pluie.

NODIER Ch — Trésor des fèves et Fleur des pois.
OURLIAC E. — Le prince Coqueluche.
PERRAULT P. — Les Lunettes de grand'maman.
— Les Exploits de Mario.
SAND George — Gribouille.
SPARK L. — Les Bêtes d'esprit.
STAHL P-J. — Aventures de Tom Pouce.
— Les Contes de la tante Judith.
— Le sultan de Tanguik.
JULES VERNE — Un Hivernage dans les glaces.

L ET DE SON COUSIN LUCIEN — 1er Age

al in-8

ALBUMS à 2 Francs

Cartonnés toile, 4 *francs.*

FROMENT — Scènes familières. Petites Tragédies. Le Petit Acrobate. Le Petit [illegible].
DETAILLE — Les [illegible] Rose.
J. GEOFFROY — [illegible] Fontaine [illegible]. Proverbes et [illegible]. L'Âge de [illegible] — Le P[illegible] M. [illegible].

A. HUMBERT — Le Roi des Pingouins.

AUTRES ALBUMS

[illegible] GRISET. HINDÉ. LAMBERT. LAMEZI. — L. BEC KER. PIRODON. MEAULLE. [illegible] SCHULLER. [illegible]

AUTRES ALBUMS

ALBUMS à 3 Fr. — CARTONNÉS 5 FR.

Dessins de FRŒLICH. FROMENT. CHAM. GRISET. SCHULLER.

LES CONTES DE PERRAULT

[illegible] G. DORÉ. — Préface de P.-J. STAHL. — Grand [illegible] in-folio.
Cartonné, 25 fr. *Relié,* 30 fr.

HUGO

EDITION NE VARIETUR

[illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES 48 volumes in-8 cavalier.
Chaque volume broché 7 : 50 Relié 10 —
[illegible] 2 fr

[redacted]

3e Année. N° 24. 15 Décembre 1896.

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

LIVRES ILLUSTRÉS

FLORENCE ET TOSCANE, par **Eugène Müntz.**
(HACHETTE et Cie, éditeurs.)

Le beau livre sur un beau sujet! M. Eugène Müntz, membre de l'Institut, auteur de *l'Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, et qui prépare un *Léonard de Vinci*, était tout désigné pour écrire ce guide artistique de la Toscane et de Florence. Il raconte non sans fantaisie ses errances à travers le pays divin, patrie de l'art, climat de la grâce et de la beauté; mais ce livre, qui est, en effet, un guide, et le meilleur, -- car il apparaît comme un vaste Bædeker écrit avec gaieté et par un critique d'art, et indispensable à tous ceux qui veulent visiter à fond la Toscane ou Florence, — ce livre est mieux qu'un guide. L'esprit disert de M. Müntz s'y donne libre carrière dans les descriptions des tableaux, des sculptures et des paysages célèbres, et les idées qu'il s'est faites sur l'art et les artistes, au cours d'une vie toute vouée à l'étude des chefs-d'œuvre se font jour à travers l'humour du récit. Le livre est splendidement illustré de trois cent soixante-douze gravures qui le rendent aussi agréable à feuilleter qu'à lire.

LA GUERRE A MADAGASCAR,
par **H. Galli.** (GARNIER FRÈRES, éditeurs.)

Qui ne se rappelle *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay, histoire de la guerre de 1870, qui fit battre bien des cœurs de jeunes patriotes, il y a sept ou huit ans? Ce livre, *la Guerre à Madagascar*, est inspiré de la même idée : la conquête de la grande île y est racontée d'une façon tout anecdotique, — la familiarité n'excluant pas la grandeur, au contraire, — avec beaucoup de dessins dans le texte, dessins non pas de grandes batailles, mais de petites scènes de la vie guerrière, pleins de vérité et de vie. Ces dessins sont dus au crayon exercé de M. L. Bombled; ils sont rehaussés de couleurs, et leur exactitude fera rêver bien des lycéens, futurs officiers.

FACE AU DRAPEAU et CLOVIS DARDENTOR,
par **Jules Verne.** (HETZEL, éditeur.)

Ce sont deux nouveaux romans, un tome ajouté à la fameuse collection des *Voyages extraordinaires*, de Jules Verne. Qu'en dire? C'est du Jules Verne. Malgré la concurrence tous les jours plus grande, Jules Verne reste le maître incontestable du récit merveilleux. Ces deux romans, *Face au Drapeau* et *Clovis Dardentor*, laissent loin derrière eux tout ce qui paraît cette année dans ce genre. Le premier, *Face au Drapeau*, a déjà fait beaucoup de bruit : un inventeur célèbre [illegible] cru s'y reconnaître, il a intenté à l'auteur et à l'éditeur un procès en diffamation. L'histoire est mystérieuse et dramatique. Le volume est illustré par l'ordinaire dessinateur de Verne, L. [illegible], de quarante-deux gravures dont six en chromolithographie.

NOS BÊTES, par **le docteur Henri Beauregard.**
Tome II. (ARMAND COLIN et Cie, éditeurs.)

M. le docteur Henri Beauregard publiait l'année dernière le premier tome de cet ouvrage, *Animaux utiles*. Le second nous donne l'étude des animaux nuisibles. Voilà une classification zoologique qui pour n'être pas très scientifique, l'auteur le sait bien, n'en est pas moins très commode et naturelle. On est effrayé en feuilletant ces pages de voir la quantité de bêtes nuisibles qui nous entourent. Comment ne sommes-nous pas mangés? C'est que nous sommes pour beaucoup de ces ennemis des animaux très nuisibles et que nous leur faisons une guerre terrible. Certains cependant nous échappent : apprenons à les connaître dans le livre excellent de M. Beauregard. Il n'est pas seulement bon, il est beau : très bien imprimé, sur un papier parfait, avec 242 figures en couleur et 253 figures en noir, dessinées d'après nature par Guillerat et A. Millot.

TREIZE POÉSIES DE RONSARD, mises en musique par **Guido Spinetti**, et ornées par **Lucien Métivet.** (E. FLAMMARION, éditeur.)

M. Guido Spinetti a choisi, pour les mettre en musique, treize (chiffre fatidique) des plus exquises poésies de Ronsard. C'est un délice de relire ces chansons de jeunesse, de tendresse, souriantes et pleurantes, pareilles à la rose de Cassandre, tout épanouies et pleines de larmes. La musique de Guido Spinetti est fort bien appropriée au ton de chaque pièce, et d'une simplicité de bon goût. L'édition est très luxueuse, la couverture est une petite merveille de reliure, vert et or, signée Engel, avec des dessins de Lucien Métivet, qui a également semé à l'intérieur du livre de charmantes vignettes modernes dans le goût ancien.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE GRECQUE,
par **Maxime Collignon.** (FIRMIN-DIDOT, éditeur.)

Voici le second et dernier tome de *l'Histoire de la Sculpture grecque*, que M. Maxime Collignon, membre de l'Institut, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Paris, n'a pas craint d'entreprendre et a su mener à bien. Il étudie en ce tome l'influence des grands maîtres du cinquième siècle (l'école de Phidias, de Myron, de Polyclète), le quatrième siècle (Scopas, Praxitèle), l'art hellénique (écoles de Pergame et de Rhodes), l'art grec après la conquête romaine. L'ouvrage est illustré de douze planches hors texte, où la chromolithographie et l'héliogravure ont rivalisé d'exactitude et de netteté, et de trois cent soixante gravures dans le texte. C'est un véritable musée de la sculpture grecque. Il n'est pas d'œuvre importante qui n'y soit reproduite. Le beau livre de M. Maxime Collignon est rédigé avec cette érudition immense et cette passion de l'art qui distinguent l'éminent professeur.